
VE RI TAS

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1

ET RUE RICHELIEU, 103

1857

TABLE

DU VINGT-CINQUIÈME VOLUME

INSTRUCTION.

BIBLIOGRAPHIE.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

ÉDUCATION.

MISCELLANÉES.

POÉSIE.

ÉNIGMES HISTORIQUES.

LE PROGRÈS MUSICAL.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

CORRESPONDANCE ET EXPLICATION DES TRAVAUX

ÉPHÉMÉRIDES.

MOSAIQUES.

RÉBUS.

GRAVURES SUR ACIER, par Nargeot père, dessins par Nargeot fils.

18 GRAVURES DE MODES.

IMITATIONS DE PEINTURES A L'HUILE, TAPISSERIES, CROCHETS ET AUTRES TRAVAUX EN COULEUR.

MUSIQUE.

Paris. — Imprimerie Morris et Compagnie, rue Amelot, 64.

JOURNAL

DES DEMOISELLES

LE FORGERON D'ANVERS

I

« Allons, ferme, mes enfants; pas de relâche. Il s'agit de déployer tous vos talents : le vieil orfévre-joaillier Jacob Krukker nous a défiés de confectionner une caisse telle qu'il la désire, c'est-à-dire une vraie citadelle de fer qui puisse braver les malignes entreprises de tout larron; et, quoiqu'il ne mette point à notre œuvre le prix qu'elle eût valu pour un autre chrétien, je n'en veux pas moins que la dite caisse soit achevée comme un coffret de prince, afin que Jacob Krukker soit obligé de reconnaître qu'il n'est point dans les Flandres de maître forgeron comme Abraham Liederke, ni d'artisans tels que Claude Kluyt, Pierre Ricaert et Guillaume Bawr. »

Le personnage qui venait de prononcer ces paroles était un gros homme taillé en cyclope et à peu près aussi laid qu'aucun des compagnons de Polyphème. Son visage, échauffé par l'ardeur de la forge, offrait une teinte égale de rouge cramoisi traversée par des raies de noir qu'expliquait assez l'épaisse fumée qui, en ce lieu, s'était condensée en nuage perpétuel. Quant aux trois ouvriers qu'il avait nommés, ils offraient une ressemblance exacte avec le patron; et, franchement, à la vue de ces hommes habitués à marteler le fer et à respirer les vapeurs brûlantes d'une fournaise, on se fût cru au sein des entrailles de la terre, dans les cavernes de l'Etna, où l'imagination des poètes antiques avait placé les ateliers de Vulcain.

Cependant, maître Liederke, en adressant un éloge collectif à Claude, Pierre et Guillaume, semblait avoir à dessein oublié un quatrième compagnon, jeune homme à la figure fine et intelligente, au front d'une pâleur mate qui se dessinait en lignes correctes sous des cheveux d'un noir lustré aux reflets presque bleuâtres. Celui-ci avait écouté le patron en souriant avec une espèce d'indifférence vague, ou plutôt de tristesse maladive. Il posa son marteau contre l'enclume, et dit en se croisant les bras d'un air découragé :

« Excusez-moi, maître, si je me plains de votre silence à mon égard. A coup sûr, je ne réclame point d'éloges, et je me souviens bien d'avoir lu en une chronique ce que disait un roi de France (1) : « Quand orgueil chevauche devant, honte et dommage le suivent de bien près. » Mais c'est justement parce que l'orgueil est étranger à mon cœur, que je crains de vous avoir donné quelque sujet de mécontentement : ne vous faites pas faute de me chapitrer si j'ai failli en quoi que ce soit !

— Par sainte Gudule! s'écria Claude Kluyt, le plaisant de la troupe, quelle langue dorée il vous a ce Quentin Matsys ! Ce luron-là est de la trempe dont on fait les magisters. Ah ! mais c'est qu'il sait lire, lire couramment. Aux heures des repas, il vous a plus souvent une Bible dans les mains qu'une pipe. Et pourtant quelle différence, mille arquebuses !

— Paix-là! dit le maître forgeron; tu parles comme un homme qui aurait passé trois jours consécutifs à boire du genièvre dans un hanap allemand : ami, respecte celui qui sait, tout en étant bon artisan, acquérir la science d'un clerc.

— Oh! maître, je suis bien loin... murmura le jeune homme.

— Je te connais et je t'estime, Quentin, et tout à l'heure je te répondrai. En ce moment, c'est à Claude Kluyt que je réponds. Claude, apprends, mon garçon, que le bras doit respecter la tête. A qui avons-nous dû ces dessins ingénieux, de fleurs, de rinceaux, de spirales, qui nous ont permis de forger la cage mirifique du puits de la place de la cathédrale ?

— Non, Quentin, je ne t'oubliais pas, mais j'avais à te prouver mon amitié, en te demandant quelle peut être la cause de ta tristesse...

— De la tristesse, moi !

— Ne cherche pas à me tromper. Je ne suis pas ton maître seulement, mais ton second père. Aie de la franchise envers moi. Je t'ai observé depuis un certain temps : souvent je te vois distrait; souvent ton regard se fixe en l'air, je ne sais pourquoi, sans paraître pouvoir se détacher de ce qui l'attire. C'est du rêve ou de l'ennui. Est-ce que tu t'ennuies ici, mon garçon ? Est-ce que le métier te semble trop dur ? Ne me dissimule rien. Je suis tout rond, et j'aime la rondeur. Je ne veux point de paille dans le fer ni de pli caché dans le cœur.

— Je vous remercie beaucoup, maître, répondit modestement Quentin. Le ciel m'est témoin que je ne songe nullement à vous tromper, et que je mets ma joie à vous complaire. Aussi lorsque j'ai fait les dessins que vous venez de rappeler, ma plus grande sa-

(1) Louis XI.

tisfaction a été d'avoir pu vous rendre service. Car mes compagnons sont, je l'avoue, bien plus robustes que moi et bien plus habiles à façonner le métal. Pour ce qui est des peines que vous me supposez, elles sont imaginaires, ou bien plutôt elles sont celles de ma position sur la terre. A mon âge, je suis déjà seul au monde : mes pauvres parents ne sont plus pour moi qu'un souvenir, qu'un de ces portraits à demi effacés qu'on cherche à refaire dans sa mémoire. Ne vous étonnez donc pas si, n'ayant personne qui m'aime, ni frère ni sœur, je me sens quelquefois un peu triste.

— J'entends, mon garçon. Eh bien! tu te marieras et tu auras une forge à ton tour. »

Quentin secoua la tête avec incrédulité, mais sans prononcer un mot, tandis que les trois compagnons échangeaient entre eux un sourire, et que le maître, qui ne s'était point aperçu de ce manége, ôtait son tablier de cuir, secouait de dessus ses habits la limaille de fer, prenait son feutre orné d'une vieille ganse, et disait après avoir accompli cette toilette sommaire :

« Il faut que j'aille faire une tournée dans Anvers pour la récolte des ducats. Je vous laisse, mes enfants, donner le dernier coup de marteau au coffre de maître Jacob Krukker. Tâchez de le porter chez lui avant la nuit; car, passé le coucher du soleil, notre homme n'ouvre plus, quand bien même l'empereur d'Allemagne frapperait à son huis. »

Au moment où Liederke mettait le pied dans la rue, il s'arrêta pour saluer d'un grand coup de chapeau une jeune fille qui, suivie de sa servante, s'acheminait vers l'église voisine. La jeune fille rendit le salut en rougissant un peu et en dirigeant à travers son voile, attaché à l'espagnole, un regard furtif sur l'atelier au seuil duquel se tenaient les compagnons.

Quentin Matsys, tout tremblant, s'était laissé tomber sur un escabeau, et il avait penché sa tête vers la terre.

Un coup vigoureux, appliqué sur l'épaule, le fit tressaillir en le tirant de cette espèce de léthargie pleine d'immobilité physique et de fièvre morale.

« Qu'est-ce? dit-il. Eh bien! à l'ouvrage! »

Des rires sonores répondirent à cette exclamation. Et alors Claude Kluyt, qui n'était pas fâché de tirer une petite revanche des éloges du patron, dit au rêveur :

« Par le diable! ce n'est plus aux nuages que tu accroches tes yeux; mais ça revient au même. Maître Liederke ne t'a point deviné; mais moi, Claude Kluyt, je parierais dix florins, — si je les avais, — que je connais la cause de ton mal. Et je ne suis pas le seul ici. En face de nous, il y a une rangée de maisons de briques et de bois. La plus belle de ces maisons appartient au peintre Van Hoëf; le peintre Van Hoëf, dont Quentin a été un peu l'élève, possède un bijou de fille, qui s'appelle, je crois, mademoiselle Gertrude. Or, quand notre Quentin a l'air de courir de l'œil après les nuages, c'est qu'il observe à la fenêtre mademoiselle Gertrude; et tout à l'heure, enfin, lorsque mademoiselle Gertrude est venue à passer, notre gaillard a failli tomber en pamoison. »

Là-dessus les rires recommencèrent. Quentin Matsys, extrêmement troublé, s'était hâté de quitter son escabeau, et, pour se donner une contenance, il prit un linge imbibé d'huile et se mit à frotter et polir le coffre destiné à maître Krukker. Mais le coup était porté par la découverte de Claude Kluyt.

« Par ma pipe! s'écria brusquement Pierre Ricaert, le compagnon n'est pas dégoûté. Depuis quand, mon camarade, l'oison aspire-t-il à voler dans les mêmes parages que l'aigle? Sais-tu bien ce que c'est que notre voisin?

— Un peintre illustre, répondit le jeune homme. Mais, maître Liederke l'a attesté, moi, je suis un forgeron assez adroit.

— Parbleu! nous le savons bien. Si tu crois que nous ne te rendons pas justice! Si tu crois que nous ne t'aimons pas!... C'est justement parce que nous t'aimons, qu'il nous est pénible de te voir te mettre dans l'embarras. Tu dis que Van Hoëf est un peintre illustre; sais-tu aussi qu'il est riche?

— Je puis le devenir.

— En attendant, tu ne l'es pas, et la demoiselle pourra bien en épouser un autre que toi. »

Ces paroles avaient frappé Quentin d'une sorte d'anéantissement. Son secret découvert, ses illusions ébranlées, c'étaient de cruels assauts pour un pauvre cœur qui, depuis six mois, gardait religieusement une même pensée.

Cependant, rendu à l'énergie par ce désespoir où l'on puise les forces extrêmes, il se redressa avec dignité, et dit à ses compagnons :

« Dieu m'est témoin que si j'ai gardé le silence vis-à-vis de vous, ce n'était pas par manque d'amitié; mais je n'avais pas attendu vos observations pour comprendre que mes sentiments étaient déraisonnables. Maintenant, je suis homme; j'ai deux démarches à tenter, et quel qu'en puisse être le résultat, je les tenterai.

— Deux démarches!... répétèrent les trois compagnons stupéfaits.

— Oui, après la besogne. J'aurai du courage, vous verrez. Achevons de polir la caisse, et laissez-moi vous accompagner chez maître Krukker pour lui présenter ce solide coffre-fort qu'il voudrait déjà posséder. J'ai absolument besoin de lui parler.

— Toi?... s'écria Claude Kluyt. Encore un secret!

— C'est possible; mais pour celui-là, je vous supplie, mes amis, de ne point chercher à le deviner. »

Cette prière mit fin à l'entretien, et les marteaux de Claude Kluyt et de Guillaume Bawr recommencèrent à retentir en cadence sur l'enclume, tandis que Quentin et Pierre Ricaert donnaient à la caisse le fini précieux qui devait en faire un véritable chef-d'œuvre.

Trois heures après, les compagnons mettaient la cheville au loquet de la porte et s'acheminaient vers la rue Huyverterstraat, où ils s'arrêtèrent devant une maison très-noire, dont les fenêtres étroites recevaient à peine du jour, tant la poussière s'y était incrustée aux vitres. L'huis était très-bas, cintré, protégé par une armature de fer, sans compter les verrous du dedans et une serrure digne de figurer aux prisons d'état. Au-dessus du marteau, que les compagnons firent jouer rudement, figurait un guichet aux étroits compartiments, et d'où, à l'intérieur, on pouvait voir les visiteurs.

Après un bon demi-quart d'heure d'attente, un pas lourd ébranla les marches vermoulues d'un escalier en bois à l'épaisse rampe de chêne. Le guichet s'entr'ouvrit, un œil y parut; puis cette inspection étant satisfaisante, les deux tours de la serrure jouèrent, les

verrous grincèrent, la porte fut toute grande ouverte.

Les compagnons, accueillis par un simple : « Ah! ah! très-bien! » furent invités à monter le meuble et à le sceller dans une muraille, sans doute la plus solide de toute la maison. Entre cette place et le mur opposé se trouvait une vitrine remplie d'objets précieux, burettes, calices, croix incrustées de pierres fines, colliers, médailles, bracelets, bagues, étoffes brodées d'or ou d'argent, damas d'Orient, soieries d'Italie, armes curieuses; c'était comme un assemblage de tout ce que l'imagination de l'homme fastueux peut rêver de plus rare et de plus splendide. En outre, sur une table oblongue, à côté de balances à peser l'or, d'innombrables pièces de métal ruisselaient dans des sébiles toutes gonflées de cette pluie si généralement aimée.

Maître Jacob Krukker se tint constamment debout entre ces richesses et les artisans qu'il couvait de son regard subtil et méfiant. Il n'était pas seul, du reste, à faire bonne garde autour de son trésor. A deux pas de lui, sa femme Nicole, assise dans un grand fauteuil de bois qui avait bien vu trois générations, paraissait feuilleter un gros livre à enluminures; mais, en réalité, c'était aux étrangers que son attention était vouée, et jamais Argus ne remplit plus ponctuellement sa tâche.

L'opération étant accomplie, et maître Krukker ayant fait jouer tous les ressorts de la machine à serrer les ducats, il ne restait plus aux ouvriers qu'à se retirer. De gratification, pas l'ombre. Aussi, Claude Kluyt, Pierre Ricaert et Guillaume Bawr se tournèrent-ils vers la porte sans rien demander. Quant à Matsys, il était demeuré immobile.

« Eh bien! dit le joaillier, que veut-il donc celui-ci, et pourquoi ne suit-il pas ses camarades?

— Excusez-moi, monsieur, dit Quentin, j'ai une communication à vous faire.

— En vérité? reprit Jacob Krukker. Je ne suppose point, mon jeune ami, que vous soyez de ces gentilshommes qui ont besoin de se munir de bijoux pour en accompagner leurs hommages, ou bien d'anticiper sur leurs revenus épuisés d'avance en fouillant à ma modeste escarcelle.

— Vous me jugez bien, monsieur, répondit fièrement Matsys, je n'ai ni besoin ni envie d'emprunter; et quant à acheter des parures de prix, il faut laisser cela aux opulents bourgeois, aux bourgmestres, aux sénateurs et autres gens de haut parage.

— En ce cas, mon ami, obligez-moi de vouloir bien descendre. Vous me faites perdre du temps sans but.

— Pardon, monsieur; il faut que je vous parle ici, à l'instant même, et que nous soyons seuls. »

L'avare échangea avec sa femme un regard empreint de trouble et de méfiance.

« Qu'est-ce que ceci? dit dame Nicole; ne pouvez-vous obéir, mon garçon, du moment où le maître de céans vous invite à sortir?

— Madame, répondit Quentin avec un ton plein de dignité, souvenez-vous de Jeanne-Marie!...

— Jeanne-Marie!... » répéta Nicole avec une espèce de tremblement nerveux.

Et de nouveau son regard rencontra celui de son mari, comme si leurs deux consciences avaient quelque chose à démêler ensemble.

Et Nicole, ayant interrogé d'un coup d'œil rapide et scrutateur le visage pâle de Quentin, frémit et murmura à l'oreille de son mari quelques mots en langue allemande.

« Oui, oui, balbutia ce dernier. Il y a de la ressemblance. — Allons, jeune homme, asseyez-vous sur ce tabouret. Vous autres, vous pouvez partir. »

Il revint après avoir reconduit les artisans et verrouillé sur eux la porte. Pendant ce temps, Nicole et Quentin, livrés chacun à leurs pensées, avaient gardé le silence.

Ce fut maître Krukker qui rompit la glace.

« Voyons, dit-il, allons au fait. Qu'y a-t-il de commun entre vous et... la personne que vous avez nommée? »

Le front du jeune homme se couvrit d'une rougeur d'indignation.

« Ce qu'il y a de commun, monsieur!... il y a ce qui sur la terre est le plus sacré, car c'est l'émanation de Dieu, c'est le souffle de l'amour ineffable d'en haut, c'est la source du respect, de la confiance et du bonheur : il y a le nom de mère et le titre de fils. Jeanne-Marie, veuve d'un batelier de l'Escaut, est morte il y a dix ans dans la pauvreté et la douleur. Elle s'affligeait surtout de laisser après elle un orphelin; elle me légua pour unique bien cette croix portée par elle, et qui n'a plus quitté ma poitrine. Elle m'avait, à son lit de mort, fait une révélation; mais je l'ai gardée pour moi, et sans songer qu'il y avait peut-être une fortune sous ce secret enfoui au plus profond de mon cœur, je n'ai cherché qu'à vivre par mon travail.

— Vous vous êtes fait forgeron!... dit dédaigneusement dame Nicole.

— Ah! c'est vrai, ma tante... répondit Quentin, en appuyant sur cette appellation, c'est vrai; mais on n'a ni le temps ni le droit de choisir quand on a faim. J'avais erré de Berghes à Malines et à Louvain : j'arrivai à Anvers, où j'entrai d'abord à la Bourse. Là, confondu dans la foule qui encombrait la grande cour et se pressait jusque sous les galeries couvertes, j'étudiais les physionomies avec cette crainte sagace que donne la misère. J'en remarquai une dont la cordialité m'attira. Je suivis maître Liedenke jusqu'à sa boutique, où je pénétrai sans hésiter. Le forgeron sourit avec bienveillance, et me dit : « Est-ce que tu voudrais, par hasard, manier le marteau? — Pourquoi pas? répondis-je. Je n'ai plus de famille, et il faut que je gagne le pain de la vie. » Le marché fut conclu, et voilà comment votre neveu est devenu un simple artisan. Mais il songeait à sa mère, et il étudiait la nuit. J'ose donc croire que vous n'aurez pas à rougir de lui.

— Je suis charmé, dit Krukker après un moment de silence, d'apprendre que vous vous êtes si bien tiré du chemin de traverse. Courage, mon ami, la bénédiction du ciel ne vous manquera pas. Mais si, en nous rappelant tout à coup les liens de parenté qui nous unissent, vous avez espéré trouver ici quelque bonne aubaine, il faut vous détromper. Nous sommes livrés au négoce, les temps sont durs, et jamais on n'a trop d'argent pour les nécessités du commerce.

— Arrêtez! s'écria le jeune homme; vous me forceriez de vous rappeler que la dot de ma mère fut laissée dans vos mains et que jamais elle n'en est sortie! »

Le joaillier se dressa sur son fauteuil, et d'un geste

brusque renversa sa balance à or. Tout son corps tremblait.

« Voyez, dit vivement Nicole, quelle agitation vous causez à mon pauvre mari! Ne rougissez-vous pas de tenir ici des discours calomnieux?

— Madame, répondit Matsys, c'est au fond de votre cœur que vous jugerez ma conduite, et votre cœur vous dira si j'ai été un calomniateur. Mais, rassurez-vous; je ne réclame rien, je n'ai besoin de rien. »

Ici Krukker respira.

« Pardon, reprit son neveu, j'ai quelque chose à vous demander. »

Le front de Krukker se rembrunit visiblement.

« Voyons, dit Nicole, cherchant un compromis, si ce n'est pas trop...

— J'aime une jeune fille bonne, belle et malheureusement riche.

— Malheureusement?... répétèrent les deux époux, d'un air dubitatif.

— Oui, car c'est un obstacle de plus à ce que mes vœux soient exaucés. C'est la fille du peintre Van Hoëf, chez qui j'ai étudié le dessin pendant quelques mois.

— Van Hoëf! s'écria maître Krukker; une de mes pratiques.

— Je le sais, mon oncle; aussi vous sera-t-il aisé de me seconder.

— En quoi, je vous prie?

— En apprenant à M. Van Hoëf que je suis votre parent et en vous portant garant de ma conduite.

— Mais s'il s'imaginait que nous pouvons contribuer à ce mariage par des sacrifices d'argent...

— Je ne lui en laisserais point la pensée.

— Eh bien! mon garçon, présentez votre requête et nous l'appuierons de toutes nos forces.

— Ah! mon oncle, que vous êtes bon! »

Et Matsys embrassa avec feu ce vieillard à la peau parcheminée, et froide comme le marbre.

« Je ne vous retiens pas, dit Krukker; vous avez hâte, je gage, de frapper à la porte de M. Van Hoëf.

— Certes, oui, » répondit Matsys, qui prit congé du digne couple et se retira précipitamment, l'âme remplie de ces illusions qui à vingt ans peuplent la vie.

A peine Krukker fut-il remonté auprès de sa femme, qu'il dit vivement :

« Donne-moi mon chapeau, mon manteau et ma canne.

— Où allez-vous? demanda Nicole inquiète.

— Chez M. Van Hoëf. Peste! Il n'est que temps. Notre gaillard pourrait s'autoriser de nous pour conter son affaire et se représenter comme notre héritier. C'est déjà trop que d'avoir à avouer un neveu forgeron... Forgeron! quelle flétrissure!... s'il revient, ne manque pas de lui dire toujours, à travers le guichet, que je suis sorti et ne rentrerai point de la journée. »

II

Au moment où Quentin, après avoir revêtu son plus beau justaucorps et s'être attifé de son mieux, se dirigeait vers la demeure de M. Van Hoëf, celui-ci, tenant sa pipe à la main, reconduisait maître Jacob Krukker qui venait de lui faire visite. Tout en descendant l'escalier, l'orfèvre résumait avec autant de chaleur que de précision les arguments qu'il avait déjà longuement développés.

« Ainsi, disait-il, c'est bien entendu, vous m'avez compris, n'est-ce pas? je me suis suffisamment expliqué?...

— Oui, oui, » répondit le peintre en souriant et le poussant un peu vers la porte.

L'avare fit volte-face et s'arrêta.

« Dieu me garde, reprit-il, de prétendre exercer sur vous une influence que rien ne justifierait. A coup sûr, monsieur Van Hoëf, vous êtes maître de vos actions, et personne n'a à vous dicter votre conduite.

— En ce cas ne vous en préoccupez pas tant, mon cher ami.

— Seulement, qu'il soit parfaitement établi que si ce jeune homme — honnête du reste et un peu mon allié — s'autorise de ma parenté avec lui pour vous demander votre fille en mariage, ce ne sera point moi qui l'aurai encouragé à cette démarche présomptueuse; qu'au contraire, je l'en ai fortement dissuadé, et qu'il n'a pas un florin à attendre de moi pour appuyer ses prétentions.

— Je ne crois pas, en effet, que vous soyez homme à lui prodiguer les largesses.

— Eh! le pourrais-je, juste ciel! avec toutes les charges qui pèsent sur moi!... Tenez, que vous disais-je? j'aperçois mon gaillard à l'angle de la rue; sûrement il vient ici. Est-ce que vous allez le recevoir?

— Pourquoi pas?

— Moi je tourne de l'autre côté : j'aime mieux éviter les explications; car elles prennent du temps d'abord, puis elles aigrissent l'esprit.

Maître Jacob Krukker releva soigneusement le pan de son manteau pour s'en couvrir le visage, comme si un avare pouvait jamais réussir à se cacher, trahi qu'il est inévitablement par ce maintien craintif, ce pas inégal, ce regard inquiet, traduction visible d'une pensée sordide.

Quentin n'eut donc pas de peine à le reconnaître.

« Il m'avait précédé, pensa-t-il. Sera-ce un avantage pour moi? N'importe, je ne reculerai pas. »

Le jeune homme frappa à la porte qui, trois minutes auparavant, s'était refermée sur maître Krukker. Au bout de quelques instants, la servante vint ouvrir.

Maître Van Hoëf avait déjà repris sa place de repos entre son large poêle et sa table de chêne, où un pot de bière, un vase en faïence émaillée, rempli de tabac, des feuilles de papier, des crayons et une Bible lui tenaient compagnie. Sa fille Gertrude, installée près de lui sur une chaise basse au dossier de bois noir sculpté en spirale, brodait au canevas un bel ouvrage de tapisserie, destiné à être offert à la cathédrale. De temps à autre, entre deux bouffées de fumée, l'artiste adressait à sa fille quelques paroles auxquelles elle répondait avec une grâce et une cordialité charmantes.

Avez-vous étudié parfois dans les chefs-d'œuvre des Miéris, des Terburg, des Metzu, des Gérard Dow, ces natures fraîches et calmes de Flamandes, avec leurs cheveux blonds relevés et ornés de perles, leurs bras arrondis, leur corsage de velours cramoisi, garni d'un tour de dentelle, leur jupe de soie et leurs mules à talons? — Telle était Gertrude, véritable diamant de la maison du vieux peintre

La servante écarta discrètement la tapisserie qui masquait la porte et annonça qu'un visiteur demandait à être introduit auprès de M. Van Hoëf.

Celui-ci, certain d'avance de son fait, crut devoir prendre l'air brusque et répondre assez haut pour être entendu de l'antichambre.

« Qu'est-ce, Simonne? Vous savez que je n'aime pas à être dérangé à cette heure-ci. Quel est ce visiteur?

— Une ancienne connaissance, M. Quentin Matsys.

— Ah! ah!... un garçon qui ne dessinait pas trop mal... pour un forgeron. Faites-le entrer. »

Quentin parut, le visage coloré par l'émotion. A peine osait-il avancer, et ses salutations multipliées décelaient son embarras.

A l'aspect du jeune homme, Gertrude rougit et, confuse, baissa la tête. Tout intimidé qu'il était, Quentin s'aperçut de ce mouvement et il en conçut bon augure.

« Bonsoir, Quentin, dit Van Hoëf. A quel motif dois-je attribuer votre visite? »

Et comme celui-ci hésitait à répondre, le peintre ajouta :

« Seriez-vous devenu muet, par aventure? »

C'en était fait, il fallait parler. Quentin sentait cependant que la présence de Gertrude était un obstacle à la franchise de sa déclaration.

« Monsieur, dit-il, l'objet qui m'amène est délicat, et je ne dois le communiquer qu'à vous seul.

— Ah! ah! ma fille est de trop... Gertrude, ma chère enfant, passe dans ta chambre. »

Gertrude s'inclina avec soumission, salua l'étranger et sortit.

« Nous voici seuls, dit le peintre. Expliquez-vous sans retard. J'aime la franchise. »

Quentin balbutia quelques mots.

« Tenez, dit Van Hoëf, je vais vous épargner le reste. Votre visite m'était annoncée par un de vos parents, — assez peu favorablement, il est vrai; — mais je n'écoute pas les propos, et en toute chose, je juge volontiers par moi-même.

— Ah! monsieur, je ne sollicite que votre indulgence, moi qui ai eu la témérité.....

— D'avoir des yeux pour ma Gertrude, je le sais encore.

— Moi qui ose venir demander sa main!....

— Très-bien; la demande était prévue.

— Croyez, monsieur, que ce n'est point par orgueil..... Je me suis combattu longtemps.

— Oui, sans trop avoir le désir de vous vaincre vous-même.

— Eh bien, monsieur, excusez-vous un modeste artisan qui espérait avoir auprès de vous l'appui de son oncle maître Krukker?..... »

Van Hoëf aspira fortement la fumée de sa pipe, se leva et dit en prenant une pose majestueuse :

« Un autre que moi, vu la différence de rang et de fortune, eût pu s'offenser de la proposition que vous venez de me faire et la considérer comme une mauvaise plaisanterie. Mais non, vous avez parlé sérieusement; vous êtes un honnête garçon, et votre démarche est inspirée par un bon sentiment.

— O ciel! s'écria Quentin, joignant les mains avec ardeur, vous me permettriez d'espérer.....

— Halte-là! ne traduisez point ainsi mon langage. J'ai commencé par vous exprimer mon estime, afin de vous consoler; quant à vous accorder la main de ma Gertrude, c'est autre chose! D'abord, vous êtes un forgeron — habile, il se peut, — mais au demeurant vous n'êtes qu'un forgeron..... Ensuite, vous êtes dénué de fortune, et jusqu'ici votre fer ne s'est pas changé en or. Enfin — et voilà la considération capitale — jamais je ne marierai ma Gertrude qu'à un peintre. J'en ai fait le serment, un serment irrévocable. Désolé d'avoir à vous refuser. Bien le bonjour, mon cher ami. Simonne, reconduisez monsieur. »

Opposer la moindre objection à un refus si péremptoire, c'eût été folie. Quentin le sentit, et sans prononcer un mot, — ce qui d'ailleurs lui eût été impossible, — il s'éloigna de cette maison où il était venu chercher le bonheur, et d'où il emportait le désespoir.

Ses trois compagnons, impatients de connaître son sort, attendaient dans la rue.

« Eh bien?..... » dirent-ils en le voyant.

Incapable de leur répondre autrement que par des sanglots, Quentin s'élança vers eux. Son morne silence leur révélait son échec.

III

L'atteinte portée aux espérances de Quentin Matsys avait été trop brusque et trop profonde pour ne pas réagir dangereusement sur sa santé.

Cloué dans son lit par la fièvre, le jeune homme semblait étranger, indifférent au mal qui le consumait. Une idée qu'il gardait au-dedans de lui-même, une idée fixe occupait seule son âme qui tirait de la faiblesse du corps une activité surnaturelle.

Ses compagnons se relayaient auprès de lui avec tout le dévouement de l'amitié fraternelle; à peine cependant paraissait-il les remarquer. Jamais une parole ne s'échappait de ses lèvres.

Lorsque Quentin fut convalescent, il dit à ses amis :

« J'ai besoin de me distraire dans cette chambre d'où il m'est défendu de sortir encore..... Ne pourriez-vous pas me procurer du papier et des crayons?

— C'est facile.

— Et des couleurs?

— Vraiment!.... s'écria Claude Kluyt en haussant légèrement les épaules. Eh bien! soit, des couleurs. La commission sera bientôt faite. »

—

Deux mois après avait lieu à Anvers la grande procession du premier dimanche qui suit la fête de l'Assomption. Les six confréries de la Circoncision, de Sainte-Croix, de la Chapelle Notre-Dame, du Saint-Sacrement, de Saint-Antoine et de Saint-Roch; les six confréries des Armes, les trois confréries de la Rhétorique, les vingt-sept métiers de la ville, tous avec leurs bannières et enseignes, formaient un brillant cortége où l'on voyait marcher les magistrats accompagnés de leurs officiers. C'était à la fois une solennité émouvante pour le cœur et un spectacle éblouissant pour les yeux, tant était immense la foule accourue de Malines, de Bruxelles, de Louvain, de Gand et même des iles de la Zélande. Plus d'un en cette circonstance remarqua une bannière qui offrait un rare éclat de coloris. A ceux qui l'admiraient, Claude Kluyt, le porteur de la bannière, disait avec complaisance :

« C'est l'œuvre de notre compagnon Quentin Matsys un simple forgeron comme nous!.... »

Et maître Liederke ajoutait d'un ton d'importance mêlée de bonhomie :

« Oui, Quentin Matsys que j'ai recueilli presque enfant, et à qui j'ai enseigné mon métier! Vous voyez qu'il a bien profité! »

Mais le forgeron ne devait plus reprendre son lourd marteau; et quand Liederke l'engagea à revenir à l'atelier, Quentin lui répondit d'un accent de fermeté respectueuse :

« Il m'en coûte de vous affliger, vous que j'ai toujours considéré comme un père et qui avez bien voulu me traiter comme un fils. Dieu m'est témoin que sans une circonstance impérieuse je ne vous eusse jamais quitté : mais une vocation irrésistible s'est révélée en moi; je me sens entraîné vers la peinture par une de ces passions qui nous dominent, que nous subissons avec charme et que nous ne pourrions combattre sans être terrassés dans la lutte. Que vous dirai-je? Tout en moi se tourne maintenant vers cet art sublime et où par malheur je ne suis qu'un pauvre ignorant. L'artisan d'hier aspire à devenir lui aussi un peintre; et s'il est vrai qu'on ait fait attention à cette bannière, mon premier essai.....

— Ah! pauvre malheureux garçon! Oui, sans doute on a fait attention à ta bannière, avec ça que tu n'y avais point ménagé la couleur. Mais de là à devenir un peintre de talent, un vrai peintre, il y a une fameuse trotte; et j'ai peur que tu ne sois trop ambitieux.

— Ambitieux?.... répéta Quentin en secouant la tête. Non, je ne le suis pas. Du moins mon ambition n'est pas de celles qui agitent le cœur des hommes...

— Allons, le voilà qui fait des phrases! Ce que c'est que d'avoir tant lu!.... Tiens, Matsys, tu as raison de renoncer à la forge. Pour se plaire dans notre métier il faut être de la trempe des Ricaert, des Kluyt et des Bawr. Et cependant..... »

Ici Liederke devint pensif et même triste.

« Qu'avez-vous, bonté du ciel! demanda Quentin.

— Ecoute, garçon, répondit le brave homme; il ne faut pas te gêner avec moi..... La peinture, ça ne rapporte de l'argent qu'aux plus fameux; et encore on en a vu qui avaient faim quelquefois!.... Dis donc, si tu avais faim, j'espère que tu ne t'adresserais pas à d'autres qu'à moi. »

Quentin sentit ses yeux se remplir des douces larmes de l'affection et de la gratitude, et il pressa les mains de Liederke en s'écriant :

« Oh! ce n'est pas la crainte de la pauvreté qui m'inquiète. Je ne suis préoccupé que d'une chose : c'est de regagner le temps perdu. A l'âge où d'autres sont déjà maîtres, moi j'ai tout à faire.

— Alors comment espères-tu réussir?

— Je l'ignore..... mais je réussirai. »

A la suite de cette conversation, Quentin se retira à l'autre extrémité de la ville, loin de tout bruit, de toute société. Pas une minute qu'il ne consacrât au travail le plus assidu. La nature, l'observation, l'étude des procédés de quelques grands maîtres, tels étaient les moyens qu'il combinait pour arriver à dominer les difficultés de l'art. Bientôt ce ne fut pas assez, à ses yeux, d'avoir triomphé de ces difficultés, d'unir à un dessin correct un coloris toujours frais et solide; il voulut, tant pour la composition que pour l'expression, n'avoir pas de supérieur. S'il était obligé de s'avouer combien ses prétentions étaient téméraires, il se disait : « Est-ce que ce n'est pas une entreprise bien autrement hardie que d'aspirer à obtenir par le talent la femme qui a été refusée à ma prière? » — Et alors il continuait de peindre.

Un an s'écoula.

Au bout de ce temps, Quentin Matsys hasarda de se produire hardiment aux yeux de toute la ville. Déjà il avait fait courir quelques petites toiles non signées, au sujet desquelles s'était émue la curiosité des amateurs. Il osa davantage : il s'entendit avec le chapitre de la cathédrale et fit répandre la nouvelle qu'à un jour donné, un tableau du *Christ au tombeau*, œuvre d'un artiste encore inconnu, serait placé et exposé aux regards du public dans une des dépendances de ce vaste temple.

Ce jour-là, ce que la ville d'Anvers, la cité impériale, si florissante alors par le commerce du monde entier, comptait d'hommes riches, de protecteurs de l'art, de peintres distingués, vint, comme à un signal, se presser dans l'enceinte sacrée.

« Admirable! admirable! » tel fut le cri qui s'échappa de toutes les bouches.

Maître Van Hoëf n'avait pas été des derniers à courir à cette exposition, et personne ne témoignait plus d'enthousiasme que lui.

« C'est une bonne page, messieurs, disait-il avec l'autorité de sa réputation et de son âge. J'ignore lequel d'entre nous pourrait en faire autant. Certainement c'est une main jeune et ferme qui a tracé ces lignes. En vérité, je resterais deux heures devant ce tableau sans me lasser.

— Voici le moment! pensa Quentin ivre de joie. Je tiens ma victoire; il faut la rendre décisive. »

Sans s'arrêter à jouir de son triomphe anonyme, il se précipita hors de l'église afin de mettre à profit l'absence de maître Van Hoëf.

Sous le portail même il rencontra Krukker qui cherchait à percer la foule pour satisfaire sa curiosité et se donner un plaisir gratuit.

Le joaillier saisit vivement Quentin par le collet de son manteau, tandis que le jeune homme s'efforçait de se dégager.

« Ah! je vous tiens! s'écria Krukker. Ce n'est pas malheureux!..... Il m'est arrivé aux oreilles d'étranges rumeurs. Vous avez déserté votre officine de forgeron pour vous jeter dans les beaux-arts!.... La belle idée, vraiment! comme s'il ne valait pas mieux être un bon artisan qu'un artiste médiocre!.... Je vous demande si cela a le sens commun. Voilà bien nos jeunes gens d'aujourd'hui.

— De grâce, monsieur, dit Quentin tout essoufflé; de grâce permettez-moi de continuer mon chemin. Je suis très-pressé.

— Et vous imaginez-vous par hasard que je ne le suis pas, moi qui n'ai pas encore joui de la vue du chef-d'œuvre nouveau et qui entends tout le monde accorder à cette toile un concert d'éloges!.... Mais avant que je vous laisse prendre votre vol, monsieur l'étourneau, veuillez m'écouter. On m'a appris que vous aviez la manie de barbouiller. Je ne vous en fais pas mon compliment : le nombre des mauvais peintres était assez grand déjà. Vous avez repoussé du pied votre gagne-pain. J'ignore où vous trouvez aujourd'hui vos moyens d'existence : mais soyez certain que ce n'est pas moi qui seconderai vos goûts de fainéantise. »



Dessiné par Adrien Nargeot d'après Matsys. Gravé par Nargeot.

LE BANQUIER ET SA FEMME

En achevant cette mercuriale, maître Krukker lâcha le collet du manteau. Quant au jeune homme, il ne s'amusa pas à faire une réponse inutile, à se donner une justification qui eût compromis son secret; il se contenta de saluer très-poliment l'avare et reprit sa course. En quelques bonds il fut arrivé chez Van Hoëf.

A sa vue, Simonne recula de surprise.

« Voulez-vous, dit le jeune homme, me permettre d'attendre votre maître dans son atelier?

— Mais..... je ne sais.....

— Je vous en supplie. J'ai besoin de causer avec lui. »

La servante s'inclina et dit :

« Venez, monsieur. »

Gertrude avait entendu et reconnu la voix de Quentin.

« Vous! s'écria-t-elle, au moment où il arrivait au palier.

— Mademoiselle, dit-il d'un ton de vivacité mêlée de respect, ne vous étonnez point de ma visite. Il y a un an passé, votre père m'annonça qu'il ne prendrait pour gendre qu'un peintre. Je me retirai en emportant la détermination de me transformer, de faire un artiste de l'humble artisan. J'ai rejeté ce marteau trop lourd désormais pour ma main; j'ai demanndé au travail opiniâtre de réparer la lacune des années; en un mot j'ai accepté courageusement une lutte où beaucoup d'autres peut-être se fussent arrêtés. Je crois avoir réussi puisque, aujourd'hui, à cette heure même, toute la ville d'Anvers applaudit à mon tableau du *Christ au tombeau !....*

« Quoi! murmura Gertrude avec autant de joie que de stupéfaction, cette œuvre...

— Est de moi. Permettez que j'achève, mademoiselle : grâce à vous, je suis devenu artiste; j'ose croire que j'ai acquis quelque talent... Me refuseriez-vous le plus grand bonheur auquel j'aspire en ce monde? »

La jeune fille se taisait. Matsys insista.

« Je n'ai pas, dit-elle alors, d'autre volonté que celle de mon père.

— Ah! je n'aurai donc que lui à fléchir! s'écria le jeune peintre. Eh bien! le ciel m'inspire!... »

Et s'emparant de la palette et des pinceaux de Van Hoëf, il exécuta avec une merveilleuse précision une grosse mouche sur le bras d'une Madone que le maître avait presque achevée.

A peine avait-il fini, qu'on entendit plusieurs personnes gravir l'escalier.

Quentin se jeta derrière un grand rideau de toile verte qui abritait des esquisses et des plâtres.

C'était bien Van Hoëf. Il amenait deux personnages auxquels il paraissait témoigner beaucoup de considération. A la suite de la compagnie venait maître Krukker qui écoutait curieusement le discours de ces étrangers.

« C'est un grand honneur pour moi, dit M. Van Hoëf, que de recevoir dans mon humble logis la visite de l'illustre Érasme et du célèbre Albert Durer. Je serais ravi d'avoir votre jugement sur ma Vierge. »

Albert Durer répondit d'un ton de bonhomie parfaite :

« L'échantillon que nous venons de voir à la cathédrale me donne la plus haute idée des peintres d'Anvers.

— Il est vrai, dit Van Hoëf, que c'est un morceau distingué, et je serais curieux de connaître le confrère qui l'a exécuté... Mais voici ma toile.

— Sublime!» s'écria Krukker qui ne négligeait aucune occasion de flatter un riche client.

Apercevant la mouche posée sans façon sur le bras de sa Madone, Van Hoëf voulut la chasser. L'insecte ne bougea pas. Van Hoëf souffla de nouveau pour écarter l'animal importun; mais n'y ayant point réussi, il se pencha et reconnut que la mouche était peinte. Il se retourna vivement vers Gertrude...

« Qu'est-ce que cela ? » dit-il vivement.

La jeune fille répondit avec calme :

« Mon père, trouvez-vous que celui qui a peint cette mouche soit habile?

— Comment donc!... mais certainement, puisque j'y ai été trompé.

— Eh bien, mon père, c'est l'artiste qui a fait le tableau que vous admiriez tout à l'heure à Notre-Dame.

— Est-il possible?

— Et cet artiste se nomme Quentin Matsys. »

Au cri poussé par Van Hoëf, le jeune homme sortit de sa cachette. Il se jeta aux pieds du vieillard.

« Maître, dit-il d'une voix suppliante, veuillez vous rappeler vos paroles et reconnaître que je me suis efforcé de devenir le peintre rêvé par vous pour votre gendre. J'ai rempli la tâche et j'implore la récompense.

— J'ai bien envie de résister... » dit Van Hoëf.

Mais Érasme et Albert Durer, charmés de l'incident, plaidèrent la cause de l'ex-forgeron, et le consentement fut accordé.

« Ami, ajouta Albert Durer, crois en ma prédiction, tu as le bonheur, tu auras la gloire.

— J'accepte votre prophétie, dit modestement Quentin; mais dès à présent je possède un bien qui vaut mieux que la gloire : c'est le bonheur, et il me suffit. »

Cependant maître Krukker, qui d'abord avait gardé un silence prudent, lâcha la bride à son enthousiasme lorsqu'il vit que le jeune homme avait atteint le but et qu'il n'aurait jamais besoin de ses florins.

« Quentin! s'écria-t-il, mon cher Quentin, embrasse-moi. Messieurs, j'ai la satisfaction d'être l'oncle de cet artiste qui illustrera sa famille. Ah! que le ciel soit loué!... Je puis me reposer en paix, j'ai marié mon neveu! Cependant, mon ami, tu aurais tort de compter sur un riche cadeau de noces... Les temps sont durs et nous imposent une stricte économie.

— Soyez tranquille, mon oncle, répondit Quentin en souriant; c'est moi qui veux vous faire un cadeau.

— Ah! bah!...

— Oui, votre portrait et celui de ma tante. Je vous ai réunis sur la même toile... (1)

— Et tu nous donnerais cette précieuse peinture!...

— Avec le cadre.

— Généreux garçon!... décidément tu seras un grand homme! »

ALFRED DES ESSARTS.

---

(1) La gravure de ce tableau, intitulé : Le *Banquier et sa femme*, et que possède le Musée du Louvre, accompagne ce numéro.

BIBLIOGRAPHIE.

CHRISTOPHE COLOMB,

HISTOIRE DE SA VIE ET DE SES VOYAGES

Par M. Roselly de Lorgues (1).

—

La postérité n'a pas été plus juste pour Christophe Colomb que ses contemporains ne le furent. Méprisé, repoussé pendant une partie de sa vie, mal secondé dans ses glorieuses entreprises, méconnu, calomnié après le succès, chargé de fers par l'ingrat souverain auquel il avait donné un monde, oublié de tous au moment de sa mort, il n'a pas trouvé les siècles futurs plus équitables que l'époque où il a vécu. Les préjugés de nations, les jalousies de coterie ont souillé sa mémoire, dénaturé sa personne et ses travaux, au point de les rendre méconnaissables. On ne s'est pas ému des erreurs, des calomnies, des dédains prodigués à une des plus grandes figures des temps modernes, à celui que la Providence prédestina à une mission sublime, qu'elle éclaira de sa lumière et qu'elle soutint de sa force pour qu'il pût révéler à l'univers une moitié de lui-même. M. Roselly de Lorgues a pris en main cette cause jusqu'ici mal plaidée, et il a su, avec un élan soutenu par la science la plus approfondie, restituer à Dieu d'abord ce qui lui est dû dans ces prodigieuses découvertes qui révélaient l'œuvre complète des six jours, et rendre à Colomb sa véritable physionomie : celle de missionnaire de la vérité, de révélateur de Dieu aux contrées lointaines, d'apôtre enfin qui a travaillé, non pour la gloire qui périt, mais pour celle dont les palmes sont à l'abri du temps, des hommes et de leurs calomnies.

Pour accomplir dignement cette œuvre à laquelle il a voué sa vie, M. Roselly de Lorgues n'a négligé aucun moyen : il a fouillé les bibliothèques d'Espagne et d'Italie, il a consulté les correspondances qui gisent aux archives de Simancas, il a puisé aux sources directes, et il n'a pas même dédaigné les traditions populaires et locales. C'est à l'aide de ces documents, péniblement recueillis, qu'il est venu à bout de reconstituer la vie, les travaux et le caractère si longtemps méconnus du grand amiral. Nous allons essayer d'analyser pour vous, mesdemoiselles, les faits principaux contenus dans ces deux volumes, dont la lecture est si intéressante et si instructive.

Nous ne vous raconterons pas les premières années de Christophe Colomb, sa vie obscure de travailleur et de marin, ennoblie par la piété, le respect filial, et l'étude la plus attentive des phénomènes de la nature. Esprit exact et contemplatif tout à la fois, il nourrissait en lui dans sa jeunesse, comme il l'écrivait plus tard, le désir de pénétrer les secrets de ce monde, et pendant ses voyages, qu'il étendit jusqu'à l'Islande, durant ses veilles studieuses, alors que, pour assurer le pain de sa famille, il traçait des cartes et copiait des manuscrits, il concevait silencieusement le projet d'explorer la totalité de l'univers. Il mûrissait dans les abîmes de sa pensée une idée surhumaine, un projet plus hardi que l'héroïsme des temps fabuleux. Il voulait se lancer sur l'Océan, parcourir les espaces que personne n'avait parcourus, et que les marins qualifiaient de *mer ténébreuse*, car au delà de ces flots mystérieux il pressentait une terre inconnue à laquelle il voulait faire connaître l'Évangile.

« En 1476, Christophe Colomb, ayant atteint sa quarantième année, résolut de tenter la réalisation de son plan. Pour cela, ses yeux se tournèrent naturellement vers sa patrie ; il ambitionnait de l'associer à l'honneur d'une telle découverte. Il passa donc à Gênes, et proposa son plan au sénat. Il s'obligeait, si on voulait lui fournir quelques navires équipés, à partir par le détroit de Gibraltar, et à pousser vers le couchant dans la mer de l'Océan, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la terre où naissent les épices (1), et fait ainsi le tour du monde. Mais les raisons cosmographiques sur lesquelles il s'appuyait ne pouvaient être bien appréciées des membres de cette compagnie. Les Génois, habiles autant qu'intrépides dans le bassin de la Méditerranée, ne s'aventuraient guères sur l'Océan. Ils tinrent l'offre de leur compatriote pour une orgueilleuse rêverie, et ils prétextèrent la pénurie du trésor épuisé par des armements considérables. Rejeté par le sénat de Gênes, il offrit ses projets à Venise : la reine de l'Adriatique ne voulut pas devenir la reine de l'Océan ; alors il tourna ses vues vers le Portugal, déjà célèbre par ses découvertes maritimes qu'avait si puissamment encouragées l'infant don Henri. Les marins, les cosmographes, les voyageurs étaient les bienvenus à la cour de Lisbonne, et Colomb n'eut pas de peine à obtenir une audience du roi Joam II. A raison même de son élévation d'esprit, de sa connaissance des hommes et de sa propension aux sciences naturelles, le roi se sentit disposé en faveur du Génois. Entraîné par l'ascendant de cette noble simplicité et de cette loyale confiance, Joam II se disposa aux frais d'une expédition. Toutefois, avant de s'engager, il souhaitait connaître positivement quelle rémunération demanderait Colomb, en cas de réussite.

» Le Portugal encourageait les découvertes par de grandes libéralités. D'ordinaire on attribuait le gouvernement de l'île ou de la région découverte à celui qui en avait pris possession au nom de la couronne. Parfois on rehaussait encore ces fonctions par quelque titre honorifique. L'espoir de si hautes récompenses enflammait d'ardeur toutes les imaginations. Mais ce n'était pas d'une pareille rétribution que se contentait cet homme, qui s'usait à faire des cartes et

(1) Chez Didier, quai des Augustins, 35, Paris. Prix 15 fr. 2 volumes avec portrait, gravures et cartes.

(1) Textuel.

à copier des manuscrits pour nourrir sa famille. A ses yeux, cette récompense n'était que mesquine; elle lui semblait déprécier la grandeur de son entreprise. Il posa donc ses conditions à lui. Elles furent tellement royales, que le souverain en prit un peu d'humeur, et qu'avant d'y souscrire, il voulut livrer à la discussion les probabilités de réussite. Le roi chargea de cet examen une commission composée de trois membres. Cette commission conclut au rejet de la proposition du Génois. Elle regarda le projet comme la rêverie d'un songe creux. Cependant l'élévation d'esprit qui distinguait le roi Joam II plaidait à son insu la cause de Christophe Colomb. Instinctivement, il avait foi en cet étranger, si pauvre et si ferme dans ses exigences. Nonobstant l'avis de la commission, il continua de prendre au sérieux le plan de Colomb, et en saisit un haut conseil qu'il composa des premières notabilités du Portugal. »

Les débats de cette assemblée furent orageux; un chevalier du Christ, don Pedro de Menesès, soutint vigoureusement la cause de Colomb, et dans un éloquent discours il démontra la gloire immortelle que s'acquerrait le Portugal par les nouvelles conquêtes que faisait présager le Génois. Mais son opinion sur la possibilité de l'entreprise ne fut point partagée; on tint Colomb en suspens, et après une longue et vaine attente il quitta Lisbonne. Ces conditions, qui arrêtèrent l'élan de Joam II, nous les verrons plus loin, et nous les exposerons à vos yeux. S'il fallait à Christophe Colomb de grands honneurs, il ne lui fallait pas moins de grandes richesses; car il avait une grande pensée à satisfaire, et cette satisfaction était la seule récompense qu'il jugeât digne de son entreprise. La révéler, sera justifier son incomparable ambition auprès de toute âme chrétienne.

Les deux républiques et le Portugal ayant refusé de s'associer à ses plans, Christophe Colomb jeta les yeux sur les monarchies chrétiennes de l'Europe, pour choisir la couronne qu'il associerait à l'honneur d'exécuter son plan.

« Par son zèle à défendre la foi, son intrépidité à repousser les Maures, par son caractère chevaleresque, ses ressources maritimes, l'Espagne lui parut mériter la préférence. Il s'embarqua pour ce royaume, sans s'y être préparé aucune relation, aucun appui, sans s'être muni d'aucune lettre de crédit ou de recommandation, se confiant à la seule protection de la Providence.

» En ce temps-là, le nom d'une femme était fréquemment prononcé dans les relations des cours chrétiennes, et ne retentissait pas moins du littoral de l'Afrique jusqu'aux rivages de l'Orient, honoré des féroces malédictions de l'islamisme. Même de nos jours, si peu propices à l'enthousiasme, quand on essaie d'étudier cette époque, on s'étonne que la reine, sans contredit la plus remarquable de l'histoire, l'héroïne docte et guerrière qui traversa pauvre et simple les splendeurs de l'Alhambra, les magnificences des cours et des camps, reçut l'admiration des deux chevaleries chrétienne et maure, sans péril pour sa modestie, parce qu'elle demeurait voilée de sa piété au milieu des honneurs, ne soit pas familière à la France, cette nation naturellement éprise de la grandeur et de la gloire.

» On ne saurait compulser les annales de la navigation et l'origine des colonies dans le Nouveau-Monde, sans que le nom si doux d'Isabelle ne se présente à la pensée; car elle fut le moyen de la Découverte, ainsi que l'homme qui lui soumit son plan en était l'organe choisi par la Providence.

» Cette femme méritait de régner. Elle semblait créée pour le commandement. Sachant que tout pouvoir vient de Dieu, que la responsabilité du souverain se proportionne à sa puissance même, elle se tenait prête à présenter ses actes devant Dieu et devant la postérité. On ne peut disconvenir que la reine ne fût infiniment supérieure au roi (Ferdinand d'Aragon), par l'instruction, l'élévation des vues, le choix des hommes, celui des moyens et l'inflexible droiture. Ferdinand n'était que la main, l'épée de ce règne: c'est Isabelle qui en était l'âme et le conseil... »

Isabelle s'occupa de réorganiser la justice dans son royaume; elle protégea les lettres, elle soutint toutes les grandes entreprises; le siége de Grenade, l'expulsion des Maures n'auraient pas eu lieu sans elle, et cette reine, occupée d'administration, de politique, de jurisprudence, de littérature, avait réglé son temps avec une si habile économie, qu'après avoir présidé le conseil des ministres, donné des audiences, révisé les procès, conféré avec les ambassadeurs, travaillé avec les intendants et secrétaires, satisfait aux exercices de piété, surveillé l'éducation de ses enfants, elle trouvait encore le loisir de coudre le linge du roi Ferdinand. Loin de dédaigner les travaux d'aiguille en s'enfonçant dans l'antiquité profane et l'étude des livres saints, elle avouait avec une certaine complaisance que l'époux de son choix n'avait jamais mis de chemise qu'elle ne l'eût confectionnée de ses propres mains.

« Avec une pareille supériorité de caractère, une infaillibilité de conduite si admirée, Isabelle avait fait de sa cour une véritable école d'honneur, où la naissance, la poésie, la gloire se trouvaient rehaussées de l'involontaire respect qu'impose la vertu, de l'enthousiasme qu'inspire la modestie quand elle voile de grandes actions..... Isabelle fut la personnification vivante du génie chevaleresque de son époque et de sa nation. Nulle femme ne joignit sur le trône une foi plus sincère à une prudence plus consommée, et n'y fit briller une loyauté plus pure. Une sorte de bénédiction parut attachée à ses projets comme à ses actes : le succès justifia chacune de ses entreprises. Elle agrandit son petit royaume qu'elle avait recueilli dans le dernier abaissement, et l'éleva, seule, au rang de grande puissance. En suscitant autour d'elle, pour la servir, de hautes capacités, de sincères dévouements, Dieu permit que la sagesse de ses conseils surpassât encore celle de ses conseillers.

» Par Isabelle s'accomplit le principal fait de la politique européenne, l'expulsion du croissant. Et avec Isabelle s'opéra un des événements les plus prodigieux de l'humanité, celui qui, en doublant son domaine terrestre, doubla aussi l'horizon de ses investigations scientifiques. »

Telle était la protectrice de Colomb. Mais il eut encore un autre ami qui mérite d'être connu.

A une demi-lieue de Palos, en vue de l'Océan, s'élevait un couvent de franciscains dont le supérieur, Juan Perez de Marchena, unissait à la plus fervente piété un grand amour de l'étude et spécialement des sciences exactes.

« Souvent, pendant le sommeil de ses religieux,

dans les nuits sereines, le père Juan, élevant son âme vers le Créateur des mondes, suivait avec attention le cours harmonieux des astres. Ardente comme un phare, sa pensée errait au delà des flots. A l'aspect des vagues s'allant perdre dans un lointain insaisissable, vers l'occident, il se demandait si par delà ces espaces, que n'avait jamais franchis aucune voile, s'étendait réellement l'empire de la *mer ténébreuse*, ce formidable Océan, ainsi nommé à cause des ténèbres et de l'obscurité qui voilaient sa nature, sa profondeur, ses limites insondables. »

Un homme vint qui répondit à ces vagues questions. Un jour, un étranger se présenta à la porte du monastère, demandant un peu d'eau et de pain pour son fils. Le père Juan se trouvait là; il remarqua l'air de distinction de cet homme, contrastant avec son dénûment. Reconnaissant à son langage qu'il était étranger, il se sentit pris d'une curiosité mêlée d'intérêt, et lui demanda d'où il venait, où il allait. Le voyageur lui répondit très-simplement qu'il venait d'Italie, qu'il allait à la cour voir les rois (1), afin de leur communiquer un projet important. Le père Juan engagea l'étranger à entrer dans le cloître pour s'y reposer un peu, ce que celui-ci accepta.

« Ce voyageur était Christophe Colomb.

» Comment se trouvait-il amené dans ce monastère? C'est ce que personne ne saurait dire. »

Le père Juan vit Colomb, l'aima et le comprit. Il le garda longtemps dans son monastère, le traitant en frère, se chargeant de l'éducation de son fils, et il ne le laissa partir pour Cordoue, où résidait la cour, qu'après l'avoir muni de lettres de recommandation. Après une longue attente, Colomb obtint une audience des rois. Malgré la pauvreté de ses vêtements et son accent étranger, il parut sans hésitation devant les souverains. La dignité de son visage, la grâce austère de son maintien, se déployant avec la noble familiarité de sa parole, frappèrent leur attention. On eût dit un roi déguisé conversant avec ses égaux. Son éloquence pénétra le cœur d'Isabelle. Glorifier le Rédempteur, porter l'Évangile, la civilisation aux contrées les plus extrêmes, utiliser ainsi la puissance temporelle, tel était le noble but qu'on offrait à ses regards.

Cependant elle ne put suivre l'élan de son âme, car ceux qui l'entouraient étaient peu disposés à la seconder. Colomb languit longtemps dans l'attente; désespérant de réussir, il retourna auprès du père Juan : celui-ci mit en œuvre toutes ses relations et parvint à renouer des négociations qui semblaient rompues. Colomb se présenta de nouveau devant Isabelle; elle l'écouta; et enfin, par un mouvement confiant et généreux, elle déclara qu'elle acceptait l'entreprise pour son propre compte, comme reine de Castille. Elle accepta aussi toutes les propositions de Colomb; il serait : vice-roi, — gouverneur-général des îles et terre ferme à découvrir, — grand amiral de la mer Océane, — ses dignités se transmettraient dans sa famille par droit d'aînesse, — il recevrait la dîme de toutes les richesses découvertes dans les régions soumises à son autorité.

Maintenant, quel était le secret de ces demandes gigantesques? Le voici, tel qu'il lui échappa dans une conversation avec les rois : il voulait, au moyen des trésors du Nouveau-Monde, affranchir le saint sépulcre du joug des musulmans, soit en le rachetant, soit en armant des troupes pour le délivrer. Il aurait remis aussitôt le gouvernement de Jérusalem au saint-siége, se bornant, lui, à l'honneur d'être la sentinelle de l'Église, au seuil de la terre miraculeuse où s'est accomplie notre rédemption.

Tels étaient les projets et l'ambition de Colomb : — porter au loin l'Évangile du Christ et délivrer son tombeau.

Appuyé par l'autorité d'Isabelle, il s'occupa activement de faire armer les trois caravelles destinées à l'expédition; ce ne fut pas sans difficulté, car les préjugés du peuple et des marins s'opposaient à son entreprise. On la regardait comme une dangereuse folie, à laquelle tous se refusaient de concourir. Le zèle et le crédit du père Juan lui vinrent encore en aide. Il parvint, à force de démarches, à réunir trois équipages de bonne volonté, à presser l'armement des navires, et la tradition populaire parle encore d'un moine franciscain qui suivait partout Colomb et le servait en toutes choses. Enfin, après dix-huit années d'attente et d'inutiles démarches, dans la nuit du 3 août 1492 le vent se leva et donna le signal du départ. Colomb entendit la messe de son ami, communia de sa main et descendit au rivage de Palos. Les voix des pilotes de service et le sifflet des contre-maîtres commandant les manœuvres de l'appareillage, réveillèrent les maisons voisines. Le cri : *Ils partent! ils partent!* retentit de tous côtés. Les mères, les enfants des marins accouraient sur le quai en versant des pleurs; les parents et les amis se jetaient dans les barques pour s'approcher des caravelles et faire un signe à ceux qu'ils ne reverraient peut-être plus. Colomb pressait sur son cœur le franciscain ému jusqu'aux larmes; il lui fit ses adieux et se jeta dans le canot qui eut rejoint en un instant *la Santa-Maria.*

« On arbora le royal étendard de l'expédition. Fidèle emblème des sentiments de Colomb, d'Isabelle et du but réel de l'entreprise, ce drapeau portait l'image de Notre-Seigneur en croix. Alors, saluant avec sérénité la foule pressée sur le rivage, puis envoyant de la main un dernier adieu à son ami Juan Perez, Colomb prit place au banc de quart, et tout pénétré du but de son voyage, dominant de sa voix les bruits divers, il commanda au nom de Jésus-Christ de déployer les voiles..... »

Dans un prochain article nous raconterons les quatre voyages de Colomb; c'est un récit qui, sous la plume de M. Roselly de Lorgues, s'est revêtu des plus vives couleurs et de la plus touchante poésie.

M. F.

VEILLÉES BRETONNES

Par Hippolyte Violeau. (1)

Nous sommes heureuses, en commençant l'année, de pouvoir annoncer à nos lectrices un nouvel ou-

---

(1) On donnait le nom collectif de rois à Isabelle et à Ferdinand.

(1) Chez Ambroise Bray, 66, rue des Saints-Pères, Paris. Un volume in-12, prix : 2 francs.

vrage de M. Violeau, leur poète de prédilection. Il est de ceux dont les écrits, trop rares, ne laissent jamais de prise au doute ni au soupçon; les pages qui sortent de sa plume peuvent être mises sous tous les yeux et lues à tous les foyers, et les craintes, les hésitations qui viennent souvent nous assaillir, au moment de vous indiquer un nouveau choix pour vos lectures, ces craintes, dictées par la conscience, disparaîtraient, si un plus grand nombre d'auteurs daignaient, comme lui, épurer leur talent pour le rendre utile à la jeunesse.

Le nouveau volume de M. Violeau renferme deux nouvelles, une biographie et deux légendes. *La Fermière de Kerlain* est une étude de caractères, prise dans les mœurs de la Bretagne, et dont la moralité est applicable à tous les pays. Le portrait de Marianna, la fermière, cette femme si dévouée à un époux dur et ingrat, sa belle vie, sa mort sublime, sont racontées avec infiniment de charme. Il y a de bien jolies pages dans *la Mansarde du Père Comtois*, et la pauvreté honnête et laborieuse s'y trouve peinte avec des traits qui la feraient envier. Nous citerons quelques lignes fraîches et charmantes qui nous reviendront en mémoire lorsque nous verrons d'humbles fleurs orner la fenêtre d'un quatrième étage.

« La capucine est la fleur de l'ouvrière, et puisque c'est du Pérou qu'elle nous vient, le Pérou a donné aux pauvres une part de ses richesses. Quoi de plus riant que la capucine? On dirait qu'elle veut cacher à la mansarde ce que le jour peut avoir de sombre, le lendemain de menaçant, en encadrant la fenêtre de fleurs abondantes et gaies comme l'aurore dont elles empruntent le vif éclat. Babet a bien des occupations diverses; il n'est pas impossible qu'elle oublie parfois d'arroser sa plante, qu'elle néglige de la remplacer à temps par une nouvelle graine. — Bah! bah! dit la capucine, ne t'inquiète pas de moi, ma chère enfant! Si tu manques un ou deux matins à me donner de l'eau, je serai patiente comme tu es patiente, j'attendrai, et tu ne me verras pas la mine moins joyeuse. Je travaillerai aussi comme tu travailles, jetant moi-même ma graine en terre et sans que tu y mettes la main. Que ferai-je de plus pour toi? Tu n'es pas seulement couturière, Babet, tu es cuisinière! Eh bien! cueille mes boutons, prends mes graines, mets-moi en salade, baigne-moi dans le vinaigre, change-moi en conserves; ce n'est pas assez d'orner ta fenêtre, de réjouir tes yeux, je veux encore donner du piquant à ton dîner! »

N'est-ce pas là la poésie de la réalité?

Le frère Louis, humble capucin, dévoué au service des pestiférés, a fourni à M. Violeau le sujet d'une étude biographique curieuse et touchante. C'est une œuvre filiale et pieuse que de rappeler la mémoire de ces obscurs bienfaiteurs de l'humanité, dont les actions admirables et le saint dévouement ont été ensevelis, pendant leur vie, sous le voile de l'humilité chrétienne, et, après leur mort, sous le linceul de l'ingratitude et de l'oubli.

La mystérieuse *légende de Cesson* porte bien le cachet de la Bretagne; la foi et la mélancolie de ces Bretons, *dont l'âme est pleine de tristesse*, respirent dans ce morceau, qui perdrait à être analysé. *L'Homme du Yunn Ellé* est une étude de mœurs qui se termine par une parabole, frappante image de nos vœux, de nos affections, de nos plaisirs tour à tour ravis par la main du temps. Le volume de M. Violeau a le défaut d'être court : c'est la conversation d'un ami qui ne laisse jamais d'amertume après elle. Heureusement, l'auteur promet un second volume, et il fait mieux encore, puisque cela nous regarde plus directement, il nous promet pour 1857 quelques *Nouvelles* pour notre Journal.

ORIGINE DU NOM DES RUES DE PARIS

LA RUE DES DEUX-ÉCUS (1)

I

UN MOT D'HISTOIRE A PROPOS D'AIGUILLES.

Voici un titre de nature à éveiller la curiosité de nos lectrices, et qui, placé en tête de cette histoire du nom de la *rue des Deux-Écus*, semblerait y rattacher l'invention beaucoup plus ancienne, puisqu'elle se perd dans la nuit de l'antiquité, d'un petit outil si utile et qui permet d'accomplir tant de merveilleux travaux. Notre ambition ne s'élève pas si haut; notre tâche plus modeste se bornera à fournir l'explication de ce mystérieux Y qui décore la devanture des magasins de mercerie, et que des fabricants d'aiguille ont même adopté pour leur marque de fabrique.

Qui n'a passé rêveur devant cette lettre d'or, ou tout au moins peinte des couleurs les plus vives, en se demandant quel symbole elle représente, quel rapport secret peut exister entre elle et le commerce de l'aiguillerie, qui, au moyen âge, avait donné son nom à une rue de Paris, sans que les boutiques, — car on n'avait pas encore inventé les magasins, — sans que les boutiques de cette rue fissent apparaître les deux cornes menaçantes d'un gigantesque Y. En deux mots, nous donnerons à nos lectrices le mot de cette énigme, qui n'est autre chose qu'une corruption de langage, origine d'une foule de mots dans le français usuel.

Autrefois l'aiguille ou l'aiguillette, car ceux qui la vendaient s'appelaient, indifféremment, maîtres aiguilliers ou aiguilletiers, s'était d'abord nommée *lie-*

(1) Le *Journal des Demoiselles* a déjà publié l'origine du nom des rues du *Puits qui parle*, des *Marmousets*, de la *Verrerie*, aux *Ours*, de la *Huchette*, *Saint-André-des-Arts*.

grègues, mot composé qui s'explique de lui-même. La partie du vêtement masculin, remplacée plus tard par le haut de chausses, auquel succédèrent les fameuses culottes, supplantées à leur tour par le moderne pantalon, s'appelait *grègues*. On les attachait avec des aiguillettes ou lacets ferrés au bout, qui, à cause de leur destination, prirent le nom de *lie-grègues*. Mais lorsque les grègues eurent disparu et avec elles les lacets servant à les lier, l'orthographe du mot lie-grègues se corrompit, l'usage n'étant plus là pour en rappeler la formation; le peuple, chez qui l'oreille a meilleure mémoire que l'œil, confondit, à cause de la consonnance, la *lie-grègue*, qu'il n'employait plus, avec l'avant-dernière lettre de sa croix de par Dieu, et l'appela l'Y; puis, comme les merciers et marchands d'aiguilles ne se sont pas crus obligés, plus que leurs devanciers les maîtres aiguilliers et aiguilletiers, de corriger les vices de la linguistique usuelle, ils se sont fait un devoir, fidèlement pratiqué de nos jours encore, d'inscrire sur leurs vitrines ou sur leurs enseignes un Y plus ou moins orné et enjolivé, et qui signifie toujours pour le client peu préoccupé de l'origine des mots : « Ici on vend des aiguilles. »

Cette petite digression ne nous détourne pas de notre sujet autant qu'on pourrait le croire, puisque dans le cours de ce récit nous allons avoir à nous occuper d'une jeune aiguilletière.

Or donc, vers l'an 1417, sous le règne désastreux du malheureux Charles VI, il existait à Paris, dans une petite rue appelée *Traversaine* ou *Traversine* (aujourd'hui *rue des Deux-Écus*), une modeste boutique d'aiguilleterie tenue par une jeune et honnête fille du nom de Blanche.

Par suite, toujours, des habitudes du populaire à corrompre le langage en confondant ou transposant les mots, dans le quartier on disait en parlant d'elle et de son commerce : « La boutique de la blanche aiguilletière, » au lieu de dire : « de Blanche l'aiguilletière. »

Mais ceci ne faisant rien à notre travail, qui a pour objet de faire connaître comment la rue Traversine vint à s'appeler rue des Deux-Écus, nous allons nous empresser de passer au deuxième chapitre.

II

COMMENT UN BON ROYALISTE PEUT SE CHANGER EN DIABLE.

La petite maison de la rue Traversine, où se trouvait la boutique d'aiguilleterie, était occupée par Blanche et son père, Pierre Landry, beau-frère de Jacques Gringonneur, peintre du roi Charles VI, et comme lui s'occupant de travaux de peinture, quoique bien loin de posséder son renom et son talent. On sait que Jacques Gringonneur est l'inventeur des cartes à jouer, qu'il avait dessinées et bellement enluminées pour charmer et distraire le pauvre roi dans les accès de la maladie noire qui s'était emparée de son esprit.

Mais sans avoir, ainsi que nous l'avons dit, l'habileté et la renommée de son parent, Pierre Landry ne manquait pas d'un certain savoir dans son état d'enlumineur, comme on disait alors, et il n'était pas dans le quartier un compagnon passant maître de quelque corporation qui ne s'empressât de recourir à ses pinceaux pour décorer l'enseigne de sa boutique. Aussi, grâce à ses travaux, aux produits du commerce d'aiguilleterie tenu par sa fille, grâce surtout à leur vie frugale et à leurs goûts modestes, Pierre Landry aurait pu vivre tranquille, sans les luttes maudites des deux factions, qui, profitant de l'anarchie causée par la maladie du roi, désolaient Paris et le pays tout entier.

Ces deux partis, les Bourguignons et les Armagnacs, qui avaient fini par oublier qu'il y eût une France, et que cette France eût un roi, avaient pour chefs Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, et le connétable Bernard d'Armagnac, et se livraient de fréquents combats en attendant l'affaire décisive, c'est-à-dire le massacre qui devait achever la ruine du pays.

A la fin d'une journée néfaste où Paris avait été bouleversé et terrifié par une de ces sanglantes mêlées qui remettaient chaque matin en question le pouvoir du roi et les droits de tous, les partisans du connétable avaient été, avec une partie de la garde même du roi, massacrés aux environs du charnier des Innocents, après un combat d'autant plus inégal, que les factieux étaient en majorité et tout préparés. Le comte de Châtillon, ami du connétable et capitaine de la fidèle garde du roi, n'avait pu échapper à la mort, après une lutte acharnée, qu'en prenant la fuite comme un simple soudard.

Un moment il avait espéré se soustraire aux recherches en s'enveloppant dans le manteau d'un de ses soldats et dont il avait rabattu le capuchon sur sa figure; mais bientôt des pas précipités, qui résonnaient par derrière, lui apprirent qu'il était l'objet d'une poursuite implacable; aussi redoubla-t-il d'ardeur pour gagner une retraite.

Déjà il avait parcouru, au hasard, le dédale de ruelles étroites qui formaient le quartier des Innocents, et sans trouver, hélas! un refuge; il avait longé la rue des Étuves et était arrivé à la petite rue Traversine. A ce moment, épuisé par la fatigue d'une nuit d'insomnie et par la course qu'il venait de faire, à demi mort de faim, il allait, à bout de courage et de forces, se livrer aux farouches soldats qui le poursuivaient, lorsque, au détour de cette rue, il aperçut une petite boutique dont la porte, malgré les agitations et les troubles de la journée, était encore ouverte; il s'y précipita. C'était la boutique de Blanche l'aiguilletière.

Le comte ne chercha point à user de subterfuge; après avoir poussé derrière lui la porte de la rue, et sans savoir à quelles gens il avait affaire, car la boutique et la pièce du fond étaient sans lumière : « J'ignore si vous êtes Bourguignons ou Armagnacs, s'écria-t-il; mais ne me livrez pas, je vous en supplie, au nom de Dieu. Je suis le comte de Châtillon, capitaine de la garde du roi, et je saurai vous récompenser.

— Nous sommes fidèles sujets du roi, et avant tout bons chrétiens, monseigneur, reprit Landry, c'est vous dire que nous ferons tout au monde pour vous sauver. Mais, Jésus-Dieu! notre maison si petite ne renferme cachette aucune, et si les méchants entrent céans, ils ne manqueront pas de vous trouver.

— Qu'il soit fait selon que le ciel décidera, j'aurai le temps au moins de faire une prière avant d'être si

malement occis. Une goutte d'eau par charité, mes bonnes gens, car j'ai la langue desséchée et la poitrine me brûle ! »

Le peintre et sa fille s'empressèrent de donner au fugitif les soins que réclamait son état, et tandis qu'il réparait ses forces à l'aide d'un peu de nourriture et de vin miellé chargé d'épices, que Blanche lui faisait boire comme un merveilleux cordial, Landry se torturait le cerveau pour trouver un moyen de le sauver; car, outre qu'en sa qualité de beau frère de Jacques Gringonneur, peintre du roi, le père de Blanche comptait pour royaliste, c'était, de plus, un brave et digne homme au cœur compatissant, et il n'hésitait pas à s'exposer lui-même au danger pour assurer le salut de son hôte. Mais par quel moyen? Quelle ruse employer pour déjouer ses persécuteurs, quel secours implorer? Les voisins? on ne pouvait s'y fier; fuir? était impossible; la rue était fermée, et l'on commençait à fouiller la maison d'à côté, dans quelques instants même on allait arriver à la boutique d'aiguilleterie. Le brave enlumineur en perdait la tête, et en arpentant le court espace qui composait la boutique et l'arrière-boutique où il travaillait de son état, il traduisait sa désolation en termes si vifs et si sinistres, que le comte lui-même, intervertissant les rôles, était obligé de le consoler.

Tout à coup une pensée lumineuse éclaire son esprit, une exclamation de joie lui échappe. « Sauvé, dit-il, vous êtes sauvé, monseigneur. Oh! merci à Dieu, qui m'a envoyé cette idée!

— Que dites-vous, mon ami, et quel moyen?...

— Il est aussi simple que sûr, monseigneur; daignez seulement consentir à être le Diable pendant un quart d'heure, et je réponds de tout. »

Le comte, qui s'était levé dans un élan de surprise et de joie, à l'exclamation de Landry, retomba abattu sur son siége; ces étranges paroles venaient de le convaincre que l'émotion avait fait perdre la raison au pauvre bourgeois.

Mais celui-ci, sans remarquer ce signe de doute et de découragement, avait couru à la porte de la boutique dont il avait tiré le long verrou, afin de gagner quelques instants, puis était revenu expliquer au comte son singulier moyen : ce que nous allons faire à notre tour.

Landry, en sa qualité de peintre-enlumineur, avait reçu d'une confrérie chargée des apprêts de la cérémonie de la fameuse *Danse Macabre*, qui devait avoir lieu à deux jours de là, une commande de masques enluminés et de costumes peints.

La danse macabre, sorte de comédie philosophique et religieuse, en très-grand honneur au moyen âge, avait ses représentations à Paris, sur un théâtre dressé dans le cimetière même des Innocents, tout près du Pilori, qui, lorsque le cimetière devint plus tard un marché, s'appela le pilori des Halles, pour le distinguer des autres piloris. Les principaux personnages de cette comédie étaient la Mort, hideux squelette vêtu d'un linceul et armé d'une faux, qui commandait toute la troupe; mais la Vierge Marie, le Roi, le Pape, les Anges, le Diable; toutes les puissances, tous les vices de la terre y figuraient pour donner au peuple le moral spectacle de la Mort, livrant au Diable le fort et le méchant, tandis que la Vierge ou le bon Ange protégeait le faible, le pauvre et le vertueux.

Landry avait donc dans l'arrière-boutique, la plupart placés sur des mannequins d'osier, un grand nombre de costumes qu'il avait disposés pour la fête du surlendemain et entr'autres celui du Diable auquel il avait consacré un tel luxe d'enjolivements qu'il était vraiment effroyable, et que le regard hésitait à s'arrêter sur lui.

C'est précisément ce qui lui avait donné l'idée, burlesque en apparence, mais en réalité fort ingénieuse, d'abriter le comte de Châtillon sous l'enveloppe du roi des enfers, bien assuré que ses persécuteurs, si acharnés qu'ils fussent, ne s'aviseraient pas d'aller le chercher en pareil gîte.

Le comte approuva l'idée de Landry, et s'empressa de s'installer à la place du mannequin sous la toile couleur de flamme, surmontée d'une horrible tête cornue : il était grand temps, la substitution était à peine opérée que les soldats qui faisaient les perquisitions frappaient à la porte de la rue.

Landry, avec un empressement qui ne manquait pas d'affectation, courut leur ouvrir et leur fit le plus poliment possible les honneurs du logis. Il poussa l'attention jusqu'à allumer un second luminaire, afin de donner aux visiteurs un avant-goût de la danse macabre, en leur faisant admirer les magnifiques costumes et curieux masques qui y figuraient. Ajoutons qu'ils se comportèrent en fins connaisseurs, ne se montrant pas trop avares d'éloges, à l'endroit surtout de messire Satanas, dont la face grimaçante provoqua force joyeusetés et malins propos.

Puis le vocabulaire admiratif étant épuisé, en même temps qu'une bonne pinte de vin de Suresne, ils se retirèrent, jurant par leur baptême de chrétien ne pas connaître de meilleur bourguignon que le maître enlumineur.

III

COMMENT PAR SUITE ON PEUT ALLER AU PILORI.

Quand les soldats furent enfin sortis, le comte de Châtillon sortit aussi de sa cachette, non sans rire de la sotte figure qu'avaient faite en face de lui ses terribles persécuteurs; puis, profitant des ombres de la nuit, il quitta, après de vifs remerciments et de brillantes promesses, la maison secourable de Landry, qui se félicitait de son côté, avec sa fille, d'être heureusement débarrassé d'un hôte aussi compromettant.

Tout eût été au mieux si les choses en étaient restées là; malheureusement Landry avait la mauvaise habitude de passer ses soirées chez un tavernier de ses voisins, et quand, dans l'intervalle du commencement de la nuitée au couvre-feu, il avait vidé quelques pintées, la langue lui démangeait outre mesure, et il fallait qu'il en fît bon ou mauvais usage pour apaiser la démangeaison.

Le lendemain donc de ce fameux jour, et la veille de celui où devait avoir lieu la danse macabre, Landry s'était trouvé plus empressé que de coutume d'aller à la taverne de maître Guillon, à l'enseigne de *la Fontaine merveilleuse*, laquelle fontaine lançait des jets d'un vin rubicond ; à son troisième pot, il avait oublié les sages recommandations de Blanche, ainsi que la promesse qu'il lui avait faite d'être discret, et d'un air tout triomphant il avait annoncé à ses compagnons qu'il allait leur narrer une plaisante et joviale his-

toire. On devine qu'il s'agissait du déguisement du comte de Châtillon.

Tout au charme de son rôle de conteur, Landry n'avait pas remarqué un auditeur muet, tapi dans le coin le plus obscur de la taverne, et qui s'esquiva inaperçu à travers l'avalanche des rires et des quolibets dont le récit du peintre avait ouvert les larges écluses.

Par malheur cet auditeur invisible et si prestement disparu était un enragé *bourguignon*, qui courut de toute la vitesse de ses longues jambes raconter à un sergent de la prévôté, de ses amis, ce qu'il avait entendu. Le sergent reporta le fait à son lieutenant, le lieutenant au grand prévôt lui-même, et celui-ci délivra sur l'heure l'ordre de se saisir de maître Landry, qui, pour l'exemple, devait être jugé la nuit même, et pendu haut et court le lendemain matin.

Le prévôt, dans sa sagesse, avait pensé que, vu l'affluence qu'amènerait le spectacle de la danse macabre, la haute moralité de la comédie aurait à gagner encore à la pendaison de l'enlumineur facétieux.

« Trop parler nuit, » dit un proverbe plus vieux que notre histoire : le pauvre Landry était un nouveau et trop frappant exemple de la justesse de cette maxime. Tandis qu'il savourait complaisamment, avec une pintée nouvelle, les énivrantes satisfactions de son double rôle de héros et de narrateur d'un égayant récit, des archers de la prévôté se présentaient dans la taverne, lui entouraient les poignets d'un triple rang de lacets un peu plus solides que ceux qui se vendaient dans la boutique de sa fille, et l'emmenaient ainsi garrotté à l'hôtel du grand prévôt.

Dès que Blanche fut avertie du triste événement, la digne enfant n'eut plus qu'une pensée, qu'un vœu, se réunir à son père; aussi avait-elle tout quitté pour courir à l'hôtel du grand prévôt où elle était arrivée en même temps que Landry.

Le pauvre peintre avait une mine assez piteuse, les mains liées, et assis sur un escabeau entre deux archers dans la grande salle de la prévôté.

Blanche, à son entrée, s'élança à son cou, décidée à partager son sort, et ni les exhortations, ni les menaces, ni la violence même ne purent parvenir à l'éloigner : et, quand on conduisit le père pardevant le grand prévôt, la fille était assise à ses côtés comme un brave soldat à son poste.

Ce fut le salut de Landry. Monseigneur le grand prevôt était fort dur par tempérament, de plus, — ce qui, grâce à Dieu, ne se voit plus chez les fonctionnaires de notre temps, — disposé à tout faire pour flatter le pouvoir nouveau; Landry en reçut donc un accueil qui sentait le chanvre d'une effrayante façon, selon l'heureuse et pittoresque expression d'un archer mauvais plaisant.

Cependant tout grand prévôt qu'il fût, il lui restait encore un peu, — mais pas beaucoup, du cœur qu'il avait eu autrefois avant d'exercer ses terribles fonctions: la douleur de Blanche, ses larmes, ses éloquentes supplications finirent par l'émouvoir. S'inspirant de son dévouement filial, elle avait eu l'adresse d'invoquer la vive tendresse que le magistrat ressentait pour sa fille, depuis qu'elle n'avait plus de mère: il ne voulut pas repousser une prière qui lui était faite au nom de sa Bathilde bien-aimée, et accorda à Blanche la vie de son père.

Mais, cependant, comme un pareil méfait, surtout cause du scandaleux éclat que lui avaient donné ses imprudentes vanteries, ne pouvait rester impuni, Landry fut condamné à une heure de pilori qu'il avait à subir le lendemain au lieu ordinaire, au dernier coup d'Angelus de midi, précisément à l'issue du spectacle de la danse macabre, si mieux n'aimait se racheter de cette peine en payant une amende de deux écus d'argent. Toutefois, et pour garantie, Landry devait rester en prison jusqu'au payement des deux écus.

En soi la condamnation était plus dure qu'elle ne le semblait tout d'abord, car il n'y avait pas au logis de Landry le premier sou parisis pour commencer la somme des deux écus qu'il fallait verser avant le lendemain midi; mais, en pensant à la fatale issue qu'aurait pu avoir cette terrible entrevue avec le grand prévôt, ils durent encore le remercier et bénir le ciel: ainsi donc, le père fut conduit à la prison du Châtelet, tandis que Blanche allait de son côté aviser aux moyens de trouver les deux écus sauveurs.

IV

LA JUSTICE DU PEUPLE ET CELLE DU GRAND PRÉVOT.

En quittant son père, Blanche courut tout d'une haleine chez le curé de l'église des Innocents, sa paroisse. Le digne prêtre connaissait sa famille, c'était lui qui avait baptisé Blanche; c'était lui encore qui avait aidé sa pauvre mère à mourir en bonne chrétienne, et, en maintes circonstances, il lui avait témoigné un bienveillant intérêt. Elle lui raconta tout ce qui s'était passé depuis la veille, l'asile donné au comte de Châtillon, l'arrestation de son père et sa condamnation à la peine infamante du pilori, faute du versement de deux écus, dont ils ne possédaient pas le premier denier.

Le respectable curé écouta le récit de Blanche avec une visible sollicitude; il eût bien voulu pouvoir lui venir en aide dans cette circonstance. Mais, hélas! les temps étaient calamiteux, son quartier était peuplé d'indigents; on sortait d'une horrible famine qui l'avait forcé, pour procurer du pain aux pauvres, de vendre jusqu'aux ornements de son église, car depuis longtemps il ne lui restait plus rien à lui de ses hardes, ni de son mobilier, et il avait lassé la charité de ses paroissiens aisés, — y avait-il quelqu'un d'aisé à cette époque, — en fouillant trop souvent à leur escarcelle. Il ne put donc promettre à Blanche que l'aide de ses prières, lui conseillant toujours d'espérer en Dieu qui ne permettrait peut-être pas qu'une aussi triste récompense lui échût, en retour de l'acte d'humanité et de chrétienne compassion qu'elle avait accompli avec son père.

Tandis que le bon curé cherchait à calmer la douleur de Blanche, un grand coup frappé par le heurtoir de la porte, sur la rue, vint interrompre leur entretien en annonçant l'arrivée d'un visiteur.

C'était un nouvel affligé qui, à son tour, venait confier au curé son cruel embarras et lui demander aide et secours. Sa figure pâle, son air bouleversé, sa brusque entrée, à une heure déjà avancée, dans la pieuse retraite, disaient assez qu'un impérieux motif l'avait forcé à cette démarche.

Ce visiteur, ancien marchand de draps retiré, avait nom Gagin, et se trouvait être cette année-là l'orga-

nisateur de la danse macabre, qui on se le rappelle, avait lieu le lendemain. Tout était prêt, les costumes en état, le théâtre dressé, les décors disposés, les rôles sus et bien répétés, le temps superbe, lorsque la jeune fille, donnée par le curé pour remplir le rôle de la vierge Marie était, le jour même, tombée malade, son mal était sérieux, grave, peut-être mortel au dire des physiciens, ce qui allait faire manquer la représentation.

Or, il s'agissait pour Gagin de plus que sa fortune, il y allait peut-être de sa vie, d'ajourner le spectacle, car le populaire ne voudrait pas entendre raison, et qui sait si le duc de Bourgogne, lui-même, ne croirait pas à de mauvaises intentions, et, en fâchant le duc de Bourgogne, le terrible Jean Sans-peur, le moins qui pût lui arriver était d'être pendu. Il venait donc soumettre à l'expérience du bon curé la gravité du cas et implorer le secours de ses lumières.

Quand le pauvre orateur eut fini son discours, dont la péroraison se perdit dans un immense sanglot, il ne fut pas peu surpris, en levant les yeux sur le curé, de voir sa douce figure s'illuminer d'un bon et joyeux sourire, comme si la communication qu'il venait de lui faire n'eût pas intéressé le cou d'un de ses plus fidèles paroissiens.

« Tenez-vous en paix, maître Gagin, fit-il, de son ton le plus paterne, et toi, Blanche, ma mie, sèche vitement tes larmes pour n'avoir point les yeux rougis au jour de demain. Oyez, tous les deux, mes enfants, et bénissez avec moi la bonne Providence qui oncques ne fait défaut à ceux-là qui se récrient vers elle; toi, Blanche, tu auras les deux écus, et vous, maître Gagin, vous retrouverez une fille comme il convient pour le rôle de madame la Vierge. »

Une double exclamation d'étonnement joyeux éclata en même temps à cette nouvelle inattendue, et, Dom Bélinet reprenant expliqua à maître Gagin que la jeune fille, là présente, pourrait parfaitement être chargée de représenter madame Marie; elle était jeune, elle était belle, et par-dessus tout, condition indispensable, elle était d'une sagesse exemplaire. Elle avait peu à dire dans le rôle, elle serait donc à même de l'apprendre dans la nuit pour le répéter le lendemain matin. Mais il ne donnerait son consentement à cet arrangement que si maître Gagin s'engageait à lui remettre, le soir même ou le lendemain de bonne heure, deux écus d'argent.

Maître Gagin s'était cru perdu, il s'était vu, en idée, lapidé par la populace ou traîné au gibet par ordre du duc, si bien que ce qui, dans un autre moment lui eût paru un prix exorbitant, lui sembla une somme minime; dans l'excès de la joie il mêla les noms de Dieu, du curé et de Blanche, promit les deux écus pour le lendemain dès la première heure et remit à la jeune fille le manuscrit du rôle. Blanche, de son côté, qu'une pareille tâche eût effrayée en tout autre temps, se sentait de force à subir de bien d'autres épreuves pour sauver son père de l'ignominie du pilori; elle quitta le curé consolée et toute pleine de résolution, tandis que celui-ci remerciait le bon Dieu qui était venu si à point en aide à son impuissance.

Pendant que la courageuse Blanche consacre les quelques heures laissées à sa disposition à l'étude du pieux rôle qui lui a été confié, nous allons en deux mots expliquer ce que c'était que le supplice du pilori.

Le pilori des Halles, puisque c'est celui qui nous occupe ici, et décrire celui-là c'est les décrire à peu près tous, était une construction octogone percée à jour, c'est-à-dire que, mur épais jusqu'à la hauteur de six à huit pieds, elle se terminait en une sorte de clocher reposant sur de lourds piliers en pierre. A l'intérieur de ce clocher ouvert, était pratiqué un tour en bois mû à l'aide d'une manivelle; dans ce tour on plaçait le patient, le cou pris dans la double échancrure de deux planches, laquelle échancrure formait une lucarne disposée de telle façon que la tête sortie du tour n'y pouvait rentrer, et que le malheureux tournant dans cette cage de pierre se trouvait ainsi exposé à tous les regards pendant une ou plusieurs heures, selon la gravité du délit, ou souvent selon la fantaisie du juge.

Mais nous ne nous étendrons pas davantage sur cet infamant supplice, puisque, grâce au dévouement de sa fille, Landry va y échapper. Maître Gagin, en effet, avait ponctuellement remis dès le matin les deux écus d'argent exigés par le digne curé de l'église des Saints-Innocents, et Blanche était allée en toute hâte les porter à la prévôté, moyennant quoi on lui avait promis de nouveau la mise en liberté de son père.

Quelques heures après, les Parisiens applaudissaient par des noëls! noëls! enthousiastes, au merveilleux spectacle de la *Danse macabre*, qui n'avait jamais eu une exécution aussi parfaite, ni obtenu un succès aussi complet. Electrisée par la pensée du salut de son père dont elle acquittait le prix en ce moment, Blanche avait joué son rôle d'inspiration, et jamais à coup sûr la sainte mère de Jésus n'avait trouvé une plus belle et plus digne représentante. Aussi, chacune de ses blanches apparitions était-elle saluée par des battements de mains, des trépignements et des cris de joie admirative.

La comédie en était arrivée à son dernier épisode, celui où un pauvre MANANT, sur le point d'être occis par LA MORT à la place d'un RICHE SEIGNEUR, était délivré par LA VIERGE qui ordonnait à la MORT de laisser le pauvre à sa femme et à ses enfants, et de s'emparer de l'heureux de la terre.

Au moment où l'affligé clamait d'une voix dolente : « Bonne Vierge Marie, patronne des opprimés, venez-moi en aide, au nom de Jésus, votre doux fils, ne m'abandonnez pas, » Blanche parut.

Mais, à la stupéfaction des assistants, ce n'était plus la Vierge au front sérieux, au regard calme et pur, au sourire bienveillant. Elle était pâle; sa blonde chevelure, si mignonnement tressée, était en désordre; ses grands yeux bleus, tout à l'heure si doucement brillants, semblaient voilés; tout en elle annonçait un trouble extraordinaire.

Le manant en demeura silencieux sur son lit de souffrance, la mort tint sa faux suspendue, et, dans la masse immense des spectateurs, une sorte de saisissement magnétique passa, pareil au frisson de la peur. Mais Blanche, s'élançant sur le devant du théâtre :

«Vous tous, bons chrétiens, qui êtes ici, s'écria-t-elle, apprenez ce qui se passe : Je suis la fille de Pierre Landry, l'honnête enlumineur de la rue Traversine; Jacques Gringonneur, le peintre, est le frère de ma mère. Mon père avait été condamné à une heure de pilori, — oh! non pas pour une mauvaise et déshonnête action, et il pouvait se racheter de cette peine moyennant deux écus d'argent.

» Cette somme je l'ai obtenue pour remplir le rôle de madame la Vierge, je l'ai portée pour la rançon de mon père, et malgré la promesse faite, les voilà, tenez, les voilà, les méchants! qui le mettent au pilori. — Et, en ce moment, on voyait, en effet, Pierre Landry qui se débattait contre le bourreau et ses aides, qui voulaient le contraindre de se placer dans le tour infamant. Pitié, pitié, criait Blanche, au nom de la sainte Vierge Marie qui vous parle par ma bouche, sauvez-le, sauvez l'innocent! »

Aux accents de cette voix vibrante, à la vue de ces larmes, de ces gestes qui commandent à la fois et qui supplient, une clameur, immense comme le bruit de la tempête, s'élève de la foule passionnée ; la vague populaire monte, s'agite, roule et déborde avec fracas, rien ne lui résiste, et qui pourrait lui faire obstacle : en une seconde la place du pilori est envahie, le brave Landry est délivré, le bourreau et ses aides n'échappent que par une prompte fuite à l'immolation qui les menace. Cette première victoire remportée, on s'attaque à l'instrument du supplice : ce qui est de pierre est brisé, ce qui est de bois est livré aux flammes; puis, fier d'avoir ainsi placé sa bonne et réparatrice justice au-dessus de celle du grand prévôt, le peuple revient plus ardent que jamais à son spectacle, pour assister à la sarabande finale, conduite par la mort elle-même, et qui a donné son nom à ce genre de spectacle, pour cela appelé *la Danse macabre*.

V.

LA VIERGE AUX DEUX ÉCUS.

Cependant le parti des royalistes ou Armagnacs, pour l'appeler de son nom, avait repris pour quelque temps le dessus; Landry, sorti des rudes épreuves que nous lui avons vu traverser, avait alors à lutter contre les obsessions de ses amis qui prétendaient qu'il devait rechercher le comte de Châtillon afin de tâcher d'obtenir le prix du service qu'il lui avait rendu. Mais le brave enlumineur leur répondait que ce qu'il avait fait était simple œuvre d'honnête homme et de bon chrétien, qui ne devait rapporter profit que dans le ciel, et en cela il avait la pleine approbation de sa fille, qui, fidèle à ses habitudes modestes et laborieuses, avait repris, comme si rien ne fût arrivé, la direction de sa petite boutique d'aiguilleterie, dont le produit, hélas! était toujours bien léger.

Quoi qu'il en soit, jamais plus ils n'entendirent parler du comte, ce dont ils se consolèrent aisément; à une époque où les malheurs publics étaient si grands, qui pouvait songer à un pauvre enlumineur et à une simple aiguilletière? Mais Dieu ne voulut pas que leur bonne action restât sans récompense, et elle leur parvint par une voie aussi étrange qu'imprévue.

L'affaire du pilori et l'appel fait au populaire par la vierge de la danse macabre avaient fait du bruit, et donné à la gente aiguilletière une sorte de renom.

Son oncle Gringonneur, le peintre, voulut consacrer par son pinceau le souvenir de la noble conduite du père et de la fille, et enlumina de merveilleuses couleurs et dorures un grand tableau représentant d'un côté le diable et de l'autre la vierge sous la figure de Blanche, qui, de sa main rosette, mettait dans sa noire griffe, aux ongles crochus et roussis, deux beaux écus d'argent, avec cette inscription qui servit d'enseigne à la boutique :

A la Vierge aux deux escus.

Le peuple de Paris, qui de tout temps, à ce qu'il paraît, a été taquin, railleur et cherchant finesse partout, crut s'aviser que le peintre avait prêté au diable les traits de M. le grand prévôt; mais cette malicieuseté, imaginaire ou réelle, ne fit qu'accroître la vogue de la superbe enseigne. On accourait de toutes parts pour voir « *la plus mirifique ymage qui oncques eust décoré un ostel*; » manants et bourgeois, nobles et vilains venaient à la suite admirer l'enseigne, et comme, après avoir contemplé le portrait, on voulait le comparer au modèle, c'était, dans la modeste boutique, du matin au soir, une procession sans fin d'acheteurs si nombreux, qu'il fallut bientôt à Blanche, qui ne revenait pas de son ébahissement, une douzaine d'aides, lesquelles étaient encore insuffisantes.

Les choses allèrent si bien et d'un si bon train, qu'en quelques mois de cette vogue Landry et sa fille avaient plus gagné qu'ils n'auraient pu le faire auparavant dans le cours de toute leur vie.

Landry, à qui l'expérience avait donné la sagesse, profita habilement de cette miraculeuse réussite : il vendit pour une grosse somme, qui alla augmenter leur épargne, la boutique tant renommée, et, fuyant le bruit et l'éclat toujours dangereux, ils allèrent, dans une calme et riante campagne à quelques lieues de Paris et de ses agitations, jouir des doux loisirs d'une vie ignorée, tranquille, et, par cela même, heureuse.

Quand, l'année suivante, le parti bourguignon triompha définitivement, grâce à la trahison de Périnet Leclerc, qui ouvrit la porte de Buci aux soldats du duc de Bourgogne dans la nuit du 29 mai 1418 (1), l'enseigne de *la Vierge aux deux escus* fut détruite comme manifestation royaliste, injurieuse pour le duc, et la boutique d'aiguilleterie disparut avec son enseigne.

Mais son souvenir resta dans la mémoire du peuple, qui n'appela plus désormais la *rue Traversine* que la *rue de la Vierge aux deux escus*, et pour aller au plus court *rue des deux Escus*, ainsi qu'elle se nomme encore aujourd'hui.

VICTOR HERBIN.

(1) Nous avons raconté dans ce recueil la trahison de Périnet Leclerc à l'article : *Origine du nom de la rue Saint-André-des-Arts*.

QUI DONNE AUX PAUVRES, PRÊTE A DIEU

PROVERBE DRAMATIQUE

PERSONNAGES.

FRANVAL, médecin.
ADÈLE, sa femme.
AGATHE, leur fille.
DURCOURT, leur parent, homme d'affaires.
EUGÈNE, leur voisin, artiste.
UN HUISSIER.

Acte premier.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Madame Franval et sa fille travaillent auprès d'une table. Agathe paraît distraite et jette de temps en temps un coup d'œil vers la fenêtre.*)

ADÈLE, AGATHE, DURCOURT *survenant.*

DURCOURT. Où donc est Franval, mes chères cousines?

ADÈLE. Il est allé voir ses malades.

DURCOURT. Il en a donc beaucoup? jamais je ne le trouve!

ADÈLE. Hélas! oui.

DURCOURT. Vous devriez dire : Tant mieux.

ADÈLE. Nous ne sommes pas si égoïstes.

DURCOURT. Mais il me semble que cette nombreuse clientèle ne l'enrichit guère : je ne vois pas qu'il fasse fortune.

ADÈLE. Il est vrai qu'il agit avec beaucoup de désintéressement et n'est jamais pressé d'envoyer ses mémoires, surtout quand il a des clients malaisés. Il visite aussi volontiers le pauvre que le riche; et quand il voit le dénûment dans une maison, bien loin de rien réclamer pour ses honoraires, il glisse furtivement une ou deux pièces d'or sur la cheminée, afin qu'on puisse suivre ses ordonnances.

DURCOURT. Peste! je ne suis pas étonné qu'il ait autant de pratiques!... aussi n'amassera-t-il jamais rien. Il est bon d'être charitable, mais l'excès en tout est un défaut, et *charité bien ordonnée commence par soi-même.*

ADÈLE. C'est ainsi que vous la pratiquez... Chacun sa manière!

DURCOURT. Ce que j'en dis, c'est par intérêt pour vous tous; car enfin, vous et votre fille serez victimes de sa prodigalité. Vous devriez bien combattre en lui cette manie d'être généreux à vos dépens.

ADÈLE. A Dieu ne plaise! nous nous associons de tout notre cœur à ses nobles sentiments; et je ne puis que louer mon mari de suivre les traces de son vénérable père qui a exercé la médecine avec la même distinction et le même désintéressement.

DURCOURT. Son vénérable père!... Où l'aurait-il conduit s'il eût vécu plus longtemps? Il ne lui aurait rien laissé du tout. Heureusement, nous avons eu, dans la personne de notre oncle, un tuteur qui nous a donné de plus sages enseignements; mais Franval n'a pas su en profiter... Ce cher oncle avait pour maxime qu'il faut toujours tenir ouverte la porte par laquelle entre l'argent, et fermée, celle par laquelle il sort. Pour moi, j'ai constamment été fidèle à ce principe; aussi j'ai beaucoup augmenté le petit capital qu'il m'a laissé, tandis que l'héritage de votre mari a périclité entre ses mains. Ah! il le prévoyait, ce bon oncle! Plus d'une fois il m'a confié ses craintes à ce sujet, car j'étais son favori... Pauvre oncle!... S'il peut voir dans l'autre monde ce qui se passe dans celui-ci, quelle peine il doit éprouver de voir Franval dissiper follement ce qu'il avait amassé avec tant de soin!

ADÈLE. L'opinion de votre oncle doit être aujourd'hui grandement modifiée sur la valeur des biens de ce monde. Croyez que, s'il peut voir ce qui se passe ici-bas, il rend plus de justice au neveu qu'il avait jadis mal apprécié. Je dirai même que si, malgré toutes ses vertus, il a laissé quelque chose à désirer sous le rapport de la charité, c'est un devoir pour ses héritiers de réparer cette omission en sanctifiant son héritage par leurs bonnes œuvres.

DURCOURT. Eh bien! votre mari se charge de ce soin pour nous deux, et moi de celui d'amasser quelque chose pour votre fille, car, selon toute probabilité, elle sera mon héritière.

ADÈLE. Pourquoi ne vous mariez-vous pas? Il n'est pas encore trop tard; et je connais plus d'une femme qui pourrait vous convenir.

DURCOURT. Je n'y songe plus. Il n'y a jamais eu qu'une femme qui m'ait plu et qui m'a empêché de penser à aucune autre.

ADÈLE. Pourquoi ne l'avoir pas épousée? Elle n'était donc pas libre?

DURCOURT. Si; mais elle n'avait rien.

ADÈLE. Je vous reconnais bien là.

DURCOURT. D'ailleurs, j'ai déjà assez de soucis sans me charger encore de ceux du ménage. Les spéculations, la hausse, la baisse, les reports, tout cela m'absorbe et me prend tout mon temps. Tenez, pendant que je m'oublie ici à causer, je puis manquer une affaire importante. Je reviendrai plus tard en dire un mot à Franval; ainsi, chères cousines, au revoir.

SCÈNE II.

ADÈLE, AGATHE.

AGATHE. Oh! maman... mais c'est qu'il croit de bonne foi être l'homme le plus raisonnable du monde!

ADÈLE. Sans doute; il n'est pas méchant, mais l'égoïsme lui rétrécit le cœur, et le rend incapable de goûter les plus nobles et les plus pures affections.

AGATHE. Il a cependant quelque amitié pour nous!

ADÈLE. Oui, autant qu'il en est susceptible, c'est-à-dire bien peu : l'amour de l'or remplit son cœur tout entier, et n'y laisse guère de place pour d'autres sentiments.

AGATHE. Je le plains : quelle différence de ce caractère avec celui de mon digne père!

ADÈLE. Nous sommes gâtées, ma chère fille; le caractère de ton père forme un contraste avec celui de la plupart des hommes. Tous, il est vrai, n'affichent pas grossièrement leur égoïsme et plusieurs savent le couvrir de prétextes spécieux; mais enfin, la manière de penser de ton cousin est beaucoup plus commune que celle de ton père.

AGATHE. S'il en est ainsi, je ne me marierai pas aisément, car je ne voudrais qu'un mari qui ressemblât à papa.

ADÈLE. Je le souhaite pour toi, mon enfant, car il m'a rendue jusqu'ici la plus heureuse des femmes! Mais, je te le répète, de tels caractères sont rares. Mais voici bientôt l'heure où ton père va rentrer; je vais donner quelques ordres pour le dîner.

SCÈNE III.

AGATHE, *seule, se rapprochant de la fenêtre.*

De tels caractères sont rares, dit maman, c'est possible, mais ils ne sont pas introuvables! Voici, par exemple, un noble cœur, j'en suis sûre. Je l'ai jugé tel depuis cette réunion qui a eu lieu l'hiver dernier chez madame de Saint-Vincent : avec quel courage il prenait la défense des bons principes que quelques jeunes gens osaient attaquer, et en même temps, avec quelle délicatesse il évitait de blesser personnellement ses antagonistes! Depuis ce temps j'ai pris de lui la meilleure opinion. D'ailleurs, son assiduité au travail, ses attentions pour sa vieille mère, tout parle en sa faveur!..... Mais, folle que je suis, de me préoccuper de quelqu'un qui peut-être ne m'a jamais remarquée, qui ne pensera jamais à moi!... Son art absorbe tout son temps, et sa mère, tout son cœur... Pourtant, il me semble que si je vivais entre eux deux je ne leur serais pas inutile... Je soignerais l'une, j'aiderais l'autre. Ils n'ont pas l'air d'être aisés; le peu que je leur apporterais serait pour eux le bien-être... Ah! les hommes sont heureux! quand on leur convient, ils peuvent prendre l'initiative; mais une pauvre fille doit enfermer ses pensées dans son cœur, et celui qu'elle aura distingué peut ne s'en douter jamais..... Allons, il faut à tout prix éloigner cette idée!... Mais j'ai beau dire cela, mes regards se portent toujours vers cette fenêtre d'en face. Quelquefois il me semble aussi qu'il jette un regard de ce côté, mais c'est sans doute une illusion; d'ailleurs il les détourne aussitôt. Allons n'y pensons plus. (*Elle travaille avec application pendant quelque temps.*) Mais, mon Dieu!... qu'arrive-t-il donc?... Il s'arrache les cheveux, et paraît en proie au plus violent désespoir... Il tient en main un papier; quelque mauvaise nouvelle sans doute... Il sort précipitamment... le voilà qui traverse la rue... On dirait qu'il vient ici... On sonne... que devenir?

SCÈNE IV.

AGATHE, EUGÈNE, *les cheveux en désordre et fort agité.*

EUGÈNE. Pardonnez-moi, Mademoiselle; pardon mille fois de me présenter aussi brusquement devant vous! mais je venais prier M. le docteur d'aller un moment voir ma pauvre mère qui vient de se trouver mal.

AGATHE, *balbutiant.* Monsieur... madame votre mère!... Est-il possible... Je vais voir si mon père est rentré... Je vais avertir maman.

SCÈNE V.

EUGÈNE, *seul.*

Quelle angélique personne!... Faut-il que ce soit à une telle circonstance que je doive la faveur de la voir de plus près!... Sa belle âme se peint sur sa figure; à la voir, on ne peut douter qu'elle n'ait aussi toutes les rares vertus qu'on attribue à ses parents. C'est elle dont le regard approbateur me suivait et semblait m'inspirer dans cette discussion où j'eus l'avantage sur de jeunes étourdis!... Faut-il que mon mauvais sort m'interdise à jamais d'élever ma pensée jusqu'à elle!... Oublions ces rêves insensés, et réunissons toutes nos forces pour sortir, s'il se peut, de cette crise et sauver ma mère!...

SCÈNE VI.

ADÈLE, AGATHE, EUGÈNE.

ADÈLE. Monsieur, je regrette bien d'avoir à vous dire que mon mari n'est pas encore rentré, mais je puis vous promettre qu'aussitôt son retour il s'empressera de se rendre auprès de madame votre mère.

EUGÈNE. Oserai-je vous demander, madame, si vous croyez que M. le docteur tarde beaucoup?

ADÈLE. Je l'attends à tout instant; cependant il est possible qu'il soit retenu jusqu'au soir.

EUGÈNE, *vivement.* Oh! ce soir, il sera trop tard!

ADÈLE *et* AGATHE. Vous la croyez donc bien mal?

EUGÈNE, *avec embarras.* Non, je veux dire qu'elle sera sans doute mieux.

ADÈLE. Si, comme il faut l'espérer, cette indisposition subite n'est pas une maladie, mes soins pourraient peut-être la soulager. Voulez-vous me permettre, monsieur, de me rendre auprès de madame votre mère?

EUGÈNE. Madame, que vous êtes bonne!... mais notre intérieur est bien peu digne de vous recevoir...

ADÈLE. Monsieur, c'est toujours un honneur pour moi d'être reçue chez des personnes respectables. (*Elle sort avec Eugène, qui salue profondément Agathe.*)

SCÈNE VII.

AGATHE, *seule*

Ah! pauvre jeune homme!... C'est sans doute la mauvaise nouvelle reçue tout à l'heure qui a bouleversé sa mère! Que ne puis-je me joindre à maman pour aller lui rendre mes soins!... Mais elle est en bonnes mains... remettons-nous... C'est singulier, voilà cependant un commencement de connaissance... et je ne l'ai pas cherché!... Continuons à nous laisser conduire par la Providence; elle sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Quittons cette dangereuse fenêtre et cherchons dans le travail une distraction salutaire.

Il n'en manque pas dans cette corbeille : voici d'abord une broderie commencée pour l'église ; si je l'achevais?... Travailler pour l'autel, c'est répandre le parfum de Madeleine aux pieds du Sauveur !... Oui, mais cette communiante que j'ai promis d'habiller... n'est-ce pas un autel vivant? D'un autre côté, voici un tricot de laine destiné à un pauvre vieillard... et puis, cette layette pour l'enfant de la voisine... Je n'ai que le choix! Par quoi commencerai-je? Décidément, je ferai d'abord la layette ; le petit enfant est celui qui peut le moins attendre. Je redoublerai, d'ailleurs, d'activité pour que le reste soit fait en son temps. (*Elle se met à travailler.*)

SCÈNE VIII.

ADÈLE, AGATHE.

AGATHE, *allant au-devant de sa mère.* Eh bien! maman, la malade?...

ADÈLE. Elle est beaucoup mieux maintenant. La chaleur et la circulation du sang paraissent rétablies. Combien ces personnes m'ont inspiré d'intérêt! Quel ton parfait, quelle dignité de caractère, unie à un dénûment trop visible! Comme ils m'ont paru touchés de mes soins! avec quelle effusion ils m'ont remerciée! Toutefois j'ai craint de les gêner, et je me suis empressée de me retirer aussitôt que j'ai cru ma présence inutile.

AGATHE, *l'embrassant.* O ma bonne mère!... Mais voici papa. (*Elle court au-devant de son père, qu'elle embrasse aussi, et le débarrasse de sa canne et de son chapeau. — Durant les deux dernières scènes on a mis le couvert.*)

SCÈNE IX.

FRANVAL, ADÈLE, AGATHE.

ADÈLE, *tendrement.* Comme te voilà fatigué!

FRANVAL, *s'essuyant le front.* Je n'en puis plus.

ADÈLE. N'avoir encore rien pris d'aujourd'hui! ce n'est pas raisonnable.

FRANVAL. Que veux-tu? que veux-tu? le mal des autres était plus pressant que ma faim. Quand je parviens à les soulager, je ne sens plus la fatigue; mais ce qu'il y a de désolant, c'est d'être tous les jours face à face avec de nouvelles douleurs et de n'y pouvoir souvent apporter qu'un remède incomplet. Alors, je suis mécontent, il me semble que j'ai perdu ma journée.

ADÈLE. Perdue! quand tu la sacrifies tout entière à soulager les maux de l'humanité!...

FRANVAL. Il y a des souffrances contre lesquelles le zèle et la science sont impuissants. Aujourd'hui je n'ai réussi à rien.

AGATHE. Père, les hommes peuvent juger d'après le succès, mais Dieu juge les intentions.

FRANVAL. Très-bien, gentil docteur, vous rassurez un peu ma conscience, mais je n'en suis pas moins impressionné par les scènes douloureuses dont j'ai été témoin, et... (*Changeant de ton.*) Personne n'est-il venu me demander?

ADÈLE. Si! Ce jeune peintre, notre voisin, pour que tu ailles voir sa mère.

FRANVAL, *se levant.* Pourquoi ne m'avoir pas dit celà plus tôt? J'y vais de suite.

ADÈLE. Un moment, celà ne presse pas; prends le temps de dîner; la malade va mieux; je l'ai vue, ce n'était qu'une crise nerveuse et l'on ne t'attend pas avant ce soir.

FRANVAL, *se rasseyant.* J'irai après le dîner.

SCENE X.

FRANVAL, ADÈLE, AGATHE, DURCOURT.

FRANVAL. Tu arrives encore à temps pour partager notre dîner, prends place à table, Durcourt.

DURCOURT. Non, je te remercie; je viens uniquement dans ton intérêt, te proposer une affaire fort avantageuse : Un emprunt vient de s'ouvrir pour une entreprise nouvelle; et comme je suis fort bien avec les principaux agents de la compagnie, je puis disposer d'un grand nombre d'actions. Avant un mois elles auront doublé de valeur; c'est une excellente spéculation. Je viens donc te proposer d'en prendre quelques-unes; si tu as des fonds disponibles, tu n'en saurais faire un meilleur emploi.

FRANVAL. Je te remercie : ceci mérite en effet réflexion ; j'ai bien là une dizaine de mille francs que je destinais à la dôt de ma fille ; il serait sans doute fort avantageux de la doubler, mais il faut auparavant bien nous assurer si les avantages sont aussi certains que tu l'espères et si cette compagnie est bien solide.

DURCOURT, *ironiquement.* Est-ce que, par hasard, tu deviendrais prudent? Tu m'étonnes! Sois tranquille, je sais ce que je fais, et ce n'est pas moi qui voudrais prendre part à une mauvaise affaire et t'y entraîner.

FRANVAL. Je ne doute nullement de tes bienveillantes intentions, mais tu peux être aveuglé par l'appât d'un profit considérable.

DURCOURT. Nous n'avons pas le temps de délibérer; demain, peut-être, toutes les actions seront prises. Pour moi, j'ai tant de confiance dans le résultat, que je me hâte de réaliser le plus de fonds possible. J'active avec vigueur toutes les réclamations et les poursuites que je puis avoir à exercer. Je ne fais plus quartier à aucun débiteur. J'en ai un qui, s'il ne paie pas aujourd'hui, couchera demain en prison.

FRANVAL. Mon ami, tu ne parles pas sérieusement? Tu ne gagnerais rien à pousser les choses à cette extrémité. Si cet homme ne te paie pas, c'est sans doute qu'il n'a pas d'argent.

DURCOURT. Oh! je sais bien qu'il n'en a pas, mais je veux le forcer à en trouver, et c'est pour cela que j'emploie les grands moyens.

FRANVAL. Combien te doit-il?

DURCOURT. C'était peu de chose dans l'origine ; mais les intérêts composés, les frais de poursuite et de renouvellements, tout cela a fini par faire monter à dix mille francs une dette déjà ancienne.

FRANVAL. Quel vice dans notre législation que ces frais de poursuites, au moyen desquels un malheureux débiteur, pour prix de son impuissance à payer une faible somme, voit en peu de temps doubler, tri-

pler, quadrupler sa dette dans les mains des huissiers!

DURCOURT. Que veux-tu? il faut bien que les droits des créanciers soient garantis.

FRANVAL. D'accord; mais il faudrait s'appliquer à chercher quelque autre moyen qui ne soit pas une difficulté de plus pour le pauvre! — Et où espères-tu maintenant que ton débiteur trouvera ces dix mille francs?

DURCOURT. Il faudra bien qu'il les trouve, et il les trouvera. Il a des parents riches qu'il néglige par fierté. Il faudra bien qu'il se décide à leur tendre la main! Il ne le ferait pas pour lui, mais il le fera pour sa mère, dont il est l'unique soutien et que sa prise de corps laisserait sans ressources; et eux aussi l'aideront par cette considération.

FRANVAL. Il est l'unique soutien de sa mère, et tu le persécutes! Malheureux!... Mais tu n'as donc pas d'entrailles? Mais l'amour de l'or t'a donc tout à fait endurci le cœur?... Tu mérites que je te renie pour mon parent... Eh bien, je ne le connais pas, ton débiteur, mais je l'estime et je l'aime. Un homme qui a soin de sa mère, et qui, ne voulant rien devoir qu'à son travail, dédaigne de courtiser des parents riches dont il faudrait peut-être acheter les faveurs au prix d'humiliations, cet homme-là est un noble cœur, et je sympathise avec lui sans le connaître. Tu ne le tourmenteras pas plus longtemps; je t'achète ta créance, voici tes dix mille francs.

DURCOURT. Tu plaisantes.

FRANVAL. Je parle très-sérieusement. Cet argent dormait sans emploi immédiat, tu viens m'en proposer un placement avantageux, j'aime mieux le déposer dans le sein du pauvre.

DURCOURT. Tu n'en seras peut-être jamais remboursé.

FRANVAL. Dieu m'en tiendra compte.

DURCOURT. Tu devrais au moins consulter ta femme.

ADÈLE. Nous n'avons pas deux avis.

DURCOURT. Votre fille peut en être la victime.

AGATHE. Je m'associe de tout mon cœur à la noble inspiration de mon père.

DURCOURT. Vous êtes de singulières gens!... Je vous ai fait toutes les observations que me dictait ma conscience; vous le voulez, j'accepte.

FRANVAL. Voici tes dix mille francs.

DURCOURT. Je vous transmets tous mes droits : voici le dossier de M. Eugène Belmont.

AGATHE. Ah! papa!... c est le voisin d'en face!

ADÈLE. Ce jeune peintre?... Cette mère respectable que j'ai été voir aujourd'hui?... Je me doutais bien qu'ils avaient quelque grand tourment!

FRANVAL, *à Durcourt, en lui présentant le dossier*. Va tout de suite leur rendre la tranquillité et remets-leur toi-même toutes ces pièces, je me contenterai d'un simple reçu.

DURCOURT, *à part*. Quel imbécile!... (*Haut.*) J'irai demain matin, il faut que j'aille d'abord acheter mes actions.

FRANVAL, *se fâchant*. Et moi, j'exige que tu te rendes d'abord chez ce jeune homme! Il n'est pas indifférent de faire passer aux malheureux une mauvaise nuit de plus ou de moins.

DURCOURT. Eh bien! je te donne ma parole d'y aller ce soir; mais il faut que je passe avant tout au bureau de la compagnie, où je crains d'arriver trop tard.

SCÈNE XI.

FRANVAL, ADÈLE, AGATHE.

AGATHE, *jetant ses bras autour du cou de son père*. Oh! papa, que je vous aime pour ce que vous venez de faire!

FRANVAL. Ma chère enfant, j'ai besoin de t'en demander pardon; car cette somme peut me manquer, le jour où il s'agira de t'établir.

AGATHE. Oh! mon établissement n'est pas pressé; où serais-je mieux qu'avec vous?

FRANVAL. Ne m'avez-vous pas dit que ces braves gens attendaient ma visite?

ADÈLE. Oui.

FRANVAL. Alors, j'y vais à l'instant, avant qu'ils soient instruits de l'affaire, et qu'ils croient m'avoir obligation.

SCÈNE XII.

ADÈLE, AGATHE.

ADÈLE. Mon enfant, tu me parais prendre un bien vif intérêt à cette famille.

AGATHE. Je ne m'en cache pas, maman; papa et vous, l'éprouvez bien.

ADÈLE. De notre part celà a moins d'inconvénient; mais toi, prends garde de laisser compromettre la paix de ton cœur.

AGATHE. Ah! maman!... Je ne puis m'empêcher de penser que ce ce jeune homme vaut mieux que beaucoup d'autres.

ADÈLE. Et par conséquent te conviendrait beaucoup n'est-ce pas?... Mais qui te dit que ses sentiments répondraient aux tiens? Et quand cela serait, combien d'obstacles peuvent s'opposer à ce que vous soyez jamais rien l'un pour l'autre!

AGATHE. Maman, je me dis précisément les mêmes choses; mais cela n'empêche pas que je ne sois contente de ce que papa ait pu lui être utile.

SCÈNE XIII.

FRANVAL, ADELE, AGATHE.

FRANVAL. Eh bien! le secours est arrivé trop tard!

ADÈLE *et* AGATHE. Comment, trop tard?

FRANVAL. Hélas! oui... Ce malheureux jeune homme, sachant sa liberté compromise, est parti avec sa mère, sans faire connaître la direction qu'ils ont prise; abandonnant tout ce qu'ils possédaient, et laissant entre les mains de leur portière un mot d'écrit pour être communiqué aux personnes qui viendraient les demander. Voici à peu près la teneur de cet écrit :

« Un honnête homme ne peut abandonner à ses » créanciers que ce qu'il possède. Je ne dois pas laisser aliéner ma liberté, dans l'intérêt de ma mère, » envers qui ma dette est, de toutes, la plus sacrée, et » dans l'intérêt de mon créancier lui-même, dont mon » travail est le seul gage. Je passe en pays étranger, » et je ne reviendrai que lorsque je serai à même de » m'acquitter intégralement. J'ose espérer que ces » motifs excuseront ma fuite précipitée, aux yeux des » personnes dont l'estime m'est précieuse. »

AGATHE, *baissant la tête avec accablement*. Ah!

ADÈLE. Que t'avais-je dit, malheureuse enfant!

FRANVAL. Bien que mon sacrifice se trouve avoir été

inutile, excepté pour ce coquin de Durcourt, qui en a seul profité, je ne dois pas regretter de l'avoir fait. Il faut opérer le bien en vue de Dieu, surtout; c'est à lui seul que j'en offre l'hommage!

Acte deuxième.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, *seule, et dans une attitude de tristesse et de découragement.*

Trois ans passés!... et pas le moindre signe d'existence!... Mais en admettant la plus complète indifférence pour moi, indifférence à laquelle je n'avais que trop sujet de m'attendre, comment n'a-t-il jamais senti le besoin de faire savoir de ses nouvelles à des personnes qui lui ont marqué de l'intérêt, comme papa et maman?... Je suis injuste; il ignore ce que mon père a fait pour lui... Il l'ignorera toujours... Il est parti sans savoir qu'à deux pas de lui des cœurs battaient à l'unisson du sien. Si du moins il était heureux!... Mais il n'y a que trop sujet de craindre le contraire! (*Elle laisse retomber sa tête dans ses mains.*)

SCÈNE II.

ADÈLE, AGATHE.

ADÈLE. Je te verrai donc toujours en proie à la mélancolie; mes justes craintes ne se sont que trop réalisées! Il est cependant déraisonnable, ma fille, de s'affliger ainsi sur une simple imagination, car ta douleur n'a pas d'autre fondement. Tu ne dois rien à qui ne te fut jamais rien; songe plutôt à former une chaîne solide : déjà se sont présentés pour toi plusieurs partis auxquels tu n'avais aucune objection raisonnable à faire.

AGATHE. Aucune, maman, si ce n'est la comparaison d'une âme d'élite avec des âmes vulgaires.

ADÈLE. Mais si cette âme d'élite est introuvable, ou tout à fait hors de notre portée, faut-il renoncer à tout avenir et se vouer à l'isolement pour le reste de la vie?

AGATHE. De l'isolement! auprès de vous?

ADÈLE. Mon enfant, nous ne vivrons pas toujours.

AGATHE. Oh! ne parlez pas ainsi, et ne m'ôtez pas le bonheur qui me reste; vivez longtemps et laissez-moi vivre avec vous!

ADÈLE. Ne nous fais donc pas mourir de chagrin à la vue de ta déraisonnable tristesse.

AGATHE. Je tâcherai de la surmonter.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTES, FRANVAL.

FRANVAL. Ma chère femme, ma chère fille, vous me voyez profondément affligé!

TOUTES DEUX A LA FOIS. Qu'est-ce donc?

FRANVAL. Rassemblez tout votre courage.

ADÈLE. M'en as-tu jamais vu manquer?

FRANVAL. Le peu qui nous reste est menacé.

AGATHE, *souriant.* N'est-ce que cela?

ADÈLE. N'y a-t-il aucun moyen de conjurer l'orage?

FRANVAL. Il n'y aurait qu'un emprunt, et Durcourt pourrait peut-être me tirer d'affaire.

ADÈLE. Le voici fort à propos.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DURCOURT.

FRANVAL. Mon ami, j'allais te trouver.

DURCOURT. Que puis-je pour ton service?

FRANVAL. Il y a quelques semaines, un de mes amis se trouvait dans une très-fâcheuse position; ses affaires cependant étaient loin d'être désespérées; un secours venant à propos suffisait pour les rétablir; il n'avait d'espoir qu'en moi : n'ayant pas d'argent, j'engageai ma signature et je lui en fis trouver. C'était un homme d'honneur, qui méritait sous tous les rapports ma confiance et qui aurait rempli ses engagements si la mort ne l'avait surpris. Maintenant tout retombe sur moi et je me vois dans un cruel embarras...

DURCOURT. C'est bien fait!... Je ne vous plains pas... Mais je plains votre femme et votre fille, à qui vous avez joué là un bien mauvais tour.

ADÈLE. Il ne s'agit pas d'examiner s'il a bien ou mal agi, mais de le tirer, s'il se peut, de cette difficulté.

DURCOURT. Franchement, je le voudrais de bon cœur, et je ferais pour vous ce que je ne ferais pour personne, quoique ce soit bien risquer que de prêter à un pareil imprudent; mais il faut que vous sachiez que j'ai moi-même les inquiétudes les plus graves, et que la compagnie où j'ai engagé la majeure partie de mes capitaux dans l'espoir de doubler ma fortune, branle un peu dans le manche. Je suis peut-être à la veille de me trouver dans une position semblable à la vôtre.

FRANVAL. S'il en est ainsi, mon cher, je te plains, car tu seras plus malheureux que nous. D'ailleurs, tu n'auras pas la douce consolation d'avoir sacrifié ta fortune à soulager tes semblables.

DURCOURT. Cela se peut, mais je ne suis comptable de mes actions qu'envers moi-même, et je n'ai pas de famille à mettre dans l'embarras.

FRANVAL. Il est vrai que c'est un remords cuisant pour moi. Ma chère femme, ma chère fille, pourrez-vous me pardonner?

ADÈLE *et* AGATHE, *l'embrassant.* Nous sommes tes complices.

FRANVAL. J'aurais dû m'occuper davantage de vos intérêts.

ADÈLE. Nous t'en tenons quitte.

FRANVAL. Savez-vous que nos biens vont être saisis, que cette maison va être vendue?

AGATHE. Nous louerons un petit appartement.

FRANVAL. Le produit de ma clientèle sera peut-être insuffisant pour nos besoins.

AGATHE. Vous m'avez donné quelques talents, ils ne seront plus inutiles, je travaillerai pour vous.

ADÈLE. Je ferai le ménage.

AGATHE. Nous travaillerons ensemble. Oh! je ne serai plus triste.

ADÈLE. Oui, ce sera une diversion.

FRANVAL, *les serrant dans ses bras.* Nous verrons donc encore de beaux jours.

DURCOURT. Morbleu, on dirait que vous êtes tous contents!

FRANVAL, *les larmes aux yeux*. Oh! tu ne connais pas le vrai bonheur; si tu avais une famille comme la mienne, tu y trouverais au moins une consolation.

DURCOURT. Oui, et une charge aussi, tandis que seul je me tirerai toujours mieux d'affaire. Mais je vous quitte, car je ne suis pas tranquille; il circule des bruits inquiétants pour moi, et je vais m'assurer jusqu'à quel point ils sont fondés.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* DURCOURT

FRANVAL. Il est dur d'être expulsé d'une maison où l'on a été si heureux; mais je ne me laisserai pas vaincre en courage par vous, mes bonnes amies.

AGATHE. Nous serons heureux partout.

ADÈLE. Partout où nous conserverons cette union de cœur et d'esprit; la mauvaise fortune peut nous imposer des privations, mais non altérer notre bonheur.

FRANVAL. Que vous me faites de bien!... Mais cette enfant, comment à présent la marier?

AGATHE. Je n'ai aucun goût pour le mariage, et... (*Elle s'arrête court en voyant entrer Eugène.*)

SCÈNE VI.

FRANVAL, ADÈLE, AGATHE, EUGÈNE.

EUGÈNE, *après avoir salué ces dames, s'avançant vers Franval*. Pardonnez-moi, monsieur, d'avoir attendu jusqu'aujourd'hui à venir vous exprimer mes tardives actions de grâces pour l'immense service que vous m'avez rendu il y a trois ans; mais je n'ai pu en avoir connaissance que depuis une heure.

FRANVAL, *avec un geste de surprise*. Je serais trop heureux, monsieur, d'avoir eu le plaisir de vous être utile; mais excusez-moi si je ne me rappelle pas en quelle circonstance j'ai pu avoir ce bonheur.

EUGÈNE. Vous répandez tant de bienfaits, monsieur, que vous n'en conservez pas la mémoire. Peut-être, cependant, madame n'aura-t-elle pas tout à fait oublié les pauvres voisins qu'elle est venue visiter avec tant de bienveillance.

ADÈLE. Monsieur, je me rappelle parfaitement votre respectable mère, et le vif intérêt que vous m'avez tous deux inspiré.

EUGÈNE. Ce jour-là, nous étions dans une position affreuse; je venais de recevoir un commandement de saisie et de contrainte par corps; je ne pouvais m'y soustraire que par la fuite. L'impitoyable créancier voulait me forcer à m'adresser à des parents auxquels je ne devais pas avoir recours en cette circonstance. Ma mère était du même avis; mais l'émotion qu'elle venait d'éprouver trahit un moment les forces de son âme. Grâces aux soins de madame, cette indisposition n'a été que momentanée, et nous nous hâtâmes de nous éloigner, en laissant toutefois un mot d'écrit qui a dû, monsieur, expliquer à vos yeux cette brusque disparition.

FRANVAL. Je suis au courant, maintenant.

EUGÈNE. J'étais loin de me douter que vous aviez au même moment la générosité, toute gratuite, de vous substituer à mon créancier, et que je n'avais plus rien à craindre. Je me rendis en Russie, où, avec la protection d'un seigneur, ami des arts, j'obtins quelques travaux; à force d'économie et de privations, je me suis mis à même de venir enfin solder ma dette: j'arrive, j'accours chez l'huissier qui avait été chargé d'exécuter ma condamnation, et j'apprends seulement à l'instant votre acte généreux et la reconnaissance que je vous dois depuis si longtemps.

FRANVAL. N'en parlons plus; j'ai seulement regretté d'être arrivé trop tard pour éviter votre expatriation et vous rendre le calme.

EUGÈNE. Permettez-moi, maintenant, de vous restituer cette somme dont je vous ai si involontairement privé; mais ne pensez pas que je me croie jamais quitte envers vous: je me considérerai toute ma vie comme votre débiteur profondément reconnaissant.

FRANVAL, *lui serrant la main*. Je ne veux voir en vous qu'un ami.

EUGÈNE. Vous me rendez trop heureux! Ce titre a été bien des fois l'objet de mon envie et de mon ambition, mais je n'étais pas dans une position à oser y prétendre.

FRANVAL, *souriant*. Voyez-vous, nous étions déjà de vieux amis avant de nous être jamais vus. Je crois que nous sommes destinés à le devenir encore davantage.

EUGÈNE. Il me reste un remords. L'huissier, en me racontant toutes les circonstances de votre généreux procédé à mon égard, détails qu'il tenait de votre parent, monsieur Durcourt, me fit connaître que ce sacrifice était d'autant plus méritoire que cette somme devait avoir une autre destination et servir à la dot de mademoiselle votre fille, de sorte que je me trouve ainsi avoir été peut-être un obstacle à son bonheur.

ADÈLE. N'ayez aucun regret, ma fille n'a pas manqué pour cela de partis avantageux et désintéressés; mais elle a jusqu'ici témoigné ne pas vouloir se marier.

EUGÈNE. Et cette résolution... est-elle absolument sans appel?

ADÈLE. Je n'oserais pas en jurer.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN HUISSIER.

L'HUISSIER. Monsieur Franval?

FRANVAL, *s'avançant*. C'est moi.

L'HUISSIER. De par la loi et à la requête du sieur Gripart, vous êtes sommé de vous acquitter immédiatement de l'obligation de vingt mille francs que vous avez souscrite solidairement avec le sieur Duchemin, décédé en état d'insolvabilité; faute de quoi nous sommes autorisé, par jugement du tribunal, à procéder à la saisie de tous vos biens, meubles et immeubles.

FRANVAL, *à Eugène*. Vous le voyez, je suis aujourd'hui dans une position analogue à celle où vous étiez il y a trois ans, et vos dix mille francs vont m'aider à sortir d'un affreux embarras. (*A l'huissier.*) Votre mandataire serait-il disposé à m'accorder du temps, moyennant un à-compte de moitié et un renouvellement à terme pour le reste?



L'HUISSIER. C'est possible, voyez mon client; pour moi, cela ne me regarde pas, j'ai seulement ordre de procéder à la saisie. (*Il s'apprête à inventorier le mobilier.*)

EUGÈNE, *l'arrêtant*. Un moment, s'il vous plaît. (*A Franval, qui cherche à le retenir.*) Laissez-moi, de grâce; j'ai bien le droit de faire pour vous ce que vous avez fait pour moi. (*A l'huissier.*) Voici le solde de ce qui vous est dû; retirez-vous. (*L'huissier se retire en saluant profondément.*)

SCÈNE VIII.

FRANVAL, ADÈLE, AGATHE, EUGÈNE.

EUGÈNE. Permettez, mes dignes amis; je n'avais pas fini les explications que je voulais vous donner quand nous avons été interrompus : ma position s'étant améliorée, je n'ai plus eu de répugnance à cultiver des relations avec des parents riches, qui sans cela auraient pu suspecter mes motifs. L'un d'eux, grand amateur de peinture, s'est tellement épris de mon faible talent, qu'il m'a envoyé un don considérable pour prix d'un tableau que j'ai eu occasion de lui offrir; et voulant réparer ce qu'il appelle l'injustice du sort à mon égard, il me presse de venir m'établir en France avec ma mère, son intention étant de nous instituer ses légataires universels.

FRANVAL. Que vous méritez bien ses bontés, et avec quelle effusion je joins mes félicitations aux vifs remerciements que je vous dois!

ADÈLE *et* AGATHE. Nous y joignons les nôtres. Comment jamais reconnaître ce que vous faites pour nous aujourd'hui?

EUGÈNE. Je ne fais qu'accomplir un trop juste devoir, et j'en suis bien heureux. D'ailleurs, vous m'avez donné les droits d'un ami, et je suis fier de les exercer.

FRANVAL, *lui tendant encore la main*. Je ne puis que vous réitérer l'expression de cette amitié!

ADÈLE. Et moi, de la mienne!

EUGÈNE. Vous me comblez; et cependant il me reste encore un vœu à former. Le bonheur rend d'autant plus exigeant... Pourriez-vous encore me permettre de tenter d'obtenir une part de la bienveillance de mademoiselle?

ADÈLE, *souriant*. Oui, essayez.

FRANVAL. Je vous donne toute latitude.

EUGÈNE. Quoi?... vous consentiriez!... Je pourrais espérer!... Que dois-je penser, mademoiselle?...

ADÈLE. Agathe, c'est à toi de répondre.

AGATHE. Monsieur!... comme j'aimerai madame votre mère!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DURCOURT.

DURCOURT, *avec des gestes de désespoir*. Oh! mes amis, je suis un homme perdu, un homme ruiné!... Jamais, jamais, je ne pourrai m'en relever.

FRANVAL. Qu'entends-je! c'était donc vrai, la compagnie...?

DURCOURT. A fait banqueroute, banqueroute complète; on ne sauvera presque rien.

FRANVAL. Est-ce que tu avais là toute ta fortune?

DURCOURT. A peu près. Je n'ai plus que l'hôpital en perspective. J'en mourrai... Je suis frappé au cœur.

FRANVAL. J'aime à croire que tu exagères un peu le mal; mais quand tu aurais réellement tout perdu, avant de te livrer au désespoir, considère que tu as des amis, prêts à partager leur pain avec toi.

DURCOURT. Des amis!... Est-ce qu'on a des amis quand on est pauvre?... Ceux avec lesquels j'étais dans les meilleures relations sont les premiers à me persécuter.

FRANVAL. Ceux-là n'étaient que les amis de ton argent; mais tu en as ici de meilleurs, il ne faut pas les méconnaître.

EUGÈNE, *s'avançant*. Monsieur Durcourt, voulez-vous bien me compter de ce nombre?

DURCOURT, *reculant*. Vous ici!... Vous mon ami!... Vous raillez.

EUGÈNE. Il est vrai que vous ne m'avez pas trop traité comme tel; mais c'est une vieille histoire, et vous m'avez rendu plus service que vous ne pensiez, car vous m'avez valu la première preuve de bienveillance que j'aie reçue de la famille que j'estime le plus sur la terre.

DURCOURT. Ah! oui; quand il a follement livré la dot de sa fille pour vous libérer envers moi. Aurait-il mieux fait de la garder : ces dix mille francs-là seraient aujourd'hui engloutis avec deux cent mille autres.

FRANVAL. Tu vois que mon placement a été plus sûr que le tien : j'y gagne, outre le capital et les intérêts, un ami et un gendre selon mon cœur.

DURCOURT. Oui; mais toutes tes bonnes œuvres n'ont pas un si heureux résultat : témoin ce monsieur qui est mort en oubliant de te payer.

ADÈLE. Franval en recevra les arrérages dans le ciel : QUI DONNE AUX PAUVRES PRÊTE A DIEU!

JEANNE DE GAULLE.

Énigme Historique.

Quelle est la jeune femme, notre contemporaine, qui, descendant d'une des plus illustres races de l'Angleterre, alliée aux plus grandes familles de l'Italie et à celle des Bonaparte, portant le même nom qu'une beauté célèbre, mourut à la fleur de l'âge, en emportant le titre de *sainte*, que la reconnaissance publique lui avait décerné?

LES TISONS

Puisque des vents du Nord la cohorte incivile,
Sortant de ses froides prisons,
Vient encore infester la campagne et la ville,
Cherchons en nos foyers, contre eux, un sûr asile,
Et revenons à nos tisons.

Chers tisons, on a tort de vous quitter sans peine,
Aux premières lueurs de la belle saison :
Un rayon de soleil échappé dans la plaine
Fait à tous vos clients déserter la maison ;
Chacun vous abandonne, on sort, on se promène,
On foule l'herbe et le gazon;
Ce n'est que le froid seul qui vers vous nous ramène,
Ce devrait être la raison.

Je reconnais que rien n'égale
Le vif éclat de ces couleurs
Que sur l'émail brillant des fleurs
Un printemps naissant nous étale.
L'âme s'épanouit au tendre et doux effort
Que, pour rendre aux forêts leur première verdure,
Fait à chaque instant la nature :
Tout germe par ses soins, tout repousse, tout sort.
Mais, il faut l'avouer, ce riche éclat m'alarme;
Il enivre nos sens, il flatte notre orgueil,
Et comme j'en connais le charme,
J'en connais aussi tout l'écueil.

Bientôt l'esprit s'éveille et l'homme se dissipe...
Adieu, sages réflexions !
Le cœur s'échappe et s'émancipe,
Entraîné par ses passions;
Il suit, esclave volontaire,
Un penchant longtemps combattu...
Tisons, que vous aurez à faire,
Pour rendre l'homme à la vertu !

Travaillez-y, c'est votre ouvrage ;
Employez ces moyens insinuants et doux
Que, selon les sujets, les esprits et les goûts,
Quand et comme il vous plaît, vous mettez en usage.
Que j'entends bien votre langage !
Que j'y remarque de douceur!
Et que vous savez bien vous ouvrir un passage
Jusque dans le fond de mon cœur!
Par d'utiles leçons que j'écoute et que j'aime,
Vous me ramenez à moi-même.
On badine avec vous, et, tout en badinant,
La vérité se fait entendre;
Vous blâmez ma conduite, et, loin de la défendre,
Je la condamne incontinent.
Que quelqu'autre censeur eût osé me reprendre,
Pour m'excuser, peut-être aurais-je fait effort;
Mais sans peine, avec vous, je conviens que j'ai tort.

DUCERCEAU.

(XVIIIe siècle.)

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 1.

Nous ne saurions trop recommander aux abonnées de nous désigner, dans chacune de leurs demandes, les noms des auteurs dont elles désirent les ouvrages, aussi bien pour la musique de nos catalogues, que pour toute celle que nous livrons avec 66 pour cent de remise, c'est-à-dire au tiers du prix marqué.

—

A cause du 1er janvier 1857, époque à laquelle nous composons un catalogue nouveau, il nous sera impossible de donner ce mois-ci des explications détaillées sur chacune des œuvres qui y sont contenues. Mais la principale partie de notre prochaine Revue sera consacrée à l'explication de ces nouvelles productions, afin que nos lectrices puissent avoir une idée générale du mérite et du caractère de chaque morceau avant de nous en adresser la demande.

Cependant, nous dirons déjà que c'est à MM. les éditeurs Leduc, Paté, Bonoldi, Petit, etc., que nous devons d'avoir pu enrichir notre catalogue du premier de l'an d'un choix aussi varié de jolis morceaux de piano, de danse et de chant : nocturnes élégants, mélodies sans paroles, barcaroles, duos pour piano et violon, morceaux à quatre mains, quadrilles nouveaux, polkas, valses, varsovianas, schottichs, mazurkas, rédowas, romances et chansonnettes parfaitement choisies dont on trouvera tous les titres et les noms des auteurs à la page de notre journal qui contient la liste de ces œuvres remarquables, auxquelles nous prédisons un long et brillant succès.

ÉDUCATION MUSICALE.

MADEMOISELLE SONTAG.

C'est une singulière et triste position que celle d'une actrice, fût-elle arrivée par sa beauté, sa grâce et son talent, au plus haut degré de la faveur publique. La rampe de feu devant laquelle elle exhale les pathétiques accents qui enthousiasment la foule, sépare pour elle le monde idéal du monde réel. Elle peut tout obtenir en restant dans son empire, assise sur son trône d'ivoire et d'or; fleurs, couronnes, poèmes, sonnets, hommages de toutes sortes, en toutes langues, de toute forme. Mais qu'elle essaie de franchir la limite de son domaine de toiles peintes, qu'elle se présente dans un salon, ce n'est plus l'actrice célèbre, c'est la femme que l'on reçoit. Le masque est tombé, l'illusion s'envole; aussi, quelle réserve insultante, quelle politesse glacée établissent aussitôt une ligne de démarcation entre l'artiste et les grandes dames qui le soir même effeuillaient leurs bouquets sous ses pas ! Ceci est une leçon sévère pour les jeunes filles qui parfois se sont logé dans la cervelle certains rêves de gloire, dont elles ne devinaient pas les amères conséquences.

Il faut pourtant admettre de rares exceptions; le public a vu quelques artistes célèbres passer successivement de la scène au salon et du salon à la scène. Mais le nombre en est si restreint, qu'il ne fait que justifier notre opinion à cet égard. Nous citerons, parmi ces exceptions, mademoiselle Sontag, dont la conduite éminemment morale était, bien avant l'époque de son mariage, l'objet des remarques les plus avantageuses, et qui dut plus tard, à son titre d'ambassadrice, un accueil qu'aucune autre n'eut pu obtenir, même en ne s'écartant jamais des routes de la convenance et du devoir.

Henriette Sontag est née à Coblentz, le 3 janvier 1809, d'une honnête famille d'artistes, de fortune médiocre. Sa vocation musicale ne fut pas longue à se développer; dès l'âge le plus tendre elle commença à gazouiller harmonieusement, de sorte que son berceau était comme un nid où les pleurs et les vagissements de l'enfance étaient remplacés par des gammes et des vocalises naturelles. A sept ans, elle faisait déjà l'admiration de toute la ville; les voisins, les amis de la maison, auxquels se joignaient la noblesse et les autorités, se réunissaient pour l'admirer; elle était charmante à voir, délicieuse a entendre. Jolie tête rose et blanche, sous de beaux cheveux blonds, voix nette, claire et perlée; comme elle était toute petite, on la posait sur une table, et c'était un gracieux spectacle de voir cette belle enfant chanter ainsi joyeusement, sans effort, et presque sans la conscience de ce qu'elle faisait.

Un voyageur qui, plus tard, l'admira dans tout l'éclat de sa gloire et de ses triomphes, se rappelle lui avoir entendu chanter de la sorte le grand air de *la Flûte enchantée*, de Mozart, « *Reine de la nuit*, » les bras pendants, le regard distrait, et suivant sur la fenêtre une mouche qui bourdonnait, un papillon qui voltigeait sur les fleurs.

Ses parents ne commirent pas la faute commune aux familles à qui le ciel accorde un enfant doué de talents extraordinaires; ils n'abusèrent pas des forces du petit prodige et ne la fatiguèrent pas prématurément, renonçant au parti qu'ils en auraient pu tirer de suite, car déjà les directeurs des théâtres d'Allemagne se disputaient la jeune Henriette Sontag. A l'âge de onze ans, elle joua à Darmstadt un rôle écrit pour elle, *la Petite fille du Danube*; mais ses parents, bien inspirés, ne voulurent pas qu'elle s'épuisât par l'exécution, et perdit ainsi un temps précieux pour l'étude. Elle entra au Conservatoire de

Prague, où son application, secondant ses merveilleuses dispositions naturelles, lui fit remporter tous les prix.

A quatorze ans, par une de ces occasions qui ne manquent jamais aux intelligences prédestinées, elle révéla un talent déjà formé et sauva la fortune du directeur du Grand-Opéra de Prague. La prima donna étant tombée malade, soit réellement, soit par un de ces caprices auxquels les organisations lyriques sont extrêmement sujettes, l'avenir de la saison était compromis, l'impressario ruiné. Mademoiselle Sontag joua, à la place de l'actrice en vogue, le rôle de la princesse dans *Jean de Paris*. On peut dire qu'elle le joua tout à fait à la manière antique, exhaussée sur un cothurne comme celui des tragédiens grecs ou romains. Pour lui donner la taille du personnage, on lui fit porter des talons de quatre pouces de haut; mais pour la voix et la perfection de la méthode, il n'y eut pas besoin d'artifice. Si petite qu'elle fût, la jeune artiste atteignit les régions les plus hautes de l'art du chant, au propre comme au figuré. Elle remplit ensuite le rôle de Sargines dans l'opéra de Paër, et avec non moins de succès.

Après ces deux créations, sa renommée grandit tellement, qu'à la saison suivante elle fut appelée à l'Opéra allemand de Vienne.

En ce temps, le célèbre impressario Barbaja, ce Monte-Christo du théâtre, dirigeait l'Opéra-Italien de Naples, où il amassait une fortune royale, due autant à son bonheur qu'à son habileté. Tout réussissait à cet excentrique personnage; ses bizarreries le servaient et augmentaient sa réputation. Il tenait prisonnier l'auteur d'*Otello* dans sa magnifique villa du Pausilippe; ne le relâchant que sur la délivrance d'un certain nombre de feuillets de musique, malicieusement recopiés par le paresseux compositeur, qui ne se sentait de verve qu'à la veille de la première représentation. Jamais directeur ne naquit sous une conjonction de talents plus favorable et plus rare, dans le ciel de l'art : non-seulement il avait à sa disposition Catalani, Pasta, Malibran, Garcia, Donzelli, Rubini, Lablache, mais aussi tous les chefs-d'œuvre de Paër, de Winter, de Paësiello, de Cimarosa, de Mozart, qui étaient encore dans toute la fleur de leur nouveauté. C'était aussi l'âge d'or de Rossini; son talent, qui naissait, jetait les perles à profusion. Certes, la jeunesse de l'âge a des grâces irrésistibles; mais il y a cependant au monde quelque chose de plus séduisant encore, c'est la jeunesse du génie.

On avait alors la conviction que le Midi seul pouvait produire une grande cantatrice pour la scène italienne; on croyait que ces gosiers d'or ne pouvaient respirer que l'air bleu et parfumé de Naples, de Rome ou de Florence. Et il semblait ridicule de penser que ces paroles douces comme le miel, que ces mélodies ailées et diaprées, pussent voltiger sur des lèvres durcies par les affreux croassements des idiomes du nord. Cependant Barbaja, qui vint à Vienne en 1824, fut captivé par mademoiselle Sontag. Malgré ses préjugés nationaux, il se convainquit que la jeune cantatrice, quoique née à Coblentz, au bord du Rhin, avait la voix aussi flexible, aussi agile que si elle eût vu le jour à Sorrente, au bord de la Méditerranée, et il voulut sur-le-champ l'engager pour Naples. Une Prussienne engagée à Naples, la ville de Cimarosa! c'était une chose inouïe! Mais, quelque brillantes que fussent les propositions de Barbaja, les parents de mademoiselle Henriette Sontag les refusèrent avec une obstination polie; ils craignaient que les théâtres d'Italie n'offrissent à leur fille des exemples dangereux, et certes, on ne peut pas dire qu'ils eussent tort.

A la fin, une concession fut faite aux désirs réitérés de l'impressario; Henriette Sontag débuta à l'Opéra-Italien, non de Naples, mais de Vienne. Ce fut là qu'elle joua, pour la première fois, avec Lablache et Rubini, ces deux célébrités du chant, qu'elle devait retrouver plus tard à Paris.

MARIE LASSAVEUR.

(*La suite au prochain numéro.*)

Revue Musicale.

La rentrée de Mario dans *le Barbier de Séville* a été un véritable triomphe pour le ténor italien, et une véritable fête pour les habitués de la salle Ventadour. Le public craignait que le voyage que l'éminent chanteur vient d'accomplir dans les déserts du Nouveau-Monde n'eût fait perdre à sa voix un peu de cet éclat, de cette puissance, de cette verve que nous avons si souvent admirées, et dont les artistes fatigués de longues pérégrinations ne nous rapportent souvent que de faibles échos. Mais tout au contraire Mario nous est revenu avec un organe plus ferme encore et plus charmant qu'au moment de son départ. Les brises embaumées de l'Amérique semblent avoir velouté son timbre, et communiqué à son jeu une allure franche, délibérée, énergique, que nous ne lui connaissions pas encore. Aussi le succès du chanteur a-t-il été complet, car la salle entière battait encore des mains longtemps après le trio final.

C'est une bonne et charmante fille que Rosine sous les traits de Mlle Alboni, quoique dans ce regard sérieux et dans cette bouche un peu froide, on ne dût pas s'attendre à trouver la ruse et la malice qui constituent l'originalité du rôle. La cantatrice a si admirablement chanté; les cascades de notes joyeuses échappées de son gosier ont été si ravissantes, si pures et si nombreuses à la fois, qu'on eût dit un essaim de rossignols prenant leur volée vers le ciel. A travers les délicates broderies de la cantatrice, on ne cesse de sentir le dessin mélodique le plus correct, et, si Mlle Alboni pouvait s'approprier un peu de la nature nerveuse et pathétique de Mme Malibran, elle serait très-positivement la première chanteuse du monde.

Le rôle de ténor de *la Favorite*, confié à tant d'artistes successifs, vient d'être interprété par Mme Borghi-Mamo, d'une façon qui a fait valoir le bel organe et les facultés dramatiques de la cantatrice. Nous voyons avec plaisir le chef-d'œuvre de Donizetti reprendre le rang qu'il doit occuper dans le répertoire. Espérons qu'il en sera de même de la *Lucie de Lammermoor*, et que, dans un terme rapproché, nous ne verrons plus ces magnifiques partitions livrées à des artistes secondaires et descendues à l'infime rôle de lever de rideau.

C'est un charmant titre que celui qu'on vient de donner à l'opéra de MM. de Saint-Georges et Biletta, représenté tout récemment sur notre première scène lyrique, *la Rose de Florence!* Que de fraîcheur, de grâce et de parfums, on s'attend à voir et à respirer dans cette atmosphère de fleurs! Malheureusement le libretto ne possède pas toute la poésie que promettait le titre, et, sans le talent souple et gracieux du compositeur, cette production nouvelle fi

restée dans les limbes de la médiocrité. La partition de M. Biletta a relevé le poème d'une chute presque certaine. Elle est d'une mélodie élégante et facile, et, s'il y manque l'originalité qui complète le talent véritable, il faut peut-être l'attribuer plus à l'exiguïté des idées dans la pièce qu'au manque d'imagination du compositeur musicien. Nous citerons, au premier acte, le début et *la coda* de l'ouverture; un ensemble du chœur et des voix principales avec accompagnement de cloches; le cantabile du prince de Salma : « *Chambre discrète et solitaire,* » et enfin une prière de jeune fille, suivie d'un tremolo en sourdine d'un excellent effet.

La canzonnetta du deuxième acte : « *Assise au bord du lac tranquille,* » dite avec beaucoup de grâce et de chaleur par Mlle Moreau-Sainti a obtenu de légitimes applaudissements. Plusieurs passages d'un duo entre Teobaldo et la Rose de Florence méritent d'être remarqués. L'air du majordome : « *Pages, demoiselles* , » avec ses roulements de grosse caisse et ses sifflements de piccolo, a généralement fait plaisir. Enfin la cavatine : « *Cette fraîche rose c'est toi,* » qui semble être le motif favori de l'opéra, est traitée avec beaucoup d'entrain, de verve et de correction. Roger a composé avec une habileté pleine de naturel et de sentiment la physionomie de Teobaldo. Mlle Moreau-Sainti a tenu les promesses de son début. Les costumes et les décors étaient splendides.

Le théâtre de l'Opéra-Comique vient de nous donner un nouvel opéra en deux actes, de MM. de Saint-Georges et Clapisson, intitulé *le Sylphe*. La pièce est attachante et d'une allure vive et spirituelle. La musique est adaptée au libretto avec infiniment de tact et de bonheur; les morceaux chantés par Mme Caroline Dupres au premier acte, ainsi que le trio dans lequel ils sont encadrés, ont immédiatement captivé l'auditoire. Le terzetto sans accompagnement : « *La beauté que notre cœur préfère,* » a produit un excellent effet; enfin le chant du sylphe accompagné de soupirs, de ricanements et de tous les moyens poétiques mis en œuvre dans le monde éthéré des gnômes, est à coup sûr la perle de la partition.

Quoique moins riche, le deuxième acte contient un certain nombre de morceaux gracieux et bien composés. L'air de bravoure de Mme Dupré, les jolis couplets du rossignol, admirablement chantés par Fauré, et le duo final ont enthousiasmé le public, dont les bravos réitérés ont ébranlé la salle. L'orchestre, parfaitement conduit, s'est acquitté magistralement de sa mission, et il est à supposer que le sylphe, ce petit être aérien et capricieux, va se fixer pour longtemps sous les ombrages de l'Opéra-Comique.

A l'occasion du premier janvier, ce beau jour de l'année, où tant de désirs sont éveillés, tant de présents attendus, nous recommandons, non pas à nos jeunes lectrices, mais à ceux de leurs parents et de leurs amis qui veulent leur offrir quelques nouveautés musicales, les publications du *Ménestrel*, c'est-à-dire le plus charmant recueil qu'on puisse imaginer. Un nouvel album de chant, de Massini, composé de six romances, et un autre d'Abadie; plusieurs albums de piano par Félix Godefroy, Paul Bernard, Micheli Longueville, Strauss, réunissent toutes les conditions qu'on cherche dans un hommage où l'utilité se joint au bon goût. Dans notre prochaine revue, nous parlerons de ces compositions avec plus de détail.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MARRONS GLACÉS. — Placez vos marrons dans une poêle percée, posez-les sur un feu doux, faites-les griller; cette première préparation terminée, dépouillez les marrons de leur écorce; mettez chaque marron au bout d'un rameau, et trempez-les dans le sucre cuit au grand caramel, de manière à ce qu'ils soient entièrement imbibés; égouttez-les et laissez-les reposer sur une plaque légèrement enduite de beurre frais. Détachez-les des baguettes, et serrez-les en un lieu sec et chaud.

POMMADE POUR ARRÊTER LA CHUTE DES CHEVEUX. — Prendre deux onces de saindoux, deux onces de graisse d'oie; jeter de l'eau bouillante sur chaque graisse en particulier, attendre qu'elle ait figé, après cela retirer l'eau; on recommencera trois fois la même opération. Prendre les deux graisses et les délayer dans deux onces d'huile de ricin; y ajouter vingt grammes de sel blanc et un demi-verre de rhum, battre le tout pendant trois quarts d'heure; le parfum qui convient le mieux à cette pommade, et qui corrige l'odeur désagréable de l'huile de ricin, est la *vanille*.

Correspondance.

PLANCHE I. — 1, 2 et 3, manchette et garniture — 4 et 5, col et manchette — 6, bas de jupon — 7, entre-deux — 8, écusson — 9, V. D. — 10, P. C. — 11, M. R. — 12, M. A. — 13, C. B. — 14, entre-deux — 15, écusson avec les lettres E. D. L. — 16, E. E. — 17, *Ernestine* — 18, dessus de guéridon — 19, *Hortense* — 20 et 21, entre-deux — 22, O. R. — 23, mouchoir avec écusson — 24, T. F. — 25, H. L. — 26 et 27, col et garniture — 28, P. A. — 29, entre-deux — 30 et 31, col et manches — 32, bande assortie — 33, C. G. — 34, *Giorgiana* — 35, J. B. — 36, *Thérèsa* — 37, *Gustavie* — 38, bourse de quêteuse — 39, mouchoir — 40, dessin pour volant de robe — 41, *Esther* — 42, *Flore* — 43, écusson avec les lettres J. F. — 44, T. C. — 45 à 48, patrons d'une sortie de bal — 49, croquis de la sortie de bal — 50 et 51, patron de pantalon pour femme — 52, tapisserie par signes, bouquet de pensées — 53, croquis de la manche bouillon — 54 et 55, alphabets — 56, *Théodora* — 57, écusson avec le nom de Marthe — 58, écharpe polonaise — 59, *Élisabeth* — 60, croquis d'une fanchon au filet — 61, manche bouillon en taffetas — 62, manchette au crochet — 63, pelote-pouff — 64, *Célestine* — 65 et 66, dessous de lampe — 67, tabouret-brioche — 68, *Isménie* — 69 et 70, cols pour poupées.

Te voilà, Florence, sur la route de Nice, où la santé de ta bonne mère t'appelle; je reste donc seule, en face de cette aimable tâche mensuelle, que tes observations, tes conseils, tes rieuses boutades même, ren-

daient plus douce encore! Eh bien! il ne sera pas dit que mon courage aura fait défaut à la circonstance!

Rodrigue, as-tu du cœur?

J'ai du cœur, j'ai une bonne volonté à toute épreuve; si, avec ce bagage, je ne réponds point entièrement aux exigences de nos correspondantes, qu'elles soient blanches, noires ou cuivrées; qu'elles portent leurs anneaux d'or au nez ou aux oreilles; leurs bracelets à la jambe ou au bras; leurs bagues au petit doigt ou au pouce; qu'elles montrent leur visage ou le dérobent sous les ondulations du voile; car nos correspondantes sont de tous les pays, tu le sais; si donc je ne satisfais point à toutes leurs exigences, avoue que j'aurai du malheur! Espérons mieux! *Audaces*..... Grand Dieu! il me semble que je parle latin! comme si cette langue m'était connue! Ne va pas le croire, au moins; je m'en défends!... Tiens, pourquoi donc est-ce que je m'en défends avec tant de chaleur? Y a-t-il pour une femme quelque honte à savoir le latin? Certaine petite Camille, de ma connaissance et de la tienne, se redressera sur ceci, et ne manquera pas de faire à sa cousine Anna ou à sa poupée un long speech sur l'entière égalité de l'homme et de la femme, sur leurs aptitudes semblables, sur leur intelligence identique; qui sait même si, dans le déluge de paroles qui se succéderont plus vite que, sur la rive, les flots ne succèdent aux flots, elle ne se laissera point emporter jusqu'à avancer cette énormité, que la femme est plus généreusement douée que son seigneur et maître; que les arcanes de la science ne lui sauraient être interdits; que..... Mais, permets-moi de ne la point suivre dans son vol trop hardi, et, s'il te plaît, redescends avec moi en de plus humbles régions.

Il faut que nous soyons instruites; en notre siècle, il n'est plus permis de ne l'être pas; mais il faut aussi que nous soyons femmes de ménage, mères de famille, maîtresses de maison; nos études, allant au delà des sages limites que leur a marquées l'expérience, empiéteraient sur quelque devoir; si je commente Platon et Virgile, je suis bien capable d'oublier de raccommoder mes bas, alors, il vaut mieux que je raccommode mes bas, et que je me contente des traductions, quelles qu'elles soient. Telle est l'opinion de beaucoup de gens sensés; cette opinion fait loi, et cette loi, je m'y soumets avec plaisir.

Tout à l'heure, je disais, en parlant des traductions... mais, Seigneur! que je suis bavarde, aujourd'hui! Je vois ce que c'est; je cherche à tromper mes regrets; à défaut de ma langue, muette forcément, puisque chaque minute qui s'envole t'éloigne de moi, je laisse courir ma plume; halte-là! à un autre jour mes réflexions sur les traductions, si tu y tiens, et si le temps de sa grande aile déplumée ne les a point balayées de mon cerveau. N'est-ce pas qu'elles sont laides, les ailes du temps? L'époque ne te semble-t-elle pas venue qu'on y substitue quelque autre moyen de locomotion? Cela m'ennuie de voir qu'il n'y ait rien à quoi le progrès ne s'attaque, sinon à la vieille image du temps; cela m'ennuie que... mais, non, non, ce n'est pas cela; ce qui m'attriste, ce qui me prédispose à la critique et à la méchante humeur, faut-il te l'avouer? c'est de penser que voilà encore une année de finie, une année que le temps emporte, une année que je n'ai peut-être pas bien employée, et qu'il me sera un jour demandé compte de mes actions..... et même de toutes mes paroles inutiles! Passons bien vite à nos explications.

1 et 2, Col et manchette dont les petites proportions vont te faire sourire, j'en suis sûre, car je connais ton peu de sympathie pour ces immenses cols dont la mode nous avait affublées pendant quelque temps; ce dessin, qui se fait au plumetis, est joli et facile, si vite fait que cela ne vaut presque pas la peine d'en parler, et puis combien il est plus agréable pour moi de pouvoir t'envoyer quatre cols au lieu d'un seul envahissant toute notre planche; ces cols, bien entendu, doivent être montés sur un petit col brisé, de la largeur d'un doigt, par derrière, et se terminant en mourant, sur le devant.

3, Garniture assortie au col et qui peut te servir dans le cas où tu préférerais une manche bouillon à la petite manchette plate.

4 et 5, Col et manchette, plumetis simple avec un semis d'œillets ombrés; ce col et la manchette sont entourés d'un double rang de petite dentelle tuyautée; si tu tenais à ne pas agrandir ce col, tu devrais ne mettre qu'un seul rang de dentelle.

6, Bas de jupon, se plaçant au-dessus d'un ourlet; ce dessin, qui se fait au feston, peut aussi servir pour taie d'oreiller.

7, Entre-deux, plumetis et œillets ou pois.

8, Écusson, renfermant la lettre J; plumetis simple ou feston.

9, *V. D.*, plumetis.

10, *P. C.*, œillets doubles.

11, *R. M.*, plumetis.

12, *M. A.*, plumetis.

13, *C. B.*, plumetis.

Ici finit la petite édition.

14, Entre-deux, plumetis; il peut être alterné avec des entre-deux de guipure ou de valencienne.

15, Écusson pour mouchoir, avec les lettres *E D L.* L'écusson doit être fait au plumetis et mélange de point d'échelle. Les lettres seront aussi bien au plumetis simple qu'au point de feston.

16, *E. E.* enlacés; plumetis.

17, *Ernestine*, plumetis et œillets, ou pois, dans le milieu.

18, Dessus de guéridon; ce dessin se brode au passé avec mélange de soutache et de galon; le fond doit être en drap ou en velours; la première étoffe étant plus simple, me paraît plus convenable, car ce tapis, par l'effet du travail, sera toujours assez élégant; quant à la couleur, elle doit avant tout s'harmoniser avec celle du meuble, mais les plus foncées sont toujours les plus convenables; la broderie au passé, comme tu le sais, va très-vite; si cependant tu voulais simplifier encore le travail, tu devrais remplacer l'un des écussons au passé par un dessin de fine soutache, cela serait encore fort joli; le tapis terminé, sera doublé d'une percaline lustrée, de la couleur du drap; autour, sera une frange de laine ou de soie assortie de nuance à celles du fond et de la broderie; cette frange aura de quinze à dix-huit centimètres.

19, *Hortense*, avec guirlande d'hortensias; plumetis fin.

20 et 21, ENTRE-DEUX pour divers objets de trousseau et de layette. Ces petits pois, tout délicats, se font en piquant deux points l'un sur l'autre ; on augmente le nombre des points suivant la grosseur des pois; ces tout petits pois sont très en faveur, on en voit beaucoup en coton de couleur pour les cols du matin, avec manche à la chevalière.

22, *O. R.*, plumetis.

23, DESSIN DE MOUCHOIR, dont le point d'échelle doit appuyer sur le bord d'un ourlet de trois centimètres, c'est-à-dire que le dessin devra se trouver moitié sur l'ourlet et moitié sur le fond du mouchoir ; le tout se fait au plumetis, ainsi que les lettres *A B*, renfermées dans l'écusson.

24, *T. F.*, plumetis.

25, *H. L.*, plumetis et jours.

26 et 27, COL et GARNITURE assortie, pouvant se broder au plumetis sur jaconas, batiste ou mousseline.

28, *P. A.*, plumetis.

29, ENTRE-DEUX pour manchette ou pour fond de bonnet; plumetis.

30 et 31, PETIT COL et MANCHETTE; plumetis fin. J'ai vu dernièrement, chez une de nos grandes lingères, ce même col tout monté, et voici comment : au bord du feston était cousue une bande de tulle uni, de la largeur d'un doigt ; sur ce tulle se trouvait, de même hauteur, une petite valencienne tuyautée; enfin, au bord du tulle, était une autre valencienne également tuyautée, mais ayant trois centimètres de hauteur ; la manchette, il va sans dire, doit toujours être en rapport.

32, BANDE allant avec le col dont nous venons de parler.

33, *C. G.*, point de rose.

34, *Georgiana*, plumetis.

35, *J. B.*, plumetis simple ou feston.

36, *Thérésa*, plumetis et œillets ou pois.

37, *Gustavie*, plumetis fendu.

38, BOURSE de quêteuse se brodant sur velours, sur drap ou sur peau ; les colonnes sont alternées, l'une au passé, l'autre en soutache or ; de petites perles de jais, d'or ou d'acier, sont placées autour du rond, aux endroits indiqués. Ces bourses se font le plus souvent rouges, et bleues lorsqu'il s'agit d'une quête pour les autels consacrés à la Vierge.

39, QUART D'UN MOUCHOIR. Ce dessin se recommande de lui-même ; je ne t'en dis rien, si ce n'est la manière dont tu dois le broder. Tu peux le faire de deux façons, toutes deux également jolies : d'abord, en suivant le dessin tel qu'il est indiqué; plaçant dans le bord, à l'endroit pointillé, une bande de tulle crêpe sur lequel on brode en application ; le restant se compose de plumetis, de feston, de guipure et de jours variés. Pour jeune femme, on pourrait terminer ce riche dessin par une valencienne ou guipure, posée légèrement ondée, tout juste ce qu'il faut pour suivre les sinuosités du bord. Ensuite, pour jeune fille, en supprimant non-seulement la dentelle, mais encore tout le bord jusqu'aux feuilles de trèfles.

40, DESSIN pour bas de volant de robe de mousseline, plumetis.

41, *Esther*, plumetis.

42, *Flore*, plumetis.

43, RICHE ÉCUSSON renfermant les lettres *J F*; le tout au plumetis fin.

44, *T. C.* enlacés, plumetis simple ou feston feuille de rose.

45 à 48, Patron d'une sortie de bal, que l'on fait en cachemire d'Écosse uni, avec une bordure, soit de peluche, soit de velours, ou, enfin, en galon dont la variété est, cette année, infinie. Les sorties de bal les plus nouvelles sont celles en étoffe rayée blanc et bleu, blanc et rose, et même rouge, couleur très-appréciée pour ces sortes de vêtements; l'étoffe dont je parle a le double avantage, par son épaisseur et par son genre, de porter avec elle et sa doublure et sa garniture. Cette même étoffe, dans les couleurs foncées, s'emploie pour les manteaux de ville; les raies se placent ou en biais ou même tout à fait en travers.

49, CROQUIS DE LA SORTIE DE BAL. — Celle-ci est ornée de quatre rangs de chenille tissée dans l'étoffe, et ondulant tout autour.

50 et 51, PATRON DE PANTALONS POUR FEMME DE TAILLE ORDINAIRE. Dans le bas, au-dessus d'un ourlet de cinq ou six centimètres, on place un entre-deux, au-dessus duquel se trouvent trois ou quatre rangs de tout petits plis. On monte ensuite le pantalon sur la ceinture du n° 51. Cette ceinture est en biais. Sur le devant elle doit être entourée d'un liseré; par derrière, elle est retenue par un bouton ou par deux rubans de fil que l'on noue; ceci est encore ce qu'il y a de plus commode. Sur le milieu du devant on fait une boutonnière, qui doit être fixée à l'agrafe du corset.

52, TAPISSERIE PAR SIGNES, pouvant servir, si on l'exécute au petit point, sur un canevas de soie, pour écran, dessus de pelote, etc. ; ce dont je puis t'assurer, car on ne le devinerait pas, c'est que ce bouquet de pensées, très-heureusement jeté, est fort joli.

53. CROQUIS DE MANCHES A BOUILLONS.—On n'en peut plus douter, nous revenons aux manches fermées, même pour les manches habillées, puisque celles-ci se composent de tulle et de fine dentelle guipure. Si tu veux les faire toi-même, et la chose te sera facile, voici toutes les mesures qui t'aideront à arriver à un heureux résultat. Tu commences par couper, en tulle, une manche de forme pagode, qui se termine au bas par un poignet, toujours en tulle, et ayant dix centimètres de hauteur. Tu prépares ensuite les bouillonnés, qui sont, comme te l'indique le croquis, placés en long et non en large, ainsi que nous les avions vus jusqu'à présent. Tu tailles un morceau de tulle, ayant un mètre de large sur quarante-cinq de long, du côté double, et trente-cinq à l'endroit qui doit se trouver sous le bras; tu fronces ensuite ce morceau de tulle dans sa longueur, mettant entre chaque fronce vingt centimètres de distance. Après, tu fixes les bouillonnés au corps de la manche, cousant chaque fronce à surjet à l'envers du bouillonné, et, sur l'endroit de la manche, les plaçant à dix centimètres de distance, sur une hauteur de vingt-cinq centimètres, pour les trois plus longs, et de quinze centimètres pour les deux qui se trouvent sous le bras. Ces deux derniers seront forcément cousus à l'endroit, mais dans le tulle le point se dissimule aisément. Maintenant, il nous

reste à faire la manchette, formant revers; elle est composée d'un petit entre-deux guipure, alterné avec un entre-deux de mousseline brodée. Cette manchette a, dans le milieu, huit centimètres de haut et cinq à l'endroit des boutons; au bord est un tulle sur lequel s'appuie une guipure haute de deux centimètres; le bord du tulle est lui-même terminé par une autre guipure ayant cinq centimètres. Pour la plus petite dentelle, il faut trente centimètres de largeur, et pour la grande, cinquante; un mètre dix d'entre-deux de guipure ou de l'entre-deux brodé, et le double de chaque chose pour la paire, naturellement

54 et 55, ALPHABETS, grand et petit, que tu peux faire soit au plumetis simple, soit au feston.

56, *Théodora*, plumetis.

57, ÉCUSSON, épis de blé renfermant le nom de *Marthe*; le tout au plumetis.

58. ÉCHARPE POLONAISE, dont je t'ai parlé le mois dernier. Elle est composée d'un ruban, n° 16, en taffetas vert chiné, et entourée d'une bordure de chinchilla, ayant quatre centimètres de largeur. Ces sortes de petites cravates sont charmantes, et, de plus, tiennent très-chaud, ce qui n'est pas à dédaigner. Ainsi que je te l'ai déjà fait observer, la fourrure du tour peut se remplacer par de la peluche; on en voit de si jolies, cette année, que l'on peut les associer aux objets de mode les plus élégants.

59, *Elisabeth*, plumetis.

60, CROQUIS D'UNE FANCHON au filet, dont le bord, brodé en reprise, simule une dentelle; cette fanchon est posée sur un fond de tulle formant carcasse; sur le devant sont placées de longues herbes mélangées de quelques grappes de sorbier; le tout réuni compose, comme tu le vois, une très-jolie coiffure, que tu pourrais, pour le jour de l'an, offrir à ta mère ou à ta tante, et qui leur sera très-agréable pour une petite soirée ou pour un dîner, surtout sortant de tes doigts; le filet se fait noir ou de couleur, cela dépend du goût et du genre de mise de la personne.

61, MANCHE à bouillons en taffetas noir, avec garniture et poignet en ruban de velours; ceci, à mon avis, est, pour l'hiver, une très-grande amélioration; car, bien que la plupart des manches blanches se fassent, maintenant, fermées au poignet, on ne peut, malgré tout le désir que l'on a de donner raison à la mode, nier que l'on a souvent très-froid, et qu'ensuite, avec les manteaux à manches, il est impossible d'avoir cinq minutes seulement, des manches fraîches, tandis qu'avec celles-ci, ces deux problèmes se trouvent résolus: avoir chaud et avoir toujours des manches très-présentables, pour le négligé s'entend, car dans tout autre cas les manches blanches sont de rigueur.

Pour faire cette manche économique, tu couperas d'abord deux bouillonnés ayant: celui du bas, cinquante centimètres de large sur dix-huit de haut dans le milieu, et dix vers la couture; celui du haut, même largeur, et douze centimètres tout autour; ces bouillonnés sont, dans le milieu du bras, joints par un bracelet ayant six centimètres de haut et trente de large; dans le bas est un poignet recouvert d'une bande de velours frappé, lequel velours se retrouve au bas du bouillonné du haut, au-dessus du bracelet; ce velours a soixante centimètres de largeur; un dernier bracelet, dans lequel sont trois rangs d'élastiques en cuivre, fixe les manches sur le bras. Le velours est parfois remplacé par de la dentelle ou toute autre fantaisie.

62, MANCHETTE au crochet, avec dentelle également au crochet, ornée d'un nœud de velours épinglé.

63, PELOTE POUFF ou bonne femme; cette pelote se compose d'un rond de filet, ou de crochet très-fin, ayant vingt-cinq centimètres de diamètre, y compris la petite dentelle qui tient au rond et qui a à peine trois centimètres de hauteur; ce rond terminé se monte sur une carcasse ronde comme une orange et très-dure; cette carcasse, que l'on fait en gros calicot et que l'on remplit de son, doit avoir, à l'endroit le plus bombé, quinze centimètres de diamètre; pour lui donner la forme tout à fait ronde, on fait plusieurs pinces de chaque côté des ouvertures; puis, par l'effet même de ces pinces, l'ouverture ne pouvant se clore tout à fait, on colle dessus un petit rond de même étoffe que celle de la carcasse: sur le calicot on pose une enveloppe de satin, de taffetas ou de percaline lustrée; après quoi, on doit appliquer le rond au crochet un peu dans le genre indiqué par le croquis, et l'on termine enfin par la pose de nœuds de ruban, les plaçant l'un dessus et l'autre dessous le rond de crochet; il en faut six. Cette pelote, d'une grande fraîcheur, devient le complément indispensable d'une toilette duchesse, ou d'un dessus de commode bien orné.

64, *Célestine*, plumetis.

65 et 66, dessin et croquis d'un dessous de lampe ou de flacon.

Avant de te mettre à l'ouvrage, procure-toi ou fais faire par un menuisier, un petit cadre en bois, ayant trente centimètres carrés, et d'une largeur de quatre centimètres; sur chacun des côtés de ce cadre doivent se trouver neuf crans placés à deux centimètres de distance; le premier cran, partant du coin, à six centimètres des angles. Ceci bien compris, achète cent vingt-cinq grammes de laine de Saxe (cinq fils), de cinq nuances à ton choix, deux petits écheveaux foncés et seize des autres nuances; prends un des écheveaux foncés et dévide-le sur le milieu du cadre, allant d'un cran à celui qui est en regard; de chaque côté de cette nuance foncée, place sur les crans d'à côté la nuance qui vient après; ainsi de suite, jusqu'à ce que les crans soient tous garnis; ensuite sur l'autre côté du cadre tu feras la même opération: après cela, avec du fil végétal, tu noueras très-solidement chaque carré, l'arrêtant, et chaque fois cachant le nœud sous la laine; ceci terminé, tu dois avec de bons ciseaux couper la laine aux trois quarts de son épaisseur, de manière à ce que cette laine, une fois coupée, puisse sur chaque point noué venir former une petite masse que tu arrondis avec les ciseaux, la tondant jusqu'à ce qu'elle ait bien pris la forme d'une boule: tu coupes alors au bord intérieur du cadre la laine qui l'entoure et qui fera la frange, et, enfin, après avoir rempli un bol d'eau bouillante, tu places dessus, à l'envers, ton ouvrage, aux petites boules duquel la vapeur de l'eau donnera tout le fini désirable. On fait ainsi des coussins, des dessus de table, voire même des devants de foyer; bien entendu que pour chaque objet il faut un cadre de la grandeur voulue.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

25e année

N° 1.

Bruxelles Desterbecq Passage S.t Hubert Galerie de la Reine, 7

Amsterdam Desterbecq [illegible]



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

25 année

N° 7.

... Desterbecq ...

... Desterbecq ...

67, CROQUIS D'UN TABOURET BRIOCHE que l'on fait au tricot anglais. Je ne sais si tu te rappelles que le tricot anglais se fait simplement comme il suit :

1 maille sans la tricoter, 1 jetée, 1 maille glissée à l'envers sans la tricoter, 2 mailles ensemble, 1 maille à l'endroit, et ainsi de suite.

Pour ce tabouret, il faut deux cent cinquante grammes de laine de Saxe (dix fils) divisés en trois nuances de vert pour les trois quarts, et le dernier quart, noir. Sur des aiguilles en buis, ayant un centimètre de circonférence, monte 55 ou 60 mailles de n'importe quelle nuance. Fais ton tricot ainsi que je viens de te l'expliquer; une fois arrivée vers la fin de l'aiguillée, laisse six mailles sans les tricoter, puis tu retourneras le tricot; à chaque tour tu feras de même jusqu'au milieu de l'ouvrage, ne tricotant les mailles laissées qu'en changeant de nuance, c'est ce qui forme les diminutions. Les côtes que t'indique le croquis sont formées par les diverses nuances de vert ou par le noir ; ainsi, les trois nuances de vert se répètent huit fois ; chaque côte est composée de huit rangs; entre chaque trois nuances de vert, une petite côte noire est formée par trois tours seulement ; lorsque le tricot est terminé, on ferme la brioche par un point de surjet que l'on place à l'envers. Pour monter ce tabouret, tu tailles d'abord dans du calicot une enveloppe ayant les dimensions du dessus que tu viens d'achever ; cette première enveloppe, que l'on bourre de plumes, est elle-même recouverte par une seconde en percaline de la couleur des laines. Cela fait, on joint ce coussin à un rond de carton de même dimension que le rond de calicot; ce rond est ensuite recouvert de percaline, sur laquelle on fixe enfin l'ouvrage au tricot; après cela, l'on fait, à l'aide d'un moule, un large pompon que l'on fixe au-dessus de ce coussin; dans le milieu de ce pompon est une ficelle qui traverse la plume et que l'on noue sous le carton, afin d'obtenir le creux que tu vois dans le milieu.

Quelques-unes de nos amies m'ont, dans le courant de l'année qui vient de s'écouler, demandé plusieurs fois la signification de certains termes de tricot ou de crochet : voulant, cette année, leur éviter cet ennui, je vais répéter ce que je crois avoir déjà dit bien des fois.

On appelle, pour le tricot, faire une *rétrécie à l'envers*, prendre deux mailles ensemble et les tricoter à l'envers.

Une *rétrécie de trois mailles*, prendre une maille sans la tricoter, faire une rétrécie à l'envers, croiser avec l'aiguille gauche la maille nulle, sur la rétrécie.

Une *rétrécie surjetée*, faire une maille nulle, tricoter une maille à l'endroit, jeter la maille sur la maille à l'endroit.

Une *rétrécie à l'endroit ou diminution*, prendre deux mailles ensemble et les tricoter comme une maille à l'endroit.

Une *maille prise en dedans*, c'est prendre la maille comme si l'on faisait une maille nulle, mais sans la laisser glisser, et la tricoter comme à l'endroit.

Une *jetée*, c'est passer le fil devant l'aiguille.

Une *jetée tournée à l'endroit*, c'est prendre le fil qui se trouve derrière l'aiguille droite, l'enroulant à l'aiguille de manière à ce qu'il revienne dans sa première position.

Une *jetée tournée à l'envers*, prendre le fil qui se trouve devant l'aiguille, le tourner sur l'aiguille et le ramener devant.

Voilà pour le tricot. Maintenant, pour le crochet :

Faire une *demi-bride*, c'est passer le crochet dans la maille du rang précédent, sans jeter le fil sur le crochet.

Une *bride*, c'est jeter la maille sur le crochet, passer le crochet dans la maille du rang précédent, piquant le crochet par-dessus, reprendre ensuite le fil, le passer dans cette maille, jeter le fil sur le crochet que l'on passe dans deux mailles seulement, jeter le fil et repasser dans deux mailles.

68, *Isménie*, plumetis.

69 et 70, COLS pour poupées.

EXPLICATION DE LA GRAVURE POUR JEUNES FILLES.

Robe de tarlatane à deux jupes. Ces jupes sont ornées, dans le bas, de deux bouillonnés de même étoffe que la robe ; au-dessus de ces bouillonnés se trouvent trois rubans de taffetas, dont le plus large, n° 12, est encadré par deux autres du n° 5. Ces rubans sont, de distance en distance, placés dans la hauteur des jupes, passant dessus et dessous les autres, et puis arrivés aux bouillonnés, ils forment une sorte de boucle dont le bout se replie sous le bouillonné. La berthe est composée de deux rangs de dentelle; entre les rangs, sur le devant, sur les épaules et par derrière, se trouvent des nœuds sans bouts, faits avec les rubans des deux largeurs; un bouquet de roses de haie se voit à droite du corsage, les manches sont formées par un seul bouffant. Coiffure de bal exécutée par M. Leblond : les cheveux de derrière sont noués et forment trois coques lisses, des deux côtés desquelles sont jetées des branches de roses ; devant, les cheveux sont séparés en travers par une natte posée en couronne ; les mèches d'en haut sont crêpées, celles du front relevées en coque et fixées sur la natte, celles de la tempe, dirigées en arrière, forment un bandeau droit et bombé. Quelques roses sont placées parmi les bandeaux.

La jeune fille portant un vrai burnous arabe, a une robe dont les neuf volants sont alternés crêpe et taffetas, avec bord déchiqueté ; la berthe, faisant pointe devant et derrière, se compose, ainsi que les petites manches, de deux volants crêpe et taffetas.

Le petit turc porte une jupe de percaline lustrée, une veste de drap brodée en soutache ; l'écharpe est rayée en travers, les guêtres sont brodées comme la veste.

Le costume de la petite fille se compose d'une première jupe en taffetas rayé bordé d'un velours; sur cette jupe en retombe une autre également en taffetas, mais uni ; elle est relevée de côté par un nœud à bouts; le corsage, encore en taffetas, est bordé de velours; dans les cheveux, un petit pouff en blonde s'entremêle à des rubans de velours.

Toilettes de jeunes femmes. — Robe de moire antique; sur la jupe trois volants de dentelle ont pour tête une guirlande de feuillage en velours; la draperie formant berthe, est bordée d'une dentelle rappelant les volants. Coiffure de M. Croisat : chou fait à main levée, se composant d'un colimaçon en rouleau, retenu par un peigne, et d'une coque lisse faite avec

le bout des cheveux; devant, les cheveux sont séparés en travers par une petite mèche natiée, partant des deux côtés de la raie frontale et s'allant perdre dans le chou, ce qui dispense de l'emploi des faux cheveux; les mèches d'en bas sont divisées, crêpées, relevées, bombées, et fixées sur la petite natte transversale; celles d'en haut forment un rouleau de recouvrement, fixé de même; toutes les pointes sont mises en papillottes ou frisées au fer friseur de M. Croisat, instrument qui, n'allant point au feu, ne saurait altérer la chevelure.

Les cheveux étant frisés, afin que l'humidité n'ait point sur eux de prise, on introduit dans chaque boucle, à mi-longueur, une *frisette*, épingle articulée de l'invention du même artiste; avec la frisette les boucles restent intactes, et l'on n'a plus besoin de couper les cheveux que l'on veut boucler.

Robe de tulle placée sur un pardessous de taffetas; au-dessus de l'ourlet de la première jupe est une guirlande de pélargoniums; les mêmes fleurs ornent le corsage et retombent en petites traînes sur les manches à bouillon; un collier et des bracelets en corail complètent cette toilette. Bandeau brisé, à travers lequel passe la couronne. Couronne semblable à la guirlande dont la robe blanche est ornée.

Séparateur, au moyen duquel nous pouvons, sûrement et rapidement, varier nos raies à l'infini. Ce séparateur, modifié et simplifié, a valu une médaille à son auteur; l'appareil se compose maintenant d'un seul instrument, et s'applique à tous les genres de coiffure.

Sur notre planche, à la lettre A, tu en trouveras le dessin, grandeur naturelle; à la lettre B, la manière de disposer cet instrument, dans le but d'obtenir toute espèce de raies; enfin, à la lettre C, un groupe de quatre femmes opérant à l'aide du séparateur.

Adieu, Florence! Non, pas encore; je ne dois point passer sous silence notre charmant calendrier. Est-il assez élégant et coquet? colle-le sur un carré de beau carton blanc, formant tout à l'entour une marge de deux centimètres, et tu auras pour ta chambre d'étude le plus joli des almanachs de 1857.

Ainsi que tu le peux voir, ce calendrier est spécialement consacré aux saintes; tous les noms de ces saintes sont tirés du martyrologe romain et de la Vie des Saints de Godescard; plusieurs noms se répètent, par la raison qu'ils appartiennent à de différentes saintes; en effet, nous avons sainte Félicité, martyre en Afrique, et sa sainte homonyme, martyre à Rome; deux saintes Céline et Célinie, l'une vierge et martyre à Cologne, l'autre mère de saint Remy, apôtre des Francs, etc. Celles de nos amies qui portent ces noms, plusieurs fois consacrés, pourront, en lisant la vie de ces saintes diverses, choisir pour patronne la sainte dont la vie et les vertus leur inspireront le plus de respect et de sympathie.

Cette fois, adieu, chère Florence.

—

AVIS. — Une erreur s'est glissée dans la Correspondance de décembre, en parlant des conditions auxquelles on pourrait recevoir 30 gravures de mode de dames en sus de celles que donne le journal. Ce n'est pas six, mais bien cinq francs que coûte ce supplément de gravures. — Nous tenons un franc à la disposition des personnes qui nous en ont déjà envoyé six. — Ce franc, elles peuvent le recevoir soit *en espèces*, soit en faisant la demande d'un abat-jour ou du calendrier de cette année.



Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.

HISTOIRE ET CHRONIQUE

DE

LA POÉSIE FRANÇAISE

Depuis ses plus anciens monuments jusqu'à l'époque de Malherbe.

SECONDE PÉRIODE. — Règne de l'allégorie, du genre didactique et de la satire.

(Huitième article.)

LE CHAMPION DES DAMES.

Jehan de Meung, comme nous l'avons vu précédemment dans l'article consacré au *Roman de la Rose*, avait donné libre carrière à sa verve railleuse ; il avait, en quelque sorte, lâché la bride à son imagination gauloise, et prêtres ou magistrats, nobles ou vilains, petits ou grands, l'impitoyable trouvère n'avait épargné personne. Bien plus, comblant la mesure des impertinences, il n'avait pas même respecté les dames, et s'était permis dans son livre toute sorte de blasphèmes contre *la plus belle moitié du genre humain*.

C'était un crime de lèse-beauté. Ce crime ne pouvait rester impuni.

En effet, les *contredits* et les réfutations ne tardèrent pas à pleuvoir, dru comme grêle, sur l'imprudent détracteur.

Le plus vaillant, sinon le plus heureux de tous ces loyaux chevaliers qui prirent en main la défense du beau sexe, fut peut-être l'auteur du *Champion des Dames*, Martin Franc ou Lefranc.

Claude Fauchet, dans son *Catalogue historique des anciens poëtes français*, le fait naître au comté d'Aumale en Normandie, et ajoute qu'il devint prévôt et chanoine de Lausanne. Mais l'opinion la plus probable est celle de Jehan Lemaire de Belges, auteur à peu près contemporain de Martin Lefranc. Cet écrivain assure, dans sa *Couronne Margaritique*, que Martin était d'Arras. Valère-André, ou ses continuateurs de la *Bibliothèque belgique*, qui adoptent cette opinion, affirment, en outre, que Martin fut prévôt et chanoine de l'église de Leuse, bourg en Hainaut sur le Dender. Ils observent toutefois qu'il peut bien, dans la suite, avoir obtenu les mêmes dignités à Lausanne.

Quoi qu'il en soit, Martin Lefranc sut conquérir les bonnes grâces d'Amédée VIII, dit *le Pacifique*, premier duc de Savoie, et demeura plusieurs années à la cour de ce prince, auprès duquel il remplissait les fonctions de secrétaire. Lorsque le concile de Bâle eut élu pape en 1439 Amédée, qui prit le nom de Félix V, Martin suivit la fortune de son maître ; il continua d'exercer auprès de lui l'emploi de secrétaire, poste honorable qu'il occupa encore dans la suite auprès de Nicolas V, successeur d'Eugène IV.

Nous avons de Lefranc deux ouvrages. Le dernier en date, le moins remarquable aussi, est un traité mêlé de prose et de vers, et qui a pour titre : *l'Estrif* (le débat) *de Fortune et de Vertu*. L'intention de l'auteur est de nous montrer l'antipathie presque insurmontable que ces deux dames ressentent l'une pour l'autre, et combien il est difficile de les concilier, c'est-à-dire de les réconcilier.

Quant au *Champion des Dames*, la première et la plus importante production de notre poète, c'est à l'époque où il était secrétaire de Félix V qu'il composa cette longue réponse aux insolences de Jehan de Meung, *ce vilain*, exclame-t-il naïvement, *qui a dit tant de mal des dames !*

L'ouvrage de Martin Lefranc, tout en vers de huit syllabes, — rhythme prosaïque et facile très-affectionné de nos vieux trouvères, — est partagé en cinq livres qu'il a dédiés à Philippe le Bon, duc de Bourgogne.

Le sujet du poème est une guerre ouverte qui éclate entre *Male-Bouche*, l'ennemi félon des dames, et *Franc-Vouloir*, leur chevaleresque partisan. Il y a grande apparence que ce *Franc-Vouloir* n'est autre que l'auteur lui-même, Martin *Franc* ou *Lefranc* ; comme aussi l'on pourrait parier sans crainte que

Jehan de Meung et *Male-Bouche* sont un seul et même personnage, une seule et même *bouche* outrageuse et médisante.

Donc, *Male-Bouche,* après avoir convoqué son ban et son arrière-ban, vient en armes assiéger le château qu'habitent *Franc-Vouloir* et ses aimables clientes.

A l'assault, dames, à l'assault;
A l'assault dessus la muraille!
Cy près est venu en sursault
Male-Bouche en grosse bataille.
A l'assault, dames! chascune aille
A la deffense!...

C'est ainsi que, dès l'entrée de l'ouvrage, *Franc-Vouloir* donne l'alarme à toute sa garnison féminine. On aperçoit au loin dans la plaine *Male-Bouche* et son armée, déployant çà et là leurs nombreux étendards.

Le héraut d'armes *Bouche-d'Or* est envoyé pour parlementer avec les ennemis; il revient triste et déconcerté, sans avoir pu réussir à leur faire entendre raison. Plus que jamais courroucé par l'insolence et la témérité de *Male-Bouche, Franc-Vouloir* accepte la guerre, sort hardiment de son château, et va défier en face son antagoniste. Aussitôt le combat commence. Mais rassurez-vous : on n'emploie d'autres armes que celles de la parole, — qui ne sont pas toujours, il est vrai, les moins dangereuses; — et la querelle se vide par le moyen d'avocats *pour et contre appelés.*

Male-Bouche confie le soin de sa cause à maître *Brief-Conseil l'Estourdi,* lequel incontinent commence son plaidoyer, de la voix la plus glapissante qu'il soit possible d'ouïr. Le *Champion des Dames* lui répond, cela va sans dire, avec toute l'éloquence dont il est capable et que d'ailleurs le sujet comporte. Réplique de *Brief-Conseil,* nouvelle réponse de *Franc-Vouloir.* C'est un amas de *dits* et de *contredits* où, de part et d'autre, les répétitions abondent, ainsi que les injures.

On fait trêve un instant, car on ne peut pas toujours combattre... c'est-à-dire parler. Les deux camps rivaux s'avisent enfin de prendre *Vérité* pour juge (mieux vaut tard que jamais), et la bataille recommence.

Male-Bouche, qui ne se sent plus assez fort pour tenir tête à *Franc-Vouloir,* appelle à son aide un second avocat, *Vilain-Penser.* Ce méchant et discourtois adversaire enchérit sur tout ce que son collègue *Brief-Conseil* avait déjà imaginé contre les femmes. Il commence par la première, par celle, dit-il, qui a perdu le genre humain :

A mort tout le monde a soubmis
Et de honteux péché couvert,
Pour manger le fruit qu'avait mis
Dieu au plaisant paradis vert.

Il s'efforce, après cela, de convaincre son auditoire et sa partie adverse, qu'Ève réunissait en elle tous les vices, toutes les imperfections : coquetterie, curiosité, ambition sans frein, esprit d'indépendance et de révolte, etc. La liste est passablement longue.

Ce beau dénombrement se termine par la conclusion suivante :

Telle la mère fut, et telles
Les filles furent et seront,
De l'homme ennemies mortelles,
Et jamais ne s'amenderont.

Franc-Vouloir se tire victorieusement des raisonnements et des exemples que son adversaire accumule sans relâche. Il excuse la première femme aux dépens du premier homme, et soutient qu'Adam fut sans comparaison le plus coupable. N'était-il pas le plus fort? Ne devait-il pas, en conséquence, résister victorieusement à la tentation, et du même coup, en garantir sa trop faible compagne?

Si fault-il nécessairement
Confesser que l'homme pis fit;
Il, de plus hault entendement,
Ne dût estre ainsi desconfit...
Car si la femme appelez fresle
Et d'inconstance l'accusez...
Si fresle fut, or l'excusez;
Fragilité ne peult ferme estre...
Concluons donc en celle part,
Et si n'en soyez jà marry,
Que la transgression ne part
D'Ève autant que de son mary.

Le *Champion des Dames* ajoute avec raison que si, par malheur, quelques femmes ont incontestablement les mauvaises qualités dont a parlé *Male-Bouche*, on pourrait en citer un bien plus grand nombre qui possèdent les vertus contraires; que la modestie, la douceur, l'humanité semblent être leur partage; que nous leur devons beaucoup, en raison des soins vigilants qu'elles seules savent prodiguer à notre enfance; et qu'enfin, tous ceux qui ont écrit contre elles ne l'ont fait que par envie ou pour s'égayer.

Après avoir épuisé tout ce qu'il avait à dire des femmes célèbres par l'héroïsme de leurs vertus, dans l'histoire sacrée ou profane, *Franc-Vouloir* termine en usant de récriminations. En d'autres termes, il fait à son tour une liste des méchants hommes... et Dieu sait si elle est abondamment fournie!

La querelle s'envenime, et atteint son apogée d'ardeur et de colère. Enfin, le juge *Vérité* sépare les antagonistes près d'en venir aux mains, prononce en faveur du *Champion des Dames,* et lui met sur la tête une couronne, ou, comme dit l'auteur, un *chapelet* de laurier :

Lors au *Champion* s'en vient-elle,
Dont tout le monde est esperdu,
Disant : Pource que la querelle
Des dames as bien deffendu...
Franc Champion, tu n'as perdu
Le chappelet verd de laurier.

Cette victoire de *Franc-Vouloir* coûte la vie à l'infortuné *Male-Bouche,* que la honte et la douleur font mourir sur-le-champ. Il tombe, comme frappé d'un coup de foudre... ce qui réjouit les uns, afflige les autres, et les sépare tous.

Et voilà ce que c'est que de mal parler des dames!

Martin finit son ouvrage en adressant de modestes excuses à ses lecteurs, et particulièrement à ses lectrices :

Si prie à tous ceux humblement
Lesquelz vouldront cette œuvre lire,
Qu'ils me pardonnent pleinement
Si riens y treuvent à redire.

Si j'ay bien faict, Dieu l'a faict dire;
Si j'ay mal dict, songe l'a dict,
Songe l'a dict et faict escripre;
Mais je n'en cuide estre desdict.

Et vous, dames et damoyselles,
Qui estes naturellement
De grâces pleines, et auxquelles
Voué me suis entièrement,
Si je n'ay assez haultement
Envers vous comply mon affaire (rempli mon devoir),
Pardonnez-moy courtoisement;
Car j'ay faict ce que j'ay sceu faire.

Et voici la seule récompense qu'il leur demande :

Si que veuilliez moy secourir,
Dames, et en faicts et en dits;
Veuillez pour Martin requérir
Le royaulme de paradis! *Amen.*

Nos vieux auteurs, — on a déjà pu s'en convaincre, — sont généralement peu favorables au beau sexe. Martin fait exception. Il inaugure, en quelque sorte, le règne de la galanterie littéraire; et comme, fort heureusement, le bon exemple n'est pas moins contagieux que le mauvais, non-seulement *Franc-Vouloir* a vu se rallier autour de lui toute une phalange sacrée d'imitateurs contemporains, mais il a eu dans les siècles suivants une postérité nombreuse et qui ne semble pas près de s'éteindre, pour l'honneur de la courtoisie française.

C'est ainsi que, vers la fin du seizième siècle, — un peu avant la Saint-Barthélemy, si notre mémoire n'est pas en défaut, — messire Jacques Yver, gentilhomme poitevin, seigneur de Plaisance, de la Bigotterie et autres lieux, n'eut rien de plus pressé que de dédier *aux belles et vertueuses damoyselles de France*, un sien petit volume, mignon et coquet, intitulé : *le Printemps d'Yver*. La dédicace dont nous parlons est tout à fait à la hauteur de ce titre, ou plutôt de ce calembour fleuri. Vous allez en juger :

« Pour le zèle que je porte aux Vertus, aux Grâces et aux Muses, — dit entre autres choses l'aimable gentilhomme, — j'ay estimé que les vertueuses, gracieuses et bien apprises damoyselles (desquelles nostre France se voit si heureusement embellie), estoient bien le plus digne subject que je peusse eslire entre les plus exquises choses de ce monde; espérant qu'encore qu'ayant la main trop débile pour bien tenir la docte plume de cygne, j'aye prins la *plumette* d'un passereau (oyseau de la Mère d'Amour), et que voz souveraines perfections (mes damoyselles) méritent d'estre chantées d'une plus haute voix que la mienne, néantmoins elles ne desdaigneront les petits fredons de ma chanterelle.»

Mis en verve par ce joli commencement, Jacques Yver continue en redoublant de politesse et de gracieuseté :

« J'ay voulu vous dédier les premiers ans de ma vie, et j'ay faict un bouquet de fleurettes de ce mien *Printemps*, pour le présenter et offrir à votre excellence; en attendant, après ces fleurs, un fruict qui ne desmentira point sa saison par une oysive stérilité, ou par une lasche tardiveté. Recevez donc (gentilles damoyselles), selon vostre naturelle douceur et humanité, ces arrhes de mon affectionné devoir, tesmoigné par ce petit livret, lequel (si voz yeux béningz luy font tant d'honneur, que de le lire par esbat), lorsque le trop de loysir vous ennuyera, s'efforcera de tromper cest ennuy. »

Et il termine son épître en murmurant avec un profond salut :

« Je suis (mes damoyselles) et seray toute ma vie
Le très-affectionné serviteur
De voz bonnes grâces,
JACQUES YVER. »

Plus d'un siècle après Jacques Yver, un autre descendant de *Franc-Vouloir*, Regnard, qui par sa verve franche et vigoureuse mérita d'obtenir le second rang à la suite de Molière, Regnard, disons-nous, combattit de nouveau *Male-Bouche* dans la personne de Boileau. A la diatribe, — généralement médiocre, du reste, — que celui-ci, d'après Juvénal, avait lancée contre toutes les femmes sans exception, il riposta par une *Satire contre les maris*, qui, malheureusement, n'offre presque rien de remarquable, et qui même, au point de vue du talent poétique, est restée bien au-dessous du réquisitoire de Despréaux.

« Quelque chose que je dise contre le mariage, écrit Regnard dans une courte préface qu'il a mise en tête de son plaidoyer, mon dessein n'est pas d'en détourner ceux qui y sont portés par une inclination naturelle, mais seulement de faire voir que les dégoûts et les chagrins, qui en sont presque inséparables, viennent pour l'ordinaire plutôt du côté des maris que de celui des femmes, contre le sentiment de M. Despréaux. J'espère qu'en faveur de la cause que j'entreprends, on excusera les défauts qui se trouveront dans cette satire; je me flatte du moins que les dames seront pour moi; et, à l'abri d'une si illustre protection, je ne crains point les traits de la critique la plus envenimée. »

L'auteur de la *Satire contre les maris* rend compte en ces termes du motif qui lui a mis la plume à la main : .

Ne t'imagine pas que l'ardeur de médire
Arme aujourd'hui ma main des traits de la satire (1),
Ni que par un censeur le beau sexe outragé
Ait besoin de mes vers pour en être vengé:
Ce sexe plein d'attraits, sans secours et sans armes,
Peut assez se défendre avec ses propres charmes;
Et les traits d'un critique affaibli par les ans
Sont tombés de ses mains sans force et languissants.
Mon esprit autrefois, enchanté de ses rimes,
Lui comptait pour vertus ses satiriques crimes,
Et livrait avec joie à ses nobles fureurs
Un tas infortuné d'insipides auteurs;
Mais je n'ai pu souffrir qu'une indiscrète veine
Le forçât, vieil athlète, à rentrer dans l'arène,
Et que, laissant en paix tant de mauvais écrits,
Nouveau prédicateur, il vînt, en cheveux gris,
D'un esprit peu chrétien nous faire horreur des femmes.

---

(1) Regnard, à son insu probablement, imite là deux vers de son antagoniste :

L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la Vérité du vers de la satire.
(*Art poétique*, chant II.)

Reprenant ensuite la thèse déjà développée par Martin Lefranc dans son *Champion des Dames*, il déclare hautement que les maris ont toujours tort, et les femmes toujours raison :

Si l'hymen après soi traîne tant de dégoûts,
On n'en doit imputer la faute qu'aux époux ;
Les femmes sont toujours d'innocentes victimes,
Que des lois d'intérêt, que de fausses maximes
Immolent lâchement à des maris trompeurs.

Puis, à l'instar encore de notre ami *Franc-Vouloir*, il se lance tête baissée dans l'interminable chapitre des récriminations, entame la liste des maris pervers, les classe et les décrit, absolument comme Cuvier distribuant par genres et par espèces les animaux féroces à lui connus.

Tantôt c'est un fripon enrichi à qui l'or, produit de ses infamies et de ses bassesses, procure le plus brillant des mariages :

On trouverait encore à quelque vieux pilier
Son dernier habit vert pendu chez le fripier;
Par ses concussions fatales à la France
Il a déjà vingt fois affronté la potence :
Mais cent vases d'argent parent ses longs buffets,
Avec peine un milan traverse ses guérets ;
Que faut-il davantage? Aujourd'hui la richesse
Ne tient-elle pas lieu de vertu, de noblesse?
Et, pour faire un époux, que voudrait-on de plus
Que dix terres en Beauce, avec cent mille écus?

Tantôt c'est un avare intraitable et sans cœur, qui n'a pas honte de laisser sa pauvre jeune femme dans le dénûment le plus profond, et qui, toutes les fois qu'il s'agit d'acquitter une obligation pécuniaire et de délier les cordons de sa bourse, n'est jamais à court, dans son esprit miraculeusement inventif, d'excellentes raisons pour ne pas payer. Cet homme, bien entendu, se nomme Harpagon, et ne peut guère, en effet, se nommer autrement :

Le ciel l'avantagea d'une femme accomplie ;
Il reçut pour sa dot plus d'écus à la fois
Qu'un balancier n'en peut réformer en six mois.
Sa femme se flattait de la douce espérance
De voir fleurir chez elle une heureuse abondance...

Ah ! bien oui ! La malheureuse dame, en cette occasion, comptait sans son hôte, c'est-à-dire sans son seigneur et maître :

Si, pour fournir aux frais d'un habit nécessaire,
Sa femme lui demande une somme légère,
Son visage soudain prend une autre couleur ;
Ses valets sont en butte à sa mauvaise humeur.
L'Avarice bientôt, au teint livide et blême,
Sur son coffre de fer va s'asseoir elle-même :
Pour ne le point ouvrir il abonde en raisons ;
Ses hôtes (1) sans payer ont vidé ses maisons;
D'un vent venu du nord la maligne influence
A moissonné ses fruits avec son espérance,
Ou de fougueux torrents, inondant ses vallons,
Ont noyé sans pitié l'honneur de ses sillons.

(1) Ses locataires, sans doute.

Ainsi, toujours rétif, rien ne fléchit son âme ;
Pour avoir un habit, il faudra que sa femme
Attende que la mort, le mettant au cercueil,
Lui fasse enfin porter un salutaire deuil.

Voilà les seuls portraits que nous puissions citer dans la *Satire contre les maris*. Des raisons de goût et de morale nous forcent à laisser de côté tous les autres, pour arriver de primesaut à la conclusion ainsi formulée par l'auteur :

Si dans des vers piquants Juvénal en furie
A fait passer pour fou celui qui se marie,
D'un esprit plus sensé concluons aujourd'hui
Que celle qui l'épouse est plus folle que lui.

Une conclusion cent fois meilleure, à notre avis, ce serait de relire dans la *Genèse*, dans cet admirable livre écrit par Moïse, le plus grand des législateurs, sous la dictée même de Dieu, le double épisode relatif à la création de l'homme et à celle de la femme. Réveillé de son mystérieux sommeil, Adam s'écrie, en apercevant la compagne que l'Éternel vient de lui donner :

« Celle-ci est la chair de ma chair ! »

En d'autres termes, l'homme et la femme ne sont qu'une seule et même nature en deux êtres : l'un plus fort, l'autre plus faible ; l'un plus actif, l'autre plus sensible ; l'un plus fait pour protéger, l'autre pour aimer et se dévouer sans cesse.

Cette petite guerre mutuelle d'un sexe contre l'autre n'est, au bout du compte, qu'une double injustice, qu'un double paradoxe. Parfois, cela peut faire un jeu d'esprit assez agréable dans une conversation qui languit; mais en bonne morale, en bonne philosophie pratique et humaine, cela ne compte pas.

Pour en revenir à notre *Champion des Dames* et à sa postérité, mentionnons, au nombre de ses derniers descendants, l'aimable auteur du *Mérite des Femmes*, ce bon Legouvé, qui a su peindre la tendresse et le dévouement des jeunes mères, dans ces vers incorrects mais sentis :

Il (l'enfant) commence l'essai de ses forces naissantes.
Sa mère est près de lui : c'est elle dont le bras
Dans leur débile effort aide ses premiers pas ;
Elle suit la lenteur de sa marche timide;
Elle fut sa nourrice, elle devient son guide.
Elle devient son maître au moment où sa voix
Bégaie à peine un nom qu'il entendit cent fois :
MA MÈRE est le premier qu'elle *l'enseigne* à dire;
Elle est son maître encor dès qu'il s'essaie à lire;
Elle épelle avec lui dans un court entretien,
Et redevient *enfant* pour instruire *le sien*.

Autres Productions allégoriques

POSTÉRIEURES AU *Roman de la Rose*.

L'immense popularité conquise par Jehan de Meung dut naturellement allécher ses confrères; enhardis à la vue d'une tentative qui avait si bien réussi, les

plus savants, les plus *clercs* d'entre eux se lancèrent à corps perdu dans le dédale des rêveries allégoriques. Ce fut pendant longtemps un véritable défilé d'*abstracteurs de quintessence*, analogue à la fameuse procession des moutons de Panurge. En tête de la bande apparaît tout d'abord un certain Jehan de la Fontaine, que, bien entendu, nous ne devons confondre sous aucun rapport avec son homonyme du dix-septième siècle. Jouant sur son nom, en vertu d'une habitude généralement répandue à cette époque, le brave homme crut faire merveille avec sa *Fontaine des amoureux de science*. Douce illusion, que partagèrent sans aucun doute la plupart de ses contemporains!

La *Fontaine des amoureux de science*, dont l'auteur naquit à Valenciennes (ce qui fait que plusieurs écrivains l'ont appelé *Jehan de Valenciennes*, entre autres Jacques Gohorry), et fleurit dans toute sa gloire au commencement du quinzième siècle, n'est autre chose qu'un poème où l'on se charge de dévoiler aux profanes les plus impénétrables mystères de l'alchimie. L'ouvrage a pour cadre une espèce de songe, à l'instar du *Roman de la Rose*; et quant au poète lui-même, franchement, il ressemble fort à un songe-creux.

Cognoissance et *Raison*, abordées par lui, s'empressent de l'initier aux premières notions du grand œuvre. Cela fait, elles conduisent leur élève à dame *Nature*, qui perfectionne son éducation et lui révèle tous les secrets de la philosophie hermétique. S'il faut en croire maître Jehan, il profita si bien de ces précieuses leçons, qu'à partir de ce moment rien ne lui fut caché dans la science des sciences. Il parvint même à la réduire en pratique; et, certes, c'était là, plus que partout ailleurs, que la pratique devait l'emporter sur la théorie.

Du reste, écoutons-le parler un instant :

J'ai nom Jehan de la Fontaine;
Travaillant n'ay perdu ma peine,
Car par le monde multiplie
L'œuvre d'or que j'ay accomplie
En ma vie, par vérité,
Grâces à Saincte-Trinité.
C'est de tous maulx la médecine
Vraye, et par effect la plus fine
Qu'on peult en aucune part querre (chercher),
Soit en mer, soit en toute terre;
Et du métal impur l'ordure
Chasse, tant qu'en matière pure
Le rend : c'est, en métal très-gent,
De l'espèce d'or ou d'argent.

Les deux célèbres bibliographes du seizième siècle, La Croix du Maine et Du Verdier, décernent à Jehan de la Fontaine la triple et imposante qualification de *philosophe*, *poète* et *mathématicien*. Il y avait de quoi, en effet! « Sa vie peu connue, dit Lenglet-Dufresnoy, fut celle d'un *artiste* occupé de fourneaux et de distillations; il ne sortait de son laboratoire que pour entrer dans son cabinet, où il s'affermissait dans ses rêveries, en écrivant des vers *français* sur la science hermétique. »

Des vers *français*... plus ou moins! La clarté, cet élément vital de la langue française, ne paraît pas avoir jamais été la qualité dominante du style *hermétique* en général, et du style de Jehan de la Fontaine en particulier.

Ensuite, le polygraphe que nous venons de citer aurait pu tout aussi bien écrire *alchimiste* qu'*artiste*. L'art, à ce qu'il nous semble, n'a pas grand'chose à voir dans tout cela.

Jehan de la Fontaine voyagea quelque peu; toujours, probablement, à la recherche du grand œuvre. Ce fut même à Montpellier, comme il a grand soin de nous en instruire, qu'il composa sa *Fontaine des amoureux de science* :

Pour ce veuil-je nommer mon livre,
Qui dit la matière et délivre
L'artifice tant précieux,
La *Fontaine des amoureux*
De la *science* très-utile,
Descripte par mon petit style.

Son *petit style*... A la bonne heure! au moins notre homme est le premier à se rendre justice. Mais continuons... jusqu'à Montpellier :

Faict fut par amoureux servage,
Lorsque n'estoye jeune d'âge,
L'an mil quatre cens et treize,
Que j'avoye d'ans deux fois seize;
Comply fut au mois de janvier,
En la ville de Montpellier.

Ce qui nous apprend, par parenthèse, qu'il termina son fameux ouvrage à l'âge de trente-deux ans, et que lui-même avait vu le jour en l'année 1381. Que la postérité se le dise!

Puisque nous en sommes sur cet intéressant chapitre de la poésie alchimiste, n'oublions pas l'auteur d'une autre *Fontaine* à puiser le grand œuvre, la *Fontaine périlleuse*, production anonyme du quinzième siècle. Jacques Gohorry, dans un *Commentaire* joint à ce petit ouvrage dont il se fit l'éditeur au seizième siècle, prétend qu'il recèle tous les arcanes de la pierre philosophale. Néanmoins, Goujet affirme, dans sa *Bibliothèque française*, que la *Fontaine périlleuse* est tout bonnement un traité de morale allégorique, destiné à prémunir un jeune homme contre le danger des passions.

Guillaume de Déguilleville, un enfant de Paris, appartient aussi à l'école de Jehan de Meung. Les détails biographiques n'abondent guère sur son compte. Tout ce qu'on sait à cet égard, c'est qu'il se fit moine un beau jour en l'abbaye royale de Chaalis, de l'ordre de Cîteaux, fondée au douzième siècle près de la ville de Senlis. Quelques écrivains assurent même qu'il fut prieur de cette abbaye, qu'il y vécut toujours et qu'il y mourut.

Quoi qu'il en soit, il paraît avoir commencé à écrire vers l'an 1330, au début du règne si malheureux de Philippe de Valois. On connaît de lui trois *Songes* en vers. Le premier a pour titre : *Le Pèlerinaige de la vie humaine*; le second : *Le Pèlerinaige de l'aame séparée du corps*; et le troisième : *Le Pèlerinaige de Jésus-Christ*.

Pierre Virgin, moine de Clairvaux, qui, après la mort de Déguilleville, retoucha et publia les trois poèmes de ce dernier, les fit précéder d'une espèce de prologue, où il s'exprime en ces termes assez curieux :

Cy ensuit le noble *Romant*
Du Pélerin, bon et utile,
Composé bien élégamment,
Par Guillaume de Déguilleville,
Moyne de l'ordre de Cisteaux;
Distingué par voye très-subtile
En trois livres espéciaulx.

Le premier, du pélerinaige
De l'homme, durant qu'est en vie;
L'autre de l'aame, de la caige
De son corps desjà despartie;
Le tiers déclaire et annuncie
Le pélerinaige du Christ,
Depuys qu'il fut né de Marie
Jusqu'à l'envoy du Sainct-Esprit.

Nous ne parlerons ici que du premier de ces trois poèmes allégoriques et moraux : le peu que nous en dirons sera plus que suffisant pour faire juger des autres.

L'auteur, autrement dit le *pélerin*, voit en songe la Jérusalem céleste, représentée dans un miroir qui en reproduit fidèlement toutes les merveilles. Ce spectacle divin l'exalte et le transporte :

« Oh! s'écrie-t-il, je veux partir, partir à l'instant même pour cette ville miraculeuse. »

Tandis qu'il se procure le costume obligé de tout pèlerin, arrive une dame de la plus rare beauté, qui s'offre à lui servir de guide. Cette dame a nom *Grâce de Dieu*. Une autre dame, *Nature*, survient à son tour, interrompt *Grâce de Dieu* et la contredit avec aigreur. Mais *Grâce de Dieu* la reprend, l'humilie et l'oblige enfin à lui demander pardon.

En poursuivant son voyage, le pèlerin rencontre sur sa route les différentes passions auxquelles l'humanité se trouve en proie. Chacune lui dit son nom et lui trace elle-même son portrait. De là, il est reçu dans un couvent où il subit trente-neuf ans d'épreuves.

Envie, Trahison, Scylla avec ses chiens, s'introduisent dans le monastère, se jettent brutalement sur le poète, le chargent de coups et le laissent à demi mort sur la place.

Quelque temps après, comme notre homme, revenu de son évanouissement, était en train de panser ses blessures, Ovide se montre à lui, semble prendre part à ses maux, et se met à lui réciter des vers latins pour le consoler et le guérir; puis, tout à coup, l'auteur des *Métamorphoses* disparaît comme il est venu, sans qu'on sache trop ni pourquoi ni comment.

A la fin, maître Guillaume (il va sans dire que nous passons une foule de détails, tous plus insipides les uns que les autres), maître Guillaume, disons-nous, se trouve face à face avec *Infirmité* et *Mort* sa compagne. Cette rencontre lui déplaît singulièrement; il veut fuir, mais en vain. *Infirmité* le saisit, et *Miséricorde* le conduit dans une infirmerie dont *Crainte de Dieu* est la portière. Malgré toute sa bonne volonté, celle-ci ne peut empêcher la Mort de se présenter avec sa faux. La terrible moissonneuse lève le bras, assène un coup vigoureux de son instrument sur la tête du pèlerin, et le tue... c'est-à-dire le réveille, car il ne faut pas oublier que tout cela n'est qu'un songe. Écoutons une dernière fois le vieil auteur :

La mort laissa sa faulx courir,
Et me fit du corps départir,
Ce me sembla, en ce moment;
Si que de l'espouvantement
Esveillé et *desdormy* fu,
Et me trouvay si esperdu
Qu'aviser je ne me pouvoye
Si jà mort ou en vie j'estoye,
Jusqu'à tant que j'ouis sonner
L'horloge de nuit pour lever;
Et aussi lors chantoyent les coqs,
Pour quoy lever me cuiday lors :
Mais ne pus, car fus retenu
De la grand'pensée où je fu
Pour le mien aventureux songe,
Auquel si que'qu'une mensonge (1)
Estoit meslée ou contenue,
Ou qui fust de peu de value,
Nul esmerveiller ne s'en doit;
Car jamais froument on ne voit
Croistre, qu'entour paille n'y ait
Jusques que dehors on l'en trait.

C'est une petite leçon d'indulgence que maître Guillaume nous donne, sur la fin de cette tirade. Profitons-en et passons outre, sans nous amuser davantage à démêler la *paille* du *froument*.

On a d'un certain Jehan de Castel, qui vivait sous Louis XI, *le Mirouër des pécheurs et pécheresses*. Ce miroir, c'est la mort. L'auteur veut que tout le monde s'y contemple, à commencer par les *Dames et Damoyselles*, qui doivent y regarder sans cesse ce qu'elles seront un jour. En somme, l'ouvrage de Castel est un commentaire prolixe de ces paroles de l'Écriture sainte : *Souvenez-vous de votre dernière fin, et vous ne pécherez point.*

Le poète nous apprend qu'il a composé son œuvre allégorique et morale *à la requeste de révérend père en Dieu messire Jehan du Bellay, noble homme, évesque de Poictiers* (de 1462 à 1478), *l'an de grâce mil quatre cens soixante et huict*. Il s'y nomme *religieux de l'ordre de sainct Benoist et chroniqueur de France*.

Les vers de Castel sont mélangés de latin et de français. Ils sont ordinairement de cinq pieds, et répartis en stances dont chacune les présente alignés sept par sept, ce qui, à la longue, ne laisse pas d'être un peu monotone. Une chose très-rare à cette époque, c'est qu'un certain nombre de pièces sont en vers alexandrins.

Dans *l'Abusé de Cour*, ouvrage anonyme du même temps, *Abus* et *Fol-Cuider* conduisent *l'Abusé* auprès de dame *la Cour*. La fortune semble d'abord sourire à notre apprenti courtisan; il obtient un emploi dans la fauconnerie. Mais sa brillante position ne tarde pas à lui tourner la tête.

Dans le palais des rois cette plainte est commune;
On n'y connait que trop les jeux de la Fortune...
Il est bien malaisé de régler ses désirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.

Ainsi devait parler La Fontaine, près de trois siècles plus tard, à propos d'un autre *Abusé de Cour*, le malheureux Fouquet. Hélas! les hommes et les choses

(1) *Mensonge*, ici, est féminin, à l'exemple de l'italien *menzogna*.



ne changent guère en ce bas monde; les costumes seuls varient un peu.

Pour en revenir à notre *Abusé* du quinzième siècle, il veut à toute force, lui, pauvre petit gentilhomme à peine débarqué de sa province, se maintenir sur le même pied que les plus hauts seigneurs; il prétend lutter de magnificence avec plus fort que lui. C'est toujours cette vieille fable de *la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf* :

La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Même chose advient à l'imprudent fauconnier. Il dépense à tort et à travers, s'endette, se ruine, et, finalement, tombe malade. Deux sœurs, *Pauvreté* et *Maladie*, viennent alors le trouver et le conduisent à l'hôpital.

Heureusement qu'Aristote se trouve là; — au moyen âge Aristote est partout. — Il console l'*Abusé*, le guérit au physique et au moral, et lui fait avaler à très-forte dose, en guise de remèdes souverains, les plus beaux préceptes de la philosophie. L'*Abusé* se pénètre pleinement de tous ces préceptes, promet au sage qu'ils feront dorénavant le sujet assidu de ses méditations, et souhaite à quiconque se sera laissé comme lui décevoir par madame la Cour, de ne pas attendre si tard pour venir à résipiscence.

Terminons ces détails sur la poésie allégorique de notre seconde période, en mentionnant le *Parement et Triomphe des Dames*, ouvrage d'Olivier de la Marche, maître d'hôtel et capitaine des gardes du fameux duc de Bourgogne, Charles le Téméraire.

L'auteur, à la veille de se marier, se demande quel présent, ou, comme nous dirions aujourd'hui, quelle corbeille de noces il pourrait bien envoyer à sa future compagne. Après longues et sérieuses réflexions, il se décide à lui faire cadeau de la singulière garde-robe que voici :

Les *pantoufles d'humilité*;
Les *souliers de soing et bonne diligence*;
L'*espinglier de patience*;
La *bourse de libéralité*;
La *bague de foy*;
La *robbe de beau maintien*;
La *ceincture de dévote mémoire*;
Les *gants de charité*;
Le *pigne de remors de conscience*;
Le *ruban de crainte de Dieu*;
La *coiffe de honte de meffaire*;
Le *chaperon de bonne espérance*;
L'*anneau de noblesse*;
Enfin, le *mirouër d'entendement par la mort*.

Ce dernier article de toilette nous semble avoir été emprunté à Jehan de Castel.

Du reste, Olivier de la Marche n'est pas exclusif dans sa libéralité. Il exhorte, en finissant, toutes les dames qui liront son livre à profiter du cadeau plus ou moins galant qu'il destine à sa future :

Pour ce, mesdames, qui lisez ce dictier,
Le bien soit pris, le mal en non chaloir (mis de côté);
Pour l'amour d'une, que mon cœur a plus cher,
J'ay pris la peine de ce livre traicter:
Dont toutes autres en pourront mieulx valoir.
Je donc, La Marche, mu d'aulcun bon vouloir,
Quérant vertus et reboutant les blasmes,
L'ay baptisé *le Triomphe des Dames.*

Or prens congé des dames humblement,
A chascune d'elles me recommande;
Mon service, je l'ay faict loyaulment,
De cœur, d'esprit, de sens, d'entendement.
Si faulte y a, j'offre que je l'amende (corrige);
Le temps me monstre qu'il fault que je me rende :
Puisque ainsi est, je me rens et me donne
A Jésus-Christ qui les péchez pardonne.

Dans notre prochain article, nous essaierons de faire connaître la poésie lyrique de la période qui nous occupe encore actuellement. C'est un côté de la question littéraire du moyen âge que, jusqu'ici, nous avons dû forcément laisser dans l'ombre, par la grande raison qu'il est impossible de tout dire à la fois. Mais patience : les naïfs Orphées de notre vieille Gaule ne tarderont pas à paraître dans la présente *Chronique*, et nous les saluerons l'un après l'autre, depuis le châtelain de Coucy jusqu'au touchant et gracieux captif d'Azincourt.

Joseph Boulmier.

BIBLIOGRAPHIE.

SIMPLES CONSEILS SUR L'ÉDUCATION DU CŒUR

Par Mme Hermine Thierry (1).

Bien souvent nos lectrices, parmi lesquelles il se trouve un grand nombre de jeunes mères et de sœurs aînées, ayant *charge d'âmes*, nous demandent quelques indications sur les livres qui traitent de l'éducation. Heureuses de pouvoir les obliger, nous interrompons la suite de nos articles sur Christophe Colomb pour dire un mot d'un livre écrit par une mère, et qui renferme des renseignements précieux, d'excellentes observations sur le premier des arts, l'art d'élever l'enfant qui, à son tour, en élèvera d'autres, gland de chêne qui renferme une forêt.

Madame Hermine Thierry offre aux mères le résultat de son expérience personnelle; elle a élevé ses enfants, et le succès a couronné ses efforts; elle a désiré que d'autres dévouements pussent profiter de sa science maternelle; ces conseils destinés à sa fille,

(1) A Montauban, chez Forestié, un volume in-8°, prix : 6 francs.

elle les livre à la publicité dans l'espoir de faire un peu de bien.

Madame Thierry pourrait prendre, pour épigraphe de son système d'éducation, ces mots de saint Augustin : *Aimez, et faites ce que vous voudrez!* Sa méthode, c'est l'amour, le saint amour de la mère pour son enfant, l'amour dévoué de toutes les heures, qui ne cède jamais l'enfant à des mains mercenaires; l'amour vigilant qui observe, qui devine les défauts à leur première apparition et les corrige à force de calme et de persévérance; l'amour patient qui ne se lasse jamais ni des soins matériels, ni des détails de l'instruction; l'amour intelligent qui mesure la tâche à la portée d'esprit de l'enfant; l'amour d'abnégation qui sacrifie tout à l'enfant, qui le considère comme le premier devoir et le premier plaisir de la vie. C'est ainsi que madame Thierry envisage la tâche de l'éducation; elle croit avec raison qu'un complet dévouement engendre une grande puissance, et que lorsqu'on s'est donné tout entier à un être, on acquiert un véritable pouvoir pour le diriger vers le bien.

A des considérations élevées sur l'enfance, l'importance de l'éducation et le zèle persévérant que l'on doit apporter à cette noble tâche, madame Thierry ajoute des conseils pratiques, parmi lesquels nous en choisirons quelques-uns pour les offrir à nos lectrices. Beaucoup d'entre elles nous ont demandé des avis sur les livres que l'on peut mettre aux mains des enfants. Voici ce que madame Thierry nous dit à ce sujet :

« Pour favoriser autant que possible, chez les enfants, le goût de la lecture, d'où dépend, en éducation, le succès le plus infaillible, il faut qu'ils aient dès leur bas âge, une bibliothèque à eux, les laissant libres de prendre comme de quitter un livre à volonté, et de glaner à leur choix dans ce champ fécond. Donnez-leur de suite l'*Education familière*, de miss Edgeworth, traduite par madame Louise Belloc; toute la *Bibliothèque d'éducation*, composée de plusieurs séries, et portant en tête les noms suivants : MM. de Châteaubriand, Ch. Nodier, P. de Ségur, Campenon, Lemercier, de Pongerville, Soumet, et beaucoup d'autres après lesquels on ne peut rien citer de mieux. J'insiste sur les noms, parce qu'il existe une multitude de livres que, depuis une douzaine d'années, on a gratifiés du titre de *Bibliothèque d'éducation*, et qui n'ont pas de rapport avec ceux-ci.

» Joignez aux ouvrages cités plus haut tous ceux de madame Foa, si goûtés et si dignes de l'être, ceux de Berquin, le vieil ami de nos enfants; les délicieuses compositions de mesdames Tastu, Voïart, Valmore, Nanine Souvestre, Alida de Savignac, et d'autres encore que toutes les mères devraient connaître. Mademoiselle Ulliac Trémadeure, dont la lecture viendra plus tard, est également un auteur hors ligne, pour qui un simple éloge serait insuffisant : c'est un noble talent!

» Dans le catalogue des enfants figurera un choix des naïfs ouvrages de Schmid. Pour un âge plus avancé, il en est de remarquables et d'infiniment jolis, entre autres *les Deux Miroirs*.

» Le goût particulier des enfants pour tel ou tel genre doit être pris en considération. A ceux qui préfèrent le récit des voyages et des naufrages, on donne tous les marins, les Robinsons, sans pour cela exclure les autres ouvrages. Une condition générale de succès, ce sont les rapports, l'affinité des devoirs et des plaisirs avec les personnages mis en scène..... Cela explique pourquoi les livres élémentaires ne peuvent convenir à tous les rangs, malgré l'unité auguste de la morale..... un enfant veut trouver d'abord des leçons, des exemples qu'il puisse s'appliquer à lui-même.....

» Dès que l'élève sait lire, la route est tracée : des plaisirs seront ses maîtres. Il trouve les uns et les autres sur les rayons de sa bibliothèque. »

A ces indications en succèdent d'autres, utiles et judicieuses, sur les études, particulièrement l'étude de l'histoire, si intéressante lorsqu'elle est présentée avec habileté.

Les chapitres sur l'*amour-propre*, la *véracité*, la *tempérance*, le *caractère* méritent d'être lus avec attention. En parlant de la toilette des jeunes filles, madame Thierry donne quelques conseils que nous croyons utiles à nos lectrices :

« Apprenez aux jeunes filles à apprécier la simplicité de bon goût, si attrayante à tout âge. Je voudrais, par exemple, qu'en dépit de la mode, elles ne fussent jamais décolletées, sous aucun prétexte. La mise d'une femme devrait refléter l'harmonie intérieure de son être : point d'éclat, de contraste, point d'affectation, mais de la distinction, de la décence, de la fraîcheur. Si vous soignez constamment la tenue des jeunes personnes, elles n'auront ni raideur ni préoccupation sous leur toilette; et, vers treize ans, laissez les à peu près libres de choisir, dans leur trousseau, le vêtement qu'il leur plaît de mettre. Vous obtiendrez de la sorte l'aisance et le naturel désirables, tandis qu'en transformant en reliques certaines robes réservées, vous empesez les jeunes filles les jours où elles les portent. Qu'on ne croie pas qu'il résulte de cette tolérance le moindre inconvénient : les enfants élevés suivant ma méthode ont le sentiment précoce des convenances; ils n'abusent de rien; ils sont les premiers à vous soumettre leurs désirs, à recueillir vos avis; leur douceur, leur soumission, vous laissent un arbitrage entier; seulement, vous déclinez vos pouvoirs quand vous les jugez inutiles, en réservant vos droits d'amie..... Engagez votre fille à appliquer à des œuvres de charité les économies prélevées sur des objets d'agrément susceptibles d'être suppléés par d'autres aussi jolis et moins coûteux, en laissant à vos élèves le mérite du choix et le plaisir de la bienfaisance. Formulez avec sentiment, par des paroles analogues à celles-ci, tout reproche relatif aux articles de toilette : — Regarde, chère enfant, cette robe neuve déchirée par ta faute : avec l'argent nécessaire pour la remplacer, nous aurions eu le bonheur de secourir un pauvre de plus! un malade aurait pu être soulagé..... un enfant vêtu pour tout l'hiver..... quel regret!.... »

Voici, au sujet du choix de la musique vocale, quelques pensées d'une délicatesse féminine, que nous avons lues avec plaisir :

« Il est triste de voir les femmes les plus sensées laisser le répertoire de la musique vocale à l'entière discrétion du professeur, lequel, si honnête qu'il soit, ne se croyant pas prédestiné à la réformation du genre humain, n'est rigoriste absolu que sur trois articles : la beauté de l'harmonie d'abord; puis l'expression et la justesse de l'exécution; les paroles l'occupent peu ou point. C'est qu'en effet, là s'arrêtent les

limites de sa spécialité; mais là aussi devrait commencer la sollicitude clairvoyante d'une mère. J'ai toujours éprouvé une sensation pénible en écoutant des voix fraîches et chastes chanter des paroles ridicules, si ce n'est pire encore, sur d'admirables notes où le génie a déposé souvent son souffle divin. Ceci se passe dans tous les salons sans qu'on y trouve à reprendre, tant la légèreté des habitudes est contagieuse, tant elle obscurcit les meilleurs jugements : entraîné par la routine, on ne réfléchit pas : on imite.

» Dans les maisons les plus honorables, les pianos sont encombrés de compositions lyriques dont la niaiserie sentimentale est le moindre défaut; de *duos* étranges, offrant l'assortiment de la platitude des vers et du scandale des mots. Oh! combien j'engage à abjurer cette indifférence!... Si l'on savait ce qu'on ôte à la candeur, ce qu'on livre au hasard, ce qu'on perd en inspirations hautes et puissantes, on comprendrait que cette négligence peut s'appeler un malheur. Le chant d'une jeune fille devrait avoir la pureté d'une prière, sa jolie bouche ne devrait s'ouvrir que pour proférer des mots dignes d'un cœur sans tache et d'une vie de séraphin..... »

Qui n'applaudirait à la justesse de ces réflexions? A ces avis, qui regardent surtout l'éducation des jeunes personnes, madame Thierry a ajouté un chapitre sur la direction des garçons; on y reconnaît la mère intelligente et dévouée. Quelques lettres, adressées à une jeune fille, remplies de bons conseils, de gracieux détails, terminent l'ouvrage, qui mérite une place distinguée parmi les écrits sur l'éducation, excellents et nombreux, dont la France a doté les mères. Après madame de Genlis, madame Campan, madame de Rémusat, madame Guizot, madame Tastu, les *Simples Conseils* de madame Thierry seront lus avec plaisir, médités avec fruit, car, à chaque page, on retrouvera l'impression d'une expérience personnelle, toujours si précieuse. Nous voudrions seulement que ce bon livre fût rédigé avec plus de méthode; que l'auteur classât et réunît les différents chapitres qui traitent de l'instruction et de l'éducation, et nous espérons que, dans une seconde édition, ce travail excellent gagnera encore en se présentant à l'œil et à l'esprit du lecteur avec plus d'ordre et de netteté.

M. F.

OR ET ALLIAGE

Tout ce que vous donnerez au nom de mon Père vous sera compté dans les cieux!

Jeanne du Coudray, comtesse de Mauroy, avait eu pour sœur de lait Jeannette Lebègue, femme Duval, et quelque différentes que, naturellement, leurs destinées eussent dû être, la noble comtesse et l'humble ouvrière s'étaient gardé une amitié sincère.

Il est vrai que les deux jeunes filles avaient grandi ensemble sur les vastes pelouses du château du Coudray, dont le parc se déroule en immense éventail, touffu, moussu, fleuri, du sommet de la colline, où sont situés le château et le village, jusque sur les bords de la Seine, un peu au-dessus de la petite ville de Corbeil.

Et non-seulement leurs membres souples et agiles s'étaient développés aux mêmes lieux, non-seulement leurs jeunes regards s'étaient ouverts aux mêmes spectacles et leurs oreilles aux mêmes sons, toutes coïncidences dont l'esprit et le cœur gardent à jamais le souvenir, et qui fournissent, pour toute la durée de l'existence, aux charmants et éternels t'en souviens-tu? mais encore madame la baronne du Coudray avait voulu, un peu pour le bien de Jeannette, un peu pour donner à Jeanne de l'émulation, que les sœurs de lait partageassent, non pas toutes, mais presque toutes les mêmes leçons; encore, n'en aurait-elle excepté aucune, si la mère nourrice, qui recevait de telles faveurs avec la sincère reconnaissance qu'elles méritaient, ne s'était cependant, respectueusement mais formellement opposée à ce que Jeannette participât à celles de ces leçons qui étaient consacrées à la musique et au dessin.

« Le reste est bon, avait dit, ou à peu près, la judicieuse paysanne; aujourd'hui le savoir est une manne dont chacun doit récolter sa part; qui plus, qui moins; et c'est par ce moyen que l'amélioration pénètre dans tous les corps d'état; chez le laboureur aussi bien que chez l'ouvrier; que laboureurs et ouvriers s'instruisent donc! Lire, écrire, compter, un peu de géographie, un peu d'histoire, très-bien! Cela est utile et agréable, et ça n'empêche pas qu'on apprenne un métier ni qu'on l'exerce avec cœur; le chant c'est encore bon; la jeunesse qui se réunit pour chanter ne pense pas à mal; le chant donne envie de prier, quand il n'est pas lui-même une prière; mais le piano, mais le dessin, c'est de ça que nous n'avons que faire! Chez celles des filles pauvres qui n'en savent qu'un peu, ce peu suffit pour leur tourner la tête, et faire prendre en pitié l'ouvrier qui est leur père, et la blanchisseuse hâlée qui est leur mère; chez celles qui parviennent à en savoir beaucoup, ça peut bien ne pas corrompre le cœur; j'ai entendu dire que le vrai savoir et l'honnêteté marchent souvent de pair! mais ça produit un autre effet, ça leur donne soif de renommée, ça fait danser devant leurs yeux, cent et cent rêves, cruels follets à la poursuite desquels elles s'élancent, eux fuyant toujours, elles ne cessant de les poursuivre, jusqu'à ce qu'épuisées par les angoisses et les faux espoirs, elles meurent à la peine! Ici même, pas plus tard qu'il y a deux ans, nous en avons eu un triste exemple; allez voir ce qu'il y a d'écrit sur la tombe de Louise, la fille de Jean Louis! »

« La flamme éclaire, mais elle consume ! »

»Toute petite, cette enfant chantait, chantait, chantait, des airs jolis à vous remuer le cœur, et jamais les mêmes; nous ne savions où elle les allait prendre; un monsieur l'entendit, et, trouvant cela merveilleux, il lui donna, gratis, des leçons de piano, de composition, d'harmonie, comme il disait; alors, elle fit des chansons ; ses chansons furent vendues; elle en fit d'autres ; celles-ci le furent moins ; elle imagina de travailler pour les théâtres ; elle en perdait le boire et le manger ; ses fraîches couleurs se fanaient, ses lèvres désapprenaient le sourire; à vingt-ans, son front avait un grand pli comme on n'en a qu'à soixante ; quand elle parlait de son opéra, elle vous communiquait la fièvre ! Chez elle, pour la soutenir à ne rien faire d'un rapport immédiat, petit à petit on vendait tout; elle le voyait, et son ardeur à la poursuite de sa chimère en augmentait, mais son travail, pour être hâté, ne s'en trouvait peut-être pas meilleur ; ces états-là sont des états de riches; il y faut du loisir. Enfin, après des années de démarches, l'opéra fut joué; il échoua, et Louise en mourut, au milieu de la misère des siens: misère qu'on ne lui reprochait pas, pourtant ! C'est pourquoi, madame la baronne, je m'en tiens à ce que j'ai dit, tout en vous remerciant, de tout mon cœur, de vos bontés.

Et Jeannette Lebègue, qui avait sa petite table à écrire à côté de celle de Jeanne du Coudray, prit l'habitude de se retirer pendant les leçons de dessin et de piano que recevait cette dernière, la sage nourrice ayant d'ailleurs, disposé de ces heures-là, pour les travaux du ménage; de cette sorte, Jeannette croissait en savoir, et ne s'en accoutumait pas moins, aux difficultés de sa condition.

Jeanne et Jeannette avaient de nombreux points de ressemblance; elles étaient naïves, gaies et vraies; elles avaient l'esprit droit, l'humeur douce et le cœur sensible; seulement, soit qu'elle fût d'un tempérament plus lymphatique, soit l'effet de l'extrême facilité d'accomplissement que rencontraient ses moindres désirs, Jeanne aimait le bien, sans doute, et elle en recherchait la pratique, mais à la condition que cela ne lui coûtât ni fatigues ni soucis; tandis que pour venir en aide à ceux qui souffraient, Jeannette devait forcément payer de son activité et de ses peines; l'une exerçait la charité, l'autre l'ordonnait?

A l'époque de leur première communion, par exemple, Jeanne avait voulu que toutes les jeunes filles qui devaient s'agenouiller à ses côtés à la sainte table fussent habillées à ses frais, et que, ce jour-là, elles dînassent avec sa mère; la baronne avait acquiescé de grand cœur à ce désir ; à toutes les communiantes un habillement complet avait été porté, la veille de la première communion, avec une invitation à dîner pour le lendemain, sauf à une seule, dont l'extrême difformité aurait, à ce qu'avait pensé mademoiselle du Coudray, affligé les yeux et les cœurs; cette enfant avait été à demi brûlée, et en était restée borgne et horriblement couturée; il était trop vrai que son aspect faisait éprouver une sensation pénible; mais, elle aussi, quelles sensations plus pénibles encore ne dut-elle pas ressentir en recevant ses blancs vêtements, de ne les voir point accompagnés de l'aimable petite lettre, que la plupart de ses compagnes avaient reçue ! En vain, Jeanne avait eu l'attention de joindre au carton qui contenait les habits un ample panier de provisions; Adélaïde n'en pleura pas moins à chaudes larmes, et la veille du grand jour et le jour même, et ses pleurs redoublèrent, quand elle vit, midi sonnant, les autres jeunes filles entrer triomphantes au château.

La grille écussonnée et surmontée de la couronne de baron ne s'était pas refermée sur la dernière d'entre elles, qu'une voix mélodieuse — quelle voix n'est mélodieuse lorsqu'elle part du cœur? — vint faire tressaillir la pauvre délaissée.

« Adélaïde, veux-tu que je dîne avec vous autres? lui demandait Jeannette Lebègue.

— Hein, fit Adélaïde? j'ai mal entendu, sans doute, toi la sœur de lait, l'amie de mademoiselle Jeanne, tu n'es point là-bas? tu n'es point assise à ses côtés? »

Et lorsque Jeannette eut renouvelé sa requête, lorsque la petite infortunée fut certaine que Jeannette lui sacrifiait le beau repas dans la belle salle, son visage se couvrit de larmes, douces celles-ci, et, à travers ses larmes, il y eut un tel rayonnement de bonheur dans ses traits, qu'elle n'en était presque plus laide, et que Jeannette l'embrassa sans dégoût.

« Oh! Jeannette, Jeannette, que tu es bonne! murmura-t-elle; après mademoiselle Jeanne, tu aurais été la plus fêtée au château, et tu me sacrifies ce bonheur! Madame la baronne t'aurait embrassée, et c'est moi que tu embrasses! »

Et, assise à la table rustique, entre Jeannette et sa mère, Adélaïde se trouva si heureuse, que, seul, le bonheur de Jeannette pouvait surpasser le sien!

Plus tard mademoiselle du Coudray continuant sa voie, son nom avait brillé dans toutes les listes de souscriptions, à côté des plus gros chiffres; il n'y avait ni incendiés ni inondés qui fissent en vain appel à sa charité, et c'était bien; et si la bienfaisance autrement exercée éveille de plus tendres sympathies, néanmoins celle-ci mérite aussi nos éloges. Il n'y a que Dieu qui préfère le denier de la veuve à l'or du pharisien. Nous ne nous élevons donc point contre Jeanne, nous constatons simplement des faits ; nous analysons deux cœurs également bons, mais diversement généreux; nous mettons en regard, pour tout dire, la charité passive et la charité qui agit, afin de prouver aux pauvres que, quoique pauvres, l'exercice de cette douce vertu ne leur est point interdit, et aussi dans le but de montrer quelle est, des deux sources, la plus fécondante et la plus salutaire à soi-même et aux autres. La satisfaction de mademoiselle du Coudray, entourée de ses compagnes, habillées par elle et recevant de sa main des mets exquis, avait été grande sans nul doute; mais la pourrait-on comparer à ce qu'avait éprouvé Jeannette changeant les larmes de douleur de la pauvre Adélaïde en des larmes de joie?

Après les inondations de la Loire, en 1849, les journaux avaient parlé de la bienfaisance de mademoiselle du Coudray, alors âgée de vingt et un ans accomplis : elle possédait de l'héritage de son père, mort depuis plusieurs années déjà, une petite ferme entourée de vignobles; cette petite ferme, elle en avait fait une donation authentique à trois des familles les plus nombreuses, parmi celles que le débordement avait ruinées. Il n'y avait là qu'à louer, aussi les louanges ne manquèrent pas; mais l'acte passé et les louanges savourées, le bienfait se trouva lui, avoir

donné toute la joie qu'elle eut à en attendre, et ce fut une affaire terminée; la façon dont ses obligés usèrent de ses largesses, jamais elle ne songea à s'en informer. Cependant quelles émotions plus douces elle eût retirées de cette libéralité princière si elle en avait elle-même porté la bonne nouvelle aux intéressés! Et combien les fruits en eussent été plus durables si elle eût ensuite consenti seulement à leur consacrer quelques jours chaque année! Ils auraient vu que sa générosité ne s'arrêtait point au bienfait; que ce n'était pas la main seule qui s'était ouverte sur eux, mais que le cœur avait été véritablement touché de leur infortune; ils auraient respecté la bienfaitrice dans son œuvre, et se seraient fait un point d'honneur de lui marquer leur reconnaissance par leur bonne conduite. Qu'arriva-t-il, au contraire? Trois lots des champs et des vignes avaient été consentis à l'amiable, et la ferme avait dû être occupée par les trois ménages, propriétaires des lieux. Il n'y avait pas six mois qu'elle l'était en effet, lorsque deux des femmes crurent avoir à se plaindre de la troisième, et que commencèrent des divisions intestines, qui ne tardèrent point à faire de cette habitation, où l'on n'aurait dû entendre que des concerts d'amour et de gratitude, un séjour infernal. Les hommes épousèrent les querelles de leurs femmes; aigris par elles, ils se plaignirent du lot qui leur était échu, voulurent revenir sur le partage, et osèrent même s'intenter des procès; en un mot, au bout de quatre ans, au lieu de passer de leurs enfants à leurs petits-enfants, le bien fut vendu, à vil prix, pour couvrir les frais de procédure!

Dans la même circonstance, qu'avait fait Jeannette? Elle n'avait point de terres, point d'argent à donner; elle était alors repasseuse à la journée, et le montant de ses journées était nécessaire à la maison paternelle, elle n'en pouvait rien distraire; cependant, au récit des désastres, dont une partie de la population était frappée, se représentant les petits enfants, nus, pressés dans les bras de leurs mères à peine couvertes elles-mêmes de misérables haillons, le cœur de Jeannette s'était embrasé d'ardeur, son esprit avait fermenté.

« Comment, s'était-elle dit, vouloir de toutes les forces de son âme, et ne pouvoir rien!... »

Elle se trompait, la bonne fille; quand on veut sincèrement les choses honnêtes, Dieu inspire toujours quelque moyen de les accomplir.

Le village chômait de maîtresse d'école, Jeannette se savait capable d'en tenir lieu, et dès lors son plan fut arrêté. Le repassage irait son train, mais de huit heures que finissait la journée, à dix heures, il y avait deux bonnes heures que l'on pouvait employer lucrativement; Jeannette offrit de donner des leçons de lecture, d'écriture, d'orthographe et de calcul, à raison de vingt sous par mois, à condition qu'on lui paierait un mois d'avance; on savait que Jeannette avait été élevée au château; d'ailleurs elle avait souvent écrit pour les uns et pour les autres, et l'on connaissait sa belle main et son joli style; ses propositions furent acceptées; dix élèves se présentèrent immédiatement, et immédiatement dix francs furent versés à la mairie du Coudray, pour les inondés de Tours; c'était peu, néanmoins Jeannette se sentit comme soulagée d'un grand poids, d'avoir pu, si faiblement que ce fût, coopérer à l'œuvre pie, qui était l'œuvre de la France entière; chaque soir, elle se livrait avec un indicible épanouissement de cœur à l'ingrate tâche qu'elle avait entreprise, de sorte qu'elle ressentit trente fois le bonheur du bienfait!

Du reste, son sacrifice eut encore un autre résultat: en attendant une nouvelle maîtresse d'école, on la pria de continuer des leçons que l'on trouvait bonnes, et elle gagna ainsi ce qui lui était nécessaire pour entrer en ménage.

Il y avait dans le village une honorable famille de journaliers, dont le fils unique, beau garçon de vingt-quatre ans, revenait de son tour de France.

Jadis on avait bien eu quelque chose à reprendre dans la conduite d'Eugène Duval, son caractère aussi n'était pas des meilleurs; mais Jeannette était femme, les dehors agréables d'Eugène Duval la séduisirent; elle se dit que ses voyages l'avaient dû changer; de plus, une autre raison servait les intérêts d'Eugène auprès de Jeannette: occupée comme elle l'avait toujours été, nullement coquette, et d'une physionomie un peu sérieuse, on ne lui avait jamais fait la cour; tous les garçons du village la souhaitaient bien pour femme, mais aucun d'eux n'avait osé le lui faire entendre; et quoiqu'il soit doux d'inspirer le respect, il est non moins doux d'apprendre que l'on peut inspirer l'affection: Eugène Duval eut moins de réserve, il parla, et son mariage avec Jeannette fut résolu.

Eugène Duval était menuisier ébéniste; madame la baronne du Coudray promit de l'ouvrage au château, et fournit l'atelier du jeune maître de beaux outils neufs; Jeanne ajouta à ce qu'avait amassé Jeannette et à ce que ses parents lui purent donner tout ce qu'il fallut pour monter l'habitation des jeunes gens, non-seulement du nécessaire, mais encore d'un peu de superflu; en outre, les pratiques de Jeannette lui promirent de lui continuer chez elle l'ouvrage que jusqu'alors elle avait fait chez eux; l'avenir de la bonne et charmante fille s'ouvrait donc sous les plus favorables auspices; aussi le jour de son mariage, marcha-t-elle confiante à l'autel, et bénit-elle le Seigneur avec effusion, se demandant naïvement comment elle avait pu mériter de si grands bonheurs.

Elle méritait mieux, mais les décrets de Dieu sont impénétrables; le jour même de son mariage, elle eut comme un avant-goût de ce qui lui était réservé; son mari entraîné par d'anciens camarades de désordre, les suivit au billard, et s'y oublia assez longtemps pour retrouver sa jeune épouse toute en pleurs. Il est vrai que la douleur de Jeannette ayant inspiré à Eugène Duval les plus touchantes expressions de regret, le doute affreux qui, un instant, était venu torturer son cœur, n'avait point tardé à être chassé comme une inspiration mauvaise, et à faire place à la plus trompeuse quiétude.

Cependant, telle ayant été la conduite d'Eugène Duval, le jour de son mariage, on devine ce qu'elle fut par la suite; d'abord, et bien que peu à peu la confiance de la pauvre jeune femme s'ébranlât, de semblables repentirs amenèrent des réconciliations semblables; mais bientôt Jeannette se vit délaissée, après avoir été préalablement et pièce à pièce, dépouillée de son petit ménage; sa robe de noce même, cette robe qu'elle avait faite de ses mains, et qu'elle gardait comme une relique, parce qu'elle

lui redisait des rêves évanouis mais toujours chers, sa robe de noce fut vendue pour subvenir à quelque dette de cabaret ou de jeu! Ce fut après ce dernier exploit qu'Eugène Duval quitta pour jamais son village natal et sa femme; Jeannette restant dans une maison pauvre et nue, avec la perspective d'un long chemin qu'elle devait parcourir seule, et sans qu'elle eût un petit enfant à aimer, pour lui adoucir l'amertume de cet isolement!

De semblables événements, par le fond, sinon par la forme, étaient survenus à mademoiselle du Coudray: elle aussi, s'était mariée et n'avait consulté que son cœur dans le choix qu'elle avait fait du comte Oscar de Mauroy; elle aussi, dans son ménage, avait rencontré plus d'un sujet de plainte; elle aussi, enfin, s'était vue abandonnée, non pas que M. de Mauroy se fût éloigné, mais leurs existences pour s'écouler aux mêmes lieux, n'en étaient pas moins séparées que celles de Jeannette et d'Eugène Duval.

Lorsque la vérité s'était révélée aux yeux de la jeune comtesse, elle avait frémi du vide profond dans lequel cette révélation la plongeait; sa mère était morte; ainsi que Jeannette, elle n'avait pas d'enfants, donc, rien à aimer! Alors, un morne désespoir s'était emparé d'elle; des jours et des mois s'écoulèrent et la vieillirent comme s'ils eussent été des années; elle avait pris toutes choses en un insurmontable dégoût; elle eût voulu mourir! Ce fut à cet instant de désolation suprême qu'elle revint au Coudray, auprès de Jeannette, avec laquelle elle n'avait cessé d'entretenir des relations, quoiqu'elle ne l'eût point vue depuis longtemps.

Bien que Jeannette fût orpheline et isolée comme elle, elle la trouva cependant si belle toujours, malgré les chagrins qui l'avaient abreuvée, qu'elle n'en put réprimer un mouvement de surprise extrême.

« Cela ne t'a donc point brisée, que l'on t'ait trahie, puisque ton front est resté pur et que tes yeux n'ont rien perdu de leur éclat? demanda Jeanne à sa sœur de lait. Jamais, à te voir, on ne dirait que le malheur est venu frapper à ta porte! »

Une larme trembla au bord des cils de Jeannette et roula sur sa joue.

« Tu n'aimais pas ton mari comme j'aimais le mien! » dit la comtesse.

Jeannette tira de son sein son anneau de mariage, qu'elle portait sur son cœur, et le baisa!

« Mais enfin, comment as-tu fait pour résister à l'abandon et à l'isolement?

— Voulez-vous vivre huit jours de ma vie? fit Jeannette, vous connaîtrez mon secret. »

Et, soit désœuvrement ou curiosité, madame de Mauroy, huit jours durant, se leva dès le matin comme Jeannette; avec Jeannette, elle commença la journée en visitant quelques vieillards et quelques infirmes, auxquels des soins furent rendus; à côté de Jeannette, et pendant que celle-ci gagnait son pain quotidien, elle travailla de ses mains à des layettes et de chauds vêtements, dont la destination ne se faisait jamais attendre; enfin, le soir elle assista Jeannette, dans les leçons gratuites que celle-ci donnait à quelques jeunes filles, dont le labeur journalier était utile à la famille, et qui, avaient dû prématurément quitter l'école.

Certes, le premier jour, ces occupations diverses et constantes avaient paru sinon fastidieuses, du moins très-fatigantes à madame de Mauroy; cependant les jours suivants elle s'y accoutuma; peu après, même, elle les souhaita avec une vivacité que depuis longtemps elle ne mettait plus à rien; la huitaine d'essai s'écoula, et une autre, et une autre encore, sans qu'elle parût ou voulût s'en apercevoir; et, à mesure que se succédaient les jours, le calme rentrait dans son cœur, son front se rassérénait, ses yeux éteints se ranimaient; il lui semblait renaître!

« Ton secret est bon, dit-elle un jour à Jeanne. Je consacrais pourtant trois mille francs aux pauvres, chaque année, ajouta-t-elle!

— Malgré toute mon envie, je ne puis aller au delà de cinquante francs, dit Jeannette.

— Oui, mais avec ton obole tu prodigues les parfums de ton cœur, reprit la comtesse, et ton obole est centuplée, et tes cinquante francs produisent plus de bien que jamais n'en ont fait mes trois mille; et tu recueilles, chaque jour plus de consolations vivifiantes que ne m'en ont procuré les aumônes de toute ma vie! Je le répète, Jeannette, ton secret est bon! — Ordonner le bien est louable, le faire soi-même est mieux!

ADAM BOISGONTIER.

LE HÉRON

« Eh bien, Laure de Marnay se marie dans un mois!

— Déjà?.... et avec qui? comment avez-vous su cela Emilie?

— Mais tout simplement par une visite que sa tante est venue nous faire il y a deux jours. Laure est enchantée de son mariage.

— Mais qui épouse-t-elle enfin? Quelqu'un de Paris, sans doute, car je ne vois pas à Blois de fortune qui vaille la sienne.

— Eh bien! elle se marie à Blois, pourtant! Elle reste en province.

— Allons donc! est-ce possible? Laure, qui a trente mille livres de rente à elle, qui est charmante, spirituelle, instruite, élégante! Mais qui épouse-t-elle, bon Dieu! Emilie, vous me faites mourir d'impatience!

— M. Louis de Cormoy.

— M. Louis de Cormoy! un petit gentillâtre de province qui mange économiquement dans sa bonne ville les vingt mille francs qu'il doit un jour partager avec sa sœur; qui passe l'hiver à jouer au whist chez les douairières, et l'été à chasser dans ses terres? Et vous dites qu'elle est contente! C'est impossible!

— Eh bien! pourtant, ma chère Isaure, je l'ai vue toute fière et toute heureuse.



— Mais à quel propos cette stupide mésalliance ?

— Oh ! Isaure ! le mot est vif. Louis de Cormoy peut n'être pas, selon vous, un parti digne de Laure sous le rapport de la fortune et de la position sociale, car il est certain qu'elle pouvait espérer mieux, mais c'est un honnête et digne garçon, dont le père était l'ami du vôtre et du mien; c'est un gentilhomme estimé dans tout le pays; il est plein de cœur et de délicatesse, son extérieur est distingué...

— D'accord, chère amie ! il a toutes ces qualités et d'autres encore. Certes, ce bon Louis est un jeune homme que l'on recevra toujours avec plaisir dans son salon et que mille petites bourgeoises auraient raison de se disputer..... Mais quand on est Laure de Marnay, on n'épouse pas cela !

— Isaure, je ne comprends ni vos idées ni vos ambitions. Moi, je connais Louis depuis mon enfance, et je trouve tout naturel qu'on l'estime et qu'on l'aime. »

Cette conversation avait lieu entre deux pensionnaires, au couvent des ..., près de Blois.

On venait d'avoir quelques jours de vacances; les jeunes filles, en rentrant au couvent, apportaient chacune une certaine somme de nouvelles, et elles avaient hâte de les échanger.

Déjà, à l'ardeur de leur curiosité, à la vivacité de leurs paroles, aux idées qu'elles émettaient naturellement et sans chercher leurs expressions, on pouvait distinguer la différence de leurs caractères, et prévoir leurs destinées dans cette vie.

Les mariages des élèves récemment sorties du couvent étaient un fécond sujet de conversation.

Chaque jeune fille, en laissant échapper une exclamation, un mot d'approbation ou de blâme, trahissait ses secrets désirs. L'une se montrait naïve et bonne, prête à se contenter de la vie simple de province avec un mari aimé; l'autre, ambitieuse, ardente aux plaisirs, décidée avant tout à briller dans le monde parisien. On voyait que celle-ci, heureuse seulement de l'amour de son mari et des joies maternelles, resterait là où le bonheur domestique l'aurait fixée, tandis que cette autre, irait chercher jusqu'au delà des mers une position brillante, plutôt que de se résigner à l'obscurité d'une vie modeste dans sa patrie.

Toutes, rieuses ou pensives, jetaient aux échos leurs projets d'avenir. Sous les longues charmilles ce n'était que murmures confus, bruits de voix animées, frôlement de robes et bruissement du sable sous les pieds.

Cependant, parmi ces jeunes filles il y avait déjà des sociétés formées. Celles qui, plus tard, devaient se rencontrer dans le monde savaient comme d'instinct se choisir et se chercher. Quelques-unes allaient deux à deux et échangeaient à demi-voix leurs confidences, quelques autres s'assemblaient en cercle nombreux.

Parmi toutes les élèves, celles dont nous avons reproduit la conversation au début de ce récit étaient à coup sûr les plus belles et les plus fières.

Isaure de Valeroy et Emilie d'Assonne avaient dix-huit ans à peu près. Elles devaient quitter le couvent aux vacances, pour retourner dans leurs familles. Toutes deux étaient riches et appartenaient à la plus haute noblesse de leur province. Laure de Marnay, d'une année plus vieille, avait été leur compagne inséparable avant sa sortie du couvent. Son mariage les préoccupait donc plus encore que les autres pensionnaires. Elles pensaient que l'année suivante, probablement, on songerait à les établir, et se demandaient avec inquiétude quels partis leurs familles choisiraient pour elles.

« Vous épouseriez donc un Louis de Cormoy ? vous, Émilie ? demanda Isaure à son amie.

— Si je l'aimais, si mes parents me le présentaient, pourquoi pas ?

— Ainsi, vous avez dix-huit ans, vous êtes belle... assez pour régner à Paris; — vous avez de l'esprit, une éducation parfaite, un beau nom, une fortune qui vous donne le droit de choisir, et vous donneriez tout cela à un brave garçon de province qui vous enfouirait au fond de son château, entre son père, sa mère, sa sœur et ses voisins de campagne !

— Je ne vous dis pas, Isaure, que ce soit là mon rêve. Assurément si je me représente le mari que je souhaite, je le vois doué de tous les avantages : noblesse, fortune, figure, esprit et talent. Mais si, par aventure, parmi mes compagnons d'enfance, il se trouvait un jeune homme agréé par mon père, apprécié par ma mère, plein des qualités du cœur, son peu de fortune ne serait pas pour moi une raison de refus.

— Pour moi non plus, certes ! s'écria tout à coup une jeune fille qui faisait partie d'un groupe voisin, et qui suivait depuis un instant la conversation. »

Trois ou quatre pensionnaires se mêlèrent à la discussion.

« Bien, mesdemoiselles, fort bien ! Vous êtes libres de penser à votre guise ! s'écria Isaure avec véhémence ! En vérité, de quoi vais-je me mêler ?

— Ne vous fâchez pas, ma chère Isaure, reprit doucement Émilie.

— Et que m'importe, à moi ? J'aimais Laure, j'en avais fait ma compagne et mon amie, je croyais que nous devions dans la vie nous rencontrer souvent, je vois que je me suis trompée, voilà tout ! Et puis, je la plains, pauvre fille !.....

— Si ce mariage la rend heureuse.....

— Oui..... je la vois d'ici, dans trois ou quatre ans..... Elle a deux ou trois enfants qui crient autour d'elle; son mari lit le journal, va à la chasse, surveille ses fermiers et joue aux cartes. Elle passe l'hiver dans sa maison de Blois, à voisiner avec toute une légion de tantes et de cousins, et l'été dans son château, bien enfoncée dans son ménage, brodant des béguins, dirigeant ses lessives, chaperonnant sa belle-sœur, et faisant ses confitures..... Dans dix ans elle portera des lunettes, fera faire ses robes par la couturière de sa tante et ses chapeaux par la modiste de la petite ville la plus voisine; dans vingt ans elle sera grand-mère !..... Et voilà pourquoi elle était venue au monde !

— A coup sûr, Isaure, ce n'est pas vous qui épouseriez un obscur gentilhomme de province, fût-il beau comme un Adonis et bon comme..... mon frère, par exemple, dit une des nouvelles venues, dont la famille était depuis longtemps alliée aux Valeroy.

— Plutôt mourir ! s'écria l'orgueilleuse Isaure.

— Mourir fille ?.... » demanda avec un malin sourire une espiègle de quinze ans.

Isaure la regarda, sans répondre, avec une expression de hauteur indescriptible, et s'éloigna brusquement.

Pour toutes les pensionnaires ce regard éloquent disait mieux que mille paroles :

« Quand on s'appelle Isaure de Valeroy, que l'on a ma beauté, et cinquante mille francs de rente, est-ce que l'on peut rester fille!!!.... »

—

Deux années après cette scène, nous retrouvons Isaure de Valeroy dans sa famille, au château de Valeroy, sur les bords de la Loire.

Elle a vingt ans. Sa beauté complètement développée est vraiment extraordinaire. C'est la *bella folgorante* des Italiens, cette beauté qui frappe, au premier regard, d'étonnement et d'admiration. Brune, grande, élégante, les traits réguliers et fiers comme ceux d'un camée antique, des cheveux abondants, souples et noirs qui couronnent sa tête d'une sorte de diadème, des dents éblouissantes, des mains devenues célèbres ; toutes les perfections de la nature semblent lui avoir été départies.

Après deux hivers passés à Paris, ses succès avaient dépassé toutes ses espérances et doublé ses prétentions. Au couvent du Sacré-Cœur elle avait appris à écrire correctement sa langue, un peu de dessin et de musique. A Paris, on s'aperçut qu'elle chantait comme Cornélie Falcon, qu'elle touchait du piano comme madame Pleyel, et que ses lettres étaient des petits chefs-d'œuvre d'esprit et de style.

Aussi, à l'heure présente, Isaure voulait-elle un mari, beau, jeune, riche et spirituel, qui la fît au moins duchesse.

Les prétendants, comme on le pense bien, n'avaient pas manqué aussitôt son apparition dans le monde.

Plusieurs même, bien accueillis par sa famille, devaient attirer au moins son attention. Mais nul d'entre eux ne réunissait toutes les qualités réclamées par l'ambitieuse fille. Tous furent repoussés dès le premier abord et sans examen.

Au moment où nous la rencontrons au château de Valeroy, elle est assise sur une terrasse près d'un bassin où frétillent des poissons rouges. Sa mère, son père, et son jeune frère, qui est un enfant encore, sont groupés autour d'elle. On est au mois de juin, et sept heures sonnent à l'horloge du château.

Il a fait une splendide journée. Le soleil prêt à disparaître inonde cependant encore la campagne de ses rayons les plus dorés.

Isaure est vêtue d'une robe de coutil brodé qui dessine sa taille élégante. Un grand chapeau de paille d'Italie garni de velours noir couvre ses cheveux et ombrage sa belle tête. Elle caresse paresseusement un épagneul noir endormi sur ses genoux, et ses mains blanches se plongent avec grâce dans les longues soies de l'animal.

M. et madame de Valeroy, fiers de leur enfant, la regardent avec complaisance et tendresse, tandis que leur fils, assis sur le sable, s'amuse à suivre des yeux les méandres capricieux des poissons rouges dans l'eau limpide du bassin.

« Eh bien, ma chère Isaure, dois-je inviter M. Hector du Rouvre à venir passer un mois avec nous? demandait M. de Valeroy à sa fille.

— Comme vous voudrez, mon cher père..... En vérité, vous n'avez guère de distractions ici, et je crois que vous ferez bien de l'engager, puisque sa société vous plaît. Vous irez à la chasse ensemble cet automne.

— Isaure, ma fille, tu sais fort bien ce que ton père entend te dire, reprit madame de Valeroy. S'il s'agissait seulement d'inviter le comte du Rouvre comme un commensal sans conséquence, il ne te consulterait pas.

— Mais, ma chère maman, je ne comprends réellement pas quel sens particulier vous attachez à cette invitation.

— Allons, Isaure, soyons donc sincère. M. du Rouvre t'a suivie cet hiver dans tous les bals, a témoigné son admiration pour toi de mille manières, et tu ne peux pas ignorer qu'il désire être agréé par toi.

— Oh! grand Dieu! s'il en est ainsi, alors mon père ne l'invitez pas!

— Il vous déplaît?

— M. du Rouvre? — Non.

— Eh bien, alors, pourquoi ne l'inviterais-je pas? Quand un jeune homme qui a toutes les qualités d'Hector ne déplaît pas à une jeune fille, il peut fort bien arriver à lui plaire, et.....

— Je ne pense pas, mon père, que vous ayez formé le projet de me marier à M. du Rouvre?

— Je n'ai pas positivement arrêté mes vues sur lui, Isaure, parce que je veux te laisser entièrement libre sur ton choix, mais j'avoue que je verrais ce mariage avec plaisir.

— Mon père, si je dois vous obéir, alors j'accepterai qui vous me présenterez, mais.....

— Nous obéir, ma fille chérie! s'écria madame de Valeroy avec tendresse, à Dieu ne plaise que nous voulions t'imposer un mariage qui te répugnerait! Hector du Rouvre ne saurait te plaire, eh bien! qu'il n'en soit plus question.

— Cependant, réfléchis, petite fille, reprit M. de Valeroy; — Hector a une belle fortune, il sera marquis un jour, sa famille est une des plus illustres de France, et il t'aime sincèrement. Je connais son caractère, et je suis convaincu qu'il te rendrait heureuse.

— M. du Rouvre sera riche à la mort de son oncle, mais actuellement sa position de fortune n'est pas absolument brillante, et je ne veux pas passer ma jeunesse dans la gêne.

— Son oncle l'avantagerait très-probablement à l'occasion de ce mariage.

— D'ailleurs, je n'aime pas sa famille, et ses amis me déplaisent.

— Chère enfant, si tu as quelque préférence de cœur, il faut nous le dire; parmi tous les jeunes gens qui t'admirent, as-tu distingué quelqu'un?

— Oh vraiment non!

— Eh bien! tu es jeune, tu as le temps de choisir; attendons, chère enfant!

— Oui, mais si ma sœur attend encore un peu de temps, elle coiffera sainte Catherine, maman. »

Un éclat de rire général accueillit cette menace du jeune Henri de Valeroy.

« Tu écoutais donc notre conversation, tout en jouant avec tes poissons? lui demanda madame de Valeroy; mais tu sais qu'il ne faut rien répéter de ce que tu entends, n'est-ce pas?

— Oui maman.

— Et qu'est-ce que tu appelles coiffer sainte Catherine ?

— Maman, c'est de ne se point marier. Sainte Catherine porte un chaperon qui s'attache avec trois épingles. A vingt-cinq ans, une fille met la première épingle, à trente, la deuxième, à trente-cinq....... maman, je ne sais pas si c'est à trente-cinq ans juste, mais il est sûr qu'une fille de quarante ans a complètement coiffé sainte Catherine.

— Ah!..... Eh bien! sois tranquille; ta sœur ne mettra point d'épingle au chaperon. »

Les cinq mois d'été se passèrent gaîment au château, les visiteurs affluèrent, et parmi eux passèrent trois ou quatre jeunes gens, que bien des mères eussent désiré donner pour maris à leurs filles.

Isaure les regardait tous avec une profonde indifférence. Cependant quelques-uns l'aimaient.

Hector du Rouvre vint faire quelques visites; mais elle l'accueillit avec une politesse froide et une parfaite aisance, comme un simple voisin de campagne. Le pauvre garçon arrivait inquiet et s'en retournait triste. Il comprenait son malheur et ne pouvait s'y résigner.

Un jour, il osa dire à Isaure, en présence de sa mère :

« Mademoiselle, les cœurs sincères sont rares : il ne faut pas rejeter avec tant de mépris celui qui se donne tout entier..... et qui attend de vous tout son bonheur. »

En disant ces paroles, Hector tremblait.

« Monsieur, répondit Isaure, je ne crois pas qu'une femme *méprise* jamais l'honnête homme qui lui fait l'honneur de la choisir; soyez sûr, au contraire, que la plus profonde estime accompagne souvent celui qu'on ne retient pas... Pour mon compte, je sais un jeune homme que je souhaiterais pour époux à ma meilleure amie..... »

Hector ne put retenir une larme. Mais il vit qu'il fallait comprendre et partit.

Madame de Valeroy donna des fêtes. Ce fut pour Isaure l'occasion de revoir presque toutes ses amies du couvent. Déjà plusieurs étaient mariées, quelques autres fiancées. Mais Isaure de Valeroy brillait toujours entre toutes.

L'hiver suivant elle eut à Paris encore plus de succès que les années précédentes. On lui avait fait une réputation dans tous les salons aristocratiques, pour sa beauté, son esprit et ses talents.

Les prétendants, jeunes, beaux, riches et titrés ne manquèrent point. Cependant Isaure ne se prononça pas.

« Ma fille, lui disait madame de Valeroy, tu as une cour comme peu de jeunes filles en ont vues autour d'elles; — quand te marieras-tu?

— Oh! chère maman, je ne suis pas pressée.

— Je comprends que tu retardes à te dépouiller d'un si brillant cortége. Une fois ton choix fait, les malheureux se retireront, et alors tu seras moins entourée; mais, ma chère enfant, ne crains-tu pas d'éveiller la médisance, toujours prête à tomber sur les femmes belles et triomphantes. On dira que tu es coquette, que tu t'amuses des inquiétudes d'autrui, on critiquera ton ambition, enfin on cherchera à te nuire.

— Chère maman, je n'aime aucun de mes prétendants; d'ailleurs..... je ne veux pas faire un sot mariage comme j'en ai vu faire à tant d'autres..... Quand on est mariée, c'est pour la vie..... et...

— Mais enfin, que dis-tu de Raoul de Tarcy?

— Il a trente-cinq ans qu'il cache à grand'peine sous les cosmétiques et les pommades.

— Et de Charles Renaud d'Épône?

— Ah, grand Dieu! mais ma chère maman, il n'est pas noble! Voulez-vous que j'épouse le fils d'un marchand de bœufs parce qu'il a deux millions de fortune, et qu'il ajoute à son nom celui de son village, pour se faire annoncer dans un salon?

— Isaure, M. Charles Renaud a reçu une excellente éducation, et dans notre siècle.....

— Chère maman, je vous en conjure, ne m'en parlez plus.

— Eh bien, épouse le prince Christophore Stéphanopoli.

— Un prince grec! Mais tous les Grecs sont princes ou corsaires, et je soupçonne le prince Christophore d'être au moins autant l'un que l'autre. D'ailleurs, je ne me sens aucun goût pour aller porter les modes nouvelles à la cour d'Athènes.

— Mais alors reste en France, à Paris, c'est notre désir le plus cher. Tu sais combien ton père souhaitait te marier près de nous, combien il a protégé près de toi ce pauvre Hector du Rouvre..... Accepte le vicomte de Maucroix. Ah! tu n'as rien à dire contre celui-là. Il est noble, beau, jeune et riche.....

— Sa sœur est bossue et sa mère l'était aussi; j'aurais trop peur d'avoir des enfants mal faits. Et puis, n'être que vicomtesse.....

— Le marquis d'Armantières?

— Il est sot!

— Comme tu voudras, Isaure; nous ne te contraindrons jamais; mais songe à ce que je t'ai dit, mon enfant. »

Deux ans s'écoulèrent.

Isaure était toujours aussi belle et toujours aussi admirée; seulement le nombre des prétendants était considérablement diminué.

Toutes ses amies du Sacré-Cœur étaient mariées.

Émilie d'Assonne avait épousé Hector du Rouvre, Les autres prenaient l'un après l'autre les prétendants qu'elle avait dédaignés.

Elle retrouva des compagnes d'enfance dans mesdames Renaud et de Tarcy.

On s'accoutumait à l'appeler mademoiselle, et, cependant, elle avait pris un rang dans le monde; ses succès et ses talents lui avaient donné une sorte d'assurance qui n'appartient d'ordinaire qu'aux femmes de trente ans; on la regardait enfin comme une exception à la règle commune, ce qui est bien le plus grand malheur pour une fille à marier.

Peu à peu, ses refus avaient en quelque sorte tracé son programme, et personne n'osait plus se présenter. Les jeunes gens de son âge, de son rang et de sa fortune l'admiraient sans la demander pour femme; ceux que leur fortune ou leur naissance plaçait au-dessous d'elle l'aimaient souvent, mais sans rien dire, trop sûrs d'être repoussés.

Et puis, ses allures de reine effrayaient; certes, on ne pouvait pas dire positivement qu'elle fût *lionne* ou excentrique, mais elle se permettait mille choses, en apparence indifférentes, qui, cependant, inquiètent un prétendant.

« Quelle personne remarquable que mademoiselle

de Valeroy ! disait un jour un riche étranger, qui venait presque tous les ans passer ses hivers à Paris, à un jeune homme fort à la mode, mais encore peu soucieux du mariage. Il me semble que voilà bien des hivers que je la vois aux côtés de sa mère. Pourquoi ne se marie-t-elle pas? Elle est fort riche, pourtant, m'a-t-on dit.

— Oui.

— Et belle..... autant qu'on peut l'être.

— Elle est trop belle.

— Et quel esprit pétillant, toujours prêt à la riposte, toujours original et primesautier!

— Elle a trop d'esprit.

— Mais, enfin, elle a tous les talents, elle appartient à une famille illustre.....

— Trop, toujours trop..... mademoiselle de Valeroy a tous les succès et toutes les gloires..... que voulez-vous que fasse à ses côtés un honnête garçon qui paraîtrait un aigle auprès d'une autre femme? Et puis, elle veut un mari qui soit prince, qui soit beau, qui soit riche et homme de génie en même temps! Trouvez-moi donc ce phénix!

— J'avoue qu'il est rare de rencontrer toutes ces qualités réunies, et qu'elle peut attendre quelques années.....

— Ses égaux s'éloignent, ses inférieurs seraient méprisés..... il faut un trône à cette fille-là..... et les trônes sont au moins aussi rares que les phénix. »

Le jour vint où elle eut vingt-cinq ans :

« Ah! ah! ma sœur, tu mets la première épingle, lui dit Henri. »

Vers cette époque, les demandes des prétendants étaient devenues bien rares. A force de danser dans les bals, du mois de novembre au mois d'avril, de chanter des airs d'opéra et d'aller au théâtre, elle avait fatigué sa jeunesse et terni sa beauté. Elle commençait, d'ailleurs, à voir le vide qui se faisait autour d'elle et à souffrir de sa situation.

A l'un de ces bals dont elle faisait l'ornement depuis sept ans, chez la marquise de Charnay, elle vit, un jour, un jeune homme élégant et remarquablement beau.

Il paraissait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans tout au plus; mais, malgré cette extrême jeunesse, il causait volontiers avec les gens graves, et savait dire à chacun ce qui pouvait lui plaire. Il se tenait bien, sans prétention comme sans négligence. Il écoutait toujours et parlait à propos. Jamais Isaure n'avait trouvé réunis tant de tact à tant de grâce.

Il l'invita à danser et sut l'intéresser autrement que par les fades propos dont ses cavaliers ordinaires l'avaient fatiguée depuis sept ans.

La curiosité d'Isaure vivement surexcitée ne put se contenir.

« Quel est ce jeune homme? demanda-t-elle à sa voisine.

— On l'appelle, je crois, Étienne Arnauld.

— Ah!..... Connaissez-vous sa famille?

— Non, c'est la première fois que je le vois ici, et madame de Charnay ne me l'a pas encore présenté. »

Isaure fut obligée de terminer là son interrogatoire, en dépit de l'envie qu'elle avait d'en savoir davantage; mais elle se promit bien de se renseigner plus complètement à la première occasion.

A la fin de la soirée, Étienne vint encore lui demander une contredanse; elle accepta, quoiqu'elle fût très-fatiguée.

Son cavalier fut si spirituel, qu'elle resta sous le charme et ne put trouver le moyen de lui faire aucune question même indirecte; il fallut revenir à sa place sans plus de lumières.

Huit jours s'écoulèrent, pendant lesquels la fière Isaure songea souvent à Étienne. Son nom sans particule lui revenait sans cesse en mémoire et l'inquiétait prodigieusement.

« Étienne Arnauld, se disait-elle, ce n'est pas un nom noble cela..... Cependant il y a les Arnauld d'Andilly, qui sont d'une ancienne famille parlementaire et que les querelles jansénistes ont illustrés... Arnauld... mais pourquoi la marquise de Charnay, si difficile sur la noblesse des gens qu'elle reçoit, mettrait-elle dans son salon un M. Étienne Arnauld tout court?..... Serait-il célèbre à quelque titre?..... mais non, il est trop jeune!..... A coup sûr, s'il venait avec sa mère, on nous eût présenté une madame Arnauld... C'est quelque musicien peut-être?... un agréable chanteur de salon?... Mais je suis folle! il n'a pas approché du piano de toute la soirée. D'ailleurs ce ton parfait, cet esprit vif et contenu en même temps ne peuvent être le fruit que d'une éducation aristocratique. »

Elle ne manqua plus une soirée de madame de Charnay.

Mais plus elle sentait son cœur et son esprit occupés du jeune Étienne Arnauld, plus elle craignait de se trahir en questionnant quelqu'un à son sujet. Elle dansa un mois avec lui sans autres renseignements.

Un soir, elle s'aperçut à la direction de certains regards qu'il était le sujet de la conversation de madame de Charnay. Elle s'approcha sans affectation du groupe, dont la maîtresse de la maison formait le centre et elle recueillit les paroles suivantes :

« N'est-ce pas qu'il est fort bien?

— En vérité, chère amie, c'est à désespérer d'être né gentilhomme, répondit un vieil ami de la marquise.

— Et il a autant de tact et de savoir que d'esprit et de grâce, dit-elle.

— On assure, du reste, que sa position sera brillante.

— Oui, à vingt-trois ans, ce jeune avocat stagiaire compte déjà des succès; il est, du reste, fort aimé du bâtonnier de l'ordre, qui en a fait son secrétaire.

— C'est pourtant, tout simplement, le fils d'un avocat de province.

— Si ce garçon-là peut affoler quelque fille d'esprit, il ira loin. »

Isaure étouffait de colère; elle s'éloigna dans la crainte de laisser voir la rougeur qui lui montait au visage.

« Ainsi, dit-elle, c'est un homme de rien..... un petit étudiant qui porte au bout de sa langue sa fortune et ses titres..... futurs! A quoi ai-je été penser, bon Dieu!..... Mais aussi, pourquoi la marquise de Charnay reçoit-elle des gens impossibles!..... »

Quand Étienne Arnauld la fit danser, elle se montra froide, réservée, presque impertinente.

Cependant, tout son orgueil et tout son parti pris, ne l'empêchèrent pas de voir combien Étienne était supérieur à son entourage. Elle se répétait cent fois le jour que ce jeune avocat lui était bien indifférent, et que jamais elle ne fixerait ses regards si bas. Mais

elle restait rêveuse des heures entières en pensant à lui; et, si elle songeait à choisir un mari parmi les jeunes gens de sa fortune et de son rang, c'était toujours Étienne qui servait de terme de comparaison à l'idéal cherché.

Elle continuait à suivre assidûment les bals de la marquise de Charnay.

Souvent le dépit la poussait à médire d'Étienne Arnauld. Elle aimait mieux en dire du mal que de n'en point parler. Tantôt elle se plaignait à sa mère de la société *mêlée* de madame de Charnay, chez laquelle on était exposée à valser avec des avocats sans fortune et sans nom; tantôt elle s'efforçait de mortifier de ses sarcasmes Étienne lui-même; d'autres fois, au contraire, elle humiliait à plaisir ses flatteurs aristocratiques avec l'esprit et l'élégance du jeune avocat.

Soit que celui-ci se sentît piqué par ce manége, soit que la beauté souveraine d'Isaure eût exalté son admiration jusqu'à l'amour, toujours est-il que les mépris de la fière demoiselle le faisaient cruellement souffrir. Quelquefois, après une parole mordante, Isaure le voyait rougir malgré tout son empire sur lui-même. Alors elle se sentait joyeuse de l'avoir piqué, comme d'une victoire, et c'était un nouveau sujet d'occupation pour elle.

Bientôt elle le rencontra dans presque tous les salons où elle allait; elle en murmura, mais elle les fréquenta plus souvent encore.

M. et madame de Valeroy ne tardèrent point à s'apercevoir de cette préférence que leur fille ne s'avouait point à elle-même.

Elle avait alors vingt-six ans, et leur tendresse était sérieusement alarmée de la voir abandonnée par les courtisans qui se pressaient jadis autour d'elle.

Sans doute, au nom vulgaire d'Étienne et à sa fortune médiocre ils eussent préféré la noble et riche alliance de MM. du Rouvre et de Maucroix, mais il ne fallait plus songer à choisir; d'ailleurs, Étienne Arnault avait toutes les qualités du cœur et de l'esprit: il était bien vu dans le monde et pouvait espérer un bel avenir. Et puis, Isaure l'aimait malgré elle, on ne pouvait pas en douter.

Bien qu'elle se plût à l'humilier et à l'accabler de dédains, ses parents l'accueillirent donc avec distinction et bienveillance.

Au printemps, en partant pour son château, M. de Valeroy l'invita même à venir y passer quelques semaines.

Isaure protesta; mais elle se dit qu'elle ne pouvait pas être grossière à ce point, de mal recevoir l'hôte de son père. Bon gré, mal gré, il fallut donc s'accoutumer à traiter Étienne en commensal et en ami.

Henri de Valeroy, qui venait de sortir du collége, se lia bientôt avec le jeune avocat. En faisant sa connaissance intime, on découvrait en lui autant de qualités solides que de qualités brillantes; M. de Valeroy en vint à remercier le ciel de ce que sa fille était restée si longtemps sans fixer son choix, et à désirer de tout son cœur d'avoir Étienne Arnault pour gendre.

On fit ensemble de longues promenades et des chasses brillantes. On lut de compagnie les ouvrages nouveaux et les livres immortels qu'on retrouve toujours avec plaisir, comme de vieux amis. Sans faire étalage de ses talents, Étienne était bon musicien; il chanta avec Isaure, qui trouva un plaisir réel à se sentir bien secondée.

Peu à peu les semaines s'écoulèrent, et Isaure, qui se laissait aller à cette vie facile et douce comme à un beau rêve, ne les trouva pas longues. Elle se sentait bien aimée, et, pour la première fois, ce sentiment trouvait de l'écho dans son cœur.

« Eh bien, ma fille, lui dit un jour sa mère, tu as vingt-six ans et tu n'es point encore mariée; ce qui m'a causé bien des douleurs. Mais, aujourd'hui, je ne regrette plus rien. Tu aimes Étienne Arnault, ton père et moi nous l'estimons sincèrement. — Quand veux-tu l'épouser? »

A cette question catégorique, Isaure reçut un coup au cœur. L'orgueilleuse fille ne pouvait plus se dissimuler son amour, mais elle eût mieux aimé mourir que de devenir madame Arnault.

Depuis quelque temps, elle vivait sans réfléchir et s'endormait dans le bonheur présent sans s'inquiéter de l'avenir. Les paroles de sa mère l'éveillèrent en sursaut.

« Ma mère, répondit-elle, rouge de honte, je n'aime point monsieur Arnauld.

— Isaure, je crois que vous mentez pour la première fois de votre vie. Auriez-vous le sot orgueil de refuser Étienne et de nous faire à tous le plus cruel des chagrins, parce qu'il n'a point de titres? reprit sévèrement madame de Valeroy.

— Voudriez-vous réellement, ma mère, me faire épouser un homme sans fortune et sans nom, quand j'ai refusé, au su et au vu de tout le monde, MM. du Rouvre, de Tarcy, de Maucroix, Renaud d'Epône, d'Armentières, etc., etc.?

— Il s'agit bien de cette puérile vanité, ma fille! s'écria M. de Valeroy presque en colère. Vous aurez tout à l'heure trente ans, et vous ne vous marierez point du tout.

— J'aime mieux rester fille que d'être humiliée à ce point; d'ailleurs, je ne manque point encore de prétendants...

— Isaure, pour la première fois je vous exprimerai ma volonté, dit d'un ton grave M. de Valeroy. Vous aimez Étienne, votre mère, votre frère et moi désirons son alliance, et vous l'épouserez. Je vous donne quinze jours de réflexion. »

Pour la première fois, Isaure trouvait l'autorité de ses parents mêlée à leur tendresse. Elle ne répliqua pas, mais rien ne pouvait vaincre sa crainte de l'opinion et des railleries.

« Eh quoi! se disait-elle, le cœur déchiré par son amour et son orgueil, j'entrerai chez la marquise de Charnay, et on annoncera madame Arnauld! quand j'aurais pu m'entendre donner le titre de princesse! Et toutes mes amies se moqueront de la folie qui me fait épouser à vingt-sept ans un homme plus jeune que moi! Et mesdames du Rouvre, de Tarcy et de Maucroix m'écraseront de leurs titres et de leur luxe! Ah! jamais! »

Au terme du délai fixé par son père, Isaure refusa, malgré son amour, malgré les larmes d'Étienne, malgré la douleur de sa mère, malgré les supplications de son frère.

Étienne Arnauld partit comme était parti Hector du Rouvre.

Les années s'écoulèrent sans apporter de changements graves dans l'intérieur de la famille de Valeroy.

Seulement, le père et la mère, qui devenaient vieux, et qui souffraient de la position de leur fille, allèrent moins à Paris et restèrent plus longtemps dans leurs terres; Isaure, le cœur plein d'ennui et de regrets, devint triste et parfois d'humeur chagrine. Ses prétentions, qui n'avaient point diminué avec l'âge, devinrent ridicules. Henri fuyait cet intérieur morose et vivait beaucoup en dehors.

Un jour, elle s'aperçut que le fils d'Émilie du Rouvre avait douze ans, et elle compta que sa trente-cinquième année n'était pas loin.

« Il faut pourtant que je me décide, dit-elle le soir en se regardant au miroir. — Mon père, je vous permets de me choisir un mari cet hiver.

— Dis donc, Isaure, tu auras soin de te faire épiler avant d'aller à la chasse au mari, s'écria son frère en arrachant sur sa tempe un magnifique cheveu blanc... — Va ! tu n'as plus qu'un rôle à jouer en ce monde, c'est celui de tante de mes enfants. »

. . . .

Isaure de Valeroy est chanoinesse. Dans le monde, on l'a surnommée le HÉRON.

« Et, disait dernièrement, une de ses anciennes compagnes du couvent, elle n'avait pourtant ni long bec, ni long cou, ni longs pieds...

— Bah ! répliqua un jeune étourdi : avec son turban orange, sa robe de velours à pointe, son tour frisé et ses grands airs, cela fait vraiment une tante fort imposante ! »

CLAUDE VIGNON.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN OFFICIER DE MARINE.

VISITE AU SULTAN DE BACALAM

ILE DE MADURE (MALAISIE)

. . . .

. . . Je viens de parcourir l'océan Indien, notre navire a visité les rivages de bien des îles connues à peine des navigateurs, et dont la vigoureuse végétation reçoit un nouvel éclat du soleil de feu sous lequel elles s'épanouissent. Entre toutes celles qui mirent leur parure verdoyante dans ces eaux bleues et lointaines, *Java*, reine brillante et superbe, voit se grouper autour d'elle, comme autour de leur suzeraine, des îles moins fameuses, mais non moins belles, ce sont des princesses tributaires et non d'humbles sujettes. *Madure*, la plus grande de ces îles, est séparée de Java par un détroit large d'un mille, sur lequel s'ouvre le port de *Sourabaia*, l'un des plus importants de la colonie hollandaise. La longueur de l'île est de deux cent huit kilomètres sur quarante de large; *Madure* forme une des vingt régences qui depuis 1825 divisent l'empire Hollando-Indien; elle est partagée entre deux sultans tributaires de la Hollande; le sultan de *Sumanap*, qui habite la ville de ce nom, règne sur la plus petite partie; celui de *Bacalam* commande à la portion la plus importante.

De tous les souverains sous la tutelle hollandaise, ceux de Madure sont les seuls qui jouissent d'une apparence de liberté; cet avantage est dû sans doute à leur faiblesse, mais quel qu'en soit le motif, ils en profitent et disposent à leur gré de leurs biens et de leurs sujets. Cependant il ne faudrait pas qu'ils étendissent trop loin cette franchise; ils ont toujours près d'eux un *résident* hollandais chargé d'épier leurs actions et d'en rendre compte à son gouvernement. Les Maduriens, comme toutes les peuplades de la Malaisie, n'entendent rien à l'administration; ce sont des Chinois (1) qui, à titre de fermiers, en exploitent toutes les branches.

Depuis notre arrivée à Java, nous avions projeté de visiter le sultan de *Bacalam*; nous savions qu'il recevait avec plaisir les Européens, et tout ce qu'on nous dit de l'accueil qui nous attendait excita en nous un vif désir d'en juger. A tout instant on nous vantait la magnifique hospitalité de ce prince, le cachet oriental de sa cour originale, qui, seule entre toutes, conserve encore les traditions de ce vieil empire hindou, tombé comme tombent, hélas! tous les trônes et toutes les civilisations, mais qui en tombant a semé des ruines de ses monuments bizarres et grandioses l'Inde et les îles de la Sonde. Bien que pour nous les merveilles de l'Inde et de Java eussent déjà émoussé notre curiosité, ces récits et mille autres eurent le pouvoir de la réveiller.

(1) Les Chinois sont extrêmement répandus dans les îles de la Malaisie, dans l'Inde, et émigrent jusqu'en Amérique: ce peuple a le génie du commerce et de la spéculation, et on le trouve disséminé dans ces régions comme les juifs le sont en Occident; leur nom prononcé évoque une idée de lucre et souvent de mauvaise foi dans les transactions commerciales. Du reste, ils sont bons administrateurs et excellents fermiers.

Les travaux du bâtiment étaient achevés; notre départ devait bientôt s'effectuer et nous demandâmes au résident de Sourabaïa l'autorisation d'aller rendre visite au sultan de Bacalam. Cette formalité peut sembler singulière, elle était pourtant essentielle, nous allions en corps à Madure, et sans cette précaution nous eussions pu fort embarrasser notre illustre hôte.

Le jour fixé, un officier de la marine hollandaise s'offrit ou plutôt fut désigné pour nous accompagner. A huit heures du matin, nous débarquions au village de *Camal* sur la côte opposée à la rade de Sourabaïa; le chef du village et l'administrateur chinois nous reçurent officiellement. Ils nous conduisirent ensuite sous une varangue de forme légère et élégante, entourée de palmiers et de magnolias en fleurs dont le parfum pénétrant s'alliait délicieusement à celui des jasmins espagnols qui couvraient en guirlandes capricieuses les colonnes du léger édifice. Un déjeuner excellent était servi; il se composait de thé, de café, de fruits, de confitures, de pâtisseries de toutes sortes; debout derrière nous, le chef malais et le Chinois en faisaient les honneurs avec un empressement plein d'hospitalité, empressement qui donnait un démenti à la réputation d'avarice des Chinois, car l'administrateur de *Camal* faisait tous les frais du repas.

En sortant de table, nous trouvâmes quatre voitures attelées chacune de quatre chevaux et envoyées par le sultan; les cochers et les laquais du carrosse d'honneur étaient vêtus à l'européenne avec la livrée du sultan, les domestiques des autres portaient le costume malais.

Nous avions à parcourir douze milles pour arriver à Bacalam, la capitale; la route que nous suivions se déroulait au milieu de champs bien cultivés, qu'une végétation luxuriante ombrageait d'arbres inconnus à nos climats. D'immenses bouquets de baobabs, de caquiers, d'ébéniers, de naucléas, d'érables, d'yaccas gloriosas, de cactus, de palmiers, de bananiers, enfin toute la famille frileuse et magnifique de la flore indienne bordait la route que nous parcourions, et laissait à peine entrevoir, à demi cachés sous le feuillage, une pagode aux mille clochettes, des cabanes de bambous, l'aiguille élancée d'un minaret et des groupes curieux qui s'approchaient pour nous voir passer. A mi-chemin, nous traversâmes un petit village où le relais était préparé. Une collation servie avec la même profusion que celle du Camal nous fut offerte par le chef du village et le Chinois; mais nous ne descendîmes même pas de voiture, et l'avare fermier se réjouit de voir son offre refusée. Nos chevaux furent échangés avec une rapidité excessive, et nous continuâmes à nous diriger vers le château du sultan, où nous arrivâmes à dix heures.

La ville, ou, pour mieux dire, le grand village de Bacalam, consiste, comme tous ceux des indigènes, dans un grand chemin principal, large et bien entretenu, bordé d'arbres et de maisons et terminé à chaque extrémité par une sorte d'arc de triomphe; d'autres voies plus petites le coupent à angles droits. Au centre, est une place spacieuse bien gazonnée; sur l'un des côtés se trouve le palais du prince : c'est un immense carré entouré de hautes murailles et d'un fossé; quelques pièces d'artillerie sont placées à la tête du pont-levis qui conduit à la porte d'entrée. L'intérieur de cette vaste enceinte, où habitent plus de quatre cents personnes, est divisé en plusieurs cours qui ont chacune leur destination spéciale. Ces cours intérieures laissaient apercevoir de belles pièces dont l'architecture bizarre et pleine de grandeur est parfaitement appropriée au climat. Ce sont des toits de forme pyramidale, soutenus par des colonnes de bois, de marbre ou de pierre, que des rideaux d'étoffes précieuses ferment à volonté; le parquet, de mosaïques précieuses, est recouvert quelquefois de nattes odoriférantes; d'ailleurs la mosaïque nue est rafraîchie par une eau parfumée.

Nous descendîmes au bas d'un perron de marbre rose, protégé par une véranda en bois de sandal, sculpté à jour, sous laquelle nous attendaient le sultan, son frère et son fils, le prince héréditaire. Après les compliments d'usage, ils nous introduisirent dans la salle de réception; nous passâmes pour y arriver entre deux haies de gardes habillés à l'antique; le casque en tête, armés de lances de dix pieds et de larges boucliers, enfin dans le costume des Horaces, du tableau de Gérard, ils avaient une attitude véritablement belliqueuse (1).

Des fauteuils à l'européenne, moelleux et confortables, nous furent offerts. Durant quelques moments je jetai des regards curieux sur cette grande et magnifique salle éclairée par un jour doux, mais clair; des lustres très-riches et très-beaux pendaient à la voûte, que soutenaient de nombreuses colonnes de marbre, ornées d'arabesques et de sculptures étranges, autour desquelles s'enroulaient des guirlandes de fleurs. D'immenses draperies de brocart rouge et blanc s'ouvraient de tous côtés pour laisser arriver un air frais. Des grands vases de la Chine placés sur des socles de sandal ciselé étaient remplis de fleurs.

Pendant que j'admirais ce lieu enchanté, des serviteurs du sultan nous présentèrent pour les ablutions des aiguières d'or et d'argent, et apportèrent des rafraîchissements de toute espèce.

Plusieurs d'entre nous parlant le malais, la conversation devint bientôt facile et animée. Nous nous étions bien attendus à trouver dans les manières du sultan de Bacalam quelque chose d'européen, mais nous n'avions pas compté sur cette politesse prévenante, cette grâce, cette aisance qui dans nos mœurs caractérisent un grand seigneur. Il portait, ainsi que les personnes de sa famille, un costume fort simple, composé d'un camail ou morceau de mousseline de couleur, tourné autour des reins et formant une espèce de jupe tombant jusqu'aux talons; le petit gilet et celui de dessus différaient peu des nôtres; la tête était enveloppée d'un turban de mousseline chinée, ne laissant pas voir les cheveux, selon la coutume des mahométans. Tous étaient armés de kris (2) placés derrière le dos, le sultan seul ne portait pas d'armes, et son sabre était tenu par un officier; seul aussi, et comme

(1) Costume bien arriéré sans doute pour notre époque, et dernier vestige du passage des phalanges macédoniennes qu'Alexandre conduisit dans l'Inde, ou peut-être de la conquête presque fabuleuse de Bacchus. On le retrouve chez tous les souverains de la Malaisie.

(2) Arme en usage dans l'Inde et dans les îles de la Sonde; la lame, tourmentée en forme de flamme, se porte sans fourreau; la blessure du kris est excessivement dangereuse, à cause de la forme même de sa lame.

signe distinctif de son autorité, il avait d'élégantes pantoufles, tandis que sa cour était sans chaussure, en sa présence ; ce qui est pour les musulmans la plus grande marque de respect.

Le sultan, à notre grande surprise, était fort au courant des événements politiques de notre vieille Europe ; il nous adressa plusieurs questions sur les affaires actuelles et s'exprima avec un jugement et une rectitude d'idées, dignes d'un Européen ; puis, toujours avec la même urbanité, il voulut nous indiquer lui-même les appartements qui nous étaient réservés. Nous passâmes de la salle de réception dans une galerie couverte, décorée de nombreux tableaux, dont plusieurs révélant l'enfance de l'art, et représentant les princes aïeux du sultan, depuis une date assez ancienne. Cette galerie aboutit à l'édifice principal, contenant les logements particuliers et la salle du trône.

C'est une vaste pièce élevée, surchargée de dorures; une alcôve saillante, à laquelle on parvient par plusieurs degrés et richement garnie de tapis et de coussins, sert de trône au souverain ; c'est là qu'entouré de sa famille, des grands officiers de son empire, le bon sultan signifie solennellement à ses sujets la volonté suprême d'un agent hollandais. Quatre belles portes symétriques conduisent de la salle du trône, les unes à deux appartements que le capitaine et moi occupâmes et où se trouvait tout ce qu'un luxe bien entendu peut offrir de commode ; les autres à l'intérieur du bâtiment, et à l'appartement des femmes. Cette dernière porte, qui nous fut toujours fermée, servit de limite à notre curiosité.

La mienne était vivement aiguillonnée ; que n'aurais-je pas donné pour apercevoir une de ces belles princesses dont, s'il faut en croire les pantoums (1), rien n'égale la merveilleuse beauté ! En vain mon imagination évoqua ces Péris aux vêtements tout resplendissants d'or et de pierreries ; je ne vis rien. Ici comme dans tous les pays soumis à la religion mahométane, les femmes d'un rang élevé sont toujours invisibles. — Nos camarades avaient été installés dans des corps de logis séparés, où les mêmes prévenances les attendaient. Chacun prit possession de son appartement, et ce fut avec plaisir que nous accédâmes au désir du prince, qui nous pressait d'échanger nos uniformes brodés d'or pour des gilets blancs, costume habituel de l'Inde ; ce changement terminé, nous nous rendîmes dans la salle de réception pour assister au spectacle.

Le théâtre était placé dans une petite pièce faisant face à celle où nous étions ; les acteurs paraissaient sur le devant de la scène, l'orchestre en occupait le fond. La représentation commença par un ballet-pantomime, où quatre personnages exécutèrent différents tableaux; le jeu des acteurs était peu animé, leurs mouvements lents et mesurés. Ils étaient vêtus de gilets et de pantalons de tricot, portaient une espèce de casque orné de perles ; aux bras et aux jambes des bracelets; toutes les parties visibles de leur corps étaient colorées en jaune. Une longue écharpe se prêtait à merveille à mille poses diverses qu'ils exécutaient avec une grâce et une souplesse qui partout eût trouvé des admirateurs ; nous crûmes un instant que c'étaient des femmes qui nous récréaient de ces danses gracieuses, mais quand on nous dit que c'étaient de jeunes hommes, nous n'en fûmes que plus émerveillés.

A la danse succéda un sujet dramatique : des guerriers vêtus à l'antique, ayant le visage couvert d'un masque de forme singulière, parurent sur la scène. Le directeur, d'une voix claire et élevée, récitait les rôles, tandis que les acteurs exécutaient tant bien que mal leur pantomime ; ils mirent cependant assez d'expression pour nous faire comprendre qu'il s'agissait d'un traité de paix et de sa conclusion ; le nombre des figurants avait considérablement augmenté durant cet acte ; dans le nombre, il en parut deux, dont les bouffonneries tendaient à figurer un chien et un fou ; leurs facéties et leurs contorsions, qui dérangeaient complètement l'action principale, excitèrent les applaudissements du peuple qui assistait à ce spectacle. On nomme *Japing* ces espèces de drames; les héros habituels sont les princes hindous qui illustrèrent l'empire fameux de ce nom ; souvenirs que les naturels aiment à faire revivre et qui leur rappellent la plus glorieuse phase de leur histoire.

Il y a encore un spectacle différent, nommé Wayang, et fort apprécié des Malaisiens, où l'on représente aussi la gloire éteinte et non oubliée de l'empire hindou. Une scène, fermée par un châssis de toile blanche, est éclairée dans le fond, de manière à projeter l'ombre des petits pantins qui servent d'acteurs, tandis que le directeur annonce au public les personnages, récite leurs dialogues, ou raconte leur histoire, ce qui ressemble assez exactement au fameux Caragous, si aimé des Turcs, ou aux ombres chinoises de Séraphin à Paris.

Depuis notre arrivée chez le sultan, la musique n'avait cessé de se faire entendre, si l'on peut donner le nom de musique au concert sauvage qui irritait nos oreilles et accompagnait le jeu des acteurs. L'instrument principal, dirigeant l'orchestre, est une sorte de violon à deux cordes et dont la forme est assez semblable à la mandoline; il se tient comme une basse, et les sons s'obtiennent au moyen d'un archet. Celui qui joue de cet instrument chante et récite l'action, tandis que des cymbales, des tambours, des gongons, des cloches de métal sonore, que l'on fait résonner au moyen de petites baguettes, l'accompagnent de leurs sons discordants. Jamais, je l'avoue, je n'avais ouï semblable cacophonie, et il avait fallu l'écouter deux longues heures ! Aussi, ce fut avec un véritable plaisir que nous quittâmes le spectacle pour passer dans le salon de réception, transformé en salle à manger. Une longue table, chargée d'une magnifique vaisselle d'or et d'argent, était couverte de mets succulents, et notre satisfaction augmenta lorsque nous vîmes Sa Hautesse ajuster de ses royales mains les hors-d'œuvre. Ce trait nous donna une haute idée des connaissances gastronomiques du prince, et le dîner, auquel nous fîmes ample brèche, vint justifier cette opinion. Assurément, il eût été bon partout, et il n'est table recherchée des quatre parties du monde qui ne s'en fût fait honneur. Le sultan, son frère, son fils et tous les grands personnages admis à la table étaient d'une prévenance gracieuse, épiant avec attention nos moindres désirs ; fidèles à la loi de Mahomet, ils ne buvaient que du thé et nous prodiguaient les meilleurs

(1) Poésies et chants hindous, la plupart improvisés pour la circonstance.

vins; Médoc, Champagne, Tokai, vins grecs, siciliens ou espagnols remplissaient les verres; la musique et les danses égayaient le festin; l'acteur chargé du rôle de chien fit des prodiges d'imitation; bref, rien n'avait été épargné pour nous bien recevoir. Après ce repas, nous fîmes la sieste selon l'usage de ces chaudes régions; c'était l'heure où le soleil avait le plus de force, nous avions tous bien dîné, et nous ne nous réveillâmes que pour prendre le café et faire la promenade.

Des calèches anglaises, des chevaux arabes et de Bima, élégamment harnachés furent mis à notre disposition; chacun choisit selon son goût et ses forces; les plus paresseux les voitures, les plus jeunes et les plus alertes les chevaux. Le jeune prince, richement vêtu, monté sur un joli cheval de Bima qu'il maniait avec beaucoup de grâce, et chaussé *de la pantoufle* signe de sa prééminence, nous servait de guide.

Il nous conduisit par des chemins boisés et charmants; nous traversâmes plusieurs villages; toujours à notre approche les Malais sortaient de leur cabanes de bambou et se prosternaient dans la poussière, sur le passage de leur jeune maître. Nous fîmes halte à une jolie maison de campagne, apanage des princes héréditaires. Qu'on se figure un petit palais de marbre blanc, surmonté d'un dôme recouvert de lames d'un métal brillant, entouré d'une colonnade aussi en marbre blanc, et le tout ciselé, sculpté, orné de fleurs, de figures d'êtres bizarres et fantastiques, d'un travail étrange mais parfaitement achevé, et on aura une faible idée de cette petite merveille de l'architecture hindoue; autour de cette résidence s'étendait un bois où des mimosas, des hibisquetas, des tulipiers, de magnifiques palmiers, des vanillers, des jujubiers aux fruits écarlates, des néfliers du Japon aux corolles de pourpre et d'or, des orangers, des citronniers confondaient leurs feuillages; les aloès, les roses chinoises de l'hibiscus, les lavanteras aux clochettes d'argent, les genêts et les jasmins d'Espagne, les euphorbes composaient un seul parfum de toutes leurs essences mêlées, et les magnolias faisaient pleuvoir leurs fleurs d'ivoire, comme la neige des tropiques, dans les allées de ce séjour enchanté. Des nuées d'oiseaux de toutes nuances voltigeaient d'une branche à l'autre, en faisant résonner l'air de leurs chants agréablement modulés. Dans la maison des champs du prince indien, tout répondait à l'aspect extérieur: des cours, ornées de bassins et de fontaines, ombragées de plantes odoriférantes, des salles d'une architecture aérienne, où l'atmosphère était imprégnée de mille senteurs pénétrantes, où le jour était ménagé avec art et arrivait, ici à travers un rideau de lianes capricieuses, là au travers d'un treillis de nauclèas finement tressés. Partout des tapis, des nattes, des coussins moelleux et élégants conviaient au repos; un goûter excellent était préparé dans une des salles; le jeune prince nous en fit les honneurs avec une grâce exquise, et à la nuit nous reprîmes le chemin de Bacalam.

Partout le château était illuminé; dans l'une des salles, on avait dressé des tables de jeu, nous fîmes un lansquenet très-gai, auquel le sultan prit part; le jeu nous retint peu de temps, et nous le quittâmes pour passer dans la salle du souper. Le repas fut aussi recherché, aussi élégant que le dîner; la musique, la danse et son bruyant cortége continuèrent toute la soirée et ne nous abandonnèrent qu'à l'heure du repos, qui fut un peu avancée, en raison du projet que nous avions formé d'aller le lendemain visiter les tombeaux de la famille du sultan.

Le tambour qui battait aux champs nous éveilla dès quatre heures du matin, et déjà nous ressentîmes les effets de l'hospitalité prévoyante du sultan; on nous servit dans nos appartements un déjeuner délicat; puis nous nous réunîmes sous l'égide de l'héritier présomptif, pour nous mettre en route. Après une heure de course, nous nous arrêtâmes pour changer de chevaux, et une autre heure après nous arrivions à l'entrée d'un bois qui renferme les sépultures. Ayant pénétré sous une voûte épaisse, formée d'arbres gigantesques, contemporains peut-être des premiers âges du monde, nous suivions un sentier tracé au milieu d'un inextricable fourré de mille plantes sauvages, qui faisait involontairement songer aux tigres et autres hôtes féroces des forêts de l'Inde. Malgré le chant matinal de mille oiseaux dont l'approche de la cavalcade faisait envoler des troupes nombreuses et effarouchées, tandis que des paons surpris et effrayés nous regardaient passer sans penser à quitter leur attitude orgueilleuse, la mélancolie de cette solitude nous avait gagnés; les conversations s'éteignirent et nous continuâmes à avancer silencieusement. L'homme obéit toujours à l'influence d'une nature vigoureuse et puissante, Dieu parle à l'âme suivant ses facultés; c'est une poésie divine qui prend toutes les voix, toutes les langues, et arrive à l'ébranler, à l'attendrir, soit qu'elle évoque une prière, un souvenir pieux, un regret émouvant.

Au centre du bois, au milieu d'une clairière, un tertre élevé désigne aux regards la nécropole des sultans. L'ensemble général du monument représente un énorme tumulus grec, aplati au sommet; sur cette plate-forme on a construit deux édifices destinés à abriter une partie des tombeaux; les autres sont restés exposés à l'action de l'air; la configuration de ce monument indique la main de l'homme, comme auxiliaire de son érection, due en partie à la nature et qui n'a eu besoin que d'être régularisée dans son ensemble. Les tombes occupent, sous les voûtes, des caveaux particuliers, séparés simplement par des rideaux de toile blanche. Leur figure est celle de tous les tombeaux musulmans; le turban placé à la tête de la pierre tumulaire indique la sépulture des hommes. Peu d'inscriptions, quelques sculptures seules ornent la pierre dure et blanche qui couvre ces cendres illustres, mais aucune décoration inutile ne vient rappeler orgueilleusement dans ce lieu de silence et de repos, les souvenirs d'une gloire ou d'une puissance éteinte. Le tombeau du dernier sultan se distingue des autres par une excessive simplicité, et une grande élégance de forme; le marbre en est du plus beau choix. Il dort auprès de ses aïeux qui, un à un, sont venus peupler cette région des ombres, depuis 1550 jusqu'à lui. Pendant tout le temps que nous passâmes à visiter ces mausolées, le petit prince indien et sa suite se montrèrent excessivement recueillis, et nous édifièrent par leur contenance. Ayant achevé notre exploration, nous remontâmes à cheval, et, à la sortie du bois, au plus proche village, nous trouvâmes, sous un pavillon élégant, l'utile Chinois et son déjeuner; jamais il ne parût plus à propos, cette course matinale avait

aiguisé notre appétit, nous fêtâmes tout ce qu'on nous présenta, et, bien réconfortés, nous reprîmes le chemin de Bacalam, à travers la même campagne que dorait le soleil déjà haut sur l'horizon, et à dix heures nous rentrions au château.

Notre aimable hôte ne voulut pas permettre d'interruption dans nos plaisirs ; à notre arrivée nous trouvions préparé un tir à l'arc, où chacun était appelé à faire briller son adresse. Le prince était d'une grande force et sa flèche habilement dirigée ne manquait jamais son but. Cette arme est une des armes offensives des Maduriens, c'est un agent terrible dans le combat; la pointe de fer qui forme le dard de la flèche est toujours empoisonnée, ce qui rend la blessure mortelle. Après le jeu du tir, nous eûmes le spectacle d'un combat de cailles. C'est une chose vraiment bien curieuse que la valeur avec laquelle ces petits animaux s'attaquent et se défendent, jusqu'à ce que, vaincu par son adversaire, mais non humilié, l'un des champions reste inanimé sur le champ de bataille. J'avais jusque-là considéré la caille comme une créature douce et inoffensive, et je fus obligé néanmoins, dès ce jour, de la classer dans mon esprit parmi les animaux féroces et belliqueux.

Le dîner d'adieu étala comme celui de la veille une somptuosité sans égale. Nous portâmes plusieurs toasts, en exprimant au sultan combien nous étions reconnaissants de son accueil distingué; il voulut bien y répondre par mille paroles aimables, dans lesquelles il exprima sa sympathie pour les Européens et surtout pour les Français.— Après le dîner, il nous montra des kris, des armes de toutes sortes, des violons semblables à celui dont j'ai parlé, présents de princes indiens et européens; armes et instruments de musique étaient d'un travail précieux, incrustés de pierres précieuses de grand prix, de diamants d'une grosseur fort remarquable, et dont se serait glorifié plus d'un souverain d'Europe. Le gracieux sultan avant de nous laisser partir voulut avoir nos noms sur son album, afin, nous dit-il, d'en perpétuer le souvenir à Madure; chacun de nous eut l'honneur de s'inscrire sur le carnet royal, et joignit à son nom quelques pensées, quelques vers, dont Sa Hautesse se montra très-flattée ; nous la quittâmes enfin, emportant un ineffaçable souvenir de son hospitalité si vraiment princière; ses voitures nous conduisirent rapidement vers Camal, où, avant de monter dans nos canots, nous acceptâmes encore le goûter que l'attentif Chinois avait préparé à notre intention. Les embarcations nous portèrent en peu de temps dans la rade hospitalière de Sourabaïa ; là nous saluâmes avec plaisir notre jolie corvette disposée à appareiller ; bientôt nous allions ensemble affronter de nouveaux dangers, aborder de nouveaux rivages. Avant de revoir la France pendant de longs mois encore, ce navire sera notre demeure, demeure aimée, car au marin c'est une portion, un fragment de sa patrie qui le suit en tous lieux. Puisse la Providence veiller sur nous, puisse-t-elle de son bras puissant nous protéger et nous guider au travers des récifs et des périls de l'Océan!

Mlle Blanche de Maubeuge.

Explication de l'Énigme Historique de Janvier.

LA PRINCESSE BORGHÈSE.

Gwendaline Talbot naquit en 1817, à Cheltenham, dans le Glocestershire. Elle était fille de John Talbot, comte de Shrewsbury, et de Marie-Thérèse Talbot, qui appartenait à une branche cadette de cette illustre maison, dont le nom est inscrit à toutes les pages de l'histoire d'Angleterre, et que sa fidélité inébranlable à la foi catholique, pendant trois cents ans de persécution, a rendue si digne d'estime et de vénération. Élevée au sein d'une famille chrétienne, qui révélait son amour pour Dieu, par une charité immense, et un luxe d'aumônes peut-être sans exemple, Gwendaline suça avec le lait l'amour des malheureux, et en même temps que sa riche intelligence s'ornait par une culture assidue, son âme se perfectionnait par les vertus dont le foyer domestique lui offrait les modèles les plus touchants. A seize ans, Gwendaline était la plus charmante des jeunes filles : belle entre toutes, dans un pays si célèbre par la beauté de ses femmes, on oubliait sa grâce pour ne voir que son esprit et sa bonté : une instruction variée, des voyages nombreux avaient développé ses facultés ; les langues et les littératures étrangères lui étaient familières ; elle parlait avec une correction merveilleuse, outre sa langue maternelle, le français, l'italien, l'espagnol et l'allemand. Des talents délicieux la délassaient de ses études solides, et, au milieu de tant de succès, son cœur était resté modeste et pur comme celui d'un enfant. Ni l'éclat d'une naissance illustre, ni les séductions d'une fortune princière, ni la supériorité de son esprit, ni le renom qui entourait déjà sa jeune beauté, n'avaient pu triompher de l'égide dont la religion, mère des humbles vertus, avait armé son cœur. Elle entrait dans le monde ornée de tous les dons qu'on envie, mais elle y apportait en même temps une bienveillance, une douceur, une générosité, faites pour désarmer jusqu'aux jalousies rivales.

Gwendaline épousa, à l'âge de dix-huit ans, le prince Marc-Antoine Borghèse ; cette union la fixa à Rome, et les pauvres de la ville apprirent qu'il leur était venu une mère. Cette jeune femme, dans laquelle semblaient revivre les plus pures créations de Raphaël, cette jeune femme, environnée de luxe, d'élégance, de richesse, devint la consolation de leurs maux et la servante de leurs misères. Libre de choisir et de suivre sa voie, Gwendaline se donna d'abord à sa famille, et puis aux pauvres : le monde n'eut d'elle que ce qu'elle ne pouvait lui refuser ; de courtes apparitions dans quelques fêtes et un accueil toujours hospitalier dans les salons du palais Borghèse, où la jeune femme apporta sa grâce sérieuse et déploya, sans le vouloir, les éminentes qualités de son intelligence.

Mais après son mari, après ses enfants, les pauvres avaient tout son amour. Le choléra, qui sévit à Rome avec fureur, ouvrit un vaste champ à son zèle : elle adopta tous les enfants que le fléau avait rendus or-

phelins, et par elle-même, et par les aumônes qu'elle ne craignit pas de solliciter, elle pourvut aux besoins de leur existence et de leur éducation. Pour y aider, elle se dépouillait de ses parures ; la somme destinée à sa toilette allait grossir le budget des indigents; elle vendit un jour un magnifique châle de Cachemire pour en donner le prix à une jeune fille délaissée, qu'elle ne pouvait secourir qu'en se privant elle-même, car sa charité était si grande qu'elle dépassait souvent les bornes de sa royale fortune; elle donnait non-seulement l'or et l'argent, mais son temps, sa présence, ses soins, et à quelque heure qu'un malheureux vînt frapper à sa porte, on avait ordre de l'introduire auprès d'elle. Plus d'une fois, elle s'est levée la nuit pour aller porter ses secours au chevet d'un mourant. La *charité n'a pas d'heure*, disait-elle. Un jour, elle rencontra dans la rue un enfant abandonné; aussitôt ses entrailles s'émurent (elle était mère aussi), elle se chargea du petit orphelin, et on la vit, pendant les maladies de cet enfant, le veiller, le soigner, l'amuser avec une patience que rien ne rebutait. Une vieille femme, dont elle prenait soin, se rétablissait avec peine d'une grave maladie, mais lorsque le médecin lui permit de se lever, elle refusa de quitter le lit, à moins qu'on ne lui donnât une robe neuve d'une étoffe qu'elle désignait. Dès le lendemain, Gwendaline la lui apporta et l'aida à s'en revêtir. La malade se plaignit de ce que la robe était trop longue..... aussitôt la jeune princesse s'agenouilla devant elle et se mit à rajuster et à raccourcir la robe avec le soin d'une ouvrière habile et zélée.

Sa touchante patience, qui supportait les travers de l'esprit et les maux de l'âme, ne reculait pas devant les dégoûts physiques, si difficiles à vaincre : plus d'une fois elle arrangea de ses mains, elle balaya et nettoya la chambre des pauvres malades, elle fit leur lit, et comme la chère sainte Élisabeth, elle se plaisait à rendre aux images de Jésus-Christ souffrant ces services si humiliants aux yeux du monde, si grands aux yeux de la foi. On la vit un jour peigner de ses belles mains les cheveux d'une pauvre femme, dont personne ne voulait prendre soin : ces cheveux étaient dans le plus triste état..... mais plus la répugnance était forte, plus l'âme grande et douce de Gwendaline se plaisait à en triompher. Mille traits pareils remplissent sa vie : elle ne savait rien refuser à Dieu ni aux pauvres. Un jour le cardinal Giustiniani, allant administrer le Saint-Viatique à une pauvre femme, vit, en entrant, une jeune dame qui, ayant ôté son chapeau, son châle et ses gants, nettoyait le plancher et achevait de mettre en ordre la triste chambre qui allait recevoir le divin hôte. Il reconnut la princesse Borghèse, la servante des pauvres, et il n'en fut plus surpris, car il connaissait cette âme angélique.

On s'étonnerait en voyant tant d'œuvres renfermées dans une vie si courte, si l'on ne savait combien les amis de Dieu sont avares du temps; seule avarice qu'ils se permettent. Gwendaline connaissait ce secret, et par là elle suffisait à tout : aux devoirs domestiques, aux devoirs sociaux, aux œuvres ardentes de sa charité. Les premiers moments de la journée appartenaient à ses enfants, qu'elle aimait comme un pareil cœur pouvait aimer; l'étude, la poésie qu'elle cultivait avec succès, la musique, les travaux d'aiguille, quelques promenades avec son mari, les visites et les réceptions occupaient nécessairement une large part de la journée, le reste était consacré à ses courses de bienfaisance, et aux moments, trop courts à son gré, qu'elle passait devant Dieu. Souvent, après l'avoir cherchée dans ses appartements, on la trouvait recueillie au fond de son oratoire. C'était là qu'elle puisait sa tendresse compatissante pour toutes les misères; c'était là qu'elle prenait des forces pour résister aux illusions de la vie; c'était là que, jeune et brillante, elle se disposait à la mort.

Déjà cette âme, mûre pour le ciel, se préparait à quitter la terre; Gwendaline venait de donner le jour à un quatrième enfant, et après quelques mois passés en Angleterre, auprès de sa famille, elle était revenue en Italie pour la fête des Vendanges. Elle paraissait souffrante et mélancolique, comme si un pressentiment intérieur l'eût avertie que l'heure des adieux n'était pas loin. Le 22 octobre 1840, elle fut obligée de garder le lit : une maladie du larynx s'était déclarée, et pendant cinq jours, le prince, les amis, les serviteurs passèrent par tous les degrés de l'inquiétude, de la crainte, du désespoir. Gwendaline était grave et sereine, quoiqu'elle ne se fît aucune illusion : la paix sublime des saints remplissait son cœur; prête à mourir, elle souriait à ceux qui pleuraient autour d'elle; elle essayait de consoler son mari, dont elle prévoyait l'inconsolable douleur; parfois, dans une espèce d'extase, elle disait à demi-voix avec l'expression la plus touchante : « — Entendez-vous cette musique céleste? C'est pour moi..... c'est pour vous, mes chers enfants! » Et ses bras s'ouvraient comme pour presser ses fils sur son cœur. Enfin, le 27 octobre, après avoir reçu, avec une piété indicible, les derniers secours de la religion, vers l'heure de midi, Gwendaline croisa ses mains sur sa poitrine, leva au ciel un dernier regard et mourut en paix.

Trois jours après, à sept heures du soir, un magnifique cortége sortait du palais Borghèse; mais à peine le char funèbre eut-il franchi les portes du palais, que quarante Romains, dételant les chevaux, traînèrent la dépouille terrestre de la bienfaitrice de Rome jusqu'au seuil de Sainte-Marie-Majeure. Au chant des prêtres, au son lugubre des instruments, se mêlaient les sanglots et les cris de douleur des pauvres, accourus sur le passage du cortége; de toutes les fenêtres tombait une pluie de couronnes et de fleurs, derniers hommages décernés à ces vertus qui n'avaient cherché que l'ombre et le silence. Enfin, le char arriva au pied du Quirinal; le Souverain-Pontife, Grégoire XVI, se montra à une des fenêtres du palais, et donna une dernière bénédiction aux restes mortels de la jeune princesse. Après les dernières cérémonies, le cercueil de Gwendaline fut déposé à Sainte-Marie-Majeure, dans le caveau sépulcral de la famille Borghèse. Alors la douleur publique éclata sans contrainte, et pendant toute la nuit, les pauvres veillèrent et pleurèrent sous les murs de la basilique qui renfermait leur trésor.

La douleur si grande sur la place publique était incommensurable dans la demeure que Gwendaline venait de quitter pour jamais. Son mari, qu'elle avait tant aimé, voulut la revoir encore une fois en se faisant ouvrir les portes du caveau où sa jeune femme reposait parmi ses ancêtres; mais bientôt une nouvelle douleur l'accabla : ses trois fils tombèrent malades, et tous trois suivirent de près leur angélique mère. Une circonstance étrange marqua la mort de

l'aîné de ces enfants : il se nommait Camille. On lui avait laissé ignorer la maladie et la mort de son jeune frère, mais au moment où le cercueil de celui-ci sortit du palais, Camille se souleva sur son petit lit et s'écria : *Voglio andar con Giovanni!* (Je veux aller avec Jean!) Il mourut au même instant, et suivit son petit frère dans la demeure de paix où leur mère les avait appelés.

Le tombeau de la sainte princesse Borghèse est modeste comme elle; on l'y a représentée sous les emblèmes de la charité, avec cette simple épitaphe : *Ici reposent les cendres de la mère des pauvres, la princesse Gwendaline Borghèse, née à Cheltenham, du comté de Shrewsbury, morte à l'âge de 22 ans, le 27 octobre 1840.*

Nous avons pensé que nos lectrices ne connaîtraient pas sans plaisir et sans utilité la vie de cette sainte de notre temps, et que ce touchant exemple de désintéressement, de charité, d'affection, de dévouement, ferait dire à quelques-unes peut-être, comme autrefois saint Augustin : *Pourquoi ne ferions-nous pas ce que celle-ci a fait?...*

LETTRES A UNE JEUNE FILLE

(Première lettre.)

Paris, janvier 1857.

Vous ne pouvez douter, ma chère enfant, que je n'accueille avec un vif empressement la prière que vous venez m'adresser, et que vous ne trouviez en moi, puisque vous le souhaitez, une correspondante exacte et zélée. Vous ne seriez pas ma filleule, vous ne seriez pas la fille d'une cousine, presque une sœur, que j'ai si tendrement aimée et si vivement regrettée, que votre position toute exceptionnelle m'inspirerait encore le plus chaleureux intérêt. Pauvre enfant, vous avez, bien jeune, de bien sérieux devoirs: consoler votre père, diriger votre frère et votre sœur, égayer la vieillesse et les infirmités de votre aïeule, conduire un grand ménage, remplacer votre digne mère enfin, et vous n'avez que dix-huit ans! Aussi, lorsque vous me demandez des conseils, que vous regarderez, dites-vous, comme d'importants services, je ne puis que vous offrir tout ce dont je puis disposer, un peu d'expérience et une ancienne et fidèle affection, qui date de votre berceau.

Seulement, chère Albertine, le programme que vous me tracez est bien étendu, et je crains qu'il ne dépasse mes forces. Voyons : vous voulez que je vous parle de votre nouvelle position, de vos devoirs de famille, de vos occupations d'intérieur, de vos études, de vos travaux; que je vous dise un mot du monde et de ses coutumes; que je vous indique les meilleurs moyens de vivre en bonne intelligence avec les parents, les alliés, les connaissances, les domestiques, le monde enfin; que je vous guide dans vos amitiés, dans vos lectures, dans vos bonnes œuvres; que je vous signale les travers qu'il faut éviter, et les bonnes habitudes qu'il faut prendre; vous voulez enfin un code complet de morale et de savoir-vivre... Hélas! mon enfant, je ne suis pas à la hauteur d'une semblable tâche, mais je ferai comme la faucheuse qui devait faucher toute seule un champ immense, je commencerai par un petit coin, sans m'occuper du travail du lendemain, et, répondant à vos premières questions, je vous parlerai d'abord de vos devoirs envers votre famille. Je ne vous dirai rien de vos devoirs religieux, puisque je sais que vous avez puisé cet enseignement à de bonnes sources, et que vous êtes disposée à le mettre heureusement en pratique. Persévérez, chère Albertine, car là est la véritable force, la souveraine lumière et la douce consolation!

Mais ces devoirs envers votre famille, ne les connaissez-vous pas, et la religion, dont les préceptes vous sont si chers, ne les a-t-elle pas gravés dans votra âme? Ne savez-vous pas ce que votre excellent père, si bon et si éprouvé, mérite de respect et de dévouement; quelle grande tâche vous avez à remplir auprès de Gustave et d'Octavie; de quels soins patients vous devez environner les derniers jours de votre digne grand'mère? Cependant, entrons dans le détail. Vous êtes tout pour votre père, ma chère enfant, puisque vous tenez dans sa maison la place de celle qu'il avait associée à sa vie; faites donc ce qu'elle aurait fait : égayez-le par une humeur douce, aimable, par des attentions empressées; veillez à son bien-être, ayez l'œil sur les soins matériels que les hommes négligent, tout en en éprouvant le besoin et la privation; ainsi, par exemple, veillez à son linge, c'est le seul luxe d'un homme; que ses repas soient servis à ses goûts et à ses heures; donnez une active surveillance à l'arrangement de son cabinet, afin que les domestiques, sous prétexte d'*ordre*, ne jettent pas le désordre dans ses livres et ses papiers. Pliez vos goûts et vos désirs aux siens; soyez prête à sortir avec lui quand il le désirera, et, pour cela, dès le matin, réglez vos occupations et disposez votre toilette; tâchez de causer avec lui, de faire de la musique pour lui, en un mot, rendez-le heureux, ce bon père, qui a tant travaillé pour vous et que j'ai vu veiller avec tant d'anxiété auprès de votre petit lit, quand vous étiez atteinte des maladies de l'enfance. Chère Albertine, dans ce dévouement de toutes les heures qui vous fera vivre pour un autre, il y aura parfois sacrifice, mais jetez un coup d'œil sur les années écoulées, pensez à tout ce que vos parents ont fait et souffert pour vous, et vous trouverez que, quoi qu'on fasse, toujours envers eux on reste insolvable.

J'en dirai autant de votre bonne grand'mère, mais là vous trouverez matière à plus d'abnégation encore. Elle est bien vieille, bien infirme, et ses facultés, si belles autrefois, ont subi *des ans l'irréparable outrage*. Votre bon cœur trouvera là de nouveaux motifs de dévouement et d'amour. Soyez attentive à son bien-être, exigez des domestiques, en leur en donnant

l'exemple, un respect et des attentions de toutes les heures; tâchez de l'égayer doucement, et de deviner les volontés et les désirs qu'elle n'exprime plus qu'avec peine. Elle aime à se promener, j'espère que bien souvent vous lui servirez de guide et d'appui; elle se plaît à entendre un peu de musique, chantez pour elle! la joie que vous lui donnerez vaudra mieux que les applaudissements d'une assemblée brillante. Enfin, mon enfant, je vous répéterai, à vous, à Gustave, à votre petite sœur, à propos de cette bonne mère, ces vers d'une femme poète :

Son navire est au port et va plier ses voiles :
Hâtez-vous de l'aimer, c'est moi qui vous le dis,
Car déjà son pied touche au seuil du paradis ;
L'ombre envahit ses jours, couverts de sombres voiles,
Nul soleil d'autrefois dans son cœur ne reluit ;
Venez y rayonner : la vieillesse est la nuit ;
Enfants, soyez-en les étoiles !

A votre frère, à votre sœur, vous devez, chère Albertine, l'affection (et vous l'avez, j'en suis sûre), de plus le bon exemple et le bon conseil. Tâchez d'obtenir leur confiance, mais vous ne le pourrez qu'en leur témoignant beaucoup de bonté et d'amitié. La bonté, c'est la clef d'or qui ouvre les cœurs, et là où l'esprit, la finesse, le talent échouent, la bonté réussit. Prenez sur vous-même, afin de leur montrer un caractère égal, modéré ; témoignez-leur bien que leurs petites importunités (car ils s'adressent toujours à vous pour leurs études, leurs jeux, etc.) ne vous pèsent jamais, afin qu'ils viennent toujours vers vous avec pleine ouverture de cœur. Gustave est très-vif, et, par conséquent, souvent très-peu raisonnable ; que votre raison, à vous, soit calme, dénuée de pédantisme ; ne donnez pas tort à la bonne cause en assaisonnant au vinaigre vos remontrances et vos petits sermons. Octavie est négligente, paresseuse, stimulez-la par une surveillance exacte et surtout par le bon exemple de l'ordre et de l'activité... Enfin, que vous dirai-je ? soyez mère, en aimant ces chers enfants, en étudiant leur caractère, en les rapprochant de votre père, en les entourant de bien-être, d'amour, de sollicitude. Par ces soins de toutes les heures, oui, ma chère Albertine, il faut être mère et savoir aimer, comprendre et se dévouer!

A ces conseils bien sérieux j'en ajouterai un autre. Il existe, ma chère filleule, une petite comédie qui porte un singulier titre : *Un ange dans le monde, un diable à la maison*. Beaucoup de jeunes filles, de jeunes femmes pourraient, hélas! être les héroïnes de cette petite pièce, mais j'espère que mon Albertine évitera ce tort et ce travers, et qu'aimable pour tout le monde, elle sera plus aimable, plus expansive, plus douce encore chez elle, au sein de sa famille. Aux vertus solides ajoutez l'agrément de la cordialité, de la complaisance, et aussi d'une politesse exacte, quoique toujours simple. Parce que vous êtes en famille, avec un frère, une sœur, de jeunes parentes, ne vous croyez pas dégagée des liens du savoir-vivre, et soyez sûre que, dans la vie intime, l'observation des bienséances, bien loin de diminuer l'amitié, y ajoute du charme. Il n'y a que les gens mal élevés qui pensent que la grossièreté est le synonyme de la confiance, et la familiarité la monnaie de l'affection. Donc, et ce conseil s'applique surtout à votre jeune frère et à votre petite sœur, ne souffrez pas que, sous prétexte des libertés de la vie de famille, ils négligent leur petite toilette, leur tenue, qu'ils demandent brusquement et reçoivent sans remercier, qu'ils témoignent de l'humeur et se livrent avec une franchise trop entière aux explosions de leur caractère. Je reviendrai sur cette matière, car il est temps de passer à un sujet plus frivole.

Vous me dites, ma chère Albertine, que, par suite de la longue maladie de votre mère et du changement de résidence de monsieur votre père, vous vous voyez obligée de renouveler en partie l'ameublement de votre maison, et vous me demandez mes conseils. Si je m'en croyais, chère enfant, je crierais bien haut: Ne suivez pas l'entraînement du jour! soyez simple! soyez modérée! n'abusez pas des lampas, soyez sobre de bronzes et de dorures! ne vous jetez pas dans les chinoiseries! évitez les fleurs exotiques! fuyez les fantaisies ruineuses qui font plaisir un jour et gênent pendant une année! Auprès de la plupart de nos jeunes femmes, je serais, parlant de la sorte, une inutile et pauvre Cassandre; mais vous, chère Albertine, guidée par votre raison et par les désirs de votre père, vous m'écouterez, j'en suis sûre. Voici donc ce que je vous propose et qui me semble assorti à votre fortune: — Votre salon, avec les beaux meubles de palissandre et la charmante garniture de cheminée que je vous connais, serait bien meublé en damas de soie rouge, étoffe solide et belle. Je ne vous conseille pas d'acheter de petits meubles en bois dorés ni en imitation de Boule; ce sont des coquetteries fort chères qui, d'ici à peu de temps, paraîtront surannées. Les rideaux seraient doubles, en mousseline brodée au crochet et en damas de soie rouge. Pour la salle à manger, que vous devez renouveler entièrement, je vous conseille : un buffet à étagère en acajou; une table ronde à un pied et à allonges, du même bois ; des chaises aussi en acajou, garnies de canne ; sur l'étagère, des porcelaines, des grès, quelques cristaux ; aux fenêtres, des rideaux d'algérienne vert et maïs; par terre, une belle natte de la Chine. Sur la cheminée, pendule et coupes de marbre blanc. Si votre salon et votre salle à manger sont grands, vous choisirez des papiers foncés, sinon, des papiers très-clairs ; pour le salon, des baguettes dorées tiennent lieu de bordure.

Le cabinet et la chambre à coucher de monsieur votre père avec ses livres, ses meubles anciens, ses portraits, son médaillier, n'est pas à changer, non plus que l'appartement de votre chère grand'maman. Les vieillards tiennent à leurs habitudes. Votre chambre à vous, mon Albertine, je la voudrais voir tapissée d'un petit papier gai, à bouquets; rideaux de perse aux fenêtres et au lit ; votre petit bureau surmonté de sa bibliothèque; un guéridon, quelques chaises, une chaise prie-Dieu en formeraient l'ameublement. Sur la cheminée vous mettriez une statuette de la sainte Vierge et deux vases de fleurs ; près du lit, votre bénitier ; sur le guéridon, le verre d'eau or et blanc que je vous connais ; sur le bureau, un encrier, un bougeoir, un porte-allumettes.

La chambre d'Octavie, qui est près de la vôtre, serait arrangée à peu près dans le même genre. Pour celle de Gustave, un lit, un lavabo, un bureau, une table à dessin, le tout simple et solide, me semble-

raient un mobilier suffisant. Des cartes, des sphères, des têtes d'étude en feraient l'ornement. Quant à la cuisine, pièce importante sur le mobilier de laquelle vous me consultez, je vous engage à ne pas vous embarrasser de ces ustensiles compliqués dont le nom et la forme bizarres indiquent combien peu on s'en sert. Des casseroles de toutes grandeurs avec leurs couvercles, une daubière, une poissonnière, une grande et une petite marmite pour le pot-au-feu, deux chaudrons de cuivre, une ou deux bassines à confitures en cuivre rouge, une tourtière et son four de campagne, un poêlon à longue queue, le tout entretenu bien étamé, des poêles, des passoires, voilà de quoi faire les meilleurs dîners du monde.

Pour la vaisselle, je vous conseille la porcelaine blanche, unie, qui permet de remplacer facilement les pièces qui se cassent. Pour le linge de table, je préfère l'ouvré à l'uni, parce qu'il a plus de brillant et de fermeté...

Voilà des détails bien matériels, et la fin de ma lettre contraste avec le commencement. Mais telle est la vie des femmes, elles doivent passer sans peine des considérations élevées aux soins les plus vulgaires, en admettant qu'il y ait quelque chose de vulgaire dans ces occupations qui assurent l'ordre et la considération des familles. Du reste, ceci me met à l'aise pour le sujet dont je vous entretiendrai prochainement, les invitations à dîner que vous accepterez, et celles que vous devrez rendre.

A bientôt, ma chère enfant, je vous embrasse comme je vous aime.

Votre amie dévouée,

M. M.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL

N° 2.

Nous avons donné le mois dernier un grand nombre d'œuvres nouvelles, ce mois-ci nous avons encore à appeler l'attention sur diverses compositions qui viennent de paraître. Ainsi *le Farfadet* et *les Sylphides*, de Magner; les *Causeries Musicales*, de Delisle; *Medea*, de Quidant; *Souvenirs des bords du Rhin*, de Wagner; le premier *Caprice de Salon*, d'Hermann, sont de charmantes fantaisies appelées à de légitimes succès. Nous recommandons tout particulièrement aux amateurs de musique de danse les cinq morceaux intitulés : *la Rose Pompon*, *la Rose Mousseuse*, *la Rose des Quatre Saisons*, *la Rose des Bois* et *la Rose du Bengale*.

Les personnes qui désirent les morceaux de l'album de Fumagalli annoncés dans notre catalogue de janvier sont priées de le faire dans le plus bref délai, attendu qu'il nous sera impossible de les obtenir de l'éditeur passé FIN FÉVRIER.

—

NOTA. — Une erreur typographique s'est glissée dans notre dernière *Revue*. A propos de madame Borghi-Mamo, on a mis *ténor* au lieu de LEONOR qu'il faut lire.

EDUCATION MUSICALE

MADEMOISELLE SONTAG

(Deuxième article.)

Parmi les autres artistes célèbres du théâtre de la Porte-de-Carinthie, se trouvait madame Fodor. Mademoiselle Sontag avait pour la méthode de madame Fodor une telle admiration, que, lorsque cette illustre cantatrice répétait, elle allait se cacher dans un coin obscur de la salle, écoutant avec extase ces sons si bien filés, si savamment modulés, comme un jeune rossignol qui, dans une forêt, caché sous le feuillage, en écoute un autre, déjà plus expert, lancer au ciel son étincelante fusée de notes. En revanche, madame Fodor s'écria, la première fois qu'elle entendit sa jeune rivale : « Si j'avais sa voix, le monde entier serait à mes genoux! »

Les dillettanti prussiens s'efforcèrent, à leur tour, d'attirer mademoiselle Sontag à Berlin. Elle y alla jouer à la fin de la saison de l'opéra italien de Vienne; en compagnie des excellents chanteurs allemands Jager, Wachter, Sager et Spitzeder; elle y chanta des traductions d'opéras de Rossini, et de pièces du répertoire français. Son succès fut immense, et l'affluence des spectateurs de tout rang fut telle, et les places si avidement recherchées, que le comte de Bruhl, intendant des menus-plaisirs du roi, se trouva réduit à un tabouret derrière les places réservées à la cour, au fond de la loge diplomatique.

Le prince Talleyrand se vantait, comme d'un des bons tours de sa vie, d'avoir fait au congrès de Vienne, dans la délimitation des territoires, de Voltaire un Français, en réunissant Ferney à la France, et par l'adjonction de Coblentz au royaume de Prusse, de madame Sontag une Prussienne.

A Berlin, à l'enthousiasme des dilettanti se joignit une espèce d'amour-propre national, et le succès de l'admirable cantatrice fut plus grand que partout ailleurs. La beauté de la jeune artiste et sa réputation bien méritée de vertu exaltaient toutes les imaginations; car si l'on vantait à juste titre son talent supérieur, on rendait une égale justice à sa modestie et à la moralité de sa conduite.

Quelque temps après, en 1827, elle fut attirée vers Paris, ce centre lumineux où volent toutes les gloires comme des papillons à la lumière, quelquefois pour

s'y brûler les ailes; ce ne fut pas le cas de notre cantatrice. Paris, au lieu de la brûler, la fit étinceler encore plus vivement. Le jugement de Prague, de Vienne et de Berlin fut confirmé à l'unanimité. Elle débuta dans le rôle de Desdemona : Shakespeare commenté par Rossini, tout un monde! Le succès fut immense, et il n'est pas un seul des spectateurs ayant assisté à ce triomphe qui ne s'en souvienne parfaitement aujourd'hui. Nous devons ajouter que l'excellent cœur de la cantatrice lui avait valu aussi des admirations dans toutes les sphères de la société. — Un soir, en revenant de l'Opéra, elle aperçut, aux lueurs tremblantes d'un réverbère lointain, un groupe lamentable, blotti dans un angle de mur; une pauvre mère et sa fille grelottant à demi nues sous l'âpre bise d'hiver. La grande artiste, émue, fait arrêter sa voiture, descend, et reconnaît dans la femme arrivée ainsi au dernier degré de la misère une actrice qu'elle avait vue autrefois, lorsqu'elle-même, âgée de onze ans à peine, jouait sur le théâtre de Darmstadt. L'infortunée, dans cette belle jeune femme, ne retrouva pas la petite fille qu'elle avait rencontrée jadis devant la rampe; elle ne vit qu'un ange secourable envoyé par le ciel : une bourse bien garnie para aux premières nécessités, et ensuite on dit à la pauvre actrice que si elle retournait dans son pays, elle n'y manquerait de rien. En effet, une pension lui fut assurée, et sa fille, mise au Conservatoire, est devenue, depuis, une des plus grandes cantatrices de l'Allemagne. Le secret de cette bonne action, religieusement gardé, n'a été découvert que longtemps après et par hasard.

Ainsi, à travers l'enivrement du succès, mademoiselle Sontag trouvait le temps de servir de Providence au malheur, et pourtant c'était une vie bien remplie que la vie d'artiste en ce beau temps!

De grandes batailles lyriques se livraient alors au Théâtre-Italien, entre Sontag et Malibran, luttes glorieuses où personne n'était vaincu et où la victoire avait deux couronnes.

Cette loyale rivalité tournait au profit de l'art, car les deux camps finissaient par se confondre dans un enthousiasme réciproque; les partisans de Sontag battaient des mains à Malibran, les champions de Malibran criaient : *bis!* à Sontag. Entrer aux Italiens, même en payant le triple de sa place, était une faveur rare, et la queue réunissait souvent Meyerbeer, Halévy, Auber, Rossini; temps regrettables où l'art occupait toutes les têtes et absorbait toutes les passions.

Marie Lassaveur.

(*La suite à un autre Numéro.*)

REVUE MUSICALE

Venise, le palais des doges, une bohémienne au teint rose, de fières comtesses et de fringants cavaliers, enfin un libretto vif, spirituel, plein d'étrangetés, une belle et bonne musique d'opéra, une cantatrice qui fait ébranler la salle sous des tonnerres d'applaudissements, des décors à faire envie aux plus splendides toiles de Cicéri; voilà ce qu'on voit, ce qu'on entend, et ce qu'on admire au Théâtre Lyrique toutes les fois que l'affiche annonce la représentation de la *Reine Topaze*.

Il y a dans le canevas de ce petit poème je ne sais quoi de bizarre, dont il serait difficile de donner l'analyse. La facture s'éloigne des règles habituelles de l'art de convention; mais dans sa singularité, elle est pleine d'attraits et d'imprévu. Il s'y trouve un pêle-mêle de sentiments, un tohu-bohu de situations qui font marcher le public d'étonnements en étonnements et d'émotions en émotions. C'était une mine féconde à exploiter pour M. Massé, dont la verve étincelante a trouvé dans cet ouvrage de quoi défrayer un grand opéra. Mais en signalant cette richesse, ne signalons-nous pas une exagération des compositeurs modernes qui, accumulant les noires sur les blanches et les croches sur les doubles croches, veulent donner à l'opéra comique les proportions gigantesques des œuvres de Rossini et de Meyerbeer? Nous aimerions que la musique fût moins tapageuse, les motifs plus détachés, les fioritures plus rares, et nous croyons que les ouvrages modernes ne perdraient rien à être exécutés sans autant de bruit et compris sans tant de fatigue.

Nous citerons dans l'introduction, le sextuor des jeunes seigneurs : *Ah! quelle fête! ah! quel plaisir!* morceau d'une couleur chevaleresque qui a fait le plus grand plaisir; puis les couplets de Montjauze : *Je suis capitaine d'aventure*, dont l'accompagnement, qui cherche à imiter le galop d'un cheval, a plu au public, toujours avide de cette musique à effet que nous n'aimons, nous, que fort modérément. Le duo entre Meillet et Montjauze a de la verve, du cachet et de l'originalité. Mais l'entrée de la reine Topaze suivie de ses deux bohémiens mérite une mention spéciale. Ici se trouve une chanson à boire entonnée par les seigneurs et qui s'alterne d'une façon bizarre avec la complainte du bohémien.

Le duo scénique : *Il est là*, les charmants couplets admirablement chantés par madame Miolan : *Je vous aime*; une barcarolle en chœur, et un air dramatique dans lequel la reine Topaze accomplit des miracles de vocalisation complètent le premier acte.

Le chœur à trois temps qui sert de début au deuxième acte ne nous a pas paru empreint du cachet de distinction qui se remarque dans la plupart des morceaux de cette composition. Les couplets que Topaze et Raphaël répètent tour à tour : *Rira bien qui rira le dernier* ont produit un effet saisissant; mais nous avons trouvé que ces éclats stridents et amers rappelaient trop la joie satanique de Méphistophélès; or, nous n'aimons rien de l'enfer. Une romance dont Meillet a tiré le meilleur parti, et qu'il a su chanter avec une grâce inimitable, a été fort applaudie. Son duetto avec la comtesse Filonnelle a de l'entrain et du charme tout à la fois. Vient ensuite un septuor surchargé de modulations instrumentales qui a semblé un peu trop long, quoiqu'il ne soit pas sans mérite.

Les variations de Paganini (*le Carnaval de Venise*) transcrites pour la voix de madame Miolan-Carvalho ont été sans contredit le grand événement, la véritable merveille de la soirée. Ces gammes audacieuses lancées comme autant de fusées étincelantes, ces traits d'une hardiesse infinie, cette sûreté d'intonation, ces difficultés vaincues, tout cela ne peut se traduire. Il faut entendre les trépignements de la salle, il faut voir la pluie de fleurs qui tombe des avant-scènes, il faut s'électriser de l'immense enthousiasme qui exalte les spectateurs pour s'en rendre compte. Ce morceau est un véritable triomphe pour la cantatrice. Le chœur des bohémiens, et la scène du mariage qui terminent cet acte, ont passé presque inaperçus tant les émotions avaient été soulevées par les merveilleuses variations de Paganini.

Au troisième acte, la cavatine de la reine Topaze, dite par madame Miolan avec une verve et une finesse incroyables, lui a valu trois nouvelles salves d'applaudissements.

Les couplets comiques des bohémiens avinés, un trio avec Meillet, qui est la composition la plus correcte et la plus remarquable de l'ouvrage sous le rapport de l'art, une romance de Montjauze, que relève un charmant accompagnement, et enfin un duo dramatique entre Montjauze et madame Miolan composent le dernier acte de cet opéra auquel est assuré un nombre immense de représentations.

Deux débuts ont signalé la reprise de *Maria di Rohan* au Théâtre Italien : celui de madame Fiorentini, et celui de M. Solieri. La voix de la cantatrice est belle; elle dit juste et avec expression, mais elle nous semble ne pas savoir lier les sons avec assez de moelleux et d'harmonie; une phrase s'arrête devant une autre phrase, au lieu de s'enchaîner par des prolongements affaiblis quoique continus de la voix. Ceci est un défaut grave auquel madame Fiorentini doit faire attention; mais les études que fait chaque jour la chanteuse, et les sages conseils qu'elle ne peut manquer de recevoir, contribueront avec son propre jugement à effacer cette tache qui nuit essentiellement à son talent. Solieri a une voix faible; mais sa méthode est bonne, correcte et soutenue. Il vocalise avec goût et facilité. Son jeu est pathétique, son chant plein d'expression. Bref, l'administration du Théâtre Italien doit s'applaudir de ce double début.

Madame Cambardi, dont la belle voix de soprano a été admirée longtemps au Théâtre Italien, vient d'être appelée dans diverses grandes villes de l'Ouest, où une série de concerts a commencé. Parmi les morceaux que chante la cantatrice, on cite un grand air de la *Traviata* de Verdi, la *Valse de Venzano*, et la romance *Pensée cachée* due au talent de madame Mouvielle, professeur de madame Cambardi, de mademoiselle Marie Dussy de l'Opéra, et de plusieurs artistes devenues célèbres dans le monde musical.

On a entendu dans les salons de madame Erard les œuvres posthumes de Fumagalli, ce jeune et savant compositeur, mort dans toute la gloire de son talent. Mademoiselle de Kerolan, MM. Lubeck et Kruger ont interprété, avec un excellent style et une rare habileté, ces morceaux dont la richesse mélodique, la verve étincelante et la méthode correcte témoignent assez en faveur du grand artiste. Nous recommandons aux amateurs de musique sérieuse l'album de Fumagalli, comme un recueil précieux, autant pour le charme que pour l'enseignement. Nous avons nous-même enrichi nos catalogues des compositions remarquables de cet album, dans lequel il faut citer : *les Regrets, la roche du Diable, la Sérénade,* pour les voix pouvant aborder les difficultés; puis *Yelva*, sorte de rêverie poétique et gracieuse, convenant parfaitement à ceux dont l'instruction musicale n'est pas encore arrivée à un haut degré de perfection.

Puisque nous voici sur le chapitre de nos catalogues, n'oublions pas de mentionner l'opéra 130 de F. Hünten, intitulé : *les Délices des jeunes Pianistes* en plusieurs suites, destiné aux élèves qui commencent, ainsi que les *Soirées d'Hiver* de Dreyshock, six jolies fantaisies de moyenne force. Dans notre collection de musique de danse, nous signalerons la valse de *Si j'étais Roi*, de Marcailhou ; celles de *la Colombe* et de *la Pensée*, par A. Delaseurie ; puis *la Rose des Quatre Saisons*, polka de Moniot; et dans la musique de chant une série de charmantes mélodies et chansonnettes appropriées aux jeunes personnes, autant pour le choix moral des paroles que pour la grâce ou la gaîté de la musique; nous indiquerons parmi celles-là : *Dieu bénit celui qui donne*, de Moniot; *la Rose blanche*, de Marquerie; *le rusé Normand*, de Vimeux, et beaucoup d'autres que l'espace ne nous permet pas d'énumérer. Marie Lassaveur.

Correspondance.

PLANCHE II. — 1 et 2, Col et manchette — 3, Semé — 4, A. L.— 5, D. M. — 6, Bouquet pour semé. — 7, Fanchon, application — 8, D. M. — 9, Bouquet pour semé — 10, Petite garniture — 11, Écusson renfermant les lettres C, M. — 12, Semé — 13, Moitié d'une manche bouillon — 14, Manchette assortie au bouillon — 15, Dessin pour rochet — 16 et 17, Col et manchette — 18, Entre-deux assorti — 19, J. H.—20, *Zélie* — 21, *Léonie* — 22, *Nisa* dans un écusson — 23, S. D. M. — 24, N. de L. L. P. — 25, C. de L. L. P. — 26, H. D. — 27, H. L. 28, Y. P. — 29, *Nadine* — 30, J. E. de P. — 31, *Joséphine* — 32, et 33, devant et dos d'un corsage décolleté — 34, Manche du corsage — 35, Croquis du corsage — 36, Berthe Antoinette — 37, Croquis de la berthe — 38 à 41, Patron de manche fermée — 42, Croquis de cette manche — 43, Dessin d'un panier *Isabelle* — 44, Croquis du panier — 45, Porte-monnaie — 46, Petit bonnet turc pour bouchon de lampe — 47, Petite garniture — 48, Bande — 49. *Pauline* — 50, M. V. — 51, *Rosalie* — 52, E. S. — 53, tricot.

Malgré la frivolité du sujet qui fait le fond de notre correspondance, il me serait impossible de ne te point parler de l'horrible assassinat du 3 janvier. Déjà, ma chère Florence, les journaux de ton père t'en auront transmis les détails ; tu sais que c'est à l'instant même où notre vénérable prélat levait la main pour bénir un jeune enfant qui lui était présenté, que lui fut porté le coup mortel, et qu'il ne put prononcer que ces seules paroles : « Le malheureux ! mon Dieu! » Je n'essaierai donc point de te raconter le crime, mais simplement de te dire dans quelle stupéfaction douloureuse l'épouvantable nouvelle nous a jetés.

Stupéfaction est le mot propre ; nous nous regardions les uns les autres, nous n'en pouvions croire nos oreilles, nous frémissions et doutions tour à tour, et, pour y ajouter foi, nous eûmes besoin que l'horrible fait nous fût répété par un témoin oculaire, encore ému et pâle du spectacle désolant qu'il avait eu sous les yeux !

Florence, les bêtes féroces ont-elles, dans leurs annales, des pages comparables à certains chapitres de l'humaine histoire ? « Le malheureux! mon Dieu ! » touchantes paroles qui me semblent révéler à la fois et la commisération pour le meurtrier, et l'élan de l'âme vers le ciel !

Quelques jours avant la catastrophe, j'avais assisté à la première séance du cours de lecture et de déclamation de M. Ballande, artiste dramatique excellent, et homme de lettres distingué. Je t'y ai vivement regrettée ; M. Ballande nous a joué le quatrième acte de *Polyeucte*, de ce *Polyeucte* émouvant et sublime que tant de fois, il t'en souvient, nous avons lu haut à nos mères. M. Ballande mettait ainsi en action les préceptes de diction et de geste qu'il avait énumérés préalablement dans un discours très-bien fait, ai-je entendu dire aux doctes, et, en tout cas, fort intéressant. Cependant, la nécessité d'un cours de déclamation se fait-elle sentir? Le cours de lecture même est-il pour nous un besoin? pour les jeunes gens peut-être; dans les colléges, dit-on, on néglige cet

art de lire sans art, avec agrément et précision, art si précieux toujours et surtout pendant les soirées de l'hiver; donc, aux jeunes gens le cours de lecture peut rendre service, mais à eux seulement, puisque nous, dans nos familles, nous lisons; mais le cours de déclamation, quelle est sa raison d'être? qu'ajoutera-t-il au cours de lecture? le geste, l'emphase? S'il est destiné aux personnes du monde, le geste et l'emphase sont de trop; la simplicité, la justesse, la clarté, voilà, il me semble, les qualités du bon lecteur, qualités qu'il appartient au cours de lecture de développer ou de faire naître; quant au geste et à l'emphase, encore dans une certaine mesure, cela me paraît ne regarder que l'acteur et l'orateur, et j'en conclus, malgré M. Ballande, que c'est uniquement à ces deux sortes de personnes que le cours de déclamation s'adresse......

Je me suis interrompue, mon amie, pour aller visiter l'intéressante collection des objets rapportés des régions polaires par Son Altesse Impériale le prince Napoléon. Ces objets sont disposés avec méthode dans plusieurs salons du palais du prince: les échantillons géologiques d'une part, et ils sont nombreux; de l'autre des costumes islandais habillant des mannequins que l'on est tenté de saluer, tant l'imitation est exacte; puis, à côté de jouets d'enfants et de violons indigènes, des miniatures de huttes d'Esquimaux; trois de leurs vêtements complets sur mannequins aussi; des pirogues très-remarquables, servant à la pêche du phoque, trésor de ces contrées; c'est qu'en effet, de la peau du phoque, les Esquimaux font leurs habits, leurs embarcations, recouvrent leurs huttes; de ses muscles, ils tissent des cordes; enfin, ils mangent sa chair, boivent son sang, et brûlent l'huile abondante qu'ils retirent de son corps.

Le prince, dit-on, destine toutes ces richesses au Muséum d'histoire naturelle; tu les y retrouveras.

Maintenant, prends nos planches, nous avons, comme tu vois, de nombreuses richesses à étudier.

1 et 2, Col et manchette dont tu peux reproduire le dessin de trois manières différentes: la première serait de l'exécuter tel que je te l'envoie; la seconde, en supprimant la guipure et brodant le tout au plumetis fin sur mousseline; et enfin, la mousseline serait remplacée par du tulle crêpe, et le plumetis par du feston, à part les tiges et nervures; dans les deux derniers cas, les jours variés dans les fleurs et leurs boutons doivent toujours être conservés.

3, Semé, broderie anglaise pour fond de bonnet de nuit ou du matin, très-simple.

4, *A. L.*, plumetis fin.

5, *D. M.* enlacés; pour broder au plumetis sur linge de table, soit avec du coton blanc, soit avec du coton de couleur.

6, Bouquet pour semé, ayant le même emploi que celui du numéro 3.

7, Fanchon. Ce dessin, fidèle imitation des vraies dentelles, se brode en application sur tulle de Bruxelles; je t'engage à varier les jours autant que ton talent te le permettra, c'est à la fois moins monotone et bien plus joli. Pour monter cette fanchon, qui sera, je pense, destinée à ta mère ou à une jeune femme de tes amies, tu devras la disposer sur un petit fond de bonnet, l'ornant ensuite de rubans ou de fleurs, suivant le degré d'élégance que tu voudras donner à cette coiffure.

Le croquis de la planche de janvier numéro 60, pourra te venir en aide pour cette monture; si les barbes de la fanchon te semblaient un peu longues, il te serait très-facile de les diminuer; à l'endroit le plus étroit, tu pourrais supprimer un médaillon, sans rien enlever à la grâce du dessin.

8, *D. M.* Ce chiffre est assorti à celui de la planche d'août; il se fait soit au plumetis, soit au feston feuille de rose.

9, Bouquet pour semé; toujours même emploi que ceux des numéros 3 et 6.

10, Petite garniture, feston feuille de rose et œillets ombrés, pouvant servir à divers objets de trousseaux et de layettes.

Ici finit la petite édition.

11, Écusson pour mouchoir, renfermant les lettres *C. M.*; plumetis, feston et œillets ombrés; les jours ne sont point de rigueur.

12, Semé, broderie anglaise.

13, Moitié d'une manche bouillon. Ce dessin à *colonnes pyramides* est du plus charmant effet, tu le broderas tout au plumetis, ou bien avec mélange de plumetis et de feston, sur mousseline ou tulle crêpe. Quand je te parle d'une moitié, je me trompe: le fond du bouillon ne devant avoir que cinq pyramides, tu comprends que la plus grande des trois qui forment notre dessin doit se trouver au milieu; il est bien entendu que la partie mince se place dans le bas, près des fronces, pas tout au bord pourtant, car ton travail se trouverait alors caché par la manchette du numéro 14, qui accompagne le bouillon. Le bord de la manchette sera entouré d'une petite guipure un peu ondée; mais un simple feston ne ferait pas mal.

14, Dessin de la manchette.

15, Dessin pour le bord d'un rochet ou pour le tour du cou d'une étole. Es-tu satisfaite de ces lis et de ces roses, que je t'engage à broder au plumetis très-fin?

16 et 17, Col et manchette. Ce dessin doit se broder sur jaconas double; il se place en dessous d'un ourlet piqué, haut à peu près d'un centimètre; si tu veux suivre le caprice du moment, tu choisiras du coton bleu, rose, lilas, rouge, voire même noir. Sur de la mousseline, ce dessin, qui se fait tout au plumetis simple, serait encore très-joli; alors, tu borderais le col et les manches soit d'un feston, soit d'une petite dentelle, après un point turc.

18, Garniture assortie au col et à la manchette. La grecque seule ferait un charmant entre-deux que l'on pourrait alterner avec des entre-deux de guipure ou de valencienne.

19, *J. H.*, plumetis fin.

20, *Zélie*, plumetis et point turc.

21, *Léonie*, plumetis.

22, *Nisa* dans un écusson, plumetis.

23, *S. D. M.*, plumetis.

24, *N.* de *L. L. P.*, plumetis.

25, *C.* de *L. L. P.*, plumetis.

26, *H. D.*, plumetis.

27, *H. L.* enlacés, plumetis, pour service de table.

28, *Y. P.*, plumetis.

29, *Nadine*, plumetis simple.

30, *J. E.* de *P.*, plumetis fin.

31, *Joséphine*, plumetis.

32 et 33, Devant et dos d'un corsage décolleté, à taille plate, sans basques, légèrement pointu devant et derrière.

34, Patron de la manche courte; elle est composée d'un bouillonné et de deux petits volants; le premier volant qui tient au bouillonné est marqué sur la planche, dans toute la longueur du patron.

35, Le croquis du corsage terminé.

36, Patron de la berthe Antoinette ou fichu Ristori, devant accompagner ce corsage; il se fait de la même étoffe que la robe, ou en dentelle, blanche ou noire, et alors il peut aller sur toutes les robes. Pour jeune fille, la mousseline, le tulle brodé ou le crêpe blanc remplace les dentelles; ainsi, un fichu de la forme que je t'envoie, en crêpe blanc, dont le fond serait plissé, et le tour garni d'un haut effilé gaufré, serait d'un charmant effet. Tu pourrais le placer

sur n'importe quelle robe; il suffirait que le corsage se trouvât décolleté; rien n'est plus joli pour toilettes de petites soirées et dîners de cérémonie. Les trois lignes fines que tu aperçois dans le bas du patron, t'indiquent deux plis qui servent à marquer la taille. Pour jeunes femmes, ces sortes de fichus se font en riches dentelles, ornées ou pour mieux dire surchargées, car c'est le défaut du jour, de nœuds, de velours, de ruche, etc.; ceux qui sont en dentelle noire vont *à ravir* sur les robes de velours.

37, Croquis de la berthe ou fichu Antoinette.

38, Patron d'une manche dont le croquis est au nº 42. Cette sorte de manche (dont tu ne vois ici que la moitié) est assez adoptée pour les robes de négligé; elle rappelle un peu ce qu'on nommait autrefois manches jardinières; le haut est plissé à plis plats, sur lesquels retombe un jockey, qui reçoit une garniture conforme à celle de la robe. Le bas se trouve froncé et fermé par un poignet sur lequel retourne un revers, soit de la même étoffe que la robe, soit en velours, mais une manchette blanche mousquetaire est encore ce qui vaut le mieux.

39 et 40, Poignet et revers de la manche.

41, Haut de la manche jockey.

42, Croquis de la manche.

43, Patron et dessin du panier Isabelle dont tu vois le croquis au nº 44. — Choisis du drap ou de la moire, je n'ose prononcer le mot velours, attendu qu'il en faut beaucoup pour exécuter ce panier; sur l'étoffe choisie, reproduis ce dessin, en petit galon et soutache; ainsi sur fond grenat avec noir, tu pourrais employer un galon de soie vert émeraude que tu entourerais d'une fine soutache d'or; le restant du dessin serait en soutache d'un vert plus clair que le galon; pour le bord, fais de même. — Le rond une fois terminé, il s'agit de le monter :

Commence par couper, dans du carton un peu ferme, un premier rond ayant quarante-quatre centimètres de diamètre, c'est-à-dire la dimension du rond soutaché; puis, ensuite, dans ce même rond de carton, taille-s-en un second, ayant dix-huit centimètres de diamètre; plisse ensuite le premier carton en forme de tuyaux d'orgue, faisant huit tuyaux; après quoi joins cette partie au deuxième rond par un surjet, à l'endroit, ne serrant pas le point; enfin, ces deux ronds réunis, tu les recouvres par le rond en soutache, lui faisant suivre toutes les sinuosités formées par les tuyaux du carton. Avec du taffetas de la couleur des soutaches et des galons, tu fais un sac ayant vingt-cinq centimètres de haut, et tu l'introduis jusqu'au rond de carton. Pour faire les choses le plus économiquement possible, je t'engage à recouvrir en percaline le rond du fond, et le bas du sac. Le haut du rond soutaché, qui aura été bordé par une ganse assortie à la broderie, sera fixé au sac par chaque tuyau. Avec cette même ganse, tu établiras deux petites anses, ayant de vingt-cinq à trente centimètres; cette dernière opération terminée, tu te trouveras en possession d'un des plus jolis paniers qui aient paru, pour le jour de l'an, chez madame Marie Soudant.

Tu pourrais remplacer le rond en drap par un travail au filet, au crochet ou même au tricot.

45, Porte-monnaie, disposé de manière à faire portefeuille si l'on veut, et, dans ce cas, n'étant tout simplement qu'encadré par un cercle de cuivre doré ou d'acier poli. Il peut s'exécuter de deux façons différentes: la première en brodant au passé, sur cuir de Russie, le dessin tel qu'il est, avec du cordonnet vert, rouge ou bleu; sur la couleur chamois du cuir de Russie, le vert est ce qu'il y a de mieux. Le trait le plus fin sera recouvert, soit par de la soutache d'or, soit par de la soutache d'un vert ombré. La seconde manière est adoptée par les personnes qui ne veulent ou ne peuvent faire la broderie au passé; elles remplacent cette broderie par une soutache un peu large, bordée, de chaque côté, ou par une soutache d'or excessivement fine, ou par un simple fil d'or; cette soutache, disposée ainsi, imite si parfaitement la broderie que c'est à s'y méprendre. L'intérieur, tu le sais, doit être garni de moire ou de peau, de même couleur que la broderie; s'il fait à la fois porte-monnaie, porte-feuille et porte-cartes, il doit être disposé, en conséquence, avec pochette ouverte pour les cartes et pochette fermée pour les petites notes; on y place, de plus, un crayon et une feuille d'ivoire destinée aux notes, commissions, etc.

46, Petit bonnet turc, servant de bouchon de lampe, et se faisant en perles de verre, mélangées de perles de jais. Commence d'abord par établir la petite carcasse : pour cela, coupe un rond de carton de six centimètres de diamètre, puis une bande de carton, destinée à faire la bande du bonnet et ayant cinq centimètres de hauteur et quinze de longueur; armée de ces deux pièces, monte ton bonnet, recouvre-le ensuite à l'extérieur d'un tulle blanc ou noir, selon que tu le feras en perles claires ou foncées; supposons-le bleu et blanc : double l'intérieur de taffetas ou de percaline bleue; prends une aiguille très-fine, enfile deux ou trois perles bleues, et commence par le centre du rond de dessus, tournant toujours, et fixant de distance en distance ton point à une des mailles du tulle; agrandissant cette distance à mesure que le rond s'agrandit. On peut enfiler jusqu'à vingt perles, sans avoir besoin pour cela de les assujetir. Le rond ainsi recouvert, tu laisses les perles bleues pour prendre les perles de jais, dont tu fais trois rangs; ici, les perles n'ont besoin d'être fixées qu'à chaque extrémité des rangs; après les trois rangs blancs, cinq bleus, puis encore trois blancs et cinq bleus, et, enfin, six blancs; le dernier de ces six doit être plus solidement fixé que les précédents, afin qu'il ne puisse dépasser le bord. Tu couronnes le tout par un petit flot de soie plate, dans les couleurs des perles.

47, Petite garniture pois et feston feuille de rose; cet échantillon lilliputien te dira que la plupart des cols et des manchettes plates se bordent, aujourd'hui, avec une petite garniture dans le genre de celle-ci, assez froncée pour être tuyautée, c'est-à-dire ayant comme ampleur le double de la largeur donnée.

48, Bande pour objets de layettes; plumetis et œillets ombrés.

49, *Pauline*, plumetis.

50, *M.*, *V.*, plumetis.

51, *Rosalie*, plumetis simple.

52, *E.*, *S.*, plumetis.

53, Effet d'un tricot, pouvant servir pour dessus d'édredon, fond de rideau, couverture, enfin tout ce que tu voudras faire de joli, car je n'ai jamais rien vu de mieux, en ce genre, que cet échantillon, envoyé par une de nos amies

Voici l'explication de ce tricot, dit *tricot Zélia* :

Mets un nombre de mailles divisibles par 30, plus 6 pour les lisières.

1er tour à l'endroit. — 13 mailles unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois), 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 16 *unies* ×, 9 unies.

2e tour à l'envers. — 10 mailles unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie. 16 *unies* ×, 12 unies.

3e tour à l'endroit. — 11 mailles unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 5 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 16 *unies* ×, 11 unies.

4e tour à l'envers. — 12 mailles unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 16 mailles *unies* ×, 10 unies.

5e tour à l'endroit. — 9 mailles unies ×, 1 rétrécie,



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

25e année

N° 11.

1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 16 *unies* ×, 13 unies.

6e tour à l'envers. — 13 mailles unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 5 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 15 *unies* ×, 8 unies.

7e tour à l'endroit. — 7 unies ×, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 13 *unies* ×, 12 unies.

8e tour à l'envers. — 11 unies ×, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 3 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 11 *unies* ×, 6 unies.

9e tour à l'endroit. — 5 unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 11 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 9 *unies* ×, 10 unies.

10e tour à l'envers. — 9 unies ×, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie 2 fois) 1 jetée, une rétrécie, 7 *unies* ×, 4 unies.

11e tour à l'endroit. — 3 unies ×, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 5 *unies* ×, 8 unies.

12e tour à l'envers. — 7 unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 17 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 3 *unies* ×, 2 unies.

13e tour à l'endroit. — 4 unies × (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 3 fois), 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 4 *unies* ×, 6 unies.

14e tour à l'envers. — 5 unies ×, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois) (1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 3 ensemble 2 fois) (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 4 *unies* ×, 5 unies.

15e tour à l'endroit. — 6 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 16 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 4 *unies* ×, 4 unies.

16e tour à l'envers. — 3 unies ×, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois) (1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois) (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 4 *unies* ×, 7 unies.

17e tour à l'endroit. — 8 unies × (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois) (1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies 2 fois) (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 4 *unies* ×, 2 unies.

18e tour à l'envers. — 1 unie ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 16 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 4 *unies* ×, 9 unies.

19e tour à l'endroit. — 10 unies × (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 3 fois), 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 7 *unies* ×, 3 unies.

20e tour à l'envers. — 4 unies × (1 jetée, 1 rétrécie 1 unie 2 fois), 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 3 ensemble (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 9 *unies* ×, 11 unies.

21e tour à l'endroit. — 12 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 9 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 11 *unies* ×, 5 unies.

22e tour à l'envers. — 6 unies × (1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie 3 fois), 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 13 *unies* ×, 13 unies.

23e tour à l'endroit. — 14 unies × (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 3 ensemble (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 15 *unies* ×, 7 unies.

24e tour à l'envers. — 8 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 17 *unies* ×, 15 unies.

Recommence au premier tour.

EXPLICATION DES PLANCHES DE CROCHET OU FILET.

1, Nappe d'autel avec inscription à la Vierge; les lettres que tu trouveras au numéro 4, t'aideront à composer d'autres mots.

2, Dessus de cheminée, que tu peux faire en coton blanc ou de couleur, en laine, ou enfin en soie, si ce luxe, ne dépasse pas ton budget.

3, Bordure médaillons.

4, Lettres qui, avec celles que tu as déjà trouvées, forment un alphabet complet.

5, Petite dentelle, pour rideaux ou bas de jupons.

6, Lambrequin, pour le dessus de cheminée.

7 et 8, Petit bonnet pour enfant; on le double de taffetas blanc ou de couleur.

9, Bordure de rideaux de vitre.

10, Sachet a gants, à mouchoirs, à cravates.

11, Petit entre-deux.

12, Brassière; la bordure du bas pourra servir pour la manche.

13, Petite bande.

14, Sac de voyage ou sac a argent; tu peux choisir entre la ficelle, la laine, le cordonnet de soie ou le coton.

15 et 16, Rond et bande pour une calotte grecque, que tu feras en cordonnet de soie noire ou de couleur, avec doublure de satin de même nuance ou de couleur tranchante.

17, Bordure de rideaux, d'édredons ou de couvertures de lit, pouvant servir d'encadrement au fond plein, numéro 21.

18, Voile de Voltaire; enlève les angles, et ce sera le dessus d'un pouf ou d'un guéridon.

19 et 20, Rond et garniture pour pelote duchesse.

21, Fond plein.

22, Dessous d'assiettes et de lampes; supprimant aussi les angles, on en ferait un écran à main.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de mariée. — Avant de commencer cette description, je dois te dire que le satin redevient très à la mode; la moire antique paraît un peu délaissée, et l'on a raison, car pour faire ressortir les dentelles, rien ne vaudra jamais le satin; quant à la toilette que je t'envoie, elle se compose, tout simplement, d'une robe en beau taffetas, de 10 à 11 francs le mètre; au bas des deux jupes, sont placés, en pyramides, sept rangs d'application d'Angleterre, de neuf à dix centimètres de hauteur. Entre chaque pyramide, est un nœud de taffetas à longs bouts; les mêmes dentelles sont disposées en échelle, sur le devant et sur le dos du corsage (il est bien entendu que ces dentelles sont placées de manière à ce qu'on ne soit pas obligé de les couper); du nœud de la ceinture s'échappe un bouquet posé en éventail, et composé de lilas, de roses églantines et d'oranger; les boutons du corsage sont en perles blanches montées sur argent; le voile est en tulle illusion; enfin, les fleurs de

la coiffure rappellent celles du bouquet. Cette même toilette pourrait s'exécuter, plus simplement encore, en remplaçant les dentelles par autant de petits volants de taffetas déchiqueté, ou par des effilés mousse; dans ce dernier cas un effilé de plus petite proportion entourerait le grand voile de tulle illusion.

Nous devons la coiffure à M. Croisat, qui a bien voulu nous donner aussi les renseignements suivants :

Pour reproduire cette coiffure, il faut commencer par tirer, sur le devant de la tête, avec le Séparateur, une ligne droite, longue environ de vingt centimètres; après cela on divise les cheveux par derrière, et la raie, tirée aussi avec le séparateur, décrit un angle aigu.

Pour coiffure de derrière on fait un beau huit en tresse avec un large colimaçon en rouleau, et par devant on forme des doubles bandeaux fortement crêpés près des racines, afin de pouvoir fixer avec solidité les branches de fleurs d'oranger qui ornent cette partie de la coiffure.

La pose du voile est toute simple : elle consiste à prendre le milieu d'un morceau de tulle illusion, long de trois mètres et haut de deux seulement, à former deux ou trois plis et à le fixer sur la tête un peu en avant du chou de la coiffure. Deux épingles simples, une pour chaque côté suffisent pour l'attacher contre les fleurs.

L'autre toilette se compose d'une robe de moire antique, avec deux volants à disposition; le corsage à basques, servant également de casaque, est terminé par un haut volant, s'étageant sur les deux de la jupe; le chapeau est en crêpe piqué, avec plume sur l'un des côtés et fanchon de dentelle retombant sur le bavolet.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE TRAVESTISSEMENTS.

Costume suisse, se composant d'une jupe de taffetas garnie de velours, avec corsage de même étoffe, tablier en organdi garni d'une bande brodée.

Costume Henri III, sous-jupe de taffetas, sur laquelle se drape une longue jupe de satin; corsage de velours; coiffure à racines droites, ornée de perles.

Costume Louis XV, jupe de taffetas garnie en tablier par des bouillonnés de mousseline. — Sur cette jupe de taffetas en est une autre de satin, relevée sur les côtés; corsage de satin; cheveux poudrés.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER.

Chacun prêche et sermonne,
A bien faire, n'y a personne.

Toute pressée que je sois par le temps et la place, je dois cependant te faire remarquer que M. Monne commence son dîner, ainsi que te l'indiquent d'ailleurs les huitres que lui sert Et; aussi son gilet fait-il encore un pli, sous lequel se cache sans doute un N, car on ne lit que mone, et je suppose que ce monsieur doit savoir l'orthographe de son nom.

Mosaïque.

Il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide sans humanité.

Fénelon.

Heureux et sage celui qui tâche d'être tel toute sa vie qu'il désire être au jour de sa mort!

Imitation.





Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.



Journal des Demoiselles

Paris Boulevart des Italiens, 1.

HISTOIRE ET CHRONIQUE

DE

LA POÉSIE FRANÇAISE

Depuis ses plus anciens monuments jusqu'à l'époque de Malherbe.

SECONDE PÉRIODE. — Règne de l'allégorie, du genre didactique et de la satire.

(Neuvième article.)

POÉSIE LYRIQUE.

Suivant M. Victor Hugo (*Préface de Cromwell*), « aux temps primitifs, quand l'homme s'éveille dans un monde qui vient de naître, la poésie s'éveille avec lui. En présence des merveilles qui l'éblouissent et qui l'enivrent, sa première parole n'est qu'un hymne. Il touche encore de si près à Dieu, que toutes ses méditations sont des extases, tous ses rêves des visions. Il s'épanche, il chante comme il respire. Sa lyre n'a que trois cordes : Dieu, l'âme, la création. Mais ce triple mystère enveloppe tout, mais cette triple idée comprend tout. La terre est encore à peu près déserte. Il y a des familles, et pas de peuples; des pères, et pas de rois. Chaque race existe à l'aise ; point de propriété, point de lois, point de froissements, point de guerres. Tout est à chacun et à tous. La société est une communauté. Rien n'y gêne l'homme. Il mène cette vie pastorale et nomade par laquelle commencent toutes les civilisations, et qui est si propice aux contemplations solitaires, aux capricieuses rêveries. Il se laisse faire, il se laisse aller. Sa pensée, comme sa vie, ressemble au nuage qui change de forme et de route, selon le vent qui le pousse. Voilà le premier homme, voilà le premier poète. Il est jeune, il est lyrique. La prière est toute sa religion, l'ode est toute sa poésie. »

Comme on le voit, d'après la thèse que soutient ici le célèbre écrivain, la poésie primitive, celle qui apparaît à l'aurore des temps et des civilisations, est exclusivement et, pour ainsi dire, fatalement lyrique. Suivant lui encore, et l'on pourra s'en convaincre en lisant le reste de son manifeste romantique, l'épopée succède à l'ode, et le drame à l'épopée, comme après l'enfance vient la jeunesse, et après celle-ci l'âge sérieux et viril.

Il nous serait difficile d'adopter cette opinion, bien que recommandée par un nom si imposant. La poésie lyrique, au contraire, nous semble être de tous les temps ; elle est inhérente à la nature humaine, et, par conséquent, elle n'a pas d'âge. Partout et toujours l'homme a senti le besoin de se replier sur lui-même, d'écouter, dans le silence et le recueillement de la solitude, les voix intimes, les fées mystérieuses qui chantent au fond de son cœur ; partout et toujours, il a soulagé sa douleur ou épanché sa joie dans des rhythmes mélodieux et sonores; chants plaintifs des cygnes qui meurent au bord de l'Eurotas ; vives ariettes de l'alouette insouciante et babillarde qui s'éveille gaiement avec le soleil ; brillantes cantates du rossignol nocturne caché sous le feuillage des bouleaux. Il paraîtrait même, à voir les choses de près, que les délicatesses et les raffinements d'une civilisation avancée, loin de nuire au développement de la faculté lyrique, ne peuvent que l'exalter encore et lui donner à la fois plus d'étendue et de puissance. En effet, pour nous en tenir à la poésie française, et nous renfermer par la même occasion dans le cadre que nous nous sommes tracé, jusqu'à présent, y a-t-il eu, dans toute notre littérature, une époque plus vraiment lyrique que celle qui a vu éclore, comme autant de fleurs divines du paradis de l'âme, les *Odes et Ballades*, les *Voix intérieures*, les *Méditations* et les *Harmonies?* Nous ne parlons point des admirables chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, par la raison même que ce sont des *chœurs* et que l'élément lyrique s'y trouve forcément subordonné à l'élément dramatique ; mais les informes essais que nous allons passer en revue dans les pages qui vont suivre, mais les accords plus que

novices de la lyre du moyen âge, peuvent-ils se comparer, nous ne disons pas aux strophes savantes et parfois un peu trop pompeuses de Jean-Baptiste Rousseau, non ! seulement aux brillants efforts de Lefranc de Pompignan ?

Au surplus, nous allons mettre nos lectrices en mesure de décider la question.

—

LE CHATELAIN DE COUCY.

« La plupart des anciennes chansons françaises, observe Roquefort avec une sévérité judicieuse, ne sont remplies que de lieux communs d'une fade galanterie, de tristes supplications adressées par les auteurs à leurs dames pour les attendrir, de plaintes éternelles contre les médisants ; le début en est trivial, et on le prendrait pour une formule, tant il est fréquemment employé. En voici quelques exemples : *La verdure renaît* ; *le printemps revient* ; *le rossignol chante*, *je veux chanter aussi*, etc. »

C'est un peu la manière des troubadours du Midi ; et il est facile de la reconnaître après eux, notamment dans une chanson d'un trouvère du Nord, Maurice de Craon, dont nous allons citer quelques vers du premier couplet :

Al entrant del doux termine
    Del temps nouvel,
Que naist la flour en l'espine,
    Et li oisel
Chantent parmi la gaudine (le bosquet)...

Parmi tous ces naïfs chansonniers du moyen âge, le premier qui mérite de fixer notre attention est le fameux châtelain de Coucy. Nous ne dirons rien des romanesques et tragiques aventures que lui a prêtées l'imagination de nos bons aïeux : c'est un drame scandaleux et atroce dont nous ne saurions, sous aucun prétexte, faire entrer l'analyse dans un travail où la morale et la littérature sont tenues de marcher toujours sur la même ligne.

Biau fut et courtois, nous apprend l'auteur du *Rouman dou Chastelain de Coucy* :

Onques Gauvain ne Lancelos
Ne tindrent d'armes plus grand los...
Guerres ne tournois, près ne loing,
Ne laissait jà pour nul besoing.

Il était *grand clerc*, et connaissait à fond toute la littérature de son temps, savoir : les histoires de la Bible et les romans de chevalerie, comme on peut s'en assurer en lisant ses chansons. Enfin, pour achever de le faire connaître, il était musicien habile, et vivait un peu avant saint Louis, entre les années 1187 et 1203, et peut-être 1221.

Les chansons qui nous restent de lui sont au nombre de vingt-quatre. Elles se font remarquer presque toutes par la grâce, la fraîcheur et la naïveté. Seulement, il y est toujours question des oiseaux qui chantent, des ruisseaux qui murmurent, des vergers qui refleurissent au printemps, et de l'irrésistible désir qui entraîne alors le poète à célébrer les perfections de sa dame.

Il y a de la délicatesse et de la sensibilité dans les vers suivants :

L'an que rose, ne feuille
Ne fleur ne vois paroir (paraître),   (buisson)
Que n'ois (que je n'entends) chanter par breuille
Oisel n'au main n'au soir (ni au matin ni au soir),
Adonc florit mon cœur et mon vouloir
En bonne amour qui m'a en son pouvoir,
    Dont jà ne quiers issir (ne veux sortir) ;
Et s'il est rien qui m'en puisse partir (séparer),
Je ne le veux savoir, ne Dieu le veuille !

Ailleurs, il obéit en ces termes à sa dame qui lui a *commandé* une chanson :

Belle dame me prie de chanter,
Si est bien droit que je face chanson ;
Je ne m'en sais, ne m'en puis destourner,
Car n'ai pouvoir de moi, se par li non (sinon par elle).
Elle a mon cœur, que jà n'en quiers oster,
Et sais de voir (de vrai) qu'il n'y trait se mal non
    (qu'il n'en retire que du mal).
Que Dieu lui donne à droit port arriver,
Car il s'est mis en mer sans aviron !

Une autre fois, il s'écrie, sur un rhythme joyeux et sautillant :

Quand le rossignol joli
Chante sur la fleur d'esté,
Quand naist la rose et le lis,
Et la rousée au vert pré,
Plein de bonne volonté,
Chanterai com fin (loyal) ami...

Et il chante, en effet, le gentil trouvère ! Il chante, ou plutôt il gazouille comme un oiseau printanier, battant des ailes et prenant l'essor loin du nid.

Mais le gai soleil du renouveau ne sourit pas toujours à ses refrains heureux. Un nuage a passé là-haut, et voilà le ciel en deuil qui semble se couvrir d'un crêpe. Pauvre châtelain de Coucy ! sa dame vient de l'accueillir avec une froideur hautaine dont il cherche en vain à se rendre compte. Ah ! les prés ont beau reverdir, et les oisillons gazouiller sur la branche ; ce n'est plus le moment de chanter, c'est l'heure des soupirs et des larmes !

Quand li esté et la douce saison
Font feuille et fleur et les prés raverdir,
Et li doux chant des menus oisillons
Fait à plusieurs de joie souvenir,
Las ! chacun chante, et je pleur et soupir,
Et si n'est pas droiture ne raison ;
Car c'est adès toute m'entention (mon intention),
Dame, de vous honnourer et servir.

Mais quel bonheur ! le temps vient de se remettre au beau. Plus de nuage au ciel ! plus de souci dans l'âme ! Le poète est rassuré, content, guéri de son angoisse de la veille. En vérité, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. C'est quelquefois heureux !

Au renouviau de la douceur d'esté
Qui reclarcit les eaux en la fontaine,
Et que sont verts bois et vergier et pré,
Et li rosier en mai florit et graine,
Lors chanterai : car trop m'aura grevé
Ire et ennui qui m'est au cœur prochaine,
Et fin ami à tort achoisonné (accusé)
Est moult souvent de légier effrayé.

Grâce à Dieu ! il n'a plus rien à craindre. Sa dame est plus aimable et plus fidèle que jamais. A cette douce pensée, son cœur se dilate, ses yeux rayonnent, son front pâle se relève; et seul, lentement égaré dans la prairie, on l'entend murmurer avec une tendresse intime, une émotion pénétrante :

> Commencement de douce saison belle
> Que je vois revenir,
> Remembrance (souvenir) d'amour qui me rappelle
> Dont jà ne quiers partir, (chanter),
> Et la mauvis (alouette) qui commence à tentir
> Et li doux sons de ruissel sur gravelle (gravier)
> Que je vois resclarcir,
> Me fait ressouvenir
> Do là où tuit (tous) mi bon désir
> Sont et seront jusqu'au mourir !

Tout à coup le chevalier tresssaille; un grand bruit de voix humaines se fait entendre. Il monte, il monte sans cesse, ce bruit confus et vivant, semblable au mugissement de la mer à mesure qu'on s'en approche davantage :

— Dieu le veut ! Dieu le veut ! En Orient ! à la croisade !

Adieu les tendres rêveries, les charmantes tristesses, les longues promenades au bord de l'eau parmi les peupliers et les saules ! Que le poète fasse place à l'homme, le trouvère au chrétien, le servant d'amour au servant du Christ ! Il faut partir, sous peine de passer pour félon et pour lâche ; il faut aller là-bas, là-bas, bien loin par delà les mers, combattre pour le triomphe de la croix et la délivrance du saint tombeau.

> Je m'en vois, dame ! A Dieu le créator
> Vous recommande, en quel lieu que je soie :
> Qui sait jamais si verrez mon retor ?
> Aventure est-que jamais vous reveie !...

Et plus loin :

> Hélas, Amour ! com dure départie (séparation)
> Me conviendra faire pour la meillor
> Qui onques fust amée ne servie !
> Dieu me ramaint (m'attire) à lui par sa douçor,
> Mais néanmoins je m'en pars à dolor.
> Dieu ! qu'ai-je dit ? jà ne m'en pars-je mie ;
> Si mon corps va servir Nostre-Seignor, gneurie).
> Mon cœur remaint (reste) tout en votre baillie (sei-

C'en est fait ! Les pieux élans, les pensées religieuses et sévères, doivent désormais remplir et purifier son âme. Honni soit qui restera, quand tous les braves s'en vont où Dieu les attend !

> Dieu est assis en son saint héritage...
> Bien sont honnis tous ceux qui remanront (resteront),
> Si n'les retient pauvreté ou malage (maladie) ;
> Mais ceux qui riches, et sains, et forts seront,
> Ne pourront pas demeurer sans hontage !

Voilà bien le baron du douzième et du treizième siècle, le compagnon d'armes de Philippe-Auguste ou de saint Louis ; mélange, incompris de nos jours, d'héroïsme et de naïveté, de grandeur et d'enfantillage, aujourd'hui fredonnant en l'honneur de sa dame l'éternel refrain d'une galanterie monotone..... demain courant sus aux infidèles avec un cri sauvage. Rossignol ici, faucon là-bas !

—

QUESNES DE BÉTHUNE ET HUES D'OISY.

Il serait aussi difficile d'énumérer au juste les pièces légères, les chants lyriques de toute espèce, qui remplissent les manuscrits du douzième et du treizième siècle, que de calculer, suivant une expression virgilienne, le nombre des grains de sable soulevés par le vent sur les côtes de l'Afrique. On a fait à cet égard une remarque assez curieuse : c'est qu'une foule de nobles, de chevaliers, de comtes ou de princes, sont les auteurs de la plupart des chansons de cette époque qui nous sont parvenues, mais que *pas un seul* n'a composé d'ouvrage de longue haleine, dans le genre épique et narratif. Il ne faut pas trop s'en étonner : dans aucun temps, dans aucun pays, les vastes compositions poétiques ne peuvent être l'ouvrage de ces hommes qu'absorbent leurs affaires ou leurs plaisirs. Ni Homère, ni Virgile, ni le Tasse, ni Milton, n'étaient d'opulents gentilshommes.

Nous réunissons ici dans une même notice deux de ces poètes *de race*, Quesnes de Béthune et Hues d'Oisy. Le premier naquit, vers le milieu du douzième siècle, d'une famille déjà illustre, et mourut selon toute apparence, avant 1224, comme l'indiquent ces deux vers du chroniqueur Philippe Mouskes :

> La terre fut pire en cest an (1224),
> Car li vieux Quesnes était mort.

Un des plus grands ministres qu'ait eus la France, Sully, se fait honneur, dans ses *Mémoires*, de descendre du vaillant Quesnes, qui, en effet, paraît s'être illustré plus encore par son courage que par ses vers. Deux fois, il fit le voyage de la Terre-Sainte, et, en 1204, arbora l'un des premiers l'étendard de la croix sur les murs de Constantinople.

Le reste du temps, on le rencontre sans cesse, soit à la cour de Philippe-Auguste, soit à celle du comte de Champagne. La veuve de Louis le Jeune, la reine Alix, voulut un jour entendre le noble trouvère; mais elle trouva que les vers de Quesnes se sentaient trop du langage artésien, et que rien n'y rappelait la grâce et la pureté du dialecte de l'Ile-de-France.

Blessé au vif dans son amour-propre de poète et d'enfant de l'Artois, le sire de Béthune essaya de se venger par des couplets satiriques dont voici un échantillon :

> La roine Alix ne fut guère courtoise,
> Qui me reprit, elle et ses fieux li rois (et son fils le roi);
> Encoir ne soit ma parole françoise,
> Si la peut-on bien entendre en françois ;
> Et cils ne sont bien appris ni courtois,
> Qui m'ont repris quand j'ai dit mot d'Artois,
> Car je ne fus pas nourri à Pontoise.

On voit par là, — et c'est une remarque importante à faire, — que, dès le douzième siècle, l'idiome de

l'Ile-de-France était seul reconnu comme bon langage français, et que tous les autres dialectes étaient réputés jargons. Bon gré mal gré, la province payait déjà son tribut au minotaure de la centralisation parisienne.

Quesnes de Béthune fit partie de la brillante et inutile croisade organisée de concert par Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion. L'union de ces deux princes fut de courte durée. Philippe, malade de la fièvre et plus encore de sa jalousie contre Richard, s'empressa de revenir en France avec la plupart des chevaliers qui l'avaient suivi. Quesnes de Béthune était du nombre. Partout, on fut indigné de ce retour si prompt; on accusa les transfuges d'abandonner lâchement la cause de Dieu. A cette occasion, messire Hues d'Oisy, qui avait été le maître de Quesnes dans le grand art de rimer, composa contre son disciple une chanson satirique où le roi Philippe avait aussi sa bonne part. Les deux couplets suivants suffiront à donner une idée de cette pièce de circonstance :

Maugré tous saints et maugré Dieu aussi,
Revient Quesnes, et mal soit-il venant!
Honni soit-il, lui et son prêchement,
Et honni soit qui de lui ne dit : Fi!
Quand Dieu verra que son besoin est grand,
Il lui faudra, car il lui a failli.

Ne chantez plus, Quesnes, je vous en *pri;*
Votre chanson n'a plus rien d'avenant :
Vous mènerez honteuse vie ici,
Ne voulûtes pour Dieu mourir joyant (joyeux).
Chacun vous compte avec les recréants (apostats),
Et remanrez, avec vo roi, failli.
Jà Seigneur Dieu, qui sur tous est puissant,
Du roi avant et de vous n'ait merci!

Quesnes de Béthune ne tarda pas à prouver combien peu il méritait ces sanglants reproches. Il repartit pour la Terre-Sainte, et, comme nous avons eu occasion de le dire plus haut, se signala de la manière la plus brillante dans la croisade de 1204.

—

AUDEFROY-LE-BASTARD.

On a de ce trouvère, contemporain de Quesnes de Béthune, des espèces de *romances*; en d'autres termes, de petits poèmes divisés par stances régulières, et contenant le récit d'une aventure sentimentale, souvent même tragique. C'est un peu le genre des ballades allemandes ou écossaises; et, sous ce rapport, Audefroy nous semble occuper une place vraiment à part dans notre vieille littérature.

La première de ces romances, composée de quatorze couplets de cinq vers, avec un refrain après chaque couplet, est intitulée : *Belle Isabeau*. C'est une des meilleures, de l'avis même de Raynouard, qui ne se hasarde pas fréquemment à louer les productions de nos anciens trouvères.

En voici l'analyse, accompagnée de quelques citations :

Belle Isabeau, courtoise et bien apprise,
Aima Gérard; lui elle, en même guise.

Malheureusement, les parents de *belle Isabeau* la marient contre son gré à un riche vavasseur, et, fidèle à ses devoirs, elle conjure son ami de l'abandonner :

« Ami Gérard, faites ma commandise,
R'allez-vous-en, si ferez grand'franchise...
Je vous commande au Créatour... »

Gérard, dans son désespoir, prend le parti de se croiser pour la Terre-Sainte. Avant de s'éloigner pour toujours, il veut voir encore une fois sa chère Isabeau, se rend chez elle et la trouve dans son verger, occupée à se faire un bouquet de fleurs :

La dame était par la verdour,
En un vergier cueillant la flour.

Mais laissons le poète terminer seul son récit. On appréciera mieux, de cette manière, la piquante naïveté de son vieux style :

« Dame, pour Dieu! fait Gérard sans feintise,
» D'outremer ai pour vous la voie emprise. »
Elle l'entend, mieux voudrait être occise;
Et tant larmoie par douçour,
Qu'elle chait (tomba) là sur l'herbour.

Son mari voit la folour entreprise;
Pour voir (pour vrai) cuida la dame morte gise...
. . . . Tant se hait et desprise
Qu'il perd sa force et sa vigour,
Et meurt de deuil en tel errour.

De pâmison liève, par tel devise
Qu'elle fit faire au mort tout son servise.
Le deuil passé, Gérard par Sainte-Église
A fait de sa dame s'oissour (1) (sa femme),
Ce témoignent li ancissour (les ancêtres, les anciens),

C'est dans cette manière que sont composées les autres romances d'Audefroy-le-Bastard : *Belle Idoine*, *Argentine*, *belle Emmelos*, *Béatrix*, etc. Toutes nous offrent de l'intérêt, du pathétique, et même très-peu de mauvais goût. Audefroy-le-Bastard est peut-être le meilleur de nos anciens chansonniers.

—

THIBAUT DE CHAMPAGNE OU DE NAVARRE.

Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre, naquit, en 1201, de Thibaut, troisième du nom, et de Blanche, fille de Sanche-le-Sage, roi de Navarre. En 1234, par la mort de son oncle maternel, Sanche-le-Fort, il hérita du royaume de Navarre, et sut le gouverner toujours avec une sagesse qui aurait dû lui mériter le même surnom qu'à son beau-père. On voit, par ses chansons, qu'il fit un voyage d'outremer. Il mourut à Pampelune, au mois de juin 1253.

La poésie de Thibaut est, pour ainsi dire, le trait-d'union littéraire du Nord et du Midi de la France, de la langue d'*oïl* et de la langue d'*oc*. Elle a, comme lui, un pied en Navarre et l'autre en Champagne;

(1) Du latin *uxor*.

elle traduit, en quelque sorte, dans le rude idiome des trouvères, amolli, *civilisé* par ses soins, les rhythmes élégants et sonores, les fantaisies plus musicales que poétiques des troubadours méridionaux.

Ouvrons, à présent, le recueil des chansons du roi de Navarre, et puissions-nous y glaner avec bonheur!

Sa plus grande joie, nous apprend-il tout d'abord, est de penser à sa dame, de la contempler, malgré l'absence, *avec les yeux du cœur*. L'expression est de lui, comme vous allez voir :

Douce dame, tout autre pensement,
Quand pense à vous, oublie en mon courage ;
Dès que vous vis des yeux premièrement,
Jamais Amour de moi ne fut sauvage :
Ainçois (au contraire) m'a plus travaillé que devant.
Pour ce, vois bien que guérison n'attend
Qui m'assoage (soulage),
Fors seul de vous mirer (regarder)
Des yeux du cœur en penser.

S'il chante, c'est pour dissiper son ennui. Jason lui-même n'a pas tant souffert à la recherche de la toison d'or :

Pour conforter ma pesance (l'ennui qui me pèse)
Fais un son ;
Bon sera, s'il m'en avance :
Car Jason,
Cil qui conquist la toison,
N'eut si griève pénitence !

A tout, en ce monde, il préfère un regard de sa dame :

Madame a tell' connaissance,
Tell' raison,
Que j'y ai mis ma fiance...
Mieux aim' que nul autre don
Un regard qu'elle me lance.

Se rappeler sa douce image, prononcer son nom, c'est bien plus pour lui que de posséder même le royaume de France. Et pourtant, on a dit que c'était le plus beau de tous, après le royaume des cieux!

Mieux aime sa remembrance,
Son doux nom,
Que le royaume de France,
Mort-Mahom !

Mort-Mahom! Traduisez : *Par la mort de Mahomet!* Mahomet était la bête noire de nos pieux ancêtres, et le juron ci-dessus revient fréquemment sous la plume des auteurs du moyen âge.

L'ingratitude de celle qu'il aime ferait mourir Thibaut; mais l'espérance que tant de rigueurs finiront peut-être un jour, le soutient au milieu de ses pénibles épreuves :

Garir me faut, ou mourir........
Et ce mien mal dont je n'ose me plaindre,
Est au-dessus de toute poesté (1) (puissance).
Mourir en veuil; mais quand me vient devant
L'espérance de la grand'joie atteindre,
Lors me conforte.........

Il faut absolument qu'il fasse encore une chanson pour se consoler, — ce qui ne veut pas dire que cette *unique* chanson ne sera point suivie de plusieurs autres, de beaucoup d'autres. On sait ce que c'est qu'une promesse de poète! — Lorsqu'il ne chante point, en effet, les innombrables chagrins que sa dame lui cause le forcent incontinent de répandre des larmes... et mieux vaut chanter que pleurer, la chose est évidente :

Une chanson encor veuil
Faire, pour moi conforter ;
Pour celle dont je me deuil
Veuil mon chant renouveler.
Pour ce, ai talent (envie) de chanter ;
Car quand je ne chant', mi œil
Tournent souvent en plorer.

Simple et franche sans orgueil
Cuidai (je pensai) ma dame trover ;
Moult me fut de bel accueil,
Mais ce fut pour moi grever (peiner).
Si (tellement) sont à li mi penser,
Que la nuit, dans mon sommeil,
Va mon cœur merci crier.

En dormant et en veillant,
Est mon cœur tojors à li;
Et li prie doucement,
Comme à sa dame, merci...

Hélas ! s'il ne li sovient
De moi, mort suis sans faillir...

Chanson, dis-lui sans mentir
Qu'un regard le cœur me tient,
Que lui vis faire au partir.

Deux ou trois pages plus loin, Thibaut veut imiter le rossignol et mourir en chantant. On prétendait autrefois qu'un rossignol, dont un habile musicien parvenait à imiter les modulations, s'animait si fort pour soutenir cette lutte musicale, qu'il finissait par se rompre un vaisseau et tomber mort aux pieds de son vainqueur.

Le rossignol chante tant,
Que mort chet (il tombe) de l'arbre jus (en bas);
Si belle mort ne vit nus (nul, personne),
Tant douce ne si plaisant.
Ainsi je meurs, en chantant à haut cri ;
Et si ne puis de ma dame estre ouï,
N'elle de moi pitié avoir ne daigne.

Rien ne pourra lui faire oublier celle qui le retient sous sa loi. Un cœur qui s'humilie doit enfin trouver grâce :

Pour mal (mauvais) temps, ne pour gelée,
Ne pour froide matinée,
Ne pour nulle autre *rien* (1) (chose) née,
Ne partirai (n'ôterai) ma pensée
D'amor que j'ai ;
Car trop l'ai amée
D'un cœur verai !

(1) Du latin *potestas*.

(1) Du latin *res*.

Dame, en la vostre baillie
Ai mis mon cœur et ma vie :
Pour Dieu ! ne m'oubliez mie ;
Là où fin cœur s'amolie,
Doit-on trouver
Merci et aie (aide),
Pour conforter.

Et le disciple des troubadours continue d'arranger de la sorte, un jour l'un, un jour l'autre, ses interminables *bouquets à Chloris;* il se laisse doucement aller au courant de cette poésie mièvre et facile. Mais patience ! A l'exemple de son devancier, le châtelain de Coucy, Thibaut ne tardera pas à entonner des refrains plus sévères. Lui aussi, la croisade l'appelle; lui aussi veut aller délivrer la Terre-Sainte, le pays du Seigneur.

Arrière, désormais, les chansons efféminées, les fades roucoulements de la galanterie! *Canto l'armi pietose*... Il s'agit maintenant de chanter les armes pieuses :

Seigneurs, sachiez qui or (à présent) ne s'en ira
En celle terre où Dieu fu mors et vis (vivant),
Et qui la croix d'outremer ne prendra,
A peine mais (à peine un jour) ira en paradis.
Qui a en soi pitié et ramembrance
Du haut Seigneur, doit querre sa vengeance
Et délivrer sa terre et son pays.

Tous li mauvais demorront par deçà,
Qui n'aiment Dieu, bien, ne honneur, ne prix;
Et chacun dit : « Ma femme que fera ?
Je ne lairrais (laisserais) à nul fuer (à aucun prix) mes amis. »
Cils (ceux-là) sont assis en trop folle attendance,
Qu'il (car il) n'est ami que celui, sans doutance,
Qui pour nous fut en la vraie croix mis.

Or s'en ira tout vaillant bacheler (jeune écuyer)
Qui aime Dieu et l'honour de cest mont (de ce monde),
Qui sagement prétend vers Dieu aller ;
Et li morveux, li cendreux (1) demourront.
Aveugle est-il, et je n'en doute mie,
Qui Dieu ne veut secourir en sa vie,
Et pour si peu perd la gloire del mont (du monde).

Dieu se laissa pour nous en croix peiner,
Et nous dira au jour où tous viendront :
« Vous qui ma croix m'aidâtes à porter,
» Vous en irez là où les Anges sont ;
» Là me verrez, et ma Mère Marie.
» Et vous par qui je n'eus onques aie (aide),
» Descendez tous en enfer le parfond (profond) ! »

Mettez à part les rudesses de ce vieux style, — que cependant nous avons rajeuni autant que possible, afin de le rendre plus clair et plus abordable ; — n'est-il pas vrai qu'on sent courir dans ces strophes du roi de Navarre, un souffle d'enthousiasme religieux et guerrier qui nous enlève, qui nous transporte malgré nous en plein moyen âge, en pleine féodalité du treizième siècle ? Cette prosopopée hardie où Dieu nous apparaît, opérant de sa grande voix le discernement des bons et des *mauvais* (pour parler comme Thibaut), envoyant les uns du côté des anges, et, d'un seul mot plongeant les autres dans les incommensurables profondeurs de l'enfer, ne rappelle-t-elle pas, sans trop de désavantage, la célèbre apostrophe de Massillon, dans le *Sermon sur le petit nombre des élus ?*

La pièce du roi de Navarre que nous avons citée tout à l'heure, inaugure, dans le recueil de ses poésies, une seconde série qui nous semble trancher vigoureusement avec la première. La voix du chanteur s'élève, son inspiration s'agrandit et s'épure, son style s'empreint d'une gravité, d'une solennité que rien, jusqu'à présent, ne pouvait nous faire prévoir. Soutenu, fortifié, transfiguré en quelque sorte par la pensée religieuse qui maintenant le domine et l'exalte, Thibaut n'est plus le faiseur de petits vers que nous avons vu coquettement à l'œuvre, rivalisant de souplesse de gosier avec le rossignol, son confrère des bois. C'est un véritable Tyrtée féodal, et parfois il chante comme saint Bernard lui-même a dû prêcher.

Ecoutons-le, par exemple, déclamer contre la corruption de son siècle, en imitant, à son insu peut-être, les *sirventes* satiriques des poètes provençaux. A quoi bon, dit-il, aller au secours de la Terre-Sainte, si les hommes ne se corrigent pas ? Des mains impures ne sont pas dignes de s'armer pour la défense du Christ ; et, certes ! il vaut encore mieux demeurer dans son pays, que de faire un voyage dont, à coup sûr, Dieu ne peut savoir gré aux profanes qui l'entreprennent.

Au temps plein de félonie,
D'envie et de trahison,
De tort et de mesprison,
Sans bien et sans courtoisie,
Qu'entre nous barons faisons
Tout le *siègle* empirer,
Que je vois escumenier (excommunier)
Ceux qui plus offrent raison,
Lors veuil dire une chanson.

Arrêtons-nous un instant, pour une remarque historique. On peut croire que Thibaut parle ici de l'excommunication lancée par le pape Grégoire IX contre l'empereur Frédéric II, dit *Barberousse*. Personne n'ignore que le départ des croisés en fut interrompu, et l'on comprend alors la mauvaise humeur du roi de Navarre.

Cela dit, nous reprenons notre citation où nous l'avons laissée :

Li royaume de Surie (Syrie)
Nous dit et crie à haut ton,
Si nous ne nous amendons,
Pour Dieu ! que n'y allions mie ;
Nous n'y ferions se mal non (que du mal).
Dieu aime fin cœur droiturier,
De telle gent se veut aidier ;
Cils essauceront (relèveront) son nom
Et conquerront sa maison.

Encor vault mieux toute voie
Demeurer en son pays,
Que d'aller pauvres chétifs
Où n'y a solas (amusement) ne joie.
. . . . . On doit paradis
Conquerre par mal avoir (à force de souffrances);
Car vous n'y trouverez (1) voir (vraiment)

(1) Les lâches, ceux qui aiment à garder la *cendre*, le coin du feu. Le mot est d'une énergie vraiment pittoresque.

(1) Dans la croisade, et non au paradis. La langue de Thibaut n'est pas toujours parfaitement claire ; mais on voit bien qu'il n'a pas voulu confondre ici le moyen avec le but.

Bien estre, ne jeu, ne ris
Qu'ailleurs vous ayez appris.

Thibaut revient, à quelques pages de là, sur la perversité de son époque (chanson LXI). Personne, s'écrie-t-il avec douleur, ne pense à faire ce qu'il doit. Les bons sont méprisés et rejetés comme *deniers faux*. En vérité, les hommes périraient si là-haut la sainte Vierge n'intercédait pour eux :

De grand travail et de petit exploit
Vois (1) ce siègle cargié et encombré ;
Car tant sommes remplis de maleurté (méchanceté),
Que nul ne pense à faire ce qu'il doit.
Ains avons si (tellement) le Déable trouvé,
Qu'à lui servir chacun peine et essaie ;
Et Dieu, qui eut pour nous cruelle plaie,
Mettons arrière, et sa grand' dignité :
Moult est hardi, qui pour mort ne s'esmaie (s'émeut).

Dieu, qui tout voit, et tout peut, et tout sait,
Nous aurait tôt en *entre-deux* (dans l'abîme) jetés,
Se la Dame (la Vierge) pleine de grand' bonté
Par devers lui pour nous ne le priait.
Si très-doux mot, plaisant et savouré,
Le grand courroux du grand Seignour apaie (apaise),
Moult paraît fol qui autre amour essaie.
En cestui n'a barat (tromperie) ne fausseté,
Ès autres n'a ne merci ne manaie (retour).

Ces deux derniers vers sont à remarquer, en ce qu'ils nous montrent Thibaut complètement revenu des terrestres illusions qui, un instant, avaient séduit son cœur. On croirait entendre le pieux auteur de l'*Imitation* :

« C'est une vanité que d'aimer ce qui passe avec une extrême vitesse, et de ne pas courir vers le lieu où une joie éternelle nous attend... Travaillez donc à détacher votre cœur de l'amour des choses visibles, pour l'attacher aux invisibles... L'amour de la créature est trompeur et changeant ; l'amour de Dieu, persévérant et fidèle. »

Revenons au roi de Navarre et laissons-lui encore la parole :

La souris quiert pour son corps garantir
Contre l'hiver et la neige tombant ;
Et nous, chétifs, nous n'allons rien quérant,
Quand nous mourrons, où nous puissions garir :
Nous ne cherchons rien qu'enfer le *puant*.
Or, esgardez comme beste sauvage
Pourvoit de loin encontre son dommage ;
Et nous n'avons ne sens, ne hardement...
Il m'est avis que pleins sommes de rage !

Li Déable a jeté pour nous ravir
Trois hameçons *aeschiés* (enveloppés) de torment :
Convoitise lance premièrement,
Et puis Orgueil pour sa grand' *roix* (2) (filet) emplir ;
Félonie va le batel traînant...
Ainsi peschant s'en viennent au rivage...
Les prudhommes (hommes de bien) doit-on tenir moult
[chiers,
Là où ils sont, les servir et amer ;
Mais à peines en peut-on nul treuver,
Car ils sont mais (désormais) comme li faux deniers
Qui ne peuvent el (au) trébuchet entrer ;
Ains les jette-on sans coing et sans balance...

Ailleurs, Thibaut cherche à nous donner une idée de la bonté de Dieu, et pour cela, il a recours au fameux symbole du pélican :

Dieu est ainsi comme li pélican
Qui fait son nid au plus haut arbre sus ;
Et li mauvais oiseau qui vient de jus (d'en bas),
Ses oisillons occist, tant est *puant* (détestable) !
Li père vient, *destroit* (1) et angoisseux,
Du bec s'occist, de son sang dolereux
Vivre refait tantôt ses oisillons.
Dieu fit *autel* (2) (de même) quand vint sa Passion :
De son doux sang racheta ses enfants
Du Déable, qui tant paraît puissant !

Cette allégorie du pélican nécessite un petit commentaire, pour plus de clarté. Les anciens croyaient que les petits de cet oiseau battaient leur mère à coups d'ailes. Celle-ci, courroucée, les tuait. Puis, désespérée de leur mort, elle gémissait pendant trois jours, au bout desquels elle s'ouvrait le flanc à l'aide de son bec, et faisait revivre ses petits sous la rosée de son sang.

Notre poète, — c'est une justice à lui rendre, — donne plus haut une raison moins forcée de la mort des petits du pélican, en l'attribuant à un oiseau de proie.

Terminons ici l'article du roi de Navarre. Nous avons cru devoir insister sur ce noble chanteur, à la fois trouvère et troubadour, homme du Nord et homme du Midi : c'est une physionomie littéraire qui, à vrai dire, en valait bien la peine. Généralement, ses petits refrains d'amour nous paraissent peu remarquables ; le châtelain de Coucy les avait déjà fredonnés presque tous, et beaucoup mieux, à notre avis. Mais où Thibaut est vraiment supérieur à son rival, et même à la plupart de ses confrères de l'époque, c'est, comme nous l'avons fait remarquer, dans la partie religieuse et guerrière de son œuvre. Cette vieille langue du treizième siècle, si rude encore, si grossière, si pauvre, trouve tout à coup, au service des grandes idées, des généreux sentiments qu'elle doit rendre à l'improviste, une foule de mots hardis, d'expressions originales. Sa naïveté même semble lui donner plus de confiance et d'aplomb ; elle n'en arrive que mieux à l'héroïsme.

Malheureusement, les pieuses tyrtéennes du roi de Navarre composent une bien petite minorité dans les soixante-six chansons que sa muse a produites ; et Dieu sait le nombre de pages qu'il faut parcourir en pure perte, avant d'arriver aux citations plus ou moins heureuses que nous avons essayé de faire ! Soyons juste cependant : cette remarque ne s'applique pas seulement à Thibaut, mais à tous les poètes du moyen âge dont nous avons déjà parlé et dont nous parlerons encore ; à ceux même du seizième siècle qui, plus tard, feront aussi l'objet de nos études, et entreront dans notre *Chronique* littéraire, quand le moment en sera venu. L'équilibre constant, l'accord parfait de l'imagination et du goût, de la faculté qui

(1) *Sous-entendre Je.*
(2) Du latin *rete.*

(1) Du latin *destrictus*, serré. Ajoutez par la douleur.
(2) Abrégé de *autretel*. Comparez avec l'italien *altretanto*.

invente et de celle qui dispose, cet équilibre, cet accord, condition indispensable à toute littérature qui veut vivre, n'est pas le produit d'un jour ni même d'un siècle, le résultat de quelques tentatives partielles et isolées. C'est l'œuvre lente du temps, qui, dans ce cas-là, ne se presse jamais beaucoup, contre sa coutume; c'est l'effet d'une réunion de circonstances, d'un concours de précédents heureux qu'une nation peut attendre longtemps, bien longtemps, quelquefois même toujours. Mais quand la *conjonction* (pour parler comme autrefois parlaient les astrologues), oui, quand la *conjonction* de ces deux astres si rares vient enfin à s'opérer chez un peuple, alors, alors... on a, par exemple, quelque chose qui s'appelle *le Siècle de Louis XIV*;—et avant ou après... rien; ou rien du moins qui puisse soutenir la comparaison. Il y a des miracles qui ne s'accomplissent qu'une fois.

JOSEPH BOULMIER.

BIBLIOGRAPHIE.

CHRISTOPHE COLOMB,

HISTOIRE DE SA VIE ET DE SES VOYAGES

Par M. ROSELLY DE LORGUES (1).

(Deuxième article.)

Nous reprenons la narration des voyages de l'illustre Génois; M. Roselly l'a puisée dans les journaux de bord, les lettres écrites de la propre main de l'amiral, et dans son histoire, écrite par son fils Fernand Colomb.

« Le vendredi, 3 août 1492, après avoir commandé au nom de Jésus-Christ de déployer les voiles, Christophe Colomb entra dans sa cabine, et, prenant la plume, commença son journal de bord, également au nom de Notre-Seigneur-Jésus-Christ : *In nomine Domini Nostri Jesu-Christi*. Sa traversée jusqu'aux iles Canaries fut favorable, mais là finissait la science des plus habiles marins; on allait entrer dans les régions de l'inconnu. Tandis que le cœur de Colomb palpitait d'une noble joie en s'élançant sur une route que nul homme n'avait parcourue, l'équipage, après avoir vu disparaître les dernières cimes de l'île de Fer, commença à se lamenter. Les matelots se désolaient, désespérant de jamais revoir la patrie; l'amiral les rassurait; il les ranima un peu... Cependant, à mesure que l'on marchait vers l'ouest, commençait à se faire sentir une notable différence dans l'éclat du jour, l'effet des lointains, la teinte des eaux. Les cieux aussi paraissaient changer. Les constellations familières aux marins semblaient s'éloigner, s'abaisser à l'horizon et disparaître. Même la régularité de la boussole fit exception à ses invariables lois... Le 17 septembre, ils atteignaient déjà ces parages où l'influence tropicale se fait délicieusement sentir. « On éprouvait un vrai plaisir à jouir de la beauté des matinées, dit Las-Casas, il n'y manquait que le chant des rossignols. Le temps était là comme au mois d'avril en Andalousie... Colomb remarquait un changement extraordinaire dans le mouvement des corps célestes, dans la température de l'air et dans l'état de la mer. — « Le 19 septembre il s'éleva des brumes sans vent, ce qui était pour Colomb un signe certain de la proximité de la terre. Il était convaincu du voisinage des îles. Le vendredi, dès le point du jour, des signes favorables apparurent à l'ouest. Un alcatraz passa près du navire. Une baleine vint s'ébattre à la surface des flots. Les algues, les goëmons, les raisins des tropiques s'étalaient avec une telle abondance que la mer en semblait figée. On était arrivé à ces parages, depuis lors désignés sous le nom de *mer d'herbes*, dont l'étendue occupe une superficie sept fois égale à celle de la France.

» L'aspect de cette verdure qui d'abord récréait les yeux et souriait aux espérances des matelots, car elle paraissait indiquer l'approche des terres, devenait par son immensité une sérieuse alarme. Ils se croyaient parvenus à ces éternels marécages de l'Océan qu'on disait servir de bornes au monde et de tombeau à la curiosité qui les affrontait... Il semblait que ces parages eussent été marqués pour dernier terme à la navigation; que ces herbes s'épaississant de plus en plus, une fois les caravelles complétement engagées dans les inflexions de leurs mobiles forêts, le retour deviendrait impossible. Une autre cause d'inquiétude, non moins incessante, travaillait les trois équipages. Plus on avançait, plus le vent, d'une extrême douceur, semblait pousser régulièrement vers l'ouest. Or, jamais dans les mers connues, il n'y avait eu exemple d'une telle fixité d'impulsion. Ils s'imaginaient que cette constance de direction, si favorable pour les porter vers ces terres incertaines de l'occident, serait un obstacle invincible à leur retour, et qu'ils resteraient à jamais éloignés de la patrie. »

Jusqu'au 12 octobre, on navigua sur une mer toujours belle, sous un ciel serein, mais sans voir la terre dont le voisinage semblait cependant bien proche. L'équipage, déçu tant de fois dans ses espérances, tombait dans le dernier découragement, on s'exhortait mutuellement à la révolte et à la résistance; les matelots et même les officiers se montraient l'un à l'autre avec défiance ce Génois, qui avait résolu, disaient-ils, de risquer leur vie avec la sienne,

(1) Voir le numéro de Janvier.

afin de se faire grand seigneur à leurs dépens. Les vieux marins jugeaient que la persistance de l'amiral à s'enfoncer dans l'ouest, était une folie : ils rappelaient les tristes pressentiments de leur famille, l'effroi de Palos tout entier, l'opposition qu'avaient fait les cosmographes espagnols au projet de cet étranger. Au milieu des équipages révoltés, Colomb était seul contre tous, mais sa grande âme suffit à cette tâche. S'armant à la fois de la force de sa volonté et de la supériorité de son génie, il déclara aux marins mutinés, que leurs plaintes ne serviraient à rien : qu'il était parti pour se rendre aux Indes, et qu'il entendait poursuivre son voyage jusqu'à ce qu'il les trouvât par l'assistance de Notre-Seigneur.

Comment cette exaspération des esprits, cette animosité accrue par le farouche instinct de la conservation, tomba-t-elle soudain devant un étranger, isolé et maudit, dont on n'écoutait plus les paroles, dont on avait méconnu l'autorité, et qui invoquait en vain le nom des rois? Voilà ce qu'aucun marin, aucun philosophe, aucun homme, pas même Colomb, ne pourrait expliquer humainement : aussi n'attribuait-il pas ce triomphe à la supériorité de son maintien devant la révolte; il remontait plus haut, et il reconnaissait que « lorsque ses matelots et son équipage étaient résolus d'un commun accord à s'en retourner et se révoltaient contre lui, s'oubliant jusqu'aux menaces, le Dieu éternel lui avait donné la force dont il avait besoin et l'avait soutenu seul contre tous. »

Cette révolte déchaînée sous les voiles de la nuit fut dissipée avant les ombres.

« Le vendredi, 12 octobre 1492, aux naissantes lueurs du jour, on vit se dégager des ombres et se dessiner, comme sortant des eaux, une terre efflorescente, dont les bocages, colorés des premiers feux du soleil, exhalaient des parfums inconnus et séduisaient les yeux par leurs riantes perspectives. En avançant, les caravelles reconnurent une île assez étendue, unie et sans apparence de montagnes. D'épaisses forêts bornaient l'horizon, au milieu des clairières reluisait l'eau pure d'un lac. Les ondulations du terrain recouvert d'une vigoureuse végétation encadraient une plage spacieuse vers laquelle on se dirigeait.

Dès que les ancres eurent mordu, tout pénétré de recueillement, revêtu du costume de ses dignités, un manteau écarlate flottant sur ses épaules, et tenant déployée l'image de Notre-Seigneur-Jésus-Christ sur l'étendard royal de l'expédition, Colomb descendit dans la chaloupe, suivi de son état-major... A peine touchait-il cette terre nouvelle qu'il y planta l'étendard de la croix, et ne pouvant contenir sa reconnaissance, il se prosterna avec adoration devant l'auteur suprême de la découverte. Par trois fois inclinant son front, il baisa, en l'arrosant de larmes, ce sol inconnu où l'avait conduit la divine bonté... il imposa à cette île le nom de Saint-Sauveur (San-Salvador)...

« Pendant que le notaire royal, Rodrigo d'Escovedo, entouré des officiers de la flotte, rédigeait sur son genou le procès-verbal de la prise de possession, les habitants de l'île, qui jusqu'alors s'étaient tenus cachés derrière le feuillage, peu à peu se risquèrent hors de leur retraite. Rassurés par l'expression de sérénité, de grandeur et de bienveillance répandue sur les traits de Colomb, que sa haute stature, son riche costume, l'éclat de ses armes et la déférence de son entourage leur désignaient comme le chef de ces êtres mystérieux, ils s'avancèrent à petits pas, les uns après les autres; puis osèrent s'approcher avec tremblement et se prosterner devant ces visiteurs étranges. Ils s'enhardirent successivement jusqu'à les toucher pour s'assurer qu'ils ne faisaient pas un rêve; palpant leurs vêtements, leurs jambes; s'étonnant surtout de leur barbe : à l'exemple de l'amiral, les Espagnols accueillirent avec une bonté souriante les naïfs enfants des îles, et se prêtèrent complaisamment à leur examen.

» Le lendemain, au point du jour, un grand nombre de naturels accoururent dans des pirogues faites d'une seule pièce, creusées en un tronc d'arbre et d'un travail admirable, si l'on songe à leur ignorance du fer. Ils apportaient des pelotes de coton filé, des javelots, des perroquets apprivoisés, pour faire un commerce d'échange. Tout ce qui venait de ces merveilleux étrangers leur semblait précieux : même des morceaux d'écuelles et de verre cassé. Ils donnaient jusqu'à trente livres de coton filé, pour une *blanche* de Castille (environ deux liards). Mais l'amiral, ne voulant pas qu'on abusât de leur simplicité, défendit ces échanges disproportionnés... De toutes parts, les peuplades informées de leur arrivée, accouraient vers eux, leur apportant de l'eau fraîche, des aliments et rendant grâce à Dieu de cette étonnante visite. Les insulaires s'interpellaient l'un l'autre et stimulaient à grands cris leurs parents qui étaient encore dans les cases. Ils leur disaient : Venez voir les hommes descendus du ciel, apportez-leur à boire et à manger; et aussitôt hommes et femmes accouraient apportant tous quelque chose. Ils bénissaient Dieu à leur manière, se jetant à terre et levant les mains au ciel...»

Colomb ne s'arrêta pas à San-Salvador : il remit à la voile et navigua au milieu d'un archipel aux contours enchantés. A mesure qu'il avançait, surgissait des flots la riche verdure d'îles nombreuses, qu'on voyait poindre à toutes les lignes de l'horizon. L'œil ne pouvait les compter. Colomb en visita trois qu'il nomma *Sainte-Marie de la Conception*, *l'Isabelle* et *la Fernandine*. Partout il trouva une terre féconde, riante et pittoresque; en traversant la fraîche profondeur de ces bois, les brises en emportaient des parfums étranges, qu'elles dissipaient dans leurs jeux sur les flots. « Mes yeux, dit Colomb, ne pouvaient se lasser de regarder une verdure si belle et si différente du feuillage de nos arbres : les fleurs de la plage nous envoyaient une odeur si agréable et si embaumée que c'était la chose la plus suave pour l'odorat.» A tout moment, des vols bruyants de perroquets, en passant d'une forêt à l'autre, obscurcissaient le soleil, tant leurs troupes étaient nombreuses. Les chants et les brillants plumages d'une foule d'oiseaux inconnus en Europe, la pureté de l'air embaumé, le frappaient de surprise. L'île de Cuba, qu'il découvrit à son tour, le remplit d'admiration : il l'appelle « la plus belle terre qu'aient vu les yeux de l'homme. » Partout il fut reçu avec joie et empressement par les confiants insulaires qui ne se doutaient pas que l'or qu'ils portaient au col, aux bras, dont ils se faisaient un jouet, deviendrait la cause de leur ruine. Déjà il n'excitait que trop l'attention cupide des Espagnols. Seul peut-être, Colomb voyait les habitants de ces îles avec des yeux d'ami et de père, et ne concevait d'autre désir que de les attirer à la foi chrétienne, par la bienveillance et la douceur.

Pendant trois mois entiers, il visita ces archipels, nommés depuis les îles Lucayes, il parcourut l'île d'Hispaniola, ou Saint-Domingue; il se fit aimer de ces populations timides, il lia amitié avec les caciques, il leur apprit à désirer son retour, et dans le mois de janvier 1493, il mit à la voile pour l'Espagne, en emportant les produits de ces terres nouvelles, et en emmenant sept insulaires qui s'étaient attachés à lui. Il essuya une terrible tempête, pendant laquelle il traça à la hâte sur un parchemin l'histoire de sa découverte, enveloppa cet écrit dans une autre feuille adressée à la reine de Castille et l'enferma dans un gâteau de cire qu'il jeta à la mer. Mais Dieu lui réservait la souveraine consolation d'annoncer lui-même à Isabelle et à l'Espagne qu'il venait de les doter d'un nouveau monde.

Quand, après une traversée terrible, les caravelles arrivèrent en vue de Palos, la surprise et l'allégresse publique éclatèrent de la manière la plus touchante. On reçut Colomb avec les mêmes honneurs qu'on aurait rendus à un roi; on ne pouvait pas se lasser de regarder ces hommes qui revenaient d'au delà la *mer ténébreuse*, qui avaient vu ce que les autres hommes n'avaient ni vu, ni pressenti; qui avaient affronté tant de dangers et assisté à de si grands spectacles. Toute l'Espagne était émue, et les rois attendaient à leur tour celui dont le génie leur avait donné un empire sans qu'il en coûtat une goutte de sang. Il fut invité à se rendre à Barcelone, où était la cour. Les peuples accouraient sur son passage et s'émerveillaient à la vue du héros et du cortége dont il était environné. En tête de ce cortége, on voyait l'étendard de l'expédition, suivi d'un grand nombre de matelots, qui portaient des branches d'arbres inconnus, des fruits, des roseaux gigantesques, des fougères arborescentes, du coton brut, des cocos, du gingembre; d'autres étaient chargés de couronnes, de bracelets d'or, de conques superbes, de lances, d'épées en bois de fer, d'arcs et de flèches sans acier. On portait, et on menait des animaux inconnus, les uns empaillés, les autres vivants; le peuple s'extasiait à la vue des flamants couleur de rose, de perroquets au brillant plumage, qui jasaient en langue barbare, et il s'effrayait à l'aspect des alligators, des serpents, des iguanes qui semblaient vivants encore. Sept Indiens, parés de leurs ornements nationaux, peints en blanc et en rouge, précédaient l'état-major et attiraient tous les yeux. Arrivait enfin l'amiral, dans le costume de ses dignités, montant un cheval qu'il maniait avec aisance. Derrière lui, ses trois écuyers s'efforçaient de contenir la foule ardente à se précipiter sur ses pas. A tout instant, étourdis et presque effrayés de la bruyante curiosité qu'ils excitaient, les Indiens regardaient leur protecteur l'amiral, dont le sourire rassurait leur faiblesse.

« L'histoire l'a constaté : ce n'était pas surtout pour voir les Indiens et les choses étonnantes, portées à découvert dans leur cortége, que se formait cette affluence : une curiosité plus noble justifiait cet empressement. Chacun voulait contempler l'amiral, graver dans sa mémoire les traits de l'homme favorisé du ciel, qui avait franchi la mer ténébreuse et reculé les bornes connues de la terre. Tous les bras s'agitaient, tous les fronts se découvraient à son approche; les mères le montraient à leurs jeunes enfants et priaient pour lui. Il s'avançait ainsi à petites journées, comblé de marques d'admiration et d'enthousiasme, recevant les applaudissements et les bénédiction des foules. Les rois lui préparèrent aussi une réception inouïe.

» Le 15 avril, jour où Colomb devait entrer à Barcelone, une grande partie des habitants allèrent à sa rencontre : l'élite de la jeunesse les précédait à cheval; une députation de la cour l'attendait en dehors des portes de la ville. Dans le palais des rois, par une nouvelle disposition, la vaste salle des cérémonies avait été agrandie, rendue accessible à la vue du peuple et splendidement décorée. Sous un magnifique dais de brocart d'or étaient élevés deux trônes, et tout auprès, posé un peu en avant, un riche fauteuil. Les rois, ceints de leur couronne, revêtus de tous les attributs de la souveraineté, étaient sur les trônes; les grands officiers des deux maisons royales, les dignitaires d'Aragon et de Castille, les prélats, les dames, les *ricos-hombres* remplissaient l'enceinte; au dehors on entendait le frémissement indescriptible de la multitude; les étroites rues de Barcelone regorgeaient d'une foule impatiente de voir. Peu à peu, cet immense bourdonnement grandit, va croissant et se change en retentissantes acclamations, dont les accents arrivent à l'oreille des rois.

» Les cris animés de la foule et le retour des seigneurs envoyés aux portes de la ville annoncèrent l'arrivée du cortége. On vit bientôt entrer, entouré des officiers de l'expédition, l'étendard royal, si heureusement ramené de l'autre bord de l'Océan. On admirait les hommes au teint hâlé qui l'avaient suivi à travers tant de périls. La curiosité couvait du regard les objets inconnus rapportés de ce monde nouveau; les plantes, les animaux vivants et conservés, et surtout les Indiens timides, coloriés de leur plus belle façon.

» Colomb parut enfin, aussi simple, aussi modeste dans la magnificence de son costume, que lorsqu'il s'éloignait des murs de Santa-Fé. En apercevant le révélateur du Nouveau-Monde, par un élan subit, les deux rois firent un mouvement en avant comme pour aller vers lui, et lui tendirent gracieusement les mains. Colomb allait, en signe d'hommage, fléchir le genou pour baiser leurs mains royales, mais Isabelle et Ferdinand ne le souffrirent pas : — Don Christophe Colomb, dit Isabelle, couvrez-vous devant vos rois; asseyez-vous près d'eux. Asseyez-vous, amiral de l'Océan et vice-roi du Nouveau-Monde ! Les yeux brillants de joie, d'attendrissement et d'admiration, la reine ne s'assit qu'après que, sur son ordre, Colomb se fût couvert comme un grand d'Espagne et se fût assis le premier dans le fauteuil qu'on avait placé devant le trône. Quand ils l'eurent obligeamment complimenté, les rois l'invitèrent à leur faire le récit de sa découverte. »

... Colomb parla, avec l'éloquence de sa grande âme, et quand il eut décrit ces contrées magnifiques, cette nature opulente qu'il avait découverte, quand il eut parlé de ces peuples simples et bons que le zèle des rois catholiques allait faire participer aux bienfaits de la rédemption, quand il eut fait passer dans tous les cœurs l'émotion et l'espoir du sien, par un irrésistible entraînement, le roi, la reine, la cour, le peuple, se jetant à genoux, levant les mains au ciel, louèrent Dieu et versèrent des larmes de joie. Au même instant retentit le chant de la victoire, le triomphal *Te Deum*, entonné par les choristes de la cha-

pelle royale. La grande voix du peuple leur répond, et va se prolongeant au dehors, dans la foule, par toute la cité, au milieu de telles délices que les âmes chrétiennes, suivant le vénérable évêque de Chiapa, en ressentaient un avant-goût des joies du paradis.

Nous n'irons pas plus loin aujourd'hui. Nous vous avons raconté, dans un premier article, les efforts de Colomb, ses longues et vaines démarches, ses souffrances, sa pauvreté; nous sommes parvenus au point culminant de sa vie, alors que dans la gloire première de son immortelle découverte, il vit l'Espagne inclinée devant son audace et sa vertu; dans un troisième et dernier article, nous vous dirons ses périlleux voyages et les peines dont fut abreuvée sa vieillesse. Mais notre sèche analyse est bien peu de chose, et c'est dans M. Roselly de Lorgues qu'il faut lire le récit de cette existence si éprouvée et qu'il faut apprendre à connaître et à admirer ce héros, à qui rien de grand ne manqua, pas même un malheur égal à son génie.

LE CALICE (1)

MÉDITATIONS D'UNE AME CHRÉTIENNE

SUR

LES SOUFFRANCES ET LA MORT DU SAUVEUR.

Traduit de l'allemand, par Mme ÉLISE VOÏART.

Ce livre de piété, populaire de l'autre côté de Rhin, est une heureuse acquisition pour les chrétiens français et nous voudrions le voir entre les mains de toutes nos jeunes lectrices pour l'époque de la première communion. Rarement il nous a été donné de lire un ouvrage pieux aussi bon et aussi sympathique : des pensées affectueuses et touchantes, un style noble et simple, des réflexions et des prières appropriées aux diverses situations de la vie, tout se réunit pour que ce livre plaise à tous et soit utile à un grand nombre. Nous félicitons l'aimable traducteur de l'excellent usage qu'elle a fait de son talent, et nous faisons du fond du cœur le vœu que son travail devienne le *Vade-mecum* des familles chrétiennes et soit aussi répandu en France qu'il l'est depuis longtemps en Allemagne.

(1) Chez Jules Tardieu, 13, rue de Tournon, Paris. — Prix : 1 franc.

Littérature Étrangère.

PENSAMIENTO

I

Este mundo es un camino
Para otro que es morada
Sin pesar,
Mas cumple tenar buen tino
Para andar esta jornada,
Sin errar.

II

Partimos quando nascemos.
Andamos mientras vivimos,
Y allegamos
Al tiempo que fenescemos :
Asi que quando morimos
Descansamos.

III

Que se hizo el rey Don Juan ?
Los infantes de Aragon
Que se hicieron ?
Que fué de tanto galan ?
Que fué de tanta invencion
Cual traxeron ?

IV

Las justas y los torneos,
Paramentos, bordaduras
Y cimeras :
Fueron sino devaneos ?
Que fueron sino verduras
De las eras ?

DON GEORGE MANRIQUE.

STANCES ÉLÉGIAQUES

I

Ce monde est un chemin, la vie est un voyage.
On trouve en arrivant un asile assuré;
Mais il faut s'avancer d'un pas prudent et sage
Pour atteindre le but et n'avoir pas erré.

Le jour où nous naissons le voyage commence.
Tandis que nous vivons, — remplissant notre sort —
Nous marchons; notre fin vient combler la distance,
Et nous nous reposons dans les bras de la mort.

III

Que sont-ils devenus, ces brillants personnages,
Don Juan notre roi, les infants d'Aragon ?
Où sont leurs officiers, leurs chapelains, leurs pages,
Leurs projets, et la gloire attachée à leur nom ?

IV

Les joutes, les tournois, les riches broderies,
Les manteaux, les cimiers, les emblèmes touchants,
Que sont-ils devenus, sinon des rêveries,
Sinon l'herbe dans les champs ?

Mlle LOUISE MERCIER.

CHACUN SENT SON MAL

PROVERBE EN UN ACTE.

Personnages.

LA TANTE ANGÉLIQUE.
M. DESTOUCHES, son frère.
LÉON DESTOUCHES, son neveu, 19 ans.
ÉMILIE DESTOUCHES, 15 ans } ses nièces.
CÉCILE DESTOUCHES, 11 ans } ses nièces.
Mme MATHILDE BONARD, voisine.
JOSÉPHINE, cuisinière.
ISIDORE, jardinier.

La scène se passe au Pecq, dans la salle basse d'une jolie maison de campagne; fenêtres ouvrant sur un vaste et beau jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉON, ÉMILIE.

(*Léon entre d'un côté, Emilie de l'autre; cette dernière a une robe très-ornée, bien qu'en toilette de chez soi.*)

ÉMILIE. Toi, au Pecq!

LÉON, *de mauvaise humeur*. Moi-même.

ÉMILIE. Tu as l'air aimable!

LÉON. On a l'air qu'on peut.

ÉMILIE. Ne serais-tu point content de tes examens?

LÉON. Je suis placé dans l'artillerie.

ÉMILIE. Eh bien?

LÉON. Je devais sortir dans les Mines!

ÉMILIE, *regardant sa robe*. Ah!

LÉON. Oh! les examens! quelle loterie! Etre ferré sur tous les points, se troubler et échouer à une misère!

ÉMILIE. Tu ne seras pas *fruit sec!*

LÉON. Je l'aurais aimé autant.

ÉMILIE. Par exemple!

LÉON. Sous prétexte d'étudier la nature, je serais allé dresser ma tente... au Niagara; d'autant mieux qu'aujourd'hui, on y trouve un hôtel superbe.

EMILIE. Et cela t'aurait conduit?...

LÉON. A comparer la susdite chute d'eau avec la cataracte de ton jardin anglais.

ÉMILIE. C'est cela, prends-toi de ta mauvaise humeur aux embellissements dont notre bon père me laisse la surintendance.

LÉON. C'est qu'aussi je suis si irrité, et à si juste titre!

ÉMILIE. Crois-tu qu'ici, on n'ait pas de griefs à jeter au nez du destin?

LÉON, *railleur*. Un pensum de mademoiselle Dumont, ton institutrice, par exemple!

ÉMILIE. Un pensum! Il ferait beau voir qu'à quinze ans, on osât encore me donner des pensum!

LÉON. Diantre!

ÉMILIE, *avec volubilité*. Mais, mon cher Léon, ce qui est insupportable, intolérable, ce qui est inimaginable, c'est le contrôle incessant de mademoiselle Dumont, sur les objets les plus innocents, sur les objets de ma toilette! Tu sais ce que mon père m'alloue à cet effet? Eh bien! je n'ai pas le droit de l'employer à ma fantaisie, de m'habiller comme il me plairait; il faut, notre père l'exige, que je subisse toutes les altérations qu'il convient à mademoiselle Dumont d'apporter à mes plans! Qu'elle se fagotte, à la bonne heure! cela la regarde! mais qu'elle ne prétende pas m'ajuster à son image, sinon, je m'insurge! (*Souriant.*) Déjà, ce matin, à l'aide de notre femme de chambre, j'ai un peu tourné la difficulté : il est bon que tu saches que, pour la maison, j'avais désiré une petite soie quadrillée, lilas et blanc, ravissante; mademoiselle Dumont, elle, s'est empressée d'y substituer cette fantaisie, gris et brun, comme plus solide; elle a la passion du solide, mademoiselle Dumont! mais, Justine et moi, nous y avons mis tant de franges, de nœuds, de boutons, que cette robe solide me revient au double du prix de la robe lilas. Quand mademoiselle Dumont va voir cela, elle va jeter les hauts cris; cela m'est égal; je suis restée dans la lettre; au lieu du délicieux taffetas printannier, j'ai endossé l'étoffe que l'on m'a imposée; on n'a rien à dire, ou ce serait d'une criante injustice, d'une tyrannie sans égale; et, certainement, je ne céderais pas; je... Eh bien! où vas-tu donc? C'est comme cela que tu compatis à ma peine? Je parie que tu ne m'as pas écoutée, seulement! que les frères sont égoïstes!

LÉON, *revenant*. Elle est jolie, ta peine! C'est quelque chose d'intéressant, ma parole d'honneur! une robe au lieu d'une autre; une niche faite à son institutrice, à grand renfort de fanfreluches; l'émouvante histoire, pour la comparer à l'amère déception qui m'accable!

ÉMILIE. Vous êtes un mauvais cœur!

LÉON. Et toi, une écervelée!

ÉMILIE, *pleurant*. Bon! des injures, à présent! Vous ne venez jamais au Pecq, que vous ne m'obligiez à souhaiter de vous voir repartir au plus tôt!

LÉON. Gracieuse naïveté!

ÉMILIE. Vous ne sauriez dire un mot qui n'offense

LÉON. Je plains le futur beau-frère que le ciel me tient en réserve!

ÉMILIE. Oh! c'est affreux!

LÉON. Allons, une attaque de nerfs, une pamoison! Il est vrai que, peut-être, on ne te les permet pas!

ÉMILIE, *avec emportement*. Léon!..

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA TANTE ANGÉLIQUE, CECILE.

La tante Angélique est dans un grand fauteuil, que deux domestiques roulent jusqu'au milieu de la scène; elle a un petit rouet sur ses genoux.)

LA TANTE. Eh bien, eh bien, une querelle!

ÉMILIE. C'est qu'aussi, ma tante, Léon ne respecte rien!

LÉON. Jugez-en, ma tante: l'école des Mines, mon rêve, l'école des Mines m'est fermée; je m'en désespère, à bon droit; et, au lieu de me relever, de me consoler, elle vient me psalmodier je ne sais quelle antienne, à propos de chiffons, et elle s'étonne qu'à son récit, un déluge de larmes ne jaillisse pas de mes yeux!

ÉMILIE. Du tout, monsieur, du tout! vous présentez les faits sous une couleur!...

LA TANTE. Bon! bon! Emilie, écoute-moi; ton frère souffre; la première déception sérieuse est cruelle; nous devons à ce pauvre garçon d'autant plus d'indulgence et de tendresse! quant à toi, Léon, tu oublies toujours qu'Émilie n'a que quinze ans, et tu exiges d'elle une raison au-dessus de son âge!

ÉMILIE, *blessée*. Mais, ma tante!..

LA TANTE. Embrassez-vous; faites ce plaisir à votre pauvre vieille tante, qui, ne pouvant plus courir à la recherche des beaux horizons et des ciels purs, ne s'en console qu'en voyant autour d'elle, des visages riants et heureux! (*Emilie et Léon s'embrassent.*)

CÉCILE. Ah! ma sœur, les belles garnitures que tu as à ta robe! Mademoiselle va joliment gronder!

ÉMILIE. Je serais curieuse de voir cela!

CÉCILE. Elle va, peut-être, t'obliger à les enlever.

ÉMILIE. Ce serait fort! mais j'en veux avoir le cœur net. Elle est au salon?

CÉCILE. Je crois que oui.

ÉMILIE. A merveille! (*Elle sort rapidement.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, *excepté* ÉMILIE.

(*Cécile est assise aux pieds de la tante Angélique et brode; Léon est appuyé au fauteuil de l'infirme.*)

LÉON. Avouez, ma tante, que cet amour de la toilette est, tout au moins, fort ridicule.

LA TANTE. Il est naturel aux jeunes filles, et mademoiselle Dumont me semble, sur ce point, un peu sévère; il faudra que, tout doucement, je le lui fasse entendre; autrement, par la contrainte, cela deviendrait une véritable passion. Aïe!

LÉON. Qu'avez-vous, ma tante?

CÉCILE. Votre rhumatisme du bras droit?

LA TANTE. Non, c'est celui des reins; mais n'y faites pas attention; cela passe, d'ailleurs. Ainsi, beau neveu, tu es mécontent du résultat de tes examens?

LÉON. N'en ai-je pas sujet, ma tante?

LA TANTE. Sans contredit, puisque l'école des Mines faisait ton envie; bien qu'après tout, l'artillerie soit une fort belle arme; de fortes études ne sauraient manquer d'y faire faire du chemin; tu as dix-neuf ans; si à vingt-cinq tu étais capitaine, ce serait très-honorable! Et pourquoi ne le serais-tu pas? Je vous ferai cadeau de votre premier uniforme, mon beau neveu; j'ai idée que les épaulettes d'or ne pourront que rehausser votre bonne mine!

CÉCILE. Il sourit!

LÉON. C'est étonnant comme un nouveau but indiqué à une louable ambition distrait des coups portés ailleurs!

LA TANTE. C'est l'ordinaire. Mais, fais-moi donc le plaisir de regarder dans la grande allée si ton père ne vient point.

LÉON, *à une fenêtre*. Je ne l'aperçois pas, ma tante.

LA TANTE. Cela est étrange; il me semble bien en retard!

LEON. Seriez-vous inquiète à son sujet?

LA TANTE. On fait aujourd'hui l'expérience de machines dont il est l'inventeur; sa fortune et sa renommée sont en jeu!

LÉON. C'est juste; et moi qui l'oubliais!

LA TANTE, *appuyant*. Préoccupé que tu étais de ta propre déconvenue; cependant, espérons que tout aura marché pour le mieux.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ISIDORE.

ISIDORE, *il s'essuie le front*. Mille pardons, mam'zelle et la compagnie, mais je n'y tiens plus; mon métier est un métier de galère, je suis las d'être exposé aux *intempérisies* des saisons; subir, tour à tour, les rayons d'un soleil ardent, les averses, la bise; se lever avant le jour; bêcher, émonder, arroser, pour douze cents malheureux francs par an, avec les misérables profits des fruits qui tombent; j'en ai assez! et, ma foi! je viens vous dire, sauf respect, que vous ayez à voir pour un autre jardinier.

LA TANTE. Encore une de tes boutades, Isidore; si je te prenais au mot, je crois, que, de nous deux, tu serais le plus attrapé.

ISIDORE. Non, mam'zelle, cette fois, c'est définitif; je ne reviendrai pas sur ma détermination; c'est tout comme si le notaire y avait passé.

LA TANTE. Il faut, du moins, que tu me donnes huit jours.

ISIDORE. C'est parce que je ne peux pas faire autrement, allez, mam'zelle! J'ai le jardinage en abomination, quoi! C'est une grippe! c'est...

SCÈNE V.

LES MÊMES, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE. Mademoiselle, je suis votre servante; M. Léon, je vous présente mes respects; bonjour, mademoiselle Cécile. Mademoiselle, je viens vous prier de régler mon compte et de me chercher une remplaçante.

LA TANTE. Ah bah!

LÉON. C'est donc une épidémie!

JOSEPHINE. On peut se tromper dans le choix d'un état,

vous avez trop d'expérience pour l'ignorer, mademoiselle; je me suis trompée dans le choix du mien, et, après de mûres réflexions et comparaisons, je me suis résolue à en changer.

LA TANTE. Vous, un cordon bleu de premier ordre!

JOSÉPHINE. Mademoiselle est bien bonne, mais la gloire n'est que fumée, dit-on dans les livres, et cette fumée-là ne peut me faire trouver celle de mes fourneaux tolérable. J'ai besoin du grand air, mademoiselle; j'envie le sort de la fille des champs; travailler aux champs, voilà mon rêve! Se lever avec le soleil, respirer les premiers parfums des fleurs, entendre les premières chansons des petits oiseaux, manger des mets simples que je n'aurai point apprêtés, puis, le soir, se coucher de bonne heure, pour recommencer le lendemain la même existence; telle est, mademoiselle, mon irrésistible vocation!

LA TANTE. Isidore, eh bien?

ISIDORE. La tête de Joséphine se détraque.

JOSÉPHINE. Plait-il?

LA TANTE. Joséphine, si je vous disais que tout ce que vous souhaitez si ardemment, fait le désespoir d'Isidore, ici présent, qu'en penseriez-vous?

JOSÉPHINE. Ne pouvant mettre la parole de mademoiselle en doute, je penserais qu'Isidore est digne d'un cabanon de fou!

ISIDORE. Ouais!

CÉCILE. La monnaie de votre pièce, Isidore!

ISIDORE. Mais moi, mam'zelle Cécile, mon observation était juste; tout le monde l'aurait faite; il faut avoir la cervelle à l'envers, ou plutôt, en être absolument dépourvue, pour songer à quitter une magnifique cuisine, où l'on a chaud l'hiver, et frais l'été, à seules fins de rester des heures entières, le nez sur de mauvaises herbes ou les bras en l'air devant un pommier à écheniller!

JOSÉPHINE. C'est-à-dire que, lorsqu'on a le bonheur de vivre sous la voûte des cieux, songer à se claquemurer, n'importe où, dans une chambre, dans un atelier, dans une boutique même, c'est bien plutôt là le cas, il me semble, où l'on doit être soupçonné de manquer absolument de bon sens!

LÉON, *riant*. Ma tante, une idée! Si vous mettiez Joséphine au jardinage et Isidore à la cuisine?

CÉCILE, *riant*. Ce serait Isidore qui ferait rôtir nos poulets et préparerait nos crèmes, et Joséphine qui ferait pousser nos petits pois, nos melons et nos asperges!

LA TANTE, *affectant un grand sérieux*. Ah! si chacun des deux n'était particulièrement remarquable dans son état, la substitution ne serait pas impossible; et dès que les jérémiades d'Isidore n'effraieraient pas Joséphine, je dirais à Joséphine : passez à ce garçon votre tablier blanc, en échange de sa bêche et de ses arrosoirs. Mais, il faut toute une vie et des aptitudes spéciales, pour faire un cordon bleu comme Joséphine et un jardinier comme Isidore! Enfin, mes enfants, je prends note de votre demande, et, comme précisément la cuisinière de M. Anselme, lequel était un gourmet de première classe, cherche une place, je vais l'arrêter; c'est tout à fait un talent, je ne regarderai pas à augmenter les gages d'une cinquantaine de francs, ainsi que je l'eusse fait volontiers pour Joséphine, s'il n'avait fallu que ce sacrifice pour la décider à rester avec nous; mais elle se sent l'impérieux besoin de changer!.. Eh bien! Joséphine, c'est dit, j'accepte votre congé, et vous pourrez même ne pas attendre huit jours.

JOSÉPHINE, *froidement*. Mademoiselle, je vous remercie... (*Fausse sortie.*) Mademoiselle, ce n'est pas parce qu'on a été la cuisinière de M. Anselme, qu'on possède la science infuse!

LA TANTE. Il paraît que le défunt inventait, et qu'il a laissé à sa cuisinière des secrets merveilleux.

JOSÉPHINE. Des secrets! des secrets! Je la défierais bien aux potages, aux salmis, aux glacés, aux meringues, aux charlottes russes...

LA TANTE, *l'interrompant*. Nous en jugerons, Joséphine!

JOSÉPHINE, *continuant*. Aux filets de chevreuil, aux faisans, aux cailles, aux soles normandes, aux coquilles d'huîtres et de moules, aux...

LA TANTE. Ne vous échauffez pas; nous en jugerons, vous dis-je.

JOSÉPHINE. Eh bien, non, mademoiselle, non, vous n'en jugerez pas! Avec votre permission, je reste! Au fait, je sens bien que je n'aurais pu m'habituer loin de vous tous; je vois que je vous suis plus attachée que je ne le pensais; et, dès que mademoiselle veut bien augmenter mes gages, je renonce aux champs.

CÉCILE. D'autant plus qu'ici, vous n'en êtes pas loin, des champs, Joséphine!

LA TANTE. A la bonne heure, Joséphine. Maintenant, la chose étant ainsi conclue, faites-moi le plaisir d'aller vous occuper du dîner.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *moins* JOSÉPHINE.

LA TANTE. Quant à toi, Isidore, tout décidément, va-t-en, dès qu'il te plaira, mon garçon; ton métier te paraissant désormais odieux, je ne veux pas te contraindre à l'exercer une heure de plus; adviendra que pourra de mes rosiers mousseux et de mes camélias, ces fleurs magnifiques, que tu apportais sous mes fenêtres, et qui étaient comme ma part du printemps; adviendra que pourra de ces asperges que tu as le secret d'obtenir si grosses, et de ces melons, sucrés et parfumés, grâce à ta science et à tes soins, comme ils ne le sont d'aucune autre provenance; tout cela va dégénerer dans les mains de celui qui te succédera; mais je comprends très bien, que cette considération ne saurait t'amener à changer d'avis; va-t'en donc, mon garçon, va-t'en, puisque ce genre de travail est devenu pour toi une souffrance.

ISIDORE. Oui, qu'ils sont sucrés, mes melons, n'est-ce pas mam'zelle Angélique, et qu'elles sont dodues, mes asperges? Et, s'il vous plaît, c'est que je n'obtiens point le volume aux dépens du goût, dame! Nenni! nenni! La belle malice que d'obtenir le volume si l'on sacrifie la saveur!..Mam'zelle, faudra, sauf respect, expliquer à celui qui viendra que, pour les asperges, il est nécessaire de drainer avant que de fumer; qu'il faut fumer à trois reprises différentes; que le fumier à employer...

LA TANTE, *l'interrompant*. Mon pauvre Isidore, je ne saurais retenir tout cela; espérons que notre jardinier futur connaîtra son métier ou à peu près.

ISIDORE. A peu près ne suffit pas, mam'zelle; si c'est un âne, sauf respect, la peine de deux années est perdue pour les asperges de la saison à venir; les

melons ne conserveront point leur arôme; et mes rosiers mousseux, sous prétexte de les tailler, il les massacrera! C'est pourtant vrai, qu'il peut massacrer ces rosiers que vous aimez, ces magnifiques rosiers que les amateurs couvriraient d'or, si on voulait les vendre : mais on ne le veut point! C'est pourtant vrai qu'il peut me rendre mon jardin méconnaissable, improductif, sauvage! l'animal!

LA TANTE. Qui sait?

ISIDORE. Mam'zelle, ça serait un crime; je ne peux pas consentir à ça!

LA TANTE. Comment?

ISIDORE. Il me semble que, des arbustes et des fleurs, s'élève une petite voix plaintive qui me crie : reste!

LA TANTE. Bon! autre gamme!

ISIDORE. Mam'zelle, je ne sais pas ce que je suis venu vous dire, mais, ce que je vous demande à présent, c'est de me garder!

LA TANTE. Par exemple!

ISIDORE. Je vous en prie, mam'zelle, ne me chassez pas! Mam'zelle Cécile, vous qui savez si bien dénicher les premières fraises, ah! pas pour vous, on le sait, obtenez que je reste! M. Léon, joignez-vous à votre sœur! D'abord, si on me met à la porte, je rentre par dessus les murs, je vous en préviens!

LA TANTE. Voyons, tête à l'envers, on te garde, mais à une condition.

ISIDORE. J'y consens, mam'zelle.

LA TANTE. C'est que, dès aujourd'hui, tu prendras un aide; à notre compte, cela va sans dire.

ISIDORE. Un aide! non, dame! Je n'ai pas besoin d'aide; je ne les aime pas, les aides.

LA TANTE. Tu prendras un aide ou tu t'en iras!

ISIDORE, *grommelant*. En voilà de la tyrannie!

LA TANTE. Choisis!

ISIDORE. Pardine! faut bien avoir de l'argent mignon de reste!

LA TANTE. Choisis!

ISIDORE, *s'en allant*. Ah! si je n'aimais pas tant vos rosiers mousseux!.. Un aide! Eh ben! qu'il y touche, lui, aux rosiers mousseux! (*Il sort en murmurant et heurte madame Bonard.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME BONARD, *triste et abattue.*

MADAME BONARD, *à Isidore qu'on ne voit plus*. Eh bien!

LA TANTE. Excusez-le, chère voisine! (*Léon a offert un siége, madame Bonard s'est assise.*) C'est aimable à vous de ne point oublier la perchuse! Mais, vous me semblez moins gaie que de coutume; seriez-vous souffrante?

MADAME BONARD. En effet!

LA TANTE. Quelque ennui, peut-être?

MADAME BONARD. Hélas!

LÉON, *debout ainsi que* CÉCILE. Nous nous retirons.

MADAME BONARD. Restez, je vous en conjure! Ce qui fait mon désespoir, j'en puis parler devant vous. (*Léon et sa sœur reprennent leurs places.*) Mais à quoi bon en parler? Ma peine est de celles auxquelles il n'est point de remède!

LA TANTE. Vous m'effrayez!

MADAME BONARD. Avoir un mari qu'on aime, deux enfants, trente mille livres de rente, et des amis tels que vous, et se sentir dévorée d'un chagrin que, ni l'affection de ses amis, ni la tendresse de son mari et de ses enfants, ni la quiétude d'une position aisée, n'ont le pouvoir d'amoindrir! (*De nouveau Léon et Cécile veulent s'éloigner.*) Non, non, vous dis-je, restez! Je veux que vous connaissiez ce qui cause mon tourment, ce qui gâte ma félicité, afin que vous voyiez à en préserver vos nièces, mademoiselle Angélique, vos sœurs, M. Léon! (*Mouvement d'attention.*) Eh bien donc! ce qui me préoccupe éternellement, sans que je m'en puisse défendre; ce qui m'amène, peu à peu, à fuir les réunions; ce qui me retient lorsque je suis près de laisser ma carte en quelque endroit; c'est... Mais, vous l'avez compris, n'est-il pas vrai? Mon malheur est trop évident, pour que vous ne le connaissiez point de longue date? Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est cet horrible nom de Bonard qui le cause?

LA TANTE. Quoi, il se peut?..

LÉON. Comment, madame, c'est?...

CÉCILE. Mais, madame, est-ce que M. Bonard ne s'appelait pas M. Bonard, lorsque vous l'avez épousé?

LA TANTE. Taisez-vous, petite fille; à votre âge, on n'a la parole que dans le tête-à-tête.

MADAME BONARD. Laissez-la dire, mademoiselle; sa réflexion est juste; je me la suis faite cent fois. Hélas! si, vraiment, M. Bonard s'appelait M. Bonard, alors comme aujourd'hui; mais, à cette époque, je ne comprenais point l'immense portée d'un nom; je ne savais pas qu'un nom rehausse l'individu ou le couvre de ridicule; je ne me figurais point l'effet que, dans la bouche d'un domestique, ouvrant à deux battants les portes d'un salon, devaient produire ces terribles syllabes : M. et madame Bonard! Depuis que j'ai vu, à mon nom, se plisser toutes les lèvres, ainsi que les vôtres, à l'instant même; depuis que je sens toute l'étendue de ma disgrâce; j'avoue que j'en suis accablée!.. Avec de nombreuses démarches et beaucoup d'argent, nous aurions pu substituer mon nom de fille à ce nom malencontreux qui me désole; M. Bonard ne l'a pas voulu : il dit que l'homme honore son nom; que le nom sans tache est le nom le plus beau; et que, s'appelât-il d'un nom cent fois moins sonore, il respectait trop son père, il se respectait trop lui-même, pour en changer!

LA TANTE. Et votre mari a raison, ma belle petite voisine. Si, tout à l'heure, nos bouches ont souri, c'est de la surprise de vous voir affligée sérieusement, changée même pour un motif aussi léger; et si, jamais, on a pu rire à votre nom, les rieurs étaient des sots, dont le suffrage ou le blâme importe peu; mais mon avis est que vous vous êtes trompée, qu'on n'a point ri, par la simple raison qu'on n'en avait point de sujet. Il y a longtemps que je remarque votre tristesse, chère madame; cependant, quand je vous ai vue, ce matin, plus abattue que de coutume, je vous avoue que, tout d'abord, j'ai cru que l'événement arrivé à Louise, votre laitière et la nôtre, vous était connu.

MADAME BONARD. Quel événement?

LA TANTE. Sa pauvre petite fille, dont le bras était passé au licol de la vache qu'elle menait paître, a été traînée, à travers champs, par cette vache, effarouchée d'on ne sait quoi, et presque mise en lambeaux! A peine, si l'on ose espérer de la sauver.

MADAME BONARD, *debout*. Que me dites-vous là? J'i-

gnorais ce fait horrible. Pauvre Louise! Pauvre enfant! J'y cours!

LÉON. Si vous le permettez, madame, je vous y suivrai, et serai heureux d'être, pour quelque chose, dans la bonne œuvre que je soupçonne ma tante d'avoir commencée, par intermédiaire, et que vous allez continuer.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M. DESTOUCHES, *très-pâle.*

DESTOUCHES, *à Léon.* Reste! Mille pardons, madame, j'ai à lui faire une communication importante.

MADAME BONARD. Je vous en prie, monsieur! (*A la tante en se retirant.*) Je vous tiendrai au courant de ce qui surviendra, chère mademoiselle.

LA TANTE., *préoccupée et regardant son frère.* Je vous en serai obligée, ma bonne voisine.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *moins* MADAME BONARD.

LÉON. Vous êtes bien pâle, mon père!

CÉCILE, *debout.* Papa, asseyez-vous.

DESTOUCHES, *avec effort.* Angélique, l'expérience a eu lieu; elle a été suivie d'un épouvantable désastre; les machines ont sauté; Ferdinand, mon premier mécanicien, est mort; les trois cent mille francs que j'avais mis dans cette affaire sont perdus; j'en redois soixante-dix mille, et, sauf cette habitation, il ne me reste plus rien!

LÉON. Grand Dieu!

LA TANTE. Ferdinand, mort!

DESTOUCHES. Et moi, ruiné!

LA TANTE. Mon frère, ta main!

DESTOUCHES, *assis et appuyé sur l'épaule de l'infirme.* Et endetté de soixante-dix mille francs!

LA TANTE. Du courage!

SCENE X.

LES MÊMES, ÉMILIE.

ÉMILIE, *étourdiment.* Mon père, je viens vous porter plainte contre mademoiselle Dumont; ce n'est, réellement, plus supportable; figurez-vous!..

LA TANTE, *désignant M. Destouches.* Emilie!

LÉON. Ne vois-tu pas qu'il y a ici une grande douleur!

ÉMILIE, *sérieuse.* C'est vrai! Pardon! Qu'avez-vous, mon père? Qu'arrive-t-il ?

CÉCILE, *à part, à Émilie.* Papa dit qu'il est ruiné, et que Ferdinand, son premier mécanicien, est mort!

ÉMILIE. Ferdinand est mort!.. Et sa femme?

LA TANTE. Emilie, embrasse-moi pour ce généreux élan! Et toi, mon frère, mon cher Étienne, sois plus grand que le malheur qui te frappe; détourne-s-en les yeux. La mort, pour ceux qui restent, est plus épouvantable que la ruine; la femme de Ferdinand est encore plus à plaindre que toi; pense à elle! Je t'ai entendu dire que ce ménage était heureux; représente-toi l'infortunée, agenouillée auprès du corps sanglant de son époux; frappant l'air de ses cris; lavant avec ses larmes les horribles et béantes blessures de celui qui n'est plus! Elle l'avait vu, le matin, partir radieux de santé et de jeunesse; sans doute, lorsqu'on le lui a rapporté mutilé, elle lui apprêtait le repas du soir; si elle n'est pas devenue folle, juge de ce qu'elle a dû, de ce qu'elle doit ressentir! Le coup qui l'accable est sans remède! Toi, ta fortune, tu la reconquerras! Tu es jeune encore; tu enfanteras quelque nouveau projet qui te fera remonter plus haut que tu n'étais hier!

DESTOUCHES. Mais je suis ruiné! mais je dois soixante-dix mille francs!

LA TANTE. Eh bien, voyons, et cette fortune de la pauvre infirme, et cette centaine de mille francs qu'elle a quelque part; tu l'oublies donc?

DESTOUCHES, *debout.* Ma sœur!

LA TANTE. Tu paieras les soixante-dix mille francs; tu garderas les trente mille autres pour recommencer une nouvelle œuvre...

LÉON. Je vous y aiderai, mon père!

LA TANTE, *poursuivant.* Tes filles et moi, nous resterons dans notre nid; nous y ferons quelques réformes, qui ne toucheront en rien à notre bien-être; par exemple, Emilie deviendra l'unique institutrice de sa jeune sœur, et lui donnera l'exemple de la simplicité!..

ÉMILIE. Oh! je vous le promets, ma tante!

LA TANTE. Nous saurons arranger toutes choses, avec tant d'économie et de prudence, que tu ne t'apercevras, que le monde ne s'apercevra d'aucun changement. Va, mon frère, je te le répète, il n'y a d'irréparable que la mort!

DESTOUCHES. Oui! oui!.. Angélique, il faudra prendre avec nous la femme du pauvre Ferdinand!.. Mais, quelle est donc la puissance de tes paroles, ma sœur, qu'à ta voix se calme le désespoir et que la confiance renaisse? Durant toute ta vie, tu n'as cessé d'être à la fois ma consolation et ma force, et, en ce moment, plus que jamais! Les souffrances des autres auraient-elles la vertu de te faire oublier les tiennes?

LA TANTE. *Chacun sent son mal,* mon bon Étienne, mais il est un moyen de s'en distraire; c'est de regarder en dehors de soi, de jeter un coup d'œil sur le lot échu au prochain!

LEON. Et c'est ce que, de façon ou d'autre, vous avez pratiqué toute votre vie, chère tante!

(*Mademoiselle Angélique sourit doucement; M. Destouches lui serre une main, Léon baise l'autre, les deux jeunes filles embrassent leur tante avec effusion.*)

ADAM-BOISGONTIER.

PROMENADES DANS PARIS

LE PALAIS DES THERMES.

I

LE PALAIS DES THERMES.

Vers l'an 300 de l'ère chrétienne, dans une île de la Seine, s'élevait une ville gauloise qui servait de capitale aux proconsuls romains. C'était, pour les vaincus, un entrepôt commercial, et, pour les vainqueurs, un point stratégique d'où ils pouvaient surveiller les invasions du Nord, contenir les révoltes de l'intérieur, et gouverner la Gaule Belgique.

Lutèce, la ville entourée d'eau, occupait alors seulement l'île de la Cité, et s'étendait entre la pointe actuelle de l'église Notre-Dame et la rue de Harlay-du-Palais. A l'est, deux îles, alors couvertes d'arbres, la précédaient. C'étaient les îles appelées plus tard Saint-Louis et Louviers, dont la seconde n'existe plus aujourd'hui. A l'ouest, deux îlots, qui ne furent réunis à la Cité que lors de la construction du Pont-Neuf, et sur lesquels s'élèvent aujourd'hui la place Dauphine et la statue de Henri IV, commandaient l'entrée de la ville.

Voilà la Cité où loge le peuple, l'opprimé, le Gaulois soumis. Mais, sur la rive gauche de la Seine, presque au sommet du mont le plus élevé, et comme un burg allemand au-dessus de son village, se dresse un immense palais ou plutôt, une autre ville, plus haute, plus grandiose, splendide comme une demeure royale et menaçante comme une forteresse. C'est la ville des conquérants à côté de la ville conquise. C'est le camp retranché où s'enferment les Césars qui viennent gouverner la Gaule.

Le palais des Thermes et ses dépendances s'étendaient au nord jusqu'à la Seine, et étaient bornés à l'est par une voie romaine qui venait d'Orléans, traversait Issy, passait près la Sorbonne et venait aboutir à la Seine en suivant à peu près la direction de la rue Saint-Jacques ; à l'ouest, par un canal qui commençait à la hauteur de la rue Saint-Benoît et rejoignait la Seine vers l'angle du quai Malaquais et de la rue des Petits-Augustins, aujourd'hui rue Bonaparte. Au midi, l'enceinte des bâtiments romains arrivait à la hauteur du Panthéon.

Cet espace renfermait, outre le palais lui-même, des cours, des jardins magnifiques baignés par la rivière, un amphithéâtre, des souterrains, des portiques, des places, des tours fortifiées, des aqueducs qui amenaient d'Arcueil l'eau pure et bienfaisante jusqu'au palais du César.

Ces constructions romaines subsistèrent longtemps et ne furent détruites que peu à peu. Des églises, des monastères, des habitations seigneuriales furent élevés sur leurs fondations mêmes. Aujourd'hui encore il existe, à partir de la grande salle des Thermes, des souterrains qui arrivent jusqu'à la Seine.

Mais, que l'on se reporte par l'imagination à l'époque gallo-romaine ; que l'on revoie la ville et le palais tels que nous venons de les esquisser rapidement tout à l'heure.

C'est Julien l'Apostat qui règne sur les Gaules, au nom de l'empereur Constance. Il habite avec son épouse, Hélène, sœur de l'empereur, la *villa* des palais, alors dans toute sa splendeur.

C'est là qu'il écrit ses premiers discours, car on sait que Julien, surnommé l'Apostat à cause de son abandon du christianisme, dans lequel il avait été élevé, fut l'un des rhéteurs les plus célèbres de son temps. Ses œuvres, écrites en grec, ont été conservées et recueillies en volumes, et les savants leur accordent une certaine valeur littéraire.

C'est de là qu'il domine les Gaules, toujours prêtes à la révolte, et les Barbares du nord toujours débordant sur les frontières. C'est de là aussi qu'il ourdit et mène les intrigues qui doivent lui donner la pourpre impériale.

En 360, il y fut proclamé Auguste par les légions soulevées, qui enfoncèrent les portes du palais pour le faire empereur. Les places et les cours furent envahies par les prétoriens du César gaulois. Ce fut une révolte comme à Rome au temps de la décadence. Une fois proclamé, Julien attendit le résultat de l'événement, dans son palais fortifié, et envoya de Paris ses adresses aux sénats de Rome et d'Athènes.

En 361, il quitta, pour n'y plus revenir, *les Thermes de Paris*, comme on disait alors, car Julien venait de donner pour la première fois, à la ville de Lutèce, le nom de Paris. C'est lui qui y avait fait le plus long séjour. Valentinien Ier et Valens habitèrent après lui le palais des Thermes ; puis, les Barbares, enfin triomphants, chassèrent des Gaules les légions romaines, et ce furent des rois francs qui prirent possession de l'immense villa de Julien.

Tous nos rois de la première race y habitèrent. C'est là que régna Clovis et que les rois fainéants laissèrent gouverner ces ministres puissants qui furent appelés *Maires du palais*. Peut-être la grandeur et les fortifications de l'édifice dont ils avaient l'intendance, furent-elles pour beaucoup dans la puissance et l'élévation de ces serviteurs, devenus bientôt les maîtres. En effet, dès qu'ils avaient les clefs des tours et l'affection des soldats, qu'avaient-ils à faire pour

triompher d'un roi débile? C'est ainsi que Pépin le Bref, en montant sur le trône de Dagobert et de Clovis, prit possesion à son tour de l'*atrium* où Julien avait reçu ses généraux et ses ambassadeurs.

Mais les rois Francs n'étaient point gardés comme les empereurs romains. Ils n'avaient point de prétoriens à leurs portes, et point de légions campées dans les plaines d'Issy. Bientôt de nouveaux Barbares assiégèrent Paris et vinrent envahir les extrémités du palais; les rois de la seconde race ne se sentirent plus en sûreté en dehors de la ville, et les Thermes furent abandonnés pour le Palais de justice qui venait d'être construit.

Alors la ville se resserra dans l'île de la Cité, et le palais des Thermes fut pour la première fois dépecé et défiguré. Une grande partie des terrains qui en dépendaient furent vendus ou donnés en fief à des maisons nobles. Le palais lui-même passa entre les mains de divers propriétaires. Au nombre de ces derniers, on trouve, à la date des treizième et quatorzième siècles, des titres aux noms des sires Jehan de Courtenay, seigneur de Champignelles, Simon de Poissy et Raoul de Meulan; puis vinrent l'archevêque de Reims et l'évêque de Bayeux. Le dernier acquéreur de la totalité du domaine, tel qu'il existait encore en 1340, fut Pierre de Chaslus, abbé de Cluny.

L'enceinte fortifiée, qui fut construite autour de Paris par Philippe-Auguste, contribua beaucoup aussi à détruire les restes du palais des Thermes; car cette enceinte, qui passait, de ce côté de la Seine, à la hauteur de la rue Hautefeuille et de la rue des Mathurins-Saint-Jacques, laissait en dehors de la ville une grande partie des constructions romaines.

Quant à la partie incluse dans l'intérieur de Paris, elle ne tarda pas à se couvrir de maisons assises sur les fondations antiques et de bâtiments de toutes sortes.

Mais, avant d'aborder l'époque de la dernière transformation du palais des Thermes, sous le gouvernement des abbés de Cluny, peut-être nos lectrices seront-elles curieuses de l'étudier encore un peu comme palais antique.

On n'a point conservé de description de ce monument, ou mieux de cette *villa* (1) splendide. Seulement, un écrivain du douzième siècle, Jehan de Hauteville, écrit ces phrases qui donnent des anciens Thermes une idée grandiose :

« Ce palais des rois, dont les cimes s'élevaient jus-
» qu'aux cieux et dont les fondements atteignaient
» l'empire des morts...

» Au centre on distingue le principal corps de logis,
» dont les ailes s'étendent sur le même alignement,
» et, se déployant, semblent embrasser la montagne.»

Les habitations antiques couvraient, en effet, un large espace, à cause de la quantité et de la grandeur des salles qu'elles renfermaient. Voici quelle était, d'après M. de Caumont, la distribution d'une maison romaine équivalente à un grand hôtel, — qu'on juge après cela de l'étendue du palais d'un César!

(1) La *villa* romaine, habitation rurale, renfermait un grand nombre de bâtiments. C'était, au milieu des champs, comme une petite ville fortifiée. Les habitants trouvaient à l'intérieur toutes les choses nécessaires à la vie. Une *villa* au pays conquis tenait à la fois de la maison de plaisance, de la cité civilisée et de la citadelle.

A l'entrée était un passage nommé *prothyrum*.

On trouvait dans ce passage la loge du portier, *cella ostiarii*, à laquelle communiquait une sonnette comme de nos jours; puis venait l'*atrium*.

L'*atrium* était une galerie carrée ayant au centre une cour découverte (*impluvium*), au milieu de laquelle un bassin (*compluvium*) recevait les eaux pluviales.

L'*atrium* était décoré de peintures et de portraits de famille. Le maître de la maison y recevait ses clients et les visiteurs étrangers.

Il y avait plusieurs sortes d'*atrium*.

L'*atrium corinthien*, à cause de ses colonnes de support nombreuses, était choisi pour les maisons spacieuses.

Autour de la galerie de l'*atrium* régnaient des appartements destinés à divers usages, ayant toutes leurs issues dans cette galerie et dont quelques-uns servaient de *triclinia* ou salles de festin.

Il y avait souvent dans l'*atrium* un appartement consacré aux dieux lares (*lararium*); il n'était quelquefois distingué que par l'image figurée ou symbolique de ces divinités peintes sur les murs. Mais, le plus souvent, on y dressait un petit autel et des statues.

A l'extrémité de l'*atrium*, en face du *prothyrum*, était le *tablinum* et deux autres pièces plus petites, appelées *ailes*, communiquant avec lui. Le *tablinum* et les *ailes* renfermaient les images des ancêtres, les livres, les archives et les papiers concernant les affaires du propriétaire, ainsi que les documents relatifs à la charge qu'il exerçait.

Les *fauces*, qui étaient des passages ou corridors, servaient à communiquer de l'atrium au péristyle, en passant l'un à droite et l'autre à gauche du *tablinum* et des *ailes*.

Le *péristyle* offrait, au delà du *tablinum*, une galerie surmontée de colonnes, comme celles de l'*atrium* corinthien, mais dont le développement était plus considérable. Des appartements étaient distribués autour de ces galeries; un espace carré, entièrement découvert et planté de fleurs et d'arbustes, devait offrir, au centre, l'image du préau de nos cloîtres d'abbayes.

Les appartements qui entouraient le *péristyle* étaient les appartements intimes de la famille.

Les *œci* correspondaient à nos salons.

L'*exèdre* était une autre grande salle de conversation, un *parloir*.

Puis venait le *sphæristerium* ou jeu de paume.

Le BAIN, composé ordinairement d'un *apodyterium* (1), d'un *frigidarium* (2), d'un *tepidarium* (3), d'un *sudatorium* (4) et d'un *eleothesium* (5).

La *basilique*, ou salle de justice, tribunal domestique.

La *pinacothèque* ou galerie pour les tableaux.

La *bibliothèque* ou salle pour les livres.

Les *cuisines* et les *officines* pour la préparation du pain.

Les *écuries*, les *remises* et les *magasins*.

Enfin, un nombre plus ou moins considérable de chambres à coucher et de logements de domestiques.

Aujourd'hui, de l'immense palais de Julien, il reste une salle de bain haute de 18 mètres, longue de 20 et large de 11,50. C'est l'ancien *frigidarium*.

(1) Endroit où l'on se déshabillait. — (2) Salle des bains froids. — (3) Salle des bains chauds. — (4) Étuve. — (5) Salle où l'on s'enduisait le corps de parfums.

La maçonnerie est faite selon le *petit appareil*, comme disent les antiquaires, c'est-à-dire avec trois rangs alternatifs de moellons régulièrement taillés et de briques.

On voit encore dans les murs les trous qui contenaient les conduits des eaux et les niches qui renfermaient les baignoires.

D'autres salles attenantes existent encore, mais ne sont pas ouvertes au public; c'est le *tepidarium* ou salle des bains chauds, et deux petites pièces. L'une de ces pièces s'élève au-dessus d'un caveau et n'en est séparée que par une voûte plate sans voussures ni arêtes, et dont toute la force réside dans la cohésion du ciment.

Jusques en 1820, un jardin planté de grands arbres a subsisté sur les voûtes des Thermes. Dans la salle dite *tepidarium*, on trouve encore les traces de l'*hypocaustum*, sorte de calorifère construit en briques, qui servait pour le chauffage des bains, et souvent aussi pour celui des appartements.

M. du Sommerard, auquel nous devons en partie la conservation de ces débris, et qui est le fondateur du musée de Cluny, a trouvé la trace des conduits des eaux, et décrit, par inductions, leur système de distribution et d'écoulement.

Depuis le quinzième siècle, ces salles sombres et majestueuses et quelques ramifications souterraines, sont les seuls restes du palais des Thermes de Julien. Jusqu'à la fin du siècle dernier, elles demeurèrent la propriété de l'ordre de Cluny; mais, vendues alors à vil prix comme bien du clergé et propriété nationale, elles passèrent successivement en plusieurs mains; c'était un tonnelier qui avait établi son atelier dans la grande salle, quand un décret impérial, daté de septembre 1807, fit don de ces ruines à l'hospice de Charenton.

Aujourd'hui ces salles, vendues par l'hospice à la ville de Paris, et données par la Ville à l'État pour y établir un musée annexé à celui de Cluny, renferment des antiquités gauloises et romaines.

Comme nous l'avons dit plus haut, on n'ouvre plus au public que la grande salle, qui semble un spacieux souterrain; çà et là, sur le sol, sont dispersés des cercueils celtiques, des fûts de colonnes, des tronçons de statues; c'est comme une vaste tombe où les siècles passés ont laissé de rares épaves. La principale entrée est rue de la Harpe; mais on y arrive généralement par l'abbaye de Cluny, dont nous nous occuperons dans notre prochain article.

En 1848, cette salle sombre, aux voûtes immenses, aux murailles nues, sur lesquelles les savants seuls lisent le testament d'une civilisation disparue, subit une dernière et rapide transformation. On y rétablit, de nom au moins, l'ancien club des Jacobins. Je me souviens d'avoir assisté, un soir, à l'une des rares séances qui y furent tenues, et j'ai gardé de ce souvenir une impression en même temps pittoresque et profonde.

On entrait par la rue de la Harpe. Une lanterne fumeuse, suspendue à la grille, éclairait juste assez pour montrer les ténèbres. On distinguait à peine l'entrée des caveaux. Des étudiants et des gamins de Paris, erraient autour des pierres renversées, ou s'asseyaient sur des cercueils. Au fond de la grande salle, la porte qui communique avec le préau de l'hôtel Cluny était condamnée. A son lieu et place, s'élevait le *bureau* du club. Ce bureau, sorte de tréteau bâti à la hâte avec des planches de sapin, s'élevait à une grande hauteur. On y montait par des échelles qui partaient du sol pour venir se rejoindre à douze pieds au-dessus. Une première planche, couverte d'une nappe de calicot rouge, s'étendait entre les échelles aux deux tiers environ de l'échafaudage. C'était le pupitre des secrétaires, du président, et la tribune aux harangues. Le président occupait seul le sommet du tréteau. Sur sa planche drapée de rouge, il avait, je crois, un pistolet ou un poignard comme signe de puissance et d'autorité.

Une seule lampe, suspendue à la voûte, jetait une lueur vacillante autour de la crypte, et à travers la pénombre, on voyait une foule de gens assis sur des bancs, sur des pierres, partout. Les uns gesticulaient et se coupaient la parole; les autres, et c'était le plus grand nombre, regardaient la scène avec étonnement ou curiosité. Trois ou quatre discoureurs, toujours les mêmes, montaient tour à tour à la tribune pour se contredire. Les autres écoutaient, bâillaient ou haussaient les épaules. En masse, l'assemblée était composée d'étudiants qui jouaient à la terreur, de bavards qui plaçaient leurs discours quand même, et de curieux qui passaient là leur soirée, comme ils l'auraient passée au café ou au théâtre.

Un Allemand qui ne comprenait guère le français, m'accompagnait; il me dit en sortant: — *Che ne gombrends bas la gométie, mais le técor est pien.*

Cette triste parodie dura peu. Maintenant le *frigidarium* de Julien est rendu à sa destination logique. Allez le voir, quand vous voudrez rapporter d'une promenade une impression grandiose et profonde. Sous ces voûtes, sous ces arcades dépouillées, vous verrez repasser en imagination quinze siècles de souvenirs. D'abord les césars romains, oppresseurs des Gaulois, avec leurs légions, leurs esclaves, et tout le cortége de leur puissance; puis les rois francs, pauvres sires, traînés dans des chars à bœufs, mais élevés sur le pavois par d'innombrables hordes de Barbares; puis les empereurs d'Occident, Charlemagne et ses successeurs, quand ils habitèrent Paris; puis les barons féodaux; puis des moines en prière, des princes faisant pénitence, au temps des abbés de Cluny; puis un tonnelier rabotant ses planches; puis un club républicain; puis rien !... ou peut-être, une procession de fantômes en quête de leurs cercueils.

Claude Vignon.

Énigme Historique.

Quel est le vieillard, revêtu de la première dignité de son pays, qui, exaspéré par une plaisanterie, poussé au désespoir, voulut changer le gouvernement de sa patrie, et expia sa révolte sur l'échafaud?

DIEU

Être incréé, toi qui créas le monde,
Du grand palais architecte géant;
Toi qui, semant ta parole féconde,
Fertilisas les sillons du néant:
Dieu, roi des rois! la nature est ton trône;
Tu l'enrichis des perles du matin;
D'or et d'azur, le ciel est ta couronne;
Le bien, ta loi; ton sceptre, le destin.

Tu donnes l'ombre à la nuit solitaire,
Au jour bruyant la splendeur du soleil,
La brise aux flots, les saisons à la terre,
Au cœur brisé le repos du sommeil.
Astre d'amour, dans nos âmes obscures
Tu fis briller le rayon de la foi;
Tu dispensas le temps aux créatures,
En réservant l'éternité pour toi!

Rien à tes yeux ne reste impénétrable,
Et nul regard ne peut t'apercevoir;
Force invincible, entière, infatigable,
Ta volonté suffit pour tout mouvoir.
Grandeur sans borne, immensité profonde,
A toi l'espace... à tes œuvres le lieu;
Vaste océan qui dévore la sonde,
Dieu comprend tout... et rien ne comprend Dieu

La gloire humaine expire insaisissable,
Echo lointain des siècles révolus:
Nos plus grands noms s'écrivent sur le sable;
Puis un vent souffle, on cherche... ils ne sont plus.
Le tien, Seigneur, seul assuré de vivre,
Franchit les monts, les plaines et les mers;
Tu l'as écrit à jamais dans un livre
Que tout le monde épèle... l'univers!

Trop grand pour moi, je ne puis te connaître;
Je puis t'aimer... c'est mon droit, c'est mon bien:
L'esclave a peur de contempler son maître,
Mais de son père un enfant ne craint rien.
Si ta lumière, ô Trinité divine!
Vient m'éblouir d'un éclat infini,
Mon cœur te sent, t'appelle, te devine...
Et c'est assez pour que Dieu soit béni.

Vienne la mort... la vie est une épreuve,
Un long combat, un incessant danger;
Mon âme en deuil pleure comme une veuve,
J'erre ici-bas dans un monde étranger.
Oh! sonne enfin, sonne la dernière heure!
Je répondrai: C'est l'abri du péril,
La porte ouverte en ta sainte demeure,
La fin des maux... le rappel de l'exil!

Joseph Boulmier.



LETTRES A UNE JEUNE FILLE

(Deuxième lettre.)

Vous me dites, ma chère enfant, par votre dernière lettre, que votre long deuil ayant cessé, les invitations abondent chez vous, et que vous vous en trouvez quelque peu embarrassée. Trois grands dîners, un bal, une soirée, dans le court espace de quinze jours, c'est beaucoup en effet, et c'est, selon les idées reçues, une dépense considérable et de temps et d'argent. Cependant, si vous m'en croyez, vous économiserez l'un et l'autre : — le temps, en ne vous préoccupant pas outre mesure de ces invitations, en ne dérangeant pas, à cause d'elles, l'ordre habituel de vos travaux; — l'argent, en restant dans les bornes de cette simplicité de bon goût, de cette gracieuse modestie que je vous recommandais à propos du mobilier, et que je vous recommande, et bien plus, à propos de la toilette. Ne vous laissez pas gagner par la contagion de la foule, suivez la mode, mais à votre pas et d'un peu loin. Une sainte femme, qui était en même temps une femme du monde, l'amie de madame de Maintenon, la dispensatrice des aumônes de Louis XIV, madame de Miramion disait à sa fille, la présidente de Nesmond : « N'outrez rien en fait de mode; ne vous y conformez ni de trop près, ni de trop loin. » Je vous en dis autant, chère Albertine, et poursuivant mon discours, je vous engage, pour vos grands dîners, à n'adopter jamais d'autre toilette qu'une toilette d'intérieur, soignée, élégante, riche même, selon la circonstance, c'est-à-dire une robe de soie, *montante*, un col, des manches, un mouchoir brodés, des gants clairs, un joli bonnet, si vous étiez femme; un nœud de velours dans les cheveux, ou mieux encore rien du tout, puisque vous êtes jeune fille. Les fleurs dans la coiffure, les bras nus, l'étalage des bijoux, me semblent peu convenables pour un repas, excepté pour les dîners de noces.

Vous parlerai-je du protocole d'un dîner? Faut-il vous rappeler le dialogue si connu de Delille avec l'abbé Cosson, et vous recommander de rompre votre pain, au lieu de *le couper*, de *briser* la coquille des œufs, de ne pas demander du champagne ou du bordeaux, pour du vin de Champagne et du vin de Bordeaux, de ne pas verser votre café dans votre soucoupe, etc., etc.? Je crois ces instructions parfaitement inutiles, mais je vous engage à surveiller votre jeune sœur, afin qu'elle s'habitue, dînât-elle toute seule, à manger avec une propreté extrême, qui tournera en habitude, et lui rendra faciles et naturelles une foule de petites observances que le monde tient en grande estime. D'ailleurs, encore un coup, pourquoi n'être pas en famille aussi gracieux, aussi poli qu'on tache de l'être dans le monde, et ne pas donner à ceux qu'on aime, à ceux avec lesquels on vit, *la fleur des paniers*, comme disait madame de Sévigné, ce qu'on a de mieux en amabilité et en bonne grâce?

Mais revenons à nos moutons. Lorsque vous êtes invitée à dîner, soyez bien exacte et arrivez un quart d'heure ou dix minutes avant l'heure indiquée. Vous vous débarrassez dans l'antichambre de votre manteau et de votre chapeau, et vous entrez dans le salon, au bras de votre père. Il vous conduit vers la maîtresse de la maison, qu'il salue et à laquelle vous faites la révérence, et vous vous asseyez, modestement et sans bruit, auprès d'une dame ou d'une jeune personne que vous connaissez. Lorsque le domestique a dit : *Madame est servie*, vous vous levez une des dernières et vous attendez que quelqu'un vienne vous offrir le bras. Arrivée dans la salle à manger, vous saluez votre cavalier, et lorsqu'on vous a désigné votre place, vous vous asseyez et vous ôtez vos gants. Si l'on passe les mets découpés, tâchez de vous servir adroitement et lestement, et (vous allez rire du conseil) ne lorgnez pas et ne prenez pas les meilleurs morceaux. Le grand poète Byron disait, dans ses moments d'humeur, qu'il détestait le voisinage des femmes à table, parce qu'il fallait leur laisser le blanc des poulets; vous, ma chère fille, je vous engage à le réserver aux femmes âgées, voire même aux poètes gourmands et bilieux. Si vous avez besoin d'eau, de pain, demandez-en à demi-voix au domestique, lorsqu'il passe auprès de vous; j'espère que vous n'accepterez de vin qu'avec une excessive modération. Si, au dessert, on vous offre le partage d'un fruit, d'un bonbon, acceptez simplement, mais ne provoquez pas ces familiarités, qui sont un peu mauvaise compagnie. En tout, mon Albertine, dans vos rapports avec le monde, tâchez d'apporter de la réserve et du calme, et d'éviter la parole légère qu'on ne peut rappeler, l'acte inconsidéré qu'on ne peut faire oublier, l'expansion trop vive qu'on ne peut amoindrir.

On passe d'ordinaire la soirée dans la maison où l'on a dîné, soirée occupée par la conversation, les cartes ou la musique. M. de Talleyrand disait à un de ses amis qui ne savait pas le whist : « Que de chagrins vous réservez à votre vieillesse! » Je ne crois pas que, même à soixante ans, les cartes soient indispensables au bonheur, mais il est quelquefois bon de les connaître pour pouvoir compléter une partie de whist ou de boston. Votre père, ma chère Albertine, pourrait vous donner quelques leçons; je sais que, grâce à lui, vous connaissez

Le jeu rêveur qu'inventa Palamède.

C'est le jeu de l'intimité; mais pour faire plaisir aux autres, les cartes sont plus utiles que les échecs. Si, dans une de ces soirées, l'on a recours à votre petit talent musical, n'en soyez ni avare ni prodigue; ne vous laissez pas supplier, ce qui est ridicule; ne vous immobilisez pas au piano, ce qui est fatigant et désobligeant pour les autres musiciennes, deux petits torts dont la vanité est la mère. La vanité! la vanité! réfléchissez, mon enfant; observez, et vous verrez de

quels bons ridicules nous affuble cette passion si délicatement ménagée!

Quant aux dîners que M. votre père se propose de donner, ils demanderont de vous un rôle plus actif. — Votre toilette sera la même, mais un peu plus sévère. Je suppose que vous aurez consacré votre matinée à arranger les fruits, le dessert; à disposer le vins, puisque vous êtes cellérière; vous aurez donné un coup d'œil au couvert, un autre à la cuisine, et surveillé l'arrangement du feu et la disposition des lumières : tous ces soins regardent la bonne ménagère, et comme je désire vivement que mon Albertine mérite ce titre, je vais entrer dans quelques détails. Je suppose que vous receviez douze convives : deux lampes, placées aux deux bouts de la table, suffiront amplement à l'éclairage: vous ferez disposer sur la table six carafes à eau, six carafes à vin, remplies de vin ordinaire; six petites salières et poivrières; chaque convive aura quatre verres, un pour le vin de Madère, un pour le vin de Bordeaux, un pour le vin d'entremets, un pour le vin de Champagne. On placera à droite du convive couteau, fourchette et cuiller, et non l'un à droite et l'autre à gauche, ainsi que je le vois faire quelquefois. Ayez soin que les couverts soient rangés sur une ligne tirée au cordeau; que les carafes, les salières, les moutardiers, les hors-d'œuvre, soient également disposés avec symétrie et que tout l'ensemble du couvert offre un aspect agréable et régulier. Vous savez qu'à moins d'une grande intimité, on ne sert plus la soupière; on trouve le potage tout servi dans les assiettes au moment où l'on entre dans la salle à manger, et le premier service, le relevé et les entrées, est disposé sur la table, à moins qu'on ne préfère servir à la *russe*, alors le dessert seul figure sur la table, disposé d'une manière élégante, et les mets sont découpés sur une petite table, par les gens de service, et offerts par eux à la ronde.

Vous ferez bien, chère Albertine, de consulter votre père sur la place à assigner aux convives: ce choix n'est pas indifférent, et quand vous aurez réglé ensemble ce voisinage d'une heure, vous écrirez, de votre jolie écriture, les noms de vos invités, sur des cartes que vous déposerez au-dessus de chaque serviette.

Quand vous aurez ainsi veillé aux soins de votre empire, et que vous serez habillée, ainsi qu'Octavie, vous vous rendrez au salon un peu avant l'heure où vous attendez vos convives. Vous céderez votre fauteuil du coin de la cheminée à la première dame qui arrivera, et, vous asseyant auprès d'elle, vous tâcherez de soutenir doucement la conversation, toujours languissante lorsqu'on attend. Quand on aura servi, vous accepterez le bras d'un de vos convives, et, arrivée dans la salle à manger, vous aiderez les invités à trouver leur place: vous vous occuperez d'eux sans fracas, mais d'une manière continue, bienveillante et générale. Je dirai à votre esprit de convenance que les vieillards, les personnes notables ont droit à tous vos égards; je dirai à votre bon cœur que les personnes timides et d'une position médiocre seront heureuses de vos attentions. Je sais que M. votre père a adopté, pour les dîners priés, l'usage de faire servir et découper les mets par les domestiques; mais pour les dîners de famille et d'intimité, je voudrais bien, mon enfant, que vous apprissiez le bel art de l'écuyer tranchant. Les Anglo-Saxons appelaient la maîtresse de la maison *la donneuse de pain*, parce qu'elle distribuait le pain et les mets; c'est un droit qui appartient à toutes les femmes placées à la tête d'un ménage, mais pour le bien exercer, il faut l'adresse et l'habitude, qu'on ne peut acquérir que dans la jeunesse.

Le dîner fini, vous retournez au salon au bras de votre plus proche voisin de table, et vous vous occupez de faire offrir le café et les liqueurs. Pour la soirée, faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît : occupez-vous-en; tâchez d'organiser quelques tables de jeu, si vous avez des joueurs; invitez les musiciennes à se placer au piano; oubliez-vous enfin, chère enfant, et pensez aux autres : c'est le seul secret que je connaisse pour être aimable. A la fin de la soirée, vous reconduirez les dames jusqu'à la porte de l'antichambre. J'oubliais de vous dire que vous devrez une visite, dans la huitaine, à la personne dont vous aurez reçu une invitation.

Venons-en maintenant aux fêtes, aux bals, aux soirées. Ce sont plaisirs de votre âge; j'espère cependant que vous ne les goûterez qu'en passant, et sans y attacher vos pensées ni votre cœur. La toilette est, dans ces occasions, le point capital, et je n'ai qu'un seul mot à vous dire sur ce que la mode veut ou ne veut pas, c'est que, quels que soient les habitudes et les exemples des personnes de votre âge, je vous conjure, avant toute chose de respecter les lois de la décence et de la modestie. Je vous ai dit jusqu'ici : Ne cherchez pas à attirer l'attention, ne faites rien d'extraordinaire, suivez le train commun; mais ici, je vous crie, et bien haut: Distinguez-vous de la foule, n'imitez pas vos compagnes, si elles suivent, par faiblesse, des modes inconvenantes; faites exception alors qu'il s'agit de délicatesse et de pudeur! Du reste, pour la toilette : *simplicité, c'est ma devise*, et si vous m'en croyez, ce sera la vôtre. Tâchez, mon enfant, que cette simplicité, cette modestie, qui rendaient votre mère si estimable et si charmante, règnent aussi dans votre âme; en se répandant sur votre extérieur, elles vous donneront le maintien qui convient dans le monde, le calme, la possession de soi, l'indulgence pour les autres qui désarment toute critique.

D'après ces principes, vous entrerez dans un salon tranquillement et silencieusement, sans chercher à attirer les regards; vous saluerez sans affectation la maîtresse de la maison, les personnes que vous connaissez; vous causerez à demi-voix, sans éclat, sans rires; vous ne ferez pas de *mines*, ni gaies, ni langoureuses; si un homme vous adresse la parole, vous répondrez de manière à ce que les femmes qui sont près de vous entendent votre réponse. Pas de chuchotements, pas de confidences à l'oreille d'une compagne ou d'une amie, pas de moqueries surtout! Les ricanements sont de bien mauvaise compagnie, et supposent fort peu d'esprit et fort peu de bonté.

Causez avec vos voisines, si vous les connaissez, ou si elles vous y engagent par un air bienveillant, mais causez avec prudence et sans trop d'abandon. Ne vous laissez pas aller à l'ivresse d'une fête, on s'en repent toujours, et c'est le cas d'appliquer les paroles de l'*Imitation*: *Le soir passé dans la joie est suivi d'un triste matin*. Même recommandation et plus forte pour le bal. Je désirerais bien que, là aussi, vous fissiez exception, en ne dansant pas les danses

étrangères, que la mode patronne depuis quelques années. Je ne puis voir sans peine, je l'avoue, une jeune fille suspendue à l'épaule d'un danseur, soutenue par son bras, tournoyant avec lui, sous son regard, sous son haleine... c'est un tableau qui me choque... Je vous prie d'y bien réfléchir et de vous distinguer encore dans cette occasion.

En dansant, ne regardez votre cavalier qu'à l'épaule : c'est le conseil d'un célèbre maître de danse. Si vous n'êtes pas très-sûre de votre mémoire, inscrivez vos engagements pour éviter les discussions : elles n'ont jamais lieu en bonne compagnie, mais qui peut répondre de tous ceux qu'il invite? Ne demandez aucun service à votre danseur, n'en faites ni un porte-flacon, ni un porte-éventail, ni un porte-mouchoir : ces petits soins que l'on réclame ont un air de coquetterie qu'il faut éviter. Également, en vous retirant, ne souffrez pas qu'un étranger s'occupe de vous pour vous mettre votre sortie de bal, ou vous offrir votre écharpe ou votre capuchon. Ne cherchez pas à attirer les regards, et vous serez modeste ; ne croyez pas les attirer, et vous n'éprouverez ni gêne ni embarras, en quelque lieu que vous vous trouviez.

Quand on passera les plateaux de rafraîchissements, servez-vous, mais avec modération, et quel que soit le choix de ces bonbons et de ces liqueurs, ne vous permettez jamais, à cet endroit, la critique ou le sarcasme. Croyez-moi, ma chère Albertine, il n'est pas difficile d'occuper dans le monde une place agréable : il suffit pour cela d'une bonne dose de bienveillance pour autrui, et d'un grand calme pour ses propres prétentions. Si vous ne rencontriez pas toujours autour de vous cette bienveillance polie que je vous recommande, si vous trouviez sur votre chemin un homme grossier, une femme mal élevée, ne dites rien, ne vous plaignez pas : un regard surpris, une indifférence complète sont la seule vengeance que l'on puisse tirer d'un manque d'égards ou d'une inconvenance.

Soyez attentive à saluer la première les femmes que vous connaissez; si vous occupez un fauteuil à côté de la maîtresse de la maison, ne manquez pas de le céder à la femme qui arrivera après vous. Si vous assistez à un concert, applaudissez quand la maîtresse de la maison applaudit, mais ne louez les talents que dans les femmes. Si, en dansant, votre cavalier vous adresse la parole, répondez sans vous animer; un air doux, un ton un peu froid sont fort bien de mise. Enfin, retirez-vous comme vous êtes entrée, doucement et sans désirer être aperçue; saluez en traversant les salons qui conduisent à l'antichambre, et là, si vous recevez quelque service d'un domestique, remerciez-le poliment. Vous devez une visite à la personne qui vous a invitée.

Voilà, mon enfant, quelques conseils sur ces fêtes du monde, qui, vous l'éprouverez, ne valent pas, dans leur magnificence, une fête du cœur, une fête de famille. Je vous écrirai bientôt, et je suis à toujours,

Votre amie dévouée,

M. M.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL

N° 3.

Dans notre catalogue de ce mois-ci, qui contient une liste très-variée de morceaux de musique; nous venons d'ajouter un quadrille qui sera une bonne fortune pour les amateurs de danse. *Les Lanciers de la reine*, de Leduc, seul quadrille dansé aux bals de la cour d'Angleterre et qui a produit un effet de véritable enthousiasme.

Il est à remarquer que ce quadrille contient une nouvelle théorie de figures à huit ou seize personnes, dont la nouveauté et la grâce sont appelées à produire une révolution dans le monde dansant; aussi les premiers professeurs en font-ils moisson pour leurs élèves.

ÉDUCATION MUSICALE.

MADEMOISELLE SONTAG.

(Troisième article.)

L'union était si sincère entre ces deux cœurs incapables d'envie que mademoiselle Sontag avait pour confidente Malibran, sa rivale de théâtre; l'illustre contralto fut pendant longtemps l'unique dépositaire du secret de mademoiselle Sontag, et, malgré ce qu'on dit du bavardage des femmes, jamais secret ne fut mieux gardé. A Malibran seule, elle avoua sa préférence cachée pour l'unique de ses admirateurs qu'elle eût distingué, c'est-à-dire le comte Rossi, qui était alors conseiller d'ambassade à la légation de Sar-

daigne. Leur mariage fut célébré sans éclat; le comte craignait les répugnances de ses nobles parents et du roi et de la cour de Sardaigne.

Le roi de Prusse, qui porta toujours à la jeune cantatrice un intérêt paternel, ayant été secrètement informé de ce mariage, pour parer aux obstacles qui pourraient surgir, donna, sans être sollicité, des titres de noblesse à mademoiselle Sontag et le nom de mademoiselle Lauenstein, avec sept ancêtres, car le roi ne s'était pas contenté de l'anoblir, il lui avait accordé sept quartiers rétrospectifs.

Ce fut peu de temps après son mariage que mademoiselle Sontag débuta à Londres, où elle fit une nouvelle moisson de guinées et de couronnes.

A son arrivée à Londres, mademoiselle Sontag avait eu un de ces bonheurs inouïs, qui en Angleterre décident de la vogue d'une artiste et la font, d'un facile coup d'aile, monter jusqu'aux sphères les plus lumineuses de la fashion : elle avait été invitée à une soirée par le duc de Devonshire! Faveur sans exemple; félicité rêvée en vain par des milliers d'aspirants; triomphe prodigieux, unique, phénoménal!

C'est à Devonshire-House où plane encore l'ombre de la duchesse mère, cette beauté politique, dont le sourire gagnait plus d'électeurs à Fox que le plus magnifique discours du grand orateur, dans ce centre étincelant, inabordable, exclusif, que l'heureuse mademoiselle Sontag, précédée d'une immense réputation de vertu, de grâce et de talent, fit sa première apparition.

Etre invitée à une soirée expresse, était pour mademoiselle Sontag un honneur tellement insigne, que le beau monde n'en dormait pas de surprise, d'attente et de curiosité. Lorsque le fameux soir arriva, il y avait dans la rue une foule énorme de gens bien mis, dressés sur la pointe du pied, le cou tendu, l'œil en arrêt, mesurant d'un regard d'envie la distance du purgatoire extérieur au paradis intérieur, poussant des hourrahs fanatiques au passage de la grande cantatrice, battant des mains, criant et se livrant à tous ces excès de l'enthousiasme anglais qui égale, s'il ne les dépasse, la furie française et le fanatisme italien.

Reçue ainsi par le grand prêtre et l'oracle infaillible de la fashion, mademoiselle Sontag ne pouvait manquer d'obtenir un succès éclatant au théâtre de Sa Majesté, microcosme de l'état social en Angleterre. Elle fit fureur, et la critique trouva que les trompettes de la renommée avaient cette fois sonné juste; non point qu'alors mademoiselle Sontag possédât le sentiment poétique qu'elle a eu depuis; mais on voyait pour la première fois une cantatrice remplir la salle de sa voix merveilleuse, sans faire le moindre effort, et chanter avec autant d'effet les morceaux sévères de donna Anna que les variations les plus ornées et les plus compliquées de Rosine.

Les succès de mademoiselle Sontag avaient eu un tel retentissement, que le roi de Sardaigne consentit à approuver le mariage du comte Rossi avec une artiste si éminente. Un noble sarde peut bien épouser une diva à qui le roi de Prusse a fait cadeau de sept aïeux : les perles de la couronne de comtesse peuvent se mêler sans honte aux feuilles du laurier poétique.

A partir de ce moment, la femme du monde succéda à la femme artiste; ce fut d'abord à La Haye que le comte Rossi présenta Desdemone à la cour et au corps diplomatique.

Madame la comtesse Rossi fut parfaitement reçue par cette aristocratie la plus hautaine, la plus obstinée à ne pas ouvrir ses rangs à quiconque ne figure pas depuis des siècles dans l'almanach de Gotha : et certes, c'est là une de ces conquêtes à décourager les plus fermes courages, se faire adopter par un cercle de douairières allemandes lorsqu'on a encore sur la joue le fard à peine effacé de l'artiste. A force de tact, de bon goût, de distinction, madame la comtesse Rossi sut se maintenir dans ce milieu difficile sur le pied de la plus parfaite égalité.

Bientôt après, le comte Rossi fut envoyé à Saint-Pétersbourg, où sa femme fut comblée de marques d'attention par la cour impériale. L'impératrice voulut donner des représentations dans son palais d'hiver; mais la comtesse Rossi avait pris l'engagement avec le roi de Sardaigne de ne paraître sur aucun théâtre du moment où elle était reconnue publiquement pour la femme de l'ambassadeur. Cependant, grâce à un échange de notes diplomatiques, et par les habiles négociations du comte de Nesselrode, le monarque sarde céda aux instances de la princesse russe; ce qui empêcha un refroidissement entre les deux cours.

Enfin, madame Rossi obtint les mêmes égards, les mêmes hommages à la cour de Prusse pendant le séjour diplomatique de son mari à Berlin; elle y vivait, du reste, dans la fréquentation assidue de toutes les illustrations contemporaines qui s'y trouvaient, telles que Meyerbeer, Humboldt, Mendelssohn, etc. Le grand duc de Mecklembourg-Strelitz l'affectionnait et la traitait comme sa fille; le roi de Bavière, dilettante passionné, lui fit des vers impromptus qui ne sont pas mauvais et qui valent mieux que ceux de François Ier, de Charles IX et de Louis XIV.

L'année révolutionnaire de 1848 vint mettre tout à coup un terme à ces longues prospérités. La fortune de madame Rossi fut renversée par les secousses des insurrections d'Allemagne; les événements de la Sardaigne amenèrent en même temps la ruine du comte.

La direction du théâtre de Sa Majesté à Londres fit aussitôt des offres à madame Rossi de la manière la plus délicate. Ces offres furent d'abord refusées; l'administration les renouvela. En même temps de nouvelles pertes achevèrent de détruire les dernières ressources du comte Rossi. Madame Rossi, pleine de sollicitude pour l'avenir de ses enfants, s'efforça de faire consentir son mari à la laisser remonter sur la scène. Un artiste d'une réputation européenne, Thalberg, qui se trouvait à Vienne, associa ses efforts à ceux de la comtesse. M. Rossi fut enfin ébranlé. Il alla à Turin pour obtenir de son souverain l'autorisation de se retirer momentanément des affaires. Le roi consentit en approuvant d'une manière flatteuse la détermination de la comtesse.

Le comte revint donc à Berlin où M. Lumley était arrivé à point pour faire signer l'engagement. Une semaine après, madame Sontag reparaissait sur la scène, et avec quel succès! on le sait : la prodigieuse voix de Jenny Lind était retrouvée, et le public ne s'aperçut pas que vingt ans s'étaient écoulés depuis la dernière représentation de l'illustre cantatrice.

Marie Lassaveur.

(*La fin au prochain Numéro.*)

Revue Musicale.

Le Trouvère, opéra en quatre actes de Verdi, a été représenté ce mois-ci sur notre grande scène Lyrique, avec un succès auquel le maestro est accoutumé depuis longtemps. C'est toujours une tâche périlleuse pour un traducteur, que de transcrire, en vers français, un libretto italien chanté par les premiers artistes de la salle Ventadour. Cette langue harmonieuse et sonore, qui est elle-même presque de la musique, se traduit difficilement par nos syllabes sourdes ou stridentes. Et puis, il faut le dire, la plupart des auditeurs français s'occupent plus de la partition musicale que du scénario italien, ce qui fait que les excentricités et les invraisemblances du poème passent le plus souvent inaperçues; tandis que l'ouvrage écrit dans notre langue offre un vaste champ à la critique, puisque nous en embrassons à la fois toutes les péripéties et tous les détails. Le sujet du *Trouvère* a quelque chose de bizarre et d'impossible qu'il serait fort difficile d'analyser; mais la belle et savante musique de Verdi en fait accepter la terrible extravagance. Le début de madame Lauters dans le rôle de Léonore est le grand événement dont s'occupent les dilettanti. Au milieu de la pléiade d'étoiles nébuleuses qui sillonnent le firmament de l'opéra, c'est un astre qui se lève; astre brillant et lumineux qui nous promet des soirées sereines, et assure à notre première scène Lyrique un avenir dont, avant son apparition, chacun commençait à douter. La cantatrice a apporté dans le personnage de Léonore une grâce et une fascination inconnues. Son organe onctueux et pénétrant; le registre étendu de sa voix, que, jusqu'alors, on avait regardée comme un mezzo-soprano inclinant au grave, ses notes basses à la fois pures et vibrantes; enfin les qualités supérieures qui distinguent l'artiste, assurent à madame Lauters la première place dans cet empire musical dont elle a si intrépidement franchi le seuil. Aussi elle a été applaudie, rappelée et couverte de fleurs, dans sa cavatine d'entrée, dans la scène du *Miserere*, dans son duo avec le comte della Luna et dans le trio final.

Madame Borghi-Mamo nous a paru moins remarquable dans *l'Azucéna* de l'Opéra que dans la *Bohémienne* des Italiens. Mais on assure que madame Borghi était souffrante le jour de la première représentation du *Trouvère*, et qu'elle a pris à la seconde une éclatante et victorieuse revanche.

Gueymard semblait aussi sous le coup d'une émotion fâcheuse, ce qui lui a fait négliger la délicieuse cavatine du troisième acte. Pourtant, il a parfaitement chanté le cantabile de la tour, ainsi que la scène finale. Bonnehée a constamment fait applaudir, dans le rôle du comte della Luna, son magnifique organe et son irréprochable méthode.

L'Empereur et l'Impératrice assistaient à la première représentation.

Après le triomphe de Verdi à l'Opéra, vient le triomphe de Verdi aux Italiens; décidément Verdi est l'homme du jour, le maestro à la mode, le soleil auquel chacun demande humblement ses rayons. Et véritablement c'est un grand compositeur que celui dont le nom est acclamé de toutes parts; si *le Trouvère* ne suffisait pas pour nous en convaincre, *Rigoletto* serait là pour nous le prouver. A la première audition, la personne la moins accessible au charme de l'harmonie, ne pourrait s'empêcher de convenir que c'est là une belle et puissante musique. Rien n'est plus émouvant, plus grandiose, plus complet que ce drame qui n'est autre que *le Roi s'amuse*, rehaussé de la belle partition du compositeur Italien. Avec quelle élégance exquise Mario chante la ballade qui ouvre le premier acte, et comme le menuet qui vient ensuite a bien la couleur de l'époque! Il y a beaucoup de majesté dans les reproches adressés au duc par le comte de Monterone; mais c'est surtout lorsque Rigoletto exprime ses inquiétudes et ses regrets que sa voix devient déchirante, et que la mélodie sombre, qui prête ses accents à la douleur paternelle, soulève dans l'auditoire des bravos continués jusqu'à la fin de l'introduction.

Le second acte débute par la rencontre du bouffon avec une espèce de coupe-jarret, qui donne lieu à un duettino de l'effet le plus original. On remarque ensuite, un admirable duo entre Rigoletto et sa fille : *Figlia — mio padre;* quel andantè déchirant que celui que chante Corsi : *Deh non parlare al misero;* et comme on se sent venir les larmes aux yeux, en écoutant le *moderato assai*, accompagné de hautbois, qui renferme tant de prières touchantes et de paternelle sollicitude. La scène de l'enlèvement se recommande par un chœur syllabique pianissimo, qui a été fort applaudi.

Au troisième acte arrive le pauvre bouffon qui cache un cœur ulcéré sous un visage souriant. Il demande aux courtisans sa fille Gilda, puis il les menace, puis il les invective : *Cortigiani vil razza.* Mais bientôt, leur demandant grâce, il se jette à leurs genoux : *Mei signori perdono...* Toutes ces angoisses, toutes ces tortures, on les souffre en entendant la belle et dramatique musique de Verdi. Tout à coup, entre Gilda; le cantabile qu'elle chante est empreint d'une tristesse qui émotionne profondément le public, et dans la cabalette : *Si vendetta trementa*, la salle entière électrisée acclame avec frénésie le compositeur et les exécutants.

Les couplets : *La donna e mobile*, dits par Mario avec une verve charmante, commencent le quatrième acte. Puis vient son duo avec la tavernière Magdeleine qu'on fait bisser; enfin un magnifique quatuor, entre les deux précédents et Rigoletto et Gilda, est à lui seul, un chef-d'œuvre, qui suffirait pour justifier l'enthousiasme du public pour le maestro à la mode. La fin si sombre, si dramatique, si émouvante ne saurait se traduire; il faut entendre les plaintes, les malédictions de la fille et du père, il faut écouter les arpèges de la flûte sur des tenues de violons en sourdine, il faut assister au déchaînement des éléments, au tintement lugubre de la cloche, il faut, en un mot, être témoin de cette grande scène où le génie du compositeur nous semble avoir atteint son plus haut période. Mario, Corsi, madame Frezzolini, madame Alboni, Angelini ont été d'admirables interprètes.

Le Théâtre de l'Opéra-Comique vient de nous donner la première représentation de la *Psyché*, de M. Ambroise Thomas, si longtemps et si impatiemment attendue. Dans cette pièce, imitée de la *Pscyché* de Molière, il y a lieu de rendre hommage au talent incontestable du compositeur français. L'espace ne nous permet pas d'analyser tous les détails de la pièce, nous mentionnerons seulement le duo entre Eros et Psyché, accompagné de roulement de tonnerre, le beau final du premier acte, les couplets spirituels de Mercure, et enfin les imprécations d'Eros qui ont soulevé, parmi le public enthousiaste, de fréquents et très-légitimes bravos.

Marie Lassaveur.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

RIS DE VEAU A LA CHICORÉE. — Faites blanchir les ris de veau pendant cinq minutes, épluchez-les avec soin; placez-les dans une casserole garnie de carottes, oignons, bouquet, débris de lard et de veau, mouillez avec du bouillon et laissez cuire à très-petit feu pendant une heure. Préparez de la chicorée ou des endives, au gras; placez dessus les ris de veau et versez le jus après l'avoir passé.

MARMELADE DE VIOLETTES. — Prenez un kilogramme et demi de violettes en fleur, épluchez-les avant de les peser et donnez-leur quelques coups de pilon dans un mortier en marbre. Faites cuire deux kilogrammes de sucre au boulé, jetez-y les violettes, ajoutez un kilogramme de gelée de pommes, faites jeter quelques bouillons et mettez en pots.

—

Correspondance.

PLANCHE III. — 1 et 2, passe et fond de bonnet pour enfant — 3, L. A. — 4, B. D. 5, *Théodorine* — 6, semé — 7, C. L. — 8, L. T. — 9, J. L. — 10, bouquet pour semé — 11, col — 12, bande assortie — 13, *Augusta* — 14, Entre-deux — 15, A. P. — 16, M. C. — 17, devant de chemise — 18, manchette assortie — 18 bis, M. H. — 19, 20 et 21, dessins pour volants — 22, *Sidonie* — 23, écusson avec les lettres J. D. — 24, bas de jupon — 25, boutonnière, — 26, *Mathilde* — 27, G. L. — 28, écusson avec M. H. — 29, col pierrot pour petit garçon — 30, V. B. — 31, petite garniture — 32, *Ida* — 33, Entre-deux — 34, mouchoir — 35 et 36, garniture de rideaux de vitre — 37, entre-deux — 38, garniture — 39, bouquet pour semé — 40, 41, col et manchette — 42, bas de jupon — 43, dessin de soutache — 44, *Valérie* — 45, mouchoir — 46, bouquet pour semé — 47, mouchoir quatre faces — 48 à 53, patron et dessin d'une robe de petite fille de trois à quatre ans — 54, croquis de la robe — 55 à 57, patron et dessin d'une veste hongroise pour petit garçon de quatre à cinq ans — 58, croquis de cette veste — 59, bavoir — 60, *Idaline* — 61, *Albertine* — 62, couronne de Baron — 63, idem de Vicomte — 64, idem de Comte — 65, idem de Marquis — 66, idem de Duc — 67, idem de Prince — 68, tapisserie par signes — 69, vide-poche-hamac, chinois — 70, Panier berlinois — 71, croquis d'un signet pour missel — 72, commencement du grand alphabet — 73, idem du — petit — 74, E. A.

La Petite Édition commence au numéro 25 et finit au numéro 35.

Ma chère Florence, a-t-on dansé à Nice? A Paris, l'on s'en est acquitté avec un merveilleux entrain. Cet hiver, ton amie aura été trois fois au bal, à de vrais bals, nombreux à étouffer, brillants à éblouir; sans compter les petites soirées improvisées, lesquelles ont bien leur charme. Maman dit que c'est trop; je crie bien fort, que ce n'est guère; et cependant, en face des gros rhumes et des engelures, que chaque hiver fait éclore, je devrais reconnaître que, du moins, c'est assez.

C'est que le *Lancier* a tant de charmes! Fi, de l'antique contredanse, aux allures compassées et graves! Elle expire; elle est morte. Nos petites sœurs ne la connaîtront plus, même de nom! La danse du *Lancier*, au contraire, composée, sans nul doute, de trente-six pillages, des gracieuses révérences de la gavotte, du vieux et amusant moulinet de la polka, la danse du *Lancier* est pleine d'animation, et d'autant plus gaie que, n'étant point encore universellement connue, on y commet plus de méprises. Il est vrai que déjà il s'y est formé deux écoles: l'une française, vive et entraînante, ayant Laborde pour chef; et l'autre anglaise, plus digne, un peu trop digne même, marchant sous la bannière de M. Cellarius. Ces différentes écoles nuisent au progrès, au lieu de le servir; et entrent, pour une bonne part, dans les bévues des danseurs. Il me semble que les maîtresses de maison devraient, l'année prochaine, ou après le saint temps Carême, exclure les adeptes de l'une, au profit des adeptes de l'autre, quelle qu'elle fût: ce serait le moyen d'éviter des conflits, capables d'amener la ruine du *Lancier*. Puisse ma prévision ne se point justifier!

Florence, sais-tu ce qu'on a fait, le 6 et le 7 février, sur la grande pièce d'eau du bois de Boulogne? Certes, en tout autre hiver, la chose ne serait point digne d'être citée; elle n'a de prix qu'à cause du temps mou et humide, dont nous avions joui jusqu'alors. Eh bien, mon enfant, ce qu'on y a fait; et, dans ton printemps éternel, au milieu des suaves senteurs qui s'échappent des jardins de M. Alphonse Karr, de ce jardinier comme il y en a peu, ce qu'on y a fait, tu n'arriverais point à le deviner, dussé-je te le donner, en cent et en mille; ce qu'on a donc fait, sur la grande pièce d'eau du bois de Boulogne: on y a patiné! Deux personnages, très-différents d'âge et d'aspect, deux grands seigneurs étrangers, selon la chronique, s'y sont fait remarquer, piqués au vif qu'ils étaient non-seulement, par un joli froid de cinq degrés six dixièmes, mais encore, par les nombreux spectateurs, qui à cheval, qui en élégants coupés, voiles levés ou baissés, dont les deux rives se trouvaient littéralement encombrées.

Le spectacle, le public, le lieu de la scène, tout était enchanteur!

Un autre spectacle, également peu commun, a été, aussi, donné aux Tuileries : c'est la réception, par leurs majestés l'Empereur et l'Impératrice, de Féruk-Khan, ambassadeur de Perse.

Cette ambassade a rappelé celle que prit au sérieux Louis XIV, sur le déclin de sa vie, en février 1715, et que, selon les mémoires du duc de Saint-Simon, Pontchartrain avait imaginée, pour faire sa cour au vieux roi; avec cette différence que l'une n'était qu'un vain simulacre, payé à beaux deniers comptants, tandis que celle-ci est la marque de la haute estime dans laquelle on nous tient à Téhéran.

Laissant de côté les envoyés birmans que je n'ai point encore vus, arrivons à l'analyse de nos planches. Ce sera d'ailleurs un moyen de transition, tel quel, pour passer de ces fêtes mondaines aux sérieuses méditations qui doivent nous occuper aujourd'hui.

1 et 2. Passe et fond de bonnet pour enfant de trois à quatre ans. Cette forme, toute nouvelle, va admirablement; car elle *emboîte* la tête et contient très-bien les oreilles. Quant au dessin, il est des plus simples et se fait au plumetis. Je voulais à ce sujet, te parler d'une nouvelle manière de broder, appelée *broderie à la minute*. Le nom te dit assez combien ce nouveau genre doit aller vite; en effet, en moins de deux heures tu peux te broder le plus beau col possible, imitant parfaitement le plumetis; mais pourquoi, dois-tu dire, ne pas me donner tout de suite le mot de l'énigme? Par la simple raison qu'au moment de t'envoyer cette explication, qui m'a été transmise par madame Marie Soudant, j'ai compris qu'il fallait, pour te rendre la chose plus claire, que je joignisse sur notre planche jaune quelques figures te représentant le détail de ma démonstration, et si je te dis un petit mot aujourd'hui de cette nouvelle découverte, c'est afin que tu saches de quoi on parle, dans le cas où le bruit en arriverait jusqu'à toi. Reprenons notre petit bonnet. Tu le monteras, en faisant entrer les ronds et la pointe du fond dans les trois creux de la passe; le tour, ainsi que dans les autres bonnets, est garni d'une petite dentelle, avec ou sans mélange de ruban. On revient aussi beaucoup aux doubles ruches de tulle uni, et l'on a bien raison; cela vaut mieux que ces masses de dentelles et de rubans sous lesquelles disparaissent ces petits minois.

Pour ce bonnet, si l'on veut, on cachera la jonction de la passe au fond, par une toute petite dentelle, un peu tuyautée. Le croquis de ce bonnet se trouve au verso de notre planche.

3, *L A*, plumetis.

4, *B D*, plumetis.

5, *Théodorine*, plumetis.

6, Semé, plumetis, pour bouillon, bonnet, etc.

7, *C L*, plumetis simple ou feston.

8, *L T*, plumetis.

9, *J L*, plumetis.

10, Semé ayant le même emploi que celui du n° 6, plumetis et feston.

11, Col à médaillons; ce dessin se brode au plumetis sur mousseline. En plaçant du tulle crêpe dans le fond de chaque médaillon, la petite guirlande, qui serpente tout le long du col, pourrait être remplacée par un entre-deux de guipure ou de valencienne; ces derniers, comme solidité, sont préférables. Dans le bord, les endroits pointillés indiquent les jours, ou la place d'un tulle à réseaux variés.

12, Bande pour manches assortie au col.

13, *Augusta*, plumetis.

14, Entre-deux, plumetis.

15, *A P*, enlacés.

16, *M G*, plumetis.

17, Devant d'une chemise de nuit; ce dessin se brode au plumetis avec mélange de valencienne ou de galon de coton très-fin; sur les raies unies, entre les deux points d'échelle, on pose une petite dentelle légèrement froncée.

18, Manchette pour la manche de la chemise. Cette manchette, qui se renverse sur un poignet, se borde de deux rangs de dentelle.

18 *bis*, *M H*, plumetis.

19, 20 et 21, Volants gradués pour robe de mousseline; ce dessin, plumetis et feston, est très-facile, s'exécute très-promptement et produit un charmant effet. Au lieu des pois, tu pourrais broder tout le dessin (à part le feston) au métier, et tu verrais combien ton ouvrage marcherait plus vite. Pour l'ornement du corsage, tu prendras le n° 19. Avant de commencer ce travail, qui, quelque habile que tu puisses être, sera toujours assez long, je dois te dire que les robes à deux jupes semblent vouloir l'emporter sur les robes à volants; il ne faut donc mettre les ciseaux dans ta mousseline qu'après avoir réfléchi à laquelle de ces deux robes tu donnes la préférence. Si tu me faisais l'honneur de me consulter, je te dirais : Choisis les doubles jupes, c'est la fantaisie du moment; si la mode change de nouveau, ce dont personne ne doute, rien ne t'empêchera de transformer tes doubles jupes en une robe à volants, tandis que le contraire ne serait pas faisable.

22, *Sidonie*; si ce nom est destiné à un mouchoir à vignettes, on pourrait broder les pois avec du coton de deux couleurs.

23, Écusson avec couronne, renfermant les lettres *J. D*, le tout au plumetis très-fin.

24, Bas de jupon; ce dessin, plumetis et feston, doit se broder avec du coton un peu gros; il demande à être bien bourré.

25, Boutonnière pour chemise d'homme, plumetis.

26, *Mithide*, plumetis.

27, *G L* enlacés, pour marquer du linge de table. Ainsi que je te l'ai déjà dit, ces sortes de chiffres se brodent soit en rouge, soit en blanc, mais ce que l'on préfère, ce sont ces deux couleurs réunies.

28, Écusson pour mouchoir d'homme, renfermant les lettres *M H*; plumetis simple.

29, Col Pierrot pour petit garçon de quatre à six ans. Ce dessin se brode tout au plumetis, ou bien avec un mélange de point de plume. Dans le cas où ce col te semblerait un peu grand, tu pourrais supprimer le dentelé du bord et terminer au premier feston formé par les œillets; mais pour la solidité de l'ouvrage il faudrait toujours finir par un petit feston.

30, *V B*, plumetis.

31, Petite garniture pour objets de layette et de trousseau.

32, *Ida*, plumetis.

33, Entre-deux pour poignets de manches, ornements de robes d'enfant et devants de camisoles, etc.

34, Quart d'un mouchoir, plumetis, point de plume, jours aux endroits indiqués et feston feuille de rose.

35 et 36, Garnitures de petits rideaux de vitre, se brodant au plumetis.

37, Entre-deux, application.

38, Garniture application, pouvant également servir pour encadrement de rideaux, manches ou bonnet.

39, Semé pour manches bouillons, plumetis.

40, Ce col, dont j'ai vu le modèle chez l'une de nos plus habiles lingères, est la dernière nouveauté qui ait paru, aussi n'ai-je point voulu laisser échapper la bonne occasion de t'en envoyer un échantillon. Prends du tulle crêpe ou autre, selon ton goût; applique dessus du nansouk, sur lequel tu placeras ton dessin; tu broderas ensuite tous ces petits bouquets au plumetis; puis, autour des médaillons ou des feuilles, si mieux tu aimes, tu feras à l'extérieur et à l'intérieur un petit point de feston, aussi fin que possible, et pour terminer, tu découperas en levant le nansouk, excepté entre les deux petits festons des médaillons. Comme tu le vois, avec peu d'ouvrage, tu te trouveras posséder un fort joli col. Chez les lingères, le tulle est remplacé par de la valencienne, et le petit feston par un point de piqûre, mais il faut pour cela préparer chaque partie séparément; c'est un travail au-dessus de nos moyens, je ne t'en parle que pour ton instruction. Quant à nous, nous nous contenterons de garnir notre col de deux rangs de petite dentelle tuyautée.

41, Manchette assortie au col.

42, Bas de jupon, plumetis, feston, feuilles de rose et œillets ombrés.

43, Dessin de soutache pour costumes d'enfants.

44, *Valérie*, plumetis.

45, Quart d'un mouchoir dont le dessin peut se reproduire de trois manières différentes : 1° en le brodant tel qu'il est dessiné, au plumetis; 2° en plaçant une double batiste sur la guirlande du bord, et 3° en mettant sous les médaillons seulement une batiste double.

46, Semé, plumetis.

47, Mouchoir quatre faces. Tu peux avec ce dessin composer bien des mouchoirs de dispositions différentes; la chose est trop facile pour que je te l'explique. Je te dirai seulement qu'il est mélangé de plumetis, de point de plume, d'œillets ombrés et de feston feuilles de rose. Si ce mouchoir devait figurer, ainsi que tu me l'as dit, je crois, dans une corbeille de mariée, je t'engagerais à substituer un entre-deux de valencienne au ruban d'œillets; dans ce cas, une valencienne devrait aussi terminer le bord. Tu ne pourrais offrir à ton amie un plus élégant cadeau, ayant surtout le mérite d'avoir été fait par toi.

48 à 52.—Devant, dos, manches, volant de la manche et berthe d'une robe pour petite fille de trois à quatre ans; cette robe, dont le croquis se trouve au n° 54, est une des plus jolies nouveautés de la maison Havez; elle se fait en popeline de deux couleurs avec broderie en soutache; celle que j'ai vue dans cette maison m'a paru si charmante que je vais te la décrire : le corsage (48 et 49) était en popeline unie, bleu de France, ainsi que le haut de la petite manche (n° 50); au bord de cette manche, était posé à plis plats le volant du n° 51, dont la broderie en soutache bleu de France se détachait sur de la popeline grise cendrée de rose; toutes ces parties sont, bien entendu, rapportées, et leur jonction cachée par une soutache; la berthe du n° 52 terminait ce petit corsage; quant à la jupe, qui avait à peu près 40 centimètres de hauteur, elle était composée de sept raies de popeline bleue unie et de sept raies de popeline grise; sur ces dernières se trouvait le dessin du n° 53. Sur toute leur longueur, chacune de ces raies ou bandes avait quinze centimètres de largeur. Maintenant disons un mot de la broderie qui est, je te le répète, composée de soutache de soie très-fine, bleu de France; les carreaux du milieu de l'écusson sont formés ou par un point de poste, ou, ce qui est plus joli, par un cordonnet fait avec de la soie un peu grosse; dans ces carreaux, on place ou une perle de jais, ou bien l'on y fait un point *grainé;* ce point, qui se trouve dans beaucoup de broderies au passé, se fait généralement au métier, mais, pour un si petit ouvrage, on peut encore, avec quelque soin, le réussir à la main. Il faut prendre une très-grande aiguillée de soie, solidement arrêtée en dessous; on sort l'aiguille en dessus; puis, on forme à plat, sur l'étoffe, une boucle, dans le milieu de laquelle on passe l'aiguille que l'on pique en dehors du côté gauche; le nœud ainsi formé, on le soutient de la main droite, le faisant glisser, au fur et à mesure que la main gauche, placée en dessous de l'ouvrage, tire l'aiguillée de soie. Ces points grainés ou nœuds sont, comme tu le vois, très-faciles à faire et produisent un bon effet. Inutile d'ajouter à cette description que la robe, dont nous venons de parler, serait encore fort jolie dans beaucoup d'autres couleurs, bleu de ciel et noir, rose et noir, etc., etc.

54. Croquis de la robe.

Si madame Havez pense aux petites filles, tu vas voir qu'elle n'oublie pas non plus leurs petits contemporains.

55, 56 et 57. Devant, dos et manches d'une veste hongroise pour petit garçon de quatre à cinq ans. Cette veste, ouverte sur le devant et très-courte, puisqu'elle laisse au bas de la taille la place d'une écharpe qui se noue sur le côté, se fait, le plus souvent, en velours noir. Les nœuds hongrois sont formés par une soutache de même couleur; à chaque pointillé se trouve une perle de jais. La petite jupe, qui accompagne la veste, se fait en popeline écossaise, ou en toute autre étoffe du même genre; elle se pose à gros plis crevés, sur une petite ceinture; comme largeur, il faut à peu près trois lés de popeline; la longueur est de trente-cinq à quarante centimètres, mais cette mesure doit, très-nécessairement, varier, suivant la taille de l'enfant. L'écharpe, pareille à l'étoffe de la jupe, doit avoir trente centimètres de large sur un mètre vingt-cinq de long; on la garnit d'un petit effilé Pom Touce assorti aux couleurs de la jupe.

58, Croquis du costume hongrois.

59, Patron et dessin d'un bavoir, se brodant au plumetis sur du piqué très-fin; aux deux pattes du haut, se trouve une boutonnière, et à celles du bas un bouton; ces pattes viennent se rejoindre sous le bras. Derrière le cou, deux boutonnières et deux boutons achèvent ce bavoir, dont la forme produit, pour ainsi dire, l'effet d'un petit corsage.

60, *Idaline*, plumetis.

61, *Albertine*, plumetis

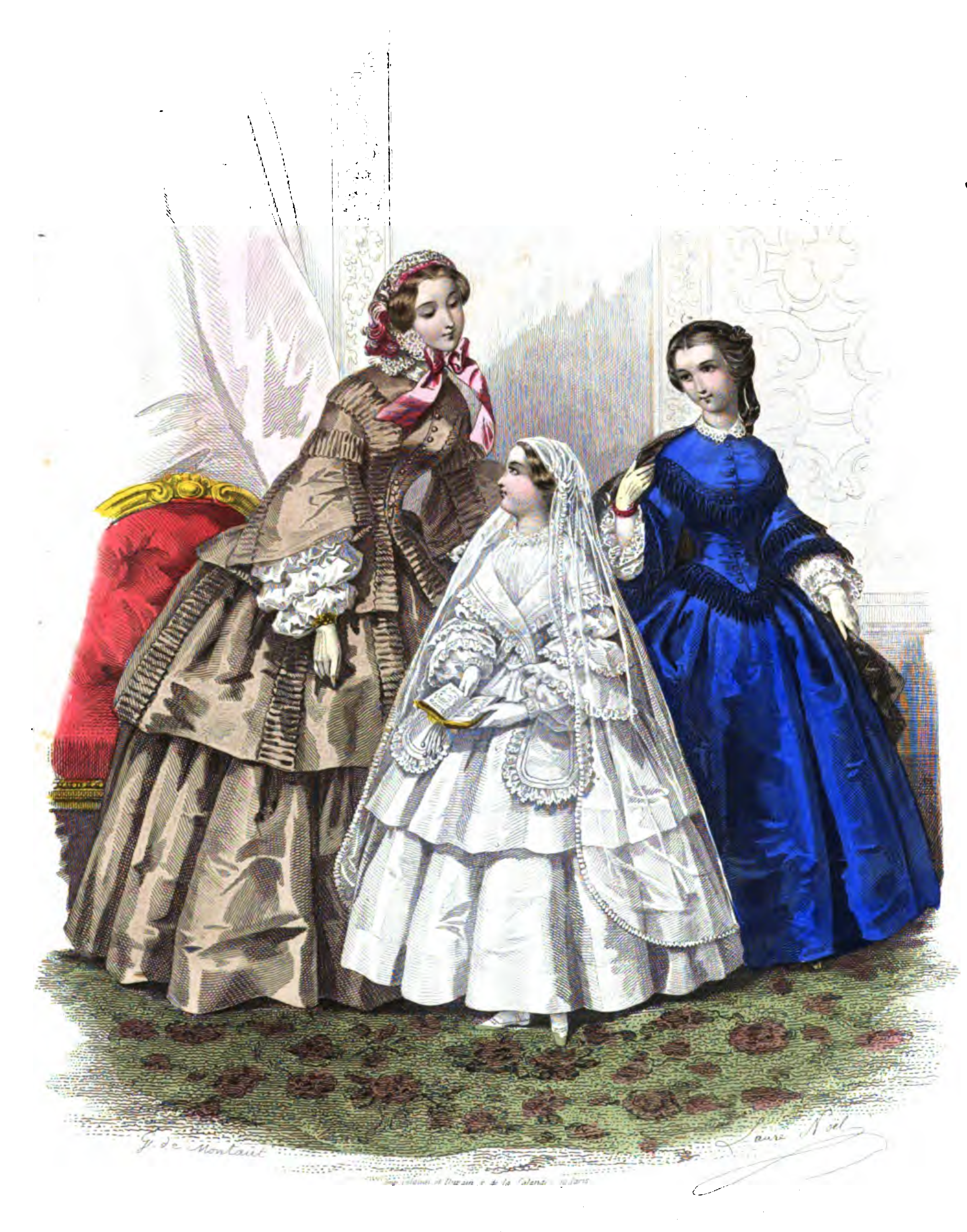
62, Couronne de baron, plumetis.

63, Couronne de vicomte, plumetis.

64, Couronne de comte, plumetis.

65, Couronne de marquis, plumetis.

66, Couronne de duc, plumetis.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

25e année

Nº 111.

Bruxelles Desterbecq Passage St Hubert Galerie de la Reine

Amsterdam Desterbecq Nieuwe dijk over St Nicolas straat

67, Couronne de prince, plumetis.

68, Tapisserie par signes. Fond courant, pouvant servir à divers ouvrages.

69, Vide-poche-hamac, chinois. Ce genre de vide-poche, une des dernières créations du jour de l'an, se fait d'abord au crochet sur bourdon, puis au filet, en tapisserie, en drap soutaché, ou, enfin, au crochet à jours, avec transparent, et c'est ce dernier genre que je te conseille, comme le plus vite fait et le moins coûteux.— Donc, opère, avec du cordonnet, de la ficelle, ou même du coton blanc; choisis un dessin fond courant; celui du n° 21 de notre dernière planche bleue serait, je crois, convenable; fais un morceau de 20 centimètres carré, et ferme les coutures des côtés par un point de surjet; double ce travail avec de la soie de couleur assortie aux meubles de l'appartement où il devra être placé. Dans le haut, entre la doublure et le dessus, place un fil de laiton, destiné à donner la forme, et entoure cette ouverture d'une chenille ou d'une ruche, de même couleur que la doublure; ensuite, tu te procureras quatre petits morceaux de bois, ou de bambou, auxquels tu fixeras le hamac; les deux plus grands morceaux de bois ont de trente à trente-cinq centimètres de longueur, et les petits, de vingt à vingt-cinq; ces morceaux de bois, posés en croix, sont percés de trous, au moyen desquels un fil de laiton, après les avoir assujettis l'un à l'autre, vient fixer aussi le travail au crochet. Les glands en soie, qui ont l'air de rendre ce service, ne se trouvent, là, que pour l'ornement.

70, Panier *Berlinois*. Ce charmant ouvrage que je vais t'expliquer va te faire un grand plaisir, comme objet de loterie; nous devons cette idée à madame Marie Soudant, qui n'oublie pas combien, pour toutes ces choses, tu dois, en ce moment, te trouver assiégée de demandes; il est vite fait et ne coûte pas cher; donc, à l'œuvre! c'est d'un tricot à raies que nous allons parler, tricot, pour le moins aussi simple qu'une jarretière. Arme-toi de deux aiguilles à bas, de grosseur ordinaire (3/0), prends de la laine de deux couleurs, noire et verte, noire et bleue, noire et groseille; si tu le veux. Arrêtant notre choix sur ces deux dernières, nous commencerons par la raie groseille, dont nous ferons neuf tours, à l'endroit; puis, alternant, nous ferons, pour la raie noire, neuf autres tours, à l'envers; et, ainsi de suite; chaque raie aura, de longueur, douze à treize centimètres. Tu poursuivras jusqu'à ce que tu aies dix-sept raies noires et dix-sept raies, groseille, après quoi, tu fermeras la bande par un point de surjet. Si ton tricot a été travaillé comme il convient, chaque raie groseille devra former une petite côte, faisant saillie sur la raie noire. Pour le fond du panier que tu travailleras de même, tu feras un carré ayant trois raies noires et trois, groseille, sur douze centimètres de long. Tu couperas, ensuite, un morceau de carton de forme ovale ayant douze centimètres de longueur, sur lequel tu placeras le petit carré au tricot, dont il faut rentrer les quatre angles. Cette partie du tricot devant être posé, très-tendue, sur le carton, ne pourra pas, comme le reste, former la côte; le carton sera, à l'intérieur, recouvert d'une percaline groseille. Autour de ce carton, tu fixeras la bande au tricot, préalablement faite; après quoi, dans le haut et dans le bas du panier, tu placeras une petite garniture frisée, faite en ce tricot bouclé, dont nous avons parlé pour des dessous de lampes: cependant, comme je crois très-prudent de rafraîchir ta mémoire, à cet endroit, je te rappellerai que, pour faire la garniture du haut, c'est-à-dire la plus large, il faut, la première maille étant faite, tourner la laine deux fois autour de l'index gauche; ensuite, tu tricotes une maille, prenant avec soin la laine qui se trouve autour de ton doigt, puis tu fais une maille unie, tu recommences une maille bouclée, et ainsi de suite, jusqu'à la fin du rang; le tour d'après se fait uni et à l'endroit. Pour les couleurs, tu devras faire deux tours bouclés noir et deux tours groseille. Quant à la bande du bas, elle est de moitié plus étroite, et se fait de la même manière; comme longueur, toutes les deux devront avoir la circonférence du panier.

Le sac qui termine ce panier est en taffetas d'Italie, glacé groseille et noir; il a de hauteur 25 centimètres, la largeur est celle de l'étoffe, la petite tête a 7 centimètres, les anses se cousent entre la bordure et le tricot, elles sont formées par une ganse de couleurs assorties; la largeur de ces anses est de 15 centimètres.

Pour confectionner ce panier il faut: 50 grammes de laine moscovite, 1 fr. 25; 25 centimètres de taffetas d'Italie, 1 fr. 50 ou 2 fr., et 75 centimes de ganse.

71, croquis d'un signet pour missel.

Ce signet est composé de dix rubans de moire (ruban des décorations); ils ont 3 centimètres de large et de 35 à 40 centimètres de long; ces rubans sont de cinq couleurs différentes, c'est dire qu'il se trouve deux rubans de chaque couleur. Dans le haut, ces rubans sont pliés en pointe; les deux de même nuance sont fixés à une ganse de soie assortie, ayant 4 centimètres de longueur; le bas de chacun de ces rubans est arrondi, froncé et terminé par un petit travail au crochet, en cordonnet d'or, d'argent ou de soie.

Nos rubans ainsi préparés, nous ferons une petite pelote, carré long, de l'épaisseur du missel, et très-dure; elle aura 1 centimètre et demi de hauteur et sera, d'un côté, recouverte en drap d'or, et, de l'autre, en moire antique rouge; les ganses de nos rubans y seront cousues et les coutures seront cachées par une fine passementerie d'or.

La bande de tapisserie que nous t'envoyons et qui a fait pousser des cris d'admiration à quelques personnes qui l'ont vue sur ma table au moment où j'allais te la décrire, peut te servir pour bandes de meubles, de portières, de bordures de rideaux; cela ferait aussi de fort beaux lambrequins de fenêtres et de cheminées; en détachant les deux bouquets de ce dessin, tu peux les disposer pour dessus de table ovale, devant de foyer et une infinité d'autres ouvrages.

Ces bouquets, sans rien perdre de leurs gracieux aspects, seront aussi fort bien au petit point.

72, Grand alphabet, plumetis.

73, Petit alphabet, plumetis.

74, *E A*, plumetis.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe de taffetas d'Italie à deux jupes; sur la première jupe se trouvent posées, de chaque, côté, trois quilles de ruban ruché. Les mêmes ruches se trouvent sur les basques; celle qui est placée sur le devant remonte sur les épaules et vient former la pointe dans le milieu du dos. Les manches sont composées d'un

jockey auquel est attachée une large pagode un peu froncée; le bord intérieur est terminé par une petite ruche de ruban de satin blanc comme la doublure; des boutons en métal ferment le devant du corsage. Les sous-manches sont formées par trois gros bouillons de tulle, point d'esprit. — Le chapeau en crêpe brodé de chenille est, sur l'un des côtés, orné d'une touffe de plumes.

Ce détail t'indique que nous parlons ici d'une toilette de jeune femme, laquelle, avec de très-petites modifications, pourrait servir pour jeune fille. A côté de cette toilette, on en trouve une de toute jeune personne, se composant d'une robe de gros de Chine, dont le corsage, sans basques, est orné simplement d'un effilé sévillien. Les sous-manches et le col sont en broderie au plumetis; le petit châle qu'elle va mettre sur ses épaules est en taffetas complètement recouvert de volants de même étoffe, hauts de 10 centimètres; ces volants, découpés à l'emporte-pièce, sont ornés d'un gland grelot à chaque creux de feston.

La toilette de première communiante se compose d'une robe de mousseline à deux jupes avec ourlet de 15 centimètres; le corsage montant est plissé à petits plis plats et recouvert par un fichu Marie-Antoinette dont les bouts retombent de chaque côté de la jupe. Le bouillon des manches est suivi de deux volants qui sont, comme le fichu, bordés de deux plis et terminés par une garniture de mousseline brodée; les sous-manches sont également en mousseline avec bouillonné servant de poignets. Une ruche de tulle entoure le cou; le voile en tulle, à coins arrondis, est garni d'une toute petite frange.

Coiffure de communiante.

Les cheveux, arrangés de la manière la plus simple, sont recouverts d'un voile de tulle, fixé de chaque côté de la tête, et assez peu tendu, afin que la jeune fille puisse se baisser au moment de la communion.

Coiffure de jeune personne.

La ligne du milieu s'étend jusqu'au versant de la tête, où une raie, tirée en angle aigu, détermine le point de *séparation des cheveux*.

Ces raies à l'Impératrice, et qui caractérisent la coiffure du moment, se font aisément à l'aide du séparateur Croisat, dont nous avons offert le dessin dans notre numéro de janvier.

Les cheveux une fois bien divisés, tout devient facile. La chevelure est disposée, par derrière, en une torsade entrecoupée de velours, qui se termine par des bouts flottants, et, par devant, la partie qui avoisine la raie forme un bandeau plat sur lequel on pose un velours; ensuite on relève les cheveux des tempes en bandeaux crêpés et fuyants, qui permettent de placer sur le devant de petits nœuds de velours ou du jais.

TRICOT FOLEMBRAY.

Mets un nombre de mailles divisible par 12, plus 3 pour les lisières.

1er TOUR à l'endroit. — 2 unies, 1 rétrécie ×, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 2 fois) ×, 1 jetée, 2 unies.

2e TOUR à l'envers. — 3 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie ×.

3e TOUR à l'endroit. — 9 unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 10 unies ×, 4 unies.

4e TOUR à l'envers. — 2 unies ×, (1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 3 fois), 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie ×, 2 unies.

5e TOUR à l'endroit. — 3 unies ×, 1 jetée, 3 ensemble, (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 2 fois), 1 jetée, 3 unies ×.

6e TOUR à l'envers. — 7 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie, 10 unies ×, 6 unies.

7e TOUR à l'endroit. — 2 unies ×, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie ×, 2 unies.

8e TOUR à l'envers. — 1 unie, 1 rétrécie ×, 1 jetée, 3 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 3 ensemble ×, 1 rétrécie, 1 unie.

9e TOUR à l'endroit. — 3 unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 10 unies ×.

10e TOUR à l'envers. — 2 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie 2 fois) ×, 2 unies.

11e TOUR à l'endroit. — 1 unie, 1 rétrécie ×, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie ×, 3 unies.

12e TOUR à l'envers. — 13 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie, 10 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie.

13e TOUR à l'endroit. — 2 unies × (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois), 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie ×, 2 unies.

14e TOUR à l'envers. — 1 unie, 1 rétrécie ×, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 3 ensemble (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois) ×, 1 jetée, 3 unies.

15e TOUR à l'endroit. — 4 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 10 unies ×, 9 unies.

16e TOUR à l'envers. — 2 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 1 unie ×, 2 unies.

17e TOUR à l'endroit. — 3 unies × (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois) 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies ×.

18e TOUR à l'envers. — 6 unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 10 unies ×, 7 unies.

19e TOUR à l'endroit. — 2 unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 3 fois) ×, 2 unies.

20e TOUR à l'envers. — 1 unie, 1 rétrécie × (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 3 ensemble ×, 1 rétrécie, 1 unie.

21e TOUR à l'endroit. — 10 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 10 unies ×, 3 unies.

22e TOUR à l'envers. — 2 unies, 1 rétrécie ×, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie ×, 2 unies.

23e TOUR à l'endroit. — 3 unies ×, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois) ×.

24e TOUR à l'envers. — 1 rétrécie ×, 1 jetée, 10 unies, 1 rétrécie ×, 13 unies.

Recommence au premier tour.

—

DENTELLE EUGÉNIE.

Monte 22 mailles.

1er TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 2 unies (2 jetées, 3 ensemble 4 fois), 2 jetées, 2 unies.

2e TOUR. — 3 unies, 1 à l'envers (2 unies, 1 à l'envers 4 fois), 4 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

3e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 3 unies (2 jetées, 3 ensemble 4 fois), 2 jetées, 3 unies.

4e TOUR. — 4 unies, 1 à l'envers (2 unies, 1 à l'envers 4 fois), 5 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

5e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 4 unies (2 jetées, 3 ensemble 4 fois), 2 jetées, 4 unies.

6e TOUR. — Surjette 3 mailles à l'endroit, 1 à l'envers (2 unies, 1 à l'envers 4 fois), 6 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

7e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 5 unies (2 jetées, 3 ensemble 4 fois), 2 jetées, 2 unies.

8e TOUR. — 3 unies, 1 à l'envers (2 unies, 1 à l'envers 4 fois), 7 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

9e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 6 unies (2 jetées, 3 ensemble 4 fois), 2 jetées, 3 unies.

10e TOUR. — 4 unies, 1 à l'envers (2 unies, 1 à l'envers 4 fois), 8 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

11e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 7 unies (2 jetées, 3 ensemble 4 fois), 2 jetées, 4 unies.

12e TOUR. — Surjette 3 mailles unies, 1 à l'envers (2 unies, 1 à l'envers 4 fois), 9 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

13e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 8 unies (2 jetées, 3 ensemble 4 fois), 2 jetées, 2 unies.

14e TOUR. — 3 unies, 1 à l'envers (2 unies, 1 à l'envers 4 fois), 10 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

15e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 9 unies (2 jetées, 3 ensemble 4 fois), 2 jetées, 3 unies.

16e TOUR. — 4 unies, 1 à l'envers (2 unies, 1 à l'envers 4 fois), 11 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

17e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 10 unies (2 jetées, 3 ensemble 4 fois), 2 jetées, 4 unies.

18e TOUR. — Surjette 3 mailles unies, 1 à l'envers (2 unies, 1 à l'envers 4 fois), 12 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

19e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 11 unies (2 jetées, 3 ensemble, 4 fois), 2 jetées, 2 unies.

20e TOUR. — 3 unies, 1 à l'envers (2 unies, 1 à l'envers 4 fois), 13 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

21e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 27 unies.

22e TOUR. — 29 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

23e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie 12 fois), 1 jetée, 2 unies.

24e TOUR. — Surjette 3 mailles unies, 26 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

25e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie (1 jetée, 1 rétrécie 12 fois), 1 unie.

26e TOUR. — 27 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

27e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie 11 fois), 2 unies.

28e TOUR. — Comme le 26e.

29e TOUR. — Comme le 25e.

30e TOUR. — Surjette 3 unies, 23 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

31e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie 10 fois), 1 unie.

32e TOUR. — 24 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

33e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie (1 jetée, 1 rétrécie 10 fois), 2 unies.

34e TOUR. — Comme le 32e.

35e TOUR. — Comme le 31e.

36e TOUR. — Surjette 3 unies, 20 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

37e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, (1 jetée, 1 rétrécie 9 fois), 1 unie.

38e TOUR. — 21 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

39e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie 8 fois), 2 unies.

40e TOUR. — Comme le 38e.

41e TOUR. — Comme le 37e.

42e TOUR. — Surjette 3 mailles, 17 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

Recommence au premier tour.

Je te parlais du carême en commençant, mon amie, ne semble-t-il pas que j'aie voulu t'y ramener par ces deux longues et monotones explications? pour moi, ça a été une véritable pénitence, que de vérifier si toutes ces jetées, ces unies, ces croix, ces rétrécies, etc., étaient bien et dûment mises à leur place. L'explication de notre rébus de Février : *Femme qui se mire peu file*, te ramènera encore à des pensées en harmonie avec le temps dans lequel nous venons d'entrer, aussi je n'insiste pas sur la nécessité de l'employer utilement, pensant bien d'ailleurs qu'à Nice comme à Paris tu entendras sur ce sujet des voix plus persuasives et plus compétentes que la mienne, et te quitte en t'embrassant comme je t'aime.

ÉPHÉMÉRIDES.

9 Mars 1661. — Mort du cardinal Mazarin.

Il était Italien, fils d'un voiturier selon quelques-uns, d'origine noble selon quelques autres. Ses talents pour les négociations diplomatiques le recommandèrent à Louis XIII et à Richelieu, et Anne d'Autriche, devenue régente, le chargea du gouvernement de l'État pendant la minorité de Louis XIV. Quoique Mazarin affichât une grande modestie, il se forma un puissant parti contre lui. Le peuple, accablé d'impôts, se révolta, excité par le duc de Beaufort, le coadjuteur de Retz et le prince de Condé; la cour dut

quitter Paris; l'Espagne, sollicitée par les rebelles, prit part aux troubles, et cette guerre civile de la Fronde, commencée en riant, mit le royaume à deux doigts de sa perte. Mazarin se maintint cependant au pouvoir, malgré tant d'orages; les partis se réconcilièrent, il eut la gloire de conclure la paix avec l'Espagne et d'affermir cette paix en négociant le mariage du jeune Louis XIV avec l'infante. Ce traité fit beaucoup d'honneur au génie et à la politique de Mazarin, qui, pendant quatorze ans, dès son arrivée au ministère, avait médité une alliance, par laquelle la France mettait fin à une longue inimitié et acquérait des droits à la succession d'Espagne. Ce fut le dernier acte politique de sa vie : il mourut deux ans après, à Vincennes, âgé de 59 ans. « Ce ministre, dit le président Hénault, était aussi doux que le cardinal de Richelieu était violent; un de ses plus grands talents fut de bien connaître les hommes. Le caractère de sa politique était plutôt la finesse et la patience que la force... Insensible aux plaisanteries de la Fronde, méprisant les bravades du coadjuteur, écoutant les murmures de la populace, comme on écoute du rivage le bruit des flots de la mer. »

Il y avait dans le cardinal de Richelieu quelque chose de plus grand, de plus vaste et de moins concerté et dans le cardinal Mazarin plus d'adresse, plus de mesure et moins d'écarts. On haïssait l'un et l'on se moquait de l'autre, mais tous deux furent les maîtres de l'Etat. « La France doit à Mazarin l'Alsace, qu'il acquit au temps où les Français étaient déchaînés contre lui. Il légua son immense fortune, plus ou moins bien acquise, à sa nièce, Hortense Mancini, femme du duc de la Meilleraie.

Mosaïque.

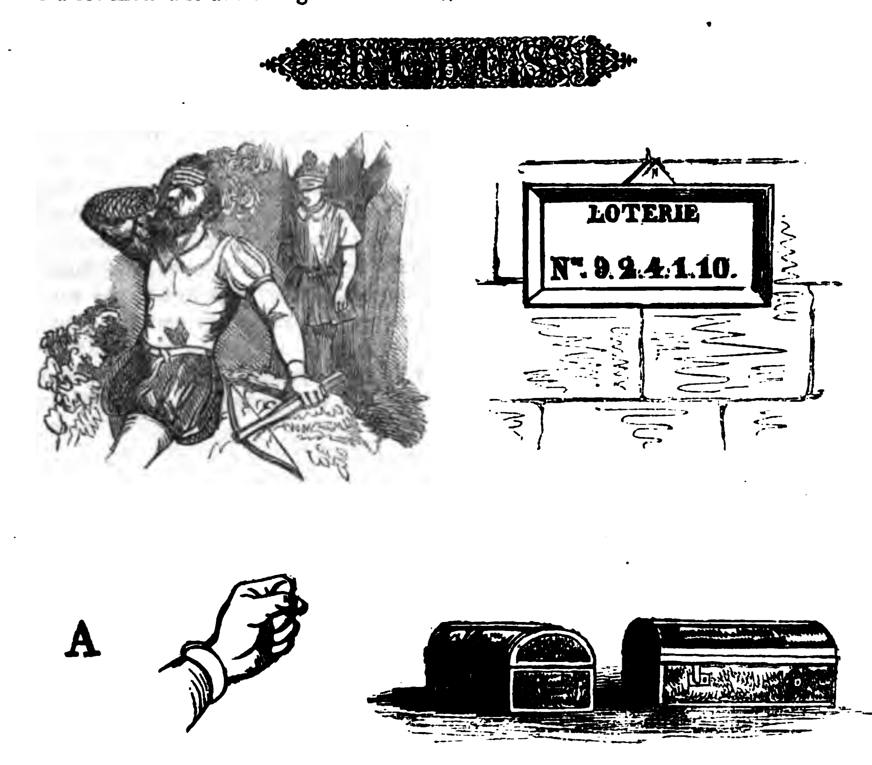
ORIGINE DES MOTS *Fronde* ET *Frondeurs*.

Sous la régence d'Anne d'Autriche, il y avait à Paris une troupe de jeunes gens qui se battaient à coups de fronde; des blessés et des morts demeurèrent sur le terrain. Le parlement rendit un arrêt pour défendre ces jeux sanglants, et un jour qu'on opinait dans la grand'chambre, un président parlant selon le désir de la cour, son fils, qui était conseiller aux enquêtes, dit en riant : « Quand ce sera mon tour de parler, je *fronderai* bien l'opinion de mon père. » Ce mot fit rire, et depuis on nomma ceux qui étaient contre la cour, *frondeurs*.

On a attribué à ces mots une autre origine : Mazarin, importuné par l'opposition du parlement, avait dit, un jour, que ce corps ressemblait aux écoliers qui *frondent* dans les fossés de Paris, et se séparent quand ils voient survenir les gens du lieutenant de police, pour se rassembler de nouveau dès qu'il s'est éloigné. Barillon, membre du parlement, lui répondit par ce quatrain :

Un vent de fronde
A soufflé ce matin,
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin.

Les Princes aussitôt acceptèrent la dénomination de frondeurs, et prirent des cordons de chapeau qui avaient la forme d'une fronde.



Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.

MARINO FALIERO

DOGE DE VENISE.

Explication de l'Énigme Historique de Mars.

Marino Faliero, ou Falier, descendait d'une des plus anciennes familles de Venise, et dès sa jeunesse il servit sa patrie dans les armes, les conseils et les négociations. Son élévation sur le trône ducal paraissait terminer glorieusement une noble carrière. Venise ne devait pas s'attendre à voir son prince à la tête d'une conjuration. Elle fut entreprise par un homme qui, parvenu à la première dignité de sa patrie, et à l'âge de quatre-vingts ans, n'avait rien à regretter dans le passé, rien à attendre de l'avenir, et ce vieillard était un doge, ému par un sujet frivole, s'alliant, pour exterminer le patriciat, à des inconnus, aux premiers mécontents que le hasard lui avait présentés.

Le doge donnait une fête pour célébrer une solennité : un jeune noble, appelé Michel Steno, se conduisit d'une manière peu convenable; Faliero, offensé de ce manque de respect, le fit sortir aussitôt. Le jeune homme, le cœur ulcéré par cet affront, eut la malheureuse pensée, en se retirant, d'entrer dans la salle du conseil et d'écrire, sur le siége ducal, une phrase insultante pour la dogaresse.

Cette phrase fut lue et devint un sujet de scandale. On informa contre l'auteur, et l'on n'eut pas de peine à le découvrir. Steno, arrêté, avoua sa faute avec une ingénuité qui ne put désarmer le prince et l'époux offensé. Le jeune homme fut condamné à deux mois de prison et à une année d'exil; mais cette peine ne parut point satisfaisante au doge; il la regarda comme une nouvelle injure. Sur ces entrefaites, un patron de l'arsenal, nommé Israël Bertuccio, vint lui demander justice d'un patricien qui l'avait frappé au visage. « Comment veux-tu que je te fasse justice? dit le doge; je ne puis l'obtenir pour moi-même! — Ah! répondit le patron dans sa colère, il ne tiendrait qu'à nous de punir ces insolents! » Le doge, loin de réprimander le plébéien qui se permettait une semblable menace, le questionna à l'écart, lui témoigna un vif intérêt, enfin l'encouragea à tel point, que cet homme, attroupant quelques-uns de ses camarades, se montra dans les rues avec des armes, annonçant hautement le dessein de se venger du noble qui l'avait offensé.

Le doge, loin de réprimer ces premières tentatives de révolte, s'entretint nuitamment avec ces hommes et discuta avec eux les moyens d'exterminer la noblesse vénitienne. Il organisa un plan dont la réussite semblait assurée : le signal serait donné au point du jour par la cloche de Saint-Marc, que le doge seul pouvait faire sonner; alors les conjurés, se réunissant, devaient crier que la flotte génoise arrivait dans les lagunes, courir vers le palais, où les sons de la cloche auraient amené les patriciens, et profiter du trouble de cet instant pour les massacrer tous. Ce dessein pouvait réussir, mais un Bergamasque nommé Bertram, à qui un noble avait rendu des services, ne put se résoudre à voir périr son protecteur. Il le supplia, en termes couverts, de ne pas sortir de chez lui, quelque rumeur qu'il entendît, et n'en voulut pas dire davantage; mais le noble, inquiété par cette demi-révélation, s'empara de lui et le força, par les prières et les menaces, à révéler son secret tout entier. Dès qu'il connut de la conjuration ce que le Bergamasque lui-même en savait, il courut avertir le conseil des dix. Les mesures les plus énergiques suspendirent aussitôt l'effort des conjurés : Israël Bertuccio, Philippe Calendaro et huit des autres conspirateurs furent arrêtés, mis à la torture et pendus devant le palais ducal; le doge fut retenu prisonnier, et dans la nuit, amené devant le conseil des dix, il fut interrogé. Il avoua tout, et, à l'unanimité des voix, il fut condamné à mort. Le lendemain, 17 avril 1355, il fut amené, revêtu des insignes de sa dignité, au haut de l'escalier des Géants, où les doges reçoivent la couronne; on lui ôta le bonnet et le manteau ducal, et un moment après, le chef du conseil des Dix montra au peuple un glaive sanglant en s'écriant : « Justice a été faite du traître! » Le peuple se précipita vers le palais et vit la tête blanchie du doge roulant sur les degrés.

Dans la salle du palais où sont réunis tous les portraits des doges, à la place que devait occuper celui de Faliero, on voit un cadre voilé d'un crêpe avec ces mots : *Place de Marino Faliero, décapité pour ses crimes.*

Cet événement bizarre et sinistre a inspiré plus d'une fois les romanciers et les poètes. Byron et Casimir Delavigne y ont trouvé tous deux le sujet d'une tragédie. Byron s'est tenu strictement à l'histoire; il n'a mêlé aucun élément étranger au drame tout préparé que lui fournissaient les annales de Venise. Le caractère fougueux, fier et cependant généreux du vieux doge, les figures variées des plébéiens et surtout le caractère ravissant de la jeune dogaresse, lui ont fourni ces scènes élevées et pathétiques auxquelles on ne pourrait reprocher peut-être qu'un peu d'uniformité. Les sentiments toujours nobles, le langage toujours lyrique, rendent cette pièce agréable à la lecture; mais il lui manque l'animation indispensable au théâtre. Casimir Delavigne, au contraire, a fait mouvoir dans sa tragédie tous les ressorts des passions :

l'amour, l'inquiétude, la jalousie, les remords, ajoutent un second intérêt à celui qu'inspire la conspiration contre Venise; mais, nous l'avouons, Éléna coupable, nous fait regretter Angiolina (la dogaresse) si noble et si fière sous le voile de son inviolable pureté. Cependant, on doit à cette invention du poète quelques belles scènes et un beau mouvement dans le rôle de Faliero.

Nous citerons ici la dernière scène, entre le doge, condamné et prêt à mourir, et sa jeune épouse :

ÉLÉNA.

J'ai voulu vous parler sans témoins;
Enfin on l'a permis. Puis-je approcher?
(*Le doge ne tourne pas la tête et reste immobile sans lui répondre.*)
Du moins
Répondez.
(*Le doge continue à garder le silence.*)
Par pitié, daignez me le défendre;
J'entendrai votre voix... M'éloigner sans l'entendre !
Il le faut donc !

FALIERO, *se retournant et la prenant dans ses bras.*

Ma fille a tardé bien longtemps!

ÉLÉNA.

O ciel! c'est mon arrêt qu'à vos genoux j'attends.
Celle que vous voyez sous sa faute abattue,
Elle a causé vos maux, c'est elle qui vous tue,
Et vous lui pardonnez!

FALIERO.

Qui? moi? je ne sais rien.

ÉLÉNA.

Quoi! vous oubliez tout!

FALIERO.

Non; car je me souvien
Que tu m'as fait aimer une vie importune;
Tes soins l'ont prolongée, et dans mon infortune,
Tu m'adoucis la mort, je le sens.

ÉLÉNA.

Espérez!
Partout de vos vengeurs ces murs sont entourés.

FALIERO.

Ils ne feront pourtant que hâter mon supplice.

ÉLÉNA.

On n'accomplira pas cet affreux sacrifice :
Ils vont vous délivrer; entendez-vous leurs cris?

FALIERO.

Je voudrais te laisser l'espoir que tu nourris;
Mais la nuit qui s'approche est pour moi la dernière.
Ne repousse donc pas mon unique prière.

ÉLÉNA.

Ordonnez : quels devoirs voulez-vous m'imposer?
Je m'y soumets.

FALIERO, *lui remettant un papier.*

Tiens, prends! tu ne peux refuser :
C'est le présent d'adieu d'un ami qui s'absente,
Mais que tu reverras.

ÉLÉNA.

C'en est trop!... innocente,
J'aurais pu l'accepter; coupable...

FALIERO.

Que dis-tu?
Si c'est un sacrifice, accepte par vertu :
Supporter un bienfait peut avoir sa noblesse.
Sois fière encor du nom qu'un condamné te laisse;
Des monuments humains que sert de le bannir?
De mes travaux passés l'éternel souvenir,
Sur les mers, dans les vents, planera d'âge en âge;
Et jamais nos neveux ne verront du rivage
Les vaisseaux sarrasins blanchir à l'horizon,
Sans parler de ma vie et murmurer mon nom.
Sois fière de tous deux.

ÉLÉNA.

Qu'avec vous je succombe;
Je n'ai pas d'autre espoir.

FALIERO.

Et demain sur ma tombe,
Qui donc, si tu n'es plus, jettera quelques fleurs?
Car tu viendras, ma fille, y répandre des pleurs,
N'est-ce pas?

ÉLÉNA.

Moi! grand Dieu!

FALIERO.

Toi, que j'ai tant aimée,
Que j'aime!

ÉLÉNA.

Sans espoir, de remords consumée,
Je vivrai, si je puis, je vivrai pour souffrir.

FALIERO.

Songe à ces malheureux qui viennent de périr :
Veille sur leurs enfants dont je plains la misère.

ÉLÉNA.

Je prodiguerai l'or.

FALIERO.

Qu'ils te nomment leur mère;
Fais-moi chérir encor par quelque infortuné.

ÉLÉNA.

Mais je pourrai mourir quand j'aurai tout donné?...

FALIERO.

Digne de ton époux; et ton juge suprême,
Indulgent comme lui, pardonnera de même.
(*On vient chercher Faliero pour le mener au supplice.*)
J'ai besoin de courage, et j'en attends de toi.
Épargne un cœur brisé.

ÉLÉNA.

C'est un devoir pour moi.
Quand le moment viendra je serai sans faiblesse.

FALIERO.

Eh bien!... il est venu.

ÉLÉNA, *avec désespoir.*

Déjà!

FALIERO, *la serrant dans ses bras.*

Tiens ta promesse...
Adieu!

ÉLÉNA.

Jamais! jamais! Non, ne me quittez pas!
Non, non! je veux... j'irai .. j'expire dans vos bras.

FALIERO.

Elle ne m'entend plus : elle pâlit, chancelle.
L'abandonner ainsi!... Grand Dieu, veillez sur elle!
(*Il la place dans un fauteuil.*)
Cette mort passagère a suspendu ses maux :
Adieu, mon Éléna! Froid comme les tombeaux,
Mon cœur ne battra plus quand le tien va renaître;
Mais il meurt en t'aimant!

Nous mettrons en regard une scène de Byron. Le doge s'entretient avec Angiolina, au moment où les premières pensées de la vengeance contre le patriciat commencent à agiter son cœur :

LE DOGE.

Ma chère enfant, pardonnez-moi... Pourquoi tant tarder à vous approcher de moi? Je ne vous voyais pas.

ANGIOLINA.

Vous êtes plongé dans vos réflexions, et celui qui vient de vous quitter pouvait avoir un message important de la part du sénat.

LE DOGE.

Du sénat?

ANGIOLINA.

Je n'aurais pas voulu l'interrompre pendant qu'il accomplissait son devoir et celui du sénat.

LE DOGE.

Le devoir du sénat! Vous vous trompez, c'est nous qui avons des devoirs à remplir envers le sénat.

ANGIOLINA.

Je croyais que le doge était le maître à Venise.

LE DOGE.

Il le sera... Mais laissons cela. Choisissons un entretien plus gai. Comment vous trouvez-vous? Êtes-vous sortie? Le jour est sombre, mais le calme des vagues favorise la rame légère du gondolier. Avez-vous vu ce matin vos amies? Est-il quelque chose que vous désiriez et que le faible pouvoir du doge puisse vous procurer? Par quelle magnificence, par quels plaisirs puis-je contenter votre cœur et le dédommager de tant d'heures d'ennui passées avec un vieillard consumé de soucis? Parlez, vous serez satisfaite.

ANGIOLINA.

Vous êtes trop plein de bontés pour moi; je n'ai rien à désirer que de vous voir plus calme.

LE DOGE.

Plus calme?

ANGIOLINA.

Oui, seigneur, plus calme. Ah! pourquoi vous éloignez-vous? Pourquoi marchez-vous seul à grands pas, et laissez-vous voir sur votre visage des émotions qui ne trahissent pas tout ce qui les fait naître, mais qui en disent encore trop?

LE DOGE.

Qui en disent trop?... Eh quoi! que voit-on sur mon visage?

ANGIOLINA.

Un cœur inquiet et agité.

LE DOGE.

Ce n'est rien, ma fille; vous savez que des soucis journaliers accablent ceux qui gouvernent cette république précaire, tantôt attaquée par les Génois au dehors, tantôt par ses propres citoyens au dedans... c'est là ce qui me rend plus pensif que de coutume.

ANGIOLINA.

Cependant ces soucis ont toujours existé, et jamais je ne vous avais vu comme ces jours-ci. Pardonnez-moi. Il y a dans votre cœur quelque chose de plus que le souci des fonctions publiques. Ce ne sont pas des voisins hostiles qui peuvent vous alarmer, vous qui avez essuyé tous les orages sans jamais succomber; vous qui êtes parvenu au faîte du pouvoir sans jamais chanceler en route; vous qui, monté si haut, pouvez encore fixer vos regards au-dessous de vous sans être ébloui. Les galères de Gênes seraient dans le port, la guerre civile exercerait ses fureurs sur la place Saint-Marc, que vous ne seriez point ébranlé; vous tomberiez comme vous vous êtes élevé, avec un front inaltérable. Vos sentiments actuels sont d'une autre espèce; quelque chose a ému votre orgueil plutôt que votre patriotisme.

LE DOGE.

L'orgueil, Angiolina? Hélas! on ne m'en a pas laissé. Oui, j'avais dans le fond de mon âme l'orgueil de l'honneur, de votre honneur... mais changeons de discours.

ANGIOLINA.

Non! j'ai toujours éprouvé vos bontés dans vos moments heureux, ne me repoussez pas dans vos chagrins... Depuis le jour que la calomnie de Steno a troublé votre repos, vous êtes bien changé, et je voudrais parvenir à vous rendre votre ancienne tranquillité.

LE DOGE.

Mon ancienne tranquillité! Connaissez-vous le jugement prononcé contre Steno?

ANGIOLINA.

Non.

LE DOGE.

Un mois de réclusion.

ANGIOLINA.

N'est-ce pas assez?

LE DOGE.

Assez! oui, pour l'esclave ivre qui murmure contre le fouet de son maître; mais non pour le lâche imposteur qui flétrit froidement l'honneur d'un prince et celui de son épouse, jusque sur le trône où il exerce sa puissance.

ANGIOLINA.

Il me semble assez puni par la conviction de son imposture, lui, un patricien! Tout autre châtiment serait léger en comparaison de la perte de son honneur.

LE DOGE.

De tels hommes n'ont pas d'honneur; ils n'ont que leur vie, et leur vie est épargnée.

ANGIOLINA.

Vous n'eussiez pas voulu qu'il fût puni de mort?

LE DOGE.

A présent, non. Il a cessé de mériter la mort. L'absolution du coupable a condamné ses juges, car à cette heure le crime est à eux.

ANGIOLINA.

Le ciel nous ordonne de pardonner à nos ennemis. Ne leur pardonnerez-vous pas?

LE DOGE.

Oui, quand ils seront dans le ciel.

ANGIOLINA.

Et jusque-là, non?

LE DOGE.

Qu'importe mon pardon? le pardon d'un vieillard miné par les ans, abreuvé d'insultes et de mépris! j'ai trop vécu. Changeons d'entretien .. Mon enfant, épouse outragée, fille de Lorédan! il pensait peu, ce père si brave, si loyal, qu'en t'unissant à son ami, il te livrait à la honte!... si tu avais eu un autre époux que le doge, cette calomnie, ce blasphème ne fût jamais tombé sur toi. Si jeune, si belle, si pure, essuyer cet affront et n'être pas vengée!

ANGIOLINA.

Je suis assez vengée, car vous m'aimez toujours. Tous les hommes savent que vous êtes juste et que je suis fidèle. Que pourrais-je demander, que pourriez-vous exiger de plus?

LE DOGE.

C'est bien; et peut-être tout ira-t-il mieux encore; mais quoi qu'il arrive, daigne respecter du moins ma mémoire.

ANGIOLINA.

Que voulez-vous dire?

LE DOGE.

Il n'importe... mais je voudrais, quelque chose que les autres pensent de moi, que tu me respectasses maintenant, et quand je serai dans la tombe.

ANGIOLINA.

Pourquoi en douteriez-vous? Ai-je jamais manqué au respect que je vous dois?

LE DOGE.

Viens ici, ma fille. Je veux te parler un moment. Ton père fut mon ami; la fortune, inégale dans ses faveurs, l'avait rendu mon débiteur pour quelques légers services qui resserrent les liens des hommes vertueux. Lorsque, affligé de sa dernière maladie, il désira notre hymen, ce ne fut point pour s'acquitter envers moi, il l'avait fait depuis longtemps par son amitié loyale. Son but était de mettre sa fille orpheline à l'abri des dangers qui entourent une fille seule et sans dot. Je ne pensais pas comme lui, mais je ne voulus point contrarier la pensée qui le consolait sur son lit de mort.

ANGIOLINA.

Je n'ai point oublié la noblesse avec laquelle vous me dîtes de vous déclarer si mon cœur n'avait point d'inclination qui aurait pu me rendre plus heureuse; je n'ai point oublié l'offre que vous me fîtes de me donner une dot égale à celle de la plus riche héritière de Venise, et de renoncer à tous les droits que vous laissaient les dernières volontés de mon père.

LE DOGE.

Vous reçûtes de moi la liberté de choisir, et pour réponse vous voulûtes obéir au choix de votre père.

ANGIOLINA.

Oui, je l'ai voulu à la face du ciel et de la terre; je n'ai jamais eu de regret pour moi, mais quelquefois pour vous, en songeant à vos dernières inquiétudes.

LE DOGE.

Je savais que mon cœur ne vous traiterait jamais avec dureté, je savais que mes jours ne vous importuneraient pas longtemps, et après mon trépas, la fille de mon ami, sa vertueuse fille, dans la fleur de l'âge, héritière du nom et des biens d'un prince, et, pour prix de son indulgence envers un vieillard pendant quelques étés, la fille de mon meilleur ami pourrait encore user de ses droits, trouver un époux dont l'âge fût plus assorti au sien, et un cœur digne de sa fidélité.

ANGIOLINA.

Seigneur, pour remplir tous mes devoirs et me montrer la vertueuse épouse de celui qui possède ma main, je n'ai écouté que mon cœur; une espérance ambitieuse ne troubla jamais mes songes, et, si l'heure dont vous parlez arrivait, je saurais le prouver... vous serez toujours honoré par moi; mais puissent vos jours être nombreux encore... et plus heureux qu'aujourd'hui! vous redeviendrez calme, ce que vous devez être, ce que vous fûtes...

LE DOGE.

Je serai ce que je dois être, ou rien; mais jamais, oh! jamais la douce paix de l'âme ne versera ses rayons sur le peu de jours ou d'heures réservés à la triste vieillesse de Faliero... Que ne suis-je mort à Zara!

ANGIOLINA.

C'est à Zara que vous sauvâtes la République : vivez donc pour la sauver encore : un seul jour comme celui-là serait une vengeance digne de vous.

LE DOGE.

Un jour semblable ne luit qu'une fois dans un siècle... et Venise a oublié ce jour... pourquoi donc m'en souviendrais-je? Adieu, tendre Angiolina, il faut que je me retire, j'ai encore beaucoup à faire, et l'heure court à grands pas.

ANGIOLINA.

Permettez-moi de rester avec vous un instant, encore un seul instant, je ne puis vous laisser ainsi.

LE DOGE.

Viens donc, ma tendre fille. Pardonne-moi, tu naquis pour un sort plus heureux que celui que tu partages avec moi. Ma fortune devient plus sombre à l'approche de cette profonde vallée, où la mort est assise enveloppée de vastes ténèbres qui s'étendent sur tout. Quand j'aurai cessé d'être, et peut-être sera-ce bientôt, car je sens au dedans de moi une agitation qui peuplera les tombeaux de cette cité d'autant de victimes que la guerre ou la peste... quand je ne serai plus, que mon nom soit prononcé par tes douces lèvres, que ta pensée accorde un souvenir à ce que je fus. Je ne veux point de pleurs, je ne te demande qu'un souvenir. Allons! ma fille... le temps presse!...

Nous avons donné, dans cet article, une plus large part au drame qu'à l'histoire, parce que l'histoire est peu explicite sur le crime et la mort de Faliero. Il semble que les vieux chroniqueurs de Venise aient rougi de cet attentat d'un prince contre ses sujets, de cet acte de démence qui couronnait une vie honorable et pure, et qu'ils n'aient pas voulu insister, dans leurs annales, sur les détails de la conjuration qui mena le vainqueur de Zara du trône à l'échafaud. La patriotique fierté de Venise se retrouve dans ce silence.

BIBLIOGRAPHIE.

VIE DE LA SŒUR ROSALIE,

FILLE DE LA CHARITÉ,

Par M. le vicomte de MELUN (1).

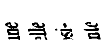
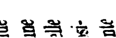
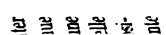
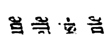
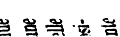
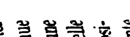
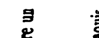
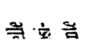
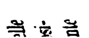
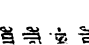
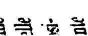
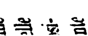
Nous ne croyons pouvoir mieux faire connaître le livre que nous indiquons à nos lectrices qu'en citant quelques fragments d'une lettre d'un homme du monde, à qui la *Vie de la sœur Rosalie* était tombée sous la main. « Je ne sais, écrivait-il, quelle bonne inspiration j'ai eue d'ouvrir ce livre dimanche matin; je ne l'ai quitté qu'après l'avoir achevé. Je ne pourrais vous dire tout le bien que j'en pense, ni tout le bien qu'il m'a fait : il me paraît impossible de le lire sans avoir les yeux pleins de larmes, le cœur plein de bons sentiments et de bonnes résolutions. Bref, ce livre a été pour moi une excellente prédication, celle de l'exemple, et cette pauvre Sœur m'a guéri de presque tout le mal que le monde m'a fait. On sent, au récit de cette vie, combien il doit y avoir de bonheur à se dévouer ainsi. Je demande à Dieu de me maintenir jusqu'à mon dernier jour dans l'état moral où m'a mis cette lecture, et je vous suis bien reconnaissant de me l'avoir indiquée. »

On ne saurait mieux louer ce livre, ni rendre un plus digne hommage à la mémoire de cette sainte fille, qui, même après sa mort, fait encore du bien. Le récit des vertus, la manifestation des bonnes œuvres, sont une leçon éloquente et le plus puissant des encouragements, et lors même que la main est glacée et la voix éteinte, le récit des actions et des paroles agit et enseigne encore. Sous ce rapport, nulle vie ne pouvait être plus utile à publier que celle de la Sœur Rosalie.

Elle était de notre temps, elle a habité au milieu de nous; chacun a pu la voir, l'interroger à toute heure; elle a vécu en contact intime avec son siècle et son pays, et chaque personne, quelle que soit sa position, sa fortune et sa destinée, trouvera, dans la vie de cette fille de Saint-Vincent-de-Paul, quelque chose d'applicable à la sienne. Le riche y apprendra l'usage qu'il doit faire de ses richesses; le pauvre, de sa pauvreté; l'heureux, de ses joies; l'affligé, de sa douleur; le sceptique et l'égoïste, comment on croit, on aime et on se sacrifie, et à quelle source divine se puisent la foi et la charité. Et cet enseignement paraîtra si simple et si facile, que chacun éprouvera le désir de le voir mettre en pratique, et de faire un peu quelquefois ce que la Sœur Rosalie faisait si bien et tous les jours.

La Sœur Rosalie, dont la vertu, pour emprunter une expression de madame de Sévigné, était devenue une dignité, dont la mort a été pleurée comme une calamité publique, n'avait cependant autour d'elle aucun prestige de puissance, de richesse ou de position : elle ne fut qu'une fille de la charité, une servante

(1) Paris, chez Mme Poussielgue-Rusand, 23, rue Saint-Sulpice. Un volume in-8°, avec portrait, prix : 5 francs.

Dessiné par Adrien Nargeot d'après le Chevalier Fauvau — *Gravé par Nargeot*

JEUNES PERSONNES ENTRANT DANS UNE MAISON HOSPITALIÈRE

Journal des Demoiselles — *25e année N° 11*

des pauvres, rien de plus, et l'ascendant qu'elle a acquis, sans l'ambitionner, dans ce siècle d'argent, dans cette ville de plaisir, elle ne le devait qu'à sa grande et sympathique charité; exemple pour les riches, consolation pour les pauvres.

A l'âge de quinze ans, le 25 mai 1802, Jeanne Rendu, en religion Sœur Rosalie, vint frapper à la porte de la communauté des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul; peu de temps après, elle fut placée dans la maison de la Miséricorde, au faubourg Saint-Marceau, qu'elle ne devait plus quitter jusqu'à sa mort. Ce faubourg, type achevé de la souffrance et de la misère, devint sa patrie; ces pauvres, misérables entre tous, sa famille. On sortait alors de la période révolutionnaire, et la vie morale et intellectuelle des habitants du faubourg était au niveau de leur existence physique : après tant d'années où le culte avait été aboli, l'instruction négligée, on n'eût pas trouvé facilement un enfant qui sût lire, une femme qui se rappelât ses prières. Les âmes, sevrées de vérité, étaient devenues pauvres comme les corps; il fallait rapprendre le chemin de l'église et de l'école, comme celui de l'atelier. Tout était à reconstruire ou à réparer.

« C'était une tâche bien difficile que d'avoir à lutter contre une pareille situation. La Sœur Rosalie n'en fut pas effrayée. En présence de ce monde à conquérir et à régénérer, elle sentit une grande joie, et remercia Dieu de lui accorder, dès les premiers pas dans la carrière, l'objet de ses ardentes prières. D'abord simple Sœur dans la rue des Francs-Bourgeois, quelques années plus tard supérieure de la maison de la rue de l'Epée-de-Bois, mais toujours l'âme de ses compagnes, elle entreprit une guerre énergique contre la misère et les vices de son quartier; elle la poursuivit plus de cinquante années sans un moment d'arrêt, sans un mouvement en arrière; jamais découragée, jamais vaincue; se reposant d'une fatigue par une autre, d'une œuvre accomplie par l'entreprise d'une œuvre nouvelle; n'abandonnant son poste et ses armes que le jour où Dieu, satisfait de ses longs combats et de ses victoires, releva sa servante et la fit entrer dans son éternel repos.

» Comment a-t-elle pu suffire à une telle lutte? Comment, faible, pauvre, ignorée au début, s'est-elle élevée peu à peu à la puissance et à la renommée, et est-elle parvenue à faire concourir à son œuvre obscure et inconnue toutes les forces de la société la plus riche et la plus brillante? Dieu seul le sait. Seulement, on verra par ce récit qu'elle n'a fait aucun de ces appels extraordinaires qui ébranlent et entraînent le monde, qu'elle n'a poussé aucun de ces cris de détresse qui vont éveiller les plus endormis, et émouvoir les plus insensibles. Elle n'a, pour ainsi dire, demandé ni cherché personne; confiante en la Providence, elle s'est contentée de bien accueillir ce qui venait à elle, d'accepter ce qui se présentait, et de tirer profit de tout ce que Dieu lui a remis entre les mains.

» Ordinairement elle n'avait pas besoin de gagner la confiance des pauvres; les aveux venaient au-devant d'elle. On ne pouvait la voir sans reconnaître qu'elle ne cherchait le mal que pour le guérir. A mesure qu'elle découvrait une ignorance, un désordre, une dépravation, sans se rebuter, sans témoigner ni dégoût, ni colère, elle réveillait peu à peu dans ces natures engourdies quelques notions du devoir. Sa compassion, sa patience, faisaient pénétrer partout la vérité au fond des cœurs.

» Quelquefois cependant, ses premières tentatives échouaient, et on répondait à ses avances par des injures.

» Elle ne s'étonnait ni ne s'indignait d'une mauvaise réception; mais elle attendait le moment favorable; elle savait bientôt trouver l'occasion de rendre un service, et finissait par triompher des plus mauvaises volontés. Plus d'une fois, renouvelant au milieu de Paris les merveilles des missions lointaines, elle s'empara de toute une famille, fit arriver le père et la mère au baptême, à la première communion, au mariage, apprit aux petits enfants le catéchisme et prépara l'aïeul à la mort. Quand, plus tard, ses fonctions et son âge lui ôtèrent la joie d'aller voir aussi souvent ses pauvres, elle ne les perdit pas de vue. Elle se fit une loi de ne jamais leur fermer sa porte, elle avait toujours du temps pour eux; ils passaient avant tout le monde, et lors même que la fièvre minait ses forces, que le médecin lui défendait toute conversation ou même tout mouvement, on avait grand'-peine à l'empêcher de descendre à leur appel : on n'y réussissait pas toujours. Pendant une de ses maladies, la Sœur de garde à la maison avait refusé à un homme de son quartier de l'introduire près d'elle; celui-ci se mit en colère, fit grand tapage, se plaignit hautement de ce qu'on ne voulait pas s'occuper de lui. La Sœur Rosalie l'entend, arrive à la hâte, avec le frisson de la fièvre, l'apaise, écoute sa demande et lui promet ses bons offices; puis, après son départ, gronde doucement la Sœur de ne l'avoir pas avertie, et, comme celle-ci invoquait les ordres sévères du médecin et la fièvre, qui devenait plus forte à chaque imprudence : — Mon enfant, répondit-elle, laissons le médecin faire son métier, et nous, faisons le nôtre : écrivez sur-le-champ pour ce brave homme, et à l'avenir, prévenez-moi toujours. — Mais, ma mère, cet homme s'est emporté! — Eh! mon enfant, le pauvre malheureux a bien autre chose à faire que d'étudier les belles manières! Il ne faut pas s'effaroucher d'une parole vive, ni se fier à une apparence un peu grossière : ces pauvres gens valent mieux qu'ils ne paraissent.

» Aussi les pauvres du faubourg Saint-Marceau prirent-ils l'habitude d'aller plusieurs fois la semaine rendre visite à leur mère; ils vivaient en confiance, en familiarité avec elle; ils lui apportaient leurs idées, leurs plaintes, leurs peines, leurs demandes, leurs secrets; son cœur était leur refuge, sa conscience leur lumière, sa maison la leur. Quand le monde les repoussait, quand un atelier leur refusait de l'ouvrage, ou un boulanger du pain; si un propriétaire retenait, en les expulsant, le petit mobilier des jours meilleurs; si le commissaire de police leur déniait permission d'exhiber en plein vent leur chétive industrie; si le fils avait manqué de respect à son vieux père; si la fille avait abandonné le foyer maternel : tous allaient trouver leur mère; son accueil les consolait du mépris du dehors; elle donnait le pain de la journée, parlait au patron, fléchissait le commissaire ou le propriétaire, décidait le fils indocile à demander son pardon, et ramenait au bercail la brebis égarée. Les méchants arrivaient comme les bons; ceux qui méritaient son intérêt ou ceux qui en avaient abusé : la bonne Sœur ne repoussait personne;

Franche avec tous, elle disait à chacun les vérités même les plus dures; mais il y avait tant d'indulgence dans ses reproches, tant de tendresse dans sa sévérité! Les plus coupables étaient émus, les plus audacieux baissaient la tête; ils s'en allaient confessant leurs fautes et promettant d'être meilleurs à l'avenir. Alors même qu'ils recommençaient, la Sœur Rosalie trouvait toujours un motif pour ne pas les punir. Cependant, un ivrogne, malgré les promesses les plus formelles, avait si souvent vendu pour boire tout ce qu'il recevait en objets de literie où de vêtements, qu'elle prit le parti de ne plus rien lui accorder. A l'entrée de l'hiver, aux premiers jours de gelée, il vint audacieusement demander une couverture, qui lui fut refusée; mais le soir, la Sœur Rosalie, à peine couchée, pense que, pendant qu'elle se réchauffe dans son lit, le pauvre homme doit avoir bien froid sans couverture. Cette pensée la tint éveillée toute la nuit, et le lendemain il fallut envoyer la couverture au coupable, — afin, disait-elle, que nous puissions, la nuit suivante, nous bien reposer l'un et l'autre. »

Les malades, les enfants et les vieillards occupaient la plus large place dans le cœur de sœur Rosalie. Sa maison réunit à la fois une école, un asile, une crèche et une société de patronage pour les jeunes filles, œuvres qui faisaient ses délices et dont elle ne cessa point de s'occuper activement; les malades étaient visités et secourus par elle-même et par ses compagnes, et, pendant les dernières années de sa vie, elle trouva moyen d'ouvrir aux pauvres vieillards de son faubourg un asile modeste où ils purent attendre la mort en paix. Mais quelque grande que fût la part de misère qui lui était confiée, l'expansion de sa charité ne put tenir dans ces limites; il fallut qu'elle débordât au dehors, et que la Sœur de charité de la rue de l'Epée-de-Bois devînt la Sœur de charité de tout le monde. — Une fille de Saint-Vincent-de-Paul, disait-elle, c'est une borne sur laquelle tous ceux qui sont fatigués ont le droit de déposer leur fardeau.

Aussi, jamais elle ne dit à celui qui s'adressait à elle : — Je n'ai pas le temps; ou à celui qui lui tendait la main : — J'ai mes pauvres. Individus, œuvres, ordres religieux, l'Église, l'État, la Société, tout le monde s'adressa à elle, et tout le monde fut accueilli; elle fut sur la terre la représentation de la Providence, et réalisa, autant qu'il était au pouvoir d'une créature humaine, la promesse de l'Évangile, car elle a ouvert à quiconque a frappé à sa porte, elle a donné à tous ceux qui lui ont demandé, et sa charité a répondu à toute voix qui l'appelait. Elle faisait plus que de secourir les innombrables misères qui s'adressaient à elle, souvent elle en devinait qui ne s'étaient pas révélées; elle allait au devant des malheureux qui se cachaient; les secours pénétraient, sans avoir été demandés, dans les quartiers les plus éloignés du sien. Des familles honorables, victimes d'un changement de gouvernement et rougissant d'avouer leur détresse, après avoir épuisé ce qui leur restait de leur ancienne fortune, étaient sur le point de mourir de froid et de faim au fond d'un grenier, lorsqu'un paquet, une lettre remise par une main inconnue les rappelait à la vie et à l'espérance; elles remerciaient Dieu d'avoir entendu leur dernière prière, et se demandaient quel ange avait été sur la terre chargé de les exaucer. Un voisin avait entendu leurs gémissements, surpris leur triste secret; il avait été raconter sa découverte à la Sœur Rosalie. Un jour, le secours était si peu attendu, que, malgré l'extrême besoin, et l'exactitude de l'adresse, les pauvres gens qui le reçurent ne voulurent pas y toucher, dans la persuasion qu'il était destiné à un autre; en vain la dame qui l'avait apporté leur affirma qu'elle venait de la part de la Sœur Rosalie, et qu'elle ne se trompait ni de maison, ni de personnes; étrangers, cachés dans une petite rue, bien loin du faubourg St-Marceau, ne connaissant personne, n'ayant jamais parlé de leur misère, ils n'avaient pas entendu prononcer le nom de la sœur Rosalie, ils ne pouvaient croire que sa charité les eût devinés; elle fut obligée de venir elle-même les assurer que son secours s'adressait bien à leur détresse.

« Elle avait mis la charité à la portée de toutes les positions et de toutes les fortunes; elle demandait à chacun ce qu'il faisait le mieux, ce qui lui coûtait le moins : à l'un sa plume, à l'autre son activité, à celui-ci la science, à celui-là la parole, à tous quelques instants pour aller distribuer des secours, apprendre auprès des pauvres comment on supporte la mauvaise fortune, comment on use bien de la bonne, et trouver dans ces visites l'explication du mystère que Dieu à caché dans l'inégalité des souffrances et des conditions humaines. Quelques-uns, employés pendant toute la semaine, ne pouvaient venir que le dimanche; elle ne les tenait pas quittes d'une bonne œuvre; elle leur dictait l'arriéré de sa longue correspondance; puis, enseignant à ses élèves ce qu'elle savait si admirablement pratiquer, elle éclairait de son expérience leurs premiers pas dans la carrière du bien; elle leur recommandait : la patience qui ne croit jamais perdu le temps passé à écouter le pauvre, puisque celui-ci trouve déjà une consolation dans la bonne volonté qu'on met à entendre le récit de ses peines; l'indulgence, plus portée à plaindre qu'à condamner les fautes qu'une bonne éducation n'a pas prévenues; et, enfin, la politesse, si douce à celui qui n'a jamais rencontré que des dédains et des mépris. — Oh ! mes chers enfants, leur répétait-elle souvent, aimez les pauvres, ne les accusez pas trop : c'est leur faute, dit le monde, ils sont lâches, ils sont inintelligents, ils sont vicieux, ils sont paresseux... C'est avec de telles paroles qu'on se dispense des devoirs stricts de la charité. Haïssez le péché, mais aimez les pauvres...

» L'ascendant de sa charité s'exerça un jour dans une circonstance où il y allait de la vie d'un homme, et où il fallait fléchir une autorité qui ne la connaissait pas. En 1814, pendant l'occupation étrangère, une troupe russe occupait le marché aux chevaux; le bruit se répand dans le quartier que, pour une faute grave contre la discipline, un soldat a été condamné à mort et que la sentence va être exécutée. Ce bruit parvient aux oreilles de la sœur Rosalie; elle prend avec elle une vieille femme, traverse le camp russe, demande à parler au général. Introduite à l'instant, elle se jette à ses pieds et le supplie de faire grâce à cet homme. — Vous le connaissez et vous l'aimez donc bien! s'écrie l'officier en voyant l'ardeur de sa prière. — Oui, je l'aime, répondit la sœur, je l'aime comme un de mes frères rachetés par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et je suis prête à donner ma vie pour sauver la sienne.

» La grâce du condamné fut accordée à ses charitables instances, et la sœur retourna bien vite à la

maison de secours tout étonnée de ce qu'elle venait de faire, et comme effrayée de son audace. »

Le choléra, les émeutes de 1830, lui fournirent l'occasion de montrer ce courage que rien n'effrayait lorsqu'il s'agissait du salut du prochain; mais ce fut surtout en 1848 que la puissance de sa charité éclata au grand jour. Elle avait fait des prodiges pendant la disette de 1847 pour nourrir son pauvre peuple; elle était parvenue à lui faire prendre patience, et, tout en s'effrayant des dangereuses doctrines et des menaçantes influences qui pénétraient dans les esprits à l'aide de la cherté du pain, elle répondait de la sagesse de son faubourg. 1848 parut lui donner raison, et, jusqu'aux fatales journées de juin, le calme régna parmi cette population dangereuse. Quand la guerre civile éclata, la Sœur Rosalie et ses compagnes furent elles-mêmes sous les armes : elles n'avaient pu empêcher le combat, elles voulurent du moins en adoucir les rigueurs et diminuer le nombre des victimes. La maison de secours devint une ambulance où les blessés des deux partis recevaient les soins d'une charité qui ne distingue plus en présence des blessures et de la mort.

« Au plus fort de la lutte, un officier de la garde mobile, qui avait bravement combattu une partie de la journée, conduit ses soldats à l'attaque d'une barricade de la rue Mouffetard placée à l'angle de la rue de l'Épée-de-Bois, et monte le premier à l'assaut : une décharge meurtrière partie des rangs des insurgés arrête, sans l'atteindre, la troupe qui le suit; emporté par son élan au-dessus de la barricade, il se trouve seul de l'autre côté. Cerné de toutes parts, ne pouvant espérer secours de ses soldats, qui le croient mort, dans l'impossibilité de résister à la foule de ses ennemis, il n'a que le temps de s'élancer dans la rue de l'Épée-de-Bois, et, trouvant ouverte la porte de la maison de secours, se précipite au milieu des Sœurs, comme dans un refuge que lui offre la Providence. Une bande d'insurgés l'a reconnu, se met à sa poursuite, et arrive presque en même temps que lui. A la vue de cet homme isolé, sans espoir, livré à une troupe altérée de sang, toutes les Sœurs, la supérieure en tête, se jettent par un mouvement instinctif entre la victime et les meurtriers. Devant ce rempart inattendu, les insurgés s'arrêtent un moment; ils connaissent tous la Sœur Rosalie, et commencent avec elle une négociation à haute voix, où pendant plus d'une heure, la charité dispute la vie d'un homme à la vengeance. Les assaillants sont inexorables, et mêlent les plus atroces menaces contre leur ennemi aux expressions de respect pour celle que, jusque dans leurs emportements, ils appellent encore leur mère. — Nous voulons notre prisonnier, s'écrient-ils, il n'a cessé de faire massacrer nos frères; sa mort seule nous vengera de tout le mal qu'il nous a fait.

« Comme la Sœur leur exprime son horreur de voir ensanglanter le sol de sa cour et tuer un homme désarmé dans cette maison de miséricorde : — Laissez-nous le prendre, nous ne le tuerons pas ici, nous le conduirons dans la rue, il y recevra la peine de son crime.

« Et malgré les prières, les supplications, malgré le plus touchant appel à la pitié, les insurgés avancent toujours en réclamant leur proie et resserrant le cercle qui les en sépare; déjà, pour atteindre plus sûrement le but, le canon des fusils s'appuie sur l'épaule des Sœurs, les doigts sont sur la détente, le coup mortel va partir, lorsque la Sœur Rosalie, se jetant à genoux : — Voilà cinquante ans, s'écrie-t-elle, que je vous ai consacré ma vie; pour tout le bien que j'ai fait à vous, à vos femmes, à vos enfants, je vous demande la vie de cet homme!

» A ce spectacle, à ce cri, les armes se relèvent, la troupe recule comme frappée de repentir, un hourra d'admiration s'échappe de ces lèvres noires de poudre, des larmes d'attendrissement coulent de ces yeux tout à l'heure impitoyables. Le prisonnier était sauvé! »

Dès que l'ordre fut rétabli, ce furent les insurgés que la Sœur Rosalie protégea et défendit auprès du pouvoir. Les femmes, les enfants, venaient vers elle et redemandaient leurs maris ou leurs pères qui attendaient dans les prisons la peine de la sédition vaincue. La Sœur Rosalie pleurait avec eux; elle obtint l'élargissement de ceux qui n'avaient été qu'entraînés; elle alla dans les prisons secourir ceux qu'elle n'avait pu rendre à la liberté. Ange de consolation entre eux et leurs familles, elle reportait souvent des deux côtés des espérances qu'elle ne partageait pas.

« Parmi les prisonniers se trouvait un ouvrier laborieux à qui la Sœur Rosalie s'intéressait beaucoup; avant la révolte, il passait pour un des hommes les plus honnêtes du quartier; mais il avait cédé à un mouvement de délire, et des charges très-graves pesaient sur lui; toutes les démarches, toutes les sollicitations en sa faveur avaient été inutiles : il n'avait plus à attendre qu'une prochaine et terrible condamnation.

» Sa fille, âgée de cinq à six ans, pleine de gentillesse et de grâce, suivait l'école des Sœurs; elle y venait pleurer tous les jours depuis l'arrestation de son père, rien ne pouvait la consoler. Sur ces entrefaites, le général Cavaignac vient voir la Sœur Rosalie; elle le conduit à l'école, et appelant la petite fille : — Mon enfant, lui dit-elle, voilà un monsieur qui, s'il le veut, peut vous rendre votre père.

» A ces mots, l'enfant s'agenouille, joint les mains, et d'une voix entrecoupée de sanglots : — O mon bon monsieur, s'écrie-t-elle, rendez-moi mon papa; il est si bon! nous avons si grand besoin de lui! — Mais, dit le général, il a sans doute fait quelque chose de mal? — Non, bien sûr, maman m'a dit que non; et d'ailleurs, je vous le promets, il ne le fera plus; grâce! grâce! rendez-le moi, je vous aimerai bien!

» Les regards suppliants de la Sœur appuyaient les paroles de l'enfant; on eût dit un ange inspiré par une sainte. Le général sortit très-ému, et peu de jours après, le prisonnier était rendu à sa famille, heureux d'avoir eu pour plaider sa cause deux avocats qui n'en perdent guère : l'innocence et la charité.

» Pendant sa longue carrière, la Sœur Rosalie s'est attachée à combattre ces mutuelles préventions qui portent en germe une guerre sociale. Elle travaillait sans relâche à faire revenir les pauvres et les riches de la rigueur et de l'injustice de leurs jugements; elle les rapprochait, les mêlait ensemble dans son affection et ses œuvres; parlait toujours aux uns du mérite des autres, et ne perdait pas une occasion de faire rendre à tous la justice, bien plus difficile à obtenir que la charité. »

Parmi les puissants et les grands de la terre à qui la Sœur Rosalie inspira sa tendre compassion pour les

faibles et les petits, on comptait surtout l'ambassadeur d'Espagne, Donoso Cortès, qui, pendant les dernières années de sa vie, s'occupa des pauvres avec tout le zèle de son âme ardente et de sa profonde piété. Il entendit parler de la Sœur Rosalie et voulut la connaître. Conduit par un de ses amis à la rue de l'Épée-de-Bois, il fut singulièrement frappé de sa première visite, et sentit qu'il y avait là quelque chose qui manquait à sa vie; ces deux âmes, en se rencontrant, s'étaient comprises : le traité fut bientôt conclu. Chaque semaine il quittait le quartier du pouvoir, de l'élégance, de la diplomatie, pour aller voir celle qu'il appelait son directeur. Il recevait d'elle une liste de pauvres, courait à pied tout le faubourg, s'asseyait auprès des malades, serrait la main de l'infirme, embrassait le petit enfant, réjouissait toute la famille de ses paroles animées par l'accent et l'imagination du Midi, et revenait, heureux, raconter à la maison de l'Épée-de-Bois ses passe-temps et ses découvertes. Tant qu'il fut en santé, en dépit de toutes ses occupations politiques et officielles, il ne manqua jamais à son rendez-vous charitable. La Sœur Rosalie le voyait arriver au jour dit, à l'heure convenue, rien ne pouvait remplacer ou même abréger ses visites. Tombé malade, il envoya exactement l'argent qu'il ne pouvait plus porter lui-même, et s'occupa jusqu'au dernier jour de ses amis du faubourg Saint-Marceau. Il en parlait sans cesse à la sœur de Bon-Secours qui veillait auprès de lui, et mêlait cet intérêt et ce souvenir aux saintes pensées qui, comme des anges gardiens, lui faisaient douce compagnie et préparaient son avénement à l'autre vie. Lorsque le mal s'aggrava, la Sœur Rosalie quitta à son tour son quartier pour la rue de Courcelles, et vint rendre à l'hôtel de l'ambassadeur les visites qu'il avait faites si souvent à ses mansardes. Ses prières ne purent en écarter la mort, mais elle assista au moment suprême comme pour témoigner devant le souverain Juge des bonnes œuvres de celui qu'il allait juger.

La santé de Sœur Rosalie avait toujours été délicate, elle ne se soutenait que par des miracles de courage et de patience, et Dieu, après avoir éprouvé l'amour de sa servante par de fréquentes maladies, d'habituelles souffrances, lui envoya une dernière croix, la plus pénible de toutes. Elle devint aveugle. Elle supporta en paix cette douleur, qui lui fut cependant très-pénible, et continua à s'occuper avec ferveur de ses pauvres bien aimés. Sa santé déclinait de plus en plus; le 4 février 1856, elle fut atteinte d'une pleurésie, et deux jours après, au moment où l'on se croyait maître du mal, elle mourut presque subitement, sans agitation, sans agonie, comme si elle avait passé d'un sommeil léger à un plus profond repos.

Le bruit de sa mort se répandit dans son quartier, et bientôt dans tout Paris, avec le saisissement et les émotions de l'inattendu.

Alors seulement, on put savoir ce qu'avait été la vie qui venait de finir; car, à mesure que la triste nouvelle entrait dans une maison, dans une famille, on entendait des regrets, des gémissements; des hommes de toutes les classes, de toutes les conditions, habitant les quartiers les plus éloignés, et qu'on n'aurait pas soupçonnés de savoir le nom de la Sœur Rosalie, s'arrêtaient pour pleurer en apprenant qu'elle était morte, et répondaient à ceux qui s'étonnaient de leur douleur : — Ah! nous lui devions tant! elle nous a fait tant de bien!

« Le jour de ses funérailles fut un de ces jours qui ne s'oublient pas, et qui, dans la vie d'un peuple, rachètent bien des mauvais jours. Un peuple entier, avec ses grands et ses petits, ses riches et ses pauvres, ses savants et ses ouvriers, avec tout ce qu'il a de plus illustre et de plus obscur, entourait ce cercueil, tous mêlés, confondus, exprimant, sous des formes et des paroles diverses, les mêmes regrets, la même admiration; tous ayant à remercier d'un service, ou à louer d'une bonne action, celle à qui ils venaient rendre les derniers devoirs. Les partis s'étaient effacés, les haines s'apaisaient, les passions faisaient silence; il n'y avait plus que des frères et des enfants qui accompagnaient jusqu'à sa dernière demeure leur sœur et leur mère.

» Au lieu de prendre la route directe de l'église, le convoi fit un long détour dans le quartier qu'elle appelait autrefois son diocèse, comme pour faire un dernier adieu à ces rues qu'elle avait si souvent parcourues, à ce faubourg qu'elle avait tant aimé; sur son passage, les femmes, les petits enfants, tous ceux qui n'avaient pu se mettre du cortége, s'inclinaient, faisaient un signe de croix, et murmuraient une prière; à la vue des boutiques fermées, de la suspension du travail, de la foule dans les rues, sur les portes, aux fenêtres, de l'attention fixée sur un seul point, le petit nombre de ceux qui n'en connaissaient pas la cause se demandaient quelle fête, quel grand événement agitaient ce faubourg et tenaient ce peuple en émoi : si c'étaient les funérailles d'un prince, ou l'entrée d'un triomphateur. Seul, le corbillard des pauvres leur annonçait qu'il ne s'agissait pas d'une gloire humaine, d'un triomphe de la terre, et qu'il se passait là quelque chose que les idées de ce monde n'expliquent pas.

» La messe fut dite par le curé de Saint-Médard, l'absoute prononcée par M. l'abbé Surat, vicaire-général, envoyé par l'archevêque de Paris pour le représenter. Le catafalque était entouré d'un piquet de soldats pour rendre les honneurs militaires à la décoration de la sœur Rosalie; une croix d'honneur était posée sur son cercueil. Ce n'était pas la sienne; les sœurs n'avait pas voulu la donner, en souvenir de son humilité, mais un des administrateurs du bureau de bienfaisance avait attaché sa croix au drap mortuaire, en pensant qu'après avoir occupé cette place, elle serait encore plus honorable à porter.

» Le corps de la Sœur Rosalie repose dans le cimetière du Montparnasse, dans la partie réservée aux sœurs de la charité, où dorment, en attendant la résurrection, tant de corps usés par de saintes fatigues. Une croix marque le lieu de la sépulture, avec ces mots :

A sœur Rosalie,
Ses amis reconnaissants,
Les riches et les pauvres.

Aurons-nous réussi, mesdemoiselles, à vous donner une idée de cette belle vie, si bien racontée par M. de Melun? Nous le voudrions, et nous voudrions surtout que cet article vous inspirât le désir de lire ce livre où nous n'avons fait que glaner quelques faits et quelques pensées, en regrettant, à chaque épi que nous choisissions, d'en laisser échapper un si grand nombre que nous aurions voulu vous offrir.

E. R.

MÉTHODE

A LA PORTÉE DES INSTITUTEURS PRIMAIRES

Pour enseigner aux

SOURDS-MUETS

LA LANGUE FRANÇAISE SANS L'INTERMÉDIAIRE DU LANGAGE DES SIGNES.

Par J. Valade-Gabel (1).

—

La plupart des enfants sourds-muets, doués comme les enfants ordinaires de toutes les qualités du cœur et de l'intelligence, restent sans aucune instruction ; leur ignorance jointe à leur infirmité les sépare pour toujours de la société, au sein de laquelle ils demeurent comme étrangers, et pour laquelle ils ne sont qu'une charge. Ces pauvres créatures qui ne diffèrent pourtant de nous que par la surdité, sont donc d'avance condamnées à la mendicité, à la misère, à l'isolement, à l'inutilité.

On compte en France plus de trente mille sourds-muets, appartenant presque tous aux classes pauvres et laborieuses. Bien peu obtiennent une bourse pour une des institutions spéciales ; les autres grandissent comme les animaux, sans une idée religieuse, sans une idée morale, ayant à peine conscience de l'âme qui les distingue de la brute. Ils arrivent à l'âge d'homme sans profession manuelle, et sans avoir reçu aucun enseignement qui les détourne de commettre les fautes et les délits que les lois punissent, car ils n'entendent pas leurs parents et n'en sont point compris. Les écoles primaires leur sont fermées, ou s'ils y sont admis, ils y restent inactifs, en butte aux moqueries et à la malveillance de leurs compagnons; La Fontaine l'a dit : L'enfance est sans pitié.

Pour éveiller en eux le sentiment religieux, pour faire sortir leur âme des ténèbres qui l'enveloppent et l'élever vers Dieu, pour leur donner conscience de leur dignité d'homme, et leur faire prendre rang dans la société dont ils peuvent devenir des membres utiles, que fallait-il? Un livre qui mît tous les instituteurs primaires en état de les instruire en même temps que les autres enfants, sans avoir à se créer une méthode. Ce livre, le voici ! Clair, simple, tel enfin que toute personne ayant un noble cœur et quelque instruction peut, en le consultant, instruire un sourd-muet.

L'auteur se montre trop modeste quand il n'accepte pas sans restriction les éloges décernés à son ouvrage dans la cinquième assemblée générale annuelle de la Société centrale d'Education et d'Assistance pour les sourds-muets. En disant qu'il a traité avec une supériorité remarquable la question de l'enseignement des sourds-muets dans une savante théorie, en même temps qu'il en a développé les conditions les plus pratiques, le président de la Société n'a fait que lui rendre justice.

Peu de personnes ont la possibilité de sacrifier leur temps et leurs intérêts à l'infortune d'autrui ; pour se dévouer, il faut n'avoir à rendre compte à personne de ses sacrifices. Tout homme ayant charge de famille se doit à elle avant de se devoir aux autres, et ce n'est pas chose facile que d'inventer une méthode d'instruction exceptionnelle, quand on est dépourvu des éléments nécessaires. De là vient sans doute l'absence presque totale de sympathie que les sourds-muets ont rencontrée jusqu'à ce jour dans les écoles autres que les écoles spéciales. Le livre de M. Valade-Gabel aplanit toutes les difficultés.

Ancien professeur de l'Institution impériale des Sourds-Muets de Paris, et ancien directeur de l'Institution impériale des Sourds-Muets de Bordeaux, M. Valade-Gabel a passé un grand nombre d'années au milieu des jeunes sourds-muets, et son livre est le fruit de toute une vie de méditations et d'études consciencieuses sur l'éducation et l'instruction de ces intéressants enfants. C'est l'œuvre d'un observateur profond et d'un spécialiste habile, l'œuvre d'un homme de cœur et de haute intelligence. Qu'il connaît bien l'enfant sourd-muet ! Quiconque élèvera quelqu'un de ces malheureux reconnaîtra la justesse de son esprit.

M. Valade-Gabel, qui occupe les loisirs de sa retraite à faire élever sous ses yeux des muets appartenant à des familles riches, n'oublie pas les pauvres et les délaissés ; c'est pour eux qu'il a publié sa méthode.

Sous cette dénomination de pauvres et de délaissés il faut comprendre aussi les enfants de la campagne qui entendent si peu la langue française, et les sujets peu intelligents qui apprennent par cœur la grammaire sans en comprendre un mot. Il y aura pour eux joie et profit à se joindre aux jeunes sourds-muets admis dans les écoles primaires, pour prendre les leçons de langue française de M. Valade-Gabel. Elles les instruiront sans fatiguer leur esprit paresseux, et seront pour eux comme pour les sourds-muets, autant un jeu qu'un travail. Ces leçons, prises en commun par les enfants doués de l'intégrité de leurs sens et les enfants déshérités, exciteront entre eux une grande émulation, établiront une égalité qui relèvera les sourds-muets à leurs propres yeux et à ceux de leurs compagnons. Les enfants à intelligence paresseuse quoique entendant et parlant, ne voudront pas se montrer inférieurs à de pauvres êtres incomplets, et le bonheur que les sourds-muets éprouveront à se sentir au niveau de leurs émules, bonheur qui à chaque succès débordera de leurs cœurs en petits cris joyeux et en regards étincelants, nous est un sûr garant des efforts qu'ils feront pour ne pas se laisser surpasser.

Dans les villes le livre de M. Valade-Gabel sera bientôt répandu, mais dans les villages en sera-t-il de même ?

Tous les maires de campagne qui ont dans leur commune des enfants affligés de surdi-mutité devraient en doter leur école communale ; il y serait une providence pour ces infortunés et serait en même temps une source de consolation pour leur famille. N'y aurait-il qu'un muet dans leur village, c'est une âme à sauver, un homme à former, une existence misérable et désolée à transformer en vie paisible et utile, une créature comme nous, faite à l'image de Dieu, à rendre à la grande famille humaine ; la chose n'est-elle pas assez importante pour mériter la sollicitude de l'autorité ?

(1) Chez Dezobry et Magdeleine, rue du Cloître-Saint-Benoît, 10.

Les instituteurs de campagne seraient mal connus et mal appréciés si l'on s'imaginait qu'ils ne sont pas aptes à la tâche difficile d'instruire des sourds-muets.

Loin de reculer devant les difficulés de l'entreprise, ils mettront de l'orgueil à les vaincre, car les difficultés ne sont pas dans l'application, puisque la route à suivre est toute tracée. Il ne s'agit que de lire, de relire au besoin, une théorie trop intéressante pour effrayer aucun esprit sérieux, écrite d'ailleurs d'une maniere assez attachante pour captiver l'attention des gens de cœur, puis de donner chaque jour les leçons de morale et de langue si bien préparées par l'auteur. Ces leçons sont toutes faites. L'instituteur, avec cette méthode sous les yeux, n'est plus qu'un instrument docile; il n'a besoin que de bonne volonté; mais son rôle, quoique modeste, n'en est pas moins méritoire : tout homme qui contribue dans la mesure de ses ressources et de ses capacités au développement religieux, moral et intellectuel d'un sourd-muet, a bien mérité de l'humanité.

C. Boileau.

EULALIE

I

UN BEAU MARIAGE.

Il y a quelques années, dans le monde financier de Paris, lorsqu'on voulait citer une femme heureuse, le nom de madame Guilbert revenait invariablement sur toutes les lèvres. Enfant, elle était déjà un objet d'envie pour ses petites camarades, qui la voyaient comblée de bonbons, de caresses, de jouets, de belles robes et d'éloges, car elle apprenait bien et vite; jeune fille, ses compagnes la jalousaient un peu, car elle brillait dans les fêtes, elle régnait dans la maison paternelle, et son père, disait-on, avait refusé pour elle de fort *beaux partis*; jeune femme, elle fut encore un point de comparaison envieuse pour ses amies du monde, car elle avait un mari jeune, beau, d'un aimable esprit, et possesseur d'une brillante fortune; elle habitait un joli hôtel, meublé avec autant de goût que de magnificence, ses chevaux attiraient l'admiration des connaisseurs, et ses toilettes, l'attention des *connaisseuses*; bref, on la citait partout comme la femme la plus heureuse de Paris, et pourtant, au milieu de toutes ces félicités, il n'y avait pas du tout de bonheur.

Privée de sa mère en naissant, unique héritière d'un des plus grands négociants de Paris, Eulalie de Verne avait vécu, en effet, dès ses plus jeunes années, dans cette atmosphère d'opulence, de grandeur, de bien-être qui joue le bonheur aux yeux de la foule, mais qui, comme beaucoup d'autres choses de cette vie, n'est qu'un vain simulacre. Elle aimait bien son père, mais elle le voyait peu; pourtant, il essayait de la rendre heureuse en la comblant, enfant, de jouets, jeune fille, de riches toilettes, et il crut assurer son avenir en la mariant, à dix-huit ans, au fils d'un de ses anciens confrères, qui jouissait d'une grande fortune. Léopold Guilbert ne déplut pas à sa fiancée; elle-même parut agréable à son futur, et le mariage fut promptement conclu.

Les jeunes gens ne se connaissaient pas avant la cérémonie; ils ne se connurent guère davantage après : le tourbillon du monde les entraîna, chacun de son côté, et sans qu'ils se rencontrassent assez pour faire connaissance. Léopold n'avait pas de profession, il avait placé toute sa fortune entre les mains de son beau-père, et il ne s'en mêlait plus; les plaisirs de Paris, et surtout *le sport* l'occupaient seuls; il vivait beaucoup plus au club que chez lui, et avec ses amis qu'avec sa femme. Esprit indolent et ennuyé, il lui fallait, pour stimuler sa langueur, les plaisirs tout faits que l'on trouve au théâtre et sur le *turf*, et la tranquillité du foyer domestique ne pouvait convenir à un homme sans emploi, sans travail, qui n'aimait ni la conversation, ni la lecture, et qui n'avait pas assez d'énergie pour s'occuper même de ses divertissements. Gardez-vous de croire cependant que Léopold fût un méchant ou un cœur dur : c'était tout simplement un homme blasé par la richesse, et à qui avait manqué, dans la vie, le plus précieux des soutiens : un devoir.

Eulalie, âme tendre et sereine, avait rêvé mieux que cela, et l'union brillante qu'elle contracta fut loin de réaliser les songes de son cœur; elle ne se plaignit pas, et, faible aussi contre le courant, elle se laissa entraîner par le monde, sans que cependant ni bruits, ni richesses pussent l'étourdir ou la charmer. Elle avait de nombreuses relations, qui s'étendirent de plus en plus; les visites, les réunions, occupèrent son temps sans remplir sa vie, et les années se passèrent pour elle, avec une tristesse monotone et sans laisser aucun doux souvenir.

Au bout de cinq ans de mariage, elle devint mère d'un fils, qu'elle nomma Olivier; cette maternité tardive qu'elle n'osait plus attendre, fut une faveur du ciel qui la remua jusqu'au fond de l'âme. Dès ce moment, le monde, qu'elle n'avait jamais aimé, fut abandonné; elle vécut avec son fils et pour son fils, et elle sentit qu'entre elle et l'époux qui la négligeait, cet enfant serait un lien sacré, un trait-d'union aussi doux que précieux. Le berceau de son fils devint son univers; pour lui, elle apprécia les biens qu'elle avait tant de fois dédaignés; pour lui, elle se remit à cultiver ses talents, elle rouvrit son piano et ses livres, elle prit plaisir à orner sa maison, son esprit et son cœur pour ce petit enfant endormi dans ses langes, et qu'elle aimait, à la fois, dépendant et faible dans le présent, homme fait dans l'avenir. Léopold lui-même ressentait les suaves influences de ce berceau, de cette troisième vie, associée à la leur; il quittait moins sa maison, il s'occupait davantage de sa femme; tous les matins, ils déjeunaient ensemble et ils contemplaient l'enfant, radieux au sortir de son sommeil; ils jouissaient en commun de ses premiers pas, de ses

premières paroles; le soir, il revenait souvent prendre le thé avec Eulalie, et à la conversation banale des premiers instants succédait bientôt un entretien plus intime, dont Olivier était toujours le sujet; enfin, depuis cette naissance bénie, le bonheur habitait cette maison autrefois si triste dans ses splendeurs, et Eulalie commençait à croire qu'elle pourrait bien devenir une des femmes les plus heureuses de Paris. Elle avait une grande paix et un vif espoir, n'est-ce pas de cela que se compose la félicité d'ici-bas?

Un soir, son mari rentra de bonne heure et s'assit auprès du feu d'un air soucieux. Eulalie l'interrogea longtemps du regard; enfin, elle hasarda une question : — Qu'avez-vous? lui dit-elle, auriez-vous appris quelque mauvaise nouvelle?

Il hésita un instant avant que de répondre : — On parlait ce soir de la faillite de plusieurs maisons de Hambourg; il circulait de bien mauvaises nouvelles... « Mon Dieu! mon père n'est-il pas en relations d'affaires avec Hambourg? — Oui, Eulalie... — Parlez, je vous en supplie!... — Eh bien! je ne puis pas vous cacher que le nom de M. de Verne se trouvait mêlé à ces bruits... — Mon pauvre père! un tel événement serait sa mort! — Et notre ruine! dit Léopold à demi-voix. — Mon ami, dit-elle vivement, ne pourrais-je pas aller voir papa ce soir même? Quelque chose me pousse à aller vers lui! »

Léopold montra du doigt le cadran, il marquait onze heures trois quarts. « Il est trop tard, dit-elle tristement, mais demain à la première heure... »

Eulalie ne put dormir de toute la nuit, mais vers le matin, elle tomba dans un sommeil fiévreux et agité et elle ne se réveilla que bien tard. L'inquiétude qui l'avait poursuivie la veille la reprit aussitôt. Elle se leva en hâte, sonna sa femme de chambre et s'habilla précipitamment. Au moment où elle nouait le ruban de son chapeau, Léopold entra dans la chambre. Il était plus pâle que de coutume, et sa figure, d'ordinaire assez insouciante, exprimait un trouble extrême. Il renvoya la femme de chambre et il dit à Eulalie : « Où donc allez-vous? — Chez mon père, et je suis bien en retard. »

Il la regarda et lui prit la main; des larmes coulaient sur son visage, elle les vit et s'écria avec effroi : « Oh! Léopold, qu'y a-t-il? — N'allez pas chez M. de Verne, Eulalie, hélas! ce n'est pas nécessaire... »

Elle pâlit, craignant de trop bien comprendre ce qu'il voulait dire. Son mari la fit asseoir et s'assit auprès d'elle, et peu à peu, goutte à goutte, avec les plus grands ménagements, il lui apprit de terribles nouvelles. Son père n'était plus : on l'avait trouvé mort dans son cabinet, et sur sa table était posée une lettre adressée à son gendre, dans laquelle il faisait l'aveu de sa ruine complète, provoquée par des spéculations malheureuses, et activée par les sinistres commerciaux qui avaient éclaté, comme un vaste incendie, en Allemagne et en Belgique. La ruine laissa Eulalie insensible, mais la mort de son pauvre père, cette mort mystérieuse dont le secret restait entre lui et Dieu, la frappa au cœur. Elle pleura longtemps, sans pouvoir être consolée, ni par les exhortations de son mari, qui semblait pénétré de compassion, ni même par les caresses de son fils. En le voyant, elle se souvint surtout que cet enfant avait été une des dernières joies de son grand-père et qu'il se plaisait à former pour lui mille projets de bonheur et de fortune que le sort venait de déjouer si cruellement, en emportant dans le même tourbillon et la vie de l'aïeul et les richesses du petit-fils.

A cette première et navrante douleur succédèrent les tristesses de détail, qui accompagnent la mort, et qui sèchent les larmes, en donnant au deuil le plus profond un caractère particulier d'amertume et d'aridité. Il est triste de suivre un cercueil, d'entendre les psaumes des funérailles, de voir disparaître sous la terre l'être qu'on aima et dont on fut aimé... Mais il est plus triste de rentrer dans la maison vide, de voir les choses habituelles de la vie, de reprendre leur cours, et plus triste encore d'entendre sur une tombe à peine fermée des discussions d'argent, et de débattre ses *intérêts* à propos de la succession de ce père, de ce frère, qui n'est plus aux yeux de la loi que le *défunt*. Il est triste surtout de voir livrer à la publicité les actes de la vie intime, d'initier le public à ses secrets, et d'entendre le blâme des indifférents autour d'une mémoire révérée, qu'on voudrait ensevelir au fond de son cœur pour la dérober aux calomnies des méchants.

Eulalie subit toutes ces douleurs. La mort de son père avait révélé sa ruine complète; sa fortune, celle de sa fille, celle de son gendre étaient englouties dans ce désastre immense; nul autre n'en avait souffert, et cependant tous blâmaient M. de Verne, son esprit inventif et ses spéculations hasardeuses; un *tolle* général s'élevait contre lui. Eulalie le savait et en souffrait, mais bientôt de nouvelles peines vinrent peser sur son âme. Elle n'avait plus aucune fortune, mais elle se croyait libre de dettes et d'obligations, et elle pensait que la vente de son mobilier, de ses tableaux, de ses bijoux lui assurerait des ressources modestes, mais certaines. Elle exprimait cette pensée à Léopold; il lui apprit alors avec confusion que cette ressource, dernière planche dans le naufrage, allait leur échapper. Le turf et le lansquenet sont plaisirs coûteux, et Léopold, n'ayant réussi ni dans ses paris ni dans ses coups de dés, avait contracté de ruineux emprunts. L'heure de l'échéance allait sonner, et l'élégant mobilier, les marbres, les tableaux, les fleurs et les palmiers de la serre, l'écrin, la vaisselle, devenus la proie des huissiers, vendus à la criée, suffiraient à peine à combler l'abîme de ces dettes. Lorsqu'il eut achevé cet aveu, qui mettait sa femme et son fils en présence d'une ruine imminente, Léopold se tut, accablé; mais les coups du malheur qui terrassaient sa nature faible et un peu indolente, stimulaient dans Eulalie une énergie qui s'ignorait elle-même et que le grand jour de l'infortune devait dévoiler. « Ne désespérons pas! dit-elle à son mari. Il faut, avant tout, sauver l'honneur; abandonnons à nos créanciers le peu qui nous reste, et nous, travaillons! — Travailler! répondit Léopold, eh! mon Dieu! comment, et à quoi? — Je pourrais peut-être donner des leçons, dit Eulalie avec douceur, et vous, n'avez-vous pas fait votre droit, n'êtes-vous pas avocat? — Si, mais je suis bien brouillé avec la jurisprudence; je n'ai jamais plaidé, et depuis longtemps je n'ai pas étudié. — Quels seraient vos plans? répondit Eulalie sans se décourager; je vous soumets les miens, communiquez-moi les vôtres. — Voici, dit Léopold, non sans quelque embarras. Vous savez que mon père avait un frère qui est resté en province, à Angers, où il a un commerce étendu de grosse quincaillerie et de métaux. Il vit seul avec sa

sœur, ils sont célibataires l'un et l'autre. Je lui ai écrit et il consent à vous recevoir, ainsi que notre Olivier, pendant que j'arrangerai nos affaires à Paris. Ce projet vous convient-il? — Oui, dit Eulalie avec soumission, quoique son cœur se serrât à la pensée d'aller vivre sous un toit étranger, et que la fière pauvreté, le travail indépendant lui eussent semblé mille fois préférables. — Vous pourriez partir dans quelques jours? lui dit son mari. — Quand vous le jugerez convenable. »

Il lui serra la main, en disant les larmes aux yeux : « Eulalie, ce n'était pas là le sort promis à notre enfant! — La volonté de Dieu soit faite! répondit-elle avec une pieuse résignation. Que nous puissions vivre tous ensemble et élever paisiblement notre fils, et je m'estimerai fort heureuse! »

Elle disait vrai, car elle ne demandait le bonheur qu'à la simplicité et aux affections, et ce fut sans amertume et sans regret qu'elle se vit sur le point de quitter cette demeure princière, qui, tant de fois, avait fait d'elle un objet d'envie aux yeux du monde. Elle n'eût guère d'adieux à recevoir, car elle n'avait pas de parents et elle comptait peu d'amis parmi cette foule dorée qu'elle n'avait rencontrée que dans des fêtes. Quelques femmes lui avaient témoigné une certaine affection, mais retenues par des maris prudents qui craignaient les confidences de l'amitié et les emprunts qui en seraient la suite, elles ne firent pas acte de présence, et se contentèrent d'acquitter leur dette au malheur en écrivant à madame Guilbert quelques billets gracieux. Eulalie aurait pu dire avec le pauvre Chénier au pied de l'échafaud :

Peut-être, en de plus heureux temps,
J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
Détourné mes regards distraits;
A mon tour aujourd'hui mon malheur importune ;
Vivez, amis! vivez en paix!

En paix aussi avec tous, résignée à son sort, elle partit pour Angers.

II

LA MAISON DE SAINT ÉLOI.

Le jour touchait à son déclin, assombri par une brume épaisse qui voilait les coteaux gracieux inclinés vers la Maine, quand Eulalie arriva dans l'ancienne capitale de l'Anjou. La *ville noire* paraissait plus triste que de coutume sous ce ciel sombre, et quand la jeune femme jeta autour d'elle un long regard, quand elle vit que personne ne l'attendait au sortir du débarcadère, quand seule et sans appui dans cette cité étrangère, elle put savourer son isolement et sa pauvreté, son cœur se serra et un flot amer monta de son cœur à ses yeux. Mais elle surmonta ce mouvement d'angoisse, et tenant son fils par la main, soutenant avec soin ses pas encore incertains, précédée par un commissionnaire qui portait sa malle et son sac de voyage, elle gravit les rues escarpées de l'ancien Angers, que dominent majestueusement les fortes tours et le beau portail de l'église de Saint-Maurice. Arrivée dans une rue étroite, le commissionnaire lui indiqua une porte, en disant : « Voilà la maison de saint Eloi où demeure M. Guilbert. »

Eulalie s'arrêta un instant et regarda la maison qui allait devenir la sienne. A vrai dire, elle n'avait pas la mine hospitalière. C'était un grand et antique logis dont le pignon couvert d'ardoises s'élevait fort haut et n'était percé que de quelques étroites fenêtres, aux vitres ternes et verdâtres. Le rez-de-chaussée, qui prenait jour sur la rue par une large porte toujours ouverte, était consacré au commerce, et, à la dernière lueur du jour, on voyait, empilés dans ce vaste magasin, les barres de métal, les grils, les râteaux, les pioches, les pots de fer, les landiers, les amas de serrures, les faisceaux de clés, qui formaient le commerce du propriétaire. Le nom de celui-ci, *Théodore Guilbert*, était inscrit en grosses lettres blanches sur un fond noir, au-dessus de la porte : l'inscription se trouvait au pied d'une antique figure en bois, représentant le saint évêque Éloi, un marteau d'une main, la crosse épiscopale de l'autre. Cette statue, mutilée par les années et par les intempéries des saisons, avait donné son nom à la vieille maison, qui, de temps immémorial, était occupée par des artisans en fer, ferronniers, charrons, maréchaux, et autres membres de la corporation de saint Éloi.

Une lampe accrochée à la muraille éclairait faiblement le magasin; Eulalie s'aventura à travers un dédale de marchandises, déposées sur le pavé : Olivier se pressait contre elle, étonné et inquiet, ils arrivèrent ainsi jusqu'à une porte vitrée, éclairée du dedans par une lumière tremblotante. La jeune femme frappa doucement et dit à l'homme qui lui ouvrit la porte : « M. Guilbert?—C'est moi, répondit-il. Vous êtes ma nièce, n'est-ce pas? et voilà votre bagage? C'est bon , payez le commissionnaire et entrez. »

Elle obéit, et suivit son oncle, qui traversa le bureau et la fit entrer dans une grande pièce, aussi tristement éclairée que le reste de la maison; une femme, assise auprès de la table, raccommodait du linge : « Félicité, lui dit M. Guilbert, voici notre nièce, la dame de Paris, et son petit garçon. — Entrez, asseyez-vous, dit d'une voix peu gracieuse la tante Félicité, nous allons souper; demain nous ferons connaissance; et surtout que le petit ne touche à rien. »

En un tour de main, elle débarrassa la table, y posa des pommes de terre cuites sous la cendre, du pain, du beurre, du fromage, une bouteille de vin et quatre couverts. Olivier, dépaysé, regardait sa mère, et elle-même se sentait le cœur glacé sous les regards froids de l'oncle et de la tante, et au milieu de cette hospitalité si peu cordiale. Elle ne regrettait pas l'élégance et le luxe de la vie passée; ce pauvre souper, cette gothique maison aux meubles vieillis et sordides, ne l'effrayaient pas; un mot sorti du cœur, un accueil bienveillant, un serrement de main lui eussent adouci tout ce qu'un pareil changement d'existence pouvait avoir de pénible, mais ni ses yeux, ni son âme ne rencontraient ce qu'ils cherchaient. M. Théodore Guilbert et sa sœur Félicité se ressemblaient beaucoup; c'était le même visage froid, aigu et pâle, éclairé par les mêmes yeux bleu-clair, sous la visière verte du frère et sous le bonnet antique de la sœur ; en les voyant, Eulalie se souvint involontairement de ces figures d'avares comptant et pesant leur or que les vieux peintres flamands ont retracées avec tant de finesse et d'énergie , et en effet, elle l'apprit plus

tard, le frère ne vivait que pour acquérir, la sœur pour conserver.

Le souper fut court et silencieux, interrompu seulement par quelques brèves questions sur Léopold et quelques exclamations sur le malheur d'avoir perdu de l'argent, tant d'argent! Olivier tombait de fatigue, il ne put manger, et quand le sobre repas fut fini Eulalie demanda à se retirer. Tante Félicité alluma un bout de chandelle et précéda sa nièce dans un sombre escalier, aux marches usées; elles atteignirent ainsi le second étage, et Eulalie fut introduite dans une chambre grande et froide, que meublaient un vaste lit à colonnes, quelques vieilles chaises et une table à toilette vermoulue, surmontée d'un miroir verdâtre. « Voici votre chambre, ma nièce, dormez bien, et empêchez le petit de courir dans la maison. Nous n'aimons pas cela. — Soyez tranquille, ma tante, répondit Eulalie avec douceur, Olivier ne me quittera point. »

Elle coucha son fils dans le grand lit, et après avoir longtemps prié Dieu et mêlé bien des larmes à sa prière, elle se coucha elle-même. Elle prévoyait de tristes jours, mais d'avance elle se soumettait à tout, pourvu qu'elle pût élever son fils, ramener auprès d'elle son mari, et des débris de sa soi-disant prospérité faire un malheur consolé par les affections. Ainsi le marin, avec les planches de sa barque brisée par les tempêtes, bâtit une demeure où il s'abrite.

Elle se leva de bonne heure, fit la toilette de son fils et la sienne avec le plus de simplicité possible, et descendit dans la salle à manger. Le déjeuner était prêt, on se mit à table, et comme ce moment n'était pas celui de la vente, l'oncle Théodore parut disposé à en profiter pour faire connaissance :

« Ainsi donc, ma nièce, dit-il, votre père est mort absolument ruiné? Voilà où mènent le luxe et les entreprises extravagantes. — Mon père, répondit Eulalie, avait personnellement les goûts les plus simples, et vous devez savoir, mon oncle, que tout le monde reconnaissait sa sagesse en affaires. — Ce qui ne l'a pas empêché, reprit aigrement Félicité, de perdre votre fortune et celle de notre pauvre neveu... ruinés corps et biens! — Ah! si mon frère avait vécu! soupira Théodore. Lui qui avait tant travaillé pour laisser une fortune à son fils; voilà donc où ont abouti ses peines! Pour moi, je ne me suis pas lancé comme lui, j'ai continué le petit commerce de notre défunt père, mais au moins j'ai conservé le peu que j'ai acquis. — N'allez pas croire que nous soyons riches, au moins! s'écria Félicité; non, non, nous avons juste de quoi vivre. Le commerce, voyez-vous, et surtout le commerce des fers, souffre de plus en plus. Aussi, en vous accueillant chez nous, avec votre enfant, avons-nous pensé que vous vous rendrez utile, et j'ai préparé là de la besogne pour vous. — Je la ferai bien volontiers, répondit Eulalie, je ne demande pas mieux que de travailler, ma tante, croyez-le bien. — Cependant, vous étiez une bien grande dame à Paris, et vous ne faisiez œuvre de vos dix doigts, je parie! — Qu'importe? je sais travailler à l'aiguille, et je m'efforcerai de vous contenter. — C'est bien, c'est bien, marmotta Félicité, qui ne voulait pas paraître trop satisfaite, nous vous verrons à l'œuvre; et ce petit garçon, qu'en feronsnous? — Il restera auprès de moi, ma tante; il est habitué à ne pas me quitter. — Et surtout qu'il ne vous dérange pas de votre travail! Il pourra quelquefois jouer dans la cour, et elle montra un petit carré entouré de hautes murailles et au milieu duquel s'élevait la margelle d'un puits. — Je resterai auprès de ma petite mère! s'écria Olivier, et il se mit à chanter d'une petite voix claire la chanson des enfants :

Travailler
C'est s'amuser!

— C'est bon, nous verrons si tu es sage, interrompit Félicité en lui donnant une petite tape sèche sur la joue. Maintenant, ma nièce, voici l'ordre de nos journées. Nous nous levons de bonne heure, nous déjeunons à sept heures, nous dînons à midi, nous soupons à huit heures; mon frère est au magasin, je fais mon ménage avec Babeau, la domestique, et je donne un coup d'œil à la vente, quand Théodore est à ses livres; vous, vous travaillerez ici; le dimanche, vous irez à la messe à Sainte-Maurice, et, si le cœur vous en dit, vous ferez un tour de promenade. — Notre ordinaire est frugal, ajouta Théodore, car nous ne sommes pas riches, il s'en faut bien, et le plus tôt que votre mari pourra vous reprendre sera le mieux. Je n'ai pas voulu me refuser à sa demande, puisque je suis son seul parent, et que vous n'avez, à ce qu'il semble, que des cousins éloignés et dispersés, mais, en dépit de ma bonne volonté, votre séjour ici ne sera que temporaire. »

Cette dernière assurance eût bien consolé Eulalie, si elle avait entrevu dans l'univers un autre asile que cette triste maison où on la recevait si mal, et d'autres parents que ces deux vieillards à la parole acerbe et dure. Décidée à ne pas se plaindre, à se soumettre, à se retremper dans le malheur, elle répondit à son oncle et à sa tante quelques paroles conciliantes, et se mit aussitôt à l'ouvrage sans témoigner ni ennui ni dégoût. Tante Félicité lui avait préparé une immense pile de serviettes usées qu'elle devait raccommoder; Eulalie se souvint des bonnes leçons qu'elle avait reçues autrefois, à la Visitation, de la maîtresse d'ouvrages, et elle entama courageusement sa tâche laborieuse. La journée se passa de la sorte, entremêlée à quelques gronderies de la tante Félicité; Olivier ne quitta pas sa mère, qui, tout en travaillant, lui fit réciter ses prières et ses petites fables, et quand le soir vint, elle se sentit fatiguée, un peu triste, mais tranquille. A ce premier jour beaucoup d'autres succédèrent, tous semblables entre eux; rien ne troublait ni n'égayait l'intérieur de cette vieille maison; chaque journée ramenait les mêmes occupations monotones; on échangeait presque les mêmes paroles à la même heure; ni amis, ni indifférents ne venaient visiter le frère et la sœur, absorbés dans leurs affaires et leurs soucis avares; d'ailleurs, il régnait autour d'eux un certain mystère qui éloignait l'intimité; nul ne connaissait leur situation de fortune, personne ne pénétrait ni dans le bureau de l'oncle Théodore, ni dans les chambres à coucher des deux vieillards; la Babeau même n'étendait pas jusque-là ses priviléges, et Olivier fut sévèrement grondé, parce qu'un jour il avait osé pénétrer dans l'appartement, bien clos d'ordinaire, de son oncle Guilbert.

Eulalie, quel que fût son courage, sentait peser sur elle tout le poids de cette vie de privations, de travail accablant et de mesquines vexations; elle souffrait surtout pour son fils, privé de jeu, d'exercice, vivant

sous une contrainte continuelle, et qui avait déjà appris à trembler sous le regard dur et sévère de son oncle et de sa tante. Il n'avait qu'une seule distraction : la vue et les chants d'un bouvreuil que Félicité élevait avec de tendres soins, unique fantaisie qu'elle se permit et qu'elle excusait à ses propres yeux en pensant que l'oiseau s'était laissé prendre par hasard et que son chènevis ne coûtait guère. Un jour, Eulalie s'était éloignée un instant, et avait laissé Olivier seul dans la salle à manger que l'oiseau égayait de ses chants, mais en redescendant l'escalier, elle n'entendit plus le vif et doux gazouillement du petit captif : la voix de tante Félicité, montée au plus haut diapason de la colère, remplissait la maison, et à ces accents pressés et furieux, se mêlaient les cris plaintifs d'Olivier. Eulalie s'élança dans la chambre, et d'un coup d'œil elle vit ce qui se passait. La cage était ouverte; le bouvreuil, effaré, voletait contre la fenêtre, et la Babeau, montée sur une chaise, essayait en vain de le rattraper; Félicité avait le bras levé sur Olivier, le pauvre petit auteur du délit, et l'enfant se défendait par des larmes contre les coups et les injures de sa tante. Eulalie se précipita vers son fils, l'enleva dans ses bras, et dit d'une voix ferme : « Ne frappez pas mon enfant, je puis tout souffrir, hormis cela ! »

Félicité voulut répondre et engager une dispute, mais Eulalie l'interrompit en emportant Olivier dans sa chambre. L'enfant semblait sous le coup d'une violente frayeur; il tremblait; chaque bruit de pas, le son d'une voix qui s'élevait d'en bas, le faisaient frissonner, son pouls était tendu, sa tête brûlante, et ses paroles incohérentes effrayaient sa pauvre mère. Elle le veilla toute la nuit, et le lendemain, le voyant plongé dans un état de stupeur, plus redoutable peut-être que l'agitation de la veille, elle humilia sa fierté et supplia son oncle Théodore de lui envoyer un médecin.

Olivier avait une fièvre cérébrale du plus mauvais caractère, et pendant quatre semaines, sa mère le disputa à la mort avec la vigilance infatigable, la prudence lumineuse dont les mères ont le secret. Elle le sauva, et, résignée dans sa douleur, modérée dans sa joie, elle n'eut pas un mot de reproche pour la tante Félicité.

Elle veillait encore auprès du lit d'Olivier, qui, reposé, calme, presque gai, jouait avec quelques images, prises aux livres d'heures de sa mère, quand elle s'entendit appeler par une voix connue, et au même instant, Léopold entra dans la chambre. Elle courut vers lui, Olivier lui tendit ses petits bras. « Je viens vous chercher tous deux, leur dit-il; nous retournons à Paris. »

Eulalie éleva vers le ciel son âme allégée d'un grand poids; elle songea avec joie qu'elle allait échapper à la tyrannie qui l'avait tant fait souffrir, mais cette joie fut sans mélange de fiel, car même en regardant son fils, pâle encore, à peine échappé à la mort, elle ne pensait à Félicité que pour lui pardonner. Celle-ci, au moment du départ de son neveu et de sa nièce, parut émue; elle prit Eulalie à part et lui dit : « Votre mari vous ramène à Paris; il veut risquer à la Bourse le peu qui vous reste; je le connais, il vous ruinera : prenez ceci, et... pardonnez-moi... » Et elle lui glissa dans la main une petite bourse.

III

ÉPREUVES ET RÉCOMPENSE.

Six mois s'étaient écoulés. Dans un petit appartement voisin du Jardin des Plantes, Eulalie donnait une leçon de lecture à son fils, et, contre l'ordinaire, l'élève était plus attentif que l'institutrice, qui semblait absorbée dans les plus tristes pensées. L'enfant s'en aperçut, et laissant son petit doigt sur le mot qu'il épelait, il dit à sa mère d'une voix caressante : « Maman, tu as de la peine ! et papa, où est-il ? — Il est sorti pour ses affaires, mon ange. — Il est toujours sorti ! c'est dommage, j'aime bien à le voir, et nous ne le voyons presque jamais... Maman, comme tout est changé autour de nous ! Avant d'aller à Angers, nous demeurions dans une si belle maison, j'avais de beaux habits, des blouses de velours, nous allions en voiture avec de si jolis chevaux, te rappelles-tu ? — Oui, mon cher enfant, nous étions riches alors et maintenant ! ... »

Elle n'acheva point, mais le douloureux sentiment de sa position vint oppresser son cœur. Depuis son retour à Paris, elle avait vécu de la somme que Félicité lui avait glissée dans la main; longtemps elle espéra que Léopold chercherait dans le travail un moyen d'existence, mais cet espoir avait été cruellement déçu. Sombre, découragé, sans énergie, après quelques échecs de bourse où il avait risqué et perdu une partie de la petite fortune qui lui restait, il était tombé dans une tristesse indolente dont rien, pas même la prochaine détresse de sa femme et de son enfant, ne parvenait à le faire sortir. Il fuyait ses anciens amis, devant lesquels il rougissait de sa ruine; il évitait sa femme, dont les inquiétudes maternelles lui semblaient un reproche, il errait seul, et ne rapportait au logis que son humeur mécontente et farouche. Eulalie ne lui opposait qu'une douceur patiente; elle s'abstenait également des conseils et des reproches, mais elle sentait cruellement que, sans protection, sans appui, elle n'avait rien à attendre que du ciel et d'elle-même.

Les naïfs regrets de son fils avaient renouvelé ses peines, et elle se faisait avec angoisse ces pénibles questions toujours sans réponse : « Comment vivre ? à quel travail avoir recours ? » En ce moment, ses yeux tombèrent sur une fenêtre voisine de la sienne, à laquelle elle voyait souvent apparaître une jeune fille, qui s'occupait à colorier des gravures de modes. Ses godets, ses couleurs, ses pinceaux étaient posés sur une petite table auprès de la croisée. Une idée soudaine illumina l'esprit d'Eulalie, et sans perdre de temps elle se leva, prit Olivier par la main et se rendit chez la jeune coloriste. Celle-ci la reçut avec beaucoup de politesse, et madame Guilbert, encouragée, le malheur rend si timide, lui dit : « Mademoiselle, en vous voyant travailler avec tant d'ardeur, j'ai pensé que je pourrais travailler comme vous, et j'en ai grand besoin, car des malheurs imprévus m'ont laissée sans ressources. Je me suis occupée de peinture autrefois, et peut-être, ai-je trop présumé ? pourriez-vous me procurer un travail semblable au vôtre ? — Hélas ! madame, répondit la jeune fille, je le voudrais bien, mais je crains de ne pas réussir. La maison qui m'emploie a peu d'ouvrage à donner, et elle a un grand nombre d'ouvrières, mais... et elle

rêva un peu — peut-être pourriez-vous vous occuper d'un autre travail, plus agréable et plus productif. Je ne suis que coloriste, mais vous, madame, vous savez dessiner, vous avez du talent sans doute, vous pourriez faire des images de piété, comme celles-ci... »

Et en parlant elle tira d'un meuble une petite image, peinte sur papier de riz, et représentant des emblèmes religieux. « Voyez, continua-t-elle, une de mes amies avait peint ceci; elle en avait offert des échantillons à une grande maison qui fait ce commerce-là; on lui avait promis de la bien payer, mais elle n'a pas beaucoup profité de la bonne chance; elle est tombée malade, et elle est morte... pauvre Cécile! avant de mourir, elle m'a donné cette belle image en souvenir... tenez, madame, je vous la prête, la voulez-vous? »

Eulalie accepta avec reconnaissance; la jeune fille compléta ses explications, et dès le même jour, madame Guilbert se mit à l'œuvre avec un grand courage. Elle avait conservé sa boîte à aquarelle, et il s'y trouvait quelques morceaux de papier de riz, qui lui servaient autrefois à peindre des écrans. Pendant huit jours, ce travail l'occupa délicieusement; elle goûta une vraie consolation à retracer, sous de mystérieux emblèmes, les plus saintes vérités de la religion; elle recherchait dans sa mémoire tout ce que ses lectures, ses méditations lui avaient appris sur ce sujet, et elle réussit à peindre une douzaine de miniatures qui, exécutées avec soin, avec goût, avec un sentiment vif de piété et de foi, avaient une véritable valeur. Le moment redoutable était venu : il fallait offrir son travail et le vendre. Elle se dirigea, timide, tremblante, vers le grand magasin dont la jeune ouvrière lui avait donné l'adresse.

Arrivée là, elle demanda le maître de la maison. Il la reçut froidement, examina longtemps, une à une, chaque image, et il en offrit un prix médiocre, mais qui dépassait ce qu'Eulalie avait espéré. Elle accepta : cet argent, laborieusement gagné, c'était la vie de son fils et de son mari! « Faites-nous d'autres images dans le même genre, dit le marchand, nous les prendrons toujours... »

A ce mot, qui la rassurait sur l'avenir, une joie profonde remplit son cœur, et jamais, aux jours de la fortune, semblable émotion n'avait exalté son âme.

Elle revint chez elle, et prit ses pinceaux avec une nouvelle ardeur; elle travaillait sans cesse, elle concevait de nouvelles et de plus ingénieuses combinaisons; l'amour de l'art et l'aiguillon de la nécessité la pressaient à la fois, et rien ne lui semblait impossible lorsqu'elle pensait que cet humble talent, ce labeur modeste assuraient la vie de sa famille et l'éducation de son fils.

En la voyant travailler avec tant de zèle, Léopold d'abord fut surpris; en apprenant son succès, il parut sombre, car la conscience et la vanité lui faisaient de poignants reproches, mais la sérénité de sa femme, la douceur de son accueil, le bien-être dont elle cherchait à l'entourer, firent enfin vibrer les cordes de son cœur, si longtemps muettes. Sous l'influence de la grâce délicate d'Eulalie, son caractère aigri se rasséréna; il commença à chérir ce foyer qu'elle lui rendait si doux : il s'occupa d'Olivier, il aida même quelquefois sa femme dans les préparatifs de son travail, et, stimulé enfin par le courage silencieux et constant qu'elle déployait à ses yeux, il voulut travailler pour celle qui, depuis si longtemps, travaillait pour lui. Il garda le silence sur ses projets, mais un jour, il revint joyeux, et, Olivier sur ses genoux, la main d'Eulalie dans la sienne, il dit avec expansion : « Tu ne travailleras plus seule! regarde ce papier : je suis nommé expéditionnaire au Ministère de la Justice... et j'avancerai, je te le promets!... »

Eulalie pleurait, mais c'étaient des larmes de joie : elle avait triomphé. La fortune était détruite, le luxe et les plaisirs envolés à jamais, mais les tendresses de la famille, autrefois si languissantes, s'étaient retrempées dans le malheur, et elle allait jouir de la seule félicité véritable, celle qui naît d'un devoir accompli et qui s'appuie sur les plus saintes affections.

A ce bonheur si réel et si peu compris, vint se joindre plus tard la fortune : M. Guilbert et sa sœur moururent à peu d'années de distance, et tante Félicité laissa un testament par lequel elle instituait nominativement Eulalie héritière de tous ses biens, qui s'élevaient à vingt-cinq mille francs de rente. Ils en furent heureux pour Olivier, mais ils se promirent de l'élever dans l'amour du travail et dans la simplicité, afin de ne pas appuyer son bonheur sur des bases périssables et fragiles.

LE CHEVALIER DE FAVRAY

HISTOIRE D'ARTISTE

I

Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que Paris est devenu le vaste centre vers lequel convergent tous les vœux, toutes les espérances, toutes les ambitions, et où le talent aspire à se révéler pour se répandre de là sur le monde entier. Au siècle dernier, il n'était pas, comme on sait, si mince cadet de famille, n'ayant que la cape et l'épée, sa jeunesse et sa bonne mine, qui ne s'y transportât et n'essayât d'y trouver des protecteurs puissants. Les faveurs de la cour étaient une manne abondante que mille et mille solliciteurs se disputaient. Notre temps ne nous a donc rien appris de nouveau à cet égard.

C'était avec les instructions les plus minutieuses, les avis les plus prudents, et après avoir mêlé ses larmes à celles de sa mère, qu'un jeune homme de vingt-quatre ans arriva un soir à Paris, — ce Paris qui alors était si loin de la Bretagne, où le jeune homme avait passé ses premières et peut-être ses meilleures années. — Il laissait au petit manoir paternel un frère aîné qui devait un jour avoir en partage le bien assez modique des parents, et deux sœurs que le voile attendait. Le sort de chacun des enfants avait été réglé en un conseil de famille où assistaient trois baillis, deux conseillers de parlement, un juge, un sénéchal et autres personnages importants de la localité. On avait décidé qu'Antoine de Favray suivrait le sort des armes et entrerait en religion, c'est-à-dire deviendrait chevalier de Malte. Antoine était grand, bien fait, portait noblement sa tête régulière et expressive; il avait du courage, de l'ardeur : tout promettait qu'il ferait honneur à l'ordre, où il était précédé d'ailleurs par le souvenir d'un grand-oncle. Et cependant il ne parut pas heureux de la décision prise à son égard. Il soupira; et, rentré dans sa chambre, il ouvrit un carton où étaient renfermés soigneusement des dessins, et jeta les yeux sur ces témoignages de son goût et de son travail. On frappa doucement à sa porte. Il frémit et voulut cacher ses esquisses; mais une voix douce le rassura, une voix qui disait presque tout bas :

« C'est moi, mon bon Antoine, moi ta petite Dorothée. »

Antoine ouvrit vivement. Sa sœur, très-émue, lui dit en pleurant :

« Tu t'en vas donc, cher frère?

— Oui, Dorothée.

— Et pour toujours!

— On revient de plus loin.

— Ah! l'on ne revient guère de Paris. Il paraît que c'est si beau!... Mais il me semble que tu n'es pas trop fâché d'y aller.

— Oui et non.

— Explique-toi.

— Je voudrais pouvoir vous emporter tous et vous garder sur mon cœur; c'est impossible. Mais j'ai trouvé le moyen de combler jusqu'à un certain point ce vide cruel. Vois-tu, ma chère sœur, ces dessins, ces croquis?

— Ah! ton amusement favori... sur lequel notre père t'a si souvent querellé. Et, en effet, à quoi cela sert-il de dessiner et de peindre? surtout pour un gentilhomme qui doit porter les armes!

— Dorothée, tu raisonnes comme toutes les personnes qui nous entourent. Mais prends-y garde, tu ne sais pas de quoi tu parles. N'as-tu jamais été frappée par l'aspect d'un beau visage, d'une physionomie candide, image des anges?

— Si.

— N'as-tu pas admiré quelquefois les jeux des enfants blonds, les effets du soleil sur les feuilles des arbres, l'ondulation des blés, le frémissement de l'eau qui serpente à travers les prés, les couleurs vives des fleurettes dans l'herbe ou sur les haies?

— Si, mon bon frère.

— Sache-le donc, Dorothée : s'il y a quelque chose de sublime, c'est l'art qui saisit ces visages, ces jeux, ces rayons, ces moissons, ces ruisseaux, ces fleurs, et qui transporte à son gré tout cela sur la toile avec une vérité surprenante, — c'est la peinture!

— Oh! oui, tu as raison, Antoine. Mais veux-tu devenir peintre?

— Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble l'être déjà. Du moins la peinture est-elle le rêve qui me poursuit sans cesse, et qui m'a fait trouver si courtes mes vingt-quatre premières années. Paris seul peut donner le talent, et voilà pourquoi je ne m'afflige pas entièrement d'aller à Paris.

— Je te comprends, frère; ce que je te demande seulement, c'est un souvenir. »

De la part de son père, Antoine avait reçu des recommandations dans un sens bien opposé. La peinture y était sévèrement proscrite. Un chevalier de Malte ne saurait sans déroger s'occuper de cet art plébéien. Enfin, un petit pécule étant placé dans sa poche et sa malle étant posée sur le coche, le futur chevalier, muni en outre de quelques lettres de recommandation, était parti pour Paris, où il arriva sain et sauf, comme nous l'avons dit plus haut. Suivi d'un garçon qui s'était chargé de son bagage, il entrait dans le Marais par la rue du Mesnil-Montant, traversait le boulevard en contemplant d'un œil émerveillé les bateleurs qui s'y trouvaient en nombre, et allait enfin s'établir à l'auberge du Soleil-d'Or, non loin de l'enclos du Temple, où existait alors une église desservie par un prieur et cinq chanoines qui portaient la croix de Malte.

Le lendemain, la première visite d'Antoine de Favray fut pour ces bons pères. Il était pieux, la prière lui fit du bien, car son sommeil avait été agité : être seul, être à Paris, avoir à diriger sa vie, à se créer un avenir, que de préoccupations!... Son second soin fut d'aller voir, l'un après l'autre, tous les monuments de la grande ville; et ces courses lui prirent bien encore quelques jours, au bout desquels il se rappela, en recevant une lettre de son père, qu'il avait notamment à se présenter chez le premier ministre, le cardinal Fleury. Quelle affaire et quelle émotion! Un premier ministre, un prince de l'Église, un homme qui pouvait tout!... Antoine loua un fiacre et se fit transporter chez le cardinal, qui précisément donnait audience ce jour-là. Il fut introduit dans une antichambre où il eût attendu longtemps sans que les valets dédaigneux fissent attention à lui, si un homme de bonne mine, remarquant son air timide et dépaysé, ne l'eût abordé et ne lui eût adressé la parole avec une extrême bienveillance. Au bout de peu d'instants, cet homme savait à qui il avait affaire, et ce que désirait le nouvel arrivé.

« J'ignore pourquoi, dit-il, vous m'intéressez tout particulièrement. Seul, vous auriez difficilement accès auprès de Son Éminence. Ce n'est pas que le cardinal ait la fierté superbe des grands seigneurs; au contraire, il se souvient de la vie modeste qu'il menait dans son évêché de Fréjus; il n'a que des revenus bornés, et il en consacre la moitié aux aumônes. Je vous garantis la bonté de son cœur. Mais il y a toujours autour d'un ministre tant de gens qui ont intérêt à empêcher les inconnus de l'approcher... On m'appelle, suivez-moi.

De Favray obéit en balbutiant un remerciement. L'émotion lui coupait la voix.

Dans un cabinet spacieux et orné de tableaux de maîtres, se trouvait le cardinal. La bonté, l'affabilité respiraient sur ses traits. Il accorda un sourire tout

particulier au nouveau venu, et un regard attentif au jeune gentilhomme qui se tenait un peu en arrière.

« Ah ! ah ! c'est vous, monsieur de Troy, dit-il en puisant quelques grains de tabac dans une boîte d'or; je suis content de vous voir pour vous annoncer moi-même que le sujet de votre tableau de *Henri IV tenant le premier conseil de l'ordre du Saint-Esprit* a été agréé par Sa Majesté, et que vous n'avez qu'à vous mettre à l'œuvre.

Jean de Troy s'inclina respectueusement, et promit de faire tous ses efforts pour soutenir l'honneur de l'école française.

« Je suis bien sûr d'avance, dit le ministre, que vous le sauvegarderez. Au reste, j'espère que l'état de nos finances nous permettra désormais de protéger plus utilement les arts et les lettres, cet ornement d'un règne. Ce matin même, j'ai donné des ordres pour l'achèvement des bâtiments de la Bibliothèque du Roi, et j'ai fait partir pour l'Egypte et la Grèce des savants qui doivent nous rapporter des manuscrits rares. Ma matinée aura été bien remplie.

— Je m'applaudis alors, dit l'illustre peintre, d'avoir pris la liberté de faire entrer avec moi ce jeune homme qui désire remettre une lettre à Votre Eminence. Il se présente sous d'heureux auspices. »

Le cardinal reporta son regard sur de Favray qui baissait les yeux.

« Rassurez-vous, dit-il; qui êtes-vous, monsieur?

— Je me nomme Antoine de Favray et j'appartiens à la noblesse bretonne.

— Noblesse loyale et ferme, bien qu'un peu entichée de sa nationalité. Les Bretons sont gens que j'aime. Mais je connais votre nom : à Fréjus, il y avait en garnison un capitaine...

— Monseigneur, c'était mon père.

— C'est cela. Voyons sa lettre. »

Un secrétaire donna lecture de la lettre du comte de Favray; et le ministre la résuma ainsi :

« Monsieur votre père désire que vous entriez dans l'ordre de Malte, cet ordre si glorieux et qui a si vaillamment défendu la chrétienté contre les infidèles. Il me prie d'aplanir pour vous voutes les difficultés. Est-ce aussi votre vœu?

— C'est mon vœu, dès que c'est celui de mon père.

— J'applaudis à vos sentiments. Tenez pour assuré, monsieur, que vous serez bientôt admis dans l'ordre.

— Mais..., murmura Antoine.

— Qu'est-ce?

— J'ai aussi un vœu personnel, et j'ose supplier Votre Eminence de me permettre de l'exprimer.

— Faites, monsieur. Je suis ici pour entendre tous les sujets du roi.

— Si je puis un jour être utile par mon épée et mon sang à la sainte cause de la religion, je m'estimerai trop heureux; mais il me serait doux de passer quelques années à Paris avant d'être appelé à Malte. »

Le ministre fronça les sourcils.

« Et pourquoi ce retard? demanda-t-il.

— Pour achever d'apprendre à Paris, où seulement j'en trouverai le moyen, l'art sublime que j'ai commencé tout seul à étudier en Bretagne, cet art qui a été la force et l'enchantement de ma vie, — la peinture!

— La peinture! s'écria le cardinal.

— La peinture!.. répéta Jean de Troy avec stupéfaction.

— Cet art que j'aimerais tant à continuer d'apprendre chez M. de Troy. »

Le peintre tendit la main à Antoine.

« Avec la permission de Son Eminence, dit-il, je vous admettrai volontiers parmi mes élèves. J'aime les vocations sincères. Ou je me trompe fort, ou votre penchant, qui s'est révélé de lui-même, est sérieux et digne d'intérêt. Tout dépendra de monseigneur.

— J'y réfléchirai, dit le cardinal; et croyez bien, monsieur, que tout ce qui pourra s'accorder avec un goût aussi noble que le vôtre sans être contraire aux volontés de votre père ni au bien de l'ordre de Malte, je le ferai pour procurer à la France un bon peintre de plus.

II

Plusieurs années s'écoulèrent pour de Favray dans la vie la plus laborieuse et la plus retirée. Obligé de refaire des études imparfaites, et n'étant plus déjà à cet âge où la main obéissante se moule sur la pensée qui la dirige, il avait dû travailler énormément avant de commencer à être satisfait de lui. Il n'en voulait même pas croire l'indulgente amitié de Jean de Troy; et souvent, après des essais réitérés, il détruisait son œuvre comme indigne de subsister.

L'art pouvait seulement remplir son cœur sans aliment et y suppléer cette famille absente et si éloignée, dont le souvenir avait pour l'exilé le charme triste des premières années. Ah! qui les remplacera, ces caresses d'une mère, cette amitié franche de deux sœurs? Qui comblera le vide qu'éprouve le pauvre chevalier de Malte privé de sa famille et condamné par ses vœux à n'en pas retrouver une autre?

Vainement Jean de Troy prodiguait à son élève favori les marques de la confiance et de l'estime; et vainement celui-ci s'était-il fait l'existence la plus laborieuse. Quelque chose d'intime manquait au chevalier qui ne revenait jamais à son modeste logis, où l'attendait sa vieille gouvernante, dame Geneviève, sans éprouver un sentiment de tristesse et de vague ennui. Telle était la disposition d'esprit où il se trouvait encore par une belle soirée d'été, lorsqu'après une longue promenade faite sur le boulevard, à l'ombre des ormes séculaires et par un magnifique clair de lune, il s'achemina le long de la rue Saint-Antoine jusqu'à son logis situé dans une petite rue adjacente. Tout se taisait, le bruit des voitures avait cessé d'ébranler les maisons, à peine quelques passants attardés se glissaient-ils furtivement le long des murailles : il n'y avait qu'un artiste ou le guet qui pût être sur pied à cette heure-là. Arrivé près de l'église Saint-Paul-Saint-Louis, le chevalier crut distinguer une blanche forme qui s'enfuyait. S'étant approché des marches de l'église, il aperçut quelque chose qui ressemblait à un paquet : c'était un berceau d'osier contenant une petite fille d'un an environ, qui dormait du sommeil le plus tranquille, sans se douter, la pauvre enfant, qu'elle venait d'être abandonnée sur la voie publique par sa mère, trop pauvre apparemment pour l'élever. Ah! il fallait qu'elle fût bien pauvre cette mère qui se privait ainsi de la vue, des baisers de l'innocente créature!

Antoine s'agenouilla, considérant l'enfant avec ce respect et cet intérêt profond qu'inspire la faiblesse.

L'enfant ne s'éveillait pas, et la mère n'était point revenue.

« Que faire? se demanda Antoine, décidé à attendre toute la nuit s'il le fallait, mais craignant bien que ce ne fût inutile. Il avait peur aussi que l'enfant ne s'éveillât et ne prît épouvante en ne trouvant point sa mère auprès d'elle. Une idée lui traversa subitement l'esprit. — Je suis seul en ce monde, se dit-il, bien que j'aie une famille. Je me trouve condamné à la solitude, et je n'ai précisément pas ce que j'aimerais le plus, un être qui au retour m'accueille avec joie et pour l'amour de qui je travaille. Qui sait si Dieu n'a pas voulu me prendre en pitié en mettant sur mon passage ce petit être faible qui a besoin d'être secouru, et si la bonne action que je puis faire en faveur de cet enfant abandonné ne me sera pas largement payée par la tendresse et la reconnaissance? »

Il songea à sa mère, qui l'avait tant aimé; il songea à ses sœurs Dorothée et Charlotte; et, prenant le berceau sous son bras, avec autant de précaution que s'il eût eu l'habitude des fonctions de la paternité, il l'emporta en toute hâte. Les bornes de ce récit ne nous permettent pas d'énumérer les exclamations, les *si*, les *mais* de dame Geneviève qui se lamentait d'avoir à remplir avec un gobelet de lait le métier de nourrice, ni les éloges qu'elle faisait de la charmante figure et de la gentillesse de l'enfant. Au demeurant, dame Geneviève finit par s'habituer à sa charge nouvelle et même par en être tellement satisfaite, qu'elle ne se lassait pas de s'extasier sur l'enfant et eût voulu se persuader à elle-même que c'était sa propre fille. Pour donner un nom à la petite on chercha sur l'almanach la sainte du jour où elle avait été recueillie, on trouva au 10 juillet *Sainte Félicité*.

En conséquence, la petite fut appelée Félicité; et comme si le bonheur entrait dans la maison avec mademoiselle Félicité, de ce jour le peintre sentit doubler son talent.

« Je suis tranquille en vous quittant, lui dit Jean de Troy qui se rendait à Rome, où il mourut en 1751; vous êtes à présent un artiste consommé, et je vous certifie que vous tiendrez votre place à l'Académie royale de peinture. »

III

Un vaisseau parti de Marseille allait, après avoir doublé la Sicile, atteindre l'île de Malte et toucher au port de La Vallette, capitale moderne de cette île. Déjà apparaissaient, se découpant sur un ciel toujours pur et ardent, les dômes, les coupoles, les tours des églises, celles de Saint-Jean surtout, qui renfermait avec fierté les tombeaux des chevaliers les plus célèbres, ces nobles défenseurs de la Croix, et était décorée des dépouilles arrachées aux Musulmans. Le vaisseau entra dans le grand port, et bientôt ses passagers eurent mis pied à terre.

Sur le pont s'était établi un homme au visage noble et plein de dignité. Cet homme était rêveur et promenait son regard autour de lui avec une expression qui ne ressemblait en rien à l'impatiente curiosité des voyageurs ordinaires. Quand il dut descendre, il tourna lentement la tête en arrière, comme pour envoyer un dernier regret à la France, puis il suivit ses compagnons de voyage.

« Attendez-moi, je vous prie, seigneur chevalier, lui dit courtoisement le capitaine, *il signor* Luggipardo, qui durant toute la traversée lui avait témoigné beaucoup d'égards. Je veux avoir l'honneur de vous conduire moi-même au palais de Son Excellence le Grand-Maître; et sitôt que j'en aurai fini avec les derniers ordres à donner...

— C'est bien, dit le chevalier. Avec mes crayons et mon calepin j'ai toujours de quoi m'occuper. Vous me trouverez à cette place. »

Il montra un bloc de bois sur lequel il s'assit pour dessiner quelques-unes de ces figures de Maltais et de Maltaises si vives, si colorées, si originales avec leurs chapeaux en cône, leurs vestes bariolées, leurs coiffes plates et leurs jupes d'un ton éclatant. Du ciel brumeux sous lequel il avait vécu, il se trouvait transporté au sein d'une atmosphère lumineuse et embrasée, et rien de ce qu'il voyait maintenant, visages, costumes, pays, rien ne ressemblait à ce qu'il avait toujours vu. C'était l'avant-goût de l'Orient. Tout entier à son œuvre, l'étranger ne remarquait pas que deux ou trois fois une jeune femme, couverte d'une mante à l'espagnole et suivie d'une négresse qui tenait dans ses bras un petit garçon, avait passé derrière lui et s'était arrêtée en s'abritant sous son large parasol de soie blanche. L'artiste ne se retourna qu'à un cri joyeux poussé par le petit garçon. Apercevant alors la mère, en qui tout dénotait une femme de qualité, il se leva et la salua avec empressement, tandis que la dame rougissait d'être surprise en flagrant délit de curiosité.

Le capitaine avait rejoint l'étranger et l'emmena en lui disant :

« Vous ne vous doutez pas, monsieur, du nom et du rang de la personne qui vient d'échanger un salut avec vous. C'est dona Carmen de Herrera. Son mari, général espagnol, est mort dans l'île de Malte, et dona Carmen a voulu y rester pour ne pas s'éloigner du mausolée de marbre qu'elle a fait élever dans une de nos églises. Cette jeune veuve est très-adonnée aux bonnes œuvres.

— Il est donc dans la destinée humaine, dit l'étranger, que la plupart de ceux qui s'aiment soient séparés ici-bas!... »

Puis il garda tristement le silence jusqu'à ce qu'il fût arrivé au palais du Grand-Maître. Là, en présence du chapitre assemblé, il fut reçu *chevalier de justice*, conformément à son ancienne noblesse, et, mettant ses mains sur le missel, il fit sa profession en ces termes :

« Je, Antoine de Favray, fais vœu et promesse à
» Dieu Tout-Puissant et à la bienheureuse Sainte-
» Marie toujours vierge, mère de Dieu, et à Saint-
» Jean-Baptiste, de rendre dorénavant, moyennant la
» grâce de Dieu, une vraie obéissance au supérieur
» qu'il lui plaira de me donner et sera choisi par no-
» tre religion, de vivre sans propre et de garder la
» chasteté. »

Le frère servant qui l'assistait répondit :

« Nous vous reconnaissons pour serviteur de mes-
» sieurs les pauvres malades, et consacré à la dé-
» fense de l'église catholique. »

Oui, c'était Antoine de Favray, à la fois chevalier de Malte et peintre; Antoine de Favray, qu'un ordre

obtenu par la dernière volonté de son vieux père avait envoyé à Malte, et qui fût allé à Malte avec l'impatiente ardeur de l'artiste s'il n'eût laissé derrière lui la petite Félicité, son charmant trésor de dix ans, l'enfant trouvée de l'église Saint-Paul-Saint-Louis!

A peine était-il installé en sa nouvelle demeure, occupé déjà du soin de s'y ménager un atelier, qu'il reçut de dona Carmen un billet plein de grâce, l'invitant à venir prendre le chocolat le soir avec quelques amis de la maison. Le chevalier se rappela tout ce que le capitaine lui avait dit de la vertu aimable de dona Carmen; il accepta. Quand il arriva au *patio* ou salon d'été, revêtu de marbre et garni d'étoffes légères : Dona Carmen, vêtue d'un riche costume, allait au-devant de trois dames maltaises couvertes encore de longues capes noires; d'autres dames étaient sur le côté de la salle, et des cavaliers causaient ou faisaient de la musique, tandis qu'une jolie caméristе agaçait avec une orange le petit Pepito, l'enfant de dona Carmen. Une franche gaieté animait la réunion, où l'arrivée du seigneur français produisit beaucoup d'effet. Les plus notables gentilshommes de l'île s'empressèrent autour de lui; et quant à la maîtresse de la maison, elle fut d'une bonté parfaite et s'empara de l'étranger pour l'initier aux mœurs et usages de Malte. Après l'avoir écoutée attentivement, le chevalier dit :

« Il n'y a que vous, madame, de qui vous n'ayez point parlé, et cependant ce serait pour moi le chapitre le plus intéressant.

— Je ne demande pas mieux, répondit dona Carmen, que de satisfaire votre curiosité. A peine suis-je hors du deuil de veuvage : après plusieurs années de l'union la plus heureuse, j'ai eu la douleur de perdre mon mari, dont le souvenir vivra toujours dans mon cœur. Cette perte m'a fait comprendre le vide du bonheur de ce monde, et j'ai résolu de me consacrer à l'éducation de mon fils, puis de me retirer dans un couvent sitôt que Pepito sera devenu un homme. Ce sera le port où je m'estimerai heureuse d'aborder. Vous le voyez, chevalier, je vous ai fait mes confidences, et c'était vous donner une grande preuve d'estime : maintenant, j'attends les vôtres. »

De Favray était ému en considérant avec son œil d'artiste cette femme si jeune encore, si belle et si simple dans l'opulence, qui n'aspirait qu'à la retraite et au recueillement, tandis qu'en apparence elle était tout entière à ses visiteurs. Il jugea qu'il devait obéir aux prières de dona Carmen et il retraça le cours de sa double existence de peintre et de chevalier. Il arriva au moment cruel où il avait dû se séparer de son enfant d'adoption.

« Si vous saviez, dit-il, comme ma petite Félicité était une ravissante créature!.. Sa grâce, sa gentillesse, sa figure charmante, sa douceur, tout s'unissait pour la parer et me faire bénir le moment où j'avais trouvé et emporté ce trésor. Etais-je triste, son regard me consolait; fatigué, sa chansonnette était pour moi une distraction, un soulagement; éloigné, je trouvais moins longue la course qui me rapprochait d'elle. Félicité avait dix ans, et déjà sa petite main maniait le crayon avec dextérité. Un ordre de départ immédiat m'est arrivé... Partir, oh! partir pour toujours, peut-être, et laisser derrière moi mon enfant chérie!.. Eh bien, madame, j'ai consommé ce douloureux sacrifice, j'ai obéi au devoir, et j'ai conduit Félicité chez les dames bénédictines du Saint-Sacrement, mes voisines de l'hôtel de Thévenot..... Félicité est à Paris, et moi je suis à Malte! »

Il s'arrêta : des larmes étaient dans sa voix comme dans ses yeux. Dona Carmen l'avait écouté avec une muette compassion.

« Je m'applaudis, dit-elle, de ce que le hasard m'a mise sur votre chemin. Au moins serez-vous sûr d'avoir une amie, une amie véritable dans votre nouvelle patrie. Nous parlerons souvent de votre Félicité. Un jour vous la reverrez, quand vous serez rendu à la France.

— Ah! ce jour brillera-t-il jamais?.. »

Dès le lendemain, le chevalier se mit à exécuter un projet qui la veille lui était venu en tête. C'était de retracer la première scène dont il avait été témoin en entrant dans le salon. Il commença son tableau d'une *Visite de dames maltaises* (1). Ce travail lui fit du bien, comme tout travail qu'on entreprend et qu'on poursuit avec cœur.

Quand le tableau fut achevé, de Favray l'envoya à dona Carmen, en lui écrivant : « Daignez accepter cet » ouvrage, au nom de Félicité. »

Quinze ans s'écoulèrent, remplis pour le chevalier par ses fonctions militaires et par l'exercice de son art; par quinze ans d'une existence laborieuse et digne. Au bout de ce temps, il reçut la permission de retourner en France. Précisément, Pepito venait d'être déclaré majeur et mis en possession de sa fortune. Le chevalier se préoccupait des adieux qu'il aurait à adresser à l'excellente dona Carmen, lorsqu'il reçut d'elle le billet suivant :

« Je sais que vous allez partir et j'en suis heureuse » pour vous. Mon œuvre maternelle est accomplie, » j'entre au couvent. Adieu; je prierai en me souve- » nant de votre bonne amitié. Je vous renvoie votre » beau tableau : acceptez-le de moi, au nom de Fé- » licité. »

IV

Comme le cœur battait à Antoine, lorsqu'il sonna à la porte des dames bénédictines, le jour même où il était de retour à Paris! Rien ne l'avait instruit du sort de sa fille adoptive. Il se demandait avec anxiété si Félicité vivait encore, après tant d'années d'absence. Et, dans le cas où elle vivrait, n'était-il pas probable que, ne voyant plus son protecteur, elle se serait déterminée à prendre le voile? Alors ce serait une autre séparation, une séparation éternelle. C'était son bien le plus cher qu'il venait réclamer, sa consolation dans un âge déjà mûr, sa famille entière à lui qui n'avait plus de famille. Il fallut qu'il se nommât pour qu'on le reconnût, et alors il nomma Félicité...

« Montez au parloir, monsieur le chevalier, dit la sœur tourière; mademoiselle Felicité va s'y rendre. »

O bonheur! Félicité vivait toujours!.. La moitié de la crainte était évanouie. Qu'importe si sa fille adoptive s'est retirée du monde... Elle vit, c'est assez pour celui qui lui a consacré tant d'affection.

---

(1) Ce tableau, dont la gravure est jointe au numéro de ce mois, se voit dans le musée français du Louvre.

Une porte latérale s'est ouverte. Une jeune fille paraît, les yeux baissés. Elle ignorait qui pouvait demander à la voir. Elle lève son regard et jette un cri, un de ces cris de joie et de tendresse qui doivent faire tressaillir les anges :

« Mon père!.. mon bon père!.. c'est vous! Oh! j'avais raison d'écouter mes pressentiments. Mon cœur me disait que vous reviendriez, que vous me seriez rendu. Que je suis heureuse!.. c'est vous, enfin! Vous resterez, n'est-ce pas? Vous ne repartirez pas? Nous ne serons plus séparés?

— Non, mon enfant. Mais laisse-moi donc te contempler. Quelle différence! Quand j'ai dû quitter la France pour aller habiter Malte, tu n'avais que dix ans...

— Et maintenant, mon père, j'en ai vingt-cinq. Je commence à me faire vieille. »

De Favray ne put s'empêcher de sourire devant cette vieillesse rose et charmante.

— Que dirais-je donc de moi qui marche vers la soixantaine?

— Je l'ignore; mais si vous avez besoin de soins, les miens ne vous manqueront pas.

— Eh quoi! Félicité, voudrais-tu te consacrer à moi, et n'étoufferais-tu pas, dans mon intérêt, une pensée plus élevée?

— Laquelle?

— Celle de te vouer au service de Dieu?

— Dieu m'a dicté la reconnaissance envers mon bienfaiteur, et c'est la reconnaissance qui me fait un devoir de remplir mon rôle de fille dévouée, maintenant que mon père est revenu. Ah! je vous attendais. »

Les yeux de Favray se mouillèrent de douces larmes.

« Que de choses vous aurez à me raconter! reprit Félicité. Et vos ouvrages, que j'aurai de plaisir à les voir! Quand vous peindrez, je vous tiendrai compagnie avec mon travail; et quand vous serez las, je vous jouerai du clavecin.

— Allons, dit gaiement le chevalier, nous recommençons la vie.

Ils s'installèrent dans l'ancien logis, qui, par hasard, se trouvait inoccupé. Le chevalier croyait reprendre son passé avec ses habitudes. Il n'y avait que la fidèle Geneviève qui manquât : Geneviève n'existait plus. Le meilleur accueil fut fait à M. de Favray par le duc de Choiseul, alors premier ministre. Le duc insista beaucoup pour obtenir le tableau de la *Visite des dames maltaises*, dont il avait entendu parler avec de grands éloges par Drouais, Oudry, Joseph Vernet, Vien et Doyen. L'artiste refusa.

« Ce n'est pas un tableau, dit-il, monseigneur, c'est un souvenir religieux.

— Vous repoussez mes offres, dit le ministre avec une grâce exquise; mais j'espère que vous me permettrez de vous faire nommer membre de l'Académie royale de peinture. »

Dans sa modestie, le chevalier hésitait; mais il songea au plaisir que cette nomination causerait à Félicité, et il accepta.

Bien des années se passèrent encore dans le cercle d'une existence simple, calme et occupée. Le souffle de 1789 commença à agiter les esprits : on était à la veille d'une révolution qui ébranla le monde, et le chevalier avait atteint quatre-vingt-trois ans. Félicité n'était plus la fraîche pensionnaire des bénédictines : c'était maintenant la femme grave et âgée aussi, mais toujours dévouée, toujours simple et consacrée au devoir. Les épreuves étaient arrivées. Félicité sentit qu'elle s'en allait de la vie, et qu'une toux opiniâtre usait ses forces suprêmes. Le chevalier sentit que la lumière quittait peu à peu ses yeux; accablé doublement, car sa compagne lui serait retirée, et sans doute aussi il perdrait son unique plaisir, la possibilité de peindre. Ces tristes prévisions se réalisèrent presque à une date fixe. Quand le dernier moment fut venu pour Félicité, cette digne fille fit venir M. Greuze, qui s'était montré le meilleur ami du chevalier.

« Bientôt, lui dit-elle, M. de Favray sera bien seul; j'ose le recommander à vos bons soins; vous avez des enfants : puisse votre excellente famille me continuer auprès de mon protecteur... — Cher père, je vous remercie encore une fois des sacrifices que vous avez faits pour moi, de la tendresse si touchante que vous avez accordée à l'orpheline... Cette séparation ne sera pas aussi longue que la première. Prenez courage, ménagez votre vue, pensez à moi... Et ne nous disons pas adieu, puisque nous devons être réunis!.. »

Par une grâce céleste, le chevalier conserva l'usage de ses yeux tant qu'il put les fixer sur le doux visage de Félicité. Quand tout fut consommé, le peintre éprouva un instant de vertige, s'assit dans son grand fauteuil avec le secours de Greuze, et dit :

« Je suis aveugle. »

Greuze jeta un cri d'effroi. Mais de Favray était calme.

« J'y étais résigné d'avance. Je n'ai plus besoin de rien voir, à présent qu'il m'est interdit de voir Félicité. Ecoutez, ami. Jusqu'à ce jour j'avais voulu conserver le tableau qui m'a été demandé tant de fois, et qui peut après moi être placé au Louvre. Le moment est arrivé où je dois me détacher de toutes choses... Prenez ce tableau, emportez-le; je vous le confie. Je n'ai plus besoin des images visibles : désormais je ne vivrai plus qu'avec des souvenirs. »

Trois mois après, le vœu de Félicité se réalisait. Antoine avait guidé sur la terre sa fille adoptive : la fille adoptive montrait à son père le chemin du ciel.

ALFRED DES ESSARTS.

LES AMES PRISONNIÈRES

CONTE SEMI-FANTASTIQUE.

I

Le village de Tenburg, en Hollande, est situé sur le bord de la mer, et sa population se compose exclusivement de pêcheurs. Presque tous sont pauvres, ne vivant que de leur périlleuse industrie, à laquelle ils

ajoutent ce qu'ils peuvent tirer des débris des navires que la tempête jette assez fréquemment sur la côte.

Il y eut pourtant jadis, parmi ces pauvres gens, un homme fort riche, dit la tradition. Pourquoi continuait-il néanmoins d'habiter un hameau si chétif? On ne le sait pas au juste; mais cela peut s'expliquer par l'amour du sol natal, amour inné chez tous les bons cœurs, et assez désintéressé pour préférer la patrie la plus misérable à tout autre pays.

Quoi qu'il en soit, l'homme dont nous parlons, et qui était à Tenburg une véritable anomalie, se nommait André. Non-seulement il avait une maison spacieuse, commode, et contenant tout ce qui est propre à rendre la vie douce et agréable; mais, de plus, un bonheur constant le suivait en toutes choses. Il n'entreprenait rien qui ne lui réussît au delà de ses souhaits. Lui et sa femme, bien qu'ils fussent tous deux parvenus à un âge très-avancé, jouissaient d'une santé robuste. Leurs enfants et leurs petits-enfants, tous bien portants et prospères, les entouraient des soins les plus affectueux.

La plupart des habitants du village professaient pour le père André une estime, une sympathie et un respect sincères, sentiments auxquels la reconnaissance n'était pas étrangère; car à peine en était-il qui n'eussent, de manière ou d'autre, éprouvé sa bienfaisance. Mais personne, même parmi les plus anciens du pays, ne connaissait la source de sa richesse et l'origine de sa prospérité. Quelques envieux — on en voit partout — allaient bien clabaudant en sourdine contre lui, et disant qu'il avait été jadis pirate et vivait maintenant du bien de ceux qu'il avait dépouillés, ou qu'il avait fait un pacte avec le malin esprit et vendu son âme pour quelques sacs d'écus.

Quant au père André lui-même, il laissait les mauvaises langues s'escrimer en pure perte contre sa réputation, et lorsque des étrangers lui adressaient directement ou indirectement des questions sur sa vie passée, sur les aventures de sa jeunesse, il y répondait d'une manière évasive ou n'y répondait point du tout. Sa femme et ses enfants ne s'expliquaient pas davantage, et les curieux avaient dû renoncer, quelque dépit qu'ils en eussent, à découvrir ce mystère impénétrable.

André et sa femme moururent presque centenaires, ou plutôt ils s'éteignirent à peu de jours l'un de l'autre, et tous leurs enfants s'étant partagé l'héritage, quittèrent le village, à l'exception d'un seul, qui resta possesseur de la maison. Soit que celui-ci fût moins discret qu'André, soit que son père, avant de mourir, l'eût autorisé à divulguer le secret de sa fortune, il ne résista pas longtemps aux instances que lui firent ses amis pour être enfin éclairés à ce sujet.

Un soir que les plus intimes d'entre eux avaient soupé chez lui et l'avaient pressé plus vivement de satisfaire leur curiosité :

« Écoutez-moi donc, leur dit-il, et sachez à quelle merveilleuse circonstance mon père a dû son bonheur et le nôtre. Voici comment il nous a lui-même raconté son histoire :

» — Je n'ai pas toujours joui, mes enfants, de la fortune que je possède à présent, et qu'il m'est donné de vous faire partager. Il fut un temps où j'étais aussi pauvre, aussi dénué de toute ressource que le plus misérable des habitants de ce hameau. Ma jeunesse s'est écoulée péniblement au sein de l'adversité. J'avais beau travailler et me donner de la peine, je ne pouvais parvenir à gagner ce qu'il fallait pour satisfaire mes modestes besoins : il semblait qu'un mauvais génie fût attaché à mes pas et acharné à me nuire. Je voyais l'âge mûr approcher; les mois et les années s'écoulaient sans apporter aucune amélioration dans mon existence.

» Un soir, je sortis de ma chaumière, et, ainsi que je faisais souvent, je m'en allai à une certaine distance du hameau, là où la plage s'étend si loin qu'on ne voit que la mer, le ciel et le sable.

La mer était calme et unie comme un miroir; il me semblait ne l'avoir jamais vue aussi tranquille. Aucun pli ne ridait son immense surface : aucune voile, aucun bateau ne se montrait ni de loin ni de près; le ciel au-dessus de ma tête n'était pas moins limpide que l'Océan; aucun nuage n'en tachait l'azur pâle et profond. Le soleil couchant le brunissait seulement à l'horizon, et son disque reflété par les eaux colorait d'une teinte dorée le sable de la plage et les maigres bruyères des dunes.

» Je m'avançai vers une vieille carcasse de navire naufragé qui gisait sur la côte. Je m'appuyai contre un des montants pourris, et, les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés sur l'Océan, je demeurai immobile et absorbé dans mes méditations.

» Cependant le soleil se couchait; la moitié de son disque était déjà cachée derrière l'horizon; le crépuscule s'étendait autour de moi, et une brise légère s'élevait, amenant l'écume phosphorescente des vagues jusqu'auprès de l'épave contre laquelle je m'appuyais. Après avoir savouré quelques instants ces fraîches et bienfaisantes émanations du soir, qui apaisèrent un peu la fièvre dont j'étais agité, je reprenais le chemin du village, lorsque mes regards furent tout à coup frappés par un objet bizarre.

» Une petite flamme très-vive voltigeait au milieu du vieux squelette de navire duquel je venais de m'éloigner; elle montait et descendait alternativement avec une grande rapidité, et l'éclairait de sa lumière bleuâtre.

» Je puis dire que, dans les mille dangers que j'ai traversés en ma vie, je n'ai jamais connu la peur; et, malgré la nuit et la solitude qui m'environnaient, l'émotion que j'éprouvai alors ne fut pas de la frayeur, mais un étonnement profond, un saisissement religieux, et l'attente de quelque chose de plus extraordinaire encore. Cette attente ne fut pas trompée.

» Je regardai attentivement le jeu de la petite flamme, et je remarquai que de temps en temps elle abandonnait l'épave, s'élançait à une distance assez considérable en rasant presque les flots, s'arrêtait un instant au-dessus de la pleine mer, puis revenait voltiger au milieu des ais à claire-voie du bâtiment naufragé.

» J'avais bien entendu dire plusieurs fois par les pêcheurs et les matelots que de semblables apparitions indiquent la présence de trésors abîmés au fond de la mer; mais je ne me sentais point l'envie de vérifier par moi-même la réalité de ces histoires; et, toute réflexion faite, je pris le parti de me retirer et de laisser la flamme bleue continuer ses évolutions. Je venais donc de me remettre en marche pour regagner mon logis, lorsque j'entendis très-distinctement une voix grave et plaintive prononcer mon nom.

» Je m'arrêtai de nouveau pour regarder derrière

moi, et je vis un vieillard dont le visage pâle et maigre était tourné de mon côté. Il m'était inconnu et portait un costume étranger. Ses yeux étaient fixés sur moi avec une expression suppliante. J'hésitai quelques instants à lui adresser la parole, voyant bien que j'avais affaire à quelque habitant de l'autre monde, et ne sachant si ce n'était pas un émissaire de Satan. Après m'être bien consulté, néanmoins, je crus pouvoir me fier à sa mine, qui n'avait rien d'offensif, et, me promettant de tenir bon contre les tentations, je me décidai à lui demander ce qu'il me voulait et pourquoi il m'avait appelé ; ce que je fis d'un ton d'assurance dont je ne fus pas mécontent.

» — André, me répondit-il, tu viens de te plaindre de ce que le sort t'a refusé la richesse ; hé bien, je te ferai riche, moi, si tu veux consentir à ce que je vais te demander.

» — Oh ! oh ! me dis-je en moi-même, je te vois venir, mon gaillard ; et j'avais raison de me méfier de toi : tu m'offres la richesse, que tu ne me donnerais sans doute point, pour me pousser à quelque mauvaise action qui te livrerait mon âme ; mais va, tu as affaire à un bon chrétien qui tient à son salut, et à un loup de mer qui ne craint point tes sortiléges, et ne se laissera pas prendre à tes ruses.

» Puis j'ajoutai tout haut assez brusquement et en faisant le signe de la croix : « Que t'importe ma pauvreté, maître ? Si j'ai souhaité la richesse, ce n'est pas à toi que je l'ai demandée ; et s'il m'est pénible de rester pauvre, ce n'est pas au point que, pour un empire, je voulusse cesser d'être honnête homme.

» A ma grande surprise, mes paroles ne paraissaient produire sur le vieillard d'autre effet que d'augmenter la tristesse dont son visage blême portait l'expression. Il secoua la tête en souriant d'un air mélancolique, et reprit du même son de voix grave et doux :

» — Tu te méprends sur mes intentions, mon fils. Je ne suis point, comme tu le crois, un mauvais génie ; je ne tends point de piége à ta bonne foi, et tu peux te fier à ma parole. Prends cet anneau comme gage de ma promesse, et au milieu de la troisième nuit qui suivra celle-ci, plonge sans crainte dans la mer, à une portée de fusil du rivage. Au fond, tu trouveras trois pots retournés. Va droit à celui du milieu, et soulève-le sans t'inquiéter de ce qui se passera autour de toi ; puis remonte aussitôt à la surface de l'eau et regagne le rivage. Tu y arriveras sain et sauf, pourvu que tu ne t'arrêtes à rien de ce que tu verras et entendras. C'est l'âme d'un noyé qui est prisonnière sous ce vase et que je te supplie de délivrer. Sois certain qu'après avoir accompli cette bonne œuvre, tu en recevras la récompense ; que ni toi ni les tiens ne connaîtrez désormais la douleur et les privations en ce monde, et que ton salut dans l'autre, loin d'être compromis, n'en sera que plus assuré. »

» Après avoir prononcé ces paroles, et sans attendre ma réponse, l'inconnu disparut, laissant sur la pièce de bois où il s'était assis, un anneau tout terni par la vétusté.

» Malgré l'air de bonne foi que j'avais cru reconnaître dans ces discours, je ne trouvai pas sage d'y obéir, car ce pouvait être, de la part du malin esprit, un raffinement de ruse pour m'attirer dans ses filets. Je repris le chemin de ma cabane, enchanté de la victoire que je croyais avoir remportée sur l'ennemi du genre humain.

» Pendant les trois jours qui suivirent, je pensai plus d'une fois à l'apparition du bord de la mer ; mais j'en vins peu à peu à me persuader que j'avais rêvé tout éveillé ; je me gardai bien d'en parler à personne, de peur qu'on ne me rît au nez et qu'on ne me traitât de visionnaire ou de sorcier ; et la nuit venue où le vieillard m'avait dit de faire un plongeon dans la mer, je ne bougeai du logis et dormis comme une souche sur mon grabat.

» L'année qui s'écoula après cette étrange aventure ne fut pas pour moi moins désastreuse que les précédentes. Il n'est chose fâcheuse qui ne m'arrivât contre toute prévision. Je fus d'abord arrêté à cause de ma ressemblance avec un voleur qui avait su se soustraire aux recherches de la justice ; on me mit au cachot, on me fit subir la question, et l'on me traita d'autant plus durement, que, fort de ma bonne conscience, j'avais voulu résister aux gens qui étaient venus pour me saisir. Ce fut seulement après quatre mois de souffrances, que le vrai coupable ayant été retrouvé, on me remit en liberté. En sortant de prison, je fus pendant longtemps en proie à la plus affreuse misère. Repoussé de tous comme si j'eusse été réellement un malfaiteur, je pris du service à bord d'un navire suédois ; mais la première fois que j'y fis la manœuvre, je tombai du haut du grand mât sur le pont, et me cassai une jambe. On me transporta dans un hôpital où je passai trois mois entre les mains de chirurgiens inhabiles qui me firent souffrir mille tortures pour ne me remettre la jambe qu'à demi. Lorsqu'ils me lâchèrent, j'étais incapable de travailler. Je revins au pays en boitant et en mendiant, sans autre idée que de laisser au moins mes os sur ma terre natale.

» Un soir, — c'était une année après ma rencontre avec le fantôme, — je ne sais quelle fantaisie me prit d'aller rêver au passé, à l'avenir peut-être, sur la plage solitaire.

» Le temps n'était pas calme et serein comme la première fois ; au contraire, la tempête grondait au ciel et sur l'Océan ; les vagues se brisaient en mugissant sur la plage ; le vent soufflait avec force, et l'on eût dit qu'il allait achever la destruction de la vieille charpente du navire échoué. Il était presque nuit close, et c'est à peine si l'on distinguait encore les masses de nuages sombres qui couraient dans l'atmosphère et rasaient la cime des falaises. Des gouttes de pluie tombaient de temps à autre sur mon visage ; tout était lugubre et menaçant au-dessus et autour de moi. Je ne me rappelais pas avoir jamais vu une journée finir aussi tristement, et j'éprouvais une sorte de joie farouche à voir la nature se mettre ainsi à l'unisson de la sombre agitation à laquelle mon âme était en proie.

» Je livrais avec plaisir mon visage au souffle humide du vent, et je regardais les vagues tumultueuses avec une véritable sympathie. Bien plus, je me sentais attiré par elles. Il me semblait que leurs grondements voulaient me dire : « Viens, toi qui souffres, toi que la terre repousse, viens chercher au milieu de nous le repos et l'oubli. »

» Je m'avançais d'un pas rapide vers la mer, en proie à une sorte de vertige ; déjà l'écume rejaillissait sur moi, et les lames se dressaient au-dessus de ma tête, avant de s'abattre sur le sable. Encore quelques pas et j'allais être englouti. Je m'arrêtai soudain.

» La même voix que j'avais entendue une année auparavant, à pareille heure, avait prononcé mon nom; et en me retournant, je vis le même spectre assis sur l'épave. Je revins vers lui avec moins de répugnance que je n'avais fait jadis, et je l'entendis avec une joie secrète me répéter sa proposition. Pourtant j'hésitais à lui répondre; mais lui, comme s'il eût su lire au fond de mon âme et qu'il eût été sûr d'avance de mon consentement, n'attendit point que je me décidasse, et disparut, laissant encore son anneau sur un fragment de rocher.

» Un éclair d'espérance passa dans mon esprit.

» — Après tout, me dis-je, que risqué-je en tentant l'aventure? La vie est pour moi peu de chose, et il ne s'en est guère fallu que je ne m'en défisse tout à l'heure; pourquoi donc ne la jouerais-je pas contre la seule chance de salut qui me reste?

» Je pris l'anneau et le passai à mon doigt.

» J'attendis la troisième nuit avec une anxiété pleine d'impatience, et lorsque onze heures et demie sonnèrent à l'église du village, je me dirigeai rapidement vers la plage. La mer était calme et la nuit sereine. Je m'agenouillai sur le sable, j'adressai au ciel une courte prière, puis je m'élançai dans les flots. Arrivé à la hauteur que le vieillard m'avait indiquée, je plongeai résolûment... Il me serait difficile d'exprimer ce qui se passa alors... Je pénétrai rapidement et sans effort dans la profondeur de la mer; plus je m'enfonçais, moins je sentais l'humidité; ma respiration, comprimée pendant quelques secondes, redevint graduellement libre; les ténèbres qui m'environnaient se dissipèrent peu à peu. Enfin je me trouvai dans une prairie couverte d'une riche verdure, et dont l'herbe était une algue marine telle que je n'en avais point encore vue; elle était émaillée de perles et de coquillages brillants, et parsemée de grands arbres dont le tronc et les branches ressemblaient à du corail; la température qui régnait dans ce lieu était douce et fraîche; la lumière qui l'éclairait n'était pas d'une blancheur éblouissante comme celle du soleil, mais tempérée par un léger reflet d'azur. Ce séjour me parut enchanteur. Il était, en outre, plein de mouvement et d'animation. Des bandes joyeuses de faucheurs travaillaient avec ardeur à couper l'herbe et à en former des meules; et tout en travaillant, ils chantaient un hymne à la louange de l'ondine dont ils étaient les serviteurs.

» Je fus bien tenté de me mêler à eux et de les interroger, mais je me rappelai l'expresse recommandation du vieillard, et je marchai devant moi sans m'arrêter. Je dois ajouter, du reste, que ces faucheurs ne faisaient aucune attention à moi, et ne semblaient même pas s'apercevoir de ma présence. Je ne tardai pas à remarquer, à peu de distance de moi, trois urnes retournées. Je hâtai le pas, et dès que je fus à portée, je saisis celle du milieu et je la renversai. Une fumée qui me suffoqua presque, puis une flamme très-vive s'en échappèrent aussitôt.

Au même instant, tous les travailleurs s'élancèrent vers moi en poussant des grands cris et en brandissant leurs faux et leurs fourches. Je m'enfuis éperdu et j'arrivai devant un magnifique palais tout resplendissant de cristal et de pierres précieuses. Une jeune femme richement vêtue en sortit. Elle était d'une rare beauté et de l'air le plus doux et le plus majestueux à la fois qu'on puisse imaginer. Elle leva son sceptre de corail, et ceux qui me poursuivaient s'arrêtèrent et se turent; puis en me souriant avec grâce, elle me fit signe de venir à elle. Je m'étais arrêté en la voyant; je fis un mouvement pour obéir à son invitation; mais je me rappelai encore la recommandation du vieillard... Ne sachant plus alors de quel côté me tourner, je fis un violent effort comme lorsqu'on est en proie à un mauvais rêve et qu'on veut se réveiller. Je me sentis incontinent comme enlevé par dessous les bras; l'eau m'enveloppa de nouveau en bouillonnant à mes oreilles; je revins à la surface et me remis à nager vigoureusement vers le rivage. A peine y fus-je arrivé que je tombai évanoui : la fatigue et l'émotion que je venais d'éprouver avaient épuisé mes forces.

» Lorsque je repris l'usage de mes sens, le jour commençait à poindre. Je me levai transi de froid et je regardai autour de moi. Le vieillard était debout sur un rocher. Son visage n'avait plus la même expression chagrine que je lui avais vue à ses deux premières apparitions. Il leva son doigt pour me faire entendre que j'eusse à lui rendre son anneau; il me montra à ses pieds un gros sac de cuir, et disparut après avoir étendu ses mains sur moi comme pour me bénir.

» Je m'approchai du rocher, j'y déposai l'anneau et je saisis le sac que, malgré sa pesanteur, j'emportai, en courant, dans ma cabane. Là seulement je l'ouvris, et quelle ne fut pas ma joie en le trouvant plein de belles pièces d'or!.. Mais ce trésor n'était rien auprès de la récompense qui m'attendait encore. Car puis-je considérer autrement le bonheur que je n'ai cessé de goûter depuis ce jour et les succès qui ont couronné toutes mes entreprises?

» Je fis quelques voyages d'où je rapportai de nouvelles richesses; puis j'épousai votre bonne mère, je me fis bâtir cette maison et je me fixai dans ce village, où je n'ai, Dieu merci, à quelques exceptions près, que de bons camarades et de fidèles amis.

» J'ai de plus la satisfaction, mes chers enfants, ajouta mon père en terminant, de vous voir tous en bonne santé, en pleine prospérité, et, ce qui est plus important, de penser que vous êtes d'honnêtes gens, aimant Dieu, vos vieux parents et votre prochain. Nous pouvons donc mourir en paix maintenant, votre mère et moi, en vous bénissant et en remerciant le ciel des bienfaits dont il nous a comblés. »

II

L'histoire merveilleuse du père André ne tarda pas à se répandre dans le village. Grands et petits, jeunes et vieux, hommes et femmes la commentèrent à l'envi, chacun à sa façon et selon ses idées. Que beaucoup l'aient accueillie avec incrédulité, cela est probable. Quoi qu'il en soit, plus d'un, après en avoir gouaillé tout haut, se dit à part lui :

« Plût au ciel qu'il m'en arrivât autant! Un plongeon à faire et un pot à retourner, ce n'est pas la mer à boire, et la richesse, le bonheur valent bien qu'on les achète à ce prix! »

Et en effet, dès lors, la plage ne fut plus aussi déserte : il ne se passait guère de soirée qu'on ne vît quelque pauvre diable se diriger furtivement vers le lieu où gisait la vieille épave, puis en revenir quelques heures après l'oreille basse, — sans doute parce

qu'il n'avait pas rencontré le vieillard pâle. Plusieurs ayant ainsi cherché à vérifier l'existence de ce personnage problématique, et n'ayant vu ni lui ni la flamme bleue dont on disait qu'il était d'ordinaire accompagné, on commença à se dire que le père André avait fait un conte à son fils, ou le fils à ses amis.

Les choses en étaient là lorsque l'aventure que nous allons dire vint jeter encore le doute dans les têtes, réveiller la crédulité des uns et fournir aux esprits forts dè l'endroit un nouveau thème de railleries et de bons mots.

Il y avait dans le village un homme nommé Pierre. C'était un ivrogne et un paresseux. Il était censé exercer comme les autres le métier de pêcheur; mais depuis bien des années il n'avait pas mis le pied dans une embarcation, et lorsqu'on voulait le voir, on était à peu près sûr de le trouver au cabaret, en face d'un pot de bière. Le soir, il regagnait en chancelant sa cabane, où il était toujours durement accueilli par sa femme Marthe, qui, dans son genre, ne valait pas mieux que lui. Elle n'était, à la vérité, ni paresseuse ni ivrognesse, car elle ne buvait que de l'eau et c'était elle seule qui allait à la pêche, prenait et vendait le poisson, entretenait tant bien que mal ses hard es et celles de son mari, et faisait bouillir la marmite. Mais, en revanche, elle était avare, acariâtre et querelleuse. On l'accusait publiquement d'avoir rendu, par son humeur, le domicile conjugal insupportable au pauvre Pierre.

Le fait est que les deux époux faisaient fort mauvais ménage.

Un jour il arriva que, la mer étant au moins d'aussi mauvaise humeur que Marthe, celle-ci, qui tenait à porter au marché sa provision accoutumée, voulut néanmoins s'embarquer. En vain quelques hommes prudents essayèrent de l'en détourner. — Son mari, bien entendu, se garda de lui faire aucune représentation; il l'eût bien plutôt aidée à mettre à la voile. — L'amour du gain empêcha l'intrépide marinière d'écouter aucun avis. A tout ce qu'on lui put dire, elle répondit qu'elle aimait mieux périr que de manquer la vente, et elle s'élança sur la croupe des vagues par le temps le plus épouvantable qui se fût vu depuis longues années.

Ce jour-là Pierre but et causa aussi plus que de coutume et ne se retira qu'à une heure avancée de la soirée. En rentrant chez lui, il n'y trouva point sa femme, il n'en fut ni affligé ni inquiet, et dormit jusqu'au lendemain matin, mêlant ses ronflements sonores aux mugissements de la tempête.

En se réveillant, il regarda autour de lui et se vit seul; il se leva, sortit et s'en fut interroger les voisins pour savoir ce qu'il était advenu de dame Marthe et de sa barque. Les renseignements qu'on lui donna le convainquirent que l'une et l'autre avaient été englouties la veille, et tous ses voisins lui adressèrent en chœur leurs compliments — de condoléance. Pour lui, il trouva tout à coup à sa femme cent qualités qu'il se reprocha d'avoir méconnues tant qu'elle avait vécu. Toutefois, il n'eut pas trop de peine à se persuader que, tout bien considéré, c'était un bonheur pour Marthe d'être délivrée des soucis et des tourments de cette vie, et pour lui de pouvoir désormais rentrer au logis sans y recevoir des injures et des coups, pour tout salut.

La tempête avait cessé; le temps était beau; le soleil couchant projetait sur le ciel et sur la côte les teintes empourprées de ses derniers rayons. L'idée vint à Pierre d'aller, avant de rentrer chez lui, respirer un peu l'air frais du soir au bord de la mer. Il s'avança donc vers la plage en fredonnant de sa voix enrouée une vieille chanson de matelots, et sans chercher à corriger, par un effort de sa volonté, ce que sa marche avait d'irrégulier et de contraire aux lois de l'équilibre.

Le hasard le conduisit auprès du squelette de navire qui avait été témoin de l'aventure d'André. Ce souvenir revint alors à l'esprit de notre homme et acheva d'exalter son imagination, déjà surexcitée par les copieuses libations auxquelles il s'était livré depuis le matin.

« — Oh! se dit-il, si le vieillard pâle m'apparaissait et me demandait d'aller, moyennant un bon prix, délivrer une âme de noyé, avec quel empressement j'accepterais sa proposition! Pardieu! je ne ferais pas le renchéri comme ce vieil imbécile d'André, et le fantôme n'aurait pas la peine d'y revenir à deux fois! Je suis libre : il ne me manque plus que quelques sacs d'écus pour être parfaitement heureux; et pourvu que je fusse assuré de ne pas rencontrer ma femme au fond de la mer... »

Il n'avait pas achevé ce monologue qu'il vit la flamme bleue voltiger devant lui, et, un instant après, le fantôme debout parmi les débris, et lui faisant signe d'approcher.

Pierre s'avança aussitôt, et, sans attendre que l'être mystérieux lui adressât la parole :

« — Ha! ha! compère, lui dit-il sans plus de façon : te voilà donc revenu! J'ai ouï parler de toi et tu me vois enchanté de faire ta connaissance. Serviteur très-humble! Viens-tu encore chercher un libérateur pour quelque âme prisonnière sous un pot? »

Le vieillard fit un signe de tête affirmatif.

« — Hé bien! reprit Pierre, je suis ton homme, et me voici prêt à entrer en campagne à l'instant même, s'il y a quelque chose à gagner. Je suis garçon, — ou veuf, c'est tout un, — et fort disposé à alléger tes poches de quelques rouleaux de pièces d'or. Hâte-toi donc de me donner les indications nécessaires pour pénétrer dans ton pays, et compte sur ma résolution, comme je compte sur ta reconnaissance. »

Le ton cavalier de l'ivrogne ne parut pas être du goût du fantôme, car il fit une grimace de mépris et ne répondit point. Il se contenta de laisser son anneau sur le sable, et disparut aussitôt.

Pierre s'empara du talisman, le passa à son doigt, et, en attendant que minuit sonnât, il continua de se promener de long en large sur la plage, bâtissant, pour le reste de ses jours, mille châteaux en Espagne tous plus beaux les uns que les autres.

Lorsqu'il entendit les douze coups tinter au clocher du village, il entra dans l'eau et se mit à nager avec ardeur. Au bout d'un certain temps, il sentit quelque chose qui l'attirait vers le fond; il ne put d'abord se défendre d'un mouvement de terreur, et il essaya instinctivement de se maintenir à la surface; mais la force qui le sollicitait triompha bientôt de sa résistance, et il s'enfonça dans les flots avec rapidité. Il atteignit en quelques secondes un endroit où il retrouva de l'air et de la lumière, et enfin il arriva dans la prairie, où il vit, ainsi que le fils d'André l'avait ra-

conté, une foule joyeuse de faucheurs travaillant, et chantant les louanges de leur souveraine.

— Eh! se dit-il en lui-même, je serais curieux de faire la connaissance de cette princesse, et si elle m'offre à rafraîchir dans son château de verre, je n'aurai garde de refuser son invitation, car sa cave doit être bien montée : les navires qui apportent les vins d'Espagne et de France et qui périssent chaque année sur nos récifs lui fournissent sans doute une nombreuse collection de bouteilles de choix et à bon marché.

Tout en se livrant à ces réflexions, Pierre marchait au hasard, et sans se demander s'il suivait le bon chemin pour atteindre l'endroit où se trouvaient les âmes prisonnières. Cette idée lui étant venue, il s'arrêta, regarda autour de lui et aperçut, à peu de distance, les murs étincelants du palais de l'ondine. Il se dirigea de ce côté, et en arrivant devant le péristyle, il en vit sortir une femme très-richement vêtue, mais vieille, laide, au visage jaune et ridé, qui, en grimaçant, de sa bouche édentée, un hideux sourire, lui fit signe d'approcher. Il obéit, bien qu'avec la plus grande répugnance, et fit un effort sur lui-même pour la prier poliment de vouloir bien lui dire où étaient les pots.

« — Je te les montrerai si tu veux m'épouser, dit la vieille en étendant vers lui sa grande main sèche. N'es-tu pas venu pour cela?

— Hum! pas précisément, grommela Pierre. — Sans doute je ne dis pas que... enfin... vous me faites bien de l'honneur... mais... je voudrais... »

En balbutiant ces excuses incohérentes, notre homme reculait avec horreur, cherchant à éviter l'étreinte de cette vilaine main qui s'allongeait, — s'allongeait toujours et paraissait près de le saisir. Enfin il fit un saut de côté et aperçut alors les trois vases. En deux bonds, il les eut atteints; mais ici grande fut sa perplexité. Il songea qu'il avait oublié de demander au vieillard lequel il lui fallait lever. Une sueur froide mouilla son front, et il eut un moment d'angoisse inexprimable. Mais son hésitation pouvait le perdre. Déjà la vieille s'avançait d'un air courroucé, en brandissant son sceptre d'une façon terrible qui rappela au pauvre Pierre les évolutions que dame Marthe exécutait sur son dos avec son manche à balai. En même temps, tous les moissonneurs accouraient avec des cris menaçants. Il fallait prendre un parti. Le malheureux, à tout hasard, souleva le pot du milieu, et il lui sembla entendre sortir de ce vase un glapissement pareil à la voix irritée de la défunte; il voulut le replacer, car l'idée que l'âme de dame Marthe allait s'échapper de cette prison et revenir sur la terre pour le tourmenter, traversa son esprit comme un éclair sinistre. Mais les cris redoublaient autour de lui; les pelles, les fourches et les faux étaient levées sur sa tête ou dirigées contre sa poitrine; dans son trouble et dans sa frayeur, il laissa tomber le pot, qui se brisa en morceaux. Lui-même trébucha, sa vue s'obscurcit, la respiration lui manqua; il se débattit d'abord dans le vide; puis, à ce qu'il crut sentir du moins, dans les flots bouillonnants... enfin sa tête heurta contre un galet, et ce coup lui rendit l'usage de ses sens...

En ouvrant les yeux, il se retrouva couché sur le sable, les membres engourdis par le froid, les vêtements humides, la tête endolorie, les paupières lourdes. — A l'Orient, l'aube commençait à blanchir le ciel. Pierre se leva, chercha autour de lui le salaire qu'il attendait pour son expédition sous-marine : il le chercha vainement. Il regarda à son doigt, et n'y vit d'autre anneau que le gage de son union avec Marthe.

« — Ah! scélérat de fantôme, s'écria-t-il, tu m'as trompé. — M'engager dans une entreprise aussi périlleuse, me mouiller à me rendre perclus de rhumatismes pendant le reste de ma vie, — et tout cela gratis! — Pierre, mon ami, tu n'es qu'un sot! »

Et il reprit tristement le chemin de sa cabane. Le soleil n'était pas encore levé lorqu'il y arriva, et il ne fut pas médiocrement surpris de voir briller à travers les vitres une lumière qu'éclipsait de moment en moment une ombre allant et venant dans la chambre.

Saisi de frayeur, il colla son oreille à la porte et il écouta. Une voix, hélas! trop connue de lui, débitait à son adresse des imprécations et des épithètes blessantes : il n'en put douter, dame Marthe était revenue!

« — Hélas! murmura-t-il, j'aurais dû m'y attendre, et prévoir que la mer ne voudrait pas la garder. Je suis sûr qu'elle querellait et battait les poissons, toute morte qu'elle était!... Mais j'y pense : ne serait-ce pas moi, malheureux, qui l'aurais délivrée tout à l'heure? — Oui, c'est bien cela! — Ce pot que j'ai levé au hasard, sans savoir qui était dessous, c'était la prison où sa méchanceté, je gage, avait obligé le gouvernement de l'endroit à l'enfermer; — ce coassement criard que j'ai entendu, c'était sa voix! — Ah! misérable, que ne suis-je resté plutôt à sa place au fond de la mer! Que n'ai-je consenti à épouser la vieille reine! Assurément je n'aurais pas perdu au change!..»

Le pauvre Pierre ne put modérer l'expression de son désappointement, et il éleva assez la voix pour que, de l'intérieur, sa femme l'entendît. Elle sortit tout à coup, le saisit au collet, et l'attirant dans la maison :

« — Ah! mauvais garnement, lui cria-t-elle de sa voix la plus aigre, te voilà enfin! D'où viens tu encore?

— Hé quoi! répondit l'ivrogne : c'est ainsi que tu me remercies, moi qui viens du fin fond de la mer où tu étais prisonnière, et qui t'ai délivrée au risque de périr!

— Que me contes-tu là? — As-tu perdu le peu de raison qui te restait, ou crois-tu m'en donner à garder avec tes contes de l'autre monde?

« — Mais toi-même, ma chère femme, dit-il, qu'es-tu devenue pendant ce temps, et comment se fait-il...

— Je suis devenue ce que bon m'a semblé, et cela ne te regarde pas, interrompit brusquement Marthe; — mêle-toi de tes affaires, et laisse-moi tranquille.

Pierre ne souffla plus mot et demeura perdu dans ses réflexions jusqu'à ce que sa femme, ayant pris ses filets et ses agrès, sortit comme de coutume.

L'aventure, vous le pensez bien, mesdemoiselles, fit du bruit dans le village où, pendant plusieurs semaines, on ne parla que de la disparition de dame Marthe, de sa résurrection et de la méprise grotesque de Pierre. — Et c'était à qui se moquerait du pauvre homme. Lui, persuadé qu'il était bien réellement descendu au fond de la mer, soutenait que tout son malheur venait uniquement de ce qu'il s'était trompé de pot; que s'il eût renversé celui de droite ou de gauche

et non celui du milieu, il serait resté veuf et devenu riche. — Quant aux esprits forts, ils niaient que l'aventure eût rien de surnaturel, et voici comment ils l'expliquaient :

« Dame Marthe, disaient-ils, s'était bien gardée de se noyer; elle avait seulement bu un coup d'eau salée et s'était sauvée à la nage. Pierre, étant ivre, s'était endormi au bord de la mer; il avait rêvé de vieillard pâle, de feu follet, de plongeon, de pots retournés, etc. Bref il avait eu un cauchemar, et s'était réveillé au moment le plus critique, comme cela arrive toujours. Il était rentré au logis et y avait retrouvé sa femme qui l'avait reçu avec son aménité ordinaire. — Tout cela, ajoutaient-ils, était on ne peut plus simple, et ne valait pas qu'on en fît tant de bruit. »

Leur avis finit par prévaloir, et Pierre lui-même par se persuader que l'histoire du père André était un conte dont il avait été dupe, et que toute son excursion dans l'humide empire n'avait été qu'une illusion produite par l'ivresse et par le sommeil.

ARTHUR MANGIN.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 4.

Nous prévenons nos abonnées que ce mois-ci il sera ajouté à notre catalogue deux quadrilles faciles par M. Arthur Delaseurie, intitulés *Gringalet*, *Souvenir de Rouen*, charmante musique de danse pleine de verve et de mouvement, éditée chez M. Leduc; *la Comète ou la Fin du monde*, prophétie comique, chansonnette d'actualité, dont la musique est due au talent original de M. l'éditeur Paté. — Nous rappelons aussi qu'une fort belle composition de Moniot, éditée par la maison Petit, et ayant pour titre : *Sous les grands chênes*, mérite l'attention spéciale des personnes qui recherchent la bonne musique de salon; enfin que la musique de Fumagalli ne peut plus leur être livrée, le délai étant expiré depuis le 28 février dernier.

ÉDUCATION MUSICALE

MADEMOISELLE SONTAG

(Quatrième article.)

Mademoiselle Sontag devenue ambassadrice, c'est beau et singulier; mais ce qui l'est encore davantage, c'est, après vingt ans passés dans les hautes sphères de la vie, de niveau avec ce que la noblesse et la diplomatie ont de plus illustre, de redevenir, d'ambassadrice, prima donna; de reprendre son succès où on l'avait laissé; femme, de continuer ce qu'on avait commencé jeune fille, de faire encore sa partie dans ce duo où manque, hélas! Malibran, et de retrouver les applaudissements d'autrefois, plus vifs encore peut-être! Le temps a coulé pour nous tous, excepté pour elle. L'Europe a été bouleversée de fond en comble; un trône s'est écroulé, la république a succédé à la monarchie; mais cette chose si frêle, si ailée, si aérienne, qu'un rien peut anéantir, cette cloche de cristal que le moindre choc peut fêler ou briser, la voix d'une cantatrice, est restée intacte; le timbre argenté de la jeunesse vibre toujours dans cet organe si pur.

Mademoiselle Sontag eut, toute petite, cet avantage inappréciable et très-rare, de posséder une vraie voix de soprano : — le soprano naturel ne se rencontre qu'à de longs intervalles; le soprano ordinaire est un mezzo-soprano ou même un contralto travaillé, perfectionné, monté de ton par de persévérantes études et de grands efforts de gosier : on étouffe les basses notes au profit des notes élevées, on aiguise les hautes; mais ce résultat ne s'obtient souvent qu'au détriment de la voix qui se fatigue ou s'altère. Mademoiselle Sontag n'eut jamais besoin d'avoir recours à ces violents exercices; l'instrument chez elle était parfait, son travail ne porta que sur la manière d'en jouer : elle n'eut qu'à s'occuper du chant, sans avoir à accorder ou à corriger le luth.

Aussi chez mademoiselle Sontag, si heureusement douée, nul effort, nul travail, pour étendre un registre, pour polir un gosier rebelle. Sa voix pure, souple, facile, atteignait, en se jouant, aux limites les plus élevées de la voix humaine, et jetait à profusion les trilles, les roulades, les points d'orgue, et tous ces ornements, broderies étincelantes, fusées sonores, arabesques délicates, qui demandent tant d'agilité, de précision et de grâce.

Bien que née en Allemagne, dans la patrie de Bach, d'Haydn, de Gluck, mademoiselle Sontag fut, pour le style, une vraie Italienne; et cependant, particularité

remarquable, elle n'alla jamais en Italie, cette terre sainte, cette Mecque du chant, dont les artistes lyriques se croient obligés de faire le pèlerinage une fois au moins dans leur vie. Mozart lui-même, son grand compatriote, n'étudia-t-il pas les maîtres d'au delà les monts, et ne fit-il pas luire dans le bleu clair de lune allemand un jaune rayon du soleil italien?

Nous avons laissé madame Sontag poursuivant le cours de ses succès au grand théâtre de la Reine, à Londres. Ce ne fut que dans l'hiver de 1851 qu'elle reparut sur la scène des Bouffes de Paris, c'est-à-dire vingt quatre ans après ses premiers débuts dans cette capitale qui l'avait si légitimement et si ardemment admirée. La salle Ventadour devint alors le rendez-vous de toutes les illustrations de la grande ville, ses portes furent véritablement assiégées, et chaque soir, l'auditoire enthousiaste s'étonnait de retrouver dans la voix de la cantatrice cette justesse, ce charme, cette méthode sévère que l'on avait tant applaudies au temps de ses premiers triomphes.

Peut-être son timbre avait-il un peu moins de fraîcheur, peut-être son gosier avait-il perdu un peu de cette agilité qui est le privilége de la jeunesse; mais il y avait dans son chant quelque chose de plus posé, de plus onctueux, et chacun se demandait, après l'avoir entendue, si madame la comtesse Rossi n'était pas la digne émule de mademoiselle Sontag.

Elle joua successivement dans *il Matrimonio segretto, la Tempesta, il Barbiere, la Sonnambula, la Figlia del Reggimento.*

Nous finirions par lasser nos lectrices par cette longue biographie, si nous entreprenions de raconter, une à une, les ovations dont on se plut à entourer l'éminente artiste. Disons, seulement, avec quel enthousiasme frénétique le public écouta les célèbres variations de Rhodes, bissées chaque soir dans *il Barbiere*, puis la grande scène des adieux, et l'admirable allegro : *Ah! viva la patria*, dans l'air de *la Figlia del Reggimento*, magnifiques créations qu'elle créait à son tour avec sa voix puissante, son sentiment vrai de toute chose, et l'exquise distinction de son irréprochable talent.

Un dernier mot sur la célèbre cantatrice.

La société philharmonique de la ville d'Amiens avait annoncé un concert au bénéfice des pauvres. On vint prier madame Rossi de vouloir bien s'y faire entendre. Elle accepta, mais à la condition expresse qu'il lui serait donné 1,500 francs.

1,500 francs! pour une ville de province, c'est une grosse somme! les indigents la compteraient en moins, mais la cantatrice la compterait en plus. C'était rétablir l'ordre des choses selon le système des compensations de M. Azaïs. Les dilettanti provinciaux ne purent rien diminuer; il fallait en passer par les fourches caudines de la célébrité. Le concert d'Amiens fut admirable, madame Rossi fit une ample moisson de fleurs et de bénédictions. Puis, après les portes closes, elle fit venir près d'elle les organisateurs du concert, leur remit ses 1,500 francs, et leur déclara que cette somme devait être distribuée le lendemain même aux pauvres de la ville. De cette façon, nuls droits prélevés, nuls frais d'aucune espèce ne devaient amoindrir l'offrande d'un cœur vraiment artiste et vraiment généreux.

Les dames de la ville, vivement touchées de ce procédé, prièrent madame Sontag d'accepter un riche bracelet, la cantatrice n'y consentit qu'après avoir acquis la certitude que cet hommage n'enlevait pas une obole aux indigents qu'elle était venu secourir. Nous avons essayé de peindre la cantatrice, ces deux traits-là peignent la femme.

MARIE LASSAVEUR.

Revue Musicale.

Un des événements les plus importants de ce mois-ci, pour le monde musical, est à coup sûr la représentation d'*Obéron* au Théâtre-Lyrique. Cette œuvre magistrale, due au magnifique génie de Weber, n'était connue du public parisien que par son ouverture, cette préface grandiose empreinte de la poésie fantastique qui semble être le domaine privilégié de l'illustre maestro. *Obéron* n'avait jamais quitté le répertoire des scènes allemandes, où l'exécution laissait beaucoup à désirer sous le rapport vocal. M. Carvalho eut la noble ambition de doter la scène française de cet ouvrage; tentative dangereuse, car elle devait être faite sur un théâtre plus habitué à l'exécution de la musique de genre qu'à celle des grandes œuvres traditionnelles. Cependant, les efforts de la direction, la sollicitude du chef d'orchestre, M. Deloffre, ont triomphé de tout obstacle et vaincu toute difficulté. Note par note, nuance par nuance, le travail est conforme au texte original; aussi le chef-d'œuvre de Weber a-t-il soulevé l'enthousiasme des auditeurs les plus difficiles.

Écoutons cette superbe ouverture où le cor magique d'Obéron se fait entendre. Quelle belle phrase de violoncelle vient colorer cette introduction! Elle se termine par un accord *fortissimo* qui nous sépare brusquement du monde fantastique pour nous faire entrer dans le domaine de la réalité. Un mélodieux chant de clarinette, un allégro vif, mordant, original, une vigoureuse péroraison des instruments à cordes, tel est le sommaire de cette belle ouverture que le public a redemandée.

L'introduction du premier acte, *le chœur des génies*, répond par sa couleur au début de l'ouverture. L'air d'Obéron qui suit, prend les proportions du récitatif. La vision de *Rézia*, qu'accompagne le bruit des harpes lointaines, produit un charmant effet. Vient ensuite l'air de Huon à l'allure vive et chevaleresque. L'andante rappelle une jolie phrase de l'ouverture, exécutée par la clarinette. Le retour du sujet s'opère par un *crescendo*, pour aboutir à un *coda* qui rappelle la manière italienne. Nous avons tous entendu au Conservatoire de Paris le final admirable qui suit le crescendo; il est inutile d'en faire un nouvel éloge. Enfin, la marche des *gardiens du harem*, combinée avec les chœurs et les vocalises de *Rézia*, forme un ensemble dont les applaudissements ont interrompu la dernière partie.

L'ariette de *Fatime*, suivie d'un quatuor qui débute en duo, commence le deuxième acte. Vient ensuite la grande et admirable scène de l'invocation de *Puck*. Le morceau de la tempête est un chef-d'œuvre que l'on peut comparer à l'ouverture de *Guillaume Tell* et à la *Symphonie pastorale*; mais la *Prière de Huon*, accompagnée par des altos et des

violons divisés, produit un effet plus saisissant encore. L'air de *Rézia* est le digne pendant du grand air de *Freyschutz*. Enfin, le petit duo entre Puck et Obéron, avec violon solo, qui vient s'enchaîner au chœur des nymphes de la mer, donne à cette combinaison harmonique je ne sais quoi de vague et de mystérieux dont l'oreille est à la fois inquiète et charmée.

Le troisième acte a un cachet très-différent des deux autres; à l'épopée succède l'idylle; à l'opéra succède l'opéra comique. L'ariette de Fatime et le duo qui suit participent de ce nouveau caractère entièrement opposé au précédent. Le trio qui vient après est certainement une des plus belles pages de l'œuvre. Enfin, une valse des plus originales et le chœur final de l'apothéose d'Obéron complètent cette splendide partition.

Le ténor Michot s'est parfaitement acquitté du rôle de *Huon de Bordeaux*. Madame Rossi-Caccia a représenté consciencieusement et avec infiniment de verve et de goût le personnage de Rézia, la fille du calife de Bagdad. Quant à Fromant, chargé du rôle d'Obéron, nous regrettons de ne pouvoir lui donner la part d'éloges que nous accordons de si bon cœur à ses compagnons. L'orchestre doit recueillir à juste titre les honneurs de la soirée; l'ensemble parfait de l'instrumentation, la pureté et le talent des soli, la magnifique exécution de ce magnifique opera, lui ont valu la plus large part des bravos enthousiastes de la salle.

Le Théâtre-Italien vient de remettre en scène *Don Juan*, le chef-d'œuvre de Mozart. C'était à la fois un devoir à remplir et un modèle: à donner un devoir, parce que les grandes traditions doivent se perpétuer dans une nation d'où tous les arts et toutes les sciences jaillissent pour féconder le monde; un modèle, parce que Mozart est le maître qui a le mieux compris les grandes formes du rhythme musical. Dans l'enchaînement, dans le développement, dans l'idée mélodique, dans les caractères, Mozart n'a pas eu de rival. Il a su fondre, en un tout harmonieux et grandiose, les éléments les plus hétérogènes; et cela, sans ce tapage infernal qui est un des caractères saillants de la musique moderne, avec cette simplicité substantielle qui est la vraie poésie, la vraie grandeur. Il est donc utile de placer ce beau et sévère talent sous les yeux de nos jeunes compositeurs. C'est le meilleur livre où ils doivent puiser les enseignements sérieux; c'est le grand style qu'ils feront bien de prendre pour modèle. Malheureusement les artistes du théâtre de M. Calzado ne sont pas à la hauteur de l'ouvrage qu'ils avaient à représenter; aussi l'exécution de *Don Juan* laisse-t-elle vivement à désirer.

Il serait fort difficile de rendre compte de la bouffonnerie intitulée: *Croquefer*, représentée récemment aux Bouffes-Parisiens, paroles de MM. Jaime et Tréfeu, musique de M. Offenbach. Nous dirons seulement que cet harmonieux salmigondis a obtenu un succès de fou rire, et qu'il promet à l'administration d'excellentes recettes.

Mais voici venir un grand prix de Rome, auquel M. Offenbach accorde une hospitalité fraternelle: c'est M. Galibert, auteur d'un proverbe lyrique en un acte qu'on appelle *Après l'orage*. C'est un petit roman jonché de jolies fleurs mélodiques, rempli de grâce et de sentiment, qui s'alterne de la façon la plus heureuse avec la folie dont nous avons parlé tout à l'heure.

MARIE LASSAVEUR.

Économie Domestique

DÉJEUNER DE NOCES.

Huîtres.

Jambon au vin de Madère. Petits pâtés à la béchamel.

Turbot au bleu.

Rissoles de riz de veau. Poularde truffée.

Gelée au marasquin. Mayonnaise de homard.

Faisan rôti.

Aspic de gibier. Pudding ou nougat.

Dessert.

Si le nombre des convives était considérable, on pourrait doubler les entrées et les entremets comme suit:

Soles à la normande. Pieds truffés.

Côtelettes de mouton. Escalopes de filets de bœuf aux champignons.

Pâté de foie gras. Soufflé au riz.

Macaroni au parmesan. Galantine truffée.

CORRESPONDANCE

PLANCHE IV. — 1 et 2, Passe et rond de bonnet pour enfant — 3, Entre-deux — 4, Garniture — 5, Garniture — 6, *Thérèse* — 7, Boutonnière — 8 et 9, Col et manchette — 10, H. P. — 11, Boutonnière — 12, *Zuléma* — 13, Mouchoir — 14, V. B. — 15, *Lucie* — 16, Écusson avec la lettre R — 17, Écusson avec la lettre G — 18, L. P. — 19, Semé — 20, Écusson — 21, A. E. L. — 22, Écusson — 23 et 24, Col et manchette — 25, Dessin pour feston — 26, *Clara* — 27. Garniture — 28, *Coralie* — 29, 30 et 31, Col, garniture et entre-deux — 32, E. A. — 33, C. M. — 34 à 37, Patron d'un mantelet châle — 38, Croquis de ce mantelet — 39 et 40, Étole — 41, Bordure — 42, Patron de giroflée — 43, *Hortense* — 44, Entre-deux — 45, Entre-deux — 46, Col pour broderie à la *minute* — 47, Entre-deux — 48, Écusson avec les lettres C. M. — 49, D. R. — 50, Patron de jasmin — 51, Dessous de lampe — 52, Modèle de fleur en coton — 53, Sac à argent — 54 et 55, Figures pour la broderie à la minute.

Tu es affamée de nouvelles, ma chère Florence, et comment t'en donner, lorsqu'ici il n'est plus qu'une seule chose qui préoccupe? Cette chose fait le fond de toutes les conversations; elle passe avant la santé; les petits prodiges musicaux que chaque carême voit éclore, et qui, fleurs poussées en serre chaude, n'ont pas toujours de lendemain, à peine peuvent-ils distraire une heure de l'unique, de la grande, de la terrible affaire. — De quoi donc s'agit-il, te demandes-tu? Serait-il possible qu'à Paris la grâce divine eût tellement touché les cœurs, que ce fût du salut que l'on se préoccupât aussi vivement? Hélas! hélas! nous n'en sommes pas encore là, et, bien que le temps où nous nous trouvons y devrait convier, ce n'est pas de son amendement que chacun s'inquiète le plus, c'est de la comète, comme on dit; car lorsqu'on parle de

ces visiteuses échevelées, c'est comme lorsqu'on parle du Prince, il semble que toute désignation soit superflue.

Il n'est pas qu'à Nice, on n'en cause, plus ou moins; ici, c'est une fièvre : dans le salon et la mansarde, dans la boutique et le bureau, vous êtes sûrs de prendre les gens en flagrant délit d'astronomie. J'en demande pardon à la science qui porte ce nom, mais il n'en est point, je crois, qui inspire de raisonnements aussi divers et aussi bouffons. Cela se comprend. Peu de natures, quelque grossières qu'elles soient, restent indifférentes aux splendeurs d'une nuit étoilée; les constellations, leurs figures, leurs rapports, les planètes rayonnantes, cette voie lactée, amas d'innombrables soleils, cette voie lactée que l'on dirait être la voie des anges, tout, dans la céleste voûte, attire et arrête les regards des humains; mais, comme il est des humains raisonneurs, qui ne se contentent point d'imiter les simples d'esprit, et d'adorer en silence le créateur de ces merveilles; comme aussi les savants se comptent par unités et les demi-savants par milliards; et en disant demi-savants, je suis polie; il s'ensuit un nombre incroyable de drôles de petits systèmes qui ne demandent qu'à éclore, et qui éclosent bien vite, dès que l'occasion s'en présente; tu penses si l'annonce d'une comète, devant laisser traîner sa chevelure jusque chez nous, a semblé une bonne occasion!

« Nous serons réduits en cendres! » dit l'un.

Et tous de blémir d'effroi!

« Réduits en cendres? allons donc! riposte un autre; la comète est un corps dur, dont le choc, inévitable, d'après de sûrs calculs (les siens!) nous brisera comme un verre de Bohême, et lancera nos débris dans l'espace!

— Brrrr! » fait l'auditoire.

Et alors on raisonne et déraisonne à perte de vue, les esprits s'échauffent, des partis se forment, on arbore des drapeaux; peu s'en faut qu'on n'en arrive à des extrémités fâcheuses; heureusement un savant, un vrai savant, celui-là, est venu, *ses riens visibles* en main, non pas accommoder les divergents, mais réduire leurs suppositions à néant.

Voici ce que dit M. Babinet, de l'Institut :

« Il faut convenir que si jamais il a existé une panique gratuite, c'est bien celle d'aujourd'hui. La science positive ne nous annonce aucun phénomène extraordinaire. Des quatre comètes conquises par l'astronomie, aucune ne paraîtra cette année, et leur marche bien connue en fait des astres très-inoffensifs; celle que nous attendons, par exemple, descend des régions célestes fort obliquement vers le soleil, et en passe à une distance égale à la moitié de la distance de la terre au soleil. Elle ne peut donc pas plus rencontrer notre planète, qu'un homme qui suivrait les bords du Gange, n'en pourrait rencontrer un autre qui longerait le Mississipi!

» De plus, l'infinie légèreté des comètes, corps gazeux, ainsi que l'ont démontré des expériences plusieurs fois répétées, cette infinie légèreté, disons-nous, réduirait à néant tout danger d'un choc entre nous et les comètes. »

Est-ce précis, cela? Il est vrai qu'il se trouve encore des entêtés qui prétendent... mais, pourquoi se faire leur écho? Ce que nous dit M. Babinet me plaît par sa fluidité, limpidité, je voulais dire; je m'y tiens, et redescends sur terre, près de notre imitation de peinture à l'huile? Examinons ensemble, je te prie, ce coq superbe, ces belles poules, ce canard qui barbotte avec un si naïf plaisir, tous ces accessoires, si parfaitement dessinés, si admirablement reproduits; nous gâte-t-on assez! Eh bien, veux-tu que je te confie un secret? Nous aurons le pendant cette année! chut!

A l'ouvrage maintenant, mademoiselle!

1 et 2, Passe et rond d'un bonnet pour enfant. Ce dessin, point de Venise, est composé de plumetis, de festons ordinaires, de festons feuille de rose et de points d'échelle dans les feuilles; le feston qui entoure le rond du bonnet doit retomber sur la passe.

3, Entre-deux pour mélanger à d'autres entre-deux de Valencienne; il se brode au plumetis avec point d'échelle aux endroits indiqués.

4, Garniture pouvant servir pour taie d'oreiller, pour bas de pantalon; ce dessin, qui se compose seulement de feston, à part les tiges de fleurs, peut aussi convenir pour un bas de jupon, en le plaçant au-dessus d'un ourlet de dix à douze centimètres; et pour la robe de mousseline que tu veux faire, si simple, si simple, pourquoi ne te servirais-tu pas de ce même dessin que tu broderais au bord de chaque volant?

5, Garniture ayant le même emploi que celle du numéro 4; un petit mélange de plumetis ne gâterait rien à l'effet du dessin, mais tout feston serait également bien.

6, *Thérèse,* plumetis.

7, Boutonnière pour chemise d'homme, plumetis fin.

8 et 9, Col et manchette à broder au plumetis sur nansouk double, soit avec du coton blanc, soit avec du coton de couleur, ou bien encore, en mélangeant les deux; dans tous les cas, le dessin devra être placé au-dessous du rang de piqûre qui entourera le col et la manchette; n'oublie pas de laisser aux manchettes une petite place pour les boutonnières.

10, *H. P.,* plumetis simple ou feston.

11, Boutonnière, plumetis.

12, *Zuléma,* plumetis.

13, Quart d'un mouchoir, plumetis fin, et feston feuille de rose, dans le bord.

14, *V. B.,* plumetis simple ou feston feuille de rose.

15, *Lucie,* plumetis très-fin.

16, Écusson pour mouchoir, renfermant la lettre R, le tout au plumetis ou bien avec feston mélangé.

Ici finit la petite édition.

17, Autre écusson également pour mouchoir, accompagné de la lettre G; plumetis et point d'échelle dans les feuillages; les petites croix indiquent la place d'un tulle crêpe, mais, quant à moi, je préfère l'écusson sans cet auxiliaire.

18, *L. P.,* plumetis simple ou feston.

19, Bouquet pour semé de manches bouillons, de fond de bonnet, etc.

20, Écusson de mouchoir; plumetis.

21, *A. E. L.,* plumetis, feston feuille de rose et œillets ou pois; ton ambition sera satisfaite, je crois, car ce chiffre est réellement d'une belle grandeur.

22, Encore un écusson pour mouchoir; ce petit kiosque se brode au plumetis fin.

23 et 24, Col et manchette à broder au plumetis, sur mousseline suisse ou fine batiste; le point à jour du bord est terminé par une petite valencienne ou une guipure.

25, DESSIN tout feston, propre à divers objets de layette et de trousseau.

26, *Clara*, plumetis.

27, AUTRE GARNITURE au feston ayant le même emploi que celle du numéro 25.

28, *Coralie*, plumetis.

29, 30 et 31, COL, GARNITURE ET ENTRE-DEUX; plumetis facile, œillets ou pois et feston feuille de rose; ce genre de col, d'une forme toute nouvelle, produit l'effet de deux cols superposés, le vide laissé entre le premier et le second rang devant être rempli par une dentelle tuyautée; le bord du premier rang est terminé par un point à jour. — Ce premier rang pourrait aussi, à lui seul, former un petit col, toujours terminé par une dentelle. Avec la garniture et l'entredeux des numéros 30 et 31, tu te ferais de fort jolies manches assorties au col.

32, *E. A.*, plumetis.

33, *E. M.*, plumetis.

34 à 37, PATRON D'UN PETIT MANTELET CHALE DÉCOLLETÉ, dont le croquis est au numéro 38. Le numéro 34 est le corps de ce mantelet, lequel est recouvert, jusqu'à la naissance des volants, de bouillonnés de même étoffe, disposés en biais. Trois volants, également en taffetas et simplement déchiquetés, sont placés au bas du mantelet aux endroits où se trouvent les lettres de correspondance; la tête du premier volant est cachée sous un bouillonné pareil à ceux du fond. Les volants dont je parle se trouvent aux numéros 35, 36 et 37. Ce mantelet d'une simplicité charmante, tel que je te l'indique, serait aussi fort joli, reproduit en mousseline blanche, soit unie, soit brodée au crochet. Pour cet été, moi, voici comment je le comprends : je choisirai de la mousseline unie très-fine et très-claire; je recouvrirai le fond de bouillonnés, dans lesquels je passerai un ruban de satin bleu, rose, lilas ou vert d'eau, selon mes toilettes; au bord de chacun des volants je ferai un ourlet de 4 centimètres, contenant un ruban assorti aux autres; au bord de cet ourlet je coudrai une valencienne ou une guipure à dents aiguës; la même dentelle borderait le décolleté de ce mantelet, ce qui ne serait point indifférent, je te prie de le croire. Du reste, le mois prochain t'apportera une planche de mantelets, dont l'heureux choix dû à la maison Fauvet mettra fin, je le suppose, à l'indécision dans laquelle on se trouve au commencement de chaque saison; et la question d'un mantelet, blanc ou noir, pointu ou rond, est certes chose assez grave, pour que l'on tienne à être éclairé sur ce sujet, autant que faire se peut!

39 et 40, DESSIN D'ÉTOLE à broder en soutache et perles, sur moire antique, blanche ou de couleur. Choisissant la nuance verte, tu prendras de la soutache d'or et des perles de jais ou de verre blanc; ces perles seront disposées en croix ou en petits semés, aux divers endroits indiqués sur le dessin; le *carrelage* sera formé par un cordonnet un peu fort, fait avec de la soie cordonnet de la couleur de la soutache. Je ne dois pas oublier de te dire que les pois que tu vois dans le dessin devront-être ou en broderie ou en perles.

41, BORDURE APPLICATION pour garniture de bonnet du matin, de pelote duchesse, etc., etc.

42, PATRON POUR FAIRE LES GIROFLÉES SIMPLES. Le cœur est composé de six étamines que l'on attache autour d'un pistil moins haut que les étamines. La corolle se compose de quatre pétales numéro 2, faits de papier jonquille, panaché avec du carmin garance, en commençant par la tête et en formant des stries que l'on fait descendre irrégulièrement, un peu dans le style du patron numéro 1; mais ce qui te viendra le mieux en aide, c'est une fleur naturelle; voilà le vrai modèle! Le calice se fait de papier brun découpé sur le numéro 6; on le gaufre en pliant chaque cran dans sa longueur; puis on colle les deux côtés l'un sur l'autre, ce qui forme l'entonnoir. Les pétales se gaufrent aussi en les pliant également dans leur longueur et en les passant de plus entre le pouce et la pince, afin de les renverser par le haut. Pour terminer, on attache les pétales au cœur, les disposant l'un devant l'autre en forme de croix, et les joues de chaque pétale se touchant jusqu'à moitié de leur longueur. Le calice est enfilé de manière à ce qu'il recouvre les onglets des pétales, liant au pédoncule leur partie inférieure.

Les boutons à demi ouverts se font comme les fleurs, mais sur le numéro 5; on a soin de relever les pétales l'un sur l'autre afin que le calice les puisse recouvrir dans la moité de leur longueur. Les boutons fermés se font au moyen d'une petite boule allongée, de papier rouge foncé, qui se place au milieu d'un calice plus petit que celui de la fleur. Pour monter la branche de giroflée simple, il faut prendre d'abord une tige de fil de fer que l'on cotonne, et à laquelle on fixe quelques boutons formant le haut de la tige; on place ensuite les boutons à demi ouverts, puis les petites fleurs, enfin les grandes, dont le nombre ne doit pas être exagéré. Les boutons et les fleurs entourent la tige et ne se placent pas les uns sur les autres; les feuilles, au nombre de quatre, sont disposées sous les fleurs avec deux folioles. — Les petites fleurs, qui se font comme les grandes, se coupent sur le numéro 4. Les queues ou pédicelles des boutons ou des fleurs varient de longueur de 4 à 10 millimètres.

43, *Hortense* dans un écusson formé par des marguerites.

44, ENTRE-DEUX pour divers objets de lingerie, plumetis.

45, ENTRE-DEUX, même emploi, plumetis.

46, PETIT COL du matin pour broder à *la minute*.

47, ENTRE-DEUX à broder sur tulle, crêpe, plumetis.

48, ECUSSON de mouchoir avec les lettres *G. M.*, le tout au plumetis simple ou au point de feston.

49, *D. R.*, plumetis.

50, PATRON pour faire les *jasmins*. On commence par découper, sur le n° 1, soit en étoffe, soit en papier, un assez grand nombre d'étoiles; ensuite, l'on prépare un nombre de tubes égal à celui des étoiles; ces tubes s'obtiennent en roulant et collant sur une aiguille à tricoter d'une grosseur ordinaire des morceaux d'étoffe ou de papier, de même couleur que les étoiles et de la forme du n° 3; les tubes retirés de dessus l'aiguille, on les laisse sécher et l'on fixe ensuite, avec un peu de colle, chacune des étoiles sur l'extrémité du tube.

Le cœur de la fleur est composé de trois étamines, dont une plus longue que les deux autres; on les attache à un léger fil de fer qui sert de pédoncule à la fleur.

Pour achever la fleur, on enfile dans le tube de la corolle le pédoncule, auquel le cœur est attaché, de façon à ce que le filet des étamines soit maintenu



Journal des Demoiselles

dans le tube, et que l'on ne voie que les anthères; ensuite, on colle autour du côté inférieur du tube, le calice n° 4, de telle sorte que la déchiqueture couvre seule le bas du tube. Pour monter la branche de fleurs, il faut commencer par faire de petites touffes ou piquets composés de trois boutons et de trois fleurs, et former après cela des branches avec des piquets de feuilles, ayant soin, comme je te le répéterai toujours, de prendre modèle sur la nature. Tu trouveras les feuilles et les boutons chez tous les marchands d'apprêts pour fleurs. Les patrons de toutes ces fleurs peuvent aussi servir pour l'exécution des fleurs en peau.

51, Dessous de verre d'eau. Les feuilles se font en laine ombrée verte, comme nous l'avons expliqué plusieurs fois; entre chaque feuille est une petite marguerite.

Il faut une carcasse ovale en fil de fer, de 35 centimètres sur 25, au prix de 2 fr. 50 centimes; 1 fr. 25 de laine de Saxe pour les fleurs, 1 fr. 25 de laine de Berlin pour les feuilles, une bobine de laiton, et 40 cent. de taffetas vert.

52, Modèle d'une rose en coton. Ces fleurs sont charmantes pour les autels du mois de mai. Commence par prendre une feuille de papier rose-tendre, coupe-la en quatre, plie un des quatre morceaux, d'abord en deux, puis en quatre, et replie-le de manière à ce qu'il forme un angle très-aigu; après cela, avec des ciseaux assez fins, découpe le papier en contrariant la découpure; plus cette découpure est fine, plus le travail est joli; déplie, enfin, ton morceau de papier avec grande précaution. Maintenant, choisis un cœur de cette fleur, que tu fixeras à une tige de fil de fer longue à peu près de quinze centimètres; enfile dans cette tige les papiers découpés, puis, procure-toi une feuille de ouate, dans laquelle tu couperas trois bandes, ayant, la première, 5 centimètres, la seconde, 8, et la troisième, 12; tu commenceras par tourner la plus étroite autour du cœur de la fleur, puis la seconde, et enfin la troisième; il faut faire une très-grande attention à ce que ces bandes de coton soient tout à fait lisses à leurs surfaces, sans cela le coton passerait à travers le papier découpé, ce qui serait fort laid. Lorsque tu as donné à ta fleur toute la grâce dont elle est susceptible, tu rabats d'abord un des morceaux découpés, le tendant autant que faire se peut, et l'attachant en dessous de la fleur à l'aide d'un laiton fin; par-dessus celui-ci, tu rabats le suivant, le plaçant de manière à ce que les jours contrariés dissimulent un peu le coton, ainsi de suite. La tige, recouverte de papier vert, portera un feuillage de rose.

Tu obtiendras ainsi, non-seulement des roses, mais des dalhias, des hortensias, etc.; un papier de deux teintes convient à toutes ces fleurs; le plus foncé se place sur le coton. Les boules de neige peuvent se reproduire aussi avec du papier d'un vert presque blanc.

53, Sac a argent. Notre planche de ce mois n'ayant pu contenir le patron, je te l'enverrai dans notre prochain numéro, avec l'explication pour exécuter ce sac.

54 et 55, Figures devant m'aider à t'expliquer la broderie à la minute. Cette nouvelle invention, je te l'ai déjà dit, peut servir pour tous les dessins composés de feuilles fendues, de grains de café, d'étoiles ou d'épines; le travail, très-vite fait, a de plus l'agrément, lorsqu'on en a un peu l'habitude, d'être régulier et uni comme le plumetis le plus fin. Le numéro 54 est la première partie du travail; pour celle-ci, je t'engage à prendre du coton numéro 10, à la croix. Tu commences par piquer ton aiguille dans le sens opposé à l'aiguille du numéro 54, puis tu redescends sur la feuille, et, sur le bout de l'aiguille qui ressort, tu tournes ton coton douze fois, allant de droite à gauche (le nombre de ces tours ne peut être limité, cela tient tout à fait au genre de dessin; seulement, ici, je parle sciemment, ayant exécuté le dessin que je t'envoie); à mesure que l'on tire l'aiguille, on maintient, avec le pouce gauche, le coton enroulé, qui glisse sur l'aiguillée; regarde le numéro 55; tu repiques ensuite ton aiguille vers la queue de la fleur, tu la ramènes dans le haut, et tu la repiques en dessous, dans le but de consolider ton ouvrage, ce qui ramène le coton à son point de départ. Ce procédé est surtout avantageux pour les broderies de deuil, qui, ne se lavant pas, n'auront point à souffrir du manque de solidité, seul reproche que peut-être cette broderie encourra.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES

Petit garçon à gauche. — Blouse et pantalon de velours. La blouse, sur le devant, et le pantalon, sur le côté, sont ornés d'un galon en passementerie, sur lequel repose un rang de boutons plats; le revers des manches est garni de même. Col et manchettes en toile unie.

Petite fille de dix à onze ans. — Robe de popeline; la seconde jupe, découpée à dents, est ornée de velours; les manches, à doubles volants, sont faites de même que la seconde jupe; le fichu Marie-Antoinette, noué par derrière, de même étoffe que la robe, est aussi garni de velours; chemisette suisse; manches bouillons à poignets brodés; chapeau Louis XIII en paille guipure entouré d'une plume.

Petite fille de trois à quatre ans. — Robe de popeline grise; de chaque côté de la jupe, deux velours n° 5 posés à plat, sont bordés par une rangée de boutons grelots; le corsage, mi-décolleté et à basques, est garni du même velours et des mêmes boutons; les manches se composent d'un bouillon terminé par un volant.

Petite fille de sept à huit ans. — Robe en étoffe laine et soie, à deux jupes; sur la première jupe sont posées, tout autour, des bandes de moire antique de même couleur que la robe et bordées par une petite ruche de ruban; le revers du corsage, les basques et les doubles manches pagodes, ont le même ornement; sur la poitrine le vide laissé par les deux revers est rempli de petites traverses de ruban ruché. Col avec chemisette composés d'entre-deux de valencienne et de bouillonnés.

Petit garçon de quatre ans.—Blouse écossaise en drap léger, garnie, dans le bas, d'une bande de moire antique, ainsi que le bas des manches; écharpe écossaise mise en sautoir; chaussettes également écossaises.

Tous ces charmants costumes nous viennent de la maison Havez, qui le mois dernier t'a déjà envoyé de si jolies choses.

Voilà qui est fait? Non! Et le rébus!

Tel se plaint qui n'a point de mal.

Pour le coup, je n'oublie rien. Adieu, ma Florence. Adieu, le doux mot! Je ne le dis point qu'il ne m'attendrisse. C'est que je ne le dis point que je n'y songe et remette entre les mains de Dieu celui auquel je l'adresse!

ÉPHÉMÉRIDES.

3 Avril 1682, mort de Murillo, peintre espagnol.

Ce peintre célèbre, naquit à Séville, d'une famille pauvre, et dans sa jeunesse il peignit des bannières et des images, afin de ramasser quelque argent et de pouvoir monter un petit atelier. Il avait étudié sous Velasquez, et l'étude attentive des ouvrages du Titien, de Rubens et de Van Dyck, l'observation de la nature, formèrent son génie. Il avait un coloris brillant, des carnations fraîches et un naturel admirable. La France possède son chef-d'œuvre, *l'Immaculée Conception*, qui se trouve au musée du Louvre. Cet artiste si distingué a beaucoup peint, et il est mort dans un âge assez avancé, à Séville, sa ville natale, qu'il n'avait presque jamais quittée.

Mosaïque.

Ceux qui craignent de voir leur monnaie tomber dans le gouffre de la misère, aussi inutilement que le grain de sable jeté dans l'Océan pour le combler, n'ont jamais réfléchi à tout le bien renfermé dans *une pièce de cent sous* : — Cinq francs, le prix d'un bouquet, d'une paire de gants, d'une mauvaise place à l'Opéra, c'est, pour un homme affamé, plus de trente livres de pain, le pain de plus de quinze jours; c'est le demi-mois d'une nourrice pour l'enfant dont la mère a trop souffert pour avoir du lait; c'est la couverture qui empêche, trois ou quatre hivers, un ménage de mourir de froideur sur sa paille et sur ses chiffons; c'est, dans un faubourg, le logement pendant un mois de toute une famille...

VICOMTE DE MELUN.

La coutume de chanter le *Te Deum* après une victoire remonte à la bataille de Cassel, gagnée sur les Flamands par Philippe VI de Valois, en 1328.

—

Celui qui se domine lui-même s'affranchit de la contrainte qui enchaîne toutes les créatures.

GOETHE.

—

Le matin, lorsque tu éprouves quelque peine à te lever, fais aussitôt cette réflexion : Je m'éveille pour vivre et agir en homme, dois-je trouver pénible d'aller accomplir l'œuvre à laquelle je suis destiné? N'ai-je été créé que pour rester chaudement entre deux draps?

MARC-AURÈLE.



Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.

HISTOIRE ET CHRONIQUE

DE

LA POÉSIE FRANÇAISE

Depuis ses plus anciens monuments jusqu'à l'époque de Malherbe.

SECONDE PÉRIODE. — Règne de l'allégorie, du genre didactique et de la satire.

(Dixième article.)

EUSTACHE DESCHAMPS.

Cette fois, nous avons presque affaire à un vrai poète; dans tous les cas, c'est peut-être, sans même en excepter Charles d'Orléans, le plus remarquable de tous ceuxqu'il nous reste à passer en revue, avant d'arriver au véritable créateur de la poésie française, à maître François Villon. Avec Eustache Deschamps, la *langue des dieux*, pour employer l'expression favorite de nos pères, commence à se distinguer un peu du terrestre patois articulé par les enfants des hommes. Chez lui, les soupirs monotones exhalés aux pieds d'une *belle inhumaine*, les interminables redites de la galanterie, l'éternel lieu commun du rossignol, du printemps et des roses, tout cela fait déjà place à l'inspiration sérieuse, à l'émotion sincère, à la verve du style, à la variété des tons et des sujets. C'en est fait : le chaos littéraire se débrouille, et le monde qui doit en sortir ne tardera pas à paraître.

Eustache Deschamps, connu aussi sous le nom de Morel, naquit vers la fin du règne de Charles le Bel, c'est-à-dire dans les premières années de ce funeste quatorzième siècle qui vit éclore la grande lutte contre l'Angleterre, la *guerre de cent ans*. Ce n'était pas trop, en vérité, que le génie d'un poète, pour servir de compensation aux malheurs de la patrie!

Eustache nous fait connaître lui-même le lieu de sa naissance; c'était la petite ville de Vertus, en Champagne, déjà célèbre à cette époque pour la qualité de ses vins :

Je fus jadis de terre *vertueuse*,
Né de *Vertus*, le pays renommé,
Où y avait ville très-gracieuse,
Dont le bon vin en maints lieux est nommé.

Quant au nom de *Morel*, c'est tout bonnement un sobriquet. Ce mot signifie, dans notre vieille langue française, basané, *moricaud*, interprétation qui s'accorde on ne peut mieux avec le portrait qu'Eustache nous a laissé de sa personne :

Chacun me dit : Tu es laid garnement,
Gros visage as, tu es *noir et hâlé*...
Lors leur réponds, comme reconforté :
Oui, je suis laid ; mais je suis gracieux.

« Habitants de Samos, disait Ésope en réponse à un reproche semblable, pourquoi raillez-vous ma laideur? Ce n'est pas le visage, c'est l'esprit qu'il faut voir. Quand vous achetez du vin, est-ce à la bouteille, plutôt qu'à son contenu, que vous faites attention (1) ? »

Voyageur intrépide, Deschamps parcourut tour à tour les diverses contrées de l'Europe et les pays d'outre mer; il visita successivement la Syrie, l'Égypte, Jérusalem, le Caire, et resta quelque temps esclave des Sarrasins.

Quiconque a beaucoup vu,
Peut avoir beaucoup retenu.

De retour en France, il fut attaché à Charles V en qualité d'*huissier d'armes*, officier qui avait pour fonction de porter la masse d'armes devant le roi, et de veiller en tout temps à la sûreté de sa personne. Il

(1) *Vie d'Ésope*, par le moine grec Planude.

fut aussi nommé gouverneur du château de Fismes, et occupa pendant de longues années le bailliage de Senlis.

Voici de quelle manière il nous annonce sa promotion à ce dernier poste, qui paraît avoir été assez important :

> Chacun me dit : Dieu vous doint (donne) joie
> De votre nouveau bailliage
> De *cent lis!*

On voit par là que le calembour date de loin dans notre langue. Sous ce rapport, le bailli de *cent lis* est un des ancêtres du fameux marquis de Bièvre.

Les biographes placent l'époque de sa mort peu de temps après celle de Charles VI, arrivée en 1422 : de sorte qu'il aurait vécu plus de quatre-vingt-quatorze ans, exemple de longévité tout à fait encourageant pour ses confrères.

Ce poète a laissé près de quinze cents ballades et rondeaux, qui forment, suivant la remarque de Crapelet, son éditeur, une espèce d'encyclopédie morale du siècle où il a vécu. Rigide censeur, il poursuit à outrance les vices et les ridicules, partout où il les rencontre. Aussi, l'esprit satirique et hardiment frondeur qui domine dans la plupart de ses poésies les rend-elles bien autrement intéressantes que tous les refrains d'amour perpétuellement rebattus par ses devanciers, et même par un grand nombre de ses successeurs, entre autres Charles d'Orléans.

Rien n'échappe à l'acerbe critique de Deschamps, pas même les modes nouvelles, les mille et un artifices de toilette que se permettaient les dames du moyen âge. Il ne se gêne pas pour leur dire, avec toute la brusquerie d'un homme qui, dans le temps, a vécu chez les Turcs :

> Atournez-vous, mesdames, autrement,
> Sans emprunter tant de *harlibourras* (Falbalas?).

Mais nous n'insisterons point sur ce côté du talent de maître Eustache, et nous préférons nous en tenir à la partie élevée et sereine de son œuvre ; d'autant plus que nous croyons avoir fait, dans quelques-uns des articles qui précèdent, une assez large part au génie railleur et narquois de la vieille muse nationale. Il est temps de la considérer dans ce qu'elle peut avoir de noble et de sérieux.

La ballade *Sur l'Amour de Dieu* nous offre d'abord la strophe suivante, qui ne manque pas, à notre avis, de force et de dignité, surtout si l'on veut bien se reporter à l'époque de Deschamps :

> Il n'est qu'un roi qui ait titre certain,
> Et tous règnes procèdent de ce roi :
> C'est un seul Dieu, qui est seul souverain,
> Qui tout créa et qui tout a en soi.
> De lui vient tout ; les autres, par ma foi,
> Peut déposer des règnes de la terre,
> S'ils sont pervers et ne gardent sa loi :
> De tel seigneur fait bon l'amour acquerre.

Sans doute, ce n'est pas encore là l'énergique gravité de Corneille :

> Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
> Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers.

Ni l'ampleur élégante et sonore de ce divin Racine :

> L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage ;
> Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage...
> Et du haut de son trône interroge les rois.

Mais, tels qu'ils sont, les vers d'Eustache annoncent déjà les *cordes graves* qui bientôt vont s'ajouter à la lyre française.

Ailleurs il s'écrie, en maintenant sa voix dans ce ton ferme et viril :

> Qui peut vivre de son loyal labeur,
> De l'art qu'il a ou de *sa revenue*,
> Sans excéder, il vit à grand honneur,
> Car sa vie est de tous bonne tenue,
> Puisqu'il ne *toult* (1), qu'il ne ravit ou tue,
> Et que toujours à loyauté s'adresse,
> Sans acquérir chevance *malotrue* :
> Mieux vaut honneur que honteuse richesse.

Noble précepte, à répéter plus haut que jamais, par le temps qui court !

L'Habit ne fait pas le moine. Voilà encore un adage bien vieux..... et bien inutile. Eustache Deschamps le développe en ces termes :

> Trop de gens sont qui honorent l'habit,
> Et au corps font pour cela révérence,
> Et ne tiennent compte de l'*esperit*
> De cil qui a bonnes mœurs et science...
> Les apôtres ni le doux Jésus-Christ
> Ne portèrent draps de grande apparence ;
> Mais leurs vertus furent de grand profit,
> Qui ont partout donné bonne créance.

Il est impossible, en lisant ce passage, de ne pas songer à la spirituelle boutade de Sedaine : *Ah! mon habit, que je vous remercie!*

Ecoutons maintenant notre vieux poète vanter les plaisirs de l'étude et de la science :

> Il n'est délit (plaisir), joie, fête, *soulas* (2),
> Joutes, tournois, déduit, ébattement,
> De quoi chacun ne soit une fois las,
> Combien que (quoique) tout plaise au commencement.
> Continuer ces choses longuement
> Engendre ennui ou quelque déplaisance.
> Etudier n'a pas ce mouvement (3) :
> Car tout déplaît, fors étude et science.

Maître Eustache a cent fois raison. Au reste, il se trouve partager à cet égard l'opinion d'un des plus grands hommes de l'antiquité, et bien des siècles auparavant, Cicéron avait déjà dit, dans son plaidoyer pour Archias :

« Quand on ne rechercherait dans l'étude que le seul plaisir d'étudier, on trouverait encore, j'en suis convaincu, qu'il n'existe pas au monde de récréation plus honorable, plus digne d'un homme libre. Les autres distractions, en effet, ne sont ni de tous les instants, ni de tous les âges, ni de tous les lieux : les

---

(1) Du latin *tollit*, prend, enlève.

(2) Du latin *solatium*, consolation, et, dans un sens plus étendu, distraction, amusement.

(3) Autrement dit, n'éprouve pas ces vicissitudes.

lettres, au contraire, nourrissent notre jeunesse, charment nos vieux ans, embellissent nos jours heureux, et nous assurent dans l'adversité un refuge et une consolation ; elles nous récréent dans notre intérieur, et, loin de nous gêner au dehors, elles nous suivent dans nos voyages, dans nos promenades, à la ville, à la campagne, partout. »

Jetons, à présent, un rapide coup d'œil sur la ballade du *Bachelier d'armes*, et voyons de quelle manière Deschamps enseigne leurs devoirs aux aspirants de la chevalerie :

Vous qui voulez l'ordre de chevalier,
Il vous convient mener nouvelle vie,
Dévotement en oraison veiller,
Péché *fuir*, orgueil et vilenie.
L'église devez défendre,
La veuve aussi, l'orphelin entreprendre ;
Être vaillants et le peuple garder,
Discrets, loyaux, sans rien de l'autrui prendre :
Ainsi se doit chevalier gouverner (conduire).

Il faut l'entendre, à quelques pages de là, s'extasier sur les beautés de la ville de Paris ! La pièce est vraiment assez curieuse pour mériter les honneurs d'une citation complète :

Quand j'ai la terre et mer *avironnée* (parcourue tout [autour),
Et visité en chacune partie
Jérusalem, Egypte et Galilée,
Alixandre (Alexandrie), Damas et la *Surie*,
Babylone, le Caire et Tartarie,
Et tous les ports qui y sont,
Les épices et sucres qui s'y font,
Les fins draps d'or et soie du pays ;
Valent trop mieux ce que les Français ont :
Rien ne se peut comparer à Paris.

C'est la cité sur toutes couronnée,
Fontaine et puits de science et clergie,
Sur le fleuve de Seine située (1).
Vignes et bois, et terres et prairie,
De tous ces biens de la mortelle vie
A plus qu'autres cités n'ont.
Tous étrangers l'aiment et aimeront ;
Car pour déduit, *et pour être jolis*,
Jamais cité telle ne trouveront :
Rien ne se peut comparer à Paris.

Elle est bien mieux qu'autre ville fermée,
Et de châteaux de grande *ancesserie* (antiquité) ;
De gens d'honneur et de méchants peuplée ;
De tous ouvriers (2) d'armes, d'orfèvrerie,
De tous les arts c'est la fleur, quoi qu'on die ;
Tous ouvrages adroits s'y font ;
Subtil engin, entendement parfond ;
Verrez avoir aux habitants *tendis* (toujours),
Et loyauté aux œuvres qu'ils feront :
Rien ne se peut comparer à Paris.

Et notez que ce Paris-là, c'est tout simplement le Paris du quatorzième siècle. Que dirait donc aujourd'hui maître Eustache ?

Au surplus, il n'est pas le seul qui ait contemplé à travers un prisme cette pittoresque, mais immonde Lutèce du moyen âge. Un siècle plus tard, l'auteur anonyme du *Calendrier des Bergères* fit à son tour, en ces termes, l'éloge de la grande ville :

O Paris, souveraine et *digne* (1)
Source de science *divine*,
Comme sainte théologie,
De réale philosophie
Et sept arts libéraux ensemble,
Tu as l'honneur ; et si me semble
Qui veut ces sciences avoir,
En toi les doit venir savoir.

De tout pays, de toute terre
Viennent à toi, Paris, acquerre
Honneur et science, lointains
Etrangers, comme tes prochains.
Tu as en toi, c'est vérité,
La grand'mère Université,
Pour science et honneur comprendre,
Tant que chacun en veut apprendre...

Excellente cité heureuse,
Paris, de tout bien plantureuse (abondante),
N'as-tu tous tes plaisants souhaits ?
Belles églises, beaux palais ;
Saint-Innocent et le Grand-Pont,
Qui de beauté honneur te font ;
Tu as surtout le noble lieu,
Notre-Dame, avec l'Hôtel-Dieu.

Enfin, au seizième siècle, le savant et malheureux Estienne Dolet entonna de plus belle cette espèce d'hymne héréditaire à la louange de Paris, dans une pièce de vers latins dont voici la traduction :

« Déesse, qui gouvernes l'essaim des vierges Libéthrides (2), et toi, souverain de la colline toujours verte, ô père des poètes ! allons, prends en main ta lyre sonore, et, de ton trône du Parnasse abaissant ici tes pas, éveille sur tes cordes une mélodie nouvelle, entonne un chant nouveau. Viens, avec moi, célébrer cette ville que fortifient de superbes tours, que la Seine aux riches ondes traverse de son beau fleuve, qu'une vaste enceinte protége d'un triple mur ; enfin, qu'embellit un printemps éternel, qu'un ciel serein caresse de ses brises, et que Titan (3), le père du jour, échauffe de son astre ami.

» Bacchus et Cybèle ont, à l'envi, comblé ce séjour de leurs bienfaits ; les Napées l'entourent de champs fleuris et d'arbres chevelus qui tempèrent la force de

(1) *Une fontaine située sur un fleuve* offre à l'esprit une image assez singulière ! Mais, après tout, J. B. Rousseau lui-même n'a-t-il pas *fondu l'écorce des eaux* sous les tièdes haleines des zéphyrs ?

(2) *Ouvrier*, *sanglier*, etc., étaient alors de deux syllabes. On trouve encore des exemples de cette quantité dans Molière et La Fontaine :

Le gibier du lion, ce ne sont point moineaux,
Mais beaux et bons *sangliers*, daims et cerfs bons et beaux.
(La Fontaine, *Le Lion et l'Ane chassant.*)

(1) La rime ferait croire qu'à cette époque on prononçait *dine*.

(2) Surnom des Muses, auxquelles les Béotiens avaient consacré, près du mont Hélicon, un antre appelé *Libethrium*.

(3) Un des noms mythologiques du soleil.

la chaleur, quand le soleil blanchit d'intensité, et que les guérets altérés se crevassent de sécheresse.

» A cette ville encore, celles qui président aux sources, les jeunes Naïades, ont donné des fontaines dont le lit n'est jamais fangeux.

» C'est elle que les Muses ont, depuis longtemps, élue pour demeure; elle qu'embellit la culture des arts, l'exacte observance de la justice; elle, enfin, qu'illustre un parlement dont la conduite rigide éclipserait celle de Caton, ou de tout autre juge encore plus sévère.

» Que dire de plus? La peindrai-je florissante en hommes, non d'un esprit barbare et grossier, mais que Pallas elle-même, sous sa grotte aonienne, a doucement abrités comme de chers nourrissons?

» Ah! qu'Athènes lui céderait volontiers la palme, en la voyant surgir, constellation nouvelle, au ciel de l'histoire! Que volontiers Rome inclinerait devant elle son grand nom, sa vieille gloire, si elle entendait la terre et l'Océan retentir de tant d'illustration! »

Ainsi chantait le docte humaniste, répétant sur sa lyre antique l'enthousiaste dithyrambe de ses devanciers du moyen âge. Mais toute médaille a son revers, et voici comment, au dix-septième siècle, ce fou de Scarron s'amuse à nous présenter le tableau du vieux Paris :

Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues,
Ponts, églises, palais, prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues;
Force gens noirs, blancs, roux, grisons...
Des meurtres et des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochues;
Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble;
Pages, laquais, voleurs de nuit,
Carrosses, chevaux et grand bruit :
Voilà Paris... Que vous en semble?

Revenons à Deschamps. Sa ballade : *Adieu, jeunesse!* nous paraît délicieuse de grâce et de mélancolie. C'est déjà de la poésie intime, et, sous ce rapport, de la poésie moderne. Nos lectrices pourront s'en convaincre en lisant la strophe suivante :

Adieu, printemps! adieu, jeune saison,
Où tous déduits sont dus à créature!
Adieu, amour! adieu, noble maison,
Pleine jadis de fleurs et de verdure!
Adieu, été, automne qui peu dure!
Hiver me vient, c'est-à-dire vieillesse;
Pour ce, triste, te dis : Adieu, jeunesse!

En vérité, ne croirait-on pas entendre les beaux vers de Ronsard :

Jà du prochain hiver je prévois la tempête,
Jà cinquante et six ans ont neigé sur ma tête;
Il est temps de quitter les vers et les amours,
Et de prendre congé du plus beau de mes jours.

Ou le refrain si connu de Béranger, ce dernier des trouvères :

Adieu, chansons! mon front chauve est ridé;
L'oiseau se tait... l'aquilon a grondé!

Pour achever de vous faire connaître Eustache Deschamps, nous citerons en entier son chef-d'œuvre, la ballade sur la mort de Bertrand du Guesclin. A nos yeux, le poète s'y montre presque digne de son héros; c'est tout dire. Du reste, vous allez en juger :

Estoc (tige) d'honneur et arbre de vaillance,
Cœur de lion épris de hardement (hardiesse),
La fleur des preux et la gloire de France,
Victorieux et hardi combattant,
Sage en vos faits et bien entreprenant,
Souverain homme de guerre,
Vainqueur de gens et conquéreur de terre,
Le plus vaillant qui onques fût en vie,
Chacun pour vous doit noir vêtir et querre :
Pleurez, pleurez, fleur de chevalerie!

O Bretagne! pleure ton espérance;
Normandie, fais son enterrement;
Guyenne aussi, et Auvergne, or t'avance,
Et Languedoc, quiers-lui son monument,
Picardie, Champagne et Occident
Doivent pour pleurer acquerre
Tragédiens, Arethusa requerre
Qui en eau fut par ses pleurs convertie,
Afin qu'à tous de sa mort les cœurs serre :
Pleurez, pleurez, fleur de chevalerie!

Hé! gens d'armes, ayez en remembrance (souvenance)
Votre père; vous étiez ses enfants!
Le bon Bertrand, qui tant eut de puissance,
Qui vous aimait si amoureusement,
Guesclin est mort... priez dévotement
Qu'il puisse paradis conquerre.
Qui deuil n'en fait et qui n'en prie, il erre,
Car du monde est la lumière faillie;
De tout honneur était la droite serre :
Pleurez, pleurez, fleur de chevalerie!

Nous osons croire, en terminant cet article, qu'on ne taxera pas de trop d'exagération les éloges que nous avons décernés plus haut à Eustache Deschamps. Du moins, on conviendra sans peine qu'il se distingue assez nettement de ses prédécesseurs et de ses contemporains par la noblesse des sentiments, l'élévation précoce des pensées, la gravité simple et forte du style, et cette empreinte de dignité sérieuse qui nous semble constituer le principal caractère de sa physionomie. En un mot, — nous le répétons volontiers avant de déposer la plume, — dans toute l'ancienne poésie française, Villon seul nous paraît lui être positivement supérieur... par la grande raison que le génie l'emporte toujours sur le talent.

JOSEPH BOULMIER.

BIBLIOGRAPHIE.

CHRISTOPHE COLOMB,

HISTOIRE DE SA VIE ET DE SES VOYAGES

Par M. Roselly de Lorgues (1).

(Troisième et dernier article.)

Nous avons retracé, dans notre précédent article, l'arrivée de Colomb en Espagne et l'accueil que lui firent à la fois le peuple et les souverains, heureux tous de s'être trompés et de reconnaître dans l'aventurier génois un homme de bien et un homme de génie.

Ce fut le point culminant de la vie de Colomb : il savoura, en un instant, toutes les félicités que le sort pouvait lui promettre : applaudissements populaires, gracieuse affection d'une souveraine adorée, fortune et gloire promises à sa race, et, par-dessus tout, satisfaction intérieure d'une conscience pure. Cette dernière joie était la seule qui dût lui rester fidèle, le consoler pendant les tourmentes de sa vie, veiller au chevet de son tombeau, et entourer plus tard de la plus brillante auréole sa mémoire, que l'envie des contemporains a vainement essayé de flétrir.

Un second voyage de découverte fut résolu, et Colomb prit le commandement de la flotte nombreuse qui le suivait avec confiance. Il navigua plus au sud que lors de son premier voyage, et découvrit successivement des îles qu'il nomma la Dominique, la Guadeloupe, Montferrat, Antigoa, Sainte-Croix, Sainte-Ursule, les Onze-Mille-Vierges. Ces îles étaient habitées par des Caraïbes, race anthropophage et cruelle, qui ne se soumit jamais ni au joug espagnol ni à la douceur de la loi évangélique. Après avoir visité ces îles charmantes, séjour d'une population si barbare, l'amiral dirigea sa course vers Hispaniola, où il avait laissé une garnison, et où il trouva les soucis, et les dégoûts qui accompagnent toute organisation nouvelle. Les calomnies, les inimitiés qui empoisonnèrent le reste de sa vie datèrent de là, car un seul mobile animait ses compagnons de fortune et de voyage : la soif de l'or et la soif des plaisirs; et se trouvant maintenus par la fermeté de Colomb dans les limites du travail, de la modération et de la tempérance, ne pouvant arracher aux Indiens par la fraude ou la violence les trésors qu'ils possédaient, ces hommes avides conçurent contre l'amiral une haine profonde. Il s'en inquiéta peu, et, dominant ses équipages par la fermeté de son caractère, il continua ses explorations. Colomb aborda à la Jamaïque, qu'il nomma la *Sainte-Gloire*, tant les harmonies de la nature en rendaient le séjour délicieux, et il passa près d'un mois à sillonner cet archipel ravissant et dangereux. Durant ces travaux, plusieurs fois on descendit sur la côte de Cuba pour s'informer de la nature de cette grande terre, savoir si elle était une île ou un continent. Les naturels eux-mêmes l'ignoraient, et Colomb ne put recueillir de leur bouche que de vagues indications. Il ne connaissait pas encore l'étendue de sa découverte : il ne savait pas qu'en cherchant une route plus courte pour aller aux Indes, il allait trouver un immense continent, dont ces îles vastes et splendides n'étaient que le vestibule. Ce ne fut qu'à son troisième voyage qu'il acquit la conviction que sa découverte avait révélé une moitié du monde à l'autre moitié.

Les tribus indiennes lui montraient de la soumission, et parfois de l'amitié. Un jour, on venait de célébrer la sainte messe sous les ombrages de l'île de Sainte-Croix, un cacique âgé et vénérable s'approcha, observant avec attention tout ce qui se faisait. Il comprit qu'il s'agissait d'un acte religieux. Après que Colomb eut fini ses actions de grâces, le vieillard, le saluant, lui offrit une corbeille de beaux fruits qu'il tenait à la main, et, s'asseyant auprès de lui, il lui dit au moyen d'un interprète : — Il est juste de rendre grâce à Dieu des dons qu'il nous accorde. Il paraît que c'est votre façon à vous autres de lui rendre hommage; c'est bien. Il m'a été dit que tu avais précédemment parcouru avec ta puissance ces contrées qui jusque-là t'étaient inconnues, répandant une grande frayeur parmi les populations; mais ne t'enorgueillis pas de cela. Rappelle-toi, je te le recommande et je t'en prie, qu'au sortir du corps l'âme trouve deux routes : l'une conduisant à une demeure fétide et ténébreuse, préparée pour ceux qui ont désolé leurs semblables; l'autre menant à un séjour délicieux, disposé pour ceux qui, pendant leur vie, aimèrent la paix et la maintinrent parmi les hommes. Par conséquent, si tu te crois mortel et penses que chacun sera rétribué selon ses œuvres, ne fais aucun mal à personne. — La piété de Christophe Colomb fut émue et consolée par ces paroles.

Jusque-là, parmi les indigènes, il n'avait rien vu qui marquât une claire notion de la vie future. Ce vieux cacique lui rappelait un de ces justes de la loi primitive, habitant comme Raguel les contrées idolâtres. Il lui répondit, par l'organe de l'interprète, qu'il était venu des extrémités de l'Océan dans ces pays, envoyé par ses souverains pour enseigner la véritable religion, faire régner la justice, assujettir les inhumains Caraïbes, les forcer à la paix, et protéger les nations pacifiques. Le vieux cacique, en l'entendant, versa des larmes de joie... Heureux si la cupidité des hommes n'eût pas déjoué les projets de Colomb et anéanti ces peuples aux mœurs paisibles, qu'il voulait protéger!

Colomb trouva dans ce second voyage l'avant-goût des amertumes qui devaient remplir sa vie. Il souffrait à la fois de la mauvaise volonté des ministres espagnols, qui lui mesuraient les secours et les envois d'hommes dont il aurait eu besoin; de la conduite de

(1) Voir les numéros de Janvier et Mars.

ses compagnons, transformés en conspirateurs, en tyrans des Indiens; de la mobilité des naturels, et de la défiance que ses ennemis commençaient à répandre contre lui dans les conseils de la reine Isabelle. Une seconde fois, il repassa l'Atlantique et revint en Espagne. Les souverains le reçurent avec faveur, car les accusations de ses adversaires ne tenaient pas contre son noble langage, la franchise de son attitude et la lucidité de ses explications; et, encouragé à servir de nouveau sa patrie, il repartit pour un troisième voyage. Ce fut pendant cette exploration qu'il toucha la terre ferme, et que, d'inductions en inductions, sa puissance de raisonnement le convainquit qu'il n'était pas en Asie, aux extrémités de l'Inde, mais sur un continent tout à fait inconnu jusqu'alors.

Cette certitude désormais acquise fut l'unique joie de son voyage. Il trouva à Hispaniola la désunion entre les colons espagnols, la révolte contre l'autorité, et la faiblesse indocile des Indiens, fortifiée par la discorde de leurs ennemis. Nous n'entrerons pas dans le détail des longues et pénibles querelles que l'ingratitude des hommes suscita à Colomb, rets tissus par des araignées, dans lesquels cet aigle se trouva enveloppé. Les mécontents d'Hispaniola, ceux que la forte main de Colomb avait empêchés de se livrer au désordre et aux exactions, parvinrent à prémunir la cour contre l'administration de l'amiral; Ferdinand crut le premier à ces calomnies, la reine Isabelle y prêta l'oreille à son tour, et il fut décidé qu'on nommerait un commissaire pour juger et punir les auteurs des troubles d'Hispaniola. Le commandeur Bobadilla fut investi de cette charge. Il partit, l'âme remplie de préventions contre Colomb, et à peine arrivé, il eut l'incroyable audace de le faire arrêter, et d'ordonner qu'on l'enfermât dans la citadelle d'Hispaniola, les fers aux pieds. L'amiral n'opposa aucune résistance. Mais quand il s'agit d'attacher les fers à ces pieds qui avaient conduit la Castille à la conquête du nouveau monde, tous les cœurs s'émurent d'indignation. Parmi les officiers et les gardes de Bobadilla, nul ne se sentit la force d'accomplir cet ordre exécrable. La douleur comprimée étouffait toutes les voix, et les chaînes gisaient sur les dalles du cachot, sans qu'aucun des assistants osât les soulever. Devant un tel outrage, les geôliers eux-mêmes reculaient comme à l'idée d'un sacrilége. L'ordre barbare du gouverneur ne pouvait donc s'exécuter, quand vint s'offrir gaiement pour ce forfait, non point un séide de Bobadilla, un Indien stupide ou haineux, mais un homme de la maison de l'amiral, son propre cuisinier. Cet infâme osa river les fers de son maître.

L'amiral ne connut pas la cause de ce traitement. Il était tenu au plus rigoureux secret. Sa chétive nourriture se composait d'aliments de rebut; et, traité comme le dernier des coupables, il ne savait pas de quels crimes on l'accusait; toujours laissé dans la même ignorance, et sur les griefs dont on le chargeait, et sur le sort qui lui était réservé, il fut embarqué pour l'Europe. Là, du moins, l'attendait la justice et la consolation. Dès que la reine Isabelle apprit la manière dont Bobadilla avait traité le vice-roi des Indes, elle manifesta une indignation douloureuse, qui vengea Colomb de ce qu'il venait de souffrir. Elle le fit élargir sur-le-champ, et lui écrivit une lettre signée aussi par Ferdinand, dans laquelle ils déploraient cette offense, si opposée à leurs sentiments. Ils redoublaient les expressions de haute estime, de déférence, l'invitaient à se rendre à la cour, et donnaient l'ordre de lui compter deux mille ducats d'or, afin qu'il pût réparer l'odieux dénûment dans lequel l'avait osé mettre Bobadilla.

Colomb se rendit à l'invitation de ses souverains. A son aspect, la reine Isabelle, se rappelant l'indignité du traitement qu'il avait subi, se sentit remuée au fond du cœur, et les larmes remplirent ses yeux. Quand le vénérable vieillard surprit sous la paupière de sa reine cette marque d'émotion, il essaya vainement de trouver un mot pour accuser ou se défendre. L'homme qui avait supporté inébranlable les coups de la fortune ne put contenir plus longtemps les sentiments refoulés en son sein : un sanglot ouvrit sa poitrine, et Colomb et Isabelle pleurèrent à la fois, sans proférer un mot. Ce fut après cette communauté d'attendrissement que l'amiral confondit en quelques paroles le système de ses accusateurs. On l'accusait de dureté inflexible et de cruauté; — d'attentat contre la liberté des Indiens; — d'impéritie administrative. Il démontra que sa prétendue rigueur n'était que la fermeté nécessaire dans une entreprise naissante, au milieu d'aventuriers dont il fallait comprimer l'avidité et les rébellions; — qu'il n'avait fait de prisonniers que parmi les Caraïbes, race cruelle et redoutable et dans un état permanent d'hostilité contre les Indiens et contre les Européens; — que son administration avait été intègre et sage. Il se justifia, et cependant les préventions demeurèrent; on jugea prudent de ne pas renvoyer Colomb en Amérique; il se soumit à cette décision, et il vécut pendant deux ans, d'une vie toute contemplative, chez les Franciscains de Grenade, occupé surtout de l'étude des saintes Écritures. Ce vieillard, fatigué d'agir et de vivre, se reposait dans la prière, dans la poésie, dans le spectacle de la nature; il aimait à chercher dans la Bible les passages qui pouvaient s'appliquer à son immortelle découverte, et il oubliait dans ces nobles travaux l'ingratitude des hommes et la méchanceté de ses ennemis. Il écrivait à cette époque ces mots, qui peignent son âme : « J'entrai tout petit à la mer, pour » m'adonner à la navigation, et j'ai continué jusqu'à » ce jour. Cette carrière porte qui la suit à vouloir » pénétrer les secrets de ce monde. Quoique je sois » un très-grand pêcheur, la compassion et la miséri» corde de Notre-Seigneur que j'ai toujours implo» rées, couvrant mes fautes, m'ont tout à fait com» blé. J'ai trouvé la plus suave consolation à mettre » mon bonheur dans la contemplation du mer» veilleux aspect de son œuvre. »

Cet amour de la nature, ce désir de pénétrer les secrets de ce monde terrestre, l'agitèrent encore et le poussèrent à un quatrième voyage, qui fut peut-être le plus périlleux et le plus accidenté de tous. Aucune épreuve ne manqua à l'illustre vieillard dans cette nouvelle entreprise : révoltes, oppositions de la part des hommes, tempêtes effroyables, cruelles maladies, souffrances des équipages placés sous ses ordres, il connut toutes les misères, il souffrit tous les maux, dans son corps usé de fatigues, dans son âme brisée; mais il eut la gloire de reculer encore les limites de ses conquêtes et d'avancer sur la terre ferme, où son instinct de voyageur et de cosmographe lui faisait chercher un passage qui fît communiquer l'océan Atlantique aux mers de l'Inde. Épuisé

par les travaux, consumé de tristesse, il revint en Europe : il avait découvert dans ce dernier voyage de nouvelles îles et de nouvelles terres, il avait donné à l'Espagne les mines d'or de Véragua, peut-être la cour allait-elle lui redevenir favorable et payer ses éclatants services du prix qu'il ambitionnait : — la délivrance des lieux saints; — mais la mort de sa protectrice, la reine Isabelle (26 novembre 1504), le jeta dans la plus profonde douleur et le priva de l'unique appui qu'il eût sur la terre. Ferdinand, bassement ingrat, négligea celui qui lui avait donné un monde; il le laissa languir dans l'abandon et le chagrin, repoussant ses demandes, oubliant ses plus justes réclamations, et laissant sans réponse ses lettres pressantes. L'homme qui rendait l'Espagne le royaume le plus riche et le plus puissant de la chrétienté n'avait pas où abriter sa tête, couchait dans un lit de louage, et se trouvait réduit aux emprunts pour payer sa dépense à l'auberge. Les chagrins et les fatigues avaient usé sa robuste organisation, et il sentait approcher la mort. Elle ne lui était pas étrangère, et il l'avait toujours envisagée avec le courage et l'espoir que donnent une foi profonde. Après avoir écrit son testament, il se disposa aux derniers sacrements.

On devine ce que pouvait être, à cette époque, une hôtellerie en Espagne. Il est aisé de se représenter cette chambre d'auberge où gisait l'amiral de l'Océan sur son lit de douleurs. Les murs nus n'avaient pour ornement que ses fers, qu'il gardait toujours suspendus devant lui, comme autrefois les généraux et les triomphateurs de Rome conservaient les couronnes civiques obtenues en prix de leur courage. Ses chaînes étaient l'unique récompense qu'il eût reçue du monde. Ses deux fils, ses officiers et quelques pères franciscains, ses amis, assistaient à cette dernière lutte du grand homme contre la mort. L'intégrité de son intelligence se maintenait complète; il priait avec recueillement, il suivait avec une humble componction la recommandation de l'âme que faisait un des religieux, et après une longue agonie, Christophe Colomb expira, en disant comme le Sauveur sur la croix : Mon Dieu! je remets mon esprit entre vos mains!

C'était à Valladolid, le 20 mai 1506.

Voilà, mesdemoiselles, une sèche et brève analyse d'une noble vie et d'un beau livre. C'est dans M. Roselly de Lorgues qu'il faut lire cette histoire de Colomb et de sa découverte; qu'il faut contempler cette grande âme aux prises avec l'adversité; qu'il faut suivre ce drame qui s'élève souvent aux proportions de l'épopée. On souffre, on agit, on voyage avec lui; la plume brillante de l'auteur vous révèle et les beaux paysages du nouveau monde et les terribles tempêtes qui bouleversaient le sein de l'Océan, jaloux de ses mystères; on frémit pour Colomb au milieu de cette lutte acharnée contre les éléments et contre les hommes; on admire cet homme de bien qui ne veut devenir riche et puissant que pour délivrer de l'oppression les lieux sacrés où souffrit le Christ; qui supporte avec douceur les plus indignes outrages, et qui, à la fin de ses jours, délaissé, dans une misérable auberge, s'oublie lui-même, et sollicite une cour ingrate en faveur des compagnons de ses travaux.

Nous reprocherions volontiers à la forme littéraire de ce livre quelques excentricités, des mots nouveaux, des tournures de phrase insolites; un goût délicat remarquerait des exagérations de langage, d'autant plus regrettables que la vérité me est assez belle; mais nous n'insisterons pas sur ces défauts, qui disparaitront sans doute à une seconde édition, et nous dirons à nos lectrices que l'histoire de Christophe Colomb, poétique, originale, puisée aux plus dignes sources, est une lecture aussi attachante qu'instructive, et que ce livre peut être lu par toutes les familles, et mérite une place honorable dans toutes les bibliothèques.

M. F.

LE SOMMEIL DE FRÈRE DANIEL

Le silence et la nuit couvrent la majesté du cloître. Tout dort, tout repose, hormis un cœur que la force a contraint et que le doigt de Dieu n'a pas touché. A qui la paix du sommeil? Aux êtres calmes ou domptés qui, sous la puissance d'une inspiration d'en haut, ou dans les expiations du repentir, ont dit une fois : Je renonce! Ce mot enfante une vie de labeurs utiles, une vie où l'on sait attendre. Mais ce bien attendu, quel est-il? Nul ne le sait. L'âme religieuse se plaît dans son ignorance, et, n'espérant rien du présent, elle envoie dans l'éternité ses désirs, ses pensées et ce chaos tumultueux que l'homme appelle son cœur.

Le long d'un cloître obscur, un homme marchait à pas lents, rêvant au monde, à la gloire, usant sa bouillante pensée au frottement de la vie, tandis qu'autour de lui ses humbles frères cherchaient dans le repos la force de continuer le travail et la méditation de la veille.

« Qu'ils sont heureux! se disait-il; échappés aux passions, sortis volontairement d'eux-mêmes, ils se reposent la nuit, ils travaillent le jour, ils prient à toute heure, et leur intelligence est satisfaite, elle ne demande rien de plus. Et moi, malheureux, moi, jeté par pitié dans ce lieu de refuge, je souffre sous la bure, et chaque année qui passe emporte avec elle un regret. O frères de ma captivité, dormez, ne vous éveillez pas! Ah! vous ne connaissez pas les tourments d'un être que rien n'a vaincu, qui reste vivant parmi les morts, et qui n'accepte pas ses chaînes. Ces

chaînes, vous ne les sentez pas, hommes vieillis dans la pénitence; vous ne les sentez pas non plus, jeunes hommes voués aux sacrifices. On vous a dit : « La paix est en vous, et non hors de vous! » Vous l'avez cru, vous avez bien fait, vous avez méprisé ce mirage de la vie. Ce mirage, c'est lui qui m'attire, je le poursuis, il fuit, je l'atteindrai, ou j'atteindrai la mort. Liberté! liberté! c'est toi qui réveilles à toute heure mon âme qui voudrait reposer. J'entends les clameurs du monde, les murs du monastère nous en envoient l'écho. O vous, qui avez protégé mon enfance, vertueux cénobites qui m'avez sauvé du fer des assassins, vous avez vu le monde, vous l'avez oublié! Moi, je n'ai rien vu, j'ai tout pressenti; ma vie, à moi, ce devait être la puissance, la gloire!

» Qui m'a révélé ce secret? c'est mon sang, mon sang qui me crie : « Va, fils de rois, va laver ton injure; seul debout au milieu des cadavres, qu'attends-tu pour venger les morts? Va!... »

» Et mon âme, enfermée dans un corps, l'entraîne par sa véhémence, et mon corps lui-même, obéissant comme un esclave, s'en vient errer la nuit dans ces cloîtres, il cherche une issue..... il n'y en a pas.

» O nuit désespérante, passez, allez tomber comme les autres nuits dans cet abîme d'où rien n'est revenu jamais! »

Rêvant ainsi, le jeune homme, revêtu de l'habit des moines, se dirigeait vers le préau. Une croix de bois s'élevait au milieu des tombes, et de ces tombes silencieuses sortaient comme des émanations de la paix éternelle. Instinctivement, le frère s'agenouilla.

« O vous, dit-il, vous qui dormez votre dernier sommeil, ayez pitié de moi, envoyez-moi la paix! »

Et les tombes immobiles répondaient :

« Oublie-toi toi-même, et tu seras en paix.

— M'oublier?... mais rien n'est mort en moi! j'ai gardé pour souffrir ma force et mon courage... Les veilles m'ont attristé sans m'instruire, la solitude m'a désolé sans m'éteindre. M'oublier? renoncer à moi? à mon sang? au sang de Clovis? non! »

Et plus pâle encore, le jeune homme remonta l'escalier de pierre. Au haut de cet escalier, un long corridor régnait et donnait issue aux cellules des moines. Une de ces cellules était celle du jeune Daniel. Là, il était seul; là, il était maître. Pauvre âme gonflée par la tempête, qu'elle était à l'étroit dans cet humble réduit! Malheur à qui se croit trop grand pour le cadre qui l'enferme!

Au bruit que fit le solitaire en entrant dans sa cellule, un jeune moine s'éveilla. Il comprit qu'un frère avait besoin de consolations. Comme un ange de secours, il vint et s'assit au pied de la couche sur laquelle s'était jeté le prince.

« Frère, que puis-je pour vous?

— Rien.

— Qui a troublé votre repos?

— Moi.

— Hélas! pour moi qui n'ai du monde qu'une idée confuse, semblable à un rêve mauvais, je trouve ici tout ce que cherche mon âme; mais vous?...

— Moi, je ne trouve rien.

— Issu du sang des rois, vous gardez la mémoire de vos nobles aïeux, peut-être un reste d'espérance.

— Heureux qui n'en a plus : celui-là végète sans douleur; vivre ici ou là, que lui importe?

— Mais, dites-moi, qu'y a-t-il au delà de ces murs qui puisse détourner de Dieu nos désirs? N'avons-nous pas d'ici la vue du ciel et des eaux? La chaleur du soleil ne vient-elle pas à nous? La fraîcheur, la lumière, les richesses des moissons, ces biens ne sont-ils pas les nôtres?

— Ces biens vous suffisent?

— Non.

— Eh bien?

— J'attends l'éternité.

— Heureux enfant! Dieu vous a fait grâce des maux dont je suis accablé. Laissez-moi seul; je vous troublerais peut-être.

— Ne craignez point, rien ne trouble mon âme. Elle ne m'appartient plus : Dieu l'a prise comme sienne, et depuis que mes vœux m'ont lié pour toujours, il me semble que j'ai part en quelque chose à la félicité d'en haut.

— Eh bien, sachez-le donc, jamais ne s'éloigne de moi l'image du passé. Je vois chaque nuit les ombres de mes pères, ces ombres fières et indomptées qui me reprochent mon involontaire inaction. Je vois Mérovée qui repousse les barbares et chasse le farouche Attila. Je vois Clovis, le plus cher de mes aïeux, qui renvoie dans Rome les fiers possesseurs des Gaules. Il va dans l'ouest, il tue Alaric; il dompte tout ce qui se redresse, il terrasse tout ce qui s'oppose à lui. Et moi, son descendant, je suis là, ignoré, inconnu...

— Que la sainte épouse de votre père Clovis veille sur vous des célestes demeures, qu'elle vous obtienne le repos!

— Des armes, voilà ce qu'il me faut. Des armes pour vaincre ces hommes qui croient effacer mon nom de la terre, comme si ma race pouvait mourir en se taisant. Je crierai au peuple, le peuple m'entendra.

— Quels sont les biens que vous ambitionnez?

— Un seul : mon nom.

— Daniel ne vous suffit donc pas?

— Chilpéric est le seul auquel mon âme réponde; mon âme, qu'on a cru faire oublieuse, et qui s'est souvenue d'elle-même. Il est encore devant mes yeux ce jour néfaste où, dans le secret d'une forêt profonde, des assassins...

— Je sais quelles ont été vos douleurs... Le roi Childéric II votre père...

— Et ma mère! Blichilde! elle sera toujours dans ma mémoire. Je la vois étendue sur la terre. De son cœur frappé à mort la vie sortait avec des flots de sang, et cependant elle nous aimait encore! Ses yeux nous cherchaient, mon frère et moi. Mon frère, on l'avait tué; moi, je fuyais. Le corps du roi, le corps de la reine, le corps de mon frère, tous ces corps crient vengeance; je ne les venge pas!

— Mon frère, chassez ces terribles pensées. Vous souvient-il de votre aïeule Bathilde? N'a-t-elle pas trouvé le calme dans le cloître?

— Son nom ne périssait pas. Deux fils le portaient.

— Bathilde n'a été heureuse que par l'oubli.

— L'oubli? L'oubli vous est facile, vous êtes sans passions! Allez, retirez-vous, mon frère.

— Hélas! je vous quitte sans vous avoir soulagé. Que Dieu, qui seul est assez grand pour soutenir les rois, que Dieu vous garde et vous console!

— Priez pour moi! » dit frère Daniel.

Le jeune religieux, se glissant comme une ombre le long du corridor obscur, rentra dans sa cellule,

pria longtemps pour le malheureux prince, et puis, calme comme un enfant, il dormit.

Alors le mérovingien sentit des larmes s'échapper de ses yeux. Une paix parfaite était dans le cœur de son frère; cette paix, il ne l'avait jamais connue, lui. Un abîme séparait sa nature insoumise de cette nature candide.

Frère Daniel resta longtemps éveillé sur sa couche. En proie à une sorte de fièvre, il repassait dans son esprit les faits qui composaient alors la courte histoire des Francs.

Il voyait ce peuple, amant de la conquête, s'étendre comme une eau dont la digue est brisée. Gaulois, Romains, Bourguignons, Visigoths, tout disparaît sous le flot envahissant; puis se mêlent à ce flot les eaux bienfaisantes du christianisme, dont l'écoulement féconde une terre desséchée.

La barbarie vivante encore, mais humiliée, baisse la tête, et ses clameurs se taisent devant la croix. De pieuses reines versent leur âme sur les institutions nouvelles, elles en adoucissent les rigueurs.

Ici, c'est Clotilde priant pour Clovis païen, et faisant baptiser ses fils malgré le courroux de leur père.

Là, c'est Radegonde, bonne pour tous, dure à elle seule. Méprisée de l'impie Clotaire, elle s'en retourne à Dieu par l'humilité.

Là encore, c'est la craintive Galsuinde, qui, au sortir de Tolède, sa patrie, ne peut s'arracher des bras de sa mère, tant elle a peur du monde et de la vie. Sa mère non plus n'ose pas l'abandonner, elle l'accompagne en disant : « J'irai jusque-là. » Puis, quand la nuit vient, elle trouve que jusque-là n'est pas assez, et dit : « Je la suivrai encore demain. » Et quand on lui reproche sa faiblesse, elle répond : — « Mais vous ne savez donc pas que là où vous menez ma fille, il n'y aura pas de mère pour elle ! »

Galsuinde, obéissante, s'arrête au pied des montagnes et dit : « Ma mère, Dieu le veut, il faut me soumettre. » Puis elle s'en va vers Chilpéric Ier, dont l'âme corrompue n'aimera pas son âme. La voilà reine. Au souvenir de sa patrie, Galsuinde verse des pleurs, mais dans sa prière elle confond et Tolède et la France.

Dieu se souviendra des prières de la reine, parce qu'elle est malheureuse et que le bras des assassins va terminer sa douloureuse puissance.

Plus tard, une belle esclave, née pour la liberté, attire les regards du roi. De ces regards tombe la gloire. Clovis II l'a aimée, Bathilde est reine.

Au sommet des grandeurs, elle se souvient de l'esclavage, et, jetant ses trésors aux Francs avides, elle dit aux enfants des Gaulois : « Vous êtes libres ! » Mais le sombre Ébroïn s'attache à ses pas, la voilà malheureuse encore. Où ira-t-elle ? où va tout ce qui pleure ! à Dieu !

Volontairement elle se fera l'esclave de celui qui seul compte les larmes des rois. Du fond des solitudes elle priera pour ses fils et pour les fils de ses fils, pour toi, infortuné Chilpéric, qui succombes sous ta grandeur. Bathilde a vu naître l'orage, et la foudre est tombée sur toi.

Ainsi rêvait le solitaire, et la gloire de sa race passait devant lui comme un fantôme moqueur. Il voyait aussi les guerres civiles qui avaient accablé sa patrie depuis trois siècles. Il se rappelait avec effroi ce que l'on disait de la haine que son indigne aïeule Frédégonde portait à Brunehaut. Ces deux noms presque également terribles fatiguaient sa mémoire, il eût voulu les effacer, mais le sang ne s'efface pas.

Il croyait entendre les vastes soupirs de la Neustrie épouvantée, quand des nuées de barbares, appelés par l'Austrasie, se jetaient sur elle comme des oiseaux de proie. Alors tout être faible était condamné aux tortures, et c'était à force de souffrances que la Neustrie à genoux devait crier : « Grâce ! »

Ce mot, il ne fut pas dit; cette prière, elle ne fut pas faite, et de haine en haine, de crime en crime, de vengeance en vengeance, les royaumes croulaient. A la mort seule fut donné le pouvoir de pacifier les reines ennemies. La mort vint endormir Frédégonde, la sanguinaire, et la conduire enfin aux pieds de Dieu. Plus tard, la mort revint, mais cette fois affreuse, échevelée, haletante; elle vint s'abattre comme un vautour sur la vieillesse de Brunehaut. Pliant sous les clameurs de deux royaumes, écrasée sous le mépris de deux peuples, Brunehaut expire au paroxisme de la douleur, et son neveu Clotaire n'apaise la haine que lui a léguée Frédégonde qu'en se disant : « Brunehaut a souffert. »

Quand ces souvenirs assaillaient l'esprit du prince, il avait peur. Il craignait de voir éteindre sa race sous les efforts des maires du palais qui la narguaient depuis cent ans. Le vieux sang de Mérovée se ranimait en lui. Fier, hardi, fou d'audace, il appelait de ses vœux le jour où il pourrait combattre corps à corps ses rivaux, ces maires ambitieux devant qui les princes francs n'étaient que de pauvres enfants destinés à la mollesse et montrés de loin au peuple comme pour lui dire : « Ainsi étaient les rois. »

Et jamais dans l'âme fougueuse de Chilpéric, jamais ne cessait ce combat entre le droit et la faiblesse, entre la valeur et la résignation. Si parfois il s'abandonnait à l'espérance, tout aussitôt sa tête rasée se penchait sur sa poitrine et le souvenir de sa chevelure d'enfant arrachait de ses yeux des larmes de honte.

Cependant la nuit s'achevait, longue et triste comme la nuit d'un exilé. L'heure des matines était proche. Tout allait sortir du sommeil, et frère Daniel ne dormait pas encore. Enfin, vaincu par la fatigue, ses membres s'engourdirent et ses yeux se fermèrent.; mais pour l'âme passionnée, il n'est de repos que dans le sacrifice; le sommeil n'est point un rempart contre la crainte et le désir. Des fictions mensongères naissent des utopies de la veille, et dans ce labyrinthe l'homme perd sa plus belle faculté, le discernement du vrai et du faux.

Chilpéric endormi souffrait encore. Un songe pesait sur lui de tout le poids d'un pressentiment. Il croyait voir, toucher, entendre. Dans son rêve, il avait atteint cette époque de la vie où toute pensée amère a laissé au front une ride, au cœur une plaie. Libre, il avait entendu rouler sur leurs gonds de fer les portes du cloître; il avait paru pâle, étonné, sur le seuil du monde, il était roi; illusion !

Un guerrier herculéen, toujours bardé de fer, toujours la hache au poing, donnait des lois aux sujets de Chilpéric. On l'appelait Charles, et, comme un marteau, il broyait tout ce qui lui résistait. Les Francs l'acceptaient pour leur maître, et le vieux

sang des rois n'était plus à leurs yeux qu'un fleuve dont le cours s'est détourné.

Chilpéric, plein de colère, vole vers Charles-Martel; on s'arme, on se range en bataille, la Neustrie combat pour les rois, l'Austrasie pour Charles. L'action s'engage, Chilpéric s'avance, il se bat, il est vaincu.

Cloîtres pieux, préau solitaire! où êtes-vous? Que n'ai-je dit : « Je veux mourir en ce lieu de refuge où Dieu seul a droit sur mon âme? Qui suis-je? Rien! L'univers le saura; on le lui dira. Lui dira-t-on que j'ai souffert, que j'ai lutté? »

Ainsi, dans le délire du sommeil, le prince touchait à l'avenir par cette affinité qui, parfois, lie le songe à la réalité. Il regardait sa propre image; il portait la couronne et le manteau des rois, mais une autre volonté enchaînait la sienne. A lui les splendeurs, la mollesse d'un char, les délices d'un palais. A Charles Martel la toute-puissance qui donne la paix ou la guerre.

Et le songe de Chilpéric-Daniel, détruit et reconstruit vingt fois par les fantômes du sommeil, restait toujours inachevé. Il n'entrevoyait pas de terme à sa souffrance.

Tout à coup un froid mortel glace tout son corps : une forte secousse rappelle ses sens à la vie; il s'éveille. La vision douloureuse a mis le comble à ses maux. Cherchant dans les vapeurs des siècles à venir quel rang lui était réservé, à quelle gloire ou à quel abaissement il était destiné, le fier descendant de Clovis avait cru voir une main injurieuse tracer avec le burin de l'histoire le nom de Chilpéric. Il s'était penché pour lire ces caractères ineffaçables qui tombaient d'une main infidèle. O supplice! les yeux du mérovingien, à travers un voile de larmes, avaient compté trois mots.

En trois mots devait se résumer devant les siècles toute une vie de souffrances, de désirs et de luttes : Chilpéric II... roi... fainéant!

Mme DE STOLZ.

L'ÉPREUVE

NOUVELLE.

I

La Letha est certainement la reine des rivières, il ne manque à sa gloire que d'être connue géographiquement, et cette gloire lui écherra quelque jour, lorsque les géographes seront poètes. Qu'on se souvienne ici que le Mississipi, le plus ventru de tous les fleuves, n'a de nom chez nous que d'hier! La Letha n'est point une mer, ni même un fleuve, c'est un peu plus qu'un ruisseau. Les arbres parfois s'entre-croisent au-dessus d'elle, et le cerf lancé la franchirait presque partout d'un seul bond. Mais elle est romantique comme tout le pays de Cornouailles, ce vieux nid de Celtes qu'elle traverse, et son nom d'ailleurs est si doux! Tantôt arrêtée dans son cours par de grands entassements des rochers barbus, elle bondit, et jette avec fracas ses flocons d'écume, tantôt elle s'encaisse entre deux rives escarpées. La rive, un peu plus loin, s'aplanit et le torrent mignon s'étale à son aise, formant à fleur de terre de petits lacs à travers lesquels le soleil se regarde et sourit. La Letha est claire comme un miroir, elle est vite comme un cheval de Perse, elle est toute parée de verdure, et les herbes qu'elle écrase dans sa course folle parfument coquettement ses eaux et ses bords. Un double étage de collines, ici coupées à pic, incultes, sauvages, là doucement arrondies et toutes boisées, s'élève à l'entour. Les ajoncs gémissent sur la lande voisine, l'herbe frémit, la rivière babille, les grands bois murmurent. Pas d'autres soupirs que ceux de la nature, pas d'autres bruits.

Hélas! l'amour de ses semblables est sans doute une vertu plus que jamais nécessaire à l'homme en général, et en particulier au Bas-Breton, puisque, sur le bord de la Letha même, il ne saurait plus faire un pas sans en rencontrer quelques-uns. Ce lieu charmant, dans vingt années peut-être, ne sera plus une solitude; on y voit déjà des Anglais. A la fin du quinzième siècle c'était un désert. Quelquefois les jeunes Basses-Brettes, de la ville la plus proche, remontaient le cours de la rivière, y cherchant un endroit ombreux, pour se baigner. Ces naïades des plus rustiques remplissaient les échos de leurs cris un peu virils et puis elles s'éloignaient, la partie faite, et le silence n'était plus troublé de toute la saison. Aucune habitation ne s'était assise sur les bords de la Letha; les hameaux se méfiaient encore de cet enfant gâté de ruisseau. De loin en loin, de lieue en lieue peut-être, apparaissait un moulin, mais toujours abandonné, car le torrent a ses colères : elles brisent les bonnes roues qui moulent le pain des hommes, et la Letha se moque des meuniers. Sur les pentes qui regardent l'eau paissaient isolément quelques moutons noirs, et les loups y passaient souvent.

Pour un voyageur atteint de quelque mélancolie, c'était une excursion unique que celle à faire sur les bords de la Letha. Dix grandes lieues, le petit fleuve court, se précipite, animant à lui tout seul ces âpres campagnes, et mugit, et bouillonne, et s'apaise un peu plus loin. Tout à coup, vers le milieu de sa course, après s'être irrité longtemps contre un lit de rocs obstinés, il retombe de vingt pieds dans un large bassin de sable. Là, caressant un lit enfin docile, il s'étend comme avec bonheur et forme la plus belle et la plus vaste de ces nappes d'eau dont nous parlions tout à l'heure. Des deux côtés, des berges planes et verdoyantes s'étalent en prairies jusqu'au pied des collines qui les encaissent profondément. A droite, un petit ruisseau sourd lentement d'une gorge étroite, et vient, en se plaignant, apporter à son aîné le mai-

gre présent de ses eaux. A l'extrémité de la prairie commence un petit bois épais, impénétrable. De toutes parts l'horizon est fermé par du granit. En ce pays sauvage on eût en vain cherché, même il y a deux cents ans, quelque site plus rude, plus de solitude et d'austérité.

Et cependant cet endroit, qu'on nomme *Kernevel*, était le seul, sur les bords de la rivière, tout près duquel on pouvait alors rencontrer une maison, ou quelque chose d'approchant, et des hommes. La gorge qui laissait échapper le ruisseau servait, en même temps, de sentier pour arriver, sans gravir le roc et sans braver les ajoncs, à l'autre côté des collines, dont les pentes opposées étaient, au reste, plus douces. Là, au bord du ruisseau, au sortir de la gorge, derrière un épais rideau de hêtres, en avant d'une châtaigneraie, on apercevait un amas de constructions véritablement primitives, devant lesquelles l'archéologue le plus inventif et le plus opiniâtre aurait perdu toute son audace et tout son latin; c'était un rustique pâté de masures, construites avec de l'argile et de la paille hachée; au milieu, une ferme, sans doute, une maison en vraie pierre (ô luxe coupable!), et quelques bâtiments d'exploitation sans le moindre vestige de terres cultivées à l'entour. Puis un vaste mur d'enceinte en pisé, mais autrefois épais d'une toise, écroulé d'ailleurs en maint endroit et ne se soutenant en tous les autres que par la protection manifeste du dieu de l'équilibre. Enfin, à l'un des angles de ces fortifications bizarres et ultra-pacifiques, comme pour les flanquer dignement, une fuie gigantesque avec ses créneaux imitatifs, avec ses écussons armoriés et tous ses nobles insignes, une fuie seigneuriale, et du reste, parfaitement peuplée. Evidemment ce n'était pas là un nid de roture; mais que cela ressemblait à un pauvre nid! L'honnête et nécessiteuse demeure de ce bon roi d'Yvetot, qui aima si fort ses sujets et qui n'eut jamais d'autres ministres que son âne, devait porter aussi toutes ces féodales enseignes.

Le personnage qui sortait en ce moment des ruines de Kernevel rappelait exactement le roi débonnaire. Il marchait, il trottinait plutôt, trébuchant à chaque pas contre une pierre, et, sans cesse menacé par la chute de quelque pan de mur, il maugréait; il s'efforçait de faire comprendre à ses petites jambes qu'il était urgent d'aller vite. C'était une grasse encolure que la sienne! Possesseur, au reste, de la plus honnête mine du monde, il s'étudiait en vain à la rendre fière. Sous son costume vraiment original, une noble arlequinade dont les deux règnes précédents et le règne actuel avaient également fourni les modèles, avec sa fraise Henri IV, son long chapeau Louis XIII, et le juste-au-corps du temps, avec son grand manteau jadis écarlate, et sa formidable rapière dont la pointe battait les cailloux, il faisait grand'peur aux oiseaux et remplissait tout le chemin. Gentilhomme de cape et d'épée! si la cape était ample, le gentilhomme était large; si l'épée était vieille, le personnage avait cessé d'être jeune, et c'était pourtant plaisir que de le voir porter si aisément le poids immense de sa vie. Lorsqu'il eut dépassé l'endroit le plus caillouteux du chemin, il s'arrêta pour reprendre haleine, et n'étant plus forcé de veiller à la sûreté de sa courte personne, il se mit à penser, tout comme un homme ordinaire. Son bon visage s'illumina d'un sourire intime qui peu à peu se fit jour jusque sur ses lèvres. Et alors il reprit sa marche, battant la terre d'un pied presque alerte et se frottant les mains.

« Non, disait-il, cela n'est point indifférent d'être le cousin du roi... par les femmes, il est vrai.. Hé... les femmes nous ont donné la grande duchesse Anne... et la Vierge Marie... Il faut bien que les nobles gens aient des mères... par conséquent. »

Il recommença alors à compter sur ses doigts sans mot dire et tout en marchant. Il s'y reprit même à deux fois, car le sire de Kernevel n'était point un Barême. A la dernière il ne passa que le pouce et l'index...

« Vingt-un, s'écria-t-il enfin, au vingt-unième degré. Le grand baron Alain de Kernevel était cousin à ce degré-là de la reine Claude... la parenté est rompue, mais il reste l'alliance, et nous avons une fleur de lis dans nos armes... oui... oui, si ma nièce voulait me croire..... Oh! ces fillettes! tête légère, bon cœur, du reste... Nous dégénérons!... Des titres, mon bon oncle, nous en avons bien assez, et il contrefaisait la voix d'une jeune fille. C'est de l'argent pour nos pauvres, que nous n'avons pas. Je le crois bien que nous en manquons! Et que fait cela? cousin d'un grand roi! malepeste! avons-nous besoin d'être riches?... »

Un vilain railleur de corbeau qui passait lourdement au-dessus de la tête du gentilhomme poussa un cri perçant. Le chevalier de Kernevel, vivement offensé, porta la main à sa rapière, puis, la réflexion lui revenant, il se mit à rire. Il s'engageait en ce moment dans la petite gorge, un sombre chemin bien fait pour épouvanter une conscience moins assurée que la sienne. Mais son rire en faux bourdon résonnait si allégrement sous le rocher que le bruit de la cascade ne réussissait point à le couvrir. Cette fois, sérieusement essoufflé d'avoir ri, il s'assit avec de grands efforts sur la berge verte, et passa quelques minutes à chercher cette haleine rebelle qui lui échappait si souvent. Ses regards se portèrent sur la Letha : ce fut au tour de sa gaieté de s'envoler à tire d'ailes.

« Oh! oh! murmura-t-il en contemplant les rives tourmentées du torrent, tout cela est bien aux Kernevel par la grâce de Dieu. Fonds de roche, hélas! plutôt que fonds de terre!... Bah! reprit-il avec une nuance de philosophie, la main de Dieu un jour y apportera de l'engrais, car les Kernevel sont de vrais chrétiens. Mais Marguerite, ma belle nièce, la fille de mon frère le baron, n'a qu'un manteau de serge. Au moins si nous avions du *droguet*... »

Il s'arrêta brusquement, il écouta. C'était bien le pas d'un cheval qui résonnait sur le sommet de la colline; des cris déchirants en partaient. Le sire de Kernevel leva la tête, et l'objet le plus lamentable du monde frappa tout à coup ses yeux. Au beau milieu des ajoncs et des houx, parmi les rochers, ruant à désarçonner un dragon du roi, hennissant au risque de passer pour braire, trottait un quadrupède du pays, ni âne ni cheval, caparaçonné pourtant et sellé, si ce n'est qu'il avait réussi à se mettre la selle sous le ventre. Et sur cette bête il y avait un homme, une ombre noire plutôt, qui ne semblait avoir été perché si haut que par un cruel jeu de la nécessité et qui ne s'y maintenait que par miracle. Le pauvre homme criait de toute la force de ses poumons; il se signait et criait aussitôt plus fort. La bête courait tout droit au versant de la colline, elle était prise d'une *idée*, comme

disent les gens du pays, et les coups n'y pouvaient rien.

« Monsieur, monsieur! vocifera le cavalier en apercevant à cent pas au-dessous de lui le sire de Kernevel; monsieur, que cette bête est rétive... ne pourriez-vous m'obliger de l'arrêter un moment?

— Palsambleu, murmura M. de Kernevel, voici un grand maladroit. Et il essaya de se lever; mais le digne gentilhomme était assis les jambes pendantes; elles étaient lourdes, il lui fallait du temps pour les ravoir.

— Monsieur, monsieur! continuait le pauvre homme en détresse, arrêtez-la, que je m'y affermisse... Mais, vraiment, il faudrait monter jusqu'à moi... je ne peux descendre dans cet abîme... Le malheureux touchait presque à la pente fatale.

— Monter! cria M. de Kernevel, qui se mettait enfin debout... Monter! monsieur, je le voudrais; et à son tour il considérait la terrible escalade. Mais réfléchissez, monsieur, que j'ai précisément à faire pour arriver à vous le contraire de ce que vous avez à faire pour arriver à moi... Et j'oserais presque dire qu'il vous serait plus aisé...

— Au nom du ciel, monsieur... La maudite bête allait toujours.

— Morbleu! pressez moins les jambes! s'écria le chevalier, serrez les rênes, vertubleu! Tenez, c'est cela... voyez-vous... Dieu soit loué, je ne monterai point. »

La bête en effet venait de se débarrasser de l'homme. Elle l'avait posé fort peu délicatement sur une touffe d'ajoncs. Le gentilhomme vit bien que le maladroit en serait quitte pour quelques égratignures.

Molé! faisait-il plaintivement... Et il se releva tout d'une pièce comme un automate mû par un ressort secret. Il allongea sur lui-même ses deux grands bras, qui auraient dû donner quelque idée du télégraphe aux inventeurs de son temps, il se tâta scrupuleusement des pieds à la tête, par derrière et par devant...

« Allons, dit-il avec une grimace de satisfaction... Au diable sois-tu, méchante bête! car ce n'est pas ta faute si je porte encore sur mes épaules la tête d'un homme de loi... Eh bien! monsieur, cria-t-il à M. de Kernevel, qui le regardait curieusement d'en bas, ne voulez-vous point monter?

—Ah! morbleu c'en est trop! s'écria le gentilhomme et je crois, l'ami, que vous vous moquez.

— Monsieur, répliqua l'homme noir d'une voix mesurée et tout en calculant sournoisement la hauteur de la colline, monsieur, je plaisante rarement. La vie ne m'a point été donnée pour en perdre les courtes heures à de vaines plaisanteries qui ressemblent au bruit des souris grignotant, dans mon étude, les dossiers de mes clients. Je ne suis pas jovial, moi, je suis procureur. »

Ce disant, l'homme noir prit un grand parti, il s'assit à l'endroit qui lui parut le moins épineux et le plus propice, et il se laissa couler jusqu'en bas sur le dos et sur les mains.

« Ah! monsieur, dit-il en se redressant devant M. de Kernevel qui l'attendait avec humeur, si les plus grands processifs n'avaient que de pareils sentiers pour arriver au séjour des lois, nous autres robins nous serions de pauvres gens! »

Le chevalier allait répondre : le bruit d'un galop précipité retentit encore sur la colline... Un autre cheval portant un second homme noir apparut au sommet, mais c'était un vrai cavalier que le nouveau venu. Il parcourut du regard toute la largeur de la pente, puis apercevant vers le milieu un étroit sentier qu'un dénicheur d'aigles n'aurait pas suivi sans précaution, il y lança son cheval, au risque de se rompre vingt fois les os. En deux minutes, il fut arrivé sur la berge. Là il s'arrêta tout court, et sauta lestement à terre.

« Bien, très-bien! lui cria le chevalier qui se pâmait d'aise; vous n'êtes pas procureur au moins. »

Le jeune homme s'aperçut alors que sa robe retroussée jusqu'à sa ceinture laissait voir des bas de soie blancs et des culottes de satin bleu qui ne sentaient point l'homme de loi; il la rabattit vivement.

« Vous vous trompez, dit-il, avec une gravité superbe, l'homme que voici est mon clerc.

— Après tout, fit naïvement le chevalier, ce peut être un bon clerc pour aller à pied... mais quand il se faut mettre en selle...

— Monsieur, reprit le jeune homme, c'est au noble chevalier de Kernevel que notre honorable destin nous fait parler en ce moment? »

M. de Kernevel se campa fièrement sur sa jambe droite et drapa son manteau. « A lui-même, dit-il.

— La noble damoiselle de Kernevel votre nièce...

— Très-haute et très-puissante dame Marguerite de Kernevel, baronne de Kernevel et de Lothaca, dame de Keriskercadec...

— Monsieur le chevalier, interrompit le jeune procureur, M. le marquis de Kernevel votre frère aîné a cessé de vivre... Son fils avant lui avait été tué. Par testament le marquis a institué la noble damoiselle son universelle légataire... Eh bien! qu'avez-vous?

— Mon frère et mon neveu sont morts, dit le gentilhomme; ils ne m'avaient jamais aimé... Que Dieu garde leurs âmes... Ma nièce, ma petite Marguerite, est riche à présent. Cette richesse est achetée trop cher, monsieur le procureur... Mais c'était la volonté de Dieu... Suivez-moi donc, » reprit-il... et un gros soupir lui échappa.

Le procureur et son clerc le suivirent en silence. Lorsqu'il fallut rentrer dans la petite gorge, le prétendu clerc saisit son patron par la robe...

« Monseigneur, lui dit-il à l'oreille, vous connaissez le respect que je vous porte... Hélas! vous faites là, si j'ose le dire, une véritable équipée...

— Taisez-vous, M. Francœur, lui répondit rudement son compagnon. Vous êtes ici à mon service... Monsieur le chevalier, reprit-il, on craint qu'il n'y ait un codicille.

— C'est votre affaire, répondit M. de Kernevel avec indifférence.

—Monsieur le marquis, insista Francœur toujours à voix basse... Vous concevez... mon amour-propre... mon âge!... Ne pourriez-vous donc me faire passer pour autre chose que votre clerc? Si j'étais au moins votre collègue... »

II

Or la maison déserte de Kernevel s'était peuplée tout à coup comme par enchantement. Une heure auparavant, à voir ces masures sans vitres, presque sans toit, basses et tristes comme des tombes, on

aurait dit un cimetière. C'était une ruche alors, pleine de bourdonnements et même de chansons. Bien fol en effet eût été celui qui aurait cru les Kernèvel sans tenanciers ou sans vassaux. Ils en avaient, et beaucoup. Ces vassaux seulement étaient si pauvres que leurs seigneurs n'en pouvaient rien tirer que du respect, et pour cultiver les terres du baron les paysans ne manquaient que de charrues. Ce jour-là, c'était le dimanche : tous les habitants du manoir s'étaient rendus, en une seule troupe, fidèle et recueillie, au service divin, dans le bourg le plus proche, car depuis vingt années le maître n'entretenait plus de chapelle. Les braves gens étaient de retour à cette heure de midi. Ils avaient bien songé à passer sans jeûne le jour de fête et de sainte réjouissance. Mais désespérant sans doute d'y parvenir, ils avaient pris le parti de tromper par quelques joies innocentes les légitimes désirs de leurs estomacs. Ils jouaient à la *soule* et ils chantaient... comme des cigales..... auraient-ils pu imiter les fourmis ?

On joue à la *soule*, en Bretagne, depuis Tonan Mériades pour le moins, et nous avancerions volontiers que le grand roi lui-même fut l'inventeur du jeu national, aussi national vraiment que la bouillie de sarrasin. Mais la soule n'est point un jeu sans danger, lorsque l'amour-propre un peu rude des joueurs vient à s'aiguillonner, et souvent, pour une balle vaillamment conquise, il y a plus d'une tête cassée. De sa voix aussi douce à des oreilles de Bretons que le murmure de la Letha, mademoiselle Marguerite de Kernevel pria bientôt ses chers serviteurs de terminer la partie.

Mademoiselle de Kernevel était une blanche personne de dix-neuf ans, ce qui certes est un âge sans pareil. Elle avait des yeux brillants et doux, le pur miroir d'une belle âme apparemment. Ses cheveux châtain clair, si riches et si épais qu'elle n'en pouvait relever qu'une partie, encadraient son visage de la plus gracieuse façon du monde. Sa taille était élégante : on ne pouvait lui reprocher peut-être qu'un peu d'embonpoint. Mais ce léger défaut charmait les yeux du chevalier, et puis Marguerite ne perdait rien à ressembler à la déesse Hébé plutôt qu'à une sylphide. Avec tout cela, d'ailleurs, elle laissait échapper d'elle-même comme un parfum de noblesse et de fine bonté; elle possédait enfin cette intime majesté du cœur, le plus rare des dons naturels. Telle qu'elle était alors, Marguerite devait passer pour fort belle, et je vous le dis en vérité, elle n'en savait rien.

Ses paysans, qui l'adoraient, se turent aussitôt qu'elle eut parlé. Il y avait là, dans cette grande cour presque vide, quelques misérables tas de paille provenant de la dernière récolte : ils s'y assirent en silence, car le Bas-Breton converse peu; il crie, il chante, il s'agite ou il rumine. Les robustes mères prirent place sur le seuil de leurs portes et regardèrent jouer les petits enfants. Auprès d'elles, le plus instruit de tous les hommes du canton, une sorte de bon sorcier, prit un livre de prières écrit en bas-breton : les pères alors se rapprochèrent, et tout le monde écouta pieusement la lecture. La demoiselle rentra dans la maison : et ce demi-silence, troublé seulement par le nasillement monotone du liseur malhabile, aurait pu durer ainsi jusqu'au coucher du soleil. Mais tout à coup, un marmot roux et trapu qui chevauchait sur le mur, poussa un grand cri. Hommes et femmes levèrent les yeux d'un seul mouvement, et, par la grande porte toujours ouverte, faute de battants, qu'aperçurent-ils? Deux étrangers, deux *Français* sans doute!... Il y avait cinq ans au moins qu'on n'en avait vu à Kernevel.

Le maître du manoir entra dans la cour avec ses deux hôtes. Le premier procureur ou le clerc marchait sur ses pas. Le second le suivait à quelque distance en examinant les lieux. Or, le bon chevalier avait, en cet instant, la mine rébarbative, ce qui ne lui était point arrivé depuis le dernier accroc qu'il avait fait à son manteau rouge, six ou huit mois auparavant. Sa pensée se trouvait être en effet fort complexe : «Mon frère est mort, se disait-il en soupirant. Mais pourquoi le second procureur a-t-il des culottes de satin bleu?» L'œil de loup-cervier de celui des vassaux qui savait lire reconnut des hommes de loi dans les deux étrangers; il le dit à voix basse autour de lui. Tous les paysans inquiets se levèrent et le premier procureur, qui venait de prendre le devant, recula de peur en apercevant une rangée de visages basanés qui lui montraient les dents. Son compagnon, au contraire, s'arrêta complaisamment devant la troupe sauvage; il se mit à sourire. Le sourire est chose communicative : ces bonnes gens s'étaient déridés déjà, lorsque le baron de Kernevel, sortant de sa rêverie, rappela ce personnage singulier, qui semblait mener si galamment la procédure, ce procureur qui portait un gentilhomme sous la doublure de sa robe noire et qui, dans ce moment même, tout en examinant en connaisseur les vassaux du baron, s'occupait à saupoudrer de fin tabac d'Espagne son solennel et vilain rabat.

M. de Kernevel introduisit lui-même les deux étrangers dans une salle basse, en les avertissant qu'il y avait eu autrefois des marches pour y descendre, et qu'alors on n'y trébuchait point sur le seuil. Cette pièce, grande et froide d'aspect, était en outre presque nue. Il n'y avait aucun autre meuble que des chaises, une table de bois couverte d'un mauvais tapis, et d'immenses chenets dans la cheminée. Le plus vieux des procureurs se retourna vers son compagnon et lui fit une moue significative; mais les yeux de celui-ci avaient déjà trouvé à s'employer beaucoup mieux qu'à inventorier le mobilier de l'appartement. Car la nouvelle habitante de cette demeure qu'il y rencontra lui sembla du premier coup quelque chose de bien différent de ce qu'il y avait vu jusque-là. Lorsqu'ils étaient entrés, elle avait souri silencieusement à son oncle; son regard étant alors tombé sur le jeune homme, d'un geste rapide elle arrangea son voile de façon à le ramener à moitié sur son visage; sa taille ressortait gracieusement en dépit du corset mesquin qui l'emprisonnait, et sa robe était trop courte pour cacher deux pieds mignons qu'elle avait appuyés sur la barre de la table. Elle ne voulait décidément ni lever les yeux, ni parler. Les deux hommes de loi se taisaient de même ; le chevalier, épuisé par sa course et par son émotion, s'était laissé tomber lourdement sur une chaise.

« Mon pauvre frère! murmurait-il... mais pourquoi ce jeune procureur...? »

Le jeune homme qui préoccupait si fort le bon seigneur, commençait aussi à embarrasser étrangement Marguerite. Elle n'avait pu s'empêcher de prendre à travers son voile quelque connaissance de sa per-

sonne si mal habillée; elle avait même été forcée de remarquer qu'il était parfaitement beau. Mais aussi quelle hardiesse singulière dans un personnage de son état! car son costume avait dit à la jeune fille qu'il n'était pas gentilhomme. Impatient sans doute d'apercevoir le visage de la damoiselle, il tournait indiscrètement autour de la table; et, quoique exécuté de loin, ce manége était trop sensible. Son compagnon, n'ayant rien à faire, avait imaginé de suivre chacun de ses pas. Seulement, comme il n'était point aussi preste à se détourner, lorsque Marguerite venait à faire quelque mouvement du côté où elle se sentait observée, il devait finir par se trouver tout à coup trop près d'elle. La jeune fille enfin leva les yeux : elle fixa pour la première fois cette face jaune et rectangulaire; elle jeta un éclat de rire si franc, si prolongé, que le chevalier se réveilla en sursaut.

« Marguerite de Kernevel, dit-il en se levant, M. le marquis de Kernevel, votre oncle et mon frère, vient de mourir.

— Et vous en héritez, mademoiselle? » s'écria précipitamment le procureur.

Elle ne répondit rien.

« Vous en héritez? reprit-il.

— Dieu me pardonne, » dit lentement Marguerite. Et je riais!...

« Prions, monsieur le chevalier. »

Elle se mit à genoux, le chevalier l'imita : tous deux ils récitèrent d'une voix profonde la prière des morts. Le jeune procureur sentit ses yeux se remplir de larmes; il fit d'abord un brusque mouvement pour échapper à son émotion, puis il s'y abandonna presque aussitôt, et à son tour il s'agenouilla près de la jeune fille.

« M. le marquis, murmura son compagnon en se penchant vers lui, que faites-vous donc là? Autant vaudrait leur dire tout de suite qui vous êtes. »

Le jeune homme se releva rapidement.

« Hé! hé! fit l'autre. Croyez-vous que ces gens-là soient sincères?... On leur annonce un héritage, et ils pleurent; cela n'est pas naturel, voyez-vous, monsieur. »

Le jeune homme saisit par le bras le vieux praticien. Il l'amena dans l'embrasure d'une fenêtre.

« M. Francœur, lui dit-il, si j'étais le roi, je vous ferais pendre pour médire ainsi de mes nobles sujets. Ce qui se passe ici n'est point de votre compétence. Retenez bien seulement le rôle que je vous ai assigné. Et d'abord, lorsque je vous interrogerai, vous me comprendrez à demi-mot, j'en suis sûr, car je vous tiens pour un madré compère. Ce n'est pas tout. Dans un instant va venir mon page, un jeune drôle de bonne maison. Il me remettra une lettre, je vous la passerai, et vous voudrez bien la lire. Cette lecture-là vous vaudra trois cent livres. Il y en aura cent de plus si vous vous taisez après l'avoir lue. »

Le chevalier de Kernevel et sa nièce se relevèrent le visage couvert de larmes.

« Marguerite, dit le vieillard, vous n'aviez jamais connu votre oncle? C'était un vrai gentilhomme. Par exemple, je ne sais pourquoi il a pensé si fort à vous à l'heure de sa mort. Le jeune homme a dit vrai... Vous héritez du marquis, qui n'avait plus d'enfants.

— N'aviez-vous donc point entendu, mademoiselle? fit le hardi compagnon.

— J'avais entendu, répondit-elle.

— Eh bien, mademoiselle de Kernevel, vous voici puissante et riche. Le marquis a laissé quinze cent mille livres... Et son fils, n'est-ce pas?... Il s'est, ma foi, fait tuer en Flandre par un Allemand maladroit... Ces quinze cent mille livres sont à vous. »

En parlant ainsi, il suivait sur le visage de Marguerite la trace de sa pensée. Aucun signe de joie ne se manifestait en elle, et ses yeux ne brillaient point d'un éclat indiscret, au milieu de ses pleurs. Elle se tut longtemps, puis elle s'approcha du chevalier et lui parla à voix basse. Le vieillard sembla lui répondre d'abord avec feu. Peu à peu il cessa de la contredire, il sourit enfin à ce qu'elle disait.

« Oui, mon enfant, murmura-t-il, c'est le Dieu de charité qui parle en vous.

— Monsieur, dit-elle au procureur, ne connaissez-vous au marquis aucun autre parent qui soit pauvre?

— Je connais mieux la parenté que personne, vertubleu! s'écria le chevalier, qui venait de réfléchir. — Marguerite, reprit-il, nous sommes de haute race... Cousins du roi, par la morbleu! La richesse, vous le savez, rendrait de l'éclat à notre nom. C'est un devoir, mon enfant...

— Mon oncle, interrompit la jeune fille, j'ai votre parole. »

Il baissa la tête.

« Nous garderons cent mille livres, » dit-elle au procureur.

Le vieux praticien se mit à rire. Un regard de son compagnon glaça sa méchante gaieté.

« Et le reste? fit le jeune homme.

— Nous le donnerons. »

D'un geste irréfléchi le gentilhomme déguisé déboutonna sa robe, et ses inexplicables culottes réapparurent au regard émerveillé du chevalier, qui crut entrevoir en même temps cette fois une soubreveste brodée d'argent. Marguerite la vit aussi et demeura toute surprise. Mais déjà l'étranger avait ramené sur lui sa défroque noire. Il fit un geste d'impatience et regarda la porte.

A cet instant elle s'ouvrait. Un jeune clerc, de noir habillé comme son maître, entra, conduit assez rudement par des fermiers. Il fit à toute l'assistance un salut d'une effronterie singulière, puis il courut au plus jeune des deux hommes de loi et lui remit une lettre que celui-ci passa à son compagnon.

« Confrère, s'écria le vieux praticien d'une voix dolente, la fortune est bien aveugle. Et voilà les spectacles auxquels elle nous condamne sans cesse, nous autres gens de loi. Ce digne gentilhomme, cette noble dame... la richesse aurait été dans leurs mains comme une fontaine de bénédiction, mais voilà que le jeune marquis s'avise de revivre!

— Mon cousin n'avait pas été tué! s'écria naïvement Marguerite, que le ciel soit béni!

— Pauvre enfant, dit le chevalier, nous l'avions pleuré, lui aussi, sans le connaître.

— Un jeune aventurier! un prodigue! une tête impérieuse et folle! continua le procureur. Il dilapidera les grands biens de son père...

— Taisez-vous, monsieur! s'écria fièrement le chevalier. Ma nièce, reprit-il, j'irai embrasser le jeune homme. Quant à ce qui nous regarde, je crois bien que vous prendrez votre parti comme moi-même. Je l'avais toujours pensé, voyez-vous, que nous autres

cadets de Kernevel, nous ne pouvions être enrichis que par Dieu ou par le roi. »

Le jeune procureur essuya furtivement une nouvelle larme qui coulait de ses yeux hardis. Il salua mademoiselle de Kernevel et le chevalier. Un instant après, il remontait à cheval avec ses deux compagnons.

« Hé ! hé ! fit le praticien lorsqu'ils eurent dépassé la lande fatale où le matin il avait failli rester, à l'instar du vieux Prométhée, cloué sur les ajoncs ; hé ! hé ! monsieur le marquis ! »

Le marquis fit un signe à son page, le page lança sur la bête du procureur un terrible coup de fouet, et le procureur, rappelé par une ruade à la sainte prudence, s'écria :

« Je ne dirai plus rien. »

Le marquis descendit de cheval. Cette fois il dépouilla tout à fait sa robe funèbre, et il apparut dans tout l'éclat de son costume de cour.

« Donne-moi mon épée, dit-il à son page. Et maintenant, monsieur Francœur, que l'esprit de la procédure et que cet enfant vous conduisent. Pour moi, je demeure ; car l'épreuve que j'ai tentée est heureuse, et le marquis de Kernevel est converti. »

III.

C'était le soir de ce magnifique jour d'été. Le soleil couchant se cachait derrière les hauteurs les plus lointaines ; l'ombre et la paix descendaient sur ces rudes campagnes. La surface du petit lac, dorée par les derniers rayons, réfléchissait comme un miroir les collines qui l'environnent ; elle n'était plus troublée que par le vol des martins-pêcheurs qui rasaient les ondes, et par les joyeux plongeons des poules d'eau. De l'autre côté de la gorge, dans l'enceinte de Kernevel, où le jeu de la *soule* avait recommencé avec le soir, retentissaient quelques cris, et sur la rive opposée les voix des bergers rappelant leurs maigres troupeaux. La cascade poursuivait sa chanson éclatante, et lorsque le marquis de Kernevel sortit du petit bois qui s'étend à droite de la rivière, il se trouva seul sur la berge, ne songeant tout d'abord qu'à respirer à pleins poumons l'air libre et bienfaisant d'une belle soirée.

Il eut bientôt assez respiré, et il se mit à réfléchir. Comme il avait le cœur plein, il sentit le besoin de parler aux objets qui l'entouraient, et voici le discours que le noble marquis de Kernevel tint aux buissons de la rive et aux rochers de la Letha :

« L'espoir est certainement l'écho d'une voix divine qui résonne perpétuellement en toute âme humaine. J'ai bien fait d'espérer et d'attendre, j'ai bien fait d'éprouver cette jeune fille, car je sais à présent où un trésor est renfermé, et je n'ai plus qu'à mériter les clefs de la maison. Marquis, mon ami, tu aurais pu là-bas, à la cour, épouser quelque bel esprit ; mais ta sagesse t'avait dit ceci : Autant épouser ton écritoire. Je crois, impertinent, que tu t'étais permis de mal juger les femmes, lorsque ta mère n'avait que des vertus, lorsque la sœur que tu as perdue ressemblait à ta mère ! Tu t'étais promis de n'épouser qu'une fille pauvre, car tel est le devoir de tout homme riche. Mais tu avais peur qu'étant pauvre elle aimât trop la richesse, et tu croyais méchamment que ces brûlants désirs de l'or et du luxe remplissaient tous les cœurs des femmes. Marquis, te voici bien puni.

» Ma cousine est un ange. Et pourquoi donc alors ne suis-je point tombé tout de suite à ses pieds, lui demandant pardon d'une feinte malséante qui peut-être l'offensera ?... Je suis seul... je peux bien me le confesser à moi-même. Hélas ! c'est que je n'ai point osé. Irai-je aujourd'hui trouver mon oncle ? Lâche marquis, n'iras-tu que demain ? C'est que si Marguerite refusait de me voir, je ne me contenterais plus de me faire passer pour mort, et je crois, morbleu ! que j'irais me faire tuer tout de bon ! »

A ces derniers mots il leva les yeux. Marguerite elle-même sortait de la petite gorge, entourée d'une troupe d'enfants. Ils bondirent de tous côtés sur la prairie. La rêveuse solitude se remplit tout à coup de leurs cris joyeux. Marguerite s'assit d'abord à surveiller leurs jeux, elle ne tarda point à s'y mêler elle-même. Elle riait de leurs rires argentins, elle courait au milieu d'eux, si preste et si légère, qu'elle semblait à peine fouler les herbes. Le marquis, caché derrière une cepée de hêtres, observait avec agitation cette scène charmante. Il allait, il venait, d'un arbre à l'autre ; il n'y tint plus enfin.

« Je ferai le tour de la colline ! s'écria-t-il ; elle ne me verra pas ! »

Et à son tour il partit comme un trait dans la direction de Kernevel.

Or, les jeux sur la prairie duraient depuis une heure. L'ombre s'allongeait de plus en plus sur la rivière, et Marguerite allait donner à toute la troupe blonde l'ordre du départ. Le chevalier son oncle apparut tout à coup près d'elle. Il amenait avec lui un beau gentilhomme brodé d'argent de la tête aux pieds. Marguerite tressaillit d'étonnement : aux dernières lueurs du crépuscule elle avait reconnu le jeune procureur.

Les enfants s'étaient tus et se groupaient autour de leur chère maîtresse, les yeux écarquillés, la bouche béante. Le chevalier s'approcha de sa nièce ; longtemps, bien longtemps il lui parla à l'oreille. Le marquis tenait la tête baissée, regardant sournoisement Marguerite, dont le premier mot allait décider de son sort. Elle s'avança vers lui, et il trembla.

« Mon cousin, lui dit-elle, ce que vous nous avez fait est mal. C'était presque une félonie ; mais je vous pardonne. »

Et elle lui tendit la main.

Le marquis de Kernevel ne voulut point qu'on abattît le pauvre manoir pour construire à sa place une plus magnifique demeure. Mais les masures de ses fidèles paysans devinrent des maisons, et tout est pierre aujourd'hui dans les ruines de Kernevel. Le marquis et la marquise négligèrent souvent leur château pour ce séjour plein de souvenirs. Lorsque, les beaux soirs d'été, tous deux ils se promenaient le long de la Letha, le marquis ne manquait jamais de demander pardon à sa femme d'avoir un instant douté d'elle, et puis ils causaient longuement de leur bonheur.

« Le mois noir (on nomme ainsi novembre en Bretagne) est décidément passé pour nous, disaient-ils ;

nous sommes à présent dans notre mois, notre saison des fleurs, et s'il nous survenait des orages, nous leur trouverions encore du charme. »

Le chevalier de Kernevel, heureux aussi, vécut vieux. Il découvrait chaque année un degré de moins dans sa parenté avec le roi, et la veille de sa mort il avait presque établi qu'il était son cousin germain.

Malgré ces petites vanités, qui l'attachaient encore à la terre, il mourut en bon chrétien, en osant sourire à Dieu qui l'attendait.

H. PERRET.



SOUVENIRS

I

L'hiver avait été long et rude; la neige avait longtemps couvert la terre. Les pauvres dans leurs mansardes ou leurs chaumières, et les petits oiseaux dans les champs avaient eu bien froid, bien froid et bien faim. Sous l'abri misérable et dans la plaine, de nombreuses voix s'étaient élevées vers Dieu, criant grâce et pitié, voix d'hommes et cris d'oiseaux; mais le vent du nord, sans doute, avait étouffé sous son gémissement lugubre les plaintes et les cris d'angoisse; ces deux créatures les plus chères au cœur de Dieu, l'homme qui prie et l'oiseau qui chante semblaient l'avoir imploré en vain.

Les jours sont bien longs quand la faim en compte les heures, et le soir est bien triste quand il s'écoule sans lumière et sans feu. Il y avait dans les mansardes et les chaumières un désespoir si grand, que la prière ne partant plus du cœur, n'y apportait plus de soulagement. Prier, c'est espérer encore, quelle que soit la grandeur du malheur dont on gémit, quelle que soit la détresse où l'on se trouve. Pauvres mères, pauvres petits enfants, qui comptez les minutes de ces longues journées et de ces soirs si sombres, pourquoi ne pleurez-vous plus?..... Vos larmes se sont-elles taries comme votre voix s'est éteinte?... Que vos chéris sont pâles, jeunes mères, pâles d'une pâleur livide! Hélas! j'ai entendu la nuit dernière le cri lugubre d'un hibou, et les corneilles ont, pendant tout le jour, décrit des cercles sinistres autour de la chaumière... Est-ce le premier né ou sa blonde petite sœur qui demain ne souffrira plus et s'envolera pour aller bien loin, bien loin, partager le pain des anges et dire au bon Dieu le nom de sa mère?

L'hiver, c'est l'œuvre de Dieu, comme le printemps parfumé et l'automne riche et généreux; c'est pour la nature un temps de sommeil et de repos nécessaire à sa fécondité, toutes les œuvres de Dieu doivent être bénies! Mais quand l'hiver est rude et long, que de souffrances il cause, que de désespoirs il engendre!... Jeunes filles, pour qui l'hiver n'est qu'un temps de plaisirs et de fêtes, qu'une saison brillante et joyeuse, ou le bal succède sans cesse au bal, si vous saviez, si vous saviez!... Mais vous ne savez pas, vous n'y avez jamais pensé. Sans cela, n'est-ce pas, il y aurait moins d'âtres sans feu, moins de familles sans pain, moins de petits enfants sans langes? Non, vous ne savez pas, car vous êtes bonnes...

On était aux derniers jours de cet hiver si long et si rude; Pâques allait carillonner ses *alleluia* joyeux; quelques brins d'herbe verdissaient dans les jardins, quelques primevères ouvraient timidement leurs corolles parmi les brins d'herbe; le ciel avait des éclaircies où le soleil se montrait; enfin, le printemps venait, et les oiseaux essayaient leurs voix pour le saluer de leurs chants. Tout renaissait, et ceux-là même qui avaient le plus souffert, le plus désespéré, oubliaient leurs souffrances, revenaient à l'espoir et souriaient à l'avenir.

Par une de ces premières matinées douces où tout s'essaie à sourire et à chanter, je suivais dans le ciel quelques nuages blancs courant à l'horizon se cacher derrière de hautes collines; à quelques pas de ma fenêtre, des oiseaux voletaient dans les branches d'un cerisier en fleur et d'un pommier centenaire qui élevait à côté du cerisier son tronc tortueux et moussu et ses branches encore toutes dépouillées de verdure : le grain et les insectes n'étaient plus cachés sous la neige, l'abondance était revenue, et avec elle les joyeuses chansons. Comme ils me paraissaient heureux! Tout à coup, j'en aperçus un, isolé, immobile, blotti sur une des grosses branches du vieux pommier; quel air de misère et de tristesse il avait! Ses plumes, peu nombreuses, étaient hérissées et sales; c'étaient de véritables haillons, de vraies guenilles d'oiseaux. Sa tête se penchait à toucher la branche où il était posé, et par instants il jetait un petit cri faible et triste comme la plainte d'un mendiant qui dit : J'ai faim! — J'aime le bonheur et son beau sourire, j'aime les cris joyeux des enfants et le chant des oiseaux; mais c'est pour tout ce qui souffre que j'ai les plus vives sympathies. Qu'une douleur passe à côté des joies que j'admire, je détourne la tête des joies et suis irrésistiblement attiré vers la souffrance... Ce n'était qu'un pauvre oiselet, mais y a-t-il une créature, si petite qu'elle soit, indifférente à Dieu? Il entend le chant du grillon de l'âtre, il aime l'insecte de l'herbe, il voit l'animalcule de la goutte d'eau... Est-ce bien à nous, après son exemple, de trouver quelque chose de petit et d'indigne?

Je cessai donc de voir et d'écouter la foule joyeuse et chantante pour ne regarder, pour n'entendre que le pauvret. Il était toujours immobile sur la branche; bien certainement il était malade! Je descendis et j'allai vers lui. Lorsque je fus au pied de l'arbre, il

fit un effort pour sauter sur une branche plus élevée et s'éloigner de moi : toutes les créatures faibles ont en l'homme un ennemi. Mais ses forces le trahirent, et ses ailes presque entièrement dépouillées de plumes ne pouvant le soutenir, il tomba.

Pour le prendre, je n'eus pas à le poursuivre longtemps dans l'herbe naissante, et je l'emportai chez moi, le caressant de ma main, le réchauffant de mon souffle; heureux d'espérer que je le guérirais et le sauverais; me promettant bien de ne le retenir prisonnier que jusqu'à ce que ses plumes soient repoussées et ses forces revenues. Je lui fis avec un morceau de ouate un nid bien chaud, et je plaçai à côté du nid, dans deux soucoupes, une poignée de grains de chènevis et de la mie de pain humectée de lait. Mais, s'il resta dans son nid, le petit oiseau ne toucha pas au festin que je lui avais servi. Sans doute il était trop affaibli pour songer à fuir, mais le treillage de la cage où je l'avais renfermé lui faisait refuser mes dons. La faim, avec la liberté ! cela n'est-il pas préférable, parmi la gent ailée comme chez les hommes, à l'abondance de la servitude?

Plus tard, cependant, je réussis à lui faire manger un peu de mie de pain, puis je quittai la chambre. De retour, je le trouvai becquetant le chènevis. La cure était commencée, elle s'acheva. A quelques jours de là, il sautait en chantant dans la cage suspendue à la fenêtre, au beau soleil levant. Ses plumes étaient poussées, ses forces revenues... Je lui rendis la liberté. Il s'en alla, tout joyeux, se percher sur la plus haute branche du pommier, puis il s'envola dans l'espace immense, et je le suivis de l'œil et du cœur, écoutant sa chanson et lui disant adieu.

Je dois le confesser en toute humilité, cependant, j'étais bien un peu fâché de le voir partir si joyeusement, et je me souvenais trop du service que je lui avais rendu. Mais lorsque la reconnaissance est si rare chez les hommes, faut-il en demander aux oiseaux? D'ailleurs, s'il était coupable d'oublier trop, ne l'étais-je pas, moi, de me souvenir tant? La main droite ne doit pas connaître le bienfait répandu par la main gauche; le jour ne doit pas se souvenir du service rendu la veille. Mais je ne pensais pas à ces beaux préceptes de la charité chrétienne : j'avais obligé, je voulais qu'on s'en souvînt; et, si je ne gardais pas rancune à l'oublieux, j'étais au moins contrarié de le voir accepter si vite la liberté, et de l'aimer tant, alors qu'il m'aimait si peu, moi. Mêlé à nos actions les meilleures, il y a toujours un peu d'ivraie, et la pensée du *moi* se montre même, hélas! dans le désintéressement!

Toutefois, la préoccupation de chaque jour, la tâche quotidienne à remplir, éloignèrent bientôt ma pensée du fugitif; et, oublieux moi-même, à peine eus-je le soir un regard pour la cage vide, et je m'endormis doucement, je crois, sans songer que mon petit compagnon des jours précédents allait mal dormir, lui, sur une branche d'arbre; avoir froid et courir peut-être de grands dangers : tandis que les pinsons dorment, l'oiseau de proie veille et le chat guette.

Ainsi, j'étais presque devenu en quelques heures indifférent à mon petit protégé, et cela parce que je trouvais qu'il ne regrettait pas assez mon chènevis, mes soins et sa cage; qu'il jouissait trop joyeusement, trop pleinement des bonheurs que je lui avais préparés.

Le lendemain, à peine les premières lueurs de l'aube éclairaient-elles ma chambre, que je fus éveillé par deux ou trois coups secs frappés à mes vitres et suivis d'un bruit d'ailes. Mon fugitif me revient, pensai-je; et ramené de suite à lui reconnaître toutes les qualités, toutes les vertus que je lui avais déniées la veille, et surtout la gratitude, je courus lui ouvrir la fenêtre... Loin d'entrer, il s'enfuit. J'allais, par un revirement subit, l'accuser encore, mais, en le voyant, perché au sommet de l'arbre voisin, lustrer son plumage sous les gouttes de rosée que lui versaient les feuilles, sauter ensuite tout joyeux de branche en branche, comme pour essayer ses ailes engourdies peut-être pendant le sommeil; en l'écoutant chanter ce chant matinal que les oiseaux murmurent en s'éveillant, chant faible et doux, d'une harmonie mystérieuse comme celle de la prière que l'enfant récite en s'éveillant dans les bras de sa mère; en le voyant, en l'écoutant, j'eus regret de mon mauvais mouvement, et je me mis à penser qu'à cette voix si belle, à cette aile si agile, il fallait l'espace immense sous le beau ciel bleu.

Je désirais cependant que le charmant petit pinson (ai-je dit que c'était un pinson ?) ne s'en allât pas trop loin porter ses chansons, chercher une compagne et bâtir son nid. L'espace et le ciel bleu, ne les aurait-il pas près de moi, dans mon jardin? Les arbres du jardin sont beaux, me disais-je, pourquoi s'en irait-il au loin? Où l'on a souffert, c'est là qu'il est doux d'être heureux. Et dans l'espoir de l'attacher à mon jardin, à mes arbres, je pris du pain que j'émiettai sur la fenêtre; du crin, de la laine et de petites plumes que je jetai au vent dans le jardin. Au lieu d'être obligé de chercher laborieusement tout le jour l'insecte et les grains dont il se nourrira, de voler de buisson en buisson dans la plaine pour y recueillir quelques fils de crin et de laine, et amasser lentement, brin à brin, les éléments de son nid, peut-être préférera-t-il manger sur ma fenêtre la provision que j'y placerai pour lui; trouver là, tout réunis, les matériaux de sa maison, et, vivant ainsi, sans travail et sans soucis, pouvoir chanter tout le jour, se balançant au sommet de mes arbres... ses chants égaieraient mes travaux, sa joie me serait douce...

Etait-ce bien cependant ce que je faisais là? n'était-ce pas tenter?... Le travail est la mission de l'homme, n'est-ce pas aussi la mission de tous les êtres, de toutes les créatures, même des plus faibles? La religion condamne la paresse, la morale flétrit l'oisiveté, et l'étude de l'histoire naturelle nous montre que Dieu a donné sa tâche à chaque créature; que l'insecte a son devoir à remplir, et que, si faible qu'elle soit, l'action qu'il accomplit concourt à l'harmonie générale...

Mais si le travail est la loi de la nature et la mission de chaque être, s'ensuit-il que celui qui possède doive fermer la main à celui qui n'a rien, en lui disant durement : Travaille, acquiers? L'aumône, comme le travail, est la loi de Dieu, mais l'aumône est la loi du cœur de Dieu. Malheureusement, donner n'est pas toujours faire l'aumône, donner n'est pas toute la charité. Ce n'est pas même quelquefois de la charité, hélas ! Il faut donner avec son cœur, ou plutôt donner son cœur, et la pensée qui répandait mes dons devant le petit oiseau était mauvaise.

L'appât déposé sur ma fenêtre, je me retirai au

fond de la pièce. Mais malgré cette précaution, le petit oiseau ne venait pas, je le voyais toujours, voletant de branche en branche; seulement son chant n'avait plus les mêmes notes, ce n'était plus un prélude d'une harmonie vague, indécise; c'étaient des cris perçants, joyeux, répétés incessamment comme des cris d'appel. Peu à peu d'autres oiseaux vinrent, en effet, se percher auprès du petit pinson. Il vola alors vers ma fenêtre, mais d'arbre en arbre, par bonds successifs, y arriva enfin, et se mit à becqueter les miettes de pain et les graines, jouant plutôt qu'il ne mangeait et jetant toujours ces cris, auxquels vingt oiseaux avaient répondu... Peu à peu, un à un, ses compagnons vinrent le rejoindre; c'était plaisir de les voir tous ensemble, becquetant et criant.

Lorsqu'ils eurent emporté le dernier grain et se furent tous envolés, je revins à ma fenêtre. Tous, à peu près, étaient perchés sur les arbres les plus rapprochés. Ils semblaient vouloir me remercier par leurs chansons joyeuses. Comme j'eus honte alors d'avoir donné *pour moi*, et *non pour eux!* Pour un peu de pain et quelques graines, que de joies, me disais-je, que de mercis à Dieu!... Et que serait-ce si c'était un de ces êtres que Dieu a appelés ses frères, qui dût à l'homme ces mercis pour une aumône, qui montrât cette joie?... Heureux sont ceux qui donnent! me dis-je... et tristement : Heureux surtout sont ceux qui donnent leur cœur!

Le lendemain et les jours suivants, pendant assez longtemps, je me levai à l'aube pour répondre aux premiers cris de mes oiseaux et leur donner à déjeuner. Le petit pinson amenait chaque jour compagnie, et je ne craignais plus que mes dons devissent un encouragement à la paresse, une cause à l'oisiveté. J'avais pu remarquer bientôt que chacun ne prenait que peu. Si mes ressources un jour étaient faibles, un petit nombre les partageait; si un autre jour je donnais beaucoup, la foule accourait de tous les arbres du voisinage. Puis, les dernières parcelles de pain, les dernières graines ramassées, je voyais les petits pauvres chercher, les uns les chenilles sur les arbres fruitiers, et les autres glaner patiemment le grain oublié dans le sillon ou jeté çà et là par le vent.

Je les aimais et il me semblait qu'eux me connaissaient et m'aimaient aussi; mais c'était mon fugitif que je chérissais entre tous, et il me le rendait, je vous assure. — En le retrouvant chaque matin sur mes arbres, je n'avais pas craint longtemps qu'il s'en allât bien loin et m'oubliât. Et lui, rassuré sans doute sur mes intentions à l'égard de sa liberté, se montra bientôt apprivoisé et confiant. Il venait souvent, et même lorsqu'il n'avait aucune graine à y recueillir, se promener sur l'appui de ma fenêtre; plusieurs fois il s'enhardit à sauter dans la chambre, et un jour même que j'étais immobile à rêver dans mon vieux fauteuil, il osa, le charmant audacieux, venir se percher sur mon épaule.

Bientôt aussi je pris plaisir à le voir ramasser brin à brin le crin et la laine que je jetais de temps en temps dans le jardin, et se construire un nid sur le pommier où je l'avais la première fois aperçu, tremblant, blotti, malade. Son instinct lui avait-il révélé ce que je voulais qu'il devinât, qu'il serait plus heureux là, sur cet arbre, dans ce jardin où il avait souffert, ou bien avait-il compris que je l'aimais, et voulait-il rester près de moi?...

Hélas! ce n'est pas lui qui est parti, mais moi. Il avait pris une compagne parmi les *oiselles* du jardin, il avait bâti son nid sur mes arbres. Plus tard, je m'étais plu à voir les soins qu'il prodiguait à sa compagne pendant qu'elle couvait, et, en le voyant si bon, mon affection pour lui avait redoublé. Plus tard encore, j'avais été heureux d'interrompre de temps en temps mes travaux pour placer sur ma fenêtre du pain humecté de lait qu'il venait chercher pour la couvée éclose. J'avais souri ensuite et applaudi aux premiers essais que les petits avaient faits de leurs ailes, et un jour il m'avait fallu partir... Cher petit pinson que j'aimais, à qui j'avais appris à m'aimer, et vous, ses joyeux compagnons, les charmants convives de mes pauvres festins, vous êtes tristes, n'est-ce pas, de voir ma fenêtre toujours fermée? vous ne chantez plus si joyeusement sur mes arbres? vous n'accourez plus le matin vous réunir sur les branches du vieux pommier, où d'ailleurs le petit pinson ne vous appelle plus sans doute?... Et l'hiver prochain, si la neige couvre encore longtemps la terre... au lieu de vos cris joyeux, vous jetterez autour de la maison déserte des cris de détresse que je n'entendrai plus... Je ne serai pas là pour balayer la neige et vous jeter du grain, et si quelqu'un balaie à ma place la neige et jette le grain, craignez un piége, fuyez!..... vous y péririez, charmants petits oiseaux, cher petit pinson que j'aimais! Em. D.

Énigme Historique.

Je trouvai dans mon propre frère un persécuteur, et l'ennemi le plus redoutable de ma nation devint pour moi un père. Né sous l'empire du croissant, la croix devint mon asile. Fait pour commander à Constantinople, je vécus dans une captivité assez douce, à Rome et en France..... Qui suis-je?

LE PONT DE MOUSSE

A AVÈZE (CÉVENNES) (1)

Dans une gorge reculée
S'ouvre et traverse la vallée
Une arche au cintre verdoyant,
Qui d'une source cristalline
Transmet de colline en colline
Le flot léger, frais et bruyant.

A travers la mousse et les lierres,
L'intervalle de quelques pierres
A son faîte laisse épancher
Une onde que le vent disperse
Aux gazons, où l'osier se berce
Aux flancs polis du noir rocher.

Sur le gravier qu'un pré couronne,
Le flot s'agite, tourbillonne
Et s'étend, limpide miroir
Qu'effleure en fuyant l'hirondelle,
Où voltige la demoiselle,
Où frémit la pourpre du soir.

Puis, aux parois couvertes d'ombre,
Dans le ravin sauvage et sombre
Par la dure pente entraîné,
En gémissant il précipite
Le bouillonnement et la fuite
De son courant désordonné.

Comme un éclair, au roc qui fume
Brille un instant la blanche écume
Dont l'éclat se perd dans la nuit,
Et de l'eau qui chantait si pure
Il reste à peine un sourd murmure
Qui s'éloigne et s'évanouit.

Mais cette onde dont la merveille
Charme l'œil, enchante l'oreille,
Et fait sourire, et fait rêver,
N'est point ici le seul prodige
Dont on aime à voir le prestige,
Le souvenir à conserver :

Du large pont tout de verdure
On cherche en vain l'architecture ;
Point de grands blocs, point de ciment.
On y voit mousses veloutées,
Plantes par les vents apportées,
Touffes d'herbes au brin charmant.

Là, se bercent les clématites ;
Là, s'étalent les marguerites,
Soleils d'argent, disques dorés :
L'ardent papillon y voltige ;
Et l'abeille, de tige en tige,
Bourdonne comme sur les prés.

---

(1) Extrait de la nouvelle édition des VARIA. — Chez M. Paulin, éditeur, 60, rue Richelieu.

Un jour que l'aube était sereine,
Sur la prairie aérienne,
Des pleurs riants étincelaient,
Et, dans les brises matinales,
De ces gazons, de ces pétales
Mille frais parfums s'exhalaient.

Je voulus écarter la mousse,
Enveloppe brillante et douce,
Pour voir le cœur du monument,
Mais je n'aperçus que souillures,
Noires fourmis, larves impures,
Terrain gras, fétide et fumant.

Effrayé de mes découvertes,
Je regrettais les herbes vertes,
Les fleurs d'azur et de carmin,
Et les plantes déracinées,
Et ces mousses infortunées
Que venait de briser ma main,

Lorsque j'entendis un murmure,
Voix intime de la nature
Qui me disait en légers sons :
Veux-tu que, pour toi, l'existence
Ait toujours brillante apparence?
Ne fouille pas sous les gazons.

JULES CANONGE.

LETTRES A UNE JEUNE FILLE

(Troisième lettre.)

Ma chère enfant,

Votre dernière lettre me met aux prises avec une question bien grave, et je serais tentée de me récuser, si je ne sentais qu'une direction, fût-elle incomplète, vous est trop nécessaire pour que je sois en droit de vous la refuser. Vous me dites : « L'hiver est fini, nous ne voyons plus personne, nos amis partent pour la campagne ou pour de longs voyages ; je pourrai disposer de beaucoup de temps, et je désirerais consacrer à la lecture quelques-unes des heures qui me seront laissées durant cet été. Je voudrais lire... mais que lire? Quels sont les ouvrages sérieux qui me conviennent? quels sont les livres d'agrément que je pourrai parcourir? m'est-il permis de lire des romans? éclairez-moi, guidez-moi, je vous en prie ; faites-moi, s'il est possible, un petit catalogue des livres qui conviennent à une jeune fille. Toutes mes amies vous en seront obligées... »

J'ai remarqué dans votre enfance, chère Albertine, que vous aviez le goût de la lecture, et je m'en suis souvent félicitée ; vous dévoriez les contes de Schmidt; les petits journaux destinés au jeune âge étaient attendus avec impatience, et vous lisiez, non pas des doigts, mais des yeux et de l'esprit, vos livres de classe et les *Abrégés* que l'on met entre les mains des pensionnaires. C'est un heureux penchant, lorsqu'il est guidé par le goût et la raison. «Un bon livre, dit le P. Lacordaire, est pour l'homme vertueux un être dévoué avec lequel il converse, un ami du soir qu'on admet aux plus familiers épanchements. Penser en lisant un vrai livre, le prendre, le poser sur la table, s'enivrer de son parfum, en aspirer la substance, c'est pour les âmes initiées aux jouissances de cet ordre, une naïve et pure volupté. Le temps coule, dans ces charmants entretiens de la pensée avec une pensée supérieure; les larmes viennent aux yeux, on remercie Dieu qui a été assez bon pour donner aux rapides effusions de l'esprit la durée de l'airain et la vie de la vérité. »

Qu'ajouter après un pareil éloge? Oui, chère Albertine, le goût de la lecture est une grâce et un bonheur, car c'est un précieux avantage de trouver hors de nous un intérêt innocent et facile, qui nous enlève aux peines inséparables de l'existence; c'est un précieux avantage de trouver sous la main, au coin du feu, un plaisir qui remplace et qui surpasse souvent tous les autres plaisirs; c'est une grande grâce que d'aimer l'entretien des esprits élevés de tous les âges,

et de nourrir son intelligence et son âme de ce que les siècles précédents ont conçu de grandes pensées et de nobles sentiments. Quelle aimable et ravissante société que celle des Virgile, des Racine, des Fénelon, des François de Sales, des Sévigné, des Châteaubriand, dont les voix nous enchantent encore, à travers les siècles écoulés et les barrières de la mort ! « Je converse, écrivait Pline le Jeune, avec moi-même et avec mes livres. O vie innocente ! ô doux repos ! qu'il est honnête ! il est plus noble que les amusements auxquels on se livre tous les jours ! »

Je pourrais ajouter bien des citations, si je ne croyais qu'il est superflu d'insister sur les avantages de la lecture et sur le charme que les bons livres répandent sur notre vie. Mais, remarquez-le, mon Albertine, ce goût de la lecture doit, comme toutes nos inclinations naturelles, être réglé par la raison et le devoir. Je désire que mon aimable fille orne son esprit, cultive ses facultés, mais j'aimerais mieux qu'elle n'ouvrît jamais d'autre volume que *la Cuisinière bourgeoise*, que de la voir devenir une liseuse, une dévoreuse de livres, négligeant, pour une question littéraire, quelquefois pour un roman, les occupations de son ménage, les devoirs rigoureux de sa position ; sacrifiant père, mari, enfants au désir de poursuivre les aventures de *Mathilde* ou celles d'un escadron de mousquetaires ; dédaignant l'ouvrage des mains, qui sied si bien aux femmes et qui est si nécessaire à la prospérité de la famille, et immolant parfois jusqu'au repos de la nuit pour se repaître de quelques fables. Non, ma chère fille, qu'il n'en soit pas ainsi chez vous. Donnez tous les jours un temps réglé à une lecture sérieuse, et consacrez quelques moments de vos récréations aux lectures d'agrément; le reste de vos heures appartient à votre famille, aux soins du ménage, au travail d'aiguille, à la culture des arts d'agrément, et enfin, à la société, envers laquelle on a toujours des devoirs de politesse et de convenance. Écrivant à une autre qu'à vous, mon enfant, je mettrais en première ligne Dieu, qui réclame une partie de ce temps qu'il nous dispense, et les pauvres, qui doivent toujours compter dans notre vie, mais je sais que ces recommandations vous sont inutiles : donc, je me borne à vous dire en fait de lecture : Pas d'excès ! pas d'usurpations sur un temps réservé à de graves devoirs !

Vous me dites : Que lirai-je ? Oserai-je vous conseiller surtout les livres sérieux ? Au bout de quelques essais et de quelques comparaisons, vous reconnaîtrez que ces livres sérieux ont un agrément réel et durable, tandis que les livres de pure imagination ne sont qu'un palliatif contre l'ennui, et laissent au fond de l'âme le vide que l'on voudrait remplir. Or, ce vide de notre âme, cette soif du beau et du bien, qui la pourra mieux satisfaire que les livres sérieux et immortels, que tant de générations ont admirés, que tant d'autres admireront encore, et qui ont vu naître et mourir tant de publications éphémères? Quelle force et quel charme dans les enseignements de la morale chrétienne ! quel remède dans les peines de la vie! que la poésie sévère de l'histoire élève l'imagination! comme, dans les chefs-d'œuvre littéraires, les harmonies du style, la beauté de l'expression émeuvent délicieusement l'oreille et le cœur ! Ces livres sérieux que je voudrais voir au premier rang dans votre bibliothèque, je les diviserais en quatre catégories : *Ouvrages de piété et de morale* — *Livres d'histoire* — *Voyages* — *Œuvres littéraires*. — Vous donner un catalogue, me serait, vous devez le comprendre, chose trop difficile ; je me bornerai à vous indiquer quelques ouvrages qui, je l'espère, deviendront votre société intime :

Livres de piété et de morale. — *Le Nouveau Testament; l'Imitation; la Vie de N. S. Jésus-Christ*, par Ludolphe le Chartreux ; l'*Introduction à la Vie dévote*, et les *Lettres de saint François de Sales*; les *Méditations sur les Évangiles*, et les *Élévations sur les mystères*, de Bossuet ; les *Lettres* de Fénelon; les *Sermons* de Bourdaloue ; les *Femmes de l'Évangile*, du P. Ventura; le *Traité des Petites Vertus*, par Roberti ; les *Devoirs des hommes*, de Silvio Pellico; *le Consolateur des âmes affligées*, par M. de Villeneuve.

Livres d'histoire. — L'*Histoire Ancienne* et l'*Histoire Romaine*, de Rollin; le *Discours sur l'Histoire universelle*, de Bossuet ; l'*Histoire de France*, de Mennechet, et (sous les yeux de M. votre père) l'*Histoire de France*, de Henri Martin; l'*Histoire d'Angleterre*, du docteur Lingard ; l'*Histoire d'Écosse*, de Walter Scott ; l'*Histoire des Croisades*, de Michaud ; l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, d'Augustin Thierry, et les *Récits mérovingiens*, du même auteur; l'*Histoire de Venise*, de Daru ; l'*Histoire de Léon X*, d'Audin ; l'*Histoire d'Italie*, d'Artaud ; l'*Histoire de Bretagne*, de M. de Roujoux, et l'*Histoire des Ducs de Bourgogne*, de M. de Barante ; l'*Histoire de la Révolution française*, d'Amédée Gabourd ; l'*Histoire de Louis XVI*, de M. de Falloux; l'*Histoire de la Campagne de Russie*, par M. de Ségur; — quelques *Mémoires*, tels que ceux de *Mademoiselle de Montpensier*, la grande Mademoiselle, qui peignent si bien la vanité des choses humaines ; ceux de *Madame de Motteville*; les *Lettres* et les écrits de madame de Maintenon, et les *Mémoires de Madame de La Rochejaquelein*.

Les Voyages et la Géographie méritent une place spéciale ; mais un grand nombre de *Voyages* ne peuvent pas être placés entre les mains des jeunes personnes. Evitez surtout l'*Histoire générale des Voyages*, écrite au dix-huitième siècle. Je vous recommande le *Voyage autour du monde*, de Dumont d'Urville ; les *Lettres des Missionnaires*, tels que le P. Charlevoix et le P. Du Tertre, pleines d'intérêt et de naïveté; les *Annales de la Propagation de la Foi*, recueil intéressant et sérieux ; le *Voyage dans les Deux Amériques*, de d'Orbigny ; le *Voyage en Tartarie et au Thibet*, de M. Huc; l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, de Châteaubriand; les *Voyages*, de X. Marmier, dans les contrées du nord de l'Europe; le *Voyage au Spitzberg*, de madame Léonie d'Aunet. Je voudrais vous indiquer un bon *Voyage en France*, mais je n'en connais pas.

Littérature. — Une traduction de *l'Iliade* et une de *l'Énéide* (celle de Barthélemy est, dit-on, très-exacte); les chefs-d'œuvre de la scène française, Corneille, Racine, Molière; *Zaïre*, *Alzire*, *Tancrède*, *Mahomet*, de Voltaire ; *Télémaque*, les *Dialogues des*

morts, de Fénelon; les *Oraisons funèbres*, de Bossuet; les *Pensées*, de Pascal; les *Fables* de la Fontaine; les *Lettres* de madame de Sévigné; les *Poésies* de Boileau; *De l'Éloquence chrétienne au quatrième siècle*, de Villemain; le *Génie du Christianisme*, de Châteaubriand; les premières *Méditations* et les *Harmonies* de Lamartine; les *Odes* de Victor Hugo; les *Poésies* de madame Tastu; *Esquisse de Rome chrétienne*, de Gerbet; *De l'Allemagne*, par madame de Staël; *Mes Prisons*, de Silvio Pellico; le *Guillaume Tell* de Schiller; *le Paradis perdu*, de Milton; et (lorsque vous serez plus âgée), *les Martyrs*, de Châteaubriand.

Voilà, ma chère Albertine, en dépit de mes prévisions, un catalogue assez complet pour une bibliothèque de jeune fille, et je pourrais, il me semble, me dispenser de vous parler des ouvrages d'agrément, puisque vous réunissez là un grand nombre de livres où le charme de l'imagination se joint à la beauté du style et des pensées. Cependant, ne laissons pas notre œuvre incomplète, et tâchons de vous signaler quelques-uns de ces livres où la fiction ne blesse ni les vraisemblances ni la morale :

Ouvrages d'agrément. — *Don Quichotte*; *les Fiancés*, de Manzoni; *Guy Mannering*, *l'Antiquaire*, *les Fiancés*, *le Talisman*, *Waverley*, *Rob-Roy*, *Redgauntlet*, *Quentin Durward*, *Anne de Geierstein*, *le Pirate*, de Walter Scott; *l'Espion*, *le Corsaire Rouge*, *les Pionniers*, de Cooper; *Fabiola*, du cardinal Wiseman; *Hélène*, de miss Edgeworth; *la Maison du Cap*, de M. Violeau; *les Mémoires de la Sœur Saint-Louis*, de Veuillot; *Picciola*, de Saintine.

Je crois qu'il est temps de me borner, car la liste des ouvrages de pur agrément dépasserait les limites que je veux vous tracer. Distraction, délassement, repos de l'esprit, ces livres doivent être choisis avec scrupule, lus avec sobriété, et ne pas empiéter, encore un coup, sur les lectures utiles et les devoirs de l'état. Ces livres que je viens de vous signaler sont des romans, les meilleurs, les plus purs, les plus dignes, mais encore des romans, c'est-à-dire un aliment dangereux pour une imagination faible, un écueil où sont venus se briser beaucoup de bonnes résolutions, de désirs vertueux et de jeunes existences à qui le bonheur semblait promis. Réfléchissez à ces paroles, chère Albertine, réfléchissez à l'influence qu'un livre peut avoir sur toute votre vie, et, je vous en conjure, ne commencez la lecture d'un roman, fût-ce le meilleur qui soit jamais sorti d'une plume, qu'après mûre réflexion et après vous être entourée de sages conseils. Un auteur qui n'est pas suspect en pareille matière, George Sand, dit : « Il existe de madame de Genlis un roman publié sous la Restauration, un des derniers, je crois, qu'elle ait écrits, et dont je n'ai jamais entendu parler depuis cette époque. J'avais seize ou dix-sept ans quand je le lus. Je ne me le rappelle pas bien, *mais il m'a vivement impressionnée et il a produit son effet sur toute ma vie.* » Pesez ces paroles, ma chère fille, voilà le prestige d'un roman, faible production d'une plume débile, et voyez si l'on peut risquer de gaieté de cœur le repos de son âme pour l'amusement de quelques heures...

Les meilleurs romans sont dangereux, jugez des livres corrupteurs que la presse répand autour de nous, et dont le poison a corrodé tant de jeunes âmes! La foi, la vertu, l'amour du bien succombent pendant ces fatales lectures, où l'imagination se repait tour à tour de maximes perverses et de tableaux criminels. Soyez-en sûre, le nombre des jeunes personnes qui se perdent par la lecture des romans est incalculable. Pour peu qu'elles aient le cœur tendre, l'imagination vive, elles doivent se les interdire à jamais; autrement leur vie deviendra un enchaînement de peines, de mélancolies, et plus tard de regrets. Elles sont d'abord touchées par cette lecture, puis des peintures vives frappent leur imagination; des scènes qui ne se sont jamais passées que dans le fécond cerveau des romanciers les occupent, et obscurcissent peu à peu leur jugement; un idéal de dévouement, de courage, de tendresse, qui ne se trouve que dans les livres, vient charmer leur cœur. Ces infortunées ne voient la vie qu'à travers un prisme; elles se dégoûtent insensiblement de leur entourage; l'existence telle qu'elle est leur pèse; elles cherchent hors du cercle de leurs parents, de leurs vrais amis ce qu'elles ont rêvé; de là des déceptions, et trop souvent des erreurs déplorables. L'âme, énervée par ces fausses peintures, n'est plus capable d'un effort généreux; l'esprit, abusé par les sophismes, ne distingue plus le vice d'avec la vertu, et sans force pour les devoirs sérieux, sans goût pour les pures et chastes affections, la jeune fille, la jeune femme, gâtée par les mauvais livres, se desséchera dans l'amertume et l'ennui, ne donnera le bonheur à personne, et peut-être, hélas! s'égarera dans les voies coupables!..... Croyez-en ma longue expérience : ce que je vous dis là, je l'ai vu.

Donc, mon enfant, fuyez tous les romans, et si ceux dont vous dépendez vous permettaient parfois une lecture de ce genre, ne lisez que ceux que je vous indique, et défiez-vous, comme d'un poison, de la nouvelle littérature française, des feuilletons, et de ces tristes publications que l'on donne pour *quatre sous*. Que jamais un ouvrage corrupteur ne passe le seuil de votre maison, car vous répondez de votre frère, de votre jeune sœur et de vos domestiques : votre négligence à cet égard pourrait entraîner des malheurs dont Dieu vous demanderait un jour un compte rigoureux. Songez à l'impression que peut faire un mauvais livre sur la tête d'une jeune servante, dont le jugement n'est pas formé, et qui n'a pas, comme vous, des amis pour l'éclairer et une éducation solide pour la défendre! La jalousie, l'envie, la paresse, le dégoût de son état, la soif des plaisirs, tout ce mal peut être enfanté par la négligence d'une femme qui aura laissé traîner un feuilleton sur sa table!

Lisez, mon enfant, mais lisez de bons livres, amis vrais qui vous donneront de salutaires conseils, et n'entreprenez pas un voyage vers l'inconnu littéraire sans vous être munie d'un bon guide. C'est un avis, je devrais dire une prière dictée par la plus tendre affection, par le cœur d'une amie qui vous souhaite le bonheur, la tranquillité de l'âme et le repos de la conscience, toutes choses incompatibles avec la lecture des mauvais livres.

Adieu, chère Albertine, à bientôt.

M. M.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 5.

Moyennant une augmentation de *un franc*; soit en tout 7 francs, adressés à *la Directrice du Journal des Demoiselles*, et non pas du *Progrès Musical*, nous envoyons la musique même à toutes celles de nos abonnées habitant la France ou l'Algérie, — ce qui nous paraît rendre plus saillants encore les avantages offerts par *le Progrès Musical*.

Nous devons à M. Bonoldi, à la fois éditeur et compositeur, une série de gracieuses productions dont nous indiquons le sommaire :

Florette, polka-mazurka pour piano, par Carl Faust ; — *Amoroza ; Lamento*, deux polkas sentimentales d'Adolphe Fumagalli, arrangées pour piano et violon par F. Bonoldi ; — *Voga, voga, ô marinaro*, barcarolle pour trois voix égales, de F. Campana ; — *la Petite Bouquetière*, pour mezzo-soprano, de Otto Thisen ; — *l'Amor funesto*, mélodie pour mezzo-soprano ou baryton, de G. Donizetti, arrangée avec accompagnement de violoncelle ou de violon par F. Bonoldi.

Outre ce recueil de charmantes compositions à la portée de toutes les forces, nous mentionnerons la *Polka chevaleresque*, pour piano, de Joseph Kumen, due à M. l'éditeur Heinz, auquel nous devons tant de morceaux de premier mérite.

ÉDUCATION MUSICALE.

Désirant apporter quelque variété dans la publication de ces articles, qui, pour nos jeunes lectrices, doivent être un plaisir en même temps qu'une instruction, nous interrompons aujourd'hui la série de nos études biographiques, nous promettant de la reprendre après une courte halte dans le domaine de l'antiquité.

Quoique nous ayons déjà entretenu nos abonnées de la musique des anciens, nous ne pouvons résister au désir de les faire descendre plus avant dans les usages et les habitudes d'une civilisation si nécessaire à connaître. Nous trouvons dans un travail de recherches sur les mœurs, les usages, la guerre et la musique de l'antiquité, des notes que nous transcrivons ici, persuadée que nous sommes que cette communication sera d'un puissant intérêt.

Nous commencerons à parler de la flûte, instrument qui était connu en Asie, avant de l'être en Europe. Homère ne fait mention des flûtes que deux fois dans *l'Iliade*; dans *l'Odyssée*, où il n'est question que de l'Europe, il n'en parle pas. Ce fut dans la Béotie ou à Thèbes que l'on fit d'abord usage de la flûte phrygienne. Outre la flûte simple, on avait la flûte double, dont l'une, appelée *sinistra*, était dans la main gauche et servait à jouer le dessus ; et l'autre, appelée *dextra*, était dans la main droite et servait à jouer le dessous et à accompagner l'autre. Un certain Sacadas, d'Argos, en jouant de la flûte, obtint pendant plusieurs pythiades les plus vifs applaudissements ; il en résulta que le nombre des amateurs de cet instrument augmenta de plus en plus dans les républiques de la Grèce, et surtout à Thèbes. Pour accompagner les chants des premières tragédies, on préféra la flûte à la lyre. Dans les temps reculés, il entrai dans l'éducation des jeunes Athéniens bien élevés d'apprendre à jouer de la flûte. Mais, plus tard, les joueurs de flûte, qui étaient pour la plupart natifs de Thèbes et d'un orgueil excessif, devinrent ridicules.

On a conservé les noms d'un grand nombre de joueurs de flûte célèbres. *Antigénides* accompagnait le poète Philonénus lorsqu'il chantait ses poésies, et fut professeur d'Alcibiade. Il dit un jour en public, à un de ses élèves trop peu goûté suivant lui : « Une autre fois tu joueras pour moi et pour les Muses. » — *Théodorus*, le père de l'orateur Socrate, était facteur de flûtes, et cet état lui avait procuré, selon Plutarque, une fortune assez considérable pour donner à ses enfants une très-bonne éducation, et pouvoir salarier, dans les cérémonies religieuses, un chœur de chanteurs. *Timothéus*, de Thèbes, joua un jour sur la flûte le *Nome Orthien* avec un tel art, qu'Alexandre le Grand, transporté d'une ardeur guerrière, se précipita en pleurant sur ses armes. Un élève de ce Timothéus expira d'émotion la première fois qu'il se fit entendre en public; il s'appelait *Harmonides*. *Bacchis*, *Boa*, *Galatée*, *Glaucé*, *Lamia*, *Némeada*, étaient des joueuses de flûte renommées. — *Evius*, de Chalcis en Eubée, joua de la flûte à la cérémonie du mariage d'Alexandre le Grand. *Diodorus*, musicien favori de Néron, augmenta le nombre des trous de l'instrument. Un bas-relief, publié par Visconti, prouve que les anciens connaissaient la flûte traversière. Les

Romains tiraient leurs joueurs de flûte de l'Étrurie.

On trouve dans les lois des Douze-Tables, instituées l'an 502 de Rome, que le maître des funérailles pouvait y employer dix joueurs de flûte. Au rapport d'Horace, Lucius fut le premier qui, vers l'an 510, inventa à Rome une comédie dans laquelle on récitait des vers sur le théâtre en les accompagnant par des joueurs de flûte, puis ensuite par des joueurs d'instruments à cordes. Sous le consulat d'Émilius, l'an de Rome 560, la musique parut avec plus d'éclat, et fut introduite dans les festins; on accorda alors des priviléges aux musiciens de tous les pays, qui viendraient s'établir à Rome.

L'instrument triangulaire que les anciens appelaient *trigone*, et que quelques auteurs croient être le même que la *sambuca*, correspond à la harpe moderne. La harpe d'ivoire à sept cordes était due aux Grecs, qui la négligèrent; mais les Romains la conservèrent longtemps dans les sacrifices.

La *lyre* avait différents noms : *lyra, phormynx, chelys, barbiton, cithara.* — *Phormynx*, était un nom générique : il s'appliquait aussi à de grandes lyres qu'on portait sur le dos. — Le nombre des cordes de la lyre a beaucoup varié : celle d'Olympus et de Therpandre n'en avait que trois. La lyre à sept cordes était la plus usitée. Simonide y ajouta une huitième corde. La lyre de l'Apollon d'Herculanum en a neuf.

La lyre se touchait avec les doigts ou avec un petit instrument d'ivoire appelé *pecten, plectron* ou *plectrum*. Il était plus habile de toucher la lyre sans plectrum. On en jouait aussi quelquefois avec les deux mains, ce qui s'appelait pincer en dedans et en dehors. Les Scythes, pour jouer du *pentachorde*, instrument à cinq cordes, se servaient d'une mâchoire de chien au lieu du *plectrum*. La matière des montants et de la table des lyres était de cornes d'animaux, de bois de chêne, d'écaille de tortue, etc.

L'usage de la lyre l'emporta à la fin sur celui de la flûte; quelquefois ces deux instruments s'accompagnaient l'un l'autre. Les noms d'*Orphée, Plinus, Amphion, Arion* et *Démodocus*, joueurs de lyres, ont été transmis à la postérité comme des noms d'artistes de génie. Il ne faut pas oublier que les dons de la composition musicale et de l'invention se confondaient dans les mêmes artistes, qui, au reste, chantaient en même temps, souvent leurs propres poésies. Tous les Grecs apprenaient la musique, et à la fin ou au commencement des repas, on chantait des chansons appelées scholies. On passait la lyre de main en main, et chacun chantait à son tour une strophe en s'accompagnant; la lyre ayant, dans une semblable occasion, passé à Thémistocle, qui ne put s'en servir, on jugea qu'il n'avait pas d'éducation. Le mot *amousikos*, sans musique, signifiait un homme sans goût, sans éducation, comme on dit parmi nous un homme sans lettres : illettré.

Les joueurs de lyre se nommaient *lyristes, citharistes*; les femmes, *psaltriai*.

La *cithare* était une petite lyre qui fut aussi appelée *chélys* : on en pinçait les cordes avec les doigts, sans employer le *plectrum*. On appelait *cithariste* le joueur de lyre qui ne s'accompagnait pas de la voix, et *citharœde* celui qui ne jouait de la lyre qu'en chantant. Les citharœdes disputaient les couronnes dans les jeux pythiens et delphiens. La tunique de ces musiciens descendait jusqu'au talon comme celle des femmes : ils paraissaient aussi sur le théâtre avec des chaussures de femme. Leur coiffure était très-recherchée, et ils portaient, contre l'usage ordinaire, des cheveux longs et bouclés, ceints d'une couronne de laurier ou même d'or. MARIE LASSAVEUR.

Revue Musicale.

Nous ne sommes pas de ces rigoristes austères qui prétendent qu'on doit toujours prendre la vie de son côté le plus sérieux; nous admettons et nous aimons autant que personne les plaisirs honnêtes, les distractions de bon goût, et tout ce petit cortége de gais sourires qui servent de halte à nos vicissitudes quotidiennes. *Il faut rire vite*, a dit le philosophe, *de peur de mourir sans avoir ri.* Aussi nous allons, joyeuse au départ, satisfaite au retour, écouter les charmantes vocalises de madame Miolan, applaudir les cadences hardies de madame Ugalde, et nous réjouir des scènes bouffonnes du théâtre de M. Offenback. Nous jetons très-volontiers un bouquet ou une couronne, dans tel ou tel concert, aux débutants qui, faisant œuvre d'intelligence, de travail et de volonté, entrent courageusement dans la rude carrière de l'art. Mais, avouons-le, la grande musique, les belles traditions, les compositions magistrales éveillent plus puissamment nos sympathies. Elles nous émeuvent, nous pénètrent, nous retrempent, et nous y revenons toujours avec un nouveau charme, avec une plus vive admiration. C'est que dans ces créations merveilleuses de l'art, il y a des poëmes infinis, des splendeurs dont nulle autre musique ne sourait nous donner l'idée, il y a ce sentiment du beau que Dieu envoie aux natures privilégiées, et que nous tous, petits et grands, conscrits ou vétérans de la science musicale, pouvons du moins comprendre et sentir, si nous sommes impuissants à les imiter.

Nous avons entendu *Obéron* au théâtre Lyrique, nous avons applaudi *Don Juan* aux Italiens. Ce fut vraiment une fête pour les dilettanti parisiens, habitués aux gazouillements de la musique moderne; il manquait un complément à cette bonne fortune, un élément à ce début glorieux, pour en faire une magnifique et imposante trilogie. La Société des Concerts vient de réaliser ce grand travail en traduisant, orchestrant et naturalisant en France la belle partition des *Saisons* d'Haydn.

Rendons hommage au ténor Roger, qui, ayant chanté les saisons dans l'idiome allemand, connaissait jusqu'aux moindres nuances, jusqu'aux plus fugitifs détails, jusqu'aux plus imperceptibles inflexions du texte original. Roger a été à la fois poète et compositeur, grand par l'inspiration comme par l'exécution. Nous venons donc ajouter l'humble tribut de notre gratitude à l'enthousiasme que cette double tâche, laborieusement entreprise et majestueusement exécutée, a fait naître dans le monde artistique.

Nous n'entreprendrons pas de citer, vers par vers, la poésie de M. Roger. Nous dirons seulement que les paroles se lient harmonieusement à l'idée du grand compositeur allemand, et que la musique suit avec un art infini tous les mouvements de la pensée. Là, c'est le retour du printemps; les fleurs qui s'entr'ouvrent, les hirondelles qui reviennent, les troupeaux qui broutent l'herbe verte des prairies, et puis

le soleil qui perce le dernier nuage, et puis les insectes qui bourdonnent dans les buissons :

Déjà le sombre hiver s'enfuit;
Il porte aux zones glaciales
La terreur et la nuit.

C'est un tableau plein de grâces rustiques, que la musique et la poésie reproduisent avec un égal bonheur d'imitation.

Voici les feux du ciel qui brûlent la terre, voici l'orage qui gronde au loin, le soleil qui reparaît, les fleurs qui s'inclinent sur leurs tiges sous ses flammes dévorantes. C'est l'été avec sa lourdeur accablante, son calme qui fatigue, ses torrents de lumière qui flamboient :

Voyez rougir dans un ciel pur
La blanche aurore;
La cime des monts se dore,
Le nuage qu'un feu colore
Se perd dans l'azur.

Mais place à la saison mélancolique aimée des poètes et des rêveurs! place à l'automne, époque bénie du chasseur et du vigneron!

La vigne est mûre, il faut chanter le vin.

Puis vient l'hiver avec ses brumes glaciales, ses neiges attristantes, ses pluies torrentielles. Là, cependant, il y a des charmes intimes. Douces causeries autour du foyer domestique, gais entretiens des jeunes filles à la veillée, tandis que la grand'mère file, et que les vieillards se racontent les événements de leur jeunesse :

Entendez-vous ces voix où la gaité pétille?

Ce sont là vraiment de délicieuses descriptions de la vie champêtre, où la grande manière allemande se mêle à la naïveté du style et à la fraîcheur des idées. *Les Saisons* forment une partition monumentale dont chaque page est une composition de premier ordre. Gloire à Haydn! honneur à M. Roger!

Dragonette, opérette en un acte, de MM. Mestepès et Jacques Offenback, a obtenu un légitime succès, ces jours-ci, sur le théâtre des Bouffes-Parisiens. C'est une nouvelle fille de régiment qui, sans avoir la grâce mélancolique de sa sœur aînée, possède bon nombre de qualités aimables, et engage, par ses sourires gracieux, les amateurs de musique amusante à venir l'applaudir chaque soir.

On sait que le ballet de *Marco Spada* a été arrangé d'après l'opéra de MM. Scribe et Auber, représenté à Favart en 1852. La pièce n'a subi presque aucune modification. — M. Aubert a exhumé de ses souvenirs une foule de motifs charmants, une série de mélodies adorables, que nous avons entendus bien des fois dans *Fra Diavolo*, *la Fiancée*, *la Muette*, *l'Estocq*, *la Sirène*, etc., etc., mais que nous entendons toujours avec plaisir.

A l'occasion de la fête de l'Annonciation, une messe en musique, composée par M. Louis Deffès, grand prix de Rome, a été célébrée en l'église métropolitaine de Paris. Cinq cents artistes, un orchestre conduit par Tilman, des chœurs dirigés par M. Cornette, concouraient à l'interprétation de cette œuvre remarquable. M. Jourdan et mademoiselle Lefèvre de l'Opéra-Comique ont admirablement chanté les soli. La messe était précédée de la marche religieuse d'Adolphe Adam, avec accompagnement de harpes. Une éloquente allocution a été prononcée par M. l'abbé Le Courtier.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MENU D'UN DINER DE HUIT COUVERTS

Pour le mois de Mai.

—

Potage à la julienne.

RELEVÉ.

Bœuf aux oignons glacés.

ENTRÉES.

Saumon sauce aux câpres. Côtelettes de veau piquées et glacées.

RÔT.

Poulets nouveaux au cresson. Salade.

ENTREMETS.

Asperges. Une crème.

EMPLOI DES RESTES DE FILET DE BOEUF. — 1° Coupez le filet en morceaux de la grandeur d'une pièce de cinq francs, faites chauffer de la sauce Robert presque bouillante, ajoutez votre émincé, remuez légèrement, évitez l'ébullition, servez au bout de cinq minutes.

2° Mettez dans une casserole deux verres de vin de Bourgogne, des champignons, trois cuillerées de bouillon, faites réduire, ajoutez le filet coupé en très-petites tranches, chauffez bien sans bouillir, et servez.

BLANQUETTE DE VEAU AUX CHAMPIGNONS. — S'il vous reste du rôti de veau, émincez-le par tranches, mettez ces tranches dans une casserole. Ajoutez-y des champignons que vous aurez préalablement sautés au beurre, versez dessus le beurre de leur cuisson, ajoutez un verre de jus de viande, de consommé, ou, à leur défaut, de bon bouillon; faites réduire, liez avec de la farine, un jaune d'œuf: assaisonnez d'un jus de citron. Servez.

ŒUFS POCHÉS A LA CRÈME. — Faites pocher six œufs bien frais dans du lait sucré et aromatisé d'eau de fleur d'oranger ou de vanille; égouttez-les et faites refroidir; ajoutez dans ce qui vous reste de lait six jaunes d'œufs et un peu de farine, un quart de sucre tamisé; mêlez et passez, faites prendre votre crème à un feu doux, sucrez vos œufs pochés et masquez-les de votre crème.

CRÈMES FROIDES. — Prenez cinq verres de bonne crème, mêlez-les d'une livre de sucre râpé et tamisé et d'une cuillerée de fleur d'oranger; battez fortement en ajoutant le blanc d'un seul œuf; mettez la crème dans un vase entouré de glace, saupoudrez dessus du sucre blanc et de la non-pareille.

Correspondance.

PLANCHE V. — 1, Quart d'un mouchoir — 2, Écusson pour mouchoir — 3, 4 et 5, Col et deux garnitures assorties — 6, H. P. — 7, *Ottilie* — 8, Entre-deux — 9, Garniture — 10, Quart d'un mouchoir — 11, Écusson pour mouchoir — 12, Col — 13, Garniture assortie — 14, Entre-deux — 15, *Anthelmine* — 16, *Laure* — 17, Bas de jupon — 18, *Louise* — 19, *Annette* — 20, *Proserpine* — 21, Devant d'une robe d'enfant — 22, 23, 24 et 25, Devant du corsage, garniture du tablier, garniture du corsage, entre-deux des manches — 26, V. B. enlacés — 27, A. B., R. P. — 28, Semé pour bouillons — 29, Entre-deux — 30, G. S., avec couronne de baron — 31, E. B. — 32, Quart d'un mouchoir — 33, H. B. — 34, Dessus d'une pelote duchesse — 35, L. C. — 36, L. P. — 37, *Henriette* — 38, H. C. — 39 et 40, Petit et grand alphabet — 41 à 43, Patron et dessin d'un mantelet-châle — 44, Croquis du mantelet — 45, Talma de poupée — 46 et 47, Col et manchette idem — 48, 49, 50, 51, 52, 53, Patron d'un corsage de robe pour poupée — 54, Tapisserie par signes — 55, R. D. C. enlacés avec couronne de baron — 56, P. R. C. enlacés avec couronne de baron — 57, R. F. — 58, G. N. — 59, V. N. — 60, *Félicité* — 61, *Léontine* — 62, D. M. — 63, Bénitier — 64, Porte-cigares — 65, Cache-pot — 66 et 67, Corbeille pour recevoir les cartes de visite — 68, Porte-allumettes.

La petite édition finit au numéro 9 inclusivement.

Tu te rappelles, ma chère Florence, cette réunion de la Société des Crèches, à laquelle toi et moi nous avons assisté l'an dernier, et qui nous a inspiré un si vif intérêt pour l'œuvre? Cette réunion a eu lieu de nouveau cette année, et, comme d'habitude, des comptes ont été rendus publiquement; il s'ensuit qu'en 1856, dans les crèches de Paris seulement, il y a eu 2,300 admissions et 150,000 journées de présence. Ah! la belle, la bonne, la vraie charité! que la voilà bien comme je l'entends! On donne de l'or, la belle affaire, dût-il vous coûter la privation d'un chiffon! mais faire taire sa paresse et sa délicatesse; donner son temps et sa peine; aider à maintenir l'ordre et la propreté au milieu de ces petits nids blancs; soutenir des pas qui s'essaient et chancellent; apprendre à de petites langues à se délier, à de petites mains à se joindre et à prier; surveiller l'éclosion de ces intelligences enfantines; sans efforts, sans discours, par la seule puissance de l'exemple et de l'habitude, jeter dans ces jeunes âmes les fortes semences du bien; à la bonne heure! c'est là, vraiment, marcher dans les sentiers de l'Évangile. Aussi, que de bénédictions amassées sur la tête de ces mères d'amour, par ces pauvres mères, obligées de s'éloigner du berceau de leur enfant pour gagner le pain quotidien! Ces sortes de bonnes actions procurent deux moissons, l'une ici-bas, et l'autre au ciel!

A cette réunion, présidée par monseigneur le cardinal Donnet, madame Viardot a chanté, mesdemoiselles Stella Colas et Montaigne ont fort bien joué un acte d'*Esther*, et mademoiselle Stella Colas, pensionnaire de la Comédie-Française, comme tu sais, a dit, avec une sensibilité profonde, des vers d'à-propos, pleins de délicatesse et de grâce (*les Deux Hirondelles*), dus à M. Legouvé.

Tu me demandes, Florence, si ce carême, ainsi que les précédents, a été fertile en concerts; hélas! que trop! Non-seulement les gosiers émérites et autres s'en sont comme toujours donné à cœur joie, mais, comme toujours aussi, l'on nous a jeté à la tête les arpéges, les trilles, les surprises, les difficultés gigantesques dont on se joue; on a tonné, stupéfié; mais a-t-on chanté? nous a-t-on charmés? *That is the question!* J'ai entendu les maîtres; l'agilité de leurs doigts et la sûreté de leur attaque m'ont toujours paru quelque chose de prodigieux, mais qu'ont-ils dit à mon âme? Vois-tu, le piano tuerait la mélodie s'il ne lui restait, pour se communiquer aux hommes, la voix et le violon, qui en est le plus fidèle imitateur. En effet, la voix humaine, n'est-ce pas là l'instrument par excellence? Plutôt que de faire maigrir de pauvres filles, trois ou quatre heures durant, tous les jours, devant leur piano, que ne s'occupe-t-on de leur voix? que ne la soigne-t-on? que ne l'aide-t-on à se développer?... Je sais bien que, si cet instrument est le plus parfait, il est aussi le plus fragile; mais on n'abandonnerait pas absolument le piano, on empiéterait simplement, et avec toute raison, ce me semble, sur les heures qui lui sont consacrées, et il y aurait là tout profit; nous en aurions moins de tapoteurs et plus de musiciens. Par exemple, il faudrait que, vis-à-vis des chanteurs, la sévérité fût de mise, et qu'à un déluge de pianistes ne succédât pas une averse de voix éraillées d'une justesse douteuse; le remède serait pire que le mal!

Au concert de mademoiselle Marie Ducrest, la bénéficiaire a chanté avec cette méthode parfaite que l'on reconnaît en elle dès les premiers sons; une pianiste, mademoiselle Danvin, a fait tomber de ses doigts blancs ses cascades habituelles de notes étincelantes; mais c'est à mademoiselle Humler, jeune fille de quatorze à quinze ans, au maintien simple et ingénu, que reviennent les honneurs de la soirée; l'instrument de mademoiselle Humler est le violon, et cet instrument a reconnu en elle un maître. Comme sous l'audacieux archet de cette enfant le violon tour à tour gémit et pleure, rit et chante, gazouille comme la fauvette, murmure comme le ruisseau,

parle enfin, et dans le plus divin langage! Aussi, chaque fois que la jeune artiste s'est fait entendre, la salle entière a-t-elle trépigné d'enthousiasme; on oubliait la pose forcément disgracieuse du violon sous le menton d'une femme, on ne voyait plus rien, on n'avait plus que des oreilles et une âme!

Mais je m'aperçois, un peu tard, que j'empiète sur le domaine du *Progrès Musical*, arrivons donc bien vite à nos charmants patrons!

1, Quart d'un mouchoir, riche et facile, composé de plumetis simple, de feston et de jours, aux endroits indiqués, lesquels jours pourraient être remplacés par un tulle crêpe.

2, Écusson pour mouchoir, renfermant les lettres *E. B.*; le tout au plumetis et point d'échelle.

3, 4 et 5, Col et garnitures pour manches, à broder sur mousseline, en mettant deux doubles d'étoffe sous les colonnes où se trouvent les pois; le reste du dessin se fait au plumetis, avec mélange d'œillets ombrés, de feston ordinaire et de feston feuille de rose. Je crois que pour aller avec le col, le n° 4 vaux mieux que le n° 5, dont tu ferais un entre-deux, en ne laissant de chaque côté que le feston pour bordure.

6, *H. P.*, plumetis simple.

7, *Ottilie*, plumetis.

8, Entre-deux, plumetis; pour objets de layettes et de trousseaux.

9, Garniture, plumetis, guipure et feston feuille de rose, ayant le même emploi que l'entre-deux du n° 8.

Ici finit la petite édition.

10, Quart d'un mouchoir, à broder sur ourlet, plumetis et points d'échelle.

11, Écusson simple pour mouchoir, feston ordinaire et feston feuille de rose.

12, Col application pour monter sur brisure.

13, Garniture assortie au col.

14, Entre-deux à broder sur jaconas pour poignet de manches, plumetis et feston.

15, *Anthelmine*, plumetis.

16, *Laure*, plumetis très-simple.

17, Bas de jupon, feston feuille de rose; placer ce dessin sur l'ourlet, que l'on découpe en suivant les sinuosités du feston.

18, *Louise*, plumetis très-simple ou feston.

19, *Annette*, plumetis.

20, *Proserpine*, idem.

21, Tablier d'une robe d'enfant pour le premier âge; ce dessin, d'un gracieux effet, peut se reproduire, à part les nervures, complètement au feston. Cependant le bouquet du milieu exécuté au plumetis serait infiniment plus joli. Si les festons des barrettes guipure te paraissent un ouvrage trop long, remplace-les par un fil d'Irlande un peu gros que tu lances d'un point à l'autre; ce système, qui simplifie singulièrement le travail, est souvent employé pour les costumes d'enfant, costumes qui ne sont jamais de longue durée.

22, Devant du corsage de la robe dont nous parlons.

23, Garniture dont tu entoureras le tablier.

24, Garniture du corsage; cette même garniture, jointe à l'entre-deux du n° 25, te servira pour la petite manche.

26, *V. B.* enlacés, plumetis fendu, pour lequel on peut employer du coton de deux couleurs.

27, *A. B. R. P.*, plumetis simple ou feston.

28, Semé pour fond de bouillons. Ce petit dessin se brode au plumetis sur mousseline.

29, Entre-deux assorti aux bouillons.

30, *G. S.*, avec couronne de baron; le chiffre feston et œillets; la couronne au plumetis.

31, *E. B.*, plumetis.

32, Quart d'un mouchoir avec écusson, plumetis, œillets, feston feuille de rose. L'écusson, composé d'une broderie plus délicate que celle du mouchoir, est, de plus, mélangé de point d'arme et de point de plume.

33, *H. B.*, plumetis fin.

34, Dessus d'une pelote duchesse, application; dans le milieu se trouvent les lettres *G S*, surmontées d'une couronne de baron; chiffre et couronne se font au plumetis fin. Je t'ai trop souvent parlé des pelotes duchesse pour m'arrêter à t'expliquer comment il faut monter celle-ci.

35, *L. C.*, plumetis.

36, *L. P.*, plumetis simple.

37, *Henriette*, plumetis.

38, *H. C.*, plumetis.

39 et 40, Petit et grand alphabet pouvant servir pour mouchoir, taie d'oreiller et linge de table; feston.

41 à 43, Patron et dessin d'un mantelet-chale montant; cette forme, la plus usitée pour le moment, est composée de trois parties; la première, n° 41, est le corps du mantelet; la seconde, n° 42, est le premier volant que l'on fixe sous le corps du mantelet, en suivant le trait fin que je signale à ton attention; et enfin la troisième partie, n° 43, est le second volant posé sous le premier, toujours en prenant le petit trait fin pour guide. Ces morceaux une fois réunis, le mantelet sera, dans le bas, tout à fait couvert par la broderie, ainsi que te le montre notre croquis. Quant au dessin, il a été composé à deux intentions : il peut être brodé au passé sur taffetas, en remplaçant, si l'on veut, les pois par de petites perles de jais, et le cordonnet du ruban formant nœud par une soutache, ce qui simplifierait l'ouvrage sans rien lui enlever de sa grâce; ensuite, on peut exécuter ce dessin au plumetis sur mousseline; dans ce dernier cas, le mantelet devrait être décolleté; pour très-jeune fille, un seul volant suffirait. Cette forme conviendrait encore pour un mantelet de taffetas garni, de dentelles posées à plat, de franges ou de ruches de rubans de taffetas n° 16; de toutes façons on n'aurait qu'à s'en louer, parce que la coupe est bonne.

44, Croquis du mantelet terminé.

45, Patron et dessin d'un talma pour poupée. A ce mot de poupée, il me semble entendre les cris de joie de nos petites amies de six, huit et dix ans; aussi vais-je, avant d'entrer dans aucune explication, leur donner la bonne nouvelle que, pour céder aux désirs exprimés par quelques jeunes mères, le Journal s'est entendu, au sujet de cette importante question des poupées, avec une des meilleures maisons de Paris, la maison Herbillon ou du Calife de Bagdad, qui nous fournira des patrons de trousseaux complets et de costumes des différentes saisons. Aujourd'hui la poupée ne peut plus être classée parmi les jouets ordinaires, tant on apporte de soin à tout ce qui concerne sa toilette; il faut être habile ouvrière ou le

devenir pour lui confectionner soi-même un mantelet ou un caraco. Grâce au concours de M. Herbillon, nous espérons former le goût et le talent de nos jeunes amies et les amener peu à peu à confectionner elles-mêmes les divers objets de la toilette de leurs poupées. Les différents patrons que nous enverrons seront taillés pour une poupée de même proportion; cette poupée, que nous nommerons *Lilie,* recevra un trousseau complet, depuis le corset jusqu'aux costumes de bal les plus élégants, le tout marqué tantôt à son chiffre, tantôt à son nom.

Pour commencer, aujourd'hui, nous donnons d'abord un patron de talma nº 46, lequel se fait en piqué blanc et se met sur toutes les robes.

46, Col allant avec le talma et pouvant au besoin se broder séparément comme col de lingerie; il serait alors accompagné de la manchette mousquetaire du nº 47; cette manchette se ferme avec de petits boutons doubles.

47, Manchette dont nous venons de parler.

48, 49 et 50, Devant, petit côté et dos d'une robe pour *Lilie;* cette robe, qui se fait en piqué à petits carreaux ou en nankin, doit être ornée de galons et de franges de coton blanc.

51, 52 et 53, Berthe, basque et manche de la robe, ornées comme elle de galons et de franges. L'une de nos prochaines gravures t'offrira le portrait de mademoiselle *Lilie.*

54, Tapisserie par signes, fond courant, pouvant servir pour voltaires, devant de feu, etc.

55, *R. D. C.* enlacés avec couronne de baron, pour service de table; la couronne au plumetis; le chiffre, plumetis, feston feuille de rose et œillets ou pois.

56, *P. R. C.* enlacés avec couronne de baron, plumetis.

57, *R. F.*, plumetis.

58, *G. N.*, plumetis.

59, *V. N.*, plumetis.

60, *Félicité*, plumetis fin.

61, *Léontine*, idem.

62, *D. M.*, plumetis.

63, Croquis d'un bénitier qui peut encore te servir pour un autel du mois de Marie, quoiqu'il ne doive t'arriver que le 1er mai.

Coupe, dans du carton un peu ferme, un morceau ayant la forme de ce modèle; recouvre le dessus d'un morceau de moire ou, ce qui vaut mieux, de velours gros vert ou grenat; je n'ose dire bleu, couleur de circonstance, à cause de l'entourage vert. La moire ou le velours du dessus, étant collée, il faut aussi coller en dessous un papier moiré de couleur assortie, puis faire, avec de la laine mousse, une jarretière de douze mailles que l'on coupe par la moitié et dont l'on entoure le bénitier. Dans cette bordure de mousse on sème un rang de petites pâquerettes ou autres fleurs mignonnes; ces fleurs pourront être en papier, en laine ou en étoffe; si nous en avons dans nos cartons, ce sera une occasion de les utiliser. On terminera enfin ce bénitier en plaçant dans le milieu une petite croix en ivoire, en os ou en vieux chêne, et, dans le bas, une vraie coquille pour recevoir l'eau bénite; un petit anneau de rideau, cousu entre le velours et la mousse, servira à le suspendre. Celles de nos amies qui se sont adonnées aux fleurs en *cuir* pourraient remplacer la bordure de mousse par une légère guirlande de liserons : la croix alors devrait de rigueur être en vieux chêne et le velours, bleu de France.

64, Porte-cigarettes en chenille et perles. Procure-toi une carcasse dans la forme de notre modèle, ou à peu près, composée de six larges feuilles pointues et recourbées; puis, ayant choisi trois nuances de chenille, rouge, verte ou bleue, selon ton goût, recouvre chacune des feuilles avec l'une de ces nuances, en allant progressivement. Enfile un passe-lacet à l'un des bouts de la chenille dont tu vas te servir, fixe l'autre bout au bas de la feuille, puis, commence ton travail en passant alternativement dessus et dessous les montants qui se font face; tu indiqueras ensuite la nervure de chaque feuille par un rang formé de 18 perles de cristal. Un petit feston, dont chaque dent contient six perles, termine le haut de ton porte-cigarettes; le pied est complètement recouvert par la chenille la plus claire, alternée avec de la chenille noire, enroulées toutes les deux. Ce petit ouvrage peut aussi servir de baguier.

65, Cache-pot en papier. Etablis avec du carton ferme la carcasse de ton cache-pot sur les dimensions suivantes : Quinze centimètres de hauteur, vingt de diamètre dans l'ovale du haut, et quinze dans celui du bas; ferme ton carton à l'aide d'un point ou d'un peu de gomme; garnis l'intérieur d'un papier vert, et enfin occupe-toi de la décoration extérieure. Pour cela, commence par prendre une feuille de papier anglais, vert; découpe-la par bandes de quatre centimètres de haut; place quatre de ces bandes l'une sur l'autre, et, avec des ciseaux très-fins, découpe-les jusqu'à la hauteur de trois centimètres; plus ton découpage sera fin, plus le travail sera joli. Détache ensuite ces bandes avec grand soin, et recommence de même jusqu'à ce que tu aies la quantité à peu près suffisante pour recouvrir le cache-pot. Cette première opération terminée, tu disposes toutes ces bandes découpées sur le carton, ayant préalablement dessiné quatre médaillons juste assez grands pour être remplis par une grosse fleur, telle qu'un dalhia, une boule de neige, une rose un peu forte, etc.; les bandes que tu colles en tournant autour des médaillons leur font un cadre de gazon; tu places une bordure semblable dans le bas et dans le haut.

66 et 67, Carcasse et monture d'une corbeille destinée à recevoir les cartes de visite; crochet, perles de verre et tapisserie; l'ovale a treize centimètres de long et huit de large dans le milieu; il est composé d'un petit bouquet de fleurs en tapisserie soie et laine, dont le fond est en perles blanches. Le tour est un travail au crochet fait avec du coton blanc et lamé argent. Monte 87 mailles chaînettes, joins la première à la dernière, puis continue pendant trois rangs, en faisant trois mailles en l'air ou chaînettes; alors glisse une perle (les perles auront été préalablement enfilées dans le coton); cette perle doit remplacer la maille double; pique ton crochet dans la maille précédente, en laissant un intervalle de deux mailles, puis trois chaînettes ou mailles en l'air; glisse une perle et fais ainsi tes trois rangs. Pour que la corbeille conserve sa forme évasée, tu devras faire les deux rangs suivants avec quatre mailles chaînettes, en piquant toujours le crochet à deux mailles de distance; puis les deux rangs suivants avec cinq mailles chaînettes, et, enfin, les deux derniers avec huit. Ceci terminé, tu auras une sorte de petite

résille argent et perles; prends ensuite la carcasse n° 66, recouvre-s-en tous les fils de fer avec un petit ruban de percale n° 1, posé en tournant; ce ruban de percale sera lui-même recouvert de très-petites perles blanches enroulées comme le ruban; fixe alors la résille en mettant les perles à l'intérieur de la carcasse et en la cousant à surjet dans le haut et dans le bas. Ne pas oublier les anses. Le fond, en tapisserie et perles, se double d'un carton; sur le côté opposé à la tapisserie est un papier moiré blanc; le tout doit être joint à la carcasse, déjà préparée, par un point de surjet dissimulé par une petite natte de perles à l'extrémité, et par une chenille blanche à l'intérieur; enfin la même natte borde le haut et termine ce charmant ouvrage.

La carcasse coûte 1 fr. 25 ; elle a vingt-trois centimètres de longueur; il faut deux masses et demie de grosses perles cristal, trente grammes de plus petites, dix grammes de coton lamé, et une pièce de ruban de percale.

68, Porte-allumettes en papier. Ce petit ouvrage se fait à l'aide de toutes les gravures de modes qui pourront te tomber sous la main; je parle de celles où les costumes sont décolletés, et les têtes sans chapeaux; c'est une charmante idée dont j'ai voulu te faire profiter, ne doutant point que tu ne réussisses dès le premier essai. Avec du carton très-mince, taille un rond ayant six centimètres de diamètre, et un autre morceau de dix centimètres de hauteur, que tu disposeras en forme de cornet ayant 5 centimètres de diamètre dans le bas, et dans le haut 3 seulement; car il faut que notre petite femme ait la taille fine. Ce cornet sera, dans sa longueur, fermé par un peu de gomme ou par quelques points; ensuite tu lui feras, dans le bas et tout autour, plusieurs entailles assez rapprochées; tu le colleras sur ton rond, et tu passeras à la toilette de ce petit mannequin. Ici, le goût, l'idée, l'originalité ont le champ libre, et le procédé que je vais t'indiquer pour le modèle dont tu vois le croquis, te servira pour tous les autres. Avec du papier dont on se sert pour les fleurs, tu tailleras les trois jupes; celle du bas aura 55 centimètres de large et 10 de haut; la seconde, 48 de large et 7 de haut; la troisième, 40 de large et 5 de haut; le bord de ces jupes sera plié comme pour un ourlet, au-dessus duquel tu mettras une petite bande de papier doré, ou autre chose, selon ta fantaisie; un peu de gomme fermera chaque jupe dans sa hauteur, et tu les coudras ensuite sur ton mannequin. Le point de la jupe du haut sera caché par une bande collée autour de l'ouverture; cela fait, tu choisis dans nos gravures une jolie toilette de bal ou de chez soi, tu en découpes avec grand soin la tête et le buste, et tu colles l'une et l'autre, par le bas de la taille, à la jupe si joliment bouffante; enfin, par derrière, tu places des allumettes. Je croirais t'humilier en ajoutant que tu devras toujours assortir, le plus possible, la jupe et ses ornements au corsage que tu auras découpé.

PLANCHE DE CROCHET BLEUE.

N° 1, Dessin pour écran de cheminée; tu le feras en cordonnet noir, ou en coton de couleur, ou en ficelle, mais toujours avec un transparent en soie, de couleur tranchante; je ne te parle point ici d'un écran à pieds, mais d'un de ces écrans montés sur palissandre ou sur vieux chêne, que l'on roule et qui se placent sur l'un des côtés de la cheminée. Ce dessin pourrait aussi convenir à des manteaux de lit, des dessus d'édredons, etc.

2. Dessin pour aube, convenant aussi pour couvre-pieds.

3, Dessin pour pale, que l'on peut faire en soie cordonnet, maïs, sur un transparent de moire blanche.

4, Bordure pour divers usages.

5, Nappe d'autel.

6, Abat-jour; fais ce dernier en coton ou blanc ou de couleur, et place-le sur un transparent percaline ou de soie, dans le haut et dans le bas duquel tu passeras un fil de laiton un peu fort, afin de lui donner sa forme. Ce genre tout nouveau est fort joli.

7, Moitié d'un dessus d'ombrelle qui s'exécute en coton blanc ou en soie; dans tous les cas, le fond de l'ombrelle doit toujours être en moire antique ou ordinaire. Si ton ombrelle de l'année passée n'est plus dans toute sa fraîcheur, rien ne te sera plus facile que de lui donner un petit air nouveau en la recouvrant avec ce travail.

8 et 9, Bordures.

10 à 14, Angles, pouvant être utilisés pour divers ouvrages.

Avant de terminer ces longues explications, je veux te payer ma dette du mois dernier, en te donnant, sur la *gibecière*, ou *sac à argent* que je t'ai envoyée, les quelques détails qui n'y avaient pu trouver place.

Les fournitures de cet ouvrage sont : 25 cent. canevas Pénélope, n° 28; 75 cent. de laine allemande; 1 fr. 25 de fantaisie algérienne; 4 mètres de ganse assortie aux nuances déjà choisies; un bouton également assorti, et 25 centimètres de taffetas pour la doublure.

Tu commenceras par couper trois morceaux de canevas, t'inspirant, quant à la forme, de notre modèle du mois dernier, au numéro 53, mais tenant le tout un peu plus grand; l'un des morceaux de canevas devra être coupé de façon à avoir une patte qui rabatte sur le dessus de la gibecière; ces deux parties, devant et derrière, se trouveront réunies par une bande que l'on nomme soufflet, et qui sera brodée ainsi que le reste; les proportions de cette bande suivront celles des deux parties qu'elles unissent. Les dimensions les plus usitées sont trois centimètres à l'endroit le plus large, et un centimètre aux deux extrémités. La rayure turque que t'indique le croquis est d'un fort joli effet, mais si elle ne te plaisait pas, essaye d'un petit dessin à carreaux, avec un *ruban or lamé*; cette nouveauté remplace avantageusement les tresses d'or, les rubans étant infiniment meilleur marché, quoique tout aussi solides et du même effet. Tu peux monter toi-même cette gibecière. On la double de taffetas, de satin, même de percaline, suivant le degré d'élégance que l'on veut lui donner. Chaque partie se double et se ouate séparément, ensuite on les réunit entre elles, dissimulant les coutures par une ganse de soie; au milieu de la patte on forme une petite boucle ou bride pour le bouton placé en face. Les anses se posent en terminant l'ouvrage.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

N° 1. Robes de taffetas à trois volants avec disposi-

tion en velours; le bord des manches et le corsage sont ornés de la même manière. Mantelet-châle *Gitana* dessinant la taille; le bord de chaque garniture est terminé par une frange à grelots; la même frange est posée sur la tête de la première garniture. Chapeau de crêpe orné de coques de rubans de taffetas; une dentelle est renversée sur la passe, dont le fond est moucheté de paille; le bavolet est orné de trois rangs de petits velours noirs; en dessous, des fleurs en paille et des bouillonnés de tulle illusion; une tresse de velours noir traverse le sommet de la tête.

2, Robe en gaze d'Orient à trois jupes; chaque jupe est terminée par trois rangs de bouillonnés de même étoffe que la robe; le corsage est froncé, sans basques, avec ceinture de ruban à longs bouts. Mantelet *Printanière* à double rang, recouvert d'une légère broderie au passé mélangée de quelques petites pointes de jais; une frange en chenille, avec tête de jais, termine ce petit vêtement, que, pour jeune femme, l'on pourrait rendre tout à fait élégant en remplaçant la frange par de hautes guipures de Chantilly ou de Cambrai. Ces dernières sont si merveilleuses aujourd'hui, que l'on n'emploie plus la vraie dentelle que *pour l'acquit de sa conscience*. Le chapeau qui accompagne cette toilette est composé de biais de taffetas et crêpe, alternés; une plume roulée recouvre les deux tiers de cette calotte et vient rejoindre un bouillonné de crêpe placé au-dessus de la passe; de distance en distance, ce bouillonné est arrêté par des biais de taffetas; en dessous de la passe, du tulle ruché avec petites touffes de laurier thym et de longues herbes.

3, Robe de taffetas uni à deux jupes, également unies; corsage à basques bordées d'une natte de soie. La même natte est disposée en brandebourgs sur le devant du corsage et sur les manches. Mantelet écharpe *Belle-Gabrielle* en organdi, orné d'un entre-deux de guipures, dans lequel est passé un ruban de satin, terminé par une guipure de 8 à 10 centimètres. Quant au chapeau, ce n'est point un modèle que je t'envoie, mais seulement un spécimen de la mode qu'on voudrait faire accepter, ce qui, je crois, ne sera pas chose facile, à moins que cela ne soit consacré aux réunions du soir; toujours est-il que ce chapeau, dont le succès à venir est entre les mains de nos suprêmes élégantes, se fait en crêpe, en moire, ou en étoffe de soie de fantaisie; sur le dessus, des plumes; en dessous, des roses.

4, Robe de taffetas avec volants à disposition; corsage et manches assortis aux volants; châle *Stuart* en cachemire brodé avec grand effilé; chapeau composé d'une passe en paille de riz ornée d'une plume plate et d'une calotte de taffetas, sur laquelle retombe une blonde; le bavolet est en taffetas, terminé par une lame de paille de riz; dans le milieu, un nœud de taffetas et paille de riz a l'air de retenir les fronces de la calotte; sous la passe, une guirlande de primevères relie les blondes ruchées de chaque côté des joues.

5, Robe en popeline d'Écosse; de chaque côté de la jupe est une quille en passementerie entremêlée de petits grelots, et se continuant en mourant sur chaque côté des basques. Chapeau mélangé de paille, de taffetas et de dentelle; une touffe de plumes orne l'un des côtés de la passe, sous laquelle se trouvent des marguerites des champs et du tulle ruché. Châle *Reine de Navarre* en moire antique, produisant, par sa garniture, l'effet d'un châle à deux rangs. Il est brodé au passé et terminé par des effilés.

6. — Robe en taffetas printemps, à petits carreaux damiers, mantelet *Parisienne* à triple rang, orné de petits entre-deux guipure et de dentelles du même genre; chapeau de paille anglaise, simplement orné de rubans.

7, Robe tissu laine et soie, avec raies satinées de couleur tranchant sur le fond et disposées en quilles de chaque coté de la jupe; ces même raies se continuent sur la poitrine et de chaque côté du dos. Mantelet *Trovatore* de taffetas à volants plissés; des ruches de rubans ornent chaque volant ainsi que le corps du mantelet; chapeau en paille d'Italie, couvert de dentelle noire disposée en fanchon.

Maintenant, que te dirais-je sur les nouveautés de la saison? Pas grand'chose; en réalité, il n'y a pas jusqu'à présent de grands changements, et cependant, à ton intention, je suis allée prendre mes informations à de bonnes sources: chez mesdames Bricard et Coltman pour les chapeaux; à la maison Fauvet pour les robes. Voici mes remarques.

L'heure de l'adoption des chapeaux appelés Louis XIII n'a peut-être point encore sonné, au grand désespoir de quelques jeunes femmes, qui se réjouissaient à la seule idée de quitter enfin ces petits chapeaux que certains journaux baptisent de noms plus ou moins gracieux; seulement, et ceci te fera plaisir, je dois te prévenir que ces pauvres chapeaux tant invectivés se font un peu plus avancés sur le front, sans cependant marquer une pointe trop prononcée. La calotte est tantôt ronde et plate, tantôt fuyante et plissée à la bonne femme, avec nœud dans le milieu; presque tous ont une dentelle de 10 ou 12 centimètres, cousue au bord de la passe; aux dents de cette dentelle, blanche ou noire, pendent des pointes de jais; elle est quelquefois remplacée par un effilé de chenille ou de velours; elle se rabat en dedans sur le milieu de la tête, venant ainsi abriter le front, et elle donne aux chapeaux un aspect moins évaporé. Les dessous sont toujours composés de tulle ruché et de fleurs, de rubans ou de velours; seulement les fleurs, les rubans ou les nattes de velours se placent de préférence sur le front, d'une tempe à l'autre; les brides se font toujours en larges rubans, mais les bavolets semblent avoir un peu diminué. A mon grand regret, je te dirai que l'on voit très-peu de chapeaux complètement en paille; j'en excepte la paille de riz; et encore celle-ci est-elle, la plupart du temps, perdue dans les dentelles, les rubans et les fleurs; quelques jeunes filles remplacent la paille de riz par la sparterie; j'ai vu ainsi un chapeau orné de marguerites disposées en cache-peigne, avec longues herbes retombant sur le bavolet; en dessous, une guirlande des mêmes fleurs; ce chapeau, peu coûteux, était charmant. Toujours au commencement de chaque printemps, la couleur lilas est la préférée, elle est jolie, mais a le grand inconvénient d'être peu solide. — On voit aussi beaucoup de capotes complètement en crêpe, gris poussière, bleu bluet, vert de mer, simplement ornées d'une voilette ronde de même étoffe, bordée d'une ruche aussi en crêpe; ce petit genre fort distingué n'est pas cependant très-habillé, à moins de choisir des couleurs plus claires.

La coupe des robes ne paraît pas non plus vouloir

subir des modifications frappantes; les basques, malgré la guerre que quelques couturières leur ont déclarée, maintiennent leur suprématie; aussi les corsages avec ceintures restent-ils toujours dans les exceptions, et encore la plupart de ceux qui font leur apparition sont-ils, le plus souvent, terminés par un long effilé, ce qui rappelle singulièrement ce que l'on voudrait faire oublier. — Les robes à deux jupes ou les robes unies avec quilles sur les côtés se partagent la faveur avec les volants; dans plusieurs grandes maisons même, les volants sont un peu délaissés, à moins qu'il ne s'agisse d'étoffes d'été très-légères; il en est de même des volants de manches, dont on avait tant abusé; pour la soie, la forme simple pagode très-large, fendue jusqu'à la saignée, à peu près, et recouverte de garnitures semblables à celles de la jupe et du corsage, l'emportera sur toutes les autres.

Comme robe de demi-toilette et de négligé, l'étoffe à la mode est celle que l'on appelle *grisaille*, nom qu'elle doit à ses nuances, composées toujours de blanc, de noir et de gris; ces robes se font encore en taffetas à carreaux, raies ou chinures; en foulard, en fantaisie laine et soie, et laine et coton; ces deux dernières sont très-bon marché, 3 et 4 francs le mètre, grande largeur; six mètres suffisent avec pèlerine pareille. — Pour robes habillées, il y a toujours les mousselines de soie qui, peu à peu, enterrent le cher barége; puis les organdis et les mousselines, avec volants à dispositions. — Les mousselines blanches brodées ou unies, avec simple ourlet et dentelle au bord, se porteront aussi beaucoup, à ce que l'on dit, mais ce n'est point encore le moment de te fixer à cet égard.

De très-jolies petites robes simples et toutes nouvelles sont des robes de jaconas fond blanc, avec petit semis, bleu, rose, lilas ou rouille, ayant de chaque côté de larges quilles formées par une guirlande de fleurs, ou par de simples bandes de la couleur des semis, disposées, soit en long, soit en travers; le corsage rappelle la jupe; je crois ces robes, par leur excessive simplicité et leur fraîcheur, appelées à un grand succès, d'autant plus qu'elles ne coûtent que dix-huit francs!

Les mantelets-châles, montants ou décolletés, à double ou simple rang, avec ou sans volants pareils, voilà la seule chose qui se portera cette saison; les jeunes femmes les auront brodés et les garniront de dentelles; les jeunes filles les feront avec volants ou seulement avec un biais de velours, surmonté de trois petites ruches de rubans de gaze; ces ruches se trouvent toutes prêtes, se posent par conséquent très-facilement, et ne coûtent que 3 fr. 50 la pièce. Un petit mantelet de jeune fille qui m'a paru assez joli formait châle décolleté et se trouvait complétement recouvert par une infinité de volants de huit à dix centimètres de hauteur; ces volants, déchiquetés en festons arrondis, avaient dans chaque creux des dents un petit gland grelot; c'était charmant, et certes bien aisé à faire soi-même.

Les femmes très-élégantes remplaceront le mantelet de dentelle noire par des pointes que l'on garnit aussi de un ou deux volants de dentelle; ces pointes châles ne se font point toutes en vraie dentelle, grâce à la fabrique de Cambrai, dont bien des femmes, quoique très-recherchées dans leur toilette, adoptent les produits.

Les manches de lingerie se font presque toutes à bouillonnés de mousseline, d'organdi ou de tulle; le mois prochain t'en donnera un très-joli modèle. — Les cols sont de nouveau très-petits; ceux qui sont en jaconas double, brodés au plumetis, sont bien portés, même avec des toilettes assez élégantes.

Comme ombrelles, toujours les ombrelles duchesse, en moire antique, recouvertes de dentelles moire; les jeunes filles suivent cette mode en substituant à la dentelle un dessus fait au crochet avec du cordonnet de soie; notre planche de ce jour t'en fournit un modèle. On voit aussi, dans un genre plus simple, les moires mouchetées avec un riche effilé ou une guipure noire; les ombrelles avec larges nœuds dans le haut ne sont pas, à mon avis, de très-bon goût.

Pour demi-toilettes toujours les gants de Suède à doubles boutons.

Maintenant je vais te dire comment tu peux recoudre tes dentelles en point d'Angleterre; la chose est si simple que tu feras cela toi-même, aussi bien que n'importe quelle ouvrière. Avant toute chose, il faut du fil très-fin, que l'on appelle fil à dentelle, 150 ou 200; tu couperas tes aiguillées très-courtes, les mouillant un peu, et n'exposant pas le reste du fil à l'air, ce qui le ferait casser plus facilement; après avoir piqué ton aiguille au bord extérieur de la fleur, tu retiens sous ton pouce gauche l'autre extrémité de l'aiguillée, et, pour la fixer, tu reviens faire dessus deux ou trois points, repassant l'aiguille sous la bride que forme le fil; tu continues ensuite comme si tu voulais faire un cordonnet très-fin, suivant, sans serrer le point, les sinuosités des fleurs et des feuilles, et faisant bien attention de piquer l'aiguille très-près du bord ou dans les petits réseaux qui s'y trouvent. Lorsqu'il s'agit d'une réapplication, on procède de la même manière; seulement pour l'arrangement du dessin, surtout si l'on veut faire un changement, il faut que le goût seconde la patience et l'adresse.

Adieu, Florence; tu es contente, me dis-tu, de notre imitation de peinture à l'huile: je le crois bien; tu n'es pas la seule; il n'est personne qui ne nous en ait fait compliment. Tu es de celles qui ont reçu une épreuve dont le vernis était gâté, eh bien, voici ce que tu as à faire: Trempe un linge fin dans de l'esprit de vin, essuie légèrement la peinture, laisse sécher le papier, et ensuite remets avec un pinceau une autre couche de vernis à l'esprit de vin.

A propos d'esprit de vin et de notre rébus d'avril, que j'allais oublier, je suis obsédée par un détestable calembour, qu'il faut bien que tu subisses aussi : le tien (ton esprit) l'a-t-il été assez (devin) pour voir dans ce rébus : *A œil malade la lumière nuit?*

Mettre ton amitié à une aussi méchante épreuve, n'est-ce pas assez te montrer toute mon affection? aussi il me semble que je suis dispensée de chercher une formule pour t'en assurer; donc, toute à toi.

ÉPHÉMÉRIDES.

8 Mai 1429. — Levée du siége d'Orléans.

La France presque entière était occupée par les Anglais, qui possédaient la Normandie, la Guyenne, régnaient à Paris, et comptaient parmi leurs alliés le puissant duc de Bourgogne, Philippe le Bon. Orléans était la place d'armes principale du parti français. Cette ville formait la barrière derrière laquelle s'abritait Charles VII, barrière qu'il fallait forcer pour marcher aux pays de Berry et d'Auvergne, restés fidèles à sa cause. Le siége de cette ville fut résolu; les Anglais, au nombre de douze mille, l'attaquèrent au nord et au midi. Dunois, la Hire, Xaintrailles, se jetèrent dans la ville attaquée, que les habitants défendirent avec héroïsme. Mais la ville et la cause du roi semblaient perdues sans ressources, lorsqu'une pauvre bergère, suscitée par Dieu, vint relever le royaume des lis. Jeanne d'Arc entra dans Orléans le 29 avril, aux acclamations des habitants, qui avaient mis en elle leur dernier espoir, et qui croyaient voir sous ses traits l'ange de la délivrance. Sa présence ranima les courages; les soldats, impatients de combattre, attaquèrent avec fureur les bastilles anglaises; en deux jours elles furent enlevées. Quatre jours après, le 8 mai 1429, les Anglais levaient le siége d'Orléans, et, conduits par Talbot et Suffolk, ils dirigeaient leur retraite sur Jargeau et Beaugency.

Une fête populaire rappelle tous les ans aux Orléanais la mémoire de leur délivrance, et le nom de la pauvre fille, de l'héroïne inspirée, de la sainte martyre, qui, deux ans après, expirait dans les flammes, abandonnée de tous, des chevaliers qui avaient combattu avec elle, et du roi à qui elle avait rendu son royaume.

Mosaïque.

ORIGINE DU MOT *Petit-Maître*.

Le grand Condé était suivi ordinairement d'un cortége de seigneurs qui imitaient son air fier et ses manières impérieuses; on les nomma les *petits-maîtres*, parce qu'ils copiaient le maître qui les traînait après lui.

—

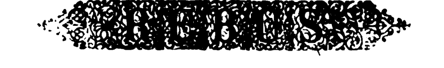
En parlant peu, tu apprendras davantage.

Maxime russe.

—

Il n'est pas de destinée si humble où l'on ne puisse se créer des devoirs qui, par la persévérance, deviennent d'admirables vertus.

DE VILLENEUVE.





Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.

ZIZIM

Explication de l'Énigme Historique de Mai.

L'empire d'Orient, si longtemps menacé par ses voisins barbares, n'existait plus; Constantin Paléologue avait péri sur les remparts de sa capitale vaincue; Mahomet II régnait à Constantinople, et son nom inspirait en Europe une terreur qui n'avait eu d'égale que celle qui précédait, au neuvième siècle, les invasions des farouches Normands. Avant que d'attaquer l'Italie, comme il en avait le projet, Mahomet s'efforça de détruire la puissance des chevaliers de Rhodes ou de Saint-Jean qui défendaient la Méditerranée contre les excursions des infidèles. Sa haine contre cette vaillante milice était profonde, car, en toute occasion, il l'avait trouvée au premier rang de ses adversaires. Il assiégea la ville de Rhodes, et il employa, pour la soumettre, toutes les ressources que lui fournissaient d'immenses richesses et la valeur incontestable de ses soldats. Mais les chevaliers, si courageux et si fidèles, avaient à leur tête un homme bien digne de les commander : Pierre d'Aubusson, un des plus beaux noms de la chevalerie française, était alors grand maître; il soutint le siége avec un talent et une constance invincibles, et l'histoire a enregistré les péripéties de ce duel mémorable qui mit aux mains une petite troupe de soldats chrétiens contre toute la puissance ottomane. D'Aubusson était l'âme des siens; ce noble vieillard priait et combattait à la fois, et sa piété et son courage électrisaient tous ceux qui l'environnaient. L'armée turque fut obligée de battre en retraite; Mahomet, à cette nouvelle, jura de ne pas laisser pierre sur pierre dans Rhodes, qui se dressait comme un boulevard entre lui et le reste de l'Europe. Il rassemblait une nouvelle armée, lorsque la mort le frappa le 3 mai 1431. Il ordonna, à ses derniers moments, qu'on ne mît pour épitaphe sur son tombeau que ces mots : *Je me proposais de conquérir Rhodes et de subjuguer la superbe Italie.*

Mahomet laissa deux fils, Bajazet et *Jem* ou *Zizim*. Le premier gouvernait la Paphlagonie et faisait sa résidence aux bords de la mer Noire; le second avait un gouvernement dans l'Asie-Mineure. Tous deux, au moment de la mort de leur père, étaient éloignés du siége de l'empire; tous deux aspirèrent à régner. Bajazet avait pour lui le droit d'aînesse et les dernières volontés de son père qui lui léguait ses États; Zizim objectait que son frère était né avant l'élévation de leur père à l'Empire, et de plus, il s'inscrivait en faux contre le testament de Mahomet, dont on ne pouvait, en effet, montrer l'écrit, et qui n'était attesté que par la parole d'un vizir. Deux partis se formèrent, et les factions rivales en vinrent bientôt aux mains. Cependant le parti de Bajazet fut le plus fort. Tandis que les sultans s'approchaient pour se disputer le trône par les armes, le pacha Achmet, qui jouissait d'une grande réputation, se déclara pour Bajazet, soit qu'il fût persuadé de la justice de sa cause, soit qu'il espérât dominer sous un prince dont la faiblesse d'âme lui était bien connue. Zizim résista avec courage; il tint campagne dans l'Asie-Mineure et soutint bravement le choc de l'armée de son frère, commandée par Achmet. Mais ses soldats étaient jeunes et peu exercés, et son courage personnel ne put suppléer à la faiblesse de ses troupes; ne se reposant plus sur ses propres forces, il chercha des alliés; le soudan d'Égypte, le roi de Cilicie ou de Caramanie le secondèrent pendant quelque temps, mais ils furent détachés de sa cause par l'or de la Porte et les intrigues d'Achmet. Zizim bientôt se trouva seul, en butte à l'inimitié de son frère, et ne connaissant que trop la manière dont les princes mahométans terminent d'ordinaire les querelles de famille. Traqué de toutes parts, sans asile dans ces vastes contrées qui obéissaient à Bajazet, il résolut de demander protection au grand maître de Rhodes, à Pierre d'Aubusson. Il lui envoya deux ambassadeurs, et, poursuivi par les soldats de son frère, il s'embarqua pour Rhodes sans attendre la réponse du grand maître. La barque qui le portait s'éloignait du rivage, quand il aperçut les spahis, envoyés à sa poursuite par son frère. Il écrivit aussitôt quelques lignes, prit un arc et envoya aux spahis une flèche à laquelle était attachée la lettre suivante :

LE ROI ZIZIM

AU ROI BAJAZET, SON CRUEL FRÈRE.

« Si je fais un crime en me réfugiant chez les » chrétiens, et surtout chez les chevaliers de Rhodes, » ennemis de notre maison, c'est toi qui en es cou» pable devant Dieu et devant les hommes. Tu m'as » privé de l'empire, contre toutes les lois divines et » humaines, et tu me forces à chercher un asile hon» teux pour sauver ma vie. Si Mahomet, notre père, » avait prévu que tu dusses un jour flétrir de la sorte » l'honneur de notre race, il aurait été ton propre » bourreau. Le ciel me vengera de ta tyrannie et je » prie le Prophète de hâter le supplice que tu mé» rites. »

Cependant Zizim, qui n'avait reçu aucune nouvelle de deux ambassadeurs qu'il avait envoyés au grand maître, errait à la merci des vents et des flots, lorsqu'il découvrit trois vaisseaux qui cinglaient vers lui à pleines voiles. C'étaient les galères de Rhodes qui venaient le chercher. Sur l'une d'elles se trouvait don Alvar de Zuniga, chevalier de Rhodes, que d'Aubusson avait chargé de le représenter auprès du prince et qui le traita avec la plus grande courtoisie. Zizim arriva à Rhodes, qui l'avait vu au nombre de ses assiégeants ; il fut reçu par le grand maître avec une tendresse de père et tous les honneurs qu'on aurait rendus à un roi. Le fugitif parut sensible à cet accueil, et quoique nos usages l'étonnassent, il ne cessait de témoigner au grand maître et aux chevaliers une reconnaissance confiante qui faisait l'éloge de son cœur. L'île de Rhodes, que Zizim avait vue jadis transformée en un champ de bataille, ne retentissait plus que du bruit des tournois et des joutes. On s'efforçait de réjouir le prince par des festins magnifiques et de brillants concerts. Il se prêtait à tout, mais il ne témoigna de joie qu'une seule fois, en entendant un esclave turc qui jouait sur un instrument barbare un air de l'Asie ; Zizim l'écouta et sourit doucement.

Les démarches de la Porte jetaient de l'inquiétude dans l'esprit de Zizim ; il ne se crut pas en sûreté dans un lieu si voisin de la Turquie, et il résolut de passer en France. Avant de quitter le grand maître, il lui remit un acte par lequel il s'engageait, s'il régnait un jour, à maintenir une paix perpétuelle avec l'ordre de Saint-Jean, en reconnaissance des bons traitements qu'il avait reçus, et en disant adieu à d'Aubusson, il s'attendrit et se jeta à ses genoux pour lui baiser la main. Le vieillard pleura longtemps sur lui, et ils se séparèrent enfin avec des regrets réciproques.

Le jeune prince abandonnait en effet ses plus sûrs protecteurs. Déjà les souverains dont les États touchaient à la Turquie avaient fait d'instantes prières au grand maître pour avoir Zizim à leur disposition, mais d'Aubusson crut que la sauvegarde de la France valait mieux pour lui, et il le fit accompagner par quelques-uns des principaux chevaliers de l'Ordre. Louis XI qui régnait alors, n'eut pas pour un prince étranger, pauvre, fugitif, les généreux sentiments du grand maître : il accueillit Zizim très-froidement, et l'exilé ne trouva de refuge que dans la commanderie de Bourganeuf, qui appartenait à l'ordre de Saint-Jean. Il y passa plusieurs années qui furent paisibles, sinon heureuses.

Le pape Innocent VIII, qui occupait alors le siége de saint Pierre, désirait délivrer l'Orient de la tyrannie des infidèles. Il pensa que la présence de Zizim serait utile à l'armée qu'il espérait rassembler et envoyer contre Bajazet, et il écrivit à Charles VIII, successeur de Louis XI, et à d'Aubusson des lettres très-pressantes pour qu'ils déterminassent Zizim à se rendre à Rome. Le prince ne put se refuser à des désirs qui étaient presque des ordres, et il s'embarqua à Marseille, suivi du grand prieur de Blanchefort. Le fils de Mahomet fut reçu à Rome avec de grands honneurs et admis à l'audience du pape, qui l'accueillit avec bonté. Pendant trois années, il vécut à Rome libre et heureux. Mais la mort enleva Innocent VIII, et Alexandre VI lui succéda. La première pensée du nouveau pape fut de s'assurer de la personne de Zizim, et de s'en faire une arme pour ou contre Bajazet ; il le fit donc emprisonner au château Saint-Ange. Peu de mois après, Charles VIII entrait en Italie pour se rendre à la conquête du royaume de Naples ; il se souvint du prince turc qu'il avait vu en France et dont il connaissait les malheurs. Il le réclama. Zizim fut mis en liberté ; il salua Charles d'une manière qui ne sentait, dit un vieil historien, ni le barbare ni le prisonnier : après lui avoir baisé la main et l'épaule, il lui dit fièrement qu'il espérait que les Français considéreraient en lui la race ottomane, et il ajouta que lorsqu'ils passeraient en Grèce il saurait reconnaître leurs bons offices. Charles VIII le traita avec une vive amitié et voulut qu'il le suivît à Naples. Le pauvre prince espérait relever sa fortune en suivant celle des Français, mais son orageuse carrière devait s'arrêter là.

Quelques historiens ont écrit qu'il avait été empoisonné, mais voici, d'après les écrivains orientaux, le véritable détail de sa mort :

Bajazet craignait la présence de son frère au milieu des chrétiens et s'en expliquait ouvertement. Il avait à son service un renégat italien, nommé Mustapha, qui, un jour, l'ayant entendu témoigner ses inquiétudes, lui dit : « Seigneur, laissez-moi le soin de cette affaire ; je vous mettrai l'esprit en repos au sujet de votre frère, et, fût-il caché dans le coin le plus secret de l'Italie, je saurai le découvrir et lui ôter la vie. » Le sultan, tout joyeux, lui promet de le faire grand vizir s'il parvient à accomplir une action si nécessaire à son repos. Mustapha quitte aussitôt le turban et court à Péra se réfugier chez les Francs. Il y déplore le malheur qu'il a eu d'abjurer sa religion ; et, fondant en larmes, il les conjure de lui accorder leur protection et de lui faciliter les moyens de retourner dans sa patrie. On croit Mustapha converti dans le cœur, on s'attendrit, on le met à bord d'un vaisseau frété pour l'Italie, et peu de jours après il débarque à Naples. Zizim venait d'y arriver ; Mustapha parvint à s'introduire près de lui et il se fit attacher à sa maison en qualité de barbier. L'occasion favorable à son projet ne tarda pas à se présenter : resté seul avec le prince qu'il rasait, il lui coupa la gorge (25 février 1493). Bajazet combla d'honneurs le meurtrier, qui parvint à regagner Constantinople, et il fit réclamer le corps de son frère assassiné, qu'il ensevelit avec de grands témoignages de respect près du tombeau d'Amurat, leur aïeul.

Zizim, au témoignage de tous ceux qui l'ont connu, avait une âme noble et fière et un esprit très-cultivé. L'Orient conserve un recueil de ses poésies, ainsi que la traduction qu'il a faite, en langue turque, d'un roman persan. Sa vie fut courte et malheureuse ; et, par un singulier jeu du sort, il dut les seuls moments de paix et de bonheur qu'il goûta sur la terre à cette milice de Rhodes que son père avait poursuivie avec tant d'acharnement.

BIBLIOGRAPHIE.

SCÈNES DE LA VIE CHRÉTIENNE

Par M. Eugène de Margerie (1).

Voici un bon et gracieux livre que nous présentons à nos lectrices comme un ami digne d'être admis au foyer domestique; dont la voix n'évoque que de bons sentiments, ne présente que des exemples salutaires, ne donne la vie qu'à des récits toujours purs, touchants, empreints de la morale la plus élevée et la plus consolante.

M. Eugène de Margerie a compris un des besoins les plus impérieux de notre temps et qui s'étend à toutes les classes : celui de la lecture des œuvres d'imagination; et il a voulu apporter sa pierre au rempart destiné à défendre la famille contre l'invasion des livres mauvais et dangereux. Le seul moyen, en effet, d'empêcher qu'on ne lise les livres détestables qui pullulent autour de nous, ces livres si dangereux et souvent si ennuyeux, n'est-ce pas d'écrire de bons livres et d'offrir à l'imagination une pâture innocente et attachante tout à la fois? Le public que l'on peut instruire et amuser est immense; car, de nos jours, quelle est la maison où on ne lit pas? Et dans ce besoin de bons livres, il y a, certes, de quoi tenter le zèle et le talent des littérateurs chrétiens. M. de Margerie, déjà connu par plusieurs excellents ouvrages, surtout par ses *Lettres à un jeune homme sur la piété*, vient de doter le monde *lisant* d'un nouveau livre qui sera accueilli avec la même faveur que ses aînés. Les *Scènes de la vie chrétienne* sont une suite de nouvelles empruntées au monde actuel, et dont les personnages ont sans doute, à leur insu, posé devant l'auteur; le titre du livre en dit assez le but; l'écrivain, choisissant ses modèles dans cette classe de la société, bien nombreuse encore, grâce au ciel, qui n'a pas renié la foi de ses pères, nous montre, dans une suite de petits drames touchants et gracieux, comment vivent, au sein du monde, les vrais chrétiens, et comment ils savent mourir; les merveilles que la divine charité sait opérer dans une âme, le baume que la religion verse sur les plus cuisantes blessures, et quelle joie c'est de souffrir quand on souffre pour Dieu et avec Dieu. Le style de ces nouvelles est simple, vrai, pénétrant; il y a une âme dans ces pages; ce n'est pas seulement le talent de l'artiste qui fait *poser* devant lui le sentiment ou la passion qu'il veut peindre; c'est l'âme d'un homme, d'un fils, d'un mari, d'un père qui a aimé, qui a souffert, et qui, pour bien dire, n'a eu besoin que de se souvenir.

Les deux premières nouvelles : *Souvenir de voyage* et l'*Apostolat conjugal*, sont les deux faces d'un même tableau, et peignent l'influence douce et légitime de la femme sur son époux. Combien on s'intéresse, dans la seconde de ces deux histoires, à la lutte patiente et silencieuse de Noémi contre l'incrédulité de son mari, et combien l'on jouit de cette tardive victoire qu'elle emporte dans la mort! *Le Maître de musique* est une haute leçon de philosophie pratique; un jeune homme, nommé Paul Lecostois, plein de talents et de mérite, végète dans une petite ville, au sein de la plus étroite médiocrité, négligé, oublié de tous, ayant même à côté de lui, pour exercer sa vertu, ce qui fit la gloire du philosophe d'Athènes, une Xantippe, et trouvant dans cette vie morne et terne, une sorte de bonheur austère, bénissant la Providence là où tant d'autres l'eussent accusée; voilà tout le sujet de cette nouvelle, racontée avec une grâce extrême. Citons un passage dans lequel Paul Lecostois expose sa théorie du bonheur :

« Je ressemble, disait-il, à ces hommes qu'une faible complexion oblige *à vivre de régime*, mais qui, d'ailleurs, ne souffrent point ou souffrent très-peu. Ce sont, en somme, je ne dis pas les plus heureux des hommes, mais les plus heureux des malades. Mon bonheur a la santé délicate, et je ne la maintiens qu'à force de soins. Sans doute, j'aimerais mieux qu'il eût un de ces tempéraments robustes qui permettent, je ne dis pas les excès, mais un usage libre et confiant de toutes les choses honnêtes ou agréables. J'aimerais mieux respirer mon bonheur à pleine poitrine, en vivre et m'y plonger, que d'être obligé de l'entretenir comme une chaleur artificielle, d'y veiller comme à une flamme qui menace sans cesse de s'éteindre. Je préférerais le *beau fixe* à un temps incertain qui fait craindre toujours *pluie et vent* ou même tempête. — Mais, après tout, je n'ai pas le choix, et si je me compare à tant d'autres qui sont vraiment ou se rendent malheureux, combien, en raisonnant la chose, je me trouve heureux!

» Mon seul vrai chagrin vient de ma pauvre femme, ou plutôt de son humeur inégale. Mais, au fond, ma femme est bonne, elle m'aime, je l'aime beaucoup. Que de ménages, en apparence plus unis que le nôtre, et qui n'en pourraient dire autant!

» D'ailleurs, le chrétien a-t-il besoin d'être parfaitement heureux? Un petit aiguillon qui, dans les choses les plus douces, nous rappelle sans cesse que la suprême douceur est ailleurs qu'ici-bas, n'est-ce pas une grâce, au point de vue de la foi? Et à quoi nous servirait la foi, si nous nous placions toujours en dehors d'elle pour juger de nos intérêts?

» Être assez bien en route pour ne pas désirer arriver, cela peut convenir à celui qui voyage pour voyager. — Quant à ceux qui voyagent pour arriver, il n'est pas mauvais, ce me semble, que la route leur fasse un peu désirer le terme...

» La vie de Paul s'écoulait ainsi doucement, mais

(1) Un volume, prix : 2 fr. 50 c., chez M. A. Bray, 66, rue des Saints-Pères, Paris.

d'une douceur chèrement achetée, et dans une sorte de paix armée. — Sa maison ne connaissait pas le luxe, à peine le *comfort*, un mot qu'il détestait d'ailleurs presque autant que la chose, qui lui semblait réveiller une idée aussi antichrétienne que possible. Dieu lui avait donné le strict nécessaire; ce strict nécessaire lui suffisait, lui plaisait même, et avait, pour cette âme vigoureuse, une sorte de saveur sévère qu'il n'eût pas trouvée dans les molles satisfactions du luxe et de la vanité. Si quelquefois il eût voulu être plus riche, c'était uniquement pour sa femme, à qui le *brillant* plaisait tant.

» Sans doute, dans ses rêves, il se représentait à vingt-cinq ans, ayant épousé une femme douce, Alice, par exemple, vivant dans l'abondance, cultivant à loisir les arts et les lettres, menant la vie de propriétaire, et voyant s'ouvrir devant ses enfants de joyeuses perspectives de bonheur et de gloire. Peut-être même rêva-t-il quelquefois de paletots plus chauds, et d'un vin plus généreux que les petits vins du cru, dont il faisait son ordinaire. Mais, sauf l'article de la femme douce, Paul souffrait de l'absence de tout ce que je viens d'énumérer, comme je souffre, moi, de ne pas avoir une voiture, ou un château sur les bords du Rhin. Ce que Dieu lui refusait, Paul l'avait toujours considéré comme du superflu. Et si l'on rêve quelquefois au superflu, jamais l'absence du superflu n'a fait souffrir un homme raisonnable. »

Qui n'applaudirait à cette forte et douce philosophie, qui n'en a besoin dans une vie où le bonheur est si près de l'infortune, où, dans le cœur en apparence le plus serein, il y a toujours, au fond, une goutte d'amertume ?

A ce récit succède une histoire plus dramatique et qui porte avec elle un salutaire enseignement. *Natalie* n'échappe au danger des passions que grâce à sa foi vigilante; la lutte est trop forte pour son âme usée par la souffrance, et elle meurt; mais elle meurt victorieuse, et elle entraîne avec elle vers le ciel l'âme de celui qui l'avait aimée et qui, avec l'égoïsme de l'amour humain, voulait la perdre. L'humble *Gillette*, plus heureuse, n'est qu'une pauvre servante qui, loin du monde et de ses périls, accomplit à petit bruit, dans sa modeste sphère, un bien immense. Cette fille, ignorante, exerce, par l'ascendant de sa vertu, le plus beau des apostolats : elle fait croire au Dieu bon qui règne dans de pareils cœurs, qui inspire tant d'abnégation, de douceur, de charité, et qui sait répandre dans ces esprits fermés pour les choses de la terre de si vives lumières sur la piété, le devoir et les plus hautes questions de la morale chrétienne. Nous croyons que nos lectrices verront avec plaisir une page où l'auteur raconte la jeunesse de Gillette, bergère avant que d'être servante :

« A douze ans, elle commença de mener aux champs le troupeau de la famille; elle fut ainsi bergère pendant six ans, et cette période de sa vie n'a pas été non plus sans influence sur la suite de son existence.

» Je ne veux point dire, Dieu m'en garde ! que Gillette fût une âme poétique et rêveuse. Elle n'avait lu ni madame Deshoulières, ni Florian, ni Gessner, ni madame Sand. Mais elle avait lu l'Histoire-Sainte; elle lisait et relisait sans cesse le Nouveau Testament et la Vie des Saints. C'était sans efforts d'imagination, et non point pour *poser* devant elle-même, mais par un simple mouvement de sa piété, qu'en gardant ses brebis elle repassait dans son esprit la touchante histoire de Joseph et de ses frères, la vie pastorale des patriarches, David quittant la houlette du berger pour le sceptre d'Israël, et tant d'autres récits où la dignité de la vie de pasteur était si clairement indiquée. Elle savait aussi que sainte Geneviève et Jeanne d'Arc avaient gardé les troupeaux, et quand elle se redisait la vie de ces héroïnes, dont la religion et la patrie se partagent la gloire, elle remerciait Dieu de lui avoir fait, à elle, pauvre fille, un état aussi honorable et où tant d'illustres et pieux modèles lui avaient tracé la voie de la sanctification...

» Pour l'âme chrétienne, la vie pastorale est une vie contemplative; c'est une vie de méditation continuelle, où, dans le sommeil des joies et des curiosités mondaines, l'âme s'élance sur l'échelle d'or de la prière jusqu'au sommet de la perfection. La nature extérieure lui fournit les premiers échelons de cette ascension mystérieuse. Et par la *nature*, je n'entends point parler du *pittoresque* proprement dit, mais de ce qui fait le fond commun de tout paysage, de ce qui se rencontre aussi bien dans les tristes plaines de la Beauce que dans les riantes vallées de la Suisse ou de la Sicile. Le cours du soleil, un arbre, une fleur, le moindre ruisseau, un oiseau qui chante, la brebis même que conduit la bergère, tout cela, pour quiconque a le cœur plein des souvenirs évangéliques et l'œil ouvert par la foi à ce touchant symbolisme que le Sauveur affectionnait tant, tout cela fait de la nature un sujet fécond en méditations pieuses, et un aliment perpétuel à l'activité de l'esprit...

» Gillette ne pouvait voir un lis, un de ces lis revêtu d'un éclat que Salomon dans toute sa gloire n'égala jamais; elle ne pouvait suivre de l'œil la vive alouette montant au ciel, ou le vol plus humble du passereau, de ces petites créatures qui ne sèment ni ne moissonnent, et dont pourtant le Père qui est dans les cieux prend soin chaque jour, sans s'élever, d'un cœur bondissant de reconnaissance, vers la divine Providence. Ses brebis surtout, ses chères brebis, lui rappelaient celui qui s'est appelé le *bon Pasteur*, ses courses après la brebis égarée, et toute la grande famille des chrétiens comparée à une seule bergerie... »

Nous pourrions étendre cette citation, et retracer la vie sainte et attachante qui succéda à cette pieuse jeunesse, mais l'espace nous manque, et nous voudrions dire un mot de la nouvelle qui termine le volume. *Pourquoi mon oncle Maurice ne s'est jamais marié* est une charmante étude de jeune fille, pleine de délicatesse et de fraîcheur, et l'on conçoit que l'oncle Maurice, n'ayant pu saisir son idéal, n'en ait pas cherché la contre-partie. Jugez-en : Voici quelques fragments du portrait de Stéphanie :

« Une chose que j'admirais singulièrement en elle, et qui montrait une fois de plus combien, toute pénétrée qu'elle fût de sensibilité et de poésie, elle était loin de toute sensiblerie et de toute rêvasserie, c'est que, dès le lendemain de notre installation, elle avait organisé sa vie. Elle était toujours prête, pour servir sa mère ou seulement pour lui plaire, à interrompre la plus chérie de ses occupations. Mais, cette interruption cessant, elle revenait à son travail, ou à sa lecture, ou à sa prière; et jamais, dans cette existence, une seule minute n'était perdue ou abandon-

née au caprice du moment, ou gaspillée par des travaux ou délassements sans suite ni ordonnance. Elle allait à la messe de sept heures au village voisin, puis elle revenait auprès de sa mère, et jusqu'à onze heures elle lisait, elle écrivait, elle priait, elle travaillait. A onze heures, on déjeunait, et aussi longtemps que cela convenait à nos parents, nous prolongions la conversation. Puis, Stéphanie dessinait ; ou bien, s'asseyant devant une vieille épinette qui servait de dressoir, elle ravissait nos oreilles et nos cœurs, en nous redisant quelques souvenirs des grands maîtres.

» O pauvreté des instruments! ô impuissance du talent lui-même et de l'agilité des doigts pour amener à l'âme de l'exécutant cette émotion qui doit gagner l'âme de ceux qui l'écoutent! Et que tout cela est bien de l'*industrie* à côté de l'*art* véritable! Notre épinette à quatre octaves, aigre et grêle comme la voix d'une chevrette des montagnes, résonnant sous les doigts de cette jeune fille qui n'avait jamais eu d'autre maîtresse que sa mère, ni d'autre auditoire que le curé de Machecoul et quelques vieux émigrés, cette épinette avait des accords indicibles. Il nous semblait entendre la pensée même des maîtres de l'art, mais dépouillée de ces vains ornements, de ces voiles qu'une main maladroite prend soin, trop souvent, hélas! d'y ajouter, sous prétexte d'embellissements. Quelquefois, c'était même un simple Noël de la Vendée que Stéphanie chantait en s'accompagnant, ou quelques notes qu'elle semblait jeter au hasard. Elle n'avait alors ni la poitrine haletante, ni les cheveux en désordre, ni ce frémissement et cette langueur à effet, affreux oripeaux dont les artistes d'un vrai mérite ne craignent pas pourtant d'affubler leur talent, pour faire leur cour au goût dépravé d'auditeurs blasés et ignorants. Elle était noble, simple, émue, touchante sans chercher à l'être, parce que quelque chose du foyer intérieur se reflète toujours au dehors.

» Jamais — voyez comme la charité dominait chez elle tout le reste — jamais Stéphanie ne s'oubliait au piano une minute de trop... non que je me fusse lassé de ces célestes mélodies ; mais ce n'était pas pour moi qu'elle jouait... et, à un moment donné, lorsque son tact exquis l'avertissait que sa mère allait en avoir assez, elle résistait à nos instances polies, elle s'arrachait, sans effort apparent, à cet attrait qui certainement l'eût retenue là jusqu'à minuit; et elle faisait avec sa mère ou avec mon père la quotidienne partie de trictrac ou d'échecs... »

Ces citations prouveront assez à nos lectrices l'intérêt et la grâce que respirent les aimables récits de M. de Margerie, où l'enseignement chrétien découle naturellement des situations et des caractères si bien retracés par l'auteur. Nous croyons que toutes les familles nous sauront gré de leur avoir indiqué cet excellent livre, qui a pris des romans l'intérêt, et des ouvrages de morale l'utilité.

M. F.

Littérature Etrangère.

THE SUSPICIOUS MAN

As a suspicious spirit is the source of many crimes and calamities in the world, so it is the spring of certain misery to the person who indulges in it. His friends will be few ; and small will be his comfort in those whom he possesses. Believing others to be his enemies, he will of course make them such. Let his caution be ever so great, the asperity of his thoughts will often break out in his behaviour; and in return for suspecting and hating, he will incur suspicion and hatred. Besides the external evil which he draws upon himself, arising frong alienated friendship, broken confidence, and open enmity, the suspicious temper itself is one of the worst evils which any man can suffer. If « in all fear there is torment, » how miserable must be his state who, by living in perpetual jealousy, lives in perpetual dread! Looking upon himself to be surrounded with spies, enemies and designing men, he is a stranger to reliance and trust. He knows not to whom to open himself. He dresses his countenance in forced smiles, while his heart throbs within from apprehensions of secret treachery. Hence fretfulness and ill humour, disgust at the world, and all the painful sensations of an irritated and embittered mind. So numerous and great are the evils arising from a suspicious disposition, that, of the two extremes, it is more eligible to expose ourselves to occasional disadvantage from thinking too well of others, than to suffer continual misery by thinking always ill of them. It is better to be sometimes imposed upon, than never to trust.

BLAIR.

L'HOMME SOUPÇONNEUX

De même qu'un caractère soupçonneux est la source de bien des crimes et des malheurs dans le monde, de même c'est l'origine de l'infortune certaine pour quiconque s'y abandonne. Ses amis seront en petit nombre ; chez ceux qu'il possède, il ne trouvera que bien peu de consolation. S'imaginant que les autres sont ses ennemis, il en arrivera à les rendre tels. Quelque grandes que soient ses précautions, l'âpreté de ses pensées percera souvent dans sa conduite ; en retour de ses soupçons et de sa haine, il encourra le soupçon et la haine. Outre le mal extérieur qu'il s'attire et qui provient de l'amitié méconnue, de la confiance brisée et de l'inimitié déclarée, le caractère soupçonneux est par lui-même un des pires maux que l'homme puisse supporter. Si « dans la crainte il y a un supplice,» qu'il doit être misérable celui qui, vivant dans un soupçon perpétuel, vit dans une perpétuelle crainte! Se considérant comme entouré d'espions, d'ennemis et d'hommes mal intentionnés, il reste étranger à la sympathie et à la confiance. Il ne sait à qui s'ouvrir. C'est avec des sourires forcés qu'il se donne une contenance, tandis que son cœur tremble sous l'appréhension de quelque embûche secrète. De là le chagrin, la mauvaise humeur, le dégoût du monde et toutes les sensations pénibles d'un esprit aigri et irrité. Les maux qui proviennent d'un caractère soupçonneux sont en tel nombre et si grands, que, de deux extrêmes, le préférable est de nous exposer à quelque dommage accidentel en pensant trop bien d'autrui, plutôt que d'avoir à souffrir un malheur continuel en pensant mal de notre prochain. Mieux vaut être parfois trompé que n'avoir jamais confiance.

Mlle AMÉLIE DESPREZ.

PARMENTIER

Dans la prison de Francfort sur le Mein, deux geôliers, Bloum et Trim, devisaient en attendant que sonnât l'heure d'ouvrir aux prisonniers français la porte de leurs cellules, pour leur promenade au préau. Ces messieurs, non contents de tenir leurs prisonniers sous clef, se permettaient encore de mordre sur eux à belles dents, à propos de ce qu'ils appelaient leur sotte délicatesse.

« A leurs façons, disait Trim, on les prendrait pour des Rhingraves!

— Prétendre que leur estomac n'est point accoutumé à une nourriture aussi grossière, reprenait Bloum, mein Gott ! on leur fera rôtir des ortolans.

— Je suis sûr que, dans leur pays, ça mangeait plus de pain dur que de pain mollet.

— Cela fait pitié, ma parole d'honneur ! s'ils avaient un peu lu les philosophes!...

— Oui; ils sauraient que les prisonniers de guerre ne doivent point se permettre d'élever la voix devant leurs vainqueurs; car, enfin, mein herr Bloum, nous sommes leurs vainqueurs.

— Mais je m'oublie dans votre agréable conversation, mein herr Trim ; l'heure de la promenade s'écoule; donnons la volée à ces oiseaux braillards et plaignards. »

Aussitôt fait que dit; hors une, les portes des cellules furent ouvertes, et, pour continuer la métaphore de M. Bloum, nos pauvres prisonniers s'en élancèrent, comme autant d'oiseaux avides d'espace et d'air pur.

« Geôliers de l'enfer! s'écria mons Cistac, l'un d'entre eux, avec un accent qui sentait fortement les bords de sa Garonne, savez-vous que vous êtes en retard de six minutes pour le moins! On n'a par jour qu'une pauvre heure pour se dégourdir les jambes et voir un coin du ciel bleu, et vous avez la barbarie d'en subtiliser un dixième !

— Pas de gros mots, monsieur le Gascon, répliqua Bloum qui ne comprenait point le mot subtiliser.

— Je me plaindrai ! nous nous plaindrons! s'écrièrent Cistac et les autres prisonniers en chœur. C'est honteux ! D'ailleurs, poursuivit Cistac, nous sommes plus mal logés que des assassins, et nourris comme des animaux immondes !

— Par exemple ! fit Trim remarquablement scandalisé; n'avez-vous pas des pommes de terre (1) moelleuses, dorées, exquises, et à volonté?

— En France, fit Cistac avec dégoût, nous donnerions cela aux pourceaux.

— En France, vous n'avez pas le sens commun, dit Bloum d'un ton sentencieux.

— Répétez donc !

— Ne frappez pas! Si vous frappez, quinze jours aux fers ; c'est la règle.

— Oh ! fit Cistac rongeant son frein.

— Messieurs, le préau est ouvert et l'heure s'écoule, dit Trim.

— Allez-vous-en, reprit le Gascon, vos vilaines figures nous gâteraient ce moment de répit. Est-ce que la règle m'oblige à vous trouver jolis garçons? ajouta-t-il à un mouvement des deux geôliers.

— Où donc est Parmentier? demanda quelqu'un.

— Sa porte est fermée! s'écria Cistac. Dire que, chaque jour, si l'on n'y prenait garde, ils oublieraient l'un de nous dans son antre! Entendez-vous, bourreaux? ce ne sont plus six, mais vingt minutes d'air pur que vous avez volées à notre camarade de misère! »

Puis, la cellule de Parmentier ayant été ouverte :

« Écoutez mes paroles et retenez-les, continua Cistac aux geôliers, si, en guise de pain, vous nous apportez encore de vos détestables racines, je me fais fort de les aplatir toutes sur vos plates figures. J'ai dit! »

Et d'un geste impérieux il désigna la porte aux geôliers, qui sortirent médiocrement émus de son speech.

Cependant, Parmentier ne paraissant point, on l'appelle.

« Dormez-vous ? » lui fut-il demandé.

Parmentier répondit en venant serrer la main de ses compagnons d'infortune.

« Il rêvait d'horizons sans bornes et de longues étapes, dit un jeune prisonnier nommé Armand ; de quoi rêver en prison, si ce n'est de liberté?

— Oh ! ces poètes ! fit Mailloche, un autre prisonnier.

— Je parie, reprit Cistac, que Parmentier se revoyait dans son Paris crotté, dont les milliers de voix lui glapissaient aux oreilles leurs cris divers et discordants.

— Ou dans sa fertile Picardie.

— Messieurs, messieurs, dit Mailloche, il ne nous restera pas le temps de faire deux fois le tour du préau.

— C'est que, mon cher Mailloche, fit Parmentier d'un ton doux et grave, pour les prisonniers, de tous les besoins, l'épanchement du cœur est encore le besoin le plus impérieux. Mais, allez, mes amis, allez secouer au grand air les miasmes humides du cachot; je vous suis. »

Le silence ne s'était pas refait autour de Parmentier, que, déjà, s'était renoué le fil mystérieux de ses pensées.

« Quel terrain lui peut être propre ? murmurait-il; quelle culture peut-elle exiger ? quelle est, au juste,

(1) Ainsi qu'on le verra à la fin de cet article, la *pomme de terre* ne s'est ainsi appelée que depuis son introduction en France par Parmentier.

la dose de gluten qu'elle renferme ? Si elle est, comme je le crois, aussi nutritive que savoureuse, quelle ressource dans les temps de disette. »

L'arrivée d'un étranger tira Parmentier de sa rêverie.

« Monsieur Parmentier, je me nomme Meyer, dit le nouvel arrivant dont la figure ouverte prévenait en sa faveur ; je suis pharmacien à Francfort depuis trente ans le mois prochain. Ayant appris que parmi les prisonniers se trouvait un confrère en pharmaceutique et en chimie, j'ai demandé à M. le gouverneur de vous laisser prisonnier sur parole, et de vous donner ma pharmacie pour demeure ; si la chose vous agrée, elle est faite. »

Parmentier tombait des nues.

« Que me dites-vous là ? s'écria-t-il.

— Que j'ai besoin d'un aide, répliqua M. Meyer avec une grande simplicité ; et que, si vous le voulez, vous pouvez devenir le mien.

— Si je le veux ? Cent fois ! mille fois ! fit Parmentier. Ainsi, pensa-t-il, je pourrai m'enquérir de tout ce qui la concerne !

— Quant aux émoluments... reprit M. Meyer.

— Vous les fixerez, monsieur.

— Oui, je les fixerai, selon les capacités dont vous ferez preuve. A ce soir donc. »

Et le bon M. Meyer se rendit immédiatement auprès du gouverneur, les papiers nécessaires à l'installation de Parmentier chez lui, devant l'y attendre.

« Oh ! le doigt de Dieu ! s'écria Parmentier resté seul. Ce *solanum tuberosum*, qui préoccupe mes nuits et mes jours, je vais donc pouvoir l'étudier ! Rien que de penser aux bienfaisants résultats de sa propagation, j'en ai la fièvre !.. »

A ce moment Bloum et Trim ayant fait rentrer les prisonniers, leur apportaient une grande terrine dont, par malice, ils essayaient de dissimuler le contenu.

« Voyons le festin, fit Mailloche.

— Absence totale de pommes de terre, j'imagine, dit Cistac.

— Dès que vos seigneuries en avaient ordonné autrement, » répondit Bloum d'un air qui voulait être narquois.

Et en même temps il découvrit la terrine.

« Des pommes de terre ! s'écria Cistac ; enlevez-moi ça, enlevez moi ça sur l'heure ! Ces mets ne souilleront plus nos lèvres !

— Non ! non ! cria-t-on de toutes parts, ce n'est pas une nourriture de chrétien ; leur vue seule inspire un invincible dégoût ; c'est terreux, c'est rugueux, c'est ignoble !

— Cela se pèle, mein herr, fit Bloum avec un grand sang froid.

— Par un Allemand, répondit Cistac avec dédain.

— Pardon, il y a des Allemands qui ne les pèlent pas. »

En toute autre circonstance, cette sortie eût excité le rire, on ne la remarqua pas ; le nuage était trop noir pour que rien le pût éclaircir.

« Enlevez, enlevez ! reprit Cistac ; nous sommes des hommes, nous voulons de la nourriture d'hommes. Que ne nous mène-t-on paître le trèfle et la luzerne !

— Nous avons l'ordre de fournir à chaque prisonnier des pommes de terre à discrétion et une cruche d'eau, et nous exécutons cet ordre, fit Bloum ; ce n'est pas notre faute si ce n'est pas quelque cuisse de chevreuil que nous avons à offrir à vos seigneuries.

— Emportez-vous ?

— Non !

— Décidément ?

— Décidément. »

Cette affirmation des geôliers fut suivie d'une scène de désordre qui avait bien son côté comique ; à l'exception de Parmentier, tous les prisonniers, fermant la retraite à Bloum et à Trim, les accablèrent d'une grêle de pommes de terre, et on en fût peut-être venu à des sévices plus sérieux, si Parmentier ne s'était interposé rapidement entre les persécuteurs et leurs victimes, et n'eût profité de l'étonnement des uns pour faire évader les autres. Il est vrai qu'alors ce fut sur lui que tourna l'orage.

« Traître ! faux frère ! vociféra-t-on autour de lui ; se ranger du côté de nos oppresseurs ! »

Et comme Parmentier les regardait en silence :

« Dites-donc quelque chose, au moins, reprit-on ; essayez de justifier votre conduite.

— Je n'ai rien à justifier, répliqua Parmentier, et vous, tout à l'heure, vous rougirez de vos extravagances, et vous m'en demanderez pardon. Ce n'est pas après la communion du champ de bataille et de la geôle qu'on en est à se connaître et à douter de sa loyauté.

— Mais pourquoi vous mettre avec nos tyrans contre nous ? demanda Mailloche.

— Té ! fit Cistac, pour que monsû le gouverneur l'apprenne et procure à monsû des douceurs !

— Pour vous épargner à tous une lâcheté et une sottise, répondit Parmentier ; oui, une lâcheté : vous étiez quatorze contre deux ! et une sottise, car ce solanum tuberosum, qui ne vous inspire que méfiance et dégoût, et dans lequel vous êtes tout près de voir un agent de mort, vous ne le connaissez seulement pas.

— Depuis trois jours que nous en mangeons, fit Cistac, auquel de nous, hormis vous, cette nourriture insipide n'a-t-elle pas occasionné des nausées ?

— Parce que vous la prenez avec répulsion, répliqua Parmentier.

— Parce qu'elle renferme des sucs corrosifs, dit Mailloche, futur Esculape, lorsqu'il aurait quitté les sentiers de la gloire.

— Lesquels sucs, de votre aveu même, n'ont point sur moi d'effet.

— L'exception fait la règle, reprit Cistac ; mais, sottise ou non, nous protestons contre la pomme de terre ! Qu'elle retourne à la basse-cour d'où elle sort ; nous n'en voulons point manger ; nous n'en mangerons point, et nous allons tous nous engager par serment à souffrir la faim plutôt que de céder !

— Oui ! oui ! fut-il répondu.

— Modeste racine, dit Parmentier regardant les morceaux de pommes de terre épars sur le plancher, tes destinées devront être grandes, puisque tu débutes par l'injustice et la persécution !

— Jurons ! jurons !

— Laissez-moi vous tirer d'erreur.

— Jurons !

— Laissez-moi combattre une aveugle prévention.

— Point de phrases, jurons !

— Eh bien ! jurez donc ! fit Parmentier avec autorité ; jurez de repousser, de fouler aux pieds, de poursuivre en tous lieux un aliment, non pas seulement inoffensif, mais tel qu'il pourrait, peut-être, suppléer le froment ; que, par son moyen, la disette

cesserait d'affliger la terre, et qu'en même temps que le pauvre n'aurait plus à redouter la faim, le riche se verrait possesseur d'un mets savoureux de plus! Moi, je jure aussi, je jure de prôner partout ce nouveau bienfait du ciel, d'en doter la France, de consacrer ma vie à le répandre, de faire pour sa propagation d'infatigables croisades dans les villes et dans les campagnes, jusqu'au pied du trône s'il le faut! Colomb a mendié neuf ans la goëlette qui devait conquérir un monde à l'Espagne; je mendierai vingt ans s'il le faut, le coin de terre où mes mains cultiveront la précieuse solanée. Préjugés et routine, ignorance et entêtement, je jure de lutter contre vous jusqu'à ma dernière heure, et je jure que vous serez vaincus!»

Les prisonniers se regardent, regardent Parmentier, examinent la pomme de terre et la rejettent, mais toute trace de colère est effacée de leurs fronts.

« Parmentier, votre main, fit le Gascon s'avançant le premier; je ne partage pas du tout vos idées, mais je reconnais en vous un cœur vaillant, et je vous offre mon amitié. »

Parmentier dut serrer les mains de tous ses camarades, et il le fit avec effusion; les promesses d'inaltérable amitié se pressaient sur les lèvres qui tout à l'heure l'outrageaient, lorsque Bloum entr'ouvrant la porte de la salle commune, vint l'avertir que son permis de séjour chez le pharmacien était signé. Parmentier expliqua à ses camarades ce qui lui était arrivé pendant leur promenade au préau; tous l'en félicitèrent sincèrement, mais lui ne se sépara d'eux qu'après leur avoir promis de mettre tout en œuvre pour leur obtenir une semblable faveur, et aussi qu'après les avoir réconciliés avec Bloum et Trim, au moyen de quelques florins.

—

Trois mois environ se sont écoulés depuis ce qui précède, et nous retrouvons monsû Cistac travesti en garçon perruquier, et gesticulant auprès du bon M. Meyer, qui, lui, est en train d'opérer quelque mixture dans un beau mortier de marbre blanc.

« Oui, monsieur Meyer, disait le Gascon, moi qui suis le fils d'un magistrat de ma province, habitant sa propre maison, et possédant plus de milliers de louis d'or qu'aujourd'hui je n'ai de kreutzers, j'ai dû, lorsque ce brave Parmentier, aidé de votre secours, nous eut fait sortir de la geôle, j'ai dû descendre au métier d'apprenti perruquier!

— Et il parait, répliqua M. Meyer sans quitter son œuvre, que vous vous en tirez galamment, que votre coup de peigne a de l'entrain, que votre coup de rasoir est leste, toutes qualités, avouez-le, qui, sans les circonstances actuelles, ne se seraient jamais produites au grand jour!

— Bon! votre système que tout est bien qui finit bien! Eh bé! par la toge de mon père, je ne suis pas éloigné de dire comme vous.

— Je les y amène tous, fit M. Meyer d'un air enchanté.

— Cela va dépendre du jugement que vous vous êtes formé sur celui qui vous parle. »

Et comme M. Meyer ouvrait de grands yeux:

« Messire, reprit le Gascon avec tout le sérieux que comportait sa physionomie, vous plairait-il de quitter un instant le pilon?

— Dans quel but?

— Vous me feriez grand plaisir de quitter un instant le pilon?

— Qu'à cela ne tienne!

— Monsû Meyer?

— Monsieur Cistac?

— La main sur la conscience, comment me trouvez-vous? »

Et Cistac se tournait complaisamment devant son interlocuteur ébahi de la question.

« Ma foi, répondit enfin M. Meyer, j'avoue que, jusqu'à ce jour, ce point n'a pas été ma préoccupation.

— Bon! Eh bien, procédons par ordre: et d'abord, que dites-vous de ce minois?

— Qu'il est difficile de le contempler sans rire.

— Qu'il est avenant, bon! Et de cette tournure?

— Qu'elle ressemble à celle de certains moineaux.

— Qu'elle est leste, dégagée; bon! Et de cet esprit?

— Qu'il est très-amusant.

— Fertile en idées; bon! Et de mon cœur, monsieur Meyer, de mon cœur?

— Diantre!

— Oui, c'est plus difficile à juger; ça ne frappe pas les yeux comme l'esprit ou la grâce; eh bien, demandez-en des nouvelles à mon ami Parmentier!... Monsieur Meyer, je rends grâce au ciel de l'excellente opinion que j'ai eu la bonne fortune de vous inspirer; désormais, les plus doux songes vont bercer mon sommeil; la riante espérance me va montrer tout en rose; je... mais le devoir m'appelle et m'oblige à remettre le reste à une autre fois. Serviteur, cher monsieur Meyer. Ah! vous m'avez rendu bien heureux! »

Et, sans plus amples explications, le Gascon s'en retourna en courant vers la boutique de son patron, tandis que le bon M. Meyer le suivait des yeux en souriant.

Une porte de côté s'ouvrit, et mademoiselle Camille Meyer, jolie fille blanche et rose, à la chevelure abondante et dorée, vint donner à son père les baisers du matin, tout en les assaisonnant de reproches; et comme ces reproches semblaient inexplicables à M. Meyer, dont Camille était l'unique amour:

« Méchant père, qu'est-ce que vous avez dit, hier, au voisin Thorn le drapier? lui demanda-t-elle.

— J'y suis, j'y suis, reprit en riant M. Meyer; comment, c'est cela qui te met en courroux?

— S'engager presque, fit la jeune fille le cœur gros, et cela sans penser à me consulter!

— Ne t'ai-je pas cent fois entendue vanter les bonnes qualités de Williams?

— Comme voisin!

— Eh bien?

— Et non comme mari! Cher père, reprit la jeune fille les bras passés au cou de M. Meyer, en me mariant à Williams, qui continuera les affaires sous la raison sociale Thorn et fils, avez-vous réfléchi que moi, aux gronderies et aux câlineries de qui vous êtes accoutumé, vous m'éloignez de vous? Quelque peu que ce soit, vous m'éloignez de vous! Soir et matin je ne serai plus là; à toute heure, je ne serai plus là; y avez-vous réfléchi?

— C'est la seule peine dont je n'ai encore pu trouver le bon côté, répondit l'excellent M. Meyer.

— Parce qu'il n'y en a pas! Eh bien! moi, continua l'enfant gâtée, si j'étais monsieur Meyer, et que j'eusse une petite Camille à marier, une bonne maison

à ne pas laisser déchoir, et que, d'ailleurs, je possédasse par moi-même assez de bien pour vivre à dix, au lieu de marier ma fille à un marchand de drap, je la marierais à un homme de mon métier, aussi savant que moi, qui, n'ayant rien, prendrait avec reconnaissance la moitié de ma place d'abord, ma place tout entière après, continuant la bonne renommée que j'aurais su acquérir, et surtout, surtout ne me séparant pas de mon unique enfant !

— Quelque chose va t'étonner, toi qui es mon inspiration chérie, dit M. Meyer en caressant les cheveux de sa fille, cette fois je t'avais devancée; cette idée, je l'ai eue.

— En vérité! fit Camille rougissante et souriante.

— Mais Parmentier, car c'est bien de Parmentier qu'il est question, n'est-ce pas? Parmentier, fort différent en cela de son ami Cistac, s'ouvre si peu, que...

— Sa réserve est la preuve d'une honorable discrétion.

— Et puis, il est si soucieux!

— Un exilé!

— Si rêveur!

— Ses rêves sont productifs, vous en savez quelque chose!

— Plus âgé que toi de beaucoup !

— De quinze ans seulement.

— Fort bien! mais que Parmentier soit le mari qui plaise à ta jeune imagination, que ce soit le gendre qui me convienne, nous ne pouvons cependant pas l'aller demander en mariage!

— Oh!

— Tu vois bien !

— Sans demander les gens en mariage, on les sonde, on les interroge, on les encourage ; moins ils sont riches, plus l'on est explicite; cela, adroitement, et en ayant soin de sauvegarder l'amour-propre de sa fille! — Je crois monsieur Parmentier très-pauvre, conclut mademoiselle Meyer.

— J'entends; mais si l'on répondait par une franche négation ?

— J'y ai songé, fit la jeune fille, sa voix prenant l'accent d'une mélancolie touchante; il est question, dit-on, d'un échange de prisonniers; dans le cas dont vous parlez, vous seriez assez bon pour user de votre influence, afin que monsieur Parmentier et monsieur Cistac fussent compris dans l'échange. »

M. Meyer serra sa fille dans ses bras; lorsqu'elle releva la tête, ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé; quelques pleurs s'en étaient-ils échappés? le retour de monsû Cistac ne tarda pas à venir mettre fin à leur émotion.

« Quel terroir pour la barbe, que celui de l'antique Germanie! disait le Gascon ; ce n'est pas précisément qu'elle y pousse plus qu'en d'autres lieux, mais plus qu'en d'autres lieux il me semble qu'on tienne à se débarrasser de celle qu'on a ; ferai-je la vôtre, cher monsieur Meyer ?

— Non, cher monsieur Cistac; en ce moment j'ai à sortir.

— Nous eussions repris notre petite conversation de tantôt.

— Je vous permets de la continuer avec Camille, dit M. Meyer avec malice.

— Mais, mais, cher monsieur Meyer, criait le Gascon en suivant M. Meyer jusque dans la rue, je ne puis comme cela... il me faudrait, du moins, un interprète. »

Et comme M. Meyer était déjà loin, et qu'en se retournant Cistac se trouva nez à nez avec Parmentier :

« Eh donc! voici mon affaire, s'écria-t-il. Mon cher, un mot! Tu sais, non, tu ne sais pas, je n'en avais encore fait confidence à personne, mais je vais t'ouvrir toute mon âme. Mon cher, l'antique Germanie a pour moi un irrésistible attrait; je songe à y fixer mes pénates ; pour cela, j'ai jeté les yeux sur la petite Meyer ; ce matin je l'ai laissé entendre au papa; il m'agrée, ou c'est tout comme, puisqu'il me permet de me déclarer à Camille; seulement, moi, le brave par excellence, je suis gêné devant cette petite; rends-moi un service d'ami, rends-moi le service de parler pour moi.

— Moi! s'écria Parmentier dont l'âme se trouva saisie d'une vive et soudaine douleur.

— Toi-même; va! l'instant est favorable, et j'ai quelque lieu de penser que tu ne seras point mal accueilli.

— Ah !

— Oui. Va donc ! sois éloquent, parle de mes petits mérites, de mes petits talents...

— De tes nouveaux talents ? demanda Parmentier avec un sourire un peu triste.

— Mauvais plaisant! riposta le Gascon. N'oublie rien, poursuivit-il ; je reviendrai dans un quart d'heure. »

Sans se consulter, car il avait jusqu'à ce jour évité d'interroger son cœur, et plus que jamais il craignait d'y lire, debout auprès de Camille, dont l'aiguille martyrisait quelque bel ouvrage de fine lingerie, Parmentier essaya de remplir la mission dont on l'avait si intempestivement chargé; mais aux premiers mots qui sortirent de ses lèvres, soit qu'il s'exprimât d'une façon ambiguë, soit que Camille fût disposée à se méprendre étrangement, toujours est-il qu'elle traduisit ce qui lui était dit de la façon qui lui plaisait le mieux, et qu'ensuite, craignant de s'être laissé deviner, elle s'enfuit dans sa chambre, avant que Parmentier eût pu expliquer au nom de qui il parlait.

Parmentier n'était pas revenu de sa stupeur, que M. Meyer, auquel Camille avait pu dire un mot, rentra l'embrasser comme gendre, avec une telle cordialité, qu'il ne savait plus, vraiment, s'il n'était pas le jouet d'un rêve, et que, seule, la présence du Gascon put rétablir quelque équilibre dans ses idées.

M. Meyer s'était éloigné pour aller préparer, avait-il dit, la minute du contrat de mariage.

« Eh bien! eh bien, mon petit ! faisait Cistac en se frottant les mains, mon bonheur est assuré, n'est-il pas vrai? Tu as été éloquent, pathétique? Merci ! A charge de revanche ! Si tu m'en crois, tu feras comme ton compatriote et ami, tu te choisiras une épouse parmi les blanches filles de l'antique Germanie, et tu diras pour jamais adieu à la France. Avec cela qu'il y fait bon, en France, pour le quart d'heure! La gazette annonce une famine atroce, une famine comme on n'en aura pas vu depuis des siècles; tout a manqué, tout manque; ils vont se manger les uns les autres, là-bas !

— Que dis-tu ? s'écria Parmentier.

— Que les blés sont perdus, les seigles aventurés, à ce que dit toujours la gazette ; que le contenu des

greniers publics va se vendre cette année au poids de l'or, et que l'année prochaine, même au poids de l'or, on ne pourra se procurer du pain, toujours à ce que dit la gazette.

— Grand Dieu! murmura Parmentier, d'anciennes idées, un moment assoupies, surgissant de nouveau dans son esprit et embrasant son cœur.

— Tu vois, continua le Gascon, que malgré l'échange dont on parle, il nous faut tâcher de rester ici.

— Renoncer à son pays alors que Dieu le frappe!

— Eh donc! afin de ne pas augmenter le nombre des bouches à remplir!

— Les récoltes perdues, la famine assurée! disait Parmentier marchant à grands pas; mais ma solanée, ma solanée, dont maintenant je connais toute la vertu; ma solanée, qui demande si peu de culture! son jour serait-il venu? ses destinées seraient-elles près de s'accomplir?...

— Té! fit Cistac, qui avait suivi avec étonnement tous les mouvements de Parmentier, tes vieilles idées relativement à cette détestable pomme de terre!

— Il faut que je sois compris dans l'échange! s'écria Parmentier se laissant aller à une exaltation généreuse. Il faut que je parte!

— Tu veux?...

— Il n'y a pas un instant à perdre, poursuivit-il, ne voyant plus, n'entendant plus Cistac, n'entendant plus que la voix qui le poussait au sacrifice, ne voyant plus que le bien qu'il lui était donné de tenter. J'emporte un sac des précieux tubercules; je parviens jusqu'à monsieur de Malherbe, jusqu'au roi; j'obtiens un champ; je sème, je récolte, je prouve! Mon *solanum tuberosum* est accepté; il se répand; l'année prochaine sa fleur s'épanouit du nord au sud de la France, dans deux ans tout le monde en mange, et, quels que soient les événements ultérieurs, personne chez nous ne sera plus exposé à mourir de faim!

— En voilà une utopie! marmotta le Gascon.

— Mais elle! elle! fit Parmentier, sa voix trahissant un violent combat intérieur.

— Qui, elle? » demanda vivement Cistac pris d'alarme.

Un franc aveu était nécessaire, Parmentier ne le marchanda pas. Le Gascon bondit, gronda, fulmina, puis s'apaisa, car, au résumé, il n'y avait point trahison; seulement, lorsqu'avec plus ou moins de bonne grâce il eut accepté sa déconvenue :

« Ah ça! fit-il, toi, le privilégié, que parles-tu de départ?

— Tu m'as rappelé la mission que j'avais juré d'accomplir, répliqua Parmentier.

— Eh! bagasse : la première mission de l'homme, sur cette terre de larmes, c'est d'être heureux! Bon! voilà que je le prêche, comme si son bonheur ne me devait pas coûter le mien!

— Rien ne saurait m'arrêter, reprit Parmentier; si j'acceptais la vie facile qui m'est offerte, mes remords en feraient une vie d'angoisses et de regrets! Je sens en moi quelque chose qui se déchire et me fait afflu r des pleurs plein les yeux; mais je sens aussi la foi, l'enthousiasme, le feu sacré des apôtres! ma place n'est pas au foyer domestique, elle est partout où ma voix se peut faire entendre, afin de propager les dons du ciel!

— Ainsi, tu veux partir? insista Cistac, pour qui le mot sacrifice était bien un peu du sanscrit.

— Je le dois!

— C'est décidé?

— Je vais de ce pas chez le gouverneur.

— Eh bien! ma foi, par mes pénates, que l'antique Germanie était sur le point de me faire oublier, j'y vais moi-même et pour nous deux! Au diable les filles blanches et roses, la bière allemande, la savonnette et les rousses barbes, nous partirons de compagnie! Non pas, au moins, que je sois de moitié dans tes rêves; non, non, le fils de mon père est pour cela trop bien avisé, et si j'avais sur toi la moindre influence... Bon! bon! ce discours t'irrite? Nous le reprendrons une autre fois; je m'en vais de ce pas chez monsû le gouverneur. »

Si la résolution qu'avait prise Parmentier lui avait coûté de grands déchirements, révéler cette résolution à M. Meyer et à Camille fut, peut-être, quelque chose de plus douloureux encore.

« Ma vie n'est point à moi, disait-il à la jeune fille éperdue, dont les larmes silencieuses coulaient sur son fichu blanc; ma vie n'est point à moi, autrement elle serait à vous; l'époux qui unira votre sort au sien n'aura pas trop de tous ses jours pour remercier le ciel de ce bienfait; mais, je le répète, cette vie ne m'appartient pas! La famine menace mon pays, j'ai dans mes mains le moyen d'en atténuer les horreurs; pour que ce moyen soit fécond, il faut ma présence en France. Voudriez-vous me voir rester à Francfort? Pourriez-vous aimer et estimer l'homme qui sacrifierait à son égoïste félicité le bien-être, l'existence de milliers de créatures qu'il peut sauver? Représentez-vous des mères qui supplient pour leurs enfants mourants; des jeunes filles hâves et exténuées qui deviennent la proie du tombeau; des jeunes garçons pleins d'avenir que la cruelle faim moissonne, et demandez-vous si un tel point de départ ne ferait pas la route bien sombre et le cœur bien troublé! Dites-vous, ensuite, que le salut de ces mères, de ces enfants, de ces jeunes filles, est dans vos mains, et voyez si vous hésiteriez! »

Après quelques secondes d'un silence pénible :

« Mon père, murmura Camille, c'est à présent que j'ai surtout besoin de votre amour, et qu'il faut que le Seigneur me vienne en aide! »

Puis, se tournant vers Parmentier :

« Monsieur Parmentier, ajouta-t-elle d'une voix plus ferme, je le comprends, il est des devoirs que sans doute on aurait pu méconnaître, mais auxquels il est grand d'obéir. »

Et là-dessus elle rentra chez elle, suivie de son excellent père, et y passa de longues heures aux pieds de Celui qui sait consoler et guérir.

Parmentier ne la revit jamais!

Cependant Cistac était parvenu auprès de monsû le gouverneur.

« Voici nos permis de départ, revint-il dire peu après, et, grâce à sa mobilité gasconne, tout joyeux maintenant de partir. Mailloche et Armand sont des nôtres; garde d'honneur jusqu'à la frontière; là, échange de prisonniers; puis, l'air libre, l'espace, l'eau des ruisseaux pour boisson, le gland des chênes pour nourriture, à moins qu'on ait le mauvais goût de préférer à ces trésors le coche, un gigot à l'ail et du Bourgogne vieux; je crois que j'aurai ce mauvais goût! »

—

Si l'on veut bien faire avec nous une enjambée de six mois et se transporter à Paris, dans un appartement plus que modeste, mais d'une excessive propreté, on y verra, assis dans un vieux fauteuil, un homme au regard profond et triste, et, debout à ses côtés, une femme de quelques années plus âgée que cet homme, et dont les yeux sont arrêtés sur lui avec une ineffable douceur : cet homme est Parmentier; cette femme est sa sœur.

« Les as-tu vus, tous? demandait mademoiselle Parmentier à son frère.

— Est-ce qu'on les peut aborder? répondait Parmentier; passer au de travers vingt laquais préposés, non à ouvrir, mais à défendre la porte du cabinet de leur maître, dans vos habits râpés flairant un solliciteur, augmentant d'insolence à mesure que vous vous faites humble et poli ; crois-tu que ce soit chose aisée? Sauf M. de Malherbe, auquel un tiers généreux s'est chargé de faire tenir mon Mémoire sur le *solanum tuberosum*, et qui plusieurs fois a bien voulu me donner audience, je ne suis parvenu près d'aucun d'entre eux; encore M. de Malherbe lui-même, voilà quinze jours que je ne l'ai pu voir ! Et cependant, fit-il, debout et s'animant, la famine devient imminente, et voilà six mois de perdus, et chaque heure qui s'achève décuple la valeur de l'heure qui la suit! Dire qu'il n'est pas de latitude en France où déjà la pomme de terre ne pourrait fleurir!... Que n'ai-je seulement trouvé à emprunter quelque argent pour acheter ou louer un champ !... Mais si ma voix ne peut arriver jusqu'aux puissants, les riches, auprès desquels il m'a été plus facile de me faire introduire, dès qu'ils ont eu compris de quoi il s'agissait, m'ont ou ri au nez ou tourné le dos, mêlant à des paroles sans suite les épithètes d'idéaliste, d'utopiste, de cerveau brûlé, d'homme dangereux qui les voulait induire en des spéculations folles; qui menaçait l'intégrité de leurs écus !

— Son Excellence le ministre t'a-t-il au moins donné quelque parole d'espoir? fit mademoiselle Parmentier.

— M. de Malherbe m'a promis de s'employer auprès de Sa Majesté, afin que j'obtienne un coin de terre pour mon expérience ; et en me faisant cette promesse, M. de Malherbe croyait sincèrement la tenir, j'en ai la conviction; mais il ne pouvait s'occuper de moi, toute affaire cessante; d'autres soins seront survenus, il aura oublié et mon mémoire et ses promesses.

— Peut-être ! qui sait? N'est-ce pas à l'instant où la situation semble désespérée, que le secours arrive? La propagation de ta solanée promet trop de bienfaits pour que le succès ne vienne pas enfin couronner tes efforts.

— N'est-ce pas, ma sœur? s'écria Parmentier, une foi vive illuminant ses traits. Excellente créature, ajouta-t-il, que les privations inhérentes à toute poursuite acharnée d'un but quelconque ne fatiguent point; dont mes humeurs sombres, mes angoisses, mes accès de désespoir ne sauraient altérer la sérénité d'âme et la tendresse, tu es la source vivifiante où le voyageur accablé reprend force et courage. Oh! je t'aime, vois-tu, mon Angélique la bien nommée, je t'aime de ne point railler ma persévérance ; je t'aime à cause de ta foi dans l'œuvre que je poursuis, et de ta vaillance à me défendre et à défendre ma pauvre solanée quand besoin est! Tiens, je me sens rempli d'une ardeur nouvelle. Qui sait?... disais-tu tout à l'heure : eh bien, oui, qui sait si le silence de M. de Malherbe ne renferme point l'encouragement et l'espoir? il me semble que s'il n'eût obtenu que de ces paroles qui interdisent tout effort ultérieur, il m'en eût informé, sachant de quel prix sont pour moi les jours; non, non, M. de Malherbe, cet homme bienfaisant, ce ministre intègre, cet esprit juste, ce grand cœur, n'a oublié ni moi ni mon mémoire; il attend l'occasion d'en parler à Sa Majesté. Chaque chose a son heure à l'horloge des faits; souvent un projet n'avorte que parce qu'il a devancé la minute qui lui était départie; mon insuccès passé est le gage d'un succès prochain. Angélique, je retourne chez M. de Malherbe !

— Et si quelque raison fortuite t'empêchait d'en être reçu, ne te laisse point abattre, cher frère ; c'est que l'heure attendue n'aurait pas sonné encore.

— D'ailleurs, si j'échouais de ce côté, poursuivit Parmentier, qui, ainsi que tous les chercheurs, avait ses phases d'abattement et d'illusion, tu sais qu'il me reste une autre démarche à tenter ; Armand et Mailloche ont été par moi convoqués ici, aujourd'hui, à cet effet; ce sera si peu pour chacun d'eux; je leur montrerai si clairement que, se rendant à ma demande, ils attachent leur nom à un fait immortel, qu'il n'est pas possible qu'à eux deux ils ne trouvent la modique somme qui me permette de cultiver le précieux tubercule. Pourquoi mon brave Cistac n'est-il pas à Paris! En Allemagne, il me faisait de l'antagonisme, sans doute, mais c'était sous l'influence de la prison et de l'exil; aujourd'hui, l'évidence lui crèverait les yeux, et il s'y rendrait ! C'est pour midi que j'ai donné rendez-vous à ces messieurs; si je tardais, qu'ils aient l'obligeance de m'attendre. »

Parmentier s'était éloigné depuis quelques instants déjà, lorsque sa sœur, restée rêveuse, fut tirée de ses pensées par l'arrivée, non de ceux que Parmentier lui avait annoncés, mais d'un étranger qui demandait son frère avec tant de vivacité et un accent si fort gascon, qu'elle n'hésita pas une minute à reconnaître en lui ce Cistac dont venait de lui parler son frère, et dont, au reste, il l'avait déjà entretenue plus d'une fois.

« En effet, ze souis Cistac, fit le Gascon sur l'observation de mademoiselle Parmentier ; vous ne vous trompez point, mademoiselle; Cistac, tout frais débarqué de la ville d'Agen, célèbre par ses pruneaux et sa magistrature.

— Ma foi, poursuivit-il, acceptant le siége que lui offrait Angélique, après avoir employé les six mois qui se sont écoulés depuis notre retour en France à me remettre des miasmes de la prison, de ces infâmes pommes de terre, de... Vous protestez contre le mot infâme? fit-il à un mouvement d'Angélique ; je vois ce que c'est, Parmentier vous a convertie. Bien! je respecterai votre aveuglement. Donc, après m'être également débarrassé de tout ce qui, en moi, pouvait rappeler le garçon perruquier, car à Francfort, j'ai été garçon perruquier; c'est assez drôle, n'est-il pas vrai? un futur magistrat! Après avoir, en un mot, repris les allures qui conviennent au successeur désigné de mon père, je me suis dit ceci : monsû Cistac, est-ce que le cœur ne vous pousse pas un peu vers le septentrion? est-ce qu'à Paris vous n'avez pas un ami qu'il vous réjouirait de revoir et d'embrasser?

L'affirmative ayant été ma réponse, j'ai pris la diligence, quelques centaines de livres en poche, je me suis étendu avec délices au milieu de barils d'olives, de cages à poulets et de caisses de fruits secs, et, pendant les huit jours qu'à duré le voyage, je me suis saturé de poussière, de soleil, et de la perspective pleine d'émotion de revoir mon bon ami Parmentier!

— Vous avez besoin de quelques rafraîchissements? dit Angélique à son verbeux interlocuteur.

— Bien obligé, répliqua le gascon; ne pouvant me présenter ici dans l'état où m'avait mis la route, je me suis offert des ablutions externes et internes dans un petit hôtel voisin. Mais ce cher Parmentier, où est-il, où est-il?

— Il ne tardera point à rentrer, monsieur, attendu qu'il a convoqué ici pour midi, messieurs Mailloche et Armand.

— Nos anciens compagnons de geôle? Bravo!

— En me le rappelant, ce matin, il regrettait que vous ne fussiez pas de cette réunion.

— Bon Antoine! Mais, ma chère demoiselle, une information, je vous prie; serait-il indiscret de vous demander si vous recevez quelquefois des nouvelles de Francfort?

— Jamais, et mon frère, qui en souffre, ne s'en est peut-être jeté qu'avec plus d'ardeur dans ses généreuses utopies.

— Son *solanum tuberosum*, voulez-vous dire? Eh bien, ma chère demoiselle, ces utopies-là risquent fort de rester toujours à l'état d'utopies! Voyez-vous, je me doutais que l'insuccès, car l'insuccès était pour moi palpable, je me doutais que l'insuccès n'aurait eu d'autre résultat que de l'enfoncer de plus en plus dans l'ornière; aussi, à mon désir de le revoir était fortement lié le projet de l'arracher à la route mauvaise qu'il poursuit, à ces dangereux rêves qui engouffrent les jours après les jours, les années après les années, sans que rien d'utile en advienne. Un riche planteur de ma connaissance, habitant la Martinique, désire qu'on lui expédie un honnête homme, entendant la pharmaceutique et un peu de médecine; on aurait là une maison à soi, quatre nègres pour le service, et dix mille livres d'appointement.

— Une fortune, s'écria Angélique!

— Je viens offrir le tout à mon ami Parmentier.

— Hélas!

— Vous croyez qu'il aurait la folie de repousser une telle aubaine? Cela me semble en dehors du possible.

— Il est si convaincu du bien que produirait la propagation de sa solanée!

— La récolte en est-elle proche? Est-elle en fleurs? est-elle plantée seulement? demanda Cistac avec une sorte d'impatience.

— Il n'a pu encore obtenir, et nous sommes trop pauvres pour avoir pu acheter le coin de terre qu'il nous eût fallu pour l'expérimentation, répondit mademoiselle Parmentier avec tristesse; mais sa conviction le soutient.

— Son entêtement, plutôt!

— Il n'a point cessé d'espérer.

— Eh oui, une porte fermée, il s'en vient heurter à une autre; un projet avorte, dix projets surgissent; Pierre le repousse, il implore Jean; mais, par la loge de mon père, on use à cette besogne sa vie, son âme et sa dignité! Pourquoi a-t-il convoqué ici Mailloche et Armand?

— Il saura mieux vous l'expliquer que je ne le pourrais faire.

— Ce qui signifie, ma chère demoiselle, que vous ne me le voulez point dire.

— Je lui en laisse le soin.

— Eh bien, moi, je devine! Parmentier n'a mandé ici ses amis que pour les engager à vider leur bourse au profit de la solanée!

— Mais!

— Je suis arrivé comme marée en carême!

— Que voulez-vous dire?

— Rien; ne vous agitez pas, ne vous tourmentez pas, je ne veux que le bonheur de Parmentier, le vôtre! — Eh mais, je ne me trompe point, ce sont les voix de Mailloche et d'Armand; chère mademoiselle, laissez-nous seuls; je vous le demande au nom de votre fraternelle affection, et je vous donne ma parole que les intérêts de Parmentier vont être notre préoccupation unique. »

Et, ayant doucement poussé Angélique vers une porte du fond, bientôt Cistac, après les premières exclamations de surprise et les franches accolades, eut amené la conversation sur le terrain où il le voulait:

— Oui, mes amis, oui, fit-il, augmentant la rapidité de son geste, à mesure qu'il modérait l'éclat accoutumé de sa voix, Parmentier poursuit son rêve de la naturalisation de la pomme de terre en France, et malgré cent démarches et placets, n'arrive à rien; il a usé ses chapeaux à la porte des grands, ses souliers en courses vaines, les quelques sous qu'il possédait à se rendre favorables des concierges et des laquais; aujourd'hui, il n'a plus rien, et, comme le chasseur qui croit avoir levé un dix cors, il n'en est que plus âpre à la poursuite, et ne vous a réunis ici que pour emprunter à chacun de vous ce qu'il pense lui devoir être nécessaire afin d'arriver à son but. »

Et comme Armand et Mailloche ne semblaient point éloignés de venir en aide à leur ami:

« Non pas, non pas, reprit Cistac, ce n'est point de cette sorte que nous devons rendre service à Parmentier. Donne-t-on à l'enfant qui le demande avec larmes le fruit qui le pourrait mettre au tombeau? Ne retire-t-on point des lèvres du malade la coupe où il boirait la mort? Eh bien, fournir de l'argent à Parmentier, c'est donner le fruit fatal à l'enfant, et l'eau funeste au malade; c'est l'entretenir dans un ordre d'idées mauvaises, de projets qui avortent, d'utopies qui le conduiront à un cabanon de fou! Est-ce que vous croyez au *Solanum tuberosum*, vous autres?

— Non, répondirent Armand et Mailloche; mais, ce pauvre Parmentier, nous l'aimons tant!

— Té! je le crois bien, poursuivit le gascon; qui n'aimerait cet esprit généreux, mais égaré, ce brave cœur, ce compagnon aimable? Moi aussi, je l'aime, et c'est parce que je l'aime que je vous demande de fermer vos oreilles, vos cœurs, et, surtout, vos bourses à son appel.

— C'est dur! dit Mailloche.

— Un mot va vous décider; j'ai dans les mains au service de Parmentier une position relativement superbe; il n'a qu'à vouloir, elle est à lui. Là est son avenir, son repos, son bonheur, et non dans ses projets insensés. En lui refusant tout secours, nous l'acculons à l'impossibilité inflexible; alors, je lui offre la place

en question; forcé par la nécessité, il l'accepte, nous maudit aujourd'hui, et demain nous bénit! — Je reconnais sa voix! Songez, songez que vous tenez dans vos mains, la paix et le bien-être de toute sa vie!

— Que vient-on de m'apprendre, s'écriait Parmentier, Cistac, ici!

— Dans tes bras, fit ce dernier, avec une véritable effusion. »

« Mon brave Cistac! quelle joie! ne cessait de répéter Parmentier. Nous reviens-tu à toujours?

— Et le nom de mon père, ce nom illustre que je dois continuer à Agen, l'oublies-tu?

— C'est juste, reprit Parmentier, s'asseyant et invitant les autres à s'asseoir; c'est juste, vous arrivez tous, vous autres; le but auquel vous tendez n'est point un décevant mirage! »

Et en parlant ainsi, son front se penchait et s'assombrissait. Il n'avait encore pu parvenir jusqu'auprès de M. de Malherbe!

« N'allez pas croire que je vous porte envie, au moins, continua-t-il; Dieu sait, mes bons camarades, que je me réjouis sincèrement de vos succès.

— Seulement, fit Cistac, tu voudrais joindre tes actions de grâces aux nôtres, c'est très-naturel.

— Eh bien, dit Parmentier, debout et l'œil ardent, il dépend de vous que cela puisse être, et prochainement; ce n'est même qu'à cette fin que je vous ai réunis ici aujourd'hui. »

Cistac fit à Mailloche et à Armand un signe d'intelligence; tous se turent.

— Mon *Solanum tuberosum*, poursuivit Parmentier... Oh! ne riez pas, je vous en conjure! Mon *Solanum tuberosum* renferme tant de promesses, viendrait à un moment si opportun, qu'il lui arrive ce qui n'a manqué à aucune découverte importante lors de son apparition : l'incrédulité l'accueille, la triste raillerie s'en empare, cent objections sont soulevées, cent obstacles créés; la routine redit avec emphase les lourdes paroles d'anathème qu'elle a jetées au front de tous les novateurs; les cœurs, les esprits, les mains et les bourses, tout se clôt et se ferme; et je n'ai ni patrimoine à vendre, ni bijoux précieux à mettre en gage, afin d'acheter ou de louer un champ pour y semer moi-même le tubercule nourricier! Mes amis, voulez-vous mériter le titre de bienfaiteurs de l'humanité? Voulez-vous inonder mon cœur d'une reconnaissance ineffable? A vous trois, et pour chacun le sacrifice sera médiocre, à vous trois, prêtez-moi la faible somme nécessaire à une expérience dont je m'engage à sortir victorieux! S'il ne s'agissait que de mon existence, je crois, mes amis, que ma langue se fût repliée dans mon gosier plutôt que d'articuler une prière; mais c'est pour le genre humain tout entier que je mendie, c'est en son nom que je vous implore; votre denier, votre denier, afin que la terre soit à jamais délivrée de l'horrible famine!... Grand Dieu! vous vous taisez, vos regards se détournent de moi! Votre main n'a pas déjà pressé la main qui se tend vers vous! Oh! misérable, je suis perdu; je n'ai pas su trouver le chemin de leurs cœurs! »

Et Parmentier retomba sur son siége, le visage caché dans ses mains brûlantes, tandis que, sur un signe de Cistac, Armand et Mailloche se retiraient, oppressés et silencieux.

« Antoine, fit-il, la main appuyée sur l'épaule de Parmentier.

— Vous ne les avez pas suivis, lui demanda Parmentier avec amertume?

— Ne les accuse pas!

— Et de quoi les accuserais-je, répliqua Parmentier? N'ont-ils pas scrupuleusement rempli les devoirs de la sainte amitié? Ne m'ont-ils point fraternellement aidé de leurs bonnes paroles et de leur argent? Mon cri suprême n'a-t-il pas trouvé d'écho dans leurs âmes? N'ont-ils pas, tout d'un élan, répondu à mon appel?... Oh! les cruels!

— Antoine, calme-toi.

— Je suis calme.

— Si peu, mon ami, que je remets à tantôt diverses propositions importantes que j'ai à te communiquer, et dont j'ai déjà touché quelques mots à ta sœur. Pour l'instant, je te laisse à une douleur légitime, sans doute, mais de laquelle j'ose cependant entrevoir le terme. A tantôt!

— Mon dernier espoir! murmurait Parmentier, et ses pleurs redoublaient.

— Le croirais-tu, fit-il à sa sœur, revenue auprès de lui, ils ont!...

— Je sais tout, répondit Angélique!

— Seigneur, s'écria Parmentier, Seigneur, il ne me reste que vous! Seigneur, tout secours humain m'abandonne, c'est l'heure de manifester votre puissance!.. Eh bien! Dieu et mon droit, poursuivit-il avec une extrême animation, que me faut-il de plus? »

Sa sœur contemplait cette indomptable persévérance dans une admiration muette, lorsqu'une dépêche scellée du sceau de M. de Malherbe leur fut apportée.

Parmentier l'ouvrit en tremblant.

« Dieu soit loué! s'écria-t-il. Angélique, les Sablons me sont accordés pour expérimenter la culture du *Solanum tuberosum*, et Sa Majesté le Roi, en veut tracer le premier sillon! »

Mademoiselle Parmentier tomba à genoux et pria.

« Un champ! un champ à moi, poursuivit son frère! C'est le but atteint, le succès assuré; oh! que Dieu est bon! »

Ainsi que nous l'avons vu dans les lignes qui précédent, les Sablons, champ inculte et pierreux, où se trouve aujourd'hui le village qui porte ce nom, village qu'on laisse à main droite en sortant de Paris par la barrière de l'Étoile, les Sablons avaient été accordés à Parmentier, pour qu'il y essayât la culture de la pomme de terre. Les incrédules avaient d'abord beaucoup ri lorsqu'on l'avait vu conduire ses travailleurs sur ce terrain mauvais et réputé incultivable; puis ils avaient ri un peu moins lorsque ce terrain mauvais s'était montré revêtu d'une riche verdure. Enfin, quand la nouvelle se répandit que Louis XVI, et, à son exemple, les dames de la Cour, s'étaient, à une fête, parés de la fleur du *Solanum tuberosum*, on n'avait plus ri du tout, et l'engouement avait succédé à l'incrédulité.

Cistac, seul, persistait dans son entêtement.

Cependant, l'époque de la récolte était venue.

« Je vous affirme que le Roi en a mangé, disait un matin Mailloche à Armand et à Cistac, invités tous trois à déjeuner chez Parmentier, dans la petite maison qu'il occupait alors près du champ des Sablons; je vous affirme que le Roi en a mangé!

— Eh bé! je connais quelqu'un qui se donnera de garde d'en faire autant, dit le gascon! »

Et comme on lui reprochait de s'endurcir dans son erreur :

« Vous l'avez partagée autrefois, cette erreur, reprit-il.

— Oui, et, un jour, elles nous a rendus bien coupables! Mais nous nous en sommes expliqués avec Parmentier.

— Vous lui avez fait votre *mea culpa*! Que c'est touchant! Moi, c'est autre chose, je ne saurais lui pardonner...

— De n'être point à la Martinique, interrompit Mailloche?

— Sans doute!

— Puisque la Solanée réussit!

— Et que Sa Majesté le Roi en a mangé, n'est-ce pas? riposta Cistac en goguenardant. Ce qui prouve, tout uniment, que le Roi a un bon estomac. Le Roi en a mangé, poursuivit-il, la noblesse en mangera, le peuple et les bourgeois feront tout comme...

— Que voulez-vous de plus?

— La sanction du temps, monsieur! La consécration de digestions nombreuses, monsieur! Mais bast! l'engouement pour le fameux *Solanum tuberosum* n'atteindra pas l'époque des prochaines semailles; si toutefois Parmentier est assez fou pour ensemencer de nouveau les Sablons!

— Il le sera, j'en réponds, fit Parmentier, entrant sur ce qui précède, et serrant les mains de ses trois amis, car il n'en voulait point à Cistac de leur divergence d'opinion relativement à la pomme de terre, pas plus qu'il ne leur avait gardé rancune, à tous trois, pour ce refus de lui venir en aide, lequel jadis lui avait causé une si vive douleur, mais qu'il savait, maintenant, ne leur avoir été inspiré que par leur affection; il le sera, mon bon Cistac, poursuivit Parmentier; oui, je serai assez fou pour continuer une œuvre qui, plus tard, fera certainement aimer et bénir mon nom! »

Et comme Armand et Mailloche l'approuvaient avec chaleur :

« Bon! bon! Je vous attends à la consommation de ladite, fit Cistac!

— C'est une épreuve qui, désormais, ne saurait tarder beaucoup, répliqua Parmentier.

— Mon cher, pas de plaisanterie, s'écria le gascon soudainement alarmé; mange-s-en si bon te semble, mais ne va pas t'aviser de m'en faire manger au moins! Pouah! J'ai encore sur les lèvres mes nausées de la prison!

— A cette époque, mon ami, l'exil et le préjugé déteignaient sur le tubercule, fit Parmentier avec douceur. »

Et comme avant de déjeuner, on émit la proposition d'aller faire un tour au champ des Sablons, et qu'on engageait Cistac à être de la partie :

« Ce serait manquer à sa dignité d'ennemi de la solanée, dit Mailloche.

— Allez, allez, rira bien qui rira le dernier, riposta Cistac!

— Rire, répéta-t-il dès qu'il fut seul, sa figure s'allongeant d'une manière sensible; par la toge de mon père, je n'en ai point la moindre envie! Je sens ici comme une odeur de trahison; il me semble que quelque piége va m'être tendu, que ma bonne foi et mon estomac sont en danger; que, sous quelque déguisement spécieux, on va me faire absorber l'exécrable tubercule! Si je leur brûlais la politesse? Si je filais sans crier gare? — La sœur! Il me faut adroitement l'amener à me révéler le menu, ajouta mentalement le gascon; après cela nous aviserons. »

Et comme mademoiselle Angélique, maintenant heureuse et gaie et rajeunie, venait en effet disposer le couvert :

« Est-il déjà l'heure de déjeuner, mademoiselle? » lui demanda Cistac, satisfait de son entrée en matière.

« C'est que ces messieurs sont descendus aux Sablons, continua-t-il, sur la réponse affirmative de mademoiselle Parmentier.

— Ah! mon déjeuner peut attendre, fit observer celle-ci.

— Ah! ah! eh bé! c'est quelque chose qu'un déjeuner qui peut attendre; ne me parlez pas de ces mets dont on est l'esclave, et qu'on est tenu de manger dès qu'ils sont cuits, tels que... ou encore... tandis que la... les... le... c'est autre chose!

— Monsieur Cistac, fit en souriant Angélique, qui devinait le gascon, nous avons pour déjeuner des côtelettes de mouton à la purée de haricots, du concombre frit et en salade, un chapon farci, et un gâteau de ma façon; de ces choses, les unes sont prêtes et reposent sur de la cendre chaude, les autres se mangent froides, les dernières se font; vous voyez que l'on pourra déjeuner dès que ces messieurs remonteront, et que, s'ils tardent, rien n'en souffrira.

— Bravo! bravissimo! fit Cistac, enchanté de n'avoir point entendu nommer le légume redouté! »

Puis, quelques minutes plus tard, lorsque tous furent assis autour de la table frugale :

« L'excellente purée! ne cessait de s'écrier le futur magistrat d'Agen. Les délicieux concombres frits! Et c'est vous, mademoiselle, qui avez préparé tout cela? En vérité, cette facilité qu'ont les femmes de faire bien les choses les plus diverses est admirable! Voilà mademoiselle, par exemple, qui, nous le savons, se plaît aux occupations de l'esprit, dont la main s'exerce merveilleusement sur la mousseline et le satin, et qui pousse, néanmoins, à un degré suprême l'art, trop peu cultivé dans les petits ménages, de préparer ou de faire préparer des mets appétissants et savoureux! »

A ces phrases élogieuses, mademoiselle Angélique répondit par le salut modeste qu'il exigeait, et le sourire qui entrouvrit ses lèvres fut naturellement attribué au plaisir qu'elle en ressentait.

Cependant, lorsque parut ce gâteau qu'elle avait annoncé à Cistac, lorsque chacun en eut savouré la pâte exquise et légère, l'enthousiasme du gascon ne connut plus de bornes.

« Mademoiselle Parmentier, s'écria-t-il, madame de Maintenon s'est attaché à tout jamais le cœur de Louis XIV par les friandises qu'elle savait lui apprêter de ses belles mains; depuis que j'ai mangé de votre gâteau, je ne me connais plus, et je prends à témoin mes amis les plus chers qu'il ne tiendra qu'à vous de devenir la femme du premier magistrat de la ville d'Agen! »

Nouvelle salutation de mademoiselle Angélique, et peut-être aussi, nouveau sourire.

« Ainsi, mes amis, fit Parmentier, vous voulez bien

nous pardonner la simplicité des mets qui vous ont été offerts?

— Par la toge de mon père, fit Cistac, je voudrais être condamné à de pareils déjeuners pour le restant de mes jours?

— Vrai, tout cela vous a paru...?

— Excellent! délicieux! dirent Armand et Mailloche.

— Exquis! ajouta Cistac.

— Eh bien, mes enfants, reprit Parmentier, tout cela c'est de la solanée, sous quelques-unes des formes qu'elle peut revêtir!

— Hein! s'écria le gascon, faisant un bond de haute école. »

Armand et Mailloche se taisaient et souriaient; ils étaient surpris, mais non point mécontents.

« Comment, comment, poursuivit Cistac, mais ce n'est pas possible! La purée de haricots serait...?

— Pommes de terre, répondit mademoiselle Angélique!

— Le concombre frit?

— Pommes de terre!

— Le gâteau?

— Ce gâteau, qui m'a gagné le cœur du premier magistrat de la ville d'Agen, pommes de terre!

— Je suis mort! hurla Cistac, se laissant choir dans un fauteuil.

— Y avait-il un autre moyen de te faire revenir de ta prévention, lui demanda Parmentier avec douceur?

— Le tour est bon, dit Mailloche!

— Je suis mort! cria de nouveau le gascon.

— Non, fit Angélique!

— Si, reprit-il; déjà il me semble ressentir... »

Puis se levant soudain :

« C'est une impardonnable trahison, continua-t-il; vous répondez de ma vie devant Dieu et devant les hommes. Vous m'avez attiré dans un piége; vous avez abusé de ma crédulité, vous vous êtes raillé de ma bonne foi!.. Parmentier, moi qui croyais en toi! Et vous, mademoiselle, se peut-il qu'un front aussi pur cache une âme aussi double! Me faire prendre cette infernale solanée pour une honnête purée de haricots!...

« De l'eau sucrée! fit-il de nouveau, retombant sur son siége. Un vomitif! De la tisane! de la tisane, au nom du ciel, si vous ne voulez me voir expirer à vos pieds!

— De la tisane de Champagne, dit Parmentier; c'est la seule dont ton estomac ait besoin, depuis longtemps je la gardais pour ce jour souhaité!

— Son crime était prémédité, murmura Cistac avec horreur! »

Et il saisit un verre de Champagne qu'il avala tout d'un trait, tandis que les autres choquaient les leurs et les vidaient à la prospérité du *Solanum tuberosum*.

« Ah! mon Dieu, fit tout d'un coup mademoiselle Angélique, les yeux tournés vers la fenêtre, qu'arrive-t-il? les Sablons sont envahis! »

En effet, une foule immense se ruait dans le champ, et les quelques soldats préposés à sa garde par l'ordre du Roi, avaient été mis dans l'impossibilité d'agir.

« Courons, s'écrièrent Armand et Mailloche!

— Restez, fit Parmentier!

— Mais voyez! voyez! la terre est fouillée, les tubercules en sont enlevés et fourrés dans des paniers, dans de grands sacs; les femmes mêmes en remplissent leurs jupons! Vos gardes ont joliment fait leur besogne!

— Ils n'étaient là que contre les ennemis de la solanée, répliqua Parmentier, une joie profonde rayonnant sur son visage!

— On s'embrasse, on pleure, on s'agenouille, dit mademoiselle Parmentier, haletante de bonheur; ah! mon frère! mon frère! »

Et elle se jeta en pleurant au cou de Parmentier.

Cependant, un nouveau personnage pénétrait dans la modeste salle.

« Parmentier, cher Parmentier! s'écria-t-il, ce jour est un des plus beaux de ma vie!

— Vous ici, monseigneur? fit Parmentier s'inclinant avec respect!

— Nous sommes les servants de l'humanité, répliqua M. de Malherbe, car le nouveau venu n'était autre que ce digne vieillard; notre drapeau est le même; c'est un frère en Jésus-Christ qui vous tend la main! Antoine Parmentier, vous qui n'avez vécu que pour doter votre pays d'un bienfait nouveau, vous, à qui n'ont manqué ni les entraves, ni les angoisses, je ne sais si l'on vous élèvera des statues, mais je sais qu'avant dix ans il n'y aura pas en France un cœur qui ne vous glorifie! Je vous apporte les félicitations de Sa Majesté, et l'ordre qui baptise votre solanée du nom de Parmentière.

— Monseigneur, merci! Mais le baptême du peuple a devancé le baptême du Roi! »

En effet: « Vive la *pomme de terre!* Vive Parmentier! » criaient au dehors mille voix confuses.

« Néanmoins, continua Parmentier, j'irai porter mes actions de grâces aux pieds de Sa Majesté, comme je les offre à vous, mon noble et généreux protecteur, comme au fond de mon âme je viens de les offrir à Dieu!

— Eh bien, faisaient tout bas Armand et Mailloche à Cistac, qu'en dites-vous?

— Té! ce que j'en dis? Que la pomme de terre passera, donc, voilà!

— Oui, reprit M. de Malherbe, qui avait entendu l'incrédule et le regardait curieusement, la pomme de terre passera tout comme Racine et le café!

ADAM-BOISGONTIER.

ÉMILIENNE

I

Assis au coin du feu, Valentin et moi, nous parlions d'un homme comblé des bienfaits du ciel, et qui, le matin de ce même jour, s'était plaint amèrement devant nous de la vie et de l'auteur de la vie. Les murmures dans la prospérité m'ont toujours causé une indignation qu'il m'est difficile de contenir; aussi, en rappelant ce que j'avais entendu quelques heures auparavant, ne pouvais-je me défendre d'une sévérité peut-être excessive. Mon ami me le fit remarquer en souriant, et comme il était plus sage que moi, bien que plus jeune de quatre ou cinq années, sa bonté naturelle eut bientôt raison de la critique un peu acerbe qui s'était mêlée à notre entretien.

« Comme vous, dit-il, je ne puis voir sans une certaine irritation faire d'un malheur imaginaire ou puéril une accusation contre la Providence. Mais c'est justement à cause de cette impression pénible qu'il me paraît inutile, une fois délivré de celui qui l'a produite, de m'y arrêter longtemps. Pourquoi nous complaire à des pensées humiliantes pour la race humaine, quand partout, dans le monde, à côté des travers qui nous affligent, se montrent les vertus les plus opposées à ces travers? Nous sommes d'accord, vous et moi, pour flétrir l'ingratitude envers Dieu comme envers les hommes; eh bien! cherchons un exemple de la vertu contraire, et cela nous profitera mieux à l'un et à l'autre qu'une censure chagrine. Pour ma part, j'ai une histoire toute prête. Voyons, ranimez le feu qui s'éteint, et je commence.

II

« Vous n'avez pas oublié l'époque où nous nous vîmes pour la première fois. C'était à Brest, votre ville natale, que vous avez quittée cinq ou six mois plus tard pour venir vous fixer ici. Je n'étais qu'un oiseau de passage dans la ville maritime; je n'y connaissais presque personne; et comme j'avais été élevé à la campagne par mon aïeule, que j'étais d'une nature un peu sauvage, que je me trouvais enfin plus étourdi que charmé par le milieu tout nouveau dans lequel il me fallait vivre, je ne cherchai pas d'abord à étendre mes relations. Un de mes plaisirs était de fréquentes promenades dans les environs, lorsque les cours de l'école de médecine me le permettaient. Racine et La Fontaine m'accompagnaient dans mes excursions champêtres; et quand un rocher des grèves du Portzic, un tertre au bord de l'Elorn, m'invitaient au repos, il m'arrivait souvent de passer là des heures entières, absorbé dans la lecture de mes poètes favoris. J'errais donc à travers les campagnes sans but déterminé, et c'est ainsi que je me trouvai un jour dans un petit vallon où coulait un ruisseau que je crois être une des sources de la Penfeld. Bordé à droite par des prairies, à gauche par un taillis en pente rapide où les chênes n'avaient pu réussir encore à dépasser les noisetiers, le ruisseau se divisait en deux chutes d'eau par la rencontre d'une sorte de petit îlot ayant au plus quatre ou cinq mètres de circonférence. Une de ces chutes, glissant sur une pente large et assez douce, ressemblait à tous les déversoirs; mais l'autre, beaucoup plus pittoresque, s'échappait en petites cascades des fissures de plusieurs quartiers de roches mal liées par des touffes d'herbes, tandis qu'une nappe transparente et arrondie descendait mollement du premier lit de la petite rivière sur toutes ces gerbes qui se heurtaient, se mêlaient, bouillonnaient et roulaient, capricieuses et bondissantes, sur de nouvelles pierres couvertes de mousse. Plus bas, les eaux retombaient encore, rejaillissaient en pluie, et, refoulées par la force du choc, se partageaient en trois tourbillons d'écume dont la blancheur éblouissante contrastait avec la teinte sombre de quelques branches mortes retenues par les pierres et toujours agitées par le courant. Là, il ne fallait qu'un bond pour franchir le ruisseau, très-resserré entre l'îlot et la prairie. Cela fut bientôt fait; et je ne sais, en vérité, comment exprimer le sentiment de plaisir que j'éprouvai en prenant possession de l'île dont je venais de faire la découverte. Je me couchai à demi au pied d'un chêne qui s'élevait orgueilleusement au milieu de cette terre que des saules et des noisetiers entouraient d'un frais rideau. Nulle part la lecture ne pouvait être plus agréable; pourtant, s'il m'en souvient bien, je restai là plus d'une heure sans avoir rien lu. Le bruit des eaux, même lorsqu'il n'est qu'un léger clapotement, qu'un murmure justement comparé au gazouillement des oiseaux, me cause toujours, dans les premiers moments, une sorte d'étourdissement de la pensée. Le sentiment vague que j'éprouve alors est comme un demi-sommeil traversé de rêves souriants mais insaisissables.

J'étais sous cette impression difficile à rendre, lorsqu'un nouveau bruit me fit lever la tête et attira mes regards vers le point où la haie d'arbustes laissait un étroit passage. Je vis au-dessus du ruisseau, dont l'eau lui mouillait les pieds, une petite fille couchée sur le dos d'un chien de Terre-Neuve qui la transportait dans mon île. La tête de l'enfant reposait sur le large cou de l'animal et ses cheveux blonds, s'échappant en boucles soyeuses d'un modeste bonnet de serge bleue, se mêlaient aux poils frisés de son robuste compagnon. Celui-ci prit terre sans se préoccuper de moi. Pourtant, quand je m'approchai de la petite fille, qui s'était laissée déposer au milieu des touffes de narcisses, le fidèle gardien fit entendre un murmure assez significatif et qui exprimait le soupçon. L'enfant, bien qu'elle essayât de sourire, me parut à son tour peu satisfaite de ma présence, et, d'un peu pâle qu'elle m'avait semblée tout à l'heure, elle devint toute rose en cherchant à ramener son jupon mouillé sur ses pieds nus. Je crus un instant que la peur l'empêchait de se lever : elle restait étendue, presque cachée

dans les hautes herbes et soulevée seulement sur un coude.

« Allons, Miquelon! dit-elle en montrant l'autre côté du ruisseau. »

Avant d'obéir, Miquelon fixa sur moi ses gros yeux inquiets et vint me lécher la main, comme s'il eût voulu me recommander ainsi sa jeune maîtresse. Il se jeta ensuite à l'eau et reparut en moins d'une seconde tenant dans sa gueule deux petites béquilles.

L'enfant était paralytique.

Rien ne m'inspire une pitié plus vive que ces tristes infirmités humaines dans l'âge qu'on est convenu d'appeler l'âge heureux, et qui l'est, en effet, plus que les autres. Dans la vieillesse, on se fait à l'idée de la vue affaiblie ou perdue, de la surdité, des ambes refusant le service; les privations les plus cruelles pouvant alors faciliter les derniers adieux à la terre; mais, quand cette vie commence à peine et qu'un long avenir semble promis à l'espérance, je ne puis voir sans attendrissement un de ces pauvres êtres déjà condamnés à souffrir. Je n'eus besoin d'aucun effort pour adoucir ma voix en m'adressant à la petite fille. Celle-ci ne pouvait s'y tromper; aussi se laissa-t-elle conduire au pied de l'arbre, après qu'elle se fut relevée de terre en appuyant une de ses mains sur le dos de Miquelon.

Je voulus savoir ce que l'enfant venait chercher dans l'îlot. Tandis que son aïeule cueillait des mauves et d'autres plantes dans la prairie pour les vendre ensuite au marché de Brest, Emilienne se chargeait des bouquets de cresson et de narcisses qui faisaient également partie du commerce de la vieille femme. Cette occupation eût été dangereuse pour la jeune paralytique sans la surveillance et l'aide du chien, qui se tenait assis gravement au bord de l'eau, d'ailleurs peu profonde, toujours prêt à saisir un pan de la robe en cas d'accident. L'enfant me surprit en me disant son âge : neuf ans accomplis. On ne lui en eût pas donné plus de six ou sept, tant elle était petite et mince. Ce corps si frêle faisait peine à voir : la figure seule était pleine de vie, malgré sa pâleur.

La confiance d'un enfant est vite gagnée. Dans cette circonstance, il me suffit de caresser Miquelon et de descendre jusqu'au genou dans le ruisseau pour atteindre quelques belles touffes de cresson qu'Emilienne n'aurait pu cueillir. Je sus bientôt toute l'histoire de sa famille.

« Grand'mère se nomme La Brélivet, me dit Emilienne, et nous vivons toutes les deux du produit du lin qu'elle file et de la vente des herbes que nous trouvons ici et ailleurs. Je me souviens mal de mon père : je sais seulement qu'il revenait bien content d'un voyage, parce que maman lui avait appris qu'à son retour le bon Dieu lui donnerait une petite fille. Ma mère alla derrière la maison des signaux pour voir le navire entrer dans la rade. Mais là, elle rencontra une méchante femme qui lui demanda ce qu'elle cherchait : — La *Malouine*, répondit ma mère. — La *Malouine?* Ah! seigneur! ne savez-vous pas qu'elle a fait naufrage et que tout l'équipage a péri? Un navire à la voile, que ma mère avait aperçu en pleurant de joie, passait devant la roche Mingan; c'était la *Malouine* : maman ne le croyait plus; et elle revint à la maison pour se mettre au lit. Grand'mère lui disait : Reprenez courage, à cause de l'enfant qui va venir. Maman ne voulait rien écouter, et tenait ses yeux sur le mur pour ne voir personne. Elle était là, bien malade et le médecin venait d'entrer dans la chambre, quand elle reconnut sur le palier le pas de mon père.

» Deux jours après, ma mère était morte en m'embrassant, car j'étais la petite fille qu'elle attendait. Papa retourna sur la mer : je l'ai revu de temps en temps, entre ses voyages, et pourtant je ne me rappelle qu'une chose de lui, c'est qu'il pleurait en disant que j'étais paralytique. Grand'mère me disait au commencement : Fais ceci pour ton père; apprends cela pour ton père. Puis, un jour, on me mit une robe noire, et l'on me fit savoir que mon père était allé rejoindre maman. J'avais du chagrin; et grand'-mère priait les voisines de laisser leurs petits enfants jouer avec moi. Les petits enfants venaient, ils dansaient, ils couraient partout. Moi je ne pouvais ni danser ni courir; et comme ils ne savaient pourquoi, quelquefois ils me battaient et m'appelaient maussade. Plus grands, ces enfants sont devenus très-bons : auparavant, ils me tourmentaient, et je priai grand'-mère de les renvoyer chez eux, préférant écouter ses complaintes et ses histoires et jouer seule avec Miquelon, qui était tout petit en ce temps-là, et que mon père avait amené de bien loin pour me divertir. »

Tel fut, à quelques mots près, le récit d'Emilienne; et tandis qu'elle parlait avec l'intelligence précoce de la plupart des enfants infirmes, je réfléchissais à part moi sur la misérable destinée réservée par la Providence à quelques-uns. Tout en causant, la paralytique avait achevé ses bouquets, et la grand'mère s'étant rapprochée de l'îlot, où son âge ne lui permettait pas de pénétrer facilement, Emilienne lui jeta sur l'autre bord la moisson qu'elle avait faite. La petite fille se disposait encore à traverser l'eau sur le dos de Miquelon; mais je la pris sur mes épaules, et franchissant le ruisseau comme je l'avais déjà fait, je déposai l'enfant sur les genoux de l'aïeule, qui ne savait quels termes employer pour exalter ce qu'elle nommait une complaisance rare.

Nous échangeâmes quelques paroles bienveillantes, après quoi la vieille femme attela le chien à une petite voiture dans laquelle elle disposa autour de l'enfant ses paquets de mauves, de bourrache, de jacobées, de narcisses; les fleurs roses, bleues, jaunes, blanches, de toutes ces plantes encadraient d'une manière charmante la gracieuse tête de la petite fille. Je la suivis des yeux jusqu'à la barrière qui fermait la prairie et donnait accès dans le chemin. Là, avant de disparaître derrière les aubépines du talus, Emilienne se retourna et me fit de la main un dernier salut amical.

Mon aïeule, comme toutes les châtelaines bretonnes d'autrefois, comme un grand nombre de celles d'à présent, aimait les pauvres et les visitait. Eloigné d'elle par la nécessité de prendre un état, lorsqu'il m'eût été si doux de rendre à sa vieillesse les soins prodigués à mon enfance, je devais accueillir avec bonheur tout ce qui me rendait plus vivant son cher souvenir. La Brélivet avait son âge, ses rides, son dos courbé, et, de plus, elle appartenait à cette classe d'indigents honnêtes et laborieux que mon aïeule m'avait appris à respecter et à secourir. N'ayant autour de moi aucun des objets de mon affection, et cela à vingt ans, à l'âge où le cœur surabonde de vie, où l'expansion est si nécessaire, je saisis avidement

l'occasion qui se présentait à moi de former une de ces liaisons basées sur quelques petits services rendus; et où celui qui donne un peu de son or, un peu de son temps avec un peu de son amitié, en retire, s'il le veut, de si précieux avantages. Il n'est pas douteux pour moi que la Brélivet et sa petite fille ne m'aient, sans le savoir, écarté de bien des piéges. Pour un jeune homme isolé, je ne vois pas de meilleure sauvegarde que des visites assidues dans une ou deux familles pauvres où il est aimé, où il peut librement parler des vertus de sa mère, entre des enfants et des vieillards.

La Brélivet habitait un rez-de-chaussée sur terre, c'est-à-dire sans plancher ni carrelage, dans le voisinage de la chapelle des Carmes. J'allais la voir ordinairement à l'heure où Emilienne revenait de l'école, car l'enfant fréquentait une école gratuite dirigée par les sœurs de la Providence. Je me plaisais à lui faire répéter ses leçons, souvent étonné de la facilité de l'élève, surtout pour l'instruction religieuse. La foi de cette enfant était si vive; les évangiles qu'elle apprenait par cœur faisaient sur elle une telle impression, que parfois ses larmes l'empêchaient de les réciter jusqu'au bout. Nous avions lu ensemble la page où il est raconté comment Jésus accueillait les petits enfants :

« Oh! si j'avais été là, dit Emilienne, Miquelon eût écarté la foule, et j'aurais pu m'approcher aussi. Pour moi, j'aurais collé mes lèvres sur la main du Sauveur. Que pensez-vous qu'il eût fait en voyant mes petites béquilles? Assurément, il m'eût guérie tout de suite. »

L'idée, presque l'espoir d'une guérison miraculeuse lui revenait souvent. Cependant son infirmité n'ôtait rien à la gaieté de son caractère. Cette infirmité même lui procurait certaines prérogatives, certains priviléges de protection qui flattaient à la fois son amour-propre et la bonté de son cœur. Je la rencontrai, un jour d'hiver, à la sortie de l'école, entourée de ses jeunes compagnes qui se disputaient son bras. Emilienne m'expliqua cet empressement. Il y avait dans le même quartier un collége dont les externes, fort peu sensibles aux lois de la chevalerie, ne se faisaient pas faute de poursuivre à coups de boules de neige les élèves des bonnes religieuses. Néanmoins, comme pour donner un démenti à La Fontaine, qui voit dans l'enfance un âge sans pitié, une exception était faite en faveur de la paralytique et de la compagne qui l'aidait à marcher sur le verglas : au milieu de la bagarre on entendait sans cesse la même recommandation :

« Pas à la boiteuse! laissez passer la boiteuse! »

Emilienne remerciait les collégiens par des signes de tête affectueux et les plus aimables sourires. La pauvre enfant se trouvait heureuse d'utiliser sa faiblesse au service d'une amie; et la grand'mère elle-même ne citait pas sans un peu de vanité cette preuve d'intérêt donné à sa petite fille par des écoliers turbulents, indisciplinés et, comme le disait la bonne femme, capables de tout.

Je vois encore la chambre de la Brélivet : un grand lit au fond, un plus petit entre le foyer et la fenêtre, dans un des coins un vieux coffre, dans l'autre une pendule à coucou. Je noterai aussi une table de sapin couverte de sauge, de lierre terrestre, de violettes, que la bonne femme étalait au soleil pour les faire sécher. Trois chaises dépareillées, où un carré de bois remplaçait la paille trop coûteuse, étaient rangées devant cette table, à deux pas de la cheminée, sur laquelle on voyait une vierge de plâtre qui, tout l'été, tenait à la main un bouquet cueilli pour elle dans les champs. Les murs n'étaient point tapissés : ils n'avaient pour ornement qu'une image enluminée représentant la fuite en Egypte. Emilienne admirait beaucoup cette peinture; elle avait aussi une amitié toute particulière pour le coucou de la pendule, qui battait des ailes et chantait à toutes les heures.

Pardonnez-moi ces détails : les personnes qui nous ont aimés, de qui nous n'avons reçu que des exemples salutaires, dont le souvenir, enfin, est comme un point lumineux dans notre vie, ces personnes, fussent-elles une pauvre marchande de cresson et sa petite fille, embelliront toujours dans notre mémoire les lieux où nous les avons connues et chéries. Pendant deux années entières, je revins, une fois au moins chaque semaine, m'asseoir au foyer de la Brélivet. J'étais devenu l'âme de cette maison, où l'on croyait me devoir beaucoup pour quelques livres de pain, et où, en réalité, je passais des heures aussi douces que profitables. La vieille femme s'étonnait de me voir lui sacrifier des moments que je pouvais employer si bien, disait-elle, dans les meilleurs salons de la ville. Elle ne pouvait croire que ces salons, où je m'étais fait présenter la seconde année de mon séjour à Brest, ne fussent pas en tout préférables à son pauvre logis. J'essayai de lui faire changer d'avis en peignant sous leur véritable jour les relations du monde.

« Ne confondez pas ces relations, lui disais-je, avec les amitiés sérieuses qui se rencontrent dans tous les rangs de la société, mais qu'il ne faut pas demander à des réunions où l'on se connaît à peine et qui n'ont d'autre but que le plaisir. Un accueil gracieux, une politesse charmante, quoique banale; assez de bienveillance pour m'adresser à l'occasion un mot aimable, voilà ce que je puis attendre de mieux dans les salons où notre premier devoir, pour ne causer d'ennui à personne, est de cacher soigneusement nos préoccupations et nos chagrins. Les cœurs froids ne sont pas les moins prodigues de paroles brûlantes : on est *ravi* de me voir; on est *désolé* si j'ai la migraine; et pourtant, que j'oublie un jour ma gaieté d'emprunt, que j'ose parler un peu longuement de mon aïeule, des lectures que je lui faisais le soir, du charme que nous y trouvions tous les deux; que j'avoue, enfin, mes regrets, mes peines secrètes; croyez-moi, l'attention se fatiguera vite : il me sera facile de voir chez les uns le sourire de la malignité, chez les autres le regard distrait de l'indifférence. Oui, l'indifférence; car le lendemain du jour où j'aurais été le plus fêté, le plus applaudi, si l'on venait, dans n'importe laquelle de ces réunions, annoncer que je viens de tomber gravement malade, que je suis en danger de mort, après le premier moment de surprise, on ne chanterait, on ne danserait pas moins qu'auparavant. Me trompé-je en supposant que pareille nouvelle ne trouverait pas ma vieille amie aussi tranquille? Habituée à la peine, au lieu d'écarter une idée sombre, elle viendrait à moi avec ses soins de garde-malade, tandis qu'Emilienne se traînerait à la chapelle des Carmes, et emploierait le dernier sou de la maison pour brûler une chandelle à Notre-Dame de Bon-Secours. »

La Brélivet écoutait avec ravissement ces paroles très-sincères, et l'enfant, les yeux sur les miens, me remerciait d'un regard affectueux pour avoir si bien compris l'attachement qu'elle me portait. Miquelon me léchait la main comme s'il eût voulu me dire aussi à sa manière que tout m'aimait dans cette maison, même le chien. On prétend que les préoccupations de la vie matérielle dessèchent le cœur des pauvres : j'ai vu cent fois des preuves du contraire, et j'affirmerais volontiers que les entraînements du luxe, la soif insatiable des plaisirs, ont fait plus d'égoïstes que toutes les horreurs de l'indigence.

Il est à remarquer que les personnes naïves et peu instruites aiment passionnément les récits. Après avoir donné quelques soins à l'étude facile du caractère de la Brélivet et de sa petite fille, et quand je pus apprécier tout ce qu'il y avait d'élevé, de délicat même dans ces deux âmes, je trouvai un indicible plaisir à les entretenir parfois de mes souvenirs les plus chers. On peut se montrer confiant sans être jamais familier. D'ailleurs, la vieille femme et l'enfant, l'une avec le sérieux de son âge, l'autre avec l'enjouement du matin de la vie, me donnaient un précieux exemple d'expansion mêlée de réserve. Je vous disais tout à l'heure que les cheveux blancs de la Brélivet me rappelaient mon aïeule : sa bonté me la rappelait également, car cette femme, si pauvre qu'il lui fallait garder des vêtements mouillés sur son corps brisé de rhumatismes, faute d'un jupon de rechange quand elle revenait des champs ou du marché, après avoir passé plusieurs heures sous une pluie battante; cette femme trouvait dans son indigence mille ressources pour se rendre utile et faire le bien. Une bonne partie des plantes qu'elle cueillait avec tant de fatigues était livrée gratuitement aux malades de son quartier. Souvent elle préparait elle-même les tisanes; et, de plus, elle n'épargnait pas ses nuits au chevet de ceux qui ne pouvaient payer une garde. D'autres secours dans l'ordre moral n'étaient pas moins appréciés des malheureux : la Brélivet savait encourager et consoler mieux que personne. Modèle de patience, de soumission, de confiance en Dieu, elle devenait éloquente en parlant de la confiance en Dieu, de la soumission et de la patience.

J'arrive à l'événement dont le souvenir m'a, tout à l'heure, engagé à vous raconter cette histoire.

Emilienne achevait sa onzième année : depuis plusieurs mois elle suivait le catéchisme, et, dans huit jours, elle allait faire sa première communion. J'étais venu chez la grand'mère lui remettre une pièce d'argent pour l'aider dans cette circonstance solennelle; mais, avant d'entrer chez la bonne femme, je m'étais arrêté un moment dans la chapelle des Carmes, où j'avais vu la petite fille absorbée dans ses prières devant une petite statue de la Sainte-Vierge qui était posée alors sur la balustrade d'un autel latéral. Un rayon de soleil éclairait la figure de l'enfant, et je fus si frappé de l'expression de foi ardente, de suave tendresse répandue sur les traits d'Emilienne, que je ne pus m'empêcher d'en parler à ma vieille amie. La Brélivet devint pensive; et comme je lui demandais l'explication du silence qu'elle gardait :

« J'avais promis de me taire, dit-elle, et pourtant je n'en ai pas le courage; surtout lorsque je sens moi-même le besoin de vous confier toutes mes inquiétudes. Emilienne a commencé hier une neuvaine à Notre-Dame de Bon-Secours pour en obtenir un miracle : la pauvre petite est persuadée qu'elle pourra marcher sans béquilles le jour de sa première communion. »

Cette déclaration, faite d'une voix émue, me rendit muet à mon tour. La vieille femme soupira, appela Miquelon, qui se tenait couché sur le seuil, ferma la porte, et prenant son rouet et sa quenouille, poursuivit avec un peu plus d'assurance :

« L'enfant jouit d'avance de votre surprise, car je n'ai jamais pu lui faire comprendre qu'il se pourrait que le bon Dieu ne lui accordât pas la grâce qu'elle demande. Ce matin, elle me suppliait encore de ne pas vous parler de sa prochaine guérison. Pauvre chérie! hier, elle mettait en riant dans le feu le bout d'une de ses béquilles. Je lui criai de prendre garde, que la béquille allait brûler. « Je n'en aurai bientôt plus besoin, dit-elle, dans huit jours je marcherai comme tous les autres enfants. »

La Brélivet tourna la tête du côté du foyer et, ôtant ses lunettes, elle en essuya les verres.

« Je changerai le numéro dit-elle; je vieillis tous les jours et ma vue se trouble. »

En effet, sa vue se troublait; ses yeux étaient pleins de larmes.

« Il y a de nombreux exemples de guérisons miraculeuses, repris-je avec un peu d'hésitation : la piété d'Émilienne lui vient de vous; pourquoi ne vous donnerait-elle pas, à son tour, une partie de son espérance?

» — Je ne doute ni de la puissance ni de la bonté de Dieu, répondit la vieille femme; seulement, je songe à notre indignité : je crains qu'il n'y ait de la présomption à demander un miracle en notre faveur; et j'ai peur qu'Émilienne, si elle doit rester boiteuse, ne perde le goût de la prière. Quand l'idée du ciel, où j'espère aller un jour avec ma petite fille, me vient au milieu de mes peines, je suis forcée de reconnaître que ces peines sont peu de chose, après tout, pour payer un tel avenir. Si j'ai perdu ma fille et mon fils, je sais que je les retrouverai, et la certitude de les revoir, m'aide à supporter leur absence. S'il me faut endurer pour moi et pour celle que j'aime le plus au monde ce que vous appelez des privations, je me dis que je suis vieille, qu'Emilienne n'a guère de santé, et qu'avec un peu de patience nous serons bientôt l'une et l'autre dans un lieu où l'on ne souffre ni du froid ni de la faim. L'infirmité de ma chérie m'a causé d'abord bien de l'affliction; puis, quand j'ai vu que cette infirmité la retenait auprès de moi, la disposait à des pensées plus sérieuses et plus chrétiennes; quand je me suis bien persuadée enfin qu'Emilienne, libre de se mêler à tous les jeux de la rue, eût été moins sage et moins bonne, je me suis demandé si au lieu de me plaindre d'avoir une enfant paralytique, je ne devais pas plutôt en remercier le bon Dieu. La meilleure manière de prier, à mon avis, c'est de dire à celui qui voit mieux que nous de faire ce qu'il veut et non ce que nous voudrions qu'il fît, nous pauvres aveugles. »

La Brélivet fut interrompue par l'arrivée de sa petite fille. Cette dernière entra joyeusement et s'assit sur le dos de Miquelon, qu'elle couronna de mauves et de soucis. Le chien se leva doucement et la promena autour de la chambre en aboyant de plaisir. Une lutte commença : Émilienne jeta assez loin une de

ses béquilles, et, quittant le dos du chien, au lieu d'attendre comme à l'ordinaire, en s'aidant de la table ou du mur, que Miquelon lui rendît un appui indispensable, il lui suffit de l'autre béquille pour aller ramasser elle-même celle que le chien tenait déjà entre ses pattes et roulait de notre côté. L'aïeule fit un geste d'étonnement auquel je répondis des yeux. Emilienne revint s'asseoir près du foyer sans faire aucune observation sur ce qu'elle venait de marcher pour la première fois avec une seule béquille. Avant de sortir, je serrai les mains de la grand'mère entre les miennes.

« Je reviendrai demain, lui dis-je; je reviendrai tous les jours jusqu'à la première communion d'Emilienne. »

Et mon cœur battait vite! Je ne saurais peindre l'émotion que j'éprouvais.

Le lendemain et les jours suivants, la même scène se renouvela : il vint un moment où je ne pus me contenir d'avantage.

« Émilienne, je sais tout! ô mon enfant, voyez donc, en laissant ici une de vos béquilles, jusqu'où vous pourriez aller dans la rue : je vous suivrai; je serai là si vous avez besoin d'une aide.

» — J'irai jusqu'à la chapelle des Carmes, dit l'enfant avec une assurance incroyable. Demain, je n'aurai même plus besoin de l'autre béquille.

» — Voyons! dit la grand'mère toute pâle d'anxiété.»

Et moi je répétai aussi : « Voyons! voyons! »

L'épreuve commença : Émilienne prit le devant et je la suivis avec la grand'mère. Je ne sais si quelqu'un s'étonna de me voir dans les rues en compagnie de la pauvre vieille. Les passants ne m'importaient guère; j'avais autre chose en tête qu'un sot orgueil. Je ne voyais rien que l'enfant qui marchait devant nous, et qui, de temps en temps, se retournait vers son aïeule et moi avec l'expression d'une joie triomphante. Nous arrivâmes ainsi à la chapelle et nous allâmes nous prosterner ensemble devant Notre-Dame de Bon-Secours. Comme je priai du fond de mon cœur! La Brélivet, le front collé sur les dalles, sanglotait sans pouvoir prononcer une parole.

Le lendemain était le jour tant désiré. La cérémonie avait lieu à l'église paroissiale, beaucoup plus éloignée de la maison de la paralytique que ne l'était la chapelle des Carmes, et pourtant tout se passa comme Émilienne l'avait dit. L'enfant n'eut d'autre appui que le bras de sa grand'mère pour aller à l'église Saint-Louis et pour en revenir. Les voisines se tenaient aux fenêtres ou suivaient la petite fille avec des exclamations naïves. Miquelon seul paraissait inquiet au départ et ne voulait pas laisser l'enfant s'éloigner sans les béquilles qui l'avaient aidée jusque-là; il bondissait en traçant mille cercles autour de sa jeune maîtresse, mordait le bas du jupon de la Brélivet, et s'obstinait à les ramener toutes deux au logis pour y prendre ce qui lui semblait nécessaire. Il fallut renfermer le prudent Miquelon. Pour moi, j'étais comme ivre d'allégresse; et, le soir même, dans une lettre toute pleine du bonheur que je ressentais, je racontai à ma famille l'heureux événement dont je venais d'être témoin.

N'avez-vous jamais fait une remarque à propos de toutes les correspondances? Un jour, une lettre d'ami nous annonce une heureuse nouvelle; nous répondons avec gaieté, et voilà, que lorsque nos félicitations arrivent, un accident est survenu, et ce sont des consolations qu'il faudrait offrir. Un intervalle de quelques heures suffit pour changer entièrement les situations et faire autant de paroles pénibles de nos discours les plus enjoués, les mieux en rapport avec les idées exprimées dans la lettre à laquelle nous venons de répondre. Je devais reconnaître une fois de plus cette triste vérité, quand une de mes sœurs m'écrivit la semaine suivante pour me demander des explications sur la guérison subite d'Émilienne.

En effet, le lendemain de la communion, la petite fille était revenue très-fatiguée de la messe d'actions de grâces et il lui avait fallu se mettre au lit. La fatigue se dissipa dans la nuit, mais lorsque l'enfant voulut retourner à l'école, impossible de faire dix pas sans s'aider au moins d'une béquille. Cela dura trois jours; puis, la faiblesse augmenta, redevint ce qu'elle était auparavant et l'autre béquille fut reprise. — Émilienne pleura beaucoup; la grand'mère ne se montra pas moins affligée, mais elle l'était surtout de la crainte qu'elle avait de voir la foi d'Émilienne ébranlée par cette rechute.

Je venais de recevoir un ordre d'embarquement, et je me préparais à un voyage qui devait durer quatorze mois. La Brélivet m'avoua qu'elle n'osait interroger la paralytique sur les sentiments qu'elle désirait le plus connaître; et, cédant aux instances de la bonne femme, je promis de faire parler Émilienne. Cette mission me coûtait à remplir. J'ai vu des hommes qui se croient de sages moralistes, des modèles de courage et de fermeté parce qu'ils prennent bravement leur parti de tous les malheurs qui frappent le prochain sans les atteindre; mais je ne suis pas de ces hommes et je ne me sens à l'aise que pour consoler des chagrins dont je souffre moi-même ou dont j'ai souffert. Ce fut donc avec un embarras véritable qu'après avoir remis à l'enfant un présent que lui envoyait ma sœur, j'allai m'asseoir devant elle, de l'autre côté du foyer. Une de ses petites béquilles était sous son bras, l'autre à ses pieds, et je ne pouvais y arrêter les yeux sans me sentir le cœur gros et bien près des larmes.

Ne sachant comment m'y prendre, j'allai directement au fait.

« Émilienne, demandai-je d'une voix tremblante, avez-vous prié Notre-Dame de Bon-Secours depuis la messe d'actions de grâces? »

L'enfant mit sa tête sur ses genoux et sanglota quelques instants avant de pouvoir répondre. Pourquoi me ferais-je plus maître de moi-même que je ne le suis réellement. J'avais pris une des mains de la petite fille et je l'arrosai de mes pleurs.

La pauvre Emilienne vit mon chagrin et trouva dans son bon cœur plus de courage que je n'en avais.

« J'ai pleuré aujourd'hui pour la dernière fois, dit-elle, car je ne veux affliger ni vous ni ma bonne grand'mère.

» — Le moyen de ne pas affliger votre grand'mère, repris-je, c'est de prier toujours la Sainte-Vierge avec confiance et de ne pas murmurer contre les desseins de Dieu. »

J'allais continuer, mais je m'arrêtai court devant le regard étonné que me jeta la paralytique.

« Murmurer! dit-elle; prier avec moins de confiance! oh! non, je ne ferai jamais cela, bien que j'aie commis une grande faute. »

L'enfant baissait les yeux et la rougeur couvrait son charmant visage.

Je l'interrogeai doucement.

« Avant ma guérison, reprit-elle, et lorsque je priais la Sainte-Vierge d'intercéder pour moi, je sentais mon cœur tout en feu. Je fus guérie... eh bien! quand je retournai à la chapelle des Carmes pour remercier Notre-Dame de Bon-Secours, je ne pus me recueillir et prier comme auparavant. Même à genoux devant l'autel, je pensais à toute autre chose que la bonté de Dieu : Je me réjouissais de pouvoir aller à l'îlôt de la Penfeld sans me faire traîner par Miquelon; je me voyais dansant des rondes dans la cour de l'école, et courant, et sautant, au lieu de me tenir encore tristement assise dans un coin. J'étais si heureuse que je ne m'apercevais pas que j'étais devenue ingrate. Mais le bon Dieu sait tout : il vit que je l'oubliais dès que j'étais contente, et, pour retrouver mon cœur, il me rendit bien vite mon infirmité. »

J'ai conservé le sens exact de cette explication si admirablement chrétienne dans son humilité, mais j'ai le regret de ne pouvoir me rappeler les expressions plus naïves de l'enfant paralytique. Avait-elle bien deviné? Nous lisons dans l'évangile que sur dix lépreux, neuf, après avoir été guéris, s'éloignèrent de Jésus sans lui adresser un mot de reconnaissance, et pourtant l'histoire ne dit pas que ces hommes se trouvèrent de nouveau atteints de la lèpre en punition de leur ingratitude. La Brélivet m'avait chargé de réprimander au besoin sa chère malade, et c était moi qui recevais d'Émilienne une leçon de confiance et de soumission filiales. Quand je rapportai à la grand'-mère la belle réponse de l'enfant, elle bénit le ciel et parut délivrée d'un grand poids. Pour cette femme, il n'y avait qu'un malheur sans consolations : c'était de reculer dans la vertu et de déchoir aux yeux de l'éternelle justice.

Je partis; je visitai quelques colonies anglaises, et n'ayant laissé personne à Brest qui connût l'enfant paralytique, je restai plus d'un an sans avoir de ses nouvelles. La pauvre demeure de la marchande d'herbes et l'îlot de la Penfeld, où la douce figure d'Émilienne m'était apparue pour la première fois, se présentaient, néanmoins, à ma mémoire, presque aussi souvent que le manoir paternel où mon aïeule m'attendait avec mes frères et mes sœurs. Comme pour ces dernières, j'avais acheté quelques petits présents pour Émilienne. Il me tardait d'entendre les exclamations de plaisir de ma jeune amie; et, quand la côte du Portzic parut devant moi; quand je reconnus le château et les remparts de la ville maritime, je sentis mes yeux se mouiller en regardant dans la direction où se trouvaient la chapelle des Carmes et la maison de la Brélivet.

Lorsqu'il me fut permis de descendre à terre, j'attendis la nuit pour me présenter dans cette maison, parce qu'il me fallait porter sous le bras un paquet assez gros destiné à la grand'mère et à sa petite fille. En m'approchant, je vis de la lumière dans la chambre qui m'était si connue. Je me disais joyeusement que j'allais les voir et je pressais le pas avec toute la confiance de la jeunesse. Un chien grattait la porte en gémissant : je m'étonnai qu'on n'ouvrît pas à Miquelon, et un doute pénible me traversa l'esprit. Le chien me reconnut et vint à moi avec ces murmures que vous avez souvent entendus et qui ressemblent aux sanglots d'un enfant. Il se glissa derrière moi dans la chambre où je pénétrai le cœur plein d'une douloureuse appréhension. Il n'y avait là que deux femmes âgées : l'une assise près d'un lit et lisant péniblement un chapitre de l'*Imitation*, l'autre couchée et mourante.

La Brélivet tressaillit au son de ma voix, et fixant sur moi un regard affectueux, elle me tendit la main.

« Émilienne est partie la première, me dit-elle, il y a de cela quelques jours; mais, en la soignant, j'ai gagné sa maladie, et avant demain, peut-être, j'irai la rejoindre. Dieu a tout arrangé pour le mieux dans sa bonté. S'il eût guéri mon enfant par un miracle, comme nous l'avons cru un moment; si cette enfant vivait encore, quel abandon, quels périls n'aurais-je pas à craindre pour elle en la laissant derrière moi? Vieille, je ne pouvais espérer lui rester longtemps. Que fait le Seigneur, le bon Dieu? Au lieu de nous accorder une grâce pleine de dangers, il appelle à lui ma petite fille pour la combler de biens et lui épargner les peines de ce monde. Il veut même qu'elle n'ait pas à regretter sa grand'mère qu'elle aimait tant. La nuit dernière, l'enfant est venue m'appeler, et j'ai senti sa petite main passer sur mon front. Il y avait comme un rayon de soleil autour de moi, et je respirais des parfums si agréables qu'on eût dit que j'étais sous un buisson de roses. »

La voisine qui était venue veiller la Brélivet et qui, à mon entrée dans la chambre, avait interrompu sa lecture, me fit un signe et me conduisit près du foyer.

« Ce sera pour cette nuit, dit-elle : l'oiseau de la mort est sur la cheminée, l'entendez-vous? »

Je prêtai l'oreille et j'entendis très-distinctement un oiseau qui, à intervalles égaux, poussait un cri très-doux et d'une mélodie plaintive.

Ce cri attira l'attention de la mourante.

« — Vous croyez que c'est l'oiseau de la mort, dit-elle, mais moi je reconnais la voix de ma chérie qui me parle de la bonté de Dieu et qui me presse de ne pas tarder davantage. Il vous semble que c'est la plainte d'un oiseau? Non, non, c'est Émilienne! Vous savez bien que je la nommais souvent ma petite colombe. »

Ce lit d'agonie n'avait rien de sombre ni de douloureux : on n'y voyait autre chose qu'un adieu tranquille aux chagrins de la terre, un avant-goût des joies célestes, un cantique de bénédictions pour les peines éprouvées et pour les bonheurs promis. La Brélivet mourut le lendemain matin au premier chant du coq. Le surlendemain j'assistai à son convoi, où l'on ne vit qu'un seul habit noir, mais où les pauvres, qu'elle avait tant de fois secourus malgré sa misère, lui formaient un cortége aussi recueilli qu'affligé.

Maintenant, je n'ai plus rien à dire d'Émilienne ni de sa grand'mère, sinon que depuis l'époque où je les ai connues toutes les deux, je ne puis entendre un sophiste de salon déclamer contre la Providence sans me rappeler avec bonheur qu'une pauvre marchande d'herbes et une enfant infirme ne trouvaient aucune objection à élever contre la justice et la bonté de Dieu. Dans mes heures de dégoût et de découragement (il y en a dans toutes les carrières) l'exemple de la vieille femme et de l'enfant ne m'a pas été non plus inutile.

Lorsqu'une épreuve me semblait difficile à supporter, lorsque j'avais à déplorer un mécompte : Souviens-toi, me disais-je, des paroles d'Émilienne quand elle eut perdu tout espoir de guérison, et, avant de murmurer contre le ciel, cherche bien si tu n'as pas à te reprocher, envers Dieu, quelque ingratitude.

III

Valentin avait achevé son récit.

« Mon ami, lui dis-je, toute véridique et morale qu'est votre histoire, il se rencontrera des gens qui reprocheront à votre Émilienne son bonnet de serge et ses sabots. La vertu, l'élévation, les sentiments délicats dans la pauvreté trouvent aussi des incrédules parmi ceux qui n'ont pas toujours ces dons précieux au milieu des facilités d'une vie somptueuse. Me permettez-vous, cependant, d'écrire et de publier l'histoire de la Brélivet et de sa petite fille?

» — Ecrivez pour les bons cœurs, pour les âmes généreuses, pour les chrétiens sincères, répondit Valentin; ils sont encore nombreux dans les rangs élevés de la société, et ceux-là savent que la mère de Jésus n'avait pas de quoi acheter un agneau pour l'offrir en sacrifice; que les apôtres étaient des matelots et des ouvriers; que Geneviève et Jeanne d'Arc gardaient les moutons. Ils auront eux-mêmes à vous citer, soyez-en bien sûr, de beaux exemples de vertu qu'ils ont admirés autour d'eux aussi bien dans les chaumières que dans les plus riches hôtels. Que dit la Bible au chapitre onze de l'Ecclésiastique? « La sa- » gesse de l'homme obscur le relèvera : ne le mépri- » sez point parce qu'il paraît peu de chose : l'abeille » est petite entre les animaux qui volent, et, néan- » moins, son fruit l'emporte sur ce qu'il y a de plus » doux. »

Hippolyte Violeau.

Dans son jugement sur le concours de poésie, la Société des gens de Lettres vient de décerner l'accessit unique à un jeune homme de dix-huit ans, M. Emmanuel des Essarts, fils de notre ami et collaborateur M. A. des Essarts. — Ce succès si précoce donnera sans doute un intérêt tout particulier aux vers que le jeune poète nous a communiqués.

LA FLEUR DE L'AMITIÉ

A MADAME R....

Lorsque l'été revient sur son char de lumière,
Votre parc, diapré de feux et de couleurs
Reprend ses frais abris, son ombre hospitalière,
Ses doux rossignolets et ses petites fleurs.

La rose élève aux cieux sa tête rougissante;
Le lis répand sur nous son parfum virginal;
La tulipe se plaint de son odeur absente,
Et le camélia se pare pour le bal.

L'orgueilleux dahlia nous cache avec malice
Comme un petit Poucet le bluet effacé;
La marguerite est chère à mon front qui se plisse,
Et le myosotis me parle du passé.

O falbalas du jeune avril! Vaine parure
Qui se perd en lambeaux au souffle de l'hiver!
Ne faut-il pas vraiment quereller la nature
Qui vient poudrer de neige un feuillage si vert!...

Mais il est une fleur cent fois plus odorante,
Fleur que ne peut flétrir l'aquilon déchaîné,
Fleur qu'on ne voit jamais sur sa tige mourante
Ouvrir languissamment un calice incliné;

Qui brillerait toujours sous le linceul de neige
Que nous jette l'Hiver, ce vieillard soucieux,
Et qui résisterait au redoutable siége
Des frimats et des vents conjurés dans les cieux.

Cette fleur, elle existe en un vivant parterre;
Car vous la cultivez dans votre noble cœur,
Et vous lui conservez un abri sur la terre
Quand l'oubli, fils du temps, semble partout vainqueur.

Il chante au Créateur son hymne parfumée,
Ce lis intérieur saint comme la pitié :
Au céleste jardin par Dieu même semée,
La fleur de votre cœur s'appelle l'*Amitié!*

EMMANUEL DES ESSARTS.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL

N° 6.

Nous ajoutons ce mois-ci, à notre catalogue, plusieurs morceaux choisis parmi les nouveautés les plus recherchées et les plus brillantes de la saison. D'abord une saltarelle de mademoiselle Nicolo, la fille du célèbre auteur de *Joconde*, puis une délicieuse tarentelle de M. Benvenuta, et enfin un nocturne de M. Botte dus à M. l'éditeur Leduc.

La fameuse polka des *Lanciers*, de M. Emile Trahauh, et *le Souvenir de Boïeldieu*, polonaise brillante par M. Ascher, nous ont été fournis par M. Paté.

Nous complétons cette collection nouvelle par un quadrille de Jules Yung plein de verve et d'entrain, un morceau sur *Luiza Strozzi*, pour violoncelle, avec accompagnement de piano, par M. Lée, et diverses romances éditées, ainsi que les deux compositions qui précèdent, par M. Bonoldi.

ÉDUCATION MUSICALE.

Nous avons parlé des instruments de musique en usage dans l'antiquité; c'était le meilleur moyen de donner à nos lectrices une idée de la musique ancienne, à laquelle l'orchestration était presqu'entièrement inconnue. Il serait inutile d'ajouter des commentaires sur les instruments que l'industrie humaine multiplie journellement dans le monde moderne. Chacun de nous en connaît l'utilité, le charme et les effets saisissants. Mais avant de recommencer la série de nos articles biographiques, nous espérons qu'on nous permettra d'exprimer avec quelque détail notre opinion sur l'orgue, ce roi des instruments, qui, bien qu'apprécié aujourd'hui beaucoup plus qu'autrefois, n'a pas encore conquis l'importance que méritent ses immenses et incomparables ressources.

Dans toutes les maisons, depuis la plus humble boutique jusqu'au plus splendide hôtel, dans les théâtres, dans les concerts, partout enfin, il y a un piano. C'est un meuble indispensable à toutes les classes de la société. Nous ne voulons pas retirer au piano les qualités qui lui sont propres. Il en possède bon nombre que nous avons nous-mêmes plusieurs fois signalées. Mais l'orgue, qu'on ne trouve que rarement dans les concerts, dans les théâtres et dans les maisons particulières, y mériterait pourtant la place d'honneur, et nous voyons avec regret, qu'il n'en occupe la plupart du temps qu'une secondaire. Nous n'avons aucune espèce de goût pour la réclame, cette déesse vénale à laquelle petits et grands apportent leur offrande, les uns pour lui demander la célébrité, les autres pour en obtenir la fortune. Nous ne connaissons les facteurs d'orgues que par le plus ou le moins de mérite des instruments qu'ils fabriquent, et il ne nous est jamais arrivé jusqu'à présent d'en rencontrer un seul. Ceci bien posé, nous n'hésitons pas à exprimer le regret que nous éprouvons de voir les pianistes, et même les pianistes d'un talent reconnu, s'arrêter soudainement devant un orgue sans pouvoir en obtenir une note harmonieuse, sans pouvoir traduire sur son clavier sonore la moindre inspiration chrétienne ou profane.

La prolongation des sons, cette admirable puissance de l'orgue qui laisse à l'expression et au sentiment de si vastes champs à parcourir, les embarrasse, les gêne, les arrête dans leur essor frivole. Il est vrai que la contredanse, la polka, la schostich... ce flux et ce reflux de petite musique sautillante qui est à l'ordre du jour, ne s'arrangent guère des sons majestueux de ce sublime instrument; mais en dehors de ces plaisirs naturels à la jeunesse et que nous nous gardons bien de condamner, n'y a-t-il pas des jouissances infinies à se recueillir dans un ordre de pensées plus élevées, plus profondes, plus religieuses surtout. Je conçois qu'on aime le piano le matin, quand le soleil luit, quand les oiseaux chantent, quand toute la nature scintille et sourit. Je le comprends encore le soir à la clarté des girandoles, au bruit des voix joyeuses de la foule. C'est un instrument gai qui s'accorde parfaitement avec l'éther du ciel et les folâtreries de la jeunesse, mais il faut avoir le talent des Chopin, des Litz et des Thalberg pour en tirer des notes profondes qui touchent aux cordes sensibles de l'âme humaine. Quand le jour s'efface sous les premières teintes du crépuscule, quand le silence du soir a succédé au tumulte de la vie agissante, le son d'un orgue joué avec âme arrive à nos oreilles ravies comme un écho lointain des célestes concerts. Il fait naître en nous je ne sais quel sentiment profond qui a des retentissements dans les plus secrets refuges du cœur. Les impressions qu'en ressentent les natures élevées ne peuvent s'analyser; mais à travers les mouvements confus qu'elles jettent dans l'âme, il est évident que la pensée religieuse est la première. Or, la pensée religieuse est la source de tout ce qui est bon. Nous regrettons donc qu'avec la possibilité d'avoir aujourd'hui des orgues à des prix fabuleusement bas, on ait si rarement chez soi un de ces instruments pour lesquels la méthode est presque la même que pour le piano et dont le moindre pianiste, avec très-peu d'étude, parviendrait à tirer un excellent parti.

Comment se fait-il aussi que la plupart des églises de village se bornent pour toute musique au bruit monotone du serpent traditionnel pompeusement décoré du nom d'ophicléide? Croit-on que l'homme de la campagne soit insensible aux influences religieuses que produisent les grandes mélodies de l'orgue?

L'homme du peuple, l'homme des champs, l'enfant même qui ne comprend et ne sent qu'avec son instinct, sont profondément remués par la musique. Ajoutons que la musique sacrée a des effets bien plus efficaces sur l'âme que la musique profane, et disons que dans chaque village où se trouve une église, il devrait y avoir un orgue. On lit chaque jour, dans les journaux, que le facteur d'orgues Alexandre, que je n'ai pas l'avantage de connaître, mais dont j'apprécie les excellents instruments, donne, pour 400, 200 et même 100 francs, des orgues payables à termes. Nous avons été appelée nous-même à en toucher dans plusieurs églises, et nous les avons trouvés irréprochables; certes, c'est un grand pas que l'industrie fait faire à l'art, que cette facilité mise à la portée de tous les moyens pécuniaires. On ne peut donc plus alléguer la pauvreté des communes pour justifier l'indifférence apportée jusqu'alors à l'utilité des orgues dans les églises rurales.

Il est impossible qu'il ne se trouve pas dans une localité quelques personnes qui, se cotisant entre elles pour l'avantage de tous, pourraient faire hommage à leur chapelle de ce complément nécessaire, de même qu'il nous semble fort probable que, sans être contraint à rétribuer un organiste, on rencontrerait aisément, fût-ce dans le plus humble hameau, quelque pianiste qui, après une courte étude, arriverait à tirer bon parti de cet admirable instrument.

Ce goût de la belle musique, cette appréciation des hautes mélodies puisées à une source sainte, seraient d'un excellent effet sur les habitants des campagnes. Peut-être iraient-ils d'abord à l'église plus pour écouter que pour prier. Mais la prière se mêlant à la mélodie ramènerait bien vite le sentiment à la place de la sensation, réveillerait la piété endormie et envelopperait le culte divin de ce charme doux et sérieux qui nous fait voir le ciel à travers de saintes espérances. Nous ne saurions trop engager les mères à faire apprendre l'orgue à leurs enfants et à les habituer à écouter avec onction la musique sacrée, bien autrement grande, bien autrement pénétrante et sympathique que toutes les combinaisons des orchestres de théâtres et de concerts. Dans une semblable étude, le côté moral de l'être humain a tout à gagner, le côté artistique ne peut qu'y acquérir un goût plus pur, plus large et plus complet; et les populations rurales, en suivant notre avis, entreraient à coup sûr dans la voie du progrès religieux, si nécessaire au repos individuel et si indispensable à la moralité comme à la tranquillité générale.

MARIE LASSAVEUR.

Revue Musicale.

Il est bien difficile aujourd'hui de trouver des libretti qui inspirent aux compositeurs de musique des œuvres vraiment remarquables; excepté la peinture des mœurs peu orthodoxes de la Bohème moderne, quels sujets intéressants peut-on découvrir dans la mine si longtemps et si laborieusement exploitée du drame et de l'histoire? Depuis les plus importants événements jusqu'aux plus simples anecdotes, depuis les plus grands caractères de l'antiquité jusqu'aux physionomies les plus insignifiantes du monde où nous vivons, tout a été évoqué, décrit, représenté, chanté sur tous les tons, sous toutes les faces. Or, comme le génie de l'homme a des limites, il devient impossible, malgré les plus courageux efforts des imaginations en travail, il devient impossible, dis-je, de créer du nouveau.

Nous devons nécessairement retomber dans les données déjà connues, parcourir les chemins où nos pères ont marché avant nous et composer des œuvres dont la tradition pourrait nous offrir le modèle, si nous consultions la tradition. La conséquence de cet état de choses, c'est que l'écrivain le plus intelligent, le poète le plus fécond ne savent sur quel sujet broder leur prose ou leurs vers; c'est que les libretti manquent aux compositeurs, c'est enfin que le mu-

sicien le mieux inspiré se trouve soudainement arrêté dans les effluves de son génie créateur par la monotonie, l'impuissance, la nullité du poème dont, faute de mieux, il est obligé de se servir; ceci explique le peu d'effet qu'a produit au théâtre Impérial de musique la première représentation de *François Villon*, opéra en un acte de M. Membrée. Ce jeune compositeur, déjà connu par des productions d'un ordre supérieur, avait à revêtir de ses harmonieuses mélodies un héros fort peu taillé pour la poésie : François Villon, poète, un peu voleur, un peu philosophe et beaucoup trop cynique, François Villon, vrai gibier de potence, qui n'échappa aux terribles sévérités de Louis XI que par une grâce toute spéciale, ne pouvait soutenir le talent jeune, élégiaque et pourtant énergique de M. Membrée. Quelque habile parti qu'ait su tirer de ce coureur d'aventures, M. Got, auteur du libretto, il n'a pu lui communiquer ce qui convenait au genre du compositeur-musicien, quelque chose de tendre et de passionné qui n'exclut ni la vigueur du style ni l'originalité de la conception.

Le rideau se lève sur le chœur plein de verve et d'entrain des garçons sans souci. L'agreste sonorité du hautbois fait entendre un charmant motif dont le tambour de basque accentue le rhythme de la façon la plus pittoresque. Puis viennent les couplets d'Aïka et de Villon, d'une grâce si tendre et si rêveuse qu'on se demande comment le caractère tapageur du personnage principal a pu se plier à une telle situation. L'étrangeté de la chanson bohême que chante l'héroïne, et le *De Profundis* burlesque sous lequel se montre un sentiment profond et religieux qui domine les vociférations des buveurs, enfin un très-joli duo :

« *Oui ce n'est pas d'aujourd'hui que je t'aime.* »

sont autant de preuves péremptoires du talent souple et original de M. Membrée. Son instrumentation est sonore, même dans l'emploi des timbres les plus graves, et ses éclats les plus bruyants ne vont jamais jusqu'au bruit. Aussi nous répétons qu'avec un libretto plus approprié à ses moyens, M. Membrée aurait fait un opéra qui, certes, ne fut pas descendu aux proportions infimes d'un lever de rideau. Mademoiselle Delille, que des bouts de rôle sans importance avaient tenue dans l'ombre jusqu'à ce jour, s'est parfaitement acquittée de la mission qu'elle avait à remplir. Nous devons signaler les progrès notables de M. Sapin, qui certes, par l'étendue de sa voix et ses qualités de comédien, est appelé à devenir un artiste remarquable. Nous répétons avec le spirituel feuilletoniste, M. Fiorentino : Boulo boulotte.

On a repris à l'Opéra-Comique *Joconde*, une des plus charmantes productions musicales de Nicolo. C'est d'un bout à l'autre une inspiration gracieuse, facile, toujours soutenue et d'un sentiment fin et délicat. On aime à entendre ces airs avec lesquels a été bercée notre génération. Cette musique que savouraient nos pères nous rappelle de doux et chers souvenirs. Pour notre part, nous l'avons trouvée fort bien interprétée; mais les vieux amateurs du Théâtre Feydeau ne pouvaient oublier Martin en écoutant Faure, et disaient tout bas que le talent de mademoiselle Lefèvre n'était pas à la hauteur de celui de la charmante Gavaudan.

Il faudrait remplir les colonnes de vingt journaux, si nous devions rendre compte de l'immense quantité de concerts qui ont été donnés à Paris depuis deux mois. Nous citerons seulement parmi les soirées classiques de la saison, celle donnée dans les salons d'Erard par M. Bessems. Ce violoniste a fait entendre *le Chant d'adieu*, morceau de sa composition, d'un très-beau style, exécuté d'une façon irréprochable. Les sonates de M. Vaucorbeil ont obtenu de chaleureux suffrages; quelques romances de mademoiselle Tys et l'harmonicorde de M. Lebeau ont complété le programme de cette séance.

Le lendemain, la salle de Hertz s'ouvrait au concert du célèbre violoncelliste Batta. Goria, M. de Hartog, Amédée Dubois et les frères Lyonnet ont rivalisé de talent dans cette soirée et partagé avec le bénéficiaire les légitimes applaudissements d'un auditoire enthousiasmé.

MARIE LASSAVEUR.

Economie Domestique

SOUPE AUX CERISES. — Prenez un kilogramme de guignes noires, ôtez-en les queues. Mettez 60 grammes de beurre dans une casserole, laissez-le fondre, ajoutez les cerises, tournez. Saupoudrez le tout de farine, sautez bien ; ajoutez un verre d'eau et 125 grammes de sucre; laissez cuire.

Faites frire à part des petits croûtons coupés en dés, mettez-les dans un plat creux, versez dessus les cerises et leur jus et servez rapidement, afin que les croûtons n'aient pas le temps de détremper.

ÉPIS DE MAÏS AU VINAIGRE. — On prend les épis lorsqu'ils commencent à se former et qu'ils sont longs tout au plus comme le petit doigt; on les débarrasse de leur enveloppe, de leur barbe et de leur queue ; on ajoute de petits oignons blancs et une gousse d'ail. On met le vinaigre dans une bassine étamée ; lorsqu'il bout, on le sale ; on ajoute de l'estragon et du piment, on y jette les épis et on laisse faire quelque bouillons. On verse dans une terrine *non vernissée* pour laisser refroidir. On place les épis dans un bocal en y ajoutant de l'estragon, de la passe-pierre et des capucines. Ils forment un bon condiment.

CHEVEUX D'ANGE. — Prenez douze carottes bien tendres et de moyenne grandeur, ratissez-les, coupez-les en longueur en tranches très-minces, divisez ces tranches en filets très-menus; écorcez deux citrons, ôtez-en le blanc qui se trouve entre le zeste et l'intérieur du fruit, coupez ce blanc en filets, mettez-le dans une casserole avec vos carottes et un verre d'eau bouillante; faites mijoter jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'eau; ajoutez le jus des deux citrons et 75 grammes de sucre en poudre, remuez souvent, ne laissez ni roussir, ni attacher; lorsqu'il ne reste plus de jus, dressez en pyramide sur une assiette et servez chaud ou froid, à volonté. C'est un bon et joli plat de dessert.

Correspondance.

PLANCHE VI. — 1, Col — 2, Sachet à mouchoir — 3, Mouchoir — 4, Dessin pour bas de robe d'enfant — 5, Palme pour cravate — 5 *bis*, Petite garniture — 6, Écusson avec les lettres T. R. — 6 *bis*, Dessin pour mettre au-dessus d'un ourlet — 7, Écusson avec J. L. — 8, Boutonnière — 9, A. D. D. enlacés — 10, *Pensée* — 11, O. B. enlacés — 12, *Juliette* — 13, N. P. — 14, M. A. enlacés — 15, A. L. — 16, Croix pour missel — 17, S. A. — 18, P. L. D. — 19, H. R. 20, J. L. — 21, R. L. — 22, Col de petite fille — 23, Mouchoir — 24, Mouchoir simple — 25, Écran de mains — 25 *bis*, L. C. — 26, Écusson avec N. B. — 27, *Idem* avec C. M. — 28, *Idem* avec *Nelly* — 29, *Clémence* — 30, *Blanche* — 31, *Élodie* — 32, *Élise* — 33, F. S. — 34, A. T. — 35, J. G. — 36, Entre-deux — 37, G. B. — 38, G. M. — 39, C. S. 40, A. L. — 41, Dessin, galon et soutache — 41 *bis*, Entre-deux — 42, Dessin pour mouchoir — 43, *Idem* — 44 et 45, Garnitures — 46, Semé — 47, 48 et 49, Festons — 50, 51 et 52, Patron d'une blouse *Victoria* pour petit garçon de trois à quatre ans — 53, 54 et 55, Patron d'une manche de robe double pagode — 56, Corbeille — 57, Bobèche — 58, Sac à tabac — 59 et 60, Col et manche à bouillons — 61 à 66, Diverses figures des jours point d'Alençon expliqués plus bas.

La petite édition finit au numéro 21 inclusivement.

Et ceci s'appelle une lune rousse!... car, tu le sais, toute lune qui commence en avril, fût-ce le 30, est réputée rousse, quels que soient, d'ailleurs, les horizons bleus qu'elle nous tienne en réserve ; ceci peut s'ajouter au chapitre des injustices humaines. Toi, chère Florence, dont le ciel est toujours pur, tu ne te trouves plus à la hauteur de nos transports, vis-à-vis du beau temps; tel est l'inconvénient de l'éternel bien-être. En France, nous sommes favorisés, sous ce rapport ; l'extrême variabilité de notre cher climat nous tient sans cesse en haleine ; aussi, que d'actions de grâce pour un rayon! Toi, tu es le riche, qui ne saurait apprécier les bourses pleines, n'en ayant jamais connu d'autres ; nous sommes les pauvres, nous, pour lesquels la moindre menue monnaie a son prix !

Du reste, il semble que la pureté de notre atmosphère soit une politesse de plus à ajouter à celles dont S. A. I. le grand-duc Constantin se voit l'objet, non pas que la Russie *jouisse* des brumes de l'humide Angleterre ; à Saint-Pétersbourg, en ce moment, les doux zéphirs et le blond Phœbus règnent sans partage, et si ce n'était la fonte des glaces, qui transforme les rues et les places en autant de lacs, très-peu limpides, hélas ! on se croirait à Paris ; mais enfin, quelque peu privé du printemps que soit le grand duc, il n'en est pas moins agréable pour lui de le rencontrer partout à son poste ; cela double la valeur des différents spectacles qui lui sont offerts ; supposons, en effet, les outres célestes crevant, sans dire gare, sur les quatre-vingt-dix mille hommes de toute arme qui, dans l'éclat, les uns de leurs corselets d'acier et de leurs casques d'or, les autres de leurs vêtements pittoresques, tous de leur irréprochable tenue, ont manœuvré l'autre jour au champ de Mars, cela eût bien quelque peu dérangé la fête.

A propos de la revue, lorsqu'au retour le cortége a traversé le jardin des Tuileries pour rentrer au palais, dans la foule qui formait une haie compacte des deux côtés de la grande allée, j'ai entendu commettre une singulière méprise : en différents groupes on se montrait un militaire russe, tout de blanc habillé, casque d'argent à aigle d'or en tête, comme le grand-duc Constantin lui-même, tandis que ce dernier, d'apparence beaucoup moins éclatante, chevauchait dans son costume d'amiral, telle est sa qualité, costume qu'égayait seulement le grand cordon de la Légion d'honneur, don impérial de S. M. au grand duc. Mais voilà, on aime à reconnaître la puissance dans la beauté physique et la force, les rayonnements divins de l'âme et de l'intelligence ne brillant qu'aux yeux d'un petit nombre des élus ! Ce militaire, fort remarquable, il est vrai, que la foule acclamait : Prince ! était simplement un officier des gardes de l'empereur Alexandre II, formant, avec quelques autres échantillons des cadres russes, une suite splendide au grand duc, suite dans laquelle on regrettait que l'élégant uniforme rouge et le petit casque à fines mailles d'acier des Circassiens ne brillât pas. C'est que, sous le rapport des uniformes variés et de bon goût, les troupes russes, assure-t-on, n'ont rien à envier aux nôtres, soit dit sans porter atteinte aux mérites respectifs des deux armées.

Courses, revues, concerts, spectacles de toutes sortes, depuis Moïse jusqu'à Psyché, depuis Molière jusqu'à madame Rosati, chasse en costume Louis XIII dans la magnifique forêt de Fontainebleau, tout a été gracieusement accueilli par le prince, qui n'a pas été sans se dire, à part lui, que si, sur le champ de bataille, nous étions de rudes jouteurs, en temps de paix nous nous montrions de bien aimables hôtes.

Cependant, ne fais pas au grand-duc *l'injustice* de croire qu'assister à des défilés, courre le cerf, applaudir à une Psyché dont la beauté n'eût jamais été rêvée par aucun Praxitèle des temps anciens, soient

les seules occupations qui se partagent ses heures; le grand-duc est un prince sérieux; ainsi que son trisaïeul, Pierre le Grand, les écoles, les bibliothèques, les musées, les usines, les manufactures, les chantiers de construction ont pris la plus large part de son temps; il voit et il compare, et, à quelque degré merveilleux que relativement l'industrie russe soit parvenue de nos jours, le grand-duc ne sera pas certainement sans avoir de nouveaux mystères à lui révéler.

Entre autres choses, les manœuvres des élèves de Saint-Cyr ont émerveillé le prince, qui a témoigné sa satisfaction de la manière la plus flatteuse. « Je vous savais, messieurs, leur a-t-il dit, les premiers manœuvriers de France! Je vous proclame les premiers du monde. »

Et le grand-duc s'y connaît, attendu qu'en Russie on s'occupe surtout de l'éducation militaire; s'il est, à Saint-Pétersbourg, une école supérieure instituée d'après les règlements de l'école Polytechnique, il s'y trouve aussi un certain corps appelé *corps des cadets*, où, à ce que disent les experts, l'on manœuvre avec une certaine dextérité.

Au nombre des gracieusetés de S. M. l'empereur des Français pour le frère de S. M. l'empereur de Russie, n'oublions pas le fil électrique, placé dans l'appartement même qu'occupe le grand duc, au pavillon de Marsan, et qui, à toute heure du jour et de la nuit, met les deux frères en communication directe; à leur lever et à leur coucher, ils peuvent se donner le bonjour et le bonsoir; dernièrement, l'ambassadeur d'une grande puissance invitait le prince à faire à sa souveraine une visite d'amitié. « Je vais consulter mon frère à cet effet, » dit le grand-duc.

« Mon frère remercie votre souveraine de sa courtoisie, ajoute-t-il peu après; j'aurai l'honneur de me rendre à son invitation. »

Que dis-tu de ces petites conversations à 20,000 kilomètres de distance? Oh! notre dix-neuvième siècle, quelle époque pour la science pratique! En remontant jusqu'aux premiers âges, il me semble voir les savants comme autant d'admirables fourmis, amasser, entasser des trésors, dont il nous était donné de jouir, à nous, les favorisés, trop souvent ingrats, par ignorance ou légèreté!

Ma chère Florence, n'admires-tu pas avec quelle désinvolture j'aborde aujourd'hui toutes sortes de sujets? Simple preuve que, pour t'être agréable, ton amie sait écouter et mettre à profit ce qu'elle entend; tu m'avais parlé de l'impératrice mère de Russie, encore à Nice, lorsque tu y arrivas, avec un tel respect pour ses vertus et un tel intérêt pour sa pauvre santé, que j'en ai inféré que, sûrement, ce qui touchait l'un des membres de sa belle et nombreuse famille, te devait intéresser; me serais-je trompée?

Et maintenant, ma belle demoiselle, détachez vos regards des casques qui scintillent, oubliez un moment nos hôtes de sang royal ou impérial, et prenons, s'il vous plaît, nos patrons.

1, Col à broder sur nansouk double ou sur batiste, plumetis simple et feston feuille de rose.

2, Dessus d'un sachet a mouchoir. Brodé au passé, sur moire blanche ou de couleur. Le nom de la personne à qui tu offriras ce petit cadeau, peut remplacer le mot mouchoir.

3, Quart d'un mouchoir simple, se faisant au feston, à part les nervures.

4, Dessin pour le dessus d'un ourlet de robe d'enfant; plumetis et point d'échelle; les feuilles dans lesquelles se trouvent le point d'échelle pourraient se faire au feston. Ce même dessin peut encore servir pour un bas de jupon, pour un devant de camisolle, etc.

5, Palme pour une pointe de cravate blanche; ce dessin est là seulement pour répondre à la demande de quelques-unes de nos abonnées de province; à Paris, nos fashionables portent leur cravate simplement ourlée. Ce dessin se fait au plumetis avec du coton très-fin.

5 *bis*, Petite garniture, plumetis, pour objets de layettes et de trousseaux.

6, Ecusson pour mouchoir renfermant les lettres *T. R.*; plumetis simple.

6 *bis*, Dessin ayant le même emploi que celui du nº 4.

7, Écusson avec les lettres *J. L.*; plumetis et point sablé.

8, Boutonnière pour chemises d'homme.

9, *A. D. D.* enlacés; plumetis.

10, *Paméla*; plumetis.

11, *O. B.* enlacés; plumetis.

12, *Juliette*; plumetis.

13, *N. P.*; plumetis.

14, *M. A.* enlacés; plumetis.

15, *A. L.*; plumetis simple et plumetis fendu; ce chiffre enlacé peut être fait avec du coton de deux couleurs.

16, Croix pour missel ou pour livre de messe. Brodée en cordonnet d'or, avec perles satinées dans le milieu.

17, *S. A.*; plumetis simple ou feston.

18, *P. L. D.*; plumetis ou feston.

19, *H. R.*; plumetis ou feston.

20, *J. L.*; plumetis ou feston.

21, *R. L.* enlacés; plumetis ou feston.

Ici finit la petite édition.

22, Col pour petite fille; le bord en application, e le fond au plumetis avec mélange de jours.

23, Mouchoir tout en application; les jours, dont tu trouveras tout à l'heure une explication, auront ici leur place, et t'aideront à embellir ton ouvrage.

24, Autre petit mouchoir dans un genre tout à fait simple; brodé au plumetis, en plaçant le dessin au-dessus de l'ourlet; ces sortes de mouchoirs sont, pour le négligé, excessivement distingués.

25, Dessin pour écran à mains, que tu peux broder au passé avec perles, pour les pois; choisis de la moire blanche ou de couleur assortie à l'appartement; la première est préférable.

25 *bis*, *L. C.* enlacés; plumetis.

26, Riche écusson, ne faisant point partie du mouchoir du nº 24; il se brode au plumetis, ainsi que le chiffre *N. B.*

27, Autre écusson, que l'on brode au plumetis avec mélange de jours; les lettres *C. M.* peuvent aussi bien se faire au feston qu'au plumetis.

28, Encore un écusson pour mouchoir, renfermant le nom de *Nelly*; plumetis, point sablé et jours.

29, *Clémence*; plumetis riche.

30, *lanche*; œillets ou pois.

31, *Élodie*; plumetis.

32, *Élise*; plumetis riche.

33, *F. S.* enlacés; plumetis.

34, *A. T.* enlacés; plumetis fendu.

35, *J. G.*; plumetis simple ou feston.

36, Entre-deux pour poignets de manches et pour robes d'enfant.

37, *G. R.*; plumetis simple ou feston.

38, *G. M.*; plumetis simple; fais le milieu avec du coton blanc, et les cordonnets des côtés avec du coton de couleur.

39, *C. S.*; œillets ou pois.

40, *A. L.*; plumetis simple.

41, Dessin soutache et galon pouvant se placer au bas d'une jupe de robe d'enfant, et que l'on peut aussi disposer en quilles pour robes de grandes personnes.

41 *bis*, Entre-deux; plumetis.

42, Petit dessin qui se place au-dessus d'un ourlet de mouchoir; le découper suivant les sinuosités des pois.

43, Dessin pour mouchoir simple; les festons une fois brodés, doivent être découpés, de telle sorte qu'ils ne tiennent plus les uns aux autres que par la pointe; cela forme une petite bordure à jour du meilleur effet.

44, Feston pour garniture de taies d'oreiller. La mousseline sera unie ou à pois; la garniture aura de 10 à 12 centimètres de hauteur; elle sera froncée seulement aux quatre coins.

45, Feston destiné ou au même emploi, ou à des volants de robe de mousseline imprimée.

46, Semé pour fond de bouillons, de bonnets, etc.

47, 48 et 49, Petits festons pour objets de layettes; ces festons servent encore aux mignonnes garnitures de quelques cols plats, garnitures ayant à peu près 2 centimètres de hauteur.

50, 51 et 52, Devant, dos et manche d'une blouse *Violetta* pour petit garçon de trois à quatre ans. — Forme toute nouvelle, très-distinguée et d'une excessive simplicité. Cette blouse se fait en étoffe de fantaisie ou bien avec l'un de ces piqués à semis ou quadrillés, si jolis aujourd'hui. Les traits fins qui courent sur les trois parties de ce patron, t'indiquent la place et la largeur des plis qui sont tout l'ornement de ce vêtement; sur ces plis plats on met soit des boutons grelots, soit de la passementerie, soit enfin quelques rangs de velours, si l'on a choisi une étoffe qui ne se lave pas, bien que pour la saison le coutil, le piqué et le nankin soient de beaucoup préférables au reste; joins à une blouse *Violetta* un petit chapeau de paille d'Italie à bords retroussés, bordé et garni de velours, et la toilette sera complète et du meilleur goût.

53, 54 et 55, Patron d'une manche de robe double pagode. Je t'envoie ce patron comme étant l'un des plus adoptés dans ce moment; du reste, il te suffira de savoir qu'il nous vient de la maison Fauvet! — Réunis chacune de ces trois parties par lettres alphabétiques; au premier rang, c'est-à-dire à celui du bas, se trouve un pli indiqué dans le milieu par un double trait plus fin que que les autres; le n° 55 est le haut de la manche que l'on ne voit pas, et que l'on peut, par conséquent, faire d'une étoffe plus ordinaire que celle de la robe; la garniture de ces manches doit, comme pour toutes les autres robes, rappeler celle de la jupe et du corsage.

56, Croquis d'une corbeille composée de chenille, de perles et de crochet. En fait d'ouvrages, nous n'accablerons nos amies ni ce mois-ci ni le mois prochain; ces deux mois étant ceux où généralement l'on prend son vol, et où, par conséquent, il reste peu de temps à donner au travail; les jolies choses que nous enverrions pourraient causer de trop vifs et trop justes regrets! D'après ce préambule, ne va pas croire cependant que la corbeille que je t'offre aujourd'hui ne mérite aucune attention; elle est au contraire fort jolie, et ne prendra pour l'exécution que juste le temps où des chaleurs étouffantes vous tiennent forcément au logis. Tu te procureras d'abord une carcasse de forme ovale, ayant 16 centimètres de longueur, 46 de circonférence dans le bas, et 71 dans le haut; les vingt petits montants en fil de laiton qui en forment le tour, sont recouverts de chenille enroulée, ainsi que le pied, lequel a 4 centimètres de hauteur. A l'intérieur, tu placeras un petit travail que tu auras fait au crochet à jours, avec de la soie cordonnet de même couleur que la chenille, et dans les proportions de la carcasse; dans le fond de la corbeille est un rond recouvert à l'intérieur d'un satin, et à l'extérieur d'une percaline lustrée; dans le haut de la corbeille, tu feras une sorte de petite guirlande composée de perles blanches satinées; les festons comprenant quatorze perles, sont à 4 centimètres de distance les uns des autres; on place d'abord un rang, ensuite un second qui se contrarie avec le premier; même opération pour le pied; les anses sont entourées d'une chenille alternée avec des perles satinées. Pour cet ouvrage, il faut quatre écheveaux de soie 4 fr. 50 c., 3 fr. 50 c. de perles, 1 fr. de chenille, et la carcasse de 2 fr. 25 c.

57, Bobèche, dont les quatre feuilles sont recouvertes en laine verte lamée; les fleurs sont en papier ou en laine.

58, Croquis d'un sac à tabac d'une nouvelle forme due à Mme Marie Soudant. Ces sacs ou blagues, puisqu'il faut dire le mot, se font soit en velours, soit en peau, avec fermoir ou d'acier ou de cuivre doré; l'intérieur est garni de peau blanche; ils ont deux compartiments, dont l'un est maintenu dans le haut par un caoutchouc. Les dimensions adoptées sont 14 centimètres de largeur dans le bas, 11 dans le haut, et 10 de longueur; de chaque côté se trouvent de petits soufflets semblables aux deux faces principales. Les sacs de peau se brodent au passé et en soutache; les sacs au crochet se font à jours avec du cordonnet noir ou de couleur, ou bien encore en ficelle, mais toujours avec un transparent, soit de même couleur, soit de couleur tranchante. La monture est de 6 à 10 fr.

59, Croquis d'un col nouveau formé par un bouillonné. Ce col et les manches se font en organdi très-clair. Coupe un petit col, carré devant, et ayant tout autour 4 centimètres de hauteur; ce col, servant de fond, sera ourlé à *l'endroit* et entièrement recouvert d'un bouillon de 85 centimètres de long sur 10 centimètres de haut, y compris la tête de 2 centimètres, qui se trouve de chaque côté. La tête du bord doit dépasser l'ourlet; un ruban n° 5 est passé dans le bouillon et vient former nœud sur le devant; parfois une petite valencienne se coud de chaque côté de la tête tuyautée, mais un simple ourlet est également fort distingué. Les mesures pour les manches sont 80 cen-

timètres de largeur, 50 de longueur au-dessus du bras, et 25 à la saignée; le poignet a 4 centimètres de hauteur, il est couvert par un petit bouillon de 6 centimètres, y compris la tête de 1 centimètre de hauteur sur 12 centimètres de longueur; les bouillonnés, posés dans la longueur, montent depuis le poignet jusqu'à la moitié de la manche; ils sont coupés sur 6 centimètres de haut, toujours en comprenant la tête, et sur 50 centimètres de long; un ruban avec nœud se trouve seulement dans le bouillonné du poignet.

Je vais maintenant t'expliquer quelques jours, et avec cette explication, il te sera facile, du moins je l'espère, d'arriver à un plein succès.

Commençons par les plus simples ou, pour mieux dire, par les premières notions de ce charmant travail, auquel tu trouveras un grand attrait, quand tu auras vu combien il permet vite de *transfigurer* un dessin de broderie très-simple. Écoute donc : 1° On nomme moulinet, en terme de jours, ce délicat réseau qui se trouve dans le rond n° 62; c'est le point de dentelle simple et la base de tous les points d'Alençon; quelques brodeuses le font comme un point de feston; cela va plus vite, mais c'est moins joli, parce que les brides sont moins tordues et forment mal le réseau. Le vrai point de dentelle se fait comme un point de boutonnière lâche. On se sert de fil à dentelle plus ou moins fin, selon la délicatesse et la complication du jour. Pour un moulinet, la dimension du réseau se proportionne à celle du rond, et plus le réseau est petit, plus le fil doit être fin. Supposons le fil arrêté en un point du rond. On piquera l'aiguille dans le cordonnet, en dessous, pour le faire sortir en dessus, en procédant de gauche à droite, à une petite distance du point de départ. On laissera une petite boucle de fil et l'on passera l'aiguille dans cette boucle. Voilà un réseau fait. On continuera à en faire de semblables tout autour du rond. Le tour fini, on reprendra les réseaux un à un en y passant l'aiguille une fois. C'est ce qu'on appelle *surfiler*. Cette petite opération complète le réseau.

64, Pour faire ce jour, on prend ses mesures afin de n'avoir dans le rond que six réseaux égaux. Ces réseaux se font absolument comme ceux du moulinet. Quand ils sont surfilés, on a ce que représente le n° 63. Les petits ronds pleins, que les brodeuses appellent des *perles*, s'obtiennnent en passant le fil alternativement sur et sous les brides qui partent de chaque pointe des petits triangles, et en contrariant, c'est-à-dire en passant *sur* la bride si l'on a passé *dessous* au tour précédent. On serre un peu les premiers points. (Examine attentivement la perle commencée, au n° 63.) En passant d'une perle à l'autre, il faut avoir soin de s'y prendre de telle sorte qu'on ne dérange pas les fils et que la perle reste bien ronde et bien nette. Quand on a fini toutes les perles, on prend les mêmes précautions en remontant sur le cordonnet pour arrêter.

65, Les petits réseaux terminés, on en fera un second rang de plus larges, en passant l'aiguille dans les premiers, mais de deux en deux réseaux seulement. Il faut que dans ce second rang il y ait autant de réseaux d'un côté que de l'autre et qu'ils se correspondent parfaitement, ce qu'on obtiendra facilement en laissant un réseau de plus entre les brides là où ce sera nécessaire. Quand le jour sera fait, cette irrégularité ne se verra pas. Il ne faudra pas surfiler, et le tour fini, on fera des *points d'esprit*, en prenant alternativement la bride du haut et celle du bas.

Le point d'esprit est facile à faire, mais moins facile à expliquer. On le fait sur un réseau ou entre deux réseaux, qu'il rattache, comme dans notre dessin, et dont on prend les brides tour à tour, toujours du même sens, c'est-à-dire toujours la pointe de l'aiguille tournée vers le bas. Mais la bride d'en haut se prend en dedans du fil, la bride du bas en dehors, ce qui produit un entre-croisement d'un joli effet. Le n° 61 doit faire comprendre la disposition des fils. Nous avons supposé qu'on allait de gauche à droite, on peut tout aussi bien aller de droite à gauche; cela dépend du point où le fil est attaché. Le point d'esprit doit être très-plein, très-serré. On le fait ordinairement un peu plus haut que large. Il entre dans la composition d'une infinité de jours; on se sert du même point croisé pour faire les étoiles.

66, Quand le compartiment à remplir de jours est d'une certaine étendue, comme les numéros 65 et 66, par exemple, il ne faut pas démonter la broderie, parce qu'on ne pourrait, sans beaucoup de peine, conserver la forme du dessin. Donc, pour le jour n° 66, qu'on ne fait d'ordinaire que dans les compartiments longs et étroits, on enlèvera l'étoffe à l'intérieur du cordonnet, laissant la broderie bien tendue sur la percaline et l'on fera tout autour un rang de très-petits réseaux. Ensuite, on formera le zig-zag en conduisant le fil d'un côté à l'autre. On repassera une ou deux fois sur ce fil, afin qu'il soit double au moins, et l'on festonnera les brides très-finement.

TRICOT CÉLESTINE.

Mets un nombre de mailles divisible par 54, plus 3 pour les lisières.

1er TOUR à l'endroit. — 3 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 6 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 6 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 *unies* ×, 3 unies.

2e TOUR à l'envers. — 20 unies × (1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 37 *unies* ×, 20 unies.

3e TOUR à l'endroit. — 1 unie, 1 rétrécie ×, 1 jetée, 10 unies, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 4 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 4 unies, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 10 unies, 1 jetée, 3 *ensemble* ×, 1 rétrécie, 1 unie.

4e TOUR à l'envers. — 21 unies × (1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies 2 fois), 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 39 *unies* ×, 21 unies.

5e TOUR à l'endroit. — 22 unies × (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 40 *unies* ×, 21 unies.

6e TOUR à l'envers. — 20 unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 37 *unies* ×, 20 unies.

7e TOUR à l'endroit. — 19 unies ×, 1 rétrécie (1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 3 ensemble 2 fois), 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 35 *unies* ×, 19 unies.

8e TOUR à l'envers. — 7 unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 6 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 5 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 6 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 11 *unies* ×, 7 unies.

9e TOUR à l'endroit. — 17 unies ×, 1 rétrécie, (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 31 *unies* ×, 17 unies.

10e TOUR à l'envers. — 6 unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 9 *unies* ×, 6 unies.

11e TOUR à l'endroit. — 15 unies ×, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 3 fois), 1 jetée, 2 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 1 rétrécie surjetée, 27 *unies* ×, 15 unies.

12e TOUR à l'envers. — 8 unies ×, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 13 *unies* ×, 8 unies.

13e TOUR à l'endroit. — 13 unies ×, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 3 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 23 *unies* ×, 13 unies.

14e TOUR à l'envers. — 12 unies, ×, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 5 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 21 *unies* ×, 12 unies.

15e TOUR à l'endroit. — 11 unies ×, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 7 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 19 *unies* ×, 11 unies.

16e TOUR à l'envers. — 10 unies ×, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 9 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 17 *unies* ×, 10 unies.

17e TOUR à l'endroit. — 2 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 5 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 11 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 5 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 *unie* ×, 2 unies.

18e TOUR à l'envers. — 8 unies ×, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 13 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 13 *unies* ×, 8 unies.

19e TOUR à l'endroit. — 3 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 15 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 *unies* ×, 3 unies.

20e TOUR à l'envers. — 6 unies ×, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 17 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 9 *unies* ×, 6 unies.

21e TOUR à l'endroit. — 1 unie, 1 rétrécie ×, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 19 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies 1 jetée, 3 *ensemble* ×, 1 rétrécie, 1 unie.

22e TOUR à l'envers. — 4 unies ×, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 21 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 1 *unies* ×, 4 unies.

23e TOUR à l'endroit. — 3 unies ×, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 23 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 *unies* ×, 3 unies.

24e TOUR à l'envers. — 2 unies ×, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 25 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 1 *unie* ×, 2 unies.

25e TOUR à l'endroit. — 1 unie, 1 rétrécie × (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 27 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 3 *ensemble* ×, 1 rétrécie, 1 unie.

26e TOUR à l'envers. — 3 unies × (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 23 unies, *1* rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 3 *unies* ×, 3 unies.

27e TOUR à l'envers. — 4 unies × (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 7 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 3 ensemble, 2 jetées, 1 rétrécie, 7 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 5 *unies* ×, 4 unies.

28e TOUR à l'envers. — Comme le 24e.

29e TOUR à l'endroit. — 1 unie, 1 rétrécie × (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 8 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 3 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 8 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 3 *ensemble* ×, 1 rétrécie, 1 unie.

30e TOUR à l'envers. — Comme le 26e.

31e TOUR à l'endroit. — 4 unies × (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 21 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 5 *unies* ×, 4 unies.

32e TOUR à l'envers. — Comme le 24e.

33e TOUR à l'endroit. — Comme le 29e.

34e TOUR à l'envers. — Comme le 26e.

35e TOUR à l'endroit. — Comme le 27e.

36e TOUR à l'envers. — Comme le 24e.

37e TOUR à l'endroit. — Comme le 25e.

38e TOUR à l'envers. — Comme le 26e.

39e TOUR à l'endroit. — Comme le 31e.

40e TOUR à l'envers. — 5 unies × (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 19 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, *unies* ×, 5 unies.

41e TOUR à l'endroit. — 2 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 17 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 *unie* ×, 2 unies.

42e TOUR à l'envers. — 7 unies × (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 15 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 11 *unies* ×, 7 unies.

43e TOUR à l'endroit. — 3 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 13 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 *unies* ×, 3 unies.

44e TOUR à l'envers. — 9 unies ×, 1 jetée, 1 rétré-



Journal des Demoiselles

Paris Boulevart des Italiens, 1.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens 1.

cie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 11 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 15 *unies* ×, 9 unies.

45e TOUR à l'endroit. — 1 unie, 1 rétrécie ×, 1 jetée, 7 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 9 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 7 unies, 1 jetée, 3 *ensemble* ×, 1 rétrécie, 1 unie.

46e TOUR à l'envers. — 11 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 7 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 19 *unies* ×, 11 unies.

47e TOUR à l'endroit. — 12 unies × (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 5 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 21 *unies* ×, 12 unies.

48e TOUR à l'envers. — 13 unies × (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 23 *unies* ×, 13 unies.

49e TOUR à l'endroit. — 14 unies × (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 5 fois), 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 25 *unies* ×, 14 unies.

50e TOUR à l'envers. — 7 unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 3 ensemble (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 11 *unies* ×, 7 unies.

51e TOUR à l'endroit. — 16 unies × (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 3 fois), 1 jetée, 29 *unies* ×, 16 unies.

52e TOUR à l'envers. — 6 unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 9 *unies* ×, 6 unies.

53e TOUR à l'endroit. — 18 unies × (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 3 ensemble (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 33 *unies* ×, 18 unies.

54e TOUR à l'envers. — 8 unies ×, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 8 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 8 unies, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 13 *unies* ×, 8 unies.

55e TOUR à l'endroit. — Comme le 2e.

56e TOUR à l'envers. — Comme le 4e.

57e TOUR à l'endroit. — Comme le 5e.

58e TOUR à l'envers. — Comme le 6e.

59e TOUR à l'endroit. — 2 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 8 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies (1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 8 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie ×, 2 unies.

60e TOUR à l'envers. — Comme le 2e.

Recommence au premier tour.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES

Toilette de jeune femme pour visites de campagne ou pour les eaux. — Robe d'organdi ou de mousseline, à trois jupes festonnées; corsage froncé et sans basques; manches composées d'un grand bouillon terminé par un volant plissé à la saignée, et retenu par un nœud de ruban; mantelet en organdi avec bouillonnés dans lesquels sont passés des rubans de taffetas; une petite dentelle borde chaque bouillonné. Chapeau en paille de riz cousue, forme Louis XIII, orné de fleurs des champs et d'une dentelle retombante.

Toilette de ville pour jeune fille. — Robe en étoffe de fantaisie, garnie en quilles sur les deux côtés de la jupe; corsage à très-longues basques, et grande pèlerine garnie comme la jupe. Chapeau de paille orné de fleurs et de rubans.

GRAVURE NOIRE

Toilette de ville pour jeune femme. — Robe de moire antique, garnie d'une résille formant quilles sur la jupe et se reproduisant sur la casaque. Chapeau orné de plumes et de dentelle. Col et manches en point de Venise.

Toilette d'amazone. — Robe ouverte, en drap léger, manchettes et col plats; chapeau de paille grise orné d'une longue plume.

Adieu. Si, après les explications de ce mois, tu hésites, faute de comprendre, à cribler de jours toutes tes broderies, ta chère petite cervelle m'inspire de bien sérieuses craintes! Et dans le cas où elle n'aurait pas trouvé le sens de notre dernier rébus, je viens à son secours en te priant de remarquer que : *Deux toues; sa vise acquit; pin; faulx,* font bien pour l'oreille : De tout s'avise à qui pain fault (pain manque). — Il y aurait beaucoup à dire et à moraliser sur ce vieux proverbe, mais il est bien assez triste déjà, je te fais donc grâce de mes réflexions, et te quitte en ne te répétant pas ce que tu sais assez, que je suis

Toute à toi.

ÉPHÉMÉRIDES.

25 juin 1190. — Départ de Philippe-Auguste pour la troisième croisade.

Jérusalem, après avoir été pendant près d'un siècle au pouvoir des chrétiens, venait de retomber en la puissance de Saladin ; les princes d'Occident se croisèrent alors pour aller délivrer la ville sainte. Philippe-Auguste passa en Orient ; mais quelle que fut la valeur incontestable du monarque français, il fut éclipsé par le nouveau roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-lion. « *L'ombre de ce prince,* dit un historien, *faisait tressaillir les chevaux sarrasins ; il revenait du combat la cuirasse hérissée de flèches comme une pelote couverte d'aiguilles.* »

La brillante valeur des croisés échoua contre les armes du sultan Saladin ; après dix-huit mois d'efforts inutiles, Philippe revint dans son royaume, et, occupé de ses affaires intérieures, il ne prit aucune part à la quatrième croisade, qui fut signalée par l'avénement des Latins sur le trône de Grèce.

Mosaïque.

Les louanges qu'ont méritées les âmes fortes et élevées, augmentent leur ardeur et leur puissance ; elles auraient honte de ne pas rester fidèles à leur gloire, de ne pas lui donner plus d'éclat encore par des actions plus belles.

PLUTARQUE.

—

Nul ne peut être heureux s'il ne jouit de sa propre estime.

J. J. ROUSSEAU.

Il faut des vertus, et par conséquent de la force pour être religieux ; il ne faut que des passions, et par conséquent de la faiblesse, pour être incrédule.

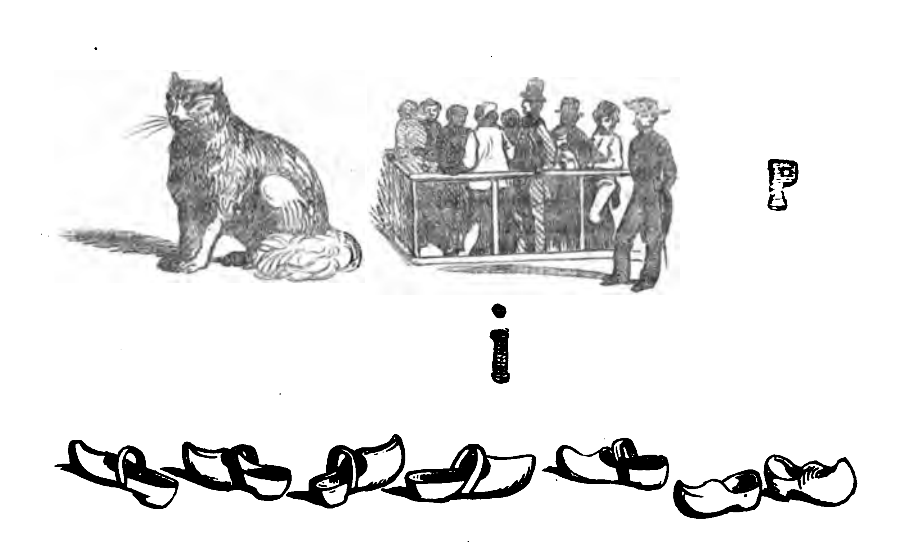
LAMENNAIS.

—

Les bons livres sont l'essence des meilleurs esprits, le précis de leurs connaissances et le fruit de leurs longues veilles. L'étude d'une vie entière s'y peut recueillir en quelques genres ; c'est un grand secours.

VAUVENARGUES.





Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.

PROMENADES DANS PARIS

MUSÉES DES THERMES ET DE L'HOTEL CLUNY.

(Deuxième article.)

II

L'HOTEL CLUNY.

Maintenant, voici, rue des Mathurins-Saint-Jacques, un délicieux hôtel brodé, taillé, déchiqueté comme du point d'Alençon. Le mur qui borde la rue est crénelé ; le portail gothique est décoré de riches sculptures. Trois corps de bâtiments, couronnés de gargouilles grimaçantes, enserrent la cour. Une tourelle, à pans coupés semés d'attributs et de coquilles de pèlerins, s'élève à peu près au milieu du corps de logis principal. Une galerie fouillée à jour court le long des corniches ; de hautes lucarnes richement brodées se détachent sur le toit d'ardoise comme des bijoux de Benvenuto sur un fond d'émail.

C'est l'hôtel Cluny.

Jadis ce fut un palais abbatial ; aujourd'hui c'est un musée.

L'hôtel Cluny s'élève, comme nous l'avons dit, sur des fondations romaines. Il recouvre une partie des restes du palais des Thermes et loge une de ses cours dans une salle antique dont la couverture n'a été enlevée qu'en 1737.

Pierre de Chalus, abbé de Cluny, acheta en 1340, pour le compte de son ordre, le palais des Thermes et les dépendances qui étaient incluses dans la nouvelle enceinte de Paris, dite enceinte de Philippe-Auguste.

Mais ce ne fut qu'un siècle plus tard, et par les ordres de Jean de Bourbon, abbé de Cluny, et fils de Jean Ier, duc de Bourbon, que l'hôtel Cluny s'éleva sur les ruines du palais romain. Encore ne fut-il terminé que vers 1510 ou 1515, sous Jacques d'Amboise, successeur de Jean de Bourbon, et depuis évêque de Clermont.

« Cet abbé consacra, dit Pierre de Saint-Julien, cin-
» quante mille angelots, provenant des dépouilles
» du prieur de Leuve en Angleterre, à l'édification de
» fond en cime de la magnifique maison de Cluny
» au dit lieu, jadis appelé le palais des Thermes.»

L'ordre de Cluny, un des plus riches de France, avait son abbaye située dans le Mâconnais. Il fut fondé au dixième siècle par Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, et Louis IV *d'Outre-Mer*.

Les abbés de Cluny relevaient directement des papes. Ils tenaient sous leur domination un grand nombre de monastères et avaient rang parmi les princes de l'Église.

Pour loger des princes de ce monde devenus princes de l'Eglise, comme Jean de Bourbon et Jacques d'Amboise, ce n'était pas trop d'un palais brodé d'écussons et d'armoiries. L'hôtel Cluny était la maison de ville des abbés quand ils venaient à Paris. Mais ils y venaient rarement et seulement dans des circonstances graves. Pendant leur absence, l'hôtel Cluny servit successivement de résidence aux hôtes les plus illustres. Tantôt ce furent des reines douairières qui vinrent y passer le temps de leur deuil, tantôt des rois en voyage qui l'habitèrent pendant leur séjour en France, tantôt des prétendants ou de puissants conspirateurs, des ambassadeurs, des légats, des prélats.

La reine Marie d'Angleterre, sœur du terrible Henri VIII et veuve du bon Louis XII, fut la première habitante de l'hôtel Cluny. Elle s'y établit dès le commencement de l'année 1515, et peu après la terminaison des travaux. Louis XII venait de mourir, et Francois Ier qui montait sur le trône, veilla lui-même à son installation.

« Ledict sieur roy donna ordre, » dit Jean Barillon, secrétaire du cardinal Duprat, « que la royne Marie,
» veufve du roi Louis dernier, décédé, fust honora-
» blement entretenue; laquelle royne se veint loger
» en l'hostel de Cluny, et le dict sieur roy la visitait
» souvent et faisait toutes gracieusetés qu'il est pos-
» sible de faire. »

La chambre à coucher de la reine Marie a repris aujourd'hui son ancien aspect. La tradition l'appelle la *chambre de la reine Blanche*, parce que Marie d'Angleterre y garda toujours le deuil, et que les reines de France portaient le deuil en blanc.

A la reine Marie succéda le roi d'Écosse Jacques V, qui habita l'hôtel Cluny pendant son séjour à Paris, lorsqu'il y vint épouser Madeleine de France, fille de François Ier.

« Le dimanche, dernier de décembre 1536, dit
» Pierre Bonfons, Jacques, roi d'Écosse, fit son entrée
» à Paris et vint loger en l'hostel de Cluny lès Mathu-

» rins, où le roi l'attendait, et, le lendemain, premier » de janvier, il épousa Madeleine. »

Les ducs de Guise et tous les princes de la maison de Lorraine habitèrent tour à tour l'hôtel Cluny pendant les guerres de religion. Vers 1665, l'illustre abbesse de Port-Royal-des-Champs, la mère Angélique Arnauld, y vint défendre les droits de son couvent dispersé.

Malgré cette succession d'hôtes diversement célèbres, l'hôtel Cluny demeurait toujours la propriété des puissants abbés qui l'avaient fait construire. Ils le louaient à bail, souvent aux rois eux-mêmes.

Le plus récent des titres de propriété des abbés de Cluny, date du 25 juillet 1789 ; ce sont des lettres patentes signées par Louis XVI, qui reconnaissent le cardinal de Larochefoucauld, archevêque de Rouen, abbé de Cluny, comme possédant *en cette dernière qualité* une maison appelée l'Hôtel de Cluny, sise à Paris, rue des Mathurins-Saint-Jacques, et qui l'autorisent, « vu que les abbés de Cluny ne font pas dans ladite ville un séjour assez long pour veiller eux-mêmes aux réparations de cette maison, » à céder ledit hôtel à titre de bail emphytéotique, moyennant une redevance annuelle de 4,500 livres, et autres conditions portées à l'acte.

Vers cette époque, voici à peu près, selon Piganiol de la Force, l'aspect d'une partie de l'hôtel Cluny :

« Tout ce qui reste entier de remarquable dans » l'hôtel de Cluny, c'est la chapelle qui est au pre» mier étage sur le jardin. Le gothique de l'architec» ture et de la sculpture en est très-bien travaillé, » quoique *sans aucun goût pour le dessein*. Un pilier » rond, élevé dans le milieu, en soutient toute la » voûte très-chargée de sculptures, et c'est de ce pi» lier que naissent toutes les arêtes. Contre les murs » sont placées par groupes, en forme de mausolées, » les figures de toute la famille de Jacques d'Am» boise, entre autres du cardinal ; la plupart sont à » genoux, avec les habillements de leur siècle, très» singuliers et bien sculptés.

» L'autel est placé contre le mur du jardin qui est » ouvert dans le milieu par une demi-tourelle en » saillie, fermée par de grands vitraux dont les vi» tres, assez bien peintes, répandent beaucoup d'ob» scurité.

» En dedans de cette tourelle, devant l'autel, on » voit un groupe de quatre figures, de grandeur natu» relle, où la sainte Vierge est représentée tenant le » corps de Jésus-Christ détaché de la croix, et couché » sur ses genoux ; ces figures sont d'une bonne main » et fort bien dessinées pour le temps. On y voit en» core, comme dans tout cet hôtel, un nombre infini » d'écussons aux armes de Clermont et beaucoup de » coquilles et de bourdons, par une froide allusion » au nom de Jacques. On montre dans la cour de cet » hôtel le diamètre de la cloche appelée *Georges d'Amboise*, qui est dans une des tours de la cathé» drale de Rouen, et qui est tracé sur la muraille de » cette cour, où l'on assure qu'elle a été jetée en » fonte. »

La révolution passa, à l'hôtel Cluny comme ailleurs, le marteau des démolisseurs à la main. Les mignonnes sculptures que Piganiol de la Force apprécie selon le goût de son temps, furent mutilées. On découronna le portail de ses riches ornements, on abattit les créneaux du mur, et l'on écrivit en lettres rouges sur la façade de la maison de Jean de Bourbon et de Jacques d'Amboise : « PROPRIÉTÉ NATIONALE. »

Les statues de la famille d'Amboise qui se rangeaient autour des murs de la chapelle, comme de muets témoins du passé, furent hachées et employées en guise de matériaux de construction pour bâtir un mur dans la salle basse qui est au-dessous de la chapelle. Ce mur avait pour but de dissimuler le charmant escalier qui décore cette salle et qui a été découvert lors des travaux pour l'installation du musée.

Vers la fin de la révolution, l'hôtel Cluny fut acheté à la nation par un nommé Baudot, médecin et ancien représentant. Ensuite il passa entre les mains d'un libraire bien connu, M. Leprieur, qui le vendit enfin à M. du Sommerard, en 1833.

Alexandre du Sommerard, né à Bar-sur-Aube en 1779, et mort à Saint-Cloud en 1842, fut un de ces génies patients et infatigables qui écrivent l'histoire intime avec les épaves de l'art et de l'industrie.

Ils glanent çà et là un meuble, une tenture, une statue, un tableau, une poterie, un émail, un ustensile de ménage, et avec cela ils reconstruisent tout un intérieur et toute une époque.

Au milieu des bahuts sculptés, des tentures de cuir, des dressoirs chargés de faïences à fleurs, des immenses lits à colonnes qui accrochent leurs ciels aux solives noircies des plafonds, on se représente les ménagères soigneuses et les nobles dames portant à leur ceinture des aumônières ciselées et des clefs si mignonnement ornées d'arabesques, si joliment fleuries de trèfles, si fièrement armoriées, qu'elles devenaient des bijoux précieux.

C'étaient comme les breloques de montre de nos arrière-grand'mères, et « madame la royne Marie » devait en porter un trousseau de pareilles sur ses vêtements de laine blanche, alors qu'elle habitait à l'hôtel Cluny la chambre qui précède la chapelle.

Dans ces bancs d'œuvre de chêne dont les sculptures racontent toute une légende, sur ces stalles capitulaires, sauvées des ruines de quelque basilique écroulée, se groupent ou se rangent d'illustres seigneurs entourés de leur maison ou des moines à la tête rase et aux pieds nus.

Sous les manteaux de ces vastes cheminées où brûlait un fagot entier en travers des landiers (1) de fer forgé, s'abrite toute une famille de riches bourgeois.

Sur les balcons brodés des tourelles gothiques passent les châtelaines, le faucon au poing ou le reliquaire au cou et le missel enluminé à la main.

Voici pour les chapelles en renom les ex-voto d'ivoire aux fines sculptures, ou même les châsses d'or repoussé au marteau, les ostensoirs de filigrane aux fleurs d'émail ou de pierres précieuses qui racontent les longues dévotions de nos pères, leurs saints enthousiasmes, leurs pieuses fondations. Enfin, au milieu de ces débris, apparaît une époque disparue, toute une civilisation, toute une société qui se meut, s'agite, respire, marche et se transforme de siècle en siècle, d'année en année, de jour en jour.

Alexandre du Sommerard fut un des premiers admirateurs passionnés de l'art du moyen âge et de la

(1) Chenets.

renaissance. Tandis que le goût général de la France restait encore attaché au faux antique de l'école de David, il fouillait les couvents ruinés, il arrachait au marteau de la *bande noire* quelque groupe admirable de Germain Pilon ou de Jean Cousin, un meuble d'ébène incrusté ou un bénitier d'émail. Au bout de quarante ans il eut un musée délicieux, splendide, unique au monde.

Ce fut alors que pour loger ce musée il jeta les yeux sur l'hôtel Cluny et qu'il l'acheta. Mais, si l'extérieur mutilé avait cependant encore gardé son cachet et son style, l'intérieur, approprié au service bourgeois du docteur Baudot et du libraire Leprieur, avait pris les décorations vulgaires du temps de l'empire et de la restauration. On avait collé sur les murs du papier à fleurs. On avait, tant bien que mal, remplacé les vitraux coloriés enchâssés contre les croisillons de pierre, par des vitres carrées alignées dans des châssis de bois. On avait élevé des cloisons, ouvert et muré des portes, etc.

M. du Sommerard nettoya patiemment tout cela. Il répara et rétablit l'hôtel autant qu'un simple particulier qui consacrait à l'art tous les revenus de sa fortune pouvait le faire. Pendant près de dix ans, il habita l'hôtel Cluny, l'entretint, le meubla, complétant chaque jour ses collections, ajoutant un bahut sculpté à des poteries curieuses, un marbre de la renaissance à une peinture byzantine, en sorte que peu à peu l'hôtel entier redevint de l'antichambre à la chapelle ce qu'il avait dû être au temps des Guises.

Il existe sur les bords du Rhin un vieux burg accroché aux flancs de granit d'un rocher couvert de ronces et de broussailles, dont la maison royale de Prusse a fait aussi une sorte de musée du temps passé. — C'est le château de Rheinstein. Ce burg est une des maisons de plaisance habitées l'été par le prince royal. Il n'est visible, comme tous les châteaux royaux, que pour les touristes et pendant l'absence de ses nobles hôtes.

On ne peut en aucune façon comparer cet échantillon du burg allemand du treizième siècle au riche manoir de Cluny, rempli des collections de M. du Sommerard; mais ces antiques meubles dans ce château-fort qui commande le Rhin du haut de ses terrasses crénelées, mais ce *je ne sais quoi* que communique à toutes choses l'habitation temporaire des vrais châtelains, mais ce paysage grandiose semé çà et là de ruines hautaines, donnent au burg de Rheinstein un étrange caractère de vie. On se sent pour une heure transporté au moyen âge, au temps des Burgraves et de Frédéric Barberousse.

Tout, depuis les dérottoirs des salles basses jusqu'aux ustensiles de toilette de la princesse de Prusse, depuis les escabeaux de chêne réservés aux hommes d'armes et aux écuyers jusqu'aux coussins de tapisseries que la royale châtelaine brode et renouvelle de sa propre main, tout rappelle les temps féodaux. Une seule chose jure dans cet ensemble, c'est le bonnet à coques bariolées de la concierge qui circule sur la plate-forme. L'apparition de cette vieille femme rompt le charme. Si elle était vêtue comme une simple paysanne, l'illusion serait complète.

En mourant, M. du Sommerard exprima dans son testament le vœu que ses collections fussent achetées par l'État et servissent de base à la fondation d'un musée d'antiquités nationales. La commission des monuments historiques appuya fortement cette idée, le ministre de l'intérieur, qui était alors M. Duchâtel, l'adopta et la soumit aux chambres, et, en vertu de la loi du 24 juillet 1843, l'hôtel Cluny fut acheté ainsi que les collections du Sommerard. La Ville de Paris voulut contribuer à l'œuvre du ministre de l'intérieur. Elle fit don à l'État des ruines du palais des Thermes, et, le 16 mars 1844, le nouveau musée fut ouvert au public sous le titre de : *Musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny.*

M. du Sommerard fils en est le conservateur.

Depuis cette époque, l'œuvre de M. Alexandre du Sommerard a été continuée. Tous les jours de nouvelles acquisitions enrichissent le musée. L'intérieur aussi a été peint ou tapissé selon la mode du temps.

Voici à peu près l'aspect général de l'hôtel et du musée de Cluny, à présent que toutes les réparations sont faites.

Comme nous l'avons indiqué en commençant, la façade principale de l'hôtel de Cluny se compose de trois corps de bâtiments. L'un, le principal et le plus orné, occupe le fond de la cour; les deux autres s'avancent jusqu'à la rue des Mathurins et rejoignent le mur crénelé qui borde la rue. Un grand portail surmonté d'un couronnement gothique partage ce mur par le milieu et donne entrée dans la cour.

Le corps de logis principal, qui est, avec certaines maisons flamandes, l'hôtel de Bourgtheroulde à Rouen, et l'évêché de Sens, un des plus curieux spécimens de l'architecture privée au moyen âge, est surmonté ainsi que la tourelle à pans coupés qui le partage inégalement, par une galerie à jour, une vraie guipure de pierre. Derrière cette galerie s'élèvent de hautes lucarnes encadrées de sculptures qui sont la plus riche parure de l'hôtel. Dans les tympans de ces lucarnes sont sculptées les armoiries de la famille d'Amboise. On retrouve du reste ces armoiries et les coquilles emblématiques du nom de Jacques, sur la tourelle et dans toutes les parties de l'hôtel.

L'aile droite, qui s'avance vers la rue des Mathurins est percée de quatre arcades ogivales donnant accès dans une cour qui communique avec le palais des Thermes.

Les bâtiments de l'aile gauche renfermaient les cuisines et les offices de l'hôtel.

Du côté du jardin, l'architecture est plus simple, surtout dans les parties inférieures du bâtiment. Il n'y a point au bord du toit de galerie à jour, mais les lucarnes continuent à étaler leurs broderies opulentes. L'intérieur de la chapelle présente aussi une grande richesse d'ornementation.

Cette chapelle, dont Piganiol de la Force nous a donné la description, est située au premier étage. On y monte par un escalier travaillé à jour, qui a été découvert en 1832, comme nous le disions plus haut, derrière un mur élevé avec les tronçons des statues de la famille d'Amboise.

Cette chapelle à la voûte élégante, soutenue par un seul pilier, dont les nervures élancées s'étendent à l'entour comme les tiges d'un palmier géant, a successivement servi pendant la révolution, l'empire et la restauration de salle de séances à un club républicain, d'amphithéâtre de dissection et d'atelier d'imprimerie.

Aujourd'hui, elle est entièrement restaurée, sauf les statues de la famille d'Amboise qui ne sont point ren-

trées dans leurs niches fouillées à jour. On a découvert les peintures du seizième siècle qui sont de chaque côté de l'autel, ainsi que les sujets sculptés dans la voûte de l'hémicycle; toutes les sculptures avaient été couvertes d'une épaisse couche de plâtre. Un seul des anciens vitraux existe encore : c'est le portement de croix. Les autres ont été refaits.

Le long des parois des murs, entre les niches sous la voûte, et au milieu du chœur, M. du Sommerard a rangé des stalles capitulaires, des lampes de sanctuaires, d'un merveilleux travail, des lutrins du temps, des missels armoriés, au parchemin couvert de riches peintures, des livres de plain-chant aux gigantesques notes rouges et noires, des crucifix vieillis dans les antiques cloîtres, des siéges et des bancs qui datent de trois ou quatre siècles.

Sous la chapelle s'étend une vaste salle basse pavée en mosaïque et soutenue également par un seul pillier, qui n'est pas la partie la moins curieuse de l'hôtel Cluny. Un K couronné se détache en relief sur le chapiteau qui termine le pilier. C'est, on le sait, la marque du roi Charles VIII. Cette salle est une des plus anciennes de l'hôtel. Actuellement, des tapisseries de haute lisse en décorent les murs, des étoffes d'or et d'argent tissé, des soieries qui semblent travaillées par la main des fées, des dentelles prodigieuses, des chapes, des dalmatiques d'une richesse inouïe, sont suspendues çà et là ou exposées sous des vitrages, quand leur état de conservation ne permet pas de les exposer au grand air.

Ces étoffes, dont quelques-unes remontent à la plus haute antiquité, étonnent les yeux plus encore par la ténuité et la finesse du tissage que par leur richesse. On ne peut comprendre comment des siècles appelés siècles de barbarie ont pu produire ces merveilles. Quels doigts, quels yeux avaient donc les tisserands qui maniaient les métaux comme des soies flexibles, qui sertissaient les pierres précieuses au milieu de leur broderie et mélangeaient la guipure et le filigrane pour créer des dentelles dignes des prélats ou des reines!

Une des arcades ogivales qui remontent jusqu'à la voûte de cette salle, s'ouvre à la hauteur du premier étage de l'hôtel et forme balcon. Vue de là, cette salle basse offre un coup d'œil majestueux et grandiose. On y voit en imagination un chapitre de moines puissants présidés par un abbé prince du sang ou par un légat revêtu des insignes pontificaux; puis le brillant cortége d'une noce royale; puis la cour factieuse des Guises avec ses conseillers mystérieux et ses ministres *in partibus*.

Maintenant, si l'on entre à l'hôtel Cluny par la cour et par les appartements du rez-de-chaussée, on voit s'ouvrir à la suite les unes des autres plusieurs grandes salles, aux plafonds formés de solives noircies, aux portes épaisses et symétriquement semées de clous, aux cheminées largement ouvertes sous leurs manteaux de pierre.

Tout autour des murs se rangent des bahuts de chêne ou d'ébène sculptés et incrustés de cuivre et d'ivoire; des siéges, des meubles de toute espèce, des tapisseries de Flandres et de Beauvais, des statues de marbre, de pierre ou de bois, des peintures byzantines aux cadres fouillés comme des rosaces de cathédrales, des reliquaires de toutes sortes, des rétables dorés et brodés de sculptures allégoriques, des crédences armoriées, des buffets, des armoires, des dressoirs chargés de merveilles.

Les chambres à coucher ont leurs grands lits à colonnes, à ciel allégorique, à courte-pointe de soie brodée de ces broderies oubliées aujourd'hui, qui nous donnent une idée si haute de la patience de nos aïeules.

Les cheminées ont leurs plaques armoriées, leurs chenets et leurs pincettes de fer forgé, aux volutes contournées, leurs soufflets sculptés et blasonnés.

Les fenêtres tamisent le jour à travers de merveilleux vitraux qui déroulent toute une légende aux yeux des érudits, ou tout un poëme à ceux des rêveurs.

Çà et là, partout, sont accrochés : des armes damasquinées, des poires à poudre, des olifants, des râpes à tabac d'un prodigieux travail; des armures pour les chevaliers, des rouets ou des quenouilles pour les châtelaines; des miroirs de Venise, des triptyques aux volets d'ivoire, travaillés comme une dentelle.

Sur les dressoirs, s'étalent à profusion les chefs-d'œuvre des ouvriers-artistes du quinzième siècle : ici, les richesses de l'orfévrerie; là, ces verres de Bohême si *mignonnement engravés* d'arabesques et de fleurs; puis les poteries de Bernard de Palissy et de ses émules, les émaux splendides des fabriques Limousines, les statuettes d'ivoire et de pierres précieuses.

Tous les ustensiles de la vie intime d'autrefois ont laissé un modèle au musée de Cluny. A côté d'un reliquaire, on trouve les coffrets à toilette et à bijoux des grandes dames; à côté des manuscrits précieux au vélin enluminé, apparaissent des drageoirs, des fuseaux, des peignes découpés et sculptés, des serrures et des clefs dont l'invention et les ornements sont des œuvres de génie.

Si l'on voulait décrire seulement par un mot chacun des objets merveilleux qui s'entassent dans les salles de l'hôtel Cluny, un volume n'y suffirait pas. Il renferme en meubles, en ustensiles de toute sorte, l'histoire de l'art et de l'industrie en France pendant plus de cinq siècles.

On s'épuiserait en descriptions, en admirations, en rêves infinis devant ces restes de notre ancienne opulence. Tant de génie dépensé à profusion pour l'ornement des choses les plus simples étonne et confond. On se prend à aimer de passion son pays, ses aïeux et la foi naïve des anciens âges en présence de ce splendide héritage.

Il faut avoir été une fois au musée de Cluny si l'on veut seulement se faire une idée des intérieurs princiers ou bourgeois du quinzième siècle; mais si l'on a des goûts artistiques ou l'amour des belles choses, il faut y retourner dix fois, vingt fois, toujours!..... et tâcher d'obtenir de M. du Sommerard fils des billets de faveur pour visiter l'hôtel les jours réservés!

CLAUDE VIGNON.

BIBLIOGRAPHIE

NAPLES

Par L. L. F.

—

LA SICILE

Par l'abbé Postel.

—

L'ART D'ÊTRE MALHEUREUX

Par J. T. de Saint-Germain (1).

Nous allons aujourd'hui passer en revue quelques ouvrages nouveaux qui viennent de paraître, et qui, à divers titres, nous semblent mériter de vous être signalés. Aux voyageurs et aux voyageuses s'adressent ces deux volumes : *Naples* et *la Sicile*; le premier, expression d'une âme jeune et d'une imagination chaleureuse et poétique; le second, plein de récits attachants et qui offre une lecture entraînante.

On a immensément écrit sur Naples, et depuis les jours antiques, voyageurs et poètes se sont plu à décrire et à célébrer cette ville, cette sirène qui les avait charmés. Et cependant, ce volume nouveau, qui porte inscrit sur son frontispice le beau nom de Naples, sera lu avec intérêt par ceux mêmes qui ont gravé dans leur mémoire les plus belles pages que Parthénope ait inspirées, car cette histoire est quelque chose de neuf et de complet. L'histoire si variée de Naples, depuis les mystérieux Pélasges jusqu'aux princes de la maison de Bourbon, les monuments païens et chrétiens, les beaux-arts, la littérature, tout ce que le ciel de Naples a inspiré se trouve dans ces pages animées, écrites avec tant de vie et de sève, et les descriptions d'une admirable nature se mêlent gracieusement aux souvenirs de l'histoire, à des citations toujours heureuses. Au voyageur, ce livre offre un écho de ses propres émotions; à l'homme d'étude et de goût, un tableau historique et poétique d'une incontestable valeur; au chrétien, l'expression de la foi la plus pure et la plus fervente. Nous extrairons un passage; c'est la description de Naples vue des hauteurs du monastère Saint-Elme :

« ..... Naples était tout entière à nos pieds. Nous jouissions de la belle et grande ville, non plus pièce à pièce, comme tout à l'heure, non plus sous un seul aspect, comme à l'entrée du port, mais dans son immensité triomphale. Nous nous attachions aux grandes lignes de sa structure; nous contemplions les monuments, jalons de son vaste champ. Nous comptions ses clochers et ses bosquets, ses aiguilles et ses fleurs. A cent pieds au-dessous du balcon, les jardins de la Chartreuse étalaient leurs tapis jaunes et verts; la brise en détachait les senteurs et nous les apportait, comme une abeille dépose ses parfums à l'entrée de sa ruche. Au delà de la muraille de clôture, le port nous montrait ses vaisseaux; la ville, ses dômes et ses monts. Dans les bas-fonds, la verdure serpente et court entre le marbre et la brique, comme un lierre parasite; elle assainit et pare les blocs des vieux quartiers. A droite, Chiaja promène les regards du Pausilippe à la *Villa-Reale*. La mer, steppe d'azur, que n'effleure aucun vent, soulève du sein de son golfe le *Castel del Ovo*. La tour *del Carmine*, sévère et isolée, rappelle le pêcheur-roi. Du côté opposé, c'est tout un autre monde : Portici, sa résidence royale, Résina et le Vésuve, le *Campo Santo* et ses tertres. Enfin, dans l'enfoncement le plus reculé de l'horizon, Capri, couchée comme une chèvre sur un lit flottant, semble bondir encore; Campanella baigne ses pieds dans l'eau; San-Angelo hérisse son front labouré par la foudre; la rude crinière de l'Apennin ferme le tableau par un cordon de glace.

» Qui n'a point vu tout cela n'a pas assez admiré Dieu. Il suffit de monter au *Saint-Elmo* pour apprendre à l'aimer, pour deviner le ciel, pour apprécier la terre. Quand on a vu cela on peut oublier le monde, le monde est épuisé; il en faut un meilleur. Admirable économie des instituts religieux, qui font leur nid partout où la nature est éloquente; les plus beaux sites leur appartiennent. Dans les pays du nord, il leur faut les rochers de Bretagne et d'Érin; dans le sud il leur faut le San-Elmo; partout ils prennent les hauts lieux, comme faisaient les sacrificateurs antiques pour immoler la victime.

» Est-ce égoïsme de leur part? est-ce détachement complet du côté des donateurs? ou plutôt n'est-ce point une attraction mystérieuse entre le sol et celui qui l'habite? Une affinité secrète relie à la belle nature les âmes qui en sont le plus pur ornement. Elles demandent à la terre de se spiritualiser dans ses points les plus sublimes, et de ces points elles chantent leur hymne au Créateur. « Seule avec mon cœur, écrivait jadis une enfant de la Bretagne, je m'élève jusqu'à l'Être tout-puissant qui a créé une nature si majestueuse : ces vaporeuses émanations, cet Océan immense dont je distingue le balancement fantastique, cette légère brise qui caresse la surface des eaux, captivent mon être; les événements s'effacent de ma mémoire, les tendres illusions et les douloureuses larmes n'agitent plus mon cœur. J'oublie tout, jusqu'au souvenir de l'injustice; amour, ambition, fortune et rang, vos prestiges mensongers se dissipent, un calme divin leur succède, et mon âme, tout en-

(1) *Naples*, un volume in-8°, 3 francs, chez A. Bray, 66, rue des Saints-Pères, Paris; et chez Lefort, éditeur, à Lille. — *La Sicile*, un volume in-8°, 3 francs, chez les mêmes. — *L'Art d'être malheureux*, un volume in-18, chez Jules Tardieu, 13, rue de Tournon. Prix : 1 franc.

tière à son Créateur, n'accorde plus une pensée à cette terre d'exil et de deuil. »

A toutes les pages de ce livre, une douce et pieuse philosophie se mêle aux descriptions brillantes, aux grands souvenirs et aux évocations des muses antiques et des muses chrétiennes, qui ont tour à tour habité ces beaux rivages. Nous avons lu *Naples* avec un vif intérêt, et nous croyons que nos lectrices nous sauront bon gré de leur avoir indiqué cet aimable ouvrage.

La Sicile est un volume où la légende naïve se mêle à l'histoire sérieuse et grave; il fait connaître ce pays peu visité par les touristes; pays d'une foi profonde, mais aux mœurs un peu étranges et qui fournit à l'auteur des traditions touchantes et des anecdotes curieuses. On lira avec un vif intérêt ces récits très-moraux et souvent très-dramatiques; ils sont entrecoupés de souvenirs historiques et de descriptions de cette Grande-Grèce, si belle, si célèbre autrefois, si belle encore, mais si ignorée aujourd'hui. Ce livre est une lecture attrayante mais instructive, et *Naples* et *la Sicile*, par la connaissance qu'ont acquise leurs auteurs des mœurs locales, font connaître les plus belles contrées de l'Italie telles qu'elles sont, et non telles que quelques romanciers se sont plu à les peindre.

L'art d'être malheureux, légende. — Si l'on réfléchit sur la destinée humaine, si l'on regarde en soi, autour de soi, on verra que *l'art d'être malheureux* est tout simplement la science suprême de la vie, et que ce titre, sous un air paradoxal, renferme une grande vérité. L'art d'être malheureux, c'est l'art de vivre avec son malheur, de se faire à sa vie, de s'accommoder aux circonstances, de ne pas trop se heurter contre les pierres et les ronces du chemin; c'est surtout l'art de conserver, au milieu des plus accablantes infortunes, le refuge inviolable d'une conscience pure et le solide appui de la confiance en Dieu. Telle était notre pensée en lisant le titre de ce petit livre, telle a été aussi la pensée de l'auteur. Il a voulu enseigner le secret de trouver le bonheur dans la souffrance, puisque c'est là le milieu où s'agite notre destinée. Il a montré aussi que les efforts de l'ambition et de la cupidité n'aboutissaient qu'à augmenter la somme des douleurs; il offre au lecteur une suite de leçons sur la vanité des agitations terrestres, sur la nécessité de la résignation et de l'abandon à la Providence, et il place ces leçons aimables, quoique austères, dans la bouche d'un bon prêtre, qui a d'abord pratiqué ce qu'il enseigne si bien. C'est une charmante et vénérable figure que celle de l'abbé Paul. Il démontre à son auditoire champêtre, par des leçons, par des exemples, par des citations heureusement choisies, que la loi inexorable sous laquelle vit l'homme ici-bas, c'est la souffrance; qu'il faut s'y attendre, s'y résigner; que de cette loi, en apparence si dure, sort la force morale qui rend l'homme capable de soutenir le faix du devoir et qui le prépare à ses éternelles destinées. Il montre, comme consolation suprême à la douleur, la religion et les vertus qu'elle inspire, surtout la résignation et la tendre charité pour les maux des autres. Ces idées sont bien sévères, mais la forme dont M. J. T. de Saint-Germain les a revêtues est très-gracieuse, et nous espérons pour l'auteur un succès aussi légitime que celui de son premier ouvrage : *La légende de l'Épingle* (1).

LE CONTEUR DE L'ENFANCE

(QUATRE-VINGT-DIX CONTES POUR LES ENFANTS)

Par le chanoine SCHMID,

Traduit de l'Allemand par madame Pauline Braquaval née l'Ollivier

—

VIOLETTES

RÉCITS MORAUX ET AMUSANTS,

Traduits de l'Allemand, de Ottmar Lauténsschlager,

PAR LA MÊME (2).

—

Nous sommes bien heureuse lorsque nous pouvons répondre aux demandes nombreuses qui nous sont faites par tant de mères tendres et intelligentes, et leur indiquer un nouveau livre pour les enfants, classe de lecteurs très-avide du nouveau, pour laquelle on écrit beaucoup, mais à qui on parle rarement le langage qui lui conviendrait. Le nom du bon chanoine Schmid, si connu, si chéri de l'enfance, nous dispensera de toute recommandation. L'aimable et pieux conteur fait parler, dans l'ouvrage que nous annonçons, la nature entière avec ses beautés et ses symboles; il lui prête une voix pour enseigner à ces petits êtres, si chers à Dieu, les vertus de leur âge, la piété, la douceur, la simplicité, la soumission, le respect des parents, l'amour de la famille. Comme le bon Maître, il parle en paraboles. Les fleurs, les arbres, les animaux, les métaux lui fournissent d'agréables images qui voilent de douces leçons et de saintes vérités. En voici un exemple :

LES ROSES.

« Un fermier, qui habitait une métairie isolée, étant allé à la ville, en rapporta un rosier qu'il planta dans son jardin. La petite Marguerite, sa fille, qui n'avait jamais vu de rosier, dit à son père : — Mais que faites-vous, cher père? Comment pouvez-vous songer à mettre précisément au milieu du jardin cet arbuste desséché et garni d'épines? C'est un bien triste ornement que celui-là; voilà une épine qui déparera notre joli jardin. — Attends, ma chère enfant, et prends un peu de patience, dit le père; cette épine produira de merveilleuses fleurs, telles que tu n'en a jamais vu de ta vie.

» Marguerite ne pouvait croire ce que disait son père, et secouait d'un air d'incrédulité sa petite tête aux cheveux bouclés.

---

(1) Voir *Journal des Demoiselles*, année 1856, page 135.

(2) Un volume in-8° cartonné, avec de très-belles gravures, chez Casterman, à Tournai, et chez les principaux libraires, à Paris. — Le second ouvrage, un volume in-12, cartonné, avec gravures, chez les mêmes.

» Mais bientôt, quel changement! l'arbuste épineux commença à bourgeonner, et ne tarda pas à se couvrir d'un beau feuillage vert, de tendres boutons poussèrent à ses branches et devinrent toujours de plus en plus gros. Et après que les auricules, les tulipes et les narcisses eurent cessé de fleurir, les boutons de rose s'ouvrirent enfin, et l'arbuste se montra couvert d'une multitude de fleurs, dont la magnifique couleur pourpre et l'agréable parfum faisaient l'admiration de la jeune Marguerite.

» — Oh ! comme elles sont belles! quelle douce odeur elles ont! ne cessait de s'écrier la petite fille. Elles sont plus belles que toutes les autres fleurs. Leur parfum est le plus agréable. Assurément ce rosier est le plus riche ornement de notre jardin !

» — Tu vois maintenant, dit le père, comment les roses peuvent fleurir au milieu des épines? Il t'a fallu attendre, à la vérité, pendant tout le printemps, et plus d'une fois tu as été sur le point de perdre patience. Mais en ce moment, tu comprends combien est vrai ce proverbe : le temps amène les roses. La vie humaine peut être justement comparée à ces arbustes épineux qui produisent des roses ; elle a des épines, c'est-à-dire des contrariétés, qui finissent souvent par être pour nous des causes de joie. »

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que cette candeur et cette simplicité conviennent aux enfants, et qu'à une époque où tout ce qui les environne respire le luxe et l'ambition, les mères prudentes seront heureuses de pouvoir offrir à leurs fils et à leurs filles un livre écrit avec tant de bonhomie et de pieuse ingénuité, et qui n'enseigne rien que l'amour de Dieu, de la famille et de la nature.

Les Violettes sont un petit bouquet composé de quatre nouvelles empreintes de l'esprit romanesque des Allemands. Les enfants liront avec un grand plaisir ces merveilleuses aventures, et ils les liront sans danger. Je ne répondrais pas qu'une grande personne, une grande *demoiselle* ne prît plaisir à lire le *petit Bonnet*, et je connais beaucoup de romans, qui n'offrent pas tant d'intérêt et de péripéties touchantes. Madame Braquaval, en traduisant ces deux ouvrages, a rendu un vrai service à la jeunesse, et elle semble avoir reproduit dans notre langue la fraîcheur et l'amabilité des écrits originaux. Nous l'en félicitons sincèrement.

M. F.



RACHEL

I

C'était à l'époque du Rhamadan de l'année 1835; Maures et Arabes se livraient au sommeil, les uns dans l'intérieur du harem, les autres devant les portes des maisons; ils attendaient ainsi sans impatience le coup de canon qui, au déclin du jour, permet aux fidèles croyants de prendre leur nourriture (1). Le silence et la paix régnaient donc dans les murs de Constantine. Une seule rue de cette ville étrange conservait son aspect accoutumé ; rue longue, tortueuse et étroite, qu'une couverture de roseaux et de planches raboteuses préserve presque entièrement des rayons du soleil. Là, les Juifs, accroupis sur la devanture de leurs boutiques, répondaient aux demandes des acheteurs, tout en déployant lentement les indiennes à raies rouges, les tissus de Tunis, les étoffes brochées d'or et d'argent, tout cela sans presque bouger de leur place, tant leurs magasins sont petits, et tant leur nonchalance est grande. D'autres confectionnaient les larges babouches de maroquin jaune, chaussure habituelle de ceux des Arabes qui en portent (2), ou les petites sandales de velours rouge brodé d'or des riches Mauresques. Quelques-uns encore dévidaient adroitement les écheveaux de soie qui devaient servir à fabriquer diverses passementeries, s'aidant également pour cela de leurs mains et de leurs pieds

Au fond d'une de ces boutiques de modeste apparence, accroupi sur des ballots de toile, un homme à barbe blanche, au front chauve et sévère, se tenait immobile, la pipe à la bouche, évidemment préoccupé d'une pensée pénible. Ce vieillard était Abraham ben Chouchchouch , connu par l'austérité de ses mœurs, la sagesse de ses discours, et son zèle ardent pour la religion de ses ancêtres ; déjà plusieurs fois des chalands lui avaient adressé la parole sans pouvoir le tirer de sa profonde rêverie. Après deux grandes heures de réflexion, Abraham se leva, s'enveloppa d'un léger burnous qui couvrit entièrement sa veste et son pantalon d'une étoffe brune, seule couleur que les Arabes permissent aux juifs de porter, et fermant soigneusement sa boutique, il s'enfonça d'un pas lent et solennel dans un des mille détours que forment les rues transversales.

Arrivé devant la porte basse et étroite d'une maison décrépite, il frappa quelques-uns de ces petits coups précipités particuliers aux habitants du pays.

Une jeune fille vint ouvrir aussitôt, et salua le vieillard en portant la main sur son cœur.

« Où est ta maîtresse? demanda Abraham en entrant dans une cour carrée, pavée de marbre blanc, entourée de galeries et ornée de colonnes, le tout beaucoup plus propre et plus gracieux que ne l'annonçait l'extérieur misérable de la façade.

(1) Pendant les quarante jours que dure le rhamadan, les musulmans ne peuvent manger, boire et fumer que depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit précis; tout le reste du temps doit se passer dans une abstinence complète.

(2) Un grand nombre d'Arabes et presque tous les Bédouins marchent pieds nus. Quelques-uns s'entortillent les pieds de peau de chevreau attachée par des bandelettes.

— Là-haut, dans la grande chambre, répondit la jeune fille.

— C'est bien ; reste ici, Judith, j'ai à parler à ma nièce Rachel. »

Il monta lentement l'escalier et pénétra de la galerie supérieure dans une pièce longue et étroite, sans meuble ni cheminée, ne prenant jour que par la porte et deux petites lucarnes. Un moelleux tapis recouvrait d'un bout à l'autre le sol de cette chambre; plusieurs glaces de Venise au cadre doré décoraient les murs blanchis à la chaux, ce qui annonçait une grande aisance, sinon le luxe et la richesse. Sur un divan élevé de deux pieds à peine, une femme, jeune encore, était assise, travaillant, avec une ardeur fort rare dans ces climats brûlants, à une riche broderie en or sur une étoffe de velours. Cette femme était vêtue d'une djebba (1) de deux couleurs, jaune du côté droit, et bleue du côté gauche, et retenue autour des hanches par une écharpe de soie rouge. Les larges manches de gaze de sa chemise de mousseline dépassaient seules les ouvertures longues et droites de cette espèce de robe, ne voilant qu'à demi des bras que la djebba laissaient nus jusqu'aux aisselles. Ces bras, tout chargés de bracelets, étaient admirables de forme et de carnation. Deux mouchoirs à raies d'or et de soie, artistement arrangés autour de la tête, composaient la coiffure et cachaient exactement tous les cheveux, car Rachel était mariée, et parmi les Juives de ce pays, les jeunes filles seules ont le droit de laisser apercevoir leur chevelure noire qui descend en bandeaux le long de leurs joues et se rattache sous la calotte ou le mouchoir servant de couvre-chef.

Un jeune homme de quatorze à quinze ans, mais grand et fort déjà, et d'une figure remarquablement belle, se tenait nonchalamment étendu sur le large divan recouvert de brocart, dont les coussins moelleux fléchissaient sous le poids de son corps. Au bruit des pas d'Abraham dans la galerie, le jeune homme releva la tête et aperçut le vieillard; une rougeur subite couvrit aussitôt ses joues, il se leva d'un bond et s'apprêta à fuir par une issue communiquant avec la pièce voisine.

« Où vas-tu si vite, soleil de mon âme? dit la Juive d'une voix caressante; reste donc près de moi, mon Yssachar bien-aimé.

— Mère, je déteste cet homme sans cœur, dont le seul plaisir est de blâmer les actions des autres ; laisse-moi partir avant qu'il ne m'ait vu. »

Et tandis qu'Abraham déposait ses babouches sur le seuil de la porte, le jeune homme disparaissait du côté opposé.

« Que la paix soit avec vous, mon oncle révéré, » dit Rachel d'une voix contrainte.

Quittant aussitôt son travail, elle baisa la main du vieillard, d'un air respectueux.

Abraham ne répondit que par un signe de tête à ces prévenances, et croisant les jambes, il s'accroupit sur le divan, à la place que le jeune homme venait d'abandonner.

« Qu'avez-vous, mon oncle? dit la Juive étonnée et inquiète de ce morne silence. Auriez-vous éprouvé quelque perte dans votre commerce, ou le terrible Achmet-bey a-t-il frappé sur vous une contribution nouvelle, comme il l'a fait si injustement l'année dernière? »

Abraham fit un signe négatif.

« Auriez-vous de mauvaises nouvelles à m'apprendre de Ruben, mon maître et époux bien-aimé? reprit-elle en pâlissant; doit-il rester longtemps encore à Tunis?

— Rien de tout cela, dit enfin le vieillard d'une voix sombre; mais malheur à toi, lorsqu'il viendra te demander compte de ta conduite !

— Et pourquoi craindrais-je le retour de mon mari? demanda-t-elle en relevant la tête avec fierté; ma vie n'a-t-elle pas été toujours celle d'une bonne et honnête femme? la médisance la plus maligne pourrait-elle trouver à mordre sur ma réputation?

— Je sais, ma nièce, que ta conduite est à l'abri de tout soupçon de ce genre, répondit l'austère vieillard; mais penses-tu donc, Rachel, que ta réputation soit le seul dépôt que mon neveu t'ait confié en partant? N'es-tu pas la mère de ses fils, et ne devais-tu point veiller sur eux comme sur la prunelle de tes yeux?

— En quoi ai-je manqué à mes devoirs de mère, mon oncle? répondit Rachel plus fièrement encore. Y a-t-il dans toute la ville, je dirais presque dans tout Israël, deux jeunes gens plus beaux, plus forts, plus vigoureux? Y en a-t-il de plus aimables? Les vêtements d'Yssachar et de Benjamin ne sont-ils pas entretenus avec tout le soin possible? Leur couscous n'est-il pas assaisonné et cuit à point? Manquent-ils de quelque chose enfin?

— Femme, femme, dit Abraham en secouant la tête, ne sais-tu pas que Salomon, libre de choisir entre les biens d'ici-bas, préféra la sagesse à tous les trésors de la terre? Tes fils manquent donc du bien le plus précieux, car ils manquent de sagesse.

— Je ne vous parlerai point de Salomon, mon oncle, car il n'est pas donné aux femmes d'être versées comme vous, docteur en Israël, dans la science de nos livres saints, répondit Rachel d'un ton d'humilité superbe ; mais je ne crois pas que mes fils diffèrent des autres jeunes gens de leur âge, et il ne me semble point raisonnable d'exiger de ces enfants, car ce sont des enfants encore, ajouta-t-elle en appuyant sur ce mot, il n'est pas raisonnable, dis-je, d'exiger d'eux l'expérience et la sagesse d'un homme mûri par les années.

— T'ai-je parlé d'une sagesse de vieillard? reprit Abraham ; plût au ciel qu'ils fussent seulement ce qu'on doit être à tout âge : exacts dans l'accomplissement de leurs devoirs, laborieux et économes, respectueux envers leurs parents ! Au lieu de cela, que font-ils du matin au soir? ils se livrent à l'oisiveté et dépensent follement l'argent que tu leur donnes plus follement encore; écoutent à peine les conseils des vieillards, et ne se montrent que contraints et forcés dans le temple du Seigneur. Crois-tu, Rachel, que cette conduite ressemble à celle qui mérita autrefois au jeune Daniel et aux saints enfants Ananias, Mizaël et Azarias, la bénédiction du Très-Haut et l'admiration du peuple, au temps de la captivité de Babylone?

— Dieu sans doute parle par votre bouche, et vos discours sont pleins de sagesse, répondit Rachel visi-

(1) *Djebba*, robe étroite, sans taille et sans manches.

blement embarrassée; mais certainement aussi de méchantes langues ont exagéré les torts de ces pauvres enfants? Du reste, mon oncle, je vous promets de leur faire des représentations, et j'espère obtenir de leur tendresse pour moi...

— Essaie, dit Abraham en hochant la tête; mais si es représentations sont insuffisantes, emploie des moyens plus vigoureux; au besoin, je suis là, Rachel, pour ramener tes enfants dans le devoir, et mon zèle ne te fera pas défaut lorsque tu y auras recours; ton sexe est faible, ma fille, et la tendresse des mères les rend presque toujours aveugles sur le compte de leurs enfants.

— Merci de vos offres de service, mon oncle; mais j'espère n'en avoir pas besoin. Yssachar et Benjamin sont un peu dissipés, il est vrai, mais leur cœur est excellent, et lorsque mon cher Ruben retournera parmi nous, il aura lieu d'être satisfait de sa femme et fier de ses enfants.

—Qu'il en soit ainsi! » répondit Abraham, évidemment mécontent des paroles de Rachel.

Et il sortit grave et soucieux, comme il était entré.

A peine le vieillard fut-il hors de la maison, que Rachel frappa deux coups dans ses mains, et Judith, sa servante, se montra aussitôt à la porte de la chambre.

« Appelle Yssachar et Benjamin, dit la maîtresse, et qu'ils se rendent de suite auprès de leur mère.

— Les jeunes maîtres sont sortis un moment après l'arrivée du vénérable Abraham, répondit Judith.

— C'est bien, dit Rachel en donnant sa main à baiser à la jeune fille, continue ton ouvrage, mon enfant. »

Judith s'assit sur le tapis, tandis que sa maîtresse, enfoncée dans ses coussins, réfléchissait tristement à la scène qui venait de se passer.

II

Les Juifs de Constantine étaient encore à cette époque ce qu'on les a vus parmi nous au quinzième siècle : des hommes bafoués, honnis de tous, méprisés par les mahométans à l'égal de la brute elle-même, car le seul mot de youdi (juif) est encore la plus grande injure qu'un Arabe puisse adresser à un autre homme; et cependant, supérieurs à leurs maîtres par leur industrie, leur activité et leur intelligence même, ils accaparaient peu à peu les richesses du pays, tout en simulant toujours l'indigence, de peur d'être frappés par le despote d'une de ces contributions qui portaient souvent le désespoir dans leur âme et la ruine dans leur maison. Nation à part au milieu des autres nations, n'ayant rien appris ni rien oublié, ne possédant ni ville ni campagnes, toujours étrangère au milieu des peuples avec lesquels elle conserve religieusement ses lois, ses mœurs et son culte, et, comme cette loi mosaïque, bien moins parfaite que l'Évangile, mais bien supérieure aussi aux règles grossières et sensuelles du Koran, laisse à la femme quelque chose de sa dignité naturelle, le sort des Juives en Algérie est bien moins misérable que celui des femmes mauresques ou bédouines. — Celles-ci sont réduites à l'esclavage le plus dégradant, vendues comme un vil bétail, répudiées sans aucun prétexte. Prisonnières dans leur propre maison, leur vie se passe dans des disputes continuelles avec leurs rivales, jusqu'à ce que le maître réduise tout le monde au silence par l'emploi des moyens les plus grossiers. Êtres abrutis à force d'humiliation, ignorantes de toutes les choses d'ici-bas, et plus encore des espérances d'une vie meilleure, elles végètent dans la maison ou sous la tente de leur mari, sans pensées, sans réflexions intelligentes. Pauvres femmes! d'autant plus à plaindre, qu'elles sont incapables de comprendre l'étendue de leur malheur! Les Juives, au contraire, quoique fort ignorantes aussi, et traitées bien moins honorablement que les femmes chrétiennes, bénéficient cependant en quelque chose de cette parole de la Genèse : « Dieu donna à l'homme une compagne semblable à lui. » Leurs maris ne peuvent les répudier que pour des fautes graves; ils n'ont le droit de leur donner une rivale que dans le seul cas d'une stérilité constatée par dix ans de mariage; elles sortent librement, le visage découvert, vont adorer Dieu dans la partie du temple qui leur est réservée, et peuvent espérer aussi bien que leurs maris le bonheur de trouver place un jour dans le ciel, au sein de leur père Abraham.

Rachel était peut-être supérieure encore aux autres femmes de sa nation par l'intelligence et l'activité : mariée jeune à Ruben ben Koutchkali, riche marchand de la ville, elle s'était fait aimer de lui par sa douceur et ses vertus, plus encore que par sa rare beauté; aussi, lorsque Ruben partit de Constantine pour une affaire de commerce qui exigeait sa présence à Tunis, il n'hésita pas à confier l'éducation de ses enfants et le soin de sa maison à la femme qu'il chérissait. Malheureusement pour Rachel, l'absence de Ruben se prolongeait au delà de leurs prévisions et la faiblesse de la mère encourageait la paresse et la dissipation des deux jeunes gens.

En se rappelant les mille petites circonstances de la vie oisive de ces fils trop aimés, Rachel sentait bien que le vieil Abraham n'était que juste lorsqu'il se montrait mécontent de la conduite de ses neveux, mais il lui était trop pénible d'avouer des torts qu'elle eût voulu pouvoir se cacher à elle-même, et elle n'accueillait pas sans aigreur les avis de cet homme que l'on appelait sage dans Israël. Néanmoins, dès qu'il se fut éloigné, elle repassa dans son esprit tout ce qu'il venait de lui dire, et résolut d'en faire son profit.

Le soleil se cachait derrière le Coudiat-aty, les Arabes allaient se livrer aux jouissances que permet le rhamadan, et les fils de Ruben n'étaient point rentrés chez eux. Rachel, inquiète et troublée, attendait à la lucarne de son cabinet, la seule qui donnât sur la rue, l'arrivée de ses enfants, observant avec soin, pour en tirer un augure favorable, le vol des cigognes, qui commençaient à construire leurs nids sur les toits d'alentour. Enfin, malgré l'obscurité qui voilait déjà tous les objets environnants, elle distingua la taille élégante d'Yssachar, et la forme frêle, mais gracieuse, de Benjamin; ils s'avançaient tous deux les bras entrelacés. Le cœur de la mère battit d'orgueil et d'amour, et ce ne fut qu'avec de grands efforts qu'elle parvint à se composer un visage sévère.

« D'où venez-vous? dit Rachel du ton le plus glacial qu'elle pût emprunter.

— Mère, pourquoi n'embrasses-tu pas ton Benjamin? dit d'une voix émue le plus jeune des deux frères, bel enfant aux joues purpurines, aux yeux noirs et veloutés.

— Parce que mes fils, loin de faire la consolation de ma vie, comme j'avais le droit de l'espérer, me causent, au contraire, de grands chagrins, et qu'aujourd'hui même leur conduite légère et dissipée m'a valu de graves reproches de la part du sage Abraham.

Yssachar leva les épaules.

— Je me suis douté du but de la visite de ce vieil hypocrite, dit-il; mais, ce que je n'aurais jamais cru, c'est qu'une femme tendre et sensée pût ajouter foi à ses discours. Ne sais-tu pas, mère, que ce prétendu sage n'a pas de plus grand plaisir que de mettre le trouble dans les familles et de blâmer à tort et à travers la conduite des jeunes gens, qu'il envie au fond de son cœur. Aussi ai-je grand soin de me sauver du plus loin que je l'aperçois.

— Et moi de même, dit Benjamin; ne l'écoute pas, mère, et embrasse tes enfants.

— Non, répondit Rachel d'un ton déjà radouci.

— Vraiment oui, et tout de suite, » reprit Yssachar.

Et, enlaçant la Juive de ses bras nerveux, il approcha son front large et pur des lèvres vermeilles de Rachel entièrement désarmée, et déroba pour ainsi dire le baiser maternel.

« Oh! de grâce, conduisez-vous mieux à l'avenir, dit la Juive attendrie, en pressant ses deux fils sur son cœur.

— Sois tranquille, mère, répondit l'aîné d'un ton railleur; quand nous aurons, comme Abraham, la barbe blanche et la face ridée, quand nos dents tomberont une à une, et que nos jambes affaiblies porteront à peine notre corps chancelant, nous serons aussi sages que lui, je t'assure. »

Il dit, et l'embrassa de nouveau; et la pauvre mère, plus aveugle que jamais, s'endormit ce jour-là heureuse et rassurée.

III

Deux ans s'étaient écoulés et tout avait changé de face à Constantine. Les Français étaient maîtres de la ville; Achmet-bey, errant et fugitif, expiait par la pauvreté et par des humiliations de tout genre son luxe mal acquis et ses cruautés révoltantes; les Juifs, si longtemps honnis et tyrannisés, relevaient la tête, car les nouveaux vainqueurs traitaient les Israélites à l'égal des Maures et des Arabes; et même, trouvant en eux plus de bonne volonté et d'aptitude, ils les employaient de préférence, pour certaines fonctions exigeant de l'intelligence et du savoir-faire; aussi, il fallait voir avec quelle insolence un grand nombre de Juifs traitaient maintenant leurs anciens maîtres. Quelques Israélites même paraissaient admis dans l'intimité de certains colons nouvellement établis à Constantine, et faisaient avec eux des affaires commerciales. De ce nombre étaient Yssachar et Benjamin ben Koutchkali, les deux fils de Rachel. C'était du moins le motif qu'ils donnaient à leur mère pour justifier leurs longues absences de la maison paternelle et leurs fréquentes demandes d'argent. La pauvre Juive soupirait tout bas, car elle avait en vain essayé les conseils et les reproches; ses douces représentations n'avaient servi qu'à éloigner davantage encore ces enfants ingrats, pour lesquels elle eût donné avec joie son sang et sa vie; le bandeau, dont l'excès de sa tendresse avait couvert ses yeux, se détachait peu à peu et lui laissait apercevoir les vices du cœur cachés sous de gracieuses enveloppes.

Cependant Ruben n'arrivait point, on ne recevait de lui aucune nouvelle, et peut-être même Rachel, à son insu, redoutait-elle maintenant le retour de son mari, à cause des reproches qu'il aurait pu lui faire. Ce n'était plus cette femme au teint fleuri, aux membres potelés; le chagrin avait amaigri son corps et sillonné son visage de rides précoces; ses grands yeux noirs étaient ternis par les larmes, et sa main, si habile à manier l'or et la soie, ne s'occupait alors que de travaux grossiers; car sa fortune ne lui permettait plus d'avoir des femmes de service. La djebba de cotonnade et le kaïck de laine commune remplaçaient pour elle les vêtements de brocart, et jusqu'à la sarma (1) d'or des jours de fête, tout avait été vendu pour fournir aux folles dépenses de ses enfants. A la vérité, le vieil Abraham lui avait offert son secours pour faire rentrer dans le devoir les fils de Ruben; mais il était si absolu dans ses principes, si sévère dans ses corrections, que la Juive ne pouvait se résoudre à lui confier la direction de ses enfants trop aimés.

Un matin la pauvre Rachel pleurait amèrement dans sa maison solitaire, que depuis trois jours ses fils n'avaient pas visitée, lorsqu'on frappa à la porte. Elle courut palpitante tirer le verrou, toute prête encore à presser sur son cœur les ingrats qui lui causaient tant de chagrins; mais, au lieu des frais visages d'Yssachar et de Benjamin, ce fut la figure rigide du vieux Juif qui lui apparut par le vasistas. La vue d'un spectre n'aurait pas effrayé davantage la pauvre créature, que l'aspect inattendu de ce sage d'Israël. Elle ouvrit néanmoins d'une main tremblante, et salua jusqu'à terre l'oncle de son mari. Mais lui, droit et raide sur le seuil de la porte :

« Tes fils viennent d'être ramassés ivres-morts au coin de la rue des Mouches, dit-il d'une voix lente et solennelle; le jeu et la débauche ont englouti leur fortune, la débauche et l'intempérance consumeront leur corps. Sois maudite, fille d'Azariel, toi qui n'as pas su élever sous les yeux de Dieu les fils qu'il t'avait donnés! sois maudite avec eux et par eux!

— Grâce! grâce pour mes enfants! » cria la pauvre femme se prosternant jusqu'à terre et d'une voix entrecoupée de sanglots.

Et saisissant convulsivement le burnous d'Abraham, elle répétait avec désespoir :

« Grâce pour eux! grâce pour eux!

— Ni pour eux ni pour toi, malheureuse, répondit le vieillard d'une voix inflexible. Le grand prêtre Héli ne fut-il point condamné pour les crimes de ses fils qui moururent avant l'âge, et lui-même ne périt-il pas misérablement en punition de sa faiblesse? Tel est le sort qui t'attend, fille d'Azariel; je t'ai prévenue, et tu n'as pas tenu compte de mes avertissements; l'heure de la miséricorde est passée, celle de la vengeance approche, malheur à eux! malheur toi! »

Et refermant la porte sur lui, il abandonna la pauvre Juive, encore prosternée sur le seuil.

IV

Le jeu avait entièrement ruiné les deux jeunes

(1) *Sarma*, espèce de bonnet élevé, fabriqué avec des fils d'archal et orné de voiles et de dentelles.

israélites, ils avaient dévoré en moins de deux ans l'héritage de leur père et les économies de la malheureuse Rachel, et leur soif de plaisir, loin de s'apaiser dans leurs excès, se montrait toujours plus ardente. Rien ne calmait leurs passions effrénées; pour les satisfaire ils vendirent la maison paternelle, ils sacrifièrent jusqu'à leur propre mère, obligée désormais de vivre du travail de ses mains ou de la charité publique. Il est vrai que dans les rares moments où la raison et la conscience parlaient plus haut que leurs penchants déréglés, ils se reprochaient amèrement leur ingratitude et formaient le projet de venir aux pieds de Rachel implorer un pardon qu'ils étaient trop sûrs d'obtenir; mais il eût fallu en même temps changer de vie, et ils se berçaient toujours de l'espoir que le jeu, si inconstant dans ses hasards, leur rendrait bientôt au moins une partie des biens qu'il leur avait enlevés. Mais la fortune, rebelle à leurs désirs, semblait mettre à les fuir le même acharnement qu'ils montraient à la poursuivre.

Enfin, après avoir perdu jusqu'à leur dernier douro (1), les deux misérables n'eurent plus d'autre ressource que de se placer comme domestiques chez des colons français; mais leur passion dominante était toujours pour eux un maître plus absolu que ceux auxquels ils avaient vendu leur liberté. Les salaires de chaque mois, que des fils moins dénaturés seraient venus offrir à la pauvre mère qu'ils avaient réduite à la mendicité, étaient consumés en quelques heures dans d'infâmes tripots; un jour même, l'aîné des deux frères ne pouvant résister à la pente fatale qui l'entraînait si rapidement dans l'abîme, s'empara dans la boutique de son maître d'une pièce de calicot qu'il vendit à vil prix à l'un de ses coreligionnaires. Le vol ne tarda pas à être découvert, et Yssachar fut condamné par la justice française à trois mois d'emprisonnement. La pauvre Rachel ignora longtemps cette honte; ses fils évitaient si soigneusement sa présence, que ce n'était que de loin et à de rares intervalles qu'elle parvenait à les apercevoir.

Peu de temps après, les deux jeunes israélites entrèrent au service d'un marchand provençal dont le magasin de nouveautés, récemment établi sur la place du Gouvernement, presque à l'entrée du palais, offrait aux dames françaises des toilettes et des objets de luxe qu'on pouvait s'étonner de trouver déjà dans une ville d'Afrique si éloignée du littoral. M. R... était aussi marchand de vins en gros, et il avait pour ce commerce une autre maison dans une rue voisine.

Yssachar et Benjamin étaient employés à porter les marchandises, et leur salaire était assez élevé pour leur permettre de subvenir largement à tous leurs besoins réels, mais la débauche leur en avait créé de factices qu'aucune fortune n'aurait pu satisfaire, et les malheureux jeunes gens dérobèrent à leur maître plusieurs paniers d'un vin de champagne de grande valeur. M. R..., arrivé depuis peu de temps en Afrique, croyait que ce larcin ne serait puni que par quelques mois de prison, et c'était là en effet le châtiment qu'un tribunal français eût infligé aux coupables; mais, hélas! les deux frères étaient Juifs algériens, et, cette fois, l'affaire fut renvoyée au kaïd.

(1) *Douro*, pièce de cinq francs.

La sentence que prononça le magistrat musulman fit pâlir d'horreur l'honnête colon; Yssachar, qui déjà avait été poursuivi pour vol, fut condamné à mort, et Benjamin à recevoir cinq cents coups de bâton sur la plante des pieds.

M. R..., au désespoir du résultat de sa déposition, fit tous ses efforts pour obtenir la révocation d'une sentence si cruelle; il courut chez le kaïd et le supplia de lui accorder la grâce des deux Juifs, ou au moins de modifier la peine; mais celui-ci répondit qu'elle était conforme à la loi, et qu'il ne pouvait revenir sur un jugement prononcé. Le négociant espéra alors que le général commandant, après avoir entendu les explications qu'il se proposait de lui donner, n'hésiterait pas à casser la sentence du kaïd, il se rendit en toute hâte au palais, mais le général était à Sétif pour deux ou trois jours, et M. R... rentra chez lui triste et découragé.

V

Il était déjà presque nuit, et c'était le lendemain que devait être exécutée la fatale sentence.

Rachel, triste et malade de privations et de chagrin, se tenait dans ce moment accroupie sur l'escalier du minaret (1), qui s'élevait au milieu de la place de la Brèche. Elle réchauffait aux derniers rayons d'un soleil de décembre ses membres à moitié nus, lorsqu'une voix presque sépulcrale la fit soudain tressaillir. C'était encore le vieil Abraham, mais plus sombre, plus implacable que lors de sa dernière visite à sa pauvre nièce.

« Femme, dit-il avec un accent terrible, est-ce pour voir de près l'exécution de ton fils, de ce misérable à qui ta faiblesse et ton aveuglement vont demain coûter la vie, que tu viens dès ce soir retenir ta place en ces lieux ?

— Que dites-vous ? s'écria la pauvre Juive bondissant comme une biche dont un chasseur aurait ravi le faon... mon enfant ?... une exécution ?... au nom du Dieu de nos pères, expliquez-vous, mon oncle!

— Je t'avais prédit que l'heure de la vengeance céleste approchait; elle est arrivée maintenant, plus sanglante que je ne l'avais prévue; tu es maudite, fille d'Azariel, tu es maudite, toi et les fruits de tes entrailles. »

Et s'éloignant aussitôt, il se confondit dans la foule des bédouins qui retournaient de la ville.

« Mon Dieu! mon Dieu! que vient-il de dire? s'écria la pauvre Rachel moitié morte d'effroi.

— Juive, répondit une vieille négresse qui venait d'entendre le discours d'Abraham, es-tu donc la mère d'Yssachar et de Benjamin?

— Certainement je suis leur mère, dit Rachel.

— Eh bien, Juive, tes fils ont volé leur maître, et ils ont été condamnés, l'un à perdre la tête, l'autre à recevoir la bastonnade.

— Yssachar! Benjamin!... où êtes-vous? cria Ra-

(1) Le minaret de la place de la Brèche, sur lequel les Français avaient gravé ces mots : *Aux braves, morts devant Constantine en* 1836 *et* 1837, s'est écroulé depuis quelque temps déjà; on l'a remplacé par une fontaine.

chel, folle de désespoir... Yssachar! Benjamin! mes fils bien-aimés!... Oh! ne craignez rien... je vous défendrai contre le chiaoux, contre les Français, contre les Arabes... je vous défendrai contre tous!... »

Et la pauvre mère, les cheveux épars, les vêtements en lambeaux, hurlant de douleur et de rage, courut comme une insensée de la place de la Brèche jusqu'à celle du Gouvernement. Ceux qui passaient auprès d'elle la regardaient avec surprise; les Juifs s'arrêtaient pour se questionner entre eux, les Arabes continuaient gravement leur route, ne trouvant pas de leur dignité d'homme de s'émouvoir pour les cris et les sanglots d'une femme. Ni les uns ni les autres ne témoignaient aucune compassion pour cette pauvre créature. Une sœur de charité remontait alors l'escalier qui conduit de la porte de l'Église à la place du Gouvernement; elle arriva juste au moment où la Juive, épuisée de fatigue et de douleur, tombait affaissée sur elle-même à la porte du magasin de M. R..., où elle avait aperçu quelquefois ses deux fils.

«Qu'as-tu, pauvre femme? dit la sœur, en mauvais arabe, mais avec un accent plein de douceur et de bienveillance, à la Juive qui se tordait à terre comme un serpent mutilé.

— Ils m'ont dit qu'on allait tuer mes enfants! balbutia-t-elle au milieu des sanglots... Mes enfants! mon seul trésor... Yssachar! Benjamin! où êtes-vous?

— Ah! pauvre infortunée! s'écria la sœur qui avait appris de madame R... elle-même le malheureux résultat de la plainte portée contre les deux frères. Pauvre infortunée... ne peux-tu donc rien pour eux?

— Rends-moi mes fils! rends-moi mes fils! criait Rachel avec désespoir.

— Que ne puis-je te les rendre en effet! s'écria la religieuse en serrant dans ses bras, en pressant sur son cœur la malheureuse mère qu'elle venait de relever.

Pendant quelques minutes la chrétienne et la Juive, la jeune vierge consacrée au Seigneur et la femme méprisée et abandonnée de tous confondirent leurs larmes; puis la sœur dit d'une voix émue :

« Tente un dernier effort, pauvre créature; viens, allons trouver le général, lui seul peut accorder la grâce de ton fils, et peut-être se laissera-t-il fléchir par le désespoir d'une mère. »

Rachel cessa tout à coup ses gémissements et ses cris, elle réfléchit un instant, étourdie, presque hébétée, comme une personne qui se réveille au milieu d'un cauchemar terrible.

« Qui que tu sois, dit-elle enfin, ange ou mortelle, sois bénie pour la compassion que tu me témoignes! Je suivrai ton conseil, j'embrasserai les genoux du général.

— Hâte-toi donc, dit la sœur, en la conduisant à la porte du palais, car la nuit approche et le temps presse. »

La sentinelle laissa passer les deux femmes, elles pénétrèrent sans difficulté dans la grande galerie latérale aux jardins. Un homme de bonne mine, le front ceint d'un turban de mousseline blanche, le corps enveloppé d'un manteau rouge, s'y promenait paisiblement, la main appuyée sur son large cimeterre. La Juive tressaillit à son aspect, car cet homme à l'air grave et presque majestueux, n'était autre que le bourreau.

« Pouvons-nous parler au général? demanda la sœur à un domestique en livrée qui descendait en ce moment de l'étage supérieur.

— Le général n'est pas encore de retour.

— O mon Dieu!... il serait si nécessaire que nous pussions le voir aujourd'hui même! s'écria la religieuse presque aussi tremblante que la Juive. On m'avait assuré qu'il devait revenir aujourd'hui.

— Si ma sœur veut attendre ici, elle en est la maîtresse, dit le domestique en lui offrant un escabeau de bois qu'il alla chercher dans une des salles basses. Il est possible que le général rentre de bonne heure ce soir, car il doit repartir demain matin pour El-Arrouch.

— Il ne faut pas manquer cette occasion unique, » dit la religieuse en s'asseyant et en prenant son chapelet à la main, pour calmer par la prière l'agitation de son âme. Mais en vain roula-t-elle entre ses doigts les grains du saint rosaire, en vain prononça-t-elle à voix basse la salutation angélique, son esprit ne pouvait se détourner un seul instant du but de sa démarche, ses yeux et ses oreilles demeuraient constamment aux aguets; le frôlement des branches d'arbre agitées par le vent, le moindre bruit de pas dans ces grandes galeries ouvertes à tant de gens, la faisaient tressaillir d'espérance et de crainte. Quant à la malheureuse Juive, accroupie sur les dalles de marbre, la tête cachée entre ses mains, ensevelie dans cet affaissement des facultés intellectuelles qui suit presque toujours les crises violentes, une espèce de somnolence s'était emparée de ses sens; l'excès de la fatigue faisait trêve à celui de la douleur.

Cependant les minutes, les heures s'écoulèrent, et le général n'arrivait point. Sœur Alphonsine vit avec effroi la nuit confondre dans une teinte grisâtre les peintures aux vives couleurs qui décorent les murs, les fleurs et la verdure du jardin; puis, la lune s'élevant peu à peu, éclaira de nouveau tous ces objets de sa douce et triste lumière, prêtant aux galeries de marbre, aux larges arcades, l'aspect magique d'une décoration de théâtre. Alors la cloche de la prière tinta pour la dernière fois, annonçant l'heure du repos. La religieuse comprenait que ses compagnes étaient en peine sur son compte, car le règlement la rappelait depuis longtemps à l'hospice; mais pouvait-elle abandonner cette pauvre femme dont le salut dépendait peut-être de quelques minutes d'attente?

Dans ce moment un bruit de voix et de pas se fit entendre au loin, sœur Alphonsine se leva spontanément, pensant que l'arrivée du général pouvait seule occasionner ce mouvement... Hélas! c'étaient des soldats du poste voisin venant relever les sentinelles. Le caporal qui commandait cette petite troupe s'approcha des deux femmes, les regarda avec surprise et les engagea à se retirer, parce qu'on allait fermer la porte. Ces paroles furent répétées en arabe par un interprète; cependant la Juive demeura immobile et comme privée d'intelligence. Alors sœur Alphonsine la prit doucement par le bras, et, le cœur gros de soupirs et de regrets, l'entraîna au couvent, où la pauvre mère passa une de ces nuits affreuses dont chaque minute compte dans la vie comme un temps incommensurable.

VI

Le lendemain, au point du jour, la religieuse et la

Juive étaient assises toutes deux sur le seuil de la porte du palais, attendant dans une indicible angoisse le lever du général. Chaque instant qui s'écoulait ajoutait une torture à leurs souffrances, car l'exécution devait avoir lieu à neuf heures du matin, c'était donc par minutes qu'il fallait compter maintenant.

Cependant un mouvement inaccoutumé se faisait remarquer dans la ruelle qui conduit au palais. Des soldats passaient et repassaient, faisant des préparatifs de départ.

Enfin, la porte s'ouvrit, les dalles résonnèrent sous les éperons dorés, et plusieurs officiers parurent sur le seuil.

« Grâce! grâce! cria Rachel se précipitant aux genoux de celui qui lui paraissait le plus élevé en grade et baisant ses pieds à plusieurs reprises; grâce pour mon fils!

— Que veut cette femme? » dit l'officier en essayant de la relever et cherchant des yeux un interprète.

Sœur Alphonsine s'approcha de la pauvre mère.

« Ce n'est pas le général, » lui dit-elle les larmes aux yeux.

Puis s'adressant à l'officier supérieur qui ne comprenait rien à cette scène :

« Pour l'amour du ciel, monsieur le commandant, lui dit-elle, faites-nous parler de suite au général.

— Il n'est pas ici, ma sœur; nous l'attendions cette nuit, mais nous venons au contraire de recevoir l'ordre d'aller le rejoindre à Sétif. »

Et, se dégageant avec peine des bras suppliants qui l'enlaçaient, il s'élança à cheval et partit au galop.

Rachel jeta un cri de désespoir et de rage, et tandis que la religieuse restait comme accablée par la perte de cette dernière espérance, la Juive se releva de toute sa hauteur, le visage livide, les yeux étincelants comme ceux d'une tigresse furieuse, elle poussa un cri sauvage et tomba inanimée entre les bras de la bonne sœur.

VII

Quelques heures plus tard la tête du bel Yssachar ben Koutchkali roulait dans la poussière; son frère, plus à plaindre encore, subit l'atroce bastonnade. On apporta à l'hospice le corps de Benjamin, et les yeux même de sa mère n'auraient pu reconnaître dans cette masse informe, quoique palpitante encore, la taille élégante de l'adolescent dont elle avait si souvent admiré la bonne grâce. En vain les religieuses essayèrent-elles de rappeler à la vie le pauvre supplicié, tous leurs efforts furent inutiles, il expira au milieu d'affreuses douleurs. Heureusement pour Rachel, la raison l'avait abandonnée avec l'espérance de sauver ses fils.

Personne ne sut jamais ce qu'était devenu Ruben ben Koutchkali. Quant à Abraham, il ne s'enquit même point de sa nièce folle et infirme; mais les bonnes sœurs de charité prirent soin de cette pauvre femme jusqu'à la fin de ses jours, et quand la mort vint enfin terminer ses souffrances, sœur Alphonsine lui ferma les yeux en priant le Dieu de toute miséricorde de pardonner dans l'autre vie à la mère infortunée et aux enfants coupables qu'il avait punis si rigoureusement dans ce monde.

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

DIANE DE MONTCLAIR

HISTOIRE DU SIÈCLE DERNIER.

I

LA VEILLERIE.

Ce n'était pas dans une simple étable et à l'odeur du fumier que se tenait la veillée ou *veillerie* chez mère Jacqueline, mais bien dans une chambre spacieuse, ornée d'un vaste buffet en bois de chêne, d'un coucou bariolé qui faisait à grand bruit monter et descendre alternativement ses poids de fer, de bonne vaisselle en faïence peinte bleue et jaune, et de quelques enluminures représentant des saints, et le Petit-Poucet en compagnie du Juif errant. Chez mère Jacqueline, il y avait tout le luxe que pouvait se permettre, au dix-huitième siècle, une bonne paysanne, et surtout le luxe de la propreté. Jacqueline, veuve d'un sergent aux gardes françaises, avait été la nourrice du jeune comte Henri de Verville, le fils du seigneur de l'endroit, et elle était pour cela, ainsi que pour ses excellentes qualités, tenue en honneur parmi les habitants du village de Montilly, au pays normand. Le temps n'avait pas affaibli la tendresse qu'elle portait à Henri; c'est tout au plus si elle aimait mieux son propre fils Pascal et sa propre fille Tiennette, et elle disait souvent, par une douce illusion de son cœur : « Mes trois enfants, » sans que personne s'avisât de la contredire. De ses fenêtres à étroits losanges, on apercevait au loin une longue allée de peupliers; cette allée, en se perdant vers la limite extrême de l'horizon, menait à un château d'un beau style renaissance, le château de Lerneil : c'est là que vivait Henri; et chaque matin en s'éveillant, la première pensée de la mère Jacqueline était d'aller jeter un regard sur cette ligne de peupliers, au delà de laquelle il y avait le château, le château où était Henri de Verville!

Mais en ce moment nous sommes à la veillée, et il faut voir avec quel empressement on s'y est rendu et comme on trouve moyen de travailler et de babiller tout à la fois, à la lueur économique d'une chandelle qui s'épanouit dans son grand flambeau de fer battu. Pascal, plus affairé que causeur, raccommode à grands coups de marteau le coutre de sa charrue; Tiennette file au rouet, et plus d'un *gars* admire sa façon gracieuse de tenir la quenouille et d'amincir le chanvre entre ses petites mains. La roue tourne avec un ronron de chat; le fil mouillé habilement s'allonge sans fin; au bout du fil, Tiennette met sa chanson, une chanson de circonstance :

« Bonjour, les Rois,
Jusqu'à douze mois,
Douze mois passés,
Rois, revenez.
Charge pommier,
Charge poirier,
A chaque petite branchette,
Tout plein ma grande pouchette. »

Mère Jacqueline tricote, et le bas qu'elle fait pour M. le recteur sera solide, vous pouvez m'en croire. Voisins et voisines, disposés en groupes, sont occupés également; et, comme nous l'avons dit, il y a sous ce chaume un bruit de voix qui étoufferait le carillon de l'église. C'est qu'aussi l'on est à la veille de la fête des Rois, une grande affaire dans le petit village de Montilly.

Il s'opéra un certain mouvement de respect lorsque entra le compère André, le collecteur de taxes, un homme sec et jaune comme du parchemin, chiffre vivant qui joignait à ses habitudes de parcimonie très-connues quelque chose d'observateur et de sarcastique; si bien qu'on redoutait également sa griffe à l'endroit des écus, et sa langue à l'endroit des réputations. André souffla soigneusement sa lanterne, qu'il posa sur le buffet, prit un escabeau et alla s'installer près de la maîtresse du logis; ensuite il puisa une petite pincée de tabac dans sa boîte de corne, qu'il ne fit qu'entr'ouvrir et replongea aussitôt dans les profondeurs de sa veste de ratine. Promenant alors son regard sur l'assemblée, il dit, d'une voix qui avait l'agréable sonorité d'un morceau de bois qu'on casse en deux :

« Ah! ah! les enfants, vous voilà tous au poste, tous à travailler... sauf ceux qui se croisent les bras. C'est bien!

— Tous, voisin? non pas, dit Jacqueline en soupirant; il y en a d'aucuns qui ont attrapé de mauvais coups dans la bataille de la *Soulle*...

— Oui, oui, je sais; Anselme Criquet, Jean-Pierre le vacher, Jean-Colas le gardeur de porcs, Gervais le charretier, Malot le maçon, et Eustache Ducroq le charron. Ma foi! tant pis pour eux. Ils avaient disputé ferme et conquis ce ballon de la *Soulle* avec ses grands rubans, c'était assez; pourquoi ont-ils nargué, le jour du marché suivant, les gars de Bazoque et de Coligny?... Il y a eu une batterie, et cette fois on s'est tapé pour de bon.

— Dam', m'sieu André, sauf votre respect, dit Pascal interrompant sa besogne, faut pas tant s'étonner de la chose, c'est l'usage du pays.

— L'usage! l'usage!... répéta le collecteur de taxes, qui avait de la lecture et était un peu philosophe; te voilà bien comme les autres, toi!

— Et vous, m'sieu André, répliqua Pascal, je vous reconnais bien; si vous étiez *né natif* de notre endroit, vous ne vous moqueriez pas toujours de ce qu'on y croit.

— Je n'en suis pas, dit le collecteur, et je m'en félicite. »

Il huma une seconde prise de tabac.

« Tant il y a, dit le fils de Jacqueline, que Jean-Colas n'aurait pas attrapé ce horion et ne serait point en danger de trépasser s'il n'était venu au monde avec une veine très-bleue à la naissance du nez. Vous savez, c'est mauvais signe. »

Le collecteur de taxes haussa les épaules en murmurant :

« O ignorance crasse! ô superstition barbare!... »

Puis se tournant vers Jacqueline, pour rompre la conversation :

« Voisine, vous faites là une fameuse paire de bas pour notre brave recteur.

— Oui, je crois qu'il sera content, ce pauvre cher homme.

— Il n'est pas à plaindre!... Voilà aussi bientôt le temps où il recevra la *Pachré* (1), et les paroissiens le soignent toujours comme il faut.

— C'est bien juste, dit Tiennette; il bénit nos moissons.

— Tiens! la fillette retrouve sa langue. Bonsoir Tiennette, mon petit bouton d'or. »

Tiennette s'inclina en silence. La gaieté générale avait perdu de son entrain; chacun craignait l'humeur caustique d'André.

Un grand garçon entra bruyamment en secouant son chapeau rond orné d'un ruban rouge.

« Jean-Pierre! s'écria-t-on. Comment! tu es guéri?..

— Oui, oui; le sorcier m'a baillé un fameux remède de verveine et de fleurs cueillies le jour de la Saint-Jean. Il connaît la recette; il la tient d'un *Gobelin* (2) qui est fameusement malicieux.

— Voyons, voyons, dit André, qu'est-ce que tu viens annoncer, avec ta bouche grande ouverte?

— Une bonne nouvelle et qui fera plaisir tout de même à mère Jacqueline. Comme je longeais la haie qui borde mon *héritage* (3), v'là que j'ai aperçu auprès de la grille du château, monseigneur le comte de Verville qui se promenait tout doucement, de l'air d'un homme qui pense tout seul. Il m'a avisé et m'a dit : « Tu vas au village? — Oui, monseigneur, ai-je fait. J'y retourne incontinent. — Eh bien, entre chez Jacqueline et dis-lui que je vais me rendre chez elle pour faire les *Coulines* (4) avec ses amis. »

Un cri d'enthousiasme répondit à cette nouvelle. On entendit ensuite Jacqueline qui disait :

« Mon bon p'tiot! ça ne m'étonne pas de sa part. Il a toujours eu le même cœur pour sa nourrice. La

(1) Espèce de tribut qu'on payait, le dimanche de Pâques, à l'église et même au maître d'école. Il consistait en pièces de monnaie, ou simplement en œufs.

(2) Le *Gobelin* était, au dire des paysans, un génie familier.

(3) Champ ou propriété.

(4) Les *coulines*, brandons de paille enflammés avec lesquels on courait les champs, la veille des Rois.

grandeur ne l'a pas gâté. Quoiqu'il ait un beau château comme il n'en existe pas de plus beaux dans toute la Normandie, il ne dédaigne pas la chaumière et le paysan.

— Oui, oui, fronda André, il veut être populaire.

— Père André, je vous passerai tout, mais respect à mon *fieu*.

— Je le respecte ; mais ça ne m'empêche pas de penser que le jeune seigneur est très-évaporé, et que les choses n'iraient pas très-bien chez lui si, pour son salut, il n'avait à la tête du château madame la vicomtesse Diane de Montclair, veuve à vingt-deux ans du premier sénéchal de la province ; une femme qui a de la raison, de la sagesse, de l'ordre pour son cousin. Orphelin comme il s'est trouvé si jeune, ç'a été pour lui une fière chance d'être gardé à vue par une personne aussi vertueuse.

— Très-bien! dit Jacqueline. Je vous prends, mon voisin, à penser du bien de quelqu'un. Pourquoi n'êtes-vous pas aussi favorable à mon Henri?

— Pourquoi?... pourquoi?... répéta en grognant le collecteur de taxes. D'abord, un jour, dans une grande chasse, il a traversé mon champ à cheval avec tous ses amis, et ils m'ont dévasté ma récolte...

— Qu'on vous a payée au double.

— Ça ne fait rien, ce qui est perdu est perdu; puis, je n'aime pas les gentilshommes qui passent leur vie à ne rien faire et à bâiller dans leurs châteaux. »

Cette discussion se fût prolongée sans doute, si celui-là même qui en était l'objet ne fût apparu au seuil de la porte. Chacun se leva à son aspect. Mais lui, sans prendre garde à cette marque d'hommage, il alla tout droit à mère Jacqueline, qu'il embrassa sur les deux joues, tandis que la bonne femme essuyait une larme d'émotion, et il appliqua sur l'épaule de Tiennette une petite tape d'amitié.

C'était un beau jeune homme de vingt et un ans, à la taille noble et bien prise, au visage régulier, un peu pâle, mais plein d'une dignité que n'excluait pas un sourire familier. Il était vêtu d'une petite houppelande polonaise bordée de fourrure, portait des bottes longues et tenait une cravache. Son tricorne n'avait aucun galon ni ornement.

« Ah çà, mes enfants, dit-il, j'espère que vous avez fait vos préparatifs pour courir les champs? Je veux vous donner l'exemple en me mettant à votre tête, et nous verrons qui de nous aura meilleur pied. Je nomme Pascal mon aide de camp.

— Merci, monseigneur!... dit Pascal; je ne bouderai pas à la course.

— Oh! tu es un vrai lièvre, toi. Quant à Jean-Pierre, je le dispense de courir, car il faut qu'il achève de se remettre.

— Soyez tranquille, monseigneur, dit Jean-Pierre; et je suis bien content que vous soyez avec nous, parce que si nous venions à rencontrer quelque *Taranne* ou quelque *Piterne* (1) ..

— Je lui casserais la tête de la balle d'un de mes pistolets, tu peux y compter, dit M. de Verville en riant. Allons, vous autres, êtes-vous prêts? »

Un vivat général fut la réponse. Chacun des assistants avait en main son brandon de paille, qu'on allumá dehors, de crainte d'incendie. Puis on se mit en marche, parcourant surtout les champs plantés en pommiers et en poiriers, et brûlant avec les brandons la mousse de ces arbres. La nuit, froide, solennelle et illuminée par un clair de lune magnifique, n'était troublée que par les rires de la troupe folâtre et les aboiements des chiens de garde, qui répondaient en hurlant à ce chœur que dirigeait Tiennette :

« Taupes et mulots, sortez de mon clos,
Ou je vous brûlerai la barbe et les os.
Bonjour, les Rois,
Jusqu'à douze mois,
Douze mois passés,
Rois, revenez.
Charge pommier,
Charge poirier,
A chaque petite branchette
Tout plein ma grande pouchette.

Taupes, mulots, sortez de mon clos,
Ou je vous brûlerai la barbe et les os. »

« Eh bien, Jean-Pierre, dit le comte lorsqu'on fut de retour près du chaume de Jacqueline, tu dois être satisfait : nous n'avons rencontré ni Piterne ni Taranne.

— Nenni, monseigneur; mais peut-être bien que ces bêtes n'ont point osé bouger parce que vous étiez là avec nous.

— En tous cas, nous avons fini la cérémonie, et j'espère que la récolte sera bonne.

— Oh! oui, s'écria Pascal, elle sera bonne; surtout si nous avons soin de conserver jusqu'à l'année suivante les glanes de la moisson et un morceau du gâteau des Rois.

— Tiens, tu me fais penser au gâteau des Rois; vous allez le tirer vous autres?

— Sans doute, monseigneur; il faudrait n'avoir pas de beurre ni de farine pour manquer à cette vieille coutume de nos pères.

— En ce cas, je rentre avec vous chez Jacqueline.

— Eh quoi, monseigneur, vous daignez...

— Je daignerai manger, parbleu! et à belles dents encore. Tu en jugeras. »

Pendant l'absence, l'intérieur rustique s'était éclairé de deux chandelles de plus; une grande table avait été tirée dans le milieu de la chambre, et sur cette table était posée, dans un vaste plat de faïence, une immense galette, près de laquelle brillaient de nombreux pots de cidre.

Ce spectacle fut magique. On battit des mains : le comte, armé d'un couteau, fit les parts, qu'il distribua; mais Jacqueline avait réservé celle du pauvre ou du voyageur, et Pascal celle de la récolte. L'enthousiasme s'était accru de l'arrivée de Simon Denis le ménétrier, dont les accords fêlés mirent en branle toute la jeunesse, au nez et à la barbe du compère André, à qui, du reste, la présence du comte inspirait une certaine réserve respectueuse.

Comme on était au plus fort de la danse et du régal, et que déjà plus d'un *piché* avait été absorbé, il se fit un certain mouvement vers la porte d'entrée. Un homme parut, enveloppé d'un grand manteau de drap bleu et coiffé d'un chapeau brun rabattu sur les yeux. On n'eut pas plus tôt aperçu ce voyageur, que, sans lui laisser le temps de se reconnaître, on s'écria d'une voix unanime :

(1) Animaux fabuleux.

« Jésus Maria! c'est notre pauvre!.. Il arrive à propos pour manger sa part du gâteau!... »

Et vingt mains se disputèrent l'honneur d'offrir à l'étranger la part du mendiant.

Celui-ci, médiocrement flatté, recula devant l'offre. Mais il ne put s'y soustraire; on le poussait à droite, à gauche, par devant, par derrière; on l'accablait de civilités. Il dut donc prendre d'une main le morceau de galette, tandis que de l'autre il montrait le comte en disant :

« Je désire parler à monsieur de Verville.

— A moi, monsieur?... dit Henri, reconnaissant que c'était un voyageur, et étonné de s'entendre nommer par cet étranger. »

Mais en regardant mieux ce dernier, il ne put réprimer un mouvement nerveux. L'étranger sourit.

« Monsieur le comte me reconnaît peut-être? dit-il à demi-voix.

— En effet... il me semble... un souvenir vague.

— Je pourrai, tout à l'heure, préciser mieux ce souvenir. Voudriez-vous, monsieur le comte, m'accorder audience?

— Très-volontiers. Sortons, monsieur.

— J'ai laissé ma chaise de poste près du château.

— N'importe, nous marcherons.

— Henri... murmura Jacqueline inquiète. »

Le comte l'apaisa de la main et sortit avec l'étranger.

Mais au bout de quelques minutes, Pascal, sur l'avis de sa mère, s'échappa tout doucement et se mit à suivre de loin les traces du jeune comte, afin de veiller sur lui à son insu.

II

M. DE LA MORANDIÈRE.

Le ciel tout constellé éclairait mystérieusement les deux marcheurs, qui laissaient après eux sur le chemin un long sillage d'ombre. Les haies épaisses semblaient autant de murailles qui encadraient et leur cachaient la campagne jusqu'au moment où, par une éclaircie, s'ouvrait et se déroulait une vaste perspective de belles prairies bien vertes et coupées de ruisseaux. L'allée de peupliers n'était plus qu'à quelques pas.

Cependant, la conversation n'avait pas tardé à s'établir entre M. de Verville et l'inconnu.

« Je vois avec satisfaction que mes traits sont restés dans votre mémoire.

— Parfaitement. Vous êtes monsieur Morand.

— Pardon : monsieur de la Morandière.

— Ah! ah! vous avez allongé votre nom?

— Oui, en même temps que ma fortune s'était allongée... Ma fortune, hélas! qui... Mais n'anticipons pas, et veuillez me prêter une oreille attentive.

— J'écoute, dit Henri inquiet et préoccupé.

— Je serai franc. Je suis, monsieur le comte, un exemple vivant d'une de ces prospérités inouïes que créa le système du grand financier Jean Law.

— Ah! ah!

— J'étais jadis tout simplement maître Pamphile Morand, huissier, rue Saint-Martin, près Saint-Julien des Ménétriers. Le bruit d'argent qui se faisait à deux pas de chez moi, dans la banque de la rue Quincampoix (1), éveilla dans mon esprit des idées de richesse. Le succès de la banque était immense; elle avait formé la compagnie d'Occident pour la colonisation des bords du Mississipi; elle avait la ferme des tabacs, la concession du Sénégal, et elle se réunissait à la compagnie des Indes orientales et de la Chine. Je fus ébloui; je me lançai dans le torrent des acheteurs : j'étais entré presque pauvre, je sortis millionnaire; et cela se conçoit aisément, quand on songe que les actions de cinq cents livres avaient monté jusqu'à dix-huit mille! »

Ici, l'ex-joueur parut s'électriser de ses propres souvenirs. Il poursuivit en ces termes :

« J'eus mes carosses, mes gens, mon hôtel au faubourg Saint-Germain, et toutes les maisons me furent ouvertes; car j'étais opulent, et je m'appelais désormais monsieur de la Morandière. Alors on ne s'informait point du passé d'un homme; on ne le voyait qu'à travers le prisme de l'or. Les plus gros seigneurs devinrent mes amis; j'eus pied chez les trésoriers généraux des pays d'États, chez les receveurs généraux des finances, chez les intendants de justice, chez les conseillers secrétaires du roi; jusqu'aux marquis de Torcy et de la Vrillière qui m'appelaient leur bon ami!... Ce fut à cette époque, qu'un jour, un jeune gentilhomme de Normandie se rencontra avec moi chez monsieur Fleuriau d'Armenonville, et que nous engageâmes le jeu le plus animé. Nous étions comme deux lutteurs acharnés. Le jeune gentilhomme perdit énormément, et enfin, à bout de ressources, il engagea comme enjeu et perdit aussi sur parole son château de Lerneil... Ce gentilhomme, c'était vous.

— C'était moi, en effet, monsieur, et croyez...

— Ne vous excusez pas, car je ne viens pas vous accuser. Je comprends qu'il vous fût pénible d'acquitter une pareille dette, et peut-être ne l'eussé-je jamais réclamée si, à la suite de la réaction qui s'est opérée contre la banque de Law, à l'instigation du prince de Conti, l'État n'avait provoqué contre les nouveaux enrichis, un visa qui lui a rendu près de deux cents millions et m'a complètement ruiné. Je me suis rappelé votre nom, votre parole engagée, et me voici. »

Le comte avait écouté silencieusement jusqu'au bout cette déclaration, dont la conclusion lui était connue d'avance. Il leva un regard triste sur ce château dont le clair de lune découpait vigoureusement les lignes imposantes; puis se tournant vers son interlocuteur, il lui dit froidement :

« Du jour où j'ai perdu, j'ai dû m'attendre à payer. J'admirais seulement votre tolérance. Si je ne me suis pas mis plus tôt en mesure, c'est que je craignais avec raison d'affliger une parente qui a toujours été parfaite pour moi, et dont la prudence, en remplaçant des parents trop tôt ravis à ma tendresse, eût été pour moi un puissant préservatif, si j'avais su la consulter et lui obéir docilement. Ma cousine ne se doute pas de mon aventure, et je n'ai jamais eu le courage de l'en instruire. Je renfermai ma peine dans mon cœur. Votre réclamation bien juste me rappelle à mon devoir : soyez tranquille, monsieur, coûte que coûte, je n'y manquerai pas.

(1) C'est là que l'Écossais Law avait établi sa banque, qui obtint tant de vogue et ruina la France.



— Vous êtes un galant homme! s'écria M. de la Morandière, et vous savez prendre les choses comme il faut.

— Suivez-moi, monsieur; en attendant que vous entriez en possession du château à titre de maître, je vais vous y introduire en qualité d'ami. »

La grille s'ouvrit devant eux; ils montèrent chez Diane par l'escalier d'honneur.

III

DIANE.

La vicomtesse de Montclair était assise dans une vaste bergère, près d'une haute et antique cheminée où flambait un feu vif. Elle brodait au tambour. De l'autre côté du guéridon était assis un vieillard à la belle chevelure argentée et aux traits vénérables : c'était le recteur du village. La jeune femme prêtait une attention profonde à la lecture, que lui faisait le recteur, du beau livre de l'*Imitation*. De temps en temps, elle suspendait sa tâche et s'abandonnait à ses réflexions. Le vieillard s'arrêtait un moment jusqu'à ce qu'elle le priât de poursuivre.

Lorsqu'elle craignit qu'il ne fût fatigué, elle le pria de cesser sa bienfaisante lecture, et lui dit avec un sourire mélancolique :

« Vous vous étonnez souvent de ma gravité précoce, et pourtant elle n'a rien qui doive vous surprendre. J'ai beaucoup regretté mon mari M. de Montclair, qui, bien plus âgé que moi, me considérait comme sa fille; et j'ai vu, de plus, tomber autour de moi tous les parents de Henri, les miens. Je me trouve seule en face d'un jeune homme sans expérience. Il faut que j'aie de la raison pour deux. Ce n'est pas la vie par elle-même qui m'inquiète, car pour ma part je ne désire rien, mais c'est l'avenir de mon cousin.

— Patience, madame, dit le recteur; le comte vous écoute avec docilité, et il sait que vous êtes animée à son égard du dévouement le plus pur et le plus désintéressé. »

En cet instant la porte s'ouvrit et le comte entra, avec M. de la Morandière. Cette visite inattendue causa une extrême surprise à Diane; mais M. de Verville s'empressa de donner le mot de l'énigme.

« Ma chère cousine, lui dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter une de mes connaissances de Paris, M. de la Morandière, qui visite notre province et a bien voulu se souvenir de moi.

— Sous vos auspices, monsieur ne peut être que le bienvenu, répondit la vicomtesse. »

M. de la Morandière fit un salut étudié; puis, il hasarda quelques banalités sur la beauté des sites de la Normandie.

Diane avait sonné pour commander le souper.

« Restez-vous avec nous, monsieur le recteur? demanda-t-elle au curé. »

Celui-ci la remercia et prit congé. Comme la vicomtesse le reconduisait, il lui dit dans le salon suivant :

« Je ne sais, vous avez l'air inquiet...

— J'en conviens; ces amis de Paris m'inspirent un certain effroi. Ce monsieur surtout a quelque chose de mystérieux, et ses manières manquent de distinction. Je m'étonne que mon cousin se soit lié avec lui.

— Tout s'éclaircira bientôt.

— Je l'espère, dit Diane avec fermeté.

— Moi aussi. En attendant, gardez ce livre; et toutes les fois que vous éprouverez de l'ennui, de la défaillance, recourez-y comme au meilleur remède pour les maladies de l'âme, bien autrement graves que les maladies du corps.

— Je le garde, monsieur le recteur; et, si je ne me trompe, j'aurai à m'en servir bientôt. Mais il me donnera de la force et de la patience. »

Elle rentra. En ce moment Henri disait à M. de la Morandière :

« Ce que vous exigez pour ce soir m'est vraiment impossible. »

La vicomtesse saisit ces mots, mais n'en laissa rien paraître. Sur son invitation, ils formèrent avec elle un petit cercle autour du feu. Elle s'arma d'un écran et dit en abritant à demi sa charmante figure :

« Mon cousin, je crois que M. de la Morandière est assez de vos amis pour que je puisse vous faire devant lui une confidence intime. Vous savez combien de fois je vous ai blâmé de consumer dans l'obscur séjour de la province votre jeunesse, votre énergie et vos talents. Vous m'avez permis d'agir, de demander en votre nom. J'ai demandé au duc de Luxembourg, gouverneur de Normandie; j'ai demandé à mon oncle, M. Bigot de la Motte, inspecteur général de la marine et des galères, et j'ai obtenu pour vous une épaulette d'officier sur le vaisseau de Sa Majesté le *Neptune*...

— Bravo! fit M. de la Morandière. Rien ne résiste au pouvoir d'un sexe enchanteur. »

Sans honorer d'une marque d'attention ce sot compliment, Diane interrogea d'un regard fixe les traits de Henri.

Le jeune homme était bouleversé. Il porta les mains à son front et pencha la tête.

« Eh bien! dit la vicomtesse, pas de réponse?..

— Ah! ma cousine, pourquoi faut-il que ce touchant témoignage de votre amitié m'accable de douleur, au lieu de me rendre heureux et fier de la noble perspective qu'il va m'ouvrir!..

— Je ne vous comprends pas, Henri. Parlez, parlez vite. Vous m'épouvantez.

— Oui, parlez vite, dit de la Morandière.

— Vous m'offrez une noble carrière, celle que j'ai souvent rêvée, celle qui me permettra de rendre quelques services à mon pays. Mais s'il est vrai qu'un brevet me soit accordé, s'il est vrai que je doive partir bientôt, quel regret n'ai-je pas à éprouver, ma chère et bonne cousine, en pensant que je vous laisserai derrière moi...

— N'importe. Ici règne le calme; ici l'on peut attendre en paix ceux qui sont loin.

— Non, ma cousine, ce n'est pas ici que vous pourriez m'attendre.

— Comment? et pourquoi?..

— Ah! vous allez me mépriser, et j'ose à peine lever les yeux sur vous. Vous voyez un créancier et son débiteur; le créancier c'est monsieur, le débiteur c'est moi. La dette remonte à plus d'une année; cette dette, je l'ai contractée à Paris, sur une table de pharaon!..

— Expliquez-vous mieux, dit froidement Diane. Et surtout calmez-vous. Ce n'est pas un juge sévère qui

est devant vous, c'est une amie qui n'a d'autre reproche à vous faire, peut-être, que d'avoir manqué de confiance.

— Chère cousine, il est des fautes qu'on ose à peine s'avouer à soi-même : qu'est-ce donc s'il faut les confesser tout haut!..

— Mauvais raisonnement. Qu'importe de les dire tout haut aux hommes, puisque Dieu les a vues ?.. »

Henri releva la tête et dit en rendant l'énergie à sa physionomie :

« Eh bien! oui, vous saurez tout à l'instant même.»

Il exposa alors les faits sans rien omettre, sans chercher à s'excuser ; en un mot, il parla en gentilhomme et termina ainsi :

« Mon chagrin a redoublé par cette pensée qu'en étant obligé de mettre ici M. de la Morandière en notre lieu et place, je ne vous saurai plus dans cette retraite dont tout à l'heure vous vantiez le calme.

— Ne vous préoccupez pas de moi, mon cousin. Cette conversation aura besoin d'être complétée par un entretien que je vous demande à tous deux, messieurs, pour demain matin à dix heures. Jusque-là, laissons ce sujet et allons souper le plus tranquillement possible. Justement on vient nous prévenir.

Un valet parut et dit en ouvrant les battants :

« Madame est servie. »

IV

LE LIVRE DES AFFLIGÉS.

Il était de bien bonne heure encore, le lendemain, quand mère Jacqueline se présenta à la grille du château, demandant avec instance à voir madame la vicomtesse. La brave femme avait fait la route, appuyée d'une part sur son bâton, de l'autre sur le bras de Tiennette; et malgré son âge avancé, elle n'avait pas senti la moindre fatigue, soutenue qu'elle était par la préoccupation qui remplissait son cœur.

On lui représenta qu'il était assez étrange de déranger si tôt les gens, et que probablement madame de Montclair n'était pas encore levée.

« Oh! que si fait, dit Jacqueline. Je connais ses habitudes; il n'y a pas d'aucun, pas même le coq, pour avoir sa vigilance. Vous le savez bien, vous autres! C'est pour me faire aller que vous me dites ça.

— Eh bien donc, entrez, mère Jacqueline. »

Comment exprimer la joie que ressentit la vieille paysanne, lorsqu'elle se vit dans le joli petit appartement de la vicomtesse! Car, si elle aimait Henri de Verville, elle n'aimait peut-être pas moins Diane de Montclair. L'attachement que l'un lui inspirait s'était porté sur l'autre par cette force d'expansion qui fait aimer tout ce qui est utile à ceux qu'on chérit. Et puis, dans le pays, on vénérait tant cette jeune femme qui, éprouvée par le sort, n'avait voulu faire que des heureux!

En pénétrant au seuil de la chambre à coucher, mère Jacqueline s'arrêta tout interdite. Elle venait de voir la vicomtesse occupée du soin de serrer dans une malle une foule d'objets à son usage. L'idée lui vint tout de suite que Diane songeait à voyager, à partir... Et à peine, en face d'une impression si pénible, se souvint-elle d'abord du but de sa visite.

Diane avait, au bruit des pas, relevé la tête et entrevu dans la glace de sa toilette le visage de Jacqueline et de sa fille. Elle leur adressa un sourire dans cette même glace, se retourna, et, avant de les écouter, voulut les faire asseoir. Jacqueline se tuait de dire :

« Ne faites pas attention, madame la vicomtesse; je ne suis pas fatiguée. »

Il fallut qu'elle s'assît. Alors, seulement, elle put s'expliquer.

« Dame, dit-elle, ça va vous paraître bien innocent, m'dame la vicomtesse, mais je n'ai pas pu m'en empêcher, et je m'étais promis de venir ici dès le petit point du jour. Je serais venue plus tôt si j'avais osé.

— Qu'y a-t-il donc, ma bonne? et qu'est-ce qui vous agite ainsi?

— Je ne sais pas. »

Diane se mit à rire, mais avec une bonté toute indulgente.

« Si fait, je le sais, et je m'en vas vous le dire. Tant il y a qu'hier, comme nous faisions la *veillerie*, et que M. Henri voulait bien manger de notre gâteau, v'là qu'un homme étranger s'est présenté à notre porte, juste pour prendre la part du pauvre. Il a demandé de causer avec notre jeune seigneur, et ils sont partis ensemble. Pascal, qui les a suivis de loin, m'a dit au retour qu'il serait bien possible que cet étranger fût le diable, parce qu'il croit avoir vu de loin qu'il avait une forme tortue, et que tantôt il grandissait comme un peuplier, tantôt il se rabougrissait comme un buisson d'épines; et puis, à la croix des haies, Pascal a cru distinguer un *fouleau* (1)..... Je viens donc savoir ce qui est arrivé. Je n'en ai point dormi, foi de Jacqueline.

— Ni moi, foi de Tiennette!

— Rassurez-vous, dit la vicomtesse. L'étranger que Pascal a suivi n'est pas le moins du monde un esprit malin et n'a nullement envie de l'être : c'est un homme de condition... que mon cousin a connu à Paris et qui vient passer quelque temps au château. »

Jacqueline resta muette devant cette explication.

« Ne me croyez-vous pas? reprit la vicomtesse d'un air mécontent.

— Pardon, madame la vicomtesse; si fait que je vous crois. Mais malgré le plaisir que j'ai d'apprendre qu'il n'y a pas de risque pour mon *fieu*, je n'ai pas idée que ça finira bien.

— Tranquillisez-vous, Jacqueline, et souvenez-vous de ce que je vais vous dire. Bientôt, peut-être, aurai-je à vous apprendre une chose dont vous êtes à cent lieues de vous douter. Ce sera la meilleure preuve d'estime que je puisse vous donner. »

Après avoir ainsi rassuré et congédié cette brave femme, la vicomtesse descendit au parc. Elle tenait à la main le livre du recteur. Son simple costume du matin lui donnait une grâce infinie. Diane s'achemina lentement vers un banc de pierre attenant à un petit mur à hauteur d'appui et abrité par quelques arbres du nord à l'éternelle verdure. Là, absorbée par la pensée, elle s'assit et essaya de lire..... Les lignes fuyaient sous ses yeux pleins de larmes... Cependant elle se reprocha sa faiblesse, et laissant tomber sa

(1) Gaz inflammable qui se fait apercevoir au-dessus des marécages.



MÉDITATION

main avec le livre entr'ouvert sur ses genoux, elle se plongea dans une longue et sérieuse méditation (1).

La méditation n'est pas l'absorption de l'âme, elle en est la consolation et la force; loin d'abattre, elle relève; c'est par elle que les résolutions généreuses, écloses de l'inspiration d'un moment, sont poursuivies et appliquées : elle prend l'intelligence et la fait monter par degrés jusqu'à Dieu. La poésie peut ne vivre que d'inspiration ; mais la sagesse pratique, le bonheur réglé de la vie ont besoin de cet exercice salutaire qui s'appelle la méditation.

Et ce fut en méditant que Diane trouva le plan de la conduite qu'elle avait à tenir, des sacrifices qu'elle pouvait accepter.

Cette fois, calmée et maîtresse d'elle-même, elle rouvrit et lut attentivement le livre qui console. Ensuite elle se leva, quand elle jugea l'heure venue, et jetant encore sur le parc tout autour d'elle un long et profond regard, elle rentra au château. Son cousin et M. de la Morandière l'y attendaient.

« Hier, dit-elle à Henri, je vous ai annoncé que je vous gardais une révélation. Ce matin, je vais tenir ma parole. Vous avez, mon cousin, joué et perdu ce château, n'est-il pas vrai?...

— Hélas! oui.

— Il n'y avait à cela qu'un petit inconvénient : c'est que le château ne vous appartenait pas.

— O ciel!... mais à qui donc appartiendrait-il?

— A moi.

— A vous, Diane!... Malheureux que je suis!

— Malheureux, en effet, et bien coupable. Car ce château, qui fut toujours un legs de famille, était sacré par les souvenirs, et ce n'est pas tant une perte matérielle qu'il faut regretter, que la perte, bien autrement irréparable, de l'honneur, de la dignité de notre nom. Les papiers que voici vous le prouveront, si vous aviez besoin de ce témoignage...

— N'achevez pas, ma cousine; vous me feriez injure. Ce que vous dites me suffit.

— Notre oncle me légua cette partie de sa fortune; mais je voulais si peu m'en prévaloir, que j'avais eu soin de vous laisser ignorer la vérité. »

Cependant M. de la Morandière, visiblement affecté, arpentait à grands pas le salon.

« C'est très-désagréable, très-désagréable, disait-il, lorsque l'on croit pouvoir trouver son gage...

— Arrêtez, monsieur, dit la vicomtesse, et ne m'imputez point la pensée de m'armer de mon droit pour repousser le vôtre. Ce qui vous est dû vous sera payé immédiatement : vous avez gagné le château... vous en êtes maître dès à présent! »

Un double cri répondit à cette déclaration.

« Ah! madame, quelle générosité!...

— Ah! ma cousine, ce sacrifice est impossible.

— Non, Henri, il n'est pas impossible, puisque je l'accomplis volontairement et sans regret. Seulement, vous savez ce que je désire:

— Oui, je le sais, et je m'y conformerai.

— Quand partirez-vous pour le Havre?

— A votre commandement.

— Aujourd'hui donc.

(1) Voir la gravure, d'après A. Delacroix, qui accompagne ce numéro.

— Aujourd'hui? répéta Henri tout troublé.

— Ne laissons pas aux bonnes résolutions le temps de s'attiédir.

— Mais vous, ma cousine?...

— Ne vous inquiétez pas de moi. Une maison modeste me suffira. Il ne faut pas tant de place à une veuve qui ne recherche point le monde. Allons, Henri, faites vos dispositions... et ensuite je m'occuperai de moi. »

Henri s'inclina respectueusement et se retira dans son appartement autant pour cacher ses larmes que pour se livrer à ses préparatifs de départ, tandis que l'ex-financier, fier de son nouveau domaine et de son titre de châtelain, ne se gênait plus pour parcourir sa propriété et dresser les plans de son existence seigneuriale.

V

LA FILEUSE.

Trois ans avaient passé sur le village de Mortilly, dans ce cercle de travaux paisibles qui font la vie uniforme mais le cœur content. Cependant les bonnes gens de l'endroit avaient maintefois soupiré au souvenir du jeune comte, et porté un regard désormais craintif sur cette riche demeure d'où leur arrivaient les bruits des fêtes fastueuses que M. de la Morandière y donnait à ses amis les beaux seigneurs de la régence. Quand ils voyaient les carrosses à panneaux de glace circuler dans la cour d'honneur, quand ils entendaient l'écho des bals, loin d'accourir avec curiosité, ils s'éloignaient, et c'est tout au plus s'ils ne se fussent pas signés en se disant : « Les mauvais esprits sont là! »

Jacqueline ne disait rien, elle. Tout ceci lui semblait un rêve fâcheux qui ne pouvait avoir qu'un temps.

Pascal, moins endurant, avait rompu son traité de fermage et se bornait à cultiver le champ paternel.

M. de la Morandière ne tarda point à éprouver qu'il ne suffit pas d'étaler du faste et qu'on ne s'impose pas à un pays par les grands airs et les grandes dépenses, mais que pour y résider il faut y avoir poussé des racines dans les habitudes locales et dans l'affection. Il sentit peu à peu combien le vide s'opérait autour de lui, tant de la part de la noblesse que de celle des villageois. Cette solitude de l'opinion finit par lui peser en l'effrayant et le déterminer à se défaire du bien que le hasard lui avait donné.

Mais il lui avait été plus facile de gagner un château que de le vendre : aucun acquéreur ne se présentait. Les habitants de Mortilly triomphaient de son embarras, lorsqu'ils apprirent, à leur profond étonnement, que le château venait d'être acheté par le compère André.

« Voyez-vous ça! se disaient-ils. Un méchant collecteur de taxes!... Ah ben! il en a assez volé de ces écus! Ce n'est pas l'embarras : il prêtait à gros intérêts, et cette moisson-là rapporte plus que celle de nos champs. »

Ce fut donc, après le départ de M. de la Morandière, le compère André qui devint le thème des propos de *veillerie*; et franchement, il ne paraissait pas s'en soucier le moins du monde. Son sourire frondeur n'avait point quitté ses lèvres; l'impassibilité subsistait sur son front; et quand on lui demandait :

« Dites-nous, père André, ferez-vous bientôt le seigneur dans votre château?

Il se bornait à répondre :

— Patience, patience ; j'ai le temps.

— Ah ! oui, pensait-on; il n'oserait, car il s'y trouverait, selon le proverbe, comme un porc dans un carrosse. »

Les choses en étaient là, lorsqu'un jour on entendit claquer le fouet des postillons qui faisaient courir une chaise de poste et l'arrêtèrent juste devant le chaume de Jacqueline. Un jeune homme aux traits basanés descendit vivement de la voiture : il portait un uniforme d'officier de marine. En un moment le village entier accourut.

Le jeune homme entra chez la vieille paysanne; et il se trouva que Jacqueline était là, presque sur le seuil de sa porte, occupée à battre du beurre; il se trouva que Jacqueline leva la tête, poussa un cri, laissa sa besogne et se jeta au cou du jeune homme en murmurant d'une voix étouffée :

« Mon Henri !... mon *fieu !* »

Il se trouva que Tiennette fit un bond et se présenta toute honteuse, mais que le jeune homme l'embrassa cordialement, et que Pascal, averti par les cris d'allégresse, quitta sa charrue et son attelage, et arriva tout essoufflé, son bonnet à la main, pour s'entendre dire :

« Mon brave Pascal ! »

Ah ! il est des jours réparateurs qui comblent la lacune des années malheureuses. Ces jours-là ouvrent tout à coup un horizon infini. On ne se souvient plus de l'ennui, de la longue attente, de la souffrance. A-t-on souffert seulement ? On n'en sait plus rien... on est heurenx.

Et au dehors retentissait à tout moment ce cri :

« Vive monseigneur ! »

Pour ces bonnes gens, Henri de Verville n'avait pas cessé d'être le seigneur du pays. Ils lui avaient fait dans leurs cœurs un château qui ne pouvait s'aliéner et dont pas une pierre n'avait bougé.

« Chère Jacqueline, dit-il enfin quand l'émotion lui eut rendu la parole ; j'ai eu bien des torts, mais j'espère les avoir réparés, j'espère pouvoir racheter le château de mes ancêtres... Oh ! mais d'abord, Diane, Diane... qui ne m'a pas écrit une seule fois !...

— Mon cher *fieu*, dit Jacqueline, nous ne pouvons pas causer ici à l'aise... Faut aller dans la chambre de Tiennette. »

Il la suivit docilement et entra dans la chambre voisine.

Là, auprès d'une fenêtre ouverte et tout encadrée de jasmin et de clématite qui jetaient dans la pièce autant d'ombre que de parfum, une femme vêtue du simple costume rustique, mais trahissant une rare élégance de formes, une distinction réelle, filait aussi activement que la reine Berthe. Elle tournait le dos, mais Henri n'eut pas besoin d'apercevoir son visage pour la reconnaître.

Il jeta un cri de joie et de stupéfaction.

La fileuse se retourna en souriant. Le comte s'était prosterné devant elle ainsi que devant une sainte.

« Est-il possible !... Diane !... Diane ici sous ce costume !... murmura-t-il, tandis que Jacqueline riait de tout son cœur.

— Je crois rêver... Diane, est-ce bien vous?

— Oui, mon cousin, c'est moi.

— Mais enfin, qu'est-il arrivé ?... quelle transformation ?...

— Ne vous étonnez pas, ne vous affligez pas non plus. Vous parti, je me suis faite la fille de cette digne femme ; j'ai voulu m'abriter sous son toit ; son affection pour vous me la rendait doublement chère ; et si j'ai adopté le costume du village, c'a été pour mieux me séparer du monde. »

Henri était devenu triste.

« Mais qu'avez-vous, mon cousin?

— Une conscience chargée, c'est-à-dire le plus lourd de tous les fardeaux. Sans mes folies de jeunesse, le bien qui vous appartenait ne vous eût pas été ravi. Ah ! du moins je puis tout réparer. Je suis capitaine de vaisseau. J'ai vigoureusement donné la chasse aux corsaires barbaresques, et de nombreuses prises m'ont enrichi : je verrai M. de la Morandière, et...

— M. de la Morandière n'est plus ici, mon cousin. Il s'est lassé de la vie de châtelain.

— Je n'ose vous demander qui lui a succédé.

— C'est tout simplement le financier de l'endroit, M. André.

— Lui !... s'écria Henri, rouge de confusion et de remords.

— Mais il n'a pas pris encore possession de son domaine ; et si cela vous plaît, mon cousin, quand vous serez reposé nous pourrons, après dîner, aller revoir notre ancien séjour.

— Que me proposez-vous là, chère Diane !... c'est vouloir que je m'enfonce un poignard dans le cœur.

— Eh bien, monsieur, vous ferez cette petite promenade... par pénitence. »

Après un repas que l'amitié égaya de son mieux, Diane, qui avait repris le costume d'autrefois, se dirigea vers le château avec son cousin, escortée de Jacqueline qui donnait le bras à ses deux enfants. La nuit était tombée ; et involontairement, en suivant la longue allée de peupliers, Henri songeait à M. de la Morandière; puis l'image importune d'André passa devant ses yeux, jusqu'au moment où le château lui apparut, solitaire et triste, dans toute sa sombre majesté.

On sonna : l'ancien suisse était à sa place comme autrefois; cet homme poussa une exclamation de joie respectueuse.

« Eh quoi ! Philippe, on vous a laissé ici ? dit M. de Verville.

— Monsieur le comte, j'y suis rentré... mais j'ai eu bien de la peine en votre absence.

— Pauvre Philippe !... Et pouvons-nous visiter le château?

— Comment donc !... ce n'est pas une ruine fermée. »

Le suisse fit entendre un signal. Aussitôt le vestibule s'éclaira.

Madame de Montclair et M. de Verville traversèrent la cour et entrèrent sous le vestibule; il y avait deux des domestiques d'autrefois.

Et à mesure que la compagnie pénétrait dans les longs et splendides appartements, il semblait que des mains invisibles allumassent les bougies des candélabres... Tout étincelait, tout resplendissait; les meubles du temps passé reflétaient ces feux sur leurs dorures ; les mêmes tableaux étaient suspendus à leur place accoutumée.

Henri croyait lire un conte des *Mille et une Nuits.*

Arrivés au petit salon où jadis il avait présenté M. de la Morandière à sa cousine, il aperçut un vieillard assis dans un fauteuil. C était le recteur.

« Salut et bénédiction, dit-il, à ceux qui reviennent dans la maison de leurs pères.

— Vous aussi, monsieur le recteur! s'écria Henri. Je reprends donc tous mes biens à la fois!

— Vos amis vous sont restés fidèles. Et quant à ce château, ne comprenez-vous pas qu'il vous est rendu?

— O ciel!

— Par l'entremise de ce bon ange qui veillait dans l'ombre...

— Mais André?

— André n'a été que l'homme d'affaires dont madame la vicomtesse s'est servie pour racheter le château.

— O ma cousine! vous méritez bien le nom de bon ange que notre pasteur vient de vous donner.

— Henri, dit-elle, je n'ai aucun mérite en tout ceci. Tenez, ajouta Diane en présentant un livre au recteur, voici le consolateur et l'appui que vous m'aviez prêté. Grâce à lui, les épreuves m'ont été légères. »

Le comte devint rêveur, et, questionné par Diane, il répondit enfin :

« Ma chère cousine, mes voyages sont terminés; mais j'en ai rapporté pour vous un souvenir que je vous offrirais si je l'osais... et si vous daigniez l'accepter.

— Qu'est-ce donc?... osez... entre amis comme nous.

— Tendez-moi votre doigt.

— Pourquoi?... quel enfantillage!»

Elle tendit son doigt. Henri y passa un anneau d'or. Jacqueline battit des mains. Diane se retourna en rougissant vers le recteur et demanda :

« Est-ce que je puis accepter ce... souvenir?

— Oui, mon enfant, dit le vieillard en souriant. Vous avez racheté le château; mais votre œuvre serait imparfaite si vous ne preniez hypothèque sur la raison de votre cousin.

— D'ailleurs, dit le comte, sans cela je refuse ses bienfaits et je pars.

— Eh bien! dit la jeune femme, je consens à l'échange.

— Ah! s'écria Jacqueline, je puis mourir en paix. Mon *fieu* sera heureux.., et pas plus de la Morandière que sur la main! »

ALFRED DES ESSARTS.

CHANT DES MOISSONNEURS

S'il est un jour de fête au monde,
Un jour d'azur et de soleil,
C'est le jour où la moisson blonde
Tombe sous le tranchant vermeil.

La récolte riche et superbe
Promet à chacun son trésor :
La veuve y trouvera sa gerbe,
Et l'orphelin son épi d'or.

Combien d'indigents sous leurs chaumes
Vont rapporter, contents de peu,
Un cœur moins haineux pour les hommes,
Et plus reconnaissant pour Dieu!

Ta sueur est sainte et féconde,
Laboureur au front sillonné;
C'est ta main qui nourrit le monde;
Par toi le pain nous est donné.

Royauté pacifique et douce,
Tes conquêtes sont les moissons;
Ton trône, un peu d'herbe et de mousse;
Tes lois, tes édits, des chansons.

S'il est un jour de fête au monde,
Un jour d'azur et de soleil,
C'est le jour où la moisson blonde
Tombe sous le tranchant vermeil.

MARTIN.

Énigme Historique.

Je portai le nom d'une fleur et j'eus une fleur pour emblème : symbole dérisoire pour la plus infortunée des reines et des femmes, qui vit périr par le fer son époux, son fils, ses parents, ses amis, et qui mourut exilée, détrônée et pauvre.

Quel est mon nom?

LETTRES A UNE JEUNE FILLE

(Quatrième lettre.)

Chère Albertine,

Votre exclamation est bien naturelle. Vous aimez l'été, non-seulement à cause de ses beaux et longs jours et de l'aspect riant qu'il prête à toutes choses, mais encore à cause de la liberté qu'il vous donne. Le monde que vous voyez habituellement s'en va; la campagne, les voyages, les eaux, dispersent votre société; vous n'en prenez souci : quelques-unes de vos bonnes amies restent, cela vous suffit. « Plus de visites! vous écriez-vous, plus de ces ennuyeuses visites d'obligation, de convenance, de circonstance, quel bonheur!» Je le répète, votre exclamation est toute naturelle. A votre âge, je n'aimais pas du tout les visites, et à l'âge où je suis arrivée, je confesse que je ne les aime guères, et pourtant, elles sont une nécessité sociale; elles entretiennent des liens qu'on ne saurait rompre sans se bannir de la société. Voulez-vous vivre en ermite? alors, jetez loin de vous toute contrainte et jouissez à la fois de votre liberté et de votre solitude; mais si vous voulez, si vous devez vivre au milieu du monde, subissez-en les lois, et entretenez, au prix de quelques heures d'ennui, des relations indispensables, créées par le sang, par les alliances, par les services rendus, par la hiérarchie administrative, ou par des rapports communs d'affaires, d'intérêts, de plaisirs, enfin, par tout ce qui enchaîne les rangs de la grande famille humaine.

Puisque je vous prêche la nécessité des visites, j'ai bien envie de vous dire quand et comment il faut faire des visites.

Vous en ferez le premier de janvier ou dans le cours du mois, à toutes les personnes à qui vous devez des égards et avec lesquelles vous aurez eu quelques relations durant l'année. Vous rendrez soigneusement celles que l'on vous fera. On laisse des cartes chez ceux qu'on ne trouve pas au logis. (Vous savez qu'on fait un pli à ces cartes?) Les jeunes personnes ajoutent leur nom au crayon à la carte de leur mère; je n'aime pas beaucoup les cartes *personnelles* pour les très-jeunes filles. Les femmes mariées ont des cartes pour les visites qu'elles font toutes seules : *Madame R...* ou, s'il y a plusieurs frères du même nom : *Madame Louis R...*

Après une invitation (dîner, bal, soirée, n'importe), qu'on en ait profité on non, on doit une visite à ceux de qui on l'a reçue.

Les nouveaux mariés doivent une visite à leurs proches parents, aux amis de leurs deux familles et aux personnes avec lesquelles ils désirent nouer des relations. Lorsqu'un décès arrive dans une famille, on doit une visite aux proches parents de la personne décédée. Il existe, dans quelques contrées de la France, un usage que je trouve indiscret et barbare : on va voir la famille affligée, immédiatement en sortant de l'église où l'on vient de célébrer le service pour le défunt, au moment même, par conséquent, où les plus vives émotions bouleversent le cœur d'une fille ou d'une sœur. Si cet usage existe dans le pays que vous habitez, je vous engage à vous y conformer, mais je vous exhorte très-fort à ne pas l'*introduire* dans une contrée qui aurait le bonheur de l'ignorer.

En cas de maladie d'une de vos connaissances, envoyez exactement savoir de ses nouvelles, et lorsqu'elle pourra vous recevoir, faites-lui promptement une visite — visite courte, bien entendu. Après la naissance d'un enfant, les femmes font une visite à la mère.

Le gain ou la perte d'un procès, une promotion, une destitution, un grand succès, un grand revers, réclament des compliments de félicitation ou de condoléance, et l'on doit une visite aux personnes que l'on connaît et que la fortune vient de visiter ainsi, en bien ou en mal.

Lorsqu'on part pour un assez long voyage, lorsqu'on quitte la ville pour la campagne, lorsqu'on quitte pour toujours la ville où l'on résidait, on doit encore à ses connaissances des visites d'adieu, et l'on ajoute alors, aux cartes que l'on dépose chez les absents, les trois lettres de rigueur : *P. P. C.*

A Paris, on consacre la soirée aux visites, mais je ne sais, si dans certaines petites villes de province, cette heure avancée de la journée ne paraîtrait pas

quelque peu gênante aux bonnes ménagères et à leurs enfants rassemblés en famille, sans toilette, au coin du feu ou sur le banc du jardin. En ceci, ma chère enfant, comme en beaucoup d'autres choses de la même importance, il faut absolument se conformer à la coutume locale.

Le tact, l'esprit de convenance vous diront assez quel genre de toilette, plus ou moins élégante, convient à telle ou telle visite. Les visites de nouvel an, les visites d'étiquette à des supérieurs, les visites de noces demandent une toilette plus soignée que les visites de deuil et de condoléance... Des plumes, des dentelles, des volants me sembleraient assez ridicules pour une visite du matin, faite à une amie; une toilette trop négligée pour une visite d'étiquette pourrait blesser certaines personnes à qui vous devez des égards. Je ne vous parlerai pas de la manière d'entrer dans un salon et de saluer la maîtresse de la maison et les autres personnes qui se trouveraient chez elle; les plus belles descriptions sont lettre close, et l'étude d'un bon modèle, d'une femme calme et polie, simple et distinguée, fera mieux que tous mes discours. Quelques jeunes personnes baisent la main de la maîtresse de la maison; je ne vous engage pas à adopter cet usage, qui a quelque chose de maniéré, et je vous demande en grâce aussi d'éviter les *embrassades* entre jeunes filles, qui attirent les yeux et provoquent souvent les railleries. Un serrement de main, un mot affectueux, ne suffisent-ils pas à l'expression de vos sentiments?

Il ne me serait pas facile de déterminer la durée que doit avoir une visite; vous pourrez juger aux fréquents silences, à l'air un peu absorbé de la maîtresse de la maison, à ses yeux tournés vers la pendule, qu'il est temps de vous retirer.

J'aimerais bien que vos visites fussent plutôt courtes que longues : il vaut mieux exciter les regrets que l'ennui, et tant d'occupations utiles remplissent la vie d'une femme, qu'elle ne peut donner aux visites qu'un temps limité. En vous conseillant de ne pas vous dérober aux relations nécessaires, indispensables à la vie sociale, je n'ai pas voulu prétendre, et vous le comprenez de reste, qu'elles pussent empiéter sur les devoirs et les affections qui réclament la meilleure part dans votre existence.

Après avoir fait des visites, vous en recevrez. Je vous engage, ma très-chère fille, à apporter dans vos *réceptions* le plus de cordialité et de politesse aisée et simple qu'il vous sera possible. Que votre salon soit toujours tenu en ordre et votre toilette de chez vous convenable et soignée, et vous vous trouverez à l'abri de ces petits soucis, de ces petites inquiétudes d'amour-propre qui souvent absorbent les femmes les plus aimables lorsqu'elles reçoivent une visite à l'improviste. Elles ne sont pas à la conversation, elles ne s'occupent pas de ceux qui les visitent : le désarroi du salon, le décousu de leur toilette fixent toutes leurs pensées, et quelques maladroites excuses ne réparent pas le mal qu'un peu d'ordre et de soin eût prévenu. Si plusieurs personnes se trouvent rassemblées chez vous, tâchez de rendre la conversation générale : les *à-parté* sont peu obligeants, et, presque toujours, quelque nouvelle arrivée, timide, étrangère, pauvre peut-être, s'en trouve exclue, et elle se retire mécontente de vous et des autres. Quant à la conversation elle-même, éloignez-en, par délicatesse de conscience et par délicatesse de goût, tout ce qui est calomnie, médisance, raillerie méchante, révélation du secret d'autrui, contradiction persévérante, esprit d'aigreur, de dispute et de taquinerie. Soyez prudente, modérée et sobre en parlant de vous-même; soyez très-douce et très-charitable envers le prochain. Si on l'attaque devant vous, défendez-le lorsque vous le pouvez, et si vous ne le pouvez pas, faute de bonnes raisons, ou parce que l'âge et la position de celle qui l'attaque vous imposent le silence, au moins n'approuvez ni par le rire, ni par le geste, et que votre silence improbatif fasse tomber ce genre d'entretien.

Les fortunes étranges et rapides de nos jours amènent fréquemment dans les salons des personnes qui sont fort étonnées de s'y voir; si le hasard vous place à côté de l'une d'elles, ne croyez pas, ma chère fille, vous distinguer en lui montrant de la hauteur; souvenez-vous de ce mot de Fénelon : *Je serais bien méprisable si j'étais méprisant*; distinguez-vous, à la bonne heure, mais que ce soit par la politesse et les égards que l'on doit toujours aux invités de ceux qui vous reçoivent aussi. Je ne vous conseille ni les conversations suivies, ni la familiarité avec les gens que vous ne connaissez pas, mais je vous exhorte à ne pas imiter les femmes qui croient se *distinguer* des parvenues en détournant la tête, en ne les saluant pas, en laissant tomber sur elles leurs regards écrasants et dédaigneux.

Remarquez, en passant, chère Albertine, que pour être polie il faut avoir au moins l'écorce de toutes les vertus que le christianisme commande : — l'humilité qui s'efface devant les autres, — la charité qui oublie les torts et pallie les fautes; — l'esprit d'égalité évangélique qui voit en tous les hommes des frères, des membres d'une seule famille; rien de plus opposé à la politesse que les vices opposés au christianisme : l'orgueil, — la colère, — l'esprit calomniateur et médisant, — la hauteur et les airs de mépris.

Un parfait chrétien serait un homme parfaitement poli, de la politesse du cœur à laquelle on ajouterait si vite le vernis des usages et du savoir-vivre, et je me figure que saint François de Sales, cet homme si pénétré de la moelle de l'Evangile, devait être le plus gracieux gentilhomme de son siècle.

En voilà bien long, chère enfant. Mes conseils, vous le comprenez, s'adressent plus aux temps futurs qu'aux temps actuels; puisque vous êtes en puissance et en jouissance de père, vous suivez son impulsion; vous n'avez pas encore à choisir vos relations, à diriger vos démarches, mais lorsque ce moment sera venu, vous vous souviendrez des conseils de votre vieille amie, et vous les relirez en pensant à son inaltérable affection.

M. M.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 7.

Nous prévenons les abonnées que ce mois-ci une collection nouvelle, contenant DIX-HUIT morceaux de danse faciles, sera ajoutée à notre catalogue. On remarquera, en outre : des fantaisies pour violon avec accompagnement de piano, composées sur des motifs d'opéras ; *le Beau lancier*, quadrille anglais, de Mathieu, sur des airs originaux; puis enfin les romances intitulées : *le Silence des fleurs*, — *Dieu bénit celui qui donne*, — *Modestie de jeune fille*, dues au talent bien connu de MM. Couplet, Moniot et Peronnet.

Nous recommandons ces mélodies avec d'autant plus d'assurance, que nous avons été appelés à juger de leur effet dans un concert donné le mois dernier au bénéfice d'une famille malheureuse.

C'est à M. l'éditeur Petit que nous devons la publication de toutes les compositions désignées ci-dessus.

ÉDUCATION MUSICALE.

DES DIVERS GENRES DE COMPOSITION.

On peut réduire à quatre les divers genres de musique connus : La *musique sacrée*, la *musique dramatique*, la *musique de salon* et la *symphonie*.

La *musique sacrée* comprend toutes les messes depuis celles du plain-chant, jusqu'à celles qu'on ne peut exécuter qu'avec toutes les forces de l'orchestre; les psaumes, hymnes et motets, les oratorios et les cantates sacrées. Les admirables psaumes de Marcello, les messes et motets de Palestrina, le *Miserere* d'Allegri, celui de Leo, celui de Jomelli, la musique d'église et divers oratorios de Jean Sébastien et Charles-Emmanuel Bach; *Athalie*, *Samson*, les *Machabées*, le *Messie* de Hændel; *David pénitent*, de Mozart; la *Mort de Jésus*, de Graun; la *Création*, les *Sept paroles de Jésus-Christ*, de Haydn; le *Requiem*, de Mozart, les messes de Cherubini, et entre autres la célèbre messe à trois voix ; telles sont, en ce genre, les compositions qui jouissent de la plus haute renommée.

La *musique dramatique* comprend toutes les compositions destinées à être exécutées sur les théâtres publics. Les musiciens qui se sont le plus illustrés dans ce genre sont, en Italie : Hasse, Leo, Pergolese, au commencement du dernier siècle; plus tard, Paësiello, Cimarosa, Guglielmi ; postérieurement encore, et dans un ordre inférieur, Fioravanti, Zingarelli, Paër; de nos jours, Rossini, qui a surpassé tous ses devanciers, et élevé l'opéra moderne à son plus haut point de splendeur. Après lui, quoique aucun ne puisse lui être comparé, on peut nommer Mercadante, Donizetti, Bellini surtout, qui a eu souvent d'heureuses inspirations. L'Allemagne, moins riche dans ce genre que l'Italie, a cependant produit des compositeurs dramatiques d'un grand talent. Keiser, l'un des plus anciens, et créateur en quelque sorte de l'opéra allemand, a écrit un nombre considérable d'ouvrages qui ne se jouent plus depuis les développements qu'a pris l'orchestre, mais où l'on trouve encore des chants extrêmement heureux. Hændel, qui lui a succédé, a composé des opéras allemands, italiens et anglais; Mozart, plus près de nous, est auteur d'opéras allemands et italiens qui sont considérés comme des chefs-d'œuvre. Nous nommerons après lui Winter et Weigl, compositeurs estimables, mais d'un ordre inférieur. L'Allemagne moderne prononce avec orgueil les noms de Weber, créateur de *Freischütz* ; de Spohr, de Meyerbeer, qui n'a acquis la haute réputation dont il jouit que depuis son bel opéra de *Robert le Diable*. La plupart des musiciens qui ont illustré la scène française sont Allemands ou Italiens. Lulli fut le premier; après lui vint Rameau, dont les chants manquaient de grâce et la déclamation de vérité, mais où l'on trouve quelques beaux chœurs, et, en général, un style plus dramatique que celui de Lulli et de ses imitateurs; plus tard, Gluck, auteur des deux *Iphigénies*, d'*Armide*, d'*Orphée*; Piccini, Sacchini, à qui nous devons *Œdipe*; Spontini, dont les opéras de la *Vestale* et de *Fernand Cortés* sont maintenant si connus. Rossini est en ce moment, sans contredit, le musicien le plus recommandable de la scène française.

La *Muette*, d'Auber, et *Robert le Diable*, de Meyer-

beer, ont classé ces deux compositeurs dans un rang élevé sans doute, mais inférieur à celui que doit occuper Rossini, auteur de *Guillaume-Tell*, de *Moïse*, du *Siége de Corinthe*, etc., etc. Entre les musiciens dont les productions ont enrichi la scène de l'Opéra-Comique, les plus remarquables sont Monsigny, Philidor, Grétry, Dalayrac, Méhul, Nicolo, Berton, Boïeldieu, Auber, Adam, Hérold, Halévy; leurs compositions sont connues de tout le monde.

La *musique de chambre ou de concert* consiste dans les divers morceaux destinés à être exécutés dans les salons, tels que les sonates, concertos, fantaisies, duos, trios, quators, quintettes pour les instruments; les cantates, romances, chansonnettes, nocturnes, duos, trios, etc. pour les voix. C'est un genre de composition d'un ordre inférieur aux précédents, mais où plusieurs auteurs se sont fait néanmoins un nom distingué. On comprend encore sous cette dénomination générale les airs, duos, et autres morceaux extraits des opéras joués sur les théâtres et dont l'accompagnement est réduit pour le piano.

La *symphonie*, dont la coupe est, avec des développements plus étendus, absolument la même que celle de la sonate ou du quatuor d'instruments à cordes, est un morceau de musique composé pour un orchestre et divisé ordinairement en quatre parties distinctes, séparées entre elles par des repos. Ces quatre parties sont : l'allégro, ou morceau d'un mouvement vif, souvent précédé d'une courte introduction d'un rhytme plus grave; 2° l'andante ou adagio, morceau plus ou moins lent dont la forme varie; 3° le menuet à trois temps et d'un mouvement rapide; c'est le plus court des quatre morceaux dont se compose la symphonie; sa forme ne varie jamais; 4° le presto, rondeau ou final. Cette dernière partie est toujours celle dont le rhytme est le plus vif; le compositeur y déploie toutes les forces de l'orchestre. Nous aurions pu comprendre la symphonie sous le titre général de musique de concert, mais son immense développement nous a prescrit d'en faire un genre à part. Les concerts du Conservatoire nous ont fait connaître le charme et l'étendue de ce genre de compositions, dans lequel ont excellé Haydn, Mozart, et avant tout Beethoven.

MARIE LASSAVEUR.

Revue Musicale.

Déjà on n'entend plus que les échos affaiblis des opéras et des concerts. La fauvette chante sous les buissons; les fleurs s'entr'ouvrent dans les prés verts; les Parisiens se sauvent du tumulte de la ville, pour aller demander à la campagne un peu de calme, de fraîcheur et de recueillement. Aussi les théâtres ne nous donnent-ils dans ce moment que les ouvrages dont un public nombreux ne peut apprécier la valeur. C'est assez dire que les administrations qui gardent toujours dans leurs archives quelques compositions médiocres, profitent du départ des dilettanti pour faire paraître au grand jour ce qu'en langage de boutique on appellerait *des rossignols*. Les grands artistes vont prendre leur vol vers des rivages lointains; les auteurs iront demander à la nature des inspirations pour des œuvres nouvelles, et le combat cessant faute de combattants, nous supprimerons pendant quelques mois la *Revue Musicale* au profit de l'article *Éducation*.

Les Dames capitaines, opéra comique en trois actes, paroles de M. Mélesville, musique de M. Reber, nous transportent à l'époque singulière et chevaleresque de la Fronde. Mais les profils historiques que nous y aurions voulu voir, mesdames de Longueville, de Chevreuse, de Condé, n'y paraissent pas. Par l'absence des personnages qui, dans ces temps d'intrigues, ont joué les rôles les plus importants, l'action dramatique de l'œuvre perd tout son intérêt, et nous n'écoutons qu'avec fatigue ce bruit incessant de timbales, de tambours et de trompettes qui caractérisent l'opéra nouveau.

L'ouverture a toutes les allures de la fanfare. De là nous passons à une introduction soldatesque dont la jolie chansonnette de Sainte-Foy nous distrait agréablement. Il y a de charmantes phrases dans le rondeau de Gaston : *Cette image que j'adore*, dont Barbot dit bien le début en voix mixte. Puis reviennent encore des couplets militaires, ce qui donne à cette partie de l'acte je ne sais quoi de tapageur et de brutal qui sent trop la caserne. Heureusement le final, dont l'ordonnance est magistrale et la péroraison entraînante, nous ramène à un ordre d'idées plus poétiques, et surtout plus approprié au bon goût.

C'est un chœur de femmes qu ouvre le deuxième acte. Le rhythme n'est pas sans originalité. Les couplets de madame Bichof : *On m'appelle Jeannette*, ont obtenu un succès de bon aloi. Mais le meilleur morceau de l'acte, et j'oserai dire de tout l'ouvrage, est le dialogue allegretto entre Couderc et madame Duprez ; il y a là une verve, un esprit, une chaleur qui rappellent bien l'auteur du *Père Gaillard*, et cette musique de demi-caractère qui convient parfaitement au genre de M. Reber. La romance de Barbot avec accompagnement de harpe ne manque ni de sentiment ni d'expression; une scène de nuit avec sourdine prépare le final de cet acte, qui nous a paru être le moins faible de la pièce.

Un chœur de fête commence le troisième acte. Les couplets de madame Duprez sont d'un assez bon effet. Un trio en vocalise entre Gaston, la duchesse et madame d'Hauteroche, une romance de Barbot : *Pour être aussi coupable*, qui rappelle l'air si connu d'*Une fièvre brûlante*, et pour finir, une joyeuse polka, thème favori de l'opéra, voici en quelques mots l'ouvrage de deux hommes de talent, dont nous avions le droit d'attendre mieux.

Les Nuits d'Espagne, de MM. Michel Carré et Théophile Semet n'ont pas eu plus de succès au Théâtre-Lyrique.

Il y a dans cette musique tous les éléments d'un ouvrage infiniment remarquable; une ouverture élégante et neuve, bon nombre de morceaux d'une distinction remarquable, une orchestration savante, des modulations charmantes, enfin un goût original et pur ; mais le libretto est si faible, si vulgaire, que malgré tout le talent de M. Semet, il n'a pu faire un opéra sur cette misérable donnée. Aussi, la pièce n'est-elle qu'un assemblage bizarre et sans suite de toutes sortes de motifs tantôt élégiaques, tantôt violents, dont l'auditeur est plus surpris que charmé. Nous signalerons dans le premier acte un beau sextuor, deux romances expressives, et le boléro de l'alcade, chanté par mademoiselle Girard

Dans le second acte, un morceau d'ensemble, *Voici le soleil qui se lève*, a été très-applaudi. Froment et mademoiselle Girard ont ensuite chanté un duo plein de verve

et d'animation. On a redemandé le chœur des picadores, et le rideau est tombé sur une sérénade chantée par Grillon, reprise ensuite en quintette. Bref, on remarquait dans cet ouvrage un talent viril, original, et d'un excellent style, et l'on regrettait que cette charmante cargaison de mélodie et d'harmonie se fût embarquée par une si chaude saison sur un si pauvre navire.

MARIE LASSAVEUR.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

GELÉE AUX FRAISES. — Prenez deux onces de colle de poisson ou de gélatine rose, faites cuire avec un verre d'eau, jetez un peu de blanc d'œuf, enlevez et le blanc et l'écume qui s'y attache; faites un sirop avec une livre de sucre; mêlez ces deux préparations, ajoutez-y le jus d'un fort panier de fraises; mêlez le tout, versez dans un moule et mettez ce dernier dans de la glace. Lorsque la gelée sera formée, prenez un linge bien chaud, frottez-en les parois du moule et renversez-le sur un plat. On fait de même la gelée aux groseilles et aux framboises. C'est un bon et joli entremets

CONFITURES D'ABRICOTS ENTIERS. — On prend des abricots qui ne soient pas trop mûrs et on en ôte le noyau avec soin. On emploie 1 kilogramme 1|4 de sucre par kilogramme de fruit. On casse le sucre, on le met dans la bassine avec un demi-litre d'eau par kilogramme, on le laisse cuire, on le clarifie, et quand il est arrivé au *grand boulé*, on met avec précaution les abricots dans le sirop; on active le feu. Après quelques minutes, on retourne les fruits, et quand ils deviennent transparents, on les prend un à un avec une fourchette et on les place dans des pots en verre. On remet le sirop sur le feu, on y ajoute le jus que les abricots ont déposé dans les pots, on fait cuire de nouveau au grand boulé et on achève de remplir les pots avec ce sirop.

GELÉE D'ABRICOTS. — On prépare les abricots de la même manière que ci-dessus en employant les mêmes proportions de sucre et de fruit. Quand la confiture est faite on la verse par un tamis dans les pots. Cette gelée est magnifique et délicieuse; les abricots qui ont servi à la faire peuvent être mangés sur-le-champ ou conservés dans des pots. En les plaçant au four, à une chaleur très-douce, ils se dessèchent et forment des abricots confits qu'on peut conserver en boites.





PLANCHE VII. — 1, Quart d'un mouchoir — 2, A. Z. — 3, L. B. — 4 et 5, Col et manchette — 6, M. F. — 7, Bas de jupon — 8, L. G. — 9, A. — 9 *bis*, I. B. — 10, M. H. — 11 et 11 *bis*, Passe et porte d'un bonnet d'enfant — 12, Mouchoir — 13, *Nicolaïde* — 14, Garniture — 15, 16 et 17, Devant, col et manchette de camisole — 18, L. J. — 19, Écusson 20, Écusson — 21, *Clémence* — 22, *Rose* — 23, J. L. — 24, J. M. — 25, Moitié d'une pièce de chemise — 26, Manche de la chemise — 27, Volant de robes de mousseline — 28, Même dessin réduit — 29, L. D. — 30, A. D. — 31, *Simonette* — 32, *Bertha* — 33, Mouchoir — 34, P. L. — 35, Écusson — 36, *Noémie* — 37, *Aloysia* — 38, *Blanche* — 39 à 42, Mantelet montant — 43, Quille pour robe — 44 à 47, Corsage de poupée — 48 et 49, Fichu de poupée — 50, Sac de voyage — 51 et 52, Commencements d'alphabets — 53 et 54, Églantine — 55 et 56, Renoncule — 57 et 58, Pied d'alouette — 59 à 63, Casaque de poupées — 64, Manche bouillon — 65, Boîte à gants, fleurs en cuir — 66, Tapisserie par signes — 67, Gibecière de chasse.

La petite édition finit au numéro 10 inclusivement.

Mon enfant, les fleurs ne sont pas toutes là où M. A. Karr a établi sa résidence; l'aspect actuel de notre palais de l'Industrie en fait foi; on a eu, cette année, l'idée de faire servir ce vaste monument à l'exposition d'horticulture, et l'idée est bonne, car tous les curieux qui s'y rendent y retournent, malgré l'extrême chaleur, que ne parvient pas à atténuer suffisamment une charmante rivière, sinueuse comme la Seine, d'où je suppose que des conduits souterrains l'amènent. Une rivière! t'écries-tu; oui, Florence,

une rivière coulant à pleins bords, d'Orient en Occident, dans cette vaste salle du rez-de-chaussée que, toi et moi, nous avons, il y a deux ans, si souvent parcourue; une rivière bordée de plantes aquatiques de toutes les zones, parmi lesquelles de fois à autre quelque beau nymphéa s'élance tout à coup du sein de l'onde, pour venir chanter au soleil son hymne de reconnaissance et d'amour, afin que le soleil la reporte au Créateur. Quand je dis au soleil, ceci est quelque peu métaphorique, les dômes de cristal du palais ayant gardé les stores dont on les avait revêtus lors de la grande Exposition.

Outre les fleurs multiples et variées qui semblent vouloir lutter entre elles de fraîcheur et de beauté, l'exposition d'horticulture offre encore de magnifiques espaliers, les uns en pleine floraison, les autres chargés déjà de fruits splendides, aux nuances chaudes et appétissantes, fruits que les yeux des gourmets ne cessent de dévorer que pour se reporter sur des légumes, dont l'étonnante exubérance n'ôte rien, dit-on, à leur saveur.

Comme tu le supposes sans nul doute, notre Algérie n'a point été des dernières à répondre à l'appel fait à tous. Ma chère, à la vue de ces riches épis de froment et de seigle, de ces échantillons de coton neigeux remplis de promesses, de ces masses tordues de soie végétale que l'industrie assouplira, de ces gigantesques tiges d'une plante dont toi et moi nous ne faisons pas grand cas, il est vrai, mais que nos pères et nos frères regardent d'un tout autre œil, et pour laquelle d'ailleurs la France doit aspirer à être, de moins en moins, tributaire de l'étranger; je parle du tabac; à la vue de ces énormes rondelles de tuya du ton le plus beau, dont les arabesques naturelles étonnent autant par leur multiplicité que par leurs caprices, de ce tuya qui, dans un temps donné, détrônera certainement l'acajou, on ne peut s'empêcher d'un mouvement d'orgueil en se disant que cette terre généreuse qui ne demande qu'à produire, notre brave armée nous l'a conquise; plus encore, l'a conquise à la civilisation, en la faisant procéder dans la voie du progrès par manière d'escalade; en effet, ce sont les bureaux arabes qui gouvernent dans l'intérieur de l'Algérie, et les bureaux arabes, si tu ne le sais, sont de petits centres échelonnés selon les besoins, où un officier et ses aides sont préposés à soutenir, à encourager les colons, à signaler à l'autorité supérieure les meilleurs modes de culture mis en pratique dans leur district, la découverte des sources, la naturalisation de quelque plante nutritive, de quelque arbre dont l'ombre sera bénie par la génération qui s'élève, l'établissement de quelque école où les enfants arabes puisent des idées régénératrices, que nécessairement ils reportent dans leur famille, sans soupçonner qu'ils accomplissent une mission; enfin, c'est dans ces bureaux que se rend la justice, tant aux Français qu'aux Arabes, et ceci n'est pas l'obligation la moins importante, les Arabes se montrant, à ce qu'il paraît, extraordinairement processifs, et aussi peu disposés que ces Normands d'autrefois, je dis d'autrefois! à articuler une franche et nette affirmation; pour tirer un aveu de leurs lèvres, ou trop sobres ou trop prolixes, il faut une adresse peu commune, unie à une perspicacité que rien n'égare! Il faut tout simplement que les chefs des bureaux arabes soient autant de petits Salomons!

Si les expositions d'horticulture tendent à amener les fruits de la terre à un perfectionnement dont on n'aperçoit pas les limites, nous avons des courses qui un jour ne seront point sans influence sur l'élève des infatigables compagnons de travail de l'homme, sur l'élève des chevaux de labour; dans ces courses, appelées courses au pas, bien que ces deux mots semblent s'étonner de leur rapprochement, les belles proportions des concurrents et leur force sont aussi bien récompensées que leur vigueur.

Tout dernièrement, à Maisons-Laffitte, après une course de ce genre, alors que d'un côté on dînait ou dansait sur les vastes pelouses du parc, d'un autre côté se passait une charmante scène dont les acteurs sont des canotiers et un vieux mendiant, celui-ci essayant en vain d'arracher quelques notes plus ou moins suaves à une pauvre vieille guitare, aussi vieille que lui pour le moins.

Les canotiers, tous artistes fort distingués, et parmi eux M. K..., quoique riant et causant un peu haut, peut-être, comme se le permettent trop facilement les jeunes gens bien élevés, dès qu'ils ont revêtu la cotte et arboré le chapeau ciré de rigueur; mais n'épiloguons point, l'instant en serait on ne peut plus mal choisi; les canotiers donc s'apercevant que le vieux bonnet du pauvre virtuose est absolument veuf de toute monnaie, sont pris de pitié; le regard pâle de M. K... s'illumine d'une idée généreuse; il s'empare de la vieille guitare, prélude, et, après un petit speech à l'auditoire, chante *la Fiancée du Timbalier*, paroles de Victor Hugo, musique de M. K... lui-même, musique originale et touchante, rendant aussi parfaitement la situation que si elle se fût échappée, du propre cerveau du poète! Les camarades de M. K... répétaient le refrain en chœur. La ballade terminée, M. K... prend le bonnet du vieux mendiant, et fait la quête; naturellement, lui et ses compagnons avaient prêché d'exemple; toujours est-il que la quête produisit, tant pièces d'argent que sous de cuivre, 50 fr.! 50 francs! Le vieillard en pleurait, et les généreux canotiers n'étaient pas loin d'en faire autant. Est-ce gentil?

Maintenant, ma belle, que nous avons causé, comme si tant et tant de kilomètres ne se trouvaient point entre nous, travaillons! Ah! si jamais travail n'était plus rude!

1, Quart d'un mouchoir, dont le dessin, à part les tiges et les nervures, peut se faire entièrement au feston, et le feston, dans des conditions telles que te l'offre ce dessin, sort tellement de l'ordinaire qu'il équivaut à du plumetis. En effet, ne trouves-tu pas comme moi que cette rose, avec son feuillage et ses boutons, est réellement charmante?

2, *A. Z.* Plumetis.

3, *L. B.* Plumetis.

4 et 5, Col et manchette, se brodant au plumetis sur mousseline ou sur jaconas; tu peux les broder tout simplement comme les voilà, ou bien en plaçant, soit le jaconas, soit la mousseline double, sous ces espèces de palmes, tandis que l'étoffe se trouverait simple sous le semis de trèfles; au bord du colet de la manchette, une petite valencienne ou guipure doit suivre les ondulations du feston.

6, *M. F.* Plumetis, œillets ou pois.

7, Bas de jupon, que tu peux aussi bien placer au bord qu'au dessus d'un ourlet de dix à douze centi-

mètres. Ce dessin, produisant beaucoup d'effet, et d'une exécution des plus faciles, se compose de plumetis, de pois et de feston feuille de rose ; il doit être assez bourré, et peut se faire avec du coton un peu gros, celui du n° 8 marqué à la croix, serait, je crois, très-convenable.

8, *L. G.* enlacés, surmontés d'une couronne de comte, le tout au plumetis.

9, *I. B.*, plumetis.

9 bis, *A.*, plumetis.

10, *M. H.*, plumetis.

Ici finit la petite édition.

11 et 11 bis; passe et porte d'un bonnet pour enfant du premier âge, se brodant au plumetis sur mousseline ou sur batiste; en mousseline, le bonnet pourrait être doublé de taffetas blanc ou de couleur.

12, Mouchoir au plumetis avec un léger mélange de points sablés; ce mouchoir peut, si l'on veut, se passer de dentelle.

13, *Nicolaïde*, plumetis.

14, Garniture pour taies d'oreiller, plumetis et festons.

15, 16 17, Devant, col et manchette pour camisole; ce dessin, qui se fait entièrement au plumetis, peut aussi être employé pour tout autre objet de lingerie; ainsi le col et la manchette feraient une charmante petite parure.

18, *L. J.* Plumetis.

19, Écusson pour mouchoir, renfermant les lettres *P R* enlacées, le tout au plumetis.

20, Autre écusson également pour mouchoir, renfermant les lettres *F*, *R* enlacées, plumetis.

21, *Clémence* ; les pois qui forment le nom sont entourés d'un cordonnet fin.

22, *Rose*, plumetis, points sablés et jour dans les cœur des fleurs. Les explications que j'ai commencé à te donner le mois dernier, relativement aux jours, vont ici trouver leur place.

23, *J. L.* Oeillets ou pois.

24, *J. M.* Idem.

25, Moitié d'une pièce de chemise. J'acquiesce à ta demande en t'envoyant un charmant dessin à cet usage, non que je t'engage beaucoup à broder tes chemises, je crois t'avoir à ce sujet, plusieurs fois, engagée à préférer de jolies chemises en toile très-fine, mais parfaitement faites et pour lesquelles les points de piqûre imperceptibles remplacent avantageusement les profusions de broderies et de dentelles. Cependant, tu peux fort bien entreprendre ce dessin, que tu broderas au plumetis, avec un feston feuille de rose.

26, Manche de la chemise; ceci n'est qu'une moitié, les deux morceaux étant posés de manière à croiser l'un sur l'autre.

27, Dessin pour le bas d'une robe de mousseline a deux jupes. Les robes blanches, qui se portent cet été, vont encore se porter davantage dans nos petites soirées d'hiver, c'est ce qui m'a décidée à faire composer ce dessin à ton intention ; en te mettant à l'œuvre dès à présent, tu pourras jouir de ton ouvrage pour nos premières réunions, si jamais nous nous réunissons. Ce dessin est fort joli, facile et surtout vite fait, si tu ne prends pas de coton trop fin, ce qui serait inutile. Ta première jupe aura cinq mètres d'ampleur, celle de dessus quatre ; l'intervalle dans le bas de l'une à l'autre sera de trente-cinq à quarante-huit centimètres, parce que c'est une robe de salon; pour les robes de ville on ne met pas plus de trente centimètres.

28, Dessin réduit, pour les garnitures du corsage, des manches, etc.; je t'engage à faire ce corsage décolleté, sans basques, et avec un petit fichu Marie Antoinette, qui pourra te servir pour d'autres toilettes, et dont tu recevras le patron au mois de septembre.

29, *L. B.*, plumetis.

30, *A. D.*, plumetis simple ou feston.

31, *Simonette*, plumetis.

32, *Bertha*, œillets ou pois.

33, Quart d'un mouchoir; ce dessin, formant une grecque, se fait encore tout au feston.

34, *P. L.*, plumetis.

35, Écusson pour mouchoir d'hommes, formant la corde et renfermant les lettres *H*, *M* ; plumetis.

36, *Noémie*, plumetis.

37, *Aloysia*, plumetis.

38, *Blanche*, plumetis.

39 à 42, Patron d'un mantelet montant, dont la forme des plus gracieuses serait très-convenable pour ta mère, qui cherche, dis-tu, un bon modèle. Ce mantelet, que l'on fait en taffetas, se garnit de velours, d'effilé, ou de dentelles hautes ou basses. Celui qui m'a donné l'idée de te faire parvenir ce patron, était garni ainsi qu'il suit : au bord des volants et du corps du mantelet se trouvait un effilé haut de huit à dix centimètres, ayant pour tête cinq rangs de tout petits effilés de trois centimètres. Un mantelet semblable était garni de dentelle dans les proportions des effilés.

A propos de *confections*, terme consacré par les marchands, quelques mots sur celles qui se portent le plus. Le petit mantelet-châle, soit décolleté, soit montant, a été généralement adopté; le fond en est tantôt recouvert par une jolie broderie au passé, et tantôt garni d'effilés ou de petites dentelles; ces effilés ou ces dentelles se placent des deux côtés d'une passementerie ou d'un petit velours, les deux têtes se regardant. Les garnitures de ces pointes-châles sont toujours ou des franges ou des dentelles. On fait de même forme des mantelets blancs brodés, ou en mousseline unie, ou en organdi, ou en tulle, point d'esprit, avec de simples rubans passés dans les ourlets; c'est jeune, frais, et s'harmonise bien avec les vaporeuses toilettes de l'été; une simple pointe de mousseline festonnée dans le bord remplace quelquefois le mantelet blanc. Plusieurs de nos grandes couturières essaient de faire adopter avec quelque robe que ce soit, pourvu que le dessin n'en soit pas trop grand, un châle pareil, mais alors un vrai châle tout bonnement carré, un peu plissé sur les épaules et entouré seulement d'un effilé Tom-Pouce. Ce genre, à la portée de tout le monde, est fort convenable pour les robes d'étoffe unie ou pour les tout petits dessins nommés grisailles.

Pour le moment, le vêtement qui fait le plus *fureur*, fureur qui promet de s'accroître, c'est le grand burnous de taffetas noir, avec capuchon et chicorée à la vieille, tout autour. Ces burnous, auxquels on mettra pour le mois prochain une légère doublure ouatée, sont charmants pour les promenades du soir, pour la campagne, surtout pour les eaux, et enfin pour les

jours frais de l'été qui reviennent si souvent, du moins à Paris. Si notre planche d'août avait pu, dans ses petites proportions, contenir le patron de l'un de ces burnous, je te l'aurais envoyé, mais comme plus nous avancerons dans la saison, plus ils deviendront agréables, tu peux compter sur un patron de ces burnous pour le mois de septembre. Afin de ne point sortir de notre sujet, je répondrai tout de suite à ta demande sur les casaques; oui, elles se portent toujours, mais tellement longues, mais tellement amples, mais tellement accompagnées de manches gigantesques, descendant comme tout le reste, presque au bord de la jupe, que l'on croirait voir une mode tout à fait nouvelle. Je puis te dire que cela se porte beaucoup; ajouter que c'est très-distingué, je ne l'oserais! Ces casaques se garnissent très-simplement; souvent il n'y a qu'un effilé Tom-Pouce, autour du bas, du devant et des manches; ces manches sont presque toujours de forme grecque, fendues jusqu'à la saignée, et garnies à l'intérieur d'une petite ruche de ruban de satin; d'autrefois l'effilé Tom Pouce se trouve remplacé par un ruban plissé à la vieille, mais les jeunes filles se privent de cette garniture un peu lourde, quoique très-jolie.

Comme nous voilà loin de nos dessins! je t'y ramène en disant toutefois encore un mot sur les robes.

43, Dessin quille pour placer de chaque côté d'une jupe unie; ce dessin peut se reproduire soit en galon et soutache, soit en petit velours zéro et en velours de la largeur indiquée par le dessin; le corsage qui accompagnerait cette jupe pourrait être brodé de la même façon, ou bien seulement garni de manière à ne point faire une trop grande différence avec la jupe.

Veux-tu que je te dise ce que j'ai fait avec deux jupes que j'ai retrouvées? ces deux jupes, qui étaient de *mon jeune âge*, époque à laquelle les crinolines, cerceaux, cages, peu importe le nom, n'étaient ni connues, ni près de naître, ce qu'elles ne se fussent du reste jamais permis, si elles n'avaient fait l'honneur de me consulter; mes jupes étaient l'une en taffetas chiné à tous petits bouquets et l'autre en taffetas écossais; j'ai pris deux lés de cette dernière, je les ai divisés en six bandes d'égale largeur tant du haut que du bas, et je les ai tout bonnement placés de chaque côté de ma jupe chinée, faisant la bande chinée de même largeur que celle de taffetas écossais, puis j'ai acheté un petit effilé qui me coûte 15 centimes le mètre et je l'ai posé sur la couture de chacune des bandes. Ma robe, ainsi, est charmante, tous les compliments que j'en reçois me rendent très-fière, puisque je puis m'en attribuer et l'idée et l'exécution. Ce genre de robes dites à quilles, se faisant aussi simple que l'on veut, peut très-bien être porté par les jeunes filles. Les grandes pèlerines ou petits talmas pareils aux robes sont très-adoptés pour le coutil, le piqué et pour toutes les étoffes négligées. C'est joli comme toilette de campagne, et du matin, à Paris.

44 à 47, Patron d'un corsage de robe pour notre petite Lilie; tu peux juger de l'effet de ce corsage, sur la poupée de notre gravure.

48 et 49, Fichu-mantelet Antoinette; comme tu le vois, la maison Herbillon n'a point oublié ta petite sœur et paraît même tenir plus que ses promesses; ce fichu-mantelet est destiné à accompagner la toilette que te donne la gravure; il se fait en taffetas noir; le quadrillé est formé par un velours noir zéro; au bord du corps du mantelet et du volant se trouve un effilé Tom-Pouce; les deux bouts sont noués par derrière; un peu plus loin, mademoiselle Lilie trouvera encore une charmante casaque pour les jours frais.

50, Dessin pour sac de voyage, que l'on brode au passé sur velours, sur drap ou sur peau; le cuir de Russie est préférable. L'intérieur de ces sacs se double aussi en peau maroquin ou autres, on y place plusieurs compartiments, ils deviennent ainsi un des objets de voyage les plus élégants et les plus commodes; une chose indispensable en un mot; si tout le monde ne voyage pas, il n'est personne qui n'aille à la campagne, et si l'on n'y va point, je conseillerais encore ces sacs, lorsque l'on a quelques petites emplettes à faire; il est si désagréable de tout *fourrer* dans ses poches, et si dangereux de garder à la main les petits objets qui glissent de vos doigts au moment où l'on y pense le moins. Madame Marie Soudant, qui se charge de la monture de tous nos petits ouvrages, a des garnitures charmantes pour ces sortes de sac, dont les prix varient de douze à vingt-cinq francs.

51 et 52, Commencement de deux alphabets dont la totalité n'a pu trouver place ce mois-ci, car si mon désir de t'envoyer le plus de choses possible va toujours croissant, il n'en est pas de même du papier de nos planches, qui, malgré le progrès de toutes choses, n'est point encore devenu élastique. Ces deux alphabets se font au plumetis.

53 et 54, Églantine. Il faut cinq pétales pour chaque fleur. On les creuse sur le coussin avec une boule de dimension convenable. Faire cette opération sans plisser le haut du pétale, c'est la perfection, mais ce n'est pas facile, surtout quand on débute. Cependant si l'on y met des soins, on arrivera, plus vite qu'on ne pense, à faire très-bien.

Les pétales creusés ou boulés, selon l'expression des fleuristes, on en colle cinq, par l'extrémité de l'onglet, autour d'un cœur d'églantine, en les croisant un peu, toujours du même sens. On enfile un calice, on met un peu de coton à la tige que l'on entoure de papier vert, et l'on fait des fleurs plus ou moins ouvertes, comme on les voit dans la nature. Les boutons fleuris se composent de cinq pétales que l'on colle, après les avoir boulés, autour d'un cœur de rose ordinaire. On les relève ensuite tout droit et on les croise aussi régulièrement que possible. Il faut choisir dans les haies les plus jolies, les plus gracieuses branches d'églantine et les prendre pour modèles, c'est le moyen de comprendre facilement l'explication, et c'est indispensable pour bien monter. On fait des églantines : rose tendre, blanche et capucine. En longues branches pendantes, elles sont le plus gracieux ornement des suspensions.

Le feuillage de l'églantine est lisse, pointu et pas très-grand. Il coûte de 35 à 75 centimes la douzaine de tiges, selon la qualité.

55 et 56, Renoncule. On peut se procurer des renoncules toutes découpées et toutes coloriées, mais il est facile de les découper et de les colorier soi-même; de plus, il y a à cela une notable économie. Dans les deux cas, il faut des cœurs, des boutons et des feuilles. Avec un modèle, on pourra, si on le désire, faire aussi les boutons et les cœurs. Les petits grains bruns qu'on y remarque ne sont rien autre chose que du café.

Il faut, pour une renoncule, douze ronds de pétales et quatre pour le bouton. On *boule* ces ronds, quelques-uns très-creux, les autres moins. On enfile un des premiers qu'on relève et que l'on colle sur le cœur, dont on ne doit voir qu'un tout petit rond noir; les autres ronds s'enfilent, les plus creux d'abord; a mesure que la fleur grossit, on croise moins les pétales; ils doivent être alternés bien régulièrement et collés de plus bas en plus bas. Pour finir, on met une étoile taillée en papier vert lainé, c'est le calice. Le bouton se fait comme le commencement de la fleur; on y met un calice également. Pour que la renoncule soit bien faite, il faut qu'elle soit plate en dessous et régulièrement bombée en dessus. Si le centre était proéminent, la fleur serait défectueuse.

La tige de la renoncule est assez forte, mais souple et bien ronde; elle doit avoir 15 à 18 centimètres de hauteur. On réunit à la fleur un bouton fleuri et un bouton fermé que l'on entoure d'une touffe de huit à dix feuilles, au-dessous de laquelle est une tige plus forte qui sert à planter la branche. On fait de très-jolies renoncules en papier uni, jaune, rose, carmin et grenat.

57 et 58, PIED D'ALOUETTE. Les pétales de pied d'alouette se vendent découpés et coloriés. On peut les colorier soi-même, mais il y a peu d'économie à les découper.

	centimes.
Une boite contenant des pétales coloriés pour 3 branches.	» 75
Une boite de pétales blancs.	» 40
Un paquet de cœurs de 2 douzaines. .	» 30
Une douzaine de boutons.	» 30
Une grosse de feuilles en papier. . . .	» 60
Une boite contenant tout ce qu'il faut pour une branche avec feuillage d'étoffe.	1 75
Total.	4 10

On commence par faire un pli dans chacune des dents des ronds de pétales, au-dessus de la petite ouverture; et tout en faisant cette opération, on trie les pétales par grandeurs. Ensuite, on met un peu de colle autour du cœur, on enfile un des plus petits ronds de pétales, et on le presse du bas entre ses doigts, pour le coller et le plisser. On arrange un peu les pétales pour que les plis formés en collant soient aussi égaux que possible. On colle ainsi tous les petits ronds, puis on colle de la même manière sous les numéros 1, les dix-huit numéros 2; il reste six numéros 1 simples. Les douze numéros 3 se collent sous douze numéros 18, dont six restent doubles. Enfin, les six numéros 4 se collent sous six numéros 3, et font des corolles quadruples,

On tourne toutes les petites tiges en papier vert-pâle. Pour monter, on met d'abord au haut de la branche douze boutons fermés, dont six verts et six de la couleur de la fleur. On les dispose en épis et l'on place au-dessous, trois par trois, contrariées, six des plus petites feuilles. On met ensuite trois petites fleurs, et l'on continue de placer de la même manière les feuilles et les fleurs, en allongeant un peu les tiges, afin que la branche s'élargisse par degrés; toutefois, il faut avoir soin de ne la pas faire trop large. Les six ou huit feuilles qui restent (il en faut en tout 3 douzaines) se mettent au-dessous des fleurs.

Si l'on voulait faire le pied d'alouette d'après nature, il faudrait bien choisir son modèle, car toutes les branches de pied d'alouette ne sont pas parfaites. Ceci, du reste, peut s'appliquer à la plupart des fleurs.

59 à 63. DESSIN ET PATRON D'UNE CASAQUE DE POUPÉE que l'on fait en taffetas brodé, soit en fine soutache, soit au point de chaînette.

64, CROQUIS D'UNE MANCHE A BOUILLON, dont tu verras très-bien l'effet sur la gravure de ce jour; dans le bouillonné qui remonte à la saignée, on peut placer un ruban, ainsi que dans celui qui sert de poignet.

65, BOITE A GANTS, ornée de fleurs en cuir; ces fleurs sont toujours appréciées, et l'on a raison, car l'on fait ainsi de bien jolies choses, telles que des encadrements de glaces, de tableaux, d'écrans, et enfin, la boîte dont tu vois le dessin et dont les dimensions sont de 11 centimètres de largeur, sur 10 de hauteur; l'épaisseur du couvercle est de 3 centimètres; le dessus et les quatre faces sont ornés de liserons et de violettes; le bois de la boîte est du hêtre; on donne aux fleurs la nuance du hêtre, en les vernissant; l'intérieur est doublé de moire. Les patrons de toutes les autres fleurs peuvent servir aux fleurs en cuir.

66, PANTOUFLE en tapisserie par signes.

67, GIBECIÈRE DE CHASSE, au crochet ou au filet. Ce travail se fait en trois parties: le dos et les deux morceaux de devant. Le dos doit avoir 28 centim. de hauteur et 35 de large à l'endroit le plus grand; pour les devants, l'un, celui du haut, a 12 centim.; sa patte retombe sur celui du bas, qui doit avoir 25 centimètres. Je t'engage à faire cet ouvrage soit au filet brodé, soit au crochet avec de la ficelle fine, choisissant un dessin analogue à l'emploi; notre lièvre pourrait être, je crois, avantageusement remplacé par un trophée de chasse surmonté des initiales du chasseur. Avant de te mettre à l'œuvre, aie soin de bien calculer les grosseurs de la ficelle et celles de tes longueurs, afin que le tout s'accorde. Fais la gibecière plutôt grande que petite. Autour de la patte du haut tu feras une petite dentelle de 5 à 6 centimètres au crochet ou au filet, suivant le travail. Dans tous les cas, il faudra toujours un transparent ou de même nuance ou de couleur tranchante; pour cet ouvrage, la moire sera, bien entendu, remplacée par quelque chose de plus solide, le cuir. La frange du bas est aussi en ficelle, faite au crochet ou au filet. La bandoulière, comme tout le reste, est recouverte de crochet ou de filet; elle est formée par un cuir de 6 à 8 centimètres de largeur. Pour faire cet ouvrage, il faut douze pelotes de ficelle d'Alsace très-brillante, un moule d'un millimètre, et une navette proportionnée au moule; ceci est pour le filet, autrement le crochet doit être approprié à la grosseur de la ficelle.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES

Toilette de jeune fille. — Double jupe de foulard rayé en travers; casaque de mousseline avec semis de pois, ornée au bas des basques, et au bas des manches, d'un double volant festonné avec tête également festonnée; col pareil. Coiffure en cheveux avec ruban de velours séparant les deux bandeaux; gants mi-longs en peau de Suède.

Toilette de jeune femme. — Robe de grenadine anglaise; une large bande de taffetas et trois velours for-



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

ment quilles des deux côtés de la jupe; la même garniture se retrouve sur le devant du corsage, et sur toute la longueur des manches grecques. Une rangée de boutons grelots ferme le devant, et court tout autour des basques et de l'ouverture des manches. Chapeau composé d'une passe en paille grise et d'un fond de taffetas avec guirlande de groseilles, fruits et feuillages; sous la passe, un nœud de ruban, placé sur le milieu du front, dont les bouts retombent sur des ruches de tulle. Ombrelle duchesse, en moire doublée, avec volant pareil.

Toilette de mademoiselle Lilie. — Robe de taffetas, avec quilles de velours zéro; sur le corsage, à demi-décolleté, est une garniture déchiquetée, retenue par un velours; les petites manches rappellent le corsage. Chapeau en paille de riz, forme Louis XIII, orné d'une traîne de roses et d'une blonde. Bracelets en perles avec médaillons. Eventail en ivoire.

Tu te plains de Louise et de Berthe, ma Florence, et t'en crois oubliée ; d'abord, les bonnes amitiés ne s'oublient pas ; c'est à tout jamais qu'elles se font une place dans le cœur; ensuite, chacune de nos amies a de telles excuses à faire valoir, que déjà je lis le pardon dans tes yeux ; Berthe aura bientôt le bonheur d'être mère; et notre douce et belle Louise entre en religion; elle commence, demain même, son noviciat, parmi les admirables filles du bienheureux Saint-Vincent de Paule. Quelques personnes croient qu'elle n'ira pas jusqu'au bout; mais la vocation de Louise ne repose pas sur des sentiments humains ; la pratique de l'humilité, de la pauvreté, de la charité, ne fera que l'affermir.

Au revoir, ma Florence. Serait-il vrai que ta bonne mère songe à te procurer le plaisir d'une excursion en Suisse? Tes périgrinations me donnent des ailes aux talons; je rêve de tourbillons qui m'emportent, de flots qui murmurent et m'invitent, de plage veloutée, de rocs sourcilleux ; c'est te dire que je rêve à la Bretagne, et à cette petite ville de Saint-Malo, à ce nid de marins et de poètes, où je crois bien que nous allons nous échapper, l'un de ces jours. Je te raconterai cela le mois prochain; mais, conte pour conte, tu me parleras de Genève et de la Yongfrau!

Il faut que j'aie bien décidemment *une dent* contre nos rébus, car je suis toujours sur le point de les oublier; voici cependant l'explication de celui de juin :

A chaque pays, ses sabots!

Puisque tu vas bientôt voyager, dépêche-toi de vérifier la justesse de ce proverbe, pendant qu'il est encore vrai, car bientôt, grâce à nos rapides moyens de locomotion, et à toutes les inventions modernes qui tendent à rendre si faciles et si multipliés les rapports entre tous les peuples, et peut-être aussi un peu, modestie à part, grâce au *Journal des Demoiselles*, il te faudrait sortir de notre monde sublunaire pour trouver de nouveaux sabots, et ce voyage, j'espère bien que tu n'es pas encore près de, quoique j'aime à te croire toujours prête à, le faire.

ÉPHÉMÉRIDES.

6 juillet 1535. — Mort de Thomas Morus.

Des talents extraordinaires, une science profonde avaient porté Thomas Morus à la charge de grand chancelier d'Angleterre, mais le rang le plus élevé, l'ambition, la fortune furent sans attraits pour lui dès qu'il ne put les concilier avec la vertu. Henry VIII, épris d'Anne Boleyn, avait rompu les liens qui le tenaient attaché à l'église romaine; il s'était proclamé chef suprême de l'église d'Angleterre. Morus ne pouvait le suivre dans cette voie. Il se démit de sa charge et se retira à la campagne pour y vivre avec sa famille et ses livres. On employa toutes sortes de moyens pour lui arracher le serment de *suprématie*, que le tyran anglais exigeait de ses sujets; on le jeta en prison, on le priva de ses livres; toujours Morus s'y refusa noblement. Sa femme, le conjurant d'obéir au roi, de conserver sa vie pour le soutien de ses enfants : « Combien d'années, lui dit-il, pensez-vous que je puisse vivre? — Plus de vingt ans, répondit-elle. — Ah! ma femme, s'écria-t-il, voulez-vous donc que je troque l'éternité contre vingt ans?... »

Henry VIII, le voyant inébranlable, lui fit trancher la tête. Il se prépara à la mort par la prière et la pénitence, et mourut avec le courage des martyrs, en prenant le peuple à témoin qu'il mourait dans la foi catholique. Sa fille bien-aimée, Marguerite Roper, eut le courage de l'exhorter à confesser sa foi; elle recueillit ses restes et ne se consola de sa douleur filiale que par la prière et la culture des lettres.

Mosaïque.

Henri IV avait un grand épagneul, qui, pendant quelque temps, avait été son favori, couchant à ses pieds et nourri de sa main. Le pauvre chien perdit les bonnes grâces de son maître, et, par conséquent, tous l'abandonnèrent. Agrippa d'Aubigné le trouva demi-mort de maladie et de faim. Il en eut pitié, le soigna, le rétablit, et le renvoya au roi, portant un collier sur lequel était gravé le sonnet suivant :

Sire, votre Citron, qui couchait autrefois
Sur votre lit paré, couche ores sur la dure
C'est ce fidèle chien qui apprit de nature
A faire des amis et des traîtres le choix.

C'est lui qui effrayait les brigands de sa voix,
Et de dents les meurtriers. D'où vient donc qu'il endure
La faim, le froid, les coups, les dédains et l'injure,
Paiement coutumier du service des rois?

Sa fierté, sa beauté, sa jeunesse agréable,
Le fit chérir de vous; mais il fut redoutable
A vos haineurs, aux siens, par sa dextérité.

Courtisans, qui jetez vos dédaigneuses vues
Sur ce chien délaissé, mort de faim par les rues,
Attendez ce loyer de la fidélité.

« Le roi, ajoute d'Aubigné, changea de couleur à cette lecture et resta tout confus. » Il rendit ses bonnes grâces à l'auteur, qui, depuis quelque temps, était aussi laissé à l'écart; mais l'histoire ne dit pas si le pauvre épagneul reprit sa place au service de son maître; le but du sonnet était rempli, puisqu'il avait rétabli le courtisan dans la faveur royale : le chien qui avait servi au spirituel d'Aubigné de messager et de symbole ne fut-il pas alors oublié?

—

Une pensée infaillible me saisit chaque soir, à l'instant où je mets la main sur le premier bouton de mon habit pour me déshabiller, et me dit : *Voilà ta démission d'un des jours qui te furent donnés : qu'en as-tu fait ?*

Lettres du marquis de Mirabeau.

—

Si chacun de nous se donnait pour tâche de rendre la vie un peu douce aux cinq ou six personnes qui dépendent de lui, le grand problème du bien-être universel serait presque résolu.

Mme E. de Girardin.

—

Le corps est l'instrument de l'âme, et l'âme l'instrument de Dieu.

Plutarque.

—

Ta destinée fût-elle de vivre un siècle, apprends toujours.

Maxime russe.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.

HISTOIRE ET CHRONIQUE

DE

LA POÉSIE FRANÇAISE

Depuis ses plus anciens monuments jusqu'à l'époque de Malherbe.

SECONDE PÉRIODE. — Règne de l'allégorie, du genre didactique et de la satire.

(Onzième article.)

FROISSART.

Froissart est surtout connu comme historien; c'est le Tite-Live du moyen âge. Mais à côté de sa célèbre chronique, il a laissé quelques poésies qui ne manquent pas, — tant s'en faut! — de grâce, de fraîcheur et de naïveté. Son style de trouvère n'est presque jamais saillant, et nous devons, avant tout, convenir de ce point; en revanche, il est très-souvent naturel et vrai. Le sentiment y tient la place de l'esprit, et, au bout du compte, ce n'est pas un bien grand dommage.

Son caractère, vif et inquiet, se manifesta dans son enfance par une extrême dissipation; et dans un âge plus avancé, par son amour pour les voyages. A suivre les détails de sa vie, on ne le voit jamais en place; toujours par monts et par vaux, il allait, il allait sans cesse, s'enquérant partout sur son passage des beaux faits d'armes et des chevaleresques *emprises*. En outre, comme un véritable touriste flamand qu'il était, il se gardait bien de sacrifier le confortable au pittoresque: il aimait à voyager, mais à voyager commodément et avec distinction. Du reste, ses habitudes nomades ne paraissent pas avoir nui beaucoup à sa vive passion pour l'étude; il est même probable que le désir de s'instruire contribua, pour une forte part, à l'affermir dans son système de pérégrinations à tout propos. En 1395, nous le trouvons en Angleterre; le duc d'York, un de ses Mécènes, l'introduisit dans la chambre du roi Richard, qui le reçut avec une courtoisie des plus flatteuses. Ce noble accueil eut pour résultat de fixer auprès du monarque anglais, durant trois grands mois, — une éternité! — la fantaisie inconstante, la nature d'hirondelle de maître Jehan Froissart.

Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin.

Il partit... laissant mille regrets à son hôte, et riche d'un présent de *cent nobles*, — autrement dit, six cents francs de notre monnaie actuelle, — déposés dans un gobelet d'argent doré pesant deux marcs, que Richard lui donna de sa royale main.

Voilà, sauf erreur, le dernier épisode remarquable qui se rencontre dans cette existence aventureuse, indépendante et vraiment poétique. Froissart mourut, âgé de plus de soixante ans, et fut inhumé, dit-on, dans la chapelle Sainte-Anne de la collégiale de Chimay. Il n'y a pas fort longtemps que sa ville natale lui érigeait une statue. Mieux vaut tard que jamais.

Nous connaissons l'homme; voici maintenant le poëte. Le *virelai* qu'on va lire est de sa plus gracieuse facture:

On dit que j'ai bien matière
D'être orguillousette;
Bien a raison d'être fière
Jeune bachelette.

Hier matin me levai,
Droit à la journée;
En un jardinet entrai,
Dessus la rousée.
Je cuidais être première
Au clos sur l'herbette;
Mais mon doux ami y ère,
Cueillant la flourette.

On dit que j'ai bien matière
D'être orguillousette;
Bien a raison d'être fière
Jeune bachelette.

Un chapelet (1) lui donnai,
 Fait à la vesprée ;
Il le prit, bon gré l'en sçai,
 Puis m'a appelée :
« Veuillez ouïr ma prière,
 » Très-belle et doucette !
» Un petit plus que n'affière (2),
 » Vous m'êtes durette. »

On dit que j'ai bien matière
 D'être orguillousette ;
Bien a raison d'être fière
 Jeune bachelette.

Le *triolet* suivant reproduit on ne peut mieux la tranquille bonhomie qui semble avoir distingué l'excellent chanoine, presque autant que sa curiosité naïve et son amour de la locomotion :

On doit le temps ainsi prendre qu'il vient ;
Tout dit que pas ne dure la fortune.
Un temps se part, et puis l'autre revient ;
On doit le temps ainsi prendre qu'il vient.

Je me conforte, en ce qu'il me souvient
Que tous les mois avons nouvelle lune.
On doit le temps ainsi prendre qu'il vient ;
Tout dit que pas ne dure la fortune.

C'est absolument dans le ton d'Horace :

« Vois comme la cime du Soracte blanchit sous une neige épaisse, comme les arbres fatigués s'affaissent sous le poids des frimas, et comme, saisies par la gelée, les eaux se sont arrêtées dans leur cours. Chasse le froid, et, pour cela, ne crains ni d'entasser du bois dans ton foyer, ni de verser à flots d'une amphore sabine un vin de quatre ans. Remets aux dieux le soin du reste : ils feront tomber les vents en lutte sur les flots bouillonnants de la mer, et cyprès et ormes antiques cesseront alors d'être agités (3). »

Au seizième siècle, l'Horace français, Salmon Macrin de Loudun, disait aussi, dans une de ses meilleures odes latines, à son ami le savant Tusanus (Toussaint) :

« Déjà, Tusanus, l'orageuse Pléiade a voilé son front ; sous l'humide vent du sud les nuées se condensent, et les verts bocages n'ont plus le même aspect. Redoutant l'inclémence de la mer Egée, le marchand, songe à sa jeune femme, à son doux logis, et retire sa nef cyprienne dans la rade accoutumée. Tu vois quelles vicissitudes contraires transforment, dans leur succession rapide, le cours de la vie : tantôt Phébus resplendit, diaphane ; tantôt il étouffe ses rayons. Quoi qu'il arrive, si tu es sage, oppose à tout une âme égale et prends tout en bonne part, soit qu'avec sa foudre Jupiter ébranle nos tours, soit qu'il éclaire mollement son limpide azur. Loin de toi l'angoisse accablante : voilà ce qui tue l'homme ! Goûte les jouissances permises, tends au pauvre une main secourable... abandonne le reste aux dieux et aux destins tout-puissants (1). »

Nous venons de faire un peu comme Simonide, dans certaine fable de la Fontaine :

Le poète d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux...

A son exemple, nous avons dit d'abord, au sujet de Froissart considéré comme poète, à peu près *ce que nous en pouvions dire* ; et, quant au reste, deux rapprochements nous ont tiré d'affaire. Le vieux chroniqueur, au surplus, habitué à *prendre le temps comme il vient*, n'aura guère à se plaindre de notre conduite à son égard, et nous ne pensons pas lui avoir donné trop mauvaise compagnie.

CHRISTINE DE PISAN.

Cette femme remarquable, — pour son temps surtout, — et qui nous a laissé une foule d'ouvrages, en prose et en vers (2), naquit à Venise, vers 1363. Son père, Thomas de Pisan, fut appelé en France, en qualité d'astronome, par Charles V. Christine fut élevée à la cour de ce prince, que l'histoire a surnommé *le Sage*. A peine âgée de quinze ans, elle épousa un jeune homme de Picardie, Estienne du Castel, noble de naissance et de caractère, courtois, honnête et savant, qui reçut, presque aussitôt après son mariage, le titre de notaire et secrétaire du roi. Malheureusement, il fut emporté par une maladie contagieuse, à l'âge de trente-quatre ans ; et Christine, qui n'en avait que vingt-cinq, demeura seule au monde, seule avec trois enfants. Mais c'était une nature d'élite ; son courage et sa résignation furent admirables. Se concentrant avec héroïsme dans ses devoirs de mère, elle refusa de se remarier, travailla sans relâche pour sa jeune famille, imprima sur son doux visage la pâleur de l'étude et la fatigue des veilles nocturnes, et atteignant enfin le but de tant d'efforts, se fit lire, applaudir, estimer. On ignore en quel temps précis elle mourut.

Voici la *complainte* qu'elle composa sur la mort du premier duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, oncle de Charles VI ; on pourra la rapprocher de la ballade d'Eustache Deschamps sur Bertrand du Guesclin, pièce remarquable que nous avons citée dans notre dernier article, et se convaincre en même temps qu'elle ne lui est pas trop inférieure :

Pleurez, Français, tous d'un commun vouloir ;
Grands et petits, pleurez cette grand' perte !

---

(1) Une couronne, une guirlande de fleurs. Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons ce mot dans cette acception.

(2) Un peu plus qu'il ne convient.

(3) Odes, I, 9.

(1) Poésies latines de Salmon Macrin, publiées chez Simon de Colines, en 1530.

(2) Ses principaux ouvrages en vers sont : le *Roman d'Othéa et d'Hector*, ou les *Cent histoires de Troye*, *le Dit de la Pastoure*, *le Duc des vrais amants*, *le Débat des deux amants*, *le Dit de Poissy*, *le Livre des Trois jugements*, poëmes, et *la Prière à Notre-Dame*, chant en dix-huit strophes ou douzains. Quant à ses œuvres en prose, elles sont trop nombreuses pour pouvoir être citées ici, et d'ailleurs nous n'avons pas à nous en occuper.

Pleurez, bon roi, bien vous devez douloir (vous affliger);
Pleurer devez votre grevance apperte (votre malheur [évident)!
Pleurez la mort de cil que, par desserte (pour son mé- [rite),
Aimer deviez et par droit de lignage;
Votre loyal, noble oncle, le très-sage,
Des Bourguignons prince et duc excellent :
Car je vous dis qu'en mainte grand' besogne
Encor direz trestous, à cœur dolent :
« Affaire (besoin) eussions du bon duc de Bourgogne. »

Pleurez, Berry, et quiconque est son hoir (héritier);
Cause en avez, la mort vous l'a ouverte!
Duc d'Orléans, moult vous en doit chaloir,
Car par son sens mainte faute est couverte!
Duc des Bretons, pleurez, car j'en suis certe (certaine),
Besoin de lui aura votre jeune âge!
Pleurez, Flamands, son noble *seignourage;*
Tout noble sang, allez vous adoulant (affligeant)!
Pleurez, ses gens, car joie vous élogne (vous fuit);
Dont vous direz souvent en vous doulant :
« Affaire eussions du bon duc de Bourgogne. »

Pleurez, reine, et ayez le cœur noir
Pour cil par qui fûtes au trône offerte!
Pleurez, dames, sans plus en joie manoir (rester)!
France, par lui d'un pilier es déserte,
Dont tu reçois échec à découverte!
Gar'toi du mat; quand mort par son outrage
Tel chevalier t'a tollu (enlevé), c'est dommage!
Pleurez, peuple commun, sans être lent;
Car moult perdez, et chacun le *témoigne*,
Dont vous direz souvent, mat et relent (triste et lan- [guissant) :
« Affaire eussions du bon duc de Bourgogne. »

La ballade *sur les douceurs du mariage*, tendre réminiscence de la lune de miel, cri de bonheur de l'épouse heureuse et aimée, nous révèle un des plus gracieux côtés du talent poétique de Christine. Nous allons citer la première strophe de cette jolie pièce :

Douce chose est que mariage!
Je le puis bien par moi prouver,
Voire à qui mari bon et sage
A, comme Dieu m'a fait trouver.
Loué en soit-il, qui sauver
Me le veuille !.....
Ah! certes, le doux m'aime bien!

Hélas! en vain la jeune femme s'écriait-elle, attachant sur le cher compagnon de ses jours un regard déjà plein d'inquiétude : « Mon Dieu, ne me le prenez pas encore! Mon Dieu, *sauvez-le-moi!* » L'heure fatale sonna, et Christine, d'une voix brisée par les sanglots, fit entendre dans ce *rondeau* lugubre le chant de la tourterelle veuve :

Com turtre suis sans pair, toute seulette (1),
Et com brebis sans pastour égarée;
Car par la mort fus jadis séparée
De mon doux pair... qu'à toute heure regrette!
Sept ans y a que le perdis, lassette!...
Mieux m'eût valu être lors enterrée...
Com turtre suis!

Car depuis lors en deuil et en *souffrette*,
Et en méchef très-grief suis demeurée;
Plus n'ai l'espoir, en toute ma durée,
D'avoir soulas ni qu'en joie je me mette...
Com turtre suis!

Sans doute, un goût moderne pourrait critiquer là-dedans certains diminutifs d'une tournure un peu trop enfantine, relativement à la triste gravité du sujet; *souffrette* n'est même pas un mot tout à fait heureux, au point de vue de l'invention néologique... Mais qu'importe, après tout? Sous ces vieilles rimes, incorrectes et naïves, on sent battre un noble cœur... et qu'est-ce que la poésie, sinon le cœur qui chante?

JOSEPH BOULMIER.

(1) C'est-à-dire : « Je suis seule, comme la tourterelle qui n'a plus son *pair*, son compagnon. » *Turtre* (tourterelle) vient du latin *turtur*.

MARGUERITE D'ANJOU

Explication de l'Énigme Historique de Juillet.

Marguerite naquit en 1429, année qui voyait commencer, avec la merveilleuse mission de Jeanne d'Arc, le déclin des armes anglaises en France, et nous remarquons cette date, parce que les succès de la glorieuse bergère devaient avoir une grande influence sur le sort de la petite enfant qui venait de naître à Réné d'Anjou et à Isabelle de Lorraine.

Cette enfant devint une jeune fille, belle, instruite, spirituelle, et à l'âge de quatorze ans elle épousa Henri VI, roi d'Angleterre. Elle pouvait se croire

appelée à une destinée heureuse entre toutes; elle portait une des plus belles couronnes de l'Europe; tendrement aimée de son mari, adorée par le peuple, adulée par les courtisans, la jeune reine voyait devant elle un avenir brillant et fortuné; mais un malheur inévitable devait sortir de la situation des partis en Angleterre et des haines mortelles qui divisaient la famille royale.

Henri VI était le chef de la maison de Lancastre, qui avait usurpé le trône et le souverain pouvoir sur la branche d'York. Henri V, son père, avait fardé cette usurpation par le prestige de ses talents et des conquêtes qu'il avait faites sur les Français, mais il emporta sa force dans le tombeau. Son fils avait une âme noble et douce, mais un esprit faible, et il laissa l'autorité à son ancien tuteur, le duc de Glocester. Marguerite d'Anjou désira le faire sortir de tutelle, et, s'il n'avait pas assez de capacité pour régner, elle se sentait la force de tenir le sceptre à sa place. Elle se ligua avec quelques seigneurs, le duc de Suffolk, le duc de Sommerset, le cardinal de Winchester, afin d'anéantir l'autorité de Glocester; ce dernier mourut de mort subite, et dès ce moment, les plus odieux soupçons planèrent sur la jeune reine. Cependant, rien ne prouve qu'elle fut coupable de ce crime, mais le peuple, qui aimait le *bon duc*, le crut, et les partisans d'York se fortifièrent et du crime supposé de la reine et de la faiblesse du roi. La perte de la Normandie augmenta les rancunes populaires, et le duc d'York, jugeant l'occasion favorable, leva des troupes parmi ses nombreux vassaux, imposa ses conditions à la cour, fit enfermer à la tour de Londres le duc de Sommerset et se fit déclarer lord-protecteur du royaume. Le triste état de Henri VI, dont les facultés mentales étaient altérées, semblait justifier en partie cette nomination. Marguerite profita du rétablissement de son malheureux époux, et lui présentant leur fils nouveau-né, elle stimula son énergie, et l'exhorta à combattre York. Les deux armées se rencontrèrent à Saint-Albans: Henri, dont le caractère était plein de mansuétude et de douceur, fit demander à son cousin s'il voulait la paix:

— Mon attachement à la personne sacrée du roi est inviolable, répondit le duc d'York; c'est à Sommerset que je fais la guerre. Que le roi me livre ce traître, et je poserai les armes. — Plutôt que d'abandonner mes fidèles ministres ou aucun de mes amis, je suis prêt à mourir pour les défendre, répondit le généreux Henri.

Le combat s'engagea; il fut court et malheureux pour la *Rose rouge*, emblème de la maison de Lancastre. La bannière d'York portait la *Rose blanche*. Le roi fut blessé et fait prisonnier, ses meilleurs amis furent tués dans le combat ou massacrés sur le champ de carnage, et le duc d'York fit ratifier, par Henri et par les pairs du royaume, sa nomination au protectorat. Marguerite rejoignit son époux, et, agissant avec beaucoup de prudence, elle ne parut plus s'occuper des affaires publiques. Les soins que réclamaient l'enfance de son fils et la santé de son mari semblaient l'absorber tout entière; mais par ses secrètes conférences avec les princes survivants de la maison de Lancastre et avec les seigneurs attachés à la rose rouge, elle réveillait l'ardeur de son parti. Les choses allèrent de la sorte jusqu'en 1456. La chambre des pairs était assemblée. Tout à coup, elle vit paraître Henri VI, rétabli de la blessure qu'il avait reçue à Saint-Albans, et ne portant aucune trace de ses anciennes maladies; il entra solennellement, prit place sur le trône et dit avec dignité: « Milords, vous voyez votre roi, à qui le Seigneur a daigné rendre les forces et la santé. Le royaume n'a plus besoin de protecteur, et les intérêts du gouvernement ne peuvent être mieux placés qu'entre les mains du souverain. Je vous requiers donc de retirer au duc d'York le titre de protecteur, en vertu duquel il gouverne le royaume. »

Ces paroles, l'état lucide de Henri ne laissaient aucun prétexte à un refus. Le Parlement le reçut comme son roi, l'autorité fut retirée au duc d'York, et pendant deux années, Henri et Marguerite régnèrent au milieu d'une paix apparente.

Mais l'Angleterre était profondément divisée; chaque ville, chaque village, chaque famille, se partageaient pour la rose rouge ou la rose blanche, et discutaient les droits que les deux branches rivales avaient à la couronne. Un prétexte ralluma la guerre, et Henri fut vaincu encore une fois à Northampton; une seconde fois il fut amené prisonnier à Londres et relégué dans les moindres appartements de son palais. Les vœux du duc d'York étaient manifestes, mais le Parlement ne les seconda point, et l'autorité nominale demeura à Henri.

Pendant ce temps, Marguerite avait trouvé un refuge dans une forteresse du pays de Galles. Là, par son énergie, son mâle courage, le charme tout-puissant de son éloquence et de ses malheurs, elle rassembla une nouvelle armée, la conduisit vers le nord et vint offrir le combat au duc d'York, sous les remparts de la ville d'York même. Soldat et général à fois, elle disposa si habilement ses troupes et les exhorta avec un langage si pénétrant, qu'en une demi-heure elle remporta la plus éclatante victoire. Le duc d'York fut trouvé parmi les morts, et Marguerite put croire, devant le cadavre de son ennemi, que l'avenir lui appartenait.

Elle avança sur Londres et arriva à Saint-Albans, où elle avait été vaincue une première fois. Warwick y était avec des troupes de la rose blanche; il avait traîné avec lui Henri VI, qui se tenait tristement assis dans sa tente. Marguerite combat et triomphe; elle court, ivre de joie, vers son mari, elle lui présente son fils, et le roi embrasse avec des transports de joie cette épouse courageuse et l'enfant qu'elle lui rend. Il proclame devoir à Marguerite sa couronne et sa liberté.

Mais le fils du duc d'York, Édouard, vivait; beau, jeune, éloquent, persuasif, il gagnait les cœurs, et pendant que Henri et Marguerite se réjouissaient de leur triomphe, ses partisans le proclamaient roi, sous le nom d'Édouard IV.

Ainsi les efforts de Marguerite étaient vains; Henri VI était dépouillé, une guerre interminable allait s'ouvrir; pourtant, elle ne perdit pas courage. En quelques jours elle a réuni soixante mille hommes; elle est prête à livrer bataille, et elle rencontre à Towton l'armée ennemie; la courageuse reine est vaincue et contrainte à fuir. Édouard IV est couronné à Westminster. Cette dernière et funeste nouvelle aiguillonne le courage de Marguerite; elle traverse la mer au milieu d'une horrible tempête, ob-

tient à grand'peine de Louis XI un faible secours d'argent, retourne en Angleterre, et de château en château, de village en village, elle cherche des partisans à son royal époux. Au printemps de 1463, elle risque encore un grand combat à Exham. Encore une défaite sanglante! Henri est entraîné par ses amis loin du champ de bataille, Marguerite fuit, son fils dans ses bras. Seule, égarée dans une forêt, après avoir longtemps erré, elle se trouva en face d'un homme armé d'une épée. Son âme héroïque l'inspire alors; elle s'avance vers cet homme, et lui présentant le jeune prince avec cette dignité qui lui subjuguait tous les cœurs : « Sauvez, dit-elle, le fils de votre roi! »

Cet homme était un lancastrien fidèle : il offrit un asile à Marguerite, et parvint à la réunir à quelques-un de ses amis qui la cherchaient; mais les jours de la reine étaient mis à prix; on poursuivait en elle le bras et la tête, le conseil et la force du parti royal, le *Cœur-de-lion* de Lancastre, et comprenant qu'elle ne pouvait plus rien, que sa présence compromettait ceux qui lui donnaient un furtif asile, poursuivie de toutes parts sur cette terre où elle avait régné, elle chercha son salut dans la fuite, et parvint heureusement dans les États du duc Philippe le Bon. Il la reçut avec cette hospitalité brillante et généreuse qu'il aimait surtout à prodiguer aux infortunés; mais les délices de cette cour somptueuse, ces jeux, ces tournois, ces fêtes, ne convenaient pas à la tristesse de Marguerite. Elle quitta la Bourgogne, et pendant cinq ans, elle erra, tantôt à la cour du roi Réné, son père, tantôt en Lorraine, chez sa sœur Yolande; à Amboise, à la cour de Louis XI, travaillant toujours au succès de sa cause et à la délivrance de son époux, captif à la tour de Londres et tenu au secret le plus rigoureux. Elle élevait son fils et en faisait un jeune homme accompli, qui eût fait le bonheur de l'Angleterre, si le glaive qui, durant trente années, moissonna roses rouges et roses blanches, ne l'eût abattu à son tour.

Cinq ans se passèrent ainsi. La fortune changeante avait enlevé à Édourd IV l'amour de ses partisans; les espérances de Marguerite refleurissaient; Louis XI, qui, en politique, voyait assez loin, la traitait avec déférence, et un des plus puissants seigneurs de l'Angleterre, Warwick, se ralliait à la rose rouge. Édouard est chassé de Londres, et Henri replacé sur le trône; Marguerite quitte la France, et en dépit de la tempête qui, trois fois, rejette son vaisseau sur la côte, elle arrive enfin en Angleterre avec son fils, âgé alors de quatorze à quinze ans.

La guerre recommence aussitôt, la guerre, si funeste à Marguerite et aux siens. Elle voit, dans la fatale journée de Barnet, succomber Warwick; Henri VI est de nouveau renfermé à la Tour; à peu de jours de là, à Tewkesbury, nouvelle défaite, et plus cruelle pour le cœur maternel. Son fils, son Édouard, est fait prisonnier. On conduit le jeune prince devant le roi Édouard IV, qui l'interroge avec dureté : « Qui t'a rendu si hardi de venir en Angleterre, bannières déployées, contre moi? — Je suis venu défendre la couronne de mon père et mon propre héritage, » répondit l'adolescent.

A ce mot, le sauvage vainqueur le frappa au visage de son gantelet de fer. Ce fut un signal, les chevaliers de la suite du roi se ruèrent sur le jeune Édouard, qui tomba percé de coups et mourut sur-le-champ.

Marguerite fut emmenée prisonnière, et elle apprit de la bouche même des vainqueurs la mort sanglante de son enfant. Cette mère infortunée maudit Édouard IV, et souhaita que ses fils fussent frappés dans leur enfance comme son fils l'avait été à la fleur de ses ans. Malédiction terrible et qui fut exaucée.

La malheureuse captive orna le triomphe du vainqueur : elle entra dans Londres, exposée à la vue de tous, sur un chariot, derrière le superbe cheval qui portait Édouard IV; mais cette humiliation, qu'on lui avait réservée, ne la touchait pas; la douleur l'absorbait tout entière.

Enfermée à la tour de Londres, elle apprit le lendemain la mort de son époux, assassiné par les mêmes mains qui lui avaient ravi son fils. Elle resta seule, sans espérance, et avec les plus affreux souvenirs. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi. Enfin, Louis XI, à qui le roi Réné venait de céder la Provence, paya la rançon de la malheureuse reine d'Angleterre (1475). Elle se retira à Angers, auprès de son père. Mais ni la liberté, ni l'air de la patrie, ne purent lui rendre une ombre de tranquillité. Elle se retournait sans cesse vers le passé, et la religion seule adoucissait ses peines. Son sang aigri se décomposa; une terrible maladie, la lèpre, acheva de défigurer ce beau visage, altéré par les ans et par l'infortune, et de plus en plus accablée par les maux du corps et les angoisses de l'âme, elle mourut en 1482, à l'âge de cinquante-trois ans. Elle avait employé ses dernières ressources à fonder des messes pour le repos de l'âme de son époux et de son fils.

Telle fut Marguerite d'Anjou. Ses malheurs et la grandeur de son caractère n'ont peut-être été dépassés que par les infortunes et le courage d'une autre reine, de Marie-Antoinette. A travers les siècles, une parenté secrète unit ces deux femmes, si belles aux jours de la prospérité, si fières dans les plus affreux revers.

BIBLIOGRAPHIE.

FLORENCE RAYMOND

Par Mlle Julie Gouraud (1).

Mademoiselle Julie Gouraud est un charmant auteur, bien connu de l'enfance, à qui elle a offert des contes pleins de fraîcheur et de sentiment. Elle a publié aussi l'histoire d'une pauvre servante, *Marianne Aubry*, que l'Académie a jugée digne d'un prix Monthyon; on lui doit également, sous une forme attachante, un tableau des différentes bonnes œuvres de Paris, et elle a écrit pour la jeunesse un roman

(1) Chez Bray, Paris, 66, rue des Saints-Pères. 1 volume in-12, prix 2 fr. 50.

que grand nombre de nos lectrices nous sauront bon gré de leur faire connaitre.

Dans la fertile vallée de Bray, l'honneur de la basse Normandie, se trouvait une belle ferme exploitée par la famille Raymond. Deux filles grandissaient là au milieu des travaux et des plaisirs champêtres. L'aînée, Suzanne, docile, laborieuse, ne souhaitait pas d'autre vie que la vie de sa mère, pas d'autre bonheur que l'union de la famille et l'aisance résultant du travail. Sa sœur, Florence, jolie, délicate, un peu gâtée, se dégoûta, en grandissant, de ce qu'elle voyait autour d'elle. Le paisible bonheur de son enfance lui parut peu de chose; elle rêva un brillant mariage, et Dieu, qui voulait l'éclairer et l'éprouver, permit que ses vœux fussent exaucés. Florence quitta son village, la belle vallée, la ferme opulente, les bons parents qui l'avaient follement aimée; elle suivit à Paris un mari qui lui promettait un avenir doré, et pendant plusieurs années, elle vécut dans un tourbillon d'affaires, de plaisirs, de fêtes, où ses meilleurs sentiments s'altérèrent et où elle connut ce tourment profond d'une âme qui court après le bonheur et qui n'étreint que le vide. Mais le moment du réveil sonna : Florence se trouva veuve et pauvre, seule et sans amis dans Paris, et n'osant retourner à la ferme, auprès de cette famille qu'elle avait négligée au temps de l'opulence. Le malheur ne lui épargna pas ses sévères leçons, et elle eut la sagesse d'en profiter : humble, résignée, elle revint vers la maison paternelle, et après de nouvelles épreuves, elle reprit sa place au foyer domestique; les fonctions qu'elle avait dédaignées autrefois devinrent sa joie, et, consacrée à son père et à ses enfants, elle expia, par le travail, par sa fidélité à d'austères devoirs, les illusions et les fautes de sa jeunesse, l'ambition qui l'avait déclassée, et l'ingratitude envers des parents bons et généreux.

Ce sujet est bien simple, mais mademoiselle Gouraud a su y répandre toutes les grâces d'un style élégant et naturel; les situations sont bien amenées, et l'observation des mœurs et des caractères donne à ce livre un intérêt soutenu. Nous en extrairons quelques passages, comme on choisit une fleur pour faire juger de toute la corbeille.

« Certains détails de notre vie révèlent ce que nous sommes : la chambre d'une jeune fille, comme la maison d'une femme mariée, aideront beaucoup à pénétrer le caractère de l'une et de l'autre. Le plaisir qu'elles prennent à embellir leur intérieur, le soin qu'elles ont de certains objets à leur usage habituel, sont presque la garantie de l'ordre et de la suite de leurs idées.

» La jeune personne porte à sa chambre le même intérêt que la femme porte à sa maison.

» Chez nos mères, chaque meuble a une place marquée; les choses étaient ainsi avant notre naissance et doivent rester; jeunes filles, nous passons dans ces appartements plutôt que nous n'y vivons; tout l'intérêt et le goût se concentrent dans la chambre; c'est là qu'on éprouve un avant-goût de maîtresse de maison. L'autorité maternelle s'arrête avec complaisance devant cette porte; les parents et les amis se font un plaisir de contribuer à l'embellissement de ce petit réduit; les fleurs se renouvellent, des présents utiles rappellent, par l'usage qu'on en fait chaque jour, le souvenir de ceux qui ont pensé à nous. C'est dans sa chambre que la jeune fille répand, sans témoin, ses premières larmes : ne pouvant plus contenir sa douleur, elle quitte le lit de son père malade, entre dans sa chambre, en ferme la porte, et répand son cœur désolé devant l'image de Celui qui a voulu être triste comme ses disciples devaient l'être pendant leur vie. C'est encore dans cette chambre que matin et soir, lorsque tout est rentré dans le repos, une surprise se prépare pour une amie. Enfin, la jeune fille a une réserve de pensées pour sa chambre, le secret lui en semble mieux gardé.

» La femme qui aime le recueillement et le travail se plaît dans sa maison; elle s'y fait des habitudes, maintient partout l'harmonie, véritable expression de ses pensées et de ses goûts; en entrant, vous distinguerez la place qu'elle occupe, sans qu'il soit besoin de l'indiquer; dans son absence, cette place est encore animée, tout étranger discret la respecte. La femme, au contraire, qui est entraînée au dehors par la légèreté de son esprit, n'éprouve aucun besoin de ces habitudes d'intérieur, elle n'y découvre point de charmes, elle n'aime pas sa maison, et ne saurait y vivre seule dans le silence et la réflexion.

» Femmes chrétiennes, c'est dans sa chambre que l'ange gardien trouva Marie occupée à la prière, et non pas dans le tumulte du monde. *Quand on veut apprendre les secrets du ciel, il faut s'éloigner des hommes.* »

Nous citerons encore ce portrait d'une vieille fille, (nous avons un faible pour les vieilles filles, souvent si utiles, si respectables et si méconnues). Mademoiselle Françoise parle d'elle-même et dit :

« Il ne faut pas que mon isolement vous effraie, ma chère Florence. N'ayant pas de famille, j'en ai adopté une, et si vous saviez la joie qu'elle me donne, vous en seriez jalouse. Cette nombreuse famille se compose de petits enfants qui n'ont plus de mères, de vieillards abandonnés, de femmes malades, auxquels je porte quelques consolations.... Il n'y a qu'une fille qui puisse disposer ainsi de son temps. Lorsqu'il s'agit d'aumônes, je trouve très-commode de n'avoir que mon cœur et ma bourse à consulter. Maintenant, vous pouvez vous expliquer mon absence de chaque jour; malgré cette grande liberté d'agir, ma vie est réglée et exempte de tout ennui. Je suis toujours pressée et en retard. On trouve très-bon, dans ma petite société, d'avoir une vieille fille, (il faut bien dire le mot) qu'on peut déranger chaque fois que sa présence est utile : c'est un enfant malade qu'il faut veiller, des commissions pour des amis de province, des démarches à faire; outre cela, on a grand soin de mettre en réserve quelque ouvrage difficile ou ennuyeux pour charmer mes soirées d'hiver; viennent ensuite les bourses et les pantoufles du jour de l'an, les bonnets de baptême, les layettes commencées trop tard qu'il faut achever en toute hâte... tout cela fait mon bonheur. Vous voyez, Florence, qu'il n'y a pas une condition de vie qui ne nous offre une tâche à remplir et des consolations. Pour mon compte, je ne me crois pas inutile, je ne veux pas l'être. Au lieu d'être dévouée à quelques-uns, je le suis à tous, et je puis vous assurer que mes amies n'ont pas songé à se plaindre du sort que la Providence m'a fait. Qui sait? peut-être l'ont-elles envié plus d'une fois!... »

Qui n'a connu une vieille fille digne de servir de

modèle à ce portrait? Mademoiselle Françoise, appui et consolation de Florence dans ses malheurs, est une heureuse création, et elle explique le retour de la jeune femme vers le bien; sa sagesse et sa charité amènent le dénouement paisible qui couronne heureusement l'ouvrage.

Le livre de mademoiselle Gouraud, lecture utile et saine, peut être mis surtout entre les mains des personnes, trop nombreuses, qui cherchent à sortir de la position médiocre que la Providence leur a faite. Le déclassement, né de la vanité et de l'ambition, n'est-il pas la cause première de ces infortunes qui, chaque jour, frappent nos regards? Le paysan quitte son village pour venir demander à la ville un plus large salaire et des plaisirs frelatés, et au bout de ses espérances, il rencontre trop souvent la misère hideuse qu'on ne connaît que dans les cités; l'ouvrier veut que son fils, que sa fille quittent le métier qui a fait vivre honnêtement leur père, et presque toujours il ne réussit qu'à faire des ingrats; la jeune fille rêve un mariage qui la place au-dessus de ses parents, elle renoncera à une position humble, mais solide, pour se lancer sur la mer des entreprises; si elle réussit, l'ingratitude et l'orgueil achèveront de dessécher son cœur; si elle échoue, elle reviendra, l'âme flétrie par le chagrin, demander un asile à cette maison modeste qu'elle quitta avec tant de joie, et ce sera un nom de plus ajouté à la longue liste des victimes que la vanité, la soif du luxe et des richesses font autour de nous. L'esquisse morale de mademoiselle Gouraud peint avec énergie et vérité les maux qui résultent de cette fièvre ambitieuse qui travaille la société, et si elle pouvait détourner de la tentation et du péril quelque jeune âme encore flottante, le livre aurait atteint son but, et l'auteur bénirait Dieu qui l'a si bien inspirée. M. F.

SOUVENIRS D'UNE INSTITUTRICE

HISTOIRE D'UNE AME.

(Premier article.)

Paris, 18...

Dimanche! quel jour triste! quelles longues heures monotones et pesantes! Nous voilà revenues des vêpres; il pleut, il fait froid, les élèves ne peuvent jouer ni dans les cours ni dans le jardin; elles sont rassemblées dans la classe, groupées suivant l'âge et les caractères, les unes riant avec simplicité, les autres échangeant à demi-voix ces confidences de quinze ans, qui, à dix-huit, paraissent si niaises; turbulentes pour la plupart, insolentes, moqueuses presque toutes. Que je me sens mal à l'aise sous leurs regards curieux! Je baisse la tête, j'écris; une timidité pénible glace, paralyse ma voix lorsque je veux leur imposer silence... Elles s'en aperçoivent, je crois... elles rient... Je suis au supplice... Et pourquoi? Je suis une jeune fille comme elles; à peine quelques années de plus m'ont-elles donné sur ces enfants le droit d'aînesse, je suis leur égale pour la naissance, car la plupart d'entre elles sont nées, comme moi, dans la région moyenne de la société; je leur suis supérieure par l'instruction, on m'a confié sur elles un droit d'autorité, et c'est moi qui les crains! c'est moi qui redoute les regards moqueurs, les mots dénigrants de ces petites filles! Pourquoi? Ah! je le sais... je suis pauvre... mon existence dépend de mon emploi, elles le devinent, et c'est ce qui me rend si timide devant elles... C'est une lâcheté de mon cœur... je rougis de la position où Dieu m'a placée, de la pauvreté et du travail, ah! c'est honteux!... Je ferai un effort sur moi-même, je me surmonterai, j'accepterai de bon cœur ce que Dieu veut, ce qu'il a choisi pour moi, cette vie d'isolement et de labeur... Mais l'isolement, c'est là ce qui me pèse plus que tout le reste. Je suis toute seule ici, seule dans cette maison, seule dans ce vaste Paris; personne ne me connaît, personne ne m'aime, personne ne pense à moi. Pour madame Delacroix, la directrice de la maison, je suis la maîtresse de la première classe; pour les élèves, je suis *mademoiselle* tout court, je ne suis *Julie* pour personne. Celles qui aiment la pauvre Julie sont bien loin, ma mère et ma sœur! Que font-elles en ce moment? Que nos soirées du dimanche étaient douces! L'été, nous nous promenions au bord de la Loire; mon père (car nous étions quatre alors!) donnait le bras à maman, Léonide et moi nous les suivions, on causait doucement, on admirait les doux paysages de ma chère Touraine; on jouissait du ciel, de l'air pur, du frémissement du vent dans le feuillage, des murmures de l'eau et du soleil couchant illuminant, dans sa royale splendeur, jusqu'aux vitres des pauvres chaumières. On rentrait; le souper joyeux nous rassemblait autour de la table de famille, et après la prière, on allait se coucher, fatigués parfois, mais si contents et si paisibles!... L'hiver, on lisait, on causait, on jouait autour du foyer; que de bons livres, que de récits du passé sont venus là embaumer notre mémoire! que de témoignages de ten-

dresse y ont élevé et réchauffé nos cœurs! O chère maison paternelle, déserte aujourd'hui! foyer où personne de nous ne s'assiéra plus! asile d'une famille dispersée, passé en d'autres mains, que je voudrais vous revoir et reposer une nuit encore sous ce toit où j'ai vu se lever tant de jours sereins! Jamais! jamais plus! Mon pauvre père est mort; ma mère a dû quitter la maison chérie, trop grande désormais; elle habite seule une pauvre demeure où je voudrais être avec elle; Léonide est mariée, et a suivi son mari dans le bourg où le fixe sa profession de médecin, et moi, je suis venue à Paris, où l'on m'avait trouvé une place de sous-maîtresse : j'ai quitté ma mère, je suis chez des étrangers, *parce qu'il faut vivre!* Oh! le triste mot et la dure destinée!... Encore si je subissais seule mon isolement! mais non, privée d'amitié, de sympathie, plus seule de cœur que je ne le serais au fond d'un bois, je ne puis goûter la solitude... Elles sont toujours là ces enfants légères et rieuses... elles épient mes larmes... et le sommeil même n'est plus un repos, puisqu'il faut dormir au milieu d'elles. Oh! une heure de paix, de liberté, de solitude! Un mot d'affection, un baiser de ma mère et de ma sœur, serait-ce assez payer ces biens que de les acheter par des années de vie?...

Mardi, 18...

J'ai relu ce que j'ai écrit l'autre jour au milieu de mes larmes et de ma tristesse, et j'en suis mécontente. Il y a de l'orgueil et de l'impatience là-dedans, de la faiblesse, par conséquent... Je suis seule, je suis pauvre et je dois travailler, Dieu le veut ainsi; et pourquoi pas? d'autres créatures qui valent mieux que moi n'ont-elles pas une pire destinée? Allons! sachons nous faire à notre vie! Je voudrais pouvoir aimer ces enfants qui m'entourent et ne plus les regarder d'un œil hostile; elles sont jolies, elles sont bonnes, sans doute; diamants! dans la gangue, qu'une main habile saurait polir... Peut-être, à force de soins, de vigilance sur moi-même, parviendrai-je un jour à leur faire du bien : c'est là ma tâche ici-bas, pourquoi en rougir? Elever des enfants pour Dieu et pour la famille, et, par un travail assidu, dorer de quelque aisance la vieillesse de ma mère, n'est-ce pas un noble but à ma vie? Courage, Julie!

Samedi, 18...

Non, elles ne sont pas bonnes, ces enfants! Les petites filles sont gentilles et gracieuses, mais les grandes sont remplies d'une vanité qui les rend impertinentes et dures... Ce matin, je n'avais pu obtenir un instant de silence ni d'attention; toute la classe semblait en révolte, et le tumulte était excité par deux grandes élèves, Blanche et Natalie... Blanche est la fille d'un riche négociant, elle a tous les grands airs que peut donner la fortune, et elle méprise profondément ceux qui n'ont pas le droit de se jucher sur des sacs d'écus pour juger le genre humain; Natalie n'est pas riche, mais son esprit, sa facilité, en ont fait un des *gros bonnets* de la classe; elle mène les autres, et ce matin elle les menait à l'indiscipline la plus complète. Je ne pouvais me faire obéir, quand madame Delacroix est entrée. Sa présence a imposé silence aux plus mutines, et elle m'a priée de continuer la leçon. C'était une leçon de grammaire. Je l'avais préparée avec soin, je savais ce que je devais dire, et pourtant la mémoire et la présence d'esprit me firent soudain défaut : je me troublai, je balbutiai quelques paroles sans suite, et des larmes que je ne pus retenir inondèrent mes joues. L'insubordination de mes élèves, la présence subite de madame Delacroix provoquaient en moi ce trouble nerveux dont je ne fus pas maîtresse, et à travers mes pleurs, je voyais les coups d'œil ironiques qu'échangeaient Blanche et Natalie. — « Remettez-vous, mademoiselle, me dit madame Delacroix, d'un ton assez doux, et faites une dictée à ces demoiselles. »

J'obéis, et pendant que je cherchais un livre, madame Delacroix continua à gronder la classe; les élèves baissaient la tête; deux ou trois d'entre elles paraissaient tristes de m'avoir contristée, et un meilleur esprit gagnant de l'une à l'autre, il me fut possible de leur faire une courte dictée et de reprendre la leçon si malheureusement interrompue. Au sortir de la classe, je dus présider la récréation, je m'efforçai de faire bonne contenance, mais je me sentais bien souffrante et le cœur oppressé. J'entendis Blanche dire à Natalie : — « Vois donc comme Mademoiselle est pâle! elle a peur d'être grondée par madame Delacroix, ce soir! — Fi donc! répondit une petite élève que je crois fort bonne, c'est mal à toi, Blanche, de te moquer d'elle, après avoir lassé sa patience comme tu l'as fait. — Moi et les autres! repartit Blanche. Que veux-tu? elle ne sait pas nous tenir! — Nous ne sommes pas faciles, il est vrai! dit Natalie d'un air content. — Cela fait-il notre éloge? répondit la petite Clotilde. — Tais-toi, mignonne, on ne te demande pas ton avis. Les grandes mènent la classe, et les petites suivent. — Notre tour viendra, dit Clotilde; et relevant la tête d'un air triomphant, elle chanta à demi-voix ces vers d'un hymne trop connu :

> Nous entrerons dans la carrière
> Quand nos aînés n'y seront plus;
> Nous y trouverons leur poussière
> Et l'exemple de leurs vertus!

La physionomie de la petite avait quelque chose de si intrépidement comique, qu'un fou rire éclata parmi les élèves, et moi-même, quoique souffrante d'esprit et de corps, je ne pus tenir mon sérieux. Clotilde s'en aperçut, elle courut vers moi, se jeta à mon cou en s'écriant : « Pardonnez-nous, mademoiselle, nous sommes plus folles que méchantes; mais, vrai, nous serons sages à l'avenir! »

Quelques autres élèves s'approchèrent et me firent les mêmes protestations, et quoique Blanche et Natalie n'eussent pas dit un mot, j'allai chez madame Delacroix et je la priai de lever la retenue du premier jeudi du mois qu'elle avait imposée à toute la classe. Elle eut la bonté d'y consentir, et le soir, quand nous fûmes seules, elle me parla avec douceur de ce qui s'était passé le matin, m'encourageant à surmonter ma timidité, à m'armer de ce calme réfléchi contre lequel la malice ou l'espièglerie de la jeunesse viennent échouer. Je ne pensais pas qu'elle fût si bonne et si indulgente... Cette conversation m'a rassérénée.

Jour de Noël, 18...

Ce matin, à l'église, je me suis sérieusement examinée devant le bon Dieu, que je venais de recevoir, et je me suis trouvé bien des torts... Je voulais l'affection de ces enfants, j'exigeais d'elles une docilité confiante que le dévouement seul peut obtenir, et moi, qu'avais-je donc fait pour elles? Les ai-je aimées? les supporté-je avec patience? avais-je pour elles les regards caressants, la douce indulgence, les soins attentifs qui pouvaient leur faire oublier que, bien jeunes, elles étaient déjà sevrées de la maison maternelle? Embrassé-je, enfin, mon devoir envers elles avec une âme généreuse et une véritable abnégation? Non... non sans doute. Je me suis pliée à cette position parce qu'il le fallait; j'ai subi ce travail, mais je ne l'ai ni accepté, ni aimé; sans cesse je murmurais sous le fardeau, je jetais des regards d'envie sur des positions meilleures; je n'avais pour les enfants qui me sont confiées ni sympathie, ni bienveillance, et ma sombre humeur devait souvent, je l'avoue, leur rendre bien maussades et mes leçons et ma présence... Pardon, mon Dieu! en murmurant contre mon sort, c'étaient les décrets de votre providence que j'accusais, et en refusant le joug, je refusais aussi la couronne! Fortifiez mon âme, afin que je sois bonne et dévouée, car je le sens, il faut de l'énergie pour être toujours bon et indulgent à autrui; donnez-moi pour vous un cœur d'enfant, un cœur de mère pour ces jeunes filles; que je puisse leur faire un peu de bien, non pour en tirer de la gloire ou des avantages, mais à cause de vous, Seigneur, qui chérissez d'un grand amour ces petites âmes, à cause des saints anges qui les gardent, *et qui voient sans cesse la face du Père qui est dans les cieux!*

Décembre, 18...

Quoique l'approche de la nouvelle année mette un peu de désordre parmi les élèves, ma classe marche mieux... Je tâche de donner quelque intérêt à mes leçons, et de m'intéresser moi-même à ce que j'explique; je relève avec moins d'aigreur les étourderies, les petites fautes de ces pauvres enfants; j'écoute leurs demandes avec moins de hauteur et plus d'indulgence, et il me semble que cette méthode me réussit mieux... N'est-ce pas madame de Chantal qui disait : *J'ai essayé de tous les genres de gouvernement, et je n'ai réussi que par la douceur et la patience?* Pendant mes heures de liberté, j'étudie un peu; je lis l'*Histoire ancienne* de Rollin, j'en fais un extrait que j'accompagne de notes géographiques, et je goûte dans ce paisible travail, dans ce coup d'œil jeté sur la vaste antiquité, un plaisir que je ne connaissais pas, alors que je *piochais* pour remporter des prix ou pour obtenir mon diplôme.

Janvier, 18...

J'ai reçu une bien bonne lettre de ma mère. Comme elle me remercie de ce peu d'argent que je suis si heureuse de lui offrir! Le travail est doux lorsqu'il a un pareil but... Mais quand la reverrai-je? Léonide est contente de la petite layette que j'ai eu le plaisir de faire pour elle... la vie est bonne lorsqu'elle peut être utile aux autres...

Février, 18...

La pauvre Blanche est bien souffrante : il lui est venu un mal douloureux, qu'on appelle, je crois, un anthrax, et qui exige un pansement difficile et pénible. Je suis allée la voir plusieurs fois à l'infirmerie; d'abord, elle a répondu à mes témoignages d'intérêt d'une manière sèche, et avec des paroles raides et brèves; mais hier, je me trouvais présente au moment où on la pansait; l'infirmière n'eut pas la main assez adroite, et Blanche laissa échapper un cri... j'essayai de la soulager un peu, et j'eus le bonheur d'y réussir. Elle parut satisfaite : ses yeux ternes et froids s'animèrent, et, par un de ces caprices familiers aux malades, elle dit à l'infirmière d'un ton impérieux : « Mademoiselle Sophie, je n'ai plus besoin de vos soins, mademoiselle m'arrange beaucoup mieux que vous, elle me pansera à l'avenir... n'est-ce pas, vous le voulez bien? ajouta-t-elle en se tournant de mon côté et prenant le ton de la prière. — De tout mon cœur, lui dis-je; mais, mon enfant, mademoiselle Sophie a droit cependant à vos bons sentiments, car elle vous a bien soignée et bien veillée... — Papa reconnaîtra ses fatigues, répondit l'orgueilleuse enfant d'un ton bref. — Et vous, vous la remercierez gentiment, lui dis-je en insistant. »

Elle comprit, et m'obéit, car aussitôt elle tendit la main à mademoiselle Sophie et lui dit d'un air assez gracieux : « Je vous suis bien reconnaissante de vos attentions! »

Depuis ce moment, j'ai continué à soigner Blanche pendant les longues périodes de sa maladie, et j'acquiers de plus en plus sa confiance et son amitié. Exclusive comme le sont souvent les personnes souffrantes, elle ne veut que moi, ne se trouve bien soignée que par mes mains, n'accepte de tisane que celle que je lui offre, et m'obéit mille fois mieux qu'au médecin ou à madame Delacroix. Je tâche de profiter de cet empire que j'ai sur son esprit pour la porter à la patience, à la douceur, et pour incliner vers la simplicité et la modestie son petit cœur gonflé d'amour-propre... elle m'écoute... quelquefois. La semence est jetée en terre, Dieu permettra-t-il qu'elle porte des fruits?

Mars, 18...

Aujourd'hui, une parente de Blanche est venue la voir, et selon l'usage des bonnes tantes, des bonnes marraines, elle lui avait glissé un sac de bonbons, des bonbons aux liqueurs et à la vanille que les ordonnances du docteur proscrivaient sans pitié. Blanche fit preuve de soumission et de confiance, et me remit le sac en disant : « Gardez-le jusqu'à ma guérison; » et se reprenant tout à coup, « ou bien, si vous voulez, mademoiselle, donnez-le à Sophie, de ma part. »

J'approuvai cette disposition, et Blanche encouragée me dit : « Ma tante ne m'a pas donné seulement ces bonbons, elle m'a remis un livre de la part de son fils, mon cousin Edmond, qui fait sa philosophie. Tenez, mademoiselle, voici ce livre... »

J'embrassai Blanche de bon cœur, et je vantai sa docilité au règlement, qui ne permet pas qu'une élève lise un ouvrage dont les maîtresses n'aient pas eu connaissance; et le soir, à la récréation, je parcourus ce

livre. C'est *Corinne*, de madame de Staël. Je compris, aux premières pages feuilletées rapidement, que cette lecture ne convenait pas à Blanche; mais combien elle m'enivra! quelle âme dans ces pages! que de soleil dans ces descriptions de l'Italie! que d'esprit et d'éloquence! Jamais programme plus difficile ne fut mieux exécuté : Corinne est annoncée comme une femme de génie, et elle dépasse tout ce que le lecteur peut attendre. Ses improvisations sont admirables, ses conversations délicieuses, et sa bonté donne un charme touchant à l'éclat de son génie...

Mars, 18...

Ce livre est un événement dans ma vie : j'y pense sans cesse. Et c'est une femme qui l'a écrit! Une femme peut donc se faire un nom dans les lettres?... Quelle gloire et quel bonheur! Peupler le monde des créations de son âme, donner une vie immortelle à ses pensées et à ses conceptions; rendre durables comme l'airain les fantômes qui flottent dans notre imagination; passionner, par le drame conçu dans notre propre cœur, un public enivré, qui pleure, aime et tremble avec nous et par nous, oui, c'est de la gloire, gloire périlleuse peut-être, mais séduisante!... Ah! Julie, où tes pensées vont-elles s'égarer? Reviens à la réalité : le petit roitelet envie-t-il le vol hardi de l'aigle?

Mai, 18...

Je travaille beaucoup; en dehors des heures de classe, j'étudie, et... l'avouerai-je? j'écris quelquefois. Il y a dans cet air de printemps quelque chose d'inspirateur; la lyre intérieure s'éveille avec le chant du rossignol. J'ai rimé des vers que j'ai intitulés : *Images du passé*; je les ai adressés à ma bonne mère, et elle m'a répondu quelques mots attendris qui valent mieux qu'un poème.

Juin, 18...

Blanche est tout à fait guérie, mais elle nous quitte pour aller aux eaux; je suis touchée de l'amitié qu'elle me témoigne, et j'espère que ces derniers mois, passés dans la souffrance et dans l'épreuve, lui auront fait du bien.

Juillet, 18...

Natalie aussi nous quitte bientôt; comme moi elle est destinée à l'instruction, et elle se dispose à subir ses examens. Je l'ai trouvée hier dans la classe, où elle était restée seule, assise devant une sphère et des livres épars à côté d'elle; elle paraissait fort absorbée, et elle dit à haute voix, sans m'avoir vue : « Jamais je n'en viendrai à bout! jamais! — Qu'avez-vous, Natalie? lui dis-je. — Je n'ai rien! répondit-elle selon la coutume des gens qui ont beaucoup, beaucoup d'humeur. (Depuis qu'elle ne se sent plus soutenue par Blanche, elle est moins insolente, mais toujours hautaine et sèche.) — Mais encore? insistai-je. Vous étudiez pour vos examens, y a-t-il quelque chose qui vous embarrasse? — Et quand cela serait? — Eh bien! Natalie, je vous aiderais volontiers à aplanir la difficulté. — Vous? — Mais oui; n'est-ce pas mon devoir, d'ailleurs, de vous instruire? — Pas en dehors des heures de classe. — Toujours, Natalie : il ne faut pas régler, d'un esprit avare, les heures que l'on donne au devoir. Voyons, est-ce la sphère qui vous embarrasse? — Oui... je n'y comprends rien, absolument rien... »

Je m'assis à côté d'elle, et j'essayai de lui démontrer de mon mieux les détails de la sphère terrestre, l'axe et les pôles, l'équateur et le méridien; la différence entre la longitude et la latitude, entre le zénith et le nadir, etc., etc. Quoique l'esprit de Natalie soit pénétrant et vif, elle avait de la peine à comprendre, et je m'engageai à lui donner le lendemain une nouvelle leçon. J'y sacrifierai volontiers mes récréations, quoiqu'elles soient agréablement occupées pour moi par la lecture et l'étude des chefs-d'œuvre de notre langue, étude si nécessaire à qui veut écrire en vers ou en prose... mais je ne regretterai pas mes heures tranquilles si je puis être de quelque utilité à cette enfant, pauvre et dévouée au travail comme moi... Je haïrais mes rêveries littéraires si elles devaient entraver un seul bon sentiment...

Août, 18...

Natalie vient de subir, et avec un grand succès, son premier examen. Ramenée à la pension par sa mère, elle est accourue vers moi et s'est jetée à mon cou, en me disant avec l'expansion du bonheur : « Oh! combien je vous remercie de m'avoir aidée comme vous l'avez fait! Sans vous et vos bonnes leçons, je n'en serais jamais sortie... »

Et tout à coup, me regardant avec effusion, elle ajouta : « J'étais si injuste et si méchante autrefois... me pardonnez-vous? »

Je ne pus lui répondre qu'en l'embrassant.

Septembre, 18...

Voici les vacances tant désirées, je vais partir et retrouver ma mère; toute la maison est dans un désordre joyeux, et il y a dans mon cœur un écho qui répond à cette gaieté, à ces projets, à ces mots d'affection, à ces *au revoir* amicalement échangés. Je pars ce soir, demain je serai dans la petite maison si chère où m'attendent ma mère et ma sœur, car Léonide et son fils seront là. Quelle fête! Depuis une année je suis seule dans ce grand Paris, depuis une année je n'ai pas vu une figure aimée, et mon âme a soif d'amitié et de bonheur. Au revoir donc, maison sérieuse, où j'ai souffert, où j'ai pleuré, où j'ai commencé à comprendre le devoir... Ne me soyez pas trop amère quand je reviendrai vers vous...

M. F.

(*La suite à un autre Numéro.*)

ÉPISODE DE LA PRISE DU MANS

EN 1793.

I

PAR QUEL HASARD L'AUTEUR FIT CONNAISSANCE AVEC LE BON MONSIEUR GERVAIS.

Nous étions sortis, le baron de Péralte et moi, pour faire une promenade dans la campagne, lorsque nous nous vîmes arrêtés au détour de la rue par une fruitière du voisinage.

« J'allais chez madame, me dit-elle, afin de la prier de me donner quelque chose pour de pauvres gens qui sont si malheureux que c'est à fendre le cœur, à ce que m'a conté mon cousin Félix, qui travaille au chemin de fer.

— Et que vous a donc conté votre cousin? lui dis-je.

— Ah! voici, me répondit-elle : il faut d'abord que madame sache que Félix est un brave garçon, incapable de dire un mensonge. Hier, comme il s'en retournait du chantier, à la tombée de la nuit, le voilà qui entend des cris plaintifs qui semblaient partir de dessous terre. Il regarde à droite et à gauche : il n'y avait personne tout le long du chemin; il cherche dans les fossés et derrière la haie : rien encore; et cependant les gémissements continuaient de plus belle, on eût dit des sanglots. Le pauvre Félix ne savait plus que croire, l'idée de quelque sorcellerie lui vint dans l'esprit, et la peur le prenait déjà, lorsqu'il aperçut une petite maison que sa façade blanche faisait paraître encore, malgré l'obscurité. Il marche droit vers la maisonnette, et, quoique tremblant un brin, il frappe bravement à la porte. Personne ne lui crie : Qui est là? mais les lamentations allaient toujours leur train.

« Hélas! mon Dieu! qu'allons-nous devenir? disait une voix cassée comme celle des vieilles gens. Parle-moi, femme; que fais-tu donc? Hélas! mon Dieu! elle qui a la langue si bien pendue! il faut qu'elle soit morte pour ne pas me répondre. Ma femme, ma pauvre femme! »

Le cousin n'y tient plus; il enfonce la porte d'un coup de pied et entre dans la chambre; il y faisait noir comme chez le loup.

« Hé! le vieux, qu'avez-vous donc à geindre de la sorte? cria-t-il en entrant.

» — Ah! qui que vous soyez, pour l'amour du bon Dieu, secourez ma pauvre femme!

» — Et où est-elle, votre femme?

» — A terre, près de mon lit. Il y a trente-six heures que nous n'avons mangé ni l'un ni l'autre; elle s'est plainte que le cœur lui manquait, puis je l'ai entendue tomber sur le carreau sans pouvoir la retenir, parce que je suis paralytique.

» — Je n'y vois pas, dites-moi où est la chandelle.

» — Hélas! Seigneur! voilà plus de six mois que nous ne nous en sommes servis, il n'y en a pas dans la maison.

» — Je vais revenir, crie Félix en courant de toutes ses forces vers Pont-Lieu. Il achète une chandelle, du vinaigre et du pain, puis il s'en retourne au galop comme il était venu. Dès qu'il eut de la lumière, il aperçut le bonhomme qui pleurait à chaudes larmes dans son lit, et la pauvre femme étendue à terre de tout son long. Il s'approcha d'elle, lui fit sentir le vinaigre qu'il avait apporté, et la voilà qui se met à bouger un brin tout de même.

» — Allons, dit Félix, consolez-vous, mon vieux, votre femme n'est pas morte, puisqu'elle remue; tout à l'heure vous allez la voir gaie comme un pinson. »

Il prend de l'eau dans le pichet et la lui jette au visage. Pour le coup la pauvre femme reprend tout à fait connaissance et se met à grignotter le morceau de pain qu'il lui donna, bien fâché de n'avoir pas quelque chose de meilleur à lui mettre sous la dent. Le bon homme mangea aussi, ce qui lui fit grand bien. Bref, quand le cousin pensa qu'il était temps de s'en aller, il leur souhaita le bonsoir, et tous deux le remercièrent en lui disant qu'ils lui devaient la vie et qu'ils prieraient le bon Dieu pour lui tous les jours, et toutes sortes de paroles qui lui faisaient plaisir et peine, car il aurait voulu pouvoir leur donner quelque chose pour le lendemain, mais le pauvre garçon ne gagne que trente sous par jour, et il a une femme malade et quatre enfants sur les bras. Le matin il est venu me conter l'histoire, j'ai porté aux deux vieux de quoi déjeuner, puis je me suis dit : Je m'en vais boursiller pour eux auprès des bonnes âmes du quartier, afin de leur faire une petite avance, car j'ai grand pitié des gens d'âge qui ne peuvent plus travailler. J'ai donc demandé chez les voisins : les uns m'ont donné deux sous, les autres quatre, si bien que me voilà déjà à la tête de six francs trente centimes qui leur feront grand bien. »

« Vous êtes une brave femme et votre cousin un bon garçon, lui dis-je en essuyant mes yeux où perlaient quelques larmes, je vous remercie d'avoir pensé à moi pour grossir votre offrande.

— Voulez-vous venir visiter vous-même ce pauvre couple? me dit à demi-voix le baron après avoir déposé une pièce de quarante sous dans la tasse de faïence, qui était la bourse de quêteuse de la charitable fruitière.

— Je ne demande pas mieux, lui répondis-je. »

Il se fit indiquer le chemin de la maisonnette habitée par les deux époux; nous nous mîmes en route aussitôt et nous arrivâmes au bout d'un quart d'heure à la porte du pauvre réduit que nous cherchions.

C'était une chambre basse et humide, aux murs

décrépits, au sol inégal, pavée d'affreux carreaux d'une saleté révoltante, sans autres meubles qu'un vieux bahut, une table boiteuse, trois chaises à moitié dépouillées, et un mauvais lit, sur lequel était étendu le vieillard paralytique, dont la chevelure blanche s'échappait en mèches longues, mais rares, d'un bonnet de coton bleu; il avait une figure calme et résignée qui prévenait en sa faveur. Sa femme, presque aussi âgée que lui, grande et maigre paysanne, couverte de haillons, à la peau parcheminée et terreuse, était assise dans un coin, occupée à bourrer, avec je ne sais quelle pitance, une belle oie qu'elle avait sur les genoux.

Près du grabat du paralytique se tenait un autre vieillard, qu'à son linge fin, à ses habits simples mais propres, à sa canne à pomme d'argent, il était facile de reconnaître pour un visiteur charitable. Il se leva à notre aspect, serra la main du pauvre infirme et se retira lentement.

« On nous a dit que vous aviez été bien malade hier, dis-je à la bonne femme, qui s'était levée pour nous recevoir; comment cela va-t-il maintenant?

— Oh! répondit-elle dans un espèce de patois traînant que j'avais de la peine à comprendre, sans un brave garçon que le bon Dieu nous a envoyé pour me secourir, je serais morte à l'heure qu'il est. »

Elle nous raconta alors, avec de longs détails, tout ce que nous savions déjà de son évanouissement et de la cruelle anxiété dans laquelle s'était trouvé son mari.

« Le pauvre cher homme, ajouta-t-elle en jetant sur lui un regard affectueux, voilà quatorze ans déjà qu'il ne peut remuer ni pied ni patte, et c'est ce qui nous a perdus. Avant cela, il gagnait de l'argent dans son commerce de bois, et moi, en engraissant des volailles; rien ne nous manquait alors et nous étions heureux comme des princes, mais il tomba malade, nous dépensâmes en médecins et en remèdes le plus clair de notre avoir et quand nous n'eûmes plus d'argent nous vendîmes notre petit bien, puis nos meubles, puis nos effets, jusqu'à nos habits de noce. Pour comble de malheur, l'épidémie s'est mise sur les animaux et je n'ai pu sauver cette année une seule de mes bêtes; alors nous avons *jeuné*, car il m'en coûtait d'aller demander l'aumône, c'est si dur quand on n'y a pas été habitué dès le jeune âge! »

Le mari gardait le silence, mais de grosses larmes sillonnaient ses joues ridées.

« Mon brave homme, lui dit le baron, il y a sans doute au Mans quelque asile pour les vieillards infirmes, vous n'y manqueriez de rien et vous y seriez beaucoup mieux soigné que chez vous.

— Oh! monsieur, je ne veux pas quitter ma femme, répondit le paralytique, voilà quarante-cinq ans que nous vivons en bonne amitié; et, s'il plait au Seigneur, elle me fermera les yeux. J'aime mieux *pâtir* ici que d'être bien sans elle.

— Ni pour or ni pour argent je ne consentirai jamais à ce qu'on mette mon homme dans un hospice, disait presque en même temps la pauvre femme; je mendierai mon pain, s'il le faut; mais, tant que j'en aurai une bouchée, je la partagerai avec lui. Si nous mourons de faim tous les deux, au moins nous mourrons ensemble.

— Non, Dieu ne permettra point que vous mouriez de faim, m'écriai-je extrêmement touchée de leur tendresse conjugale. »

Le baron, qui est la bonté même, se montra fort généreux envers ce pauvre couple. Le mari remercia brièvement, mais d'un ton pénétré; la femme, au contraire, se répandit en longs discours entremêlés d'exclamations louangeuses.

« Quand vous êtes entrés tout à l'heure, il m'a semblé voir des anges du bon Dieu; voilà comme on relève les gens. Déjà tout à l'heure le bon M. Gervais m'a apporté cette oie que voilà et il m'a promis de m'amener demain un petit de sa *bique*; avec l'argent que monsieur vient de me donner, j'aurai largement de quoi acheter deux jolis *gorains* à la foire prochaine. Si Dieu veut, la maladie ne sera pas toujours sur ces *bestiales*, et, mes bêtes venant à bien, j'en tirerai bon profit, et en tirant bon profit de mes *gorains*, de ma *bique* et de mes couvées, j'achèterai d'autres animaux que j'engraisserai comme les premiers, ce qui nous rendra un peu de bon temps, car j'ai du courage et le travail ne me rebute point. »

Nous nous éloignâmes fortement émus de cette joie bruyante, de ces projets d'avenir, dont l'accomplissement nous paraissait si douteux.

« Pauvre espèce humaine! comme l'illusion la berce sans cesse! dis-je à mon ami. La Fontaine avait bien raison :

> Quel esprit ne bat la campagne,
> Qui ne fait châteaux en Espagne?

Cette femme en haillons, qui semble avoir déjà un pied dans la fosse, tant elle est vieille et usée, s'abuse sans doute comme la jeune et pimpante laitière de la fable, comme le conquérant insatiable qui rêve encore de nouvelles conquêtes. Chacun de nous se plaît à créer des fantômes qui revêtent une apparence de vie et qu'un souffle fait évanouir.

— Sans doute, madame, chacun *songe en veillant*, autant les vieux que les jeunes, *autant les sages que les fous*, et, comme le bonhomme, j'ajouterais volontiers qu'il n'est rien de plus doux; notre âme, créée pour le bonheur et ne le trouvant jamais complet dans ce monde, compte toujours sur l'avenir; et l'espérance, cette fille du ciel, semblable aux abeilles qui déposèrent des rayons de miel dans la gueule du lion de Thamnata, répand ses douceurs jusque dans les âmes les plus désolées. Mais, puisque nous voici à Pont-Lieu, ne seriez-vous pas bien aise d'en visiter l'église? »

Je répondis affirmativement; nous traversâmes dans toute sa longueur ce joli bourg, qui était autrefois joint au Mans par une double allée de peupliers et qui en est maintenant séparé par le chemin de fer, et à peine arrivés sur la place, nous aperçûmes le même vieillard que nous avions rencontré chez le pauvre ménage; il se reposait sur un banc de pierre, le menton appuyé sur la pomme de sa canne. Nous le saluâmes en passant et il nous ôta son chapeau avec politesse; mais comme il venait de le replacer sur sa tête chenue, un coup de vent agita le feuillage des arbres et enleva le chapeau, qui roula devant nous en bondissant comme une balle élastique. M. Gervais se leva aussi vivement qu'il le put pour ressaisir son chapeau, mais avant qu'il eût franchi le quart de la distance qui l'en séparait, celui-ci était emporté dans une direction contraire. Nous nous mîmes à courir de

toutes nos forces, le baron et moi, et je fus assez heureuse pour atteindre le fuyard, que je rapportai triomphante à son propriétaire.

« Merci, madame, me dit-il en me souriant avec bienveillance, sans vous je courais grand risque d'attraper un rhume de cerveau; mais vous voilà vous-même bien essoufflée. Si vous vouliez me faire l'honneur de venir vous reposer dans ma maison, qui n'est qu'à deux pas, j'aurais au moins la satisfaction de vous offrir quelques fleurs.

— Vous êtes bien aimable, monsieur, mais nous sommes venus ici pour visiter cette église.

— Pour moi, dit-il, j'aimais mieux l'ancienne, qui avait été vendue pendant la révolution, mais que l'on rendit plus tard à la commune. Malheureusement, elle était devenue trop petite pour les besoins de la paroisse, car la population s'est beaucoup augmentée depuis cinquante ans; cependant celle-ci a bien encore son mérite. »

Et en disant ces mots, il entrait avec nous dans le saint lieu.

II

COMMENT M. GERVAIS FUT AMENÉ A RACONTER SON HISTOIRE.

Lorsque nous sortîmes de l'église, M. Gervais renouvela ses instances pour nous mener chez lui, et comme j'éprouvais quelque peine à refuser ses politesses, je vis venir vers nous une vieille dame toute rondelette, qui n'avait pas plus de quatre pieds de haut, et dont le costume, d'une extrême simplicité, annonçait un dédain absolu des exigences de la mode. Dès que M. Gervais eut aperçu la petite vieille, ses yeux s'animèrent d'une expression indéfinissable, il fit trois pas en avant, et la salua aussi profondément et avec le même respect que si elle eût été reine de France, puis il la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle fût entrée dans l'église.

« Oserais-je vous demander le nom de cette personne, que j'ai déjà rencontrée plusieurs fois? lui dis-je, un peu intriguée de ces témoignages extraordinaires de déférence, reçus, du reste, avec l'indifférence la plus complète.

— Je la connais peu, n'ayant jamais eu l'occasion de lui adresser la parole, mais elle m'a sauvé la vie, et, quoiqu'il y ait soixante ans de cela, je ne la vois jamais sans émotion.

— Et comment cette petite dame a-t-elle pu vous sauver la vie, monsieur?

— Oh! ceci est une histoire un peu longue, me répondit-il en souriant; mais si vous voulez bien venir vous reposer dans ma maisonnette et visiter mon petit jardin, je vous la conterai d'un bout à l'autre.

— Bien volontiers, lui dis-je. »

Il prit un air tout joyeux.

« Vous n'aurez pas loin à aller, madame, c'est là-bas, sous ce massif d'arbres. »

Nous arrivâmes bientôt, en effet, devant une charmante petite maison à trois fenêtres, ombragée de saules aux longs rameaux. Dans le jardin, de grands massifs de reines-marguerites, des fuchsias élégants, des chrysanthèmes variés, de superbes dahlias étalaient de toute part leurs brillantes couleurs, et les dernières roses de l'année embaumaient l'air de leur parfum.

M. Gervais nous introduisit dans un salon fort propre, ordonna à sa gouvernante d'apporter une bouteille de cidre doux, fourragea toutes ses fleurs pour choisir les plus belles et m'en former un bouquet; puis, comme je lui rappelais sa promesse de nous apprendre comment la petite dame que nous avions rencontrée à la porte de l'église lui avait autrefois sauvé la vie, il s'inclina en disant :

« Fournir à un vieillard l'occasion de parler de sa jeunesse, c'est lui procurer un des plus grands plaisirs qu'il puisse encore goûter dans ce monde; c'est si bon d'être jeune! le corps est alors si souple et si dispos, le sang circule si librement dans les veines, l'imagination est si féconde, le cœur si confiant et si chaleureux!... Puis, comme dans ce bel âge l'on jouit des moindres plaisirs! Comme on s'amuse aisément! comme on est bien reçu dans le monde! La jeunesse est un talisman qui dispose les autres hommes à la bienveillance à notre égard, c'est un trésor inestimable que malheureusement il ne dépend pas de nous de conserver, et dont on ne connaît tout le prix que lorsqu'il commence à nous échapper sans retour. Dans ma première enfance mon cœur ne s'ouvrait, pour ainsi dire, qu'à la joie; à dix-huit ans, déjà il m'est arrivé quelquefois de me croire le plus malheureux des hommes; mais il se trouve que le souvenir de ces peines éphémères est pour moi plein de charmes, et je donnerais volontiers la petite aisance que je possède pour être encore malheureux comme à ce bel âge. Après cela, tout le monde ne sent point de la même manière, tout le monde n'a pas été élevé aussi doucement que je le fus moi-même, car peu de gens ont eu moins à se plaindre du sort que moi, quoique j'aie traversé une terrible époque et que j'aie été témoin d'événements affreux, dont Dieu veuille préserver à jamais les générations à venir!

» Je suis né au Mans, d'une bonne famille bourgeoise, l'une des douze en possession du droit de Mésaige qui se transmettait en ligne directe ou collatérale et qui nous faisait participer à une foule d'honneurs et de priviléges. Mon père était mort trois mois avant ma naissance, et ma mère, dont j'étais l'unique enfant, reportant sur moi toute sa tendresse, m'éleva avec tout l'amour dont le cœur d'une femme est capable. A l'âge de douze ans je n'en avais pas encore été séparé une heure de suite; elle m'avait appris elle-même à lire, à écrire et à compter, pourvoyant à tous mes besoins, m'évitant toutes les peines; c'était bien l'ange de Dieu envoyé vers moi pour m'ôter les pierres du chemin, selon la parole de l'Écriture. Il me fallut cependant la quitter pour travailler sérieusement à mon éducation; mais je trouvai dans les pères de l'Oratoire, auxquels je fus alors confié, des maîtres aussi vertueux que savants, dont la bienveillance adoucit les regrets d'une séparation devenue nécessaire.

» Comme je ne veux point abuser de votre complaisance, madame, je vous fais grâce de mille petites circonstances de ma vie qui ne peuvent avoir d'intérêt que pour moi seul, afin d'arriver plus vite à celle dont vous avez daigné me demander les détails.

» J'étais encore bien enfant lorsque la convocation

des états généraux mit en fermentation toutes les jeunes têtes du pays; les grands mots de liberté et d'égalité ne tardèrent pas résonner à mes oreilles comme une musique qui les flattait agréablement. Et, pourquoi ne l'avouerais-je point, maintenant que l'âge et l'expérience ont mûri mes idées et modifié mes opinions? il me semblait doux, à moi petit bourgeois de naissance, de devenir l'égal d'un prince ou d'un duc, et je n'aurais même pas été fâché, je crois, de pouvoir, toujours au nom de l'égalité, prendre hardiment le pas sur tous les gentilshommes de ma province. Je me mis donc, dès ma sortie du collége, à fréquenter les clubs et à applaudir, comme tant d'autres, à la marche des événements politiques, que ma bonne mère, plus sage et plus clairvoyante, n'envisageait qu'avec terreur.

» — Jean, pour l'amour du ciel, ne te mêle point de cette œuvre d'iniquité! me disait-elle souvent, fuis ces réunions où un petit nombre de mauvais sujets, sans foi ni loi, pervertissent une foule d'écervelés qui ne savent pas ce qu'ils font. Tout cela finira mal, c'est moi qui te le dis : si l'on blesse un homme à la tête, tout son corps s'en ressent, de même en s'attaquant au roi on désorganisera bientôt la société tout entière. Aujourd'hui c'est le tour des nobles et des grands à souffrir et à gémir, demain ce sera le nôtre.

» Hélas! les terribles catastrophes qui se succédèrent si rapidement ne vinrent que trop justifier ces tristes prévisions.

» La médiocrité de notre fortune et de notre naissance et la vie humble et cachée que ma mère avait toujours menée depuis son veuvage nous sauvèrent tous deux; d'ailleurs, je passais pour républicain, et je l'étais en effet. Nous traversâmes ainsi, gémissant sur le malheur de nos compatriotes, mais exempts nous-mêmes de grandes calamités, les jours les plus mauvais de cette époque désastreuse, lorsque, le 9 décembre 1793, le bruit se répandit que les brigands, c'est ainsi que l'on appelait les Vendéens, ayant mis en pleine déroute le petit corps de soldats républicains envoyé par le général Chabot pour arrêter leur marche, s'avançaient à grands pas vers la ville.

» Ce fut alors au Mans une panique générale; beaucoup d'hommes, et des plus exaltés dans leurs opinions, s'enfuirent honteusement, emportant avec eux leur argent et leurs bijoux. Le représentant du peuple, Garnier de Saintes, et le général Chabot firent à la hâte une redoute, avec quatre pièces de canon, sur la route de la Flèche; une autre au pont du bourg de Pont-Lieu, défendue par des chevaux de frise et par l'artillerie de la ville; et une troisième sur la levée de la *Mission*. On coupa deux arches du vieux pont pour n'avoir pas à le défendre; on posta au Gué-de-Maulny environ vingt-cinq hussards et des réquisitionnaires du district de la Ferté avec deux pièces de canon placées sur la plate-forme de l'ancien château royal, et l'on abattit des arbres à l'Épau pour y établir des fortifications, défendues par une garde de vétérans.

» A peine tous ces préparatifs étaient-ils terminés que les Vendéens enlevaient presque sans coup férir le poste avancé sur la route de la Flèche, et nous les vîmes accourir au pas de charge sur le poste principal de Pont-Lieu, dont je faisais partie avec la garde nationale, poursuivant, l'épée dans les reins, les défenseurs de la première redoute. C'était un douloureux spectacle que celui de ces malheureux jeunes gens de la réquisition, voyant le feu pour la première fois, accueillis à coups de sabre par les cavaliers républicains qui voulaient les forcer à tenir ferme, et se précipitant de désespoir dans la rivière, froide et gonflée par la pluie, plutôt que de faire face à l'ennemi.

» Cependant le commandant Desmares tire à mitraille sur les Vendéens; mais leur feu supérieur fait bientôt taire le nôtre, et surmontant tous les obstacles, ils tombent sur nous comme une avalanche furieuse. Alors ces mêmes hussards qui s'étaient montrés si durs envers les jeunes gens de la réquisition sont les premiers à prendre la fuite. Les fantassins, se voyant abandonnés, jettent armes et bagages; les uns se sauvent vers la ville, les autres se dispersent dans la campagne, et la déroute devient générale. Pour moi, qui venais de recevoir une balle dans la cuisse, je ne pus que me traîner avec peine à quelques pas de distance, et là, caché dans les broussailles, j'assistai en frémissant de rage à cette honteuse défaite de mon parti. — Je vis leur armée entière défiler sur le pont; il y avait deux ou trois mille hommes de cavalerie et environ dix mille fantassins, armés de fusils et de sabres, vêtus de vestes ou de blouses, ayant presque tous une cocarde blanche à leur chapeau. Les officiers n'étaient guère mieux habillés que les *soldats*, mais il était facile de les reconnaître à l'écharpe blanche qui leur ceignait le corps; quelques-uns portaient de blancs panaches et des fleurs de lis brodées en or sur leur coiffure. Venait ensuite une foule innombrable de paysans en guenilles, de vieillards, de femmes et d'enfants, quelques-uns à cheval ou en voiture, le plus grand nombre à pied, barbotant dans la boue; des pièces de canon, des charrettes chargées de blé, de munitions de guerre, d'ustensiles de toutes sortes; c'était un spectacle tel que je n'en ai jamais vu de semblable.

» Ils mirent plus de trois heures à défiler sur le pont; pendant ce temps, de peur d'être découvert, je n'osais ni bouger ni me plaindre, quoique ma blessure me fît beaucoup souffrir et que la pluie qui continuait à tomber me glaçât tout le corps. Peu à peu mes forces s'épuisèrent, je perdis connaissance, et, quand je revins à moi, je me trouvai couché sur de la paille dans une salle du couvent des Ursulines, entouré d'un grand nombre de mes compatriotes qui demeuraient, pour la plupart, mornes et silencieux, tandis que quelques jeunes gens, au contraire, affectant une indifférence que démentait la pâleur de leur visage, fredonnaient des chansons républicaines ou tenaient des discours de matamores.

» — Où sommes-nous et que faisons-nous ici? dis-je à mon plus proche voisin, que je venais de reconnaître pour un marchand de la ville.

» — Ma foi, *petiot*, nous sommes dans de mauvais draps, c'est tout ce que je puis te dire, me répondit-il.

» — Je suis blessé et j'ai besoin d'un chirurgien, repris-je.

» Il leva les épaules, et me regardant avec un air de tristesse narquoise :

» — Ce n'est guère la peine, petiot, les brigands sont maîtres de la ville et nous sommes leurs prisonniers; dans deux ou trois heures au plus tard notre affaire sera faite.

» — Que veux-tu dire, citoyen? m'écriai-je fort ému.

» Il fit le geste de me coucher en joue; je ne compris que trop bien cette affreuse pantomime. Il me sembla que tout mon sang se glaçait dans mes veines. Quoique bien jeune encore et assez pacifique de mon naturel, j'avais pris les armes de bon cœur pour la défense de mon pays, et la crainte d'être tué dans le combat ne m'avait pas trop préoccupé; mais je dois l'avouer, madame, je ne veux pas me faire plus brave que je ne le suis, l'idée d'être fusillé me remplissait de frayeur. Le marchand s'aperçut de mon trouble.

» — Allons, pas de faiblesse, patriot, me dit-il d'une voix altérée, sachons mourir en vrais républicains; c'est peu agréable, j'en conviens, surtout quand on était comme moi sur le chemin des honneurs (il venait d'être nommé lieutenant dans la garde nationale); mais enfin montrons-nous les dignes descendants des Brutus et des Scévola.

» Le brave homme ne savait pas trop lui-même ce qu'il voulait dire par cette phrase pompeuse, mais je n'avais alors nulle envie de lui en demander l'explication.

» — Oui, oui, pas de faiblesse, lui répondis-je en cachant mon visage dans mes mains pour lui dérober les larmes que je ne pouvais plus retenir.

» Je regrettais la vie, qui me paraissait une si douce chose; je pensais au désespoir de ma pauvre mère lorsqu'elle apprendrait ma triste fin, puis mes sentiments religieux, depuis quelque temps endormis dans mon cœur, s'y réveillaient avec force; je me demandais si j'étais en état de paraître devant Dieu. Ce fut un affreux quart d'heure, je vous assure, et il faut y avoir passé pour en comprendre les angoisses. La nuit cependant ne tarda pas à nous envelopper de ses ombres, et, en dépit de mon chagrin, l'excès de la fatigue me procura quelques heures d'assoupissement; mais, dès le lendemain matin, un bruit de voix et de pas retentit dans les corridors et nous crûmes que l'on venait nous chercher pour nous conduire au supplice. Alors ceux qui se piquaient de stoïcisme redoublèrent de forfanterie et se mirent à entonner *la Marseillaise*. Pour moi, je fis mon acte de contrition et je priai le bon Dieu d'avoir pitié de ma pauvre mère et de la consoler quand je ne serais plus.

» Cependant le bruit de voix continuait près de nous, mais personne n'entrait encore dans notre réduit; j'étais couché près d'une cloison, et j'entendais distinctement des voix fortes et sonores qui semblaient discuter dans l'ancien réfectoire des Ursulines. Je m'approchai davantage pour essayer de distinguer les paroles, et j'aperçus alors, au-dessus de ma tête, un châssis de bois fermant un *juda* pratiqué dans la cloison; je me levai et je le poussai avec précaution, de manière à le faire glisser un peu dans ses rainures; alors, l'œil collé sur la fente, je vis cinq ou six officiers vendéens assis autour d'une table et paraissant délibérer entre eux sur une affaire importante; je crus même comprendre qu'il s'agissait de notre sort, et, malgré les vives souffrances que je ressentais en me tenant debout, je regardais et j'écoutais en redoublant d'attention, lorsque la porte du réfectoire s'ouvrit et une dame, jeune encore, se précipita dans la salle, suivie de trois demoiselles dont l'aînée ne paraissait pas avoir plus de quinze à seize ans. A leur aspect inattendu, les brigands se levèrent avec courtoisie, et l'un d'eux allant à leur rencontre :

» — Notre aimable hôtesse! s'écria-t-il avec surprise.

» — Moi-même, dit la dame évidemment intimidée.

» — A cette heure et dans un pareil lieu! reprit celui qui avait le premier pris la parole, nous étions loin de nous attendre à l'honneur d'une pareille visite.

» — Ce lieu ne m'est que trop connu, monsieur, reprit la visiteuse avec un sourire triste et en refusant le siége qu'on s'empressait de lui offrir, car hier matin encore, mes filles et moi, nous y étions prisonnières avec plusieurs autres dames royalistes, et ce n'est qu'au moment où notre brave armée s'est rendue maîtresse de la ville que les membres du comité de surveillance, après s'être demandé en notre présence s'il ne serait pas à propos de se défaire de nous, ont fini par nous conduire sur la place des Jacobins, où ils nous ont laissées libres.

» — Le bonheur de vous avoir rendu la liberté suffirait seul pour nous faire chérir notre victoire, dit un des brigands; mais peut-être, madame, avez-vous quelque objet précieux dans ce triste séjour? Veuillez nous dire ce que vous désirez, nous sommes trop reconnaissants du bon accueil que nous avons reçu chez vous pour ne pas nous estimer très-heureux de vous rendre service.

» — Ah! messieurs, la grâce que je viens implorer en ce moment est celle d'un grand nombre de mes compatriotes prisonniers dans ces murs; on vient de nous dire qu'on allait les fusiller, et nous accourons pour vous crier merci. Ne souillez pas votre victoire du sang de ces malheureux; la plupart sont des enfants encore, auxquels la crainte seule du comité révolutionnaire a mis les armes à la main; grâce pour eux, messieurs, nous vous le demandons à genoux!»

» Et la digne femme s'y était jetée en effet, et ses trois filles avaient imité son exemple.

» — Madame, dit un des officiers en s'efforçant de la relever, pensez-vous que si, au lieu d'avoir vaincu les républicains, nous étions maintenant leurs prisonniers, notre tête tiendrait longtemps sur nos épaules?

» — Hélas! non, monsieur, je ne suis que trop persuadée du contraire; mais vous, vous êtes les défenseurs d'une noble cause, les enfants d'un Dieu qui mourut sur la croix en pardonnant à ses bourreaux

» — Ce que vous nous demandez pourrait avoir pour nous et pour vous des conséquences funestes, madame, reprit le Vendéen.

» — Grâce! grâce au nom de Jésus-Christ! dirent en pleurant la mère et les filles.

» Et la plus jeune d'entre elles, âgée de douze ans à peine, et qui était si fraîche et si jolie qu'on l'avait surnommée *bouton de rose*, tendait ses petites mains vers les royalistes en répétant de sa voix argentine :

» — Grâce, grâce, messieurs, au nom de Jésus-Christ!

» Cette charmante enfant, dont la prière naïve devait attendrir le cœur des chefs vendéens, cette jeune fille qui, à peine sortie de prison, demandait, à l'exemple de sa noble mère, la grâce de ceux qu'elle devait croire ses ennemis, ne l'avez-vous point deviné, madame? c'était cette petite vieille que nous avons rencontrée tout à l'heure. Soixante années ont alourdi sa dé-

marche et altéré la fraîcheur de son teint; ce n'est plus le joli bouton de rose dont sa digne mère était fière jadis, mais elle est toujours jeune et gracieuse à mes yeux, car la scène dont je vous parle est encore si présente à ma mémoire, que je ne rencontre jamais mademoiselle Rose Du Rancher sans me la représenter aux genoux des officiers vendéens dans tout l'éclat de la jeunesse, dans tout l'enthousiasme d'une belle action. »

— Les Vendéens consentirent donc à vous laisser la vie sauve? demandai-je à M. Gervais.

« — Ils firent plus, ils nous donnèrent la liberté, madame, et comme ma blessure me rendait incapable de marcher, je fus transporté à Pont-Lieu, dans la maison de M. Vétillart, que ce généreux citoyen avait transformée en hôpital, et où l'on secourait avec la même charité royalistes et républicains; puis, à peine y étais-je arrivé, que je vis accourir ma bonne mère en proie à la plus vive inquiétude. Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre en pleurant de bonheur, et le souvenir de cette joie ineffable est un des plus doux de ma vie. »

Le vieillard se tut à ces mots, toussant à plusieurs reprises, comme fatigué par ce long récit, de sorte que, malgré le vif désir que j'éprouvais d'apprendre de lui quelque nouvel épisode de ce drame terrible de la victoire et de la déroute des Vendéens au Mans, dont il avait été témoin oculaire, je n'osais point l'engager dans de nouveaux discours; mais après un instant de repos, il avala un verre de cidre, prit une prise de tabac dans sa tabatière d'or, et continua de la sorte :

« Après les premiers transports de joie que nous causa cette réunion, ma bonne mère n'eut rien de plus pressé que de me ramener chez nous; ce n'était pas chose facile, car, quoique pansé de ma blessure, je pouvais à peine me tenir debout, et l'on ne trouvait ni chevaux ni voiture. Enfin, deux hommes de bonne volonté me soutinrent sous les aisselles et m'aidèrent à gagner la rue de la Vieille-Porte que nous habitions. A peine étais-je sur le seuil de ma demeure, qu'une voix argentine cria du haut de l'escalier :

» — Eh bien, madame, l'avez-vous enfin trouvé?

» — Oui, c'est lui, répondit ma mère, c'est mon pauvre cher enfant; il est blessé, mais il est en vie, grâces soient rendues au Seigneur!

» Presque au même instant, la personne qui venait de parler parut dans le corridor. C'était une femme d'une vingtaine d'années à peine, mais quelle femme! J'en avais vu de fort belles dans notre ville, car les jolies personnes n'y étaient pas plus rares qu'aujourd'hui, mais jamais rien de si charmant ne s'était offert à mes regards. Elle avait des cheveux blonds comme l'or et fins comme la soie, tombant en grosses boucles autour d'un cou plus blanc que la neige; sa peau fine et transparente, légèrement rosée sur les deux joues, laissait presque apercevoir la circulation du sang dans les veines; ses yeux, d'une douceur sans pareille, étaient de la couleur du ciel, elle avait une taille de nymphe avec un visage de bonne vierge; et l'art n'entrait pour rien dans ses attraits, car toute sa toilette consistait en une vieille robe noire fort usée, et en un mouchoir de soie modestement croisé sur sa poitrine. Je demeurai tout ébahi en l'apercevant, n'osant ni lui parler, ni lui demander qui elle était. On me mit au lit, on me fit prendre un bouillon et je ne tardai pas à m'assoupir, car j'étais exténué de fatigue... Tout en dormant, je rêvais à l'étrangère, si bien que lorsque je me réveillai quelques heures plus tard, et comme j'avais encore les yeux fermés, j'en vins à me figurer ne l'avoir jamais vue qu'en songe.

» Ma chambre était attenante à celle de ma mère, la porte de communication était restée entr'ouverte, et de mon lit je pouvais voir tout ce qui se passait auprès de la cheminée, où brillait un bon feu; jugez de mon étonnement lorsqu'en ouvrant les yeux j'aperçus l'inconnue assise à côté de ma mère, tenant sur ses genoux un bel enfant enveloppé dans des langes; les deux femmes causaient entre elles à voix basse pour ne pas me réveiller, sans doute. Je les contemplai quelque temps en silence, puis je toussai pour les avertir. Ma mère accourut aussitôt vers moi, l'étrangère se leva aussi, prit l'enfant dans ses bras et disparut de la chambre.

» — Quelle est cette dame? demandai-je alors avec empressement.

» — Une *brigande* qu'on nous a donnée à loger, ainsi que son mari.

» Ma mère remarqua le mouvement de surprise que je ne pus retenir, et, se méprenant sur la cause qui le produisait, elle ajouta aussitôt :

» — Sois tranquille, mon enfant, nous n'avons rien à craindre d'eux, bien au contraire, ce sont les plus excellentes gens qu'il soit possible de voir. Le mari est un joli garçon de ta taille et presque de ton âge, je ne crois pas qu'il ait plus de vingt-deux à vingt-cinq ans.

» — Parlez-moi d'elle, lui dis-je.

» — Elle, c'est la meilleure créature du monde; bonne, douce, compatissante, un ange véritable! Il fallait la voir essayant de me consoler et pleurant avec moi, lorsque je me désolais de ne pas avoir de tes nouvelles; une proche parente n'aurait pas pris plus de part à mon chagrin; puis elle est toujours si aimable malgré sa tristesse, car la pauvre petite dame ne manque pas de sujets d'inquiétude. Mais ne parlons plus de rien, le médecin a dit que le repos t'était indispensable.

» Je me rendormis de nouveau d'un sommeil plus calme, cette fois, et il était déjà grand jour quand je me réveillai le lendemain. Je demandai aussitôt à boire, car je me sentais fort altéré; une femme entra dans ma chambre portant à la main une tasse pleine de tisane.

» — Quoi! vous, madame? m'écriai-je tout confus en reconnaissant l'étrangère.

» Elle posa un doigt sur sa jolie bouche, et, souriant avec tristesse :

» — Votre mère a été obligée de sortir pour je ne sais quelle formalité, me dit-elle, et comme je n'ai que trop l'habitude de soigner les blessés, je lui ai offert de la remplacer près de vous pendant son absence; buvez et tenez-vous tranquille, j'espère que vous serez bientôt rétabli.

» Je n'osai pas même la remercier de ses soins, une sotte timidité me tenait à la gorge, et ne trouvant rien de mieux à faire, je m'enfonçai dans mes coussins comme accablé par le mal. Elle alla se rasseoir dans la chambre voisine, près du berceau de son enfant, et je la vis bientôt tirer un chapelet de sa

poche et en faire courir les grains entre ses doigts effilés.

» Un quart d'heure plus tard ma mère rentra, elle était pâle et paraissait très-émue. La jeune dame lui demanda la cause de son agitation; ma mère lui dit quelques mots à l'oreille, ce fut alors au tour de l'étrangère à se troubler et à pâlir.

» — Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de nous! s'écria-t-elle tout haut, en levant au ciel ses yeux pleins de larmes.

» Ma mère lui prit la main comme pour la rassurer ou lui faire des offres de services, puis elles causèrent quelque temps ensemble, mais si bas que je ne pus rien entendre. Tout à coup ce cri formidable : « Aux armes! aux armes! » retentit dans la rue; un homme muni d'une épée et portant des pistolets à sa ceinture pénétra précipitamment dans la chambre, serra la dame sur son cœur, baisa l'enfant endormi, et, après quelques mots échangés à voix basse, sortit en courant.

» — Pour l'amour du ciel, qu'arrive-t-il encore? m'écriai-je.

» La jeune femme tout en larmes prit son enfant dans ses bras et se retira dans son appartement; quant à ma mère, elle accourut vers moi avec sa sollicitude accoutumée, et s'asseyant à côté de mon lit:

» — On vient d'apercevoir sur les hauteurs de Pont-lieu, me dit-elle, une armée républicaine qui s'avance vers le Mans, les brigands courent aux armes, Dieu seul sait quels nouveaux malheurs nous menacent! Quant à toi, mon enfant, se hata-t-elle d'ajouter, la seule chose que tu aies à faire, c'est de te tenir tranquille; ta blessure reçue dans les rangs des patriotes doit nous mettre à l'abri de leur fureur, et pour ce qui est des brigands, nous n'avons rien à craindre d'eux. D'ailleurs, j'use de prudence, j'ai toujours deux drapeaux tout prêts dans cette armoire, l'un blanc, l'autre tricolore, pour les arborer suivant l'occasion.

» Cette manière d'agir, qui vous répugnerait peut-être, était cependant pardonnable en un pareil temps, et tous les Manceaux faisaient de même.

» Bientôt le bruit de la fusillade arriva jusqu'à nous; alors je n'y pus plus tenir, et, malgré ma blessure, malgré les larmes et les prières de ma mère, je m'habillai et je sortis pour apprendre des nouvelles et savoir au moins ce qui se passait au dehors.

» Le plus grand tumulte régnait dans la ville : des femmes, des enfants, des vieillards désolés se croisaient dans tous les sens; les rues étaient pleines d'hommes en sabots, qui, le fusil d'une main et le chapelet de l'autre, se rendaient au combat; quelques-uns aussi demeuraient ivres-morts sur le seuil des maisons, et c'était en vain que leurs officiers les secouaient pour les réveiller. Je me traînai comme je pus chez un de mes camarades qui demeurait au delà de Pont-Lieu; je montai dans le grenier, et, grâce à la longue vue qu'il me prêta, je pus, d'une étroite lucarne, distinguer tout ce qui se passa dans la campagne, et je me le rappelle comme si c'était d'hier.

» Il n'y eut d'abord que de simples escarmouches d'avant-garde, mais vers une heure de l'après-midi, le combat s'engagea très-sérieusement de part et d'autre, les brigands se précipitèrent avec leur ardeur accoutumée contre l'armée de Westermann et la mirent en déroute; alors les paysans jetèrent leurs sabots et coururent pieds nus à la poursuite des fuyards, laissant imprudemment après eux toutes leurs pièces d'artillerie.

» En voyant les Mayençais s'enfuir, et les royalistes crier victoire, je crus que c'en était fait de l'armée républicaine, dont j'ignorais le nombre et les dispositions; je fus donc fort étonné de voir quelque temps après les Vendéens se sauver en désordre vers la ville plus vite encore qu'ils ne l'avaient quittée, car je n'appris que plus tard la cause de leur défaite. Tandis qu'ils poursuivaient témérairement hors de la portée de leurs canons l'avant-garde de Westermann, ils avaient rencontré à Arnage une nouvelle colonne républicaine qui, les trouvant éparpillés sur le chemin, était tombée sur eux à l'improviste, et les plus avancés ayant battu en retraite, effrayèrent ainsi tous les autres et déterminèrent la déroute. En vain leurs officiers et le brave Henri de La Rochejaquelein, leur commandant en chef, firent-ils tous leurs efforts pour ramener ces pauvres gens au combat, ordres, prières, menaces, tout fut inutile; quelques-uns d'entre eux essayèrent bien de défendre le pont de Pont-Lieu, mais la batterie qu'y s'y trouvait placée n'arrêta pas longtemps les Mayençais, et ce ne fut qu'à l'entrée de la ville que, ralliés enfin par leurs chefs, ils parvinrent à faire reculer les républicains et se battirent avec acharnement jusqu'à une heure fort avancée.

» Je ne vous raconterai point, madame, les inexprimables angoisses de cette horrible nuit, les cris de rage et de désespoir, le sang ruisselant de toutes parts, les plaintes des blessés, la frayeur des habitants, augmentée sans cesse par le bruit lugubre du canon, qui continua à retentir par intervalles, même quand l'obscurité profonde et l'excès de la fatigue eurent forcé les combattants de suspendre l'action. Les troupes de Westermann, parvenues vers les sept heures du matin sur la place des Halles à travers des rues encombrées de cadavres, achevèrent de chasser les Vendéens, dont l'héroïque chef, Henri de La Rochejaquelein, put encore protéger la retraite au moyen d'une batterie de quatorze canons qu'il fit placer dans les bois de Panneterre.

» La douleur que me causait ma blessure, fortement augmentée par la marche, m'avait contraint à passer la nuit dans ce même grenier que j'avais pris pour observatoire; je fus obligé, pour regagner ma demeure, de traverser, exposé aux plus grands périls, cette ville inondée de sang et livrée au pillage, et j'arrivai chez moi la tête perdue, pâle, les yeux hagards, saisi d'horreur et d'effroi. Ma mère, en proie depuis la veille à d'inexprimables terreurs, guettait mon retour à travers la fente d'un volet à demi fermé, elle vint m'ouvrir elle-même, je me jetai dans ses bras et je pleurai comme un enfant; ces larmes me sauvèrent, je crois; j'aurais étouffé, si je n'étais parvenu à les répandre. Ma mère me serra sur son cœur, ferma la porte à double tour et au verrou, et me conduisit dans ma chambre. Je lui demandai pardon des inquiétudes que je lui avais causées, je reprenais peu à peu mes esprits, et je lui adressais des questions. Le ciel nous avait protégé dans cet épouvantable désastre, rien n'avait été pillé chez nous, l'extérieur modeste de notre maison l'avait préservée de la cupidité des vainqueurs.

» Plusieurs instants s'écoulèrent avant que je per-

sasse à demander des nouvelles de la jeune Vendéenne, que j'avais trouvée si intéressante.

» — Hélas! la pauvre dame, me répondit ma mère dont les yeux se mouillèrent de pleurs, son mari l'a envoyé chercher au point du jour par un espèce de domestique chargé de protéger sa fuite; elle est partie, par une pluie battante, portant son enfant dans les bras; c'était à faire pitié! Qui sait où elle se trouve maintenant?

» — Elle est perdue! m'écriai-je avec douleur. Il fallait lui offrir de la cacher dans la maison.

» — J'ai fait tout ce que j'ai pu pour la retenir, quelque dangereuse que sa présence fût pour nous en ce moment; mais elle a voulu partir à toute force, disant qu'elle partagerait jusqu'à la fin les dangers et les fatigues de son mari. Que le Seigneur ait pitié d'elle!

» Je cachai mon visage dans mes mains et je demeurai plongé dans une tristesse pleine d'inquiétude que les bruits du dehors n'étaient guère propres à dissiper.

» On n'entendait de toute part que des cris de détresse se mêlant aux chants des soldats ivres de vin, de sang et de carnage; puis le bruit de la fusillade immolant de nouvelles victimes; enfin c'étaient toutes les horreurs qui se commettent trop souvent dans une ville prise d'assaut.

» Nous passâmes vingt-quatre heures sans oser seulement mettre la tête à la fenêtre; dès que je tentais de faire un pas hors de la chambre, ma mère, qui me gardait à vue, s'élançait pour me retenir, et quelque désir que j'éprouvasse de m'échapper de nouveau, je n'osais pas lui causer ce chagrin.

» Enfin, un de nos parents qui demeurait à l'autre bout de la ville, vint frapper à notre porte pour savoir ce que nous étions devenus. Il nous témoigna beaucoup de joie de nous retrouver sains et saufs, et ma mère, encouragée par cette visite, consentit à me laisser sortir.

» Je fus rencontré par deux ou trois de mes amis qui m'embrassèrent et me félicitèrent d'avoir échappé à de si grands périls, et tous ceux qui se connaissaient faisaient de même; on se racontait les dangers que l'on avait courus, les pertes que l'on avait éprouvées. Un de mes camarades m'apprit alors que l'on venait d'arrêter vingt-deux *brigandes* qui s'enfuyaient dans des voitures sur la route de Bonnétable, et qu'on les conduisait en prison.

» Je pâlis en songeant à la jeune Vendéenne que nous avions hébergée, un instinct secret semblait m'avertir qu'elle était du nombre de ces pauvres créatures.

» — Je veux aller voir cela, dis-je à mon ami.

» Il avait une course à faire du côté de Saint-Pavin, nous nous séparâmes dans la rue du Petit-Pont-Neuf.

» A peine l'eus-je quitté, que j'entendis des cris de mort et des vociférations telles que le seul souvenir m'en fait encore tressaillir d'horreur. Je voulus retourner sur mes pas, mais une force supérieure à ma volonté semblait me pousser en avant; j'avançais presque malgré moi. Arrivé sur la place des Jacobins, j'y trouvai beaucoup de monde rassemblé; un horrible spectacle s'offrit à mes regards. Entourées des soldats qui les avaient arrêtées, les malheureuses Vendéennes étaient debout dans le quinconce, pâles, échevelées, couvertes de sang et de boue, et autour d'elles, semblables à des hyènes furieuses, une troupe de femmes de la lie du peuple, hurlant comme des possédées, excitaient les hussards du geste et de la voix à égorger leurs prisonnières. A cette vue je fus indigné, je perdis tout sentiment de prudence, et montrant le poing à ces furies, je criai de toutes mes forces aux soldats de la république qu'ils n'avaient pas le droit de disposer de ces pauvres femmes, qu'ils en répondaient sur leur tête, et que je les dénoncerais s'ils les maltraitaient. Mais mes cris, entrecoupés de sanglots, se perdirent dans le tumulte, et ce fut un bonheur pour moi, car s'ils eussent été entendus, je me serais fait massacrer sans aucune utilité. Une jeune ouvrière qui connaissait ma famille, et qui passait là par hasard, remarqua seule mon exaspération, et venant droit à moi, elle me mit la main sur la bouche en me disant :

» — Tais-toi, citoyen Gervais; que te sert de crier ainsi? Tâchons plutôt de sauver quelque victime.

» Elle s'approcha alors avec un courage que peu de gens auraient eu, peut-être, de ces malheureuses femmes de plus en plus menacées, et apercevant un petit garçon de quatre ou cinq ans que sa mère tenait par la main :

» — Citoyen, dit-elle à l'un des soldats, je n'ai point d'enfant, laisse-moi emporter celui-ci, je l'élèverai comme il faut.

» — Prends-le si tu le veux, répondit le hussard sans se faire prier davantage.

» La brave fille voulut emporter le bambin dans ses bras, mais celui-ci s'accrochant aux jupes de sa mère:

» — Non, non, dit-il d'un ton décidé, moi veux mourir avec maman!

» — Sauvez celui-ci, madame, dit une voix qui remua douloureusement toutes les fibres de mon cœur; il est trop jeune encore pour vouloir mourir!

» Je regardai avec effroi, tremblant de reconnaître celle que j'étais venu chercher.

» Hélas! c'était bien elle, en effet, l'angélique créature que j'avais tant admirée quelques jours auparavant, et que je retrouvais près de subir une mort si cruelle et sans pouvoir l'arracher à ses bourreaux.

» — Donnez-moi votre enfant, m'écriai-je en lui tendant les bras, ma mère en aura soin comme si c'était sa propre fille.

» Elle me reconnut soudain, un éclair de joie illumina son visage.

» — Oui, oui, prenez-la, dit-elle, et que Dieu soit béni, je mourrai plus tranquille maintenant.

» — Ne perdez pas courage, lui répondis-je à demi-voix en plaçant de mon mieux la petite fille sous mon manteau; tout espoir n'est pas perdu; si vous pouviez seulement arriver jusqu'à la prison, le plus grand péril serait passé : j'ai des amis que je ferais agir.

» Elle jeta sur moi un regard sublime de douleur et de résignation.

» — Merci de votre compassion, me dit-elle; mais je n'espère plus rien dans ce monde, mon mari a été tué la nuit dernière, que puis-je désirer de mieux que d'aller le rejoindre dans le ciel?

» — Vous vivrez pour votre Henriette, lui répondis-je.

» — Nom d'un diable! assez causé comme ça! dit en me repoussant avec violence le même hussard qui avait permis de prendre l'enfant.

» — Partez! sauvez-la! cria la pauvre mère d'une voix étouffée, pendant que les énergumènes femelles

redoublaient leurs cris de rage, auxquels se mêlaient les imprécations des soldats.

» Alors un coup de pistolet retentit au milieu de la foule et devint le signal du massacre, je vis les sabres se lever et le sang couler à grands flots, j'entendis les plaintes des victimes, les râlements de l'agonie, et, saisi d'horreur et d'effroi, je demeurai quelques instants immobile comme dans un de ces affreux cauchemars où on fait de vains efforts pour crier ou pour s'enfuir. Un léger mouvement de la pauvre petite créature que je portais dans mes bras me rendit le sentiment du devoir que je venais de m'imposer; alors je m'éloignai à grands pas de cette épouvantable boucherie, je traversai la ville aussi vite que si j'eusse été poursuivi par des assassins, j'arrivai haletant à notre demeure, je déposai la petite fille sur les genoux de ma mère et je tombai évanoui. »

M. Gervais s'arrêta à ces mots, passa la main sur son front comme pour en chasser ces funestes images et demeura plongé dans ses souvenirs.

« Et qu'est devenue l'enfant que vous avez sauvée? lui dis-je après avoir respecté quelque temps son silence.

— Hélas! me répondit-il avec un profond soupir, la pauvre petite fit pendant sept ans toute notre joie, tant elle était mignonne; je l'aimais comme une sœur, ma mère la chérissait comme sa propre fille. D'abord elle fut longtemps malade, se ressentant sans doute du mauvais lait que lui avait donné sa mère au milieu de tant de fatigues et d'inquiétudes; mais à force de soins et d'amour nous la rendîmes à la santé; elle était grande et forte pour son âge, gazouillant du matin au soir comme une petite fauvette, lorsqu'une fièvre maligne nous l'enleva en trois jours, au moment où nous n'avions plus qu'une crainte à son sujet, celle d'être obligés par conscience de la rendre tôt ou tard à ses parents, si nous venions à les découvrir. Pauvre Henriette! son souvenir n'est jamais sorti de ma mémoire! »

Je crus voir une larme rouler dans les yeux du vieillard, je lui tendis la main qu'il serra fortement, et l'ayant remercié avec effusion, je pris congé de lui, toute occupée de ces drames terribles dont nos pères ont été les acteurs ou les témoins.

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

LETTRE SUR LE SALON DE 1857

Nous n'avons point ici, mesdemoiselles, à discuter les questions d'école, à mettre en parallèle la ligne et la couleur et à draper en héros M. Delacroix ou M. Ingres pour les exciter ensuite à la bataille par des injures. — Rien ne nous oblige à parler de M. Courbet, le long de trois ou quatre colonnes, pour lui bâtir un piédestal croulant, avec quelques éloges exagérés et quantité de moqueries. — Non. — Vous n'exigez point non plus, je pense, que je profite de l'occasion pour attaquer Horace Vernet ou Paul Delaroche, comme c'est la mode aujourd'hui, — ni pour faire de la philosophie et de l'esthétique à la manière de Winkelmann, etc. Tant mieux!

Oh! la belle liberté et la bonne affaire! J'ai fait depuis quelques années six ou sept SALONS qui n'avaient pas moins d'une trentaine d'articles chacun; — eh! bien! je gage que cette courte lettre, où je vais vous conter mes impressions en peu de mots, vaudra presque mon volume annuel.

Vous savez, au moins par les journaux, que l'exposition de peinture s'étale cette fois dans les galeries du palais de l'Industrie aux Champs-Élysées.

La sculpture est placée au rez-de-chaussée du palais, dans la nef, au milieu des massifs de verdure et de fleurs.

L'exposition d'horticulture, qui a eu lieu à la même place, y a laissé quelques riches épaves. Une petite miniature de rivière serpente au milieu des tapis de gazon, et deux cygnes noirs au bec rouge se promènent en conquérants, étonnés de l'exiguïté de leur conquête.

Jamais, peut-être, jusqu'à présent l'exposition n'avait eu lieu dans un local plus favorable. Les salles de peintures sont grandes, carrées, éclairées du haut par un jour doux et bien distribué. On peut dire qu'il y a autant de bonnes places que possible, et je ne vois de vraiment malheureux parmi les peintres que ceux dont les tableaux sont accrochés dans les vestibules.

Vous savez que les artistes ont un défaut général, — c'est de toujours se plaindre. — Je serais bien étonné si, parmi les plus favorisés, on m'en montrait dix, chaque année, contents de leur sort; cela n'est pas de ce monde. Cependant, je ne vois pas trop ce que pourraient dire les sculpteurs contre ce jardin improvisé où leurs œuvres se rangent à l'aise. Ils ont le jour, l'espace, la verdure qui fait au marbre un fond si favorable.

Le vrai cadre d'une belle statue dans nos climats, c'est une serre. L'Italie et la Grèce peuvent impunément exposer leurs marbres au grand air qui les dore d'un chaud reflet; mais en France une figure posée dans un jardin est presque sacrifiée. En moins d'une année elle se couvre de mousse. La pluie la noircit, la gelée la fend; il faut, pour garantir les statues de nos jardins publics des soins continuels.

D'autre part, chaque statue veut être considérée isolément pour intéresser le spectateur. La confusion lui nuit plus encore qu'à la peinture. Quand la sculpture est entassée pêle-mêle dans des salles, sans décors, sans arbres et sans fleurs, elle repousse plus le public qu'elle ne l'attire. Il semble que l'on a froid en traversant ce monde de figures blanches et immobiles qui s'alignent dans toutes les attitudes; on croit marcher dans une nécropole.

Entrons donc à l'exposition des Beaux-Arts, chères

lectrices, et causons : — Entrons-y par la grande porte; en réalité si nous pouvons, en imagination seulement si nous habitons loin de Paris. Causons comme au coin du feu, comme sous la charmille, sans prétention et sans morgue. Ne nous gourmons point en savant; ne faisons point le pédagogue; gardons-nous bien de déduire la règle du BEAU par A plus B, et de fixer sa limite ici ou là.

Laissez-moi simplement vous dire ce qui charme au salon de 1857; ce qui attire le plus généralement la sympathie et l'admiration des gens de goût, sans exception de parti et sans distinction d'école.

Il y a d'abord un tableau de M. Robert-Fleury : *Charles-Quint au couvent de Saint-Just.* C'est un des meilleurs du maître, qui en a fait de si excellents.

Le grand empereur est là, dans une de ces immenses salles capitulaires aux murs tapissés des chefs-d'œuvre de la peinture. Mort pour le monde, il veut savoir ce que le monde pense de lui, et quels sont les premiers actes de son fils. On lui rend compte de la situation des affaires, on lui apprend que Philippe II le rappelle et le supplie de l'aider de ses conseils. Sa pensée appartient encore pour un peu aux choses de la terre. Pourtant il va mourir bientôt, mourir réellement cette fois, car la justice divine ne permit à l'homme de survivre qu'un mois à l'empereur, — juste assez de temps pour qu'il pût bien sentir le néant des grandeurs, la fragilité des sentiments humains, la petitesse de toutes choses.

Ah! vous avez joué la comédie de la mort, sire!.. Ah! vous avez vu avec orgueil passer votre fastueux catafalque sous les fenêtres du couvent de Saint-Just; vous avez compté les prélats et les grands d'Espagne, les moines et les hommes d'armes, les chevaux caparaçonnés et les pleureuses. Vous avez écouté les lamentations des cloches lancées à toute volée, vous vous êtes enivré de cette dernière orgie des grands de ce monde, la seule dont ils ne savourent pas les délices. Eh bien! maintenant que vous savez le dernier mot des grandeurs humaines, maintenant que vous avez respiré tous les encens, regardez, comme de l'autre monde, le spectacle de celui-ci. — Voyez comme on vous oublie, comme les peuples et les armées se rangent autour d'un autre trône, comme ces empires au milieu desquels vous teniez une si grande place accomplissent sans vous leurs destinées. Vous n'êtes plus rien, et ils subsistent.

Pauvre moine enseveli dans un couvent, vous faites votre stage pour l'éternité. N'essayez pas de vous rattacher de loin ou de près à ce tourbillon qui vous oublie... Quelques jours encore et un cercueil modeste sortira du couvent de Saint-Just, un cortége de moines escortera un cadavre inconnu et tout sera dit!

Ce tableau, de M. Robert-Fleury a des dimensions moyennes. Mais il a un grand aspect comme tout ce qui est simple et sévère. On reconnait le maître et on découvre en même temps le poète et l'historien.

Ce qui m'a le plus frappé avec le *Charles-Quint à Saint-Just*, c'est, dans un genre bien différent, les paysages de M. Daubigny, et *les Glaneuses* de M. Millet.

C'est calme, grandiose, magistral. Quand on a parcouru toute l'exposition, que les couleurs et les tableaux se confondent devant vos yeux et dans votre mémoire, on s'arrête tout reposé devant ces toiles tranquilles et harmonieuses.

Il n'y a là ni parti pris, ni exagération, ni procédé singulier qui étonne le spectateur.— On commence à savoir que penser de ces moyens adroits de se faire vite un nom.— M. Daubigny peint la nature même, il ne la compose pas, il ne l'arrange pas, il sait la choisir. Ses tableaux sont disséminés dans l'exposition. Mais partout où on les rencontre, ils arrêtent et reposent le regard.

Nous vous faisons ici un compte rendu d'impressions, et non point une revue critique du salon. Aussi ne chercherons-nous point à faire parvenir, par votre entremise, aux artistes, une observation ou un conseil. Nous ne dirons donc point à M. Daubigny : — Prenez garde de choisir vos tons dans une gamme triste; et à M. Millet : Vous avez une peinture harmonieuse, mais vous cherchez l'harmonie dans les tons gris et vous obtiendrez plus d'harmonie encore en ne mettant pas de couleur du tout.

Deux excellents tableaux du même genre, ce sont ceux de M. Jules Breton. Voilà du vrai réalisme et une couleur franche et logique!

Les tableaux de M. Gérome attirent beaucoup l'attention. Il y en a un surtout, *le Duel des Pierrots*, que la foule assiége. Il a, dit-on, été vendu 25,000 francs. Deux pierrots qui se sont pris de dispute au bal masqué, vident leur querelle au bois de Boulogne par une matinée d'hiver, sur un tapis de neige. *L'un* tombe entre les bras de deux masques qui lui servent de témoins. L'autre s'enfuit avec un ami. C'est dramatique et saisissant. On assiste à cette scène. On devine l'altercation qui l'a précédée, le désespoir et le scandale qui vont la suivre.

Un autre excellent tableau de M. Gérome, c'est celui qui représente deux musiciens en guenilles, donnant une sérénade à une petite statue de la vierge nichée dans une vieille muraille.

Si vous allez à l'exposition, vous aurez bien du bonheur d'arriver jusqu'aux tableaux de M. Meissonier sans faire plus d'un quart d'heure de *queue*. Cinquante personnes sont continuellement en extase devant ces bijoux de finesse et d'élégance.

Mais que vous en dirais-je que vous ne sachiez déjà? Les tableaux de M. Meissonier sont aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a deux ans : des prodiges de *talent!* Ce peintre sait peindre comme les maîtres de l'école hollandaise et jeter l'esprit français à profusion sur ses toiles microscopiques. On couvre d'or ses moindres tableaux. Que dis-je? on couvre d'or! — Ceci est une locution vieillie, chères lectrices, à laquelle je vous prie de ne point prendre garde. — Quand M. Meissonier vend un tableau grand comme le quart d'une page de ce journal, il rirait bien je pense si on s'avisait de lui donner pour prix d'icelui les quelques louis qui s'aligneraient dessus! — Couvrez-le; bon! mais mettez plusieurs couches et que chaque louis serve de base à une pile! — Et vous aurez plus tôt fait de prendre des billets de banque!

Les journaux quotidiens vous apprennent sans doute les prix fabuleux qu'atteignent aujourd'hui les tableaux des maîtres anciens et des artistes modernes. C'est une véritable fureur. On paie maintenant un tableau grand comme les deux mains le prix que valait il y a vingt ans toute une galerie.

Peut-être serez-vous étonnées de voir que je vous occupe presque exclusivement des tableaux de chevalet, et que les grandes pages d'histoire tiennent peu de place dans cette lettre; c'est que le talent ne

se mesure point à la grandeur d'une toile, et que depuis quelques années il tend à se réfugier dans les tableaux de genre et les paysages.

Cela vient-il de ce que l'inspiration des peintres se rapetisse à des sujets moins épiques, ou de ce que le goût du public et des Mécènes a déserté la grande peinture? — Je ne sais, mais le résultat est le même. Certes, les grands tableaux ne manquent point à l'exposition; cependant, je ne saurais guère vous en citer de remarquables.

Les tableaux d'histoire même, prennent des proportions restreintes. — Voyez le beau tableau de M. Pils, *le Débarquement de l'armée française en Crimée*, qui est une des plus remarquables peintures du Salon, une des meilleures qui aient jamais été faites en ce genre; voyez aussi *la Bataille de l'Alma* de M. Horace Vernet, et tous les tableaux de M. Durand-Brager sur l'expédition de Sébastopol!

On fait de petits tableaux comme de petits contes, des études à la loupe comme des proverbes mignons et des nouvelles de dix pages.

A la suite de M. Meissonier, se rangent plusieurs peintres de talent : MM. Chavet, Fauvelet et Plassan.

Le talent de M. Hamon ne se rattache à aucune école et ne relève que de lui-même. Nulle peinture ne ressemble à la sienne : il ne procède de personne. Rien de gracieux et de joli comme ses petits enfants tout ronds et tout roses; comme ses femmes ou ses nymphes surgissant parmi les fleurs ou jouant avec des scarabées étincelants. Cette peinture est pleine d'effets étranges, absurdes, mais tous plus coquets les uns que les autres. Ainsi, tandis que les personnages à peine terminés par le pinceau semblent se couvrir d'une gaze ou d'un nuage, les accessoires s'enlèvent sur la toile comme s'ils y avaient été appliqués après coup. On ne peut pas passer devant un tableau de M. Hamon sans s'y arrêter, sans le regarder avec curiosité. — Cependant toutes les règles de l'art sont outrepassées ou dédaignées par l'artiste; il se rit des traditions, du vrai, du possible, de la nature et de la convention, et joue avec son talent comme un enfant avec une bulle de savon. — Il jouera trop, le public s'impatientera.

M. Chapin fait de la décoration en maître du siècle dernier, ses panneaux sont jolis au possible. C'est frais, gracieux, riant. Il semble que la tristesse, ou la mélancolie même, ne pourraient jamais approcher de ses galants dessus de portes.

Les tableaux de M. Comte amusent et intéressent. C'est de l'histoire, peinte comme les romanciers la racontent. Regardez *Catherine de Médicis faisant de la magie dans sa chambre, au château de Chaumont*; elle est assise au milieu d'un intérieur meublé à la façon princière de ce temps, où les reines avaient les plus beaux miroirs de Venise, les bahuts sculptés par les meilleurs artistes de la renaissance, les plus splendides tapisseries; Cosme de Ruggieri, son astrologue attitré, est debout près d'elle et lui fait voir dans le miroir magique que ses fils mourront sans postérité et qu'Henri de Bourbon leur succédera sur le trône; au milieu d'un cercle tracé à la craie blanche sur le parquet est placée une statuette de cire transpercée de dards; c'est un envoûtement et probablement celui d'Henri de Navarre.

— Vous savez ce que c'était qu'un envoûtement, mesdemoiselles? — On faisait faire en cire une image grossière de son ennemi ou de la personne à laquelle on voulait nuire. On la donnait ensuite à un magicien qui, par certaines paroles et certaines cérémonies, devait la mettre sous une influence maligne; enfin, après avoir fait suivre un régime désagréable à la statuette pendant quelque temps, on finissait par lui enfoncer des épingles ou de petites épées dans le cœur, dans la tête, dans les membres, dans toutes les parties du corps qu'on voulait spécialement faire souffrir. Après cette opération, vous comprenez de reste que *l'envoûté* allait nécessairement à mal.

M. Comte a encore au salon trois tableaux qui se distinguent par les mêmes qualités élégantes et la même richesse de détails : *Jane Grey* défendant sa foi et convertissant son mari; *Henri III visitant sa ménagerie de singes et de perroquets; François Ier et la duchesse d'Étampes visitant l'atelier de Benvenuto Cellini*.

M. Heilbuth est un peintre qui recherche aussi les riches intérieurs de la renaissance, les étoffes somptueuses, les guipures découpées comme par la main des fées. J'en ai vu chez lui de merveilleuses qu'il prend pour modèles. Il sait admirablement composer un costume, il a le secret de la toilette des belles dames du seizième siècle. Sa peinture a plus d'ampleur que celle de M. Comte, plus de noble élégance que celle de M. Willems, mais au salon elle n'a pas l'éclat de celle de ces messieurs. Son principal tableau, *Palestrina*, est une scène d'intérieur chez quelque grande dame italienne, amoureuse de la belle musique religieuse; vient ensuite une plus petite toile qu'il a intitulée : *Politesse :* Deux seigneurs se saluent au bas de l'escalier d'un palais et veulent se céder le pas. Ils ont les meilleures figures du monde en se faisant leurs grâces diplomatiques. On voudrait avoir ce tableau dans un coin de son salon, et prendre pour son cabinet de travail la tête d'étudiant pensif qui fait le troisième envoi de M. Heilbuth.

— Qui est-ce qui peint le satin blanc comme M. Willems? — Personne. C'est pourquoi toutes ses héroïnes en sont habillées. Mais on pourrait dire aussi : Qui est-ce qui peint comme lui les meubles d'ébène, les tentures de soie, les cadres dorés, les glaces de Venise ou d'Oignies, les photographies et les tableaux accrochés à la muraille d'un boudoir? — Et, vrai, on ne saurait nommer personne.

Les frères Stevens se sont accoutumés comme M. Willems à venir aux expositions françaises prendre pour l'école belge la meilleure part de nos suffrages. Alfred Stevens peint des scènes modernes; Joseph peint les chiens flamands dans toutes leurs attitudes. Tous deux sont des réalistes de la meilleure école. Peut-être pourrait-on désirer que M. Alfred Stevens choisît des sujets moins exclusivement douloureux : mais que de talent, de vérité, d'expression dans chacune de ses compositions! — Je vous recommande une scène d'intérieur où deux femmes en deuil, la mère et la fille, cela se devine, viennent pleurer près d'une jeune femme charmante, vêtue de rose et de blanc. Je vous recommande aussi *Petite industrie*, tableau qui représente au coin d'une riche boutique, sous une porte cochère, une vieille femme qui vend des livres de comptes, des carnets, etc. Un petit garçon s'agite autour d'elle et appelle le chaland. C'est encore l'opposition du luxe et de la misère, cet effet douloureux que recherche trop, selon moi, M. Alfred Stevens.

Voyez-les ces pauvres chiens avec leur toque sur l'oreille et leur veste brodée de paillon! Ils vont parader à la foire, exécuter sur un tréteau leurs plus beaux tours et désigner en levant la patte la personne la plus gourmande de la société. Derrière la toile de la baraque, dans le chenil du maître, ils attendent leur tour d'exhibition. Jamais on n'a vu figures de chiens plus renfrognées et plus douloureuses : — Ah! sans la pâtée qui bouillotte sur le poêle de fonte, comme ils enverraient loin leurs harnais! — Quelle belle, franche et solide peinture! M. Joseph Stevens a cinq tableaux de cette force à l'exposition.

Puisque nous parlons des peintres étrangers, disons un mot des tableaux de M. Knaus, qui a obtenu, il y a trois ans, un si beau succès avec ses *Paysans* et ses *Bohémiens*. Cette année, il expose un enterrement et une nouvelle scène de Bohême, qui réunissent moins de suffrages. C'est que sa peinture spirituelle, mais creuse, pâlit bien dans le voisinage de celle de MM. Willems et Stevens.

Parmi les bons portraits qui figurent à l'exposition cette année, distinguons le portrait équestre de l'empereur, celui du maréchal Canrobert et celui du maréchal Bosquet, qui sont de M. Horace Vernet.

M. Hébert est un peintre des plus sympathiques. Il est poète au suprême degré; l'âme resplendit à travers ses portraits; chacun de ses tableaux raconte un émouvant épisode; nous avons de lui cette année : *les Fiénarolles de San-Angelo vendant du foin à l'entrée de la ville de San-Germano*, et deux portraits.

Il faut citer aussi parmi les portraits vraiment remarquables ceux qu'exposent MM. Rodakowski, Ricard, Chaplin, Baudry et Bencuville.

Regardez les tableaux de M. Cabanel, mesdemoiselles, si vous voulez voir de la grande et noble peinture; ceux de M. Baudry si vous voulez vous donner une idée de la manière des peintres des anciennes écoles d'Italie; ceux de M. Bouguereau si vous aimez la peinture décorative; ceux de M. Ziem si vous rêvez de Venise, du grand canal, de l'Adriatique et de Saint-Marc; ceux de M. Maurice Sand si votre imagination est attirée vers les traditions fantastiques et les sujets de ballade; ceux de MM. Eugène Lambert, Philippe Rousseau, Couturier, Palizzi, si, d'un esprit plus positif, vous aimez à jouer avec les animaux familiers, et à observer les mœurs des lapins civilisés.

Voulez-vous rêver du pays des fées? arrêtez-vous devant les paysages de M. Corot; de l'Orient, de ses minarets et de ses déserts? devant ceux de M. Fromentin. — Aimez-vous, au contraire, la nature coquette des jardins anglais? voyez les paysages gais et pleins de soleil de M. Français. S'il vous faut de bonnes et franches études de la vraie nature, cherchez ceux de MM. Cabat, Louis Leroy, Nazon, Eugène de Varennes, Lavieille, Schutzemberger, Chintreuil, Lafage et Haffner.

M. Penguilly-l'Haridon peint les preux des anciens âges; M. Edouard Frère les intérieurs sobres et tranquilles de la vie réelle; M. Antigna les scènes désolées des inondations de l'an passé; M. Brion les jongleurs et les badauds du seizième siècle; M. Jeanson la plage d'Ambleteuse, qui finira par être connue sous tous ses aspects s'il la représente encore deux ou trois fois.

Il faut avoir vu les tableaux de M. Jalabert, *Raphaël dans son atelier* et *Roméo et Juliette*. Il faut chercher les dessins de M. Bida et ceux de M. Barion. Vous regarderez certainement sans que je vous le recommande les beaux portraits au pastel de M. Eugène Giraud et les gracieux dessins de M. Vidal.

C'est un groupe de M. Perraud, *l'Enfance de Bacchus*, qui obtient le succès de l'exposition de sculpture. M. Perraud est un nouveau venu dans la voie du succès, et il ne pouvait venir plus à temps, car la mort éclaircit bien les rangs des statuaires célèbres; depuis quelques années, Pradier, David et Rude sont tombés l'un après l'autre. Simart vient de partir jeune encore... Au Salon de cette année, deux de ces grands artistes ont laissé une trace de leur glorieux passage à travers nos expositions. C'est ainsi que nous pouvons admirer le *Soldat blessé* de Pradier, terminé par M. Lequesne, et les trois dernières œuvres de Rude: *l'Amour dominateur, Hébé et l'aigle de Jupiter*, et une belle tête de Christ.

L'*Ariane* de M. Aimé Millet est une excellente figure. *La Chute des feuilles* de M. Schröder intéresse et attire. C'est une mélancolique statue de femme qui conserve sur le visage la beauté transparente des poitrinaires, et qui enveloppe ses membres amaigris dans une ample draperie. Ici, l'âme triomphe de la forme; les grandes lignes rachètent par leur noblesse la grâce qui manque aux contours. *La Jeune Convalescente* de M. Loison est de la même famille artistique que *la Chute des feuilles* de M. Schröder. Le *Thésée enfant* de M. Falguière est une des meilleures figures du salon.

Mais ce qu'il faut surtout que vous alliez chercher, ce sont les bustes de M. Oliva et la collection de tous les types africains par M. Cordier.

M. Oliva est un portraitiste fort comme les maîtres de l'école française, alors qu'ils se nommaient : Girardon, Bouchardon, Houdon, Caffiéri. Le buste de M. Gerbet, évêque de Perpignan, est admirable; celui de Mme H. L. est aussi magnifique. Je n'ai pas encore vu celui du père Ventura par le même statuaire.

Rien n'est curieux comme la collection de têtes qu'a su réunir M. Cordier. Où a-t-il trouvé ses modèles? En vérité, il faut qu'il ait parcouru l'Afrique du nord au midi et de l'est à l'ouest! Le marbre noir, le bronze de toutes les teintes, l'onyx ont été réunis et travaillés de toutes façons pour arriver à la réalisation de ces douze types jetés sur un même continent. Il y a des Arabes, des Nègres, des Kabyles, des Malais, des Maures et des Mauresques. Je pense et j'espère que ces têtes d'étude sont commandées pour quelque musée.

C'est à dessein que jusqu'à présent je ne vous ai point parlé des femmes exposantes; j'ai voulu leur consacrer un paragraphe spécial; j'ai voulu, en constatant les succès de quelques-unes d'entre elles, vous bien renseigner sur la place qu'elles occupent parmi les artistes contemporains.

Si je devais vous parler ici de toutes les femmes exposantes, certes le numéro entier du journal n'y suffirait pas; mais à quoi bon vous entretenir du tableau de fleurs de mademoiselle ***, ou du tableau de genre madame X, juste assez bien peints pour que le jury les ait admis, et juste assez insignifiants pour que le public passe devant, deux mois durant, sans les apercevoir?

Ce n'est pas qu'il ne faille déjà beaucoup de talent pour arriver à être reçu par le jury de l'Exposition; mais tous les talents qui brillent dans l'isolement pâ-

lissent bien à la grande lumière des salons carrés et dans le voisinage des œuvres des maîtres. Nous faisons une courte revue, une rapide correspondance. Il faut vous dire ce qui surnage, ce qui attire sérieusement l'intérêt et les regards au Salon, et non point vous faire une nomenclature des œuvres exposées.

Voici d'abord les tableaux de madame ou mademoiselle Henriette Browne, qui ont fait sensation pour la première fois à l'Exposition universelle. — « Une George Sand est née à la peinture, » disait l'autre jour un journal en parlant de madame Browne. « Il ne tiendrait qu'à madame de Rougemont d'en être la Delphine de Girardin, » ajoutait-il. Le journal a raison, ces dames ont un talent hors ligne; mais en parlant ainsi, il n'a pas oublié, je pense, mademoiselle Rosa Bonheur, qui n'a point exposé cette année.

Madame Browne peint des scènes d'intérieur, des portraits d'enfants, à la physionomie fine et parlante. On a vu tous ces minois chiffonnés qui s'agitent, et répètent tant bien que mal leur catéchisme à un curé de village; on les connaît, on les a surpris volant des pommes ou mangeant le dessus de leurs tartines de confitures. Les cinq tableaux qu'elle a exposés occupent au salon le premier rang dans la peinture de genre.

Madame de Rougemont peint principalement le portrait, et compte, avec MM. Chaplin, Ricard, Rodakowski, etc., parmi nos bons portraitistes.

Madame O' Connell est aussi une portraitiste distinguée, mais moins forte que madame de Rougemont, quoique jusqu'à présent on ait fait beaucoup de bruit autour de son nom, et qu'assurément elle mérite une place distinguée parmi les femmes artistes.

Madame Marsaud, qui était autrefois fort assidue aux expositions et qui obtenait des médailles, n'avait rien exposé depuis plusieurs années; elle reparaît aujourd'hui avec un grand tableau qui représente *la Foi, l'Espérance et la Charité sur les débris d'un temple païen*. C'est de la peinture monumentale qui, sans doute, ornera quelque chapelle de cathédrale; la composition a de la grandeur et de la simplicité; c'est religieux et noble; les têtes sont inspirées. On sent que madame Marsaud n'est pas seulement peintre, mais encore poète.

La peinture de madame de Guizard rappelle celle de madame Vigée-Lebrun et celle de Gérard. C'est très-fini, très-velouté, cela ressemble trop à de la peinture sur porcelaine; mais l'âme resplendit à travers les visages extatiques de ses saintes. Il n'y a plus que les femmes qui fassent de la vraie peinture religieuse.

Les miniatures de madame Herbelin sont toujours les plus belles du salon; les fleurs et les fruits de madame Hortensius de Saint-Albin rivalisent avec ceux de Saint-Jean. Si vous voulez les voir, mesdemoiselles, cherchez les numéros 2367 et 2368.

Trois noms de femmes figurent au livret à l'article de la sculpture. Deux de ces noms sont déjà connus, ceux de mesdames Lefèvre-Deumier et Noémi Constant; le troisième, celui de madame Léon Bertaux s'y inscrit, je crois, pour la première fois.

Madame Lefèvre-Deumier expose une statue en marbre intitulée *Virgile enfant*. Cette figure est une des bonnes du Salon. L'entente des lignes élégantes, l'étude consciencieuse de la nature, une grâce juvénile répandue dans l'œuvre tout entière en font une création charmante. Si je ne me trompe, j'ai déjà vu le modèle du *Virgile enfant* à l'exposition de 1851. Il s'appelait alors *Jeune pâtre de l'île de Procida*. Dans l'atelier de l'artiste comment s'appelait-il? — Des indiscrets l'on dit, et ont nommé un des fils de l'auteur, un beau et spirituel jeune homme dont la mère a bien droit d'être fière.

Le buste en bronze que madame Lefèvre-Deumier expose sous le titre de : *Matrone romaine*, est selon moi, une œuvre des plus remarquables, une œuvre que bien des artistes pourraient envier, voire même des membres de l'Institut.

Cherchez les bustes du général Paixhans et de M. Le F. D. (Lefèvre-Deumier), et vous verrez s'ils ne comptent pas parmi les meilleurs portraits de l'exposition.

Madame Noémi Constant expose un groupe en marbre intitulé *Idylle*, qui représente deux enfants enlacés, et qui devait porter pour épigraphe cette pièce d'André Chénier, que votre Journal a publié l'année dernière :

Ma belle Pannychis il faut bien que tu m'aimes,
Vois comme je suis grand, vois comme je suis beau!
Nous avons même toit, nos âges sont les mêmes.
. . . .
D'une coque de noix j'ai fait un abri sûr,
Pour un beau scarabée étincelant d'azur
Il couche dans la laine et je te le destine; etc.

Madame Noémi Constant a encore envoyé deux bustes : un portrait de M. Lefuel, l'architecte de l'Empereur, qui vient d'achever le Louvre, et une tête d'enfant, le portrait de Pierre Gavarni, qu'un douloureux événement vient de faire fils unique du célèbre dessinateur.

Je n'apprécierai point les œuvres de madame Constant, par une raison de convenance : je suis trop son ami pour dire du bien ou du mal de son talent.

Le bénitier de madame Léon Bertaux se recommande par un bon agencement et un modelé gras, soutenu, adroit, large et tout à fait bien compris.

Adieu, mesdemoiselles, ou plutôt au revoir; voici que je vous ai dit, en courant, mon opinion sur le Salon de 1857. Sans doute, j'aurais pu parler longtemps encore; sans doute, j'ai laissé sur mon passage bien des œuvres dignes de remarque; mais j'avais un cadre restreint. J'ai tâché d'être juste. Vous me trouverez peut-être prétentieux si je vous dis que je crois avoir réussi, que je pense vous avoir exprimé l'opinion générale; cependant lisez tous les Salons qui se publieront si vous en avez le courage,—mais *tous*, entendez-vous, et après ce beau travail, vous verrez que vous avez commencé par en lire l'extrait. — J'ai passé bien des noms dignes d'être cités, je le répète, mais j'ai cité les meilleurs et les plus retentissants.— Je ne vous ai pas parlé de M. Courbet, — mais c'est exprès : — on en parle trop.

Claude Vignon.

IMAGES DU PASSÉ

Quand je vivais dans nos campagnes,
L'air des montagnes,
Parfois, emportait la douleur
Loin de mon cœur.

Quand reverrai-je les ruines
Sur leurs collines,
Débris des antiques manoirs
Mornes et noirs?

Et la prairie aux couleurs vives,
Et les deux rives
Où les glaives des verts roseaux
Sortaient des eaux?

Et le vieux pont jeté sur l'onde
Claire et profonde
D'où je guidais mon hameçon
Vers le poisson?

Quand la cloche de notre église,
Suivant la brise,
Viendra-t-elle, pour m'avertir
Qu'il faut partir?

Comme autrefois, quand sur la mousse
Et l'herbe douce
Paresseusement je rimais,
Puis... m'endormais,

Ou quand, le fusil sur l'épaule,
Quittant mon saule,
Je guettais les hôtes ailés
Le long des blés,

Que de fois j'attendis la brune
Pour voir la lune
Se lever derrière un rocher, —
Puis se coucher!

Elle ranimait de mon âme
La douce flamme,
Et des souvenirs de bonheur
Gonflaient mon cœur.

Je suivais dans l'immense voûte
Sa longue route,
Comprenant mieux l'éternité
A sa clarté.

Avec ma jeune rêverie
Dans la prairie,
Je suivais le cours du ruisseau
Jusqu'au château.

LOUIS GOUJON.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL

N° 8.

Nous appellerons particulièrement l'attention de nos abonnées, ce mois-ci, sur une charmante collection de mélodies, romances et chansonnettes dues à madame Perronnet, femme d'esprit et de talent, auteur à la fois des paroles et de la musique. La grâce naïve, le charme sympathique et le style correct de ces compositions en font un recueil appelé à d'incontestables succès, et placent la jeune femme à laquelle nous les devons, au nombre des artistes distingués qui ont légitimement conquis leur rang sous le soleil de la renommée. *Modestie de jeune fille*, *Roses et chardons*, et *Ninon*, sont de charmantes productions que nous recommandons vivement à l'attention de nos lectrices. Il faut signaler aussi une romance intitulée : *Souvenirs des montagnes*, due au talent véritablement remarquable de mademoiselle Julia Guillois. Cette composition, d'un style élevé et correct, est appelée à occuper une place distinguée parmi les créations modernes. *L'Aumônier du régiment* et *Respect aux cheveux blancs*, mélodies de M. Marx Chautagne, sont les dignes sœurs de *Béranger et l'Académie*, composition si connue et si bien appréciée du même auteur. Les œuvres citées ci-dessus sont publiées par M. l'éditeur Petit.

ÉDUCATION MUSICALE

DUPREZ.

Nous avons déjà dit quelque part que nos biographies de chanteurs et de compositeurs illustres ne seraient pas classées par rang d'ancienneté. Celles de nos abonnées qui n'ont connu les Catalani, les Pasta, les Malibran, que par tradition, trouveraient sans doute plus d'intérêt dans les détails de la vie des artistes vivants; aussi, quoiqu'il nous en coûte d'abandonner l'ordre chronologique, nous puisons aujourd'hui dans les excellentes notes de M. Briffault, des particularités qui, jointes à nos propres renseignements, compléteront la biographie de l'éminent chanteur Duprez. Nous nous promettons, néanmoins, de soulever quelquefois la pierre des tombes illustres, et d'y faire descendre avec nous les jeunes adeptes de l'art qui ne doivent ignorer aucun des grands noms qui ont contribué à la gloire et au progrès de la musique.

La biographie de Duprez est un des plus intéressants chapitres de l'histoire de la musique en France.

Les premières années de sa vie furent consacrées à l'étude de la musique, il s'y adonna dès l'enfance.

Duprez est né à Paris, le 6 décembre 1806; on lui donna les prénoms de *Gilbert Louis*; son père était un digne et honnête bonnetier qui avait une fortune des plus minces et une famille des plus nombreuses. Il est bien naturel qu'on ait prétendu que, dès ses plus tendres années, Duprez ait révélé et annoncé par des signes certains et infaillibles sa vocation musicale. Il ne manque pas de biographes pour saisir et signaler ces pronostics; ils devineraient Pascal à sa manière d'apprendre à lire; ils ont découvert Napoléon dans un combat à coups de boules de neige; les dispositions de Duprez leur ont apparu dans la manière dont il écoutait l'orgue de Barbarie, et dont il chantait sur le sein de sa nourrice. Quoi qu'il en soit, le petit Gilbert fut nourri au village et alla à l'école; il reçut les premières leçons de musique de la bienveillance d'une voisine, et l'on assure qu'à neuf ans il solfiait couramment. Les anecdotes prodigieuses viennent ensuite. Un jour qu'il jouait aux billes, le ciel envoya sous ses pieds une pièce de dix sous; l'enfant la ramassa; il fit emplette d'un rondeau de vaudeville, et cette aventure mémorable le prédestina à l'Académie royale de musique.

L'excellente dame qui avait enseigné la gamme à Duprez désirait le faire admettre parmi les pages de la musique du Roi. Pour le rendre digne de cette faveur, on lui ouvrit au Conservatoire la classe de M. Rogat; il y fit peu de progrès; il fallut renoncer à le placer à la cour. En 1817, Choron s'occupa de former son institution; il avait à choisir ses élèves parmi ceux du Conservatoire. Gilbert se présenta au concours qui devait désigner les meilleurs écoliers, il fut refusé. Quelques jours après cette épreuve, il se fit recommander auprès de Choron; il chanta mieux qu'il ne l'avait fait une première fois, et devint pensionnaire de l'École de musique sacrée.

Choron élevait la science musicale au-dessus de toutes les sciences humaines; dans son culte et dans sa pensée, il la plaçait au sommet de toute chose. Le caractère religieux qu'il donnait à ses leçons favorisait cette disposition, et c'est dans les impressions

que Duprez reçut d'un tel maître qu'il faut chercher le signe distinctif de sa méthode actuelle. Ce fut donc Choron qui voua Duprez aux plus nobles destinées de la scène lyrique. L'élève répondit aux soins du maître par son application et aussi par d'honorables résultats. Le professeur l'aimait et le traitait avec distinction; Duprez fut initié par lui aux grands effets de l'art musical : l'harmonie et la pompe des concerts religieux, les soirées solennelles dans lesquelles les disciples de l'institution de la rue de Vaugirard faisaient retentir dans la salle de l'Opéra les chœurs d'*Athalie, Armide*, et les hautes partitions ; une étude sérieuse sur l'harmonie, quelques travaux de compositions graves, des motets, des cantiques, et un essai de cantate sur la *Chute des feuilles* de Millevoye ; voilà ce qui préparait l'avenir de Duprez. N'est-ce pas ainsi que se sont formés les maîtres illustres?

Gilbert, il faut bien le dire, ne comprit pas ce qu'il y avait de précieux et de fécond dans ces notions qui le pénétraient malgré lui. Quelle tristesse fut celle de Choron lorsqu'il apprit que son élève chéri s'était engagé au théâtre de l'Odéon ! et qu'à dix-neuf ans il se hâtait de remplacer ainsi l'art par le métier, l'étude par l'exploitation! Triste condition de notre société! La France achète les artistes, elle les paie magnifiquement; elle ne sait pas les former.

Combien cette première période de la vie de Duprez fut lamentable! La détresse, la disgrâce, l'humiliation, des débuts toujours malheureux l'accablèrent sans relâche. Alors il se réfugia en Italie, tout meurtri qu'il était par ces revers que rien n'avait pu conjurer.

Il y aurait un charme inexprimable à suivre Duprez pas à pas, marchant à ses côtés de ville en ville et de théâtre en théâtre. Dans ce pays, l'histoire d'un artiste, c'est l'histoire de tout ce qui l'entoure. Un musicien célèbre, chanteur ou compositeur, résume toujours admirablement la patrie italienne. Il ne nous est pas donné de voyager ainsi avec Duprez, de rapporter ses traités avec les *impresarii*, ces brocanteurs dont la cupidité a des bizarreries si amusantes; de nous livrer à la joyeuse insouciance de cette existence nomade, que la musique, occupe sans relâche; de nous asseoir dans le réduit obscur des répétitions pour écouter les plus belles partitions du monde, récitées avec amour; de courir pendant huit prices d'artiste que la verve, l'originalité et le talent *Fenice* à *Tordinona*, au milieu d'impressions vives, pittoresques et sans cesse renaissantes.

Duprez a passé neuf années en Italie; il a visité tous les théâtres, il a exécuté toutes les partitions, il s'est soumis à toutes les épreuves, et, de l'humble état de *doublure*, en traversant le *mezzo carattere*, il est monté jusqu'au faîte; il a été l'idole de la population la plus musicale du monde. Naples garde encore le souvenir de ce *Bravo* qui laissa partir les *steamers* de la rade sans leur rendre les passagers qu'il retenait à San-Carlo. Ses fatigues et ses études sont immenses, depuis le jour où il se fit le serf de Lanari, qui le conduisait à son gré et le faisait chanter à outrance de bourgade en bourgade, jusqu'au moment où l'Italie tout entière, dans chacune de ces villes consacrées à l'art, Turin, Gênes, Milan, Venise, Bologne, Florence, Rome et Naples, l'adoptait et le proclamait le roi de la scène lyrique. Quelle ère illustre! quelle voie glorieuse! Là, il avait trouvé les grands artistes que le monde honore : Pasta et Malibran, Lablache et Rubini; là, il avait vécu dans la familiarité des chefs-d'œuvre ; là, il avait rencontré Rossini, Meyerbeer, Bellini, Donizetti, de Ruolz et Auber, dont il avait chanté *la Muette*; là, il avait écouté les accents de la chapelle Sixtine, et l'œuvre de Palestrina lui avait rappelé Choron et ses graves enseignements.

Ce fut instruit à cette école qu'il revint dans sa patrie, dans cette France qu'il avait quittée jadis, souffrant et abaissé. Il y revenait pur de tout sentiment de rivalité, et se destinait à l'Opéra italien.

MARIE LASSAVEUR.

(La fin au prochain Numéro.)



ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

POMMES AU RIZ.

Faites une marmelade de pommes, et préparez un riz au lait bien sucré et aromatisé de vanille. Mettez dans un plat une couche de marmelade, une couche de riz et ainsi de suite; donnez au tout une forme pyramidale, recouvrez de blancs d'œufs sucrés et battus en neige, faites cuire avec feu dessus et dessous. Lorsque les blancs sont montés et un peu colorés, servez.

POIRES AU ROUX.

Pelez des poires, coupez-les en quartiers et mettez-les cuire dans une casserole avec de l'eau en quantité suffisante pour qu'elles y baignent; ajoutez du sucre. Lorsque la cuisson sera à moitié achevée, faites un roux assez copieux, mouillez avec le jus des poires, laissez achever la cuisson. Il faut que la sauce soit bien liée. Faites griller des petites tartines de pain bien minces, rangez-les au fond d'un plat, placez-y les poires et servez.

—

SALADE DE PÊCHES.

Pelez les pêches, coupez-les en tranches, mettez-les dans un compotier après les avoir bien saupoudrées de sucre en poudre des deux côtés; arrosez de bonne eau-de-vie.

Les poires fondantes, les abricots, les pommes tendres, les oranges sont excellents préparés ainsi.

Correspondance.

PLANCHE VIII. — 1 et 2, Bande et rond d'un bonnet grec — 3, M. F. — 4, J. L. — 5, *Herminie* — 6 et 7, Col et manchette — 8, *Aline* — 9, D. M. — 10, Semé — 11, L. L. — 12, G. H. — 13, Écusson pour mouchoir — 14, Quart d'un mouchoir — 15, Boutonnière — 16, Bouquet pour semé — 17 et 18, Col et manchette — 19, I. B. — 20 et 21, Bouquets pour semé — 22, A. D. — 23, Écusson — 24, J. F. — 25, Chausson pour enfant — 26, T. G. — 27, Dessus de pelote 28, Boutonnière — 29, L. L. enlacés — 30, M. H. — 31, J. L. — 32, Dessin pour manches bouillons — 33, Entre-deux — 34, *Suzanne* — 35, Boutonnière — 36, Entre-deux — 37, Patron de mantelet pour une petite fille de trois à quatre ans — 38, Croquis du mantelet — 39 à 41, Patron de manche de robe — 42, Croquis de la manche — 43, Patron de pantalon pour *Lilie* — 44, Ceinture du pantalon — 45 à 48, Camisole pour Lilie — 49, Croquis de la camisole — 50, Rond pour bonnet — 51, Croquis d'un bonnet de nuit — 52 et 53, Manchette et col du matin — 54 et 55, Croquis de la manchette et du col — 56, Entre-deux — 57, Croquis d'une bourse — 58, Dessin du tricot dont l'explication a été donnée le mois dernier — 59 et 60, Épingle-*frisette*.

La petite édition finit au numéro 16 inclusivement.

Ta lettre de Genève a comme des senteurs alpestres, ma Florence, et tes descriptions sont des tableaux ; en les lisant, on se croit transporté sur les rives du Léman, aux ondes vertes et limpides, que traverse, sans s'y mêler, le courant bleu du Rhône ; les glaciers, prismes gigantesques, rayonnent à vos yeux ; on s'élance dans les sentiers verticaux des montagnes ; on voit les chevreuils bondir ; on franchit les ponts qui tremblent au-dessus des abîmes, et l'on sent courir entre ses deux épaules une espèce de léger frisson ; puis, on redescend en ville, et, sautillant, tant bien que mal, d'un pavé aigu sur un autre, l'on s'en vient assister à quelque raout. Ceci me rappelle qu'en février dernier, lors d'une première excursion que vous fîtes à Genève, tu me parlas des salons génevois, ornés exclusivement de dames avec leurs chaufferettes ; un tel aspect, je l'avoue, n'aurait point manqué d'amener un imperceptible sourire sur les lèvres de ta servante, aussi j'admire fort le sérieux que tu gardas en cette occurrence ; je l'admire et j'y applaudis, car je me dois cette justice de reconnaître que, si j'avais souri, je m'en serais aussitôt repentie, n'ignorant pas que la bienveillance nous fait une loi de respecter les us et coutumes des pays que nous explorons. Cependant, ce respect n'est exigible que jusqu'à un certain point ; si, devant un dîner d'antropophages, je pouvais me sentir aucune envie de rire, ce ne serait pas précisément la bienveillance qui me retiendrait. — Et penser que madame Pfeiffer a pu être témoin, non agissant, je le veux croire, de quelques-uns de ces dîners-là !... Mais peut-être ne sais-tu point qui est madame Pfeiffer? Madame Pfeiffer est une Allemande, sur le crâne de laquelle la protubérance des voyages doit être développée prodigieusement, et certes, chez l'illustre voyageuse, cette protubérance n'est point de celles qu'on appelle neutres, parce qu'elles sont vides et ne prouvent rien ; ce qui, soit dit en passant, laisse par trop les coudées franches à MM. les phrénologistes ; non, la protubérance de madame Pfeiffer est une de celles, au contraire, que les événements ultérieurs ont le plus glorifiées. Du reste, bien que dévorée du désir de connaître, bien qu'elle eût mille fois tressailli devant une carte et aux récits des voyageurs, et jeté un œil envieux par delà les horizons, madame Pfeiffer, néanmoins, a vécu quarante ans dans son pays natal, comme toute autre bonne ménagère allemande l'eût pu faire, accomplissant religieusement ses devoirs d'épouse et de mère ; ce n'est que devenue veuve, et ses fils devenus hommes, que madame Pfeiffer s'est enfin laissée aller à l'irrésistible penchant qui l'entraînait ; elle en est aujourd'hui à son troisième tour du monde ; voilà ce qu'est madame Pfeiffer !

Lorsque les Allemands sortent de leur placidité, il paraît qu'ils deviennent excessifs et que leurs passions sont de véritables possessions ; si madame Pfeipper en est un exemple, en voici un autre : ces jours derniers, un Allemand qui, lui, n'a point l'amour des voyages, mais celui de la belle latinité, se trouve mal, place Vendôme, au pied de la colonne ; on le relève, on le porte chez le pharmacien le plus proche, et, tout en lui prodiguant des soins empressés, on se livre à mille commentaires.

« Le besoin ne saurait être la cause de cet évanouissement, dit l'un ; ce monsieur a un embonpoint qui parle en faveur de sa cuisine.

— La cause de l'évanouissement de monsieur, dit un autre, part d'une région plus noble que l'estomac ; monsieur est un Allemand (je ne sais à quelle partie du vêtement se révélait ce mystère) ; monsieur est un Allemand nouveau débarqué à Paris, qui se sera trouvé pour la première fois ce matin vis-à-vis de la colonne ; ce trophée glorieux, mais pour nous seuls, lui aura rappelé les désastres de sa patrie et aura rempli son cœur d'amertume ; de là, sa pâmoison ! »

A ce speech, le sujet, comme disent les médecins, sembla cligner de l'œil, et quelque chose comme un sourire railleur erra sur ses lèvres.

« Vous êtes à côté du vrai, reprit-on d'un autre côté, monsieur est de complexion apoplectique, il faut le saigner ou il trépasse! »

Pour le coup, les deux yeux de l'Allemand se rouvrirent tout à fait, il se dressa sur ses pieds comme si quelque fil électrique l'eût touché, et se défendit avec tant de vigueur, qu'il put soustraire son bras à la lancette qui le voulait absolument perforer.

« Je n'ai pas plus besoin qu'on me saigne, fit-il d'une voix pleine et sonore, que je ne meurs de faim; et je me préoccupe des désastres d'il y a cinquante ans comme des victoires de Charlemagne ou de Germanicus; ce qui, si vous le voulez savoir, ce qui devant votre colonne m'a saisi à la gorge, ce qui a fait fléchir mes genoux, ce qui a pour un moment suspendu le cours de mon existence, c'est... mais le comprendrez-vous? c'est un barbarisme! oui, messieurs, sur ce monument dont vous êtes fiers, il y a un barbarisme!... un barbarisme à Paris!... Mais il faut que l'Académie soit saisie de ce fait, poursuivit le puriste, alors que chacun s'éloignait de lui en souriant, plus disposé à douter de son savoir que de l'excellence de l'inscription; il faut que l'Académie soit éclairée. Il y va de l'honneur de tout ce qui parle latin au monde! Une voiture! une voiture! »

« A l'Académie! fait notre original dès qu'une voiture lui eût été amenée et qu'il s'y vit installé... Pas ce chemin! pas ce chemin! cria-t-il au cocher, qui naturellement prenait la place Vendôme; jamais, tant que cette inscription subsistera, jamais je ne repasserai devant cette colonne! Prenez les boulevards, la Bastille et les quais. »

Le cocher aurait pris tout aussi volontiers Bercy, Ivry et la Gare; il était à l'heure!

L'histoire ne dit pas si la requête est arrivée à son adresse, mais jusqu'à ce jour il n'a été retranché ni ajouté une virgule à l'inscription.

Comme tu le vois, heureuse *pérégrine*, nous sommes encore à Paris, et il y fait bien chaud, et la vue des moellons n'est pas gaie, et nous ne paraissons pas en devoir être délivrés de sitôt; quand une rue surgit du sol, belle, large, saine, une autre tombe, de sorte que nous en avons bien pour jusqu'à la fin des siècles!

A propos de moellons, l'autre jour, à Saint-Cloud, sur la hauteur de Montretout, où M. M... fait bâtir, un scieur de pierre poussait sa scie et geignait, ce qui est très-naturel quand il fait trente degrés de chaleur et qu'on scie des pierres, de six heures du matin à six heures du soir. Tout à coup, notre homme aperçoit sur sa scie deux mains gantées qui poussent et tirent tour à tour. « Laissez donc ça, dit-il sans lever le nez et d'un ton rogue; ces joujoux-là ne sont point faits pour les mains qui portent gants. »

Aussitôt les mains se détachèrent, et celui auquel elles appartenaient s'éloigna, et le scieur continua de scier et de geindre, jusqu'à ce qu'un superbe valet de pied lui vint apporter 40 francs en bel or reluisant, de la part des mains qui s'étaient posées sur sa scie... lesquelles mains appartenaient à... S. M. l'empereur!

« C'était lui! » fit l'homme.

Et, après de bruyants hourras :

« Dites-lui, ajouta-t-il désignant au laquais la pierre sciée à moitié et ne trouvant rien de mieux pour exprimer sa reconnaissance et sa joie, dites-lui qu'il est bien le maître de la venir achever, je ne l'en empêcherai pas, quand même il aurait ses gants! »

L'empereur a dû sourire de cette naïveté; pour moi, j'en ai ri de bon cœur, fais de même, si cela t'y invite, et prenons nos planches.

1 et 2, Bande et rond d'un bonnet grec, que l'on peut broder au passé sur casimir, sur velours ou sur moire, selon la saison; ce dessin serait aussi très-convenable, si tu voulais substituer le point de chaînette à la broderie au passé. Dans tous les cas, les points grainés qui se trouvent dans l'intérieur des palmes devront être conservés; la chaîne de pois se fera aussi au passé, à moins qu'on ne la forme avec des perles de jais; ceci est une idée et non un conseil que je te donne, appréciant médiocrement, surtout pour un tel emploi, ce genre un peu clinquant. Le rond de ce bonnet pourrait encore, en le brodant alors au plumetis, servir pour un dessus de pelote, que l'on entourerait d'une guipure placée sur un ruban ruché faisant transparent.

3, *M. F.*, œillets ou pois.

4, *J. L.*, plumetis simple ou feston.

5, *Herminie*, plumetis avec mélange de coton de deux couleurs.

6 et 7, Col et manchette que l'on peut broder de deux manières aussi jolies l'une que l'autre et ayant chacune un emploi différent. La première serait de faire ce dessin tout simplement au plumetis sur nansouk ou batiste double; la seconde, de choisir de la mousseline suisse très-fine, de la placer double sous chaque écusson; broder le tout au plumetis et découper ensuite la mousseline de façon que les écussons seulement se détachassent en mat. Une petite dentelle terminerait ce col, tandis que le premier, en nansouk ou en batiste, se terminerait par un double rang de piqûre.

8, *Aline*, plumetis fin.

9, *D. M.*, plumetis.

10, Semé pour fond de bouillon, de bonnet, et divers autres objets de lingerie; plumetis.

11, *L. L.*, plumetis.

12, *G. H.*, plumetis.

13, Écusson pour mouchoir de chasse, renfermant le nom d'*Edgard*; les feuilles de chêne au point de plume; le reste, plumetis très-fin.

14, Quart d'un mouchoir dont le dessin forme une grecque que l'on peut broder soit au plumetis, soit au feston; la première manière est plus jolie, plus légère; dans le bord, une petite guipure serait d'un bon effet, mais elle n'est point indispensable, surtout si ce dessin, comme la mode du moment le permet, se brode avec du coton de couleur.

15, Boutonnière pour chemise d'homme, plumetis.

16, Semé, ayant le même emploi que celui du n° 10.

Ici finit la petite édition.

17 et 18, Col et manchette à broder au plumetis sur mousseline; les jours dont je t'ai dernièrement donné quelques aperçus compléteront très-heureusement ce dessin déjà joli. La manchette, renversée

sur un bouillonné de même étoffe, très-long et surtout très-ample, se ferme par des boutons de fantaisie.

19, *I. B.*, plumetis fendu.

20 et 21, autres semés, plumetis et points sablés.

22, *A. D.*, plumetis.

23, Écusson-légende renfermant le nom de *Cécile*, plumetis.

24, *J. F.*, plumetis simple ou feston.

25, Chausson pour enfant du premier age, à broder au passé et soutache, sur du cachemire blanc, rose ou bleu. Ces petits chaussons me semblent plus jolis tout blancs; on les monte soi-même, car rien n'est plus facile, puisqu'il ne s'agit pour l'intérieur que de les piquer ou simplement de les garnir d'une petite flanelle; le dessus est lacé et orné d'un nœud de ruban. Cet ouvrage sans importance fait toujours plaisir à une jeune mère, et il est aussi fort bien accueilli dans toutes nos loteries, la vente en étant d'avance assurée.

26, *T. G.* pour mouchoirs d'homme, plumetis simple ou feston.

27, Dessus de pelote pour broder au passé sur moire blanche; la soie cordonnet pourra être, ou d'une seule couleur, ou assortie aux couleurs naturelles des fleurs et du feuillage; le chiffre en soie maïs. Pour une jeune mariée, la moire bleu clair pourrait remplacer la moire blanche; une passementerie et une jolie frange mousse termineront ce charmant ouvrage.

28, Boutonnière au plumetis très-fin.

29, *L. L.* enlacés, plumetis et points sablés.

30, *M. H.*, plumetis, œillets ou pois.

31, *J. L.*, plumetis et points sablés.

32. Dessin simple et léger pour manches bouillons, à broder sur mousseline au plumetis facile.

33, Entre-deux allant avec les manches bouillons.

34, *Suzanne*, plumetis et œillets ou pois.

35, Boutonnière, plumetis.

36, Entre-deux, guipure et plumetis.

Nous voici au côté des patrons.

37, Patron d'un mantelet de petite fille de trois a quatre ans, dont tu vois le croquis au n° 38, et qui te dit assez que tout le corps de ce petit mantelet est composé d'entre-deux guipure et d'une bande de taffetas de largeur égale, dont les distances sont indiquées par les traits que tu vois sur le patron; tout autour se trouve un volant, haut, par derrière, de douze centimètres, allant, sur le devant, en diminuant; au bord du volant est un entre-deux guipure et une dentelle du même genre. Ce mantelet, dont le modèle nous vient de la maison Havez, était encore reproduit de la manière que voici : sur un fond de tulle de Lyon noir étaient alternés un entre-deux de guipure et un rang d'effilé gaufré de même largeur que l'entre-deux. Le volant, dans les mêmes proportions, était également composé d'entre-deux et d'effilés. Ce genre, très-joli, peut se faire à bon marché, car les effilés noirs coûtent très-peu, et l'on trouve en imitation des entre-deux qui valent les vraies guipures ou les Chantilly. Pour grandes personnes, cette dernière composition est aussi très-heureuse.

38, Croquis du mantelet que nous venons de décrire.

39 à 41, Patron d'une manche de robe de forme odalisque. Cette forme, pendante du bas et très-fuyante, est réellement la seule nouveauté du moment, car nous ne parlerons plus des bouillons et des volants que l'on cherche à varier à l'infini et qui n'en sont pas moins ce qu'ils étaient il y a un an, tandis que la manche odalisque et la manche grecque, celle-ci à peu près semblable à celle-là, sortent un peu de tout ce que nous avons vu jusqu'à présent. La plupart se font fendues jusqu'à la saignée, avec un nœud de velours ou de ruban, suivant la garniture de la robe; le patron que je t'envoie, au contraire, est fermé jusqu'au bas; ce genre plus simple convient aux robes ordinaires. D'ailleurs, lorsque tu voudras donner à ta manche plus d'élégance, rien ne te sera plus aisé que de l'ouvrir comme la précédente et même au delà; la garniture de dessus te servira de limite. Ces sortes de manches étant fort larges exigent une doublure blanche en percaline de soie et une ruche de ruban de satin blanc.

42, Croquis de la manche toute montée et garnie d'un double rang de ruches en ruban; les fronces du haut, sur lesquelles retombe le jockey, n'ont point été assez marquées par le dessinateur; d'après ce dessin, il n'y aurait, pour ainsi dire, pas d'ampleur dans le haut, tandis que c'est le contraire, ainsi que tu pourras en juger par le patron.

43, Croquis de pantalon pour notre poupée, miss *Lily*; les traits du bas indiquent la position des plis, que l'on pourrait faire avec un petit jour à fil tiré. Le cran du devant marque l'endroit jusqu'où le pantalon doit être cousu.

44, Ceinture du pantalon que l'on ferme à l'aide d'un bouton et d'une boutonnière; cette ceinture doit être fixée aux fronces du pantalon par un point de piqûre à l'endroit et un point de côté à l'envers, piquant dans chaque fronce. Si j'entre dans d'aussi minutieux détails, c'est d'abord parce que je sais miss Lily très-difficile, et puis, surtout, parce que je tiens à faire de nos toutes jeunes amies d'habiles ouvrières; ce que l'on apprend dès le jeune âge ne s'oublie point.

45 à 48, Dos, devant, manche et col d'une camisole, toujours pour miss Lily. Le feston qui entoure ce patron est placé en dedans du trait, de manière à indiquer que ce feston peut aussi bien être fait au bord qu'au-dessus d'un ourlet de deux centimètres. Sur les épaules, la largeur des trois plis est marquée. Le feston du bord pourrait, si l'on voulait varier, être remplacé par un ourlet à jour ou par un ourlet piqué.

49, Croquis de la camisole terminée.

50, Rond pour faire le bonnet du n° 51. Plusieurs fois déjà, tu m'as demandé une jolie forme de bonnet de nuit, ne rappelant point ce que tu as reçu jusqu'à présent; croyant l'avoir enfin trouvée, je m'empresse de te l'envoyer, et vais, à l'aide de ce croquis très-fidèlement rendu, du reste, t'expliquer comment tu dois faire ce bonnet :

1° broder au plumetis le petit rond du n° 50; 2° choisir du jaconas fin et clair comme de la batiste, et 3°, faire en plus grand comme un bonnet d'enfant à coulisses; chaque coulisse a, de largeur, deux centimètres et se trouve formée par cinq ganses très-fines; il doit y avoir six coulisses; la coulisse près du fond fait légèrement la pointe; le rond brodé

est posé de manière à ce que tout le feston du bord puisse se détacher sur la première coulisse. Sur une petite passe, large de deux centimètres, est posé un double rang de garnitures; ces garnitures sont de même étoffe que le bonnet; celle du dessous a, de longueur, un mètre quarante centimètres; elle est large, dans le milieu du front, de un centimètre et et de deux dans le bas des joues; au bord d'un petit ourlet de mouchoir est cousue une valencienne d'un centimètre et demi; cette première garniture est posée de manière à froncer un peu sur le front et à former des tuyaux égaux à partir des tempes; elle tourne autour de la pointe du bas et vient se terminer sous les premiers plis du bavolet. La seconde garniture n'a que un mètre vingt-six centimètres de longueur; elle est de même hauteur que la précédente; au-dessus du petit ourlet sont deux plis très-fins. Cette seconde garniture se pose à deux centimètres de l'autre, en disposant l'ampleur de la même façon; elle se termine à la pointe du bonnet. Le bavolet a de longueur 77 centimètres, cinq de hauteur par derrière, et se termine vers les oreilles tout à fait en pointe; un ourlet d'un centimètre est surmonté de quatre petits plis; la valencienne des garnitures est cousue au bord; une fois cousu au bonnet, le bavolet doit former des plis très-prononcés. Ce bonnet se termine enfin par les brides et par le nœud des coulisses; les premières ont quarante-cinq centimètres de long sur huit de large; les secondes, vingt-six de long sur cinq de large; toutes arrondies par le bas et simplement ourlées.

51, Croquis du bonnet terminé.

52 et 53, Manchette et col, à broder sur nansouk double, terminé par un rang de piqûre et par une petite valencienne légèrement tuyautée. Ce genre de col et de manchettes est fort à la mode dans le moment, les modèles en sont tout à fait nouveaux; tu remarqueras, sur le dessin d'abord et sur le croquis ensuite, que les cols se ferment maintenant comme les manchettes, par un double bouton; cela évite de mettre une broche, déplacée parfois dans une toilette du matin. Les bouillons, comme je te l'ai déjà dit, se font très-longs et surtout très-amples; voici les dimensions du modèle que je t'envoie : hauteur du coude quarante-cinq centimètres; sous le bras, vingt-sept; largeur, soixante-dix; brisure, quatre centimètres; poignet du bas, trente-deux centimètres de large sur sept de haut.

54 et 55, Croquis du col et de la manche dont nous venons de parler.

56, Entre-deux plumetis pouvant servir à divers objets de lingerie.

57, Bourse algérienne pour hommes; on la fait soit au filet, soit au crochet avec du cordonnet très-fin ou de la ficelle; l'un des bouts est carré et l'autre arrondi; la bordure du premier, dont tu pourras choisir le dessin parmi ceux que tu as déjà reçus, doit avoir une hauteur de dix centimètres; pour le second côté, cette bordure est insignifiante; il suffit de faire quelques rangées d'inégale grandeur. La longueur totale de la bourse est de quarante centimètres sur huit de largeur. Un coulant en passementerie assorti de couleurs à celles de la bourse et des glands espagnols, également en passementerie, complètent cette bourse.

58, Dessin de tricot, dont l'explication a été donnée le mois dernier.

59 et 60. Fort embarrassée pour répondre à toutes les questions que tu m'as adressées au sujet des nouvelles frisures et des *épingles-frisette* qui servent à les former, j'ai mis à contribution la complaisance de M. Croisat, auteur de cette nouvelle invention; comme pour le séparateur des cheveux, il s'est fait un plaisir de me donner et les explications nécessaires et le dessin de chacune de ses épingles. Tu vois qu'il y en a de cinq grandeurs; en outre, il m'a remis deux petits croquis indiquant la manière de placer ces frisettes pour rendre *indéfrisables* les boucles faites selon l'ancien système ainsi que celles qui sont tournées en dehors, et qui produisent ce qu'on appelle une *Impératrice frisée*.

Cette dernière coiffure est ravissante et siéra aux personnes qui ont les racines bien plantées. De plus, il est agréable de se dire que les boucles soutenues par ces nouvelles épingles ne peuvent se défaire, même par les temps les plus humides, et qu'il n'est plus nécessaire de couper ses cheveux; je crois même que plus la chevelure est longue, mieux cela réussit.

Il y a trois séries d'épingles encartées par douzaines : la grande série comprend, par nombre égal, les épingles à trois, à quatre et à cinq crans; la série moyenne comprend les épingles à deux et trois crans, lesquelles produisent naturellement des frisures plus légères. La troisième série ne comprend que des épingles à un seul cran, destinées presque spécialement à rouler les cheveux, le soir, en papillotes et remplaçant avec avantage ce qu'on appelle les papillotes *invisibles* et les *bigoudis*. Une instruction imprimée, démontre aussi la manière d'employer ces sortes de *broches à schall* pour remplacer par une *bourrade* de cheveux (qu'on soutient avec une frisette de moyenne dimension et qu'on couvre de cheveux lisses), les crêpes et les fausses bouffantes désagréables comme tout ce qui est faux, et, d'ailleurs, insupportables par les temps chauds.

Je vais, pour répondre à plusieurs demandes qui ont été faites à ce sujet, donner quelques détails sur les layettes, ou, pour mieux dire, je vais transcrire ici le devis que madame Havez a bien voulu me remettre.

COMPOSITION D'UNE LAYETTE.

12 chemises de toile.
6 brassières de flanelle.
6 — de piqué uni.
6 — festonnées.
3 — garnies.
3 — en nansouk.
6 langes, molleton uni.
6 — de laine.
6 béguins, toile ou flanelle.
12 bonnets en nansouk.
2 — de baptême.
6 taies d'oreiller simples.
6 — — festonnées.
1 robe longue de baptême.
1 — de nansouk simple.
1 — demi-longue.
1 pelisse en cachemire uni, garnie de galon ou brodée au passé, en soutache.
1 capote de taffetas ou de satin, selon la saison et assortie à la pelisse.


Laure Noël
A. Portier
Journal des Demoiselles
Paris, Boulevart des Italiens, 1.

Cette layette, toute faite, coûte cinq ou six cents francs; mais tous ces objets ou la plupart pouvant se faire soi-même, ne reviendraient alors qu'à un prix très-modeste.

Avant de prendre la gravure, je veux te parler du charmant ouvrage que voici :

IMITATION DES LITHOPHANIES.

Tout le monde, je crois, connaît aujourd'hui, et je suppose que tu es du nombre, ce que l'on nomme *lithophanie*; tu vois déjà que je veux parler de ces délicieux petits tableaux en porcelaine, moulée sur des bas-reliefs et qui, placés devant une lumière ou fixés, comme c'est l'usage, à un carreau de fenêtre, reproduisent en relief, avec des dégradations de teintes les plus délicates, le sujet sur lequel le tableau a été moulé. Avant de t'indiquer le moyen d'imiter ces petits chefs-d'œuvre, laisse-moi te dire que les premières *lithophanies* nous sont arrivées des manufactures de Meissein; aujourd'hui il s'en fait dans toutes les manufactures de belle porcelaine, mais le prix encore élevé de ces petits tableaux a fait naître à Berlin une nouvelle industrie, celle de l'imitation des *lithophanies*, imitation dont les procédés ne demandent pas plus d'adresse qu'il n'en faut à nos jeunes amies pour exécuter la plupart des ouvrages de goût dont nous envoyons chaque mois de nouveaux modèles.

Donc, ouvre tes oreilles.

L'imitation des *lithophanies* s'obtient au moyen de la cire blanche bien pure (celle de Smyrne est la plus convenable) additionnée de graisse et de gomme élastique blanche, dans la proportion d'un huitième pour chacun de ces derniers ingrédients, qui sont destinés à donner à la cire le liant et la solidité qui lui manquent.

Répétons : cire blanche, puis, un huitième de rognon de veau fondu au bain marie, et un huitième de caoutchouc blanc dissous; tu feras fondre la cire au bain-marie ou sur un feu très-doux, à l'esprit-de-vin par exemple, modérant à ton gré la chaleur; le vase dont tu te serviras sera en fer-blanc avec un bec; au fur et à mesure que la cire se fond, on ajoute la graisse et le caoutchouc, ayant soin de remuer presque constamment. Cette préparation, une fois terminée, peut servir immédiatement ou être conservée.

En ajoutant des matières colorantes à la cire, on lui donne la teinte la plus convenable à l'effet que l'on veut reproduire. Le blanc s'obtient avec l'outre-mer Guimet, le vert avec le vert anglais foncé, le jaune avec le jaune de chrome, le violet avec la laque violette de cochenille, enfin le rouge avec le vermillon et le carmin. Ces matières colorantes doivent être en poudre impalpable, l'intensité de ton qu'elles donnent à la cire varie selon la quantité employée.

Par un usage en quelque sorte artistique, on peut en employant la cire coloriée obtenir des tableaux d'une transparence du plus merveilleux effet; mais avant de te livrer au fini de ce travail, je t'engage à t'exercer d'abord à reproduire plus ou moins parfaitement un petit tableau d'une couleur uniforme. A cet effet, tu te procureras un modèle en plâtre, soit une vue, soit un sujet pieux; ce plâtre, après avoir été plongé pendant quelques minutes dans une eau pure, doit être posé horizontalement sur une petite planche que l'on entourera, si elle en manque, d'un petit rebord en terre glaise destiné à retenir la cire que l'on verse, vivement, jusqu'à ce que le modèle en soit recouvert à une hauteur de un millimètre ou deux au-dessus de ses reliefs les plus saillants; quelques minutes suffisent à la solidification de cette couche de cire, que l'on retire alors de dessus le moule de plâtre dont elle est, tu le comprends, la fidèle reproduction. Si ton modèle a été bien choisi et ton imitation bien réussie, ta *lithophanie* artificielle doit pouvoir rivaliser avec les plus parfaites venant de Meissein; quelques personnes même préfèrent celles-ci aux véritables. Et puis, c'est si amusant à faire, et si gracieux à offrir!

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES

Toilette de promenade et *toilette de soirée pour les eaux*. — Robe de taffetas à petites raies en travers; les quilles sont formées par deux bandes de taffetas écossais interrompues par une rangée de boutons plats recouverts d'écossais. Basquine impériale ornée pareillement. Chapeau de paille suisse avec un simple bouquet de fleurs des champs; au bord de la passe et du bavolet est une dentelle à petits grelots de jais. Manches bouillons.—Gants de Suède à deux boutons. — Ombrelle au crochet avec transparent de moire.

Robe d'organdi à deux jupes; au bord de la première jupe se trouvent des bouillonnés; des rubans passés dedans viennent sur les deux côtés de devant former une échelle de nœuds. Fichu Marie-Antoinette, croisé devant et nouant par derrière; deux garnitures brodées surmontées d'un bouillonné avec ruban, et des nœuds terminent ce joli fichu, descendant assez bas sur les deux volants des manches, pour les disssimuler tout à fait.

TAPISSERIE COLORIÉE.

La tapisserie que nous donnons ce mois-ci représente d'abord un sac de voyage ou sac à argent; suivant le canevas plus ou moins gros que l'on choisira, on le fera avec mélange de soie d'Alger pour les couleurs claires.

Vient ensuite un dessin destiné à des lambrequins de cheminée, de rideaux ou de tables; les couleurs claires seront aussi mieux en soie.

Tu me railles de ce que je suis toujours près d'oublier le rébus, et tu supposes que mon incapacité naturelle pour ces sortes de jeux d'esprit est un peu la cause de ce presque oubli; raille, raille, mon enfant, moi, je me bornerai à te donner la *traduction* du dernier, sans y ajouter un mot d'explication; peut-être éprouveras-tu quelque embarras à deviner comment ce groupe de collégiens, dont *deux nouveaux*, cette *toue*, ce *tét* à porc, enfin ce *beau* du temps du directoire, peuvent signifier : *De nouveau, tout est beau*; ton embarras serait ma vengeance.

Adieu, je t'aime et t'embrasse.

ÉPHÉMÉRIDES.

12 Août 1591. — Naissance de Louise de Marillac, dame Le Gras, fondatrice des Sœurs de la Charité.

Madame Le Gras naquit à Paris, d'une ancienne famille parlementaire; elle montra, dès sa jeunesse, une extrême piété, et, devenue veuve, elle résolut de se vouer à Dieu dans les pauvres. Elle eut le bonheur d'avoir pour guide saint Vincent de Paul, qui, tout en l'encourageant dans son dessein, éprouva longtemps ses forces et sa vocation. Il commença par l'envoyer visiter les confréries de charité qu'il avait établies en plusieurs lieux, et où les femmes s'assemblaient pour visiter et soigner les pauvres malades. Elle s'acquitta de cette mission avec un zèle et une intelligence extrêmes; elle servait les malades de ses mains, instruisait les jeunes filles, et ne se servait de sa fortune que pour secourir les indigents et fonder des écoles dans les villages. Son amour pour le bien s'accrut de plus en plus, et de retour à Paris, elle songea à établir une petite communauté de filles, non cloîtrées, qui iraient visiter et panser les pauvres malades. Saint Vincent de Paul, après avoir mûri ce projet, en permit l'essai; madame Le Gras rassembla quelques pauvres filles simples et pieuses, et s'adonna avec elles à cette bonne œuvre, qui devait prendre une si grande extension. Elle y consacra sa vie entière, tout en prenant part au bien abondant qui se faisait autour d'elle, et il n'est pas une œuvre de religion et de charité, si nombreuses à cette époque, à laquelle madame Le Gras n'ait coopéré. Sa vie admirable se termina par une sainte mort; elle succomba aux fatigues de la charité à l'âge de cinquante-six ans, et l'œuvre qu'elle a créée, dont elle a soutenu le berceau, est aujourd'hui une des gloires de la France.

Mosaïque.

Le bonheur des riches ne consiste pas dans le bien qu'ils ont, mais dans le bien qu'ils peuvent faire.

FLÉCHIER.

—

Pendant que les hommes délibèrent, il ne s'exécute que ce que Dieu résout.

BOSSUET.

Quand on est capable de se connaître, on se trompe rarement sur son sort, et les pressentiments ne sont le plus souvent qu'un jugement sur soi-même.

Mme DE STAEL.

—

Si tu ne veux pas qu'on le sache, ne le fais pas.

Maxime chinoise.



Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.

HISTOIRE ET CHRONIQUE

DE

LA POÉSIE FRANÇAISE

Depuis ses plus anciens monuments jusqu'à l'époque de Malherbe.

SECONDE PÉRIODE. — Règne de l'allégorie, du genre didactique et de la satire.

(Douzième article.)

ALAIN CHARTIER.

Alain Chartier a fait l'admiration de son siècle ; mais par malheur, au brevet de grand homme que lui décernèrent ses contemporains, il manque et manquera toujours la signature de la postérité. On disait de son temps qu'il n'y avait rien de comparable à son esprit... que sa laideur. Actuellement, on ne peut dire de lui qu'une chose, c'est que sa prose est à peine un peu plus supportable que sa poésie. Il a cependant, comme poète, un certain nombre de détails qui se font lire encore avec assez de plaisir ; mais, en général, son vers est faible, languissant et sans couleur. André Duchesne et quelques autres le font naître en 1386, et mourir en 1458. Cette opinion, qui est aussi celle de Pasquier, n'est pas appuyée sur des preuves bien certaines. Il paraît, du reste, qu'il était d'une famille distinguée.

Parmi ses trop nombreuses productions, il en est une, l'idylle suivante, qui n'est pas dépourvue de charme. C'est à peu près ce qu'il a fait de mieux. Encore avons-nous dû glaner dans l'original, où ce qu'il y a de vraiment poétique se noie dans les redites et les longueurs :

Pour oublier mélancolie
Et pour faire plus chère lie,
Un doux matin aux champs issy (je sortis)...
Tout autour, oiseaux voletaient,
Et si très-doucement chantaient
Qu'il n'est cœur qui n'en fût joyeux...
Le temps n'était mie nueux (nuageux),
De bleu étaient vêtus les cieux,
Et le beau soleil clair luisait...
De l'autre part, fut la clôture
D'un pré gracieux, où Nature
Sema les fleurs sur la verdure,
Blanches, jaunes, rouges et perses.
D'arbres fleuris fut la ceinture,
Aussi blancs que si neige pure
Les couvrait. Ce semblait peinture,
Tant y eut des couleurs diverses !...
Le ruissel, d'une source vive,
Descendait de roche naïve...
Je disais à Amours : « Amours,
Pourquoi me fais-tu vivre en plours
Et passer tristement mes jours,
Quand tu donnes partout plaisance ?... »
Ainsi mon cœur se guermentait (plaignait)
De la grand' douleur qu'il portait
En ce plaisant lieu solitaire...
Là fut le gracieux repaire
De ce que Nature a pu faire
De bel et joyeux en été ;
Là n'avait-il rien à refaire
De tout ce qui me pouvait plaire...
Fors que ma dame y eût été !

Ce dernier trait est charmant. Mais ce n'est pas la seule chose à remarquer dans cette *bergerie* véritablement fraîche et gentille, malgré l'éternel lieu commun du printemps, des oiseaux et des fleurs. Quand le poète nous dépeint les arbres fleuris *aussi blancs que si neige pure les couvrait*, ne retrouve-t-on pas en germe sous cette image gracieuse les vers suivants de Victor Hugo :

Le beau pommier, tout fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps !

-o-



CHARLES D'ORLÉANS.

Charles d'Orléans, petit-fils de Charles V, père de Louis XII et oncle de François Ier, naquit en 1391, et mourut en 1466. Il se vit deux fois veuf dans l'espace de huit à neuf ans, et devint, comme chacun sait, prisonnier des Anglais, à la bataille d'Azincourt.

Ce poète de sang royal termine la période allégorique ; il en résume, mieux que personne, les qualités et les défauts, et l'on voit qu'il s'est promené longtemps à travers ce labyrinthe de personnifications et de symboles qui a nom *le Roman de la Rose*. Il ne vous dira pas : « Quand j'étais jeune. » Fi donc ! Il vous dira : « Du temps que dame Nature me remit entre les mains de dame Enfance. » Et ainsi de suite. Avec lui, tous les substantifs abstraits qui désignent une qualité quelconque, perdent leur article plébéien et s'affublent d'une imposante majuscule.

Cependant, soyons juste : il lui arrive parfois de renoncer à cet attirail mythologique d'une nouvelle espèce, et alors sa muse devient charmante. Elle s'exprime dans le plus joli langage de cour qu'il soit possible d'imaginer. Charles d'Orléans est le Dorat du moyen âge ; et il a de plus que son rival du dix-huitième siècle, la naïveté, la grâce enfantine, et cette aisance d'allure, cette élégance de mouvements, — en un mot, ce *je ne sais quoi* qui trahit tout de suite le grand seigneur.

Jeune, gente, plaisante et débonnaire,
Par un prier qui vaut commandement,
Chargé m'avez d'une ballade faire ;
Si l'ai faite de cœur joyeusement ;
Or la veuillez recevoir doucement ;
Vous y verrez, s'il vous plaît, à la lire,
Le mal que j'ai, combien que vraiment
J'aimasse mieux de bouche vous le dire.

Votre douceur m'a su si bien attraire,
Que tout vôtre je suis entièrement,
Très désirant de vous servir et plaire ;
Mais je souffre maint douloureux tourment,
Quand à mon gré je ne vous vois souvent ;
Et me déplaît quand me faut vous l'écrire :
Car si faire se pouvait autrement,
J'aimasse mieux de bouche vous le dire.

En vérité, ce ne sont pas là des vers comme on avait l'habitude d'en composer, ou plutôt d'en aligner à cette époque ; ce sont des parfums qui s'exhalent, des fleurs qui s'arrondissent en bouquets. Jamais un trouvère bourgeois n'aurait pu les cueillir : elles se seraient écrasées sous sa grosse main maladroite.

Écoutons à présent le noble poète chanter la riante saison du renouveau, le beau mois printanier où les rossignols courtisent les roses, où les abeilles butinent sur les haies, où la campagne est verte comme l'espérance, où le ciel est bleu comme l'infini des rêves :

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie
De soleil luisant, clair et beau.
Il n'y a bête ni oiseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

Rivière, fontaine et ruisseau,
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfévrerie ;
Chacun s'habille de nouveau...
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

Quelques pages plus loin, c'est le tour de l'hiver. Il est arrangé de la belle façon, dans la chansonnette que voici :

Hiver, vous n'êtes qu'un vilain !
Été est plaisant et gentil,
En témoin de mai et d'avril
Qui l'accompagnent soir et main (matin).

Été revêt champs, bois et fleurs
De sa livrée de verdure
Et de maintes autres couleurs,
Par l'ordonnance de Nature.

Mais vous, Hiver, trop êtes plein
De neige, vent, pluie et grésil :
On vous dût bannir en exil.
Sans point flatter, je parle plain (clair) :
Hiver, vous n'êtes qu'un vilain !

La ballade suivante, malgré quelques longueurs, est empreinte d'une distinction bien rare à cette époque. On sent, rien qu'à la lire, qu'elle devait être débitée par un haut et puissant personnage, vêtu de soie et de velours :

Tant bien lui sied, à la noble princesse,
Chanter, danser et tout ébattement,
Qu'on la nomme de ce faire maîtresse.
Elle fait tout si gracieusement,
Que nul n'y sait trouver amendement :
L'école peut tenir de courtoisie ;
En la voyant, apprend qui est sachant,
Et en ses faits qui va garde prenant :
De ces grands biens est ma dame garnie.

Bonté, Honneur, avecque Gentillesse (1),
Tiennent son cœur en leur gouvernement,
Et Loyauté nuit et jour ne la laisse ;
Nature mit tout son entendement
A la former et faire noblement ;
De point en point c'est la plus accomplie
Qui aujourd'hui soit au monde vivant.
Je ne dis rien que tous ne vont disant :
De ces grands biens est ma dame garnie.

Elle semble... mieux que femme... déesse!
Si crois que Dieu l'envoya seulement
En ce monde, pour montrer la largesse
De ses hauts dons qu'il a entièrement
En elle mis abandonnément.

Elle n'a pair (sa pareille) ; plus ne sais que j'en die,
Pour fol me tiens de l'aller devisant,
Car moi, ni nul, n'est à ce suffisant :
De ces grands biens est ma dame garnie.

S'il est aucun qui soit pris de tristesse,
Qu'il aille voir son doux maintènement ;
Je me fais fort que le mal qui le blesse
Le laissera pour lors soudainement,
Et en oubli sera mis pleinement.

(1) Encore des personnifications abstraites!

C'est paradis que de sa compagnie!
A tous complaît, à nul n'est ennuyant;
Qui plus la voit, plus en est désirant :
De ces grands biens est ma dame garnie.

Toutes dames qui oyez-ci comment
Prise (je loue) celle que j'aime loyaument,
Ne m'en sachez maugré, je vous en prie;
Je ne parle pas en vous déprisant,
Mais comme sien, je dis en m'acquittant :
De ces grands biens est ma dame garnie.

La ballade *Sur la mort de la duchesse d'Orléans* est une des meilleures choses que Charles ait jamais écrites. Plus de recherche, plus d'afféterie, plus de symbolisme quand même! C'est le cœur seul qui parle, et qui se fait entendre au cœur :

Las! Mort, qui t'a fait si hardie
De prendre la noble princesse
Qui était mon confort, ma vie,
Mon bien, mon plaisir, ma richesse!
Puisque tu as pris la maîtresse,
Prends donc aussi le serviteur;
Car j'aime mieux prochainement
Mourir, que languir en tourment,
En peine, souci et douleur!

Las! de tous biens était garnie,
Et en droite fleur de jeunesse :
Je prie à Dieu qu'il te maudie,
Fausse Mort, pleine de rudesse!
Si tu l'eusses prise en vieillesse,
Ce ne fût pas si grand' rigueur;
Mais prise l'as hâtivement,
Et m'as laissé piteusement
En peine, souci et douleur!

Las! je suis seul, sans compagnie...
Adieu, ma dame, ma liesse!
Or est notre amour départie...
Non pourtant... Je vous fais promesse
Que de prières à largesse,
Morte, vous servirai de cœur,
Sans oublier aucunement;
Et vous regretterai souvent
En peine, souci et douleur!

Dieu, sur tous souverain seigneur,
Ordonnez, par grâce et douceur,
A l'âme d'elle tellement
Qu'elle ne soit pas longuement
En peine, souci et douleur!

On voudrait croire que des regrets si touchants, si poétiques, si doucement harmonieux, ont été durables et sincères. Hélas! la ballade qui suit immédiatement ne laisse aucune illusion à cet égard!.. En voici la première strophe; elle suffira pour faire juger du reste :

J'ai aux échecs joué devant Amours,
Pour passer temps, avecques Faux-Dangier;
Et sûrement me suis gardé toujours,
Sans rien perdre, jusques au darrenier,
Que Fortune lui est venu aidier;
Et par méchef (que maudite soit-elle!)
A ma dame prise soudainement :
Par quoi suis mat, je le vois clairement,
Si je ne fais une dame nouvelle.

Après l'Agésilas, hélas! Après l'Attila, holà!... Après l'inconvenance, le mauvais goût. Nous venons de crier : Hélas!... et voici le moment de crier : Holà!... Vous allez voir :

Le beau Soleil, le jour Saint-Valentin,
Qui apportait sa chandelle allumée,
N'a pas longtemps, entra un bien matin
Privéement en ma chambre fermée.
Celle clarté qu'il avait apportée;
Si m'éveilla du somme de souci
Auquel j'avais toute la nuit dormi,
Sur le dur lit d'Ennuyeuse-Pensée.

Et que dire, mon Dieu! de la ballade *Sur les obsèques de la duchesse d'Orléans*?... Rien... si ce n'est : Pauvre femme!

J'ai fait l'obsèque de ma dame
Dedans le moûtier amoureux,
Et le service pour son âme
A chanté Penser-Douloureux...

Comment trouvez-vous ce chantre-là?... Mais continuons. Il nous reste à entendre le plus beau :

Maints cierges de Soupirs piteux
Ont été en son luminaire;
Aussi j'ai fait la tombe faire
De Regrets, tous de larmes peints,
Et tout entour moult richement
Est écrit : « Ci-gît vraiement
Le trésor de tous biens mondains. »

Il est impossible, à n'importe quel mari, d'enterrer plus galamment sa chère moitié. Qu'il y a loin de ce ridicule galimatias à la pièce, réellement pleine de grâce et de sensibilité, que nous avons citée tout à l'heure, à la ballade *Sur la mort de la duchesse d'Orléans*! Et pourquoi Charles d'Orléans ne s'en est-il pas tenu là!

Nous croyons inutile de prolonger cette notice sur le captif d'Azincourt. Ce qui précède peut suffire à faire connaître le bon et le mauvais côté de son talent. Quoi qu'en aient dit certains critiques, ou des éditeurs naturellement enthousiastes, il n'a pas détrôné jusqu'à ce jour et ne détrônera jamais le véritable créateur de la poésie française, le joyeux écolier de Paris, le truand railleur qui plaisante pour ne pas entendre ses remords, qui rit pour cacher ses larmes, le poète vraiment inspiré parce qu'il est sincèrement ému, — en un mot, maître François Villon, que nous allons voir incessamment inaugurer la période gauloise, et que Marot, son dernier disciple, a reproduit de loin et en l'affaiblissant.

Joseph Boulmier.

BIBLIOGRAPHIE.

LETTRES
SUR
L'ÉDUCATION DES FILLES
PAR Mme DE MAINTENON;

Publiées pour la première fois d'après les manuscrits authentiques

PAR M. TH. LAVALLÉE (1).

Déjà, à plusieurs reprises, nous vous avons entretenues, dans ce recueil, de madame de Maintenon, cette femme illustre, si longtemps méconnue, si outrageusement calomniée, et dont le caractère pur, droit et noble, triomphe enfin, après cent cinquante ans, des noires imputations dont on a voulu l'accabler. Nous vous avons parlé de l'œuvre la plus importante de sa vie, de celle qui aurait dû rendre son nom cher et sacré à toutes les familles françaises, de la fondation de Saint-Cyr, pieux asile ouvert aux filles indigentes de la noblesse et où l'épouse de Louis XIV recevait celles qui lui rappelaient sa jeunesse orpheline et pauvre. Nous vous avons décrit, d'après M. Lavallée, cette institution que les peuples voisins nous ont enviée (2); nous vous avons rendu compte des *Entretiens* de madame de Maintenon sur l'éducation (3), entretiens où brillaient son esprit profond et judicieux, son langage gracieux et simple, langage de la sagesse, disait Fénelon, qui parle par la bouche des grâces, et ses intentions si pures et si élevées. Nous venons vous parler aujourd'hui des *Lettres* qu'elle a écrites sur l'éducation des filles, car cette femme, si grande par l'âme, l'esprit et la position, n'a pas cru pouvoir se créer une tâche plus utile et plus importante que celle de l'éducation des mères de la génération future. Elle était née institutrice, elle avouait que Dieu lui avait donné des grâces spéciales pour cette vocation, et un écrivain distingué de nos jours a fait un ingénieux parallèle de madame de Maintenon et de l'auteur d'*Émile*, démontrant que la plupart des idées sages et raisonnables de Jean-Jacques Rousseau, en matière d'éducation, avaient été devancées par la fondation de Saint-Cyr, et mises à exécution par elle dans cet établissement admirable, où l'éducation proprement dite, la culture du cœur et du jugement, était arrivée au plus haut degré de perfection.

M. Lavallée, qui a voué une tendresse respectueuse à la mémoire de madame de Maintenon, ne s'est pas contenté de raconter, dans un volume du plus vif et du plus piquant intérêt, la fondation de la maison de Saint-Cyr; il s'est appliqué à rechercher les écrits de madame de Maintenon, il les a classés, et il les publie en différentes séries : — *Entretiens.* — *Lettres sur l'éducation.* — *Lettres édifiantes.* — *Conseils aux jeunes filles.* — *Correspondance générale.* Le nouveau volume dont nous venons vous entretenir se compose de lettres adressées aux dames et aux élèves de Saint-Cyr; ces lettres ont été longtemps conservées manuscrites dans la bibliothèque des Dames de Saint-Louis; La Baumelle en a publié quelques-unes, mais en les falsifiant; M. Lavallée restitue le texte primitif, et nous rend, dans sa simplicité et sa pureté, la pensée et le langage de madame de Maintenon.

On ne saurait aujourd'hui proposer entièrement et absolument pour modèles ces lettres, ces instructions, si sages qu'elles soient. Les temps sont changés; le nôtre ne s'accommoderait pas de cette éducation où l'instruction proprement dite n'était que secondaire, et entièrement sacrifiée au soin de former le cœur, la raison, le caractère; éducation qui consistait presque uniquement dans le travail des mains, les soins du ménage, les devoirs de piété. Nos maisons d'éducations ne pourraient supporter les règles austères, minutieuses, absolues, qui régnaient à Saint-Cyr; mais quelque étrange et sévère que cette direction puisse paraître, je crois qu'elle était préférable à l'éducation de nos jours, où la vanité, le luxe, les plaisirs, la mollesse tiennent une si grande place. Institutrices ou élèves, pour nous préserver de cette tendance vers la vie facile, vers la sensualité, vers les gâteries, relisons quelques-unes des instructions que madame de Maintenon adressait aux filles des plus nobles maisons de France. Elle écrivait à une dame de Saint-Louis :

« Elevez-les le plus durement qu'il vous sera possible. Rendez-les ménagères et laborieuses; elles en seront plus propres à tous les partis qu'elles peuvent prendre; accoutumez-les à ne point perdre de temps; je ne compte point pour perdu celui qu'elles emploient à se divertir quand il est réglé; donnez-leur une grande estime pour l'obéissance; Dieu la bénit, et elles y seront, selon les apparences, obligées toute leur vie.

» Ayez soin que vos filles se tiennent droites, et ne vous faites pas là-dessus un scrupule mal fondé : tous ceux qui servent à l'autel apprennent à faire avec modestie tout ce qu'il y faut faire; le service divin et les cérémonies en sont plus majestueux et plus propres à édifier et à exciter la piété. Que vos demoiselles soient donc bien droites, ne souffrez pas qu'à l'église elles aient la tête de travers ni le corps courbé;

(1) Paris, Charpentier, 39, rue de l'Université. — 1 vol., prix : 3 fr. 50 c.

(2) Voir *Journal des Demoiselles*, 1853, p. 292.

(3) Voir *Journal des Demoiselles*, année 1855, p. 236 et 263.

c'est le cœur qui doit être prosterné devant Dieu, et ce n'est point la posture qui excite la ferveur; il ne faut rien de singulier quand on est à la vue de tout le monde.

» Ne les accoutumez pas à une grande diversité de lectures; sept ou huit livres qui sont en usage dans votre maison suffiraient pour toute leur vie, si elles ne lisaient que pour s'édifier : la curiosité est dangereuse et insatiable.

» Je ne vous ai pas assez expliqué le conseil que je vous donne de les élever durement, et de ne rien faire cependant qui puisse nuire à leur santé. Il faut leur permettre très-rarement les veilles et les jeûnes, à cause de leur jeunesse, mais tâcher de les faire travailler à tout ce qui se présente; qu'elles mangent de tout, qu'elles soient sobres, qu'elles soient couchées et assises durement, qu'elles ne s'appuient jamais, qu'elles ne se chauffent que dans le grand besoin, qu'elles balaient et fassent les lits, etc., etc.; elles en seront plus fortes, plus adroites et plus humbles... »

« Il est vrai, écrit-elle plus loin à une autre maîtresse de classes, il est vrai que j'ai souvent reproché la lâcheté à Saint-Cyr, et qu'il me paraît qu'il y en a beaucoup dans l'esprit et le corps. J'appelle lâcheté cette délicatesse sur les moindres réprimandes, ce découragement qui s'ensuit, ces ménagements qu'on désire, ces récompenses continuelles dès qu'on a fait la moindre partie de son devoir, cette envie d'être à son aise sans que rien ne nous coûte, ce chagrin contre soi-même quand on trouve des difficultés à se corriger; je crois, ma chère fille, que voilà une partie de la lâcheté de l'esprit. Venons à celle du corps : cette recherche continuelle des commodités, qui ferait établir des machines qui apportassent toutes les choses dont on a besoin sans étendre le bras pour les aller prendre; cette frayeur des moindres incommodités, comme du vent, du froid, de la fumée, de la poussière, des puanteurs, qui fait faire des plaintes et des grimaces comme si tout était perdu, cette lenteur dans l'ouvrage, qu'on ne fait que par force et qu'on ne se soucie pas d'avancer, cette peur d'être grondée qui est la seule chose qui nous occupe, ce linge mal plié et rangé en désordre, ces portes et ces fenêtres mal fermées pour ne pas s'en donner la peine, ce rayon de soleil qui met une classe en désordre et où ces demoiselles courent, soit dans la chambre ou au chœur, pour éviter cette incommodité, cette impossibilité de s'acquitter d'une commission parce qu'on s'en remet sur la première personne qu'on trouve sans se soucier jamais du fait, cette impatience de ne pouvoir attendre en paix... »

Que de coups de pinceau madame de Maintenon pourrait ajouter aujourd'hui à ce portrait! Aujourd'hui que les enfants sont des idoles devant lesquelles tout plie, aujourd'hui qu'une famille entière n'est occupée qu'à sauver l'enfant du froid, du vent, des contrariétés, à lui préparer une élégante toilette, des mets délicats, des jouets ingénieux, et des *méthodes faciles*, qui tuent à la fois le courage et la faculté de l'application!

Cependant, madame de Maintenon, elle aussi, était mère, elle chérissait tendrement ces pauvres filles confiées à ses soins, mais son amour était aussi éclairé que sincère. Écoutons le récit, fait par une élève, d'une de ses visites à Saint-Cyr :

« J'oubliais un fait remarquable de la journée d'hier; c'est que la maîtresse générale vint chercher madame de Maintenon, et comme elle n'osait l'interrompre, une de nos mères l'en avertit, parce qu'il y avait déjà longtemps qu'elle attendait. La maîtresse générale approcha donc, et madame de Maintenon lui dit d'un air agréable : — Eh bien! que voulez-vous? Nous avons ici bien d'autres affaires? pourquoi nous importuner? Elle lui répondit du même ton : — Je ne savais pas, madame, que vous fussiez si bien occupée. Madame de Maintenon, lui ayant répondu en fort peu de mots, reprit son occupation; mais comme en nous levant pour laisser passer la maîtresse générale, il s'était élevé beaucoup de poussière, madame de Loubert, notre première maîtresse, marqua à madame de Maintenon la peine qu'elle en avait, laquelle reprit aussitôt avec bonté : — *Ces pauvres enfants, j'aime jusqu'à leur poussière!* Nous fûmes toutes pénétrées de la manière tendre dont elle dit ces paroles, et nous en pensâmes pleurer... »

Ce mot n'est-il pas un mot maternel? C'était en effet à Saint-Cyr, au milieu des filles de son adoption, que madame de Maintenon oubliait les ennuis de la cour de Louis XIV. Avec quelle force ne les dépeint-elle pas?

« Que ne donnerais-je pas pour que vos filles vissent d'aussi près que je le vois combien nos jours sont longs ici, je ne dis pas seulement pour les personnes revenues des folies de la jeunesse, je dis pour la jeunesse même, qui meurt d'ennui parce qu'elle voudrait se divertir continuellement, et qu'elle ne trouve rien qui contente ce désir insatiable de plaisir. Je rame, en vérité, pour amuser madame la duchesse de Bourgogne. Il n'en serait pas ainsi si on ne voulait plaire qu'à Dieu, travailler, et chanter ses louanges, comme on fait chez vous; la paix que cette sorte de vie met dans le cœur est une joie solide et durable. »

Cette piété, tendre, éclairée et profonde, qui la soutenait au milieu des dégoûts de sa position, était un trésor qu'elle voulait léguer à ses filles. Elle leur écrivait :

« Pratiquez ce que vous avez appris; soyez pieuses, humbles, charitables, silencieuses, modestes; le christianisme est la pratique de toutes les vertus, la piété est utile à tous; une couronne sans piété ne ferait que vous précipiter plus sûrement dans l'enfer. Que serait-ce que l'infortune de votre état sans piété? Vous seriez peu heureuses en ce monde, et misérables pour jamais dans l'autre.

» Faites donc une bonne provision de piété, mes chères filles, qui vous soutienne contre les privations et les périls où peut-être vous serez exposées.

» Voilà le fondement de votre salut, voilà ce que vous devez chercher aux dépens de tout, et quand vous l'aurez acquis, vous aurez sûrement la docilité, qui est la seconde qualité que je vous désire. Ne soyez point dédaigneuses, mais bonnes, simples, aimant à plaire à vos maîtresses et à les soulager dans les peines que vous leur donnez; jugez de votre naturel par les répugnances que vous trouvez en vous pour ce qu'on vous demande, par l'amitié que vous avez pour vos maîtresses, par le goût pour les bonnes choses, par l'amour pour la vérité, par la reconnaissance pour les instructions et avertissements que l'on vous fait. Que les bien nées se réjouissent et rendent grâce à Dieu; que les mal nées ne se découragent pas, car

une grande récompense les attend si elles ne font violence. »

Ces *lettres*, écrites au courant de la plume, sans art, sans prétention, peignent excellemment le caractère de madame de Maintenon, et la justifient mieux que ne le feraient les plus beaux panégyriques. On l'avait montrée ambitieuse, intrigante et pleine d'artifices : dans les *lettres*, on ne voit que simplicité, droiture, mépris des grandeurs ; on accusait sa dévotion de tourner à la bigoterie et son zèle au fanatisme, et tous ses conseils respirent la piété la plus éclairée, la mieux dégagée de scrupules et de petitesse. Son âme se dévoile dans ces écrits jetés négligemment, et qu'y voit-on? Amour pour la France, respect pour le roi, tendresse extrême pour les pauvres, les malheureux et surtout pour cette jeunesse délaissée à laquelle elle s'était vouée, oubli d'elle-même, désintéressement absolu qui la fit sortir pauvre de ces palais où elle avait vécu épouse du plus puissant monarque de l'Europe. Voilà la réhabilitation tardive qui se fait autour de cette illustre femme ; nous en rendons grâce au zèle et aux travaux de M. Lavallée ; en rétablissant les faits dans leur vérité et leur simplicité, il force notre siècle à rendre hommage à une des plus pures vertus qui aient ennobli la France ; il efface les calomnies de Saint-Simon, et il restitue à madame de Maintenon la place qu'elle doit occuper parmi les plus saintes et les plus intelligentes compagnes de nos rois.

Comme redressement historique, les *lettres* de madame de Maintenon sont précieuses ; de plus, elles seront utiles à toutes les personnes qui s'occupent d'éducation, car elles sont remplies de conseils sagaces, et qu'une longue expérience a seule pu dicter.

M. F.

DE

LA VOCATION

Par Mgr Luguet (1).

Voici un remarquable ouvrage, que nous n'analyserons pas, car nous ne pouvons suivre dans ses développements un travail de cette importance, mais que nous recommanderons à l'étude attentive des mères de famille, inquiètes sur la *vocation* de leurs enfants. Tout est là : le salut, le bonheur, la paix, la destinée terrestre et immortelle, gît dans cette grande question de la vocation, mise en accord avec la volonté de Dieu et avec nos propres dispositions. Combien il est important de l'étudier et de la connaître! Dans le livre de monseigneur Luguet, que nous avons lu avec un sérieux intérêt, l'auteur traite d'abord de la destinée de l'homme en général, comme créature intelligente et immortelle ; — de la voie ordinaire, à laquelle la plupart sont appelés, le mariage ; — de la voie parfaite, la vie religieuse, part réservée à quelques-uns ; — il examine enfin la vocation relativement à l'individu. C'est la partie pratique du travail et celle que l'on consultera avec le plus de fruit. Des exemples charmants sont mêlés aux graves théories de ce livre ; on lira surtout avec plaisir le portrait d'une mère de famille, tracé par sa fille, et l'histoire, simple et naïve comme une légende, d'un bon médecin italien, dont la vie a été honorée par la pratique des plus hautes vertus.

Nous ne recommandons pas à toutes nos lectrices ce livre sérieux et profond de monseigneur Luguet, mais nous croyons qu'il est utile de le signaler à quelques-unes. Celles qui cherchent un conseil seront heureuses de pouvoir consulter un guide aussi sûr, et peut-être trouveront-elles dans ces pages la solution qu'elles demandent, la lumière vers laquelle elles aspirent.

(1) Deux volumes in-8°, Paris et le Mans, Julien et Lanier.

LE MARCHAND D'ANTIQUITÉS

Par Ch. Dickens,

Traduction nouvelle de M. Des Essarts (1).

Notre aimable collaboratrice, madame Fouqueau de Pussy, a parlé autrefois dans ce recueil du roman de Dickens, dont nous annonçons aujourd'hui une nouvelle et bien élégante traduction, due à la plume d'un de nos amis, M. Des Essarts. Le nom de Dickens, le romancier sans rival, dit assez combien ce livre recèle d'intérêt, d'observation et de vérité. Une page de Dickens, c'est une petite fenêtre ouverte sur le cœur humain, et ce livre, appartenant à ses premières années d'écrivain, est peut-être un des meilleurs que sa plume ait produits. Nous prenons acte de notre ancienne recommandation en sa faveur, et nous constatons la fidélité intelligente de la nouvelle traduction.

(1) Deux volumes, chez Hachette, à Paris.

LAURENCE

Connaissez-vous, soit à la ville, soit à la campagne, un personnage plus important que le facteur? un seul dont la visite excite autant le curiosité et qu'on attende avec une impatience plus générale? Il tient chaque jour dans sa boîte, du moins pour quelques-uns d'entre nous, le remède à ce tourment de l'esprit et du cœur que nous avons nommé l'incertitude. Ce remède n'est pas toujours la confirmation de nos espérances : c'est égal ! on veut connaître le résultat d'une démarche, fût-il malheureux; et l'homme qui nous en apporte la nouvelle nous trouve l'oreille au guet, le cœur palpitant, dès qu'il fait retentir d'une main distraite la sonnette ou le marteau de la porte. Nous avons tous vu passer de nos fenêtres des princes pompeusement annoncés, au devant desquels accourait la foule; eh bien! l'arrivée de ces grands du monde était peu de chose pour vous et pour moi, si nous comparons à nos sentiments d'alors, l'émotion qu'excite en nous, à certaines heures de la vie, l'apparition du facteur à l'entrée de la rue que nous habitons.

Jamais fils de roi n'aurait pu laisser, après son passage, autant de joie que venait de le faire, en sortant du manoir de Kersaliou, le pauvre facteur de Saint-Jouan de l'Isle. Tandis qu'il s'éloignait en suivant les bords de la Rance, une jeune fille relisait vingt fois la missive qu'il venait de lui apporter.

« Enfin, disait-elle, enfin, c'est bien cette fois une lettre d'Agathe, de cette bonne Agathe, qui, j'en étais sûre, malgré de fausses apparences, ne m'a pas oubliée un seul instant! Je puis maintenant la défendre avec avantage contre la défiance de ma mère. L'âge et la maladie disposent aux idées chagrines : on souffre, et, par cela même, on voit tout en noir. Qu'il me tarde d'apprendre à maman cette heureuse nouvelle! Elle n'a jamais dormi si tard! Allons, je veux la surprendre! »

Et Laurence entr'ouvrit la porte de communication qui séparait sa chambre de l'appartement de sa mère. Madame de Kersaliou achevait sa prière du matin.

« Te voilà toute joyeuse, dit-elle en se relevant de son prie-Dieu; voyons, de qui est cette lettre?

— Devinez, chère maman.

— De l'une de nos parentes?

— Vous n'y êtes pas.

— Serait-ce donc?... Mais, non, c'est impossible! après plus de deux ans de silence!

— Eh! si, maman! Je savais bien qu'elle m'aimait toujours. Écoutez plutôt :

« **Chère Laurence,**

« Je me trouvais, avant-hier soir, dans une réunion » très-brillante où ton nom fut prononcé avec éloge » par madame la comtesse de la Moussaye. Les châ» telaines bretonnes faisaient le sujet de la conversa» tion; et comme on parlait surtout des occupations » de la jeune fille dans vos manoirs, la grande dame, » qui paraît connaître beaucoup ta mère, fit de toi » un portrait charmant. Je racontai, à mon tour, » avec un peu d'orgueil, comment nous nous ren» contrâmes au couvent, et comment nous devînmes » inséparables. Je t'ai bien négligée depuis quelque » temps. Que veux-tu? La vie de Paris est étourdis» sante; et qui va dans le monde ne s'appartient pas. » Tu ne comprends guère cela, j'en ai peur; et pour» tant je voudrais te persuader qu'on peut s'aimer » encore, bien qu'on ne s'écrive plus. J'ai, d'ailleurs, » une récompense toute prête si tu veux être indul» gente. Ton manoir est à une très-petite distance de » Saint-Jouan de l'Isle, où je passerai jeudi pour me » rendre à Saint-Brieuc, dans la famille de Corseul. » Je ne puis m'arrêter, mais, si je suis bien informée, » il y a un relais à Saint-Jouan. Tu devines le reste. » L'entrevue sera courte, mais je me réjouis d'avance » avec toi en pensant que nous allons nous embras» ser.

» Adieu, adieu, chère Laurence, ou plutôt à jeudi!

» Ta fidèle amie,

AGATHE. »

Un sourire un peu railleur accueillit la lecture de cette missive.

« Ainsi, dit la dame du manoir, il a fallu pour réveiller les souvenirs de mademoiselle Brémont la bienveillance que nous témoigne une femme justement considérée dans les meilleurs salons de Paris! Sans cette rencontre, il est douteux que la fille d'un riche financier se fût jamais souvenue d'une famille de gentillâtres forcée de vivre à la campagne, lors même que le désir d'habiter ailleurs lui viendrait un jour. Ce désir, il m'a semblé quelquefois le voir dans tes yeux, et même en ce moment, me trompé-je en supposant qu'il te serait doux de sortir de notre isolement, de renouer, pour ne plus les interrompre, des relations de tous les jours avec Agathe et deux ou trois autres de tes anciennes compagnes? Ne rougis pas, et surtout ne crains pas de me parler sincèrement. »

Madame de Kersaliou avait pris la main de sa fille et la serrait entre les siennes.

« Chère maman, répondit Laurence, partout où vous êtes, je suis heureuse; mais, je l'avoue, je le serais encore davantage si, avec vous, mes amies de couvent se retrouvaient ici autour de moi. Nous avons passé ensemble des années si gaies et si charmantes! Quelle conformité dans nos goûts! quelle réciprocité de bons offices! Nos études, nos jeux me reviennent souvent à la mémoire, et pas un de mes souvenirs où les noms d'Hortense, de Nathalie, et surtout d'Agathe, ne se mêlent délicieusement. »

Une ombre passa sur le visage de la mère.

« Il n'y a pas loin du désir que tu viens d'exprimer, dit-elle, au regret de ne pouvoir vivre dans le monde où tu reverrais celle que tu viens de nommer. Pauvre enfant! tu n'as quitté le couvent que pour venir te cacher dans ma solitude, et parce que ton esprit et ton cœur ont suivi docilement la direc-

tion que vous imprimait là-bas une pieuse règle, parce que les années écoulées depuis ton retour ont développé tes premiers sentiments sans en altérer aucun, tu crois retrouvrer également dans chacune de ces jeunes filles, aujourd'hui dispersées dans le monde, tous les généreux élans et l'affection vraie de la petite pensionnaire. Chasse bien loin cette illusion, ou le charme de tes souvenirs deviendra un obstacle à ton bonheur. Laurence, Nathalie, Hortense, Agathe, peuvent encore se rencontrer, mais à coup sûr, ce qui ne reviendra jamais pour elles, c'est la douce intimité d'autrefois. L'existence en commun a cessé : vous n'avez plus depuis trois ou quatre ans, ni les mêmes occupations, ni les mêmes plaisirs, ni les mêmes intérêts dans la vie. En vous disant adieu, vous sentiez se remuer dans vos cœurs tout ce qui rassemble ; en vous retrouvant après une absence de quelques années, vous ne sentiriez plus, peut-être, autre chose que ce qui écarte et ce qui divise.

— Je voudrais, du moins, en faire l'expérience, dit Laurence avec un sourire d'incrédulité ; et, pour commencer, vous me permettrez d'aller cette nuit au devant d'Agathe.

— Comment, elle arrive la nuit?

— Un peu avant minuit, chère maman ; mais Saint-Jouan est si près! le chemin si beau et si sûr! D'ailleurs, le jardinier est là pour m'accompagner.

— Si mademoiselle Brémont s'était décidée à t'écrire plus tôt, reprit madame de Kersaliou, j'aurais pu l'inviter à nous donner quelques jours. Je veux t'accompagner aussi à Saint-Jouan, mais c'est beaucoup de dérangement pour une entrevue de cinq minutes .. Tu nies que ce soit une contrariété? A la bonne heure! embrasse-moi, et ne songeons qu'au plaisir de revoir une première amie. »

Ce plaisir, mademoiselle de Kersaliou l'éprouvait d'avance. Ardente et généreuse dans ses affections ; toujours prête, au couvent, à se charger des corvées les plus désagréables, à faire les devoirs des paresseuses, à prendre sur elle, à l'heure des punitions, la responsabilité de la faute d'une étourdie ; l'humeur égale, l'esprit inventif pour imaginer sans cesse de nouveaux jeux, elle avait été naturellement le centre où se rencontraient tous les cœurs, le lien qui les unissait dans une intimité sereine et joyeuse. La souveraineté qu'elle avait exercée ainsi du consentement unanime n'était pas de ces liens que deux ou trois années de solitude font oublier. Pour une âme élevée et bienveillante, l'adolescence est l'âge de la confiance et de la candeur. A douze ans, à quinze ans même, Laurence n'avait nullement fait l'étude des petits défauts de ses compagnes, et comme elle chérissait alors ces dernières pour leurs qualités, les qualités seules, embellies encore par le prestige des regrets, étaient restées vivantes dans sa mémoire. Faute de s'être mêlée à la foule et d'avoir acquis quelque expérience des mécomptes de la vie, elle croyait, comme l'avait dit sa mère, que ces tranquilles et chaudes sympathies qu'abritait si bien la paix du cloître, se réveilleraient aussi pures, n'importe en quel lieu, le jour où toutes les amies d'autrefois viendraient à se rencontrer. La modeste héritière de Kersaliou était destinée à vivre à la campagne, soit qu'elle vieillît dans le célibat, soit qu'elle dût épouser, plus tard, le fils de quelque petit châtelain. Sa mère voyait donc avec peine tout ce qui pouvait lui rendre pénible une existence retirée, et elle ne négligeait aucune occasion de combattre par les sévères leçons de l'expérience, les chimères de l'idéal. Beaucoup d'autres mères, vivant aussi dans la retraite, ont à remplir les mêmes devoirs ; mais, généralement, au lieu des besoins du cœur, ce sont plutôt les rêves de la vanité et la poursuite des plaisirs bruyants qui font jeter à leurs filles un regard envieux sur les réunions du monde.

Le caractère de Laurence était différent. Si elle eût retrouvé dans les manoirs voisins quelques-unes de ses anciennes compagnes, nul doute qu'elle n'eût préféré avec elles le séjour des champs à celui de la ville. Ce qu'il lui fallait, après avoir été si entourée et si chérie durant plusieurs années, c'était une amie de son âge : et par malheur, la seule personne des environs dont la société aurait pu lui convenir manquait de cette instruction et de ces goûts délicats que le temps devait avoir encore perfectionnés chez Agathe et chez Nathalie. Les amies de couvent étaient donc restées sans rivales ; aussi combien la journée parut longue à l'impatience de la jeune solitaire! Que de questions à faire et de souvenirs à rappeler dans le court espace de temps que pouvait lui accorder la voyageuse! Celle-ci se rendait-elle à Saint-Brieuc uniquement pour visiter Nathalie, mariée aujourd'hui à un fonctionnaire de cette ville, M. de Corseul, dont l'aïeule, encore vivante et demeurant avec lui, était connue de madame de Kersaliou? Il fallait le savoir. Il fallait surtout obtenir d'Agathe la promesse de passer une semaine à Kersaliou avant de retourner à Paris. Laurence avait laissé là son ouvrage pour donner un coup d'œil à la chambre qu'elle destinait à Agathe. Cette dernière aimait les camélias ; on s'en procurerait chez un amateur du voisinage ; et comme on avait beaucoup pleuré ensemble en lisant Silvio Pellico et certains passages des *Fiancés de Manzoni*, les deux poètes italiens prenaient déjà la place d'honneur sur la tablette où la main de mademoiselle Brémont irait sans doute les chercher.

La journee s'écoula tout entière en rêves et en projets, et ce fut avec une exclamation de plaisir, que Laurence accueillit le dernier coup de la pendule qui sonnait onze heures. Au même moment, Brunette hennit dans la cour, et l'on entendit le vieux Maugan, qui cumulait les fonctions de cocher et de jardinier, sortir de la remise la modeste voiture de la dame du manoir. La toilette prit à peine quelques minutes ; et, l'instant d'après, la mère et la fille, couvertes de manteaux et de pelisses, se trouvaient pour la première fois sur les chemins à une heure aussi avancée, par une nuit d'hiver.

La petite ville de Saint-Jouan est très-riante et très-animée les jours de marché, mais, entre onze heures et minuit, le silence s'est fait partout ; pas une lumière ne brille aux fenêtres, si ce n'est parfois, dans la chambre d'un malade, où la veilleuse projette sur un lit sans sommeil sa lueur de mauvais présage. A part le cri de l'orfraie qui, perché sur le toit de l'église et le cou tendu vers le cimetière, semble pleurer les morts, aucun bruit dans les rues ni sur la place, jusqu'au moment où le fouet des valets d'écurie et le pas des chevaux annoncent que la diligence approche, et qu'il est temps de se préparer à la recevoir. Ce moment, Laurence l'attendait avec une impatience fiévreuse. Il arriva ; et sans s'apercevoir

qu'elle courait et que sa mère n'avait pu la suivre, la jeune fille se trouva bientôt devant la portière d'où s'élançaient quelques voyageurs. Une seule femme descendit, et c'était une de ces grosses mères dont les proportions effrayantes font pousser à leurs voisins de diligence de sourds gémissements et d'inutiles soupirs.

« Il y a encore quelqu'un dans l'intérieur, dit Laurence en poussant le vieux Maugan devant elle. Peut-être Agathe est-elle endormie dans ce coin. Vois, Maugan, avance la tête, et appelle doucement mademoiselle Brémont. »

Le vieux cocher grimpa sur le marche-pied, et se penchant vers ce quelque chose de couleur blanche entrevu dans l'ombre :

« N'êtes-vous pas mademoiselle Brémont ? »

Un grognement formidable lui répondit.

« Qui êtes-vous pour réveiller ainsi les gens par de sottes questions ? Qui êtes-vous? qui êtes-vous ? »

Maugan avait reculé. Une face joufflue et rubiconde, vaguement éclairée par la lanterne d'un garçon d'écurie, se montra brusquement à la portière. L'homme ainsi dérangé dans son sommeil était coiffé du casque à mèche si antipathique au célèbre Jérôme Paturot.

Informations prises, mademoiselle Brémont n'était pas dans la diligence.

« Elle n'aura pu trouver de place, disait son amie; ce sera pour demain. »

Madame de Kersaliou ne répliqua rien. L'air était vif; elle souffrait aussi d'une veille prolongée, si peu en rapport avec les habitudes bretonnes. Pourtant, pouvait-elle refuser à sa fille de l'accompagner encore la nuit suivante ? Elle se résigna, et dormit une grande partie de la matinée pour se préparer à la nouvelle course projetée pour la nuit.

Si, la veille, le claquement du fouet et le bruit des roues avaient fait battre le cœur de Laurence, l'émotion et l'anxiété redoublèrent cette fois. Le résultat fut le même : un mécompte après une attente pénible. Laurence ne savait qu'imaginer pour expliquer ce retard; un malheur imprévu avait frappé son amie, elle était malade, mourante peut-être!

La journée du lendemain fut triste. Madame de Kersaliou, fatiguée et mécontente, avait déclaré qu'il fallait renoncer maintenant à ces promenades nocturnes. La pluie tombait à torrents, le vent était glacial, et Laurence s'était vainement efforcée d'obtenir l'autorisation de retourner une troisième et dernière fois à Saint-Jouan, escortée de Maugan et d'une vieille femme de confiance.

« Non, non, avait répondu la dame du manoir; la santé de ma fille ne m'est pas moins précieuse que la mienne. Je défends absolument qu'on sorte cette nuit. »

Depuis la veille, l'imagination de la jeune fille était vivement surexcitée, et passait alternativement de l'idée d'une catastrophe à la presque certitude, aussi très-douloureuse, que la première diligence amènerait Agathe sans que personne se trouvât à Saint-Jouan pour elle. Laurence se demandait avec amertume comment serait interprétée son absence. Donner prise à l'accusation de froideur et d'ingratitude, lui paraissait un affreux malheur, et elle eût fait beaucoup pour l'éviter. Obsédée par ces pensées; égarée par cet entraînement irréfléchi qui, pour éviter l'apathie et l'égoïsme, nous pousse quelquefois à des actions imprudentes, l'amie d'Agathe, à mesure que la nuit avançait, se sentait moins disposée à se soumettre à la volonté maternelle :

« Je suis forte, disait-elle; ma santé n'a rien à craindre d'une soirée pluvieuse et un peu froide, et c'est bien à tort que ma bonne mère s'alarme d'un danger qui n'existe pas. Ne puis-je lui épargner des inquiétudes et, néanmoins, remplir un devoir d'amitié ? Si j'allais en secret cette nuit à Saint-Jouan? »

Cette pensée, écartée d'abord comme une tentation mauvaise, devint si pressante, s'empara si bien de l'esprit de la jeune fille, que celle-ci ne résista plus et se décida, malgré les murmures de sa conscience, à rendre complice de sa désobéissance un vieux et fidèle serviteur. Elle confia son projet à Maugan et trouva des raisons spécieuses pour justifier ce qu'elle voulait faire. Prendre la voiture à l'insu de la dame du manoir était impossible; mais combien de fois mademoiselle de Kersaliou, chaussée de lourds sabots, n'avait-elle pas bravé la pluie et la boue des chemins pour aller soigner un malade ou porter des secours à quelque pauvre famille? Il fut convenu qu'à onze heures le jardinier serait prêt à suivre sa jeune maîtresse. Pour plus de sûreté, un des chiens de garde devait être aussi du voyage. Ce plan bien arrêté, Laurence rejoignit sa mère au salon.

Le front ordinairement si calme de l'amie d'Agathe était couvert de rougeur; son trouble était visible, mais au lieu d'en soupçonner la véritable cause, madame de Kersaliou l'attribuait au chagrin qu'éprouvait sa fille de ne pouvoir se rendre à Saint-Jouan comme elle en avait le désir. La mère se retira de bonne heure. Lorsqu'elle eut quitté le salon, Laurence prit son bougeoir, et rentra aussi dans sa chambre.

Il pleuvait toujours, et le vent redoublait de violence. Laurence s'assit près de la fenêtre, et mit sa tête entre ses mains. Elle tremblait... non que sa course nocturne lui inspirât la moindre terreur, mais elle frémisssait à l'idée qu'elle venait de tromper sa mère pour la première fois. Ses réflexions étaient d'une nature si poignante qu'elle voulut leur échapper en essayant de lire. Elle prit, dans la chambre voisine de la sienne, sur la tablette dont il a été question, l'admirable livre de Silvio. En ouvrant le volume au hasard, ses yeux s'arrêtèrent d'abord à ce passage :

» Notre père et notre mère sont naturellement nos
» premiers amis; ce sont, de tous les hommes, ceux
» à qui nous devons le plus. »

Et plus loin :

» Ces têtes blanches qui sont là devant nous, qui
» sait si bientôt elles ne dormiront pas dans la tombe?
» Ah! tandis que nous avons le bonheur de les voir,
» honorons-les, et cherchons-leur des consolations à
» ces maux de la vieillesse dont le nombre est si
» grand! »

Laurence ferma le volume, et parcourut sa chambre dans une indécision pleine d'angoisses.

» Non, murmura-t-elle enfin, je n'ai pas à discuter la cause qui a dicté l'ordre de ma mère; que cette cause soit ou ne soit pas une crainte exagérée pour ma santé, l'ordre existe et je dois m'y soumettre, sous peine de me condamner moi-même à d'amers et longs repentirs. Ma mère est bien réellement

ma première amie, et je consentirais à lui ôter tout à coup ce qu'elle a de plus cher, sa confiance dans le respect et la sincérité de sa fille!.. L'idée seule d'une faute aussi grave exige une expiation. Allons, du courage! il faut renoncer à voir Agathe, et, de plus, avouer ma faiblesse. »

L'aveu fut bientôt fait. Madame de Kersaliou s'attendrit; sa fille se tenait à genoux près de son lit, elle l'attira doucement contre son cœur.

» Tu l'aimes donc bien cette chère Agathe, puisque le désir de la voir a pu triompher un moment de ta droiture? Le remords est venu à temps, mais tu ne regrettes pas moins de ne pouvoir faire, en faveur de cette amitié, une troisième tentative, qui serait probablement aussi infructueuse que les autres. Tu n'y songeais pas, mon enfant! une demi-lieue à pied sous ces torrents de pluie et par une nuit si épaisse qu'il te serait impossible de choisir ton chemin! Ne détourne pas la tête pour cacher tes larmes; je sens que tu pleures, et me voilà prête à pleurer aussi. J'ai bonne envie de me laisser toucher. Que penserais-tu de moi si j'étais assez peu sage pour te permettre de prendre la voiture et de te faire conduire encore à Saint-Jouan cette nuit?

— Oh! maman, quelle nouvelle preuve de votre amour vous me donneriez! »

Et Laurence couvrit les mains de sa mère de baisers et de larmes.

Comment ne pas céder? Madame de Kersaliou suivit des yeux sa fille qui courut à la pendule et sortit précipitamment. Tant d'ardeur pour un résultat si douteux, et, dans le cas le plus favorable, pour une entrevue de cinq minutes avec une amie qui, depuis près de trois ans, avait laissé sans réponse les lettres de son ancienne compagne; tant d'ardeur, tant d'élan, attendrissaient et effrayaient en même temps la dame du manoir. Quel désenchantement pouvait succéder un jour à ces généreux mouvements d'une sensibilité enthousiaste! Les grandes âmes ne sont pas communes. Monté à certain degré d'élévation et de chaleur dans les sentiments, qui peut se flatter de rencontrer facilement la réciprocité en amitié, et même dans les affections de la famille?

Il était près d'une heure du matin quand le bruit de la petite voiture se fit entendre sous les fenêtres du manoir. Madame de Kersaliou n'avait pu dormir; et comme la tempête avait éclaté dans toute sa furie depuis le départ de sa fille, elle attendait celle-ci avec une inquiétude croissante. Elle apprit sans aucune surprise que Laurence n'avait gagné à cette nouvelle course que des averses successives dont le véhicule mal fermé était peu propre à la garantir. Ses vêtements mouillés, ses mains glacées, ses joues pâles et encore humides témoignaient de l'imprudence d'un pareil voyage. La pauvre mère s'accusait d'une trop grande faiblesse pour son enfant.

Une semaine s'écoula sans qu'on entendît parler d'Agathe. Des renseignements avaient été demandés à Saint-Jouan, au bureau des diligences, et l'on avait acquis la certitude que mademoiselle Brémont n'avait point traversé le pays. Que penser d'un tel retard après ce rendez-vous donné au milieu de la nuit, dans une saison aussi rude? Laurence ne vit qu'un moyen de s'éclairer : elle écrivit à Nathalie, cette amie commune, chez laquelle Agathe avait eu l'intention de se rendre. Nathalie comme Agathe se souciait peu des correspondances. Cependant la réponse arriva cette fois courrier pour courrier.

Ce n'était qu'un billet.

Agathe était à Saint-Brieuc depuis plusieurs jours. Son oncle, qui l'accompagnait, désirant connaître Saint-Malo, l'itinéraire avait été changé par lui la veille du départ. Impossible, d'ailleurs, d'accepter l'invitation de madame de Kersaliou. Toutefois, mademoiselle Brémont espérait que son ancienne amie paraîtrait à Saint-Brieuc pendant son séjour dans cette ville. Nathalie le désirait avec elle, et toutes les deux se réunissaient pour assurer Laurence de leur constante affection.

L'épître était rassurante, mais Laurence ne put se défendre d'un étonnement pénible en n'y trouvant pas un mot de regret sur les courses inutiles et surtout les inquiétudes dont le changement d'itinéraire avait été l'occasion. Etait-ce bien aussi une invitation que lui adressait Nathalie, depuis trois ans madame de Corseul? Pouvait-on s'autoriser de ce billet pour aller réclamer, pendant deux ou trois jours, l'hospitalité si largement offerte, d'ordinaire, dans nos manoirs de Bretagne, ou ne fallait-il voir, dans cette phrase assez obscure, que le désir d'une simple visite dans le cas où les dames de Kersaliou seraient appelées pour affaire à Saint-Brieuc?.... La mère inclinait pour cette dernière interprétation, et, tout en se prononçant en faveur de l'opinion contraire, la fille avait peine à lutter contre le doute maintenant éveillé dans son cœur.

Le doute! quelle affreuse chose en amitié! — Laurence se le reprochait comme un crime, et pour justifier Agathe et Nathalie, elle s'accusait de susceptibilité vaine et d'ingratitude. Il fut convenu que mademoiselle de Kersaliou et la vieille femme de confiance se rendraient, le lendemain, à Saint Brieuc. La distance était de treize ou quatorze lieues; une diligence revenait, le soir, vers Saint-Jouan, et, suivant l'accueil, pouvait ramener le même jour les voyageuses. Les petits préparatifs furent bientôt faits. Indépendamment de sa modeste toilette de voyage, que fallait-il à Laurence sinon sa robe de soie noire conservée avec soin pour les grands jours, et, dans un carton recommandé d'une manière toute spéciale au conducteur de la diligence, un chapeau de satin, chef-d'œuvre d'une modiste de Broons ou de Lamballe!

Au moment du départ, la joie qu'avait fait naître la première lettre apportée par le facteur ne brillait plus dans les yeux de l'héritière du manoir. Une cruelle incertitude la tourmentait, et ce fut presque en pleurant, qu'après avoir embrassé sa mère, elle lui demanda de lui souhaiter une réception cordiale, et de nature à ne pas lui permettre de revenir au logis dès le même soir. Madame de Kersaliou souleva la tête en souriant.

« Je désire, dit-elle, que Nathalie ressemble par les qualités du cœur et de l'esprit à l'aïeule de son mari, femme d'un noble caractère, et qui, cependant, n'a pas été heureuse. Dans tous les cas, regarde, écoute, et tâche de mettre à profit tes observations. Tu n'as connu encore que le couvent et la solitude de nos campagnes : je nommerai ceci ton premier pas dans le monde. »

Tandis que la voiture emporte notre jeune sauvage, disons ce qu'étaient Nathalie, son mari, et la famille

de ce dernier. On avait connu à Corseul, à l'époque du Directoire, un chaudronnier nommé Michaud, dont le fils était un garçon madré, et se croyant propre à tout. Il l'était apparemment à faire sa fortune, car après avoir pratiqué avec succès l'industrie paternelle, il y joignit diverses branches de commerce, et fit si bien que, sous le premier empire, il devint l'homme le plus important de certaine petite ville des Côtes-du-Nord, dont le nom importe fort peu ici. Tant que vécut son père, notre homme signa *Michaud* tout simplement. Mais dès qu'il se vit riche, et de plus maire de la ville qu'il habitait, il trouva qu'il serait de bon goût de joindre à son nom celui du lieu de sa naissance. Le voilà donc devenu *Michaud de Corseul*. — La restauration arrive, et, peu à peu, le vulgaire *Michaud* disparaît, se fait remplacer par une initiale, et *M* (Martial ou Mariadec) *de Corseul*, après quelques remarques un peu malignes, quelques ricanements sournois, est accepté partout pour ce qu'il se donne. Le tout est de se poser avec aplomb. La révolution de juillet éclate : on parle bien haut de libéralisme et de démocratie. Que fera Michaud? reprendra-t-il le nom de son père? Nullement. Une petite concession aux idées du jour suffira. Il supprime la particule, et se fait appeler *Corseul*. Le goût des titres et des distinctions sociales ne tarda pas à revenir, et si l'initiale a sombré dans le naufrage, la particule reparaît plus fièrement encore, débarrassée de cette voisine équivoque. On se retrouva *de Corseul* sans soulever la moindre objection, et l'on eût dit que le bonhomme n'attendait que cela pour mourir, car il s'en alla, particule et tout, dans l'autre monde, juste assez à temps pour échapper aux événements de 1848. Il est probable qu'alors, l'origine plébéienne devenant une sorte d'aristocratie de circonstance, notre parvenu se fût souvenu durant ces quelques mois du nom de Michaud, prêt à se faire, comme tant d'autres, un piédestal et un bouclier des chaudrons de son père. Il mourut trop tôt! l'éclipse soudaine du nom emprunté aurait aujourd'hui amené à sa suite, non-seulement le *de Corseul* des beaux jours, mais, de plus, le titre de baron ou de comte.

Michaud de Corseul avait un fils qui disparut avant lui, en laissant un héritier actuellement chef de nom et d'armes. Ce petits-fils, fonctionnaire public à Saint-Brieuc, est l'heureux époux de Nathalie, jeune femme très-recherchée, très-adulée, et, depuis dix-huit mois, mère de deux jumeaux dont s'occupe tout particulièrement la veuve de leur bisaïeul. Cette dernière, qui a subi sans les partager toutes les prétentions vaniteuses de son mari, habite avec son petit-fils et ses arrière-petits-enfants. On vante son jugement droit quoique un peu sévère, et son activité, que rend plus remarquable le poids de son âge. Elle n'a pas moins de soixante-seize ans.

C'est dans cet intérieur que mademoiselle Brémont est venue s'établir pour quelques semaines. Il est question de mariage : M. de Corseul connaît beaucoup le prétendu, qui voyage en Algérie; et tandis que Brémont père s'occupe d'affaires de famille, Agathe n'a trouvé rien de mieux que de venir parler des magnificences de la corbeille à des amis sûrs, des amis de cœur, comme elle les nomme dans ses lettres. Une autre cause inavouée a contribué à cette détermination. Dans son cercle habituel, les engagements de son père envers le futur gendre sont trop connus, et l'exécution en est trop prochaine pour permettre à mademoiselle Agathe de se mêler aux plaisirs du monde en l'absence du cher voyageur. Or, à Saint-Brieuc on donne aussi des bals, des soirées, et personne, à l'exception de la famille de Corseul, n'y soupçonne le grand événement qui se prépare. La conclusion se devine. Mieux vaut encore danser à Saint-Brieuc que s'ennuyer à Paris.

Laurence n'avait jamais visité Saint-Brieuc-les-Choux, et la première impression qu'elle ressentit en voyant les clochers de la ville fut un mélange de crainte et d'abattement. L'arrivée chez d'anciens amis n'est un bonheur qu'avec la pleine certitude de leur causer autant de joie qu'on peut en éprouver soi-même en les embrassant. Quelques jours auparavant, l'amie d'Agathe volait à Saint-Jouan de l'Isle avec cette inappréciable sécurité. Maintenant le doute avait amené l'inquiétude. Un malaise inconnu jusque-là oppressait le cœur de la voyageuse, et remplissait son esprit de trouble et d'appréhension. Descendue chez une parente de la femme qui l'accompagnait, il lui semblait pour la première fois, en faisant sa toilette, que le taffetas de sa robe prenait une teinte accusant de bien longs services, que son châle, d'un beau tissu, mais ayant appartenu à sa mère, n'était plus de mode, que son petit chapeau de satin dont les ornements lui paraissaient encore la veille si gracieux, manquait entièrement d'élégance. Au moment d'une visite, un examen pareil est toute une révélation : il annonce une confiance bien ébranlée; il prouve qu'on doute du plaisir qu'on peut apporter avec soi, et de la bienveillance des autres.

La maison de la famille de Corseul est située dans un des plus beaux quartiers de la ville. On y pénètre par une cour entourée d'arbustes et fermée par une grille de fer. Laurence s'arrêta un instant devant cette grille, avant de porter la main au cordon de la sonnette. Elle était là, timide, irrésolue, et comme étourdie par les battements de son cœur, lorsque la porte de la maison s'ouvrit tout à coup. Deux jeunes femmes, couvertes de velours, de satin, de dentelles, dans les dimensions les plus vastes d'une mode orgueilleuse et extravagante, traversèrent la cour, la tête haute et d'un pas délibéré. Comment retrouver dans ce maintien hardi plutôt qu'aisé, dans cette profusion de parures, ces compagnes d'autrefois vêtues uniformément d'une petite robe violette ou amarante, et dont la grâce naturelle n'avait rien de ces airs trop dégagés, de ce regard superbe et peut-être impertinent? La grille ouverte, Agathe reconnut la première mademoiselle de Kerdelieu.

« Déjà! s'écria-t-elle avec plus d'étonnement que de plaisir. Puis, se ravisant, et embrassant son amie : Cette bonne Laurence! quelle surprise elle nous ménageait! Voyons, comment es-tu venue ici? On m'assurait que tu ne venais jamais à Saint-Brieuc, et, en t'écrivant, nous étions loin d'espérer qu'un heureux hasard.....

— Nous allons rentrer avec vous, dit Nathalie qui tenait une des mains de Laurence entre les siennes. »

Vous! Nathalie lui disait *vous*, et Agathe n'attribuait qu'à un heureux hasard l'arrivée de Laurence dans la ville où deux amies si regrettées l'avaient priée de se rendre! Ce n'était donc là qu'une invitation banale, une de ces politesses de convention que l'usage du monde exige, et où le cœur n'entre pour

rien? La jeune voyageuse essaya pourtant de donner le change à ces premières impressions. Dans le moment de la surprise, Agathe avait mal exprimé sa pensée; et il ne fallait attribuer qu'à l'inadvertance ce *vous* glacial lorsqu'il remplace pour la première fois l'aimable tutoiement de l'enfance et des plus chers souvenirs.

Laurence répondit de son mieux aux questions de ses anciennes compagnes, évitant, toutefois, de leur avouer, puisque l'idée n'en était pas venue à mademoiselle Brémont, que celle qui était allée trois fois, au milieu de la nuit, la chercher à Saint-Jouan de l'Isle, n'avait pas besoin d'un autre motif pour faire le voyage de Saint-Brieuc. Les âmes délicates veulent être comprises sans explications, et lorsqu'elles s'aperçoivent qu'on ne les devine point, elles se taisent. Agathe et Nathalie, après avoir refermé la grille, revenaient lentement vers la maison avec mademoiselle de Kersaliou. Au moment où elles allaient monter ensemble les marches du perron, Agathe s'arrêta.

« Chère Laurence, dit-elle, veux-tu que nous agissions encore sans façon comme nous le faisions il y a quelques années? Nous allions sortir; Nathalie a des emplettes à faire, et elle compte sur moi pour la décider dans le choix de ses étoffes. Nous avons aussi une recommandation très-importante au sujet d'une parure qui doit nous servir au bal de ce soir.

— Oui, tout cela est grave, interrompit la jeune dame de Corseul, et cependant pas assez pour nous retenir longtemps. Vous dînez avec nous, Laurence. Vous allez voir mes deux enfants, deux jolis anges tout blonds, tout roses. Lavigne, continua-t-elle en s'adressant à un vieux domestique, conduisez mademoiselle dans la chambre de bonne maman. »

Laurence aurait eu mauvaise grâce à refuser ce qu'on réclamait de sa complaisance. On l'embrassa de nouveau; on lui serra les deux mains : « A bientôt! » répétèrent Agathe et Nathalie. Et les fleurs de l'une, les plumes de l'autre, les immenses robes à volants de toutes les deux se mirent en marche, laissant la pauvre Laurence abasourdie, et presque honteuse du peu d'espace qu'occupait sa robe en fourreau sur le pavé de la cour.

Au moment où mademoiselle de Kersaliou parut devant elle, la veuve de Michaud de Corseul, à demi couchée dans un grand fauteuil, faisait la sieste entre les berceaux de ses deux arrière-petits-fils. Les jumeaux dormaient aussi très-paisiblement. La vieille dame se réveilla, et pria la visiteuse de s'asseoir le plus près possible et bien en face d'elle, attendu que le sens de l'ouïe commençait à lui faire défaut. Après quelques instants d'entretien sur la vie retirée de madame de Kersaliou et de sa fille, le séjour des villes comparé à celui de la campagne, et, de la part de Laurence, quelques regrets d'une existence un peu trop solitaire, la bonne aïeule devint très-communicative. Elle parla du mariage d'Agathe.

« Le prétendu, dit-elle, est un homme d'environ quarante ans, que j'ai vu plusieurs fois dans les salons de mon petit-fils, et dont la fortune rapide et mystérieuse a donné lieu à beaucoup d'histoires. Il n'était, il y a cinq ans, qu'un employé très-subalterne dans une maison de commerce ; il n'avait aucun patrimoine, aucun parent riche, et voilà que trois ans plus tard, au moment où l'on s'y attendait le moins, il quitte brusquement la position modeste qu'il avait occupée jusqu'alors, et annonce l'intention de se bâtir un hôtel. On se demande s'il a perdu l'esprit; mais le terrain est acheté et payé comptant, les travaux commencent, et, avec le temps, sont menés à bonne fin. Il place des capitaux, son avoir est évalué à trois cent mille francs; et l'on s'étonne, et l'on se récrie, car il est bien évident pour tous qu'il y a là quelque chose de suspect, et qu'on ne peut avouer au grand jour. Il cherche à nouer des relations avec les familles les plus distinguées du pays, mais il échoue dans ses tentatives, et comme on lui fait entendre que l'origine de sa fortune aurait besoin d'être expliquée, il feint de ne pas comprendre, recule et n'explique rien. A cette époque, M. Floquet (c'est son nom) fit une première ouverture auprès des parents d'Agathe. Ceux-ci ont eux-mêmes de l'aisance, vous le savez, et trois cent mille francs acquis d'une façon douteuse ne pourraient les éblouir.

— Très-bien, dit Laurence; mais comment se fait-il qu'aujourd'hui.....

— Attendez! Les parents d'Agathe et Agathe elle-même n'avaient pas hésité un instant à repousser une alliance, assez satisfaisante du côté de la fortune, mais qui semblait ne pas être fort honorable. C'était bien, comme vous le dites. Pourtant les renseignements donnés sur la position de M. Floquet n'étaient pas exacts, et l'on s'aperçut bientôt aux dépenses qu'il fit, au train qu'il mena, qu'il était plus que millionnaire. Cette découverte eut le résultat qu'elle devait avoir : on aurait trop perdu à se montrer revêche pour un homme qui parlait de donner des fêtes princières, et dont le coffre-fort si bien garni pouvait rendre tant de services. »

Mademoiselle de Kersaliou se demandait si elle avait bien entendu :

« Comment, dit-elle, il semblait impossible que cet homme eût gagné trois cent mille francs d'une manière honnête, et lorsqu'on reconnaît qu'il s'agit de plus d'un million, les soupçons ne prennent pas plus de force? la nécessité d'expliquer l'origine d'un tel changement de position ne paraît pas encore plus impérieuse? »

La vieille dame sourit tristement.

« Aujourd'hui, reprit-elle, il y a bien des gens pour lesquels le succès, un grand succès, justifie tout. On accepte les faits accomplis dès qu'on croit avoir intérêt à le faire. Un millionnaire!... lui tenir rigueur serait un crime de lèse-majesté dans un temps où l'or est le roi du monde! M. Floquet vit bientôt tous les salons s'ouvrir devant lui, et comme il se montra bon prince, qu'il rendit des dîners pour des rebuffades, qu'il souscrivit largement à toute espèce de listes présentées par des dames patronnesses, qu'il promit, une fois marié, des bals splendides, il se fit bien vite une véritable popularité. M. Brémont avait plutôt éludé que refusé la demande qui lui avait été faite; il revint sur ses pas, et essaya quelques avances, encouragé par sa fille qui ne rêvait plus que point d'Angleterre, cachemires de l'Inde, et diamants. Agathe est jolie. M. Floquet se montra encore une fois généreux, sans rancune, et, dans quelques semaines, votre amie fera les délices du Gâtinais et de la Champagne. »

La jeune Bretonne baissait la tête. Quoi! son amie d'enfance, Agathe, ne mettait pas au-dessus de tout un nom sans tache et à l'abri du soupçon! Ce qui distinguait surtout, autrefois, mademoiselle Brémont,

c'était son désintéressement, c'était la noblesse de son caractère. Laurence n'essaya point de dissimuler son désenchantement.

« Bah ! dit madame de Corseul, on fait bien d'autres concessions à la passion du luxe, au désir effréné d'exciter l'envie de ses rivales, ou, du moins, de ne se laisser jamais surpasser par elles. Combien de catastrophes dans les familles n'ont d'autre cause que celle-là ! Un poète du talent le plus aimable raconte un fabliau dont la forme légère cache une pensée très-sérieuse. L'ange rebelle veut s'emparer du cœur d'une jeune femme, citée pourtant comme un modèle de vertu. Prendre un déguisement n'est rien pour l'esprit du mal; il les multiplie cette fois, et met en œuvre toutes les ruses de son invention. Flatteries, menaces, épreuves tantôt effrayantes, tantôt douloureuses, ne servent qu'à donner plus d'éclat à la sagesse de dame Isabeau. Satan commence à désespérer de la victoire. Attendez. Voici qu'Isabelle paraît pour la première fois au bal de la cour, et qu'à sa grande humiliation, elle s'aperçoit que la reine, la dauphine, la chancelière, toutes les autres femmes sont vêtues de brocart, tandis qu'elle seule porte une robe de velours, étoffe dédaignée en ce moment, qu'on se montre de l'œil et qui fait sourire. Le démon n'était pas loin; et comme il avait déjà fait connaître l'étendue de son pouvoir : — Eh bien ! demanda-t-il à demi voix, qu'obtiendrai-je de vous maintenant? — Tout, répond Isabelle, tout pour une robe de brocart. L'histoire finit là. Elle est instructive. Oui, je suis vieille. et je m'isole le plus possible avec ces deux petits enfants; mais je connais bon nombre de jeunes filles pleines d'aigreur pour leurs parents dès que ceux-ci refusent de se prêter à de folles dépenses de toilette, et, pour la même cause, aussi avides d'argent que des vieux juifs. Je connais aussi bien des jeunes femmes qui absorbent en futilités des sommes qu'on pourrait employer à secourir des malheureux, à aider un parent dans le besoin; des jeunes femmes qui compromettent à la fois l'honneur de leurs maris par des dettes longtemps inavouées, et l'avenir de leurs enfants par une coupable insouciance. Ne demandez aux unes et aux autres aucun sentiment délicat ni généreux. Elles ne sont capables de sacrifices que pour satisfaire cette frénésie de parure qui les entraîne et qui est une des plaies de ce temps. Le poète a tristement raison : soumission filiale, joies de la bienfaisance, douceurs de la sécurité domestique et des sollicitudes maternelles, dignité d'une position franche et honorable, tout cela et plus encore, tout pour un équipage, une livrée ! tout pour une robe de bal ! »

La vieille dame s'était levée, et elle parlait avec une grande animation. Un des enfants ouvrit les yeux, tendit les bras vers sa bisaïeule, puis se rendormit aussitôt en poussant deux ou trois soupirs. Madame de Corseul avait posé le doigt sur ses lèvres, et s'était tenue immobile.

« Bon ! reprit-elle en baissant la voix et en revenant s'asseoir; j'ai failli réveiller les enfants. Ils ont pourtant besoin de repos, et moi aussi. Cette nuit ils ont beaucoup pleuré, et je n'ai pu dormir. Au moment où vous êtes entrée, j'étais tout accablée dans ce fauteuil.

— Nathalie ne craint pas de vous fatiguer en laissant ces deux enfants coucher dans votre chambre ? demanda Laurence.

— A moins d'y être tout à fait obligés, je tiens que nous ne devons pas confier à des domestiques le soin de veiller, la nuit, à nos enfants. La tâche est quelquefois rude pour moi : j'ai soixante-seize ans et c'est remplir un peu tard le rôle de mère-nourrice.

— Mais, encore une fois, Nathalie?... Il me semble que ce serait à elle...

— Sa santé est très-délicate, répliqua doucement madame de Corseul; et la privation de sommeil pourrait la rendre malade. »

Laurence continua :

« Ce doit être pour elle un véritable chagrin de ne pouvoir soigner elle-même ses petits garçons, et d'autant plus que cette privation doit lui donner aussi pour vous, madame, bien des inquiétudes. La sensibilité de Nathalie était connue au couvent. Combien de fois ne l'ai-je pas vue baiser les lettres que lui adressait sa mère !

— Elle caresse aussi beaucoup ses enfants, dit la bisaïeule.

— Excellente Nathalie ! et vous dites que sa santé est mauvaise?

— Non, pas mauvaise, seulement délicate, et je crains que sa vie de plaisirs et de fêtes continuelles ne soit pas de nature à la fortifier. Très-recherchée pour ses qualités séduisantes, elle n'a jamais su refuser une soirée ou un bal. De là des veilles fréquentes, et des fatigues inouïes tous les hivers.

— Mais ne peut-elle se dispenser...

— Oh ! impossible ! elle allègue des devoirs de société si impérieux ! Vous souriez? Seriez-vous disposée à croire, par exemple, que c'est aussi un devoir impérieux de s'attacher au berceau de ses enfants? Allons, vous oubliez qu'une aïeule, ou, au besoin, une servante à gages, peut remplacer ici la mère absente, tandis que la servante ou l'aïeule ne peut danser pour elle dans un salon. J'ai connu vos parents, mademoiselle; vous leur ressemblez; vous avez comme eux une âme forte et généreuse, et c'est pourquoi je ne crains pas de m'épancher avec vous. Ces mères si délicates, si faibles lorsqu'il s'agit de nourrir un fils, de le veiller pendant les deux ou trois premières années de la vie; ces mères ont souvent un corps de fer pour les plaisirs du monde; elles endurent, elles recherchent dans les fêtes des fatigues à faire reculer un capitaine de dragons. Nathalie appartient à cette catégorie de mères débiles et de danseuses intrépides.

— Je la plains sincèrement, répondit mademoiselle de Kersaliou; je la plains, car il me paraît impossible, en agissant ainsi, qu'elle obtienne jamais, dans le cœur de ses enfants, la place qui devait lui appartenir.

— Vous avez raison, reprit madame de Corseul, la tendresse filiale se nourrit surtout de reconnaissance, et peut-on en avoir beaucoup pour une femme aussi peu jalouse de donner à son fils les premiers soins? — L'enfance est soumise à mille accidents imprévus, et je me souviens d'une nuit où l'un de ces pauvres petits m'épouvanta par une convulsion subite et terrible. En un instant, la maison fut en rumeur : les domestiques m'entouraient, exécutaient mes ordres, et tandis que je pressais sur mon cœur l'enfant à demi mort, la mère dansait au bal de la Préfecture. Je pouvais n'avoir à déposer dans ses bras, au retour du bal, qu'un corps glacé et sans vie. Cette idée la fit frémir, et pour la chasser au plus vite, pour s'étourdir, elle

retourna dans le monde trois jours après. Ne fallait-il pas avant tout triompher d'une impression redoutable? Vous l'avez dit, Nathalie est si sensible! »

Laurence se taisait.

— Vous allez me trouver un esprit chagrin, continua madame de Corseul, et à la vérité, je ne puis me défendre de gémir en voyant les sentiments les plus naturels sacrifiés au vain désir de paraître et de se faire admirer. Il n'y a qu'un instant, vous laissiez échapper une plainte sur votre isolement; moi, j'ai toujours vécu dans le monde avec le désir de finir dans la retraite mes années trop nombreuses et, depuis longtemps, pleines de lassitude. Loyale et sincère, j'ai dû me laisser affubler d'un nom qui ne m'appartient pas, et prendre ma part d'une foule de petitesses très-répandues, très-applaudies, et contre lesquelles ma raison n'a jamais cessé de protester. J'ai vu autour de moi les joies et les douleurs de convention, les tendresses menteuses, les admirations hypocrites, et mon cœur s'est soulevé de dégoût. Forte pour supporter un malheur sérieux, je me suis sentie sans courage devant les ennuis journaliers d'une existence dont les heures s'écoulaient en visites oiseuses, en fêtes énervantes, en occupations futiles. On exigeait de moi l'asservissement perpétuel de ma volonté, et j'inclinais la tête, plus meurtrie, plus saignante sous mes folles parures que je ne l'eusse été avec la libre disposition de moi-même, dans les plus rudes épreuves de l'adversité. J'aurais voulu consacrer ma vie aux devoirs de la famille, aux amitiés durables, aux plaisirs simples, les seuls vrais, les seuls délicieux. Et le monde disait : Non! Et mon mari et mon fils disaient comme le monde. Depuis quelques années, le compagnon de ma longue carrière a disparu; il ne me reste que mon petit-fils et ses deux enfants, mais c'est encore un lien qui m'attache à cette maison de bruit, où le monde vient étaler devant moi jusqu'à la fin ses plaies hideuses qu'un œil exercé découvre aisément sous le mensonge des oripeaux. Combien de temps me reste-t-il à supporter ce triste spectacle? Je voudrais en être quitte bientôt, car mon cœur se resserre tous les jours au contact de tant de cœurs égoïstes. Je ne sais quel froid me gagne; un froid qui n'est pas celui de la vieillesse, et dont l'impression funeste éveille en moi le désir de tomber demain en poussière. Demain? Non; nous entrons dans la saison des bals, et l'usage ne permettant pas encore d'y paraître en deuil, Nathalie serait trop malheureuse de ma mort. Attendons les premiers jours du printemps. Au bout de six mois, M. et madame de Corseul enverront en même temps à leurs amis une carte annonçant qu'ils ont quitté les vêtements noirs et une invitation pour une soirée dansante. De cette façon, il n'y aura rien de perdu. »

La vieille femme pleurait.

« Oh! madame, s'écria Laurence, ne parlez pas ainsi! Nathalie peut être légère, mais elle vous aime, et si elle avait le malheur de vous perdre...

— Oui, si elle me perdait aujourd'hui je serais très-regrettée, interrompit madame de Corseul, car il faudrait de toute nécessité renoncer à la fête qui a lieu ce soir. Ce que je viens de vous dire, mon enfant, se passe tous les jours sous mes yeux, et c'est à peine si quelqu'un y prête attention. « Pauvre jeune fille! pauvre jeune femme! dit-on, la mort de son aïeule va la priver de tous les plaisirs de cet hiver. » Voilà en quoi consiste la commisération. Aussi, rien de moins étonnant au bout des six mois de rigueur que de voir un deuil se terminer dans une polka ou une schottisch.

— Mais le respect filial?

— Dans les âmes passionnées pour le plaisir, il est à la hauteur de l'amour maternel; l'un et l'autre ont tort dès qu'ils deviennent une entrave. Ne rêvez ni l'amitié, ni le bonheur dans ce tourbillon, où pour un cœur resté pur, vous en trouveriez dix tout gonflés de vanités puériles, d'ambitions égoïstes et incapables de répondre dignement à un sentiment généreux. Le bonheur, vous l'avez sous la main; prenez-le et ne le cherchez pas où il est si rare de le rencontrer.

— Je partirai ce soir, se disait mademoiselle de Kersaliou. Mais combien mes anciennes compagnes tardent à rentrer! J'aurai si peu de temps pour les entretenir. Encore deux heures à passer ici, et en voilà pour toujours! »

Agathe et Nathalie semblaient, en effet, ne pas se presser beaucoup. Elles arrivèrent pourtant, et avec elles les étoffes dont le choix avait été si difficile. Laurence fut appelée à donner son avis, ce qui fut bientôt fait. Mais ses compagnes avaient tant de choses à dire sur la finesse des tissus, l'assortiment des couleurs, les formes les plus gracieuses de tel ou tel vêtement, qu'il s'écoula bien du temps avant qu'il fût possible d'aborder un autre sujet d'entretien. On se mit à table, et là seulement la conversation devint un peu moins frivole. Tandis que Nathalie chuchotait par instants à l'oreille d'Agathe, qui lui répondait en étouffant un éclat de rire dans son mouchoir, la jeune solitaire dut répondre à des questions bienveillantes de M. de Corseul sur la vie calme des champs. Mademoiselle de Kersaliou parlait avec charme des bords fleuris de la Rance, de ses bons voisins de campagne, des mœurs bretonnes souvent si naïves; mais, à l'exception de la grand'mère, ceux qui l'écoutaient étaient si distraits, il échappait surtout à Agathe des paroles si incohérentes et qui prouvaient si bien que mademoiselle Brémont était moins à ce qui se disait tout haut devant elle qu'à ses petites confidences à voix basse, l'inattention générale enfin était si évidente, qu'il fallut bien s'en apercevoir. Notre amie balbutia et s'arrêta court au milieu d'une description de l'abbaye de Bosquen qu'elle avait visitée l'été précédent. Nathalie prit le bras de Laurence et la conduisit au salon. On entoura le piano, et notre voyageuse, faisant un violent effort sur elle-même, essaya de ranimer la conversation languissante par les souvenirs de couvent. « Quand on en est au chapitre des *Vous souvient-il*, a dit un écrivain célèbre, que de précieux liens d'or et de diamants rattachent les cœurs refroidis! que de chaleureuses bouffées de jeunesse montent au visage! » Un instant le charme s'opéra : le frais sourire de l'adolescence revenait aux lèvres; on allait s'entendre, on allait se reconnaître, quand la femme de chambre de Nathalie vint prévenir sa maîtresse que la couturière était dans la chambre voisine et l'attendait.

La couturière! c'est-à-dire la robe de bal! Oh! comme les murs gris du couvent s'effacèrent de nouveau dans les ombres de l'oubli!...

Agathe suivit son amie, car elle avait aussi une robe à essayer. Demeurée seule encore une fois avec la grand'mère, Laurence prit quelques romances sur

le piano: elles exprimaient toutes avec plus ou moins de bonheur les sentiments les plus doux de la famille. Elle continuait cet examen, lorsque la fiancée de M. Floquet et la jeune dame de Corseul rentrèrent dans le salon. La robe d'Agathe avait un défaut, ce qui fut raconté avec une animation désolée par mademoiselle Brémont et une certaine satisfaction mal déguisée par Nathalie, dont la toilette un peu moins brillante était en tous points irréprochable. Il n'était plus possible de causer religieuses et pensionnaires au mileu de telles préoccupations.

« Parle toujours, je t'écoute! disait Agathe à Laurence. » — Et tandis que celle-ci obéissait en hésitant, l'autre se penchait à l'oreille de Nathalie et déplorait pour la vingtième fois l'erreur de la maladroite ouvrière.

Le moment approchait où mademoiselle de Kersaliou devait quitter l'hôtel de Corseul. Aucune des deux amies ne cherchait à la retenir, mais, avant son départ, Nathalie voulut bien bien lui chanter une romance qu'un poète ami de la famille avait composée tout nouvellement. Le poète comparait Nathalie à toutes les héroïnes de la piété filiale et de l'amour maternel. Il la nommait l'ange gardien de l'enfance et de la vieillesse, et la montrait dans le couplet final soutenant d'une main son aïeule, et de l'autre protégeant les deux jumeaux. La jeune femme chantait avec beaucoup de sentiment, et en donnant à ces simples mots : Mes enfants, ma mère, — une expression si touchante, qu'il était difficile de l'entendre sans émotion. L'air achevé, elle vint embrasser son aïeule et parla de ses chers petits anges avec un aplomb merveilleux. Tous les dévouements ne se ressemblent pas. Celui de Nathalie consistait à confier ses enfants aux soins de son aïeule, et son aïeule aux caresses de ses marmots. Elle s'effaçait, les laissant à eux trois s'aider et s'égayer les uns les autres.

Agathe se mit à son tour au piano, et chanta, non sans quelques distractions occasionnées par la maudite robe, je ne sais quelle chanson savoyarde sur le mépris des richesses.

« De mieux en mieux ! » pensa Laurence; et comme l'heure du départ était arrivée, et que, d'ailleurs, il était temps que ses amies s'occupassent de leur toilette, elle replaça sur ses épaules avec plus d'assurance qu'elle n'en avait eu quatre heures auparavant son châle un peu pâli, mais qui, du moins, recouvrait un cœur aimant et sincère. Ce pauvre cœur était bien oppressé en ce moment, et elle eut peine à retenir ses larmes lorsque ses deux anciennes compagnes, très-pressées de la voir partir, l'embrassèrent une dernière fois. La vieille dame l'accompagna jusqu'à la grille.

« Adieu, lui dit-elle avec effusion, retournez aux lieux où vous êtes aimée, où l'on ne place pas au-dessus de tout les jouissances du luxe et un fol amour des plaisirs. J'ai longtemps rêvé le bonheur qui vous est donné, un toit paisible, d'agréables lectures dans la campagne, la rencontre et la société de gens simples, de bonnes gens véritablement heureux de me voir. Vous avez cela, et de plus la tendresse de votre mère, les bénédictions des pauvres que vous secourez, la conscience d'une vie saintement occupée, méritoire pour vous et utile aux autres. Un jour, de nouvelles affections viendront encore l'embellir. Et le mérite ayant décidé votre choix, vous trouverez dans un mariage heureux des plaisirs purs, des joies salutaires, que les satisfactions morbides de la vanité n'ont jamais données à personne. »

L'horoscope était favorable, mais Laurence n'y porta que peu d'attention. Elle embrassa madame de Corseul, et se jeta dans la voiture qui devait la ramener à Saint-Jouan de l'Isle. Elle répondit à peine aux questions de sa compagne de voyage. Elle souffrait. Les illusions qu'il lui fallait laisser en arrière étaient de ces morts regrettés qu'on pleure longtemps après les avoir conduits à la fosse qui nous les dérobe. La vie est pleine de ces funèbres retours, car, chimères ou réalités, nous menons toujours le deuil de quelqu'un ou de quelque chose.

Lorsque madame de Kersaliou revit notre voyageuse, un grand changement s'était fait dans l'esprit de cette dernière. Il n'était plus à craindre que le désir de renouer d'anciennes relations vînt la troubler. Elle avait compris combien certaines amies d'enfance gagnent à s'écarter de notre route avant les transformations successives de l'âge. De trop confiante qu'elle avait été jusque-là, peut-être semblait-elle en ce moment trop sévère et trop désabusée à l'égard de mademoiselle Brémont et de la jeune dame de Corseul. Les idées sombres de l'aïeule étaient devenues contagieuses pour le cœur blessé de Laurence, et ce monde qu'on venait de lui peindre, ce monde dont l'influence délétère affaiblit les plus nobles instincts de l'âme, elle en parlait avec une âpreté tout à fait digne d'un vieux misanthrope. Cette réaction inévitable pour un caractère ardent n'étonna point la dame du manoir. Celle-ci aimait et pratiquait la modération. Elle s'appliqua désormais à ramener sa fille à moitié route entre les illusions d'autrefois et les désenchantements d'aujourd'hui.

« Je me réjouis, lui dit-elle, d'une leçon qui peut te rendre notre solitude plus agréable; mais il ne faut pas, après avoir rêvé à tes amies une perfection morale qui te rendait leur éloignement doublement pénible, exagérer maintenant leurs défauts. Une des qualités essentielles de la vertu, c'est la bienveillance, d'autant plus durable qu'elle n'emprunte rien à l'enthousiasme, d'autant plus précieuse qu'elle est aussi une des premières conditions du bonheur. Notre manoir isolé te sourit mieux aujourd'hui que le tourbillon du monde. Cependant nous avons encore des relations, ces relations peuvent s'étendre davantage, et madame de Corseul a négligé de t'apprendre qu'il n'est pas de lieu si retiré où l'on ne retrouve parfois les misères qu'elle te signalait si douloureusement. Sois donc aussi prudente, et en même temps, aussi indulgente ici que tu devrais l'être à la ville. L'admiration aveugle demande une tendresse héroïque, de sublimes dévouements qui lui font défaut, et le désenchantement arrivé, elle s'éteint subitement, laissant à sa place le dégoût, le mépris, quelquefois la haine. Il n'en est pas ainsi de la bienveillance. En toute occasion, elle ne prend conseil que de la raison et de la bonté, et si, d'un côté, elle attend peu des hommes, de l'autre, elle est toujours prête à leur pardonner beaucoup..... »

HIPPOLYTE VIOLEAU.

QUAND LES CHATS N'Y SONT PAS.....

PROVERBE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LE GRAND-DUC.
LE COMTE DE ENDFELD.
HERMANN, valet de chambre.
GERTRUDE, femme de charge.
LISBETH, repasseuse à la journée.
KOFF, petit laquais.

La scène se passe en Allemagne, au château du Comte.

—

Le théâtre représente une vaste salle du rez-de-chaussée, donnant sur les jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, *puis* HERMANN.

LE COMTE, *ayant sonné.* Mes lettres!

HERMANN, *il présente les lettres sur un plateau.* Je les apportais à monseigneur.

LE COMTE. Bien! (*Fausse sortie d'Hermann.*) Hermann, voici quatre mois que vous êtes à mon service et je suis content de vous; vos gages sont de mille florins, je les porte à mille cinq cents.

HERMANN. Monseigneur!

LE COMTE. Vous avez compris que j'aime autour de moi l'ordre et le silence, et vous vous êtes montré aussi discret qu'habile; c'est bien! Faites venir Gertrude et Koff. (*Hermann sort, après s'être incliné avec le plus grand respect.*)

SCÈNE II.

LE COMTE, *seul et souriant.*

Lorsqu'on a des gens qui consentent à entrer dans vos goûts et à ne pas vous imposer les leurs, il faut leur en savoir gré; les domestiques ont tant de pente à nous faire changer de rôle! Moi, qui tiens si passionnément à ma chère solitude, j'en ai eu un qui voulait absolument me persuader que je devais résider en ville, avoir des loges aux théâtres, donner de grands dîners et de grands bals, que ma fortune et mon nom m'y obligeaient, que... Ce garçon était humilié de ne pouvoir faire la roue parmi ses pareils, dans les vestibules, avec ma livrée sur le dos; j'ai dû m'en défaire et le placer selon ses penchants. Hermann, lui, est bien mon fait; il ne parle que par monosyllabes justes et précis, et marche avec un tel soin que je ne l'entends point rôder autour de moi. Il en est de même de Gertrude et du petit Koff; aussi vont-ils également recevoir des marques de ma satisfaction.

SCÈNE III.

LE COMTE, GERTRUDE, KOFF.

LE COMTE. Approchez, Gertrude. Koff, levez un peu les yeux, je vous prie. Combien gagnez-vous chez moi, Gertrude?

GERTRUDE. Seize cents florins, Excellence.

LE COMTE. Non pas; deux mille!

GERTRUDE. Excellence!

LE COMTE. A partir d'aujourd'hui.

GERTRUDE. Comment prouver à votre Excellence...?

LE COMTE. En continuant à vous conduire comme par le passé, à me servir sans que je m'aperçoive qu'on me sert. Et vous, Koff, quels sont vos gages?

KOFF. Excellence!..

LE COMTE. Oui, que gagnez-vous, ici?

KOFF. Excellence!..

LE COMTE. Eh bien?

GERTRUDE. C'est que ce petit garçon est timide, monseigneur!

LE COMTE. Remettez-vous, mon enfant.

KOFF. Oui, Excellence!

LE COMTE. Donc, vous recevez, par année?

KOFF. Trois cents florins.

LE COMTE. Vous en aurez cinq cents, désormais.

KOFF. Oh!..

LE COMTE. Retirez-vous, tous deux.

SCÈNE IV.

LE COMTE, *seul.*

Voilà des gens bien heureux, et me voilà, moi, paisible pour longtemps. La douce paix, mère de l'étude et de la réflexion, on ne la saurait payer trop cher! — Voyons mes lettres! — Ah! le travail de mon fils couronné à l'Académie des sciences; mon vieux cœur en tressaille d'orgueil! — Les enfants de Wilhelmine, ma fille, toujours florissants et beaux; chers petits-enfants, Dieu soit loué! — Des lettres de faire part de

mariages et de promotions; fort-bien! Quoique retiré dans son fromage, on n'est point pour cela mort aux saintes émotions de la famille et de l'amitié. — Que vois-je? de la main même du Grand-Duc! sous cette modeste enveloppe, qui l'aurait cru? ah! je le reconnais bien là! Il voyage incognito, me dit-il, afin que la vraie situation des choses lui soit plus sûrement révélée, afin que tout voile tombe entre lui et une misère qu'il cherche éternellement à soulager... il souhaite ma coopération dans cette entreprise bénie... il sera bien aise de me rencontrer, à cet effet, sur la route de Gotha à Endfeld. (*Debout.*) Tout de suite, tout de suite, mon noble maître! Devant une telle mission, qui n'oublierait ses soixante-quinze ans! — Hermann! (*Hermann paraît.*) Faites seller mon cheval, dites à Joseph qu'il me suivra, et apportez-moi mon manteau. (*Hermann sort.*)

LE COMTE. Gertrude!

SCÈNE V.

LE COMTE, GERTRUDE, *puis* HERMANN.

LE COMTE. Gertrude, je m'absente; c'est à vous que revient l'autorité; usez-en, n'en abusez pas!

HERMANN, *présentant le manteau.* Le cheval de Son Excellence est prêt.

LE COMTE. Bien! Adieu mes enfants. (*Le Comte sort, enveloppé de son manteau; Hermann et Gertrude le suivent des yeux, un doigt sur les lèvres; Koff entre à pas de loup et les imite. Le galop des deux chevaux se fait entendre, fort d'abord, plus faible ensuite, et se perd tout à fait dans le lointain.*)

SCÈNE VI.

HERMANN, GERTRUDE, KOFF.

HERMANN, *se laissant tomber dans le fauteuil du Comte.* Parti!

GERTRUDE. Ouf!

KOFF. Vive l'Empereur!

GERTRUDE. Si ce répit ne nous avait été donné, j'en serais morte! Six mois sans que monsieur s'absente! Six mois de silence forcé! Six mois sans que la moindre petite colère ait pu vous être permise! Cela me calcinait le sang! (*Très-vite.*) Certes, monsieur est un bon maître, il paie bien, mais, aussi, la contrainte qu'il nous impose est grande! Tout ce qu'a fait le Créateur a son but; les pieds nous portent, les mains agissent, les yeux regardent, les oreilles écoutent; ici, quel est le rôle de la langue? Nul. C'est tout à fait comme si l'on en était *dépourvu!*

HERMANN, *à part.* Madame se dédommage!

GERTRUDE, *continuant.* C'est extraordinaire, pourtant, que monsieur ait ainsi pris en grippe tout ce qui, sous le soleil, cause, rit ou chante; c'est une singulière manie; vous n'en devinez pas la raison, monsieur Hermann?

HERMANN. Je ne l'ai pas cherchée.

GERTRUDE. En creusant profondément, je crois qu'on arriverait à la découvrir.

HERMANN. Creusez!

GERTRUDE. A propos de rires et de chants, il y a, en bas, la petite ouvrière, Lisbeth, la plus rieuse créature du pays, qui, tous les soirs, en retournant chez sa mère, et pour se remettre d'avoir tenu sa bouche close tout le jour, crie et chante à tue-tête dans les bois... Koff, petit singe... Mais regardez donc, monsieur Hermann, si, grimpé comme le voilà, ce Koff n'a pas l'air d'un véritable singe! (*Koff imite le singe.*) Ah! bravo! bravo! ce sont leurs yeux mouvants! C'est leur laide grimace! Bravo! J'idolâtre les singes, moi! J'en ai eu un, dans le temps, avant que de m'enterrer ici toute vive, j'en ai eu un qui a joué un tour bien amusant à une vieille coquette de ma connaissance...

HERMANN. Vous avez de bien vilaines connaissances!

GERTRUDE. Laissez-moi donc parler! — Cette dame ne voulait pas déguerpir de ses vingt-cinq ans, et portait une perruque à l'enfant. Elle offensa Coco, je ne me rappelle plus comment; Coco médita sa vengeance : un jour, qu'il lui parait avoir trouvé sa belle, il se gratte, juste, ainsi que fait Koff en ce moment même, il montre ses grandes vilaines dents jaunes, s'élance sur la dame, lui enlève sa perruque, et, de cette façon, met à nu un crâne très-laid, sur lequel folâtraient quatre cheveux gris. « Coco, Coco! rends-moi ma perruque! » criait la dame d'un ton lamentable. Mais Coco s'était allé réfugier sur le bord d'un auvent de premier étage, et lorsqu'on parvint jusqu'à lui, il ne restait plus vestige de la perruque!..

HERMANN. Il était gentil, Coco!

GERTRUDE. Pauvre Coco! Il est mort, dans d'horribles douleurs, d'un souper d'allumettes chimiques!

KOFF. Pouah!

GERTRUDE. Un soir, qu'il était resté seul, il découvrit mes allumettes dans le coin où je les tenais cachées, et n'en laissa pas une qui ne fût grignotée! C'était un goût bizarre, mais on prétend que tous les goûts sont dans la nature.

HERMANN. On le prétend!

GERTRUDE. Que disais-je donc? Coco m'a fait perdre le fil de mon discours... Bon! j'y suis. Koff, allez nous chercher Lisbeth. Il me semble, monsieur Hermann, que, puisque nous voilà seuls, il n'y a point de mal à ce que nous nous offrions une journée de plaisir; elle nous est légitimement due!

HERMANN. J'appuie la motion.

GERTRUDE. Alors, je propose...

HERMANN. Un déjeuner succulent et substantiel.

GERTRUDE. Une promenade en calèche découverte.

KOFF. Un bal! Je valserai avec maman Gertrude!

GERTRUDE. Tu n'es pas parti, vaurien!

KOFF. Qu'est-ce qu'il faut lui dire, à mademoiselle Lisbeth?

GERTRUDE. Qu'elle plante là ses fers et ses réchauds, et que nous l'invitons à être des nôtres.

KOFF. Bon! (*Il sort en faisant la roue.*)

SCÈNE VII.

HERMANN, GERTRUDE.

GERTRUDE. Nous avons précisément, au château, de quoi composer un ambigu délicieux : pâtés fins, volailles froides, gibier, marmelades et gelées, fruits exquis; quant aux vins, nous serons sobres, mais nous choisirons! (*A Hermann, qui par-dessus ses habits met ceux de son maître.*) Que faites-vous donc là, monsieur Hermann?

HERMANN. Je prends le titre de comte; ne m'en donnez pas d'autre, je vous prie! D'ici au retour de monsieur, Hermann est mort; il n'y a plus, céans, qu'une Excellence, qui vous vient visiter, baronne!

GERTRUDE. Charmant! charmant! jolie idée! tout à fait jolie idée! Après tout, que me manque-t-il pour ressembler à une landgrave?

HERMANN. Rien; au contraire, vous auriez plutôt quelque chose de trop. (*Il lui désigne son tablier et son trousseau de clefs.*)

GERTRUDE. C'est juste! (*Elle s'en débarrasse.*) Et maintenant?

HERMANN. Maintenant, je crois que le plus fin y serait pris. (*Saluant et exagérant les grandes manières.*) Baronne!

GERTRUDE, *saluant de même*. Comte!

HERMANN, *de même*. Avez-vous vu mes équipages de chasse?

GERTRUDE, *de même*. Merveilleux, comte, merveilleux!

HERMANN, *de même*. Et Rustaud?

GERTRUDE, *de même*. Rustaud est adorable!

HERMANN, *naturel*. Ça n'est pas plus difficile que cela! Mettez donc un maître à faire le valet, vous verrez s'il y aura cette grâce et cette désinvolture!

GERTRUDE. Ah! dame! monsieur Hermann, j'ai entendu dire que, dans un certain Molière, les rôles des valets sont souvent les plus difficiles à remplir!

HERMANN. Cela ne m'étonne pas, madame Gertrude, cet homme avait du sens!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LISBETH, KOFF.

LISBETH. Hein? Comment? l'on peut parler? l'on peut chanter? Quel bonheur!

AIR :

Tra la la, tra la la,
Ah! quelle ivresse!
Tra la la, tra la la,
Je puis chanter!
Tra la la, tra la la,
Plus de tristesse;
Tra la la, tra la la,
Mon chant me réjouit et j'aime à l'écouter!

PREMIER COUPLET.

Trop vite les chagrins moroses
Se hâtent vers nous d'accourir;
Ce que demain seront les roses
Les empêche-t-il de fleurir?
Tra la la, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Ne regardons point dans l'espace;
Jouissons du printemps vermeil;
Le malheur se fera sa place;
Reculons l'instant du réveil!
Tra la la, etc.

TOUS QUATRE.

Tra la la, etc.

LISBETH. Ainsi, Son Excellence?..

HERMANN. Chevauche loin de ces lieux.

GERTRUDE. Ma chère petite, il n'y a plus, céans, d'autres Excellences que nous; monsieur nous dit, très-catégoriquement, d'user de l'autorité, j'obéis! Quant à vous, vous allez m'ôter ce petit bonnet; lisser ces beaux cheveux, et faire la demoiselle; cela ira très-bien à votre joli minois; M. Hermann, ici présent, est un comte; je suis une baronne; vous serez ma nièce.

KOFF. Et moi, que serai-je?

HERMANN. Vous, messire Koff, vous serez mon Hermann.

KOFF. Comment, je devrai glisser comme une ombre autour de vous, retenir mon souffle, deviner vos désirs, ne répondre que par oui ou non, Excellence, et n'étant point assez loin pour ne pas entendre vos ordres, je devrai prendre soin, cependant, de ne vous point importuner de ma présence?

HERMANN. Précisément!

KOFF, *pleurant*. Alors, je ne suis pas de la fête, moi?

LISBETH. Pauvre petit!

GERTRUDE. Bah! comte! faisons-lui sa part, à cet enfant! Koff, vous serez mon page et vous mangerez à table auprès de nous.

HERMANN, *baisant la main de Gertrude*. Que votre volonté soit faite, baronne; vous êtes bien la plus excellente personne que je connaisse!

KOFF, *cabriolant*. Ça me va, ça me va, d'être le page à maman Gertrude!

GERTRUDE. A madame la baronne!

KOFF. Oui, à madame la baronne! (*Chantant en fausset.*)

Je suis page aimé de la reine.

En avant l'allemande, maman Gertrude!

GERTRUDE. Madame la baronne!

KOFF. Oui, madame la baronne! (*Il fait valser Gertrude; Hermann et Lisbeth valsent aussi.*)

GERTRUDE. Ouf! Je n'en puis plus! Arrête, petit démon, arrête!

KOFF. Maman Gertrude veut-elle un verre de kirchenwaser?

GERTRUDE. Fi! madame la baronne désire du punch glacé; dites aux gens qu'on en monte un plateau, et ne vous permettez pas d'en tâter le premier!

KOFF. Ah! maman Gertrude!..

GERTRUDE. Madame la baronne, mauvais singe!

KOFF, *se sauvant*. Bah! vous ressemblez à une baronne comme une oie à un cygne!

GERTRUDE, *le poursuivant*. Impertinent!

HERMANN, *courant après eux*. Madame Gertrude! Madame Gertrude! du calme! de la dignité! vous ne sauriez avoir une colère de petites gens!

SCÈNE IX.

LISBETH, *seule*.

Baronne! Excellence! Sont-ils amusants!.. Si tout cela venait aux oreilles de M. le Comte, cependant, comment le prendrait-il? Je ne sais trop!

SCÈNE X.

LISBETH, LE GRAND-DUC, *tenue simple*.

LE GRAND-DUC *entre, regardant de droite et de gauche*. Ah! enfin, quelqu'un!

LISBETH, *tressaillant*. Vous m'avez fait peur, monsieur!

LE GRAND-DUC. Ce n'était pas mon intention, mais, ayant trouvé toutes les portes ouvertes, et personne ne s'étant offert à mes yeux...

LISBETH. C'est égal, on n'entre pas ainsi chez les gens! (*A part.*) Quel peut être cet homme? Il m'est suspect! (*Haut.*) Au fait, monsieur, qui vous amène? (*A part.*) Je voudrais bien que madame Gertrude fût avertie, mais comment laisser cet étranger seul, ici? Si c'était un voleur!

LE GRAND-DUC. Ce qui m'amène, mon enfant...

LISBETH. D'abord, je vous prie de ne pas m'appeler mon enfant. (*A part.*) Si c'était un assassin!

LE GRAND-DUC, *souriant*. Oh! oh!.. Ce qui m'amène, mademoiselle... quel nom dirai-je?

LISBETH. Mademoiselle, tout court.

LE GRAND-DUC. Ce qui m'amène, mademoiselle... (*A part.*) En attendant que paraisse mon vieil ami, amusons-nous! (*Haut.*) Ce qui m'amène, mademoiselle...

LISBETH, *à part*. Il est embarrassé; il a de mauvaises intentions!

LE GRAND-DUC. C'est la bienfaisance bien connue de Son Excellence.

LISBETH, *à part*. Il voudrait se faire passer pour un mendiant.

LE GRAND-DUC. Je sais que Son Excellence pratique la charité la plus ingénieuse, ayant toujours du travail à donner à ceux qui, comme moi, n'accepteraient point d'argent.

LISBETH, *à part*. Sa voix m'émeut; si, pourtant, ce n'était point un fourbe!.. Ah! grâce à Dieu! voilà madame Gertrude!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GERTRUDE.

LISBETH. Monsieur, voici madame G...

GERTRUDE, *l'interrompant*. Madame la baronne! Faites donc attention à vos paroles, ma nièce!

LISBETH, *bas à Gertrude*. Mais ceci est sérieux!

GERTRUDE, *de même*. Eh bien!.. (*Haut.*) Que demande monsieur? et comment se fait-il que monsieur ait pénétré jusque dans ce salon?

LE GRAND-DUC. Faute d'avoir rencontré quelqu'un qui m'ait arrêté plus tôt, madame; mais, si j'ai commis une indiscrétion, je suis prêt à me retirer là où l'on voudra bien m'entendre.

GERTRUDE. Que vous ayez commis une indiscrétion, cela est très-certain, mais comme cela dépend, sans doute, de la mauvaise éducation que vous avez reçue, je veux bien vous excuser.

LE GRAND-DUC, *à part*. Singulière baronne!

GERTRUDE. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

LE GRAND DUC. Madame, je...

GERTRUDE. Excellence vous écorcherait-il les lèvres?

LE GRAND-DUC, *s'efforçant de rester sérieux*. Je disais à l'instant à la nièce de Votre Excellence, que ne mettant point en doute la générosité de M. le Comte...

GERTRUDE, *agitée*. Vous connaissez M. le Comte?

LE GRAND-DUC. J'en ai beaucoup entendu parler.

GERTRUDE, *à part, avec satisfaction*. Il ne le connaît pas! (*Haut.*) Vous vous êtes alors mis en campagne afin de lui venir demander...

LE GRAND-DUC. Du pain pour du travail.

GERTRUDE. Ah!

LE GRAND-DUC. Puis-je obtenir la faveur de lui être présenté?

GERTRUDE. Je n'y vois pas d'inconvénient. Ma nièce, priez le Comte de se rendre ici sans retard.

LISBETH, *bas*. Comment, vous voulez?..

GERTRUDE, *bas*. Va donc! Je me donne un plaisir de reine!

SCÈNE XII.

GERTRUDE, LE GRAND-DUC. *Gertrude s'assied; le Grand-Duc, oubliant son rôle, va faire de même.*

GERTRUDE. Hein?.,

LE GRAND-DUC, *debout*. Pardon! La fatigue...

GERTRUDE, *à elle-même*. Pauvre homme! au fait, s'il est las!.. (*Au Grand-Duc.*) Eh bien! voyons, asseyez-vous; après tout, on n'est pas si féroce qu'on en a l'air!

LE GRAND-DUC, *à part*. C'est une bonne femme, mais, je le répète, une singulière baronne!

GERTRUDE. Je n'aime pas qu'on parle tout seul, c'est impoli; décidément, vous avez été très-mal élevé; qu'est-ce que vous marmottiez là?

LE GRAND-DUC. Je me récriais sur votre bonté.

GERTRUDE, *satisfaite*. Oui-dà! Vous me revenez, vous, et ce ne sera pas de ma faute, si le Comte ne trouve le moyen de vous rendre service.

LE GRAND-DUC. Votre Excellence est parente de Son Excellence?

GERTRUDE, *à part*. Il se forme! (*Haut.*) Oui, et j'ai sur lui quelque influence.

LE GRAND-DUC. Et Votre Excellence daignera m'appuyer auprès de Son Excellence?

GERTRUDE. De toutes mes forces.

LE GRAND-DUC. Que de grâces!

GERTRUDE, *à part*. Il me semble qu'il aurait dû me baiser la main, cela se fait... Son respect l'aura retenu!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, HERMANN, LISBETH.

GERTRUDE. Comte, voici un brave homme... (*A la vue d'Hermann, le Grand-Duc n'a pu se défendre d'un mouvement. — Au Grand-Duc.*) Qu'est-ce?

LE GRAND-DUC. Plaît-il?

GERTRUDE. J'avais cru...

LE GRAND-DUC. Votre Excellence avait cru?

GERTRUDE. Je me serai trompée. — Comte, voici un brave homme que vous m'obligeriez de placer quelque part. (*Bas.*) Et pour de bon!

HERMANN, *bas*. Par exemple!

GERTRUDE, *bas*. Je m'y intéresse!

HERMANN, *bas*. Et plus tard?..

GERTRUDE, *bas*. Est-ce que monseigneur n'approuve pas tout ce que vous faites en ce genre?

HERMANN, *bas*. Cet homme nous vendrait!

GERTRUDE, *bas.* Non! Il nous servirait s'il y avait lieu, au contraire; je le lis dans son air un peu simple.

LE GRAND-DUC, *à lui-même.* Il me semble qu'il se joue, céans, une comédie dont je voudrais bien connaître le mot!

GERTRUDE, *bas, à Hermann.* Allons donc, Hermann, que de cérémonies!

HERMANN, *de même.* Mais!..

GERTRUDE, *de même.* Il n'y a point de mais qui tiennent; on dit que le plus grand bonheur des riches est de faire du bien; ne voulez-vous pas en juger?

HERMANN, *de même.* C'est que...

GERTRUDE, *de même.* Encore une fois, je vous affirme qu'il n'en résultera rien de fâcheux.

HERMANN, *de même.* J'en voudrais être convaincu! (*Haut.*) Que savez-vous faire, mon ami?

LE GRAND-DUC, *plus que modeste.* Mais, Excellence...

HERMANN. Savez-vous lire et écrire?

LE GRAND-DUC. Oui, Excellence; oh! pas parfaitement, pas comme Votre Excellence, sans aucun doute.

HERMANN. Voyons! (*Il le mène à une table; le Grand-Duc écrit quelques lignes et les présente.*) C'est bien pattes de mouche; vous ne sauriez espérer vous placer dans aucun bureau; le dernier de mes gens écrit mieux que vous.

LE GRAND-DUC, *à part et riant.* Bénéfices de l'incognito!

GERTRUDE. Vous êtes sévère, cher comte, le pauvre homme en est resté tout interdit! Remettez-vous, mon ami, et dites-nous ce que vous savez encore; connaissez-vous le service?

LE GRAND-DUC. Lequel?

GERTRUDE. Comment, lequel? Il n'en y a pas deux, que je sache.

LISBETH, *à part. Elle n'a cessé d'examiner le Grand-Duc.* Cet inconnu-là est autre chose que ce qu'il s'efforce de paraître; j'hésite entre le grand seigneur et le brigand!

GERTRUDE, *au Grand-Duc.* En un mot, pourriez-vous être valet de chambre?

LE GRAND-DUC. Je n'oserais l'affirmer, Excellence.

GERTRUDE. Cuisinier?

LE GRAND-DUC. Hélas! pas davantage!

GERTRUDE. Cocher, piqueur, garde-chasse, jardinier?

LE GRAND-DUC. Tout ceci plus volontiers que cuisinier ou valet de chambre; cependant...

GERTRUDE. Vous n'y excellez pas?

LE GRAND-DUC. C'est vrai.

GERTRUDE. N'importe! J'ai confiance dans les gens modestes; si le Comte est de mon avis, nous vous caserons dans les jardins.

HERMANN. Du moins, faudrait-il le voir à l'œuvre.

GERTRUDE. Soit!

HERMANN. Comment vous appelle-t-on?

LE GRAND DUC. Hermann.

HERMANN. Hein?

LE GRAND-DUC. Hermann.

LISBETH, *à part.* On dirait qu'il y a mis de la malice.

HERMANN. Eh bien, Hermann, suivez-moi au verger; pendant que nous déjeunerons, car, madame la baronne, je vous ferai observer que mon estomac crie famine!...

GERTRUDE. Tout est prêt et nous attend en bas.

HERMANN. Bon! — Pendant que nous déjeunerons, Hermann, vous palissaderez des poiriers; si je suis content, vous pourrez vous regarder comme engagé.

LE GRAND-DUC, *s'inclinant.* Excellence!

LISBETH, *à elle-même.* Il faut que j'en aie le cœur net! (*Elle s'approche du Grand-Duc, de manière à n'être entendue que de lui.*) Monseigneur! (*Le Grand-Duc, qui l'a devinée et suivie des yeux, ne sourcille point. — A elle-même.*) Il n'a pas bronché! — Une autre épreuve! (*Haut.*) Quel est ce bruit?

GERTRUDE. Où ça?

LISBETH. Sur la grande route.

GERTRUDE. Je n'entends rien.

HERMANN. Ni moi non plus.

LISBETH. Les gendarmes, peut-être!

LE GRAND-DUC. Comment, les gendarmes?

LISBETH, *à part.* Il pâlit! (*Haut.*) Oui; on dit qu'un grand criminel s'est évadé.

LE GRAND-DUC, *à part et riant.* Il n'y en avait pas un seul dans mes prisons, ce matin!

LISBETH, *à elle-même.* Il se consulte pour fuir; plus de doute! (*Haut.*) Monsieur Hermann! madame Gertrude!

GERTRUDE. Pécore!

LE GRAND-DUC, *à part.* Hermann! Gertrude! Ah! bah!

LISBETH. Arrêtez cet homme! c'est un assassin ou, pour le moins, un voleur!

HERMANN *et* GERTRUDE. Que dit-elle?

LISBETH. Depuis une heure je l'observe; ce que j'avance, je l'affirmerais sur ma vie; arrêtez-le; enfermez-le; à son retour, monseigneur pourra décider de son sort.

LE GRAND-DUC, *à Hermann.* Ah ça, ce n'est donc pas vous qui êtes monseigneur?

HERMANN. Que vous importe? Songez plutôt à répondre à l'accusation formulée contre vous!

LE GRAND-DUC. Comment, vous la prendriez au sérieux?

LISBETH, *désignant le Grand-Duc qui se retourne pour dissimuler une immense envie de rire.* Voyez, il ne peut soutenir vos regards!

GERTRUDE. Et moi qui lui voulais du bien!

HERMANN. Moi, du premier coup d'œil, il m'a déplu. Je vais l'enfermer dans la glacière.

LE GRAND-DUC. Hein?

GERTRUDE. C'est encore trop bon pour vous, chevalier d'industrie!

HERMANN. Gibier de potence!

GERTRUDE. Qui osez prendre les honnêtes maisons pour refuge!

HERMANN. Et Dieu sait en quelle intention!

LISBETH. Peut-être que sa bande est dans la forêt, et que, cette nuit, le château eût été mis à feu et à sang!

LE GRAND-DUC. Mademoiselle ne manque pas d'imagination.

HERMANN. Il raille encore, le misérable!

GERTRUDE. C'en est trop!

HERMANN. En route!

LE GRAND-DUC. Pour la glacière? Bien obligé, je crains les rhumes.

HERMANN. Si vous ne me suivez de bonne grâce, je saurai bien vous y contraindre!

LE GRAND-DUC. Madame et mademoiselle vous prêteront main forte?

GERTRUDE. Nous en sommes bien capables, infâme scélérat que tu es!

HERMANN. Marchez! marchez!

LE GRAND-DUC, *s'asseyant*. Je vous assure que je ne me sens nulle envie d'en rien faire.

HERMANN. Non?

LE GRAND-DUC. Non!

HERMANN. C'est comme cela! (*Appelant.*) Fritz! Bertram! Walter! Werther! à moi!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, KOFF, *puis* LE COMTE.

KOFF. Alerte! alerte! Monseigneur est sur mes pas!

TOUS, *hors le Grand-Duc*. Ciel! (*Hermann se défait rapidement de l'habit du Comte.*)

LE GRAND-DUC, *à part et riant*. Décors nouveaux, changement à vue!

LE COMTE, *au Grand-Duc*. Que vois-je? Vous, ici, Altesse!

TOUS, *frémissant et se reculant*. Altesse!

LE COMTE. Et moi qui me rendais au-devant de Votre Majesté!

TOUS, *mouvement plus prononcé encore*. Majesté!

LE GRAND-DUC. Tandis que moi, me rappelant votre âge, mon bon et vieil ami, et me reprochant de vous demander de nouveaux services, je venais en faire amende honorable auprès de vous!

LE COMTE. Que Votre Altesse est gracieuse et bonne!

HERMANN, *bas aux trois autres*. Nous sommes perdus!

GERTRUDE, *de même*. Mes jambes flageolent.

LISBETH, *de même*. Et moi qui l'ai pris pour un brigand!

LE COMTE, *regardant autour de lui*. Qu'y a-t-il? D'où vient cet air consterné? Comment, d'ailleurs, vous trouvez-vous, céans? (*Tous se tournent vers le Grand-Duc, le front courbé et le regard suppliant.*) Grand Dieu! Les malheureux auraient-ils méconnu. Votre Majesté, et l'auraient-ils offensée?

LE GRAND-DUC. Calmez-vous, Comte!

LE COMTE. Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il?

LE GRAND-DUC. Rien! Promettez-moi de ne les point interroger, et souffrez que j'aille en votre compagnie faire honneur à certain déjeuner, qui, si je ne me trompe, attend depuis quelque temps déjà; ils nous y serviront. (*Bas à Gertrude et à Hermann.*) C'est la seule peine que j'inflige à leurs Excellences! *Quand les chats n'y sont pas... les souris dansent.*

ADAM-BOISGONTIER.

ACADÉMIE FRANÇAISE

SÉANCE SOLENNELLE DU 20 AOUT.

Cette séance a toujours le privilége d'attirer beaucoup de monde.

M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie, a d'abord lu son rapport sur les prix littéraires et ceux décernés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs;

M. Vitet, directeur de l'Académie, qui présidait la séance, a lu ensuite son rapport sur les prix de vertu fondés par Montyon.

Nous extrayons de ce remarquable discours, le passage suivant qui a vivement impressionné l'auditoire.

. . . .

« Pour s'élever jusqu'à l'honneur d'être récompensé par vous, ce n'est pas trop d'une vie entière de sacrifices et d'oubli de soi-même. D'où vient donc que sans hésiter, certains d'avance d'être applaudis de tous, vous allez, pour la première fois peut-être, vous départir de vos prudentes règles et placer vos chevrons sur l'habit d'un enfant? Le mot de cette énigme vous sera bientôt dit.

» N'avez-vous pas tous souvenir qu'en décembre dernier, les pilotes du port d'Agde apperçurent en mer, vers le déclin du jour, un navire d'environ cent tonneaux, la goëlette *la Reprise*, qui faisait voile vers le port? La mâture semblait en désordre et les flancs du navire portaient la trace d'un choc violent, d'un récent abordage. Quand les pilotes approchèrent, ils virent avec étonnement que le navire marchait tout seul, pour ainsi dire : du moins le pont semblait désert : ni capitaine, ni timonier, ni matelots. On n'apercevait qu'un mousse allant, venant de tribord à bâbord, passant de la barre aux amures, et faisant à lui seul tout le service de l'équipage. Dans un coin du navire, on voyait bien aussi un pauvre homme couché, pâle et tremblant, hors d'état de se tenir debout. Bientôt *la Reprise* entrait à Agde et la ville apprenait que trente-six heures auparavant, la nuit, par une de ces épaisses brumes qui font s'entre-heurter les navires en pleine mer comme les passants dans nos étroites rues, ce petit bâtiment, étant au large, avait subi le choc d'un grand brick de fort tonnage; que le capitaine, épouvanté, croyant sentir couler bas sa goëlette, s'était élancé sur le brick en s'accrochant aux cordages et appelant à lui tout son monde. Deux matelots et deux novices l'avaient aussitôt suivi. Pourquoi ce jeune mousse, de tous le plus agile, n'avait-il pas imité leur exemple? C'est qu'il y avait à bord un malheureux, incapable de se sauver. Pierret, c'était le nom du mousse, s'était senti saisi de compassion : la vue de ce malade l'avait comme enchaîné et rendu immobile. L'enlever dans ses bras, il n'en a pas la force; l'abandonner, le laisser mourir seul, c'est pour lui plus impossible encore : il reste

donc. Dans le premier moment, il en a fait l'aveu, lorsque les deux navires se séparèrent après un craquement effroyable, quelques larmes lui échappèrent; il se crut à son dernier jour et recommanda son âme à Dieu. Mais au bout de quelques secondes, lorsqu'il vit que le bâtiment, malgré ses avaries, flottait toujours et pouvait naviguer, un courage surnaturel s'empara de ce jeune cœur. La mer était houleuse et le vent rafraîchissait; comment ses petits bras suffiront-ils à la manœuvre? Cette réflexion ne lui vient pas; il dispose les voiles, s'élance au gouvernail. Son pauvre compagnon ne peut lui prêter secours; mais il est vieux marin, Perret l'écoute, le consulte, se laisse guider par lui. Soumis et confiant, ses yeux brillent d'espoir : il reverra sa mère, sauvera son camarade, sauvera son navire; cette pensée double ses forces et d'un enfant de treize ans fait un matelot consommé.

» Je ne m'étendrai pas sur les péripéties de cette navigation. Le jour fut bien long à venir! Le vent poussait à la côte d'Espagne; il fallait résister, pour s'écarter le moins possible du lieu témoin de l'abordage, seule chance de recevoir du secours. Ce brick, auteur du mal, voudrait peut-être le réparer! Il reviendrait au jour naissant; on se mettrait à sa remorque : voilà ce qu'on espérait à bord de *la Reprise*. Mais l'attente fut vaine. La journée se passa, et le brick ne vint pas. Il continuait paisiblement sa route, et entrait vers le soir à Marseille. Cependant la nuit tomba, et les fatigues redoublèrent. Le lendemain trois bâtiments parurent à l'horizon : aucun d'eux ne voulut comprendre les signaux du petit navire. Par bonheur, le ciel fut plus clément : le vent tourna, souffla du sud. En manœuvrant avec prestesse, on pouvait être avant la nuit en vue d'un port de France. Dans de pareils moments, l'équipage le plus complet n'est que tout juste assez nombreux. Perret est seul, mais il se multiplie : il court de vergue en vergue; toutes ses voiles, même les plus hautes, se développent coup sur coup, se gonflent sous la brise et poussent le navire comme par enchantement. Il était temps : l'effort était suprême; notre navigateur était à bout de forces. A le voir, on ne le croirait pas : il est radieux, il aperçoit les côtes de Provence, qui peu à peu sortent des eaux et grandissent devant lui.

» Voilà, messieurs, ce que vous saviez tous, un fait de mer aussi extraordinaire ne pouvant demeurer inconnu; mais savez-vous aussi en quels termes modestes, énergiques et simples ce brave enfant, une fois à terre, raconta ce qu'il avait accompli? Capitaine par *intérim*, il devait faire devant le tribunal de commerce son rapport de relâche. Dans ce rapport, qu'il faudrait mettre tout entier sous vos yeux, pas un mot de reproche à ceux qui l'ont abandonné, tout l'honneur de sa belle conduite attribué aux conseils de son vieux compagnon; à chaque mot on sent une âme aussi honnête que forte, un cœur aussi chaud que sincère. Après cette lecture on ne s'étonne pas d'apprendre que, depuis deux ans qu'il navigue pour le commerce, Perret n'a rien gardé pour lui du produit de ses salaires, qu'il a tout envoyé à Quiberon, dans la pauvre cabane où sa mère, à grand'peine, élève trois autres enfants. Cherchez un bon sentiment qui lui manque : compatissant au malheur, généreux, dévoué, docile à l'expérience, dur à la peine, intelligent et intrépide! La récompense est-elle prématurée, et, sans désobéir à M. de Montyon, auriez-vous pu laisser en dehors du concours tant de bonnes et solides vertus?

Il est vrai que la découverte ne vous en appartient pas : vous n'en avez pas les prémisses. Sans parler du public qui s'est pris pour ce noble enfant d'une juste admiration, d'autres faveurs sont descendues sur lui. Ne craignez point, messieurs, que les vôtres, en venant les dernières, excèdent la mesure, encore moins qu'elles soient superflues. Elles ont un caractère qu'aucune autre n'efface, Perret le comprendra, à Brest, dans une école de mousses où il vient d'être admis; ses compagnons d'école le comprendront à son exemple. Les croix d'honneur que vous donnez s'obtiennent à double titre : pour être appelé à Paris, pour être admis, complimenté, encouragé chez son ministre, et même en plus haut lieu, il suffit d'être brave, d'avoir risqué sa vie à sauver ou son navire ou son drapeau; pour être adopté par vous il faut à la bravoure joindre un autre courage, le courage du bien et de l'humanité. Ne craignez pas que votre lauréat en perde la mémoire : vos médailles obligent. Perret se rappellera toute sa vie à quels dignes émules vous l'associez aujourd'hui, en quelle noble et sainte compagnie vous l'avez introduit. Il deviendra, nous l'espérons, un Jean Bart, un Duquesne et il restera toujours le fils de M. de Montyon...

Enfin, M. Ernest Legouvé a lu un dialogue en vers intitulé : les *Deux Misères*, dans lequel un riche et un pauvre développent chacun à son point de vue, celui-ci les misères de l'indigence et de la faim, celui-là les misères de l'égoïsme et de la satiété.

Nous donnons un fragment de cette pièce, qui a été fort applaudie par l'assistance, composée, suivant l'usage, d'un grand nombre de dames.

Pâles et frissonnant auprès d'un clair foyer,
Deux malades, un jour, se contaient leurs misères,
Que leur jeunesse, hélas! leur rendait plus amères :
L'un est oisif et riche, et l'autre est ouvrier;
Mais ils souffrent tous deux, les voilà presque frères.

AMAURY.

Quel est donc votre mal?

MARCEL.

Je m'éteins.

AMAURY.

Comme moi!
Depuis combien de temps?

MARCEL.

Depuis deux ans!

AMAURY.

Pourquoi?

MARCEL.

Pour avoir eu trop faim, monsieur.

AMAURY.

Moi! misérable!
Moi! pour avoir passé de longues nuits à table!

MARCEL.

Avec un médecin, je guérirais, je crois.

AMAURY.

Un médecin? hélas! je meurs, et j'en ai trois!

MARCEL.

Deux ans de maux, et rien pour me venir en aide!

AMAURY.

En deux ans, pas un jour sans un nouveau remède!

MARCEL.

Si pour me plaindre, au moins, j'avais une heure à moi!

AMAURY.

Vingt-quatre heures par jour pour s'occuper de moi!

MARCEL.

Oh ! monsieur, la misère !

AMAURY.

Oh ! Marcel, la richesse !

MARCEL.

Pouvez-vous comparer vos maux à ma détresse ?
Vous respirez, du moins… moi, je ne le peux pas.
Car, jusques à l'air pur, tout s'achète ici-bas !
Vous avez, vous avez l'allégement suprême,
Ce qui jette un sourire au front du mourant même,
Ce qui guérit parfois et soulage toujours,
Le soleil !… O chaleur ! clarté ! beauté des jours !
Quand pourrai-je, aux rayons de ta flamme divine,
Puiser à pleins regards, boire à pleine poitrine ?
Tu me guérirais, toi !… Mais, pauvre serf caché
Dans l'atelier obscur où je suis attaché,
Je cours m'ensevelir, dès que l'aube est parue,
Au fond de mon infecte et ténébreuse rue ;
Et là, le jour entier, grelottant accroupi
Entre les murs suintants et le ruisseau croupi,
Les pieds sur un sol gras, je travaille dans l'ombre
Aux fumeuses lueurs d'une chandelle sombre ;
Ou si, pour voir le jour, je sors de ma prison,
Que rencontrent mes yeux, hélas ! pour horizon ?
L'étroit ruban de ciel qui là-haut, sur nos têtes,
Tristement des toits noirs sépare les vieux faîtes !

AMAURY.

Le ciel ! l'air ! le printemps !… Ils ne raniment pas !
J'ai traîné ce corps froid de climats en climats,
Sans que votre nature, impuissante et marâtre,
Ait rien fait pour mes maux qu'en changer le théâtre.
Et de ces vains essais je n'ai rien rapporté
Qu'une douleur de plus, mon incrédulité.

. . . .

Le dialogue continue entre les deux misères. Amaury, par une inspiration soudaine, avance à Marcel l'argent nécessaire pour faire un voyage et rétablir sa santé.

. . . .

Deux mois plus tard, la porte, avec fracas ouverte,
Laissait entrer un homme impétueux, alerte,
Qui courut se jeter dans les bras d'Amaury ;
En se reconnaissant, tous deux poussent un cri :

AMAURY.

Vous ?

MARCEL.

Vous ? Quel changement !

AMAURY.

Quelle métamorphose !
Que votre teint est clair !

MARCEL.

Le vôtre est presque rose.

AMAURY.

Qui vous a donc guéri ?

MARCEL.

Vous et la liberté !
Mais vous, qui vous sauva ?

AMAURY.

Vous et la charité !

MARCEL.

Je mourais d'être esclave…

AMAURY.

Et moi d'être égoïste…

MARCEL.

J'ai respiré, je vis !

AMAURY.

J'ai consolé, j'existe !

. . . .

LETTRES A UNE JEUNE FILLE

(Cinquième lettre.)

Vous voilà bien joyeuse, chère enfant. Un voyage, un séjour à la campagne chez d'aimables amis, vous offrent une perspective de distractions d'autant plus douces que vous les goûterez en famille, et que ces vacances, en ajoutant à vos plaisirs, ne vous ôteront rien de votre bonheur. Je m'associe à votre joie, et puisque vous me demandez quelques conseils, je m'empresse de vous les offrir, en les accompagnant de mes vœux les plus sincères, afin que votre voyage soit agréable et suivi d'un paisible retour.

« Le voyage, dit Montaigne, me semble un exer- » cice profitable ; l'âme y est sans cesse occupée à » remarquer des choses inconnues et nouvelles, et je » ne connais pas de meilleure école, comme je l'ai » dit souvent, pour façonner la vie, que de lui propo- » ser incessamment la diversité des autres vies, cou- » tumes et usages différents. Le corps n'y est ni oisif » ni travaillé, et cette agitation le met en haleine. » Vous serez de l'avis de Montaigne, et, voyageant avec ceux qui vous sont chers, vous ne trouverez pas, comme madame de Staël, que voyager est un des plus tristes plaisirs de la vie ; aussi, je ne prétends pas vous démontrer l'utilité ou l'agrément des voyages, mais vous donner quelques règles de convenances pour ce genre de vie nouveau et transitoire.

Vous voyagez sous la protection de votre père, mais peut-être n'en sera-t-il pas toujours ainsi, et vous sentirez mieux alors combien une femme doit garder, en voyageant, de prudence et de modestie, afin de n'autoriser personne à se familiariser avec elle. Donc, mon Albertine, évitez en voyage de recevoir, et surtout de provoquer les soins, les attentions d'un étranger. N'acceptez les services d'un homme qui n'est ni votre père, ni votre frère, que lorsque vous ne pourrez pas les refuser ; n'entamez de conversation avec personne, répondez, si l'on vous parle, avec beaucoup de politesse, mais aussi avec une grande réserve, et soyez en garde contre cette sorte d'intimité qui s'établit si promptement en voyage, pour finir presque toujours lorsqu'on arrive au terme de la route. Mais autant je désire vous trouver silencieuse et réservée avec vos compagnons de voyage, autant je souhaite que vous ayez pour vos compagnes, surtout pour les femmes âgées ou souffrantes, des égards et

des prévenances : leur offrir votre place si elle est meilleure que la leur; les aider à descendre de voiture; ne lever, ne baisser les glaces qu'après les avoir consultées; avoir soin d'elles à table, dans les hôtels, tout cela n'est pas bien difficile et donne bonne opinion du cœur et de l'éducation d'une jeune fille.

Dans les hôtels, ne quittez pas votre famille, ou, si plus tard vous voyagiez seule, tâchez de vous placer à table à côté des femmes que vous aurez trouvées en voiture et que vous connaissez un peu, et vous servît-on la cuisine la plus ostrogothe, ne blâmez pas les mets; laissez sur votre assiette ce qui vous déplaît, mais en silence et avec un vrai désir de ne pas attirer l'attention. J'en reviens toujours là, comme vous voyez : passer inaperçue, glisser, en quelque sorte, dans la vie, c'est un grand bien et un grand bonheur!

Lorsque vous irez visiter les églises, tâchez de choisir les heures où l'on n'y célèbre pas d'offices, et dans le saint lieu, parlez bas, marchez posément et conservez un maintien recueilli et respectueux.

Quant aux détails matériels, je vous engage vivement, chère Albertine, à vous habiller dès le matin d'une manière convenable pour toute la journée. Ayez une chaussure solide et commode, des gants de peau de Suède ou de fil d'Écosse, une robe qui ne redoute pas la poussière, une ombrelle qui puisse servir en cas de pluie, grande et de couleur foncée; un crayon et un calepin dans votre poche. Je vous engage à emporter aussi un petit nécessaire garni de fil, de rubans, de boutons, etc., etc., pour réparer les avaries de votre toilette, et à vous munir de deux livres de petit format, un livre de prières et un livre d'agrément, afin de vous en servir en voiture ou dans les heures d'attente, si longues dans une ville étrangère. Au fond de votre malle, une boîte contenant du papier, des plumes, un encrier, de la cire, vous serait bien commode, car les hôtels sont, en général, assez mal approvisionnés. Ai-je besoin de recommander à mon Albertine d'être en voyage ce qu'elle est toujours, douce, complaisante, dévouée? Non, mais pour l'amuser un peu, je mettrai sous ses yeux le portrait d'une voyageuse indolente, égoïste, tracé par une des plumes les plus spirituelles de notre temps :

« Que j'aime à voyager! dit madame de Savigny, nonchalamment étendue sur son canapé. On ne me connaît pas quand on ne m'a pas rencontrée en voyage; j'aime tant à courir les montagnes, à voir lever le soleil dans les blanches vapeurs; j'aime les orages, les coups de tonnerre que répètent les échos; j'aime les torrents, les précipices, etc., etc. Vous vous laissez entraîner par cet enthousiasme, et vous partez pour la Suisse avec madame de Savigny. Mais vous découvrez bientôt qu'elle n'aime ni les montagnes, ni les orages, ni les précipices, ni les torrents, ni surtout le lever du soleil. Elle n'est jamais prête à partir pour une excursion avant midi; les auberges sont exécrables, dit-elle; les lits sont si mauvais qu'elle n'a pu s'endormir avant deux heures du matin. S'il faut gravir une montagne, elle a des palpitations; s'il faut descendre une colline, elle a un point de côté épouvantable; si l'on est au bord d'un précipice, elle a des vertiges; si l'on passe sous une voûte, dans une galerie, elle dit qu'elle étouffe et qu'elle se sent mourir. Elle a peur de tout, des voleurs, du tonnerre, des bœufs, des grenouilles, des chauves-souris, des souris; elle craint d'avoir trop chaud, elle craint d'avoir un peu froid, elle ne voudrait pas trop se fatiguer, elle ne peut pas rester trop longtemps sans manger; et puis à table, tout la dégoûte, elle vous dit à chaque plat : Comment pouvez-vous manger de cela? Elle oublie quelque chose dans chaque auberge; ici son ombrelle, là sa montre, et son sac partout, et la route est semée de petits messagers qui courent chercher ce qu'elle a oublié. L'orage lui fait mal aux nerfs, la pluie lui fait mal aux dents, la poussière lui fait mal aux yeux, le pavé lui fait mal aux pieds; elle se plaint toujours, elle gémit toujours, elle crie toujours : elle appelle cela aimer à voyager. Enfin, vous découvrez que cette parisienne charmante est insupportable à deux cents lieues de Paris, et, désenchanté sur son compte, vous trouvez à votre tour qu'elle avait bien raison de dire : « On ne me connaît pas quand on ne m'a pas vue en voyage (1). »

Votre voyage se terminera par une visite à votre aimable parente, madame de P... Vous jouirez là des plaisirs de l'automne, et les vendanges et la chasse auront amené sans doute à Clairmarais une société nombreuse. Vous me demandez quelques conseils pour vous diriger pendant ce séjour dans une maison étrangère, me voici tout à vous, avec ma vieille expérience. D'abord, mon enfant, entrons dans la maison où l'on nous invite avec un sentiment de bienveillance qui nous dispose à trouver beau et bien tout ce qui s'offrira à nos regards : le jardin, le château, la serre, les points de vue; ne gâtons pas le plaisir de nos hôtes par une critique déplacée des lieux qui les charment. Ensuite, il faut être tout à fait à la disposition de la maîtresse de la maison pour les heures des repas, les parties de plaisir, etc., etc., et se faire à la vie et aux goûts des autres, alors même qu'ils contrarieraient nos habitudes et nos désirs. Cependant, évitons d'être à charge à nos hôtes; il y a des heures où il faut leur laisser leur liberté; et pour cela, chère Albertine, je vous engage à emporter quelques livres et du travail à l'aiguille en quantité, afin de vous occuper, dans votre chambre ou au salon, les jours de pluie et pendant les moments que l'on ne consacre pas à la promenade. Vous pourriez faire une broderie ou une tapisserie que vous laisseriez en partant à madame de P...; ce serait un souvenir reconnaissant fort aimable et fort apprécié.

Peut-être vous trouverez-vous à Clairmarais avec quelques-unes de ces personnes qui, sous le prétexte de la liberté qui doit régner à la campagne, se permettent des divertissements aussi dangereux que turbulents. Elles se croient tout permis parce qu'on est aux champs : faire chavirer une barque remplie de monde, tirer des coups de fusil intempestifs, qui ont mis parfois le feu aux granges ou aux moissons; escalader les arbres, dévaliser le verger, fouler aux pieds les plates-bandes, jouer à l'*eau* dans l'intérieur, faire des *niches* aux nouveaux arrivés, voilà les spirituels plaisirs auxquels on se livre en pareil cas. Je vous supplie, ma fille, de rester en dehors de ces amusements, qui, d'ordinaire, ennuient fort les maîtres de la maison et provoquent trop souvent des accidents et des discussions. Veillez sur vous, à la campagne plus qu'ailleurs, afin de n'être pas entraînée par cette gaieté toute bruyante, toute en dehors, qui

(1) Madame Émile de Girardin.

s'empare souvent de la jeunesse dans ces sortes d'occasions. Je vous recommande la même chose pour les parties de campagne : rien de plus innocent et de plus convenable que d'aller visiter des ruines, une forêt, un beau point de vue, de dîner sur l'herbe auprès d'un ruisseau, mais combien de fois ces charmantes parties ne sont-elles pas troublées par les cris, les niches, les disputes, les inconséquences auxquelles s'abandonnent les grands enfants qui font partie de la caravane? J'espère, mon Albertine, que vous ne vous laisserez pas entraîner par ces fâcheux exemples, que vous resterez maîtresse de vous-même au milieu de la contagion des cris et des rires, et que vous conserverez, dans la chaleur des amusements, le calme, la modestie, le bon goût qui conviennent à une jeune fille bien élevée. Croyez-moi, ces grosses joies laissent bien de l'ennui et du vide au fond de l'âme, et la jeune personne qui, pour s'y abandonner, quitte sa mère, sa sœur aînée, s'en va courir avec la bande joyeuse, jeunes filles étourdies, jeunes gens légers et turbulents, n'emporte souvent de ces bruyantes parties, que de vifs regrets et une réputation compromise. Donc, soyez sur vos gardes, et que la *liberté* de la campagne soit pour vous une raison de plus pour veiller sur vos paroles et sur vos démarches. Cette vigilance sur soi-même peut quelquefois paraître pénible, mais combien le fruit qu'on en recueille est doux! La paix de la conscience, un nom sans tache, une réputation excellente ne méritent-ils pas qu'on leur sacrifie quelques démarches où l'amour de l'indépendance entraîne les jeunes filles plus souvent que l'appât du plaisir?... Je livre ceci à vos réflexions.

Pendant que vous serez dans une maison étrangère, tâchez de ne pas donner trop d'occupations aux domestiques; arrangez-vous pour que le service qu'ils auront à faire auprès de vous soit le moins compliqué possible. Évitez de salir le parquet, de déranger les meubles, et, avant de partir, remettez en bon ordre votre appartement. Madame Campan raconte que dans les châteaux où elle a passé sa jeunesse, on s'amusait, après le départ des visiteuses, à aller examiner les chambres qu'elles avaient occupées, et qu'on riait beaucoup aux dépens de celles qui laissaient après elles la malpropreté et le désordre. C'était bien peu charitable, direz-vous; mais convenez qu'on pouvait éviter à peu de frais ces remarques désobligeantes. Vous savez qu'il est d'usage de donner de l'argent aux domestiques de la maison où l'on a été reçu. J'aimerais bien, si votre position de fortune vous le permet, que vous fissiez les choses libéralement.

Me voici, je crois, au bout de mon rouleau. Ah! j'oubliais une dernière recommandation. A moins d'une invitation expresse, ne cueillez ni fleurs, ni fruits : tel amateur serait désolé si on lui enlevait un dahlia ou un chrysantème; telle ménagère tient pardessus tout à la conservation des fruits de ses espaliers et aux grappes de ses treilles : respectez scrupuleusement ces petites propriétés, et si l'on vous engage à agir librement, usez de la permission, mais n'abusez pas.

Adieu, mon enfant chérie, écrivez-moi, et croyez que ma pensée n'est jamais bien loin de vous.

M. M.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL

N° 9.

L'Italie, cette belle patrie de la musique, a vu éclore, sous l'azur de son ciel, tant de chefs-d'œuvre dont nous ne connaissons pas assez l'importance et le charme, que nous croyons être agréable en même temps qu'utile à nos abonnées, en leur composant pour ce mois tout un catalogue de morceaux détachés d'opéras italiens choisis avec discernement et de nature à plaire à tous les amateurs des bonnes traditions.

ÉDUCATION MUSICALE

DUPREZ

(Suite et fin.)

Qui pourrait peindre les émotions de la soirée du 17 avril 1837, celle qui devait voir les premiers pas de Duprez sur la scène de l'Opéra? Nous n'essaierons pas même d'écrire ce bulletin qui glorifie toute la vie de l'artiste. La curiosité empressée et prodigue, le faste de la foule qui assiégeait les portes et avait envahi toutes les places, l'attente, l'anxiété et les désirs, et enfin la redoutable attention du public, annonçaient qu'un de ces événements qui font époque dans l'existence du théâtre, allait s'accomplir sous les yeux de la multitude. On jouait *Guillaume Tell*.

Les premiers accents de Duprez frappèrent l'assemblée par leur puissance sonore; on s'étonnait de ce chant si majestueusement conduit. *O Mathilde!* causa une grande sensation; le duo dans la forêt, le trio des libérateurs, l'appel guerrier, avaient séduit tous les auditeurs; mais lorsqu'au dernier acte Duprez, avec cet organe pénétrant qu'il faisait vibrer avec tant d'énergie, chanta auprès de la chaumière paternelle : *J'appelle, j'appelle! il ne m'entend pas!* les cœurs se brisèrent; puis, lorsqu'il s'écria : *Suivez-moi!* il n'y eut, pour lui répondre, qu'un cri d'admiration universel, prolongé et retentissant; les applaudissements éclatèrent ensuite avec des redoublements d'allégresse générale. Duprez était l'idole du public de Paris; il avait atteint le comble de ses vœux. *Les Huguenots*, *Robert le Diable*, *Stradella*, *la Juive*, *la Muette*, *Guido et Ginevra*, *le Lac des Fées*, *les Martyrs*, *la Reine de Chypre*, *Lucie*, *Jérusalem*, etc., ont montré son talent sous mille aspects divers; mais le souvenir de la première soirée et celui du dernier chant de *Guillaume Tell* sont demeurés impérissables.

On a souvent reproché à Duprez le trop grand soin qu'il apportait à l'exécution, et ne lui laissait pas assez de loisir pour l'action; les efforts de l'admirable instrument dont il manie les sons avec un art infini sont trop visibles, et laissent peu de place aux illusions de théâtre : mais l'âme musicale vivifie cette nature; le souffle lyrique anime bientôt tout son être, et l'on est surpris de voir combien l'expression mélodieuse prête d'énergie, de vérité et de sensibilité à ce jeu qu'on avait d'abord regardé comme si négligé, si incomplet. Une manière large, pleine, franche, révèle chez lui la vigueur organique; il donne au son une ampleur matérielle qui le rend presque palpable. Le sentiment principal du chant de Duprez, c'est la pureté sévère et mélancolique; il sait être tendre et vif, enjoué même, mais il est plus fréquemment religieux et héroïque; il y a de la piété dans son chant qui fait monter la partition jusqu'aux plus suaves régions de la mélodie.

Ce fut un malheur réel pour la France que cette lassitude précoce qui força l'illustre artiste de quitter la scène; mais la mission de Duprez n'était pas achevée : compositeur de mérite, musicien instruit, et professeur excellent, il rend chaque jour à l'art d'importants services, en formant des élèves remarquables et en créant des compositions distinguées.

Un tel artiste est un témoignage réel et éclatant de la puissance du travail; il a tout obtenu, tout conquis, tout surpassé, parce qu'il n'a rien négligé, rien omis, rien dédaigné. Duprez s'est fait lui-même ce qu'il est; rare exemple de la persévérance dans la volonté, et d'un jugement solide dans la direction de la vie.

MADAME STOLTZ.

Rosine Stoltz, tel est le nom que prit, dès l'âge de douze ans, une charmante enfant appelée la petite Noël à l'école de Choron. Grâce à la protection de la duchesse de Berry, elle fut confiée aux soins de la supérieure d'un couvent de Bénédictines. Vers cette époque, Rosine manifesta un goût très-vif pour la musique et particulièrement pour le chant.

Loin de chercher à refouler sa vocation, on la conduisit chaque jour du couvent au cours de Choron, cours qui a formé tant d'artistes remarquables, en tête desquels il faut placer Duprez.

On ne saurait croire combien de musiciens savants sont sortis des écoles de Choron, sans compter mademoiselle Rachel, dont l'incomparable diction n'est pas sans analogie avec l'art de la musique. Choron marquera dans l'histoire de l'art musical en France, par les élèves qu'il a faits. Les grands concerts qu'il donna depuis 1827 jusqu'en 1830, dans la rue de Vaugirard, ne sont pas encore oubliés. On se rappelle que les chefs-d'œuvre de Mozart, de Hœndel, de Jomelli, d'Haydn, de Porpora, de Palestrina, de Clari, étaient exécutés avec un rare ensemble par plus de cent voix choisies. Le talent de la jeune Rosine commença à se développer dans ces concerts.

A seize ans elle abandonna cette vie tranquille pour une nouvelle destinée toute pleine de tempêtes. Que de fois, au milieu de ses triomphes, elle a dû songer à ces jours d'heureuse innocence, et de calme paisible. Que de fois, peut-être, elle a dû maudire cette existence de luttes, de jalousies artistiques, de fatigues, de victoires et de désenchantements au milieu de laquelle elle s'était si hardiment aventurée!

Rosine s'adonna alors à l'étude des grands maîtres et sentit le besoin de se former aux habitudes de la scène. En 1834, elle vint à Bruxelles demander à M. Cartigny, qui avait la direction générale des théâtres royaux, la permission de paraître sur le théâtre du Parc. Et ne croyez pas qu'elle y débuta par un rôle de chanteuse. Non pas vraiment! On l'applaudit dans *la Fille de Dominique*, *les Trois chapeaux*, et dans plusieurs vaudevilles où sa manière de chanter le couplet avait donné aux auditeurs un aperçu de son talent. Heureuse dans ses premiers débuts, elle se mit bientôt en route pour la Hollande. Elle se montra à La Haye et à Amsterdam dans la traduction des chefs-d'œuvre de Rossini. Elle chanta successivement *Tancrède*, *Othello*, *Ninetta*, et la Rosine du *Barbier*, son rôle de prédilection.

Cependant l'humidité de la Hollande lui fit peur. Sa voix semblait perdre de sa puissance sous ce climat brumeux. Rosine songea au retour. Elle s'arrêta à Anvers vers la fin de l'année 1834. On cherchait à monter *Robert le Diable* au théâtre de cette ville. Il ne manquait plus qu'une Alice : la voici! place à la fiancée de Raimbault! Le succès fut immense; aussi une personne qui se trouvait à Anvers à cette époque, assure-t-elle qu'il fut très-facile dès ce moment de prévoir la brillante destinée de Rosine Stoltz.

Marie Lassaveur.

(*La fin au numéro prochain.*)

Énigme Historique.

Quel est le personnage du siècle dernier sur la tombe duquel on inscrivit ces paroles : La fortune lui donna un trône et lui refusa du pain?

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MOYEN D'OTER LES TACHES DE GRAISSE SUR LE DRAP ET LE MÉRINOS.—Prenez un ou plusieurs jaunes d'œuf, selon l'étendue de l'objet que vous voulez dégraisser, battez-les dans un peu d'eau, étendez-les, au moyen d'une brosse ou d'un tampon de linge bien propre, sur la tâche, frottez fort dans le sens du drap; avec une autre brosse, imbibée d'eau pure, lavez, essuyez le jaune d'œuf, et laissez sécher.

—

MACARONI (VÉRITABLE RECETTE NAPOLITAINE). — Faites bouillir le macaroni dans de l'eau ou du bouillon, jusqu'à la presque entière cuisson; faites égoutter, en laissant au fond de la casserole un peu d'eau ou de bouillon. Mettez au feu dans un autre vase des morceaux de filet de bœuf et de jambon, coupés très-mince et mouillés de bouillon; quand ils sont assez cuits, arrangez le macaroni en couche, versez par dessus du fromage de Parmesan râpé, mêlez-y quelques morceaux de filet et de jambon, remettez du macaroni, du fromage; finissez la pyramide par une couche de Parmesan, mettez dix minutes sous le four de campagne pour faire prendre couleur, et servez très-chaud. Vous aurez soin de saler convenablement le macaroni.



Correspondance.

PLANCHE IX. — 1, Quart d'un mouchoir — 2, *Suzanne* — 3, C. O. — 4, A. D. — 5, *Claire* — 6 et 7, Passe et bavolet d'un bonnet du matin — 8, M. G. — 9, G. V. — 10, *Zénobie* — 11, A. X. — 12, *Irène* — 13, J. L. C. enlacés — 14, *Angèle* — 15, Manchette — 16, *Rose* — 17, Col Pierrot allant avec la manchette du numéro 15 — 18, 19, Col et manchette — 20, O. L. enlacés — 21, E. E. enlacés — 22, *Léonie* — 23, M. E. enlacés — 24, *Marcelle* — 25, Quart d'un mouchoir simple — 26, Dessin pour aube — 27, *Emma* — 28, P. C. enlacés — 29, A. D. — 30, Col simple — 31, Manche de l'aube — 32, Riche entre-deux — 33, Boutonnière — 34, Festons — 35, Entre-deux — 36, Autre entre-deux — 37, Mouchoir de poupée — 38 et 39, Grand et petit alphabet — 40, Entre-deux — 41 et 42, Manteau d'automne — 46 à 49, Robe VICTORIA pour petite fille de trois à cinq ans — 50, Croquis de cette robe — 51, Tapisserie par signes — 52 et 53, Poudrière de chasse — 54, Croquis du bonnet dont le dessin est au numéro 6 — 55, Corbeille de bureau — 56, Bretelle de fusil — 57, Panier orné de fleurs en cuir.

La petite édition finit au numéro 9 inclusivement.

Ainsi donc, poursuivant ton vol audacieux, te voilà à Berne, ma chère Florence? Décidément, ta bonne mère ne pourra s'empêcher de venir à Paris; vous avez, tout proche de vous, un chemin de fer si engageant! Comment y résister? Un chemin de fer qui vous montre non-seulement, à son point extrême, de tendres amies, les bras tout grands ouverts, mais encore sur sa voie, la cathédrale de Strasbourg, cette inimitable dentelle de pierre, et le tombeau de Charlemagne; il me semble que, seul, le pèlerinage au tombeau du grand empereur, motiverait suffisamment un voyage à Aix-la-Chapelle. Charlemagne est l'un de mes héros de prédilection... mais nous sommes déjà loin de Strasbourg et d'Aix-la-Chapelle... tu as traversé Cologne la ville impériale, et remontant le Rhin allemand, le vieux fleuve aux eaux vertes et rapides roulant au pied des anciens burgs démantelés, te voici en Suisse, à Bâle, à Zurich, au lac des Quatre-Cantons, près d'Altorf, le berceau de l'indépendance helvétique; tu arrives enfin à Berne, la ville aux ours.

Il y en a cinq ou six vivant dans les fossés des fortifications, et les Bernois les nourrissent avec une paternelle sollicitude. Il y en a quatre en pierre aux portes de la ville, et les factionnaires veillent à leur conservation avec une sollicitude non moins touchante. Te voilà à Berne, et de la terrasse de l'Esclue, tu peux voir dans le lointain les chaînes neigeuses des montagnes de l'Oberland... la Yung frau... la Gemmid.. Hélas! ta pauvre amie est à Paris et ne voit ces beaux pays que par le souvenir...

Florence, est-ce que, dans la bonne ville de Berne, c'est toujours la coutume d'obliger, bon gré mal gré, les gens à souffler leurs chandelles et à dormir aussitôt neuf heures sonnées? Au siècle dernier, il en était ainsi; une boutade de voyageur nous l'apprend;

selon ce voyageur, il paraît que tout y était si mathématiquement réglé, que, faim ou non, sauf à ne pas manger du tout, il fallait manger quand les autres mangeaient; il fallait aussi se promener là où ils se promenaient, sous peine d'être montré au doigt; aller de tel côté et non selon sa fantaisie; enfin, dans cette république, l'homme n'était plus une individualité, mais la mièvre portion d'un grand tout, dont rien ne devait obstruer la marche majestueuse et compassée. Après s'être arrangé de façon qu'à huit heures du soir, il avait encore l'estomac vide, et qu'ayant été contrarié dix fois dans ce qu'il prétendait faire, il avait le système nerveux irrité outre mesure; le malheureux voyageur nous dit que, pour oublier sa faim et son humeur, il eut l'idée d'aller au théâtre. Il regarde l'affiche; l'affiche lui sourit; il arrive au bureau de location, il paye sa place, une belle place, il met le pied dans la salle; mais immédiatement huit heures sonnent, heure fatale, après laquelle les violons devaient taire leurs accords, et les empereurs et les impératrices déposer leurs manteaux de pourpre jusqu'au lendemain! Il avait payé pour jouir de l'aspect d'une vilaine toile rougeâtre qui tombait, en grinçant, sur des palais de papier gris! Mais là ne s'arrêtèrent point ses misères.

« Partons! partons! s'écria-t-il, en sortant du théâtre, fuyons cette ville stupide, où rien ne se fait comme ailleurs! »

Et les malles se cadenassent, et la chaise s'attelle, et déjà il lui semble respirer plus à l'aise, lorsque, arrivé aux portes de Berne, il se les voit fermer au nez! De rage, il resta dans sa voiture toute la nuit, et y voulut attendre que l'heure fût revenue d'ouvrir ces portes détestées! L'histoire ne nous a pas transmis le nombre des malédictions qui, cette nuit-là, durent nécessairement tomber sur Berne et les Bernois, voire même sur les Bernoises, malgré leurs jolis bonnets.

Des nouvelles de Paris, il n'y en a guère en ce moment, ma Florence; on trouverait plutôt Paris où tu es qu'où nous sommes: Paris est en Suisse et en Allemagne, Paris est aux Pyrénées, Paris est sur les rives de la Manche, Paris est à Plombières, à Vichy, à Bade, Paris est partout, hors à Paris; Paris est où l'on se baigne, où l'on danse, où l'on joue! oui, hélas! où l'on joue! le jeu étant, pour certains, l'un des attraits les plus puissants des villes d'eaux. Une anecdote à ce sujet: Dernièrement, à Wiesbaden, au milieu de joueurs, les uns aux regards ardents, les autres, au visage de glace, une jeune fille, blonde et modeste, se glisse, accompagnée d'une personne âgée et respectable; on leur fait place avec étonnement; il faut croire que, d'ordinaire, les dames qui s'approchent des tapis verts ne sont pas précisément dignes de tous les respects; la jeune fille joue et gagne; elle double sa mise, gagne encore, et ainsi de suite, jusqu'à ce que, se trouvant à la tête d'une somme très-considérable, la personne qui l'accompagne lui fait un signe, et toutes deux se retirent, laissant les joueurs étonnés de voir quitter le jeu au moment d'une veine aussi remarquable.

On a su que le gain de cette joueuse était destiné à une bonne œuvre, et y avait été entièrement consacré; voilà qui est bien, mais ma mère dit que la fin ne justifie pas les moyens, et que, risquer de prendre goût à un vice, c'est presque gâter une bonne action.

Je te disais qu'à Paris, il n'y avait point de nouvelles; en voici une pourtant, et triste: je ne veux point parler de la mort de Béranger; la mort de Béranger n'est plus la nouvelle de Paris, et les mille détails concernant le poète national, sont certainement arrivés jusqu'à toi; je veux te parler de la mort de Sauvage, l'inventeur de l'hélice, cette simple et admirable machine, adoptée désormais dans la navigation à vapeur.

Après une vie longue et toute pleine de luttes contre l'ignorance, le mauvais vouloir et la misère, Sauvage, devenu fou, est mort dans la maison de santé de Picpus, où, depuis quelques années, le gouvernement lui faisait une pension de deux mille francs.

Dieu ait pitié des novateurs!

Je suppose, mon amie, qu'ainsi que moi, tu as donné quelques minutes à la mémoire de ceux qu'on appelle les pionniers de l'humanité; maintenant, si tu le veux bien, après un gros soupir d'allégement, nous passerons à nos planches.

1, Quart d'un mouchoir, dessin facile et léger, se composant de plumetis, de points sablés et de jours dans l'intérieur des feuilles du bord et des petites rosaces de marguerites.

2, *Suzanne*, plumetis fin; ce nom peut être adapté à ce mouchoir.

3, *C. O.*, plumetis, œillets ou pois.

4, *A. D.*, dito.

5, *Claire*, plumetis fin avec mélange de points d'échelle.

6 *et* 7, Passe et bavolet d'un bonnet dont tu vois l'effet au numéro 54, côté verso de notre planche; ce bonnet du matin, d'une forme toute nouvelle, est très-facile à faire, le dessin lui-même est peu compliqué, et pour le monter voici comment tu dois t'y prendre. Ta broderie terminée, tu coudras, au bord, sur la longueur de la passe, une bande de mousseline qui aura quatre centimètres de largeur; cette bande, rabattue en dessous de la passe, fera la coulisse dans laquelle on passe un ruban de taffetas de même largeur (quatre centimètres); ensuite, par derrière, tu fronceras le fond auquel tu joindras le bavolet et un morceau de mousseline en biais haut de trois centimètres qui doit servir de coulisse; ces trois parties, cousues ensemble à l'aide d'une petite ganse très-fine, sont froncées sur une longueur de trente centimètres; le bavolet, une fois joint à la petite patte qui se trouve détachée du fond, ne doit pas la dépasser par sa longueur. Maintenant, venons à la dentelle qui se trouve sur deux rangs, chacun d'une hauteur différente: le premier rang retombe sur le front; il se coud en dessous de la passe, un demi-centimètre en dedans; dans le milieu, on laisse un grand écart uni; cet écart, plus ou moins large, varie suivant la figure, car à quelques visages l'ampleur des garnitures placées près du front va très-bien, tandis que pour d'autres, c'est le contraire qui arrive; les fronces de la dentelle se terminent au commencement du bavolet, là elle est posée unie tout au long; le second rang de dentelle, qui doit retomber en arrière, a sept centimètres de hauteur et se termine au bas de la passe; l'écart du front suit les proportions du rang déjà placé; ceci terminé, tu passes un ruban numéro quatre dans la coulisse du devant; ce ruban te fait aussi les

brides; il en faut un mètre cinquante; quant à la coulisse de derrière, elle prend quatre-vingts centimètres de ruban, un mètre trente de la petite dentelle et quatre-vingt-dix de la grande. Si je te recommande ce bonnet, c'est que sa forme n'est point ordinaire. Quelques femmes d'un certain âge le font en tulle et dentelle noire, avec doublure de crêpe de couleur assortie à celle des rubans. Pour ceux en mousseline, les dentelles se trouvent parfois remplacées par une ruche pareille au fond, bordée de chaque côté d'une petite valencienne ou d'une simple imitation; il est inutile que le bord de la passe soit brodé.

8, *M. G.*, enlacés, plumetis.

9, *G. V.*, enlacés, plumetis.

Ici finit la petite édition

10, *Zénobie*, plumetis.

11, *A. X.*, plumetis et points sablés.

12, *Irène*, plumetis.

13, *J. L. C.*, enlacés plumetis.

14, *Angèle*, plumetis.

15, Manchette à broder au plumetis, allant avec le col du numéro 17.

16, *Rose*, plumetis fin.

17, Col Pierrot pour petit garçon de trois à cinq ans : tout plumetis ou avec mélange de points de plume.

18, 19, Col et manchette; ce col, dit *col parisien*, se brode aussi bien sur batiste de fil que sur mousseline claire; autour du feston du bord, une petite valencienne ou tout autre dentelle ferait très-bien. Le dessin, comme tu peux en juger, se fait complétement au plumetis, avec un point d'échelle en dessous de la rangée de pois ou d'œillets. La manchette, cousue à un poignet brisé, s'adapte à un bouillonné; les mesures que je t'ai données le mois dernier pour les manches du numéro 53 pourront te servir à faire celles-ci.

20, *O. L.* enlacés, plumetis fendu et œillets doubles au feston.

21, *E. E.* enlacés, plumetis.

22, *Léonie*, plumetis.

23, *M. E.* enlacés, plumetis et œillets ou pois.

24, *Marcelle*, plumetis.

25, Quart d'un mouchoir simple; ce dessin doit être fait au plumetis et placé mi-partie sur l'ourlet et mi-partie sur le fond du mouchoir, de manière à ce que l'espèce de feston que forme le dessin se trouve en dedans de l'ourlet. On le pourrait mettre encore tout au bord du mouchoir, qu'alors on terminerait par un point d'échelle et par une petite dentelle, mais la première manière indiquée me semble préférable; elle est d'une simplicité de bon goût; je t'engage même à te broder ainsi une demi-douzaine de mouchoirs à dessins variés, avec ton nom, ou mieux encore, avec ton chiffre.

26, Dessin pour aube : Ce magnifique dessin, dont l'heureuse disposition peut, sans exiger beaucoup de travail, produire un grand effet, s'exécute en application de nansouk sur tulle; celles de nos amies qui s'effrayeraient par la quantité de jours, substitueront à plusieurs de ces jours du tulle à réseaux variés. Si tu te mets à l'œuvre dès aujourd'hui, ton ouvrage pourra être terminé pour les fêtes de Noël.

27, *Emma*, plumetis et œillets doubles.

28, *P. C.* enlacés, plumetis.

29, *A. D.*, plumetis riche.

30, Col simple, composé de plumetis, de roues, d'œillets et de festons feuille de rose. Ce dessin exigeant peu de travail ferait bien sur crêpe noir. Beaucoup de nos amies nous demandent fréquemment des dessins pour cols de deuil; pour ces sortes de cols et de manches les mêmes dispositions sont bonnes; après cela, viennent les cols brodés en soutache, pour lesquels nous avons envoyé et enverrons encore des modèles.

31, Dessin pour la manche de l'aube qui se trouve au numéro 26.

32, Entre-deux au plumetis, qui peut servir pour devant de camisole, brandebourgs de robes d'enfants, bonnets du matin et pour une foule d'autres objets de layettes et de trousseaux.

33, Boutonnière pour chemises d'homme, plumetis fin.

34, Deux festons, pouvant être employés pour garnitures de taies d'oreiller, draps de bercelonnette et volants de robes d'enfant.

35, Entre-deux très-fin, se brodant au plumetis et que l'on pourrait mélanger avec des entre-deux de valencienne ou de guipure; on fait ainsi de très-jolis bonnets qui coûtent fort cher lorsqu'on les achète et que l'on peut confectionner soi-même à très-peu de frais, la main d'œuvre étant ce qui se paye le plus.

36, Autre entre-deux ayant le même emploi que celui du numéro 32, et se brodant également au plumetis.

37, Mouchoir pour mademoiselle Lilie; il se brode au plumetis simple; les pois pourront être remplacés par des œillets; au bord, un feston feuille de rose; le nom se fera soit au feston, soit au plumetis. Pour rendre ce mouchoir tout à fait simple, il faudrait suprimer la guirlande et ne laisser que le feston et le nom.

38, 39, Deux alphabets; le premier pouvant servir pour marquer les mouchoirs, le linge de table et les taies d'oreiller. Les deux réunis composeront de jolis noms, d'un dessin aussi original que gracieux.

40, Entre-deux pour poignets de manches bouillons, à broder au plumetis sur jaconas ou batiste.

41 *et* 42, Manteau d'automne avec capuchon; ce manteau, sorte de burnous dont je t'avais annoncé le patron, est de plus en plus à la mode et convient particulièrement à la saison fraîche dans laquelle nous allons entrer; il se fait généralement en taffetas noir garni d'un large plissé à la vieille, que l'on remplace quelquefois par une garniture de velours disposés en bandes d'inégales grandeurs ou en losanges; d'autres fois, ce sont des rubans de velours qui, en partant de dessous le capuchon, descendent en éventail jusqu'au bord du manteau; la garniture du capuchon doit rappeler celle du burnous; on ajoute un nœud de ruban ou un gland à la pointe de ce capuchon. Si tu voulais porter ce vêtement lors des froids, il faudrait le doubler de soie d'une couleur un peu foncée. Cette même forme convient encore aux manteaux de voyage; on trouve des étoffes faites exprès, en laine rayée, genre algérien, en drap léger ou en étoffe anglaise dite *imperméable*. Pour ces

sortes de manteaux, point de garnitures, si ce n'est un simple galon ou un velours posé à cheval. Quel que soit le genre du tien, fais-le très-long; notre modèle est pour une taille moyenne, mais, règle générale, il faut que le bas de la robe ne dépasse ce manteau que de trente à trente-cinq centimètres seulement; il en est de même pour les *basquines impériales*, que l'on porte toujours, soit en taffetas noir, soit en étoffe pareille à la robe; ces dernières, pour jeunes filles, complètent gracieusement la toilette; juges-en plutôt par la gravure de ce jour; aussi cette mode ne passera-t-elle point de sitôt.

Me souvenant de ta recommandation à l'endroit de nos patrons, j'ajoute à ce qui précède qu'il faut, pour faire le burnous en question, de cinq mètres à cinq mètres cinquante centimètres de taffetas grande largeur.

43 à 49, Patron d'une robe Victoria, pour petite fille de trois à cinq ans. Cette robe, qui accompagne le mantelet du mois dernier, est de chez madame Havez; elle est en cachemire uni, bleu de France; le corsage, ainsi que te l'indique le croquis du nº 50, est décolleté, avec basques et revers; de petits velours nacarat, larges de huit lignes, forment plastron sur le devant du corsage, et se retrouvent sur le milieu des manches, où ils sont disposés en pyramides, chaque velours se terminant par un bouton grelot; un effilé Tom-Pouce, de même couleur que les velours, borde le revers et le bas des manches; on en met deux rangs aux basques.

Le patron de ce petit corsage étant très-fidèlement rendu, on peut l'exécuter sans crainte, en suivant exactement les lettres de repère; la manche, arrondie légèrement sous le bras, doit être cousue jusqu'au bas de la ligne droite. Quant à la jupe, elle a de trente-six à quarante centimètres de hauteur, sur deux mètres cinquante de largeur; elle est ornée de chaque côté d'une quille formée par des velours semblables à ceux du corsage; cette quille a, dans le bas, trente centimètres de large et huit dans le haut; les velours posés à deux centimètres de distance peuvent être fixés aux extrémités par un petit bouton grelot en passementerie rappelant ceux des manches. Cette même forme de robe serait encore très-jolie dans d'autres couleurs et avec d'autres ornements, tels que des effilés, des galons ou une simple broderie en soutache; une chemisette et des manches suissesses accompagnent ordinairement ces corsages.

50, Croquis de la robe.

51, Tapisserie par signes représentant une couronne de pensées, pouvant être employée en écran, pelote, plomb, etc.; le canevas de soie est préférable. Ce dessin serait encore convenable pour coussin de divan, tapis de pieds, etc.

52, Poudrière de chasse, à broder au passé, sur cuir de Russie; les feuilles de lierre, en soie mi-torse, vert olive, avec nervures en or; la tige du milieu, en fine soutache d'or, et les petites fleurs, en soie rouge; quant au trophée, que l'on pourrait remplacer par un chiffre assorti à la guirlande, il devra être en satin ou en velours épinglé, vert olive, très-soigneusement découpé; après avoir été collé sur le cuir de Russie, il sera maintenu, tout autour, par une petite soutache d'or; la cordelière en passementerie rappellera les couleurs du dessin. Je ne te dis rien de la monture de cet ouvrage, elle n'est pas de notre compétence.

54, Croquis du bonnet dont le dessin se trouve aux nºs 6 et 7 de notre planche de broderie.

55, Corbeille pour bureau ou table à ouvrages. Je t'ai déjà envoyé, il y a quelque temps, le modèle d'une corbeille pour le bureau de ton père; celle-ci, un peu plus élégante, est destinée à parer ta chambre; l'idée nous en vient de madame Marie Soudant et va te plaire, j'en suis sûre, puisque tu pourras, sans frais, pour ainsi dire, confectionner bien vite cette charmante nouveauté; cette corbeille se compose d'un simple carton, recouvert de quelque morceau d'étoffe sans emploi, le tout couronné de fleurs en chenille ou en laine; tu commences par tailler un morceau de carton un peu fort, dans les proportions de la corbeille que tu auras choisie pour modèle, quelle que soit sa forme; les dimensions que l'on pourrait donner à la corbeille représentée sur notre planche, seraient de trente centimètres de hauteur et vingt-cinq au diamètre de la circonférence supérieure. Le carton une fois taillé dans les dimensions voulues, et selon la forme choisie, nous le recouvrons de notre étoffe; cette étoffe sera, par exemple, de la soie à raies ou à petits bouquets; si tu n'avais à utiliser qu'un morceau uni, tu pourrais disposer dessus quelques velours ou chenilles en raies droites ou en biais; afin de te donner encore plus de latitude, je te dirai que tu peux aussi faire un arlequin, c'est-à-dire joindre ensemble deux morceaux différents. Il est bien entendu qu'entre le carton et l'étoffe, tu auras mis d'abord une ouate légère. L'ornement de ton couvercle, très-bombé et pouvant, au besoin, servir de pelote, rappellera naturellement la corbeille; il se fait à part et s'ajoute à la partie inférieure, lorsque celle-ci a été garnie en dedans d'une doublure qui devra être piquée et ouatée, si tu tiens à bien faire les choses, sinon d'une simple marceline ou d'une très-modeste percaline, en rapport de couleur avec le reste; pour l'intérieur du couvercle, même travail. Les coutures de jonction, du couvercle à la corbeille, seront cachées sous une ganse en passementerie. Maintenant, les fleurs; elles sont, comme je te l'ai dit, soit en chenille, soit en laine, voire même en étoffe, car avant tout il faut se servir de ce que l'on a. La guirlande du tour et le bouquet du dessus en pensées violettes et blanches seraient d'un joli effet; les roses et les narcisses ne réussiraient pas moins bien. Un petit ruban, posé en dessous de la guirlande et du couvercle, te permettra de le soulever sans rien chiffonner. Inutile d'ajouter qu'avec cet ingénieux procédé, tu pourras confectionner une foule de jolis petits ouvrages pour loteries et pour le jour de l'an.

56, Bretelle pour fusil de chasse. Ceci complète, dans ses plus petits détails, les divers objets de chasse que tu m'avais demandés pour ton frère. Ce dessin s'exécute au crochet ou au filet, sur doublure de cuir semblable au cuir de la gibecière du mois dernier. La longueur de la bretelle est de 1 mètre 50 sur 7 centimètres de large; six boutonnières sont disposées dans la longueur.

57, Panier orné de fleurs en cuir. Nous avons, il me semble, parlé souvent de ces sortes de fleurs, mais je tiens à t'être agréable, et je réponds à tes questions. Les peaux pour faire ces fleurs sont préparées et frappées à l'emporte-pièce; il ne reste donc



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

25e année

No VIII.

qu'à découper très-délicatement les feuilles et les fleurs. Une peau coûte de 8 fr. 50 à 9 fr. Les fleurs, une fois montées, on les groupe sur l'objet choisi, panier, presse-papiers, jardinière, suspensions, etc.; chaque chose ainsi à sa place, on se sert d'un liquide composé spécialement pour ce genre de travail; on l'étend partout également à l'aide d'un pinceau, et l'objet présente tout à fait l'aspect du vieux chêne. Le flacon de cette espèce de vernis coûte 2 fr. 75 c., et peut servir pour une assez grande quantité de fleurs.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilettes des eaux, costumes de visite et de promenade. — Robe de grenadine à petits carreaux satinés; au bord des quatre volants de la jupe est une bande de taffetas chiné formant disposition; le corsage sans basques, faisant un peu la pointe devant et derrière, est seulement orné d'un grand effilé posé en guise de berthe, carrément, par derrière, et en pointe par devant. Les manches sont composées d'un bouillonné posé sur un jokey, d'où s'échappe une large pagode, faisant le sabot; au bord de cette pagode, deux petits volants assortis à ceux de la jupe. Je pense que tu reconnais dans cette forme de manches le patron que je t'ai envoyé le mois dernier. Notre planche de novembre te portera, je l'espère, quelque autre nouveauté de ce genre. Le chapeau, qui accompagne cette toilette de *jeune femme* est en taffetas recouvert d'une délicate broderie au passé, avec un simple bouquet d'églantines sur l'un des côtés de la passe; les fleurs de ce bouquet viennent s'unir à celles qui sont placées en dessous; elles sont mêlées à des ruches de tulle illusion. Les manches et le col sont en guipure de Venise. Les gants en peau glacée à doubles boutons.

La toilette de la jeune fille se compose d'une jupe de piqué à mille raies, et d'une *basquine impériale;* sous la broderie à jours, est un transparent de taffetas. Elle est bordée de chaque côté par une rangée de boutons grelots en passementerie de coton. Le col et les manches sont en jaconas brodé au plumetis, avec un simple feston au bord. Quelques fleurs en chenille sont posées sur le nœud des cheveux et garnissent le vide que laisse le chapeau, mis très en avant sur le front; ce chapeau est en paille d'Italie, avec un bouquet de roses et de longues herbes traînantes; une petite dentelle borde les ailes, légèrement retroussées; en dessous, à la naissance des brides, se trouvent, d'un côté un nœud de ruban, et de l'autre une touffe de fleurs. Ces chapeaux, contre lesquels on s'était généralement prononcé au commencement de l'été, ont cependant été adoptés par les femmes les plus élégantes et du meilleur goût, non à Paris, mais à la campagne et aux eaux.

Au revoir, ma chérie; tâche donc que ce soit à bientôt! Si les moellons tout ruisselants de soleil au milieu desquels nous circulons, te font peur, nous irons nous confiner pour quinze jours dans quelqu'un des nids boisés qui abondent autour de Paris, et dont il ne faut pas faire fi, qu'on revienne de Suisse ou des Pyrénées! entendez-vous, mademoiselle!

Le mot du dernier rébus est : *Mal pense qui ne repense.* Je te recommande cette maxime, en te priant de *penser* et de *repenser* à ton amie.

ÉPHÉMÉRIDES.

14 Septembre 1515. — Bataille de Marignan.

François I[er] descendait de Valentine de Milan, et avait sur le duché de ce nom les mêmes prétentions que Louis XII. Dès le début de son règne, il porta la guerre en Italie. Le duché de Milan était défendu par des Suisses mercenaires, à la solde du duc Maximilien Sforza. Ces Suisses, qui croyaient garder tous les défilés des Alpes, apprirent avec surprise que François I[er] avait débouché par la vallée de l'Argentière; et, tout en négociant, il s'avança jusqu'à Marignan. Là, les Suisses vinrent fondre sur les Français avec leurs piques de dix-huit pieds et leurs énormes épées, sans artillerie, sans cavalerie, et n'employant d'autre art militaire que la force du corps. Ils soutinrent trente charges de ces grands chevaux de bataille, couverts d'acier comme les hommes d'armes qui les montaient, et, le soir, ils étaient venus à bout de séparer les différents corps de l'armée française. Mais elle se rallia pendant la nuit, et, au lever du jour, le combat recommença plus furieux que la veille. A dix heures, les Suisses se retirèrent, laissant dix mille des leurs sur le champ de bataille. Ce fut, dit un historien, un combat de géants, et la première grande victoire gagnée par les Français depuis les défaites de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt.

Mosaïque.

CONSEILS AUX FEMMES.

Les grandes économies ne sont pas les plus avantageuses, mais bien celles de détail qui se renouvellent tous les jours et à chaque instant; aussi méritent-elles plus particulièrement votre attention; les autres avertissent assez d'elles-mêmes, tandis que celles-ci se négligent, parce qu'on n'y attache pas toute l'importance qu'elles ont réellement.

Songez que l'économie comme la prodigalité se changent en habitude.

Ne souffrez jamais que rien se perde chez vous, pas même une allumette.....

Si l'anecdote racontée à ce sujet par Addisson, dans son *Spectateur*, n'était pas si connue, je vous la rapporterais. C'est à elle que je dois la première réflexion que je fis sur la nécessité d'être économe : en effet, sans économie, on ne saurait être généreux et bienfaisant à propos; on n'est que prodigue, et cela ne peut durer longtemps.

Quelques-unes de vos économies auront des destinations particulières, telles que des améliorations dans vos biens, etc.; mais je voudrais que celle que vous ferez sur l'entretien de votre toilette, passât tout entière au soulagement des malheureux. Quel moyen plus efficace de transformer en jouissance réelle une privation bien faible en elle-même! Cette idée de changer la valeur d'un chapeau, d'un châle, d'un bijou, en acte de bienfaisance vous dégoûtera de la parure et changera ce frivole plaisir en la plus noble des jouissances.

AGLAÉ ADANSON.

—

QUATRAIN SUR JEANNE D'ARC :

Comment accordes-tu, Vierge du ciel chérie,
Ces yeux pleins de douceur et ce glaive irrité ?
La douceur de mes yeux caresse ma patrie,
Et ce glaive en fureur lui rend sa liberté.

Mlle DE GOURNAY.

—

La raison nous sert moins utilement alors qu'elle nous aide à conquérir la position désirée, que quand elle nous apprend à nous contenter de celle que nous avons.

DU CHARNAGE.

—

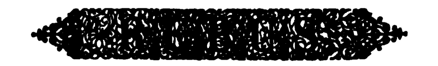
Il faut, pour maîtriser l'âme humaine, le poids du malheur ou du travail, le travail qui est la forme miséricordieuse du malheur attaché à l'humanité.

SAINT-MARC GIRARDIN.

—

La véritable science pour nous rendre heureux, c'est d'aimer son devoir et d'y chercher son plaisir.

Mme DE MOTTEVILLE.





PAUL



Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.

UNE EXPIATION

RÉCIT DU IVe SIÈCLE

I

La mystérieuse volonté de la Providence avait ouvert aux Barbares les portes de l'empire romain; et il se passait peu de jours, depuis le commencement du quatrième siècle, sans qu'une incursion nouvelle répandît la terreur et le ravage dans quelque partie de cet empire démesuré qui, miné par la corruption, par les discordes civiles, penchait vers sa ruine et n'avait souvent pour le défendre que des ambitieux sans talent ou des généraux toujours prêts à trahir leurs maîtres. Il avait fallu diviser l'empire entre deux Césars, l'un possesseur de l'Occident, l'autre de l'Orient. Partout la révolte sévissait, quand les ennemis du dehors, les Goths, les Alains, les Burgundes, les Allemands, les Calédoniens, les Perses, les Maures, les Quades, les Sarmates et surtout les Huns, laissaient un moment respirer les troupes romaines déchues de leur antique valeur et de la discipline qui jadis les avait rendu si redoutables. Un empereur de vingt ans, Gratien, avec son frère bien plus jeune encore, Valentinien II, tenait d'une main mal affermie les rênes de cet empire qui s'affaissait de toute part. Réunis dans une haine commune contre les Romains, les Barbares d'au delà du Danube brûlaient, détruisaient la petite Scythie, la Thrace, la Macédoine, la Dardanie, la Dace, la Mésie, et faisaient des incursions heureuses jusque dans la Pannonie, la Dalmatie, l'Épire et l'Achaïe. Le sang romain coulait de Constantinople aux Alpes juliennes; les prêtres étaient traînés en esclavage ou tués avec leurs évêques, les églises changées en écuries, les corps des martyrs déterrés. L'audace des Goths était arrivée à un tel point, que leur roi, Fritigera, s'écriait en voyant tout fuir devant lui : « Je m'étonne de l'impudence des Romains, qui se prétendent maîtres d'un pays qu'ils ne savent pas défendre et qu'ils possèdent sans doute au même titre que les troupeaux possèdent la prairie où ils paissent. »

Il fallait un sauveur à l'empire. Gratien jeta les yeux sur le digne fils du grand général qui, après avoir vaillamment combattu dans la plupart des provinces, avait péri victime d'une intrigue de palais. Comme son père, ce glorieux héritier se nommait Théodose.

II

Dans le pays des Vaccéens (1) s'élevait une villa somptueuse, entourée de jardins magnifiques où de nombreux esclaves circulaient, les uns chargés de l'entretien des fleurs, les autres avec des corbeilles qu'ils remplissaient de fruits. Près d'une fontaine de marbre, une femme assise sur un banc et ayant à ses côtés deux jeunes filles qui l'assistaient dans son travail, s'occupait du soin de filer; tandis qu'à ses pieds, sur l'herbe, s'amusait, avec des joujoux grecs bariolés de vives couleurs, un jeune garçon à peine âgé de trois ou quatre ans. A l'extrémité d'une allée de platanes, on pouvait voir un homme à la belle et noble physionomie qui, une faucille en main, élaguait les branches d'une haie trop touffue.

C'était vers le soir. Le soleil commençait à décliner. Tout se taisait; la cigale suspendait son cri infatigable, et les oiseaux avaient regagné leurs retraites.

Au moment où le maître quittait sa tâche d'un air satisfait, et allait rejoindre sa famille, il entendit sous une longue galerie d'arcades qui menait de la maison aux jardins retentir confusément la voix de quelques-uns de ses esclaves. C'étaient des exclamations de respect et de surprise mélangées de crainte. On distinguait particulièrement ces mots qui revenaient le plus fréquemment : « Un envoyé de l'empereur! »

Bientôt, en effet, les esclaves parurent. Au milieu d'eux, marchait un courrier vêtu d'un costume de voyage et tout couvert de poussière. Il tenait un rouleau renfermé dans une boîte de métal précieux, retenue par des cordons de soie pourpre; et, dès qu'il aperçut Théodose, il dit : « Voilà le maître! voilà celui à qui je dois remettre mon message. »

Théodose était ému : il avait bien reconnu un courrier de l'empereur. Quel motif avait pu rappeler son nom à Gratien? Comment, après le long exil auquel lui, le fils du vieux capitaine injustement condamné, s'était réduit volontairement, comment pouvait-on penser qu'il existât encore; et à quoi bon s'être relégué dans le fond d'une province, loin de la cour impériale, loin de la source des faveurs et des dignités, si ce lieu tranquille devait être troublé par les volontés nouvelles du jeune César? Mais un instant de réflexion amena dans l'esprit du comte Théodose un cours d'idées toutes différentes. Il se demanda si les courtisans, les méchants, les envieux n'avaient pas pris ombrage sinon de sa grandeur, — car elle n'existait plus qu'à l'état de souvenir, — du moins de son nom et du reflet de la gloire parternelle; si on ne lui avait pas expédié un ordre de mort. Cette pensée rapide lui traversa l'esprit sans ébranler sa constance. Il fit quelques pas vers la fontaine de marbre. Sa femme s'était levée respectueusement en le voyant s'avancer, et il allait lui adresser la parole quand l'enfant, apercevant son père, courut vers lui de toute la vitesse de ses petites jambes.

« Chère Flaccille!.. cher Arcadius!.. murmura Théodose. »

(1) Les villes principales occupées par les Vaccéens étaient Palentia et Cauca, et leur pays correspondait aux provinces modernes de Léon et de Vieille-Castille.

Il s'arrêta en les contemplant tour à tour.

« Mon ami, dit la vertueuse femme, vous paraissez inquiet... Ne vous alarmez point du message que César Gratien vous envoie. Quels que soient les malheurs qui pourraient nous frapper, nous devons nous soumettre à la volonté de Dieu, du Dieu bon et tout puissant qui nous a appris à le connaître, à l'aimer, et nous invite à souffrir par l'exemple de ce qu'il a souffert pour nous.

— Flaccille, je ne vous le cacherai pas, de sombres pressentiments assiégeaient mon âme : le triste sort de mon père m'a trop bien instruit de la reconnaissance des maîtres du monde. Mais à présent je rougis de mon hésitation : lisons ensemble ce que m'écrit César. »

La lettre était amicale et pressante. Elle invitait Théodose à se rendre le plus tôt possible à Constantinople, sans lui indiquer la nature des services que Gratien attendait de lui.

« Je n'hésiterai pas, dit Théodose. Je sais quels dangers menacent l'empire : s'il ne s'agit que de ma vie, je suis prêt à l'exposer pour le service de mon prince. Adieu, chère retraite où j'ai trouvé le calme, et l'oubli des agitations publiques. Te reverrai-je jamais?.. Et vous, Flaccille, Arcadius, vous qui êtes toute ma joie, pourrai-je encore vous presser dans mes bras?.. »

Il fit à la hâte quelques dispositions, confia à un ami prudent la direction de sa maison et partit avec une faible escorte.

A peine arrivé, il recevait le commandement d'une armée et allait combattre sur le Danube les Goths et les Sarmates confédérés. La bataille fut acharnée, mais la victoire ne resta pas longtemps indécise : les Barbares mis en déroute complète furent presque tous anéantis. La nouvelle d'un triomphe si rapide fut rapportée par Théodose même, et déjà les envieux disaient que cet avantage était imaginaire, quand Gratien qui, de Sirmium où il résidait alors, avait fait prendre les plus sûres informations sur la bataille, appela auprès de lui son nouveau général et lui dit, en présence de sa cour :

« Théodose, il est vrai et très-vrai que vous avez arraché la patrie à un grand péril : je rends hommage devant tous à la victoire éclatante que vous avez remportée avec l'aide de Dieu. Mais tout n'est pas fini, et je sais combien nous sommes menacés de toutes parts; je sais que cette barrière du Danube n'arrête plus les Barbares, et que celle du Rhin comme celle du Tigre et de l'Euphrate seront bientôt franchies. Il faut leur opposer la barrière non-seulement du nombre et de la valeur des légions, mais encore et surtout de l'expérience des capitaines; il faut que l'autorité soit présente partout dans sa vigilance infatigable. Mais un seul empereur assisté d'un très-jeune frère ne suffit pas : j'ai résolu d'associer à l'empire, en lui confiant l'Orient, un homme dont le nom, les exploits, les vertus sont des garanties sérieuses, un homme qui, en acceptant cet honneur, sache bien que c'est une œuvre de dévouement qu'il accepte, puisqu'il faudra qu'il regagne pied à pied sur les Barbares le terrain perdu depuis tant d'années. Vous avez deviné déja, comme Théodose, que je voulais parler de vous?

— De moi!.. s'écria Théodose tout ému.

— Oui, de vous, ajouta le prince. »

Et, étendant la main vers une cassette de bois précieux que tenait un grand officier du palais, il y prit un diadème d'une richesse et d'une beauté incomparables.

Théodose, au lieu de présenter son front pour y laisser attacher le diadème, ne put comprimer l'expression de sa tristesse et de son effroi.

« Ah! quel fardeau voulez-vous m'imposer, seigneur! s'écria-t-il. Quand Votre Eternité m'a rappelé de l'exil, je n'ai pas hésité à accourir; mais à présent que la paix est rendue à l'empire, puisse-t-il vous plaire de me laisser retourner paisiblement dans ma villa auprès de ma femme et de mon fils. Daignez conférer à un autre que moi ce titre d'auguste, ce diadème si désiré, et que seul peut-être ici je n'ambitionne pas.

— Théodose, dit Gratien, vous contristeriez notre cœur en maintenant votre refus; vous paraîtriez mettre votre intérêt au-dessus de celui de l'empire. N'hésitez pas davantage, et devenez souverain par un dernier acte de soumission et d'obéissance.

— J'accepte donc, dit Théodose en s'inclinant, et puisse Dieu bénir un aussi grand sacrifice!

— A vous l'Orient, la Thrace, la moitié de l'Illyrie avec Thessalonique pour capitale.

— Je tâcherai de rendre bon compte de ce dépôt précieux.

— En attendant, allons demander à Dieu son appui et ses clartés. De ce moment, Théodose, vous êtes l'arbitre du sort de la moitié de l'empire, et vous devez songer que le sang de Trajan coule dans vos veines. Comme lui vous aurez à vaincre souvent, et souvent aussi à pardonner. »

III

Onze ans s'écoulèrent depuis le jour où le nouvel empereur prit possession d'une autorité à laquelle il devait rendre son véritable éclat. Dès les premiers jours, le philosophe païen Libanius, ami de Julien l'Apostat, avait osé solliciter Théodose en faveur de l'idolâtrie, le presser de venger la mort de Julien et de rétablir sur leurs autels les dieux du paganisme. « Le silence des oracles est, disait-il, une marque sensible de la colère de ces dieux, qui ne daignent plus donner de conseils aux hommes. » Mais Théodose méprisa cet imposteur; car il avait pour se diriger une foi éclairée, et il possédait l'amitié précieuse d'Ambroise, le vertueux évêque de Milan. Et vainement aussi les courtisans disaient-ils, sur le bruit d'une conspiration : « Notre premier soin est de songer à la conservation du prince. » Théodose, enclin à la clémence, répondait : « Songez plutôt à sa réputation; l'essentiel pour un prince n'est pas de vivre longtemps, mais de vivre bien. » Tout dans sa conduite répondait à ces nobles déclarations. Veiller au choix de magistrats intègres, diminuer les impôts, établir des lois sages, flétrir les abus du cirque, réprimer le luxe et l'insolence des comédiens, des rhéteurs, des joueurs de lyre, des cochers de l'hippodrome, rechercher la société des écrivains distingués, ouvrir son palais au pauvre et ne renvoyer personne sans un bienfait ou une consolation, donner l'exemple de la frugalité et de l'économie, telles étaient les règles de sa conduite. Et comment eût-il pu s'écarter de ces principes si purs et si droits quand Flaccille, son ange gardien, ne cessait de lui répéter : « Ne perdez jamais de vue ce que

vous avez été et ce que vous êtes ! » Un trait suffira pour achever de le peindre : dans les trois premières années de son règne, il ne condamna personne à mort. S'il fit usage de son pouvoir, ce fut pour rappeler les exilés, faire grâce aux coupables dont l'impunité ne tirait pas à conséquence, relever par ses libéralités les familles ruinées et remettre ce qui restait à payer des anciennes contributions. Sa douceur envers ses sujets n'était égalée que par son énergie contre les Barbares, dont sans relâche il réprimait les incursions. Mais comme il faut que pour tous les hommes, pour ceux qui sont revêtus de la pourpre aussi bien que pour les plus humbles sujets, les épreuves marchent à côté des prospérités, un cruel événement devait, en frappant Théodose, le laisser isolé sur ce trône où il avait épuisé ses forces à combattre tour à tour les ennemis du dedans et ceux du dehors, les schismatiques aussi bien que les barbares. Sa bienfaisante compagne, cette Flaccille qui avait offert l'exemple vivant de toutes les vertus, succombait à Scotume en Thrace, où elle était allée prendre les eaux minérales.

Toute la ville de Constantinople est dans un deuil profond. Les places, les rues sont encombrées par la foule. On n'entend que les exclamations du regret, on ne voit que les larmes des pauvres, tant aimés par Flaccille, des convalescents soignés par elle dans les hôpitaux et à qui elle rendit les plus humbles offices, des prisonniers qu'elle fit délivrer; et plus d'un indigent rappelle ces belles paroles prononcées par la sainte impératrice : « Ce que je donne aux pauvres est pour le compte de l'empereur, à qui l'or et l'argent appartiennent. Il ne me reste que le service de mes mains pour m'acquitter envers celui qui nous a donné l'empire et qui nous a transporté ses droits. »

Théodose fit venir son fils Arcadius et le contempla d'abord avec une gravité triste.

« Vous régnerez un jour, lui dit-il. Rappelez-vous, par le souvenir de ce que peuvent souffrir ceux qui siégent sur la pourpre, quelle est l'instabilité des choses de ce monde. Gratien qui me mit le diadème sur le front a péri, détrôné par l'usurpateur Maxime que je saurai châtier s'il plaît à Dieu. Les diadèmes sont lourds à porter. Partout s'élèvent des cris de détresse; partout les villes tombent sous le fer et le feu. Votre mère, ô mon fils, vivrait encore si les tourments du rang impérial n'avaient consumé la paix de son âme. Ayez toujours présent à la pensée son souvenir vénéré. Pour bien régner sur les autres, il faut savoir régner sur soi-même. C'est un devoir commun à tous les hommes, il est vrai; mais vous devez apprendre pour l'univers ce que les particuliers n'apprennent que pour eux-mêmes. Songez qu'un jour vous serez placé sur un théâtre éclatant de lumière, et que là vous serez environné de regards perçants qui pénétreront jusque dans votre cœur. Et ne comptez pas que la renommée vous fasse aucune grâce : soyez clément comme Dieu même, prudent sans défiance, vrai et sincère; faites le bien que vous souhaitez qu'on dise de vous, sans vous inquiéter si l'on vous rend justice. L'amour de vos sujets sera votre garde la plus sûre. »

Ces sages paroles ne devaient que trop tôt recevoir un démenti de celui-là même qui les avait prononcées, tant les événements emportent l'esprit humain hors des règles qu'il s'est tracées ! Théodose avait cherché une distraction à ses peines dans un voyage en Italie, et il se trouvait à Milan avec son fils lorsqu'il reçut une nouvelle terrible. Les habitants de Thessalonique s'étaient mutinés, sur un léger prétexte, et avaient massacré plusieurs magistrats.

Théodose oublia qu'autrefois, à la suite d'une sédition plus grave peut-être, il avait pardonné aux habitants d'Antioche.

C'est qu'alors il était guidé, soutenu par les conseils de Flaccille; tandis que maintenant, en face de l'émeute insolente, il subissait les avis dangereux de Rufin, maître des offices dans le palais; Rufin, l'un de ces ambitieux sortis de familles obscures et qui, pour se faire auprès du maître un titre de leur zèle, se donnent l'air d'être les plus ardents défenseurs de son autorité.

Ambroise, le saint évêque de Milan, était accouru vers Théodose. Il avait à la bouche des paroles de miséricorde.

« Pardonnez, mon fils, pardonnez à des enfants égarés. Soyez clément envers vos sujets comme le Christ fut clément envers ses bourreaux. Je sais, et j'en tremble d'avance, que vous méditez un châtiment sévère : ne laissez point tomber sur la tête des coupables le glaive que vous tenez suspendu; et rappelez-vous que si malgré mes prières vous cédiez aux instances de vos conseillers, vous ne tarderiez pas à vous en repentir. »

Sitôt que l'évêque se fut éloigné, n'emportant que des paroles vagues, Rufin se montra, tenant les *tessères*, ou tablettes, que l'Empereur devait sceller pour les envoyer ensuite à Thessalonique.

« L'ordre est prêt, dit-il; il n'y manque plus que le cachet impérial.

— Rufin, dit Théodose, ne précipitons rien. Ambroise sort d'ici...

— Et sans doute la volonté de l'évêque sera plus forte que celle de César !

— Ambroise n'a usé que de la prière; c'est la seule arme de ce noble vieillard.

— Je le respecte, et je serais le premier à m'agenouiller devant le prélat; mais il s'agit des affaires de l'État, il s'agit de la plus odieuse sédition ; et si l'Empereur venait à faiblir, n'y aurait il pas là un encouragement à d'autres révoltes ? Il faut que les habitants de Thessalonique expient leur crime d'une manière exemplaire. Le *silentiaire* (1) est prêt à partir. »

Théodose confirma l'ordre, que Rufin emporta avec une joie mal dissimulée.

Le soir même, ayant reçu une longue lettre d'Ambroise, qui le félicitait sur le changement de ses dispositions, et l'engageait à y persévérer en lui rappelant la plupart des actes de clémence de son règne, Théodose, se sentit percé de douleurs et de remords.

Il envoya à la hâte deux nouveaux courriers pour révoquer ses premiers ordres : il était trop tard.

Une course de chars a été annoncée, à Thessalonique, pour le lendemain. Pendant la nuit, les soldats préparent leurs armes. Le peuple court au cirque, sans s'apercevoir du cercle de fer dont il est entouré. A un signal donné, les soldats poussent un

(1) Officier du palais qu'on chargeait des messages secrets.

grand cri, et s'élancent sur la multitude. On frappe, on égorge, on précipite; les habitants renfermés dans cette vaste enceinte, accumulés les uns sur les autres, ne forment plus bientôt qu'un vaste monceau où les blessés et les vivants sont confondus avec les morts. Ceux qui espèrent trouver leur salut dans la fuite sont poursuivis avec acharnement; Thessalonique est jonchée de cadavres. Effroyable mêlée, où ni l'âge ni le sexe n'est respecté, où la fureur s'accroît par son excès même; où une clameur d'épouvante et une clameur de rage se confondent et montent ensemble jusqu'au ciel! Trois heures de carnage suffisent à peine pour fatiguer les bourreaux. Ils s'arrêtent enfin devant l'hécatombe de quinze mille infortunés!....

IV

Tremblant lui-même à la pensée de l'affreuse exécution qu'il avait provoquée, Théodose s'était retiré, avec quelques-uns de ses amis, dans une villa à quelque distance de Milan. A peine la nouvelle de cet effrayant accomplissement de ses ordres était-elle parvenue en Italie, qu'une lettre d'Ambroise venait rappeler le prince au sentiment de l'énormité de sa faute.

Mais Théodose n'avait pas attendu ces lignes sévères pour ressentir un repentir profond et verser des larmes amères sur le sort de ses sujets égorgés. Il lut rapidement la lettre de l'évêque, courut à Milan et marcha droit à l'église. Au seuil même, sous le portique, veillait Ambroise, entouré de son clergé.

On eût dit l'ange armé de l'épée flamboyante qui, après le départ d'Adam et de sa triste et coupable compagne, se tint à la porte de l'Eden pour en fermer à jamais l'entrée.

L'éclair de l'indignation brillait dans les yeux du prélat; sa barbe argentée, ses longs cheveux blancs semblaient avoir reçu le reflet d'un rayon céleste.

« Arrêtez, prince, dit-il; voulez-vous entrer dans la maison de Dieu?

— Tel est mon vœu, murmura Théodose; je viens me courber devant le maître des hommes.

— Quoi! ne sentez-vous pas encore tout le poids de votre péché?

— Je comprends combien ma colère a été dure et implacable, et j'en gémis.

— Ah! ce n'est pas assez. Croyez-vous qu'il vous suffira de reconnaître un si grand crime, et que votre titre d'empereur vous donne le droit d'échapper à la pénitence et à l'humiliation d'un cœur contrit? Rentrez en vous-même; considérez la poussière dont vous êtes sorti, et où chaque instant de la vie tend à vous replonger. Souverain de l'empire, mais mortel et fragile, vous commandez à des hommes de même nature que vous et qui servent le même maître : c'est le créateur de cet univers, le roi des empereurs comme du dernier de leurs sujets. De quels yeux verrez-vous son temple, vous dont les mains fument encore du sang innocent? Retirez-vous, Théodose; n'ajoutez pas le sacrilége à l'homicide. Acceptez la chaîne salutaire de la pénitence que vous impose, par ma voix, la sentence du souverain juge. En la portant avec soumission, vous y trouverez un remède pour guérir vos plaies plus profondes encore que celles dont vous avez affligé Thessalonique.

— Souffrirez-vous, César, qu'on vous tienne d
le temple un pareil langage? dit Rufin, qui
peine à contenir sa colère.

— Ce langage, répondit Théodose, sort de la
che de Dieu lui-même. Oui, c'est Dieu qui parl
mon devoir est de me soumettre. Retournons au
lais. »

La foule était muette et consternée; ses rangs
vraient devant l'Empereur sans qu'on entendît
cun cri sortir de ses lèvres, naguère si prodigues
clameurs de l'enthousiasme.

Durant huit mois entiers, Théodose resta enfe
dans la retraite où il s'était plongé volontaireme
huit mois de solitude, de deuil et de larmes; l
mois de recueillement et de méditation.

A cette époque, il était d'usage que les pénite
ne fussent publiquement réconciliés que vers la f
de Pâques. Aux approches de Noël, Théodose sen
redoubler sa mélancolie... Il ne pouvait plus atte
dre.

« Il est impossible que je continue de vivre ain
dit-il à Rufin, sans songer que cet homme pren
une médiocre part à sa douleur. Je gémis et je pleur
de voir que le temple de Dieu est ouvert aux plu
humbles de mes sujets et qu'ils y pénètrent san
crainte, tandis que l'entrée m'en est interdite et que
le ciel même où prie Flaccille est fermé pour moi! »

Le maître des offices répondit avec un sourire confiant :

« Tranquillisez-vous, César; j'irai, si vous le permettez, trouver l'évêque et l'engager à vous affranchir de vos liens.

— Il n'y consentira pas, s'écria le prince; je connais Ambroise et je sens la justice de son arrêt. Jamais il ne violera la loi divine par déférence pour la majesté impériale. »

Rufin insista, et, sur le consentement de Théodose, il se rendit auprès d'Ambroise.

A peine le saint vieillard eut-il aperçu le courtisan, qu'il laissa éclater son indignation. Il lui reprocha son audace et le flétrit comme le principal auteur des désastres de Thessalonique, comme celui-là même dont les conseils pernicieux avaient détourné Théodose de ses sentiments habituels de pardon et de clémence.

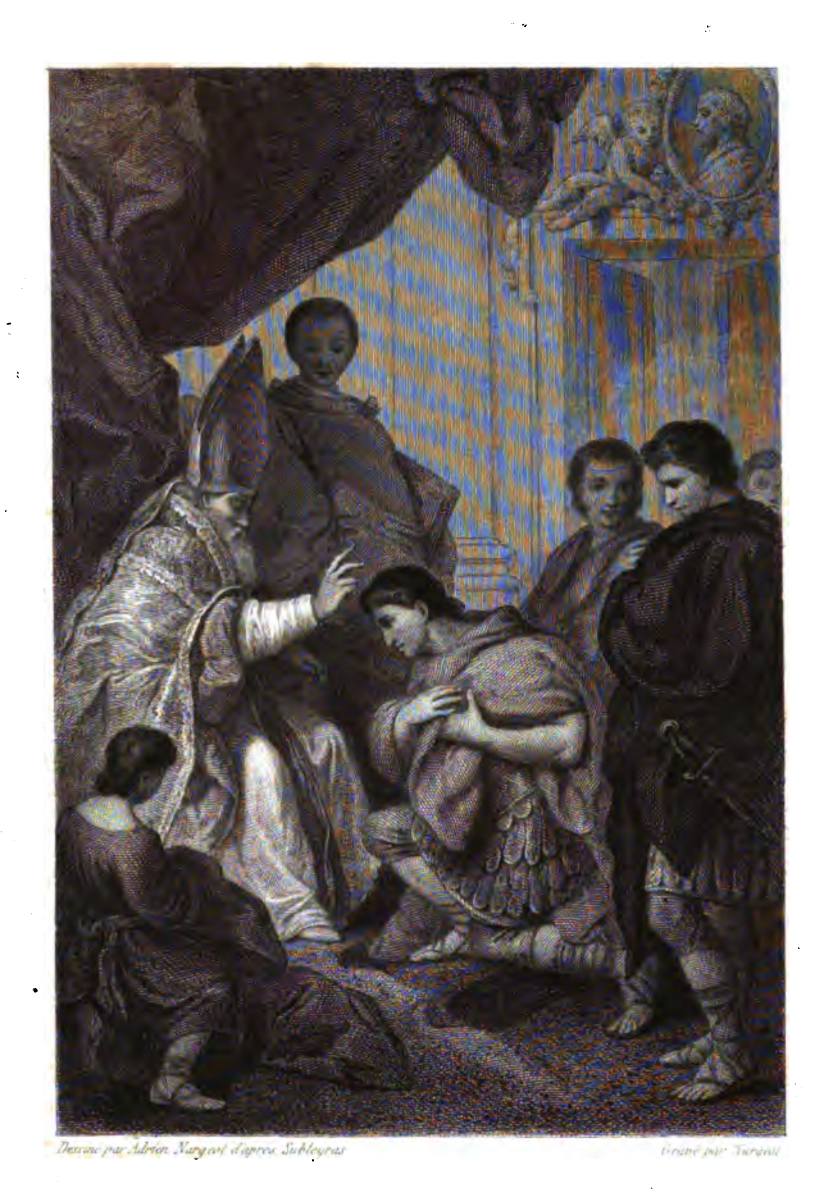
Interdit, muet devant cette parole sévère, Rufin se tourna vers un de ses officiers et lui ordonna d'aller en toute hâte prévenir l'Empereur de ce qui était arrivé. Mais déjà Théodose s'était mis en marche, et il parut au bout de quelques instants sur la place, que la foule inondait.

Ambroise le vit et s'avança vers lui comme pour défendre l'entrée du temple.

« Prince, dit-il, croyez-vous que huit mois d'expiation aient suffi à votre faute? C'est à peine si des années entières pourraient la racheter. Ne venez donc pas faire violence à la discipline de l'Eglise, en prétendant vous affranchir de la pénitence.

— Non, répondit Théodose, je ne viens pas ici pour violer les lois de l'Eglise, mais pour vous conjurer d'imiter la clémence du Dieu que nous servons et qui ouvre la porte de sa miséricorde aux pécheurs contrits. Il a vu mes larmes; il sait aussi que pour le servir dignement je n'ai cessé de combattre et d'extirper les derniers restes de l'idolâtrie païenne. Peut-être, en considération des actes de ma vie entière,





Dessiné par Adrien Nargeot d'après Subleyras — Gravé par Nargeot

L'EMPEREUR THÉODOSE RECEVANT LA BÉNÉDICTION DE St. AMBROISE

Journal des Demoiselles — 25e année No. V.

Imp. Gilquin et Dupain r. de la Calandre, 14, Paris

daignera-t-il me pardonner le crime d'un jour d'égarement. C'est en vous que j'espère, c'est à vous d'appliquer le remède sur mes plaies. Au nom du ciel, mon père, prenez pitié de moi! »

Ambroise, touché, se recueillit, puis répondit d'un accent ému et paternel :

— Eh bien, puisque la colère des souverains et l'égarement des juges humains peuvent produire les plus funestes conséquences, promettez-moi d'ordonner que désormais les sentences de mort et de confiscation ne seront exécutées que trente jours après avoir été prononcées, pour laisser à la raison le temps de revenir à l'examen et de réformer des jugements trop souvent précipités.

— En présence de Dieu et des hommes, j'en prends l'engagement, dit Théodose.

— Et moi, dit Ambroise, je vous permets de rentrer, purifié, dans la maison de Dieu. Suivez-moi, mon fils. »

Les portes s'étaient ouvertes. Théodose entra, et s'étant prosterné en se frappant la poitrine, il prononça à haute voix ces paroles de David : « Mon âme est demeurée attachée à la terre; rendez-moi la vie, Seigneur, selon votre promesse. »

Puis il se dirigea vers le trône épiscopal, où Ambroise s'était placé entouré de tout son clergé, et là, le visage inondé de larmes, il reçut l'absolution (1).

La foule qui remplissait l'église s'était agenouillée respectueusement, et bientôt il n'y eut plus qu'une prière d'amour pour le grand coupable réconcilié, et de reconnaissance pour le Dieu clément qui lui rendait ses bénédictions.

Alfred Des Essarts.

---

(1) Cette scène a été retracée par le peintre Subleyras, dans un tableau dont nous offrons la gravure à nos lectrices, et qui se trouve au Musée du Louvre. — Pierre Subleyras, né à Uzès en 1699, élève d'Antoine Rivalz, remporta à Paris, en 1724, le grand prix académique sur le sujet du *Serpent d'airain*. Parti pour Rome en 1728, il s'y maria à donna Felice Tibaldi, qui excellait dans la miniature. Les Académies de Saint-Luc et des Arcadiens le reçurent parmi leurs membres. Subleyras eut l'honneur de voir un de ses tableaux exécuté en mosaïque pour Saint-Pierre de Rome. Il mourut dans la ville éternelle, à l'âge de cinquante ans. On ne dit pas qu'il ait formé d'élève d'un talent distingué.

THÉODORE DE NEUHOF

Explication de l'Énigme Historique de Septembre.

La lutte acharnée des Corses contre les Génois, leurs oppresseurs, durait depuis sept ans; abandonnés de toute l'Europe, les premiers venaient de se constituer en république, sous la protection de la Sainte-Vierge, lorsqu'en 1736, un bâtiment, sous pavillon anglais, débarqua au port d'Aleria le baron Théodore de Neuhof.

Né à Metz en 1690, d'un gentilhomme westphalien, Théodore de Neuhof avait été attaché comme page à la duchesse d'Orléans, puis, il était entré au service de la Suède. Là, son talent pour les négociations l'avait fait remarquer du ministre favori de Charles XII, du baron de Goïats, qui l'avait employé dans plusieurs missions secrètes en Angleterre. Pendant plusieurs années, Théodore mena une vie agitée, tantôt mêlé à de grandes affaires politiques, tantôt en proie aux soucis de la pauvreté et poursuivi par d'impitoyables créanciers. Il se fixa enfin à Florence. Là, les affaires de la Corse attirèrent son attention; il se lia avec quelques chefs corses, il les séduisit par ses promesses et ils s'engagèrent à le placer à leur tête. Fort de ces promesses, il parcourut le continent, il chercha auprès de toutes les cours des ressources pour la Corse, mais il échoua partout. Le bey de Tunis, auquel il s'adressa en désespoir de cause, se laissa persuader, et lui donna un vaisseau, quelques armes et un millier de sequins. Le vaisseau arbora effrontément le pavillon anglais et se présenta devant l'île de Corse. Théodore annonça aux habitants qu'il venait chasser les Génois et qu'il arrivait muni de trésors immenses. Il répandit dans le peuple quelques sequins; à ces chasseurs aux pieds nus il fit présent de bons souliers de cuir, ce qui leur parut une magnificence toute royale, et il n'eut pas de peine à captiver la confiance publique. On le proclama roi sous le nom de Théodore Ier, on frappa à son effigie quelques monnaies, il eut une cour et des ministres. Il fit acte de souveraineté en promulguant des lois, en distribuant des brevets de noblesse et en créant un ordre de chevalerie. Il fit mieux, il battit les Génois sur plusieurs points; mais les secours qu'il avait promis n'arrivant pas, la confiance publique s'ébranla peu à peu; il s'en aperçut et il quitta l'île, pour presser l'arrivée de ces forces alliées qu'il avait annoncées à son peuple. Il mendia par toute l'Europe un appui qu'il ne put obtenir; à Amsterdan, un créancier le fit jeter en

prison; des juifs, à qui il avait promis le commerce exclusif de l'île, l'en tirèrent : il essaya, à deux reprises, de rentrer en Corse, mais sans pouvoir y réussir, et le malheureux roi dut reprendre sa vie errante. A Londres, d'autres créanciers le poursuivirent, il languit sept ans en prison, en proie à une profonde misère. Enfin, Horace Walpole ouvrit en sa faveur une souscription qui lui donna les moyens de subsister jusqu'à sa mort, arrivée en 1755. On l'enterra sans pompe dans le cimetière de Westminster et on mit sur sa tombe une épitaphe terminée par ces mots que nous avons cités : *La fortune lui donna un royaume et lui refusa du pain.*

La Corse, qui lui avait donné ce titre illusoire de roi, après avoir été possédée, depuis la chute de l'empire romain, par les Vandales, les Goths et les Lombards, était devenue à peu près indépendante vers le huitième siècle. Plus tard, les papes s'en déclarèrent suzerains; en 1092, Urbain II la vendit aux Pisans, à qui Gênes disputa cette concession, et après de longues tentatives, les Génois s'emparèrent de l'île en 1481. Cette domination fut odieuse aux Corses, et pendant trois siècles, ils essayèrent d'en secouer le joug. En 1753, sous les ordres de Pascal Paoli, ils réussirent enfin à arracher aux Génois la plus grande partie de l'île, et Gênes, bien déchue alors de son antique splendeur, céda ses droits sur la Corse à la France. En vain les Corses voulurent résister, ils devinrent Français, et de cette île soumise sortit, quelques années plus tard, le maître de l'Europe.

BIBLIOGRAPHIE

DE L'ÉDUCATION

Par Mgr Dupanloup,

De l'Académie Française (1).

Le livre dont nous venons vous entretenir aujourd'hui s'élève bien au-dessus de la sphère de nos appréciations habituelles : aussi ne le toucherons-nous qu'avec un religieux respect : le juger serait téméraire, et il y aurait de la présomption jusque dans les louanges que nous prétendrions lui donner. Tracé par la plume d'un des plus savants évêques de France, qui chérit la jeunesse comme la chérissaient Bossuet et Fénelon, il traite de l'éducation, cette grande œuvre, à son point de vue le plus élevé et dans ses racines les plus profondes; ce livre est le fruit d'une longue expérience et d'une étude attentive de l'enfance, car, avant que d'être évêque d'Orléans, Mgr. Dupanloup a dirigé longtemps, et avec le plus éclatant succès, le petit séminaire de Paris, et un grand nombre de familles ont conservé le souvenir de l'habile et pieux instituteur à qui elles doivent les vertus et les talents de leurs fils. Presque toutes, vous serez mères un jour, nous pouvons donc choisir dans le livre du savant prélat quelques pages éloquentes qui parleront à votre cœur et à votre intelligence, et qui vous feront comprendre, dès aujourd'hui, la gravité, la majesté des devoirs que la jeune fille accepte au pied de l'autel, le jour où elle se marie, où elle quitte sa famille pour aller fonder une famille à son tour.

Nous ne pouvons, à notre grand regret, analyser dans ces colonnes où la place est limitée, ce livre sérieux et fort, où les nobles pensées abondent, où des observations piquantes ou profondes provoquent tantôt le sourire et tantôt la réflexion, où des souvenirs touchants, échappés du cœur paternel de l'évêque feront pleurer d'attendrissement toutes les mères, et dont le style, élégant et mâle, montre assez à quelles sources l'écrivain s'est inspiré. Nous passerons donc sous silence, les chapitres qui traitent de l'*Éducation*, de sa nécessité, de son but, de sa nature; ceux qui parlent de l'*Enfant*, et qui en parlent si bien, avec un amour si tendre, une émotion si contenue, une connaissance si approfondie, et nous emprunterons au livre deuxième, qui traite du *Père, de la Mère et de la Famille*, quelques passages qui seront lus, nous n'en doutons pas, avec le plus vif et le plus respectueux intérêt. Vous êtes filles, vous serez mères, écoutez ce que ce grand évêque dit de la *Mère*.

« Une mère ! c'est, dans une grandeur plus modeste, mais non moins divine, ce qu'il y a de plus vénérable, de plus généreux, de plus doux sur la terre.

» Une mère, c'est-à-dire, cette faible et sublime créature, choisie par le plus merveilleux des priviléges, et associée si intimement au Dieu du ciel, pour porter dans son sein et nourrir de son lait des êtres mystérieux, destinés à posséder un jour ce Dieu lui-même, dans la gloire de son éternité.

» Une mère ! ah ! aujourd'hui encore, même depuis la chute originelle, la couronne de la dignité maternelle est belle et sainte : cette couronne descend des cieux, c'est Dieu qui la dépose sur le front de la vertu, et quand rien n'en flétrit la splendeur, ce diadème paraît plus brillant aux yeux et pèse moins au cœur que celui des rois.

» Demandez à cette mère, si elle échangerait son heureuse maternité contre les plus hautes fortunes, contre une des couronnes de la terre.

» De là vient que les Écritures ont un si magnifique langage lorsqu'elles nous représentent les gloires de la dignité maternelle, et cet admirable ministère de bonté et de sagesse, de conseil et de persuasion, de douceur et de grâce, que la femme chrétienne remplit au sein de la famille humaine.

» Et tant de biens, cette faible femme les puise sans

(1) Deux volumes in-8°, 15 francs, chez Lecoffre, 29, rue du Vieux-Colombier, Paris.

efforts dans les inspirations de l'amour maternel, dans les trésors de ce cœur que Dieu lui a fait à part ; et c'est de là qu'elle les répand à flots inépuisables sur tout ce qui l'entoure.

» Mais qu'est-ce donc que cet amour maternel? qui dira sa force et sa tendresse, sa magnanimité et sa puissance? qui dira ses joies, son énergie et ses prodiges? Même depuis le péché, les joies de cet amour sont si pures et si ineffables, que le Fils de Dieu, le Saint des Saints, nous les présente comme l'image la plus vive des joies célestes et éternelles. *Votre cœur,* dit-il, *se réjouira comme le cœur d'une mère et nul ne vous ravira votre joie. Lorsqu'une mère donne le jour à un fils, sa peine est grande, elle souffre*... mais lorsque son fils est né, *elle ne se souvient plus de ses angoisses,* tant sa joie est vive et profonde !...

» Aussi, parmi les tendresses de la terre, il n'en est point qui ait quelque chose de vénérable et de céleste comme l'amour maternel. Je le dis sans hésitation, c'est ici-bas le pur amour ! Mères chrétiennes, ne craignez point que vos enfants usurpent dans vos cœurs la place que Dieu s'est réservée. Aimer vos enfants, c'est aimer Dieu qui vous les donna ; aimer vos enfants, c'est aimer Dieu qui vous les conserve ; aimer vos enfants, c'est aimer ces âmes immortelles que Jésus-Christ a rachetées de son sang !

» Cet amour est si admirable, il a quelque chose de si profond, de si divin, il découle si sensiblement du cœur de Dieu même et des entrailles de son infinie bonté, qu'on peut dire sans exagération que le cœur des mères est le plus bel ouvrage de ses mains ; du moins, Dieu semble n'avoir pu trouver dans toute la nature une plus douce, une plus vive image de son amour pour nous. Voyez, quand il veut attirer à lui les âmes égarées : *Venez à moi,* dit-il, *comme une mère caresse et console son jeune et unique enfant, je vous consolerai, je vous porterai, je vous allaiterai dans mon sein, sur mes genoux, comme une mère.* Le Créateur a tant fait pour le cœur des mères, qu'il a craint, si j'ose le dire, qu'on ne s'y trompât : une sorte de jalousie s'est emparée de lui, et il a affirmé plusieurs fois qu'il était encore meilleur que la plus tendre mère. Et de là l'expression suprême de sa tendresse, et le dernier effort de son amour pour nous persuader. *J'aurai compassion de vous, plus qu'une mère. Une mère peut-elle oublier son enfant, et n'avoir pas de pitié pour le fils qu'elle a porté dans ses entrailles? Non; eh bien! quand même elle, votre mère, vous oublierait, moi, je ne vous oublierai jamais*...

» Ajouterai-je enfin que l'amour des mères est le plus généreux, le plus désintéressé de tous les amours? Pour moi, qui, en admirant cet amour, ai dû souvent lutter, dans l'œuvre de l'Éducation, contre ses aveuglements et ses faiblesses, je dois dire que son désintéressement du moins m'a toujours offert et offre encore à mon admiration quelque chose qui serait inexplicable, s'il n'était divin.

» Un jour, on a trouvé dans un de ces obscurs réduits de Paris, au dernier étage d'une maison reculée, une femme et un enfant. L'enfant vivait encore..... mais la femme était morte à côté de lui. Et un morceau de pain échappé de ses mains défaillantes, et qu'elle avait présenté, mourante, au pauvre enfant, attestait que le dernier soupir de son cœur, le suprême effort de sa vie, son dernier regard avait été pour le fils de ses entrailles. Cette malheureuse et sublime créature était une mère !

» Et maintenant, que dire des douleurs de la dignité maternelle ! Elles sont ineffables comme ses joies. Quand cette couronne se brise ou se flétrit, quand une jeune et tendre fleur en est arrachée, quand cette douceur se change en amertume, quand cette joie est refoulée et trahie ; quand la pauvreté, l'abandon ou la mort viennent fondre sur cette mère et lui ravir ce qu'elle a de plus de cher au monde, ah ! alors, il se fait un profond silence dans cette âme, un silence de désolation ; sur ce front découronné passent des nuages sombres qui semblent cacher des foudres, et puis bientôt, la tempête éclate. Non, rien n'est plus auguste et tout à la fois plus tendre et plus terrible que le cri de la douleur maternelle ! Je l'ai entendu quelquefois. Il est vénérable, il est redoutable ; il a une majesté qui étonne et un éclat qui déchire ; c'est un sanglot de l'âme qui domine et qui saisit, qui pénètre et qui brise. Il n'y a pas de créature si sauvage, ni de férocité si extrême qui ne cède à ce cri. La plus humble des femmes devient une lionne, quand on lui arrache son enfant. Rends-moi mon fils, disait au lion de Florence, dans le transport de sa douleur, et à genoux, une mère éperdue ; et le lion, saisi, épouvanté, déposa l'enfant aux pieds de sa mère !

» Ce cri vient d'une douleur si étrange, d'une si profonde et si irrémédiable douleur, que je n'en saurais révéler ici tout le mystère...

» Appelé, souvent, par mon ministère, à consoler les douleurs humaines, j'ai rencontré celle-là sur la terre : je n'ai presque jamais pu la consoler, je n'osais même pas l'entreprendre. Il paraît bien qu'il n'y a que le ciel où cette douleur s'efface. Il paraît qu'il y a dans le cœur et dans les entrailles des mères je ne sais quoi que Dieu connaît, mais qui demeure inconsolable et à jamais brisé. Il reste un déchirement qu'on ne peut guérir ici-bas, une plaie que le temps ne ferme point. Qu'est-ce? Je l'ignore : quelque chose de très-mystérieux et peut-être de divin, qui, froissé une fois par les douleurs de la terre, ne se remet bien que dans une vie meilleure. Peut-être quelque chose du cœur et des entrailles de Dieu même, de sa tendresse et de sa miséricorde. Ce qui est sûr, c'est que les plus vives joies de la terre ne le peuvent apaiser.

» *Ne m'appelez plus Noémi, mais Mara,* disait autrefois une femme, une mère, longtemps exilée, dont ses concitoyens fêtaient le retour, *car le Seigneur m'a remplie d'amertume. J'étais belle autrefois, on m'appelait Noémi, aujourd'hui appelez-moi Mara, car le Seigneur m'a enlevé mes enfants.*

» Et qu'on ne demande pas : Pourquoi tant souffrir dans une dignité si haute? pourquoi ces joies mêlées de tant de larmes? pourquoi des déchirements si profonds dans les entrailles qui nous donnèrent la vie? C'est un fait : nous seuls, chrétiens, l'expliquons par la déchéance originelle et par la grande loi de l'expiation, et, en ce moment, je n'ai voulu qu'une chose : rappeler ce que je sais des vraies grandeurs de la mère de l'homme.

» Qu'on raisonne tant qu'on voudra sur ces graves objets, c'est encore un fait que, depuis les abaissements de notre nature, une grande douleur patiente, et debout, est ici-bas la grandeur la plus digne de ce nom, la seule qui ait une dignité supérieure, devant laquelle tout se prosterne. Eh bien ! je le dois ajouter :

cette grandeur, l'homme n'en est pas souvent capable; la femme, au contraire. Quand la foudre éclate et vient frapper une famille dans un fils bien-aimé, dans une fille chérie, combien de fois j'ai vu cela! L'homme, le père, succombe anéanti; la femme, la mère, est brisée, mais elle résiste; on voit qu'elle est faite pour souffrir, qu'elle en a une science profonde, et que, selon l'admirable parole des saints livres, on lui a appris tous les secrets de l'infirmité et de la douleur. Il y a en elle quelque chose qui demeure là immolé, mais toujours debout et invincible, au milieu des ruines de son cœur.

» Alors, toute la majesté même d'un père disparaît et s'efface devant la dignité de la douleur maternelle; et pour moi, en contemplant cette douleur, je compatissais sans doute, mais j'honorais encore plus; je respectais avec attendrissement les plus héroïques, les plus hautes, les plus réparatrices, j'ai presque dit les plus divines infortunes de l'humanité.

» Et qu'on ne me reproche pas de venir attrister ici la gloire et les joies de la dignité maternelle. Non: les femmes, les mères chrétiennes me comprendront, et bien qu'il y ait ici-bas des épines entrelacées aux joyaux de cette glorieuse couronne, c'est pour cela même que la femme évangélique la porte avec joie; elle en chérit les douleurs aussi bien que les gloires; elle sent que de là viennent les droits sacrés qu'elle possède à la vénération et à l'amour de ses enfants, aux respects de leur père, et au secours de Dieu.

» Et n'est-ce pas pour cela, enfin, que le Dieu du ciel et de la terre, le Père céleste a adressé aux fils de l'homme des exhortations si vives, et a consacré pour eux, dans un langage si simple et si profond, si touchant et si fort, les droits et la dignité de la douleur maternelle! *Mon fils, honore ton père, et n'oublie jamais les gémissements de ta mère. Si tu honores ta mère, c'est comme si tu amassais des trésors dans ton cœur.* Et que dire de cette extraordinaire puissance que Dieu a placée entre les mains des pères et des mères? *Les maisons des enfants s'élèvent par la bénédiction du père, mais la malédiction de la mère les arrache jusqu'aux fondements?*

» Que dire de ces dernières paroles et de cette formidable différence? Ah! c'est que la mère, c'est l'amour: elle bénit, bénit toujours, mais quand cette vie pour laquelle elle eût donné la sienne se retourne contre elle, quand cet amour est vaincu et vient à maudire, c'est effroyable: il déracine, il tue!

» Voilà pourquoi je dirais souvent: Mes enfants, le sachant et le voulant, ne faites pas pleurer vos mères!

» Mais laissons ces tristes pensées. Grâces en soient rendues au ciel, il se rencontre souvent ici-bas un meilleur et plus doux spectacle, et c'est une consolation pour moi de le mettre en finissant sous les yeux de mes lecteurs: c'est celui que nous offrent les familles chrétiennes, celui que nous présentent les saints livres eux-mêmes, lorsqu'ils nous montrent les fils de la *femme forte* se lever avec transport, se presser à l'envi autour de leur mère, admirer sa vertu, sa sagesse, sa grandeur, et publier hautement qu'elle est bien heureuse! Les filles de Juda, ravies d'admiration, se levèrent aussi, dit le Prophète, joignirent leurs louanges à celles de cette glorieuse famille, et s'écrièrent: Oui, les grâces sont trompeuses, la beauté est un éclat vain et fragile, mais votre sagesse et vos vertus, ô heureuse mère, méritent une louange immortelle!

» Son époux, heureux et fier de sa noble et sainte compagne, et partageant le respect de ses fils et de ses filles pour leur mère, se lève à son tour, et lui, dont le cœur s'était tant de fois reposé sur elle avec bonheur, s'écrie: *Vous avez surpassé toutes les femmes par vos vertus!* Oui, vous étiez un trésor digne d'être recherché jusque dans les terres les plus lointaines, car depuis que vous êtes parmi nous, *tous les jours de votre vie vous avez fait le bien, et jamais le mal.*

» Telle est donc la gloire de la dignité maternelle! telle est la félicité pure de la famille humaine, sous les auspices et la protection de l'autorité divine. Tel est un père, telle est une mère; belle et sainte alliance de la force et de la douceur, de la puissance et de la grâce, de la sagesse et de l'amour, d'où naissent la vie, la sécurité, la joie, la douce paix, la noble abondance, la pieuse harmonie des vertus au foyer domestique, et enfin la grande loi du respect! »

Quel tableau! quel exemple! quel encouragement! Ce beau portrait de la mère chrétienne nous semble bien placé dans un journal destiné aux jeunes filles; et après avoir emprunté cette noble page au livre de Mgr. Dupanloup, nous en extrairons aussi quelques réflexions, plus pratiques, sur les *défauts* et le soin qu'on doit prendre de s'en corriger pendant la jeunesse. Ceci s'adresse directement à nos jeunes lectrices: qu'elles veillent sur elles-mêmes, qu'elles rectifient leur âme et leur caractère, avant ces tristes jours où l'on se dit vainement: *Si vieillesse pouvait!*

« *On ne se corrige guère de ses défauts que dans la jeunesse.* Il n'y a qu'une voix à cet égard: les moralistes profanes comme les moralistes sacrés le proclament. Hélas! oui, il faut le reconnaître: on ne recueille dans l'âge mûr que ce qu'on a semé dans ses premières années. Quand la sagesse est enfin venue, on fait, en les déplorant, des fautes, qui sont les suites malheureuses de fautes anciennes. *Quand les hommes veulent quitter le mal,* dit admirablement Fénelon, *le mal semble encore les poursuivre longtemps*; il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affaibli; ils n'ont plus rien de souple, et sont presque sans ressources naturelles contre leurs défauts.

» Semblables, dit encore Fénelon, aux arbres dont » le tronc rude et noueux s'est durci par le nombre » des années, et ne peut plus se redresser, les hommes, » à un certain âge, ne peuvent plus se plier eux-mêmes » contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux » et qui sont entrées jusque dans la moelle de leurs » os; souvent ils les connaissent, mais trop tard; ils » en gémissent, mais en vain, et la tendre jeunesse » est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-» même pour se corriger.

» Mais ce qu'il faut constater de plus, et ce qui est déplorable, c'est que les défauts sont, chez nous, les principes de tous les malheurs, de tous les chagrins, de toutes les faiblesses, de tous les grands égarements, de tous les grands mécomptes, de tous les grands troubles de la vie... Cela est vrai partout, pour tous, dans les petites comme dans les grandes positions, pour le commerçant, pour l'ouvrier comme pour le ministre.

» Supposez dans une famille un défaut bien commun, *l'esprit de contradiction*: si c'est dans les petites choses, il en bannit la paix et le bonheur de chaque

jour; si c'est dans les grandes, il y amènera des discussions scandaleuses. Le simple taquinage, dans telle circonstance donnée, peut aller jusque-là.

» Supposez dans un homme la présomption jointe au défaut de jugement : on peut le dire, c'est un homme perdu. Supposez dans un autre le défaut d'ordre ou de mémoire, et avec cela de grandes affaires : c'est un homme ruiné. Ou bien, si c'est la mollesse endormie qui se réveille, on est sans précautions contre elle, elle devient effroyable tout à coup et précipite quelquefois dans des chutes affreuses. Ou bien si c'est la légèreté et la dissipation qui dominent, on vit sans règlement et sans ordre; le cœur se trouble, l'amour du monde l'emporte, toute vertu bientôt s'évanouit.

» J'exagère peut-être les périls des défauts : non, les plus excusables sont toujours bien à craindre. Qu'on écoute Fénelon ; voici les sages avis qu'il croyait devoir donner au duc de Bourgogne, à l'occasion d'un défaut bien simple et bien ordinaire : l'humeur.

» Ce sont les plus petits défauts qui diminuent et » défont les plus grands hommes, lui disait-il. Soyez » surtout en garde contre votre humeur : c'est un en» nemi que vous porterez partout avec vous jusqu'à » la mort ; il entrera dans vos conseils et vous trahira » si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions » les plus importantes ; elle donne des inclinations et » des aversions d'enfant, au préjudice des plus grands » intérêts ; elle fait décider les plus grandes affaires » par les plus petites raisons ; elle obscurcit tous les » talents, rabaisse le courage, rend un homme inégal, » faible, vil et insupportable. Défiez-vous de cet en» nemi. »

» Il ne faut jamais, je ne dis pas flatter, mais négliger un seul défaut, quel qu'il soit, quelque faible ou léger qu'il paraisse. Tout défaut flatté ou simplement négligé, croît et grandit en paix, et finit nécessairement par devenir un défaut dominant. Les suites peuvent en être incalculables : j'en ai de bien tristes exemples... »

Nous voudrions étendre ces extraits, mais que choisir dans un livre où chaque page serait à citer ? Il faut nous borner, et recommander à toutes les familles où notre journal pénètre cet ouvrage excellent, que l'amour de la jeunesse a inspiré, et qui, par sa tendresse et son onction, rappelle à la mémoire l'exclamation si connue de Fénelon : *O pasteurs d'Israël ! élargissez vos entrailles ! soyez pères : ce n'est pas assez, soyez mères !* Mgr. Dupanloup a réalisé ce vœu, et ses écrits, animés d'une si pure flamme, ne périront pas.

—

PARIS NOUVEAU (1)

Par Mme Adam-Boisgontier

Parmi les événements de notre époque, si féconde cependant en grands drames, il en est un qui s'accomplit tous les jours sous nos yeux, et qui a le privilége d'occuper immensément l'opinion publique. C'est la transformation du Paris gothique, noir et sombre, en une ville nouvelle, où le jour arrive, où la lumière se fait, et d'où les souvenirs du passé s'enfuient à tire d'aile, comme des oiseaux de nuit effrayés devant le soleil. Le décret de l'édilité parisienne, qui a voué au marteau vieux monuments et vieilles maisons, a eu son retentissement en Europe, l'Europe dont Paris est la capitale, et il a éveillé en France les esprits curieux du passé ou inquiets de l'avenir. Quelques-uns, les archéologues, ont recherché l'histoire de ces murs qui, debout depuis si longtemps, tombaient si vite sous le pic des maçons, et leurs savantes recherches ont reconstruit la vieille ville, qui s'en va, lambeau par lambeau, depuis les Thermes de Julien, jusqu'aux rues étroites, voisines du Louvre, qui ont vu les brillants favoris des Valois, et les *petits-maîtres* qui suivaient le grand Condé. D'autres, les poètes, ont salué d'un hymne joyeux le soleil, visiteur nouveau qui apportait enfin sa carte de visite à ces noirs carrefours, et une de nos collaboratrices, dont l'aimable et spirituelle plume nous est chère à tous, a vu, dans la transformation de Paris, non-seulement l'avénement du soleil, mais celui du progrès et de la pensée. Elle a écrit de verve une pièce de vers, dans laquelle, sans dédaigner le passé, elle exprime ses aspirations vers l'avenir. Elle jette un coup d'œil sur le vieux Paris :

On l'aimait, sans nul doute, il en faut convenir,
Le Paris des vieux jours : on ne pouvait tenir,
Quatre, sinon pressés, dans ses sombres ruelles ;
A midi, maint bourgeois allumait ses chandelles,
Afin d'*aulner* son drap ou compter ses *sols* d'or ;
Mais, que fait le rayon à qui tient le trésor !

Elle le décrit avec un certain amour rétrospectif, ce vieux Paris, tout en le raillant un peu, comme on raille ceux qu'on aime, et elle arrive à reconnaître que les besoins de notre temps ne sont plus ceux du moyen âge, et que cité et citoyens de nos jours ont besoin d'air, de lumière et d'espace. Elle énumère les progrès : l'air qui arrive au plus pauvre, frais et pur, tel que Dieu l'envoie ; l'eau qui

Court, jaillit et bondit, active, obéissante,
Abreuvant le granit, lançant dans l'air ses pleurs,
Qui retombent sur nous en mousseuses vapeurs ;

Elle s'émerveille devant les monuments respectés et debout, et plus beaux depuis qu'on les a dégagés des murs informes qui rampaient à leurs pieds ;

.... La Sainte-Chapelle,
Ce bijou, dont l'or pur, sur l'ardoise, étincelle,
Où la pierre, soumise à l'habile ciseau,
Du ciel bleu, se détache en vaporeux réseau,
Et fait qu'on met en doute, à la voir si légère,
Que des vents, elle puisse affronter la colère ?...
Et Saint-Germain d'Auxerre, et Saint-Eustache encor,
Et notre basilique, autre et rare trésor,
Dont les arceaux ont vu célébrer tant de fêtes,
Dont les tours à leurs pieds ont vu tant de tempêtes !
Et le vieux Saint-Gervais, rendant, à notre amour,
Ses chapitres ornés, sa façade et sa tour,
Que d'ignobles maisons dérobaient à la vue ;
Et la Bibliothèque, en rouge et blanc vêtue,
Inépuisable mine, écrin à tous ouvert,
Pouvant, enfin, montrer ses flancs à découvert !

(1) Chez Michel Lévy, rue Vivienne, 2 bis. Prix : 50 centimes.

Et s'acheminant du passé vers les temps modernes, elle admire les monuments de notre âge, colonne élevée à la victoire, arc-de-triomphe, où les émotions de vingt-cinq années de guerre sont écrites sur la pierre, statues, fontaines, églises, témoignages de notre foi, hôpitaux dédiés à Dieu dans ses pauvres ; elle admire surtout les écoles si nombreuses où l'enfant de la plus indigente famille peut puiser la science, qui peut le conduire à la gloire, et c'est un cri d'espérance, adressé à l'avenir, qui termine cette poésie, écrite avec élan, et où se font remarquer un bon nombre de vers heureux et spirituels..... Nous espérons que nos jeunes lectrices, qui aiment en madame Boisgontier l'écrivain moraliste et l'auteur de tant de gais proverbes, voudront aussi la connaître comme poète, et liront cette intéressante brochure.

M. F.



Littérature Étrangère.

L'ASINO IN MASCHERA

FAVOLA.

Disse un asino : « Dal mondo
Voglio anch'io stima e rispetto;
Ben so come. » E così detto,
In gran manto si serrò;
Indi a' pascoli comparve
Con tal passo maestoso,
Che all' incognito vistoso
Ogni bestia s'inchinò.
Lasciò i prati, e corse al fonte
E a specchiarsi si trattenne.
Ma sventura! non contenne
Il suo giubilo, e ragliò.
Fù scoverto, e fino al chiuso
Fù tra' fischi accompagnato;
E il Somaro mascherato
In proverbio a noi passò :
« Tu che base del tuo merto
» Veste splendida sol fai,
» Taci ognor, se no scoverto
» Come l'asino sarai. »

AURELIO DE GIORGI.

L'ANE DÉGUISÉ

FABLE.

Un âne se dit un jour : « Je veux moi aussi conquérir l'estime et le respect du monde. Je sais ce qu'il faut faire. »

Cela dit, il s'enveloppa d'un grand manteau, puis il parut dans les pâturages, marchant d'un pas si majestueux, qu'à cet aspect nouveau toutes les bêtes s'inclinèrent.

L'âne quitte les prés, court à une fontaine et s'y mire. Mais, ô disgrâce! il ne put contenir sa joie et se mit à braire. Il fut reconnu et reconduit avec des sifflets jusqu'en son logis. D'où est venu le proverbe de l'âne déguisé :

Toi qui fais de tes beaux habits la base unique de ton mérite, garde le silence si tu ne veux être reconnu comme l'âne.

Mlle LOUISE MERCIER.

SOUVENIRS D'UNE INSTITUTRICE

HISTOIRE D'UNE AME.

Deuxième article (1).

Loches, septembre...

Comme les jours de bonheur, les jours de soleil et de lumière passent vite! Nous voici à la fin de ce doux mois de septembre, plus doux aux bords de la Loire qu'ailleurs, plus doux au sein de la famille que dans les plus opulentes demeures; le moment du départ approche à grands pas... Ma pauvre mère me cache

(1) Voir le numéro d'Août.

ses larmes, elle fait la forte pour me fortifier ; mais hier, j'ai surpris ses yeux fixés sur moi avec l'expression d'une douleur que je retrouvais tout entière au fond de mon âme ; oh ! quels sacrifices cruels la pauvreté impose aux cœurs qui savent aimer ! Léonide est déjà partie, mon tour va venir, et maman restera seule. Nous nous en allons, comme les feuilles chassées par le vent froid de l'automne, et l'arbre qui nous donna la naissance, l'arbre protecteur et chéri, reste dépouillé. Je me sens inondée de tristesse, et mon premier départ, quand j'allais vers Paris, vers l'inconnu, était moins pénible que celui-ci...

J'ai cependant bien employé ces belles vacances. Longues causeries, doux retours vers le passé, vagues et timides projets d'avenir, épanchements cœur à cœur entre la mère et les enfants, entre les deux sœurs si souvent séparées, rien ne nous a manqué ; mais combien elle me manquera à Paris, cette intimité confiante de la famille ! J'ai travaillé aussi, j'ai étudié, j'ai écrit un peu, j'ai lu beaucoup de vers, qu'une amie de ma mère nous prêtait : il en est, parmi eux, qui sont gravés dans ma mémoire, et je ne sais pourquoi, à l'approche des adieux, navrée jusqu'au fond du cœur par la peine de ma mère et par la mienne, je suis poursuivie partout par ces beaux vers de madame Valmore intitulés le *Pressentiment*. C'est comme un de ces airs dont la cadence se répète jusque dans nos rêves et qui semblent marquer la mesure de nos pensées :

C'est en vain que l'on nomme erreur
Cette secrète intelligence
Qui, portant la lumière au fond de notre cœur,
Sur des maux ignorés nous fait gémir d'avance.
C'est l'adieu d'un bonheur prêt à s'évanouir,
C'est un subit effroi dans une âme paisible ;
Enfin, c'est pour l'âme sensible
Le fantôme de l'avenir.

. . . .

Oui, je t'ai vu couvert d'un voile noir
Aux plus beaux jours de mon jeune âge ;
Tu formas le premier nuage
Qui des beaux jours lointains enveloppa l'espoir.
Tout m'agitait encor d'une innocente ivresse,
Tout brillait à mes yeux des plus vives couleurs ;
Et je voyais la riante jeunesse
Accourir en dansant pour me jeter des fleurs.
Au sein de mes chères compagnes
Courant dans les vertes campagnes,
Frappant l'air de nos doux accents,
Qui pouvait attrister mes sens ?
Comme les fauvettes légères
Se rassemblent dans les bruyères,
La saison des fleurs et des jeux
Rassemblait notre essaim joyeux.
Un jour dans ces jeux pleins de charmes,
Je cessai tout à coup de trouver le bonheur ;
J'ignorais qu'il fût une erreur,
Et pourtant je versai des larmes ;
En revenant, je ralentis mes pas,
Je remarquai du jour le feu prêt à s'éteindre,
Sa chute à l'horizon, qu'il regrettait d'atteindre ;
Mes compagnes dansaient... moi, je ne dansais pas...

Je ne copierai pas le reste... il semble que toutes les craintes que peut m'apporter l'avenir soient burinées dans ces vers qui résonnent sans cesse à mon oreille... O mon Dieu ! détournez le présage ! qu'elle vive celle par qui je vis (1) !

Loches, 30 septembre.

La dernière soirée vient de finir ! je pars demain à l'aube. Mon dieu ! paix et bénédiction sur cette maison, et pour l'enfant qui s'en va, force et courage !

Paris, 2 octobre 18...

Me voici de retour à Paris, dans ma classe, et fixée de nouveau à un devoir que je dois apprendre à chérir. Les élèves rentrent aussi ; pauvres petites ! que de cœurs gros ! que de soupirs et de larmes enfantines, amères pourtant, quoique promptes à se dissiper. Les *anciennes* se consolent assez vite ; elles reprennent leurs habitudes, elles retrouvent leurs compagnes, le plaisir de raconter l'emploi des vacances fait oublier que ces chères vacances sont finies. J'entends de tous les côtés, comme un feu croisé : — J'ai été aux bains de mer, moi, avec papa et maman. — Et moi à la campagne, près d'Orléans. Et toi ? — Oh ! moi, je n'ai pas quitté Paris, mais je me suis bien amusée. Et toi, Hermance ? — On m'a menée à la campagne, chez ma tante, mais j'y ai eu la rougeole, ce n'est pas amusant du tout... — Moi, j'ai voyagé ; je suis allée à Spa, dit une voix plus haute — et le récit des plaisirs de Spa domine tous les autres. Voilà les *anciennes* en bon train de se consoler, et s'il tombe encore quelques larmes, elles sont bientôt chassées par un franc éclat de rire. Mais les *nouvelles*, pauvres enfants ! pauvres petits oiseaux effrayés et dépaysés ! Elles m'inspirent une grande compassion. Dans cette maison étrangère, entre ces grands murs, au milieu de ces enfants bruyantes et affairées, elles pensent à leur famille absente ; elles regrettent les caresses, les jeux, la familiarité de la maison paternelle ; elles cherchent un regard ami et ne le rencontrent pas toujours, elles qui, la veille, se cachaient sur les genoux de leurs mères, maintenant en larmes, livrées à la tristesse et au vide, ne trouvent personne qui cherche à les consoler... Dans ces premiers instants, la *nostalgie* du foyer les accable ; je comprends leur peine, je tâche de m'occuper de ces pauvres enfants, je cherche à les distraire, à leur rendre familières les habitudes du pensionnat ; mais quand, après les avoir distraites, je suis seule enfin, le soir, je prends leurs peines avec les miennes, et comme une enfant, je pleure en pensant à mon pays et à ma mère !

Novembre 18...

Je n'ai pas écrit depuis longtemps : la rentrée des classes demande un surcroît de travail ; mais ce travail est salutaire, il fortifie l'âme que des souvenirs trop tendres viennent souvent amollir. Notre année

---

(1) Voici la fin de ces vers que Julie n'ose copier :

Un mois après, j'errais dans ce lieu solitaire ;
Hélas ! ce n'était plus pour y chercher des fleurs,
La mort m'avait appris le secret de mes pleurs,
Et j'étais seule au tombeau de ma mère !

commence bien, et la saison d'hiver, la plus favorable à l'étude, rapportera, je crois, quelques fruits. Je reçois de bonnes nouvelles de ma mère et de Léonide.

25 Novembre 18...

Aujourd'hui, grande et joyeuse fête pour célébrer la patronne des jeunes filles et des écolières. Messe, récréation, distribution d'aumônes, diner, concert et bal en l'honneur de sainte Catherine. Pendant que j'étais au piano, et que les enfants dansaient avec une joie innocente, qu'elles ne porteront pas probablement dans les fêtes du monde, j'évoquais l'image de cette noble sainte que toute la chrétienté célèbre aujourd'hui, ce qui réalise bien en elle la femme relevée et purifiée par l'Évangile des abaissements auxquels le paganisme l'avait condamnée. Catherine d'Alexandrie est traduite, pour sa foi, devant le tribunal du préteur romain : elle y paraît environnée d'une triple auréole de beauté, de science et de candeur. Sa grâce virginale ravit le cœur du tyran Maximin; par son éloquence elle convertit une assemblée de philosophes païens avec lesquels on l'avait forcée de disputer, et sa candeur triompha des embûches tendues à sa vertu et à sa foi. Forte, sereine, invincible, elle refusa le diadème de Maximin, confessa Jésus-Christ, son unique époux, parmi les plus affreux tourments, et son âme héroïque et pure alla rejoindre les cohortes des vierges martyres, ses modèles et ses sœurs! Quelle belle et touchante histoire de jeune fille! Je ne souhaite à ces enfants qui chantent avec tant de joie leur sainte patronne, ni la beauté, don éphémère, ni la science *qui enfle*, mais cette âme candide et forte, armée contre les séductions de la crainte ou de l'amour; quelle femme ne l'envierait pas ?...

Décembre 18...

Je profite de ces longues soirées d'hiver, pendant lesquelles les enfants sont à l'étude ou se livrent au travail des mains, pour m'occuper aussi de mes projets chéris. Après avoir préparé ma classe du lendemain, je lis, j'étudie, j'écris un peu, car, je l'avoue, le désir de me faire un nom dans les lettres, de conquérir, à l'aide de ma plume, mon indépendance et l'aisance pour ma mère, cette pensée ne me quitte pas..... d'autres ont réussi, pourquoi ne réussirais-je pas? je n'ai pas, sans doute, le génie inspiré de madame de Staël, mais je goûte ce qui est beau, et peut-être, à force de travail, pourrai-je parvenir à traduire ce que je sens au fond de ma pensée et de mon cœur... je balbutie encore : jamais mon langage, prose ou vers, n'a rendu fidèlement mon émotion; l'oiseau qui sort du nid, ne sait pas fendre l'air d'une aile assurée et rapide. Je serais si heureuse, si je pouvais affranchir ma vie, me réunir à ma mère et environner sa vieillesse d'une aisance, fruit de mon travail..... je serais heureuse aussi d'opérer quelque bien, en propageant de saintes et nobles vérités! Travaillons! Cette nouvelle, que j'ai essayée hier au soir, n'est pas *réussie*, je veux la refondre entièrement, sans me décourager ; *c'est en forgeant qu'on devient forgeron!*

Janvier 18...

Bonne lettre de ma mère. Elle est tranquille, bien portante, elle pense à sa Julie. Le *pressentiment* est envolé bien loin. Je la reverrai, nous vivrons ensemble et l'une pour l'autre, voilà mon pressentiment du jour de l'an. Mon Dieu! daignez l'accomplir!

Mars 18...

La petite Clotilde, depuis le jour où elle m'a *défendue* contre les grandes, m'a toujours témoigné beaucoup d'affection, et je l'ai, certes, payée de retour. On n'est pas plus aimable que cette enfant, nature franche et généreuse, ardente pour le bien, étrangère au mal. Mais cette âme charmante est renfermée dans une bien frêle enveloppe, Clotilde est souvent malade; une croissance rapide la fatigue, et voilà que pendant ces premiers et perfides soleils de printemps, elle a été prise d'un gros rhume qui la retient à l'infirmerie. Je vais la voir souvent, et je ne sais pourquoi cette enfant paraît si préoccupée de sa position, qui n'offre pas de danger. Elle parle sans cesse de ses parents, qui habitent loin de Paris, et de sa première communion, qu'elle doit faire en juin : — En juin? me disait-elle hier, verrai-je juin? verrai-je les roses qui fleurissent pour le Saint-Sacrement? Je la rassurai, elle me crut, et répéta plusieurs fois : — Oh! que je voudrais être en juin!

Mars 18...

Elle avait raison; le péril, que nous ne voyions pas, existait : une fièvre violente s'est déclarée pendant cette nuit, Clotilde est agitée par un délire continuel, mais qui ne trahit que les plus innocentes pensées. Belle âme d'enfant! elle parle à sa mère, elle demande son père, elle se croit dans la maison de campagne que ses parents habitent, elle joue avec ses colombes et son mouton favori, elle cause avec ses compagnes, et puis, quelquefois, après de longs silences, elle parle de la première communion et l'appelle de ses désirs. — Quand sera-ce? quand le bon Dieu viendra-t-il? Ces questions se pressent sur ses lèvres, et l'accent qu'elle y met nous arrache des larmes....

Mars 18...

Le médecin n'espère rien : cette fièvre, en quelques heures, a tari en elle les sources de la vie. Je ne puis voir, sans un affreux déchirement de cœur, cette figure d'ange, sérieuse et enfantine à la fois, que la terre cachera bientôt.....

Mars 18...

Elle a repris connaissance et l'on a résolu, vu l'imminence du danger, qu'elle ferait sa première communion sur son lit. Je suis chargée de la préparer...

Je l'ai trouvée en plein état de raison; seulement, ses idées avaient pris une simplicité, une tranquillité extraordinaires. Elle ne craignait plus, elle ne regrettait plus, il me semblait voir l'innocence reposant entre les bras de Dieu. Lorsque je lui annonçai le bonheur qui lui était réservé, elle comprit sur-le-champ, et me dit, avec un ineffable sourire : — Je vais donc mourir? — Le bon Dieu, mon enfant, est le maître de la vie : il vient à vous pour vous guérir. — Comme il voudra, mais qu'il vienne!

Je l'interrogeai : elle me parut éclairée et disposée.

Le bon curé de la paroisse vint après moi et resta seul avec Clotilde pour entendre sa confession : il sortit tout ému de la chambre, en répétant les paroles du Psalmiste : *Vous avez mis vos louanges dans la bouche des petits !* et il revint un quart d'heure après, apportant sur sa poitrine le corps de Notre-Seigneur. Tout le pensionnat était rassemblé et à genoux dans la chambre qui précède l'infirmerie. Un petit autel était dressé auprès du lit de Clotilde : celle-ci, adossée contre des oreillers, pâle, épuisée, mourante, n'ayant plus de vie que dans les yeux, paraissait attendre dans un recueillement plein d'amour. Elle rougit faiblement en voyant le ciboire ; j'étais à genoux près de son lit, et je crus voir son visage se transfigurer lorsqu'elle eut reçu son sauveur. Après un très-long silence, je m'approchai d'elle, elle ouvrit les yeux, je lui dis à voix basse : — Clotilde, demandez la santé à Notre-Seigneur. — Non, dit-elle, je demande que sa sainte volonté se fasse, et qu'il console mes parents... oui, cela seulement...

Une heure après, elle m'appela, et me dit d'une voix faible : — Si mes compagnes tombaient malades, oh ! faites-leur faire aussi leur première communion... c'est un si grand bonheur !

Je lui serrai la main, et elle s'assoupit...

Mars 18...

Notre ange n'est plus ici... chère Clotilde ! elle est morte entre mes bras ! Mon Dieu, consolez sa mère, si une mère peut être consolée !.... et vous, enfant qui m'avez aimée, priez pour moi....

Son père est arrivé, trop tard pour la voir, assez à temps pour suivre le petit cercueil drapé de blanc....

Avril 18...

Le printemps est doux, tout renaît, mais le souvenir de Clotilde assombrit ces premiers beaux jours. Le départ de cette enfant me laisse un vide que rien ne comble. Qui m'aime à présent ici ?

Mai 18...

Les beaux mois de l'année passent, et je suis triste : le travail seul me distrait. J'aspire au bonheur des vacances, et il semble que des siècles se soient écoulés depuis que je n'ai vu ma mère. Que la solitude du cœur est pesante !

Juillet 18...

Oh ! ce pressentiment, il disait donc vrai ! on m'écrit de Loches que ma mère est très-mal, que je n'ai pas de temps à perdre, et je pars... j'attends la voiture... Quelle angoisse ! la verrai-je encore ! Mon Dieu ! je ne puis ni prier, ni parler, mais vous lisez au fond de mon âme...... Oh ! sauvez-la, rendez-la moi !

(*La suite au prochain numéro.*)

DE LA DROITURE DANS LES PETITES CHOSES

L'été dernier, nous attendions tranquillement dans le salon d'une amie, à la campagne, la fin d'une pluie d'orage et l'apparition de l'arc-en-ciel pacificateur, lorsqu'entra un jeune homme, un ami de la maison ; c'était un secrétaire de légation d'une modeste principauté d'outre-Rhin, que des affaires personnelles retenaient à Paris. Il était bien élevé, d'un esprit agréable et enjoué, malgré son laconisme germanique, mais il n'avait rien, ce jour-là, de sa bonne humeur ordinaire ; il était maussade comme le temps, et consterné comme un homme qui a commis quelque mauvaise action.

« Eh ! qu'avez-vous, pour Dieu ? s'écria la maîtresse de la maison ; sur quelle herbe avez-vous marché ?

— Sur de mauvaise herbe, répondit-il avec une gravité comique. J'ai fait un malheur.

— Un malheur ! Est-ce que votre tilbury a écrasé quelqu'un sur la route ?

— Non pas. Si ce n'était que cela, il y aurait peut-être du remède, tandis qu'il n'en est point au malheur que j'ai causé. Je viens de faire manquer un mariage.

— Oh ! l'abominable homme ! dit une dame qui était très-heureuse en ménage.

— Hélas ! madame, si vous me condamnez avant de m'entendre, comment voulez-vous que j'aie le courage de parler ?

— C'est juste, dit madame J., continuez, nous suspendons notre arrêt.

» — Un de mes meilleurs amis est un jeune Hollandais, le comte Fréderick van Heerberg. Je l'ai connu à Vienne, il y a quelque huit ou dix ans. Il sortait de l'université d'Utrecht, et moi de celle de Francfort. Affranchis au même âge de la férule des maîtres, nous ne connaissions encore de la vie que les fatigues et les compensations du travail, et, en vrais étudiants, nous étions instruits de tout ce qu'on peut ignorer, et ignorants de tout ce qu'on est tenu de savoir. Nous avions hâte de nous investir de notre liberté et d'apprendre à vivre, ce qui est la science la plus utile et la plus dédaignée, peut-être, de ce monde.

» Depuis ce temps, nous avons suivi des carrieres différentes, mais les circonstances nous ont séparés sans nous désunir et nous nous retrouvons toujours à Paris ou dans quelque coin de l'Allemagne, à un moment donné.

» Lorsque j'arrivai à Paris cette année, au milieu de l'hiver, mon premier soin fut de courir à l'hôtel de Frédérick, et de m'informer s'il y était descendu. Je

l'y trouvai. Il y avait quinze mois environ que nous ne nous étions vus. L'amitié est clairvoyante. Frédérick ne put me tromper. Il y avait sur son front des ombres qui trahissaient clairement quelque préoccupation secrète. Je devinai bien vite que l'impassibilité habituelle de son âme avait été troublée. Et, il faut lui rendre cette justice, il mit bientôt fin à cette froideur qu'un secret contenu jette entre deux personnes amies. Il fit un acte de confiance, héroïque pour les gens de son pays; il m'avoua tout. Éloigné de sa famille, sans autre ami que moi, dans quel cœur eût-il versé ce qui débordait du sien?

» C'était, du reste, la chose du monde la plus simple. Frédérick me raconta qu'un jour, à une vente au profit des pauvres, il avait été frappé de la beauté d'un buvard d'une magnificence remarquable. Ce délicieux objet était retourné en tous sens par la *marchande*, laquelle n'était autre que la marquise de G., que Frédérick avait rencontrée plusieurs fois aux bals de l'ambassade de Hollande. L'idée lui vint de faire à cette jeune dame la galanterie d'acheter ce luxueux objet, et déjà il s'apprêtait à tirer de sa bourse six ou sept louis (car j'ai oublié de dire en commençant que mon ami est opulent et généreux, et j'ai toujours considéré comme une singularité que l'inégalité de nos fortunes n'ait jamais altéré l'égalité de nos relations). Mais, ô contre-temps! le buvard était marchandé. Frédérick eut un moment de mauvaise humeur; mais il fut bientôt désarmé en apercevant la plus gracieuse physionomie de jeune fille qu'il eût jamais rencontrée.

» Elle continuait de marchander le buvard, et Frédérick ne pouvait détacher ses yeux de ce frais visage animé de tant de douceur et de gaieté.

» Quelques jours après cette vente, un de nos amis communs vint chercher Frédérick pour une représentation extraordinaire aux Italiens. Le premier acte allait finir, lorsque les yeux de mon ami tombèrent sur une jeune fille toute vêtue de rose; auprès d'elle était une dame âgée; un homme décoré, qui paraissait être le père de la jeune fille, et une vieille parente tenaient le second plan. C'était un fort joli tableau de famille. Mais mon ami ne voyait que la jeune fille en rose, dans laquelle il avait retrouvé la belle inconnue du buvard.

» L'ami qui accompagnait Frédérick devinant bientôt quel pouvait être le sujet de sa préoccupation, prévint son plus cher souhait en lui disant : J'ai justement avec cette famille des relations assez suivies; le frère aîné de la jeune personne a épousé tout récemment une de mes cousines germaines, et nous nous trouvons ainsi à moitié parents. Il se passe rarement une quinzaine que je n'aille dans cette maison, où l'on recoit tous les huit jours. C'est une famille charmante et fort riche. Nous aurons un bal la semaine prochaine, il ne tient absolument qu'à toi de t'y faire présenter. Tu me trouveras à tes ordres.

» Frédérick accepta, mais froidement, sans enthousiasme, et de cet air solennel et réfléchi qu'il avait toujours et partout. Dans le cours de la soirée, notre ami entraîna presque de force dans la loge de ces dames mon timide Hollandais, qui, suivant la résistance qu'il avait coutume d'opposer aux prévenances du destin, refusait de se laisser conduire. Il fut présenté d'une part, et reçu de l'autre, comme on présente et comme on reçoit un étranger à Paris, où l'hospitalité est si aimable et si délicate à la fois. D'ailleurs, mon noble ami est un homme de fort bonne mine, et la franche cordialité de ses traits et de ses façons n'ôte rien à son bon air ni à sa distinction parfaite.

» Huit jours après, Frédérick était présenté officiellement chez madame R., toujours à titre d'étranger, ce qui vaut en France tous les marquisats du monde.

« Tel est donc le récit que j'arrachai à la confiance de Frédérick. Je m'attendais qu'une description pompeuse et un long éloge de la jeune fille allaient suivre. Il n'en fut rien. Frédérick garda sur cet intéressant chapitre de tous les romans, le plus obstiné silence. Je m'expliquai cette bizarrerie en songeant à la froideur de sa nature, si opposée à l'exaltation française. Quand un Hollandais a fait choix d'une femme dans son cœur, tous les éloges du monde sont contenus à ses yeux dans ce seul choix. Il ne saurait rien dire d'elle de plus, sinon qu'il l'a trouvée digne de porter son nom.

» Tout ce que je pus savoir sur le compte de mademoiselle R. fut qu'elle s'appelait Eveline, — qu'elle était âgée de dix-neuf ans, et qu'elle avait des yeux noirs avec des cheveux blonds, ce qui n'était pas un mince mérite pour Frédérick, habitué à ne voir dans sa nébuleuse Hollande qu'un ciel noir et des yeux bleus.

» Les choses avaient pris une tournure sérieuse et solennelle qui annonçait clairement un mariage assez prochain.

» — Sais-tu, dis-je à Frédérick, que ta discrétion pique singulièrement ma curiosité? Je crois que les salons de la chaussée d'Antin ne dédaignent pas les jeunes gens de bonne maison. Aux termes où tu en es, il ne tient qu'à toi de me présenter. Cela fera un danseur de plus, et j'en apprendrai plus par mes yeux, que tu ne m'en diras jamais.

» — Eh bien! soit!

» Madame R. donnait un bal brillant le surlendemain. Frédérick demanda et obtint facilement la faveur de me présenter; et, au jour convenu, j'étais chez lui à dix heures sonnant.

» Un coupé de louage nous déposa au pied du vestibule étroit et coquet d'un des plus élégants hôtels du quartier d'Antin. Inutile de dire que Frédérick n'avait pas ouvert la bouche de la soirée, si ce n'est pour crier au cocher l'adresse de madame R., et pour me demander l'heure en bâillant. Sans doute, il ne voulait pas influencer mon jugement, et il trouvait convenable de me laisser complètement seul avec ma conscience, et mon esprit d'observation en sentinelle.

» La maison de madame R. était une maison de riche apparence, où le luxe surabondait, et je ne pus m'empêcher d'y remarquer cet encombrement confus de belles choses mal assorties, qui décèle le mauvais goût, ou simplement quelquefois, l'absence du goût, et qui indique presque toujours une fortune récente et rapide, pressée d'étaler son chiffre au grand jour.

» Madame R. faisait dans son grand salon les honneurs de la soirée. Elle nous reçut avec une politesse presque affectueuse. Ses manières n'étaient point nobles, mais fort aisées. Son mari donnait quelques ordres à tout un bataillon de domestiques rangés entre l'antichambre et la salle à manger; et sa fille aînée, la belle Eveline, folâtrait non loin de sa mère, au centre d'un bruyant essaim de jeunes filles. Passez-

moi ici, mesdames, cette réflexion qui ne s'adresse à aucune d'entre vous, mais dont je ne suis pas fâché de décharger mon cœur. Je ne puis m'habituer à cette gaieté à éclats, à ces fous rires non motivés, à ce bavardage de mauvais ton dont les jeunes filles de ce temps-ci ont pris l'habitude entre elles.

» La blonde Eveline demeura interdite et immobile en nous voyant; un embarras charmant se trahit sur son visage. Ses rieuses compagnes devinèrent un prétendu, et s'effacèrent, en se dispersant, sur le second et le troisième plans, en groupes moqueurs et curieux. Quelques-unes, naïves d'effronterie, osèrent nous toiser, Frédérick et moi, d'un regard hardi, en nous comparant et en cherchant, à l'aide de leur expérience précoce, quel pouvait être, de nous deux, le futur d'Eveline. Quant à Eveline elle-même, sur un signe de sa mère, elle s'était rapprochée; et Frédérick, non moins troublé qu'elle, se mit à lui balbutier deux ou trois phrases froides et compassées, mais qui, au moins, avaient le mérite de ne ressembler en rien à toutes les fadeurs habituelles qui sont en circulation dans les salons, entre jeunes filles et jeunes gens.

» Je ne manquai pas cette occasion qui s'offrait d'étudier, séance tenante, la physionomie d'Eveline sous son jour le plus favorable assurément.

» Je ne perdrai pas mon temps à vous dessiner les traits et les contours de la prétendue de Frédérick. Toutes les jeunes filles de Paris, à peu d'exception près, sont jolies, chacune à sa façon. Il y a dans leurs manières tant de mignardise et d'ampleur à la fois; dans leur tournure tant de coquetterie modeste; et, tant de trait, comme dirait un artiste, dans les lignes de leur visage; tant de finesse d'esprit, et de qualités si différentes offrent en elles tant d'harmonie dans l'ensemble, qu'elles pourraient lutter, et non pas sans avantage, avec des beautés véritables. Vous savez qu'Eveline était blonde, deux seules boucles, qu'elle portait très-longues, encadraient son front lisse et ses joues finement colorées. Un regard vif et brillant, mais sans profondeur, et où rien ne trahissait la présence d'une âme dans ce corps si gracieux, annonçait en Eveline un amour ardent du plaisir, et une légèreté sans frein, à laquelle aucun sentiment sérieux, aucunes solides et saintes pensées ne faisaient contre-poids. Des lèvres moqueuses, plutôt que fines, relevées légèrement au coin par un trait dédaigneux, étaient des indices certains (et je l'ai bien reconnu depuis) d'un esprit peu porté à l'indulgence, mais caustique, moins par humeur que par affectation, esprit que le sentiment chrétien n'avait pas touché encore. J'aurais juré sur ma vie qu'Eveline n'avait point un mauvais fond. Mais je m'aperçus bien vite qu'une éducation faussée et le contact du monde avaient déjà consumé les parfums printaniers de cette fleur, et que le ver rongeur des vanités en suçait chaque jour la sève.

» Je ne puis vous dire rien de plus d'Eveline, et c'est tout ce que mon souvenir gardera d'elle, certainement, car elle est de ces êtres où tout rappelle la vie présente et les choses qui passent, et où rien ne fait songer à l'avenir et aux choses infinies.

» Eveline dansa beaucoup, et je n'ai pas besoin d'ajouter que Frédérick fut souvent son cavalier. Quant à moi, je ne dansai que tout juste assez pour payer l'écot de ma bienvenue, et le plus tôt qu'il me fut possible de le faire avec bienséance, je repris mon rôle d'observateur.

» Une chose surtout qui échappa à tout le monde, et que je ne manquai pas de remarquer, fut l'espèce de contrainte qu'Eveline me sembla imposer à l'emportement de sa gaieté et à la légèreté de son caractère. Elle paraissait gênée, d'abord par les regards fréquents de sa mère, et ensuite par la vigilance de Frédérick, qui l'entourait d'empressements respectueux et jaloux. Je crus comprendre, en un moment, que la fiancée de mon ami n'était pas à la hauteur du sentiment qu'elle lui inspirait, et qu'il n'y avait pas dans son âme de quoi répondre aux exigences délicates de l'affection sévère, noble et digne, qu'il ressentait pour elle.

» — Hé bien! comment la trouves-tu? me demanda froidement Frédérick, tandis que je levais les glaces de la voiture qui nous ramenait chez nous.

» — Fort bien; elle est un peu jeune pour un caractère rassis comme le tien. Mais c'est un bon défaut. Il y a toujours un moment où l'on en revient. D'ailleurs, tu la formeras.

» Frédérick n'ajouta pas une parole à ce dialogue, et en montant l'escalier de notre hôtel, l'entretien changea de matière.

» Les choses allèrent ainsi pendant ces cinq derniers mois, et rien n'interrompit le cours de nos relations avec madame R. et sa famille. J'y accompagnai quelquefois Frédérick. Les réceptions d'hiver finirent, et, suivant sa coutume, la mère d'Eveline partit pour la campagne vers les premiers jours de mai. Elle avait à Rueil une charmante habitation qui était la seule de ses propriétés de campagne qu'elle habitât jamais. On y restait jusqu'à la fin de juillet, époque à laquelle on quittait la *vie des champs* pour la vie des eaux, ou pour quelque voyage pittoresque dont le but n'était jamais en France, bien entendu. Visiter son propre pays!

» S'il est entre toutes les phases de la vie sociale une perspective plus favorable qu'aucune autre pour étudier et approfondir un caractère qu'on tient à connaître, c'est assurément la vie de campagne. On redevient soi; on ne rougit plus de se montrer ce que l'on est. J'y ai surpris des abandons et des naïvetés dont je n'aurais jamais cru capables telles ou telles personnes sous le masque dont elles se couvrent durant tout le reste de l'année. Eveline fut de ce nombre. Dans nos visites d'intimité à la campagne, je découvris en elle des défauts qu'elle avait réussi à cacher, et quelques qualités qu'elle dissimulait parce qu'elle les prenait pour des défauts. Je vis aussi plus à découvert l'arrangement de son existence, ce dont il est impossible de rien savoir dans la vie que mène, l'hiver, une jeune fille à Paris, vie si oiseuse et si occupée; vie si pleine et si vide. Oh! quels remords, mesdames, quels remords à la fin de votre existence d'avoir si légèrement gaspillé le plus riche des trésors que Dieu sème sur nous, la jeunesse! Quels regrets d'avoir effeuillé cette rose dans sa fraîcheur, d'en avoir jeté au vent les parfums! Mais aussi, comme Dieu se venge quand il vous envoie la première ride!

» Ce que je surpris de la vie d'Eveline me confirma dans la première impression que j'avais emportée d'elle. Gracieuse plutôt que jolie, séduisante plus que distinguée, elle était aussi plus spirituelle que

sensée, comme il n'est que trop fréquent. Occupée sans relâche de plaire et de s'amuser, prenant toute chose le plus gaiement du monde, vivant sans penser, sans se rendre compte de la vie, d'étape en étape, comme on fait un voyage de plaisir, Eveline offrait le type accompli de la femme mondaine. Il était facile de prévoir qu'elle ruinerait son mari, à moins d'une fortune considérable, et qu'elle mettrait ses enfants en pension jusqu'à l'époque de leur majorité, à moins d'un changement notable dans sa conduite, ou d'une vieillesse prématurée. Du reste, point de règle, point de suite dans sa vie. Eveline ne lisait jamais autre chose que ces dangereuses bagatelles qu'on fait exprès pour les femmes. En un mot, rien de raisonnable n'était de son ressort. Il lui arrivait vingt fois par heure de vous adresser une question sur quelque sujet que ce fût, et de passer outre, sans seulement s'inquiéter de la réponse. On ne se faisait pas aisément à tant de légèreté, et j'en éprouvais quelquefois moi-même de l'impatience. Mais après tout cela, elle était bonne, et j'avais pour elle assez d'amitié pour avoir le courage d'entreprendre de la corriger, si cela eût été possible.

» Vous imaginez certainement qu'avec si peu de qualités, je ne m'attendais guère à lui trouver des vertus. Et, en effet, ce que j'appelais en elle de la bonté était plutôt une grande facilité de caractère, vernie de grâce et d'enjouement, que ce suprême assemblage d'indulgence, de modération, de renoncement, de douceur et d'amour, qui constitue cette vertu angélique, je devrais dire divine, puisque la bonté est le premier attribut de Dieu. Quant à l'amour du travail, dont le fruit est la bonne conscience, et quant à la solide piété qui produit toutes les vertus, et que j'aurais dû nommer d'abord, je vous laisse à penser s'il en devait être question.

» Je me demandais toujours comment il se faisait que Frédérick, si clairvoyant, si prudent en toute occasion, se dissimulât en celle-ci des choses si apparentes.

» Je comptais bien, à la fin de cet automne, servir de premier témoin au mariage de Frédérick, lorsqu'il y a quelques jours, je reçus une lettre de mon ami, quelques mots seulement, écrits en toute hâte et dans ces termes brefs et saccadés qui annoncent une douleur sérieuse et profonde. Il me disait en deux mots que son père était mort subitement, qu'il en recevait à l'instant la nouvelle, qu'il avait besoin de mon amitié, et qu'il m'attendait.

» Un post-scriptum m'annonçait que sa mère réclamait ses soins et sa présence jusqu'à ce que les premières atteintes d'un coup si douloureux fussent atténuées, qu'il allait donc partir, et ceci dans le délai le plus rapproché.

» Lorsque la première prostration de cette douleur inattendue fut passée, et que je pus tirer quelques paroles de sa bouche, Frédérick me parla de son départ, et de ses préparatifs, qui devaient être aussi prompts que possible. Nous n'avions qu'une journée au plus pour régler ses affaires et disposer ses malles. Enfin, Frédérick me parla d'Eveline. Il ne fallait pas songer avec si peu de temps devant soi à aller faire ses adieux à Rueil, où madame R. était encore. D'ailleurs, quand même le temps l'eût permis, Frédérick ne s'en serait pas senti le courage. Et puis, il était le plus scrupuleux observateur que l'on pût voir des bienséances, qui sont en Hollande beaucoup moins élastiques que chez vous; et pour aucune chose ni pour aucun être au monde, Frédérick ne fût sorti de sa chambre ce jour-là.

» Je fus donc, en ma qualité d'ami intime, députe immédiatement auprès de ces dames pour leur annoncer le malheur qui avait frappé Frédérick, et la nécessité où il se trouvait de quitter Paris pour quinze jours ou un mois au plus. Je n'énumère pas les compliments et les doléances dont mon pauvre ami m'avait si bien recommandé d'assaisonner mon discours, quoiqu'il ne fût pas prolixe d'habitude, et que dans cette circonstance il le dût être moins que jamais. Enfin, je fus chargé d'une autre ambassade non moins délicate, et dont voici l'objet :

» Il est assez habituel en Hollande, entre gens bien nés, d'échanger, quelque temps avant le mariage et en signe de promesse mutuelle, de petits présents symboliques qui consistent d'ordinaire, de la part du jeune homme, en un anneau ou en quelque bijou. Ce procédé, qui choquerait votre délicatesse, est comme la consécration d'un engagement réciproque; et il n'est pas ordinaire de voir échouer des projets d'union qui en sont venus à cette formule; vous ne donnez pas en France au mariage ce caractère sévère, solennel, biblique en quelque sorte, que lui donnent les nations septentrionales.

» Je fus donc chargé de remettre à Eveline, sous les yeux et avec l'assentiment de madame R., un anneau d'or avec trois diamants en chaton, au chiffre de Frédérick, qui tenait cette bague de sa mère, et l'offrait à la jeune fille qu'il regardait déjà comme sa fiancée, en signe de son hommage et de la promesse assurée de son prochain retour; et moi, tout fier de ma mission, je me transportai à Rueil.

» Je trouvai madame R. occupée à disposer tout un étalage de toilettes pour la saison des eaux qui s'ouvrait. Eveline n'était pas moins affairée. Elle était au salon, en compagnie de ses bonnes amies, qui répétaient avec elle ce quadrille nouveau que la mode vous a amené d'Angleterre, je crois, avec les chapeaux ronds. Je tombai juste au milieu des « *moulinets*, » et mon inopportune apparition effaroucha les belles danseuses, qui se dispersèrent dans les coins en me lançant sournoisement un regard investigateur et malveillant. Madame R. quitta ses soieries, Eveline sa danse; mais ce ne fut pas sans regrets, ni surtout d'assez bonne grâce pour ne point me laisser soupçonner qu'elles me faisaient toutes deux un sacrifice.

» J'attendis que ces demoiselles se fussent échappées dans le jardin, et lorsqu'au bout d'un quart d'heure elles nous eurent laissés seuls, je commencai à entrer dans les graves matières qui étaient tout l'objet de ma visite. Madame R. se montra un peu plus sérieuse, quand elle vit que ma démarche avait un but officiel, et elle daigna m'écouter avec infiniment plus d'intérêt, dès qu'elle vit qu'il s'agissait de Frédérick.

» Je m'acquittai des devoirs de ma charge avec toute la délicatesse possible. Après tous les préambules oratoires nécessaires, je racontai le triste événement survenu dans la vie de mon pauvre ami, sa douleur et la nécessité de son départ presque instantané. Madame R. comprit fort bien cette nécessité, plaignit de toute son âme mon pauvre Frédérick, et

me chargea pour lui de mille expressions de sympathie et d'intérêt. Elle me témoigna tout le regret qu'elle éprouvait elle-même de cette catastrophe, et m'assura qu'elle attendrait avec impatience le retour de notre ami pour offrir quelques distractions à sa légitime douleur.

» Quant à Eveline, elle reçut avec la plus glaciale indifférence toutes mes nouvelles, et ne parut sensible qu'au plaisir de voir le nombre de ses bijoux s'augmenter d'une charmante bague. Je l'avais parfaitement jugée. Je ne lus sur son visage ni surprise, ni chagrin, ni contrariété. Elle n'eut pas un de ces mots heureux qui, dans une telle circonstance, eussent jailli du cœur malgré les bienséances les plus rigoureuses et l'éducation la plus sévère. Son esprit, dont je connaissais la grâce, était-il ce jour-là plus paresseux que d'habitude? Je ne sais. Quant à moi, il m'a toujours semblé que si l'esprit seul peut suffire aux exigences d'une conversation de salon, il lui faut le secours du cœur dans les circonstances délicates de la vie.

» Je m'en allai triste, découragé, mais surtout embarrassé du compte que je devais rendre à Frédérick de ma démarche. Que lui dire? J'étais dans la perplexité la plus pénible, je ne pouvais être vrai sans desservir Eveline et les projets de mariage bien arrêtés de sa mère; je ne pouvais déguiser à Frédérick mon sentiment et la vérité même sans contribuer au malheur de toute sa vie; car je le connaissais. Aveuglé comme il l'était sur le compte d'Eveline, et désabusé dès les premiers jours de son union avec elle, il ne se fût jamais plaint. Il eût souffert en silence, en face d'elle-même, tous les maux qui lui fussent venus d'elle. Mais c'en eût été fait de son bonheur et du calme de sa vie. Ç'aurait été pour lui un supplice jusqu'au jour où la mort de l'un des deux eût rompu ce lien.

» La Providence eut pitié de moi. En rentrant, je trouvai Frédérick dormant d'un sommeil lourd et pénible. Il avait besoin de ce repos, et je me gardai bien de le troubler. Je n'entrai chez lui que le lendemain matin. Il était habillé et m'attendait tristement pour terminer les préparatifs de son départ, qui devait avoir lieu dans l'après-midi.

» Frédérick me montra une lettre qu'il venait de recevoir à l'instant. Elle était de madame R., et je l'eusse trouvé tout en joie dans un autre moment. Madame R. lui faisait des doléances charmantes, quoique trop emphatiques pour être tout à fait sincères. Et afin que le souvenir de sa fille ne s'éloignât pas de sa pensée durant son absence, et qu'elle fût constamment rappelée à son cœur par un objet sensible, elle le priait au nom d'Eveline d'agréer un charmant « *souvenir* » en forme de calepin, brodé sur canevas de soie, auquel, ajoutait elle, Eveline avait consacré avec plaisir ses heures de loisir à la campagne. Elle finissait en l'assurant de ses meilleurs sentiments.

» C'était un délicieux calepin du meilleur goût, brodé d'un petit bouquet de fleurs symboliques, et encadré d'ivoire sculpté avec infiniment d'art. Cette monture, d'une délicatesse exquise, portait évidemment le cachet de *Tahan*. Il y avait huit jours que j'avais vu justement en montre dans son magasin un calepin exactement pareil à celui-là. J'avais même songé à l'acheter pour une de mes parentes, nouvelle mariée, qui était à Paris en ce moment-là. Cette pensée traversa mon esprit, et malgré moi il m'échappa un mouvement de surprise que je n'eus pas le bonheur ou l'adresse de dissimuler assez tôt aux yeux de Frédérick, qui, sans être absolument méfiant, se tenait constamment en garde contre tous les événements de la vie. Je sentis sur moi son regard perçant et observateur qui interrogeait ma physionomie. Je tournai et retournai dans ma main ce bijou d'ivoire, en faisant tout ce que je pouvais pour avoir l'air d'admirer une chose dont mon admiration s'était déjà rassasiée. Enfin, je le rendis à Frédérick, avec force compliments, charmé de me débarrasser de l'investigation à laquelle je me trouvais soumis. Mais je m'abusais sur ma bonne chance. Frédérick ne me quitta pas du regard en reprenant le calepin, qu'il mit froidement sur le coin du premier meuble qui se trouva là. Et je fus singulièrement embarrassé, lorsque levant les yeux je retrouvai ses yeux bleus, profonds et sévères, fixés sur les miens, avec une perspicacité si tenace et avec un si singulier mélange d'inquiétude sombre et de morne tristesse, qu'ils bouleversaient toute la sérénité habituelle de son visage. C'était comme le ciel d'azur d'un jour d'été traversé tout à coup par des nuages pleins de feu et gros de tempêtes prochaines. Je ne lui avais jamais vu cette expression étrange, et j'en frissonnai malgré moi.

» — Qu'avez-vous? me dit d'un ton moitié amer et moitié railleur, mon ami, qui cessait de me tutoyer pour la première fois depuis dix ans.

» — Moi? Rien! je te jure. Qu'as-tu donc à me regarder comme cela?

» — Vous avez l'air de traiter cet objet comme une vieille connaissance. Est-ce que vous en auriez entendu parler avant moi?

» — Eh mais! que tu prends aisément la mouche! M'est-il interdit d'admirer une chose que tu trouves charmante toi-même? Es-tu jaloux à ce point?

» Frédérick me prit la main d'un mouvement lent et solennel, et il attacha de nouveau sur les miens ses grands yeux interrogateurs. Mais, cette fois, c'était avec toutes les supplications de l'amitié, et avec une expression où se peignaient si bien tous les déchirements et les angoisses de sa pensée, que j'en éprouvai un véritable serrement de cœur.

» — Henri, me dit-il d'une voix altérée, tu le connais. J'en suis sûr. Dis-le, oh! dis-le par grâce!

» Je vis, à l'accent dont il prononça ces paroles, à quel point Eveline possédait déjà ce noble cœur, que je savais si pur, si loyal; et j'eus un mouvement de mépris et de colère contre cette jeune fille qui se jouait si légèrement de quelque chose de si saint et de si respectable.

» Je continuai néanmoins de feindre la plus parfaite indifférence en répondant à Frédérick.

» — Hé bien, dis-je, pour ne pas laisser aller plus loin tes suppositions, je te dirai la chose; ce n'est pas la peine de m'en taire, certainement.

» J'ai vu chez Tahan une monture à peu près semblable à celle-ci; et voilà comment il se fait que j'ai l'air de reconnaître ton calepin. Nous ne sommes pas autrement parents, lui et moi. J'espère que tu n'imagines pas que j'en sois l'auteur. Je t'assure bien que je n'en suis pas capable.

» Mais bah! Frédérick ne m'écoutait plus. Il avait saisi son chapeau avec le tressaillement saccadé d'un convulsionnaire et il sortit précipitamment sans me

laisser le temps de lui adresser une question, ni sans même écouter la fin de ma réponse. Tout autre que moi aurait pu croire qu'il allait se brûler la cervelle, ou se jeter à la Seine par le chemin le plus direct.

» Frédérick rentra une heure après. Il était pâle, et plus encore que je ne l'avais trouvé la veille, après qu'il eut reçu la nouvelle de la mort de son père.

» Sans dire un mot, sans me témoigner seulement qu'il me vît ou qu'il me sentît là, et avec ce calme désespéré d'un homme qui vient de perdre au jeu ses dernières ressources et sa dernière espérance, Frédérick prit une plume et du papier, s'assit à son bureau, et écrivit ces mots, qu'il me fit lire ensuite :

« Mademoiselle,

» Je vous eusse aimée sans esprit. Je ne saurais » vous aimer sans le cœur que je vous croyais. Je ne » suis pas Français. J'ai des susceptibilités toutes dif- » férentes des vôtres, et pour lesquelles je vous de- » mande grâce. J'aurais été fier de porter un morceau » de ruban qui me vînt de vous. Pour rien au monde, » je ne porterai l'ouvrage d'une main mercenaire que » mon cœur ne reconnaît pas.

» Adieu, mademoiselle. Un homme aussi bizarre » que je le suis aurait fait votre malheur ou le sien » en vous épousant. Il n'en manque pas autour de » vous qui valent mieux que moi, qui ne sont point » si exigeants, et qui n'attendent pour vous aimer » que vous veuilliez bien le leur permettre. Je me fe- » rai un devoir de ne point revenir en France avant » que votre choix soit fixé.

» Agréez, mademoiselle, etc. »

» — Tu es fou, dis-je à Frédérick, avant de le laisser fermer sa lettre.

» — Tais-toi, Henri, me dit-il froidement. Je sais tout.

» — Tu es donc plus avancé que moi, qui ne savais rien, — je te le jure de nouveau.

» Frédérick ne répondit rien. Il me regarda comme sans me voir, et deux grosses larmes brillèrent dans ses yeux. C'étaient les premières que j'y aie surprises de ma vie.

» Il eut honte, sans doute. Il baissa la tête timidement, et, avec la candeur d'un enfant, il se jeta dans mes bras.

» — Henri, me dit-il, je l'aimais.

» Frédérick partit le lendemain de fort bonne heure ; et j'ai gagné à cette belle affaire, d'être séparé de mon meilleur ami pour un temps illimité. Eveline est si difficile et si exigeante !.. »

Tel est le récit que nous fit notre visiteur, et on peut bien penser qu'il fût absous à l'unanimité du malheur involontaire qu'il avait causé. Quant à moi, comme je n'aime pas que les comédies et les vaudevilles finissent toujours immanquablement par un mariage, je trouvai que ce dénouement-là n'était pas commun, non plus que la morale qu'il amène.

Il y a un an de cela. Eveline est mariée depuis trois mois environ. Elle a épousé un médecin fort en renom ; et cette dure leçon l'a si bien corrigée, que le comte Frédérick van Heerberg ni son ami ne la reconnaîtraient plus à présent.

M[lle] L. Amory de Langerad.

LA ROSE DE SAINT-SATURNIN

« Est-ce bien vrai, monsieur Mirande, que vous consentez à mon mariage avec mademoiselle Rose ?

— Je ne t'ai pas dit, mon garçon, que j'y consentais ; je t'ai dit que je ne m'y opposerais pas, c'est bien différent. Et pourquoi veux-tu que je te refuse ? tu es un bon sujet.

— C'est vrai.

— Tu es laborieux, rangé...

— Ni plus ni moins qu'une demoiselle.

— Tu n'as pas pour deux liards de méchanceté.

— Oh pour ce qui est de cela, il n'y a pas dans tout le pays un agneau qui me vaille.

— Eh bien, si ma fille y consent, je ne m'y opposerai pas, je te le répète. Mais il faut faire bien attention, vois-tu ; Rose sait qu'elle est la plus jolie de toutes les filles du pays ; elle sait qu'elle est ma seule héritière, et que cette ferme, qui lui appartiendra un jour, est une fortune assez ronde, ce qui ne gâte rien à deux beaux yeux ; tout cela pourra la rendre plus difficile.

— C'est vrai, monsieur Mirande, mais elle doit savoir aussi que je ne suis pas le plus vilain garçon du pays ; elle doit savoir que la ferme de mon père n'est séparée de la vôtre que par le petit bois du ruisseau, et que ces deux fermes réunies seraient une des plus belles propriétés du département, où il y en a cependant d'assez belles ; elle doit savoir qu'enfants uniques tous deux, nous serions par ce mariage les plus riches propriétaires de trente lieues à la ronde ; c'est bien quelque chose que ça, n'est-il pas vrai, monsieur Mirande ?

— Oui, oui, je le sais bien aussi, moi.

— Quant à ce qui est de m'agréer, vous allez peut-être dire que je suis un peu vaniteux, mais franchement je ne crois pas qu'elle fasse autant de difficultés que vous le pensez. Dans tous les cas, elle aurait bien tort, car lorsqu'elle sera madame Joseph Labastide, est-ce que vous croyez que je la laisserai aller aux champs surveiller les travailleurs ? est-ce que vous croyez que je la laisserai faire des ouvrages fatigants ? gâter ses jolies petites mains, crotter ses jolis petits pieds ? Non, non, à moi toute la besogne, à elle tout le plaisir. Et quand nous irons aux fêtes des environs, ou même à Bordeaux, je veux qu'elle soit la plus élégante comme elle sera la plus jolie ; oh ! soyez-en bien sûr, monsieur Mirande, il n'y en aura pas

une plus heureuse dans les quatre parties du monde.

— Je n'en doute pas, mon garçon; mais il faut que Rose y consente. En attendant qu'elle se décide, je verrai ton père et nous causerons de tout cela.

— Oh oui, parlez-en à mon père, car il est pour moi comme vous êtes pour votre fille : il veut tout ce que je veux, et tout ce qu'il désire c'est que je sois heureux; et je ne puis l'être qu'à la condition que j'épouserai mademoiselle Rose. Dites donc, mon bon monsieur Mirande, vous lui parlerez un peu pour moi à votre fille, n'est-ce pas? Vous lui direz tout ce que je vous ai dit; je n'ose pas lui parler, moi; quand je la vois, je suis tout je ne sais quoi; je l'entends qui vient, je me sauve; parlez-lui pour moi, mon bon monsieur Mirande. »

Et le pauvre garçon s'enfuit en courant du côté opposé à celui où l'on entendait la voix fraîche et gracieuse de Rose qui, après avoir été visiter les ouvriers, revenait à la ferme en chantant.

Jolie, vive, spirituelle, Rose n'avait qu'un défaut, celui de connaître trop bien tous ses avantages et d'en abuser pour tourmenter ceux qu'ils séduisaient. Son père, qui l'idolâtrait, essayait bien quelquefois de lui faire des remontrances, mais elle savait si bien le cajoler, le caresser, que le brave homme se laissait désarmer et finissait par lui pardonner en l'embrassant. Elle n'avait plus de mère et c'est un grand malheur pour une jeune fille; un père est ou trop sévère, ou trop indulgent; les deux excès ont leurs dangers. Une mère, au contraire, sait allier la douceur à la fermeté; elle obtient, par l'exemple, par la persuasion, ce que ne peuvent obtenir ni la colère, ni les menaces.

Rose accourait joyeusement, portant un bouquet de fleurs champêtres. Elle répétait en sautillant un refrain du pays.

« Oh, oh, dit maître Mirande, comme te voilà belle aujourd'hui, ma Rose; tu es toute fleurie.

— Vous ne savez donc pas, mon père, que c'est ce soir la fête aux Aubiers, et que je dois y paraître dans tous mes atours.

— Tiens, tu as ma foi raison; c'est aujourd'hui la saint Augustin, la fête des Aubiers; dans ma jeunesse, j'y suis allé danser bien souvent, c'est une jolie fête.

— C'est la plus belle de vingt lieues à la ronde; vous comprenez bien, mon bon petit père, que je ne puis pas y manquer; qu'est-ce qu'on dirait si je n'y étais pas? Aussi, je vais me faire bien belle, je veux l'emporter sur toutes mes compagnes; je veux que là, comme partout ailleurs, votre fille, la Rose de Saint-Saturnin, comme on dit ici, soit la reine de la fête.

— Et ça sera comme tu le dis, mon enfant. Oui, tu seras la reine de la fête. Ah ça, dis donc, tu danseras avec Joseph, n'est-ce pas?

— Pourquoi pas, mon père? quand je suis à une fête, voyez-vous, je danse avec tout le monde, moi.

— Sans préférence?

— Sans préférence; d'abord avec ceux qui me retiennent les premiers, puis avec tout le monde; c'est si amusant de danser!

— C'est bien; mais ce Joseph, c'est un bon garçon, n'est-ce pas?

— Oui, mon père, oh je ne le rebuterai pas.

— Tu feras bien, car je crois qu'il a des intentions à ton égard.

— Oh! pour ce qui est de ça, ils en ont tous, et c'est une chanson que j'ai entendue bien souvent. Je ne dis pas pour cela de mal de Joseph, mais enfin rien ne me presse, j'ai bien le temps de me décider. Ah! tiens, voilà monsieur le curé; bonjour, monsieur le curé, vous vous portez bien?

— Merci, mon enfant, fort bien, grâce à Dieu. Et vous, maître Mirande, vous êtes toujours en bonne santé?

— A votre service, monsieur le curé; asseyez-vous donc; vous vous rafraîchirez bien un peu? Rose, offre à rafraîchir à monsieur le curé.

— Merci, mes amis, je n'ai besoin de rien.

— Savez-vous bien, monsieur le curé, dit Rose, que ce nous est un grand honneur que votre visite, nous ne l'avons pas souvent.

— Encore celle-là est-elle un peu intéressée, mon enfant.

— Intéressée! Parlez vite, monsieur le curé, dit maître Mirande; en quoi pouvons-nous vous être utiles?

— Vous savez, mes bons amis, le malheur qui est arrivé, il y a quelques jours, à Nicole Desmaroux, du village de Pleignet qui dépend de notre paroisse? Le feu a dévoré tout ce que possédait la pauvre veuve.

— Oui, monsieur le curé, à preuve que vous vous êtes exposé à être tué pour sauver ses trois pauvres petits enfants, qui auraient été brûlés sans vous.

— La pauvre femme est complétement ruinée, elle n'a d'espoir que dans la charité publique; j'ai fait tout ce que j'ai pu; bien du monde, et vous déjà, vous m'êtes venus en aide, mais cela ne suffit pas; il faut encore un sacrifice, et je viens vers vous avec confiance, parce que je sais que vous êtes des braves gens et que vous ne me refuserez pas.

— Monsieur le Curé, s'écria Rose, j'avais mis de côté quelque argent pour m'acheter une belle robe de soie : prenez-le, j'irai avec mon caraco, je n'en serai peut-être pas plus laide.

— La bonté, mon enfant, est une parure qui est de tous les âges et de tous les temps, c'est une mode que tout le monde ne suit pas, mais qui ne change jamais; merci, et que Dieu vous le rende!

— Monsieur le curé, dit maître Mirande, voilà quarante écus que je destinais à acheter un cheval pour remplacer Cocote qui se fait vieille; j'irai quelquefois à pied et Cocote pourra servir encore quelque temps; prenez-les, je suis sûr que vous en ferez bon usage.

— Merci, merci, mes bons amis; Dieu vous récompensera, il vous guidera dans la bonne voie, éloignera de vous les écueils de la route, et vous remettra dans le bon chemin si vous veniez à vous en écarter, car jamais Dieu n'oublie ceux qui font le bien. »

Le curé se retira, et Rose courut bien vite s'occuper de sa toilette pour aller à la fête aux Aubiers.

L'arrivée de Rose au milieu de la fête fit une certaine sensation, l'instinct de la coquetterie, malheureusement si naturel chez un grand nombre de jeunes filles, lui fit comprendre ce succès flatteur, et lui fit prendre, vis à vis de ses compagnes, un petit air de supériorité, de protection qui n'échappa à personne. Joseph, qui l'avait précédée et qui l'attendait avec impatience, s'empressa de venir l'engager pour

une foule de contredanses; elle lui en promit beaucoup, mais pas toutes.

Parmi les étrangers qui se pressaient à la fête des Aubiers, on remarquait un jeune homme à la figure distinguée, à l'air inspiré; un ruban rouge brillait à sa boutonnière. A l'arrivée de Rose, coquettement parée, et brillant de tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, il ne put retenir un cri d'admiration : « Voilà donc, s'écria-t-il, ce que je cherche depuis si longtemps! »

Ce cri n'échappa point à l'oreille de Rose. Habituée aux compliments des garçons du village et des environs, elle était singulièrement flattée de cet hommage inattendu qu'un étranger, un monsieur de Paris sans doute, lui rendait devant toutes ses rivales.

Je vous laisse à penser avec qu'elle activité travailla à partir de ce moment la *folle du logis*, l'imagination ardente et coquette de la jeune fille; avec quelle joie naïve, mais dangereuse pourtant, elle suivit les regards d'admiration de l'étranger ; avec quel plaisir elle le voyait dessiner sur son album ses traits rayonnant de bonheur, sa taille charmante et le costume pittoresque de ces contrées.

Je vous laisse à penser aussi qu'elle fut la joie de Rose lorsqu'elle vit l'étranger s'approcher d'elle et l'engager pour la prochaine contredanse. Cette contredanse était une de celles promises à Joseph, mais ce pauvre Joseph avait bien perdu depuis quelques instants, c'est à peine si l'on pensait à lui! aussi, lorsqu'il se présenta tout radieux, aux premiers accords du violon, pour prendre la main de sa jolie danseuse, il fut repoussé assez rudement.

« Je suis engagée, lui dit Rose d'une voix sèche.

— Comment, mademoiselle Rose, mais vous m'aviez bien promis...

— C'est possible, mais j'ai changé d'idée.

— Ah par exemple! vous m'aviez pourtant bien dit...

— Je vous ai dit ce que j'ai voulu; je suis bien la maîtresse de danser avec qui je veux, je crois.

— Je ne dis pas non, mademoiselle, mais je croyais...

— Croyez tout ce que vous voudrez, mais je ne danserai pas avec vous. »

Et en disant ces mots, Rose accepta la main de l'étranger, qui venait la chercher, et laissa là le pauvre Joseph tout penaud et tout confus.

« Je vous remercie, mademoiselle, dit l'étranger à Rose, de la préférence que vous voulez bien m'accorder, car je crois que ce paysan voulait danser avec vous.

— Ah monsieur, il ne faut pas faire attention; c'est Joseph, un garçon de mon pays ; ne vous en occupez pas. Vous venez de Paris, n'est-ce pas, monsieur?

— Oui, mademoiselle, je l'habite ordinairement, et dans cette saison, je voyage pour mon agrément.

— C'est une bien belle ville que Paris ?

— Oui; ses boulevards, ses quais, ses jardins, ses monuments, en font une ville à part. »

Après avoir figuré avec une grâce parfaite dans la contredanse, Rose reprit la conversation qu'avait interrompue l'obligatoire en avant deux.

« Les dames y sont bien élégantes, bien coquettes, n'est-il pas vrai, monsieur?

— Mon dieu, mademoiselle, c'est une réputation qu'on a faite aux parisiennes, mais j'ai remarqué dans mes voyages, et celui-ci me confirmerait dans cette opinion, que les dames de province ne le cèdent guère aux parisiennes sous le rapport de la coquetterie et de l'élégance.

— Cependant, vous pouvez le voir, nous sommes bien simples ici.

— Permettez, mademoiselle, il y a dans ce que vous appelez votre simplicité une recherche, un goût qui prouvent que vous vous occupez beaucoup des moyens de plaire. A Paris, dès qu'une forme de chapeau est en vogue, toutes les dames s'en affublent, qu'elle soit gracieuse ou ridicule : on doit avant tout obéir à la mode. Dans vos campagnes, il n'en est pas ainsi; coiffures et toilettes varient dans chaque contrée, et je mettrais volontiers la plus ingénieuse de nos modistes au défi de créer les formes si différentes et si recherchées de ces innombrables bonnets qu'on remarque avec étonnement dans les provinces de la Normandie, de la Bretagne, et de ce pays où la coquetterie a dû être inventée.

— Pouvez-vous comparer ce petit bonnet sans prétention aux grandes coiffes dont vous parlez.

— Ce petit bonnet, c'est un chef-d'œuvre. Voyez avec quel art il laisse admirer vos longs cheveux d'ébène; voyez comme sa coupe gracieuse encadre, sans les cacher, les contours de votre charmant visage; comme il laisse voir votre front haut et brillant, comme ces petits nœuds de rubans et de fleurs font valoir l'éclat de vos yeux! Ah! vous appelez cela un petit bonnet sans prétention; moi j'appelle cela un raffinement de coquetterie.

— Vous êtes sévère, monsieur.

— Le grand rond, s'écria d'une voix de stentor le chef d'orchestre. »

En reconduisant Rose près de ses compagnes, l'étranger lui dit : « Mademoiselle, vous habitez ce pays ?

— Oui monsieur, avec mon père, à une petite lieue d'ici, à la ferme de Saint-Saturnin.

— Croyez-vous, mademoiselle, que monsieur votre père voudrait bien me permettre de faire votre portrait, que je le prierais d'accepter?

— Mon portrait? oh! certainement, monsieur! il y a bien longtemps que mon père désire l'avoir, et il sera bien content.

— Eh bien, mademoiselle, j'irai demain lui demander la permission de le faire, et si cela ne vous ennuie pas trop de poser pendant quelques séances, j'espère que je réussirai, et je ne demande pour toute récompense que le droit d'en prendre une copie.

— Bien certainement, monsieur. Tenez, vous voyez ce coteau qui est là-bas, eh bien, la ferme de mon père est au bas de l'autre côté, vous la verrez de loin.

— J'aurai l'honneur de m'y présenter demain. »

Le pauvre Joseph avait passé une bien triste fête; lui qui s'était promis tant de bonheur de cette soirée, il avait été cruellement désappointé. Rose ne lui avait adressé la parole que pour le brusquer; et lorsque le soir elle repartit avec ses compagnes pour retourner à Saint-Saturnin, il essaya vainement de lui parler; tout entière à sa préoccupation du moment, elle le repoussa rudement. C'est que son imagination ne lui faisait plus voir dans ce brave garçon qu'un rustre, un paysan dont les franches et loyales assiduités lui devenaient à charge.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait-il dans son désespoir ; qu'est-ce que j'ai donc fait à mademoiselle Rose pour qu'elle me rudoie ainsi ? Qu'est-ce qu'on a donc pu lui dire contre moi qui obéis à toutes ses volontés ? Il faudra que j'éclaircisse cela demain matin ; mais c'est bien injuste et il y a quelque chose là-dessous, j'en suis sûr. »

Pendant toute la nuit, Rose ne pensa qu'à la conversation qu'elle avait eue pendant la fête ; elle ne rêva que de Paris, de son luxe, de ses fêtes, des succès qu'elle y obtiendrait ; l'amour-propre et la coquetterie, ces deux mauvais conseillers, lui montraient un avenir certain de plaisirs et de succès ; on croit si facilement ce qu'on désire ! Ce monsieur si poli, si galant, qui n'avait pu cacher son admiration en voyant la jolie fermière de Saint-Saturnin, serait un parti bien plus flatteur, bien plus avantageux pour elle que ce modeste Joseph, qui, au bout du compte, n'était qu'un petit fermier, qui ne pouvait offrir à sa femme qu'une existence monotone, calme, il est vrai, mais était-ce à comparer à la vie brillante de la capitale ? C'est sur ce vaste théâtre qu'il serait beau, qu'il serait glorieux de se montrer avec tous ses avantages, et d'obtenir un triomphe d'autant plus précieux qu'il était plus difficile.

Ce fut sous l'impression de ses illusions de la nuit que Rose sortit le matin de sa petite chambre ; la première personne qu'elle rencontra dans la cour, fut Joseph. Le pauvre garçon avait rôdé toute la matinée autour de la ferme en se torturant l'esprit pour découvrir la cause du dédain de Rose. Il s'approcha timidement d'elle.

« Mademoiselle Rose, qu'est-ce que vous aviez hier contre moi aux Aubiers ?

— Moi ? et que voulez-vous que j'aie contre vous ?

— Dame, il fallait bien que vous ayez quelque chose, car moi qui ai été pour ainsi dire élevé avec vous, vous m'avez rudoyé comme un étranger malhonnête.

— Vous êtes venu me chercher pour danser quand j'étais priée, je vous ai refusé ; je ne vous ai pas rudoyé pour cela.

— Vous ne vous en êtes pas aperçue, mademoiselle, mais moi ça m'a fait bien de la peine, allez ! Je pensais qu'au point où nous en sommes...

— Comment, au point où nous en sommes ! mais il me semble que nous en sommes au point ou nous en avons toujours été, nous étions voisins, nous le sommes encore, et voilà tout.

— Cependant, votre père m'avait dit...

— Mon père, mon père n'a rien pu vous promettre de positif, il ne s'engagera jamais sans me consulter ; ne vous targuez donc pas de ce qu'il a pu vous dire.

— Je ne me targue pas du tout, mademoiselle, seulement j'avais cru que vous qui êtes si bonne, si aimable, quand vous le voulez, vous auriez pitié d'un pauvre garçon qui ne peut avoir d'autre tort que de vous être bien attaché, et d'avoir eu la vanité de penser que... »

En ce moment, l'étranger de la veille parut à la porte de la ferme ; un paysan qui le suivait, portait tout son attirail de peintre, chevalet, toile, boîte à couleurs, etc. A son aspect, Rose devint toute rouge et elle dit avec vivacité à Joseph.

« C'est bien, en voilà assez, retirez-vous, je n'ai rien de plus à vous dire.

— Ah oui, je vois ce que c'est ; c'est le danseur d'hier. Tenez, mademoiselle Rose, vous serez cause d'un grand malheur, et vous vous en repentirez un jour.

— C'est possible, mais laissez-moi, je n'ai pas le temps d'écouter vos jérémiades. »

Après avoir prononcé ces dures paroles, Rose s'avança d'un air gracieux vers l'étranger et l'introduisit près de son père, qui était dans une salle basse occupé à donner des ordres à des ouvriers.

« Mon père, lui dit-elle, voici le monsieur dont je vous ai parlé hier soir, et qui vient vous demander la permission de faire mon portrait.

— Soyez le bien venu, monsieur, vous ne pouviez pas me faire une proposition plus agréable ; il y a longtemps que j'ai envie d'avoir le portrait de cette espiègle-là ; ce sera pour moi une consolation quand elle me quittera, car enfin la voilà en âge de se marier.

— Je ferai de mon mieux pour réussir, monsieur, et je l'espère, quoique je ne me dissimule pas la difficulté que je vais avoir à reproduire sur la toile ces traits fins et délicats, cette physionomie expressive qui s'empreint avec tant de mobilité de toutes les sensations qu'éprouve le cœur ; mais enfin, je vous le répète, monsieur, je ferai de mon mieux pour réussir. »

En peu d'instants tout fut prêt pour se mettre à l'ouvrage ; Rose ne pouvait contenir sa joie ; elle prenait au sérieux tous les compliments de l'artiste, qui était installé à la ferme et travaillait toute la journée à ce portrait qu'il soignait avec un goût tout particulier.

Pendant ces longues séances, la conversation ne languissait pas : Paris, ses plaisirs, son faste, en faisaient tous les frais. L'artiste se plaisait à indiquer à Rose la coiffure qui lui allait le mieux, le sourire qui prêtait le plus de malice à sa physionomie, le regard qui donnait le plus d'éclat à ses yeux.

Rose caressait toujours sa chimère, elle se voyait déjà au milieu de Paris, dans ce monde dont on lui vantait les merveilles ; elle en était arrivée à ce point d'illusion qu'elle se persuadait que le portrait n'était qu'un prétexte inventé par l'étranger pour être admis à la ferme, et la copie qu'il en faisait, un moyen d'y prolonger son séjour.

Le portrait de Rose fut exposé à la curiosité publique, il fut trouvé très-ressemblant par les papas et les jeunes gens ; il fut trouvé flatté par les jeunes filles. Il va sans dire que dans le pays on avait un peu causé sur cette prétention d'avoir son portrait, on avait un peu médit sur ce qu'on appelait ces longs tête à tête, et cela d'autant plus volontiers que Rose avait pris avec ses compagnes un air de supériorité et de dédain qui les blessait vivement.

Cependant, l'étude que l'étranger avait faite d'après le portrait de Rose allait être terminée, et celui-ci ne parlait pas ; Rose attribuait son silence à la timidité, et elle attendait. Un matin que l'artiste était allé dans les environs étudier quelques sites pittoresques, une voiture s'arrêta à la porte de la ferme, il en descendit une jeune dame et un joli petit garçon.

« N'est-ce pas ici, dit-elle en s'adressant à Rose, la ferme de Saint-Saturnin ?

— Oui, madame, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Oh ! je vois bien que je ne me trompe pas, c'est

de vous, j'en suis sûre, qu'on me parle dans cette lettre.

— De moi, madame?

— Oui, n'a-t-on pas fait votre portrait?

— Oui, madame, mais comment savez-vous?

— Mon Dieu, par celui-là même qui l'a fait. Voici ce que mon mari m'écrivit il y a quelques jours à Poitiers où je devais l'attendre dans ma famille :

« Dans mes excursions aux environs de Bordeaux, » j'ai découvert une gentille paysanne dont les traits » réguliers et gracieux me seront d'une grande utilité » pour le tableau que je veux faire cet hiver; pour la » remercier de sa complaisance à me laisser prendre » plusieurs esquisses de son joli visage, j'ai fait son » portrait, je veux que tu le voies car c'est un des » meilleurs que j'ai faits jusqu'à présent. Viens donc » me chercher, nous retournerons ensemble à Poi- » tiers; demande la ferme de Saint-Saturnin. »

— Pourriez-vous me dire où je le trouverai, mademoiselle?

— Le voilà qui revient de sa promenade, madame, répondit Rose d'une voix troublée, je vous laisse avec lui; et elle s'enfuit dans sa chambre. »

Le désillusionnement était complet, la déception était cruelle; tous ces beaux rêves dont la jeune fille se berçait depuis plusieurs jours, s'évanouissaient; en y réfléchissant bien, Rose comprenait qu'elle n'avait de reproches à adresser qu'à elle-même, qu'elle avait nourri dans son esprit un espoir auquel sa vanité seule avait servi d'aliment. C'était là surtout ce qui torturait son cœur et ce qui la décida à rester enfermée toute la journée : elle ne voulait pas qu'on fût témoin de ses pleurs, elle ne descendit donc que le soir, alors que l'étranger était parti. Son père était avec le curé, qui venait, disait-il, rendre compte de l'emploi de l'argent qu'il lui avait donné pour venir au secours de la pauvre veuve.

« Ah! te voilà donc enfin, lui dit son père, qu'es-tu devenue depuis ce matin? Ce monsieur qui a fait ton portrait voulait te remercier avant de partir... mais tu as les yeux tout rouges, qu'est-ce qui t'est donc arrivé?

— Rien, mon père.

— Mais si, tu as quelque chose.

— Je vous assure, mon père, que je n'ai rien du tout.

— Rose, dit le curé, vous feriez mieux d'avouer vos torts, car nous pourrions croire que la leçon vous profitera.

— Mes torts, monsieur le curé, je n'en ai pas.

— Vous n'en avez pas de graves, je le sais, mais votre coquetterie vous a trompée, et voyez, mon enfant, jusqu'où la vanité peut nous entraîner.

— Monsieur le curé...

— Je sais tout, mon enfant, et j'ai deviné, dans ce qu'on m'a dit et dans ce que j'ai vu, ce qui se passait dans votre cœur. Vous vous êtes laissée prendre aux flatteries d'un peintre qui n'appréciait en vous que ce qui pouvait être utile à son art; il vous admirait comme une belle statue, comme une belle peinture; votre vanité vous faisait croire que vous étiez pour lui l'objet d'un attachement dévoué, alors que vous n'étiez qu'un modèle qu'il faisait poser pour illustrer ses pinceaux.

— Oh! monsieur le curé!..

— Et cette folle idée vous a tellement aveuglée, que cet espoir de briller dans un monde plus éclatant vous a fait dédaigner vos compagnes, vos amis, vous a fait repousser rudement un brave garçon qui vous aimait réellement, lui, et qui vous offrait un sort heureux dans le pays qui vous a vu naître, où vous êtes aimée, chérie, admirée; vous auriez sans regret quitté votre vieux père, cette ferme où vous avez été élevée; Dieu ne l'a pas voulu, il vous a frappée par où vous avez péché, il a puni votre indifférence pour celui qui vous proposait son cœur pur et sa main laborieuse, par l'indifférence de celui de qui vous attendiez le luxe et les plaisirs. Remerciez-le, mon enfant, il n'a pas voulu que la vanité, la coquetterie étouffassent tout ce qu'il y a de bon dans votre cœur; comme je vous le disais le jour où vous m'avez généreusement donné l'argent que vous destiniez à votre toilette, pour venir au secours de l'indigence, il vous a remis dans la bonne voie dont vous alliez vous écarter, car je le vois à vos larmes, vous regrettez ce qui s'est passé et cette leçon vous servira.

— Oh! oui monsieur le curé.

— Et voyez, mon enfant, de quel malheur vous auriez pu être la cause. Dans son désespoir de votre abandon, ce pauvre Joseph était parti pour aller se faire soldat.

— Grand Dieu!

— Je l'ai rejoint et je l'ai ramené en lui parlant du chagrin de son père et de sa mère; qui vous auraient maudite si vous aviez été la cause de la perte de leur fils unique. Voilà cependant ce que peuvent amener de malheurs une imagination trop vive, et un désir de briller que la raison ne sait pas modérer. »

La leçon profita; Rose devint aussi bonne qu'elle était jolie; la vue de son portrait, qui ornait la chambre de son père, fut pour elle comme un préservatif, car, en lui rappelant sa cruelle déception, il la mettait en garde contre les petits retours de vanité qui voulaient renaître dans son cœur. A quelques mois de là, on célébrait la noce de Rose avec Joseph.

A. Jadin.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 10.

Dans cette saison où les premières pluies de l'automne condamnent souvent nos jeunes lectrices à s'enfermer derrière les persiennes de leurs maisons de campagne, ce qu'elles ont de mieux à faire est assurément de se livrer à l'étude du chant. — Notre dernier catalogue contenait des morceaux d'opéras peut-être un peu étendus, un peu graves pour les élèves qui n'ont pas encore abordé les grandes œuvres des maîtres italiens, nous leur donnerons donc ce mois-ci une collection d'ariettes italiennes, de chansons napolitaines, de duos de salon et de petits trios dont le choix leur offrira une grande variété, en même temps qu'une étude amusante et nécessaire.

ÉDUCATION MUSICALE.

MADAME STOLTZ

(Suite et fin.)

La jeune cantatrice joua alternativement dans l'opéra comique et dans le grand opéra. La pélerine Alice devenait, dans la même semaine, l'agaçante Paquita de *Fiorella* ou la tendre Isabelle du *Pré aux Clercs*. M. Bernard, le directeur d'Anvers, passa bientôt à la direction de Bruxelles, où il amena sa pensionnaire déjà célèbre. Ce fut à cette époque qu'elle se maria, mais en conservant le nom sous lequel elle s'était fait connaître à ses débuts. Le rôle de Rachel de *la Juive* contribua singulièrement à sa réputation. Nourrit la vit, chanta en même temps qu'elle, et cet artiste à jamais regrettable, qui possédait à un si haut degré le sentiment du beau et du vrai, confirma le jugement des habitants de Bruxelles. Il obtint pour madame Stoltz un engagement magnifique à notre Académie royale de musique; nous la vîmes débuter, en 1837, dans *la Juive*.

C'est une terrible chose pour une femme à peine âgée de vingt-deux ans, qu'un début devant une pareille assemblée! Les cantatrices connues depuis longtemps ne peuvent se défendre, dans les représentations qui ont quelque solennité, d'une profonde émotion; qu'est-ce donc qu'on doit ressentir, lorsqu'on arrive au milieu d'un monde inconnu, sans grande expérience, et lorsqu'il faut chanter, sans omettre une note, pendant que le cœur palpite d'effroi! Il faut savoir faire marcher de front, le drame extérieur dans lequel on joue un rôle, et le drame intérieur qui se passe en soi-même.

— « C'est ta destinée tout entière qui est sur le tapis, dit la voix secrète. A toi les couronnes de l'art si tu réussis. A toi la déception, la douleur et l'obscurité si tu tombes. » — Tout cela dépend d'une note plus ou moins claire, d'un geste plus ou moins heureux. Que de triomphes il faut recueillir pour faire oublier de telles angoisses!

Madame Stoltz sortit victorieuse de ce début solennel, où l'avenir d'un artiste est décidé. Un organe étendu et puissant, un timbre magnifique qui passe avec facilité des notes aiguës du soprano aux cordes graves du contralto, une physionomie expressive, des accents pathétiques, le sentiment dramatique poussé à un très-haut degré, voilà ce qui enthousiasma l'auditoire habitué aux succès de mademoiselle Falcon, une des reines de l'art à cette époque. Rosine Stoltz continua ses débuts dans *les Huguenots*. Le rôle de Valentine fut joué par elle avec un talent vraiment remarquable; elle ne chercha pas à imiter Mlle Falcon, elle se livra à ses inspirations propres et réussit complètement. Depuis cette époque, l'éminente cantatrice marcha de succès en succès : dans *Guido et Ginevra*, dans *le Benvenuto* de M. Berlioz, *Robert le Diable*, *la Favorite*, *la Reine de Chypre*, *Othello*, et tous les grands ouvrages représentés à l'Opéra. Madame Stoltz a mérité tous les suffrages, a obtenu tous les triomphes, et cependant nous lui avons entendu dire un jour, dans un de ces accès de lassitude communs aux êtres dont la vie appartient en quelque sorte au domaine public : « Hélas! hélas! où est le bon temps d'autrefois? temps de jeunesse insouciante et joyeuse, où l'on préfère une fleur à un diamant, temps dont l'obscure innocence vaut mieux que tous les soleils de la gloire! »

MARIE LASSAVEUR.

Revue Musicale.

C'est surtout aux théâtres lyriques que peut s'appliquer, pendant l'été, l'expression consacrée dans le monde dramatique, de *morte-saison*. Le Théâtre-Italien ne rouvre ses portes qu'au mois d'octobre, et les premiers sujets de l'Opéra exploitent à l'étranger ou dans les départements les congés que l'administration ne leur accorde que pendant les mois d'été. Cette année, le Théâtre-Lyrique avait cessé de jouer, et les Bouffes-Parisiens eux-mêmes avaient émigré à Londres. Mais voici le moment arrivé où leurs engagements vont réunir à Paris les artistes en renom, et où tous les théâtres vont lutter d'activité.

L'Opéra prépare un grand ouvrage en cinq actes, *la Magicienne*, de M. Halévy. On dit déjà des merveilles d'une mise en scène qui doit dépasser les splendeurs de *la Juive* et de la *Reine de Chypre!* Quant à *l'Africaine*, de M. Meyerbeer, c'est un astre qui brille à peine dans les horizons les plus vagues de l'Opéra. On se rappelle qu'il s'est passé cinq anées entre *Robert* et *les Huguenots*, treize entre *les Huguenots* et *le Prophète*. S'il faut suivre cette progression, combien faudra-t-il de temps entre *le Prophète* et *l'Africaine?* En attendant, on a repris *le Cheval de Bronze*, une des plus charmantes partitions de M. Auber, représentée, pour la première fois, à l'Opéra-Comique, en 1835. Dans aucun de ses ouvrages l'illustre maëstro, qui est l'honneur de l'école française, n'a été plus prodigue de ses mélodies faciles et charmantes, si pleines de verve et d'originalité.

Le succès du *Cheval de Bronze* avait été très-grand à l'Opéra-Comique, il a été plus grand encore à l'Opéra. Les récitatifs obligés n'ont rien enlevé à l'entrain de la pièce, et les nouveaux morceaux que M. Auber a ajoutés à la partition sont tout à fait dignes de l'auteur de *la Muette* et du *Domino Noir*.

Le Théâtre-Italien annonce une saison des plus brillantes, car son programme se compose d'une série de chefs-d'œuvre de Rossini, Bellini, Donizetti, Verdi, Mozart, Cimarosa : *il Barbiere*, *la Norma*, *Don Pasquale*, *Il Trovatore*, *Don Giovanni*, *Il Matrimonio segreto*, etc.

L'Opéra-Comique, fidèle à ses traditions de théâtre pour ainsi dire classique, remet successivement à la scène les œuvres de la plupart des maîtres qui ont fait la gloire de ce genre essentiellement national.

Tandis qu'à l'Opéra *le Cheval de Bronze* faisait sa réapparition transformé en grand opéra, le Théâtre-Lyrique inaugurait sa réouverture avec *Euryanthe* dans les conditions inverses, c'est-à-dire *Euryanthe*, opéra écrit par Weber avec récitatifs et transformé aujourd'hui en opéra comique. Singulière destinée des chefs-d'œuvre des compositeurs étrangers en France... car de *Freyschütz*, opéra comique, nous avions déjà fait un grand opéra! Plusieurs morceaux d'*Euryanthe* ont été supprimés, d'autres ont été déplacés, et, de plus, on a intercalé dans la partition de Weber sa *Marche de Preciosa* et *l'Invitation à la valse*. Le succès a été complet, et il sera dit dans l'histoire de l'art de ce temps-ci que le Théâtre-Lyrique, au milieu de chances diverses, aura su populariser cette admirable trilogie de *Freyschütz*, *Oberon* et *Euryanthe!*

GESTA DEI PER FRANCOS

Sur les flots soulevés, quelle que soit la nuit,
Quel que soit l'ouragan qui menace sa tête,
La France, pour ce monde, est un phare qui luit
Et doit survivre à la tempête.

Tel qu'un coursier sans frein, vers un but inconnu,
A travers les périls le genre humain s'avance;
Dans nos cœurs cependant nul effroi n'est venu...
Jamais Dieu n'oubliera la France.

Aux jours futurs, Seigneur, comme aux jours d'autrefois,
Inspirez son génie, et faites de sa voix
L'interprète de vos oracles!

Guidez, Seigneur, guidez ses drapeaux triomphants
Et choisissez toujours les bras de ses enfants
Pour instrument de vos miracles!

C. de N.

(*Souvenirs d'un Voyageur. — Poésies.*)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MANIÈRE DE NETTOYER LES RUBANS LILAS ET VIOLET. — Faites bouillir deux onces de sel de potasse dans une pinte d'eau de rivière, jusqu'à ce que le sel bien fondu laisse l'eau claire. Imbibez une éponge de cette eau, frottez légèrement les rubans rougis, essuyez-les entre deux linges, repassez-les encore mouillés, et ils auront repris leur couleur primitive.

—

RECETTE POUR NETTOYER LES GANTS DE CASTOR. — Faites une eau de son bien grasse; lorsqu'elle est refroidie, mettez-y les gants, laissez-les tremper pendant une nuit; le lendemain, frottez-les dans l'eau avec soin, et faites-les sécher, mais en les froissant souvent, afin que la peau ne se durcisse pas.

—

FLAN DE CRÊME AU CAFÉ. — Faites une petite quantité de pâte brisée, et ajoutez-y un jaune d'œuf. Etendez cette pâte de l'épaisseur d'un demi centimètre sur une tourtière à rebord, que vous aurez préalablement beurrée. Délayez deux cuillerées de farine dans un demi litre de lait, sucrez fortement, faites prendre sur le feu en tournant, laissez refroidir à moitié; ajoutez trois jaunes d'œuf, mêlez bien.

Il faut avoir préparé à l'avance une petite tasse de café noir très-fort, qu'on ajoute à la crême, avant de la verser sur la pâte. Cela fait, battez en neige très-soutenue quatre blancs d'œuf, sucrez-les avec trois cuillerées de sucre en poudre, étendez cette neige à la surface de la crême. Posez la tourtière sur un fourneau modérément chaud, entourez-la de braise; laissez bien chauffer en dessous, puis, saupoudrez les blancs d'œuf avec du sucre pilé très-fin, et placez sur le tout un four de campagne garni de cendre chaude. La cuisson doit durer une heure. Il faut que les blancs montent et prennent couleur et que la pâte du bord de la tourtière soit colorée.

On peut parfumer ce gâteau à la vanille, aux amandes, au chocolat, etc., etc. Il est excellent de toutes les manières.

—

CRÊME A L'ORANGE.

Le jus de trois oranges.
Une demi-once gélatine.
Le jus d'un demi citron.
Une demi-livre sucre blanc.

Vous mettez un verre d'eau au feu, dans laquelle eau vous faites bouillir un peu d'écorce d'orange. Vous faites fondre votre sucre dans fort peu d'eau. Il faut que le tout, sucre, jus, gélatine, soit de la contenance de trois verres à bière. Le tout encore passé dans un linge blanc, puis mis dans une grande jatte ou saladier, pour fouetter pendant une heure, et faire arriver à consistance.

Alors, verser dans un moule et le placer dans un seau d'eau froide ou de la glace.

Correspondance.

PLANCHE X. — 1, *Félicie* — 2 et 3, Col et entre-deux — 4, *Anna* — 5, *Joséphu* — 6, Garniture assortie au col n° 2 — 7, V. R. — 8, Écusson avec le nom de *Marie* — 9, Écusson pour mouchoir d'homme avec J. L. C. — 10, Quart d'un mouchoir — 11, Pale — 12, M. S. — 13, B. G. — 14, C. C. — 15, M. C. — 16, *Eulalie* — 17, H. L. — 18, L. C. — 19, P. D. — 20, Écusson avec E. H. — 21, Taie d'oreiller — 22, Garniture de la taie d'oreiller — 23, Col simple — 24 et 25, Siége et dossier d'une chaise de *fumoire* — 26, Patron d'un fichu Marie-Antoinette — 27 à 30, Patron de chemise d'homme — 31 et 32, Croquis de deux fichus Marie-Antoinette — 33, Corbeille pour les cartes de visites — 34, Devant de foyer — 35, Bonnet fanchon — 36, Calotte grecque.

La petite édition finit au numéro 10 inclusivement.

Que le temps du bonheur passe vite! Ton séjour, ici, n'a été qu'un éclair, ma Florence! L'existence des mollusques, de tout ce qui naît, vit et meurt aux mêmes lieux, entouré des mêmes affections, a bien son prix! Je sais que tu vas crier au blasphème, mais lorsque je vois s'augmenter tous les jours la facilité de s'éloigner les uns des autres, je te répète que je jette un regard d'envie sur les créatures condamnées

à une éternelle stabilité. Que veux-tu? Pour être heureuse, la vue des mêmes lieux me suffit. Après cela, peut-être ton départ est-il la seule cause de cette boutade, et, s'il s'agissait de t'aller trouver à mon tour, peut-être aussi apprécierais-je les bienfaits d'une rapide locomotion!

Toi partie, je suis donc restée très-maussade; alors, comme distraction, on est venu proposer à ma bonne mère et à moi, de nous mener à la séance annuelle des cinq académies réunies. Fort impertinemment, je trouvais, à part moi, que la distraction n'était pas heureusement choisie. Messieurs les gens d'esprit criblent l'Académie de leurs épigrammes; ces épigrammes, on les recueille, on les répète, on les colporte; on est tout aise et tout ravi de se moquer de la première société savante du monde; peut-être bien me suis-je quelquefois rendue coupable de ce crime?... toujours est-il que, le jour en question, encore imbue de toutes les sottises débitées sur les académiciens, je mis mon chapeau d'assez mauvaise grâce.

Nous arrivons; l'on nous place, fort bien même, juste en face du petit bureau où chaque lecteur vient s'asseoir; cela ne me déride point; les académiciens sont assis; M. de Montalembert, le président, occupe son fauteuil, ayant trois académiciens à sa droite, et trois à sa gauche, et, parmi ces derniers, M. Villemain, dont nous avons lu ensemble le cours de littérature, si magnifique de forme, si intéressant par le fond. M. de Montalembert, de sa place, lit un fort beau et bon et consolant discours, dans lequel il constate de générales tendances au progrès.

Déjà je me gourmandais tout bas d'avoir fait la grimace pour venir, lorsque quelque lutin ennemi de l'Académie s'en mêlant, on vient nous lire, coup sur coup, deux discours, dont un très-long sur l'arc d'Orange, et l'autre sur feu M. Schinkle, architecte allemand fort distingué. Ah! ma chère Florence, que ces deux discours ont exercé la patience de ton amie et celle de bien d'autres! A ma gauche, une altesse dormait; plus loin et jusqu'aux côtés du président, l'on chuchottait, on souriait, pas du discours, j'en suis convaincue; il n'y avait pas de quoi rire.

Il en était ainsi, lorsque parut sur la sellette M. Amédée Thierry, le frère d'Augustin Thierry, l'auteur de la *Conquête de l'Angleterre par les Normands*, le grand écrivain que les lettres ont perdu l'an dernier, et dont les trop peu nombreuses pages sur l'histoire de France m'ont fait aimer l'histoire aussi passionnément qu'auparavant je l'aimais peu.

A l'aspect de M. Amédée Thierry, l'assemblée est prise d'un petit frémissement; on respire, on sait qu'il y a dans les feuilles que tient M. Thierry un festin délicat auquel on s'apprête à faire fête, et, en effet, M. Thierry nous ayant lu l'élection d'un évêque à Bourges au moyen âge, l'attente générale est encore surpassée. Quel beau style! quelle belle et simple élocution! quel tableau mouvementé! nous ne sommes plus à Paris ni au dix-neuvième siècle, nous sommes à Bourges, au quatrième siècle, et nous nous agitons pour que l'évêque de notre choix soit élu.

L'histoire, présentée ainsi, est d'un attrait tout puissant. Lisez donc des romans après cela! Pour ma part, j'étais transportée!

M. Viennet, avec une très-spirituelle épître, a clos la séance; tu sauras que l'honorable académicien maltraite la crinoline; c'est bien de l'honneur pour elle! Mais, hélas! à l'opposé de M. de Montalembert, qui avait fini par de consolantes paroles, M. Viennet termine par des vers dans lesquels il prétend que tout va de mal en pis!

Est-ce la faute de la crinoline? Hum!...

En voilà peut-être bien long sur l'Académie, mais en ce moment il est bien difficile de faire ma petite *Chronique parisienne*. — Paris, en effet, pendant le mois de septembre, a une physionomie particulière, et qui ne ressemble en rien à son aspect durant les onze autres mois, — c'est le mois des vacances, — vacances des colléges, — vacances des pensions, — vacances de la magistrature, — vacances partout; — si bien qu'en l'absence des Parisiens, qui sont tous aux bains de mer, à la campagne, en voyage, les étrangers et la province envahissent Paris, remplissant les restaurants, garnissant les salles de spectacle, curieux, affairés, ébahis, infatigables, s'arrêtant à chaque pas pour admirer et jouir de tout. Dam! le voyage est cher; — le temps passe vite:

Hâtons-nous, le temps presse et nous traîne avec soi,
Le moment où je parle est déjà loin de moi!

C'est Boileau qui a fait ces deux vers.....

Les boulevards de Paris, en septembre, sont émaillés de figures étrangères. C'est une famille anglaise: le père, grand, gros, gras et blond, coiffé d'une casquette de drap, portant en sautoir le petit sac de voyage; la mère, le chef orné d'un chapeau Louis XIII, surmonté d'une plume gigantesque et d'un voile en soie verte; puis la jeune fille de dix-huit ans, habillée à l'enfant... enfin, le petit garçon, le Baby, vêtu à l'écossaise, et suspendu aux poches du tween paternel. — Le père a sous son bras un dictionnaire de poche et le *Guide de l'étranger dans Paris*.

Plus loin, ce sont des Allemands rêveurs qui marchent la tête en l'air, le nez au vent, et vont se heurter contre ce monsieur en habit noir et en cravate blanche, qui doit être un *solliciteur* venant de chez le ministre.

Là-bas, ce sont des Italiens, des Espagnols, voire même des Japonais! Oui, des Japonais! ressemblant pas mal aux personnages des porcelaines de leur pays natal.

Je ne sais pas si c'est flatter l'amour-propre étranger, mais c'est un fait digne de remarque que les spectacles tout ce mois, ont vécu du produit de la littérature étrangère.

La Porte-Saint-Martin donne sous le titre des *Chevaliers du Brouillard*, une quasi traduction d'un drame anglais: *the Adventures of Jack Scheppard*.

Au Cirque, c'est *le Roi Léar* de Shakspeare.

A l'Odéon, ce Conservatoire des alexandrins classiques on joue *Louise Miller*, le drame allemand de Schiller.

Avouons que les étrangers doivent avoir une triste opinion de notre imagination.

Heureusement qu'ils en font autant chez eux; une de nos amies m'écrivait qu'elle avait vu représenter à Londres, sous le titre de *the Girl of the Miser, la Fille de l'Avare*; en Italie, une autre avait lu cette affiche triomphante des *Trois Mousquetaires* (ou *la Dame assassinée*):

I TRE MOSCHETTIERI
O LA DONNA AMMAZATA,
Dramma nuovissimo dell' illustrissimo
Signore Alessandro Dumas.

D'où il résulte que si l'on veut entendre les produits de la littérature française, il faut aller non pas à Paris, mais à Venise, et que pour connaître Schiller ou Shakespeare, c'est à Paris et non à Munich ou à Londres qu'il faut venir.

C'est un chassé-croisé de la littérature, une fusion générale.

Il n'y a pas que les chemins de fer qui fusionnent. — L'Odéon fusionne ainsi avec le théâtre de Vienne. — La Porte-Saint-Martin avec Adelphi ou Drury-Lane. — Les directeurs des théâtres ne se plaignent pas des dividendes, tout est donc pour le mieux dans la meilleure des littératures, et prenons nos planches.

COTÉ DES BRODERIES.

1, *Félicie*, plumetis ordinaire et plumetis fendu.

2, Col mousquetaire, à broder sur nansouk en application. Dans les feuilles, le point d'échelle est de rigueur; quant au restant des jours qui se trouvent indiqués par des croix, ils pourraient être remplacés par du tulle, dont le réseau varierait à chaque petit écusson.

3, Entre-deux allant avec ce col et devant accompagner la garniture du n° 6.

4, *Anna*, plumetis.

5, *Josépha*, plumetis et œillets ou pois.

6, Garniture en rapport avec le col et l'entre-deux.

7, *V. R.*, plumetis et points sablés.

8, Écusson, renfermant le nom de *Marie*, plumetis très-fin.

9, Écusson pour mouchoir d'homme, renfermant le chiffre *J. L. C.* plumetis fin et points sablés.

10, Quart d'un mouchoir; ce dessin, qui se fait au plumetis très-simple, doit-être placé au-dessus d'un ourlet.

Ici finit la petite édition

11, Dessin de pale, que l'on peut broder soit au plumetis sur batiste, soit au passé sur moire blanche; sous la batiste il faudrait placer un transparent de satin mais, bleu ou vert; une petite valencienne terminerait le feston. Pour la moire, la valencienne se trouve remplacée par une frange ou une dentelle d'or ou d'argent, suivant la disposition de la pale. Le chiffre de *Marie*, mis à la place de celui-ci, rendrait ce dessin convenable pour un autel destiné à la Vierge.

12, *M. S.* enlacées, plumetis.

13, *B. G.* enlacées, plumetis.

14, *C. C.* enlacées, plumetis.

15, *M. C.* enlacées, plumetis.

16, *Eulalie*, plumetis.

17, *H. L.* plumetis.

18, *L. C.* plumetis.

19, *P. D.* plumetis.

20, Écusson pour mouchoir, renfermant les lettres *E. H.*, le tout au plumetis facile.

21, Taie d'oreiller; ce dessin des plus faciles, et n'exigeant que très-peu de travail, est d'un effet charmant; le ruban, qui serpente tout autour, n'est point ordinaire. Les feuilles, les plus grosses surtout, doivent être assez bourrées, et le coton dont tu te serviras ne doit pas être très-fin; je t'engage à prendre le 7 ou le 8 *marqué à la croix*.

22, Garniture qui doit entourer la taie d'oreiller; elle se pose tout à fait à plat, n'ayant d'ampleur que dans les coins.

COTÉ DES PATRONS.

23, Col simple, que l'on peut faire également en broderie à la *minute* ou en broderie au plumetis ordinaire. Une explication sur le feston à la minute que nous devons à une de nos amies, complétera celle que je t'ai déjà donnée sur cette sorte de travail; je te réserve cela pour le mois prochain.

24 et 25, Siége et dossier d'une chaise de fumoire. Le mot n'est pas encore officiellement au dictionnaire de l'Académie, mais il est consacré aujourd'hui. Il n'est pas, en effet, d'appartement tant soit peu confortable où l'on ne réserve une salle spéciale pour les fumeurs, et la plupart du temps une salle décorée avec la plus grande recherche d'objets d'art, d'armes, de bronzes, de curiosités de toute sorte. Aussi, pour *marcher avec le siècle*, et en dépit de toutes les professions de foi faites par le Journal à l'endroit des fumeurs, je t'envoie, aujourd'hui, le dessin de l'une de ces nouvelles petites chaises, que tu désirais, me disais-tu, dans ta dernière lettre, pour l'offrir à ton oncle; voilà ce dessin, et je t'engage à le faire ainsi : Le fond de la chaise sera en peau marron, avec application de casimir vert, retenu soit par une soutache très-fine verte ombrée, soit par un simple rang de points de chaînette fait avec du cordonnet également ombré; les détails du dessin, ainsi que les nervures des fleurs et des feuilles, se feront au passé.

Pour ces sortes d'applications, lorsqu'il s'agit d'un ouvrage fait sur peau, voici comment on procède. On commence par bâtir le morceau de peau sur un calicot mince (sans cette précaution tu risquerais, en travaillant, de déchirer le morceau de peau); sur l'étoffe, qui doit servir pour les applications, tu reproduiras le dessin que voici; ensuite, à l'aide de ciseaux très-fins, tu découperas minutieusement les contours des feuilles et des fleurs. Il ne faut pas que j'oublie de te dire qu'avant de tracer le dessin, il faut gommer l'étoffe à l'envers; cela la rend plus ferme. Ton découpage terminé, tu colles le drap sur la peau; la gomme, qui aura eu le temps de sécher, sera de nouveau légèrement mouillée; enfin, avant de poser la soutache ou de faire le point de chaînette, il faut, par un point de côté très-fin et assez rapproché, joindre le drap à la peau; sans cette précaution l'ouvrage ne serait point solide. Quel que soit le genre d'application : satin sur velours, — velours sur moire, — velours épinglé sur peau, etc., c'est toujours de la même manière qu'il faudra t'y prendre; seulement, je te rappelle que l'emploi d'une doublure de calicot n'est nécessaire que pour les applications sur peau.

La monture de cette chaise se fait généralement en vieux chêne; de chaque côté du dossier est un grand effilé de douze à quinze centimètres.

26, Patron d'un fichu Marie-Antoinette. Ces fichus se porteront encore beaucoup cet hiver; leur succès s'explique facilement, ce fichu étant à la fois joli et commode avec les corsages qui ne sont plus ni dans leur première fraîcheur, ni dans les dernières conditions de la mode. Le modèle que je t'envoie est mi-décolleté; il se porte avec des robes décolletées et à

manches courtes; les croquis des numéros 31 et 32 le montrent sous deux aspects différents.

27 à 30, Devant, dos, pièce et col d'une chemise d'homme. Ce patron est parfait de coupe, et, si tu le suis exactement, tu pourras très-bien faire toi-même les chemises de ton père et de ton frère, ce qui fait une grande économie; tu sais combien les chemises les plus simples sont chères de façon.

31 et 32, Voici deux autres fichus Marie-Antoinette, Le premier, le plus élégant des deux, est en tulle, point d'esprit, à dessin très-fin; il est orné de deux garnitures également en tulle, terminées par un double feston à dents rondes; au-dessus de chacune des garnitures, sont placés quatre rangs de petits velours zéro, soit noirs, soit de couleur assortie à la robe; mais le noir est toujours préférable; il s'harmonise avec tout. Un seul rang de garniture autour des pans; au-dessus de cette garniture, deux rangs de velours (c'est par erreur que notre croquis n'indique pas ce détail). Un nœud de ruban, ou mieux encore de velours, se place au bas de la taille, à l'endroit où les deux bouts se croisent. Quant aux manches, elles sont composées d'un simple bouillon terminé par une garniture analogue à celles du fichu (dix à douze centimètres de hauteur); trois nœuds de velours numéro 5 sont placés en dessous du bouillon. Ce fichu, en tulle noir, est également fort joli; les jeunes femmes qui ont des dentelles, peuvent remplacer la garniture festonnée par une dentelle d'égale hauteur. Notre second modèle, bien que de même forme, convient pour des toilettes plus simples. Le fond est en mousseline avec semé de gros pois; il est orné d'une garniture de même étoffe, terminée par un feston et ayant, pour tête, un bouillonné de mousseline unie; une petite dentelle entoure le cou, et un nœud de ruban de taffetas complète ce fichu.

Ces sortes de fichus se portent aussi montants; notre modèle peut servir pour cette forme; il suffit de le couper tout à fait montant, sans rien changer à la pose qu'il doit avoir sur les épaules, en faisant, au besoin, une ou deux pinces vers le cou.

33, Corbeille pour recevoir les cartes de visite. Cette corbeille, qui se fait sur carcasse, est composée de chenille, de perles et de fleurs en chenille. Les dimensions de la carcasse sont de 14 centimètres de hauteur, 28 de diamètre dans le haut, 15 dans le bas, et de 5 de hauteur pour le pied, qui forme des dents arrondies. Les montants en fil de fer sont recouverts de perles rocailles blanches et de perles cerise; ces perles, enfilées en alternant les couleurs, sont enroulées autour de chaque montant, puis avec de la chenille vert d'eau (chenille de moyenne grosseur) on forme de tout petits losanges, ainsi que l'indique le croquis; chaque bout de chenille doit être solidement arrêté dans le bas et dans le haut. Les festons du haut étant doubles, l'un sera recouvert de perles comme les montants, et l'autre de chenille; pour le pied, il faudra procéder de même. Le fond de la corbeille se fait en carton doublé à l'envers d'une percaline verte, et à l'endroit de satin ou de moire : la doublure légèrement bombée à l'aide d'un peu de coton; une chenille doit être collée autour de ce fond; c'est sur l'entourage du haut que sont posées les fleurs en chenille avec leur feuillage; le choix de ces fleurs te regarde; ceci dépend tout à fait de tes idées et de tes goûts; une guirlande de petites violettes et de paquerettes ferait, je crois, fort bien.

34, Devant de foyer. Cet ouvrage, tout nouveau, se fait au crochet; il se compose de bandes de fleurs en relief, coupées par d'autres bandes en imitation d'hermine, dite *asiatique*. Procure-toi un crochet numéro 6, en acier, 400 grammes de laine blanche Vénitienne 4 fils, — 100 grammes de laine noire 4 fils, — 100 grammes de laine vert d'eau brillantée, — 30 grammes de moire aussi brillantée, et, enfin, — 30 derniers grammes de laine de Saxe 5 fils; quantité de laine suffisante pour faire ce tapis d'une longueur de 1 mètre 50 centimètres sur 50 centimètres de large; chaque bande ayant 10 centimètres de largeur. Je ne donne point ici les quantités nécessaires pour faire les fleurs de la guirlande qui court dans le milieu des deux bandes, car je pense que beaucoup de nos amies achèteront ces fleurs toutes prêtes; celles qui les feront elles-mêmes, devront utiliser les restes de laines qu'elles doivent trouver au fond de leur corbeille à tapisserie.

Cette bande *fleurie* se fait au crochet carré ordinaire avec la laine verte brillantée, c'est-à-dire deux mailles en l'air, une *barette*, deux mailles en l'air, et ainsi de suite, tu auras monté 29 mailles et tu dois avoir 9 petits carrés. La bande finie recevra la guirlande en question, composée de marguerites bouclées roses ou de tout autres petites fleurs de laine, en harmonie avec l'appartement dans lequel ce tapis doit trouver sa place. La guirlande devra être solidement cousue à la bande de crochet vert d'eau; les nervures des feuilles et la tige de la guirlande seront en laine noire.

Pour l'imitation d'hermine, il faut faire d'abord une bande pareille à la précédente, puis, lorsque les trois bandes longues et les deux des côtés seront faites, tu couperas le restant de ta laine en morceaux de 18 centimètres chacun; tu feras de même pour la laine noire; alors, reprenant la bande au crochet, tu commenceras le travail de *fourrure*; pour cela, on tient sa bande de la main droite, et de la main gauche deux bouts de laine blanche pliés en deux; on fait d'abord entrer le crochet dans la première maille; ensuite on l'en fait ressortir, on accroche les deux bouts de laine par le milieu, on ramène à soi le crochet que l'on fait repasser dans la maille suivante, on raccroche deux autres bouts de laine... et ainsi de suite jusqu'à la neuvième maille; là, la laine blanche est remplacée par six bouts de laine noire, que l'on travaille de même, et qui forment les petites *queues noires*. Ce rang terminé, tu feras les trois suivants, complétement blancs; au quatrième, tu reprendras la laine noire, en ayant soin de placer les petites queues dans l'ordre indiqué par le dessin. J'espère que ce travail est simple! rien de plus facile à exécuter; c'est un des plus jolis ouvrages que madame Marie Soudant ait composés.

Les bandes se cousent les unes aux autres, par un point de surjet, seulement je dois te faire une observation sur la largeur des bandes: bien qu'elles soient toutes de même dimension, les bandes *fleuries* paraîtront plus étroites, parce que la frange *hermine* retombera un peu dessus; je te donne cet avertissement, afin que tu n'emploies pas de trop grosses fleurs, qui, une fois l'ouvrage terminé, te sembleraient en disproportion avec la largeur de la bande.

Quant à la monture de ce tapis, elle est aussi simple que l'ouvrage lui-même : sous les raies à jour, on place un transparent de percaline vert d'eau; le reste du tapis est doublé d'une thibaude, recouverte de percâline.

35, Bonnet Fanchon. J'avais espéré pouvoir t'envoyer avec ce croquis, un patron et un dessin pour faire ce bonnet; mais faute de place, j'ai dû remettre ce travail à un prochain numéro.

36, Calotte Grecque. Elle se fait au crochet en cordonnet de soie noir ou de couleur; ce crochet, qui est à jour, se place sur un transparent de même couleur ou d'une nuance tranchante, telles que gros vert, gros bleu, pensée, sur taffetas noir.

MANIÈRE DE COLORIER LES FLEURS EN PAPIER.

De quelque manière qu'on veuille colorier, il faut commencer par mouiller le papier, excepté pour les panachures proprement dites, qu'on fait ordinairement à sec.

Coloriage en bleu. — Supposons une jacinthe à colorier en bleu nuancé. Sur une serviette repliée en quatre au moins, on rangera les différentes parties de la jacinthe par coupes de huit morceaux ou de douze au plus; puis, avec une fine éponge trempée dans l'eau, on mouillera bien toutes ces coupes. On mettra dans une soucoupe un peu de bleu (ce bleu se trouve chez tous les marchands d'apprêts) avec une égale quantité d'eau, et l'on y plongera les coupes une à une en les tenant avec la pince et en ayant bien soin de ne pas déranger les morceaux. En les retirant du bain, on les placera sur du papier brouillard gris-blanc parfaitement propre, et on appuiera avec un pinceau pour faire pénétrer la couleur et détruire les bulles d'air, s'il s'en était formé. Cette première opération terminée, on mettra quelques gouttes de bleu pur dans un godet ou dans un verre à liqueur, et, avec un pinceau, on en teindra le contour des dents. Il faut appliquer le bleu foncé des deux côtés de chaque coupe et appuyer avec le pinceau à plusieurs reprises, pour faire bien pénétrer la couleur.

Si l'on voulait imiter la jacinthe que les horticulteurs appellent Lord Nelson, et qui est blanc nuancé de bleu clair, après avoir mouillé les coupes, on les poserait sur le papier brouillard et on ferait avec le bleu étendu d'eau ce qu'on a fait avec le bleu pur.

On fait de la même manière des liserons bleus, mais ceux qui sont blancs dans le fond ont le bord non bleu clair, mais bleu foncé s'affaiblissant par degrés. Pour obtenir cette dégradation, on trempe d'abord dans du bleu clair toute la partie colorée, puis on trempe le bord dans du bleu pur. On met du jaune avec un pinceau au fond du liseron.

Coloriage en jaune. — On ne colorie guère en jaune que l'onglet des pétales et l'on suit le même procédé que pour la couleur bleue. Il faut avoir une bouteille de jaune fin, en mettre quelques gouttes dans de l'eau et en prendre avec un pinceau pour en colorier les pétales mouillés. Avec quelque couleur que l'on opère, il faut avoir grand soin de disposer les coupes sur le papier brouillard, de telle sorte qu'elles ne puissent se tacher les unes les autres.

Coloriage en violet. — On obtient le violet en versant sur des cocons de cette couleur un mordant préparé exprès. On presse les cocons avec une petite cuillère ou une lame de bois pour en extraire tout le liquide; il ne faut pas mettre de métal dans cette couleur. Pour avoir du violet plus clair ou du lilas, on ajoute plus ou moins d'eau. Il est inutile de répéter comment on emploie la couleur, le procédé est toujours le même.

Coloriage en vert. — On met dans de la couleur jaune quelques gouttes de bleu fin, ce qui produit un vert assez foncé. Si l'on voulait du vert plus clair, on étendrait de plus ou moins d'eau. Le vert, comme le jaune, ne sert d'ordinaire qu'à colorier l'onglet des pétales. Il y a des jacinthes et des fuchsias qui ont la pointe des dents vertes. Les fleurs blanches à cœurs verts sont en général d'une grande fraîcheur.

Coloriage en cerise. — Les procédés pour colorier en cerise, quelle qu'en soit la nuance, sont plus difficiles et plus longs que pour les couleurs précédentes. Si, par exemple, on voulait avoir une de ces jolies roses de l'Inde cerise foncé à cœur blanc, on mouillerait les coupes comme il a été dit, puis on les prendrait une à une pour les tremper dans du rose végétal pur, en serrant fortement entre les doigts la partie qui doit rester blanche, afin que la couleur n'y puisse pénétrer. A mesure qu'on les sort de la couleur, on les pose sur le bord d'une soucoupe, le blanc en haut, pour empêcher le rouge de descendre. On appuie avec le pinceau pour faire prendre la couleur et l'on met trois ou quatre coupes les unes sur les autres, en ayant soin que le rouge ne touche pas le blanc. On emplit trois verres d'eau pure, on met dans l'un deux cuillerées de crème de tartre, dans un autre une cuillerée seulement, dans le troisième verre on ne met rien. Au bout de deux heures, on rince les coupes en les plongeant, toujours une à une, d'abord dans le verre où l'on a mis deux cuillerées de crème de tartre, puis dans celui qui n'en a eu qu'une, enfin dans le verre d'eau pure. Il faut faire cette opération avec précaution, de crainte de déranger les pétales, qu'on peut à peine toucher sans les déchirer quand ils sont mouillés. En les sortant de l'eau, on les étend sur le papier brouillard, et quand ils se sont un peu ressuyés, on met à l'onglet une toute petite pointe de jaune.

Pour toutes les nuances, depuis la plus foncée jusqu'à la plus claire, le rinçage est indispensable. Quand on ne veut qu'un bord plus ou moins large autour des pétales, on le met au pinceau, et puis on rince. Si la nuance était très-claire, on ne rincerait que dans deux verres : un avec crème de tartre, un d'eau pure.

Pour obtenir la nuance carnée, après avoir teint en rose très-clair, on plonge dans un verre d'eau où l'on a mis quelques gouttes de jaune. Si le rose et le jaune étaient un peu moins clairs, on aurait la nuance saumonnée. On rince avant de tremper dans le jaune.

La nuance mauve est produite par le rose plongé dans le bleu. Pour que le mauve soit joli, il faut que le rose, comme le bleu, soit très-clair.

Il y a du vert, du jaune, du blanc et du brun préparés pour prendre sur toutes les couleurs. On s'en sert pour panacher et picter.

Les procédés de coloriage que nous venons d'indiquer s'emploient aussi bien sur le papier jaune, rose et vert clair que sur le papier blanc. On fait des dahlias et des jacinthes jaunes, à bords violets ou cerise, etc. Il va sans dire qu'on ne doit colorier que d'après un modèle naturel.

TRICOT GOTHIQUE POUR COUVRE-PIEDS, DESSUS D'ÉDREDON, ETC.

Monte un nombre de mailles que tu puisses diviser par 14 et 3 de plus pour les lisières.

1er TOUR à l'endroit. — 6 mailles unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 9 unies × retourne au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 6 unies.

2e TOUR à l'envers.

3e TOUR à l'endroit. — 5 mailles unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 unies ×, retourne au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 5 unies.

4e TOUR à l'envers.

5e TOUR à l'endroit. — 4 unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie ×, retourne au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 4 unies.

6e TOUR à l'envers.

7e TOUR à l'endroit. — 3 mailles unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie ×, retourne au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies.

8e TOUR à l'envers.

9e TOUR à l'endroit. — 2 mailles unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie ×, retourne au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies.

10e TOUR à l'envers.

11e TOUR à l'endroit. — 1 maille unie, 1 rétrécie ×, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, prends une maille sans la tricoter, 1 rétrécie, jette celle qui n'est pas tricotée sur celle rétrécie × retourne au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

12e TOUR à l'envers.

13e TOUR à l'endroit. — 2 mailles unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 9 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, × retourne au signe, finis par 1 jetée, 2 unies.

14e TOUR à l'envers.

15e TOUR à l'endroit. — 3 mailles unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies ×, reviens au signe, finis par 1 jetée, 3 unies.

16e TOUR à l'envers.

17e TOUR à l'endroit. — 2 mailles unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 rétrécies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie ×, reviens au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies.

18e TOUR à l'envers.

19e TOUR à l'endroit. — 3 mailles unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 2 rétrécies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies ×, reviens au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies ×, reviens au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies.

20e TOUR à l'envers.

21e TOUR à l'endroit. — 2 mailles unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie ×, reviens au signe, finis par 1 jetée, 2 unies.

22e TOUR à l'envers.

23e TOUR à l'endroit. — 3 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, prends une maille sans la tricoter, 1 rétrécie, jette la maille qui n'est pas tricotée sur celle rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies ×, reviens au signe, finis par 1 jetée, 3 unies.

24e TOUR à l'envers et reprends au premier tour.

DENTELLE ÉGALEMENT AU TRICOT
pouvant être employée pour bordure de taies d'oreiller, de rideaux, de toilettes duchesse, etc.

Monte 15 mailles.

1er TOUR. — 1 maille unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 4 unies, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

2e TOUR. — 3 mailles unies, 1 à l'envers, 5 unies, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 2 unies.

3e TOUR. — 1 maille unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 5 unies, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

4e TOUR à l'envers. — 3 mailles unies, 1 à l'envers, 6 unies, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 2 unies.

5e TOUR. — 1 maille unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 6 unies, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

6e TOUR. — 3 mailles unies, 1 à l'envers, 7 unies, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 2 unies.

7e TOUR. — 1 maille unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 7 unies, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

8e TOUR. — 3 mailles unies, 1 à l'envers, 8 unies, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 2 unies.

9e TOUR. — 1 maille unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 8 unies, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

10e TOUR. — 3 mailles unies, 1 à l'envers, 9 unies, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 2 unies.

11ᵉ TOUR. — 1 maille unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 13 unies.

12ᵉ TOUR. — Rabattre 5 mailles, 7 unies, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 2 unies.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE MANTEAUX.

La première figurine représente une toilette des plus élégantes, mais comme sur les six elle est la seule, les *mamans un peu sévères* voudront bien nous la pardonner, d'autant plus que nous ne l'offrons qu'à leurs filles déjà mariées; donc notre *grande dame* est toute de velours habillée ; sa robe est à longues basques, avec manches grecques, n'ayant pour toute garniture qu'une simple petite guipure posée à cheval ; son manteau HOSPODAR est une sorte de talma-mantelet, puisqu'il a des bouts tombant carrément sur le devant; il est garni d'une dentelle de 20 à 30 centimètres de hauteur, avec une tête de passementerie grelot. Le chapeau qui accompagne cette toilette est composé de biais de velours se croisant dans le milieu ; une plume tourne sur la passe et vient se perdre sous un bavolet de dentelle ; sous cette passe, un feuillages de velours, d'un genre tout nouveau, se mêle à des ruches de tulle.

Robe de popeline d'Islande; corsage plat, sans basques, faisant la pointe devant et derrière; manches plates jusqu'au coude, surmontées d'un bouillon. Châle PAQUITA, en casimir, brodé au passé, garni de guipure, doublé de soie et piqué. Chapeau de taffetas coulissé; une dentelle blanche très-basse renversée sur la passe, trois pattes de velours noir bordées de dentelle forment la calotte; sur le bavolet, une dentelle blanche ; en dessous, un léger feuillage de lierre formant bandeau, accompagné de blondes ruchées.

Robe de taffetas avec une garniture de velours et de boutons formant tablier; le même ornement se retrouve sur le bord des basques, des manches, et forme plastron sur le devant du corsage. Manteau BENI-RATEN en drap mouzaïa marron, bleu et noir ; ce vêtement, très-ample, tombe en plis creux sur la jupe ; une pèlerine pointue devant et derrière simule des manches ; un biais de drap gros bleu et des glands sont tout l'ornement de ce manteau. Le chapeau est en taffetas feutre à coulisses, avec biais de velours du même couleur; une dentelle est posée d'un côté seulement, en guise de nœud ; sous la passe, des feuilles de houx, des ruches de tulle et une traverse de velours composent un très-joli tour de chapeau.

Robe en tissu de fantaisie; le corsage à grandes basques est en partie recouvert d'une broderie de galons disposés en brandebourgs ; de même pour les manches. Le manteau CAÏD est un vrai burnous avec capuchon s'arrêtant à la couture de l'épaule ; ce manteau est de très-gros drap, étoffe qui malheureusement tient encore cette année ; je dis malheureusement, trouvant le drap moins élégant, moins confortable et moins chaud, il faut le dire, que nos bons manteaux d'autrefois, si bien doublés, ouatés et piqués, mais il faut vouloir ce que veut la mode! A la description de ce burnous j'ajouterai qu'il est de couleur marron très-foncé, bordé d'un simple galon posé à cheval, et orné de glands à l'extrémité du capuchon d'abord, puis sur les épaules, à l'endroit où ce même capuchon commence, et enfin sur le devant de la poitrine. Le chapeau est en velours *dahlia des Alpes*, couleur à la mode cette année : c'est une nuance entre le nacarat et le grenat ; le fond de ce chapeau est uni ; au bord de la passe, trois biais de velours se recoquillent; une plume roulée surmonte le bavolet; en dessous, un seul gros dahlia avec les inévitables ruches de tulle ou de blonde.

Robe de cachemire malakoff, corsage sans basques monté sur une ceinture; jupe unie sans garniture ; manteau HONGROIS, faisant l'effet d'une casaque à très-longues basques; les manches sont fendues jusqu'à la saignée, et le tout est orné d'un effilé formant des carreaux et se terminant par une frange ; ce même effilé est posé en échelle sur toute la longueur du devant de la jupe. Le chapeau est en satin piqué, sans ornement, en dessous seulement sont des fleurs et des feuilles en velours.

Robe en tissu de laine à raies satinées ; sur les coutures du lès de devant, une rangée de boutons en passementerie entourés de franges, lesquels boutons remontent sur le corsage. Manteau PULTAVA en drap-velours ; ce manteau, bien que n'offrant pas la même ampleur que le *Beni-Raten* et le *Caïd*, n'est pourtant point tout à fait ajusté, et, malgré ses manches, l'ensemble ne produit pas l'effet des vêtements à manches que nous avons vus les années précédentes; il me paraît joli et je t'en enverrai le patron dans notre prochain numéro ; si mon goût n'était pas le tien, tu sais que je tiens, ainsi que l'année dernière, tous les autres patrons à ta disposition. Chapeau de satin, recouvert d'une fanchon de dentelle; dessous, des fleurs de grenadier.

Par l'ensemble de ces six manteaux, qui résument à peu près tout ce qui se portera cet hiver, tu vois qu'ils sont tous plus ou moins grands. La forme burnous est, dit-on, appelée à un très-grand succès et se fera en étoffes très-simples ou très-riches, en velours, par exemple.

La monture de l'écran dont le dessin accompagne ce numéro est très-facile : procure-toi d'abord une feuille de carton un peu ferme, dans la dimension du modèle ; sur l'un des côtés du carton, tu colleras un morceau de moire, ou simplement du papier moiré, vert, cramoisi ou blanc, en ayant soin de couper ton papier ou ta moire un peu plus grand que le carton, de manière à en rabattre les bords entailladés, sur l'autre côté du carton, côté sur lequel tu colleras alors l'écran préalablement découpé. Tout autour, une petite bande de papier doré simulera le cercle de cuivre qui entoure ordinairement ces sortes d'écrans. Quant aux manches, tu en trouveras chez tous les marchands de papier, en bois et en ivoire. Il y en a de très-jolis dans les prix de 2 à 3 francs.

Après t'avoir expliqué tant de travaux de tous genres, il ne me reste plus, je crois, qu'à te donner l'explication de notre dernier rébus. L'avant-dernier était une maxime pleine de sagesse : *Mal pense qui ne repense*. Celui-ci est une de ces vérités qui, hélas! n'ont pas besoin de démonstration : *Souhaits n'ont jamais rempli le sac.*

ÉPHÉMÉRIDES.

24 Octobre 996. — Mort de Hugues Capet.

Le triomphe de la féodalité en France avait grandement amoindri la part des rois : le roi n'était plus qu'un grand seigneur au milieu de sept ou huit seigneurs, presque aussi puissants que lui. Le dernier descendant couronné de la race de Charlemagne, Louis V, venait de mourir; les ducs et les évêques élurent pour lui succéder Hugues Capet, fils du comte Hugues le Grand. « Cet avénement, dit Augustin » Thierry, fut d'une bien autre importance que celui » des rois de la seconde race. C'est à proprement » parler, la fin du règne des Francs et la substitution » d'une royauté nationale au gouvernement fondé par » la conquête. Dès lors, notre histoire devient simple: » c'est toujours le même peuple que l'on suit et que » l'on reconnaît, malgré les changements qui survien» nent dans les mœurs et la civilisation. »

L'histoire nous transmet peu de renseignements sur le règne de Hugues Capet; il mourut après avoir occupé le trône pendant neuf ans, et transmit la royauté à son fils Robert.

Mosaïque.

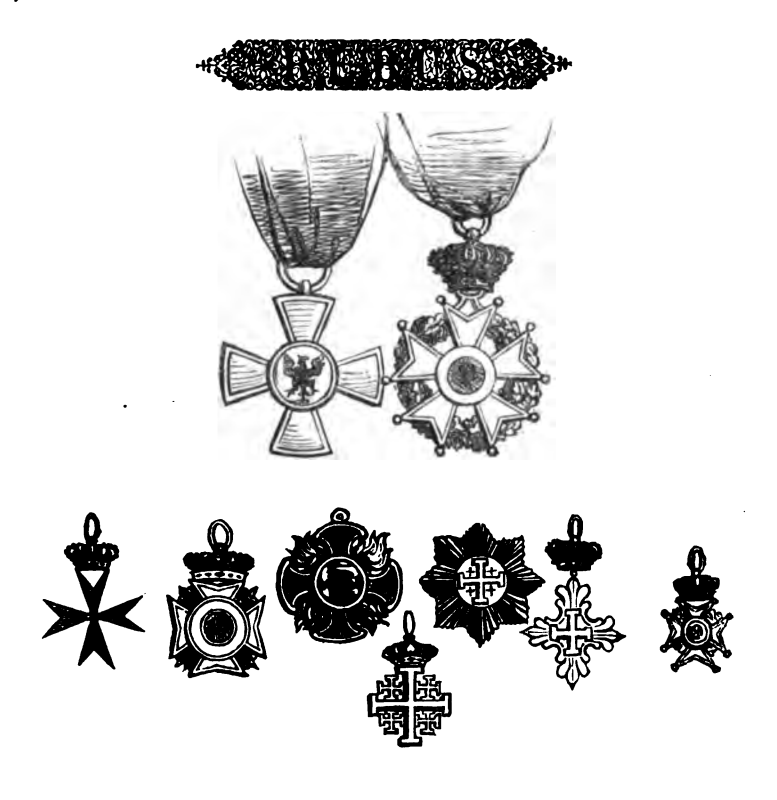
Nous devons aux Romains la plupart de nos arbres à fruit, et eux-mêmes les avaient tirés de l'Orient. — Les figuiers venaient des environs de Troie et de la Syrie; les citronniers de la Médie; les noyers et les pêchers de la Perse; le néflier et le cognassier de la Crète; les grenadiers d'Afrique; les pommiers et les poiriers de l'Épire. Les premiers venaient d'Arménie. Lucullus apporta les cerises du royaume de Pont; les pistaches furent apportées de Syrie par Vitellius; les oliviers venaient également de l'Asie, et ils ne devinrent communs en Italie que vers le temps d'Auguste; quant aux vignes, elles étaient si rares sous les rois de Rome, qu'on regardait un petit gobelet de vin comme une magnifique offrande, digne des dieux.

C'est aussi aux conquêtes des Romains que nous devons les humbles légumes servis aujourd'hui sur la table du pauvre. Les oignons, la chicorée, venaient d'Égypte et de Chypre; les navets, de la Grèce; les choux, de Naples; les cardons, de Carthage; les melons, de la Béotie; les échalottes, d'Ascalon en Judée.

Voulez-vous qu'on pense et qu'on dise du bien de vous? Ne dites jamais de mal de personne.

Mme DE LAMBERT.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.

HISTOIRE ET CHRONIQUE

DE

LA POÉSIE FRANÇAISE

Depuis ses plus anciens monuments jusqu'à l'époque de Malherbe.

TROISIÈME PÉRIODE DU MOYEN AGE. — École Gauloise.

(Treizième article.)

VILLON.

Peu de Villons en bon savoir,
Prou de Villons pour décevoir.

Telle est l'épigraphe dont Marot a fait précéder son édition des œuvres de *maître* François Villon... maître, en effet, au regard de toute notre ancienne poésie... et maître aussi, malheureusement, dans l'art beaucoup moins sublime *de la pince et du croc,* pour employer encore des expressions marotiques.

Cette épigraphe est, en abrégé, l'histoire complète de ce vaurien de génie, également célèbre par son immense talent poétique et sa trop grande adresse *de main.*

Il naquit à Paris, en 1430, de parents plébéiens, pauvres et obscurs, comme il nous l'apprend lui-même dans son *Grand Testament :*

Pauvre je suis de ma jeunesse,
De pauvre et de petite extrace (extraction);
Mon père n'eut onc grand' richesse,
Ni son aïeul, nommé Érace.
Pauvreté tous nous suit et trace (traque) ;
Sur les tombeaux de mes ancêtres,
Les âmes desquels Dieu embrasse,
On n'y voit couronnes ni sceptres (1).

Sa mère, à la requête de laquelle il composa une de ses ballades, adressée à la Vierge, était une simple ménagère, une bonne femme du peuple, ne sachant ni lire ni écrire. Mais elle savait prier, et c'est la plus belle de toutes les sciences humaines. Voici comment il la fait parler, dans la ballade à laquelle nous venons de faire allusion ;

Femme je suis pauvrette et ancienne,
Et rien ne sais; oncques lettre ne lus;
Au moûtier vois, dont suis paroissienne,
Paradis peint, où sont harpes et luths,
Et un enfer où damnés sont boullus (échaudés) :
L'un me fait peur ; l'autre, joie et liesse.
La joie avoir fais-moi, haute déesse,
A qui pécheurs doivent tous recourir,
Comblés de foi, sans feinte ni paresse...
En cette foi je veux vivre et mourir!

Il aimait sa mère, ce sacripant! quoique, par sa mauvaise conduite, il lui causât bien de la peine :

. . . . Ma bonne mère...
Qui pour moi eut douleur amère
(Dieu le sait!) et mainte tristesse!

Si pauvre que fût la famille de Villon, elle n'épargna rien pour son éducation. Mais il ne profita guère d'une telle sollicitude, et s'il se distingua dans les écoles, ce fut surtout par des espiègleries qui ne tardèrent pas à prendre un autre nom. Vieux, il regretta bien des fois les égarements de sa jeunesse. Hélas! il n'était plus temps! « A quoi bon, disaient les anciens, à quoi bon fermer l'étable quand les bœufs sont sortis? »

Hé Dieu! si j'eusse étudié
Au temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes mœurs dédié,
J'eusse maison et couche molle.
Mais quoi! moi, je fuyais l'école,
Comme fait le mauvais enfant...
En écrivant cette parole,
A peu que le cœur ne me fend!

(1) Prononcez *scètres*, comme l'indique la rime avec *ancêtres.*

« Villon, — dit Guillaume Colletet, l'un de ses biographes, — fut le premier, et, je crois, le seul des poètes français qui fit un métier de la rapine et du larcin ; ses rimes sont autant d'enseignements de ruses et de finesses pour y parvenir, et quiconque voudra vivre aux dépens d'autrui, n'a qu'à lire et qu'à pratiquer ces mêmes enseignements. Mais, après cela, *gare la hart* (la pendaison) ! »

Dans ses poésies, maître François, qui parle souvent de ses désordres, les rejette presque toujours sur sa misère. Il prenait tout bonnement la cause pour l'effet :

Au temps qu'Alexandre régna,
Un hom, nommé Diomédès,
Devant lui on lui amena...
Comme un larron ; car il fut des
Écumeurs que voyons courir.
Si fut mis devant le cadès (le juge),
Pour être jugé à mourir.

L'empereur si l'arraisonna (1) :
« Pourquoi es-tu larron de mer ? »
L'autre, réponse lui donna :
« Pourquoi larron me fais nommer ?
» Pource qu'on me voit écumer
» En une petiote fuste (un petit navire) ?
» Si comme toi me pusse armer,
» Comme toi empereur je fusse.

» Mais que veux-tu ? De ma fortune,
» Contre qui ne puis bonnement,
» Qui si durement m'infortune,
» Me vient tout ce gouvernement.
» Excuse-moi aucunement,
» Et sache qu'en grand' pauvreté
» (Ce mot dit-on communément)
» Ne gît pas trop grand' loyauté. »

Quand l'empereur eut remiré
De Diomédès tout le dit :
« Ta fortune je te muerai,
» Mauvaise en bonne ! » ce lui dit.
Si fit-il. Onc puis ne méprit
Vers personne, mais fut vrai homme.
Valère, pour vrai, nous l'écrit,
Qui fut nommé *le grand* à Rome (2).

Si Dieu m'eût donné rencontrer
Un autre piteux (compatissant) Alexandre,
Qui m'eût fait en bon heur entrer,
Et lors qui m'eût vu condescendre
A mal : être ars (brûlé) et mis en cendre,
Jugé me fusse de ma voix.
Nécessité fait gens méprendre,
Et faim saillir le loup des bois.

Cette belle raison ne parut pas tout à fait suffisante à messieurs du Châtelet, qui, à la suite d'une certaine *piraterie*, loin d'imiter le *piteux Alexandre*, condamnèrent sans façon Villon-*Diomédès* à être pendu. Échappé, — Dieu sait comme ! — à cette première et chaude alerte, il eut le talent de se faire emprisonner une seconde fois à Meung-sur-Loire, et son arrestation eut lieu en vertu d'un mandat lancé contre lui par le seigneur de la localité, messire Jacques Thibaut d'Aussigny, évêque d'Orléans de 1452 à 1473. Il va sans dire que maître François garda toute sa vie une solide rancune au prélat. Écoutons-le, par exemple, au début de son *Grand Testament* :

En l'an trentième de mon âge,
Que toutes mes hontes j'eus bues,
Ne du tout fol, encor ne sage (1),
Nonobstant maintes peines eues,
Lesquelles j'ai toutes reçues
Sous la main Thibaut d'Aussigny...
S'évêque il est, signant (bénissant) les rues,
Qu'il soit le mien, je le regny !

Mon seigneur n'est, ni mon évêque ;
Sous lui n'ai bien, sinon en friche ;
Foi ne lui dois, n'hommage avecque ;
Je ne suis son serf ni sa biche.
Pu m'a (il m'a repu) d'une petite miche
Et de froide eau, tout un été.
Large ou étroit, moult me fut chiche...
Tel lui soit Dieu, qu'il m'a été !

L'eau froide surtout ! Voilà ce que Villon ne put jamais pardonner à son juge. Et cela se conçoit : ses habitudes de taverne avaient dû lui inspirer depuis longtemps une profonde aversion pour le régime hydrothérapique. Ailleurs, il revient encore sur ce chapitre :

Dieu merci et Jacques Thibaut
Qui tant d'*eau froide* m'a fait boire,
Et en bas lieu, non pas en haut,
Manger d'angoisse mainte poire ;
Enferré... Quand j'en ai mémoire,
Je pry pour lui *et reliqua*,
Que Dieu lui doint... et voire, voire,
Ce que je pense... *et cætera*.

Après une détention rigoureuse d'environ trois mois, il fut sauvé par la clémence de Louis XI, qui, probablement, ne vit en lui qu'un *bon compagnon*, un gaillard qui aimait à rire... et le cher prince avait un faible pour les natures de cette trempe-là ! Rien de plus amusant que d'entendre notre bandit se confondre en témoignages de reconnaissance auprès de son auguste libérateur, *Loys, le bon roi de France !...*

Auquel doint Dieu l'heur de Jacob,
De Salomon l'honneur et gloire ;
Quant de prouesse, il en a trop ;
De force aussi, par m'âme, voire !
En ce monde-ci transitoire,
Tant qu'il a de long et de lé (large),
Afin que de lui soit mémoire,
Vive autant que Mathusalé !

Ce dernier souhait, surtout, devait flatter singulièrement Sa Majesté très-chrétienne.

---

(1) Lui parla ainsi : « Cette locution, dit M. Paul Lacroix, le dernier éditeur de Villon, en rappelle une autre, qui s'est conservée dans la langue populaire, et qui paraît être la traduction du verbe *arraisonner* : dire des *raisons* à quelqu'un. »

(1) Valère Maxime, à qui le poète fait allusion, ne dit pas un mot de cette anecdote. Elle se trouve dans un fragment de la *République* de Cicéron, conservé par Nonius Marcellus.

(1) C'est-à-dire : N'étant ni entièrement fou, ni sage encore.

Dans *les Repues franches*, poésies sans nom d'auteur, insérées à la suite des œuvres de Villon et attribuées à ses disciples, on le voit tour à tour, pour se régaler avec ses compagnons de débauche, mystifier un pâtissier crédule, ou dérober subtilement, en plein marché, la chair et le poisson, le pain et le vin; s'approprier en un mot, comme ajoute Colletet avec une adorable naïveté, « toutes les autres choses nécessaires *véritablement* à la vie, mais que l'on peut, *véritablement aussi*, acquérir par des moyens plus honnêtes et plus légitimes. »

Pour achever en quelques traits de plume la biographie de maître François, disons tout de suite qu'il a dû mourir sur la fin du quinzième siècle, sans qu'on puisse trop savoir s'il trépassa de sa bonne mort... et passons incontinent à l'examen de ses œuvres.

Elles se composent d'abord de deux pièces capitales, intitulées *le Petit et le Grand Testament*; vient ensuite un certain nombre de ballades et poésies diverses, le tout terminé par *le Jargon* ou *Jobelin*, en argot de l'époque. Naturellement, nous n'avons pas à nous occuper de cette dernière partie du volume. C'était affaire à feu Vidocq. Par malheur, il n'y a jamais songé.

Revenons à notre écolier parisien. Encore une fois, c'est une vraie muse que la sienne, muse hardiment populaire, énergiquement triviale; et à côté de cela, tantôt folle comme une bacchante, tantôt rêveuse comme un souvenir... Elle rit, elle pleure; elle raille, elle s'exalte; elle fait vibrer avec une égale puissance toutes les notes de l'âme humaine; elle parcourt en un clin d'œil les touches sans nombre du clavier intime.

A peine sorti des bancs de l'Amplissime Université, Villon se joignit à de jeunes drôles, comme lui, jetant leur gourme; comme lui, fringants échappés de la vie honnête et calme; comme lui, narguant à plaisir la foule placide, laborieuse et bourgeoise. Dieu sait comme ils s'empressaient de vivre, tous ces bons compagnons!.. et Dieu sait aussi combien tombaient en route, avant d'avoir accompli le quart du voyage!.. Maître François, regardant autour de lui, se vit un beau jour presque seul de la bande... et, passant la main sur son front, il murmura ces vers empreints d'une tristesse poignante :

Où sont les gracieux galants
Que je suivais au temps jadis,
Si bien chantants, si bien parlants,
Si plaisants en faits et en dits?
Les aucuns sont morts et roidis;
D'eux il n'est plus rien maintenant...
Repos à tous en paradis,
Et Dieu sauve le remenant (restant)!

Quel pénible retour il fait alors sur lui-même!

Si ne suis, bien le considère,
Fils d'ange, portant diadème
D'étoile ni d'autre sidère (astre)...
Mon père est mort... Dieu en ait l'âme!...
Quant est du corps, il gît sous lame (sous la tombe).
J'entends que ma mère mourra,
Et le sait bien, la pauvre femme!
Et le fils pas ne demourra...

Il insiste sur cette terrible pensée de la mort; il la commente avec une sombre et douloureuse énergie; il la retourne, en quelque sorte, dans son cœur qui saigne, comme un couteau dans une blessure :

Je connais que pauvres et riches,
Sages et fols, prêtres et lais (laïques),
Nobles, vilains, larges ou chiches,
Petits et grands, et beaux et laids,
Dames à rebrassés collets (1),
De quelconque condition,
Portant atours et bourrelets,
Mort saisit sans exception.

Et meure Pâris ou Hélène,
Quiconque meurt, meurt à douleur;
Celui qui perd vent et haleine,
Son fiel se crève sur son cœur;
Puis sue... Dieu sait quelle sueur!
Et n'est qui de ses maux l'allége :
Car enfant n'a, frère ni sœur,
Qui lors voudrait être son plége (son répondant).

Arrive, là-dessus, cette admirable *Ballade des dames du temps jadis*, tant de fois citée, et qui le sera si souvent encore :

Dites-moi où, n'en quel pays,
Est Flora, la belle Romaine;
Archipiada, ni Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine;
Écho, parlant, quand bruit on mène,
Dessus rivière ou sus étang,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine?...
Mais où sont les neiges d'antan (de l'an passé)!

Où est la très-sage Héloïs
Pour qui autrefois devint moine
Pierre Abailard à Saint-Denis?
Pour son amour eut cet essoine (cette peine).
Semblablement, où est la reine
Qui commanda que Buridan
Fût jeté en un sac en Seine?...
Mais où sont les neiges d'antan!

La reine Blanche, comme un lis,
Qui chantait à voix de sirène;
Berthe au grand pied, Biétrix, Alix;
Harembourges, qui tint le Maine,
Et Jehanne (2), la bonne Lorraine,
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen;
Où sont-elles, Vierge souveraine?...
Mais où sont les neiges d'antan!

Prince, n'enquérez, de semaine,
Où elles sont, ni de cet an,
Que ce refrain ne vous ramène :
Mais où sont les neiges d'antan!

Vous le voyez : il a dans l'âme une étincelle patriotique, cet enfant de la vieille et boueuse Lutèce! il respecte, il admire, il aime sa sœur du peuple, l'héroïque paysanne de Domremy, *la bonne Lorraine* qui sauva la France et que *les Anglais brulèrent à*

(1) « A collets bordés de fourrures. Le luxe des vêtements consistait surtout dans les bordures ou *rebras*, d'une étoffe et d'une couleur différentes de celle de la robe. — Voir les ordonnances somptuaires du quinzième siècle. » (Note de M. Paul Lacroix.)

(2) Jeanne d'Arc.



Rouen. Écoutez encore, à ce même propos, le premier couplet de *la Ballade de l'honneur français :*

Rencontré soit de bêtes feu jetants,
Que Jason vit, quérant la Toison d'or ;
Ou transmué d'homme en bête, sept ans,
Ainsi que fut Nabuchodonosor;
Ou bien ait perte aussi griève et vilaine
Que les Troyens pour la prise d'Hélène;
Ou avalé soit avec Penthalus;
Ou, plus que Job, soit en griève souffrance,
Tenant prison avecque Dédalus...
Qui mal voudrait au royaume de France!

Ailleurs, *passant du grave au doux*, il s'égaie en ces termes sur la prestesse de langue des dames de Paris :

Quoiqu'on tient belles langagères,
Génevoises, Vénitiennes,
Assez pour être messagères (ambassadrices),
Et mêmement les anciennes (les vieilles);
Mais soit Lombardes ou Romaines,
Florentines, à mes périls,
Piémontaises, Savoisiennes...
Il n'est bon bec que de Paris.

Villon lui-même en est la preuve.

Les vers suivants contiennent ses *impressions de voyage*... au cimetière des Innocents. Figurez-vous Bossuet, parlant le langage de la halle :

Quand je considère ces têtes
Entassées en ces charniers...
Tous furent maîtres des requêtes,
Ou tous de la chambre aux Deniers,
Ou tous furent porte-paniers (porte-faix);
Autant puis l'un que l'autre dire,
Car, d'évêques ou lanterniers (chiffonniers),
Je n'y connais rien à redire (1).

Et icelles qui s'inclinaient
Unes contre autres en leurs vies,
Desquelles les unes régnaient,
Des autres craintes et servies...
Là, les vois toutes assouvies,
Ensemble en un tas pêle-mêle;
Seigneuries leur sont ravies,
Clerc ni maître ne s'y appelle!

Pour achever de vous faire connaître ce bon maître François, nous allons citer l'épitaphe en forme de ballade qu'il composa pour lui-même et pour cinq ou six autres garnements de son espèce, au moment où ils s'attendaient tous à être pendus de compagnie, aux fourches patibulaires de Montfaucon :

(1) C'est-à-dire : *Je n'y vois point de différence.*

Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis;
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plutôt de vous mercis.
Vous nous voyez ci attachés cinq, six :
Quant à la chair, que trop avons nourrie,
Elle est déjà dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.
De notre mal, personne ne s'en rie...
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

Si vous clamons, frères, pas n'en devez
Avoir dédain, quoique fûmes occis
Par justice. Toutefois, vous savez
Que tous hommes n'ont pas bon sens assis;
Intercédez donoque, de cœur rassis,
Envers le Fils de la Vierge Marie :
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l'infernale foudre.
Nous sommes morts, âme ne nous harie (injurie)...
Mais priez Dieu, que tous nous veuille absoudre

La pluie nous a débués (lessivés) et lavés,
Et le soleil, desséchés et noircis;
Pies, corbeaux, nous ont les yeux cavés,
Et arraché la barbe et les sourcils!...
Jamais, nul temps, nous ne sommes rassis;
Puis çà, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir, sans cesser, nous charrie,
Plus becquetés d'oiseaux, que dés à coudre.
Hommes, ici n'usez de moquerie...
Mais priez Dieu, que tous nous veuille absoudre!

Prince Jésus, qui sur tous seigneurie (domine),
Garde qu'Enfer n'ait de nous la maîtrie (la maîtrise) :
A lui n'avons que faire ni que soudre (payer);
Ne soyez donc de notre confrérie...
Mais priez Dieu, que tous nous veuille absoudre!

Ah! *gamin de Paris*, chenapan sans rival, type éternellement historique! Protée multiforme, qui passes, en un tour de main, de la sensibilité à l'effronterie, de l'enthousiasme au cynisme, du soleil à l'ombre! fange vivante, où parfois se réveille encore l'étincelle assoupie du feu divin! mélange incompréhensible de grandeur et de bassesse! vaurien qui insultes le prêtre et qui te découvres pieusement devant le corbillard! toi qui as pu conserver, au fond même de ton abjection hideuse, le saint dépôt de l'orgueil national et l'amour de la patrie!.. il n'y a qu'un homme, jusqu'à ce jour, en qui tu te sois incarné complétement... et cet homme, c'est François Villon!

François Villon, le joyeux écolier, l'étudiant tapageur du quinzième siècle!

François Villon, le truand sans vergogne, qui a mérité si souvent... et peut-être obtenu la potence!

François Villon, en un mot, le plus grand... ou, pour mieux dire, le seul poète de tout le moyen âge!

JOSEPH BOULMIER.

BIBLIOGRAPHIE

LA VIE RURALE

PAR AUTRAN (1).

Rarement nous citons et nous recommandons des vers ; non par dédain, Dieu nous en garde! de la poésie, cette langue choisie, si chère à la jeunesse et à ceux dont le cœur est resté jeune, mais, au contraire, par respect et par amour pour elle. Nous aimons trop les vers pour les supporter médiocres ; nous respectons trop la poésie pour la supporter attachée à quelque sujet bas et vulgaire. Aussi, est-ce pour nous une fête de l'esprit de rencontrer un poète à la hauteur de sa mission, des vers à la forme correcte, heureuse, revêtant d'images, de couleurs, d'harmonie, une noble et sainte pensée. Fêtes rares, mais bien senties! Et aujourd'hui que le volume de M. Autran nous est tombé entre les mains, nous vous convions à ce délicieux banquet où le cœur, l'oreille, le jugement sont également satisfaits.

M. Autran, né et élevé dans un des cantons les plus reculés de la Provence, dans le sauvage Luberou, a consacré un talent original, où se mêlent la force et la grâce, à peindre les aspects de son pays natal, petite patrie enchâssée dans la grande mère-patrie, la France, et à raconter avec amour les travaux, les plaisirs, les sentiments de ces laboureurs parmi lesquels il a vécu, dont il connaît les mœurs, dont il chérit la simplicité. Il est résulté de tout cela un livre plein de sève, où la nature revit avec sa poésie vraie, où respire la saveur agreste des campagnes, des prés, des bois et des chaumières, mieux qu'un beau livre, un bon livre, qui fait aimer la vie simple, les obscurs travaux, et qui, s'il était lu dans les fermes, retiendrait aux foyers paternels le jeune gars, la petite villageoise que la ville séduit par le mirage des salaires élevés et des plaisirs corrupteurs. Du reste, tel est le but avoué de M. Autran; il veut faire connaître et chérir aux laboureurs les biens qu'ils ont sous la main : l'air, le soleil et la liberté. Il leur dit :

Aux voix qui vous diront la ville et ses merveilles,
N'ouvrez pas votre cœur, paysans, mes amis!
A l'appel des cités n'ouvrez pas vos oreilles,
Elles donnent, hélas! moins qu'elles n'ont promis!

Laissez chanter le chœur des machines stridentes ;
Laissez les noirs engins hurler à pleins ressorts ;
De vos sages aïeux gardez les mœurs prudentes,
Et comme ils ont vécu, vivez, — calmes et forts!

. . . .

De l'air qui vous entoure une sagesse émane,
La plante vous conseille et le sol vous instruit ;
Restez! dit le sillon dont vous cueillez la manne
Et le frêne du seuil : Malheur à qui me fuit!

. . . .

Qu'elle est hideuse à voir la misère des villes!
De quels affreux haillons ses membres sont vêtus!
Que d'opprobres en elle et de passions viles!
La pauvreté rustique est mère des vertus!

Elle a sa dignité ; sans envie et sans haine,
Elle va poursuivant le travail de ses bras ;
Virile et bienfaisante, elle ressemble au chêne,
D'autant plus généreux sur des sols plus ingrats!

C'est elle qui revêt d'une indomptable force
Vos fils durs à la neige, insensibles au feu ;
Par elle vous gardez, sous une rude écorce,
Les tendresses du cœur et la croyance en Dieu.

Si la France un matin vous aligne en phalange,
Vous savez faire honneur à votre humble berceau,
Vous, dignes héritiers des gloires sans mélange,
Frères de Jeanne d'Arc, de Hoche et de Marceau.

Et la voix bienfaisante qui retient les villageois au village leur en raconte les douceurs, leur en révèle la secrète poésie, méconnue des esprits vulgaires, qui dédaignent ces fleurs de l'âme, de la même manière que leur pied distrait dédaigne et foule les fleurs odorantes d'une prairie. Lisez ce joli morceau:

Pendant la moisson.

En juillet, par le plein soleil,
Cherchant un peu d'ombre, un lit d'herbe,
Des moissonneurs au front vermeil
S'étaient assis près de leurs gerbes.

Sous un vieux chêne hospitalier,
Oubliant le poids des faucilles,
Ils mangeaient, cercle familier
De joyeux gars, de brunes filles.

C'était un charme de les voir
Échanger entre eux les rasades,
Et rompre gaîment leur pain noir,
Et croquer les vertes salades.

Les taillis, les eaux, les grands blés,
La terre même, qui poudroie
Autour des groupes attablés,
Tout respirait amour et joie.

Deux musiciens passaient par là,
Vagabonds d'aspect germanique;
A grands cris on les appela :
— Faites-nous donc votre musique!

Eux d'obéir. L'un, svelte et blond,
Figure étrange, mais honnête,
Fit résonner le violon,
L'autre chanter la clarinette.

(1) Un volume in-12, chez Michel Lévy frères, rue Vivienne, 2 bis. — Prix : 2 francs.

Sonores échos d'outre-Rhin,
Chansons de l'errante Bohême :
La cigale au bruyant refrain
Se tut, — quoique artiste elle-même.

Que de voluptés à la fois
Pour la friande compagnie!
On eût dit un festin de rois,
Accompagné de symphonie.

Quand le duo mélodieux
S'interrompait de courtes pauses,
Les sous pleuvaient à qui mieux mieux
Aux pieds des humbles virtuoses.

. . .

Et moi, du seuil de la maison,
Regardant la scène à distance,
Je pensais : Montaigne a raison,
« Les gueux ont leur magnificence ! »

Cet autre morceau fait aimer les plus humbles détails du foyer rustique :

Les Images d'un Sou.

Salut, mère du Christ, front ceint de l'auréole,
Pierre, muni des clefs que Jésus vous donna,
Salut, jeune vainqueur, passant le pont d'Arcole!
Salut, bon saint Joseph! — Salut, fier Masséna!

Je vous aime, dessins naïfs, simples ébauches,
Suspendus au foyer du travailleur des champs.
Dures sont vos couleurs, vos traits sont lourds et gauches;
Mais vous n'en êtes pas à mes yeux moins touchants.

Murat, sous le dolman, a l'épaule un peu forte;
Ney, devant l'ennemi, fait un saut de tremplin ;
Sainte Agathe a vraiment trop de rouge. — N'importe,
D'un respect attendri, je me sens le cœur plein.

Le riche en son palais montre des toiles rares ;
Van Dick, Rembrandt, Corrége en décorent les murs,
Le pauvre n'a que vous pour tableaux et pour lares,
Seuls vous lui souriez sous ses lambris obscurs.

Aux petits comme aux grands il fallait des ancêtres,
Des exemples sacrés et de vivants blasons.
Vous, aimés des petits, chers aux groupes champêtres,
Vous êtes leurs aïeux, les chefs de leurs maisons !

Ils se content, le soir, près de l'âtre qui brille,
Les faits par qui vos noms devinrent glorieux;
Et vous initiez la modeste famille
A toutes les grandeurs de la terre et des cieux.

Dans notre vieille France il n'est pas de chaumière
Où l'on ne vous retrouve au mur crépi de chaux,
Symboles de foi pure et de vertu guerrière,
Apôtres et martyrs, et vous, fiers maréchaux!

De deux religions vous nourrissez les flammes,
Chacun de vous répand de sublimes leçons;
Vierges, à la pudeur vous élevez les femmes;
Soldats, vous enseignez la bravoure aux garçons.

Ah! sur cet humble mur que rien ne vous remplace,
Devant nos paysans, restez, naïfs dessins,
Faites naître à jamais chez cette forte race
Le culte des héros et le culte des saints!

Que le hameau par vous, magnanimes exemples,
Donne à la charité toujours de blanches sœurs,
Qu'il fournisse toujours des prêtres à nos temples,
Toujours à nos drapeaux de vaillants défenseurs!

On voudrait tout citer! mais, du moins, l'auteur de *la Vie réelle* ne craint pas ici le reproche de s'être trop facilement laissé aller à s'approprier *la Vie rurale*. Quelle distance entre une humble prose et de beaux vers !

Langue qui vient du ciel, toute limpide et belle,
Et que le monde entend, mais qu'il ne parle pas !

Mme BOURDON (MATHILDE FROMENT).

Littérature Étrangère.

THE SLEEPERS

They are sleeping! — Who are sleeping? —
Children wearied with their play :
For the stars of night are peeping,
And the sun hath sank away.
As the dew upon the blossoms
Bows them on their slender stem,
So, as light as their own bosoms,
Balmy sleep hath conquered them.

They are sleeping! — Who are sleeping? —
Mortals compassed with woe;

LES DORMEURS

Ils dorment, — quels sont ces dormeurs ? — Des enfants fatigués de leurs jeux : car les étoiles de la nuit glissent leur rayon furtif, et le soleil s'est couché. Comme la rosée en tombant sur les fleurs les fait fléchir sur leur tige délicate, ainsi non moins léger que leurs poitrines, un doux sommeil s'est emparé des enfants. . . .

Ils dorment, — quels sont ces dormeurs ? — Des hommes en butte au malheur ; leurs paupières chargées de larmes

Eyelids wearied out with weeping
Close for wery weakness now.
And that short relief from sorrow
Harrassed nature shall sustain,
Till they wake again to-morrow,
Strengthen'd to contend with pain.

They are sleeping! — Who are sleeping? —
Captives on their gloomy cells;
Yet sweet dreams are o'er them creeping,
With their many colour'd spells.
All they love — again they clasp them,
Feel again their long-lost joys;
But the haste with which they grasp them
Every fairy form destroys.

They are sleeping! — Who are sleeping? —
Misers by their hoarded gold;
And in fancy now are heaping
Gems and pearls of price untold;
Golden chains their limbs encumber,
Diamonds seem before them strewn;
But they waken from their slumber,
And the splendid dream is flown.

They are sleeping! — Who are sleeping? —
Pause a moment — softly tread;
Anxious friends are fondly keeping
Vigils by the sleeper's bed!
Other hopes have all forsaken, —
One remains, — that slumber deep, —
Speak not, lest the slumberer waken
From that sweet, that saving sleep.

They are sleeping! — Who are sleeping!
Thousands who have passed away
From a world of woe and weeping,
To the regions of decay!
Safe they rest, the green turf under;
Sighing breeze, or music's breath,
Winter's wind, or summer's thunder
Cannot break the sleep of death!

M. A. Browne.

se sont fermées sous la fatigue. Un repos momentané répare leurs forces épuisées, jusqu'à ce que demain ils se réveillent, obligés de lutter de nouveau contre la peine.

Ils dorment, — quels sont ces dormeurs? — Des prisonniers dans leurs cellules obscures. Des rêves agréables voltigent autour d'eux avec leurs enchantements prismatiques; ils les aiment, les enlacent, ils ressentent encore les joies qu'ils ont perdues depuis longtemps... Mais dans leur empressement à saisir ces rêves, les prisonniers en voient s'évanouir les formes délicieuses.

Ils dorment, — quels sont ces dormeurs? — Des êtres malheureux par l'amas de leurs richesses : dans leurs rêves ils amoncellent encore des pierreries et des perles d'un prix inouï. Des chaînes d'or pressent leurs membres, les diamants semblent semés devant eux : mais ils s'éveillent, et le splendide rêve s'envole.

Ils dorment, — quels sont ces dormeurs? — Arrêtez-vous un instant, marchez sans bruit. Des amis pleins d'anxiété veillent avec tendresse près du lit de celui qui dort. Toutes les espérances sont évanouies; il n'en reste qu'une : c'est celle d'un profond sommeil. Ne parlez pas, pour ne point tirer le malade de ce sommeil sauveur.

Ils dorment, — quels sont ces dormeurs? — Des milliers de créatures qui ont passé d'un monde de misère et de larmes à la région de la mort! Ils reposent tranquilles sous le tertre vert : ni la brise harmonieuse, ni les chants, ni le vent de l'hiver, ni le tonnerre de l'été ne peuvent rompre le sommeil de la mort!

Mlle Amélie Desprez.

RÉGINE DE BEAUFRENY

I

Vers l'an 1820, par une tiède soirée de juillet, deux jeunes filles d'environ dix-huit ans se promenaient au clair de lune dans un vaste parc où les arbres et les fleurs étaient groupés avec tant d'art et de grâce, qu'à leur aspect, à leur parfum, on se sentait heureux de vivre. L'âme, pénétrée d'une douce émotion, s'ouvrait à l'espérance et l'avenir lui apparaissait radieux à travers le prisme de ce paradis terrestre. A l'heure où nos jeunes filles en parcouraient les allées, l'ombre du soir brunissait les vertes pelouses; le murmure des jets d'eau et la clarté douce et mélancolique répandue par la lune à travers le feuillage produisaient une tout autre impression. Ce n'était plus la joie que faisait naître dans le jour l'éclat de mille fleurs diverses sous les reflets dorés des rayons du soleil, c'était un sentiment pieux qui reportait la pensée vers le dispensateur de tant de biens. L'une de ces jeunes filles, Régine, orpheline de mère, était la fille unique de M. de Beaufreny, et, dans cet Eden, tout était disposé pour charmer ses yeux, pour réjouir son cœur, pour égayer sa jeunesse privée de l'amour d'une mère.

Au nord de ce parc, une épaisse charmille cachait entièrement une muraille mitoyenne, derrière laquelle s'étendaient les allées sombres et humides d'un autre jardin tout aussi vaste que celui-ci, mais où la nature, livrée à elle-même, ne produisait que des fleurs sauvages croissant çà et là dans l'herbe dont toutes les allées étaient couvertes. La grosseur de ses arbres centenaires, les ronces qui obstruaient

tous les sentiers le faisaient ressembler à une forêt vierge.

Régine et sa jeune compagne, Claire d'Arémont, s'étant oubliées dans le charme d'une intime causerie, se trouvèrent, sans y penser, sous l'épaisse charmille faite dans l'intention d'ôter à M. de Beaufreny la vue d'un mur qui lui aurait fait prendre son jardin en horreur. Excepté le jardinier qui en taillait le feuillage et en ratissait la terre, jamais personne ne passait sous la charmille.

Régine, naturellement expansive et exaltée, parlait avec animation : une mèche flottante de ses cheveux s'accrochant à un rameau appela son attention sur l'endroit où elle était. Le mot commencé expira sur ses lèvres. Son cœur battit violemment. Un léger cri lui échappa.

« Qu'est-ce donc ? » dit Claire en tremblant de peur sans savoir pourquoi.

Mais Régine était déjà loin ; elle fuyait avec une frayeur d'enfant jusque sous les fenêtres du salon où son père et les parents de Claire causaient sérieusement, tandis que les jeunes filles se livraient à leur gai babillage.

Croyant à un danger qu'elle n'avait point aperçu, Claire eut bientôt rejoint sa compagne.

« Parler d'avenir, et se trouver tout à coup contre cette muraille au moment où l'on rêve de bonheur ! dit Régine. Quel réveil ! Cela donne le frisson.

— Qu'y a-t-il donc derrière cette muraille ? demanda Claire.

— Derrière cette muraille il y a monsieur Morvan.

— Monsieur Morvan, que l'on dit si riche et que l'on ne voit jamais nulle part ? continua Claire.

— Oui.

— Serait-ce par hasard un ogre que monsieur Morvan ?

— Tu ne sais donc pas quel est cet homme ?

— Non.

— Écoute, Claire. Pendant le temps de la terreur, M. Morvan était depuis longtemps l'homme d'affaires de la mère de mon père. Séparée de son fils unique qui venait de se marier, ma grand'mère s'accoutuma à mettre toute sa confiance dans cet homme cupide, qui cachait la plus hideuse avarice sous les dehors trompeurs du dévouement. Secrétaire de madame de Beaufreny, il savait qu'elle entretenait secrètement une correspondance avec des émigrés. Il la dénonça au tribunal révolutionnaire, et mon malheureux père vit la tête de sa mère tomber sur l'échafaud. Bientôt après, l'hôtel et les biens de la victime, devenus propriétés nationales, furent achetés à vil prix par Morvan. Comprends-tu, Claire, que la muraille qui nous sépare de lui me fasse peur comme si je devais y voir apparaître un fantôme sanglant ? »

Insensiblement, les deux jeunes filles s'étaient rapprochées. Leurs membres se touchaient, leurs corps se serraient l'un contre l'autre, en tremblant.

« Ce fut alors, reprit Régine, dont les lèvres pâlirent autant que son visage, qu'il épousa une jeune fille de bonne famille que la révolution avait faite orpheline, et qu'il acquit ainsi des biens immenses laissés à la pauvre enfant, mais à la condition d'épouser Morvan, membre d'un comité révolutionnaire. Quel fut le sort de cette seconde victime ? Nul ne le sut, car, après le jour de son mariage, on ne revit d'elle que son cercueil qui, au bout de deux années, sortit de ce sombre hôtel, dont le silence ressemblerait à celui du tombeau si l'on n'entendait chaque matin la porte s'ouvrir et se refermer pour livrer passage à l'unique servante qui y a vieilli sans jamais causer avec aucun voisin. Madame Morvan laissa un fils que personne ne connaît ici. Quant à monsieur Morvan, détesté dans la ville, il ne s'y est lié avec personne et paraît complétement absorbé par la possession de ses richesses, que le cumul augmente toujours.

— Rentrons, dit Claire, j'ai froid. »

Elle aussi était devenue toute pâle.

II

Quatre ans après cette conversation, Régine, seule dans sa chambre, était accoudée sur sa table à ouvrage, la figure appuyée sur ses mains ; de grosses larmes coulaient de ses yeux. Un poids douloureux pesait sur son cœur, et la plus grande perplexité se peignait dans son regard à travers ses pleurs.

Jeune fille, tu souffres d'indécision, de crainte, de remords même, car le mal que tu redoutes c'est toi qui l'as fait naître. Tu as peur de toi-même ! Pourquoi ne pries-tu pas ? C'est de Dieu que viennent la force et le conseil. Calmée par la prière, tu sentirais découler de ton cœur, comme un baume rafraîchissant, la pensée salutaire qui te sauverait ?

Régine, douée déjà d'une imagination vive, exaltée, romanesque, peut-être, avant même d'avoir lu un roman, avait eu le tort, plus grave qu'on ne le pense, de se permettre quelquefois, sans consulter son père, des lectures propres à développer, à augmenter en elle l'attrait des situations extraordinaires, la disposition naturelle à s'abandonner à des illusions.

Dans le monde où son père la conduisait, elle vit, un soir, un jeune homme qui eut tout d'abord pour elle le charme de l'inconnu. Excepté la maîtresse de la maison, personne ne paraissait le connaître. Sans être plus beau qu'un autre, il était remarquable et distingué, bizarre peut-être. Dans ses traits fins, dans son nez pincé, dans ses lèvres serrées à travers lesquelles s'échappait parfois, mais rarement, un sourire auquel l'extrême beauté de ses dents donnait une grâce infinie, il y avait quelque chose de mystérieux. Son regard profond avait une fixité magnétique, dont la puissance attractive ressemblait à celle de l'oiseau de proie. Attirée par toute étrangeté, Régine, involontairement, suivait ce jeune homme du regard. Il s'en aperçut, et comprenant l'effet qu'il produisait, il s'informa du nom de la jeune personne qui le regardait ainsi. En apprenant qu'elle était mademoiselle de Beaufreny, il fit un mouvement de surprise, et dès lors son regard, se fixant à son tour sur elle, ne la quitta plus. Sous ce regard persistant, les yeux de Régine s'étaient bientôt baissés, elle sentait instinctivement sur elle les rayons obliques de ses yeux étincelants. La réunion était nombreuse, quelqu'un proposa de danser. La main du jeune homme vint s'offrir à mademoiselle de Beaufreny sans qu'il prononçât une seule parole, comme si d'avance elle eût été engagée avec lui pour le premier quadrille ; et, sans même se rendre compte de son action, Régine se leva et mit sa main dans celle qu'il lui tendait. Pendant la durée de la contredanse, la tenue du jeune homme fut parfaite. Il fut sobre de paroles, mais toutes celles qu'il prononça furent pleines de bon goût. C'était évidemment un homme d'esprit et de bonne compagnie. Rentrée chez elle, mademoiselle

de Beaufreny s'occupa trop de cette rencontre. Son imagination se monta et s'égara dans des idées romanesques. Ne sachant qui était ce jeune homme, Régine se plut à faire mille suppositions sur cette figure exceptionnelle. Bientôt elle le revit dans diverses maisons, mais le carême étant venu, on ne dansait plus; son inconnu n'avait donc aucun prétexte pour s'approcher d'elle. Partout où il arrivait elle voyait ses yeux chercher dans toute la salle jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré les siens, et dès lors ne plus se détourner, et chaque fois une indicible émotion la faisait rougir et pâlir tour à tour. C'en était fait, elle aimait, elle le croyait du moins, et le regard du jeune homme lui faisait penser qu'elle inspirait un de ces sentiments exaltés que malheureusement les jeunes filles rêvent trop souvent, et qui ne sont le plus souvent qu'un appât trompeur par lequel on séduit leur vanité.

Plusieurs fois, d'une voix tremblante, comme si on avait dû deviner sa pensée secrète, Régine avait demandé qui était ce jeune homme; ceux à qui elle s'était adressée ne le savaient pas. Il était froid, réservé et ne parlait à personne.

Un dimanche matin, comme mademoiselle de Beaufreny, accompagnée de son père, sortait pour se rendre à la messe paroissiale, la porte de l'hôtel Morvan, autrefois celui de Beaufreny, s'ouvrit et le mystérieux inconnu en sortit. A l'aspect de sa figure, M. de Beaufreny fut frappé de stupeur et Régine se sentit défaillir.

« Ce jeune homme doit être le fils de Morvan, s'écria M. de Beaufreny. Il me semble que je revois le misérable, quand il avait cet âge. Mêmes traits, même regard... Même âme, sans doute, ajouta-t-il après un moment de silence; bon sang ne doit point mentir! »

A ces paroles de son père, l'émotion de Régine alla jusqu'à l'épouvante.

« Ainsi donc, se dit-elle, l'homme dont l'image me suit partout est... »

Sa pensée n'osa pas achever, et ne pouvant se couvrir le visage, elle ferma les yeux.

Hélas! oui, c'était Urbain Morvan, dont le père avait livré au bourreau la tête de madame de Beaufreny.

D'abord, elle fit quelques efforts pour chasser de son esprit le souvenir du jeune Morvan, mais sans cesse entraînée vers la même pente par le manége habile d'Urbain, qu'elle retrouvait partout sur ses pas et qui la poursuivait sans relâche de son regard fascinateur, elle finit par penser qu'un destin fatal avait décidé de son sort et qu'elle aimait pour la vie. Dès lors, elle cessa de combattre sérieusement et, s'abandonnant à ce qu'elle crut être un amour invincible, elle en vint à penser que M. de Beaufreny était injuste en faisant peser sur le fils le crime du père. Cependant une vague terreur, une sorte de remords la troublaient, la livraient à tous les tourments d'une lutte pour laquelle elle n'avait pas la force qu'elle aurait trouvée dans de bons conseils et dans un sentiment plus profond du devoir, qui ne doit transiger avec aucune faiblesse, si bien cachée qu'elle soit au fond du cœur. Si Régine avait eu une mère, sans doute elle lui aurait ouvert son cœur, et de là serait venu le salut; mais la gravité de l'homme impose, elle n'eût point osé faire à son père un pareil aveu.

Cette situation dura quelque temps encore, mais quand le jeune Morvan se crut bien sûr du sentiment qu'il inspirait, il risqua sa demande par l'entremise d'une famille en relation avec M. de Beaufreny, en tâchant d'atténuer l'audace de sa recherche par l'expression d'une passion qu'il ne pouvait maîtriser. En recevant cette demande, M. de Beaufreny faillit tomber de son haut. Elle lui sembla le comble de l'outrage, mais que devint-il, bon Dieu! quand en la communiquant avec une violente colère à sa fille, il la vit pleurer à chaudes larmes sans oser le regarder!

« Quoi! disait le malheureux père avec désespoir, l'affront qu'osait me faire un Morvan en s'élevant jusqu'à ma fille n'était pas assez grand! Il fallait encore que son insolent amour fut partagé!.. Mais qu'ai-je donc fait, mon Dieu! pour que tant de honte fût réservée à mes cheveux blancs? »

Plusieurs années s'écoulèrent dans d'inutiles tentatives pour amener M. de Beaufreny à donner son consentement à ce mariage qui, en effet, révoltait la nature, et bien des amis s'en mêlèrent. Exaltée par les obstacles et peut être excitée par de mauvais conseils, Régine en vint enfin à faire à son père des sommations respectueuses. Dès ce jour, jusqu'à celui du mariage, M. de Beaufreny ne quitta plus son appartement, où il se fit servir ses repas afin de ne pas se trouver en face de sa fille. Un de ses parents était venu passer tout ce temps chez lui avec sa femme pour ne pas laisser mademoiselle de Beaufreny seule et pour l'accompagner à la cérémonie nuptiale.

Le matin de ce jour si cruel pour le père, si douloureux aussi pour la fille, Régine, après une nuit d'angoisses gémissait devant la toilette blanche et le bouquet virginal, dont l'aspect réjouit la jeune fille prudente et respectueuse qui a disposé de son cœur selon le gré de ses parents. Ce fut avec des yeux rougis et gonflés par les larmes qu'elle se laissa parer par sa femme de chambre, sans même jeter un regard vers sa glace. Prête à partir, elle ne put se résoudre à quitter pour toujours le toit de son bon père sans avoir au moins sollicité sa bénédiction, et, malgré la défense de M. de Beaufreny, elle se rendit à son cabinet, où elle se précipita en courant, tant elle craignait que l'ordre de se retirer ne l'arrêtât dans l'antichambre.

« Mon père! mon père! s'écria-t-elle en se jetant à genoux à l'entrée de cette pièce où M. de Beaufreny se promenait à grands pas, pardon et pitié!... Mon père, bénissez-moi!.. »

M. de Beaufreny ne répondit pas d'abord, mais il s'approcha d'elle et son visage exprima plus de douleur que de colère. Encouragée par cette remarque, Régine étreignit avec force les jambes de son père. M. de Beaufreny fit un mouvement en arrière pour se dégager; mais Régine, sans dénouer ses bras, le suivit à genoux en traînant sur le plancher son long voile de dentelle et sa robe de moire blanche.

« Mon père, bénissez-moi! répéta-t-elle en pleurant amèrement.

— Oui, ma fille, dit M. de Beaufreny, oui, je te bénis. Un père peut-il maudire? Non, ce ne sera pas moi qui appellerai sur ta tête le malheur avec la malédiction de Dieu. Hélas! la chaîne à laquelle tu tends tes mains sera bien assez lourde! Puisse-t-elle être allégée par ma bénédiction et que Dieu te pardonne le mal que tu me fais! Mais ne rentre jamais dans cette maison, dès que ta main aura touché celle d'un Mor-

van, et que cet homme n'ait pas l'impudence de passer le seuil de ma porte! Qu'il t'attende dans sa voiture, comme je l'ai ordonné, quand tu quitteras la maison de ton père pour le suivre à l'autel.

— Mon père! mon bon père!..

— Oh! oui, bon père! dit M. de Beaufreny. Mais je fus fils aussi! Et c'est l'homme auquel tu me sacrifies qui a fait tomber sur l'échafaud la tête de ma mère!.. Et c'est de ce sang maudit que naîtront mes petits-enfants! Et c'est ce nom exécré, méprisé que tu vas transmettre à mes descendants!.. »

Les deux mains crispées du vieillard se perdaient dans ses cheveux et de bruyants sanglots s'échappaient de sa poitrine.

« Ma fille! s'écria-t-il en se mettant lui-même à genoux et serrant dans ses mains les mains de Régine presque évanouie, mon enfant! c'est moi qui maintenant t'implore; moi, ton père, je te prie à genoux d'éloigner de moi ce calice. Régine, ma fille, je t'ai tant aimée! Pour prix de tous les soins prodigués à ta jeunesse, auras-tu l'horrible courage de m'ôter la raison? car, je le sens, mes idées se troublent, ma tête s'égare! »

M. de Beaufreny, le front appuyé sur celui de sa fille, pleurait comme un enfant. Régine, hors d'elle-même, se pressait contre lui, et leurs larmes, en coulant le long de leurs joues, se confondaient. Devant un père à genoux la fille rebelle allait céder. Mais un roulement de voitures s'arrêtant devant la maison la fit bondir et, en poussant des cris de désespoir, elle s'enfuit en répétant : Mon père, pardon! La porte du cabinet se referma d'elle-même sur elle. Au bruit qu'elle fit, Régine se retourna frappée au cœur comme durent l'être Adam et Ève en voyant se fermer derrière eux, pour toujours, la porte de leur premier séjour.

« Oh! non, s'écria-t-elle, ce n'est pas pour longtemps que cette porte m'est fermée; dussé-je venir tous les jours m'agenouiller devant elle, je la verrai se rouvrir. Un père pardonne, car il aime! »

Et toute en désordre, elle alla poser sa main dans celle du parent qui allait la conduire à la mairie et à l'église.

Comme l'avait voulu M. de Beaufreny, Urbain Morvan avait attendu dans sa voiture que la fiancée vînt monter dans la sienne.

Pendant la cérémonie du mariage, les larmes de Régine ne cessèrent de couler, et plus d'une fois Urbain, froissé dans son orgueil, fronça le sourcil en la regardant de côté.

A la sortie de l'église, les voitures conduisirent à l'hôtel Morvan les époux, que leurs témoins seuls accompagnaient. Lorsqu'elle fut descendue de voiture dans la grande cour où l'herbe croissait en toute liberté, Régine pria son mari de lui permettre d'aller, avant d'entrer chez lui, rendre ses devoirs à M. de Beaufreny, dût-il refuser de la recevoir.

« Vos désirs seront mes lois, madame, dit Urbain de sa voix douce au timbre faux; mais, dans votre intérêt, ajouta-t-il en changeant insensiblement les inflexions et relevant vers sa femme un regard fixe et dur, permettez-moi de vous engager à différer un peu cette démarche, qui, peut-être, sera mal accueillie; vous avez déjà été bouleversée aujourd'hui par tant d'émotions diverses! Et puis, j'ai à vous présenter à mon père, » continua-t-il en la prenant par la main et la tournant vers M. Morvan, qui, n'ayant pas cru devoir assister à la cérémonie, était venu jusqu'au bas de son perron au devant de sa bru.

Régine, restée comme pétrifiée sous le regard de son mari, cherchait en vain un mot à répondre à son beau-père, qui lui disait d'une voix toute semblable à celle de son fils :

« Soyez la bienvenue dans ma maison, madame, rien ne sera négligé pour vous la rendre agréable. »

Elle eut comme un éblouissement. Il lui sembla voir derrière le vieux Morvan l'ombre de sa grand'mère.

« Monsieur, dit-elle enfin, pardonnez-moi. Je vous remercie, mais j'ai laissé mon père dans un tel état, que ma raison en est troublée. »

Et se retournant vers Urbain, involontairement elle joignit ses mains, car elle avait bien senti que la prière de son mari était un ordre, et que son regard était celui d'un maître.

Il répondit par un sourire amer et ironique à sa muette prière.

« Calmez-vous donc, lui dit-il froidement et presque tout bas. Ne vous donnez pas en spectacle. Tout cela n'est pas flatteur pour moi.

— C'est vrai, pensa Régine; mais il ne m'aime pas! il ne m'aime pas! se redit-elle avec effroi. Et des larmes abondantes jaillirent de ses yeux.

— Monsieur Morvan!... dit, avec l'expression du mécontentement, le parent qui avait accompagné Régine.

— Monsieur, dit vivement Urbain, je voulais épargner à ma femme des émotions qu'elle ne me paraît pas en état de supporter en ce moment. Si vous en jugez autrement, je l'abandonne à vos soins, puisqu'il ne m'est pas permis de la suivre; mais je vous prie instamment de ne pas nous priver longtemps d'elle et de vous. Vous comprenez que je vais l'attendre avec une impatience qui ne sera pas exempte d'inquiétude. »

Régine n'en attendit pas davantage, elle s'empara du bras de son vieux parent et s'enfuit vers M. de Beaufreny.

« Mon père? dit-elle en entrant aux domestiques. Comment est mon père?

— Nous ne savons pas, répondirent-ils. Monsieur n'a pas sonné; aucun de nous n'a osé ouvrir la porte de son cabinet. Nous avons écouté dans son antichambre, on n'entend rien, pas un souffle, pas un pas. »

Régine monta vivement l'escalier, et pour la seconde fois se précipita dans le cabinet de son père.

M. de Beaufreny, frappé d'une apoplexie foudroyante, était resté agenouillé à la place où Régine l'avait laissé.

Il était déjà froid.

Quand le parent de M. de Beaufreny accourut avec les domestiques, aux cris jetés par Régine, deux corps gisaient sur le parquet.

III

En proie à tous les ravages d'une fièvre cérébrale, Régine, depuis deux mois, luttait contre la mort. Le corps enfin était sauvé, mais les facultés intellectuelles semblaient anéanties. Assise à côté de son lit, une religieuse récitait son chapelet, et dans un coin de la chambre Urbain feuilletait un gros in-folio. Le temps brumeux jetait d'épaisses ombres dans cette chambre

d'une grandeur immense et déjà très-sombre; le vent soufflait avec un bruit lugubre dans les grands arbres qui l'obscurcissaient, et en interceptant les rayons du soleil, la rendaient froide comme une glacière. De temps en temps la religieuse, en enfonçant dans ses grandes manches ses mains bleuies par l'air vif et humide, tournait vers la cheminée un regard fort expressif, sans réussir à amener l'ordre d'y allumer du feu.

Tout à coup Régine souleva brusquement sa tête, et portant la main à la hauteur d'une de ses oreilles, elle parut écouter avec attention. Un bruit assourdissant de cloches partait à la fois de toutes les églises de la ville. Au mouvement qu'elle fit, la religieuse et Urbain furent à l'instant debout et devant son lit. A l'approche d'Urbain, Régine rentra précipitamment ses bras et ses épaules sous sa couverture.

« Un changement s'opère, ma bonne sœur, dit Urbain à la religieuse. Notre chère malade a remarqué le bruit des cloches, et, bien qu'elle ne paraisse pas m'avoir reconnu, le retour à la connaissance s'est cependant manifesté.

— Oui, dit la bonne sœur, écartez-vous un peu, ne la gênez pas »; et elle-même se retira.

Quand Régine n'eut plus personne devant elle, ses regards errèrent par toute la chambre, en s'arrêtant avec une sorte de vague inquiétude sur les tentures des murailles. C'étaient d'antiques tapisseries au petit point, représentant d'épais feuillages au milieu desquels des personnages de grandeur naturelle semblaient vaciller devant les yeux affaiblis de la malade. Ces tentures, ouvrages de sa grand'mère et de sa bisaïeule, étaient restées telles que madame de Beaufreny les avait laissées. Aucun meuble n'en cachait les détails. Dans l'hôtel Morvan, il n'y avait que les lits, les chaises et les tables indispensables à des êtres humains.

« Où suis-je? dit Régine. J'ai peur.

— Vous êtes chez vous, chère amie, dans votre chambre, dit Urbain en se rapprochant.

— Non, dit Régine. Mais vous... vous... » continua-t-elle avec l'accent de l'interrogation.

Son regard sembla chercher contre le mur une sonnette absente.

« Rose ! cria-t-elle.

— Qu'est-ce que Rose ? dit la religieuse.

— C'est son ancienne femme de chambre, répondit Urbain.

— Chère amie, dit-il, rappelez vos souvenirs, je suis Urbain, votre mari.

— Mon mari!... Urbain !... »

Régine se pressa le front du bout du doigt. Elle paraissait faire de grands efforts pour retrouver la mémoire.

« Urbain !... répéta-t-elle, je ne sais pas. »

Puis elle soupira d'un air découragé.

« Urbain Morvan! reprit son mari.

— Ne dites pas Morvan, dit tout bas Régine, appelez-le seulement Urbain. »

La lèvre d'Urbain se souleva avec amertume.

« Les souvenirs reviennent, dit-il.

Les cloches sonnaient toujours. Une seconde fois elles absorbèrent toute l'attention de Régine.

« Urbain !... mon mari!... » répéta-t-elle en portant de nouveau le doigt à son front.

Soudain un cri rauque qui ne put sortir tout à fait de sa poitrine épuisée lui échappa, et deux larmes brûlantes coulèrent lentement le long de ses joues.

« Je me souviens, dit-elle. Ces cloches sonnent l'enterrement de mon père!...

— Non, non, mon enfant! s'écria la bonne sœur, ces cloches sonnent la fête des élus.

— Mon père ! répéta Régine. Appelez-le, je veux le voir.

— Mon enfant, dit la religieuse, vous venez de faire une grande maladie. Calmez-vous, je vous en prie, car vous êtes sauvée; mais vous êtes encore bien malade.

— Alors, répondit Régine, mon père est mort!

— Pourquoi ?

— Il serait là!... »

Le médecin entra à ce moment; il s'appliqua d'abord à changer le cours des idées de la malade, puis il lui fit prendre une potion calmante, et pendant quelques heures la pauvre jeune femme retrouva dans un sommeil agité l'oubli de tous ses maux.

La convalescence fut longue, et tout l'hiver se passa pour Régine dans cette triste chambre où l'âtre s'était enfin garni d'un peu de bois, se consumant lentement sous la cendre amoncelée, sans jeter la moindre flamme. Régine, accoutumée au bien-être, frissonnait constamment, les pieds sur les chenets, quoique affublée de tous ses châles. Son mari lui faisait fidèle compagnie ; mais au lieu de se sentir heureuse de sa présence continuelle, Urbain, toujours là, pesait sur son cœur comme un cauchemar.

« Hélas ! se dit-elle un jour, moi non plus, je n'aimais pas! J'ai pris le désordre de l'imagination pour les mouvements du cœur... La véritable affection prend sa source dans l'estime... et c'est pour cela que je me suis irrévocablement enchaînée ! Mais qu'est-ce encore que ma chaîne auprès de mes remords ? C'est pour cela aussi que j'ai tué mon père !... »

En vain, en grelottant, Régine réclamait plus de bois dans la haute et large cheminée d'autrefois.

« Qu'est-ce que dirait mon père ? répondait froidement Urbain. Le vôtre vous a trop gâtée, chère amie. Avec le temps vous vous accoutumerez à notre simplicité toute primitive et un peu rude, j'en conviens.

— Mais nous ne sommes pas forcés de nous chauffer à ses frais. N'avons-nous pas notre fortune personnelle, la mienne ?

— Si mon père me voyait moins économe que lui, il serait mécontent.

— N'est-ce pas plutôt, Urbain, que vous lui ressemblez ?

— Quand cela serait? dit Urbain avec son regard de maître, devant lequel l'esclave courba la tête. Mais vous me calomniez, chère amie, reprit-il en souriant ironiquement et adoucissant sa voix jusqu'au son mielleux.

— Pourquoi vivre en commun, quand on n'a pas les mêmes goûts? dit Régine. Allons habiter ma maison.

— Nous ne pouvons pas quitter mon père, dit Urbain. Il s'en vengerait.

— Comment ?

— En se remariant.

— Eh bien ! que nous importe ?

— Vous trouvez qu'il ne nous importerait pas d'avoir à partager ma fortune avec des frères et sœurs? reprit Urbain en riant. Votre désintéressement va

trop loin, ma chère; vous me permettrez d'en avoir moins, la chose en vaut la peine; car si mon père, homme de précaution, ne m'a rien donné en mariage, afin de m'épargner la tentation de rien dissiper, il me laissera un jour (nul n'est éternel) une fortune de beaucoup supérieure à la vôtre.

— Et c'est pour cela que nous vivons aussi pauvrement que les plus misérables!...

— Allons, voi à les grands mots.

— Urbain, dit la jeune femme en pleurant, vous ne voulez pas ma mort, n'est-ce pas? Eh bien, je vous le déclare, je ne puis supporter la vie qui m'est faite.

— Pas d'exaltation, Régine, c'est là votre défaut capital. Avec moi, les frais de mise en scène seraient perdus, car, je vous l'avoue, je suis en toutes circonstances froid et positif. Le parti le plus sage, le seul d'ailleurs que vous puissiez prendre, sera de vous conformer aux exigences de votre nouvelle position. Et maintenant, n'en parlons plus; on s'accoutume à tout. »

Les larmes se séchèrent dans les yeux de Régine. Elle restait atterée, mais calmée par l'inutilité de toute tentative, devant un arrêt qu'elle sentait être irrévocable.

« Oui, pensa-t-elle, il faut me résigner... expier! »

Quand les plus grands froids furent passés, on cessa de servir à Régine, dans sa chambre, sa nourriture de convalescente, un peu plus délicate que celle de la famille, et elle vint à l'heure des repas prendre sa place à la table commune. Ce fut seulement alors qu'elle put juger de la frugalité et de la parcimonie qui régnaient dans la maison de son beau-père, où, pour ne pas multiplier les feux, chacun se tenait dans la salle à manger, aussi grande, aussi vide, aussi glaciale que tout le reste de la maison. La vieille Marthe même s'y installait le soir avec son rouet et filait derrière ses maîtres, à la lueur d'une petite lampe antique, dont la faible et lugubre clarté ressemblait à celle d'une lampe sépulcrale. Le vieux Morvan, que jusque-là elle n'avait vu que de temps en temps et pendant quelques instants, quand il prenait la peine d'aller s'informer de l'état de sa santé, pesa sur elle de tout le poids de son impérieuse froideur et de son avarice. Urbain lui-même pliait comme un roseau devant la volonté de son père. Cette volonté n'était jamais brutalement exprimée Chez les Morvan, les paroles étaient toujours convenables, mielleuses, même quand elles tranchaient dans le vif. Jamais les voix ne s'élevaient; les choses les plus dures s'y disaient du ton le plus hypocritement doux. Du reste, on y parlait fort peu et on n'y riait jamais. Les traits d'Urbain seuls s'éclairaient quelquefois d'un sourire ironique. Quant à la vieille Marthe, elle ne connaissait dans la maison que son vieux maître. De quelque part que lui vînt un ordre, elle ne l'exécutait qu'après en avoir cherché l'approbation dans les yeux de M. Morvan. Était-ce attachement, était-ce crainte, ou tous les deux ensemble? elle avait toujours vis-à-vis de son maître l'œil vigilant et l'oreille ouverte; elle ne lui laissait jamais le temps de désirer, encore moins d'ordonner; elle le devinait en toutes choses, elle le savait par cœur. Elle ne faisait pas plus d'attention à Régine que si c'eût été une enfant. Régine, pour elle, c'était un lit de plus à faire, un couvert de plus à mettre. Les soins particuliers dus à sa personne et à ses vêtements, Régine avait dû s'accoutumer à les prendre elle-même, et le travail qu'ils lui imposaient rompait seul la monotonie de sa pesante existence. Vainement elle avait réclamé Rose, sa jeune femme de chambre et toutes les choses dont autrefois elle ne pouvait se passer, elle recevait toujours d'Urbain la même réponse : — Qu'est-ce que dirait mon père?

Aussitôt que Régine s'était senti la force de sortir, elle avait prié Urbain de la conduire à la maison de son père comme à un pieux pèlerinage.

« Nous ne pouvons pas la visiter, avait répondu Urbain.

— Pourquoi cela?

— Ne l'habitant pas, je ne devais pas la laisser improductive, avait-il dit; je l'ai louée toute meublée.

— Louée!... sans me consulter!...

— Ma chère amie, s'il s'était agi de la vendre, il m'aurait fallu votre consentement; mais pour une affaire de location, je n'avais pas besoin de votre permission, avait répondu Urbain de sa voix doucereuse, assaisonnée de son sourire gracieusement moqueur. La femme est sous puissance de mari, mais le mari n'est pas sous puissance de femme. »

Régine s'était mise à pleurer amèrement.

« Voilà ma femme dans ses agitations. Chère bonne, vous courez le risque de jouer avec moi le rôle de femme incomprise; je n'entends rien aux exagérations. Voulez-vous que je vous conduise dans votre chambre? Le solitude vous calmera. Moi, je n'y puis rien; je ne comprends pas. »

Régine s'était sauvée toute seule et s'était tenue enfermée jusqu'à l'heure où Marthe, scandalisée d'avoir vu attendre son vieux maître, était venue tout effarouchée crier derrière la porte fermée : « Monsieur est à table! »

Dominée malgré elle et presque à son insu, Régine s'était rendue précipitamment dans la salle à manger, comme si elle eût été poussée par un ressort. Le vieillard, tenant d'une main la cuiller à potage, avait jeté sur elle un regard mécontent. Son mari, debout, l'attendait pour s'asseoir. Jamais, depuis, elle n'avait osé reparler de sa maison.

Régine avait aussi demandé à voir ses parents, ses amis. Là, Urbain ne s'était pas servi de son père comme d'un épouvantail; il avait répondu nettement: « Non. Vos parents seraient mal pour moi et vous conseilleraient peut-être dans un sens qui serait préjudiciable à la paix de notre intérieur, et vos amis entretiendraient en vous des goûts de luxe et de dissipation. Il faudra que ma société vous suffise, ma chère; casanier par nature, je vous ferai fidèle compagnie, mais il faut renoncer au monde. Je le déteste et ne m'y suis montré que pour y chercher l'occasion de me marier convenablement; je ne vous y laisserai pas paraître sans moi. Quand il fera beau, nous irons de temps en temps nous promener ensemble dans la campagne et le temps se passera. Bah! c'est une vie comme une autre, vous vous y ferez. »

Régine aurait voulu se réfugier dans le sein de Dieu, mais Urbain lui avait dit : « Ici, nous ne sommes pas croyants; les pratiques religieuses ne sont pas dans nos habitudes; je ne permettrai pas à ma femme de courir les églises, car il ne me conviendrait pas de l'y accompagner. » Pour temple, Régine n'eut donc que sa chambre, mais Dieu est partout où une prière

fervente s'élève vers lui du fond d'un cœur sincère.

Le printemps arriva, les vieux arbres du jardin se couvrirent d'un jeune feuillage. Oubliant ses anciennes terreurs du temps où elle entendait leur bruissement de l'autre côté de la muraille, Régine essaya de se frayer un chemin dans les allées à travers les broussailles pour reculer un peu lés limites de sa prison. Ce noir et épais fourré, où il faisait nuit en plein midi, était aussi triste que sa chambre, mais c'était autre chose, et les émanations qui s'échappaient des riants parterres au milieu desquels s'était écoulée son heureuse enfance, arrivaient par-dessus le mur et venaient l'enivrer. Elles réveillaient dans son âme engourdie sous le manteau de glace qui l'enveloppait mille souvenirs en même temps doux et cruels. Elle pleurait alors avec abandon, et cependant elle avait pris goût à ce jardin où elle échappait à la présence d'Urbain; car les promenades à travers ce bois sombre le tentaient peu. Elle s'y abandonnait à la rêverie pendant des demi-journées.

« Quel charme a donc cette obscurité? lui dit un jour Urbain en allant la surprendre sous un massif; vous altérez votre santé sous ces voûtes de feuillage. On y est pénétré jusqu'aux os par l'humidité.

— Je n'oserais dire que je m'y plais, Urbain, car je m'y consume de tristesse, et cependant j'y reviens malgré moi.

— Que vous êtes pâle! dit Urbain en s'asseyant près d'elle. Souffrez-vous? »

Régine leva vers lui un regard douloureux; ce fut sa seule réponse.

Un long silence suivit.

« Régine, dit tout à coup Urbain, pourquoi ne nous tutoyons-nous pas ? »

Hélas! pensa la pauvre femme, c'est sans doute parce qu'une douce familiarité ne peut naître que de l'affection. Mais cette fois encore elle ne répondit que par un sourire triste et doux.

« Allons, dit Urbain, venez. Cette vie rêveuse ne vaut rien. Mon père a raison; il dit qu'elle détruit votre santé. »

Régine, sans répondre, suivit son mari.

« Vous êtes trop oisive, ma bru, dit le père dès qu'il l'aperçut. De mon temps, les femmes cousaient et tricotaient; elles pensaient moins et se portaient mieux.

— C'est une bonne idée, dit Urbain, un peu de travail distrait et entretient la santé. »

Régine se le tint pour dit. Elle avait compris, et, comme en toute autre occasion, elle se soumit sans murmure à la volonté de fer de ces deux hommes, qui semblaient n'avoir qu'une âme à eux deux.

Dès lors ses journées se passèrent invariablement à tricoter des bas et à raccommoder le linge de la maison.

Elle expiait; le remords lui commandait la résignation; mais elle ne se demandait plus de quoi était morte la jeune mère d'Urbain.

A voir l'entente constante des deux Morvan, on aurait pu croire que le père et le fils s'aimaient, autant du moins que les avares peuvent s'aimer; il n'en était rien. Dans son fils, Morvan haïssait son héritier, le futur possesseur des biens dont il ne pourrait pas emporter au tombeau la moindre parcelle; et Urbain, malgré sa soumission et son respect apparents pour son père, comptait dans le secret de son cœur les jours qui le séparaient de celui où il prendrait possession de cette fortune qu'il savait être grande, mais dont il ne connaissait pas même le chiffre, tant son père se défiait de lui. De même que le vieux Morvan avait autrefois dénoncé madame de Beaufreny au tribunal révolutionnaire, si Urbain avait pu accuser là-haut son père de vivre trop longtemps, il l'aurait fait; mais la vie du vieil Harpagon n'en était pas moins en sûreté auprès du jeune avare : le lâche crime de dénonciation était le seul que chacun d'eux pût commettre. Tous deux étaient incapables d'une action qui aurait pu les conduire en cour d'assises.

Des mois, des années s'écoulèrent. La taille de Régine se courbait, ses yeux se creusaient, tous ses traits s'allongeaient et une toux sèche et nerveuse déchirait sa poitrine. Elle s'en allait lentement, mourant d'ennui, de froid, d'isolement.

« Si du moins j'étais devenue mère! pensait quelquefois Régine, j'aurais eu dans la vie un puissant intérêt, une affection profonde qui m'aurait tenu lieu de tout! Mais, étais-je digne de l'être ? Un enfant! à moi qui ai tué mon père!... Et puis mon fils se fût appelé Morvan !... c'est cette pensée qui a porté à mon père le coup fatal!... Et mon enfant aurait eu la figure, l'âme des Morvan! Dans ma vieillesse j'aurais lu dans son cœur, comme aujourd'hui dans celui d'Urbain, l'impatience de recueillir un héritage trop lent à venir!... Oh! Dieu fait bien ce qu'il fait. Il valait mieux que nul descendant ne naquît de cette union réprouvée. Mon père, pardonnez-moi, votre noble race va s'éteindre, mais elle ne sera pas souillée par le mélange impie du sang des Morvan! Votre fille a été sourde à votre dernière prière, mais Dieu l'a exaucée! »

Et la malheureuse femme retenait ses sanglots et dévorait ses larmes, car Urbain, dur et railleur, fronçait le sourcil ou se moquait de tout sentiment exalté.

L'été s'avançait, les forces de Régine diminuaient tous les jours, cependant elle n'était pas alitée; ce n'était plus qu'une ombre, mais chaque matin l'habitude la ramenait machinalement sur son vieux fauteuil, contre la fenêtre de sa salle à manger, devant sa table à ouvrage.

A la chute des feuilles, ses voisins virent un matin sortir du sombre hôtel, presque seul, comme autrefois celui de la mère d'Urbain, son corps usé avant le temps par le malheur. Elle s'était éteinte sans qu'on s'en aperçût, son tricot dans les mains.

ADÈLE CLERET.

LA BELLE SAHARA

SOUVENIR DE CONSTANTINE

I

De ce qu'un rayon de soleil fit découvrir à l'auteur dans la rue de la Mouche à Constantine.

Le ciel était d'un gris sombre, la pluie tombait par torrents sur le toit déjà fortement ébranlé de la misérable bicoque que j'habitais depuis vingt-quatre heures, dans la rue de la Mouche; de larges gouttes, filtrant à travers les solives, tombaient par intervalle jusque sur le sol inégal de la pièce longue et étroite qui servait à la fois, à toute ma famille, de salon et de chambre à coucher. Ce temps si étrangement maussade, dans un pays où j'avais cru ne trouver que rayons éblouissants, que soleil sans nuage, joint à la contrariété de ne pouvoir courir de suite à la recherche d'un logement plus convenable, augmentait encore la tristesse qui m'avait saisie la veille en apercevant, du pont d'Aumale (1), le nid de vautours qui allait devenir notre prison pour tout le temps qu'il plairait à M. le ministre de la guerre.

A moitié couchée sur un divan de calicot rouge, dans un marabout (2) à moulures enluminées, je pensais à mon doux pays, à mes parents, que je craignais de ne revoir qu'après de longues années d'absence, et quelques pleurs mouillaient ma paupière. Dans ce moment un rayon de soleil, perçant les sombres nuages, vint dorer les murs nus et bossués de ma chambre; ce rayon me fit l'effet d'un sourire au milieu des larmes; je courus à la lucarne grillée qui seule éclairait cette pièce, et montant sur un des petits bancs de bois qui, avec un lit de planches et le divan installé à la hâte, composait alors tout notre mobilier, je me mis à regarder, d'abord le ciel couvert de nuages, puis la terre, c'est-à-dire le bout de rue changé en ruisseau, qu'il m'était permis d'apercevoir. Vers le ciel je ne distinguai qu'une cigogne qui, traversant l'espace, s'occupait de pourvoir aux besoins de sa jeune famille; sur la terre, je ne vis qu'un pauvre Arabe à peine couvert d'un burnous sale et déchiré; pieds nus, dans la boue, il chassait devant lui quelques-uns de ces malheureux bourriquets chargés de peaux de bouc qui charrient à Constantine l'eau blanchâtre du Rummel ou celle un peu plus limpide des fontaines d'El-Kantara.

Et comme ce spectacle n'avait rien de fort réjouissant, je me disposais à quitter la lucarne, lorsqu'une femme d'une taille élevée se montra tout à coup sur le seuil d'une porte voisine. A son voile noir, au bandeau de lin qui couvrait son front, au chapelet pendu à sa ceinture, j'avais reconnu avec joie une sœur de charité. Sa vue seule me fit du bien, comme si je venais de trouver une amie sur cette terre étrangère. Elle leva la tête vers le ciel, sans doute pour contempler comme moi le bienheureux rayon de soleil, et à ce moment, je pus distinguer son visage. Ce n'était point une belle et jeune personne aux yeux d'azur, aux joues veloutées, mais une pauvre vieille fille déjà couverte de rides et dont le visage était marqué de petite vérole. Cependant il y avait tant de résignation et de douceur dans son regard, que la plus merveilleuse beauté n'eût pas été plus touchante.

Je la suivais de l'œil, dans cette rue tortueuse où elle marchait d'un pas rapide, malgré ses soixante ans; mais bientôt elle retourna sur ses pas et appela d'une voix douce :

« Samuel. »

Un petit homme, chaussé de babouches de maroquin jaune; la tête enveloppée d'une longue écharpe de mousseline, tournée en forme de turban; vêtu d'un large pantalon bleu et d'une veste brune; couvert d'un burnous assez propre et portant à son bras un énorme panier, parut à la porte de la maison. La religieuse lui dit quelques mots que je ne pus entendre et auxquels il répondit en français, mais avec cet accent guttural ordinaire aux hommes de ce pays; puis il la suivit à quelques pas de distance. Quel rapport ce petit juif, car c'en était un sans doute, pouvait-il avoir avec la sœur de charité, et qu'allaient-ils faire l'un et l'autre dans cette maison délabrée? C'était le problème que je m'efforçais de résoudre lorsque Virginie, ma petite femme de chambre, naguère aussi découragée que moi de notre grotesque installation, accourut joyeuse m'avertir de la part de mon mari qu'on avait trouvé enfin une maison qui, après un certain nombre de modifications indispensables, nous offrirait un logement commode. Je bondis de joie à cette nouvelle, et prenant en toute hâte mon chapeau et mon châle, je sortis, malgré le mauvais temps, pour m'assurer de la vérité du fait, tant le taudis que nous habitions me paraissait insupportable.

---

(1) Le pont d'Aumale a été construit par les Français sur le Rummel, au pied de la montagne de Constantine (route de Philippeville).

(2) Ici le mot marabout (qaubba) signifie une espèce d'alcove plus ou moins grande dont le sol est un peu élevé au-dessus du niveau du reste de la pièce. On en trouve dans presque toutes les chambres arabes.

II.

Comment une pluie presque diluvienne procura à l'auteur le plaisir de satisfaire sa curiosité.

La maison qu'on nous proposait était située dans la rue l'Huillier; elle se composait d'une petite cour carrée entourée de galeries, de trois ou quatre chambres longues et étroites, d'un salon avec deux marabouts, trois lucarnes et une colonne au milieu, soutenant les poutres du plafond; de plus, deux fenêtres donnant sur la rue, deux fenêtres françaises et une cheminée! Les murs étaient sales et raboteux, le sol inégal, mais les fenêtres m'avaient séduite tout d'abord; car, malgré ses murailles lézardées qui semblaient menacer ruine, son toit légèrement percé à jour, son escalier, véritable échelle, malgré beaucoup d'autres inconvénients encore, cette maison, qui avait déjà été habitée et appropriée à nos usages par nos compatriotes, était une véritable trouvaille, un bijou pour le pays, comme on eut soin de me le dire; aussi le marché fut-il bientôt conclu entre nous et le juif son propriétaire, qui nous la loua à raison de 1,000 francs par an.

Ravie de l'espoir de me trouver bientôt dans une chambre où l'on verrait clair, je repris la route de mon ancienne demeure que je ne pouvais quitter avant quelques jours; mais ne voulant pas rentrer chez moi sans remercier Dieu de la protection qu'il nous avait accordée pendant notre voyage, je me fis conduire à l'église, que je n'avais pas encore eu le temps de visiter. Cette église, qui était naguère une des principales mosquées de Constantine, n'est remarquable que par les moulures coloriées et les inscriptions en caractères arabes qui décorent une partie de ses murs; on y chercherait en vain la majesté grave et imposante de nos cathédrales gothiques. L'enceinte sacrée était presque déserte, seulement une petite troupe de jeunes filles vêtues à la française, et quatre ou cinq religieuses, chantaient les litanies au pied de la statue de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs (1). Au milieu d'elles je reconnus avec une sorte de plaisir la vieille sœur de charité que j'avais remarquée deux heures auparavant dans la rue de la Mouche. Elle demeurait immobile au pied de l'autel, ses petites mains, un peu décharnées, étaient croisées sur sa poitrine, et de ses yeux élevés vers le ciel coulaient d'abondantes larmes, mais ces larmes étaient douces, à coup sûr, comme on en pouvait juger à la physionomie toute pleine de béatitude de la vénérable sœur. Après le chant des litanies, les jeunes filles firent une révérence devant l'autel, et, marchant deux à deux, d'un air de recueillement parfait, s'avancèrent vers une petite porte qui communiquait de l'église au pensionnat; les religieuses les suivirent. Pour moi, le cœur tout ému de ces chants chrétiens sur cette terre infidèle, dans cette même mosquée d'où les femmes étaient exclues comme indignes de louer Allah dans son temple, je sortis de mon côté, l'esprit plein des pensées nouvelles qui fermentaient dans mon imagination; mais à peine avais-je passé le seuil de la porte, que la douche que je reçus sur la tête mit fin à mes pieuses rêveries. Je rentrai précipitamment, ne me sentant pas le courage d'affronter cette avalanche, auprès de laquelle nos pluies du midi de la France pourraient ne passer que pour de légères ondées; je fis aussitôt volte-face, et je vis devant moi la bonne vieille sœur de charité, avec son air serein et son sourire plein de bienveillance.

« Il est impossible, me dit-elle d'une voix douce, de sortir dans ce moment; si madame veut venir au parloir, elle pourra s'y reposer quelques minutes, et quand l'eau tombera avec moins de violence, nous aurons un parapluie à son service. »

J'acceptai cette offre avec plaisir, et pour me mettre à l'abri du mauvais temps, et pour faire connaissance avec la bonne sœur.

Le parloir en question, qui servait aussi de réfectoire, valait à peine ma triste chambre de la rue de la Mouche. C'était cependant, après les salles des malades et la classe des jeunes filles, la plus belle pièce de la maison; car, pour le dortoir des religieuses, c'était pitié que de voir ces misérables couchettes entassées les unes auprès des autres, dans un vilain couloir sans air et sans espace. Je causai quelque temps avec sœur Constance; elle était pleine de discrétion et de réserve, me répondant néanmoins avec une aimable complaisance, moi entassant questions sur questions, tant j'étais curieuse de connaître les mœurs et les usages de cet étrange pays.

« Merci, ma sœur, lui dis-je enfin, lorsque tenant en main son parapluie je me disposais à prendre congé d'elle, merci de votre bon accueil et de vos utiles renseignements, je ne m'étais point trompée lorsqu'en vous voyant pour la première fois, cet après-midi, je vous regardai de suite comme une amie que la Providence m'avait envoyée dans cette espèce d'exil.

— Madame est trop bonne, en vérité, mais je ne me rappelle point avoir eu l'honneur de la voir avant la fin de l'office. »

Je lui racontai alors comment je l'avais aperçue de ma lucarne de la rue de la Mouche.

« Ah oui, dit-elle, je venais de voir Sahara, une pauvre femme bien intéressante.

— Sahara, dites-vous? est-ce un nom juif ou arabe?

— Arabe, madame.

— Et vous allez voir les arabes?

— Sans doute, lorsqu'elles sont malades; car autrement qu'irais-je faire auprès d'elles, puisqu'il nous est défendu de leur parler de religion! ajouta sœur Constance avec un soupir.

— Et Samuël, un petit homme que vous avez appelé du milieu de la rue?

— C'est notre interprète, madame, car je suis une pauvre ignorante, qui ne connaît que très-imparfaitement la langue de ce pays.

— Et ces pauvres créatures que vous visitez se montrent-elles reconnaissantes de vos soins?

— Plus que je ne saurais vous le dire, madame, elles nous aiment beaucoup parce que nous compatissons à leurs peines. Avant-hier, l'on vint me chercher pour aller panser un vieillard dans un douar à deux lieues de Constantine; ordinairement je vais seule, parce que, n'étant que neuf religieuses pour l'hôpital et le pensionnat, nous n'avons pas une minute à perdre, et que d'ailleurs à mon âge on n'a plus besoin de chaperon, ajouta-t-elle en souriant; mais ce jour-là sœur Benjamin voulut m'accompagner, parce

(1) Cette statue est une offrande de la reine Marie-Amélie, à l'église de Constantine.

que j'étais moi-même un peu souffrante. Le pansement fut bien simple; je lavai la plaie avec un peu de vin chaud, et j'appliquai dessus une toile dont l'expérience m'a fait reconnaître l'efficacité, le malade se trouva soulagé. Ces bonnes gens ne savaient que faire pour nous témoigner leur gratitude; sœur Benjamin surtout leur agréait au point que les Arabes du douar se réunirent pour la supplier de venir habiter parmi eux, lui offrant, pour l'y déterminer, tout ce qu'ils avaient de plus précieux dans leur pauvre demeure.

Je jetai un coup d'œil sur sœur Benjamin, qui raccommodait les draps de l'hôpital à l'autre bout de la chambre : elle était jolie comme un ange.

« Il me semble que cet enthousiasme a dû vous effrayer un peu.

— Oh! dit la sœur, nous n'avons rien à craindre, Dieu est avec nous, l'habit que nous portons nous sert de sauvegarde; les Arabes savent que nous sommes consacrées au Seigneur, et ils nous respectent à cause de cela.

— Mon Dieu que ces mœurs sont curieuses pour nous autres étrangers, et que je voudrais pouvoir aussi pénétrer chez les Arabes.

— Rien n'est plus facile, madame, vous irez voir les dames mauresques autant que vous le voudrez, bien certaine de leur faire plaisir; et, s'il vous était agréable de m'accompagner quelques fois chez mes pauvres malades, ce serait une bonne œuvre dont Dieu nous tiendrait compte. Je pars tous les jours de l'hôpital à une heure précise. »

Je remerciai la sœur en prenant congé d'elle, et dès que les soins de notre installation m'eurent laissé un peu de répit, c'est-à-dire environ un mois après mon arrivée, je songeai à profiter de son offre obligeante.

III

Des visites que fit l'auteur en compagnie de sœur Constance, visites qui ne lui firent point commettre le péché d'envie.

Je me rendis à l'hôpital un peu avant l'heure indiquée; sœur Constance était encore à la salle des pansements, le nombre des blessés, des infirmes de toute sorte qui s'y rendaient tous les jours ayant été plus considérable que de coutume. La bonne religieuse ne sortit de cette salle que pour dîner à la hâte; puis, m'ayant aperçue au parloir, elle me salua avec sa bienveillance accoutumée, me demandant pardon de m'avoir fait attendre, et, chargeant Samuel d'un gros panier qui contenait du linge et des médicaments, elle se mit en route avec moi.

Nous longeâmes la rue d'Aumale, puis, tournant à gauche sous une voûte sombre et prolongée, nous descendîmes dans la rue des Juifs, et de là au quartier Arabe, réseau inextricable de rues sales et tortueuses, qui se séparent, se rejoignent; puant labyrinthe dont il est difficile de se tirer sans guide.

« Nous nous arrêterons d'abord ici, » me dit la sœur, courbant avec peine sa haute taille pour passer par une porte si basse qu'un enfant de dix ans eût été obligé de se baisser aussi.

Je la suivis en silence. Nous entrâmes dans un espèce de corridor sombre, humide, et de là, après une autre porte semblable à la première, dans une méchante cour pavée, sale, boueuse, dans laquelle un veau, quelques poules, deux chèvres et une vingtaine de bambins prenaient leurs ébats. Sept à huit femmes, à demi vêtues, se tenaient accroupies à l'ombre de la galerie du premier étage, une autre faisait cuire une galette de farine d'orge sur un réchaud, au milieu de la cour; les poules gloussaient, les enfants criaient, le veau mugissait, les femmes se disputaient; c'était un tintamarre à étourdir un sourd; mais, dès que la sœur se fut montrée au seuil de la porte, tout ce bruit cessa comme par enchantement, un seul mot se fit entendre : *el mma*, (la mère) et femmes et enfants nous entourèrent aussitôt.

« Eh bien, eh bien, comment allez-vous aujourd'hui? dit la religieuse avec bonté, en écartant doucement toutes ces femmes qui se pressaient autour d'elle, baisaient le bas de sa robe ou la tiraient par la manche. Où est Larbi? que je regarde ses yeux. »

La mère de Larbi prit dans ses bras ce petit être maigre et pâle, et le présentant à la sœur :

« Vois, dit-elle, il va mieux.

—Beaucoup mieux, » répondit celle-ci, et, tirant une fiole du panier de Samuel, qui remplissait à merveille ses fonctions d'interprète, elle en versa quelques gouttes dans les yeux de l'enfant, le baisa au front et le remit à sa mère.

Puis elle appela Achmet.

« Me voici, » dit un marmot de sept à huit ans, en tendant à la sœur son petit bras décharné entouré d'une bande. La religieuse pansa adroitement une plaie; pendant ce temps une autre femme montrait à son tour une petite fille, toute couverte d'une espèce de lèpre qui la défigurait.

« Pourquoi n'as-tu pas lavé ton enfant, Fatma? dit la sœur, je t'ai déjà dit que la saleté augmentait son mal, s'il n'en était pas la seule cause. »

Et prenant une éponge, elle lava elle-même la petite fille qui se laissa faire sans crier.

« Maintenant à toi, Houlou, comment se trouve ton vieux mari?

— Toujours plus mal, c'en est fait de lui, répondit la jeune femme avec une insouciance parfaite.

— Allons le voir, dit la sœur. »

Nous montâmes l'escalier, composé d'énormes blocs de pierre inégaux, et nous entrâmes dans une chambre dont la puanteur était telle qu'elle me força d'abord à reculer. Un vieillard y gisait, étendu sur une natte, dans un état d'abandon et de misère difficile à imaginer. Sœur Constance s'agenouilla près de lui, pansa ses plaies, tâta son pouls, lui fit avaler une potion, commanda à Houlou de parfumer la chambre avec du vinaigre, et de laisser la porte ouverte pour aérer autant que possible cette pièce malsaine; puis elle gronda tout bas la jeune femme sur sa négligence à soigner ce vieillard, lui recommandant de se mieux conduire a l'avenir, et redescendit l'escalier. Alors les femmes arabes recommencèrent à nous entourer, questionnant toutes à la fois, les unes pour savoir pourquoi mon costume était différent de celui de la sœur, les autres demandant si j'étais sa fille. Je tirai ma bourse pour distribuer quelque chose à ces pauvres créatures qui me tiraillaient dans tous les sens, examinant l'une le tissu de ma robe, l'autre les fleurs de mon chapeau, mais sœur Constance m'arrêta d'un regard.

« L'argent que vous leur donneriez serait de suite dissipé en folles dépenses, me dit-elle, il vaut beau-

coup mieux l'employer à leur acheter du pain ou des médicaments. »

Je me conformai à cet avis, et nous quittâmes cette maison, comblées des bénédictions de ces pauvres femmes, qui vénéraient la sœur à l'égal de leur prophète; ce n'était pas même justice, en vérité, car Mahomet les a exclues de son paradis, et la sœur eût volontiers donné tout son sang pour leur ouvrir les portes du ciel.

Je ne raconterai point ce que nous vîmes dans les dix ou douze bicoques que nous visitâmes encore; c'était partout la même misère, les mêmes plaies hideuses, la même saleté, la même infection; partout une fourmilière de femmes et d'enfants, se montrant dans la cour ou dans les galeries, étalant sans aucun souci de pudeur leurs membres presque nus, que la sœur avait bien de la peine à leur faire recouvrir de leurs haillons.

Samuel m'expliqua que, quelque misérables que fussent les maisons que nous avions parcourues, aucun de ces Arabes n'était assez riche pour en habiter une à lui tout seul. Chaque chambre contient une ou plusieurs familles, composées le plus souvent du mari, de deux ou trois femmes, et d'autant d'enfants qu'il plait au Seigneur d'en conserver sur le grand nombre de ceux qui naissent. Les hommes sortent le matin, vont au café ou à leurs boutiques, s'ils sont marchands, et ne rentrent guère qu'à la nuit. Les femmes allaitent leurs enfants, font les galettes ou le couscous, teignent leurs ongles et leurs cheveux, et passent le reste du temps à dormir ou à se disputer.

IV

Des ravissements de la danse chez les femmes arabes, et comment l'auteur fit connaissance de la belle Sahara.

La chaleur était déjà très-forte, quoique nous ne fussions encore qu'au mois de mai; nous ne trouvions de siége nulle part, et comme je ne me souciais pas de m'accroupir à la manière arabe, j'étais fort lasse. Cependant l'exemple de la sœur, qui malgré son âge, supportait cette fatigue sans avoir l'air d'y prendre garde, m'ôtait toute envie de me plaindre; je la suivis le plus résolûment possible, et nous arrivâmes ainsi, de station en station, jusqu'à la rue de la Mouche, que j'avais prise en grippe dès le premier jour de mon arrivée.

« Puisque nous sommes ici, demandons des nouvelles d'Apénia, » dit la religieuse à Samuel.

Et nous nous dirigeâmes vers la maison à l'entrée de laquelle j'avais vu sœur Constance pour la première fois. A peine avais-je mis le pied sur le seuil de la porte, qu'une musique étrange frappa mon oreille, et excita ma curiosité.

Le logis où nous entrions, quoique petit et délabré, était cependant bien plus propre qu'aucun de ceux que nous venions de visiter. Au lieu de cette odeur nauséabonde qui s'exhalait de ces pauvres demeures, un doux parfum d'encens ou de pastilles brûlées arriva jusqu'à nous, puis tout à coup des cris perçants, sauvages, prolongés, tels que je n'en avais jamais entendu sortir de poitrines humaines, me firent tressaillir. Je m'arrêtai interdite, mais l'attitude calme de mes compagnons me prouva bientôt que ces cris, qui étaient pour moi effrayants leur semblaient la chose du monde la plus naturelle.

« Les femmes dansent, dit Samuel.

— Dans ce cas, nous reviendrons un autre jour, répondit la sœur.

— Oh! je vous en prie, lui dis-je, j'aurais tant de plaisir à voir cela. »

Nous pénétrâmes dans une petite cour pavée de marbre et entourée de galeries soutenues par des colonnes torses; au milieu de cette cour, une jeune femme qui me sembla jolie, malgré le noir, le rouge et le bistre qui teignaient bizarrement son visage, ses bras et ses jambes, et jusqu'aux ongles de ses mains et de ses pieds, se démenait comme une possédée, penchant en cadence la tête, les bras, tout le corps, tantôt à droite, tantôt à gauche, puis en avant, puis en arrière, au son de cette musique sauvage que j'avais d'abord entendue, et qui n'était que le son de deux tamtams sur lesquels de vieilles femmes tapaient avec leurs doigts tout en chantonnant, d'une voix tremblotante, des paroles inintelligibles. D'autres femmes en habits de fête, la tête ceinte d'une large ceinture, les bras et les jambes chargés de lourds bracelets, entouraient la danseuse, essuyant la sueur qui découlait de son front, renouant ses cheveux ou l'entourant de nouveau des voiles et des écharpes que cette danse frénétique détachait à chaque instant. Au bout de quelques minutes, la jeune femme tomba de fatigue et d'épuisement; on aurait pu la croire evanouie, sans le mouvement cadencé de son corps, qui, quoique affaissé sur lui-même, suivait encore le rythme toujours plus entraînant des tamtams et des chansons. Dès que la danseuse fut à terre, les femmes poussèrent de nouveau toutes ensemble ce cri perçant dont rien ne saurait donner l'idée, puis une d'elles prit un flacon plein d'essence, et lui en fit avaler quelques gouttes; une autre lui offrit du café à l'essence de rose, les musiciennes présentèrent leurs tamtams à la chaleur des cassolettes dans lesquelles brulaient les parfums; puis la pauvre femme se releva et recommença à danser, jusqu'à ce que ses forces l'abandonnant de nouveau, elle retomba palpitante, presque morte sur le tapis qui couvrait les dalles. Alors une autre danseuse prit sa place, commençant lentement, et s'animant ensuite jusqu'au délire au son de la musique diabolique et à la vapeur des parfums.

« En avez-vous assez? me dit la sœur, elles vont danser ainsi une partie de la nuit, et ce sera toujours la même chose. »

Je me disposais à suivre la religieuse, lorsque la première danseuse qui sortait peu à peu de son affaissement, releva la tête vers la galerie où nous étions placées, aperçut la religieuse, jeta un cri, courut à sœur Constance, et baisant le bas de sa robe avant que celle-ci eût pu s'en défendre :

« Viens la voir, dit-elle, elle est guérie, tout à fait guérie, grâce à toi, plus sainte que nos marabouts (1), plus savante que nos thalebs (2).

(1) Marabout, saint personnage (m'rabouth).

(2) Thaleb, homme instruit, savant.

— Grâce à Dieu seul, dit sœur Constance, en se laissant entraîner dans une chambre où reposait sur un tapis une petite fille de cinq ou six ans, aux traits délicats, aux yeux fendus en amande.

— Et tu danses pour célébrer sa guérison? demandai-je à la jeune femme.

— Oui, pour célébrer sa guérison, et aussi pour éloigner sans retour le mauvais esprit qui s'en était emparé, répondit Sahara.»

Je regardai la sœur d'un air surpris, doutant presque que Samuel eût traduit les paroles de Sahara.

« Les femmes arabes sont très-superstitieuses, me dit la sœur, répondant à ma pensée, elles attribuent presque toujours leurs maladies à un pouvoir magique, et le diable joue un grand rôle dans ces pauvres têtes.

— Mais quel rapport peut-il avoir avec leur danse?

— Que sais-je! me dit-elle, la danse est presque toujours chez ces femmes une action fort grave, un acte religieux; elles dansent pour se guérir elles ou leurs enfants, pour rendre grâce au ciel, pour chasser le mauvais esprit, comme vient de le dire Sahara, et plusieurs d'entre elles, trompées sans doute par l'exaltation fiévreuse dans laquelle les jettent ces mouvements déréglés joints à l'excitation des parfums et de la musique, s'imaginant être alors en lutte avec un esprit malin, il n'est pas étonnant qu'elles espèrent pouvoir ainsi exercer sur lui quelque action. »

Pendant ce temps, je regardais Sahara qui avait pris sa fille dans ses bras, et qui la couvrait de baisers passionnés.

C'était une femme de vingt ans, tout au plus, à la taille souple, aux yeux doux et brillants, mais maigre et fatiguée, comme si elle eût usé sa jeunesse dans les veilles et dans les larmes. Le cercle bleuâtre qui cernait ses yeux contrastait avec l'éclat du vermillon dont elle avait orné son visage, et l'on devinait sa pâleur sous le rouge qui couvrait ses joues; cependant elle était encore belle dans son costume pittoresque, quoique un peu fané, qui annonçait une ancienne aisance.

« Savez-vous pourquoi les cheveux noirs de Sahara sont ainsi ramenés sur son front et le long de ses joues en deux tresses énormes qui vont se perdre dans son turban, tandis que ceux de ses compagnes pendent sur leurs épaules, soutenus par un ruban de soie noire? demandai-je à Samuël.

— C'est que Sahara est Bédouine, et qu'elle a conservé la coiffure des femmes de sa tribu, tandis que les autres sont des mauresques, répondit le petit juif.»

Nous fîmes quelques pas pour sortir.

« Adieu, dit Sahara, en mettant la main sur son cœur, si tu vas dans le paradis, j'attacherai des fleurs d'or à ta robe, toi qui as sauvé mon enfant. »

V

De ce que deux nègres apportèrent à l'hospice de Sala-Bey, le 24 septembre 1846.

Quatre ou cinq mois après, lorsque déjà l'hospice civil était établi dans l'ancienne maison de Sala-Bey, vaste et bel édifice, aux murs lambrissés de faïence à dessins variés; aux cours et aux galeries pavées de marbre; un matin que je venais d'entendre la messe dans la petite chapelle des sœurs, je vis arriver deux hommes noirs, portant un espèce de paquet d'une forme singulière qu'ils déposèrent au milieu de la cour. C'était une femme morte, ou tout au moins évanouie, enveloppée d'un haïck et recouverte de ce long voile arabe qui ne laisse apercevoir que les yeux.

Les sœurs, prévenues, accoururent en toute hâte, et Samuel interrogea les esclaves, pour savoir quelle était cette femme, et qui l'envoyait à l'hospice.

« On l'a trouvée gisante dans la rue de la Mouche, répondirent-ils, un Maure nous a donné huit sous pour la porter ici, la voilà.

— C'est bien, » dit sœur Constance, et, aidée de deux jeunes religieuses, elle porta la femme sur son propre lit, tous ceux de l'hospice étant alors occupés.

Je suivis les bonnes sœurs, curieuse de savoir la fin de cette aventure.

« Vit-elle encore? demanda la plus jeune religieuse,

— Son cœur bat, mais bien faiblement, répondit sœur Constance.»

On ôta le voile de la Bédouine pour lui faire respirer du vinaigre.

« Grand Dieu! m'écriai-je involontairement, j'ai déjà vu quelque part ce visage.

— Autant qu'une morte peut représenter une jeune et jolie femme, dit Samuel, celle-ci n'est autre que Sahara. »

A ce nom, la mourante ouvrit languissament ses grands yeux noirs qu'elle referma aussitôt.

« Silence, dit la sœur, en mettant un doigt sur sa bouche, cette femme a besoin de repos.»

Je me retirai sur la pointe des pieds, bien intriguée de savoir si cette pauvre créature était en effet la belle Sahara, et pourquoi elle se trouvait ainsi aux portes du tombeau.

(*La fin au prochain numéro.*)

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

Énigme Historique.

D. Quels sont les deux princes espagnols, portant le même nom, qui, à un siècle de distance, périrent tous deux en prison, victimes de la cruauté et de la défiance de leurs pères?



SOUVENIRS D'UNE INSTITUTRICE

HISTOIRE D'UNE AME.

Troisième article (1).

Loches. Juillet 18...

Trop tard! je suis venue trop tard! elle ne m'a pas attendue pour mourir!... Mon cœur me devançait à cette maison où je pensais que ma mère allait revivre sous mes baisers; je voyais, en esprit, la chambre de malade, calme et voilée; je sentais une vague odeur d'éther, je voyais, au fond de l'alcôve blanche, ma mère, pâle, souffrante, mais renaissant à ma vue et me tendant les bras... Je devinais ses étreintes, les premières paroles de sa voix affaiblie, les premiers regards de ses yeux obscurcis... Je m'étais fait de tout cela un mirage, où je me voyais, luttant avec la mort et l'emportant sur elle... J'arrive... La maison était fermée, toutes les fenêtres closes, même celles de la chambre de ma mère... Je sonne d'une main hésitante... la vieille servante vient ouvrir; en me voyant, elle se trouble et elle porte à ses yeux rougis son tablier noir, signe de deuil, aussitôt inondé de ses larmes... C'était assez... j'avais compris. Je m'assis sur l'escalier, je n'osais ni monter ni avancer, et je restai là, abîmée dans une muette désolation, jusqu'à ce que Léonide vînt me chercher. J'appris peu à peu, goutte à goutte, ce qu'il me fallait savoir. Ma pauvre mère était morte le jour même où l'on m'avait écrit; une crise soudaine l'avait enlevée, mort subite, mais non pas imprévue, car toute sa vie, humble et sainte, avait été réglée en vue de cette heure dernière. Elle avait souvent parlé de moi à ma sœur, et l'avait chargée de me donner sa bénédiction, et, jusqu'à l'instant où sa voix s'éteignit, cette tendre mère avait prié pour ses enfants.

Voilà ce que l'on m'a dit... Elle n'est plus! c'est la seule pensée qui se dresse, claire et triste, au fond de mon esprit... Ma mère n'est plus! elles sont glacées, ces mains qui serraient les miennes, ils sont éteints ces yeux qui lisaient dans mes yeux, et ce cœur, toujours si tendre, si ouvert, ce cœur maternel ne bat plus pour moi... O mon Dieu! que ferai-je désormais? comment vivrai-je sans elle? n'était-elle pas mon but, mon espérance? aurai-je le triste courage d'être là où elle n'est plus?... Pauvre mère, pourquoi ne m'avez-vous pas emmenée?

Loches. Septembre 18...

Le temps passe, pesant, monotone comme ces lourdes pluies qui tombent en automne, et il semble posséder l'affreux secret d'engourdir peu à peu la douleur. Six semaines se sont écoulées depuis que ma mère a quitté, pour jamais, notre maison; six semaines, un siècle, marqué d'abord par l'angoisse et les larmes, puis par l'ennui sourd, le terne accablement où l'on ne se sent même plus l'énergie nécessaire pour souffrir. Maintenant, je sais que je ne mourrai pas de ce premier malheur, ce serait trop beau, je dois vivre, et vivre avec un découragement profond dans le cœur. Hélas! à quoi bon? pourquoi retourner à Paris? pourquoi travailler? pour qui, devrais-je dire! Tout cela était doux, facile lorsqu'elle vivait, mais maintenant! A la seule idée de me retrouver parmi ces jeunes filles, si joyeuses et si confiantes, car elles ont leur mère, elles, je tombe dans un chagrin qui rend cet avenir impossible. Que faire cependant?

Loches. Septembre 18...

La nuit dernière, après avoir longtemps prié pour ma bonne mère, au pied de ce crucifix où elle a tant prié elle-même, je me suis couchée, mais je n'ai pu dormir, et ma pensée agitée se traduisait, presque à mon insu, en strophes cadencées. Une pièce de vers s'est improvisée ainsi, sans que je le susse moi-même et sans que je fusse fatiguée de ce travail involontaire. Je pensais à ma mère, et, sans effort, sans contrainte, je parlais à cette ombre chérie la langue mélodieuse des vers. Alors, une idée a surgi dans mon esprit et ne m'a plus laissé de repos; ce qui était autrefois une perspective éloignée est devenu un avenir présent: j'abandonnerai l'instruction, et je tenterai la fortune des lettres: j'essaierai de gagner ma vie, et peut-être de conquérir un nom, par mes écrits... je n'ai plus rien qui m'attache à la vie, mais le travail, l'étude, la gloire possible, pourront m'aider à la supporter. Je mourrais d'ailleurs, je le sens, dans cette existence que je n'avais acceptée que pour ma mère, et j'use, en la quittant, de la liberté douloureuse que sa mort m'a donnée. Oui, je suis décidée, je partirai...

Loches. Octobre 18...

J'ai revu et classé mes papiers, et vraiment je suis étonnée de mes richesses. J'ai un volume entier d'élégies, deux nouvelles, une empruntée au moyen âge, *Julienne Du Guesclin*, et une autre, *Aurélie*, dont la scène se passe de nos jours. J'ai commencé aussi une œuvre plus considérable: *Joséphine ou les deux éducations*; si je réussis à Paris, c'est-à-dire si je trouve un éditeur pour mon cher volume de poésie, j'achèverai mon livre sur l'éducation, et peut-être parviendrai-je à le vendre. J'ai écrit aujourd'hui à la directrice de la pension, pour lui annoncer que je ne rentrerais plus chez elle et lui faire mes adieux; ce soir, je dirai mes projets à Léonide.

(1) Voir les numéros d'Août et d'Octobre.

Loches. Octobre 18...

Ma bonne sœur m'a écouté avec beaucoup de sympathie; elle aime mes vers, elle les sait par cœur, elle les lit avec trop de goût, d'admiration peut-être, et facilement elle me ferait illusion sur moi-même et sur l'avenir qui peut m'être promis; mais au moment où, assise auprès de moi, elle venait de me répéter : « Tu seras célèbre un jour, oh ! ma bonne Julie, combien je serai heureuse de tes succès! » le vieux notaire, ami de nos parents, M. Geslin, entra pour me faire une visite. Léonide tourna vers lui un regard souriant, et lui dit :

« Quelle bonne idée vous avez eue de venir nous voir, M. Geslin! Vous aimez les vers : que pensez-vous de ceux-ci? »

Et ma bonne sœur, s'emparant de mon manuscrit, lut avec beaucoup d'âme une petite pièce intitulée : *Le Rouet de l'aïeule*. M. Geslin, les mains croisées sur sa canne et la tête appuyée sur ses mains, écoutait en fermant les yeux; le dernier vers achevé, il ne dit mot; Léonide, toute à son admiration fraternelle, poursuivit et lut encore : *l'Ange du Sommeil*, strophes que j'ai écrites avec cœur et que j'aime comme un reflet intime de ma pensée : lorsqu'elle eut fini, le silence régna. M. Geslin ouvrit les yeux, hocha la tête, et dit d'une voix mesurée et polie : « Ces charmants vers sont une confidence, puisque, d'après ce que je vois, ils sont encore manuscrits. Et quelle est celle d'entre vous, mesdames, qui fait ainsi la cour aux Muses? — Oh! mon vieil ami, c'est bien là une question oiseuse, interrompit Léonide en riant. Vous me connaissez, et vous savez si je suis capable de marier deux rimes. Mais regardez Julie! »

Il me regarda, et je sentis que je rougissais. M. Geslin hocha encore la tête, et reprit : « C'est joli, fort joli assurément, mais seriez-vous bien fâchée, mademoiselle Julie, si je vous disais, comme Horace Walpole : Que fera-t-on de cela à la maison ? — Mais, monsieur, s'écria Léonide indignée, Julie fera du beau talent que Dieu lui a donné un excellent emploi : d'abord il lui assurera, je l'espère, une existence honorable, et qui sait? plus tard peut-être, il lui vaudra la célébrité. Voyez madame Dufrénoy, mademoiselle Gay, madame Tastu, ne fraient-elles pas le chemin à leurs jeunes émules? n'est-ce pas un bel avenir? — Hum! grommela M. Geslin. Et vous voulez donc, mon enfant, (vous me permettez ce nom, n'est-ce pas?) vous voulez donc tirer parti de votre plume? — Oui, monsieur, je renonce à l'instruction, je vais à Paris, et j'espère y trouver un éditeur qui, m'achetant mes premiers essais, me donnera le loisir d'achever des œuvres plus sérieuses que j'ai sur le métier. — A Paris! pauvre enfant! qu'allez-vous risquer là? — Vous me désapprouvez, monsieur? — Mon enfant, je vous plains, je ne me permets pas de vous blâmer, car je connais l'excellence et la rectitude de votre cœur; mais je plains votre ignorance complète de la vie, et je redoute pour vous les déceptions qui vous attendent. Raisonnons : vous quittez une carrière humble et laborieuse, il est vrai, mais sûre et honorable; vous arrivez à Paris sans autre ressource que votre talent, car j'admets (ce qui n'est pas encore démontré) que vous ayez du talent. Croyez-vous que cela suffise? Demandez aux greniers de Paris combien de talents réels, ignorés, méprisés, languissent dans la faim et la misère, parce qu'ils ont cru qu'en venant dans la grande ville, la célébrité et la fortune allaient accourir au-devant d'eux, les bras tendus. Il ne faut pas seulement avoir le talent d'écrire en vers ou en prose, il faut que ce talent ait assez de souplesse pour s'accommoder aux exigences du moment, au goût, à la mode, qu'elle veuille le classique ou le romantique, le réalisme ou l'idéal. J'admets encore que votre talent, qui n'a été jusqu'ici que le reflet de vos impressions personnelles, se soit prêté à la forme que le public recherche; que vous ayez produit une œuvre agréable, lisible, *éditable*, encore faudra-t-il trouver un éditeur. Pressentez-vous d'ici les démarches, les visites, les sollicitations, les refus, les fins de non-recevoir, les réceptions, tantôt dédaigneuses et brusques, tantôt plus doucereuses que vous ne le voudriez, vous peut-être? Que de courses, que de fatigues, que de tristes déceptions, promenées d'éditeur en éditeur, de bureau de journal en bureau de journal, et rapportées le soir, au logis vide et sombre, où la gêne et les soucis vous attendent, s'endorment avec vous, troublent vos rêves et hâtent votre inquiet réveil. Avez-vous pensé à tout cela, mademoiselle Julie? — Monsieur, le tableau que vous venez de tracer est effrayant, mais comment ont fait tant d'autres femmes qui ont réussi? — Elles avaient des protecteurs, sans doute. — Leur gloire en est moins grande, et j'aimerais mieux acheter le succès et l'indépendance par quelques souffrances de plus. — Oh! ma sœur, s'écria Léonide, intimidée soudain, prends garde! ne renonce pas entièrement à l'instruction. — Je n'y renonce pas, ma sœur; si je ne réussis pas au gré de mes désirs, je prendrai le diplôme qui me manque, et ma vie se passera à enseigner aux petites filles l'histoire et la grammaire. — Tu seras malheureuse à Paris! — Je le serai partout, ma sœur, après la perte que nous avons faite, mais, de quelque temps, le besoin matériel ne m'atteindra pas, car j'ai une petite somme qui me suffira pour vivre quelque temps. Je ferai avec courage les démarches nécessaires à la publication de mes vers, je travaillerai avec constance, et, si je ne réussis pas, eh bien ! je serai « Gros-Jean comme devant, » ajoutai-je en m'efforçant de sourire.

Ma sœur et M. Geslin essayèrent encore de combattre ma résolution, mais en vain; je veux savoir ce que la fortune me réserve. Ma pauvre Léonide, vivement impressionnée, est passée tout à fait dans le camp de M. Geslin; elle ne voit plus que périls là où elle ne voyait que joie et célébrité. Pour moi, je ne m'attends pas à une vie facile, je prévois des luttes, mais je me sens armée contre elles... M. Geslin, voyant ma résolution, n'a plus insisté.

Loches. Octobre 18...

Madame Geslin est venue me voir ce matin. Elle m'a parlé de mes projets d'avenir avec un intérêt plein d'affection, et elle a achevé, en me disant : « Je n'insisterai pas, chère enfant, pour vous détourner d'un projet si arrêté dans votre esprit, mais il serait bien pénible, à nous, les vieux amis de votre mère, de vous savoir à Paris, sans guide aucun, sans aucune protection. Je vous apporte une lettre pour une amie à moi, l'amie de mon enfance, de ma jeunesse... Voudriez-vous la remettre à son adresse? tenez, lisez-la...

Je pris la lettre adressée à *sœur Saint-Joseph, religieuse de la Visitation*, rue de....., à Paris. La lettre était une chaleureuse recommandation, conçue dans les termes les plus flatteurs pour moi. Je la lus, et je serrai avec reconnaissance la main de ma vieille amie. « Mon enfant, me dit-elle avec émotion, si vous avez quelque trouble, quelque chagrin, confiez-vous en mon amie comme vous vous seriez confiée en votre mère. C'est une femme d'un grand jugement, d'un tact exquis, et qui a puisé dans la religion, dans l'abnégation d'elle-même, une bonté toute céleste. Elle vous plaira, vous l'aimerez, et si je vous sais en confiance avec elle, je serai tranquille sur votre compte. Irez-vous la voir? — Je vous le promets, madame. — C'est bien, mon enfant, ce que Dieu garde est bien gardé; nous prierons pour vous afin que vous suiviez la volonté du Seigneur et que vous restiez toujours digne de votre vertueuse mère. »

Loches. Novembre 18...

Mes préparatifs sont faits; je pars demain. Je laisse à Léonide le peu qui nous revient de la succession de notre mère, son mobilier, sa petite argenterie; j'emporte mes livres, mes papiers, un médaillon précieux qui renferme les cheveux de nos parents bien-aimés, et apres avoir baisé une dernière fois la croix qui s'élève sur le tombeau de celle que je regretterai toujours, je partirai avec courage et confiance...

Paris. Novembre 18...

Me voici de nouveau dans l'immense solitude de la grande ville. J'ai employé mes premiers instants à chercher une chambre, et j'en ai trouvé une, toute meublée, dans une maison décente, au quatrième étage, rue Jacob. C'est un triste logis, où les yeux, après avoir plongé dans des cours noires, sombres, encombrées de meubles sordides, ne rencontrent, en s'élevant, qu'un triste horizon de toits où la pluie ruisselle et des cheminées d'où s'élève une épaisse fumée. La chambre est mesquinement meublée, demeure banale et transitoire, où d'autres ont passé et passeront encore, et qui ne peut me rappeler ma jolie chambre de Loches que pour me donner des regrets; mais qu'importe! Je ne suis pas venue chercher à Paris l'élégance et les douceurs du foyer, j'y suis venue au devant de la lutte et du travail... plus tard, naîtront les succès; à plus tard les jouissances de la moisson et le repos paisible dans une maison, que ma sœur et sa jeune famille animeront de leur gaieté et de leur tendresse. A moi le travail! à ceux que j'aime la douceur et les joies!

Paris. Décembre 18...

Ce matin, je me suis habillée avec soin, j'ai pris mon recueil d'élégies, et le cœur tremblant, *saisi*, comme disent les petites filles, je suis allée jusqu'à la porte d'un éditeur qui publie beaucoup de recueils de vers. J'ai posé la main sur le bouton de la serrure, mais je n'ai osé ouvrir; à plusieurs reprises, j'ai passé devant ce brillant magasin où les productions nouvelles étalaient leurs titres séduisants et leurs fraîches couvertures, mais longtemps le courage m'a manqué. Enfin, prenant sur moi-même, et par un violent effort de volonté, j'ai ouvert la porte et je suis entrée. « Que désire madame? » m'a dit un commis dont le regard assuré m'a fait baisser les yeux. « Je voudrais parler à monsieur E... — Impossible! il déjeune en ce moment. — Pourrai-je revenir dans une demi-heure? — Si vous le voulez, madame. »

Je sortis, et vraiment j'étais enchantée de ce délai, de ce moment de grâce que d'autres, peut-être, auraient trouvé bien importun. Je marchai quelque temps dans la rue, et quand la vieille montre de mon pauvre père m'eut avertie que la demi-heure était écoulée, je retournai. « Désolé, madame! mais M. E... vient de partir pour Saint-Mandé. Il ne reviendra que vers le soir, à l'heure du dîner. »

Je respirai de nouveau, car mon pauvre cœur battait à m'échapper, et je revins chez moi. Je relus quelques-uns de mes vers, je corrigeai, je redressai, j'ajoutai même une strophe à mon élégie *l'Anniversaire*, et vers le soir, je retournai, car je voulais poursuivre résolûment mon entreprise, quelles que fussent mes craintes et les souffrances que me causait ma timidité. Je venais d'entrer dans le magasin, un des commis s'avançait vers moi avec une figure négative, si je puis m'exprimer ainsi, lorsqu'un monsieur, entré après moi, me dit poliment : « Vous me demandez, madame? — Oui, monsieur, je désirerais avoir avec vous un instant d'entretien. »

Il me fit entrer dans un cabinet de travail, meublé avec une élégance extrême : tableaux, bronzes, objets d'art, raretés venues des pays lointains éblouissaient les yeux. Je m'assis et lui présentai mon manuscrit, en le priant d'en prendre connaissance. Il y jeta les yeux : « Des vers? dit-il, en faisant une moue un peu dédaigneuse, des vers! nous sommes bien peu poétiques en ce moment, mademoiselle! Et, je le vois, vous n'avez traité que des sujets de jeune fille, une spécialité (et il feuilletait du pouce), les titres le disent : *Souvenirs, le Mois de Mai, les Fleurs des Champs*. De la poésie à la crème, rien de hardi, rien de cavalier, c'est le genre qui plaît aujourd'hui... Cependant, mademoiselle, si vous êtes décidée à courir la fortune, je serais heureux d'être votre éditeur. Vous publieriez à vos frais, et les bénéfices, comme de raison, vous appartiendraient...—Mais, monsieur, dis-je timidement et en rougissant beaucoup, telle n'était pas ma pensée... J'espérais... je me figurais qu'après avoir lu ce petit recueil, vous auriez consenti... à me l'acheter... je n'aurais pas été exigeante... — Oh! mademoiselle, répondit-il en réprimant à demi un sourire, les éditeurs sont des marchands et non pas des clients... Nous faisons des affaires avec les auteurs dont le nom est connu, dont le talent est goûté du public, mais nous ne pouvons, en bonne conscience, encourager des débuts. Siècle d'argent, siècle de fer, mademoiselle, que voulez-vous!... Je ne doute nullement du mérite et de la grâce de vos poésies; tel auteur, tels vers, mais il me serait impossible de publier ceci à mes frais... Désolé, en vérité... »

En parlant ainsi, il me rendit mon manuscrit proprement roulé, et me salua. Je me levai, la gorge serrée, et quand je fus hors du magasin, parmi cette foule turbulente, indifférente, qui se croisait dans la rue, je sentis profondément que j'étais seule et sans appui, et des larmes montèrent de mon cœur à mes yeux... Pourtant, faut-il se désespérer pour un premier échec? Afin de me distraire de ma tristesse, j'ai

en recours à ma plume, ma confidente, mon trésor; j'ai écrit, et une nouvelle élégie : *Seule dans Paris*, est venue augmenter mon recueil... J'irai demain chez un autre éditeur, au Palais-Royal.

Paris. Novembre 18..

Nouvelle tentative, nouvelle déception! L'éditeur auquel je me suis adressée ne ressemble guère à M. E.... si élégant et si beau diseur, pas plus que son vieil et sombre taudis, encombré de livres anciens et nouveaux, ne ressemble au splendide magasin, étincelant de marbres et de dorures, où la veille j'étais entrée avec tant d'inquiètes espérances, et d'où je suis sortie abattue et découragée. M. Gervais est vieux comme sa boutique; affublé d'une houppelande brune, coiffé d'un bonnet de velours, il m'a fait penser, je ne sais pourquoi, au Nicolas Flamel des légendes; pourtant, j'étais moins embarrassée devant lui qu'en présence de M. E..., dont l'attitude et les paroles, si gracieuses qu'elles fussent, me gênaient beaucoup. Il m'écouta d'un air de bonhomie, parcourant des yeux mon manuscrit, et parfois, en s'arrêtant sur certains passages, il hocha la tête d'une façon approbative, puis, après un assez long silence, il me dit d'un ton vraiment paternel : « Ma chère demoiselle, nous ne pouvons imprimer cela : les vers ne se vendent guère et se paient encore moins, probablement parce qu'ils sont impayables, disait une femme d'esprit... Croyez-moi, renoncez à cela, je vous parle au nom de ma vieille expérience, c'est un métier creux et qui ne mène à rien, rien! rien! Cependant, si vous êtes en fonds, et que vous désiriez vous voir imprimée en beaux caractères, sur papier vélin, avec couverture gris de lin, afin de pouvoir offrir des exemplaires de vos œuvres à vos oncles, à vos tantes, à vos amies, voire même à M. le préfet du département, nous pourrions traiter ensemble... Vous seriez contente du pauvre Gervais... Il a fait la fortune de plus d'un auteur...»

— Monsieur Gervais, je ne suis pas assez riche pour faire imprimer mes vers à mes frais... J'espérais que ce petit recueil aurait pu me faire connaître... — J'entends : nous sommes venue à Paris pour y trouver de la gloire et de l'argent : c'est une illusion, ma chère enfant (si vous me permettez ce nom, car je suis assez vieux pour être votre grand'père), plus d'un joli papillon, plus d'une belle demoiselle, si vous aimez mieux, sont venus se brûler à la chandelle... Écoutez un bon conseil : faites des vers pour vous-même, cachez-les dans le tiroir de votre secrétaire, mais ne comptez pas là-dessus pour vous faire des amis ou de l'argent... On ne veut plus de vers : voyez mon magasin, il est tout rempli de ces recueils de poésies; qui est-ce qui en demande? Voilà un Delille qui se moisit; voilà madame Dufrénoy et madame la princesse de Salm dédaignées dans leur coin, voilà des *Hymnes poétiques*, des *Cantiques*, des *Fleurs de l'âme*, des *Cordes de la lyre*, des *Rêveries*, des *Odes*, des *Ballades*, qui, je vous en réponds, n'iront jamais à la postérité : on ne veut plus que de la prose! — Mais, monsieur, moi aussi j'ai écrit en prose : j'ai fait deux nouvelles... les voici... »

M. Gervais prit mon second manuscrit, affermit ses lunettes, et lut les titres à haute et intelligible voix : *Julienne Du Guesclin*, chronique; *Aurélie*, récit... C'est fort bien... de la diversité... l'histoire et l'imagination... Voyez-vous, mademoiselle, ceci convient à une *Revue*... Portez-moi bravement ces jolies nouvelles à quelque recueil périodique, joignez-y une ou deux pièces de vers, les meilleures, car le public est un monsieur très-friand... c'est l'unique moyen de se faire peut-être, si la Providence le permet, une petite réputation... Mais, avant tout, croyez-en le vieux monsieur Gervais, si le bon Dieu vous a octroyé quelque fortune, tricotez-vous des bas; si vous avez une bonne profession, exercez-la, mais ne demandez à la plume ni repos, ni plaisir, ni richesse... — Vous n'êtes pas encourageant, monsieur Gervais. — Je suis vrai, vous le reconnaîtrez un jour... — Je tenterai une nouvelle démarche. — Frappez à la porte d'une Revue alors! — Je suivrai votre conseil. Adieu monsieur. — Votre serviteur, mademoiselle... quand vous voudrez acheter des livres, n'oubliez pas M. Gervais... »

Je m'en allai, moins découragée que la veille, quoique j'emportasse également un refus : l'air paterne de ce bonhomme m'avait rassérénée. A demain les *Revues!*

Je me suis assise à ma fenêtre, en soupant avec du pain et des poires; le soleil se couchait et faisait reluire dans les fenêtres des mansardes des rayons enflammés, dont l'œil ne pouvait supporter la splendeur : de pauvres ouvrières, des jeunes filles cousant du linge, assises à leur unique croisée, m'apparaissaient dans une *gloire*, et je voyais, plongeant dans ces humbles chambres, visitées, illuminées par le soleil, reluire les meubles de noyer, les plats de faïence aux fleurs brillantes, la montre d'argent suspendue à la cheminée, la Vierge en plâtre que le rayon revêtait d'or et de rose, ou le *Napoléon* de bronze, debout, les bras croisés et le regard sévère.... Je goûtais un plaisir singulier à examiner ces tableaux d'intérieur, d'où semblait émaner la paix, fille du travail et de la pauvreté... Une de ces fenêtres était voilée par un rideau de serge verte : le rideau se leva tout à coup, et à la faveur d'un rayon, je vis une mansarde plus nue que les autres... Quelques plâtres, quelques dessins étaient appendus aux murs; c'était un atelier... Une jeune fille, petite et blonde, était debout près d'un chevalet qui portait une toile, que je ne pouvais voir.... elle tenait un appui-main et un pinceau; sa palette se trouvait sur une table; elle regardait son travail avec une expression triste et découragée, et enfin, comme une personne saisie d'une résolution soudaine, elle prit une brosse et la passa sur son ouvrage. Je poussai un cri involontaire, car sa physionomie et son action me faisaient peine... elle s'assit devant sa toile et la regarda fixement : il me sembla que des larmes coulaient sur ses joues pâles... Au même instant, un chant joyeux s'éleva d'une mansarde voisine : c'était une petite ouvrière qui rivalisait avec le bouvreuil suspendu à sa fenêtre; elle chantait, d'une voix juste et perlée, une vieille romance de Florian :

> Le beau Fernand, prisonnier d'un roi Maure,
> Osait aimer la fille du vainqueur,

et le bouvreuil, enflant sa poitrine, joutait avec elle et faisait à son tour les plus brillantes roulades... Ma voisine, tirée de son accablement, regarda la petite ouvrière, et sourit au milieu de ses larmes... je la vis prendre tout à coup du papier, un crayon, et dessiner

vite, avec inspiration, en levant les yeux vers la croisée où la jeune fille et son oiseau chantaient toujours. La nuit de novembre, qui vient vite, interrompit son travail, mais, jusqu'à une heure avancée de la soirée, sa lampe veilla et me tint compagnie... Je me sentais moins seule...

(*La suite au prochain numéro*).

MADAME BOURDON (MATHILDE FROMENT).

POÉSIE.

La fleur que vous avez vu naître,
Et qui va bientôt disparaître,
C'est la beauté qu'on vante tant;
L'une brille quelques journées,
L'autre dure quelques années,
Et diminue à chaque instant.

L'esprit dure un peu davantage,
Mais à la fin il s'affaiblit,
Et s'il se forme d'âge en âge,
Il brille moins, plus il vieillit.

La vertu, seul bien véritable,
Nous suit au delà du trépas;
Mais ce bien solide et durable,
Hélas! on ne le cherche pas!

M[lle] DE SCUDÉRI.

LE PROGRÈS MUSICAL.

ÉDUCATION MUSICALE.

DE L'ÉTABLISSEMENT DE L'OPÉRA ITALIEN A LONDRES.

—

HAENDEL.

L'établissement de l'Opéra italien, à Londres, eut une influence très-favorable sur le goût musical de la nation anglaise. On présume que l'idée première de cet établissement fut conçue chez la duchesse de Mazarin, dont la maison était le rendez-vous général des fashionables du temps de Charles II. La musique constituait la partie principale des amusements de la jeunesse de cette époque. Plusieurs Italiens arrivèrent en Angleterre, sous le règne de Charles II et sous celui de Guillaume III; en 1692 on y vit pour la première fois une fameuse cantatrice italienne. Dix ans après, on engagea des chanteurs venus de Rome, et, en 1703, on commença à représenter des divertissements, appelés *Intermezzi*, qui consistaient en chants et en danses. En 1707, trois acteurs Italiens, *Urbini*, soprano, *Margaretta* et une autre cantatrice nommée la *Baronnessa*, vinrent à Londres et furent engagés pour chanter en italien, pendant que les autres acteurs parlaient en anglais. Trois années plus tard, un opéra entier chanté par des artiste italiens, fut exécuté à Londres pour la premiere fois. Cet opéra, intitulé *Almahide*, fut représenté quatorze fois de suite; puis on ne joua plus que deux fois par semaine, usage qui a subsisté longtemps après; Aaron Hill était alors le directeur de l'Opéra. Les représentations avaient lieu sur le théâtre d'Hay-Market, à l'arrivée de Haendel en Angleterre; il composa la musique de *Rinaldo*, opéra tiré de la *Jérusalem* du Tasse. Cet ouvrage obtint un grand succès; il était chanté par *Urbini*, *Nicolini*, *Boschi* et *Cassini*, et mesdames *Isabella Girardeau* et *Élizabetta Pilotti Schiavonetti*.

L'arrivée de Haendel en Angleterre imprima à la musique un mouvement de progrès dont cet art s'est toujours ressenti depuis. Ce fut ce grand musicien qui fit connaître aux Anglais la véritable musique dramatique et qui leur en donna le goût. Les premiers opéras de sa composition qu'il fit entendre à Londres depuis 1710 jusqu'en 1717, furent *Rinaldo*, qui est considéré comme un de ses meilleurs ouvrages, *Il Pastor fido*, *Arminius*, *Thésée* et *Amadis*. Quel qu'en fût le mérite et quoique ils eussent été bien chantés, ils ne produisirent pas d'abord tout l'effet qu'on devait en attendre, parce que l'éducation musicale de la haute société était nulle alors, et parce que le public de Londres était inhabile à sentir les beautés de cette musique. De là vient qu'à la clôture de la saison de 1717, il fallut fermer le théâtre où l'entrepreneur éprouvait des pertes considérables. Ce ne fut

qu'en 1720 que l'Opéra italien fut ouvert de nouveau sous le titre d'*Académie royale de musique*, à l'imitation de l'Opéra de Paris. Une souscription avait été faite, parmi les premiers personnages du royaume, pour l'entretien de cet établissement, et cette souscription avait été portée jusqu'à la somme de 50,000 livres sterling. Le roi s'était inscrit pour mille guinées. Haendel avait été engagé comme compositeur; peu de temps après, on lui donna pour rivaux Bononcini, qu'on avait fait venir de Bologne, et Attilio Ariosti, qui précédemment était à Berlin. Mais ces deux musiciens, quel que fût leur talent, ne pouvaient lutter contre un homme de génie tel que Haendel; la lutte fut bientôt terminée, et Bononcini finit même par tomber dans un état voisin de la misère.

Haendel avait été chargé du soin de choisir les chanteurs : parmi ceux qu'il engagea se trouvait Senesino, alors le premier contraltiste de l'Italie, et l'un des chanteurs les plus parfaits qu'il y eût au monde dans le genre d'expression. La saison ouvrit par *Numitor*, opéra de G. Porta; puis Haendel donna son *Radamiste*, où se font remarquer plusieurs airs et un duo de la plus grande beauté. L'Angleterre allait offrir alors le premier exemple d'une de ces guerres musicales qui se sont reproduites depuis dans divers pays et en diverses circonstances : il s'agissait de deux cantatrices pour lesquelles tous les amateurs se divisèrent en deux partis et se rangèrent sous deux bannières distinctes. L'une était la Cuzzoni, qui était née à Parme, et qui arriva à Londres au commencement de l'année 1723. L'autre s'était déjà fait une réputation brillante sous le nom de *Faustina :* elle était Vénitienne. Lorsqu'elle vint en Angleterre, en 1726, la Cuzzoni était déjà en possession de toute la faveur du public. La violence des débats qui eurent lieu à l'Opéra entre les partisans de ces deux cantatrices, dont les talents étaient également remarquables dans des genres différents, ne put être calmée que par le départ de la Cuzzoni.

La tranquillité ne fut cependant pas rétablie entre les amateurs de musique, car il existait aussi une rivalité très-ardente entre Haendel et Bononcini : les effets de cette lutte furent tels qu'ils se firent sentir longtemps encore après le départ de Bononcini, en 1727. Les partisants de celui-ci, mécontents de ce qu'il avait été obligé de quitter l'Angleterre, refusèrent de souscrire pour le maintien de l'Opéra-Italien. En 1728, la somme de 50,000 livres sterling s'était trouvée insuffisante, malgré l'addition du prix des billets vendus à la porte; personne ne voulait engager sa responsabilité, et le théâtre fut fermé. La salle de l'Opéra appartenait alors à un M. Heidegger qui était connu à Londres sous le nom du *comte Suisse*; cet étranger s'associa avec Haendel, dans l'automne de 1728, pour faire revivre l'Opera Italien, et ce dernier partit pour aller engager des chanteurs en Italie; parmi ceux qu'il choisit on remarquait Bernacchi, grand professeur dans son art. Haendel fit pour l'ouverture de son théâtre un de ces tours de force dont les hommes de génie sont seuls capables; son opéra de *Lothaire* fut composé, répété et joué en moins de quinze jours, et son succès fut tel qu'il suffit pour toute la saison. De retour en Angleterre, en 1730, Senesino et ensuite la Cuzzoni s'engagèrent à l'Opéra, dirigé par Haendel, mais ils ne purent s'entendre avec lui : dans cette querelle, une partie de la noblesse prit parti pour les chanteurs, et, Haendel se voyant privé du secours de ces deux artistes célèbres, fut obligé de faire un second voyage en Italie pour y recruter sa troupe. Là, il eut occasion d'entendre Farinelli, et, par une singularité inexplicable, cet admirable chanteur ne lui plut pas. Il préféra Carestini, et écrivit pour celui-ci son *Catus Fabricius*, dans lequel il le fit débuter le 14 décembre 1733.

Marie Lassaveur.

(*La suite au prochain numéro.*)

Revue Musicale.

Nous avons dit que *le Cheval de Bronze* avait eu à l'Opéra un excellent accueil. Il était de notre devoir de rendre compte à nos lectrices des sympathies du public pour l'illustre maître qui a, par tant de charmantes compositions, honoré la science musicale et charmé nos longues soirées d'hiver. Mais s'il nous est permis d'émettre une fois par hasard notre opinion personnelle, nous dirons qu'il est à regretter que cette jolie fleur, transplantée sur une autre terre, ait perdu sa simplicité primitive. Donner à la féerie du *Cheval de Bronze* toutes les splendeurs que le sujet comporte, y joindre l'élément chorégraphique, si étroitement uni à la fiction théâtrale, c'était le but qu'on se proposait. L'a-t-on atteint? C'est ce dont je doute. Sous le rapport de la représentation, du luxe des costumes, de la richesse des décors, on pourra répondre oui; mais sous le rapport bien plus important de la musique, la question ne peut être résolue que d'une façon négative. En effet, les quelques motifs que M. Auber a ajoutés à son opéra comique, n'ont pas suffi pour donner à la pièce le caractère élevé d'un grand opéra. La partition est restée la même; nous l'avons entendue souvent, nous l'avons gardée dans notre souvenir, et de quelque vêtements simples ou splendides qu'on la décore, elle n'en reste pas moins ce que nous l'avons connue. Pourquoi donc cette ambition eternelle des hommes, de vouloir faire de grandes choses avec les petites? Ce vieil adage, tant de fois répété : *Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier*, ne serait-il pas applicable dans ce cas?

Il n'en saurait être de même de l'apparition d'*Euryanthe* au Théâtre-Lyrique; les chefs-d'œuvre sont destinés à faire école, et la magnifique trilogie de Weber, *Freyschütz*, *Oberon* et *Euryanthe*, devait essentiellement se populariser dans un pays où tout ce qui est beau, noble et intelligent trouve des admirateurs et des échos.

Après six mois de sieste poétique sous les ombrages centenaires des vieux châteaux, ou de pérégrinations à travers les sites pyrénéens, on retrouve avec plaisir sa bonne ville de Paris, toujours fringante, toujours joyeuse, toujours artiste; aussi, lorsqu'on est arrivé, encore imprégné de la poussière des grandes routes, a-t-on soif d'un peu de musique nouvelle, d'un peu de bonne musique surtout. Malheureusement, l'heure solennelle n'a pas sonné, et si quelques bruits avant-coureurs se font entendre de loin en loin, il faut avouer qu'ils ne valent pas la peine d'abandonner la

dernière fauvette qui chante et la dernière fleur qui s'ouvre. Ainsi, nous avons eu à l'Opéra-Comique *Don Pèdre*, composition en deux actes et trois tableaux, paroles de MM. Cormon et Grangé, musique de M. Poise. Des résilles, des balcons, des tuteurs, des duègnes et des fandangos nous transportent immédiatement sous le ciel parfumé de Tolède. Heureusement pour les auteurs de la pièce, le Parisien est bon prince; il entend beaucoup de bruit, il voit beaucoup de lumière, il se soustrait aux premiers froids de l'automne, voici déjà trois conditions de salut pour l'œuvre nouvelle, qui manque cependant de bon goût et d'originalité. La musique est simple, et c'est à notre avis son plus grand mérite. Nous avons déjà exprimé notre opinion sur l'excès qu'on fait aujourd'hui des triples croches et des floritures; mais plusieurs motifs semblent être des réminiscences de vieux airs dont nous avons été bercés, et c'est en cela qu'ils manquent de cachet individuel. Cependant nous avons remarqué divers morceaux qui méritent d'être cités. Les couplets de *Fabio* (Jourdan), dont le refrain, repris en chœur, produit un excellent effet, le duo : *On n'entre pas dans ma maison*, et enfin un terzetto fort élégant, sont ce qui doit être signalé dans le premier acte. Le deuxième acte s'ouvre par un joli trio : *Il est mort*, auquel succèdent des couplets qu'on a applaudis. Un fabliau chanté par *Neredha* (mademoiselle Boulart) et orné de quelques broderies que la cantatrice fait valoir avec infiniment de talent, sont les seuls morceaux dont on puisse parler avec éloge.

L'événement de ce mois a été la rentrée de Mme Lauters après une absence de six mois, causée par une douloureuse maladie. La foule s'est empressée d'aller applaudir, à l'Opéra, l'héroïne du *Trovatore* français. On a retrouvé madame Lauters ce qu'on l'avait connue, une artiste pleine de chaleur, possédant cet organe onctueux et sympathique, qui remue toutes les cordes de l'âme; aussi, les bravos ne lui ont-ils pas manqué, et l'actrice a-t-elle retrouvé sa verve et sa force accoutumées, malgré les fatigues de la scène, après une longue convalescence.

On a repris aussi *le Prophète* à notre Académie impériale de musique. Roger remplissait le rôle de Jean de Leyde, l'une de ses plus belles créations; il y a déployé, comme toujours, ses excellentes qualités d'artiste dramatique et de chanteur passionné. Madame Borghi-Mamo s'est fait vivement applaudir dans le rôle de *Fidès*. Belval et madame Poinsot ont obtenu leur part de succès.

La salle Ventadour a de nouveau ouvert ses portes avec *Il Trovatore*; l'œuvre de Verdi a été interprétée d'une façon remarquable par Mario, Graziani, madame Steffenone et madame Nantier-Didiée.

On écrit de Naples que les *Vêpres Siciliennes* ont été représentées au théâtre San-Carlo sous le titre de : *Batilda di Turenna*. A cause des exigences de la censure italienne, les plus beaux morceaux se trouvent supprimés, ce qui cause de légitimes regrets parmi les nombreux admirateurs du maestro Verdi.

Nous apprenons que madame Cambardi est engagée au Théâtre-Lyrique. Quoique cette scène nous semble bien étroite pour le talent plutôt sérieux que léger de la cantatrice, nous félicitons l'administration de cette acquisition nouvelle. Madame Cambardi rendra aux magnifiques ouvrages de Weber ce cachet de grandeur et d'élévation qui manque trop souvent à ses interprètes du boulevard. Son admirable organe, la pureté inaltérable de sa voix, le sentiment de la grande musique qu'elle possède au premier degré, donneront un nouvel attrait aux représentations d'*Oberon*, dans lesquelles nous devons l'entendre. M. L.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

POTAGE AU LAIT D'AMANDES.

Ayez vingt amandes pour deux litres de lait. Faites-les tremper, épluchez-les, et pilez-les dans un mortier de marbre, en les arrosant de temps en temps d'une cuillerée de lait, jusqu'à ce que le tout forme une bouillie claire. Mêlez cette bouillie au reste de votre lait, faites bouillir assez longtemps, et passez cette émulsion à travers un linge ou tamis clair. Ajoutez-y une cuillerée de fleur d'oranger, une cuillerée de sucre en poudre, une cuillerée de fécule de pommes de terre et quatre jaunes d'œufs bien délayés, faites cette liaison avec soin en laissant jeter un seul bouillon; cassez dans la soupière des morceaux de brioche ou des biscottes de Bruxelles; versez dessus le lait d'amandes et servez.

—

MANIÈRE D'EMPLOYER LES BLANCS D'ŒUFS — On bat ces blancs en neige, on ajoute une cuillerée à bouche de sucre râpé par blanc d'œuf, puis une seule cuillerée de rhum, de marasquin ou de curaçao. On bat encore, puis on place les blancs dans un compotier de faïence ou de porcelaine, et l'on fait cuire pendant un quart d'heure au bain-marie.

On peut aussi utiliser les blancs d'œufs en les battant en neige et en y mêlant un pot ou deux de gelée de groseilles. Cinq minutes de cuisson au bain-marie.

GATEAU DE POMMES DE TERRE (*entremets*). — Pelez des pommes de terre rondes, essuyez-les et mettez-les dans une casserole avec assez de lait pour qu'elles y baignent; faites-les cuire. Passez-les, ajoutez à la purée trois jaunes d'œufs, du sucre en poudre, de la vanille en poudre, un peu de sel, un bon morceau de beurre frais, une cuillerée de fécule. Mêlez bien. Garnissez votre moule de beurre et de chapelure; battez les trois blancs d'œufs en neige ferme, mêlez cette neige aux pommes de terre, versez le tout dans le moule, qui ne doit pas être rempli. Garnissez un fourneau de cendres rouges mêlées de braise, faites un trou au milieu, placez-y le moule, couvrez-le avec le four de campagne, laissez cuire pendant trois-quarts d'heure. Saupoudrez de sucre râpé, et servez chaud ou froid.

—

GATEAU DE ROGNON DE VEAU. — Prenez le rognon, garni de sa graisse, d'un rôti de veau cuit et froid. Pilez-le jusqu'à ce qu'il soit réduit à l'état de pâte fine. Faites tremper 200 grammes de pain dans du lait; pilez-le avec le rognon, ajoutez 250 grammes de sucre en poudre, trois œufs, blanc et jaune, et du zeste de citron. Mélangez avec le plus grand soin. Beurrez un moule, placez-y le mélange, faites cuire au four, ou dans un fourneau garni en cendres rouges, pendant trois quarts d'heure. Servez chaud.

Correspondance.

PLANCHE XI. — 1, Quart d'un mouchoir — 2 à 6, Robe de baptême — 7 à 9, diverses couronnes — 10 et 11, Ecussons pour mouchoirs — 12, Pale — 13, *Julie* — 14, 15 et 16, Couronnes — 17 et 18, Manchette et col — 19, Écusson — 20, Écusson avec C. B. — 21 à 23, Col, manchette et entre-deux — 24, Écusson — 25, L. H. — 26. Ecusson — 27, A. V. H. — 28, T. B. — 29, *Désiré* — 30 et 31, Col et manchette — 32, M. C. enlacées — 33, *Clara* — 34, *Olga* — 35, *Césarine* — 36, J. F. — 37, E. D. — 38, A. D. — 39, G. G. — 40, A. C. — 41, M. C. — 42, J. F. A. enlacées — 44 à 46, Camisole — 47, Mouchoir — 48, C. C. enlacées — 49, *Irma* — 50, Mouchoir — 51 et 52, Col et manchette — 53, Bas de jupon — 54, Mouchoir — 55, Ecusson avec C. P. — 56, Ecusson avec le nom de *Lizzy* — 57, J. V. H. enlacées — 58, C. V. — 59, Mouchoir — 60, Couronne — 61 à 64, Patron du manteau *Pultava* — 65 à 67, Manteau algérien pour petite fille de trois à cinq ans — 68, Croquis du manteau algérien — 69 et 70, Burnous pour mademoiselle *Lilie* — 71. Croquis du burnous — 72 et 73, Capuche pour poupée — 74, Croquis de cette capuche — 75 à 78, Patron de corset pour poupée — 79, Dessin d'une poignée à bouillotte — 80, Croquis de cette poingée — 81 et 82. Feston à la minute — 83, Dessus de pelote — 84 et 85, Deux alphabets — 86, Tapisserie par signes — 87, Croquis d'une manche de dessous — 88, Soufflet de cheminée — 89, Abat-jour plumes — 90, Dessus de lampes.

La petite édition finit au numéro 11.

Ma chère Florence, à Grignan (je ne te ferai pas l'injure d'ajouter en Provence), à Grignan, on vient d'élever une statue à madame de Sévigné. Si la nouvelle ne t'en est point encore parvenue, je te l'apprends. C'est à M. le maire de Grignan que cette initiative est due.

De nos jours, la justice semble prendre à tâche de payer les arriérés de la gloire; il n'est pas de province qui n'ait le droit de demander au marbre quelque statue qu'on puisse montrer avec orgueil, et ce droit, elle en use. Ici, c'est un intrépide marin; là, un brave général; ailleurs, un célèbre agronome; plus loin, l'illustre Geoffroy Saint-Hilaire, dont l'on pouvait, tout dernièrement, contempler la figure puissante et pensive, exposée devant le Louvre à l'admiration des passants; aujourd'hui, c'est celle d'une femme, dont l'esprit ne pouvait être égalé que par le cœur; d'une femme, sous le badinage charmant de laquelle on rencontre, à chaque pas, la raison, le bon sens, les vues généreuses, le tout, assaisonné de cette modestie qui ne semble pas absolument la vertu du dix-neuvième siècle, témoins!... Mais, n'allais-je pas commettre de grosses et impardonnables indiscrétions? Ciel!... Seulement, où les Bourguignons et les Bretons se vont-ils fourrer pour cacher leur rougeur? N'est-il pas honteux que ce soit à Grignan qu'on ait eu l'idée d'élever une statue à madame de Sévigné, et non en Bourgogne, où elle est née, et non aux Rochers, où elle a vécu une si bonne partie de sa vie? Je sais qu'on dit, fort ingénieusement, que c'était à Grignan qu'étaient son cœur et son âme, et que, sans Grignan, il n'y aurait point eu lieu à ses lettres immortelles. Est-ce là une raison sans réplique? et si Corneille se trouve dans la galerie de la rue de Richelieu, cela l'empêche-t-il d'être à Rouen?

Tu as connu, de nom du moins, la respectable madame de Swetchine? une dame de nos amies, qui avait l'honneur d'être reçue chez elle, nous a souvent entretenues de la bonté de son cœur, du charme de sa conversation et de l'exquise distinction de ses manières? Cette dame n'est plus; elle est morte dans son hôtel de la rue Saint-Dominique, dont le salon fermé est un vide immense pour les amateurs de la causerie d'élite.

Il y a comme cela quelques grandes dames, qui semblent continuer cet hôtel de Rambouillet, dont madame de Sévigné fut longtemps une habituée fidèle, une précieuse, comme on disait alors; mais non pas une précieuse ridicule. Ce ne fut que plus tard, quand le bon, exagéré, devint le pire, que l'hôtel de Rambouillet, où mesdames de Sévigné et de La Fayette n'allaient plus, mérita que Molière y prît des modèles.

S'il m'est permis d'émettre une opinion sur ces matières, j'approuverai, très-haut et très-fort, les dames qui se donnent cette mission d'offrir un champclos à l'aimable causerie. On ne cause qu'en France, a-t-on dit Causons donc; ou plutôt, nous autres, écoutons causer. Écouter causer et discuter des gens polis, assister à ce subit enthousiasme qu'inspirent les beaux récits, saisir au vol de jolies satires mignonnes qui fustignent sans écorcher, c'est pour moi un si vif plaisir, que j'en puis oublier le bal!

Je t'entends d'ici me répondre : oublie le bal tant que tu voudras, mais que le charme de ta propre causerie ne te fasse pas oublier l'explication de nos planches. Tu aurais quelque peu raison, car elles sont immenses aujourd'hui et renferment de véritables trésors. Tu vas en juger!

PLANCHE DE BRODERIES.

1, Quart d'un mouchoir. Ce dessin élégant, à effet, et promptement exécuté, se fait, moins les nervures, complètement au feston. Il serait encore plus joli au plumetis que festonné; dans ce cas, tu laisserais la

batiste double au milieu de chacun des écussons du bord. Une petite valencienne de deux centimètres terminera ce mouchoir.

2 à 6. Divers dessins, avec lesquels on peut composer une très-élégante robe de baptême, que l'on broderait au plumetis et points sablés, sur mousseline ou nansouk ; avec la première de ces étoffes, la robe pourrait être doublée en taffatas blanc, pour le jour de la cérémonie, et après en bleu ou en rose. Le numéro 2 est l'entre-deux qui, avec la garniture numéro 5, servira pour le tablier ; entre-deux et garniture que l'on posera, non en ligne droite, mais en chevron ou en forme de V, si tu aimes mieux. Le numéro 3, et la garniture numéro 4, formeront les deux revers devant border le plastron du numéro 6 ; enfin, les petites manches courtes seront composées d'un bouillon terminé par l'entre-deux que bordera la plus petite des deux garnitures. Dans le cœur des liserons tu auras soin, si tes moyens te le permettent, de faire des jours variés. Le mois prochain tu recevras un petit bonnet qui complétera admirablement cette jolie toilette.

7, 8 et 9, Couronnes pour mouchoirs ou autres objets de trousseau, se brodant au plumetis très-fin.

10, Écusson pour mouchoirs simples ; plumetis facile.

11, Autre écusson pour mouchoir, formant un nœud dans les ganses duquel on place les chiffres ; plumetis simple ou feston.

Ici finit la petite édition.

12, Pale, à broder au plumetis sur batiste ; les lis et leur feuillage sont entremêlés de points d'échelle ; la couronne de myosotis, qui entoure le chiffre de la Vierge, doit-être brodée avec du coton très-fin. — Cette même disposition ferait aussi un bien joli dessus de pelote.

13, *Julie*, plumetis élégant.

14, 15 et 16, Couronnes pour mouchoirs et objets de trousseau ; plumetis fin.

17 et 18, Manchette et col, à broder sur nansouk double ; ce dessin se fait soit au plumetis, soit en broderie à la minute ou point de poste ; au bord, est un point de piqûre : l'on pourrait terminer ce col par une toute petite dentelle légèrement froncée. L'emploi de ces dentelles, n'ayant qu'un centimètre à peu près de hauteur, est fort en usage pour garnir toutes les lingeries un peu épaisses ; la valencienne est toujours ce que l'on préfère.

19, Écusson formé par des anneaux entrelacés ; plumetis ou feston.

20, Écusson avec les lettres *C. B.*, plumetis et points sablés.

21, 22 et 23, Col, garniture et entre-deux, à broder au plumetis fin et au point de sable sur mousseline suisse ; ce dessin riche et élégant, formera une bien jolie parure. Avec la garniture, tu pourrais faire de charmantes manches d'une forme toute nouvelle, et bien convenable pour la saison. Coupe d'abord un poignet en mousseline, de sept centimètres de hauteur et de vingt-six de largeur ; sur ce poignet, pose deux petits bouillonnés de cinq centimètres de hauteur ; puis, lorsque tu auras fait le bouillon de ta manche, bouillon que tu auras coupé dans les proportions que je t'ai tant de fois indiquées, tu l'adapteras à ton poignet, et, entre ce poignet et le bouillon, tu coudras la garniture brodée, de manière à ce qu'elle remonte sur le bras, cela va sans dire. Cette garniture doit avoir : sur le bras, dix centimètres de hauteur ; en dessus du bras, cinq centimètres et soixante-cinq de longueur. Tu ne saurais t'imaginer combien ces sortes de manches, bien simples pourtant, sont gracieuses et distinguées. Les jeunes femmes élégantes pourraient remplacer la mousseline par le tulle uni ou à pois, et la garniture brodée par de la dentelle. Pour les personnes en deuil, ce modèle, exécuté en tulle noir, est fort convenable. Et l'entre-deux ! qu'en ferons-nous ? Rassure-toi, il trouvera son emploi, car je ne saurais trop le répéter, j'ai découvert, pour nos lingeries, une vraie merveille ; aussi, les modèles les plus séduisants vont-ils t'apparaître tour à tour, sans que pour cela la fécondité de madame Gillard (1) s'épuise.

24, Écusson pour mouchoir simple ; plumetis.

25, *L.*, *H*, plumetis et œillets ou pois.

26, Écusson pour mouchoir du matin. Les anneaux, au feston feuille de rose, et le reste au plumetis.

27, *A.*, *V.*, *H.*, enlacées ; plumetis et points sablés.

28, *T.*, *B.*, plumetis.

29, *Désiré*, plumetis et points sablés.

30 et 31, Col et manchette, plumetis. Ce genre de col, dit parisien, doit se monter sur une brisure, ayant un centimètre et demi par derrière, et un par devant ; autour, une petite valencienne en dessous du feston ; de même à la manchette ; cette dernière se monte sur poignet. A propos, il faut que je te fasse part d'une petite innovation : Il y a quelques mois, nous montions nos manches de manière à ce que l'ouverture se trouvât à l'intérieur du bras ; maintenant, ce n'est plus cela, et, pour suivre les caprices de la mode, voici comment tu dois monter tes manches : préalablement, tu coupes un bouillon de moussseline, dans les grandeurs que nous connaissons ; puis tu fronces la couture sur une petite ganse de vingt centimètres ; cette partie du bouillon se place le long de la saignée ; dans le haut est un large poignet proportionné à la grosseur du bras. Ceci terminé, tu couds ton poignet, auquel tu as adapté la manchette, en plaçant l'ouverture sur le dessus du bras, ouverture qui, ayant été gansée ou finement ourlée, sera bordée par une petite dentelle d'un centimètre de hauteur. Les manches en étoffe épaisse se montent de la même manière.

32, *A.*, *C.*, enlacées, plumetis fin.

33, *Clara*, plumetis et œillets ou pois.

34, *Olga*, plumetis.

35, *Césarine*, plumetis.

36, *J.*, *F.*, plumetis.

37, *E.*, *D.*, plumetis.

38, *A.*, *D.*, plumetis.

39, *G.*, *G.*, plumetis.

40, *A.*, *C.*, plumetis.

41, *M.*, *C.*, enlacées, plumetis.

42, *J.*, *F.*, *A.*, enlacées, plumetis.

43 à 46, Dessin pour une camisole ; col, manchette, devant et entre-deux, à broder au plumetis avec un feston feuille de rose au bord ; le col et la manchette, pris isolément, peuvent encore se broder sur mousse-

(1) Rue de Provence, 5.

line et recevoir ainsi un autre emploi ; la garniture ferait un joli bas de jupon, en la plaçant au-dessus d'un ourlet, de dix à douze centimètres, soit en conservant le feston, soit en le supprimant.

47, Quart d'un mouchoir; dessin riche et élégant, à broder au plumetis avec mélange de point de plume, de point sablé et de jours variés. Pour ces derniers, inspire-toi des croquis que nous t'avons déjà envoyés, et si ceux-là ne te conviennent pas, prends patience; tu en recevras d'autres prochainement.

48, *C.*, *C.*, enlacées, plumetis.

49, *Irma*, plumetis.

50, Quart d'un mouchoir simple, à broder au plumetis; on place ce dessin au-dessus d'un ourlet de trois centimètres.

51 et 52, Col et manchette, à broder au plumetis fin sur mousseline claire. Je te rappelle, pour ceci, les explications données aux nos 30 et 31.

53, Bas de jupon; plumetis et œillets ou pois. Ce dessin peut également se poser au bord ou au-dessus d'un ourlet.

54, Quart d'un mouchoir, plumetis fin, points sablés et jours dans le cœur des fleurs.

55, Écusson simple, produisant l'effet d'une bague et portant le chiffre C P ; le tout au plumetis.

56, Autre écusson avec le nom de Lizzy ; plumetis.

57, *J.*, *V.*, *H.*, enlaceés; plumetis et points sablés.

58, *C.*, *V.*, plumetis.

59, Quart d'un mouchoir, à broder au plumetis; un petit mélange de points de plume serait, d'un très-bon effet, pour ce feuillage de lierre.

60, Couronnes aux plumetis. Je ne prendrai point nos patrons sans te faire remarquer, combien notre planche de broderie a été heureusement combinée, cette fois; regarde donc ce qu'elle renferme : cinq cols et leurs manches, cinq mouchoirs, une robe d'enfant, etc., etc.

PLANCHE DE PATRONS.

61 à 64, Dos, pièce de côté, devant et manches du manteau Pultava, dont tu peux juger l'effet sur notre gravure du mois dernier. Le patron que je t'envoie est très-fidèle ; tu n'as, pour t'en rendre compte, qu'à réunir les lettres de repère. Cependant, avant de mettre les ciseaux dans ton étoffe, je t'engagerai à bâtir un modèle en grosse mousseline, sur lequel tu ferais toutes les corrections que peut exiger une taille plus ou moins grande, plus ou moins forte. — Quelle étoffe choisir te demandes-tu déjà? Eh mon Dieu, le drap on le velours; mais ce dernier est tellement cher aujourd'hui , que je conseillerais à toute jeune fille économe de se contenter d'un joli manteau de drap , d'une bonne qualité , d'une forme gracieuse et bien soignée comme façon. Les draps le plus en faveur sont ceux de couleurs très-foncées, ayant à l'endroit des rayures ou des carreaux presque invisibles, (cette surface unie rappelle un peu les draps légers que l'on portait autrefois), tandis que le dessous est à poils très-longs et très-épais, comme ceux d'un bel alpaga. Le drap de cette qualité coûte de 23 à 30 francs le mètre. Pour le modèle dont nous parlons, il en faut à peu près deux mètres et demi.

65 à 67, Manteau algérien avec capuchon, pour petite fille de trois à cinq ans. Ce manteau, d'une forme toute nouvelle, dû au gracieux talent de madame Havez, qui ne cesse de s'occuper de nos petites abonnées, se fait en drap à grandes raies algériennes ou turques, aux couleurs très-vives. Le corps du manteau, no 65, est coupé en biais, avec une couture réunissant les raies en forme de V, : le no 66 est le capuchon, descendant en étole sur le devant. Regarde le croquis no 68. Cette forme de capuchon est non seulement très-gracieuse, mais elle peut au besoin garantir du froid, et remplacer les cache-nez. Les bouts très-longs se croisent alors sur la poitrine, et se rejettent en arrière, ainsi que te le montre notre croquis no 68 (vu de dos). Le no 67 est le dessus du capuchon, qui se coupe en biais comme le corps du manteau; ce vêtement est enfin complété par des glands en poil de chèvre. Ces glands sont nommés glands à deux jupes, parce qu'ils ont, en effet, deux *étages* : une partie longue en poil de chèvre blanc, et au-dessus une frange de soie, rappelant la couleur du manteau.

69 et 70, Corps d'un burnous et capuchon, pour mademoiselle *Lilie*. M. Herbillon, comme tu le vois, songe aussi à nos petites sœurs; il prépare pour leurs poupées les plus jolies choses que l'on puisse imaginer; si tu entrais chez lui, tu serais étonnée d'y trouver un assortiment aussi complet que dans nos magasins. Ces délicieuses choses font que le jour de l'an est attendu avec une vive impatience par une foule de petites filles sages... à la condition d'obtenir quelques-unes des merveilles provenant de cette maison. — Le burnous se fait en flanelle rayée ou à carreaux, en drap, en tout autre étoffe convenable pour l'hiver; le bord est terminé par un biais de drap uni d'une couleur tranchée ; des glands sont placés aux extrémités du capuchon, aux pointes du devant et à celle du dos.

71, Croquis du burnous dont nous venons de parler.

72, Petite capuche, toujours pour la poupée. Ces sortes de capuches, que je conseille même pour toi, ne se font pas pour sortir; elles se mettent dans la maison lorsqu'il fait très-froid ; elles remplacent les capuches tricotées que l'on voyait les années précédentes, et se font en étoffe unie, avec biais de couleur tranchante, ou en étoffe algérienne, comme celle-ci, par exemple. Ce mot algérienne revient souvent; ne t'en étonne pas : depuis l'importation des châles *mouzaïa* qui, cet été, ont envahi les épaules des parisiennes, on ne voit plus que des tissus à raies plus ou moins larges, plus ou moins jaunes, vertes ou rouges; le mal est devenu si contagieux, qu'il y a même des jupons de dessous rayés noir et rouge! Je trouve cette mode jolie pour les enfants, pour les poupées. Un manteau algérien n'est permis que pour la voiture, les voyages et les eaux.

73, Bavolet de la capuche ; il est coupé en biais.

74, Croquis de la capuche. Le revers du devant n'est point rapporté ; il tient à la capuche même ; il est formé par la partie droite, que tu vois sur le patron no 92 et que tu dois replier à demi.

76 à 78, Patron de corset pour la poupée, sur lequel nos petites ouvrières apprendront à faire le point de piqûre, si nécessaire à la confection de toutes les lingeries un peu soignées.

79, Dessin d'une poignée à bouillottes. Ce petit ouvrage, que l'on peut faire aussi élégant qu'on le désire, est fort utile, car il est assez désagréable, lors-

qu'on a une bouilloire devant le feu, de risquer, en la retirant, de se brûler les doigts. Cette poignée se fait en drap, en velours, en peau, en moire, en n'importe quelle étoffe offrant un peu de solidité. La broderie en soutache sera d'une nuance plus ou moins claire; entre les deux soutaches, tu mettras des perles ou tu feras un point noué. La soutache de soie ou d'or pourrait encore être remplacée par un double rang de points de chaînette. La poignée sera ensuite doublée ou de soie ou de percaline; le tour sera garni d'une ruche de ruban, d'un petit effilé, d'une ganse ou d un simple feston. Avec une ganse très-fine, tu feras, à l'une des extrémités, une boucle pour la suspendre. Le dessus brodé en soutache n'est pas de rigueur et pourrait être remplacé par un dessus fait au crochet, au filet, en tapisserie.

80, Croquis de la poignée a bouillotte.

81, Feston a la minute. L'explication de ce nouveau genre de broderie a été donnée dès son apparition, mais plusieurs abonnées l'ayant redemandée, je vais la répéter, et d'une manière complète. On prend du coton de moyenne grosseur; on pique l'aiguille sans la tirer; sur le bout qui sort, on tourne le coton de droite à gauche, neuf ou dix fois, plus ou moins, suivant la longueur de sa feuille, puis, on tire l'aiguille, en retenant avec le pouce le coton qui est enroulé dessus, et l'on ramène son aiguille au point de départ, afin de faire la seconde partie de sa feuille. Il faut avoir deux pelotons, l'un pour couper et mettre dans l'aiguille, l'autre pour faire le feston. Lorsque les deux fils sont attachés, on prend l'aiguille dans la main gauche (voir la figure du numéro 82), et le coton de la pelote dans la main droite, en retenant le fil dans les trois derniers doigts fermés, puis avec le pouce et l'index tendus, l'on forme, en tournant un peu l'index, une petite boucle que l'on glisse sur l'aiguille (de même que pour monter un tricot avec une seule aiguille). Lorsque l'on a sur l'aiguille un nombre suffisant de points, selon la dimension du feston, on serre légèrement les points entre le pouce et l'index, et l'on tire l'aiguille de la main droite. Le feston étant retenu par un point ou deux, on recommence, faisant, soit un seul rang, soit plusieurs, ainsi que te le montre notre échantillon. De ce même point, tu peux encore faire les barettes des broderies guipure, ce qui simplifie singulièrement le travail, tout en valant infiniment mieux qu'un simple fil lancé.

83, Dessus de pelote, à broder au plumetis; dans le milieu, on place un chiffre ou un nom.

84 *et* 85, Alphabet double gothique, à broder au plumetis.

86, Tapisserie par signes; cette couronne, sur canevas de soie, blanc ou noir, peut faire un joli dessus de pelote, d'écran, de plomb ou de boîte à timbres-poste; tu sais que ces dernières boîtes, dont le genre varie à l'infini, doivent toujours avoir, dans l'intérieur, plusieurs compartiments pour les timbres de valeurs différentes; enfin, sur du gros canevas, ce dessin serait encore convenable pour un guéridon, un coussin, etc.

87, Croquis d'une manche de dessous; autre nouveauté de madame Gillard, et celle-ci a toutes mes sympathies, car elle fait espérer que la mode aura enfin pitié de nous et voudra bien mettre nos bras à l'abri du froid. Si donc tu ne veux pas te laisser prendre au dépourvu, mets-toi bien vite à l'œuvre. Cette manche se fait en mousseline; elle est presque juste au bras, sans boutons, et n'a de largeur que celle nécessaire pour laisser passer facilement la main. Commence d'abord par couper une bande droite, de huit centimètres de hauteur et de soixante de longueur; tu disposeras cette bande en plis plats, d'un centimètre de profondeur et placés à un centimètre de distance les uns des autres. Les plis terminés, tu laisses à ta bande vingt-six centimètres dans le haut, et dans le bas vingt-trois; puis, de chaque côté, tu couds à surjet un entre-deux de mousseline brodée, de deux centimètres de hauteur. Pour plus de solidité, ton entre-deux aura été préalablement ourlé. Sur les bords de cet entre-deux, tu poseras une valencienne ou tout autre dentelle d'une hauteur de un centimètre et demi; le bouillon qui s'adapte à cette sorte de poignet a soixante-dix centimètres de large, trente-trois de long sur le dessus du bras, et vingt en dessous. Le poignet du haut doit avoir neuf centimètres de hauteur, et trente-trois de largeur. Il faut, pour faire une paire de manches, un demi-mètre de mousseline, un mètre d'entre-deux et trois mètres de dentelle. C'est par une erreur du dessinateur que les nœuds de taffetas n° 5 ne se trouvent pas placés juste au-dessus de l'entre-deux. — Je compléterai cette explication en ajoutant que l'entre-deux est parfois remplacé par un bouillonné, ou par une bande de tout petits plis très-fins.

88, Soufflet en cuir de Russie avec application de velours; c'est un des plus jolis ouvrages que madame Marie Soudant ait composés comme objets d'étrennes. Le fond est en cuir de Russie; les carreaux losanges ont deux centimètres et demi; les bandes de velours grenat un centimètre; elles sont retenues, de chaque côté, par une petite soutache d'or, L'intérieur des carreaux est garni alternativement d'une rosette en velours appliqué, bordée de *frisure brillante* et de cinq perles grenat également entourées de frisure; cinq de ces mêmes perles sont placées sur le velours, à la jonction de chaque carreau; une petite bande ondulée, d'un centimètre de largeur, retenue par une soutache d'or, borde le tour du soufflet. Le petit balai, accompagnement obligé du soufflet, doit être assorti.

90, Dessous de lampe en chenille, grenat et noir. Le plateau offre, dans le milieu, un narcisse en chenille grenat, avec nervures noires; les six pointes des pétales sont fixées à un rond, en fil de fer, recouvert de soie noire, et ayant neuf centimètres de diamètre. Autour de ce rond on fait, avec la chenille grenat, vingt-deux dents de feston lâche; un second rang de ce feston doit avoir trente-deux dents; pour obtenir cette augmentation, il faut, à des distances égales, passer deux fois la chenille dans le feston précédent. Après ces deux rangs de feston grenat, on en fait deux noirs, ayant, l'un trois dents d'augmentation, et l'autre six; deux rangs grenat suivent, dans les mêmes proportions que les deux précédents; l'on termine par deux rangs noirs, entre lesquels on place un fil de fer semblable à celui du milieu; celui-ci doit avoir dix-neuf centimètres de diamètre. Le plateau fini, tu t'occuperas de l'encadrement, lequel comprend quatre narcisses avec feuillage et boutons, en chenille grenat et nervures noires; dans le milieu des fleurs, les pistils noirs produisent l'effet des mûres. Ce dessous de

lampe est un des plus jolis que j'aie vus depuis longtemps. Pour faire la paire, il faut quatre pièces de chenille laitonnée noire, six grenat, et huit paquets de graines noires pour les pistils.

89. Abat-jour-plume; cet ouvrage, que je t'avais annoncé le mois dernier, est la fureur du moment; on le retrouve de toutes les couleurs. Le nôtre est blanc et rose. Ces sortes d'abat-jour sont gracieux, légers, ainsi que l'indique leur nom, et projettent une clarté douce, moins triste que celle des abat-jour ordinaires; ils se placent sur le globe de la lampe.

Commence par acheter un mètre quatre-vingts centimètres de percaline lustrée, d'un rose très-vif, à 75 centimes le mètre, et vingt centimètres de percaline blanche; coupe le tout, dans la longueur, par bandes de trois centimètres; enlève les lisières, puis, effile ces bandes, de chaque côté également, dans toute leur longueur, en ne laissant au milieu que quatre fils; ici est la seule difficulté de cet ouvrage, par le soin qu'exigent ces bandes, qui, une fois effilées, peuvent, au moindre faux mouvement, laisser échapper les quelques fils qui leur restent. Il faut donc, une fois la bande effilée, la prendre très-délicatement par les deux extrémités. A deux, cette petite opération se fera beaucoup mieux que seule; chacune prendra un bout, et toutes les deux, en même temps, tourneront la bande en dedans (comme pour une ganse) de manière à imprimer à cette bande une légère torsion qui retient les fils, et leur donne, avec une complète solidité, leur aspect de plumes et leur transparence diaphane. Les bandes une fois prêtes, tu les fixeras à un rond de carton, ayant vingt centimètres de circonférence et deux de hauteur. Voici comment il faut procéder : tu placeras d'abord les bandes roses repliées, sur deux étages, l'un plus grand que l'autre; le grand doit avoir vingt-cinq centimètres, le petit quinze; il faut neuf grandes bandes et sept petites. Entre chacun de ces doubles étages roses, tu en placeras un blanc, simple, ayant vingt centimètres de longueur. Préalablement, tu auras recouvert ton carton avec de la percaline rose. Quelques personnes ferment ce rond de carton à l'aide d'une agrafe, et préviennent ainsi un accident bien fréquent lorsqu'on pose son abat-jour sur une lampe allumée; avec ce système on évite de passer l'abat-jour par-dessus la cheminée. — Un bouchon assorti doit accompagner cet abat-jour. Prends un bouchon en liège dans les dimensions du verre de la lampe; qu'il soit recouvert de percaline rose, et qu'une bande de semblable percaline l'entoure dans le haut, où tu fixeras de petites bandes effilées; il en faut quatre roses doubles, ayant douze centimètres de longueur, et quatre blanches simples de huit centimètres; cela teminé, tu auras un anneau de rideau un peu grand, dissimulé sous un point de feston en coton rose, tu le coudras sur le milieu de ton bouchon, afin de le pouvoir mettre et ôter sans rien froisser.

Prie-Dieu en tapisserie; il se fait sur du canevas pénélope numéro 26; toutes les nuances claires doivent être en soie.

En supprimant les emblèmes religieux, ce dessin peut encore servir pour une chaise de salon ou pour une *chauffeuse*. Il faut alors un canevas plus gros, numéro 22 ou 24. Entreprends bravement ce travail, et tu auras à la fin une nouvelle preuve de cette vérité, qu'on s'expose à porter des jugements téméraires en jugeant sur l'apparence. Au reste, je te promets sous peu de mois de prendre de cet échec une *éclatante* revanche.

DESCRIPTION DES GRAVURES.

Gravure coloriée. — *Toilettes de visites.* Robe nid d'abeilles. Sur la jupe unie sont posés trois rubans de velours, ayant un gland à chaque pointe. Corsage sans basque, formant une pointe sur le devant, sur les hanches et dans le bas du dos; la pèlerine berthe, est ornée de velours avec glands, et terminée par un effilé en chenille. Les manches, composées d'un bouffant et d'un volant très-haut, rappellent, par leur garniture, le corsage et la jupe. Chapeau de velours épinglé; au bord de la passe, une dentelle blanche et une dentelle noire alternées; des velours, posés en long, se perdent sous un chou dont les bouts retombent sur le bavolet, également garni de petites dentelles blanches et noires. Robe de laine épinglée, à deux jupes; les velours qui se trouvent sur la jupe de dessus ne sont point placés à plat sur l'étoffe, ni en forme de quilles; ils sont là pour relier les lés, de manière qu'entre chacun de ces velours, d'une largeur de quatre centimètres et d'une longueur de huit, on puisse apercevoir la jupe de dessous. Corsage à pointes et sans basques; le revers est garni de velours; manches grecques lacées de velours jusqu'à la saignée. Chapeau de satin à fond fuyant, sur lequel est une sorte de plateau formé par des carrés de velours noirs, entourés de petites dentelles. En dessous de la passe, fleurs exotiques en velours.

Gravure noire.—*Toilettes de jeunes femmes pour la ville et pour chez soi.* Robe de satin à deux jupes garnies de ruches de ruban, de nœuds-papillon en velours et de dentelle. Corsage à longues basques également ornées de dentelles. Manches cornes d'abondance, garnies de ruches et de nœuds de velours. Chapeau de velours uni avec une touffe de plumes; en dessous de la passe, des fleurs aquatiques.

Robe de chambre en cachemire, ornée d'un galon et de boutons de velours; col et manchette en batiste piquée, garnis d'une petite guipure; dans les cheveux, nœuds de velours épinglé.

COIFFURE DE LA JEUNE PERSONNE.

Comme on le voit sur notre planche, la nouvelle mode, la coiffure à frisures indéfrisables, commence à être adoptée par les jeunes personnes; pour renseigner exactement nos abonnées, sur la manière de la reproduire, nous ne saurions mieux faire que de publier les instructions que M. Croisat, inventeur de la frisette et créateur de la mode nouvelle, a bien voulu nous donner; les voici :

« C'est un grand avantage que de pouvoir, à l'aide des frisettes, boucler ses cheveux, tant longs soient-ils, sans avoir besoin de les couper, ni de les épointer! Ainsi, une jeune personne peut essayer de la mode nouvelle, et reprendre, le lendemain, sa coiffure ordinaire si le nouveau système ne lui convient pas, puisqu'elle n'a pas eu à faire le sacrifice d'un seul de ses cheveux. En outre l'invention des frisettes rend

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens 1.

emploi du er caan dioutile, et par conséquent la nuance des cheveux n'est pas altérée.

Pour donner la frisure aux cheveux, on ne tire pas la raie transversale très-loin, parce que les frisures légères sont plus seyantes; ensuite on roule la pointe de ses cheveux sur le moule friseur, et puis on maintient ce petit rouleau en forme, en le transperçant avec une frisette à un cran : ceci se fait le soir. Le lendemain, pour se coiffer en boucles solides, on détache une petite mèche sur le devant du front, on la roule sur ses doigts et arrivé près de la tête, on plante une frisette (sorte de broche) à deux crans sur le derrière de la boucle, et l'on fait faire un demi-tour à celle-ci, afin que la broche passe en dessous; ce qui découvre les racines et le *coiffage* a cet air gracieux et dégagé qui est le caractère distinctif de cette mode.

On continue ainsi sa touffe en employant ensuite une frisette à trois crans, puis une à quatre et même une à cinq au besoin, car la collection compte cinq numéros ou cinq longueurs (1). Le nœud de ruban est fixé sur la touffe à l'aide d'une épingle qui pénètre jusque sous les frisettes, et il tient parfaitement.

Observation importante. — Ces mêmes frisettes sont aussi employées dans les coiffures en bandeaux, savoir : celles à quatre et cinq crans pour faire les bandeaux roulés, soit en dessus, soit en dessous, avec ou sans petit bandeau plat; et celles à deux et trois crans pour les bandeaux bouffants ordinaires, c'est-à-dire non roulés. »

Maintenant, tu attends de moi, ainsi que je te l'ai promis le mois dernier, un petit mot sur nos changements de modes pour cette saison, qui commence à peine, car l'été s'est prolongé au delà des limites ordinaires.

Que te dirai-je des manteaux que ne t'ait déjà dit notre gravure du mois d'octobre; j'ajouterai seulement que les burnous, après avoir été adoptés avec *frénésie*, vont être abandonnés, et qu'on reviendra aux vêtements à manches; manches très-longues, très-amples. Comme étoffe, ce sont toujours les draps et le velours, velours presque toujours noir. Des peluches de velours et des tissus de laine écossais, qui viennent de faire leur apparition, sont coupés en larges biais et s'emploient comme garniture, les deux premiers pour le drap, pour les ornements de robes élégantes, et les derniers pour toutes les robes et les manteaux de négligé. Ces écossais se trouvent disposés dans toutes les couleurs, mais pour la ville les plus adoptées sont mélangés de gros bleu, gros vert, avec des filets cerise, réveillant légèrement ces tons un peu sombres. La broderie en soutache et galon que l'on n'abandonne jamais tout à fait, semble vouloir reconquérir tous ses droits; elle est adoptée par certaines de nos grandes maisons, comme l'accompagnement obligé de tous les costumes élégants et distingués, et se retrouve sur les manteaux de drap, sur les robes; disposée alors soit en quilles, soit en tablier, soit enfin ormant des nœuds brandebourgs, retenus aux extrémités par de gros boutons plats en passementerie.

Les casaques *impériales, impératrices* se portent encore en drap et en velours; ce vêtement n'exige aucune garniture, seulement celles en velours sont parfois, à l'intérieur, entourées d'une petite ruche de ruban de satin dont la tête dépasse légèrement.

J'entends dire partout que les basques sont décidément abandonnées et pourtant, si je vais chez une couturière, n'importe son degré de réputation, sur six robes faites, cinq auront certainement des basques. Je laisse à d'autres le soin de débrouiller le nœud de cette énigme; toujours est-il que les robes *tout à fait* élégantes se font sans basques; elles ont alors des pointes devant, derrière, et deux pointes ouvertes sur les hanches; les jupes sont généralement unies, ornées de quilles ou à deux jupes, les manches nouvelles sont fermées au milieu de l'avant-bras, avec revers et jockeys; ces sortes de manches, dont le numéro prochain te donnera un patron, ne sont pas pour les robes de toilette; ces dernières conservent les formes de cet été, dont tu as reçu des modèles; elles sont très-larges et fendues jusqu'à la saignée.

Pour chez soi, les corsages de drap noir seront toujours préférés; ici les basques, et des basques très-longues, sont de rigueur (trente à quarante centimètres); les plus simples sont seulement ornés d'un galon posé à cheval; les plus élégants brodés au passé ou en soutache; les manches doivent être à revers, fendues au milieu et garnies de boutons. Je ne dis rien des corsages de velours, car ils seront éternellement de mode; pour chez soi, l'on fait aussi ce que l'on appelle des vestes grecques, la vraie veste grecque dans toute sa vérité, avec manches longues et carrées non coupées à l'entournure du bras; ces vestes se font en cachemire, bordées d'un galon d'or, ou d'une couleur tranchée, mais les plus jolies sont entourées d'une bordure en cachemire, et à ce sujet, je te dirai que c'est là un bon moyen pour utiliser des châles dont la mode ne permet plus l'emploi; le fond est uni, et porte la couleur et la bordure plus ou moins haute, suivant les ressources que l'on a. Les capuches se font dans le même genre.

Les chapeaux ressemblent tellement, comme forme, à ceux que nous venons de quitter, qu'il n'y a rien à dire à leur sujet, si ce n'est pour déplorer leur exiguïté; les marchandes de modes affirment bien qu'ils sont plus grands, mais je les crois seules de cet avis; s'ils sont petits, on ne les en charge et surcharge pas moins de plumes, de fleurs en velours, de dentelles et de rubans; les demoiselles Bricard et Callmann font cependant exception à cette règle, leur goût distingué les préservant de cette ridicule exagération. Parmi les jolis chapeaux que j'ai remarqués chez elles, deux surtout m'ont semblé ravissants; l'un pour jeune femme était en velours noir avec biais de velours vert de mer; sur le fond de la calotte, une dentelle noire était retenue par une couronne; charmante imitation de corail, en velours noir et vert; en dessous un seul dahlia en velours blanc s'entremêlait à de la blonde. L'autre chapeau pour jeune fille, était en velours bleu Suède, simplement orné d'une cordelière, de même couleur; cette garniture toute nou-

(1) Prix des broches frisettes : à un cran, la douzaine, 1 fr.; à deux crans, 1 fr. 50; à trois crans, 2 fr.; à quatre crans, 2 fr. 50., et celle à cinq crans, 3 fr.; le moule friseur, 50 centimes. Les frisettes envoyées franco dans toute la France, 50 centimes en plus. Pour une douzaine seule, 25 c., rue Richelieu, 76.

velle et qui parait bien insignifiante, prend, entre les mains de ces demoiselles, les plus gracieux aspects.

Le mois prochain, je te ferai part de mes nouvelles remarques, et des préparatifs pour les toilettes de bal.

Je ne veux pas oublier de te dire que les robes en étoffe de laine ou de fantaisie, laine et soie, et dont je ne puis te donner les noms, car tout le journal ne suffirait pas à cette nomenclature, sont en étoffes très-épaisses, très-roides, et varient de prix de 5 à 9 fr. le mètre.

Et le rébus qu'en as-tu fait? Toutes ces décorations sont d'ordres différents, les deux ordres du haut étant l'un *contre* l'autre, tu diras *Ordre contre ordre*, puis tu remarqueras qu'il reste en bas *des* ordres; tout cela fait pour l'oreille : *Ordre contre ordre, désordre.* — Je ne sais ce que tu penseras de ce rébus, mais toujours est-il qu'il exprime tant bien que mal une grande vérité dont je t'engage à faire ton profit... et comme je me sens en humeur de moraliser aussi, je me hâte de te dire adieu en t'embrassant comme je t'aime.

—

ÉPHÉMÉRIDES.

16 Novembre 1632. — Mort de Gustave-Adolphe, roi de Suède.

Gustave-Adolphe succéda à Charles IX, son père, en 1611; la Suède était alors en guerre avec trois puissances : le Danemark, la Russie et la Pologne. Il fit la paix avec les deux premières, et força la troisième, par plusieurs victoires successives, à lui céder toutes les places de la Livonie et de la Prusse polonaise. Il fit ensuite alliance avec les protestants d'Allemagne, et déclara avec eux la guerre à la maison d'Autriche. Il remporta victoires sur victoires, dont la plus célèbre est celle de Leipzig, et fut tué, le 16 novembre 1632, à la bataille de Lutzen, d'une manière mystérieuse, qui a fait croire à un assassinat. Il était âgé de trente-huit ans. Il ne laissa qu'une fille, Christine, qui, après lui, monta sur le trône de Suède.

Mosaïque.

Au moment où la foi sort du cœur, la crédulité entre dans l'esprit.

LAMENNAIS.

Faites-vous une étude de la patience et sachez céder par raison.

Mme DE LAMBERT.



Paris. — Typ. Morris et comp. rue Amelot, 64.

DON CARLOS DE VIANE ET DON CARLOS D'AUTRICHE

Explication de l'Énigme Historique de Novembre.

Les deux princes d'Espagne qui, à un siècle d'intervalle, périrent à la fleur de leur âge, victimes de la cruauté paternelle, sont les deux Carlos; l'un, don Carlos de Viane (1), prince de Navarre, l'autre, don Carlos d'Autriche, dont la fin tragique est surtout connue par le drame de Schiller.

Don Carlos de Viane, né en 1420, était fils de Jean II, prince d'Aragon, et de Blanche, reine de Navarre : à l'âge de vingt et un ans, à la mort de sa mère, il hérita de ce dernier royaume. Mais la jalousie paternelle s'éveilla aussitôt; Jean II voulut reprendre la Navarre à son fils, qui, stimulé par ses partisans, leva des troupes et résista à son père à main armée, ternissant par cette rébellion filiale une cause juste et légitime. Il fut vaincu à la bataille d'Aïbar, et renfermé dans le château de Tafalla. Il ne sortit de captivité qu'après avoir promis de n'accepter le titre de roi de Navarre qu'après la mort de Jean II. Excité par le roi de Castille, il reprit les armes et ne fut pas plus heureux que la première fois; vaincu, fugitif, il se retira à Naples, auprès de son oncle Alphonse le Magnanime. La mort de ce prince le laissa sans appui; cependant, par sa soumission et ses témoignages de respect, il se serait réconcilié avec son père, si celui-ci n'eût été excité contre ce malheureux prince par sa seconde femme, Jeanne, qui haïssait don Carlos, et destinait ses États à son propre fils, Ferdinand.

Poussé par cette cruelle marâtre, Jean II fit arrêter son fils aîné, et l'envoya au château d'Orthez, alors au pouvoir de son beau-frère, Gaston Phœbus. A cette nouvelle, les provinces se révoltèrent, et voulurent contraindre Jean II à reconnaître don Carlos pour son héritier et à le fiancer avec Isabelle de Castille, que Jeanne réservait à son fils Ferdinand. Cette union n'eut pas le temps de s'accomplir : don Carlos mourut empoisonné en 1461, laissant d'unanimes regrets, car la grâce de son caractère répondait à la beauté de son génie. En mourant, il fit demander pardon à son père, et il accepta la mort avec résignation, comme le châtiment de sa rébellion. Très-jeune encore, il avait traduit en langue castillane la *Morale* d'Aristote, et il avait dédié son travail à son oncle, Alphonse le Magnanime. Ce prince, songeant au triste sort de la Navarre, son héritage, que les rois de France et les rois de Castille avaient, par leurs guerres continuelles, presque entièrement ruinée, fit graver sur son cachet deux dogues furieux se battant pour un os, emblème triste et épigrammatique de ce malheureux pays.

(1) Viane est une petite ville de Navarre, qui faisait partie de l'héritage de don Carlos.

Ferdinand d'Aragon, frère cadet de don Carlos, hérita de son apanage (la Navarre exceptée); il épousa Isabelle de Castille; il fut l'heureux vainqueur de Grenade. Sous son règne, Colomb découvrit le Nouveau-Monde, et ce prince réunit autant de prospérités que son frère déshérité et persécuté avait subi d'infortunes.

Don Carlos d'Autriche, que la poésie a rendu célèbre, naquit en 1545 : dès son bas âge, il parut violent dans toutes ses passions. Son aïeul, Charles-Quint, l'ayant vu encore enfant, porta sur lui un jugement sévère et n'en augura rien de bon pour l'avenir. En effet, le petit prince paraissait cruel, obstiné et sujet à des accès de colère qui allaient jusqu'au délire. Il déplut à son père, Philippe II, par un caractère indocile et méfiant; on remarqua qu'il marchait toujours armé, et l'on sut qu'il avait fait fabriquer, en secret, par un artisan français, une serrure qui, adaptée à la porte de sa chambre, ne permettait pas qu'on l'ouvrît du dehors. Philippe, instruit et alarmé des précautions qu'il prenait, fit forcer cette porte et s'assura de la personne de son fils. On trouva sous son lit une cassette qui renfermait sa correspondance avec les Gueux révoltés des Pays-Bas, auxquels il promettait l'appui de sa présence. A la découverte de ces pièces importantes, il se laissa aller à un désespoir affreux et on eut peine à l'empêcher de se tuer. Philippe le fit emprisonner; on instruisit son procès, et le coupable et malheureux infant fut condamné à mort. On assure qu'il se fit ouvrir les veines dans un bain.

Cette version paraît la plus conforme à la vérité historique. D'autres auteurs, notamment les historiens protestants, assurent que don Carlos aimait la femme de son père, Elisabeth de France, qui lui avait été promise autrefois à lui-même, et que cet amour coupable fut la véritable cause de la colère de Philippe II. La mort d'Elisabeth, qui suivit de près celle de son beau-fils, donna quelque créance à ce bruit, et un Français adressa même à Henri III une longue pièce de vers pour l'engager à venger la mort de la reine, sa sœur, qu'on supposait avoir été empoisonnée après la mort de don Carlos. « Son imagination, dit de Thou en parlant de ce poète, a été le flambeau à la lueur duquel ont marché nos faiseurs de nouvelles, et ensuite nos historiens. » Ce grave historien fait observer que Philippe II ne donna les mains à la mort de son fils que lorsqu'il se fut convaincu qu'il ne restait aucun moyen de le corriger et de sauver l'État, et que ce fut une cruelle nécessité politique et non une vengeance de famille qui dicta l'arrêt de ce prince insensé et malheureux.

Quoi qu'il en soit, la mort de don Carlos, entourée des circonstances romanesques et mystérieuses que

l'imagination populaire lui a prêtées, a inspiré les poètes : Otway, en anglais, Alfieri, en italien, Schiller, en allemand, ont tour à tour traité ce sujet, et, grâce à eux, don Carlos d'Autriche, bien coupable s'il n'était tout à fait privé de raison, est devenu intéressant et célèbre, tandis que son malheureux homonyme, dont les brillantes qualités n'ont été ternies que par une seule faute, est resté oublié de tous. Tant il est vrai que le malheur comme la gloire doit son éclat aux poètes !

La tragédie de Schiller, dont le plan défectueux peut être critiqué; qui, dans le caractère principal, celui de don Carlos, n'offre aucune vérité historique, présente cependant des scènes remplies de grandeur et de beauté poétique. Nous en citerons une, qui, au mérite théâtral, joint celui de l'exactitude, car les nobles paroles de Philippe II sont de l'histoire. Le duc de Medina-Sidonia, amiral de *l'Armada*, revient pour la première fois à la cour après la destruction de la flotte qui lui a été confiée ; il tremble à la pensée de reparaître devant le roi; isolé au milieu de la foule des courtisans qui l'évitent, il se tourne vers le duc d'Albe :

MEDINA-SIDONIA.

Vous avez parlé au roi, duc ; comment l'avez-vous trouvé disposé ?

ALBE.

Très-mal pour vous et pour vos nouvelles.

MEDINA-SIDONIA.

Au milieu du feu de l'artillerie anglaise, je me sentais plus à mon aise qu'en ce lieu. (*Don Carlos s'approche de lui avec intérêt et lui serre la main.*)

MEDINA-SIDONIA.

Je vous rends grâces, prince, de ces larmes généreuses. Vous voyez comme tout le monde me fuit. Ma perte est résolue.

DON CARLOS.

Espérez mieux de la bonté de mon père et de votre innocence.

MEDINA-SIDONIA.

Je lui ai perdu une flotte telle que l'Océan n'en avait jamais vue. Qu'est-ce qu'une vie comme la mienne en comparaison de soixante-dix galions engloutis ? Mais, prince, cinq fils de la plus belle espérance, comme vous ; voilà ce qui brise le cœur ! (*Le roi entre. Tous se découvrent, grand silence autour de lui.*)

PHILIPPE II, *parcourant le cercle d'un regard rapide.*

Couvrez-vous. (*Don Carlos et le prince de Parme s'approchent de lui et lui baisent la main. Il se tourne vers ce dernier.*) Mon neveu, votre mère désire savoir si l'on est content de vous à Madrid.

LE DUC DE PARME.

Elle ne doit le demander qu'après l'issue de ma première bataille.

PHILIPPE II.

Soyez tranquille, votre tour viendra. (*Au duc de Feria.*) Que m'apportez-vous ?

FERIA, *fléchissant le genou.*

Le grand commandeur de l'ordre de Calatrava est mort cette nuit. Je rapporte sa croix.

PHILIPPE II, *prenant le collier et parcourant le cercle des yeux.*

Qui, après lui, est plus digne de le porter ? (*Il fait signe au duc d'Albe.*) Duc, vous êtes mon premier capitaine. Ne soyez jamais davantage, et jamais mes faveurs ne vous manqueront. (*Il lui passe le collier.*) Que vois-je ici, mon amiral?

MEDINA-SIDONIA, *s'approchant et se mettant à genoux.*

Voilà, sire, tout ce que je rapporte de l'Armada et de la jeunesse espagnole.

PHILIPPE II.

Dieu est au-dessus de moi. Je vous ai envoyé contre des hommes et non contre des tempêtes et des écueils. Soyez le bienvenu à Madrid. (*Il lui donne sa main à baiser.*) Je vous rends grâce de m'avoir conservé en vous un digne serviteur. Je le reconnais pour tel, messieurs, et j'entends que vous le reconnaissiez tous pour tel.

Madame de Staël fait au sujet de cette belle scène les réflexions suivantes :

« Voilà de la magnanimité, et cependant à quoi tient-elle ? à un certain respect pour la vieillesse, dans un monarque étonné que la nature se soit permis de le faire vieux; à l'orgueil, qui ne permet pas à Philippe de s'attribuer à lui-même ses revers en s'accusant d'un mauvais choix; à l'indulgence qu'il sent pour un homme abaissé par le sort, lui qui voudrait qu'un joug quelconque courbât tous les genres de fierté, excepté la sienne; enfin, au caractère même d'un despote que les obstacles naturels révoltent moins que la plus faible résistance volontaire. »

BIBLIOGRAPHIE

POÉSIES ET NOUVELLES

de Madame d'Arbouville (1).

Il y a dix ans environ, dans un bazar de charité, où d'élégantes marchandes tenaient le comptoir, on vendit, parmi les broderies, les petits meubles, les fleurs, les tableaux, un manuscrit dont le contenu attira bientôt toute l'attention de ceux qui eurent le bonheur de le lire. Ce manuscrit circula ; les journaux s'en emparèrent et le publièrent sans solliciter une permission qu'on ne leur eût pas accordée. Ce succès et le nom de l'auteur occupèrent les salons parisiens : jusqu'alors madame d'Arbouville, auteur de ce manuscrit, n'avait été connue que par une bonté, une simplicité extrêmes; un cercle étroit de parents et d'amis avait seul reçu la confidence de ses pensées, et il avait fallu les instances d'une reine

(1) 3 volumes in-8°, chez Amyot, 8, rue de la Paix. Se vend au profit d'une œuvre de charité.

pour arracher à sa modestie ce témoignage public de ses talents. Madame d'Arbouville n'a survécu que peu d'années à ce triomphe qu'elle n'avait pas désiré; après sa mort, ses amis, sa famille, à qui elle avait laissé de si vifs regrets et de si profonds souvenirs, se sont occupés à rassembler ses nouvelles et ses poésies; on les a publiées en trois volumes, qui, pour se conformer encore aux intentions qui avaient dirigé l'auteur pendant toute sa vie, sont vendus au profit d'une œuvre charitable.

Ces volumes, dès leur apparition, ont singulièrement ému le public lettré, celui du moins qui aime les œuvres délicates de l'esprit, et qui se plaît mieux dans l'analyse des sentiments et des pensées que dans les créations bruyantes et romanesques. Les récits de madame d'Arbouville (un excepté, *Luiggina*, que peut-être elle n'eût pas livré à la publicité) ne sont autre chose que l'étude fine, approfondie des mouvements intimes de l'âme, de ceux surtout qui touchent à la douleur, sous quelque forme qu'elle se présente. La mélancolie qui est au fond de toute âme, de toute passion, de toute destinée, est daguerréotypée dans ces pages avec une vérité quelquefois navrante, et l'on s'étonne qu'une femme, dont la vie fut constamment heureuse et calme, ait pu pénétrer à ce point les secrets du malheur. Elle a expliqué cette tendance de son talent : « Ma vie, dit-elle, a été si exempte d'é» vénements qu'il m'a fallu le plus souvent chercher » dans la vie des autres le sujet de mes rêveries. Je » leur ai emprunté leurs larmes et leurs agitations; » j'ai glané dans leur existence, à défaut de pouvoir » moissonner dans la mienne. Je me suis fait l'écho » de leur voix, l'interprète de leurs joies ou de leurs » peines; j'ai peuplé ma solitude de rêves, de souve» nirs, d'espoirs, qui n'ont pas même effleuré mon » cœur, mais que j'ai entrevus à côté de moi. Le re» pos était en moi, et j'allais chercher au loin les » troubles sans nombre dont tant d'autres existences » sont remplies. Du fond de ma retraite j'ai deviné les » larmes que l'on cache, les mécomptes, les regrets » que l'on étouffe, les illusions qui se brisent. J'ai » assez vécu dans le monde autrefois pour avoir » sondé quelques-uns de ses abîmes, et, du port que » je n'ai pas quitté, je raconte ses naufrages..... »

Étude, divination, reflet des impressions d'autrui, ces récits attachent, entraînent, et laissent après eux un souvenir profond et triste, qu'adoucit cependant la pensée religieuse à laquelle madame d'Arbouville s'est montrée constamment fidèle. Les sons que rend cette lyre sont douloureux, mais on sent qu'ils peuvent préluder aux cantiques du ciel.

Parmi ces nouvelles, celles qui ont le plus attiré l'attention du public et de la presse, sont : *Une Histoire hollandaise*, *le Médecin de Village* et *Résignation*. A eux seuls, ces récits formeraient un volume d'un choix exquis, qui établirait mieux peut-être la réputation de madame d'Arbouville que les poésies et les autres nouvelles qu'on a cru devoir y joindre et qui ne semblaient pas destinées à sortir du secrétaire de l'auteur.

Une Histoire hollandaise est la vie d'une jeune fille, dont les affections contrariées par la volonté paternelle, qui va jusqu'à la tyrannie, ne trouvent de paix et de consolation que dans les bras de la religion. C'est un récit très-simple, mais d'une tristesse qui va jusqu'à l'âme; il est difficile de mieux peindre la désolation d'une âme abandonnée, à laquelle tout appui manque sur la terre, et le travail insensible qui, de deuil en deuil, d'amertume en amertume, l'amène vers le souverain consolateur. Sans cette perspective ouverte sur le Ciel, où la pauvre Christine se reposera de ses douleurs, cette histoire ne pourrait se lire. Nous en citerons un passage, où les souffrances de la terre et les espérances du Ciel sont admirablement mêlées. Christine est enfermée, par l'ordre de son père, dans un couvent de la Visitation; la supérieure, femme dévouée et sainte, s'efforce de la consoler :

« Parfois, elle appelait Christine dans sa cellule, elle » la faisait asseoir auprès d'elle; elle lui prêtait des » livres, puis elle la laissait ou lire ou rêver. Comme » dans toutes les cellules, les murs de celle qu'habi» tait la supérieure étaient couverts de sentences : » c'étaient des voix qui parlaient sans parole. Le petit » tabouret de Christine était placé en face d'une mu» raille sur laquelle on lisait : *Venez à moi, vous tous* » *qui êtes chargés et qui souffrez, je vous soulagerai!* » Pendant les longues heures du silence, si Christine » levait les yeux, elle voyait cet appel fait à tous les » malheureux. Si elle regardait d'un autre côté, ses » yeux rencontraient le crucifix de bois. Si elle se dé» tournait, elle voyait la supérieure agenouillée. Si » elle laissait tomber sa tête sur sa poitrine, son livre » de prières, ouvert sur ses genoux, frappait ses re» gards. Parfois, pour se livrer aux pensées de son » cœur, Christine fermait les yeux, mais alors la » cloche du couvent tintait doucement et disait en» core de prier. Quand elle sortait de sa cellule, elle » voyait ses compagnes calmes et recueillies la saluer » en murmurant : *Dieu soit avec vous, ma sœur!* » Quand elle mangeait, une voix lui disait de remer» cier le Seigneur... Christine vit tout cela, mais per» sonne ne la questionna. Ce qui se passa dans son » cœur, nul ne le sut sur la terre.

» Les cloches, les chants, les prières, le silence, les » saints exemples, les douces paroles, les murs aux » pieuses maximes, les tombes qui donnent de graves » pensées, toutes ces choses, connues des anges invisi» bles, entouraient Christine, mais personne ne la » questionna, et ce qui se passa dans son cœur, nul » ne le sut sur la terre... »

Cette *Histoire hollandaise*, si triste et si consolante à la fois, semble avoir inspiré un roman anglais, *Lady Bird*, œuvre distinguée de la plume féconde de lady Georgiana Fullerton, qui a étendu le cadre de madame d'Arbouville; elle a accentué avec plus d'énergie les passions et les caractères, mais de quelque vigueur que soit animé cet écrit, indépendamment du mérite de la priorité, qui appartient à l'auteur français (1), nous préférons un dessin pur et parfait à un tableau dont toutes les parties ne sont pas également achevées.

Dans le *Médecin de Village*, les douleurs d'une femme qui perd un mari tendrement aimé, d'une mère qui voit son fils frappé d'une maladie incurable, sont décrites avec une sensibilité profonde. Avec Eva Meredith, la veuve, la mère doublement affligée, on boit jusqu'à la lie le calice des douleurs humaines.

(1) Une *Histoire hollandaise* a paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, le 1er mai 1850; *Lady Bird* a paru en Angleterre en 1852.

***Résignation*, la plus accomplie de ces trois Nouvelles,** commence ainsi :

« Je vais raconter simplement une chose que j'ai » vue. C'est un des souvenirs mélancoliques de ma » vie; c'est une de ces pensées vers lesquelles l'âme » se reporte avec une douce tristesse, quand vient » l'heure du découragement; il s'en exhale je ne sais » quel renoncement aux trop vives espérances de ce » monde, je ne sais quelle abnégation de soi-même » qui apaise ce qui murmure en nous, et nous ap- » pelle à une silencieuse résignation. »

Ces expressions sont vraies; elles peignent bien l'impression résultant de l'histoire de la pauvre Ursule, qui passe sa jeunesse à soigner ses parents infirmes et à travailler pour eux, sans être récompensée même par leur amour, car ils sont tombés dans la froide indifférence de la vieillesse; qui, un jour, se croit aimée, mais s'aperçoit le lendemain que l'objet de son affection ne veut ni partager ni comprendre le dévouement de toute sa vie; qui, restée seule, abandonnée, vieillit et s'éteint sans un regard ami, sans une voix consolante auprès d'elle, si ce n'est la voix intérieure de la conscience et le regard paternel de Dieu.

Madame d'Arbouville a analysé avec une rare patience d'observation, les sentiments de cette pauvre **et noble fille; elle a attaché un intérêt de plus à ces existences qui, souvent, nous paraissent si étroites, si vulgaires, et récèlent cependant des secrets de dévouement et d'abnégation, dédaignés de ceux qui en sont l'objet, ignorés de celles à qui Dieu les inspire, et la mesure, la sobriété, la profondeur de ce petit récit me font croire qu'Ursule a vécu et que madame d'Arbouville l'a connue et consolée. Tout semble vrai dans ces pages, depuis la description de la petite ville, dans laquelle les habitants du nord de la France n'ont pas eu de peine à reconnaître la ville d'Avesnes, jusqu'à l'analyse des sentiments douloureux et tendres qu'Ursule cache sous un front paisible. Il découle de ce récit une émotion tranquille qui semble conseiller le détachement des choses d'ici-bas.**

A ce talent d'invention et d'analyse, madame d'Arbouville joint la grâce d'un style correct et délicat, qui peint avec une égale vérité les beautés de la nature et les sentiments poétiques du cœur. On ne connaîtrait pas l'auteur de ces volumes, qu'il serait impossible d'y méconnaître la touche d'une femme à l'âme pieuse, à l'esprit élevé, mais de quelques grâces que soient revêtues ces Nouvelles, si distinguées par la presse contemporaine, nous n'en pouvons conseiller la lecture qu'aux jeunes femmes, bien nombreuses, d'ailleurs, parmi nos lectrices. M. B.

PARDONNEZ-NOUS...

Après de longs et fructueux voyages dans les deux hémisphères, le capitaine Morel, qui avait échappé à la fièvre de Bombay et à celle des Antilles, qui était sorti sain et sauf des griffes des perfides Ombayens, et de celles des féroces crocodiles des rivages de l'océan Indien, le capitaine Morel, qui avait échappé aux plus effroyables tempêtes, et qui, dans un calme plat, était resté, lui et ses hommes, quarante-deux heures sans une goutte d'eau douce et sans aucune espèce de nourriture, le capitaine Morel, ainsi que l'honorable et regrettable Dumont d'Urville, était venu mourir dans son pays, d'une mort aussi douloureuse que tragique : faisant un trajet d'une lieue dans ces grands bateaux non pontés, où les paysans embarquent avec eux chevaux et bestiaux, au débarcadère, un bouc, pris de frénésie, s'était élancé sur lui, et, d'un terrible coup de ses cornes dans le flanc, l'avait étendu mort aux pieds des autres voyageurs épouvantés!

M. Morel laissait une veuve et quatre enfants; trois filles mariées : l'une à un capitaine au long cours, comme M. Morel l'avait été lui-même; l'autre, à un négociant; la plus jeune à un commis; et un fils, l'aîné de tous, non marié.

Il ne serait pas exact de dire qu'avant la mort du capitaine une entière concorde régnât entre ces quatre personnes. Dès leur plus bas âge, la jalousie avait répandu ses souffles empoisonnés dans leurs âmes, et, depuis, n'avait cessé d'alimenter parmi elles de sourds mécontentements; chacun trouvait que les parents avaient fait plus de sacrifices pour les autres que pour soi. Chacun se disait le déshérité de l'amour maternel, comme si, hors de monstrueuses exceptions, aucun enfant était jamais déshérité de l'amour de sa mère! et quand, tour à tour, on les avait écoutés se plaindre, leurs récriminations étaient telles que, forcément, elles se détruisaient les unes les autres.

Cependant, si l'union de cette famille n'était pas inaltérée, le père avait eu sur elle une assez grande autorité pour que, du moins, la mésintelligence n'éclatât qu'en de légères bouderies.

Mais à peine la pierre du tombeau était-elle refermée sur les restes de M. Morel, que la petite ville habitée par ses enfants retentit soudain de procès scandaleux. A voir ces quatre personnes s'arracher des lambeaux de l'héritage paternel, prendre feu et se disputer pour un mot, se rejeter la calomnie à la face, on n'eût jamais pu croire que c'était le même sang qui coulait dans leurs veines. Les actes notariés, les citations judiciaires, les sommations par huissiers, les consultations d'avoués et d'avocats se succédèrent, écornant grandement les maisons, les fermes et les bois de M. Morel, et les jours suivirent les jours, amenant d'autant moins de solutions satisfaisantes qu'il semblait qu'il y eût dans le pays des esprits malfaisants qui, à l'instant où les héritiers paraissaient sur le point de s'entendre, faisaient surgir des difficultés nouvelles et de nouvelles raisons de discorde.

Ces esprits malfaisants, qui transforment de simples désaccords en formidables haines, qui ne les connaît? Tantôt, sous les traits d'une jeune fille étourdie, ils s'en vont, répétant à droite ce qu'à gauche ils ont entendu; tantôt, sous le masque de gens respectables et prétendant faire montre de bonne amitié, ils vous viennent abreuver d'amertume, au moyen de ce qu'ils appellent de charitables avertissements.

Ces esprits sont les fléaux des sociétés. Que de vieilles amitiés ils ont rompues! que de chastes et doux liens sur le point de se former ils ont brisés! que de réputations jugées inattaquables ils ont pourtant attaquées et amoindries! Qu'ils aient ou qu'ils n'aient pas la conscience du mal qu'ils font, ceux qui n'hésitent point à reporter à l'un ce que l'autre dit, devraient être condamnés à une quarantaine sévère et sans terme.

Des gens de cette espèce n'avaient point manqué de surgir entre les héritiers Morel; aussi, quinze mois après la mort du capitaine, non-seulement les deux tiers de la succession étaient restés aux griffes de la chicane, mais encore, à mesure que l'argent s'échappait de leurs mains, ces quatre personnes, s'accusant mutuellement de la ruine commune, se sentaient prises d'une telle rage, qu'elles ne se pouvaient plus rencontrer, sans que la colère et l'indignation vinssent ébranler tout leur être.

Des trois sœurs, l'aînée seule, la femme du capitaine Dourlens, avait une fille, qui, à l'époque où cette haine fraternelle semblait arrivée à son paroxysme, se disposait à faire sa première communion.

Anna-Cécile était une enfant rose et gaie, très-sensible, mais, pour le moins, aussi étourdie que sensible.

Comme une enfant qu'elle était, Anna-Cécile avait assisté aux tristes débats de sa famille, sans en comprendre la portée, et sans y prêter, d'ailleurs, une attention dont elle n'était pas susceptible, et, par suite, elle n'avait pas plus ressenti de chagrin de ces tristes sentiments de haine qu'elle ne les avait partagés.

L'époque de sa première communion venue, la jeune fille, très-préoccupée de la belle toilette qui lui était promise, était, il faut le dire, mal disposée pour cette sainte action; sans doute, elle aurait répété petit et grand catéchisme, sans en manquer un mot, mais l'esprit du livre n'avait point pénétré jusqu'à son cœur, lorsqu'un soir, par une faveur spéciale de son bon ange peut-être, elle, qui disait toujours ses prières très-vite, et sans nullement s'arrêter aux paroles que marmottaient ses lèvres, s'arrêta subitement à ce verset du *Pater Noster*, de cette divine prière, qui résume tous les cris de nos âmes : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés.»

Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés! murmura-t-elle à diverses reprises, et chaque fois, quelque chose d'aigu traversait son âme, ses yeux devenaient fixes; il était évident que, pour la première fois, ce verset éveillait en elle des idées qui l'épouvantaient.

« Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle enfin, mais si maman ne pardonne pas à mon oncle Jean-Marie et à mes tantes Louise et Aline, vous ne lui pardonnerez donc pas, et les portes du Paradis ne s'ouvriront jamais pour elle?»

Et, accablée par cette pensée, l'enfant, à deux genoux devant son petit crucifix d'ébène, resta longtemps plongée en d'indicibles angoisses.

Elle se releva transformée!

A partir de ce jour, sur son charmant visage, d'où s'effacèrent les brillantes couleurs de la santé et l'épanouissement du sourire, ses parents remarquèrent une préoccupation dont ils s'étonnèrent autant qu'ils s'en inquiétèrent.

C'est qu'en effet, un désir ardent s'était emparé de cette jeune fille; un projet de bien difficile exécution la poursuivit sans cesse; elle voulait réconcilier sa mère avec son oncle et ses tantes, et elle ne désespéra pas d'y réussir.

Combien, désormais, ses prières furent ferventes! Elle sentait que c'était de Dieu qu'elle devait attendre l'assistance suprême, et elle ne lui parlait plus qu'avec un cœur embrasé d'amour. Ce n'était plus l'enfant dont les lèvres murmuraient à la hâte des paroles incomprises; maintenant, le plus souvent, sa bouche restait close, mais, que de touchantes aspirations se lisaient dans ses regards humides et dans ses deux petites mains si étroitement enlacées! Les divins entretiens que ceux de cette âme et de son Créateur! Les doux parfums que ceux de cette naïve piété, et combien ils devaient ravir l'ange, chargé de les porter aux pieds du Saint des Saints! Les vénérables catéchistes qui, maintes fois, avaient déploré la légèreté d'Anna-Cécile, étaient émerveillés de sa métamorphose et se voyaient presque obligés de modérer son ardeur; celui qui la recevait au tribunal de la pénitence ne cessait, chaque fois, d'admirer quels miracles la charité peut opérer dans les cœurs.

Cependant, on était arrivé à la veille même du jour fixé pour la première communion. Anna-Cécile souhaitait ardemment cette journée, et l'attendait, à la fois, avec un certain tremblement; on lui avait dit qu'à l'instant où, pour la première fois, le jeune chrétien s'approche de la sainte table, les demandes qu'il adresse au Ciel sont exaucées; elle voulait demander à Dieu la réconciliation de sa mère avec son oncle et ses tantes, et, lorsque la pensée lui venait que ce qu'elle se proposait de demander lui serait accordé, son visage rayonnait d'une joie si pure, que ses parents s'en trouvaient éblouis et étonnés, tout éloignés qu'ils étaient de comprendre la véritable cause de ce rayonnement.

Préalablement, et comme pour préparer les voies à la chère réalisation de ses vœux, chaque fois que, sortant avec sa bonne, Anna-Cécile avait rencontré son oncle et ses tantes, elle leur avait adressé son plus doux sourire et leur avait fait sa plus belle révérence; il est vrai que, comme ce n'était pas son habitude, l'oncle et les tantes s'étaient imaginé, chacun à part soi, qu'elle se permettait de se moquer d'eux, et leur animosité pour madame Dourlens s'en était augmentée. Un jour même, l'oncle Jean-Marie impatienté, s'était avancé vers elle, la main levée, comme pour la châtier de son impertinence; mais sa main était retombée dans la poche de son paletot, et il était resté pétrifié devant un petit bouquet de violettes que, sans avoir témoigné la plus légère crainte, l'aimable enfant lui avait présenté à l'occasion de la Saint-Jean; il n'avait pu, même, empêcher sa main de sortir de sa poche, afin de recevoir le bouquet, et il avait

dû tourner sur ses talons, au plus vite, sinon il aurait été capable de prendre Anna-Cécile dans ses bras et de la couvrir de baisers!

Anna-Cécile en vint jusqu'à concevoir une idée audacieuse, et sut si bien endoctriner sa bonne, que celle-ci consentit à la seconder.

On sait qu'un touchant usage veut que, la veille de la première communion, l'absolution reçue, les enfants demandent à leurs parents, et, en général, à leurs supérieurs, un pardon semblable à celui que, par la bouche du prêtre, le Seigneur vient de leur accorder. Eh bien! il ne s'agissait de rien moins que d'oser aller chez l'oncle et chez les tantes, et d'implorer d'eux ce pardon!

« Allons d'abord chez la tante Louise, » dit à sa bonne Anna-Cécile, toute pâle de la démarche qu'elle hasardait.

Il est bon qu'on sache que la tante Louise était celle qui lui inspirait le moins d'attraction et de sympathie; la tante Louise était raide, elle avait l'abord dur et le ton revêche, bien qu'au fond elle ne fût point dépourvue de qualités. La tante Aline ne la voyait pas et, néanmoins, subissait l'influence de ses décisions; Anna-Cécile le sentait et devinait que, si la tante Louise ne la repoussait pas, elle n'en aurait que plus de chance auprès de la tante Aline.

Et la voilà cheminant vers la rue habitée par cette terrible tante Louise, le cœur lui battant bien fort, en même temps que son esprit arrangeait, dérangeait, reconstruisait les phrases par lesquelles elle prétendait l'aborder et l'adoucir, et qu'elle cherchait à se rappeler ses physionomies les plus sévères, afin, le cas échéant, de n'en être pas ébranlée.

Voici la rue de la tante Louise; voici sa maison; maison de calme appparence, qui ne dit rien des orages qui se passent dans les cœurs; mais, quelle est cette fenêtre ouverte? N'est-ce pas celle de la chambre à coucher de la tante Louise? n'est-ce pas la tante Louise elle-même qui s'y trouve?... Qu'est-ce donc? La fenêtre se referme violemment, une porte s'ouvre avec fracas, des pas rapides se font entendre dans l'escalier; Anna-Cécile avance, se soutenant à peine, mais elle n'a pas franchi la moitié du premier étage, qu'un accent de colère vient, à la fois, frapper ses oreilles et son cœur:

« Sortez! sortez! ne montez pas une marche de plus, criait la tante Louise. Votre mère vous envoie-t-elle ici faire métier d'espion? Sortez, petite impudente, sortez! »

Et, d'un geste impérieux, elle désignait la porte de la rue, et l'enfant, frémissante de terreur, repassait ce seuil inhospitalier, et, bientôt, en proie à une douleur convulsive, elle tombait dans les bras de sa bonne, qui la ramenait presque mourante au logis.

La tenacité d'une pensée dominante, les ébranlements intimes et cachés qui en ressortent, cette dernière et violente émotion, c'était plus qu'une organisation d'enfant n'en pouvait supporter; Anna-Cécile fut prise d'une fièvre violente et de transports au cerveau, qui la tinrent huit jours entre la vie et la mort. Parfois elle disait, avec des accents qui faisaient frissonner, ce verset qui avait eu sur elle une si puissante action.

« Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés! »

Et, alors, ses regards étaient sévères et menaçants.

D'autres fois, elle le répétait avec une voix attendrie, qui arrachait des pleurs à ceux qui l'entouraient. Et puis, c'étaient ses terreurs pour le salut de sa mère, de son oncle et de ses tantes; c'étaient d'ingénues et touchantes prières pour leur réconciliation; des cantiques d'actions de grâces, sur des modulations divines et que personne n'avait jamais entendues, lorsqu'elle s'imaginait cette réconciliation accomplie; c'étaient de tendres adorations adressées au Dieu, qu'entourée de ses compagnes, il lui semblait recevoir; adorations au milieu desquelles le verset du pardon ne cessait de revenir; et tout cela entremêlé des cris que lui arrachait la souffrance!

Au bout du second jour, madame Dourlens était vaincue, et, penchée sur le bord du petit lit de douleur, elle promettait à Dieu et à son enfant, d'effacer de son cœur tout sentiment de haine, et d'aller au-devant de tout ce qui pourrait amener une réconciliation sincère et durable entre elle, son frère et ses sœurs.

Si cette promesse coûta à son orgueil de sœur aînée et à sa conviction d'avoir le bon droit de son côté, elle en fut largement récompensée par le bonheur qui, à cette promesse, illumina le visage d'Anna-Cécile. Sur-le-champ, elle voulut mettre sa bonne résolution à exécution, et elle écrivit à celle de ses sœurs qu'il était le moins facile de gagner, à la terrible tante Louise.

Hélas! la lettre lui revint, sans avoir été décachetée!

Une seconde, une troisième lettre eurent le même sort!

Désespérée de l'inutilité des démarches de sa mère, Anna-Cécile eut un redoublement d'accès. Madame Dourlens était au désespoir.

« Que faire, mon Dieu? Que faire? » s'écriait-elle.

Et Anna-Cécile répondait à ses cris par le terrible verset.

Sur ces entrefaites, l'oncle Jean-Marie, qui avait appris la gravité de l'état d'Anna-Cécile, et qui ne pouvait se rappeler sans émotion le petit bouquet de la Saint-Jean, cédait à son inquiétude, et entrait dans la chambre de la petite malade, à l'instant même où madame Dourlens cherchait en vain, dans sa tête affaiblie par la douleur, les moyens de vaincre la résistance de sa sœur.

« Ah! fit-elle en apercevant Jean-Marie, Dieu t'envoie! »

Et elle le conduisit vers le lit d'Anna-Cécile.

Devant ce charmant visage amaigri et ces grands yeux bruns qui le regardaient sans le reconnaître, l'oncle Jean-Marie sentit ses jambes se dérober sous lui.

« Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » articula nettement Anna-Cécile, de sa voix vibrante.

L'oncle Jean-Marie n'y tint plus.

Déjà, dans toute la ville, on connaissait la cause du mal auquel était près de succomber la petite-fille du capitaine Morel, et ces bruits étaient, naturellement, venus aux oreilles de l'oncle et des deux tantes. Le verset que répétait l'enfant était la confirmation de ces bruits.

Jean-Marie ne dit pas un mot, mais il se retourna vers sa sœur, les bras tout grands ouverts, et, après

l'avoir serrée sur sa poitrine, après que leurs larmes se furent mêlées, il s'en sépara brusquement et sortit.

Où allait-il?

Madame Dourlens, absorbée par les soins que réclamait sa fille, ne se le demanda pas longtemps; d'ailleurs, Jean-Marie et elle avaient pleuré ensemble, leurs cœurs avaient battu l'un contre l'autre, c'était là un pacte d'union sacré, bien que tacite, auquel Jean-Marie ne pouvait faillir.

En effet, près de ce petit lit où madame Dourlens avait abjuré toute haine, Jean-Marie, lui, avait fait un autre serment; il avait fait le serment d'y amener ses deux autres sœurs, et ce serment, il l'accomplit.

Les raisons puissantes, les paroles de conviction, les appels éloquents que lui inspira sa sainte mission, personne ne nous les a révélés, mais Dieu lui-même dut mettre sur ses lèvres la persuasion qui ébranle et entraîne, car, après trois conférences, la tante Louise prit son chapeau et son châle, et l'accompagna chez la tante Aline, qui n'hésita point une minute à faire ce que faisait sa sœur, de sorte que, quelques instants plus tard, tous trois entraient chez madame Dourlens.

Anna-Cécile dormait. Quand elle rouvrit les yeux, elle aperçut et reconnut, veillant sur son sommeil, sa mère, son oncle et ses tantes!

« Le beau rêve! » murmura-t-elle.

Mais comme elle se sentit les joues et les mains couvertes de baisers et de larmes; elle se dressa sur son séant, elle palpa les quatre têtes qui se penchaient vers elle, comprit que ce n'était point un rêve, et l'excès du bonheur la fit retomber défaillante sur son lit.

Un grand cri, formé de quatre cris déchirants, retentit dans la petite chambre. Sa mère, son oncle et ses tantes la croyaient morte.

Elle rouvrit sa paupière appesantie où perlait une larme.

« Vous n'êtes plus fâchés, murmura-t-elle, Dieu me fera la grâce de vivre! »

Et elle vécut; et six semaines après ceci, faisant, par une faveur spéciale, cette première communion qu'elle n'avait pu faire en grande pompe, mais à laquelle, néanmoins, toute la ville assista, l'ineffable douceur lui fut donnée de voir auprès d'elle, à la sainte table, sa mère, son oncle Jean-Marie et ses tantes Aline et Louise, dorénavant et à jamais unis en Dieu et par elle! Mme Adam Boisgontier.

LES BATONS FLOTTANTS

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien!

I

C'était vers la fin de l'hiver, au moment où les réunions, les fêtes et les plaisirs redoublent de fréquence et d'éclat; le printemps allait arriver, les lustres des salons jetaient leurs derniers feux, et les fleurs des champs, les fleurs des jardins allaient remplacer ces pauvres arbustes mercenaires, produits maladifs de l'industrie parisienne, qui étalent dans les vestibules et les escaliers leurs fleurs sans parfum, et vivent l'espace d'une soirée.

Deux jeunes filles en toilette de bal étaient debout dans un petit salon de travail; à en juger par l'impatience que la plus jeune témoignait franchement, elles devaient attendre depuis quelque temps déjà, et cependant elles n'étaient point assises. S'asseoir, en toilette de bal! risquer de froisser ces robes de tulle blanc, dont la fraîcheur était le seul ornement! Cependant l'aspect de ce petit salon était bien fait pour engager au repos, et il offrait mille ressources pour tromper l'attente et faire passer doucement les heures. Un grand feu brillait dans la cheminée; une table ronde était chargée de livres, d'ouvrages commencés et d'albums de dessins; un petit piano ouvert portait sur son pupitre une sonate de Haydn dont le titre disparaissait à moitié sous un *quadrille des Lanciers*.

Tous ces objets chers et familiers attirèrent enfin l'attention de l'aînée des jeunes filles, et elle se dirigea vers un fauteuil placé près de la table, qu'éclairait une grande lampe à abat-jour de porcelaine; elle s'asseyait déjà, lorsqu'un petit cri d'effroi poussé par sa sœur, lui fit quitter précipitamment son siége.

« Pauline, ta robe! Tu oublies ta robe! Vois quels plis a déjà pris ta troisième jupe! Peux-tu songer à t'asseoir?

— Je suis fatiguée de ne rien faire, et j'aime mieux attendre en travaillant. Fais comme moi, tu n'es pas encore gantée, prends ton ouvrage et tu attendras plus paisiblement l'arrivée de notre père. Tu sais bien que, lorsqu'il est en affaire, on ne peut jamais prévoir quand il sera libre.

— C'est parce que je le sais, que je me désespère. O mon Dieu! il me semble, en te voyant tranquillement assise et travaillant, qu'il faut en prendre son parti, et renoncer au bal; je ne puis t'imiter, ma broderie irait de travers, et je ne pourrais lire une demi-page. Nous allions partir, mon père était là, tout prêt, tout ganté, son chapeau à la main, lorsqu'un étranger sonne, entre, l'enlève sous nos yeux et le séquestre depuis.... depuis un siècle!

— Depuis dix minutes, dit Pauline en souriant et en indiquant la pendule; quant à cet *étranger*, tu sais bien qu'il s'est fait annoncer comme un vieil ami! et qu'au seul son de sa voix notre père nous a quittées précipitamment et s'est jeté dans ses bras.

— Je sais tout cela, mais enfin je ne puis m'empêcher de me demander de quel droit on retient un père loin de ses filles...

— Et celles-ci loin du bal, dit M. Bertaux en ouvrant la porte du salon.

— Ah! papa, enfin vous voilà! Vite, vite, partons; tiens, Pauline, voilà ton burnous, je me ganterai en voiture.

— Doucement, dit M. Bertaux, tu nous permettras bien de causer pendant quelques moments; je crois que Cécile a été bien mutine, ajouta-t-il, en regardant sa fille aînée.

— Elle était si inquiète, en pensant que cette visite pouvait se prolonger!

— Si je suis déjà prêt, c'est mon visiteur que vous devez remercier. Il avait entrevu vos toilettes et n'a point voulu prolonger une conversation que, pour ma part, j'aurais volontiers fait durer. C'est l'un de mes plus anciens amis, l'un des hommes que j'estime le plus, en un mot, c'est M. Simon.

— Lui, que vous n'aviez pas vu depuis dix ans! ah! nous aurions attendu volontiers...

— Il vient dîner demain avec nous, il nous contera ses voyages, ses travaux; en attendant, je l'ai engagé à envoyer ce soir, au bal, son neveu Maurice; ma cousine sera enchantée, comme toute maîtresse de maison, d'avoir un danseur de plus. Et vous? dit-il en interrogeant ses filles, toi surtout, Cécile, que je vois déjà encapuchonnée et ne disant mot, de peur de prolonger la conversation et de retarder le départ, tu ne dédaigneras pas un excellent danseur, qui ne brouillera pas les figures des *Lanciers*, et saura faire convenablement ses saluts? Une bonne invention, par parenthèse, ajouta M. Bertaux, en boutonnant son paletot; en habituant les jeunes gens à saluer, ce quadrille va peut-être leur enseigner à être polis.

— Je ne réponds pas, je ne dis plus un mot que nous ne soyons en voiture, dit Cécile du fond de son capuchon. Oh! cher papa, il est onze heures et quart!

— Eh bien, partons!

— Partons! s'écria Cécile qui était déjà dans l'antichambre.

II

Le bal de madame Lemayer était ce que sont tous les bals; beaucoup de personnes qui ne se connaissent pas et se rencontrent sans cesse; quelques personnes qui se connaissent et ne peuvent se rejoindre; le principal salon envahi par les danseuses; les pères et les maris expulsés par la nécessité de réserver aux toilettes l'espace nécessaire à leur développement; peu de plaisirs, beaucoup de mécomptes. On venait de danser un quadrille, une polka commençait; M. Bertaux qui ne voulait pas sacrifier à la mode, avait interdit à ses filles les polkas, rédovas et schotichs. Il avait réussi à se placer près de Pauline et de Cécile : « Voyez donc le beau coup d'œil, leur disait-il, voyez ces danseurs qui ne peuvent saisir ce rhythme étranger, qui sautent, s'arrêtent à contre-temps, qui, ne pouvant avancer dans ces salons encombrés, s'agitent sur place, s'en vont dans de petits coins, et, pour s'en tirer, cognent leurs danseuses contre les murs et les portes, les jettent en passant à un autre danseur, et essaient d'attraper au vol la dame que celui-ci lui renvoie en échange... le beau spectacle! Je ne pourrais, pour ma part, me décider à vous voir regagner vos places avec vos cheveux en désordre, votre toilette froissée, et vos pieds éclopés dans cette bagarre.

—Combien vous avez raison, monsieur! lui dit un grand jeune homme à figure fine, qui salua respectueusement les jeunes sœurs, et serra la main de M. Bertaux. Pourquoi chacun ne fait-il pas ces réflexions sensées?.... les réunions y gagneraient, comme aspect et comme plaisir. Mais tout se tient en ce monde, et pour expliquer ce qui nous choque à bon droit, peut-être faudrait-il remonter jusqu'à certaines causes morales. Avez-vous remarqué, en effet, que l'on a écarté depuis quelques années ces danses où figuraient un grand nombre de danseurs, se livrant en commun à des évolutions gracieuses et courtoises? Chacun pour soi, telle est la devise de tous ces couples *polkeurs* et sauteurs; aucun obstacle ne les arrête; tant pis pour ceux qui se trouvent sur leur chemin; dans la noble ardeur qui les entraîne ils ne tiennent compte ni des pieds qu'ils écrasent, ni des femmes qu'ils heurtent, et au bal comme partout, ils semblent croire que le mot *convenances* signifie ce qui leur convient.

— Je vois avec plaisir, dit M. Bertaux, que je ne suis pas seul de mon avis; je crains quelquefois de me laisser dominer par la manie des vieilles gens, qui est de médire du temps présent; votre jugement sur vos contemporains me rassure, en me prouvant que je ne me trompe pas absolument. »

Une dame âgée dont le visage était encadré de belles boucles blanches s'approchait en ce moment de M. Bertaux en compagnie d'un jeune homme, dont la contenance décelait un peu de timidité. C'était madame Lemayer. « Mon cousin, dit-elle, je viens de rencontrer Monsieur dans le premier salon; il vous demandait à tous les échos d'alentour, afin de vous faire procéder à une présentation officielle près de moi, je lui ai offert de le conduire vers vous, et je vous l'amène, afin que vous me le présentiez définitivement.

— M. Maurice Simon, dit M. Bertaux en souriant: Madame Lemayer ma cousine.

— Cette formalité était à peu près inutile, dit madame Lemayer, il y a trop longtemps que nous connaissons monsieur votre oncle, pour que son neveu ait besoin près de moi d'une recommandation autre que son nom. Mais voici un quadrille de *Lanciers*, voyons, Pauline, avec qui danses-tu?

— Ma tante, je suis encore trop maladroite pour m'exposer à mécontenter tout le quadrille, je resterai près de mon père.

— Et toi, Cécile, te méfies-tu aussi de tes forces?

— Si je suis bien conduite, dit celle-ci en souriant.

— Voulez-vous me permettre d'essayer, mademoiselle? » dit Maurice, en lui offrant sa main.

Cécile accepta, et prenant place au quadrille, elle prouva bientôt que si elle avait paru douter d'elle-même, c'était seulement par excès de modestie.

« Puisque M. de Gontheraut, dit madame Lemayer en désignant le premier interlocuteur de M. Bertaux, nous fait souvent le plaisir de faire partie de notre petit cercle de famille, il faut lui faire connaître les amis que mon cousin vient de retrouver; vous saurez donc qu'il y avait deux frères du nom de Simon; l'aîné, père du jeune Maurice, que vous venez de voir, était propriétaire d'une fabrique fort importante; le second était un ingénieur de mérite. M. Simon aîné mourut d'apoplexie foudroyante en apprenant sa ruine, causée par les événements de 1848; il laissait des affaires très-embarrassées; M. Simon jeune s'est expatrié; il a été en Prusse, en Saxe, en

Antriche, que sais-je? Il a construit des chemins de fer, creusé des canaux, exploité des mines... Bref, il a gagné beaucoup d'argent et a pu faire honneur à tous les engagements de son frère aîné.

— Quant à Maurice, reprit M. Bertaux, passant d'une vie de luxe et de loisir au travail le plus aride, il s'est associé, dans la mesure de ses forces, à la tâche entreprise par son oncle. Il a débuté par être teneur de livres avec deux mille cinq cents francs d'appointements, et Simon me disait combien il était touché en recevant chaque année les mille francs que son neveu lui envoyait sur son humble salaire; Maurice est monté en grade; il est aujourd'hui l'un des meilleurs employés d'une grande entreprise industrielle; tout est payé, et c'est pour eux désormais que travaillent nos deux amis.

— Ils ont fait leur devoir, dit M. de Gontheraut d'un air pénétré; mais ce devoir, obscurément, courageusement accompli, est une chose si respectable, que je serais heureux d'avoir l'occasion de leur serrer la main.

— Cette occasion est toute trouvée, dit madame Lemayer en s'éloignant, venez nous trouver demain soir chez mon cousin, nous y serons tous.

— Si monsieur Bertaux veut ratifier cette invitation.....

— Vous savez bien, dit celui-ci, que ma cousine a plein pouvoir chez moi, et si notre cercle de famille ne vous rebute pas, par la monotonie de ses habitudes.....

— Il n'est pas besoin, monsieur, de protester contre ce doute; j'ai peut-être usé trop fréquemment de la permission d'aller vous voir. Vous m'excuseriez, si vous saviez de quel prix est pour moi, votre intérieur si doux, si calme. C'est un grand et rare bonheur, en effet, de trouver au milieu de Paris, une cordiale intimité à laquelle on peut recourir dans ces moments de lassitude si fréquents dans la grande ville; cela repose l'esprit fatigué des fades et vides banalités que l'on échange sans cesse; cela satisfait le cœur, heureux d'écarter enfin tous ces semblants de bienveillance et d'intérêt, fausse monnaie de convention que l'on se passe sans leur accorder aucune importance. Trop souvent ici l'esprit est satisfait aux dépens du cœur, et c'est une rare bonne fortune que j'estime plus que personne, de rencontrer des natures si heureusement douées, que la loyauté et la bonté n'excluent pas en elles les ressources de l'intelligence.

— Sans accepter, monsieur, celles de vos paroles qui me semblent inspirées par la courtoisie plutôt que par la vérité, je vous remercie de leur sens bienveillant, dit M. Bertaux, et je vous prie de croire que vous serez toujours le bienvenu chez moi. »

III

M. de Gontheraut avait ce grand talent de partager toujours, sans platitude et sans fadeur, les opinions de son interlocuteur, dont il pénétrait instantanément les goûts et les sentiments; il les adoptait et les renvoyait embellis de grâces imprévues, relevés par des définitions élégantes, et jouait dans la conversation le rôle d'un réflecteur qui reproduit un foyer de lumière et en décuple l'importance. C'était, du reste, un homme de bonne compagnie, et qui savait si bien se plier aux habitudes les plus opposées, que son succès était universel; quelques mots lancés çà et là, des demi-confidences soigneusement préparées, avaient fait comprendre à ceux qui le connaissaient, qu'il s'occupait de travaux littéraires, dont l'importance devait le placer au plus haut rang de la presse contemporaine. On est tolérant à Paris pour ceux qui plaisent et amusent, et l'on n'approfondit guère le côté sérieux de leur existence, soit par indulgence, afin de ne rien apercevoir qui puisse détacher d'eux, soit par égoïsme, afin d'être dispensé de leur être utile. On croyait donc M. de Gontheraut sur parole, et il escomptait la renommée qui devait un jour s'attacher à son nom. Il se posait un peu en homme supérieur, mais avec tact et discrétion, et sans s'exposer à attirer une analyse moqueuse, par des prétentions déplacées. Il était temps, du reste, que son talent se fît jour : M. de Gontheraut avait plus de trente ans, mais il allait au-devant des doutes et des réflexions, en exprimant hautement son dédain pour ces intelligences précoces, qui se hâtent de produire une œuvre avant d'avoir eu le temps et l'occasion d'étudier l'âme humaine.

Il se rendit chez M. Bertaux le lendemain soir et y trouva madame Lemayer installée à une table de whist avec M. Simon et son cousin. Les deux sœurs travaillaient en causant avec Maurice.

« Vous devez être fort heureux de vous retrouver à Paris, lui disait Pauline.

— Très-heureux, en effet, mademoiselle, de retrouver les anciens amis de ma famille; mais sans eux je regretterais le calme de la ville que je viens de quitter.

— Cependant Paris est le seul lieu où puisse vivre un homme intelligent, dit M. de Gontheraut. C'est ici seulement que l'on trouve ces richesses artistiques qui sont une éternelle source d'études et de jouissances; ces ressources intellectuelles, toujours renaissantes et intarissables, comme les eaux d'un beau fleuve qui reflète tous les aspects de la cité qu'il embellit et enrichit. Peut-on vivre sans se tenir au courant des recherches de l'esprit humain, sans se rendre compte de la voie qu'il parcourt, du but vers lequel il tend? Peut-on vivre sans lire beaucoup, sans lire trop?

— Oui, monsieur, répondit Maurice; il y a bien six mois que je n'ai ouvert un autre livre que mes livres de comptes. »

M. de Gontheraut fit un geste d'étonnement. « Quoi! dit-il, vous n'éprouvez pas le besoin de vous distraire avec les fictions de quelque brillant romancier, ni le désir de chercher parmi tous les talents contemporains, celui qui saura réunir l'austérité et la passion, la raison et l'imagination, qui, familiarisé avec la véritable philosophie, pourra assigner à chaque mouvement de l'âme sa véritable cause et son but final?

— Quand j'ai travaillé dix heures par jour, répondit posément Maurice, j'ai la vue et l'esprit trop fatigués pour m'enfermer avec des livres. J'ai besoin d'air, de mouvement, et si j'ai quelques heures de liberté, je vais chasser, ou me livrer à quelque autre exercice violent.

— Cependant, les besoins de l'esprit sont tout aussi

impérieux que ceux du corps, reprit doucement M. de Gontheraut, et je suis certain que vous lisez pendant la nuit, pendant l'insomnie.....

— L'insomnie ? interrompit Maurice, je n'en ai jamais; mon sommeil n'est point agité et n'est interrompu que par l'obligation de me lever de grand matin.

— Nous allons bientôt partir, disait M. Bertaux, j'espère, Simon, que tu viendras nous voir souvent avec Maurice; les campagnes avoisinant Paris sont quelquefois moins éloignées que certains quartiers de la ville; en trois quarts d'heure vous serez à notre porte.

— Et vous, monsieur, dit madame Lemayer à M. de Gontheraut, vous disposez-vous à quitter Paris ?

— Mon médecin l'exige, madame, et mes travaux réclament un peu de solitude et de paix; mais je suis si embarrassé de choisir entre de nombreuses invitations, également aimables, que je ne sais si je ne prendrai pas le parti de n'en accepter aucune.

— J'espère que vous m'excepterez de cette mesure énergique; je ne vous tiens pas quitte de votre promesse, et vous viendrez passer quelques jours avec moi. Mon habitation est à quelques minutes seulement de celle de mon cousin, nous nous retrouverons tous rassemblés comme en ce moment.

— Je suis toujours si heureux d'être près de vous, madame, que je ne songe guère à me priver du seul plaisir que je me promette cet été. M. Bertaux voudra bien me permettre de l'aller visiter... A part votre famille, je ne verrai personne, et toutes mes connaissances étant disséminées, je trouverai, en restant à Paris, la tranquillité et l'isolement que ma santé et mes travaux exigent impérieusement. »

Quelques jours après cette soirée, M. Bertaux, fidèle à ses habitudes, quittait Paris pour s'installer à la campagne. Sa cousine, moins pressée, avait retardé son départ. Aussi les premiers jours parurent maussades à la famille Bertaux. Qui n'a éprouvé ce vide énorme causé par la brusque interruption de relations agréables ? L'échange presque quotidien des pensées, des opinions, la communication des petits événements de la vie, créent peu à peu des liens tout puissants qu'on nomme les habitudes, qui sont les racines même de l'existence, et auxquels on ne peut toucher sans causer un malaise profond. M. Bertaux était chez lui avec ses filles, et cependant il regrettait son petit cercle d'amis; il aimait paternellement Maurice, son ami Simon lui manquait, enfin, la compagnie de M. de Gontheraut lui était fort agréable pour causer politique et parler de la décadence des mœurs. Nul visage connu n'apparaissait, et il se promenait un jour dans son jardin solitaire, avec un peu de ressentiment contre les amis qui le négligeaient, lorsque la voix de Cécile, qui était à la fenêtre de sa chambre, vint interrompre ses réflexions.

« Voici une visite, lui disait-elle; quelqu'un de Paris, car la voiture du chemin de fer s'est arrêtée à notre porte.

— Enfin! se dit M. Bertaux. Qui vois-tu venir, sœur Anne ?

— Je ne vois guère d'herbe qui verdoie, parce que nous sommes toujours trop pressés de venir à la campagne, mais je vois M. de Gontheraut »

C'était lui en effet, et M. Bertaux l'accueillit avec la satisfaction d'un maître de maison, charmé de rompre la monotonie de ses journées, et de montrer une jolie maison et un beau jardin. M. de Gontheraut tenait le premier numéro d'un journal qui faisait son apparition : l'article de critique littéraire était signé par lui. Il faisait partie de la rédaction de ce journal, et apportait à M. Bertaux son coup d'essai. Cet article, écrit d'un style solennel et pédant, passait en revue tous les écrivains contemporains; il reprochait à l'un sa froideur, à l'autre son emportement; celui-ci était privé de tout sens moral; celui-là, au lieu de planer dans l'espace avec la force et la majesté de l'aigle, était retenu à terre par des sentiments vulgaires et bourgeois. Bref, il vous était démontré que l'on ne pouvait s'intéresser à aucune de leurs œuvres, et ceux qui y avaient trouvé un plaisir quelconque, étaient accusés et convaincus de méconnaître l'art, d'ignorer ces délicatesses d'un esprit que rien ne satisfait, ces exigences de l'âme qui aspire à l'infini, et qui dédaigne et repousse tout ce qu'elle juge, tout ce qu'elle comprend.

Cette brève analyse suffira pour faire comprendre que M. Bertaux lut cet article par politesse pour l'auteur, plutôt que par intérêt pour l'œuvre; il le parcourut pendant que ses filles faisaient visiter le jardin à leur hôte. Il avait bien, à part lui, quelques petites objections à faire, mais il était trop satisfait de la distraction que lui apportait la compagnie de M. de Gontheraut, pour les formuler avec la franchise qui lui était habituelle. Plaisant jugement, se disait-il en rejoignant ses filles; singulière conclusion ! C'est absolument comme si je faisais arracher ce pêcher, parce qu'il ne me donne pas des poires, et ce poirier, parce qu'il ne produit pas des pêches. « Tiens, Pauline, dit-il à sa fille, voici un article de M. de Gontheraut; cela est un peu sérieux, mais à vingt et un ans, on peut lire autre chose que *le Petit Poucet*. » Pauline prit le journal avec émotion. M. de Gontheraut revêtait à ses yeux des proportions énormes; c'était un écrivain! Peut-être un homme de génie dont le nom deviendrait célèbre... et il était là, à causer simplement avec deux jeunes filles !

« Je vous félicite, disait M. Bertaux, ou plutôt je félicite la rédaction dont vous faites partie. J'ai eu le plus grand plaisir à vous lire. Cela doit vous être fort bien payé. »

Pauline rougit pour son père, en apercevant un sourire sur le visage de M. de Gontheraut. « Payé ! dit-il, c'est là une considération fort secondaire; quand on a des convictions, on se voue à leur propagation, sans s'arrêter à cette question du salaire. Cela viendra peut-être plus tard. J'avoue que, jusqu'à présent, je ne m'en suis pas préoccupé. »

Pauline applaudissait intérieurement à ces paroles. La nature l'avait douée d'une de ces belles âmes toujours disposées à supposer chez les autres les nobles vertus qui les animent. Aucun sentiment d'égoïsme ou de vanité n'avait trouvé place dans son cœur ardent et dévoué, et l'on ne pouvait guère lui reprocher que l'excès même de ses qualités. En effet, les plus nobles mobiles peuvent égarer un esprit inexpérimenté, et la nature a placé les enfants sous la garde de l'expérience des parents pour diriger leurs vertus autant que pour réprimer les défauts. La raison de Pauline ne combattait que faiblement ses sentiments, et comme ceux-ci étaient purs et élevés, elle ne songeait pas à

se défier de leurs conséquences; elle aurait fait les sacrifices les plus importants, sans réflexion et sans examen, se reposant sur la droiture de ses intentions, et ignorant, hélas! que l'effet n'est pas toujours en rapport avec la cause, que le dévouement le plus généreux peut être à la fois inutile et dangereux.

Toutes les idées généreuses exprimées par M. de Gontheraut trouvaient un écho en elle; elle admirait à la fois son désintéressement, l'énergie de ses convictions, la douceur de ses manières. Il proférait rarement une parole de blâme ou même de désapprobation, et, ce qui aurait paru affecté ou suspect à ceux qui, ayant quelque expérience de la vie, auraient vu que l'on déteste le mal quand on aime le bien, charmait Pauline, en lui présentant le principal trait de son caractère, c'est-à-dire l'exagération de tous les nobles sentiments.

M. de Gontheraut fut charmant ce jour-là, comme toujours; à la fois sérieux et plaisant avec M. Bertaux, respectueux et grave avec Pauline, gai et rieur avec Cécile, il ravit ses hôtes, et fut vivement engagé à renouveler sa visite; ce qu'il ne manqua pas de faire. Les messieurs Simon vinrent aussi; mais toujours occupés, ils ne donnaient à leurs amis que quelques heures, employées le plus souvent en détails industriels et financiers qui intéressaient M. Bertaux, mais paraissaient fastidieux à ses filles. Maurice était si naturellement bon, qu'il ne songeait pas à le paraître. Il était timide d'ailleurs, et l'étalage de sentiments qu'il pensait devoir être communs à tous les hommes, lui semblait inutile et choquant. Quand il avait rendu autour de lui tous les petits services que commande la véritable politesse, celle qui consiste à préférer constamment les autres à soi, et qui comporte tant de qualités délicates et de sentiments généreux, qu'elle est presque une vertu; cette politesse que l'on ne possède qu'en étant parfaitement bon, et que les égoïstes seuls raillent en affectant de la confondre avec l'hypocrisie; quand il avait cédé la meilleure place, qu'il avait écouté avec complaisance des discours oiseux, quand il avait laissé le champ libre à toutes les petites prétentions, il se mettait volontiers au second plan, soit par timidité, soit par hauteur, et peut-être ne pouvait-on mieux définir son caractère que par le mélange de ces deux sentiments qui ne sont opposés qu'en apparence.

Quelque temps s'était écoulé. Le mois de juillet était revenu avec toutes ses splendeurs. Le soleil s'était levé radieux, et chacun, dans l'habitation de M. Bertaux, saluait l'une de ces journées où la terre et le ciel présentent tant d'éclat, de couleurs radieuses et de parfums pénétrants, que les âmes les plus rebelles se laissent aller au charme qui émane de toutes choses. Madame Lemayer avait deux ou trois visiteurs, parmi lesquels se trouvait M. de Gontheraut, arrivé depuis la veille, et tout le monde devait se réunir pour faire une promenade dans les bois.

Cécile fut prête la première, selon ses habitudes, et réussit, à force de gronder sa sœur et de presser son père, à partir quelques moments avant l'heure convenue. On allait chercher madame Lemayer et ses hôtes, et l'on ne devait quitter le bois que pour revenir dîner. Le temps était magnifique, et en face des splendeurs de cette belle journée, la gaieté des uns augmentait, et les autres sentaient diminuer leurs soucis. M. de Gontheraut seul paraissait accablé à tel point, que Pauline lui demanda s'il était souffrant.

« Oh! mon Dieu, pas plus qu'à l'ordinaire, répondit-il en rêvant; mais je suis contrarié d'avoir à livrer un travail important, et de ne pouvoir m'y mettre sérieusement. Que me manque-t-il, pourtant? Ne suis-je pas dans les meilleures conditions pour produire une œuvre,—je n'ose dire remarquable, — mais consciencieuse? Une existence calme, la campagne, cette éternelle source d'inspirations, des amis excellents et qui pourraient me servir de guides et de conseillers pour toutes ces nuances délicates qui viennent du cœur et qui y vont si sûrement. — Qu'est-ce donc? Pourquoi ce découragement, pourquoi ce vide dans mon cerveau? Peut-être parce que je n'ai personne près de moi qui soit directement intéressé à mes luttes et à mes succès...

— Vous avez des amis, monsieur, vous le disiez tantôt.

— Sans doute; mais rien ne remplace ces sentiments tout-puissants que créent les liens de famille. Si j'avais une mère, — une sœur, qui puissent être fières un jour de porter mon nom, je sens que leur tendresse, que la perspective de leur joie, la certitude de leur affection décupleraient mes forces, et que j'arriverais peut-être... Mais je suis seul; je ne saurais me faire à une gloire égoïste et solitaire, et je resterai ce que je suis, — ignoré et délaissé... Pardon, mademoiselle, je vais trop loin; je vous ai parlé de moi, c'est un manque de savoir-vivre dans notre monde parisien; j'ai oublié un moment que je n'étais qu'un parasite au milieu des affections qui entourent votre foyer; j'ai oublié que je devais l'intérêt que me témoigne votre famille uniquement à ce sentiment sublime qui s'appelle la charité. Je suis quelquefois tenté d'en repousser les consolations, non par ingratitude, ah! croyez-le bien, mais parce qu'une âme fière et tendre ne saurait se contenter de ce sentiment qui s'adresse non à l'individu, mais à l'espèce. J'ai oublié que je n'étais qu'un indifférent, accueilli aujourd'hui, oublié demain... L'affection est une si douce chose, qu'il est difficile de s'en tenir aux semblants qui suffisent aux gens du monde, exacts à ne rien demander, de peur d'être eux-mêmes mis en demeure de donner quelque chose; moi qui ne puis me contenter d'un langage vain et vide, je mets amicalement ma main dans la main qui est tendue vers moi, et je m'expose souvent à être déçu, — ou indiscret comme en ce moment.

— Et pourquoi, monsieur, dit Pauline avec émotion, pourquoi n'auriez-vous point confiance dans l'affection qui vous est témoignée par notre famille? Pourquoi la confondre avec ces formules banales que l'on accepte et que l'on répète sans y attacher d'importance? Madame Lemayer, mon père, ses amis, tout le monde, ici, s'intéresse à votre bonheur.

— Tout le monde, mademoiselle? Quelle bonne parole vous venez de prononcer! Puissé-je y croire toujours comme en ce moment, je n'aurais plus de découragements à redouter! »

Pauline fut un peu troublée; il lui semblait n'avoir rien dit que de fort simple. D'où venaient donc cette satisfaction, cette reconnaissance exprimées par M. de Gontheraut? Elle ne put s'empêcher d'y penser pendant toute la promenade, et le soir, pendant le whist que l'on faisait faire à madame Lemayer, M. de Gon-

theraut augmenta son trouble en reprenant la conversation du matin. « Vous étiez faite pour partager l'existence d'un artiste, lui dit-il; vous l'auriez reposé de ses lassitudes, calmé dans ses angoisses, et comme *vous auriez été à la peine, vous seriez à l'honneur* (1); c'est vous qui feriez ses succès et vous en jouiriez plus que lui-même. Mais votre destinée est bien différente; vous appartenez à une famille riche, qui fuira pour vous ces combats, ces revers, ces triomphes, qui sont cependant la seule atmosphère où l'âme agit, se développe, existe enfin. Votre vie est toute tracée : vous ignorerez ces rudes peines, comme ces splendides joies; vos aptitudes s'éteindront une à une, dans une atmosphère éternellement paisible; au lieu des cîmes élevées jusqu'aux nues et couronnées des glaciers étincelants où plane l'aigle, au lieu des aspects variés, qui découvrent à chaque pas des beautés nouvelles, vous avez devant vous une plaine, plate mais fertile, non les Alpes, mais la Beauce ou la Brie. Tant mieux, après tout : aucune épreuve ne vous attend et vous serez heureuse, si les chiffres suffisent au bonheur. Permettez-moi une question, mademoiselle, à titre de physiologiste. Vous savez que nous autres écrivains avons pour tâche d'analyser le cœur humain, et je ne vous cacherai pas que je vous étudie avec la vive admiration que l'on éprouve devant une nature généreuse jusqu'au sacrifice, jusqu'au dévouement le plus absolu. Si votre bonté, si votre cœur, et c'est là un guide qui ne trompe jamais! si, dis-je, votre instinct, toujours sûr parce qu'il est toujours généreux, vous indiquait une noble tâche à remplir, et que le monde, ses préjugés étroits et égoïstes, ses calculs froids, fussent en opposition avec cette tâche, la déserteriez-vous?

— Je pense, monsieur, que l'on ne saurait se tromper quand on a en vue, non sa satisfaction particulière, mais celle d'autrui, et je ferais ce que mon devoir me commanderait, sans tenir compte des calculs qui, étant le résultat de l'égoïsme humain, ne peuvent être agréables à Dieu.

— Vous êtes bien telle que je le pensais, dit M. de Gontheraut, en s'inclinant d'un air respectueux et attendri, je vous remercie de m'avoir fait apercevoir dans toute sa majesté la bonté, cette radieuse émanation de Dieu. Cette conversation restera dans ma mémoire, dans mon cœur, et quand je douterai de tout, j'en évoquerai le souvenir, pour relever mon âme abattue. »

Quelques jours après cette conversation, Pauline était sortie de grand matin, accompagnée d'une femme de chambre, afin d'aller porter quelques secours chez un honnête ouvrier, que l'on employait souvent chez M. Bertaux; la femme de cet ouvrier était malade, le ménage pauvre, et Pauline, instruite de cette situation, venait elle-même soulager cette misère. Après avoir pris connaissance des prescriptions du médecin, elle s'aperçut que la femme de chambre avait oublié d'apporter quelques bouteilles de vin, et l'envoya en toute hâte en chercher à la maison. Elle voulut rester un peu au chevet de la malade, sachant que des soins affectueux et les témoignages d'un intérêt sincère sont les plus efficaces moyens de guérison; elle rassura la pauvre femme sur les suites funestes que sa maladie pouvait entraîner, lui promit de maintenir l'équilibre dans son humble budget, et eut la satisfaction de la voir se calmer et s'endormir doucement. Pauline s'était assise près de la malade et avait pris son rosaire... un léger bruit l'arracha à sa pieuse méditation... la porte s'ouvrait doucement, M. de Gontheraut entrait dans la chaumière.

« Vous ici, monsieur, dit Pauline, à cette heure-ci?

— J'y viens depuis quelques jours, mademoiselle; pourquoi vous en étonnez-vous? Vous aussi, vous savez compâtir aux misères!

— Oh! c'est bien différent, monsieur; le soin des malades fait naturellement partie des attributions féminines; quant à vous, monsieur, il faut que vous soyez vraiment bon, pour être ici à cette heure où tout le monde dort encore.

— Je pense, mademoiselle, que votre bonté habituelle vous porte à louer outre mesure une conduite bien simple et qui, en tout cas, est récompensée par cette rencontre au delà de ses mérites. Oui, je suis heureux de vous voir ici, dévouée, charitable, parce que je me dis que, bonne pour tous, vous serez peut-être indulgente aussi pour moi. Écoutez, je vous en supplie, un homme d'honneur qui met sa destinée entre vos mains; il dépend de vous de la faire heureuse ou misérable; j'ai vu passer sans émotion toutes les jeunes filles que j'ai rencontrées jusqu'ici; poupées frivoles, cœurs froids et vides, dominées par les plaisirs mondains, conduites par des instincts purement vaniteux, elles n'existaient pas même pour moi. Mais vous... Ah? vous êtes la femme par excellence; il émane de vous un charme irrésistible dû à la beauté de votre âme, à l'élévation de votre esprit; si vous me rejetez, je resterai à jamais solitaire, et si j'ai quelque talent, je n'aurai pas la force de le manifester; — si vous me tendez une main secourable, au contraire, je deviendrai grand pour rendre mon nom digne de vous, je deviendrai religieux pour mettre mon âme à la hauteur de la vôtre. Avant de prononcer, songez au mal que causera votre refus, et dites-vous que la misère du cœur, que je vous supplie d'adoucir, pour être moins visible que celle qui nous entoure, n'est pas moins réelle. »

Pauline avait écouté ces paroles avec la plus grande émotion. Son cœur naïf et aimant lui peignait vivement la noble mission qu'on la conjurait d'accepter. Le trouble, l'anxiété de M. de Gontheraut servaient de garantie à ses paroles; il attendait devant elle, dans une attitude où l'angoisse et la supplication se manifestaient clairement. Il en appelait à sa bonté, à son dévouement, pouvait-elle le repousser froidement?

« Tout ce que vous venez de me dire est si grave et si imprévu, dit-elle, que je ne sais comment y répondre; croyez bien, monsieur, que les calculs intéressés qui décident tant d'unions ne me guideront jamais... Mais je ne puis disposer de mon avenir sans l'aveu de mon père, je ne l'engagerai pas contre son gré...

— Ah! mademoiselle, vous ne pouvez soupçonner que je le désire! je ne vous demande que votre appui, pour fléchir M. Bertaux, qui recherche peut-être pour vous les avantages de la fortune, que je ne puis vous offrir dans le présent, mais qui dans l'avenir, n'en doutez pas, viendront rémunérer mon travail assidu; mes succès seront infaillibles si

(1) Paroles de Jeanne d'Arc.

vous voulez y contribuer, car près de vous mon cœur vivra pleinement, et j'y puiserai tous les sentiments élevés qui font les grandes choses et les grands hommes!... Mais laissez-moi emporter un mot d'espérance, promettez-moi de ne pas me repousser, et, tenez, — vous comprendrez ce sentiment qui me porte à mettre ma plus chère ambition sous la protection de la religion, — promettez-moi sur ce rosaire que vous tenez, de m'accorder ma demande...

— Je le promets, dit faiblement Pauline...

— Ah! merci! merci! soyez satisfaite, car vous venez de donner le plus grand des bonheurs, vous venez d'illuminer une âme bien sombre, de relever un cœur bien abattu. J'emporte cette sainte promesse, et vous quitte pour me redire cent fois à moi-même que vous êtes un ange de bonté, et que vous venez de me sauver. »

Pauline demeura seule un moment; elle était épouvantée de la décision qu'elle venait de prendre, de cette promesse solennelle qu'elle avait accordée; puis, en interrogeant sa conscience, en constatant la droiture et la pureté des motifs auxquels elle avait cédé, elle se rassura un peu; d'ailleurs elle ne s'était pas engagée sans restriction, et M. Bertaux restait maître de sanctionner l'engagement qu'elle venait de prendre.

Ce jour devait être fécond en événements; en regagnant la maison, elle trouva M. Bertaux dans son jardin; il avait un air satisfait et mystérieux à la fois, il lui prit doucement le bras et l'emmena dans un cabinet. « Mets-toi là en face de moi, lui dit-il, en l'installant dans un fauteuil, et écoute-moi. Ma plus chère espérance vient de se réaliser. Mon ami Simon m'a écrit pour me proposer un mariage entre toi et Maurice; tu le connais, tu sais qu'il n'y a pas de cœur plus généreux que le sien; tu sais qu'il ne recule pas devant le labeur le plus difficile, le plus aride, quand son devoir est en jeu; il t'apporte les plus sérieuses garanties du bonheur, l'amour du travail utile, et la passion du dévouement; en te remettant à lui, j'aurai accompli ma tâche de père, car j'aurai fait, pour assurer ton bonheur, tout ce qui dépend de la tendresse et de la prévoyance humaine. Voyons, réponds, tu consens?

— Non, mon père, dit Pauline à demi-voix.

— Non! tu as dit non! s'écria M. Bertaux, avec l'accent du plus vif regret. Oh! mon enfant, réfléchis, je t'en supplie; que peux-tu lui reprocher? Je devine, ajouta-t-il en s'animant, Maurice n'est pas *poétique*, il n'a pas de grands cheveux noirs, une figure pâle et inspirée; il ne parle pas du lever et du coucher du soleil, il n'évoque pas l'idéal à toute heure de la journée, il n'aspire pas à l'infini! Il s'applique simplement à rendre heureux ceux qui l'entourent, et il n'étale pas la puissance de ses aspirations et la sublimité de ses pensées!

— Je ne puis accepter ce mariage, dit Pauline, parce que j'ai promis d'épouser M. de Gontheraut, si vous y consentez.

— Tu as promis!... dit M. Bertaux atterré... toi... Pauline... et si je refuse?

— Je ne me marierai pas, car j'ai fait une promesse sacrée.

— Toi, épouser M. de Gontheraut, un homme sans ressources, sans profession, sans talent, quoique il en dise! — Mais ce n'est pas possible, j'entends et je comprends mal... Je vais essayer de me calmer, de raisonner, tu me comprendras, tu as toujours été raisonnable, on ne change pas ainsi tout d'un coup! Voyons, mon enfant, écoute et réfléchis. M. de Gontheraut est un charmant convive, un homme agréable à rencontrer, mais ce n'est pas un homme qu'on épouse; nous examinerons plus tard, d'ailleurs, si sa conduite ici n'est point fort répréhensible; ne discutons pas encore son caractère et sa loyauté. Apprends d'abord qu'il a trente-cinq ans; quand un homme, qui veut devoir sa renommée à des œuvres d'imagination, n'a rien fait à cet âge, il n'en faut rien attendre, parce que le côté passionné de l'esprit et du cœur est déjà amorti. Il est donc incapable ou paresseux, — et l'on ne guérit d'aucune de ces deux infirmités. Je m'en étais douté, rien qu'à l'emphase avec laquelle il parle de ses travaux futurs, — toujours futurs. Mais je ne l'avais pas jugé avec la sévérité qu'il mérite. Je vois clair en lui maintenant. Je ne dis plus: il est incapable ou paresseux, je dis qu'il est l'un et l'autre, et qu'il a, de plus, fort bien calculé que ta dot lui donnerait une aisance qu'il ne peut acquérir par lui-même, et qui lui permettra de jouir éternellement, dans ce demi-jour mystérieux, d'une supériorité qui, ne se manifestant jamais, pourra échapper à tout examen, à toute comparaison, à toute critique. Je suis affligé de déflorer ton âme, en faisant, devant toi, l'analyse de ce caractère composé d'hypocrisie et de vanité, mais il le faut! Descends de tes illusions, apprends que la pureté, le désintéressement, ne conduisent pas tous les hommes, et qu'il n'est point de pire compagnon d'existence que celui qui a plus de prétentions que de capacité, plus de vanité que d'orgueil, et qui, en toute circonstance, en tout lieu, réclame, exige ou quête des distinctions impossibles, parce qu'elles sont imméritées.

— Je savais d'avance, dit Pauline tristement, que ce mariage, ne m'apportant pas une brillante fortune, n'aurait pas votre approbation.

— Et tu crois que c'est là l'unique motif qui me fait envisager avec défaveur l'alliance d'un homme qui a abusé d'une bienveillante hospitalité pour tourner la tête à une jeune fille? Eh! Maurice non plus n'a point de fortune, mais il possède, ce que j'estime fort au-dessus d'une fortune acquise, du cœur et l'amour du travail.

— J'estime monsieur Maurice, dit Pauline en se levant, mais je ne l'épouserai pas, ajouta-t-elle fermement. Je n'épouserai pas M. de Gontheraut si vous vous y opposez, mais alors, ainsi que je vous l'ai déjà dit, je ne me marierai jamais, parce que je suis liée par une promesse volontaire et sacrée. »

IV

Dès ce jour, le trouble entra dans la maison de M. Bertaux. Pauline était en proie aux remords, en voyant le chagrin de son père, mais sa conscience mal éclairée, s'exagérant la portée de ses engagements irréfléchis, elle ne croyait pas que son devoir lui permît de s'en affranchir. M. Bertaux avait fermé sa porte à M. de Gontheraut; elle ne le voyait plus, mais elle le rencontrait sans cesse, à l'église, aux promenades, dans toutes les rues avoisinant sa demeure; partout il échangeait avec elle un triste et respectueux salut, et la mélancolie de ses regards, la sombre expression

de ses traits, éveillaient en elle les plus cruelles appréhensions. Où donc est le devoir? En obéissant à son père, ne déserte-t-elle point cette noble mission de dévouement que M. de Gontheraut lui avait dépeinte avec des couleurs si belles? Elle croyait, la pauvre enfant, que, n'ayant en vue aucun intérêt mondain, elle ne pouvait s'égarer, et s'appuyant de la pureté de ses sentiments, elle résista aux larmes de sa sœur, aux prières de son père, aux conseils de ses amis, aux exhortations de son confesseur.

Une année entière s'écoula ainsi, triste pour tous, pleine de luttes et de tourments intérieurs pour Pauline.

M. Bertaux continuait à voir ses amis; Maurice, dont Pauline appréciait le caractère charmant et généreux, était venu plus souvent; ses travaux prospéraient : une puissante usine venait de lui donner un emploi important, et qui, l'astreignant à des travaux moins serviles, lui permettait de donner un peu de temps aux plaisirs de l'intelligence. Pauline le voyait toujours égal, affectueux, et évitant, avec un soin délicat, toute allusion embarrassante aux projets repoussés par elle. Mais elle ne changeait pas de détermination, parce qu'elle croyait sa conscience engagée.

Quelque soigneusement qu'eût été gardé le secret, des indiscrétions, peut-être commises par M. de Gontheraut, avaient fait connaître la lutte qui s'était élevée dans la famille de M. Bertaux. Les amies de Pauline la virent moins souvent... leurs mères l'accueillaient plus froidement... elle devina partout cette juste réprobation qui s'élève contre les enfants assez ingrats, assez présomptueux, pour vouloir disposer de leur existence, dans un sens opposé aux conseils éclairés et affectueux de leurs parents. C'en était trop pour la pauvre enfant. Une langueur inquiétante s'empara d'elle et vainquit les répugnances de son père.

M. de Gontheraut n'était pas un malhonnête homme, et, sur ce point du moins, Pauline eût pu faire un choix plus mauvais encore. Il n'avait point ces vices qui déshonorent, mais il avait les défauts qui font de l'existence en commun un tourment de tous les instants, c'est-à-dire une vanité et une personnalité effrénées; tout ce qui le concernait devait être sacré pour ceux qui l'entouraient, et il s'arrangeait toujours pour accaparer tous les droits et pour imposer tous les devoirs aux autres. De longues dissertations philosophiques sur l'âme humaine étaient imposées journellement à Pauline, dans le but de lui démontrer qu'une femme devait renoncer à toute opinion, à tout sentiment qui ne procédassent pas directement de son mari; M. de Gontheraut oubliait seulement que pour être doux et fécond, le sacrifice devait être volontaire, et que la contrainte morale est aussi odieuse que la contrainte physique; il demanda la soumission, non comme une preuve d'affection, mais comme une marque d'infériorité, et n'obtint que l'annihilation. Nature absorbante et stérile comme le sable qui est dépourvu de vie, de végétation, de fraîcheur, qui voit de rares voyageurs et ne possède pas d'habitants, M. de Gontheraut renouvelait sans cesse ses connaissances, et n'avait point d'amis. Il ne trouvait ni dans la famille, ni chez les amis de sa femme, l'admiration sans partage, l'attention soutenue qui lui semblaient le juste tribut dû à ses facultés éminentes, et peu à peu il dénoua tous ces liens, et isola Pauline de tous ceux qu'elle aimait; ils vécurent seuls au centre d'un désert moral, parce que nul ne se prêta à abdiquer toute personnalité au profit de cette personnalité insatiable, et M. de Gontheraut n'obtint ce sacrifice de tous les instants que de celle qui, dépendant de lui, l'accordait non à l'affection, non à la persuasion, mais à l'importunité et à la ténacité.

Ces travaux, cependant, ces travaux qui devaient lui donner la gloire et la fortune, n'avançaient point; le succès lui semblait infaillible, soit qu'il abordât le roman, le drame, la poésie, ou l'histoire; mais comme il voulait débuter par une œuvre éclatante et sans égale, il avait résolu, d'accord en cela avec sa paresse, d'attendre l'inspiration, et lorsque Pauline hasardait de timides questions au sujet de ces travaux, elle n'obtenait que des réponses brusques et ironiques, entremêlées de réflexions sur le malheur d'un artiste lié à une femme qui ne comprenait pas que l'art ne pouvait fonctionner avec la régularité de l'industrie ou du commerce.

Comme l'inspiration ne venait pas, il voulut l'aller chercher. Ils voyagèrent. Il demanda d'abord à l'Italie et à ses chefs-d'œuvre artistiques, d'éveiller en lui les dons intellectuels qui étaient assoupis. — Puis il abandonna le passé pour se tourner vers l'avenir, disait-il, et il voulut étudier en Allemagne la philosophie et les tendances germaniques; tous ses efforts étant infructueux, il s'adressa à la nature et demanda à tous les beaux paysages de l'Europe de le faire poète. Vaines tentatives! On ne peut exprimer le beau qu'en ayant la conscience du bien. Le secret de l'éloquence, de la science et de l'art, n'est point l'amour de soi : c'est l'amour des autres.

Ils revinrent à Paris. M. de Gontheraut méprisait l'argent, mais non tout ce qu'il procure. Il aimait les beaux meubles, les beaux vêtements, les distractions coûteuses, les repas délicats. La dot de Pauline fut à peu près dépensée en quelques années; il fallut bien alors recourir à la famille, dont on avait raillé les tendances *bourgeoises*, et les préoccupations d'argent et Maurice, qui avait épousé Cécile, procura à son beau-frère un modeste emploi. Alors les tourments de Pauline prirent une autre forme; elle dut subir des plaintes fréquentes et amères sur les souffrances d'un artiste forcé de fuir ses inspirations, de couper les ailes de ses pensées et de s'astreindre à un odieux travail de chiffres pour subvenir aux exigences matérielles de la vie. Elle entendit accuser son père d'indifférence, et cependant si leur ménage existait, c'était grâce à M. Bertaux, qui aidait secrètement sa fille aînée. Elle vit son beau-frère en butte au dénigrement incessant de celui qui lui devait tout, et dont le travail imparfait et insuffisant était chaque jour revu et refait par Maurice.

Pauline n'a plus d'illusion sur le cœur ni sur l'esprit de celui auquel, par un fol entêtement de jeune fille, elle a voulu confier sa destinée; elle vit cependant sans se plaindre, parce qu'elle a un fils; l'amour du devoir qui, mal compris fut sa perte, s'est aujourd'hui épuré et éclairé en elle; elle accomplit courageusement sa tâche de femme et de mère.

Mme EMMELINE RAYMOND.

LA BELLE SAHARA

SOUVENIR DE CONSTANTINE

(Suite et fin.)

VI

La belle Sahara.

Sidi-ben-Hamelam, cheik d'une petite tribu nomade, avait six garçons et huit filles, de ses quatre femmes légitimes, qu'il emmenait toujours avec lui. Sahara, la plus jeune de ses filles, était née dans le grand désert, pendant un voyage que le cheik faisait à Tuggurth; c'est à cette circonstance qu'elle devait son nom. Elle joignait à une rare beauté les seuls talents que les bédouins apprécient dans une femme : tisser avec une grande perfection les burnous ou autres vêtements de laine à l'usage de la famille et préparer à merveille un plat de couscoussou. Aussi Ben-Hamelam, et Fatma, sa quatrième femme, étaient-ils fiers de leur fille.

Un printemps, que les Arabes de la petite tribu avaient planté leurs tentes à une demi-lieue de Mansourah, pour vendre à Constantine le superflu de la laine de leurs troupeaux, un jeune maure, Achmed-ben-Salem, aperçut Sahara, comme elle rapportait sur sa tête l'eau qu'elle avait été puiser à une source. Charmé de ses attraits et de sa bonne grâce, il la suivit de loin jusqu'au douar, et ayant appris qu'elle était fille de Ben-Hamelam, il la demanda en mariage au cheik, qui, vu la beauté et les talents de Sahara, ne voulut point la céder au Maure à moins de deux mille douros, somme exorbitante pour la modique fortune d'Achmed. Mais il était si épris d'elle, qu'il ne craignit point de consacrer la moitié de son bien à l'acquisition de celle qu'il aimait; le marché fut donc conclu, et le mariage célébré avec une pompe qui faisait honneur à la magnificence de l'époux. Les femmes dansèrent derrière les tentes; des cavaliers arabes exécutèrent la fantasia; plus de deux cents convives s'accroupirent sur l'herbe autour des énormes pilos de riz, des plats de couscoussou, des moutons entiers cuits sous la cendre, et d'une profusion de gâteaux parfumés au musc et trempés dans le miel. Le soir même de ce jour, la mariée fut conduite au son des tamtams et des flûtes de roseaux, et à la clarté des torches, jusqu'à la maison de son mari, portée dans une espèce de litière exactement fermée, précédée et suivie de deux Arabes, le sabre nu à la main.

Quelque petite et dégradée que fut la maison d'Achmed, elle devait paraître magnifique à une femme qui n'avait jamais eu d'autre abri qu'une tente en poil de chameau. Ben-Salem avait été aussi généreux pour sa fiancée qu'envers son beau-père, il lui avait donné des bijoux et des étoffes qui avaient excité l'admiration de toutes les femmes du douar; puis il était jeune, beau et brave; aussi la fille du cheik se trouva-t-elle d'abord fort heureuse avec son mari; mais l'amour qui n'est fondé que sur les qualités extérieures est un feu de paille, qui s'éteint bientôt faute d'aliment, et d'ailleurs les Arabes ne se piquent guère de constance; aussi, lorsque Ben-Salem eut considéré tout à son aise la taille de palmier, les yeux de gazelle et les lèvres de corail de sa chère Sahara, il lui vint en idée qu'elle lui coûtait à elle seule plus que six chevaux de race, et voyant son commerce diminuer, et sa petite fortune presque réduite à néant, il commença à réfléchir qu'il ne suffisait point qu'une femme excellât à faire le couscoussou, mais qu'il fallait encore pouvoir lui fournir la semoule, la viande et les légumes nécessaires à sa confection. Ces pensées désagréables altéraient de temps en temps l'humeur un peu farouche du marchand de Constantine; elles valurent même à la belle Sahara quelques reproches assez injustes, et un soir que la pauvre enfant accourait à la rencontre de son mari qu'elle n'avait pas vu depuis vingt-quatre heures, celui-ci, qui était fort mécontent d'une perte assez considérable qu'il venait d'éprouver dans son commerce, se trouva contrarié de la gaieté de sa femme, et d'un coup de poing l'envoya rouler sur les dalles de la cour. Sahara, toute meurtrie, se releva tremblante, se blottit dans un coin et garda le silence, jusqu'à ce qu'il plût à son seigneur et maître de renouer la conversation par cette phrase laconique :

« Je veux fumer. »

La jeune femme courut chercher une pipe, la bourra elle-même, et la présenta gracieusement à son mari, qui daigna lui donner une petite tape sur la joue. Alors Sahara s'assit souriante aux pieds de son doux seigneur, semblable à un pauvre petit chien qui se couche sous la verge au lieu de fuir devant elle, et qui lèche la main qui vient de le châtier. Une autre fois encore, Sahara reçut un soufflet qui lui fit enfler la joue ; mais les femmes arabes ne se fâchent point pour si peu de chose, et Sahara n'aurait pas été plus à plaindre que sa mère, son aïeule ou ses voisines, si elle eût eu devant elle de l'air et de l'espace; mais cette fleur du désert s'étiolait peu à peu dans la maison qui lui avait paru si belle; la vie monotone des mauresques ne pouvait guère convenir à sa nature nomade; ses joues se creusèrent, ses os devinrent saillants, et tout ce que la jeune femme perdait en beauté, elle le perdait en même temps dans l'affection de son mari.

« Est-il possible que j'aie été assez sot pour payer de la moitié de ma fortune un pareil squelette! » s'écriait-il quelquefois.

Sahara avalait de la gélatine délayée dans du miel, ou des boulettes de mie de pain trempées dans de l'huile, mais rien de tout cela ne parvenait à l'engraisser; d'ailleurs Achmed était devenu si avare à son égard, qu'à peine avait-elle de quoi se nourrir. Au risque d'être battue, elle vendit un de ses bracelets pour acheter un talisman, qu'une sorcière lui fit payer deux douros, mais il demeura sans effet. Les consolations religieuses manquaient absolument à ce pauvre cœur, qui ne connaissait de Dieu que son nom redoutable, et d'elle-même que ce misérable corps qui déclinait avant l'âge; aussi la pauvre Sahara, séparée de son père et de sa mère, privée d'air, de soleil et presque de nourriture, pouvait envier le sort des brebis qu'elle soignait dans son enfance, et qui, au moins, paissaient en liberté l'herbe des montagnes, jusqu'à ce que leur tête tombât sous le couteau meurtrier.

Cependant le ciel, dans sa bonté, lui avait accordé une grande consolation; Sahara était devenue mère.

A cinq ans, sa fille, la petite Hapénia, promettait tout ce qu'avait tenu sa mère; ses grands yeux noirs brillaient d'un doux éclat, sa taille svelte se dessinait gracieuse sous son sarreau de laine blanche, et ses cheveux soigneusement teints en rouge, et recouverts d'une calotte en velours ornée de sequins enfilés, tombaient en longs anneaux autour de son cou mince et flexible. Tout ce que le cœur de la jeune femme renfermait de tendresse se concentra sur cette chère enfant, son orgueil et sa joie; près d'Hapénia elle oubliait les oasis du désert, les palmiers de Biskara, et la tente même de Sidi-ben-Hamelam; pour Hapénia seule elle aimait l'existence; bien plus, elle chérissait même, à cause d'elle, le capricieux Ben-Salem, par la seule raison qu'il était le père de son enfant. Hapénia rendait à sa mère caresses pour caresses, affection pour affection, et quand Achmed n'était pas de mauvaise humeur, la petite fille se montrait si gaie dans cette maison qui était son univers, elle s'amusait si gentiment, gazouillant du matin au soir comme les hirondelles qui bâtissaient leurs nids dans la cour, que Sahara passait des heures entières à la regarder et à l'écouter. Mais un matin Hapénia se leva toute triste, le froid la saisit, et elle grelotta longtemps sur le sein de sa mère éperdue qui cherchait en vain à la réchauffer. Cet état effrayant dura plus d'une heure; les lèvres de l'enfant étaient devenues violettes et son visage livide, puis, le sang reflué vers le cœur, circula de nouveau dans tous les membres, mais brûlant, enflammé, jusqu'à ce que cette ardeur s'éteignît peu à peu dans une moiteur générale qui termina l'accès. Le surlendemain la fièvre se montra de nouveau, aussi menaçante que l'avant-veille; tous les deux jours elle vint de la sorte; la fraîcheur d'Hapénia disparut bientôt sous l'étreinte du mal, et sa gaieté s'évanouit en même temps. La mère, au désespoir, vendit l'un après l'autre tous les bijoux qu'elle avait jadis reçus de Ben-Salem, pour payer les talebs qui écrivaient sur un morceau de papier quelques versets du Coran; ces petits papiers renfermés dans un sac de peau et suspendus au cou de la malade, devaient éloigner la fièvre; ou bien encore Sahara consultait les matrones, qui, moyennant salaire, égorgeaient des coqs noirs et se servaient de leur sang pour chasser le mauvais esprit. Mais il en était de la santé d'Hapénia comme de la beauté de sa mère, talismans et sortiléges échouaient contre la maligne influence, et Sahara, accablée de douleur, perdait de plus en plus le courage et l'espoir.

Un jour, elle entendit dire à une de ses voisines qu'il y avait, parmi les *roumis*, une femme plus savante à elle seule que tous les talebs et les sorcières de l'Algérie, une Française qui commandait à la fièvre de disparaître, et à qui la fièvre obéissait. Quelque incroyable que parût ce récit, Sahara résolut de tenter l'aventure. Elle se para de ses habits de fête, peignit son visage depuis si longtemps négligé, et s'enveloppant avec soin de son haïck et du grand voile arabe qu'elle avait dû adopter à son arrivée à Constantine, elle s'achemina vers la demeure de celle dont on racontait tant de merveilles.

Avant de se mettre en route, Sahara avait eu soin de renfermer dans un petit coffre le peu de bijoux qui lui restaient encore, et les sequins qui ornaient la calotte d'Hapénia, c'était tout ce que possédait la pauvre femme, et en considérant combien cette offrande était minime en comparaison du bienfait qu'elle osait solliciter, Sahara tremblait que la Française ne repoussât avec colère un présent si peu digne d'une personne de ce mérite. Cependant son amour de mère ne lui permettait point d'hésiter; elle s'en alla donc, répétant tout le long du chemin le discours qu'elle préparait depuis la veille pour toucher la sorcière et obtenir la guérison de sa fille.

On comprendra aisément l'anxiété de la Bédouine, si l'on veut se rappeler qu'en Algérie comme dans tous les autres pays musulmans, ce n'est qu'en offrant des cadeaux proportionnés à la grandeur du service qu'on réclame et à l'importance du personnage auquel on s'adresse, qu'il est possible de trouver accès auprès des cheiks, des marabouts et de toute autre personne puissante, et que le poids de l'or est souvent le seul qui fasse pencher la balance de la justice.

Heureusement pour Sahara, cette sorcière qu'elle se représentait sous un aspect si imposant et si terrible peut-être, n'était autre que l'humble sœur Constance, la servante des pauvres; mais la Bédouine ne connaissait pas les doux effets de la charité chrétienne, elle ignorait même le nom de cette sublime vertu; aussi la présence d'une femme dont on racontait des choses si extraordinaires, la robe noire de la sœur, sa haute taille, saisirent la pauvre créature au point qu'oubliant le discours préparé, les formes étudiées, tout en un mot, hors sa tendresse maternelle, elle tomba la face contre terre en s'écriant :

« Sauve ma fille, guéris Hapénia. »

Sœur Constance commença par relever la pauvre mère, elle la rassura par quelques douces paroles; puis, ayant appelé Samuel, elle se fit expliquer plus clairement ce qu'on attendait de sa complaisance.

Dès que la bonne sœur eût compris qu'il n'était question que d'une fièvre tierce, elle dit à la Bédouine d'espérer, non dans la science, mais dans la bonté de Dieu, qui avait permis qu'on trouvât un remède à ce mal, et repoussant avec douceur le coffret que Sahara s'obstinait à lui offrir, elle prit avec elle sa petite pharmacie ambulante, et suivit la Bédouine qui marchait d'un pas rapide, le cœur palpitant d'espérance.

Quelques grains de quinine, que la sœur fit avaler à la petite malade, empêchèrent la fièvre de reparaître ce jour-là, et le même traitement répété trois ou quatre fois la chassa tout à fait.

Sahara ne trouva pas de paroles pour exprimer sa reconnaissance, mais son cœur en était si plein qu'elle débordait pour ainsi dire dans ses yeux et dans ses gestes. Hélas! s'il eût été permis à la sœur de parler alors à cette pauvre femme de l'excellence de notre religion et des trésors de miséricorde qu'elle tient en réserve pour ses enfants, elle n'aurait pas eu de peine à la convaincre de la divinité du christianisme, et à la décider à embrasser avec transport le joug si doux de l'évangile; mais pour avoir la permission de faire un peu de bien, les religieuses sont obligées de borner leurs bienfaits aux secours temporels, on a exigé de ces saintes filles la promesse de ne pas tenter de conversion parmi les Arabes; et quoi qu'il en coûte à leur cœur charitable, elles sont fidèles à garder leur serment.

Ce fut trois ou quatre jours après la disparition de la fièvre, que Sahara rassembla chez elle les femmes de sa connaissance, pour éloigner à tout jamais le malin esprit par la musique et les danses.

Les inquiétudes poignantes auxquelles la pauvre mère avait été si longtemps en proie, avaient alors presque entièrement effacé cette beauté enchanteresse qui avait jadis séduit le maure Ben-Salem; Sahara, à peine âgée de vingt-un ans, n'était plus que l'ombre d'elle-même; et comme les musulmans n'apprécient guère dans leurs femmes que la beauté et l'embonpoint, les considérant comme des êtres d'une nature inférieure, la froideur d'Achmet devenait chaque jour plus marquée; mais Sahara, toute joyeuse de la guérison de sa fille, paraissait alors s'inquiéter assez peu des dédains de son mari.

Pendant ce temps, le cheïk Ben-Hamelam s'acheminait vers la ville, emmenant avec lui toute sa smala; mais comme il n'était encore qu'à moitié chemin, sur la route de Sétif à Constantine, Fatma, sa quatrième femme, tomba dangereusement malade. Le cheïk la fit monter sur son meilleur chameau, et marcha encore deux jours; puis il planta ses tentes dans les environs de Sidi-Mabrouck; alors Fatma, qui se sentait fort mal, dit à son mari :

« Va-t'en à la ville, et obtiens de ben Salem qu'il laisse venir Sahara auprès de moi, afin que j'aie la consolation de l'embrasser avant de mourir. »

Ben-Hamelam fit ce que sa femme désirait de lui; il s'en alla à Constantine, et, frappant à la porte de la maison de son gendre, il le pria de permettre à Sahara de le suivre au douar, pour revoir sa mère mourante. Achmed consentit de bon cœur à ce que le cheïk demandait; mais comme Sahara s'apprêtait à emmener avec elle sa petite Hapénia, il s'opposa formellement au départ de l'enfant, disant qu'il ne pouvait pas se priver de toute sa famille à la fois.

Le cœur de la pauvre femme se serra bien fort lorsqu'il fallut se séparer de son unique amour, mais sa mère la demandait, et Ben-Hamelam n'aimait pas à attendre; elle monta donc en toute hâte sur la mule que le cheïk avait amenée, et enveloppée de son voile, accroupie sur cette espèce de selle en forme de nid d'oiseau, que les Maures emploient pour transporter leurs femmes sans les exposer à la curiosité des passants, elle suivit son père qui chevauchait le premier.

Dans toute autre circonstance, Sahara se fut réjouie de respirer l'air pur de la campagne et d'apercevoir devant elle les montagnes que dans son adolescence elle aimait tant à parcourir; mais la séparation d'avec sa fille, la mort prochaine de sa mère rendirent le voyage bien triste, et ce ne fut qu'en pleurant qu'elle remit le pied sous la tente paternelle.

Les prévisions de la pauvre Fatma ne l'avaient point trompée; elle embrassa sa fille et expira une heure après, comme si elle s'était raidie contre la mort, pour revoir encore sa chère Sahara. Les autres femmes du cheïk parfumèrent le corps de leur compagne, l'enveloppèrent dans un burnous, deux hommes creusèrent une fosse, construisirent avec des briques une espèce de cercueil en maçonnerie; on y coucha le cadavre la tête tournée vers l'Orient; quelques fleurs cueillies sur la montagne furent jetées sur cette fosse que l'on acheva de bâtir en forme de caveau, pour que la terre qui recouvrait le tout ne touchât point au corps; puis, pendant quinze jours de suite, Sahara et les femmes du douar vinrent pleurer sur la tombe. Au bout de ce temps, le cheïk, qui avait échangé ses dattes et ses laines contre d'autres denrées, leva le camp et reprit la route de Tuggurt, après avoir reconduit Sahara jusqu'à la porte de Constantine.

La jeune femme s'achemina vers sa demeure, attristée de la mort de sa mère, mais heureuse de l'idée de revoir Hapénia. La journée était avancée, et le soleil venait de disparaître derrière les collines du Coudiat-Aty, lorsqu'elle frappa à coups redoublés à la porte de sa maison. Personne ne se présenta pour ouvrir, seulement il semblait à la bédouine qu'elle apercevait des yeux brillants à travers la petite lucarne grillée qui donnait sur la rue. Croyant reconnaître le vif regard d'Hapénia, elle l'appela par son nom, mais l'enfant ne répondit point à la voix de sa mère; tout demeura silencieux dans le logis. S'imaginant alors qu'elle s'était trompée, que ce n'était point Hapénia qu'elle avait aperçue, qu'Achmed avait emmené la petite fille, et qu'il n'était point encore rentré chez lui, elle prit le parti de s'accroupir et d'attendre le retour de son mari; mais la nuit arriva, la rue devint déserte, et Achmed ne parut point. Une grande tristesse s'empara alors de la pauvre femme; elle ne savait quel nouveau malheur allait fondre sur elle, les pensées les plus affreuses se présentaient à son esprit.

La nuit s'écoula enfin; Sahara l'avait passée tout entière sur le seuil de la porte, enveloppée dans son haïck. Quand le jour parut, une négresse sortit d'une maison voisine. La bédouine courut à cette esclave qu'elle connaissait de vue, et lui demanda des nouvelles d'Achmed et de sa fille.

« Sidi ben Salem est en bonne santé, répondit l'esclave, et je pense qu'il en est de même d'Hapénia.

— Saurais-tu où ils sont allés et dans quelle maison Achmed a couché cette nuit?

— Dans la sienne, sans doute auprès de sa nouvelle femme, répondit la négresse étonnée.

— Que dis-tu là? demanda Sahara en pâlissant.

— Quoi! tu ignorais encore le second mariage d'Achmed? demanda la négresse avec une joie maligne, comme si les chagrins d'une femme libre allégeaient ses propres souffrances.

— Je l'ignorais, répondit Sahara en faisant un effort pour comprimer sa douleur; je reviens de chez mon père où j'ai passé quelques jours.

— Oui, oui, je sais cela, dit la négresse; mais je croyais qu'Achmed t'avait prévenue.

— A quoi bon? dit Sahara affectant une indifférence qui était loin de son cœur; n'est-il pas le maître de prendre une seconde femme? Adieu, négresse, la paix soit avec toi. »

L'esclave rentra chez son maître, et la bédouine fondit en larmes. Quelque malheureuse que Sahara eût été jusqu'alors, elle se trouvait au moins maîtresse au logis en l'absence de ben Salem, et l'idée de partager avec une autre femme cette ombre d'autorité ne laissait pas que de lui être fort pénible; mais cet événement, quelque inattendu qu'il fût pour elle, était si commun dans le pays, il devait paraître si naturel à une femme arabe, que Sahara ne put s'empêcher de se répéter à elle-même ce qu'elle avait répondu à la négresse : « Il était le maître. »

Cependant mille pensées dévorantes fermentaient dans son cerveau : « Cette femme sera-t-elle une compagne paisible ou une rivale acariâtre? la surpassera-t-elle en beauté, en jeunesse, en talents? Achmed la traitera-t-il avec plus de douceur? l'aimera-t-il comme il avait aimé Sahara au commencement de leur union? tiendra-t-il la balance égale entre elles deux, ou de quel côté la fera-t-il pencher?

« Nous verrons! » se dit Sahara en pensant qu'elle était jeune encore, et que le grand air qu'elle venait de respirer pendant quinze jours, lui avait rendu en partie sa première fraîcheur. D'ailleurs, la pensée de revoir Hapénia vint bien vite essuyer ses larmes.

« Je vais retrouver mon doux trésor, se disait-elle, ce bouton de rose au doux parfum, cette perle sans défaut; la nouvelle femme d'Achmed aura-t-elle jamais une si belle enfant? Y a-t-il sa pareille au monde?» Et d'une main ferme, elle frappa à la porte de sa demeure trois ou quatre petits coups redoublés, à la manière arabe.

Comme la veille, on ne se pressa point d'ouvrir; mais Sahara, bien sûre alors que la maison était habitée, frappa de toutes ses forces.

Un pas lourd et pesant se fit entendre, et l'on tira le verrou.

« Que veux-tu? dit une voix brusque.

— Achmed, c'est moi, dit la jeune femme avec émotion; mon père est parti pour Tuggurt, et me voici.

— Tu aurais mieux fait de partir avec lui, répondit ben Salem avec un certain embarras; tu étais devenue bien maigre, et j'ai pris une autre femme.

— Je le sais, je le sais, répondit la bédouine s'efforçant de retenir les larmes qui s'échappaient de ses beaux yeux. Où est ma fille, que je l'embrasse? »

Elle fit un pas en avant, mais le Maure lui barra l'entrée de la maison.

« Sahara, lui dit-il en hésitant, tu n'ignores point que je me suis ruiné pour toi, et que je n'ai pas le moyen de nourrir deux femmes.

— Que veux-tu dire? s'écria la bédouine éperdue.

— Que tu es assez jeune pour trouver un autre mari. J'ai demandé le divorce, il a été prononcé; tu avais emporté tous tes effets, je n'ai plus rien à toi. Adieu donc, Sahara, bonne chance. »

La foudre tombée à ses pieds n'eût pas anéanti plus complétement cette pauvre créature, elle demeura immobile comme une statue, se demandant si tout ce qui lui arrivait n'était point un mauvais rêve dont le réveil devait la débarrasser bientôt.

Achmed profita de cet état de stupeur pour la repousser et refermer la porte, afin de couper court à la conversation.

« Ma fille! je veux ma fille! » s'écria la pauvre mère, ainsi brusquement ramenée à la réalité de son malheur.

Et avec une vigueur incroyable de la part de cette frêle créature, elle repoussa la porte prête à se fermer tout à fait.

« Ta fille m'appartient, répondit Achmed avec un sang froid imperturbable; elle sera belle comme tu l'étais jadis, et dans quelques années son mariage me dédommagera d'une partie de ce que tu m'as coûté. D'ailleurs c'est ma fille aussi, et je l'aime.

— Mais elle est à moi! s'écria la bédouine les yeux étincelants, comme une tigresse à laquelle on voudrait ravir ses petits.

— Non; car le kaïd a prononcé, et la loi me la donne, répondit encore ben Salem sans sortir de la modération qu'il paraissait s'être imposée.

— Hapénia! cria la pauvre mère d'une voix si déchirante qu'Achmed en fut ému.

— Sois raisonnable, dit-il avec douceur; voilà deux doures, je te les donne en gage d'amitié et pour te prouver combien je suis bon.

— Hapénia! Hapénia!» criait toujours la jeune femme sans vouloir rien entendre.

D'un bond elle s'élança dans la cour dont ben Salem voulut en vain lui défendre l'entrée.

« Hapénia, mon enfant chéri! »

Une voix plaintive répondit au cri maternel.

« Où est ma fille? Qui l'empêche d'accourir vers moi? Qu'as-tu fait de mon enfant, monstre que tu es, Kilbes, Hallouf! s'écria la bédouine en se débattant pour monter l'escalier.

— Ah! tu le prends sur ce ton, dit Achmed en levant le bras et le laissant retomber de tout son poids sur les épaules de cet être chétif, qui fut renversé sous le coup.

— Tue-moi, dit-elle en se relevant meurtrie et sanglante, mais que j'embrasse mon enfant.

— Me voici, mère, me voici! cria une petite voix entrecoupée de plaintes qu'arrachait à la jeune fille une lutte inégale. »

C'était Hapénia, que la nouvelle femme d'Achmed retenait dans la maison, et qui se débattait pour rejoindre sa mère.

« Ma fille! ma fille chérie!

— Éloigne l'enfant et verrouille la porte, Aïcha! » cria Achmed.

Le bruit qui retentit aussitôt, montra qu'il était obéi.

« Allah! allah! s'écria la pauvre mère en retombant sur ses genoux et sanglotant à fendre l'âme. Écoute, Achmed, dit-elle enfin en se calmant par degrés, laisse-moi la presser sur mon cœur une dernière fois.

— Non, répondit ben Salem, car tu as osé m'adresser des injures.

— Pardon, reprit-elle en lui baisant les pieds. Savais-je ce que je disais? »

Il réfléchit un instant.

« Non, répéta-t-il ensuite, il faudrait toujours nous dire adieu, et cela ferait encore une scène pénible qui pourrait la rendre malade; c'est bien assez comme cela.

— Eh bien, garde-moi près de toi, Achmed; mon père avait quatre femmes, tu peux bien en avoir deux.

— Ton père est riche, et moi je suis ruiné, répondit ben Salem d'une voix sombre, combattu tour à tour par la pitié et l'avarice ; n'a-t-il pas fallu donner aussi quelques bijoux à Aïcha ?

— Je coûte si peu à nourrir, reprit-elle d'un ton suppliant; je ne te demanderai rien pour ma parure, tu donneras ce qu'il te plaira à ta nouvelle femme, je n'en serai pas jalouse; je deviendrai sa servante, son esclave, si tu l'exiges, peu m'importe, pourvu que je vive avec mon enfant ! »

Pendant ce temps, la petite Hapénia frappait contre la porte, se débattant encore contre la femme de son père. Aïcha, impatientée, leva la main sur l'enfant avec une brutalité fort commune parmi les femmes arabes.

« Mère, mère, à mon secours ! elle me bat ! » cria Hapénia de toutes ses forces.

La mère se releva d'un bond, furieuse, échevelée, écumante de haine et d'amour. Par un mouvement si rapide qu'il fut impossible à ben Salem de le prévenir, elle franchit l'escalier et se rua contre la porte avec une force surhumaine. Le pène fléchit presque sous la violence du choc, mais le contre-coup fut fatal à la pauvre mère, et elle tomba évanouie sur le seuil.

D'abord Sidi ben Salem crut sa femme morte, mais s'apercevant qu'elle respirait encore, il ne songea plus qu'aux moyens de s'en débarrasser au plus vite ; et, comme il n'ignorait point que les religieuses de l'hospice recevaient avec la même charité les Arabes et les Français malades qui pouvaient trouver place dans leur maison, il traina dans la rue le corps de Sahara, appela deux nègres qui s'en allaient à leur travail, leur donna huit sous pour porter cette femme à l'hôpital, et n'y pensa plus.

—

Cette histoire, telle que je l'ai racontée, n'est point chez les musulmans un fait à part, un de ces crimes isolés que les lois peuvent punir ou que tout au moins la religion condamne ; non, Sidi ben Salem, en prenant une seconde femme, en répudiant la première, en la privant de son enfant et la faisant mourir de douleur, sans avoir autre chose à lui reprocher que la perte de sa beauté, que lui-même avait flétrie par les mauvais traitements et les privations, Sidi ben Salem n'était aux yeux de ses coreligionnaires ni cruel, ni coupable; il pouvait sans remords aller marmotter des prières dans la mosquée et accomplir les préceptes minutieux du Coran. Tels sont les fruits de la religion de Mohammed, tel est l'état d'abrutissement et de servitude où il a réduit la femme, cette compagne de l'homme, à qui le christianisme assigne une si belle part dans cette vie et dans l'autre, et qu'il nous a montrée tant de fois si noble et si sublime.

Quant à Sahara, au bout de trois jours elle mourut dans les bras de sœur Constance, mais sans désespoir et presque sans regret ; car après des démarches nombreuses, la bonne sœur avait obtenu de ben Salem qu'Hapénia vînt embrasser sa mère, et elle avait promis de plus à la mourante d'avoir pitié de cette pauvre petite fille, et de la prendre sous sa protection.

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

VOUS EN SOUVENEZ-VOUS.

Vous en souvenez-vous ? il est bien loin cet âge...
Oh ! vous aviez alors au plus cinq ou six ans,
Mais on aimait déjà votre gentil langage
Comme un premier murmure au souffle du printemps.
Vous couriez dans les prés, vous étiez rose et blanche,
Et puis chaque dimanche
On vous faisait plus belle et c'était un bonheur !
Vos grands yeux noirs brillaient de joie et de candeur;
Puis, courant me montrer votre belle parure,
Si je n'admirais pas, vous étiez en courroux,
Et vous ne vouliez plus oublier cette injure...
Vous en souvenez-vous ?

Que vous étiez alors et rieuse et folâtre !
Comme vous bondissiez, dans vos élans joyeux,
Quand vos cheveux flottaient sur votre cou d'albâtre,
Et que votre front pur devenait radieux !
Pour vous faire un bonheur, qu'il fallait peu de chose !
Un bonbon, une rose...
Et je vous la prenais, et vous disiez : « Méchant,
Rends-la-moi ! » Puis, partout vous alliez la cherchant.
Quel triomphe joyeux quand vous l'aviez trouvée !
Alors, pour me punir, sautant sur mes genoux,
Votre petite main, terrible, était levée...
Vous en souvenez-vous ?

Que de jeux, de plaisirs, de fraîche insouciance
Couronnaient en ce temps le matin de vos jours !
O rêve d'un instant, bel âge d'innocence,
Que l'on serait heureux si vous viviez toujours!
Vous en souvenez-vous... votre mère adorée,
Quand vous étiez parée,
Nous emmenait tous deux, et, me prenant la main,
Vous me parliez tout bas des jeux du lendemain.
Mais, si je ne voulais perdre vos bonnes grâces,
Lorsque vous aviez dit : « Allons, amusons-nous! »
Il fallait obéir et voler sur vos traces...
Vous en souvenez-vous?

ALFRED CLAUDEL.

LETTRES A UNE JEUNE FILLE

(Sixième lettre.)

MA CHÈRE ENFANT,

J'ai tardé, et bien malgré moi, à répondre à votre bonne lettre ; j'étais absorbée par les préparatifs d'une loterie de charité qui doit se tirer demain. Billets à placer, lots à solliciter et à étaler, numéros à écrire, local à disposer, ce sont là de grosses affaires et qui m'ont pris du temps... Respirons maintenant...

J'ai tant fait, que nos gens sont enfin dans la plaine...

Et comme il faut que vous subissiez à votre tour le contre-coup de mes préoccupations, j'ai bien envie de vous parler un peu des pauvres, et de ce que nous pouvons, de ce que nous devons faire pour eux. Ce que nous devons aux pauvres, vous le savez : la religion nous l'enseigne, et nulle parole ne sera plus éloquente, nulle promesse plus remplie d'attraits, que ces paroles du divin Maître : *Ce que vous ferez à un de ces petits, je le regarderai comme fait à moi-même... Venez, les bénis de mon Père, car j'ai eu faim, vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, vous m'avez donné à boire... venez posséder le royaume qui vous a été préparé de toute éternité!...* Paroles puissantes, qui ont changé la face du monde, qui ont détrôné la richesse et le pouvoir, et mis aux pieds des pauvres les rois et les reines, heureux de servir Jésus-Christ en leurs personnes! Je ne vous rappellerai pas le nom de ces illustres femmes des premiers temps du christianisme, de ces nobles vierges, de ces pieuses matrones qui dévouèrent leurs biens et leur vie aux pauvres; je vous ferai seulement remarquer la gloire que les femmes françaises se sont acquise par leur vive, ingénieuse et persévérante charité. La plupart de nos reines, depuis Clotilde jusqu'à Marie Leczinska, jusqu'à Marie-Antoinette, ont eu à cœur d'être les premières dames de charité du royaume; nul pays n'a enfanté plus d'institutions charitables, n'a donné naissance à un plus grand nombre de congrégations, engagées par leurs saints vœux au soulagement des misérables. Voyez le dix-septième siècle! Quel éclat immortel il emprunte à la charité des femmes françaises, alors que madame Le Gras fondait les sœurs de la charité; que madame de Miramion, après avoir participé à toutes les bonnes œuvres de son temps, sauvait la ville de Melun des horreurs de la peste et de la famine; que mademoiselle de Lamoignon mourait pauvre après avoir distribué des millions aux indigents; que madame de Pollalion ouvrait sur toute la France des refuges aux jeunes filles abandonnées, et que de nobles femmes, traversant les mers, allaient porter jusque dans le sauvage Canada, les bienfaits du christianisme et de la civilisation? A notre époque, que de bienfaits encore! Madame de Pastoret fonde les asiles pour l'enfance; madame de Saisseval, l'amie de madame Élisabeth, au sortir de la Révolution, recueille les débris de sa fortune, ranime les restes de ses forces épuisées par les souffrances de l'exil, et fonde des maisons maternelles pour les pauvres orphelines. Paris, la ville par excellence du bien et du mal, voit se multiplier les bonnes œuvres, et, depuis la crèche du petit enfant jusqu'aux derniers soins prodigués au pauvre vieillard, je crois qu'il n'est pas une misère qui n'ait trouvé un cœur pour se dévouer à le soulager. Grâce à Dieu, les villes de province rivalisent avec Paris, et qui de nous n'a connu quelques-unes de ces femmes, anges terrestres, qui révèlent au pauvre abandonné qu'il a un père dans les cieux? Pour ma part, je me souviens d'une jeune fille, belle, riche, aimable, qui porta la charité jusqu'à l'héroïsme. La ville qu'elle habitait fut inondée en partie par le débordement d'une rivière ; elle se souvint qu'une femme malade, qu'elle visitait assidûment, habitait une des rues inondées, et sans hésitation, sans délai, Marie de H... se munit de quelques provisions et s'achemina vers la demeure de la pauvre femme. L'eau n'était pas assez profonde pour porter une barque, Marie ne re-

cula point; elle entra dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux, et atteignit ainsi la demeure où la malade languissait sans secours. Elle la pansa, la soigna, la fit manger, lui laissa des vivres et des remèdes, et pendant le séjour des eaux dans les rues, elle recommença plusieurs fois ce pénible voyage. Marie de H... mourut victime de la charité : en soignant des malades, elle contracta le typhus, auquel elle succomba pleine d'un calme céleste, et son convoi, suivi par les pauvres en larmes, ressemblait à un triomphe. Une autre jeune fille, bien connue dans le nord et dans l'est de la France, qu'elle a tour à tour habités, mademoiselle Adèle Des Essarts, se privait de tout, portait des robes raccommodées, de vieux chapeaux, des chaussures rapiécées, pour pouvoir habiller quelques enfants pauvres de plus, pour donner quelques douceurs à de pauvres vieilles femmes... Tout Paris, le Paris charitable, pleure encore madame la marquise Le Bouteillier, qui passait sa vie à visiter les pauvres, que l'on a vue panser à genoux leurs plaies et leurs ulcères... Et dernièrement, les journaux racontaient la mort d'une femme qui, jouissant d'une assez grande fortune, avait tellement restreint ses besoins, qu'elle ne vivait que d'un peu de pain et de trois tasses de lait par jour... Tout son *superflu* était le patrimoine des pauvres.

Ce sont là de grands exemples, mais tous ne sont pas appelés à pratiquer la charité à un degré surhumain d'abnégation et d'héroïsme. Voyons donc, mon Albertine, ce que nous pouvons faire dans la sphère modeste où nous nous trouvons placées. Je ne parlerai pas des aumônes particulières, la circonstance les fait naître, et le cœur les dicte; c'est un malade du voisinage auquel il faut du vin et du bouillon; une pauvre femme qui demande une layette, que l'on taille à la hâte dans ses restes de toile et de flanelle; un vieillard à qui l'on envoie régulièrement du pain, un peu de bois ou de charbon, quelque desserte de la table; c'est une infortune soudaine, chômage, maladie, accidents, qui met une honnête famille aux abois et à laquelle on pourvoit par une aumône abondante; tout ceci, c'est la monnaie courante de la charité ; mais je crois que dans certaines positions qui obligent, il est bon d'appartenir à quelques œuvres publiquement établies, de les soutenir par son zèle et sa présence, et de profiter des bons exemples qu'on peut y rencontrer. Grâce à Dieu, ces œuvres sont nombreuses en France : monsieur votre père fait partie de la *société de Saint-François Régis*, qui pourvoit au mariage des indigents; Gustave, lorsque ses études seront finies, pourra choisir entre la *Conférence de Saint-Vincent-de-Paul*, dévouée à la visite des pauvres, *ou le Patronage des jeunes enfants*, que l'on surveille et que l'on instruit; ou l'*Œuvre des militaires*, à qui des hommes zélés enseignent la religion et les éléments des sciences. Vous-même, plus tard, vous serez *dame de charité*, et vous visiterez les pauvres malades; vous vous occuperez des veuves et des vieilles filles indigentes, ou vous patronerez et surveillerez les *Asiles de l'enfance*, ou vous appartiendrez à la *Charité maternelle*, qui pourvoit aux besoins des mères et des nouveaux nés. Les jeunes filles ont aussi leurs œuvres. Dans plusieurs villes, elles se rassemblent une ou deux fois par semaine, et travaillent en commun à des vêtements destinés aux pauvres. Une cotisation légère, fournie chaque mois, permet d'acheter le calicot, la futaine, les indiennes avec lesquels ont fait des chemises, des jupons et des camisoles. C'est une aimable et bonne idée que celle-là, puisqu'elle a le mérite de consacrer à la fois aux pauvres notre temps, notre argent et le travail de nos mains, et de leur fournir des vêtements conformes à leur condition, bien préférables, pour la bonne grâce, le bon usage et la convenance, aux vieilles robes, au linge fin et usé, provenant de votre garde-robe, que vous pourriez leur donner. L'*Œuvre des jeunes Economes* s'adresse encore aux jeunes filles : riches, aimées, heureuses, elles consacrent aux jeunes filles pauvres, aux apprenties, exposées à tant de périls, un peu de temps et un peu, très-peu d'argent. Chaque associée paie *cinq centimes* par semaine et se charge de recueillir dix souscriptions semblables, soit vingt-six francs par an. Avec ces petites sommes, dîme légère prélevée sur l'onéreux impôt de la toilette, on crée des ouvroirs, où les filles pauvres acquièrent l'instruction chrétienne et la connaissance d'un état, et où elles sont à l'abri de tous les dangers qui pourraient les menacer. Que de bien s'opère par cette charitable institution, due tout entière à des jeunes filles ! et quelle est l'enfant aimée d'une heureuse famille qui ne pourrait trouver dans sa bourse, dans celle de ses parents, de leurs vieux amis, les vingt-six francs qui sauveront tant de pauvres enfants de la faim, des séductions du vice et qui en feront d'honnêtes ouvrières et de bonnes mères de famille? Voilà une œuvre bien tentante pour vous et pour Octavie. Si elle existe dans votre ville, tâchez de vous y associer bien vite; si elle n'est pas connue, n'oseriez-vous pas l'entreprendre, aidée de quelques-unes de vos amies? Je vous enverrais les documents nécessaires.

Les jeunes filles entreprennent quelquefois des œuvres plus considérables encore. Je me souviens d'avoir vu, il y a quelques années, à Anvers, un hôpital destiné aux jeunes enfants, et soutenu par la charité d'une société de jeunes filles. Quelques mères jouaient seulement, parmi elles, le rôle de conseillères. Elles avaient loué une maison avec un beau jardin; on avait placé dans des salles propres et salubres des lits et des berceaux en fer; deux ou trois religieuses faisaient le service ; un bon médecin donnait des soins gratuits, et chaque jour, une jeune personne, membre de la petite société, passait les heures de la matinée et de l'après-dînée à l'hôpital. Elle allait de salle en salle, comme un bon ange, consolant les petits malades, jouant avec les convalescents, qui la tiraient familièrement par la robe; faisant dîner les enfants, ayant soin que tous récitassent leurs prières, et dans les moments perdus, travaillant au linge de la maison. C'était simple et charmant, et cet établissement si utile, où les enfants aimés, soignés, étaient si heureux qu'ils pleuraient quand, la guérison venue, il fallait sortir, cet établissement modeste se soutenait par les cotisations des jeunes personnes de la ville et par quelques concerts qu'elles organisaient au profit de leur œuvre. La toilette et les fantaisies y perdaient peut-être, mais les petits enfants y gagnaient.

Vous le voyez, chère Albertine, les jeunes filles, en s'associant, peuvent faire beaucoup de bien, et, ne l'oubliez pas, il y a beaucoup de bien à faire. Les pauvres sont si nombreux et leurs misères si profondes ! Tâchez de les soulager, et par les aumônes secrètes,

que la main droite dérobe à la main gauche, et par l'aumône publique, par le zèle, le dévouement dont l'exemple salutaire provoquera d'autres entraînements généreux. Donner, se dévouer, faire tarir les larmes amères, en faire couler de plus douces, c'est là le vrai, l'unique bonheur de la vie! Écoutez un prédicateur bien mondain, mais qui, en observant ce qui se passe autour de lui, a rencontré les accents purs et nobles de la vérité :

« Vous payez très-cher, dit-il, vous autres, pour » aller voir des tragédies rondement débitées par des » comédiens qui déclament des vers; l'argent que » vous dépensez sans plaisir à ce que vous appelez » vos plaisirs, elle va le porter là-haut, tout près du » ciel, sous les toits où l'on brûle l'été, où l'on gre- » lotte en hiver. De ces hauteurs suprêmes, Dieu sait » si la *dévote* voit des drames cruels ; Dieu sait si elle » essuie des larmes véritables! En ces lieux visités » par elle, et par Dieu, elle se sent bénie, aimée, ho- » norée et louée, et les larmes qu'elle répand sont si » douces! Allez donc à vos fêtes, à vos spectacles, à » vos expositions, à vos tueries, et rapportez-en des » larmes stériles, des pitiés de toile peinte et des » cœurs brisés par l'ophycléïde et le *tam-tam* de l'or- » chestre en ébullition!... et la nuit venue, au lieu » de voir en ses rêves des tyrans de mélodrames, ar- » més de poignards et de coupes pleines de poison, » elle rêve des malheureux qu'elle a secourus ; elle » revoit la mère de famille dont elle a sauvé l'enfant, » elle entend la bénédiction du vieillard! Voilà des » rêves! voilà des drames!... »

De qui ces lignes charmantes! de monsieur Jules Janin, qui n'a jamais si bien parlé; écoutez-le, ma chère enfant, et cherchez ce bonheur et ces plaisirs qu'il décrit si bien. Mais pour être charitable, souvenez-vous toujours qu'il faut être économe, et qu'on ne donne pas longtemps lorsqu'on ne sait pas se priver, et retrancher parfois sur les douceurs de la table ou les élégances de la toilette. Je pense aussi, après expérience, qu'il est nécessaire de fixer, en son budget, la part des pauvres, somme inaliénable, destinée aux bonnes œuvres, aux quêtes, aux charités journalières, aux charités imprévues. Si on ne prend pas cette précaution contre soi-même, la dîme des pauvres sera des plus minces, car on s'abuse facilement et sur sa générosité et sur ses dons nombreux. Quelques pièces de cinq francs nous font illusion, et il vaut mieux, pour le paiement d'une dette aussi sacrée, se fixer une somme selon sa fortune, un dixième, par exemple; somme qu'on peut augmenter, mais à laquelle on ne retranchera rien. Que voulez-vous, mon Albertine? le cœur humain est faible aux tentations, il s'endurcit quelquefois aux misères des autres : il est bon de prendre des précautions contre soi-même.

Adieu, mon enfant chérie, je souhaite que vous aimiez les misérables et qu'ils vous aiment, et que l'on dise de vous : Elle est si bonne pour les pauvres! C'est un éloge et une bénédiction que je demande pour vous au bon Dieu.

M. M.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 12.

Nous n'entreprendrons pas de faire l'analyse détaillée des morceaux dont se compose notre Catalogue de décembre; ces divers ouvrages ayant paru dans le courant de l'année: nous donnerons seulement un aperçu succint des nouveautés que nous nous proposons d'offrir à nos abonnées pour le 1er janvier 1858.

Boutons de roses des jeunes pianistes, par les meilleurs compositeurs, est une collection charmante de trente petits morceaux faciles qui sont particulièrement recommandés aux débutants dans l'étude de la musique. *Erliska*, polka-mazurka, divertissements sur *la Gazza ladra*, fantaisies sur l'*Euryanthe* de Weber, plusieurs morceaux d'après *la Norma*, *l'Elisire d'amore*, et sur différents opéras de Dalayrac, par Moniot, qui depuis longtemps a pris ses lettres de naturalisation dans le monde musical, telles sont les œuvres que nous devrons à M. l'éditeur Pacé.

Nous ajouterons à ce recueil intéressant beaucoup de compositions de tous genres, au nombre desquelles il faut citer quarante mélodies pour violon en quatre cahiers sur des motifs de Schubert; *la Perle d'Aquitaine*, de Kremer; *le Quatuor des Puritains*, par Descombes ; *Frivole*, valse due au talent de M. Vienot ; *Retour en Crimée*, marche de Ferrand de Caire; et enfin, bon nombre de compositions charmantes qu'il serait trop long d'énumérer, et que met à notre disposition M. l'éditeur Petit.

ÉDUCATION MUSICALE

DE L'ÉTABLISSEMENT DE L'OPÉRA ITALIEN A LONDRES.

HAENDEL.

(Deuxième et dernier article.)

Les discussions que Haendel avait eues avec une partie de la noblesse de Londres lui avaient fait beaucoup d'ennemis. Ceux-ci voulurent se venger de son humeur hautaine et établirent en concurrence avec lui un second opéra italien qu'ils firent diriger par Porpora, venu exprès d'Italie, et dans lequel on entendit Senesimo, la Cussoni, Montagna, Segotti et Bertolli. La lutte devint encore plus pénible l'année suivante, car Farinelli fut engagé pour le théâtre qui était hostile à Haendel, et l'effet que produisit ce chanteur surpassa tout ce qu'on avait vu jusque-là. Ce fut un véritable délire auquel on ne peut comparer que celui qui s'empara de la nation anglaise lorsqu'elle entendit la Catalani. Haendel n'avait aucun chanteur qu'il pût opposer à Farinelli : son génie seul le soutint ; mais l'excès du travail altéra sa santé. Cette lutte continua jusqu'en 1737, époque à laquelle Farinelli quitta l'Angleterre pour aller en Espagne. L'arrivée de cet artiste incomparable à la cour de Philippe V fut l'origine d'une fortune dont il y a eu très-peu d'exemples. Farinelli, par le charme de sa voix, s'empara de la faveur du prince et devint premier ministre, dignité qu'il conserva sous les deux règnes suivants. Le second opéra de Londres fut fermé après le départ de Farinelli.

Haendel, fatigué par les prodiges d'activité qu'il avait faits pendant toute cette guerre musicale, fut obligé d'aller aux eaux d'Aix-la-Chapelle pour y rétablir sa santé. De retour à Londres, il y forma une nouvelle association avec un de ses anciens chanteurs nommé Heidegger, pour l'exploitation de l'opéra italien au théâtre de Hay-Market. Les associés engagèrent Caffarelli, considéré à juste titre comme un des premiers chanteurs de l'Italie. Ils lui adjoignirent trois autres artistes remarquables nommés Merighi, la Francesina et madame Marchesina ; la nouvelle troupe fit son début le 7 janvier 1738 dans *le Pharamond*, de Haendel. Cette entreprise fut désastreuse : l'associé de Haendel était insolvable ; toutes les charges, qui étaient énormes, retombèrent sur le compositeur, et celui-ci se trouva ruiné à la fin de cette saison. Heureusement le génie du grand homme vint encore à son secours. Ce fut à cette époque qu'il conçut le plan de ses oratorios, qui sont ses plus beaux titres de gloire et qui firent sa fortune. L'idée heureuse qu'il avait eue de composer ces ouvrages sur des paroles anglaises, flatta la nation ; et bientôt il acquit une popularité jusqu'alors sans précédent. Le premier essai de ces oratorios eut lieu au théâtre de Hay-Market, en 1739, et le produit des recettes fut immense. Il ne diminua point pendant les années suivantes, et Haendel put réparer avec usure les pertes qu'il avait faites à l'Opéra.

Après lui, l'opéra italien fut alternativement dans une situation prospère ou fâcheuse ; mais en définitive il causa très-fréquemment la ruine ou la banqueroute des directeurs. Cependant la noblesse anglaise aime ce spectacle, parce qu'il n'appartient en quelque sorte qu'à elle ; mais on ne peut l'y attirer qu'en lui faisant entendre les artistes les plus célèbres, et les sommes énormes qu'il faut accorder à ceux-ci, sont une cause perpétuelle de ruine et de faillites pour ceux qui ont l'imprudence de se hasarder dans cette entreprise. L'Opéra-Italien de Londres est peut-être le théâtre où l'on a entendu le plus de grands chanteurs ; cependant c'est celui dont le produit a été le plus faible en le comparant à la dépense. Successivement, après Caffarelli, on y vit paraître Guadagni, la Mingotti, de Amicis, Sabelloni, Millico, Rauzzini, la Sestini, Pacchiarotti, Viganoni, Tenducci, Crescentini, Rubinelli, la Mara, la Storace, Marchesi, la Banti, mesdames Bollington, Grassini, Catalani, Fodor, Pasta, Pisaroni, et postérieurement mademoiselle Sontag, mesdames Malibran, Damoreau ; Lablache, Rubini, Tamburini, Ronconi, Mario, mesdames Persiani, Grisi, Jenny Lind, Alboni, enfin tout ce que l'Italie, l'Allemagne, la France et l'Angleterre ont produit de plus parfait, sans que le charme de ces artistes de premier ordre pût garantir les directeurs de l'Opéra contre les revers par lesquels se sont terminées toutes les entreprises, et, ce qu'il y a de plus remarquable, sans que le goût de la nation anglaise s'en améliorât ; mais elles n'en furent pas moins utiles, puisqu'elles popularisèrent la musique italienne dans cette nation jusqu'alors rebelle à l'art et à la science de la musique. Haendel, né à Halle (Saxe) en 1684, est mort à Londres et a été inhumé à Westminster en 1759.

MARIE LASSAVEUR.

Revue Musicale.

Il faut rire vite, a dit un philosophe, *de peur de mourir sans avoir ri. Maître Griffard* a donné raison à cet aphorisme, en s'épanouissant pour un jour sur les planches du Théâtre-Lyrique. Hélas! il a vécu ce que vivent les roses, malgré le talent des auteurs et la verve des comédiens. Aussi pourquoi apporter sur une scène sérieuse des productions qui feraient un excellent effet à la salle Choiseul, mais qui n'ont en aucune façon les éléments d'un opéra. Les pochades qui font rire sans intéresser le public intelligent, n'obtiennent de succès que dans le cénacle de M. Offenbach. Comment MM. Mestépès, auteur du libretto, et Léo Delibes, auteur de la musique, ont-ils pu se tromper de route? Leur petite pièce bouffonne aurait vécu dans le sanctuaire profane *des jeux et des ris*, comme eut dit Florian, tandis qu'il est mort sur le boulevard du Temple. Mais les choses sont ainsi faites dans notre monde de contrastes: *Griffard* poussait à peine son dernier soupir, que *Margot* sortait de ses limbes. — Margot, la petite paysane normande, toujours gaie, toujours pimpante, toujours gracieuse, a fait une entrée véritablement triomphante dans le monde où l'avait conviée M. Carvalho. — Si je devais énumérer les rares qualités, la hardiesse incomparable, les vocalises étourdissantes dont cette petite héroïne en jupe de droguet fait preuve dans l'œuvre de Messieurs de Leuven et Clapisson, il faudrait écrire un volume dont nos jeunes lectrices s'amuseraient moins qu'à voir elle-mêmes la pièce dont il est question; je me bornerai donc à dire que les succès de *la Fanchonnette* et de *la Reine Topaze* ont été dépassés par celui de *Margot*. Ce n'est pas que le poème de cet ouvrage ait un grand mérite littéraire, et que le sujet soit de nature à intéresser vivement le public. C'est une petite historiette toute simple, où l'on ne découvre rien qui ne soit connu au théâtre depuis longtemps; mais les auteurs en ont su tirer parti. Les scènes se succèdent sans longueur, la musique est sagement appropriée aux paroles, il y a parfois une gaieté vraie, parfois un sentiment naïf; enfin, le tout, sans être une œuvre remarquable, est saupoudrée par madame Miolan-Carvalho de tant de sel, de tant de grâce, surtout de tant de talent, que chacun en est enchanté.

L'ouverture de *Margot* se borne à une introduction pastorale où les violons, les altos, les violoncelles, les clarinettes, prétendent imiter à tour de rôle le chant du coq, la brise du matin et le gazouillement des oiseaux. Avouons qu'il faut beaucoup de bonne volonté pour trouver cette ressemblance.

Un petit duo, ou plutôt une romance à deux voix entre madame Miolan et Froment, ouvre le premier acte. Puis vient un autre duo, chanté par madame Miolan et Montjauze, dont le style et la verve ont mérité les honneurs du bis. On a remarqué dans le second acte les couplets de Meillet: *Va, mon enfant, qui vivra verra,* qui sont d'une bonne facture, un chant de bravoure dont la mélodie n'a rien de neuf, et l'air *des fleurs*, par Margot, avec des gerbes de vocalises, d'arpéges, de trilles, tout un poème d'arabesques qui a soulevé l'auditoire. Cet incroyable point d'orgue ne peut se formuler. Ce n'est pas de la musique, c'est un feu roulant de fantaisies et de difficultés. Un chœur de paysans, qui commence le troisième acte, est traité avec assez de franchise; le duo entre Meillet et mademoiselle Girard, et l'air chanté par madame Miolan, ne doivent leur valeur qu'à la manière remarquable dont ils sont exécutés. Les couplets de mademoiselle Girard, *Peut-être q' j'en aurais fait autant*, ont été redemandés par la salle entière. Bref, la pièce n'a réussi que grâce au talent des interprètes, et nous pouvons affirmer, sans crainte d'être démentis, que madame Miolan-Carvalho est tout le succès de l'ouvrage.

Nos lectrices ont pu remarquer, si elles se sont donné la peine de lire nos articles avec quelque attention, que nous avions une grande propension vers la musique religieuse. Les plus nobles sentiments de l'âme traduits dans une langue sublime, voilà certes ce que nous plaçons beaucoup au-dessus des créations même les plus remarquables de la musique profane. Aussi regardons-nous comme une bonne fortune la composition d'un auteur moderne qui consacre son talent au genre sacré. M. Benoist, professeur au Conservatoire et organiste de l'empereur, a fait exécuter le jour de la Toussaint à Saint-Eustache, une fort belle messe en musique, de sa composition. De grandes et sérieuses qualités se font remarquer dans cet ouvrage, écrit avec le charme et la pureté d'Haydn. Le *Kyrie*, cette prière du chrétien implorant la divine miséricorde, a jeté dans l'âme des auditeurs cette émotion qui la dispose à écouter et à sentir les bienfaits de la parole sainte. Le *Christe* d'abord en solo pour ténor, puis repris en chœur, est une page vraiment grande, vraiment religieuse; le *Gloria* est bien un chant de triomphe. Le *Gratias* en quatuor et solo est dialogué et ciselé comme une messe de Cherubini. Le *Sanctus*, l'*Hosânna*, l'*O salutaris*, l'*Agnus Dei*, tout a été admirable de profondeur, d'élévation et d'harmonie. Partout on sent dans cette composition magistrale un sentiment de la foi, qui pénètre, une grande manière qu'on admire; l'*Offertoire* a été joué par M. Edouard Baptiste, sur le grand orgue de Barker; c'était le prélude et la fugue en *ut* mineur de J. S. Bach.

Nous devons mentionner un événement qui est appelé à faire sensation dans le monde musical. La jeune veuve de l'éminent *Fumagalli* est décidée à accepter la rude carrière du professorat.

Le talent remarquable qu'on lui connaît, le courage dont fait preuve une jeune femme qui, par la haute position de son mari dans l'art, était destinée à une vie moins laborieuse, ne manqueront pas sans doute d'éveiller en sa faveur de vives sympathies, et de lui amener de nombreux élèves.

Marie Lassaveur.

Économie Domestique

MANIÈRE DE NETTOYER LE BOIS DORÉ. — Enlever préalablement toute la poussière, laver ensuite délicatement pendant une minute avec un pinceau trempé dans le liquide dont suit la formule, éponger à mesure qu'on lave.

Préparation du liquide:

Mêler ensemble dans une fiole cinq grammes de savon vert et deux décilitres d'eau-de-vie.

FOIE DE VEAU EN DAUBE.

Piquez le foie de gros lardons; mettez-le dans une casserole avec du lard, des oignons, des carottes, poivre, sel, un bouquet garni et un verre de vin blanc; faites cuire pendant trois heures, feu dessus et dessous. Servez chaud avec les légumes. En ajoutant un pied de veau au foie, le jus se congélera en refroidissant. Froid, entouré de gelée, c'est un joli plat de déjeuner.



BRODERIES.

PLANCHE XII. — 1, Mouchoir — 2 et 3, Passe et rond d'un bonnet de baptême — 4, Entre-deux — 5 à 7, Couronnes — 8, Bas de jupon — 9, Écusson avec les lettres E. P. — 10, *Jane* — 11, *Mary* — 12 et 13, Col et manchette — 14, Écusson — 15 et 16, Couronnes — 17, *Anne* — 18, Couronne — 19, *Frances* — 20, H. G. — 21 et 22, Couronnes — 23 et 24, Col et manchette — 25, *Sophie* — 26, 27 et 28, Chiffre, écusson et mouchoir — 29, Couronne — 30, A. L. — 31, Couronne — 32, *Louise* — 33 et 34, Couronnes — 35, Dessin allant avec celui du numéro 8 — 36, Couronne.

PATRONS.

37, 38, 39, Manteau caban pour petit garçon de trois à cinq ans — 40, Croquis du caban — 41 à 43, Patron d'une manche de robes — 44, Croquis de cette manche — 45 à 47, Patron d'un bonnet de nuit — 48, Croquis de ce bonnet — 49, Patron d'une ceinture de jupon — 50, C. M. — 51, C. C. — 52, C. O. — 53, E. O. — 54, Dessin de soutache pour bourrelets de fenêtres — 55, Vide-poches — 56, Ecran de lumières — 57, Croquis d'une manche de robes et d'une sous-manche blanche — 58, Croquis d'une cravate — 59 à 65, Modèles de jours variés.

La petite édition finit au numéro 9 inclusivement.

Dernièrement, chère Florence, j'ai été vivement impressionnée par une cérémonie à laquelle j'ai assisté : c'était une prise de voile de trois sœurs hospitalières, dans la petite église de Saint-Julien-le-Pauvre, qui sert de chapelle à l'Hôtel-Dieu.

Lorsque j'ai vu le grand voile noir étendu sur la tête de ces trois jeunes femmes, les larmes ont jailli de mes yeux; et cependant, s'il était possible de se dépouiller de tout sentiment mondain, ce serait d'une ineffable douceur que, vis-à-vis d'un tel spectacle, l'âme se sentirait pénétrée! En effet, quoi de plus touchant que la vue de ces saintes créatures, embrasées à ce point de l'amour de Dieu et du prochain, qu'elles se dévouent au service des misères les plus humbles et, parfois, les plus repoussantes? Il me semble qu'on ne les saurait trop exalter, et vraiment, quelles que soient les diatribes qu'on ait écrites contre l'humanité, il faut que cette pauvre humanité vaille encore mieux qu'on ne dit pour que les hôpitaux ne manquent jamais de ces sublimes desservantes.

Il en est de même des missions lointaines. A quoi ne sont pas exposés les hommes généreux qui s'y sont dévoués? Cependant, chaque année voit de jeunes missionnaires s'élancer, avec enthousiasme, sur les traces de leurs devanciers, ces traces dussent-elles les conduire aux persécutions et à la mort!

Mais, grâce à Dieu, telle n'est pas toujours la fin de leurs peines; et, à ce propos, on raconte le trait suivant: Un missionnaire parcourait seul les espaces qui séparent les Etats-Unis de la Californie; le silence était profond, les arbres de la forêt sombres autant que majestueux, la solitude paraissait absolue. Sans y songer presque, les sentiments d'admiration et d'adoration dont le voyageur était pénétré éclatent subitement en une hymne d'une telle douceur, que les Indiens, qui écoutaient ses pas et le suivaient pour l'assaillir peut-être, l'entourèrent bientôt, lui prenant les mains, poussant de petits cris de satisfaction, gambadant autour de lui, lui offrant le calumet de paix, et lui ouvrant la hutte de l'hospitalité. La mort attendait, probablement, le saint missionnaire, à quelque détour de sentier; sa voix s'élève pour chanter Hosanna! et de nouveaux chrétiens sont gagnés à l'Église! Puisse Dieu réserver le même bonheur à tous les apôtres de la foi!

Un privilége de notre causerie, c'est de ne point courir à la recherche de la transition, n'est-il pas vrai, chère Florence?

Sans transition donc, je passe du touchant au drôlatique, à savoir, à la fondation d'un club pour la propagation de l'esprit français; club où un très-bon mot vous classera dans une certaine catégorie, où un mot de médiocre valeur vous rejettera un échelon plus bas, et où, enfin, tant que vous n'aurez rien émis de notable, vous resterez perdu dans la foule des aspirants.

J'ai dit notable avec intention, attendu que, dans les réunions de ce fameux club, il y aura un pointeur qui notera tout ce qui se dira de spirituel autour de lui.

Dans ces séances, un membre de la première catégorie pourra descendre à la seconde, comme un aspirant monter à la première, selon, non leurs faits, mais leurs dires.

Ce sera très-aisé d'avoir de l'esprit dans ces conditions-là! et ce sera là de l'esprit de bon aloi,

vraiment! De l'esprit, une chose si indépendante et si fugace! De l'esprit, cet éclair qui jaillit quand on s'y attend le moins, et qui reste sourd à tout appel! Dites à deux personnes d'esprit d'avoir de l'esprit, cela suffira pour qu'elles restent muettes, et, si elles veulent pourtant ne point mentir à leur renommée, tout ce qu'elles diront ne pourra être qu'alambiqué, et, par conséquent, manquera à la première condition de l'esprit, c'est-à-dire au naturel.

Il y aura dans le club une place, la meilleure, la seule que l'on pourrait ambitionner, si elle ne devait être payée 500 francs par séance : ce sera celle d'un curieux qui, pour son argent, aura le droit d'écouter, de gloser à part lui, et de ne rien dire! A la bonne heure! Du moins, pour occuper cette place-là, il ne faudra qu'être riche.

Assez causé, mademoiselle; et ne vous semble-t-il pas que je me sois oubliée? Voilà ce que c'est que d'avoir un aimable et indulgent partner! Mais, prenons nos planches et commençons notre besogne mensuelle.

COTÉ DES BRODERIES.

1, Mouchoir, plumetis et œillets ou pois; dans le bord, un feston feuille de rose est surmonté d'un cordonnet mat. Ce dessin, d'une grande simplicité, pourrait se simplifier encore, en faisant toutes les feuilles fendues en broderie à la *minute*, ou *point de poste*.

2 et 3, Passe et rond d'un bonnet de baptême, allant avec le dessin de la robe que tu as reçue le mois dernier. Le bonnet doit être doublé et orné comme la robe. Le mois prochain tu recevras le patron d'une pelisse toute nouvelle, complément de cette élégante toilette.

4, Le dessin indiqué par ce numéro, appartenant au bonnet, n'est placé là que pour te dire que tu pourrais, avec cette simple guirlande, faire de très-jolis entre-deux.

5 à 7, Couronnes pour mouchoirs de divers genres.

8, Bas de jupon, composé de plumetis, de jours, et de festons feuille de rose.

9, Écusson de mouchoir, renfermant le chiffre *E. P.*, plumetis ordinaire, plumetis fendu, points de plumes et jours dans le cœur des fleurs.

Ici finit la petite édition.

10, *Jane*, plumetis.

11, *Mary*, plumetis ordinaire et plumetis fendu.

12 et 13, Col et manchette. Ces deux objets sont assortis au dessin du n° 8 et à celui du n° 35; ils doivent, avec l'aide de ces deux derniers, composer un très-élégant peignoir. Pour une camisole, le dessin du n° 35 suffirait; enfin, le col et la manchette peuvent aussi être employés isolément; dans ce cas, tu les broderais sur mousseline claire, et les garnirais d'une valencienne de trois centimètres, légèrement froncée.

14, Écusson pour mouchoir d'homme, plumetis simple.

15 et 16, Couronnes, plumetis facile.

17, *Anne*, plumetis orninaire et plumetis à la minute.

18, Couronne, plumetis.

19, *Frances*, plumetis.

20, *H.*, *G.*, plumetis facile.

21 et 22, Couronnes, plumetis simple.

23 et 24, Col et manchette, plumetis ordinaire ou mélangé de plumetis point de poste, pour les feuilles fendues; au bord est un feston feuille de rose avec pois. Pour rentrer dans la mode du moment, je t'engage à placer ton étoffe double sous les chaînes de pois qui relient les écussons aux feuilles; cette différence du mat au clair est d'un bon effet.

25, *Sophie*, plumetis facile.

26, 27, et 28, Mouchoir simple, avec un écusson renfermant les lettres *J. C.*, le tout au plumetis et feston feuile de rose.

29, Couronne, plumetis.

30, *A.*, *L.*, plumetis fin et points sablés.

31, Couronne, plumetis.

32, *Louise* plumetis.

33 et 34, Couronnes, plumetis.

35, Dessin allant avec celui du n° 8.

36, Couronne, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

37, 38 et 39, Moitié d'un manteau caban avec capuchon, pour petit garçon de trois à cinq ans; ce modèle, un des plus heureux que nous ayons vus chez madame Havez (1), si féconde en jolies inventions, se fait en drap épais, en drap léger doublé et piqué, en loutre, en peluche de laine, ou enfin en velours; si l'on choisit du drap, il sera de préférence d'une couleur foncée. Autour du caban, des poches, des manches et du capuchon, on posera, à cheval, un petit velours écossais; ce même velours, qui est parfois remplacé par un galon rouge uni, vert ou gros bleu, ou par une ganse en passementerie, doit remonter sur les manches, jusqu'à la saignée. Au bout du capuchon est un gland en laine du Thibet, ou mieux encore en passementerie de laine ou de soie, rappelant le galon du tour. Ce caban, lorsqu'il se fait en velours, se double de soie ouatée et piquée ou de flanelle unie, rouge ou bleue, ou enfin d'une fourrure très-ordinaire, ce qui n'en constitue pas moins un vêtement très-élégant.

40, Croquis du caban, terminé.

41 à 43, Patron d'une manche de robe fermant au poignet; innovation qui nous permettra de braver impunément le froid, sans murmurer contre les rigueurs de la mode; du reste, nos petits bonheurs ne s'arrêteront point en si beau chemin, puisque les manches plates, mais tout à fait plates, reprennent faveur; aussi

(1) 28, rue Vivienne.

vais-je, le mois prochain, t'en expédier un patron des plus parfaits, certaine du bon accueil qu'il recevra de toi; en attendant, occupons-nous de celui-ci, qui est, comme tu le vois, composé de trois parties. Le fond de la manche se plisse à plis plats, dans le haut et dans le bas; ces plis, dont la profondeur est indiquée sur notre planche par quelques traits fins, doivent cependant suivre certaines modifications, selon la grosseur du bras; ainsi, dans le bas, il faut fermer la manche de manière à pouvoir seulement passer la main, mais très-aisément; dans le haut, l'entournure du corsage te guide; tu poses ton jockey, lequel n'a, dans le milieu, qu'un seul pli creux; tu fais de même pour le revers du bas, improprement nommé jockey dans notre planche. Ce jockey et ce revers, doivent être garnis comme le reste de la robe; voici comment était celle sur laquelle j'ai copié notre manche; c'est une charmante idée, dont nos amies déjà mariées profiteront j'en suis sûre, et qu'à notre tour, nous pourrons suivre dans une certaine limite:

Cette robe était en satin uni, marron mi-foncé; le corsage sans basques faisait la pointe; sur le devant était un plastron en velours noir, dont les bords formant une légère ondulation, étaient terminés par une guipure de trois centimètres; le milieu du corsage était fermé par deux rangées de boutons en passementerie, rattachées l'une à l'autre au moyen de ganses formant un peu brandebourg. Sur la jupe, se trouvaient des revers en velours, disposés en tablier et ornés de guipure comme le plastron du corsage, avec deux rangées de boutons du haut en bas. Quant à la manche, que voici, le fond était en satin, et le jockey et le revers en velours et guipure.

N'est-ce pas que cette robe est jolie? de plus, elle nous repose de ces quilles, de ces pyramides, de ces *pentes* que l'on voit partout.

Cette robe, pour jeune fille, serait aussi très-convenable et très-jolie, moyennant les modifications suivantes; il faudrait : 1° choisir une étoffe de fantaisie, unie ou d'un petit dessin couleur sur couleur; 2° le velours, complétement supprimé sur la jupe, ne serait conservé qu'au corsage, et à la place de la guipure serait un petit effilé; mieux encore, une bretelle à longs bouts, formée par un large ruban de velours que terminerait un petit tom-pouce; 3° les manches comme les précédentes, sauf l'effilé à la place de la guipure. Maintenant, pour plus de simplicité encore, nous pourrions remplacer le velours qui est toujours, de quelque façon qu'on l'emploie, une chose élégante, par de la peluche, de la moire, ou enfin par de l'étoffe écossaise, si fort à la mode en ce moment.

Puisque nous voilà sur le chapitre robes, épuisons les renseignements que nous nous sommes procurés à ce sujet. Il y a encore de très-jolis corsages complétement faits de bandes de velours coupées à la pièce, alternées avec d'autres bandes de même largeur, pareilles à l'étoffe de la robe; ces sortes de corsages, qui peuvent se reproduire de toutes les couleurs, se font sans basques, et se terminent par une petite ceinture de velours à longs bouts flottants; les manches sont plates, à coude, et ont dans le haut un jockey de velours.

On porte beaucoup de petites pèlerines, rondes derrière et coupées carrément sur le devant; quelquefois carrées devant et derrière; ces pèlerines, qui ne descendent guère plus bas qu'une berthe ordinaire, se garnissent d'effilés, de passementeries, de dentelle guipure ou autre, suivant le degré d'élégance que l'on veut leur donner. Si la robe est garnie de velours, la pèlerine peut être alors tout en velours. Pour le soir, on en fait en dentelle noire, blanche, et enfin en toutes sortes d'étoffes légères.

44, Croquis de la manche de robe.

45, 46, 47, Patron d'un bonnet de nuit entièrement coulissé. Ce bonnet se fait en nansouk; la largeur des coulisses se trouve indiquée par des traits fins, sur la passe faisant pointe et sur le fond à porte. Comme les coulisses doivent nécessairement rétrécir beaucoup le bonnet, il faut avoir grand soin de laisser en plus la largeur de ces coulisses; tu choisiras de la ganse très-fine, et feras des points excessivement rapprochés. Le bavolet, qui est uni, aura un ourlet de 2 cent., surmonté de cinq petits plis. Les deux rangs de garniture sont également en nansouk, ayant au bord un simple feston feuille de rose ou ordinaire; ces garnitures ont trois centimètres de hauteur, à partir du milieu du front jusqu'aux tempes, et quatre, des tempes jusqu'au bas des joues; les bouts se terminent en pointe sous le bavolet. Pour le rang de dessous, il faut un mètre quinze de longueur, et un mètre pour celui de dessus; le point de celui-ci est caché par un biais de nansouk, d'un demi centimètre de large, piqué de chaque côté. La garniture du bavolet, longue de soixante-dix centimètres, a, dans le milieu, quatre centimètres de hauteur, et deux et demi vers les bords. En dessous du bavolet est une petite coulisse dans laquelle on passe, soit un ruban de percale, de trois centimètres de large, soit des bandes de nansouk ourlées comme les brides. Cette forme, qui coiffe parfaitement, pourrait encore se faire en supprimant les coulisses, que l'on remplacerait par un entre-deux et une bande formée de plusieurs petits plis; cela varierait et n'en serait pas moins joli.

48, Croquis du bonnet.

49, Patron de ceinture pour jupons. Cette ceinture se coupe en biais, se termine sur les hanches, et doit avoir une boutonnière dans le milieu du devant.

50, *C. M.*, plumetis riche.

51, *C. C. C.*, plumetis idem.

52, *C. O.*, plumetis.

53, *E. O.*, plumetis.

54, Dessin simple, à exécuter en soutache, pour bourrelets de fenêtres; ces bourrelets, plus élégants que les affreux bourrelets que l'on achète chez les tapissiers, se font en drap de la couleur du meuble; ils doivent être doublés de percaline glacée, bien ouatés et soigneusement piqués. Au bord, dans le bas, on met un petit effilé tom-pouce, une soutache posée à plat, ou l'on fait tout simplement découper le drap à *dents de scie*.

55, Vide-poche. Le canevas est de moyenne grosseur, les marguerites sont blanches, en perles *lait*, avec nervures en perles d'or; les feuilles, en perles noires et nervures d'or; les deux fonds, l'un en fantaisie rose chine et l'autre vert de mer, sont séparés

par un rang de perles d'acier taillé, numéro 12. Tu vois par notre croquis, que la partie brodée sur le canevas est découpée en festons inégaux. Eh bien, cette broderie se détache sur des crevés de satin rose de chine, préalablement disposés sur une carcasse ordinaire, et, sur ces crevés, retombent de superbes glands en passementerie. L'intérieur est doublé de satin rose de chine disposé en tuyaux d'orgues; une cordelière et un gland à trois flots terminent ce vide-poche d'une suprême élégance.

56, Écran de lumières. C'est une bien jolie chose à offrir et que l'on peut, comme tous les écrans ordinaires, varier à l'infini. Celui-ci est fait sur moire blanche; il a vingt-cinq centimètres de longueur, et seize de largeur; une guirlande de groseilles avec leur feuillage forme l'encadrement; les feuilles sont en satin ou en velours, découpées à l'emporte-pièce ou aux ciseaux; elles sont retenues tout autour par un cordonnet d'or; les grosses nervures sont en soutache d'or, et les fines en cordonnet. Les grappes de groseilles se font en chenille nuancée, commençant par le grenat foncé, et arrivant au bas, à la couleur groseille; chaque grain est entouré d'un cordonnet d'or; ces grains pourraient aussi être en perles blanches. Dans le milieu de l'écran est un tronc d'arbre qui se brode au passé, en chenille, dans les couleurs naturelles; les feuilles de l'arbre doivent être comme celles de l'entourage. Sur les branches de cet arbre, est gracieusement perché un magnifique oiseau de paradis, avec tout son plumage se détachant en relief et en couleurs éclatantes sur le fond blanc. Ces charmants oiseaux, dont la confection exige des mains très-habiles et spéciales, ont atteint, dans les magasins de madame Marie Soudan (1), un grand degré de perfection; aussi en expédie-t-elle journellement en province avec les autres fournitures nécessaires à la confection de ce joli écran; ces fournitures ne dépassent pas 8 à 10 francs. Tu n'ignores pas que maintenant toutes ces choses s'envoient par la poste, moyen d'autant plus commode qu'il est peu coûteux.

57, Croquis d'une manche de robe, et d'une sous-manche, en mousseline avec entre-deux. La manche de robe, à double pagodes, est surmontée d'un jockey, le tout orné de velours formant losanges et terminé par un petit effilé en chenille. Cette manche appartient naturellement à un corsage, lequel est fait avec de longues basques, ayant tout autour, de distance en distance, des pyramides de velours posées également en losanges; une quille assortie est placée de chaque côté de la jupe dépendant du corsage.

Quant à la sous-manche, c'est un bouillon en mousseline très-claire, ayant soixante centimètres de longueur, quarante-six de hauteur sur le bras, et trente-cinq en dessous. Le bouillon une fois taillé dans ces proportions-là, dans le bas, tu pendras ton étoffe au milieu à une hauteur de vingt-cinq centimètres, puis de chaque côté, à dix centimètres de distance, tu referas la même fente, deux fois, ce qui, avec l'ouverture laissée à la couture du bouillon, nous donnera six ouvertures qui seront roulées, froncées et montées sur un entre-deux de mousseline brodée, ayant deux centimètres de largeur et douze de longueur, sauf celui du dessous de bras qui n'en doit avoir que dix. Cet entre-deux, que tu auras préalablement roulé, ou mieux encore ourlé pour plus de solidité, sera arrondi dans le haut. Pour le bas, un entre-deux pareil formera le poignet. Ces sortes de manches sont très-jolies et ont le grand avantage de ne point se chiffonner. Pour les faire, il faut cinquante centimètres de mousseline, cinq quarts de large, et un mètre d'entre-deux.

58, Croquis d'une cravate, que l'on peut faire en taffetas, en moire, en velours, soit de couleur, soit noire; les bouts en sont brodés au passé, au point de chaînette, ou en soutache. Celle que je t'envoie est de la plus excessive simplicité, c'est tout bonnement du taffatas bleu garni d'une dentelle de Cambrai.

Le tour du cou est formé par un biais de sept centimètres de haut sur quarante de long; ce biais, que l'on ferme dans toute sa longueur, est ensuite retourné à l'endroit pour cacher la couture; ceci se fait avec le plus de soin possible, de façon à ne point trop froisser l'étoffe; de chaque côté, fais deux petites pinces plus ou moins profondes, suivant la grosseur du cou.

Pour les bouts, tu coupes deux morceaux également en biais, de quarante-six centimètres de long, quinze de large dans le bas, et onze dans le haut; ces bouts, comme le petit col, sont cousus en dedans, et la couture doit être placée au milieu. De plus, les bouts, taillés en pointe, seront ourlés comme un mouchoir, et sur le point de ton ourlé, tu coudras une dentelle de six à huit centimètres de hauteur; il en faut trente centimètres pour chaque bout; enfin, ces deux bouts seront réunis au petit col par un point de piqûre.

JOURS EN POINT DE DENTELLE.

59 et 60, On fait douze grands réseaux dans le tour du compartiment de la broderie, en laissant un peu plus d'espace entre les réseaux des bouts. On surfile, et l'on fait encore douze réseaux qu'on prend dans les premiers. Ceux des bouts sont naturellement plus petits. En faisant les six réseaux du second côté, on prend la bride des six réseaux opposés. On ne surfile pas. On a maintenant ce que représente le dessin 59 *bis*. On entoure les petits carrés du milieu d'un double cercle de fil, en passant sur et sous les brides; puis, on festonne. Les triangles allongés qui séparent les grands réseaux se remplissent de points tout pareils à ceux qui font les points d'esprit. On commence par la pointe, qui doit être très-aiguë; pour cela on serre bien les premiers points. Vois le dessin n° 60.

61, Ce jour se fait sur tulle, je te le conseille pour tous les grands dessins en application; il va vite et produit beaucoup d'effet. Malheureusement, aucun dessin montrant les premiers degrés du travail ne peut nous venir en aide : point d'autres moyens que les mots. Armons-nous donc de patience. Chacun de ces ronds consiste en un réseau qu'on agrandit en le cordonnant avec ceux qui l'entourent et en faisant sortir l'aiguille dans le troisième réseau, tout autour; le réseau du centre comptant pour un. Ainsi, à chaque point on prendra sur l'aiguille deux brides. On fait dans le tour douze points. Il faut serrer et bien étirer

(1) Rue Saint-Denis, 145.

les brides ensuite autour du rond cordonné, pour que le tulle ne fronce pas. On est presque toujours obligé de redoubler quelques-uns des points du rond pour arriver à l'endroit d'où l'on doit passer à un autre rang. Il n'y a pas de réseaux entre les ronds, mais seulement quelques brides transversales appartenant aux réseaux cordonnés. Tu vois que les ronds s'alternent. Quand, au bout d'un rang, il ne reste pas assez de réseaux pour faire un rond, on en fait ce qu'on peut; il y en a plusieurs dans le dessin qui ne sont pas entiers.

62, S'il est un jour utile, c'est à coup sûr le *point d'échelle*, car on le fait dans tous les genres possibles de broderies. Je serais peu étonnée, toutefois, que tu ne susses pas le faire; il est un de ceux qui sont restés du domaine des brodeuses de profession; je vais donc commencer aujourd'hui par te l'expliquer.

Le *point d'échelle* ne s'exécute qu'après que les cordonnets sont faits. S'il suit une ligne droite, et dans le sens des fils, on en tire quelques-uns au milieu; le jour est alors plus ouvert, comme tu peux le voir dans une partie du dessin. On attache le fil sur le cordonnet et on en laisse dépasser un bout de toute la longueur du jour. Je te dirai tout à l'heure pourquoi ce fil. On prend quelques fils entre les deux cordonnets : ce sera une des petites brides ou, si l'on veut, un des petits échelons. On repasse l'aiguille comme si l'on voulait reprendre les mêmes fils, mais on la fait sortir dans les fils, contre le cordonnet, juste au-dessous des fils pris. On serre, et la bride se forme en laissant, à droite et à gauche, un petit vide. On passe l'aiguille dans le second vide et on la fait sortir encore contre le cordonnet, un peu plus loin que tout à l'heure. On procède de droite à gauche. A chaque point, on prend le fil *flottant* et on le cordonne ainsi peu à peu. Il est comme le tracé du cordonnet intérieur qui produit un si joli effet. Il ne s'agit plus maintenant que de répéter ce qu'on vient de faire. Il faut *trois* points pour chaque bride : on prend d'abord quelques fils qui font la bride, puis, on fait un deuxième point en passant l'aiguille à droite de la bride et en la faisant sortir contre le cordonnet; enfin un troisième point en passant l'aiguille à gauche de la bride et en la faisant sortir encore contre le cordonnet. On prend de nouveau quelques fils (premier point), et l'on fait les deux autres points comme il vient d'être dit. Voilà une de ces choses bien faciles à faire, et qui, à dire ou à lire, sont pour la patience une véritable épreuve; mais, nous nous résignons, toi et moi, c'est convenu. J'allais oublier de te dire que lorsqu'on suit une ligne plus ou moins en biais, et qu'on ne peut tirer de fils, on procède absolument de même, mais alors le jour est moins ouvert. On prend les fils, en les écartant le plus possible, à égale distance des cordonnets.

63, Ce jour ne se voit que dans les belles broderies sur mousseline, car bien que peu difficile, il est long à faire. Il se compose entièrement de réseaux tous faits de la même manière, mais les uns petits et les autres grands. Les grands réseaux forment les vides qui font ressortir le mat des œillets. On les fait en passant un, deux ou même trois petits réseaux, et, en surfilant, on prend deux ou trois fois la bride pour qu'elle soit bien tordue. Les œillets se font sur de petits réseaux disposés comme l'indique le dessin. Tu comprends que ce jour, et le précédent, pourraient très-bien se faire dans des espaces de moindre étendue, tels que des demi-ronds et des demi-ovales, en n'en prenant que la moitié ou le tiers.

64, Quand tu auras fait le numéro 57, rien qu'en voyant le dessin tu comprendras celui-ci. Tu feras d'abord dix réseaux en tendant les brides, puis dix autres plus allongés que tu surfileras deux fois; enfin, cinq seulement qui laisseront un petit vide au centre. Sur le triangle que formera le surfil, entre chaque réseau, tu feras un petit rond festonné comme je te l'ai déjà expliqué; les dents du deuxième tour se rempliront en point d'esprit; tu doubleras, tu tripleras même les brides du premier rang, et tu les festonneras. Il faut te servir pour ce jour de fil très-fin, et de même pour le suivant (n° 65), qui se compose de huit réseaux allongés et de huit petits réseaux qu'on prend, non comme d'ordinaire dans la bride des réseaux précédents, mais dans le surfil qu'on a soin de ne pas serrer. On triple le surfil du second tour, puis on le festonne. A l'endroit où l'on a pris le surfil on fait une perle (rappelle-toi, je te prie, comment la perle se fait). Il reste, maintenant, à doubler les brides du premier tour de réseaux et à les festonner. Ces deux jours sont faciles autant que jolis. Le troisième exercera ta patience un peu plus.

65, Ce jour ne se fait que dans la broderie en application imitant le point d'Angleterre ou le point d'Alençon. Il ne produirait pas un joli effet dans une broderie au plumetis. Après avoir pris ses mesures pour s'assurer de ce que le compartiment peut contenir de carreaux, et pour les disposer le plus régulièrement possible, on tend des fils d'un sens, puis de l'autre; en croisant, tu prendras le fil dans un point, afin de consolider tout le quadrillé. Dans chaque carreau, tu feras ensuite quatre réseaux, et au centre des réseaux, un œillet festonné. Aie soin surtout de ne pas tendre les brides des réseaux : elles peuvent être trop longues sans inconvénient, mais il y en aurait si elles étaient trop courtes; il serait impossible alors que les carreaux restassent bien formés. A tous les endroits où les fils se croisent tu feras une perle.

PLANCHE COLORIÉE.

Dans le milieu est un *porte-journaux* ou porte-lettres; c'est une carcasse de carton dissimulée par de la mousse de laine, émaillée de petites fleurs également en laine; le dos et le fond sont recouverts d'une percaline glacée verte. De chaque côté du porte-journaux se trouvent *deux baguiers en chenille ombrée*, l'un a la forme d'une coquille, et l'autre représente une coupe avec mélange de perles satinées.

Ces deux objets exigent des carcasses en fil de fer. Viennent ensuite, à droite, un dessous de lampe, et à gauche, un dessous de vase ou de flacon. *Le dessous de lampe* a 16 centimètres de diamètre; le rond du milieu est fait sur de la ficelle; la laine blanche est lamée or, ainsi que la laine noire; tout autour est un ornement en perle, pour l'arrangement duquel notre dessin te servira de modèle. Point de doublure pour ce grillage en perles, il reste à jour.

Le dessous de flacon n'a que douze centimètres de diamètre, il est fait sur canevas n° 24. Toutes les couleurs des pensées sont en soie, le feuillage en laine,

et le fond en perles cristal blanches. Tout autour est une frange en très-grosses perles cristal également blanches. Ce dessous de flacon doit être collé sur un carton très-fort, recouvert d'un papier blanc moiré.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilettes de bals, de concerts, de grands dîners. — Robe de taffetas, jupe unie avec doubles quilles en rubans formant chevrons, retenus de trois en trois par une rosette de passementerie; la berthe du corsage, ornée de la même manière, retombe sur une petite manche bouffante, dont on ne voit que le bouillonné de tulle.

Robe à deux jupes en grenadine à petites raies satinées; au bord de la première jupe, sont posés deux rangs de rubans de gaze satinés et découpés en dents aiguës; ces deux rangs, posés tous droits, sont surmontés de deux autres rangs faisant coquille; sur le devant du corsage et sur le dos, ces mêmes rubans sont disposés en forme de V; on les retrouve autour des bretelles et sur les deux volants des petites manches.

Madame Gillard, à laquelle j'ai fait part de tes demandes réitérées sur les diverses compositions de trousseaux, a bien voulu me donner les détails suivants :

Trousseau de 5 à 6,000 francs.

4 douzaines de chemises de toile.
12 chemises de nuit garnies.
12 camisoles unies.
12 camisoles garnies.
12 jupons unis.
6 jupons brodés.
6 jupons de fantaisie.
3 douzaines de mouchoirs de batiste.
1 douzaine de mouchoirs de toile.
1 douzaine de mouchoirs brodés ou festonnés.
1 mouchoir riche avec dentelle.
12 bonnets de nuit simples.
6 bonnets de nuit garnis.
6 bonnets du matin.
6 peignoirs.
6 parures piquées en toile.
6 parures brodées.
1 parure en dentelle.
2 chemisettes.
1 pèlerine avec manches.
2 douzaines de paires de bas ordinaires.
1 douzaine de paires de bas très-fins.
6 paires de bas à jours.
12 paires de draps en toile pour maîtres.
12 paires de draps en cretonne pour domestiques.
12 taies d'oreiller simples.
6 taies d'oreiller garnies.
6 douzaines de serviettes de toilette.
6 douzaines de serviettes de table.
1 service damassé.
8 nappes.
18 tabliers de femme de chambre.
18 tabliers de valet de chambre ou de cuisinière.
4 douzaines de tabliers de cuisine.
6 douzaines de torchons.
2 douzaines de serviettes d'office.

Trousseau de 1,500 fr. à 3,000 fr.

2 douzaines de chemises en toile.
6 chemises de nuit.
12 camisoles variées.
12 jupons simples.
2 jupons brodés.
2 douzaines de mouchoirs de batiste.
1 douzaine de mouchoirs en toile.
6 mouchoirs brodés ou festonnés.
12 bonnets de nuit.
4 bonnets du matin.
6 peignoirs.
6 parures piquées en toile,
6 parures brodées ou de fantaisie.
1 parure en dentelle.
1 chemisette avec manches.
2 douzaines de paires de bas.
6 paires de draps en toile de maître.
6 paires en madapolam pour domestiques.
12 taies d'oreiller dont 3 garnies.
4 douzaines de serviettes de toilette.
4 douzaines de serviettes de table.
6 nappes.
12 tabliers de femme de chambre.
3 douzaines de tabliers de cuisine.
4 douzaines de torchons.

Devis d'un trousseau ne se composant que de la lingerie, du prix de 1,800 fr. à 2,000 fr.

6 parures brodées en mousseline.
6 parures de fantaisie élégantes.
2 parures habillées.
1 parure soit en application, soit en point d'Alençon.
6 parures piquées en toile.
6 parures de fantaisie simples.
12 bonnets de nuit variés.
4 bonnets du matin.
2 bonnets de déjeuner.
2 chemisettes.
1 pèlerine avec manches, soit en broderie, soit en tulle et garnie de guipure.
1 barbe de dentelle noire pour coiffure ou pour tour de cou,
6 mouchoirs brodés, dont un riche garni de dentelle.
2 mouchoirs moins élégants et garnis.
6 festonnés avec chiffre.
1 voilette blanche,
1 voilette noire.
1 châle de dentelle noire, ou une garniture en guipure pour châle ou mantelet.

Inutile d'ajouter que ces divers trousseaux doivent être modifiés, rendus plus simples, ou plus riches encore, suivant le goût et les habitudes du pays que l'on habite, et surtout suivant la dépense que l'on peut raisonnablement faire.

Tu trouveras l'explication des rébus de novembre et décembre à la table des matières du vingt-cinquième volume; ceci me fournirait une transition assez heureuse pour arriver à jeter un coup d'œil rétrospectif sur cette année qui finit avec le numéro de décembre; énumérer tout ce qu'il contient; vanter la saine morale qui préside au choix des articles; la richesse et la variété des planches jaunes et bleues; la perfection et le fini des gravures noires; la beauté et la multi-



Journal des Demoiselles

Paris. Boulevart des Italiens, 1.

plicité de nos gravures de modes; l'heureuse innovation des imitations de peintures à l'huile; les progrès faits et *à faire* dans nos tapisseries et autres travaux en couleurs, calendriers, écrans, et la variété de nos albums de musique, etc., etc., comme mettent certains savants aux titres de leurs livres, après avoir énoncé, sans en omettre aucune, toutes les sociétés dont ils font partie; mais cette paraphrase élogieuse serait-elle de ton goût? serais-tu toujours de mon sentiment dans ce pompeux étalage de nos propres mérites? Je l'ignore; mais tu conviendras bien avec nous que nous avons fait, dans la mesure de nos forces et de nos ressources, tout ce qu'il nous était possible de faire pour mettre en pratique ce sage précepte : *Joindre l'utile à l'agréable*, et si tu penses que nous n'avons pas réussi, au moins nous accorderas-tu *la gloire de l'avoir entrepris* avec courage et persévérance. — Ce courage et cette persévérance, cet entier dévouement à l'œuvre qui nous est confiée, nous te les promettons aussi complets que par le passé, et s'il est vrai que l'expérience et l'habitude rendent une tâche plus facile, nous pouvons espérer approcher de plus en plus du but que nous voulons atteindre.

Au revoir; à un mois. Votre printemps dure-t-il encore, Florence? Le nôtre, que nous croyions éternel, se transforme visiblement; ses joues se creusent, ses cheveux blanchissent, son dos se voûte, et ses mains amaigries s'allongent à la recherche de quelque bon feu. Il était temps; les hirondelles, trompées par la douceur de la température, reconstruisaient leurs nids, et parlaient de nouvelle lignée!

Pour satisfaire aux demandes de nos abonnées devenues dames et restées fidèles au Journal, malgré leur changement de position, nous avons créé une édition qui, moyennant 5 francs d'augmentation, leur donnait 4 gravures par mois, soit 48 par an.

Nous pensions que cela devait les satisfaire ! Hélas! les gravures, c'était bien quelque chose! mais l'explication de ces gravures ! — mais des renseignements sur la mode! — mais !... mais...

En un mot, c'était un journal de modes complet qu'elles désiraient, tout en ne voulant pas nous abandonner. Or, le *Journal des Demoiselles* a toujours été et veut toujours rester sérieusement un journal d'éducation; et si la mode occupe une place dans ses colonnes, ce ne doit être qu'un petit coin, à l'ombre. — Voici donc ce que nous proposons :

A partir de 1858, les Abonnées à l'édition avec supplément, recevront, avec les gravures, une feuille de 8 colonnes, feuille entièrement indépendante *du Journal*, et contenant, outre l'explication des gravures supplémentaires, tous les renseignements que nous nous serons procurés sur la mode, soit en les empruntant à notre frère aîné, le *Petit Courrier des Dames*, soit en les puisant dans les salons les plus élégants et les plus distingués de Paris.

Notre numéro de décembre offrant aux Abonnées actuelles du supplément de gravures un specimen de ce que leur Journal sera à l'avenir, nous ne croyons pas nécessaire de donner de plus amples explications, et il nous reste à leur dire que cette addition d'un texte grèvera leur bourse *de un franc par an*, et qu'à partir de 1858, le Journal, *avec supplément de gravures et texte explicatif*, coûtera 16 francs pour Paris et 18 francs pour les Départements.

L'ancienne édition à 6 francs par an ayant été abandonnée par la presque universalité de nos Abonnées, nous cesserons de la faire paraître en 1858.

Nous prions instamment les personnes qui nous enverront des mandats de poste ou autres, de bien s'assurer que ces mandats sont à l'ordre de la DIRECTRICE DU JOURNAL DES DEMOISELLES, et d'écrire fort lisiblement sur l'adresse de leurs lettres les mots JOURNAL *des Demoiselles et Boulevard des Italiens*, n° 1; nous serions obligés de leur retourner, pour les faire rectifier, tous ceux qui présenteraient la plus petite irrégularité.



ÉPHÉMÉRIDES.

14 Décembre 1789. — Mort d'Étienne Jaurat.

Étienne Jaurat fut un des peintres les plus populaires du dix-huitième siècle; on a de lui un grand nombre de jolies toiles représentant des détails familiers du ménage, du commerce, de la vie intérieure et domestique de son époque : on cite surtout le *Déjeuner d'huîtres*, *les Relevailles*, une *Scène de la Halle*, où l'on trouve beaucoup d'animation. Ce peintre vrai et spirituel eut une heureuse carrière, et mourut, en 1789, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Mosaïque.

Girofle. — Giroflier. — Le giroflier est un arbuste élégant, chargé de corymbes de fleurs roses : il croît surtout aux îles Moluques et aux îles de la Sonde. Le clou de girofle est le bouton desséché de la fleur du giroflier avec son calice.

—

Pour être content des meilleures personnes, il faut se contenter de peu et supporter beaucoup; les personnes les plus parfaites ont bien des imperfections, nous en avons aussi de grandes; nos défauts, joints aux leurs, nous rendent le support mutuel très-difficile, mais on accomplit la loi de Jésus-Christ en portant les fardeaux réciproques; il en faut faire une charitable compensation.

FÉNELON.

—

La chaîne de notre ignorance est longue. Celui qui ne veut croire que ce qu'il comprendra ne croira rien, car le mystère est partout. C'est le propre des sots de ne voir de choses incompréhensibles que dans la religion.

PLATON-POLICHINELLE.

—

Dans les situations où nous ne sommes pas, tout nous paraît beau : nous en voyons les fleurs, nous n'en sentons pas les épines.

FREYSSINOUS.

—

L'amour-propre est le plus délicat et le plus vivace de nos défauts : un rien le blesse et rien ne le tue.

PETIT-SENN.





Paris. — Typ. Morris et comp. rue Amelot, 64.